

Nouvelle
édition
enrichie

LAROUSSE du FOOT

Les
meilleurs
joueurs



Toutes
les coupes
du monde



Les
plus beaux
matches



Tous les
résultats et
les palmarès



LAROUSSE

LAROUSSE

du

FOOT

LAROUSSE

du

FOOT



Nouvelle édition :

Direction de la publication

Carine Girac-Marinier

Direction éditoriale

Christine Dauphant

Direction artistique

Cynthia Savage

Édition

Véronique Tahon

Mise en page

Les PAOistes

Fabrication

Marie-Laure Vaillé

Édition originale :

Direction éditoriale

Jules Chancel

Conception de maquette

Jean-Yves Grall

Réalisation

Atelier d'édition européen (ATE)

AUTEURS

Pierre-Louis Basse, Érik Bilderman, Stéphane Bitton, Didier Braun, Serge Cosseron, Dominique Grimault, Rémy Lacombe, Jean-Philippe Rethacker, Eugène Saccomano, Michel Simon, Renaud Thomazo

© Larousse 2013 pour la présente édition

© Larousse 1998 pour l'édition originale

Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, de la nomenclature et/ou du texte et des illustrations contenus dans le présent ouvrage, et qui sont la propriété de l'Éditeur, est strictement interdite.

Les Éditions Larousse utilisent des papiers composés de fibres naturelles, renouvelables, recyclables et fabriquées à partir de bois issus de forêts qui adoptent un système d'aménagement durable. En outre, les Éditions Larousse attendent de leurs fournisseurs de papier qu'ils s'inscrivent dans une démarche de certification environnementale reconnue.

ISBN : 978-2-03-588790-0

Les grands joueurs ne meurent jamais...

Spectacle total, planétaire, le football a maintenant plus d'un siècle d'existence et jamais il n'y a eu de frein à l'irrépressible essor d'un sport devenu bien plus qu'un phénomène de société. Quand les tensions internationales se font toujours plus vives, quand le contexte économique est morose, le football demeure un lien unissant (et confrontant) les nations entre elles au gré des grandes compétitions. Aucune autre manifestation ne peut prétendre rivaliser avec le Mondial de football qui rassemble des centaines de milliers de spectateurs, des milliards de téléspectateurs et des centaines de joueurs qui sont autant de stars adulées dans leurs pays.

Et ce ne sont pas les plus récentes de ces compétitions qui démentiront un engouement toujours plus grand. La Coupe du monde 2006 à peine achevée sur une victoire italienne et un coup de tête historique, on s'apprêtait à vivre un Euro 2008 intense, sans imaginer que les deux finalistes du Mondial allemand quitteraient le tournoi sans gloire. Car c'est le grand ressort de ces compétitions internationales : les pronostiqueurs s'évertuent à désigner un vainqueur, mais le champion n'est jamais celui que l'on attend. Exit donc l'Italie et la France, place à une Espagne qui triomphe enfin. Puis vient 2010 et un Mondial organisé pour la première fois de son histoire en terre africaine. Là encore des surprises, mais aussi de cruelles désillusions. Et surtout, une rivalité entre Europe et Amérique du Sud. Mais ni le Brésil ni l'Argentine ne pourront empêcher la suprématie du Vieux continent. En Afrique du Sud, c'est au son des vuvuzelas que l'Espagne, encore elle, est sacrée championne du monde. Spectacle planétaire a-t-on dit... L'Euro 2012 enfin, et d'invincibles Espagnols qui plantent une ultime banderille pour parachever (peut-être...) l'une des plus belles épopées de l'histoire du football.

À la veille du Mondial 2014 qui se déroulera au Brésil, le *Larousse du football* revient sur l'histoire, ancienne et récente, du plus universel et du plus populaire des sports, à la fois en France et dans le monde. Une centaine de joueurs, plus de soixante-dix clubs français et étrangers, les plus grandes nations, les grandes épopées du football français et international, celles des Pelé, Maradona, Platini, Zidane, Ronaldo, Iniesta et Messi, celles de l'AS Saint-Étienne, de la Juventus Turin, du Bayern Munich ou du FC Barcelone trouvent leur place dans cet ouvrage, ainsi que tous les résultats des grands rendez-vous nationaux et internationaux.





« Oja, comme il le sentait le me, il m'a mis
délivré et les autres de se faire entendre »

Sommaire

Avant-propos

150 ans de football (1856 à 2013)

Un sport devenu universel

Les premières règles unifiées

Angleterre-Hongrie 1953

Le Real Madrid des années 1950

Le 11^e joueur de champ

Le roi Pelé

Le drame du Heysel

Maradona : main de Dieu, pied du diable

L'Afrique en marche

Origines et grandes heures

du foot français

France-Angleterre 1921

Reims et l'épopée suédoise

La fièvre verte

France-RFA 1982

5 Le foot français au zénith 44

Un match d'anthologie à Guadalajara 46

Bordeaux, une épopée prémonitoire 48

L'OM : premier titre européen 50

10 Le PSG : un triomphe amer 52

12 Une fin de siècle à la française 54

16 La Coupe des Confédérations :
18 petit chelem 56

20

22

24 **19 Coupes du monde** **58**

26 Uruguay 1930 60

28 Italie 1934 66

30 France 1938 72

Brésil 1950 78

32 Suisse 1954 84

36 Suède 1958 90

38 Chili 1962 96

40 Angleterre 1966 102

42 Mexique 1970 108

Allemagne 1974	114	Finales de la Coupe des villes de foire	472
Argentine 1978	120	Finales de la Coupe de l'UEFA	474
Espagne 1982	126	Finales de la Coupe des coupes	480
Mexique 1986	132	Championnat d'Europe des nations	486
Italie 1990	138	Coupe d'Afrique des nations	487
États-Unis 1994	144		
France 1998	150		
Corée-Japon 2002	156	Les résultats français	488
Allemagne 2006	162	Championnat de France	
Afrique du Sud 2010	168	(1932-2013)	490
		Finales de la Coupe de France	
		(1918-2013)	518
Dictionnaire	174	Finales de la Coupe de la Ligue	
De Adidas à Zoff		(1995-2013)	522
		Les matchs de l'équipe de France	
		(1904-2013)	524
Les coupes européennes	460		
Finales de la Coupe des clubs champions	462		
Finales de la Ligue des champions	466		
Ballons d'Or (1955-2012)	470		

1856 à 2013

150 ans de football





← La première équipe de France avant sa première
sortie, en face de la Wauquignotte le 10 mai 1900.
Ils ont terminé sur le score de 10 à 0.

Un sport devenu universel en 150 ans

Écrivain français de la première moitié du ^{xx}^e siècle, Jean Giraudoux aimait aussi le football de passion folle. Il a donc écrit des mots définitifs sur cette discipline sportive. Par exemple : « Plus encore que le roi des sports, le football est le roi des jeux. Tous les grands jeux de l'homme sont les jeux avec une balle [...]. La balle est dans la vie ce qui échappe le plus aux lois de la vie. Elle a sur la Terre l'extraterritorialité de quelque bolide provisoirement apprivoisé. [...] En plus de son propre principe, celui du rebondissement, de l'indépendance, l'équipe donne à la balle le moteur de onze malices et de onze imaginations. »

Déjà au ^{xvi}^e siècle, un autre homme de lettres, le poète Pierre de Ronsard, avouait aimer « Faire d'un pied léger poudroyer les sablons, / Voir bondir par les prés l'enflure des ballons ». Ce qui confirme que le football a toujours fait partie de l'histoire de l'homme, même si cette activité ne portait pas encore ce nom. En effet, des bas-reliefs du ^v^e siècle av. J.-C. mis au jour récemment par des archéologues montrent des joueurs de balle avec leurs esclaves. Des textes d'Homère (le célèbre poète épique grec qui aurait vécu vers 850 av. J.-C.) font état d'un jeu de balle pratiqué par les Phéaciens, mais les experts sont catégoriques : seul l'*harpastum* joué par les Romains peut être tenu pour le premier des jeux de balle au pied... Puis, dans l'Europe médiévale, il y a des jeux sans règles, du moins avec pour seule règle le respect d'une tradition. Ainsi, en France, la soule.

Des prémices partout dans le monde

Au ^{xvi}^e siècle, l'Angleterre s'adonne aussi à des jeux de balle populaires. On trouve trace de cette activité dans la pièce de William Shakespeare *le Roi Lear*, quand un des personnages s'écrie : « Toi, vil footballeur ! » En Cornouailles, on pratique le *hurling*, une discipline qui demandait à ses participants de courir par monts et par vaux pour déposer la balle dans le but adverse.

L'Italie n'est pas en reste. À la Renaissance, tant à Bologne qu'à Florence, on s'adonne au plaisir et aux joies du *quico del calcio*, un jeu qui oblige le joueur à pousser le ballon avec le pied. Le calcio, tenu pour un jeu urbain, ne se joue que deux jours dans l'année, à Pâques et à Mardi gras. Deux lignes, au fond de chaque terrain, représentent les buts. Mais les joueurs peuvent porter le ballon, et chaque membre d'une équipe a un rôle précis dans l'ensemble collectif. Les récits des grands voyageurs, eux, rappellent que les jeux avec ballon existaient chez les Indiens d'Amérique et aussi au Japon...

Pourtant, c'est bien en Angleterre que le football va véritablement faire ses premiers pas. Au début du ^{xix}^e siècle, dans les *public schools*, les élèves, pour la plupart issus des classes aisées, ont choisi le jeu de balle pour loisir. Mieux, on peut voir les professeurs sur les terrains, et le *hacking* (le terrible coup de pied dans le tibia de l'adversaire) est de règle – on est entre hommes ! Certes, dans les collèges et autres *public schools* des premières années du siècle, ce jeu de balle est encore très proche, dans la forme et

Implantée en Bretagne et en Picardie (jusqu'au ^{xix}^e siècle), la soule mettait aux prises les jeunes de deux villages, ou bien les mariés et les célibataires quand la partie était disputée dans le village même.



l'esprit, des activités « sportives » du temps passé. Son organisation est floue, car il n'existe aucune règle écrite. Ce qui produit une version de jeu pour chaque établissement ! Chacun définit la taille du terrain, la durée du jeu et aussi le nombre de joueurs par équipe. Alors, on ne parle encore ni technique ni tactique : seule la force compte.

Une transformation sociale

Pourtant, dès 1830, tout bouge dans la société britannique. La révolution industrielle en marche bouscule la hiérarchie. L'heure est à l'établissement de règles précises consignées par écrit. Deux jeux s'imposent : le football rugby et le *dribbling game*. Vers 1845, on envisage des règles uniques : les dimensions du terrain, le nombre de joueurs, la durée du jeu... Les premières public schools à avoir opté pour ces règles sont Eton et Harrow, qui choisissent alors d'interdire l'usage des mains et le hacking. Le *dribbling game* est officiellement né en octobre 1848 au Trinity College de Cambridge, sous la plume des représentants des écoles fondatrices.

Enfin, le 26 octobre 1863 voit la naissance de la Football Association, appelée aussi FA. Ce jour-là sont adoptées les règles dites « de Cambridge », édictées en octobre 1848. Seul le représentant du collège de Rugby n'accepte pas le nouveau règlement et préfère garder le jeu à la main. C'est ainsi que se fit la scission football/rugby.

Le football, quant à lui, va de l'avant, et en 1871 a lieu la première Coupe d'Angleterre, qui met fin aux rencontres des « cercles de proximité » – désormais, n'importe quel club du pays peut prendre part à la compétition... Conséquence : dans les années 1870, on note un formidable essor du football en Angleterre. Des clubs sont alors fondés autour de la paroisse, comme Aston Villa à Birmingham ; d'autres sont lancés par les entreprises industrielles, à Sheffield, Birmingham et Londres (West Ham). Des ouvriers et employés créent aussi leur club, par

L'éducateur anglais Thomas Arnold s'est rendu célèbre en introduisant les sports athlétiques dans les public schools, notamment au collège de Rugby entre 1828 et 1840.

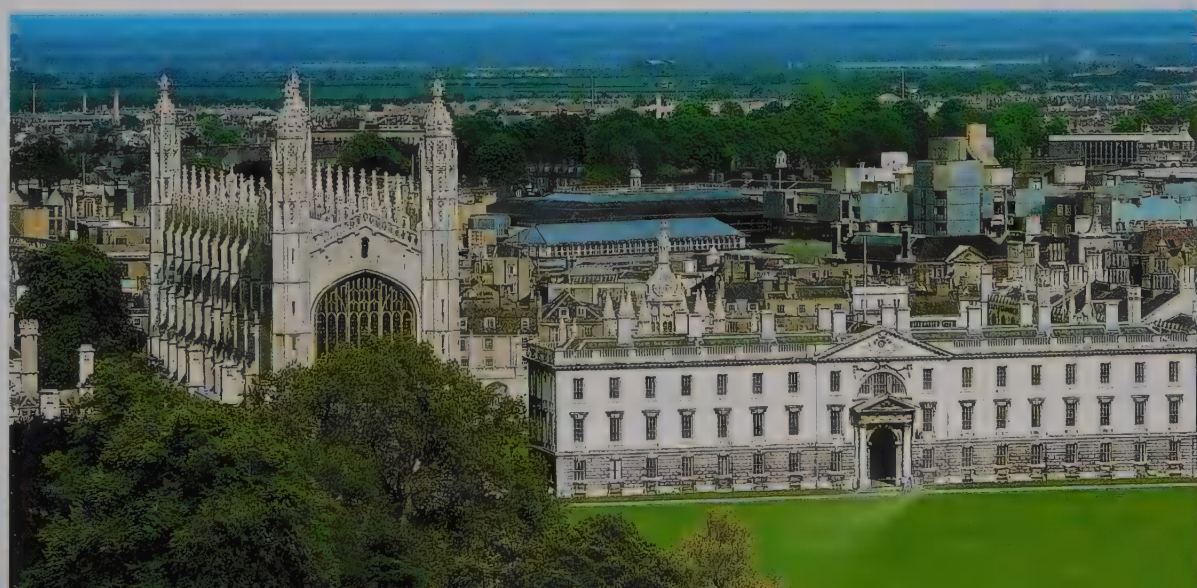


exemple Manchester United, dû aux employés du chemin de fer de la ville.

L'irruption de l'argent

En 1882, la FA recense un millier de clubs, et, la saison suivante, l'International Board est créé pour faire appliquer les règles du jeu au niveau mondial. Dans le même temps surgit en Angleterre une querelle opposant les tenants de l'amateurisme et les autres, joueurs et dirigeants, qui estiment que l'avenir appartient au professionnalisme. C'est le début de l'emprise de l'argent sur le sport, avec des indemnités, des primes et même des prix de transfert ! Le football, du moins ce jeu qui n'est encore que le *dribbling game*, entre dans l'ère moderne. Et, très logiquement, les matchs de la Cup contribuent à l'uniformisation des règles et de la technique du jeu. Le professionnalisme s'installe solidement. Les stades anglais refusent régulièrement des spectateurs. En moins de trente ans, le football s'est imposé comme une composante incontournable de la culture populaire.

L'université de Cambridge, où furent établies en 1848 les premières règles qui donnèrent naissance plus tard au football tel qu'on le pratique aujourd'hui.



Le foot à la conquête du monde

Au début du xx^e siècle, il reste beaucoup à faire pour que ce jeune sport devienne une activité sportive universellement reconnue. Grands voyageurs, les Anglais vont alors créer des clubs partout où leurs affaires les mènent. En Europe, bien sûr, mais aussi en Amérique latine, en Asie ou encore en Afrique. Ils organisent aussi des matchs, fondent des associations nationales qui deviennent fédérations. Le football est parti à la conquête du monde... De temps à autre, des professeurs d'anglais venus se perfectionner dans la métropole reviennent dans leur pays avec un ballon dans leurs bagages. La France, la Suisse puis l'Europe centrale sont gagnées par ce tout jeune sport, et il y a même un club de football à Saint-Petersbourg, où des matchs ont lieu dès 1888. Des fédérations nationales assurent le respect des règles telles qu'elles ont été édictées par les Anglais. C'est très logiquement qu'en 1904, sous l'influence du Néerlandais Hirschmann et du Français Robert Guérin, sept fédérations européennes (France, Pays-Bas, Belgique, Danemark, Espagne, Suède et Suisse) créent la FIFA – Fédération internationale de football association –, dont Guérin sera désigné premier président. La FIFA ne reconnaît qu'une seule fédération par pays et, sans être affilié, il est impossible d'affronter des sélections nationales et des clubs étrangers.



La structure des stades n'a pas toujours résisté à l'enthousiasme des supporters de football. La catastrophe du stade de Furiani, à Bastia, a eu des antécédents. Ainsi, le 5 avril 1902, l'opinion britannique avait été secouée par la tragédie d'Ibrox Park (Glasgow) qui a ensanglanté l'histoire du football écossais.



Devenu sport universel, le football se développe sur les cinq continents. L'Afrique est sans aucun doute l'avenir d'un jeu qui se satisfait de quelques mètres carrés de terre pour faire éclore des talents.

Pourtant, il faudra attendre 1930 pour assister à la première Coupe du monde de football. L'événement, organisé par la FIFA, a lieu en Uruguay avec treize nations (dont quatre européennes : France, Belgique, Roumanie et Yougoslavie). Dans le même temps, le professionnalisme s'installe, comme en France (1932-1933). Peu à peu, ce sport est devenu universel. La Coupe du monde devient un rendez-vous important dès la deuxième édition en 1934, en Italie, et la suivante en 1938, en France. La Seconde Guerre mondiale interrompt le cycle des Coupes du monde, jusqu'en 1950. Cette fois, le tournoi est organisé par le Brésil, terre magique du football. Très vite, à travers cette Coupe du monde, on assiste à un affrontement entre deux continents, l'Europe et l'Amérique du Sud. Deux blocs qui proposent des styles de jeu si différents. La FIFA construit son empire, tandis que, sur le terrain, le jeu fait de plus en plus appel à la technicité. Ainsi, en 1958, le monde découvre un jeune Brésilien d'à peine 18 ans, Edson Arantes do Nascimento, dit Pelé. Pendant presque vingt ans, ce joueur a été pour le football son meilleur porte-parole, sa meilleure publicité. Quatre autres joueurs marqueront également l'histoire du football : l'Allemand Franz Beckenbauer et le Néerlandais Johan Cruyff, l'Argentin Diego Maradona et le Français Michel Platini. Des dirigeants aussi ont inscrit leur nom dans la fabuleuse épopée du football : Robert Guérin, l'un des deux fondateurs de la FIFA (qu'il a présidée de 1904 à 1906), Gabriel Hanot, le créateur des Coupes d'Europe des clubs, et le Brésilien João Havelange, président de la fédération

internationale de 1974 à 1998. Ce dernier a largement contribué au retour de la République populaire de Chine au sein de la FIFA en 1979, à la création du Championnat du monde junior et d'un Mondial féminin, au développement du football à 7 et du football en salle...

Ainsi, aujourd'hui, le football est le sport n° 1 au monde ;

la FIFA compte plus de pays membres que l'ONU, et la Coupe du monde est l'événement qui, avec les jeux Olympiques, attire le plus grand nombre de téléspectateurs. Parce que, comme l'expliquait l'écrivain André Maurois en 1949 : « Une belle partie, c'est de l'intelligence en mouvement. Bien plus, c'est de l'intelligence incarnée. »

Les grandes dates

1848 (octobre) : au Trinity College de Cambridge, accord entre les représentants des écoles fondatrices pour définir les règles du football, avec, en particulier, le dribbling. Un an plus tard, l'usage des mains est interdit : ce nouveau football s'appelle le dribbling game.

1857 (20 octobre) : création du premier club anglais amateur, Sheffield Club.

1862 : création du premier club professionnel, Notts County (à Nottingham).

1863 (26 octobre) : à Londres, dans la Freemason's Tavern, les dirigeants des clubs londoniens fondent la Football Association (FA). Ses règles s'inspirent de celles de Cambridge.

1871 (20 juillet) : première Coupe d'Angleterre. La « Cup » a été créée sur une idée de C. W. Alcock, secrétaire de la FA.

1872 : fondation du premier club français, Le Havre Athletic Club ; première rencontre internationale à Glasgow, opposant l'Écosse à l'Angleterre.

1879 : création du FC Saint-Gall, premier club suisse.

1882 (6 décembre) : une réunion internationale, dirigée par le commandant Marindin (président de la FA), officialise des règles à l'intention du monde entier.

1885 : débuts du professionnalisme en Angleterre et création de la Football League, première division anglaise.

1886 : création de l'International Board, organisme chargé de définir les règles de jeu.

1892 : à Paris, naissance de deux clubs de football association, et, à Bécon-les-Bruyères, première rencontre interclubs entre le White Rovers et le Standard Athletic Club.

1893 (15 avril) : premier Championnat de France de football entre les 6 clubs parisiens, disputé sur quatre semaines et remporté par le Standard Athletic Club.

1895 (novembre) : le Club français remporte le premier Championnat de France par points.

1902 (12 octobre) : à Vienne, premier match entre deux équipes du vieux continent. L'Autriche bat la Hongrie par 5 à 0.

1904 (21 mai) : à Paris, création de la Fédération internationale de football association (FIFA). Son premier président est le Français Robert Guérin.

1905 (14 avril) : l'Angleterre devient membre de la FIFA.

1912 : le gardien de but ne peut manier le ballon que dans sa

surface de réparation. À Stockholm, le football fait sa première apparition dans les épreuves des jeux Olympiques.

1917 (15 janvier) : création de la Coupe de France. La première finale est disputée le 5 mai 1918 : victoire (3 à 0) de l'Olympique de Pantin face au FC Lyon.

1919 (7 avril) : création de la Fédération française de football association.

1929 (28 mai) : la FIFA décide de la création d'une Coupe du monde. Première édition en 1930 (13-30 juillet) en Uruguay, avec 13 nations engagées. Victoire finale du pays organisateur contre l'Argentine (4-2).

1932 (17 janvier) : instauration du professionnalisme en France. Début du Championnat de France professionnel (11 septembre), remporté par l'Olympique de Lille.

Dès la saison suivante, la formule du championnat français change : création d'une poule unique et classement par points.

1955 : première finale de la Coupe de France retransmise à la télévision.

1956 (13 juin) : à Paris, le Real Madrid bat Reims par 4 à 3. C'est la première finale de la Coupe d'Europe des clubs champions, organisée par l'Union européenne de football association, sur une idée de Gabriel Hanot, journaliste à l'*Équipe*.

1957 : création de la Coupe d'Afrique des nations.

1960 : première Coupe d'Amérique du Sud des clubs champions – victoire du Penarol Montevideo. Le 3 juillet, première Coupe intercontinentale : le Real Madrid domine Penarol.

Le 10 juillet, première Coupe d'Europe des nations : en finale, à Paris, l'URSS domine la Yougoslavie par 2 à 1.

1968 : apparition de la publicité sur les maillots des joueurs français.

1972 : premier triplé d'un club européen : les Néerlandais de l'Ajx Amsterdam remportent le Championnat des Pays-Bas, la Coupe des Pays-Bas et la Coupe d'Europe des clubs champions.

1981 : un référendum organisé par l'*Équipe Magazine* désigne le Brésilien Pelé champion du siècle.

1982 : création d'un Championnat d'Europe féminin.

1996 (31 mai) : le comité exécutif de la FIFA désigne le Japon et la Corée du Sud comme coorganisateurs de la Coupe du monde de 2002. Deux pays organisateurs, c'est une première.

2010 : la Coupe du monde se déroule en Afrique du Sud.

Les premières règles unifiées

Le 26 octobre 1863, à Londres, les représentants de clubs et de collèges anglais se réunissent pour chercher à harmoniser les nombreux jeux de football pratiqués en Angleterre et édifier les règles du « jeu le plus simple ». Ils créent la Football Association, acte fondateur du jeu de football tel que nous le connaissons aujourd'hui.

En cette seconde moitié du XIX^e siècle, les jeux de football se développent dans tout le Royaume-Uni. Depuis une quinzaine d'années, ils ne sont plus l'apanage des seuls privilégiés des grands collèges d'Eton, de Cambridge ou de Rugby. L'extension du réseau de chemin de fer et l'instauration du jour férié le samedi favorisent la pratique de ces jeux. Au fur et à mesure, les

William Webb Ellis décida en 1823 de courir vers l'avant avec le ballon sous le bras et... inventa le rugby.



Le «dribbling game» : un lointain cousin du football

On dit souvent que les règles du football sont immuables. Rien de plus faux. La preuve en est que les quatorze articles des Lois du jeu instaurées en 1863 n'ont rien à voir avec celles du football que nous connaissons.

Ainsi, il n'est rien dit du nombre de joueurs, ni de la durée de la partie, ni d'un quelconque arbitre. Il n'y a aucune spécification concernant des lignes et des zones de terrain. Les buts sont constitués de deux poteaux, situés à 8 yards (7,32 m) l'un de l'autre, mais ne comprennent pas de barre transversale les reliant. Marquer un but consiste à faire passer le ballon entre les poteaux, à quelque hauteur que ce soit.

Il n'est pas question d'un gardien de but (mentionné en 1870 dans les règles de Sheffield), et l'utilisation des mains est permise pour le « fair catch », qui s'apparente à l'arrêt de volée en rugby. D'autres règles montrent encore bien des similitudes entre les deux jeux de football. Comme au rugby, par exemple, la remise en jeu doit se faire perpendiculairement à la ligne de touche.

Autre grande différence avec le jeu actuel : les partenaires du porteur du ballon doivent obligatoirement se tenir en retrait de celui-ci. Cela réduit considérablement les possibilités de combinaisons entre joueurs. En fait, le jeu se réduit à une succession peu variée de progressions individuelles, d'où le nom de «dribbling game». Il faudra encore attendre près de vingt ans pour que le football prenne une forme assez proche de celle que nous connaissons.

jeux de football deviennent moins brutaux : à Eton et à Harrow, on a proscrit l'usage des mains et limité les possibilités de contacts physiques. Tandis qu'à Rugby, en 1823, le dénommé William Webb Ellis a décidé de courir vers l'avant avec le ballon dans les bras. Mais, pour que s'instaurent des rencontres plus régulières, il devient nécessaire de fixer des règles écrites et reconnues partout.

Le football gagne toute la société

Le football attire aussi de plus en plus d'ouvriers : le jeu quitte l'enceinte du collège. Des clubs « civils » se créent, comme à Sheffield en 1855. Ils instaurent leurs propres règles. Ce foisonnement de jeux et la volonté de multiplier les rencontres entre les différentes équipes incitent les amateurs des diverses formes de football à tenter de se rapprocher pour parvenir à unifier les règles.

Le 26 octobre 1863, les représentants de collèges, de clubs, mais aussi des capitaines d'équipes du sud de l'Angleterre se donnent rendez-vous à Great Queen Street, dans le centre de Londres, à l'auberge des Francs-Maçons, pour tenir des sortes d'« états généraux » du football. Mais, lorsqu'il s'agit de discuter du fond, c'est-à-dire du jeu unique que l'on veut créer, les choses ne sont plus aussi faciles. On passe en revue les règles de la douzaine de variantes de football recensées. Les règles de Cambridge, instaurées en 1848 dans un souci de simplification, puis revues en 1863, servent de bases de discussion. Les lois édictées en 1860 par le directeur du collège d'Uppingham ont déjà amorcé une unification entre les jeux de son collège et ceux d'Eton et de Harrow. Tous sont à peu près d'accord. En revanche, une minorité



Eton, l'un des collèges les plus célèbres d'Angleterre. C'est dans ce type d'établissement fréquenté par les enfants de l'aristocratie que se développèrent des activités sportives collectives destinées à forger le moral des futures classes dirigeantes. Au cours du XIX^e siècle, le recrutement se fait également parmi la toute récente et toute-puissante bourgeoisie.

combat l'idée de renoncer aux actions brutales, comme le « hacking » (coup de pied dans les tibias), la charge du corps ou le tenu (sorte de plaquage). Pour leur porteparole, F. W. Campbell, le rejet de ces gestes de défense et de combat physique serait une trahison de l'esprit du football pratiqué comme outil pédagogique de contrôle de soi : « Le vrai football, dit-il, connaît aussi l'acte de s'attaquer à l'adversaire. »

Une lente unification

La motion Campbell est rejetée par 13 voix contre 4. Son auteur quitte la séance. C'est le schisme, annonciateur de la séparation des deux futurs grands sports d'équipe en plein air. Huit ans plus tard, Campbell créa l'English Rugby Union. Cinq séances seront encore nécessaires avant de parvenir, le 8 décembre 1863, à la promulgation des quatorze règles de la Football Association.

Une longue évolution

Les règles du jeu qui forment le paysage juridique du football actuel ont été instaurées sur un laps de temps très long, comme le montrent ces quelques dates.

- 1875** : le but doit mesurer 8 yards (7,32 m) de large sur 8 pieds (2,44 m) de haut.
- 1886** : présence d'un arbitre prévue.
- 1891** : des filets aux buts et penalty.
- 1891** : présence de deux juges de touche.
- 1896** : le match dure 90 minutes.
- 1899** : spécification du nombre de joueurs (onze dont un gardien de but).
- 1902** : apparition de la surface de réparation.
- 1913** : le gardien ne peut toucher le ballon que dans sa surface de réparation.
- 1925** : modification fondamentale de la règle du hors-jeu. Un joueur est hors jeu s'il n'y a pas deux joueurs plus rapprochés que lui de la ligne de but.
- 1937** : dernière modification des lignes du terrain, avec l'apparition de l'arc de cercle à 10 yards du point de penalty.
- 1967** : le gardien n'a plus le droit de faire rebondir le ballon et de le reprendre plusieurs fois à la main avant de dégager.
- 1992** : le gardien ne peut plus reprendre le ballon à la main sur une passe au pied volontaire d'un partenaire.
- 2000** : le gardien de but a six secondes pour remettre en jeu le ballon.
- 2005** : modification de la loi 11 des règles fondamentales avec l'introduction de la notion de hors-jeu passif non sanctionnable.

Match de football organisé en 1892 entre les équipes de Charterhouse et des Cartusians. À cette époque, depuis 1883, le gouvernement du football est assuré par l'International Board, qui est la seule autorité habilitée à modifier les règles.



Angleterre-Hongrie

La défaite du lion

Le football anglais ressemble en 1953 à une forteresse imprenable que ses « ennemis » ont attaquée en vain depuis que le jeu est né sur l'île britannique, une centaine d'années auparavant. Les joueurs anglais, qu'ils soient amateurs ou professionnels (depuis 1872), ont résisté à tous les assauts, ne perdant aucun match devant leur public. Leur invincibilité est intacte à l'heure où les brillants Hongrois, champions olympiques en 1952, arrivent à Londres en ce mois de novembre 1953.

L'équipe nationale hongroise dispose d'une « Wunderteam » qui résiste à tous les assauts. De 1951 à 1953, pendant trois ans et demi, tout au long des 24 matchs qu'elle a disputés, elle est restée invaincue. C'est donc en conquérante qu'elle se rend à Londres en 1953 pour y affronter les « professeurs » anglais.

La naissance du 4-2-4

La formation d'Europe centrale tire sa valeur exceptionnelle d'une addition de remarquables talents individuels. Mais aussi et surtout de la richesse de qualités techniques complémentaires : subtilité de touche de balle, violence de frappe, jeu de tête, faculté d'improvisation, sens du

but et esprit collectif. Cette sélection magyare compte dans ses rangs six joueurs du club numéro un, Honved, le club de l'armée.

Tactiquement, les Hongrois ont innové. Leur patron et sélectionneur Gusztav Sebes, un ancien ouvrier qui a travaillé longtemps en France à Billancourt chez Renault, a imaginé un nouveau système de jeu où les défenseurs renforcés en nombre sont quatre, et non plus trois comme dans le WM, devant le très brillant et rayonnant gardien Grosics. Car Buzanski, Lorant et Lantos bénéficient du soutien d'un demi plus défensif, Zakarias. Ils préfèrent au marquage individuel habituel un travail collectif où chacun surveille dans sa zone l'adversaire qui s'y trouve ou s'y aventure.

Quant à l'attaque, elle correspond symétriquement à la défense, occupant elle aussi à quatre joueurs la largeur du terrain, avec deux ailiers (Budai à droite et Cszibor à gauche) et avec deux avants-centres, les deux inters traditionnels avancés (Kocsis à droite et Puskas à gauche).

L'originalité vient donc de cette substitution de l'avant-centre originel Hidegkuti par les deux inters. Ceux-ci s'installent à la pointe de l'attaque, alors qu'Hidegkuti décroche pour fuir l'arrière central adverse et organiser le jeu tout en plaçant souvent de percutants tirs à distance. Ce dernier est aidé dans ses tâches stratégiques au milieu du terrain par Jozef Bozsik. Cette équipe essentiellement offensive surprend par son audace, son habileté manœuvrière et son originalité tactique.

Les Anglais ont organisé ce match dans le cadre du 90^e anniversaire de leur Football Association. Le 25 novembre 1953, 100 000 personnes se sont déplacées au stade de Wembley. Walter Winterbottom, le manager de l'équipe anglaise, et ses sélectionneurs ont remanié leur



Révéla au niveau international dès 1946 à l'âge de 18 ans, Ferenc Puskas dispose d'un pied gauche magique, puissant et habile. Capitaine des champions olympiques, il est invaincu lorsqu'il foule la pelouse de Wembley.



Un des six buts magyars marqués à l'infortuné gardien anglais Merrick. L'artillerie hongroise menée par le major galopant Ferenc Puskas a scellé le sort de la rencontre dès le milieu de la première mi-temps en marquant 3 buts par Hidegkuti, Puskas et Bozsik.

équipe après un match nul contre une sélection mondiale (4-4). Les principaux titulaires sont le gardien moustachu Merrick, Ramsey, Eckersley, Wright (capitaine), Dickinson, Mortensen, et aussi Stanley Matthews, le vieux sorcier de Blackpool âgé de 38 ans.

Quand les joueurs pénètrent sur le terrain – les Anglais en chemisette blanche et les Hongrois en maillot grenat –, la mine détendue, voire souriante, de Billy Wright et de ses amis contraste avec le visage fermé et concentré de Puskas et de ses camarades magyars.

Deux minutes après le coup d'envoi sifflé par l'arbitre néerlandais Leo Horn, les sourires ont changé de camp. Bozsik, le cerveau de la formation hongroise, a sonné d'entrée la charge ; il sollicite Kocsis, son inter droit, qui par une subtile déviation transmet le ballon à Hidegkuti. Ce dernier feinte le dribble, embarque les défenseurs anglais sur une fausse piste et place un tir de vingt mètres violent et tendu qui laisse le gardien anglais Merrick sans réaction.

La douloureuse surprise

Les joueurs anglais et leurs supporters sont un peu surpris, mais leur confiance inébranlable se trouve confortée par le but d'égalisation de Sewell réussi dix minutes plus tard. Les Hongrois ne se démontent pas pour autant. Ils ont décidé de prendre des risques et de continuer à attaquer. Les Anglais doivent se replier, faire front comme ils peuvent. Mais les vagues d'assaut magyars se font de plus en plus nombreuses. Jusqu'à ce que l'édifice adverse craque. En huit minutes, de la 21^e à la 28^e minute, les Hongrois marquent trois buts, par Hidegkuti de nouveau, par Puskas d'un tir en rase-mottes, et par Boszik d'un maître coup franc détourné au passage par Puskas. Et Mortensen a beau réduire le score à 4-2 juste avant la mi-temps, le désastre est en vue.

L'attaquant anglais Mortensen ne peut rien contre la sûreté de prise de balle de l'excellent gardien de but magyar Grosics. À tous les postes, l'équipe hongroise dispose de joueurs talentueux de niveau international.

La seconde période va confirmer le brio et le triomphe des Hongrois, malgré les flambées et les dribbles du vieux Matthews, seul capable de rivaliser en virtuosité avec ses adversaires. L'équipe magyare affirme sa suprématie tactique. Le festival de passes des Hongrois, les feintes de Csibor, les frappes de Puskas, Hidegkuti, Bozsik, le jeu de tête de Kocsis Tête d'Or laissent pantois les spectateurs comme leurs chers footballeurs. Un nouveau but d'Hidegkuti (son troisième) et un de Bozsik viennent alourdir la note : 6-2. C'est l'humiliation, et un troisième but anglais, obtenu par Ramsey sur penalty, ne peut même pas sauver l'honneur. Gabriel Hanot, le célèbre journaliste français, peut écrire dans *l'Équipe* : « Les Anglais se battaient avec des fourches et des faux, les Hongrois avaient des armes automatiques. »

Un chapitre de l'histoire du football s'achève, un autre commence. L'Angleterre, c'est déjà le passé ; la Hongrie, c'est le présent et l'avenir, un nouveau maître du football qui confirmera d'ailleurs son éclatant succès un an plus tard à Budapest, le 23 mai 1954, au cours d'un match retour que les Anglais perdront encore plus sévèrement (7-1).



Le Real Madrid

Un long règne sur l'Europe

Le 13 juin 1956, au Parc des Princes, se déroule la première finale de la Coupe d'Europe des clubs champions. Idée farfelue un an auparavant, elle va devenir la compétition majeure du football européen.

Real-Reims : pouvait-on espérer plus belle affiche pour lancer la toute jeune Coupe d'Europe ? D'un côté le Real Madrid, un des plus puissants clubs du monde. Des chiffres qui font rêver chez nous où le sport – même professionnel – n'est encore qu'un aimable divertissement. Le Real, en 1955, c'est 47 777 membres qui font vivre le club par leurs cotisations. C'est un stade de 120 000 places rempli une dizaine de fois par an et trop petit cinq ou six fois par saison ! Le Real, c'est toute la puissance et la ferveur du football d'Espagne. Le Real et la Coupe d'Europe, c'est une extraordinaire histoire qui commence.

Le challenger champenois

De l'autre côté le Stade de Reims, le chouchou du public parisien, surtout depuis ce match de Coupe latine contre Milan, en juin 1955, où les deux équipes se sont affrontées

139 minutes durant, au finish, pour enfin se départager grâce à un but de Léon Glowacki ! Reims, c'est un style, un allant, un esprit très parisien finalement, au point que l'équipe champenoise va venir jouer au Parc tous ses grands matchs européens, le public rémois s'avérant moins enthousiaste. C'est au Parc que l'équipe d'Albert Batteux a battu les Hongrois de Voros Lobogo (4-2) et les Écossais de Hibernian (2-0). Mais c'est à Budapest qu'elle a réalisé son plus bel exploit et son plus extraordinaire banco. Alors que tout le monde, et surtout les Hongrois, croit que les Français vont chercher à défendre leurs deux buts d'avance du match aller, les Rémois vont, au contraire, se lancer à l'attaque, et mener jusqu'à 4-1, pour finalement tenir un homérique 4-4 ! Pourtant, malgré la classe de Raymond Kopa – dont on sait qu'il a signé au Real pour trois ans –, malgré la valeur des Glowacki, Bliard, Jonquet ou Hidalgo, que pourront les Rémois, privés de Penverne, face aux for-

Pourquoi une Coupe d'Europe ?

Avant 1955, il n'existe aucune compétition européenne de clubs. Les seules confrontations entre les grandes équipes du continent ont lieu à l'occasion de matchs amicaux, ou de tournois à caractère régional, comme la Coupe latine (entre les champions d'Espagne, de France, d'Italie et du Portugal) ou la Mitropa-Cup en Europe centrale. En 1954, le club anglais de Wolverhampton, après avoir battu l'équipe russe du Spartak Moscou et le club hongrois de Honved, se voit attribuer, sans aucune justification, le titre de champion du monde des clubs par la presse anglaise. Cela donne au journaliste et technicien français Gabriel Hanot l'idée d'un championnat d'Europe des clubs. Sous l'impulsion du journal *l'Équipe*, l'idée fait son chemin, sous la forme d'une coupe par élimination directe, plutôt que d'un championnat, trop difficile à organiser et trop menaçant pour l'intérêt des championnats nationaux. Les 2 et 3 avril 1955 naît à Paris la Coupe des clubs champions.

Meilleur joueur français jusqu'à l'éclosion de Michel Platini, Raymond Kopa possède l'un des plus beaux palmarès du football européen.





D'origine argentine, Alberto Di Stefano, est le plus grand joueur du football espagnol. Animateur de l'attaque du Real Madrid et de l'équipe nationale, il finit sa carrière comme entraîneur.

midables Madrilènes ? L'armada blanche de Di Stefano, Gento, Rial n'a laissé aucune chance ni aux Suisses du Servette, ni aux Yougoslaves du Partizan (premier exploit diplomatique de la Coupe d'Europe : les représentants de deux pays qui avaient rompu leurs relations diplomatiques ont pu se rencontrer), ni au puissant Milan AC. Pourtant, au bout de dix minutes, le tableau d'affichage indique : R. Madrid 0 - Reims 2 ! Les Rémois, fatigués par une longue saison et des fortunes diverses dans le championnat français, ont décidé de jouer leur va-tout. Leblond a d'abord marqué de la tête sur un corner de Kopa. Puis Templin a ajouté un deuxième but.

La tornade blanche

Mais la machine madrilène se met en route. Di Stefano sonne la charge et marque son cinquième but européen de la saison. Puis Rial égalise à la demi-heure de jeu. Reims s'accroche pourtant, réussit même à reprendre l'avantage par Hidalgo, à une demi-heure de la fin. Le Parc manque de défaillir, mais il sent le Real plus solide, plus consistant. Et par deux fois le Real revient au score puis prend l'avantage, par Marquitos et Rial.

Real Madrid-Reims 4-3

Buts : Di Stefano (14^e), Rial (30^e et 79^e), Marquitos (67^e) pour le Real ; Leblond (6^e), Templin (10^e), Hidalgo (62^e).

Real : Alonso - Atienza, Marquitos, Lesmes - Munoz, Zarraga - Joseito, Marchal, Di Stefano, Rial, Gento.

Entraîneur : Villalonga.

Reims : Jacquet - Zimny, Jonquet, Giraud - Leblond, Siatka - Hidalgo, Glowacki, Kopa, Bliard, Templin.

Entraîneur : Batteux.

Vers un championnat européen ?

Pendant trente-cinq ans, la formule de la compétition n'a pratiquement pas changé : élimination directe par match aller et retour. À partir de 1967 fut instaurée une règle pour tenter de lutter contre le jeu défensif des équipes en déplacement : en cas d'égalité, les buts marqués à l'extérieur compteraient double. Depuis 1970, en cas d'égalité absolue sur les deux rencontres, à l'issue d'une prolongation d'une demi-heure, les deux équipes ne sont plus départagées par un match d'appui mais par l'épreuve des tirs au but.

La grande transformation a eu lieu en 1991, avec la Ligue des champions et l'instauration d'un système de poules, qui préfigure un futur championnat d'Europe. En 1997, les grands pays européens se sont vu octroyer une deuxième place en Ligue des champions, pour le deuxième de leur championnat, au détriment des champions des petits pays qui doivent passer par des tours préliminaires pour atteindre la compétition proprement dite.

À deux minutes de la fin, Templin tire sur la barre. Cette fois, c'est fini. Le Real sera le premier vainqueur de la Coupe d'Europe. Il s'en est fallu de peu que Reims ne remporte le premier trophée international d'une équipe française. La France devra attendre trente-sept ans et l'Olympique de Marseille pour y parvenir enfin.

La Coupe d'Europe prend donc le chemin de l'Espagne. Jacques Goddet, le directeur de l'*Équipe*, qui a offert le trophée, déclare à Santiago Bernabeu, le président du Real : « Prenez-en bien soin, car la Coupe d'Europe, c'est l'enfant de l'amour. » Le Real fera mieux : en gagnant cinq fois consécutivement, il la conservera jusqu'en 1960 et écrira les premières grandes pages de la plus belle des Coupes d'Europe.

Les Madrilènes juste après leur victoire. Au premier rang, deuxième à partir de la gauche, Di Stefano, et, à l'extrême droite, Gento.



URSS 1960

Le 11^e joueur de champ La « Pieuvre noire » bloque la cage

Lev Yachine, le plus grand goal de l'histoire, permet à l'URSS d'enlever le premier Championnat d'Europe des nations.

La première édition du Championnat d'Europe, également baptisé Coupe Henri-Delaunay, organisée en France du 6 au 10 juillet 1960, n'eut qu'une ampleur limitée. Seulement 17 pays engagés lors des éliminatoires (contre 48 en 1995), et au bout un tournoi final à quatre. Le public ne s'était pas déplacé en masse, ce 10 juillet, au Parc des Princes, pour assister à la finale qui opposait l'URSS à la Yougoslavie. Les absents eurent tort, car ils auraient pu voir évoluer sous leurs yeux le plus grand gardien de tous les temps, qui sauva à lui tout seul son équipe et lui permit de figurer sur la première ligne au palmarès de l'épreuve.

Une présence rassurante

Le match s'engage d'une manière brouillonne. Les deux équipes, du fait de l'importance de la rencontre, sont contractées et adoptent une défense rude qui décourage

toute attaque. Les deux gardiens, le Russe Yachine et le Yougoslave Vidinic, se mettent rapidement en évidence par la sûreté de leurs actions et l'assurance qu'ils transmettent à leur équipe. Lev, « le lion », Yachine se rend maître de ses dix-huit mètres, effectuant des arrêts très « propres ». Sa présence, incontestablement, rassure ses partenaires. Ainsi, dès la 10^e minute, sur un départ de Kostic, l'avant-centre Galic décoche un tir que Yachine

Le gardien de but russe Lev Yachine conduisit à lui tout seul l'URSS vers les sommets du football. Son palmarès est éloquent : 78 sélections en équipe d'URSS de 1954 à 1967, champion olympique en 1956, champion d'Europe en 1960, finaliste en 1964, demi-finaliste de la Coupe du monde en 1966, Ballon d'or 1963. Sa silhouette qui se dessinait devant la cage n'était pas sans rappeler celle d'une panthère ou d'une araignée (d'où ses surnoms : la Panthère ou l'Araignée noire). Les Anglais, encore plus impressionnés lors de la Coupe du monde 1966, le surnommèrent la « Pieuvre noire ».





Lev Yachine, ici derrière son capitaine, fut le précurseur du gardien libéro. Il imposa également une mode. Toujours habillé de noir, sobre et élégant, il était en permanence coiffé de sa casquette fétiche Kabala, dont il ne se séparait jamais. La première dura dix ans. Il la porta sans cesse mais dut se résoudre à s'en séparer tant elle était rapiécée. La seconde eut une aventure. Des supporters marseillais s'en étaient emparés et il eut toutes les peines du monde à la retrouver.

parvient à détourner du bout des doigts en corner. Déjà la patte du maître est en action. Yachine, non content de défendre ses buts, brave le danger. Il n'hésite pas à relancer à la main, loin de sa cage et à s'aventurer hors de sa surface pour redonner du punch. Ce même Kostic, sur deux coups francs qu'il tire avec une force inouïe à la 16^e et à la 20^e minute, croit que sa balle va dans les filets. Mais la vigilance, l'anticipation, le placement de Yachine et ses mains d'acier sont là pour barrer ces boulets meurtriers. Pourtant, à la 41^e minute, l'obstination yougoslave est payante. Sur une échappée de l'inter Jerkovic, un centre de ce dernier est repris de la tête par l'avant-centre Galic. Yachine, pris à contre-pied, ne peut rien. Les Russes égalisent à la reprise (48^e) par Metreveli, qui reprend un ballon glissant échappé des mains du gardien Vidinic. Le jeu alors se durcit. Yachine fait preuve de tout son talent en contrant chaque balle dangereuse. Son audace manque cependant de lui coûter cher. Un lob de Sekularac, sur coup franc, le surprend à la 68^e minute et il doit se retirer précipitamment jusqu'à l'intérieur de ses buts pour dégager de justesse. Après 90 minutes, les prolongations sont favorables aux Russes, qui marquèrent à la 113^e minute par Ponedelnik. Si les Yougoslaves ne déméritèrent pas, ils furent assurément battus par Yachine. Ses arrêts-réflexes, son sens du placement contrèrent les ballons les plus dan-

La France perd sa demi-finale

Alors qu'elle se croyait déjà en finale du premier Championnat d'Europe des nations, la France perdit une incroyable demi-finale face à la Yougoslavie. Un véritable Séville (1982) avant l'heure.

Après avoir écarté facilement la Grèce et l'Autriche aux tours précédents, l'équipe de France, encore tout auréolée de son épopée suédoise (3^e à la Coupe du monde en 1958), figurait dans le dernier carré aux côtés de la Tchécoslovaquie, de la Yougoslavie et de l'URSS.

Opposés aux Yougoslaves, en demi-finale le 6 juillet au Parc des Princes, les Bleus d'Albert Batteux allaient vivre une rencontre mémorable. Les tricolores menaient en effet 2-1 à la mi-temps et 4-2 à un quart d'heure de la fin. Hélas, l'équipe, mélange d'anciens (J.-J. Marcel, Wisniewski, Vincent) et de nouveaux (Herbin, Stievenard, Rodzik, Heutte), laissa échapper une victoire qui lui semblait promise. Jean Vincent (46 sélections, 22 buts), le capitaine et l'attaquant des Bleus, n'en revenait toujours pas des années après. Mais il avait une explication : « Perdre 5-4 après avoir mené 4-2, c'est pas possible. De toute façon, la Yougoslavie était notre bête noire. Elle nous avait battus en Suède. »

Privée de Fontaine (fracture à la jambe), Kopa, Jonquet et Kaelbel, l'équipe de France n'avait plus le même visage, la même résistance. Ceci explique peut-être cela. Elle devra attendre 1984 et Platini pour enfin accrocher un grand trophée.

gereux. Kostic fut le premier dépit de se heurter à une telle muraille : « Ce Yachine, dira-t-il après la rencontre, est un véritable démon. Je lui ai tiré trois coups francs de toutes mes forces. Chaque fois il était à la parade. »

Au pinacle du foot soviétique

Lors de cette finale, Yachine se révélait au public parisien qui le découvrait. Dès lors, il fut salué et admiré. Sa silhouette, sa détente furent mises en avant. Ses dégagements à la main faisaient sensation. Servi par une haute taille, 1,85 m, 83 kg, de longs bras, de longues jambes et des mains larges, Yachine a incarné pendant dix-huit ans l'art d'être gardien. Ses parades sur sa ligne furent montrées dans toutes les écoles de football. Sa carrière le hissa au rang de symbole, car il sut créer un style. Il fut le maître de sa surface de réparation, qu'il protégea toujours avec courage. Ses interventions aériennes étaient efficaces, mais ce qui transpirait dans ses gestes, c'était la détermination, l'audace, la présence dans ses sorties. « Pourquoi priver l'équipe d'un joueur de champ supplémentaire, arguait-il pour expliquer ses téméraires avancées. Le gardien, c'est celui qui voit le mieux le match et le jeu depuis sa position en retrait. C'est un excellent poste d'observation. »

Le roi Pelé survole la Coupe du monde

En 1970, au Mexique, le Brésil va être la première nation à conserver le trophée de la Coupe du monde, privilège accordé au bout de trois victoires. Pour devenir « Tricampeones », les Brésiliens, sous la houlette de leur entraîneur Zagalo, l'ancien attaquant vainqueur des Coupes du monde de 1958 en Suède et 1962 au Chili, vont bénéficier du génie de Pelé.

Brésil-Tchécoslovaquie. Pelé orchestre sa ligne d'attaque avec Rivelino, Jairzinho. Un geste va entrer dans la légende. Contrôlant une balle dans le rond central, Pelé, œil d'aigle et technique divine, voit que le gardien tchécoslovaque, Viktor, est sorti de sa cage. En un éclair, il tente un lob inimaginable de plus de cinquante mètres. Le public est sidéré, mais la balle manque sa cible d'un petit centimètre. Pelé aura une passe décisive pour Rivelino et assurera le but de la victoire (2-1).

Moore-Pelé, la classe supérieure

Angleterre-Brésil. C'est le match des rois. Il met en scène le duel entre l'artiste brésilien Pelé au sommet de son art et le capitaine anglais, Bobby Moore, capitaine exemplaire qui recevra l'hommage du roi brésilien à l'issue du match : « Je n'avais jamais affronté un défenseur d'une pareille classe. » Cette rencontre fut aussi marquée par la fameuse « parade du siècle » montrée sur toutes les télévisions. La partie n'est entamée que depuis une dizaine de minutes lorsque

Carlos Alberto lance Jairzinho sur la droite. Ce dernier déborde Cooper en puissance et centre en force de la ligne de touche, par-dessus toute la défense anglaise, au-delà du deuxième poteau où s'élève Pelé, qui a devancé Mullery. Sa tête piquée, impeccable, nette, bien frappée, va terminer sa course dans le filet et tout le stade se lève pour acclamer le Roi. Ce qui se passe alors est extraordinaire. Gordon Banks, le meilleur gardien de ce Mondial, se projette dans son coin droit, une jambe tendue et l'autre parfaitement pliée, et sa main droite, dans un réflexe insensé, fait sauter le ballon au mépris de toutes les lois de la balistique par-dessus la barre transversale. Étendu sur le dos, le gardien venait d'entrer dans l'histoire. « Sur le coup, j'ai détesté Banks, dira Pelé. Quand je me suis calmé, je me suis contenté de l'admirer. » Gentleman.

Le match pour la troisième Coupe

En finale contre l'Italie, Pelé va encore éclabousser de sa classe cette rencontre. Ce dimanche 21 juin, le match au sommet oppose le Brésil à l'Italie, également deux fois couronnée (en 1934 et en 1938).

Les Italiens, fatigués par leur épuisante demi-finale contre les Allemands (4-3), hachent le jeu. Les Brésiliens contournent cette tactique avec de très nombreuses passes courtes. À la 17^e minute, l'ouverture survient sur une touche de Tostão. Rivelino centre, Burgnich tente de reprendre de la tête, mais Pelé surgit comme un fauve. D'une prodigieuse détente, il s'élève au-dessus de tout le monde et de la tête catapulte le ballon au fond des filets d'Albertosi. L'Italie égalise grâce à Boninsegna sur une erreur de défense de

Porté en triomphe par un de ses coéquipiers, le roi Pelé savoure son troisième titre de champion du monde (1958, 1962 et 1970). Un record inégalé, voire inégalable : se maintenir douze ans au plus haut niveau reste une gageure pour tous les sportifs.





« Pelé, le roi. » Telle est l'opinion de tous les amateurs de football de par le monde sur le plus grand joueur de football de tous les temps.

populations mexicaines est immense. Indépendamment de sa classe sportive (il ne manqua pas de louer le talent de Bobby Moore ou de Gordon Banks), Pelé a des gestes de grande humanité. Démontrant ainsi que le footballeur peut être une personne à part entière. À Mexico, il rendit visite à des enfants malades, leur apportant des jouets comme cadeaux. À sa panoplie de joueur exceptionnel (77 buts pour 91 sélections en équipe nationale de 1958 à 1971), Pelé ajoutait celle de vedette mondiale (à chacune de ses actions pendant la finale le public l'ovationnait), et de symbole social.

Clodoaldo. Après la mi-temps, les Brésiliens continuent la pression. Pelé et Tostão fixent les défenseurs italiens Bertini et Rosato. À la 66^e minute, Gerson dribble et place un tir éclair dans le coin gauche d'Albertosi. Le Brésil respire. Cinq minutes après ce but libérateur, Pelé, sur un long coup franc de Gerson, dévie de la tête pour Jairzinho, qui, servi devant Albertosi, prend celui-ci à contre-pied. À la 87^e minute, le demi Clodoaldo, après une série de dribbles funambulesques, élimine cinq adversaires, passe à Jairzinho, qui centre sur Pelé. Le Roi, dont la supervision du jeu est prodigieuse, sans même regarder, passe en retrait à Carlos Alberto, qu'il a senti arriver à toute allure : 4-1. La suprématie du Brésil est totale. Vainqueurs et vaincus sont appelés par les haut-parleurs à la tribune officielle. Au nom de Pelé s'élève une ovation gigantesque. Pour le Roi, c'est le plus grand jour de gloire. Le Brésil est « tricampeón », et lui-même devient le seul footballeur à avoir conquis trois couronnes mondiales. Pour ce sacre, le Brésil a joué le meilleur football, le football-samba, celui qui fait rêver la Terre entière. Oui, Pelé est le plus grand footballeur du monde.

Pelé, le plus grand

Déjà en 1958, à 17 ans et cinq sélections, Pelé avait été l'artisan de la première victoire du Brésil en Coupe du monde grâce notamment à son 4-2-4 qui traumatisa toutes les équipes, et celle de Kopa et Fontaine en particulier. « Vava-Didi-Pelé-Garrincha-Zagalo » donnaient le tournis. En 1962, au Chili, Pelé ne joua pas la finale mais fut omniprésent. En 1966, en Angleterre, il est la cible de tous ses adversaires et ne connaît pas la grande forme ; aussi le Brésil perd sa couronne. Mais, en 1970, tout est en place pour le sacre. Pelé est remonté à bloc, il évolue dans un des plus beaux cadres, le stade Aztèque, et il tient à gagner cette finale. Sa popularité à Guadalajara auprès des

Le jeu, reflet d'un peuple



Le style pratiqué par une équipe est à l'image de sa culture.

Le climat, les terrains orientent la manière de jouer des footballeurs.

Si le jeu anglais se caractérise par une certaine rudesse, le jeu latin par une défense trop bétonnée, le jeu brésilien constitue, lui, la référence. Créativité, agilité, rapidité des passes, subtilité des feintes et des dribbles, tel est le cocktail des Brésiliens. Le joueur brésilien a le sens du spectacle. On a pu dire que sa facilité technique, la manière dont il mystifie son adversaire grâce à une extrême souplesse naturelle, le tracé de ses passes, gestes répétés inlassablement sur les plages et les terrains vagues, étaient la transposition balle au pied des chorégraphies des écoles de samba. Le joueur brésilien est exubérant, fantasque, imprévu. Parfois même, il en arrive à ne plus voir l'essentiel du jeu, c'est-à-dire la conquête du but, la victoire. D'ailleurs, fait révélateur, la charge est un acte de jeu inconnu du footballeur brésilien, car c'est une atteinte à la pureté du jeu, à son mouvement, à sa noblesse, en un mot à sa distinction.

Au Brésil, plus qu'en Angleterre, le football organise la vie sociale. Se rendre au stade, porter les couleurs du club n'est pas seulement un besoin identitaire. C'est l'expression d'une authentique fraternité, qui rassemble des êtres défavorisés ou isolés dans la société. Le football est objet de culte.

Le drame du Heysel

Le football peut tuer

Ce devait être la fête. À Bruxelles, ce mercredi 29 mai 1985, la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions oppose les Anglais du Liverpool FC, tenants du trophée, aux Italiens de la Juventus de Turin, championne d'Italie. En cette saison 1984-1985, Liverpool et la Juve sont les deux meilleures équipes du continent.

Ce 29 mai 1985, par milliers, des Italiens et des Anglais ont fait le voyage de Bruxelles. Toute la journée, les supporters affluent. Les Italiens sont venus en car ou par le train. Les Anglais ont pris le ferry puis le train ou le car. Et les heures ont été longues avant le match. Ils ont commencé à arriver au stade en fin d'après-midi, comme il est d'usage partout dans le monde...

Un calme trompeur

Des Italiens ont enfilé le maillot rayé noir et blanc de la très respectable Juve. Des Anglais paradent aimablement avec le maillot rouge des « Reds » de Liverpool. En apparence, tout se passe bien. Les services de sécurité ne notent rien de troublant, encore moins d'inquiétant. Pourtant, vingt-cinq minutes avant le coup d'envoi que doit donner l'arbitre suisse, M. Daina, c'est le drame. Depuis plus d'une demi-heure, dans la tribune Z, des supporters anglais lancent des cannettes et des projectiles par-dessus le grillage haut de trois mètres en direction de

la tribune où sont rassemblés un grand nombre d'Italiens. Les insultes fusent, le ton monte. La tension est forte, mais les policiers au bord du terrain sont persuadés qu'il s'agit là encore d'un épisode courant de la guerre d'intimidation à laquelle aiment se livrer les supporters.

Des responsables aveugles

La police belge, ce soir-là, a tout faux : en une fraction de seconde, une bande de hooligans anglais se ruent sur le grillage et le font céder. Immédiatement, c'est la panique. Les supporters italiens essaient de résister, puis d'échapper à leurs agresseurs qui les poursuivent avec des barres de fer. Pour quitter au plus vite ce lieu on ne peut plus dangereux, certains Italiens empoignent à pleine main les barbelés fixés au mur d'enceinte. D'autres se dirigent vers le terrain. Là, les gendarmes mobiles les empêchent de passer. Plusieurs, poussés par la foule derrière eux, se blessent sur les pointes des grillages. C'est l'horreur.

Un des murs situés en contrebas cède. Des spectateurs sont écrasés, ceux qui les entourent ne peuvent les secourir puisqu'ils sont poursuivis par les hooligans. Les gendarmes mobiles n'interviennent que quinze minutes après le début du drame. Les premiers secours s'organisent au plus vite. Des policiers montés, des chiens, des unités de l'armée belge arrivent en renfort. Aux abords de la pelouse, des tentes sont dressées d'urgence pour accueillir les premiers blessés... Les dirigeants de l'UEFA sont atterrés. Réunis dans un bureau du stade, il décident unanimement que le match doit être joué, sinon l'émeute risque de prendre des proportions encore plus graves. Les



La bousculade vient de semer la mort sur les gradins du vieux stade du Heysel, à Bruxelles. Les supporters italiens se sont réfugiés sur la pelouse et tentent de retrouver ceux avec qui ils étaient venus assister à une fête...



télévisions continuent la retransmission en direct et toute l'Europe assiste à la tragédie. C'est l'écœurement.

Une victoire amère

Le match débute avec soixante-quinze minutes de retard. Les deux équipes sont hors du coup. Sur la pelouse, joueurs italiens et anglais entendent plus la ronde des sirènes des ambulances que les coups de sifflet de M. Daina. À la 57^e minute, l'arbitre désigne le point de penalty en faveur de la Juventus. Michel Platini trompe le gardien de Liverpool, Bruce Grobbelaar, et marque le but qui assure la victoire de la Juventus.

Ce n'est que le lendemain qu'on apprend le bilan du drame : 39 morts et 450 blessés. Et à Bruxelles on ne

Spectacle de désolation après la ruée des supporters anglais sur les gradins occupés par les tifosi de la Juventus. Les autorités belges auraient pu s'intéresser à un dossier établi par deux chercheurs de l'université catholique de Louvain. Ceux-ci concluaient que des liens très étroits existaient entre hooligans anglais, belges, néerlandais, français et allemands. Ils avançaient qu'il pouvait s'agir d'une véritable mafia aux multiples ramifications, d'un « eurohooliganisme » aux structures très élaborées... C'est peut-être cette mafia qui a semé l'effroi dans une tribune du vieux stade du Heysel. Trente-neuf personnes en sont mortes...

comprend pas. On est persuadé avoir pris les mesures de sécurité réglementaires. Tout prévu... Mais voilà, nul n'avait envisagé la légèreté de l'organisation, et encore moins la mise en circulation de faux billets. Très rapidement, quinze personnes sont écrouées, mais aucune n'est accusée d'homicide. Plus tard, grâce aux images de la télévision, des hooligans sont identifiés et la Grande-Bretagne livre 24 supporters à la justice belge. Dans le même temps, l'UEFA exclut les clubs anglais pour cinq ans de toutes les compétitions européennes.

Le 17 octobre 1989 s'ouvre le procès des hooligans à la 48^e chambre du tribunal correctionnel de Bruxelles. Les magistrats étudient les documents vidéo et expliquent qu'ils ne possèdent pas de preuves suffisantes pour inculper les 24 supporters anglais. Le procès traîne en longueur : le verdict tombera cinq ans plus tard. Dix hooligans sont acquittés, quatorze autres condamnés à dix-huit mois de prison ferme. Le capitaine de gendarmerie responsable du stade, absent le soir de la finale : neuf mois de prison avec sursis. Le secrétaire de l'Union de football belge accusé de laxisme : six mois de prison avec sursis. La justice belge justifiera sa relative clémence par ce phénomène des sociétés modernes qu'est le débordement des comportements individuels par la dynamique des foules. La sociologie n'explique pas tout...

Le hooliganisme

Le hooliganisme n'est pas un phénomène récent. Dans les livres d'histoire du sport, on retrouve des incidents dès 1880 dans le Championnat d'Angleterre ! Mais c'est surtout dans les années 1950 que le phénomène prend sa véritable dimension dans les stades de Grande-Bretagne. Rapidement, il se propage sur le continent, surtout en Belgique et en RFA. Des sociologues constatent même que le football est devenu « l'exutoire de toutes les violences » dans les villes économiquement sinistrées, comme Liverpool. On parle aussi d'« eurohooliganisme », avec des skinheads qui, à Berlin-Est, rêvent de la grande Allemagne, rejettent l'État socialiste et soutiennent le club de la police, le Dynamo. On sait aussi qu'à Budapest des hooligans saccagent des trains ; qu'à Kiev la gare est régulièrement un champ de bataille ; qu'à Moscou on a dénombré plus de 1 000 arrestations dans les stades... Tout cela, les dirigeants de l'UEFA le savaient, mais ils se sont contentés de lancer un vibrant appel aux supporters en leur interdisant fusées, pétards et feux d'artifice sur les stades...

Maradona : main de Dieu, pied du diable

Pour toujours, pour les inconditionnels comme pour les sceptiques, la Coupe du monde 1986, au Mexique, aura mis en évidence la double personnalité de Diego Maradona.

Lorsque débute ce Mondial de l'altitude, au stade Aztèque de Mexico, Diego Maradona est au sommet de son art. Il achève une deuxième saison sous les couleurs de Naples. Tout à la fois buteur de génie et passeur incontrôlable, Diego a offert aux Napolitains la possibilité de disputer la Coupe de l'UEFA. Le sélectionneur argentin, Carlos Bilardo, l'a bien compris : ce n'est plus le Maradona perturbé, agacé de 1982 en Espagne, brisé même par les critiques au terme de sa saison à Barcelone. Cette fois, c'est bien « l'enfant de la balle » qui va mener l'Argentine vers le deuxième sacre mondial de son histoire. Un signe qui ne trompe pas : Maradona hérite du brassard de capitaine, dévolu jusqu'alors au pilier de la sélection, Passarella.

On va voir alors évoluer deux footballeurs en un seul homme, et à quelques minutes seule-

ment d'intervalle. Le 22 juin 1986, sur la pelouse du stade Aztèque de Mexico, un homme en noir commet l'une des plus incroyables erreurs de l'histoire du football moderne. Nous sommes en quart de finale du tournoi, et l'Argentine affronte l'Angleterre. Le bras de fer est sportif, certes, mais aussi affectif, politique, lorsqu'on sait que, quatre ans plus tôt, la guerre des Malouines faisait rage entre les deux pays. On joue depuis à peine cinq minutes en seconde mi-temps, et le score est toujours de 0-0. Le jeu se déroule devant la cage du gardien britannique, Peter Shilton, mis en difficulté par une relance du défenseur Fenwick : alors, Diego l'imprévisible devance l'intervention ratée, au poing, de Shilton, pour propulser de la main gauche le ballon dans le but anglais. L'arbitre tunisien, M. Bennaceur, n'a rien vu, rien dit, sifflet rangé. Brusquement, les joueurs anglais abandonnent leur flegme, et l'on assiste au spectacle de Shilton, Butcher et Hodge, fous de rage, rendus hystériques face à une telle injustice sportive. Maradona, lui, exulte, et expliquera un peu plus tard : « J'ai sauté pour essayer de placer une tête, et, voyant que je n'y arrivais pas, j'ai mis la main. L'arbitre ne l'a pas vu, et il a validé le but. Était-ce la main de Dieu ? Peut-être bien. Dieu m'a toujours aidé... » Incorrigible *pelusa* (« peluche ») qui en appelle aux cieux pour justifier tout simplement un acte d'antieu.

La chevauchée fantastique

Ce 22 juin 1986, les observateurs de cet Argentine-Angleterre sont à peine remis de la « main de Dieu » qu'ils vont assister à un tango merveilleux durant plus de 50 mètres de course. C'est si simple : sur le flanc droit de l'attaque argentine, Maradona récupère un ballon qu'un instant nous pensons voir filer vers Jorge Valdano. Erreur !

Diego Maradona peut embrasser le trophée tant convoité par l'Argentine depuis sa première victoire en 1978.





Lancé dans une course chaloupée, Diego Maradona se dirige vers le but anglais pour marquer un des buts les plus mémorables de l'histoire du football mondial.

Pour Diego Maradona, l'essentiel était accompli ce soir-là. Auteur des deux buts de l'Argentine en demi-finale contre la Belgique (2-0), c'est blessé et fatigué qu'il participe à la grande finale contre l'Allemagne.

Qu'importe, ses lieutenants, Burruchaga, Brown, Valdano, sont en forme, et se donnent rapidement les moyens d'ouvrir le score, dès la 23^e minute de la partie. Maradona joue les passeurs, l'Argentine paraît dominer son sujet, menant 2-0 en début de seconde mi-temps après un but de Jorge Valdano.

Mais c'est mal connaître la combativité des joueurs allemands auxquels la furia impulsée par Matthäus, Rummenigge, Völler permet de revenir dans la partie, d'égaliser, et d'y croire durant quatre minutes. C'est le temps nécessaire à Diego pour lancer son copain Burruchaga, lequel ajuste lentement mais sûrement le gardien allemand Schumacher. Cette fois, c'est bien fini. Après la défaite de 1982, l'Argentine savoure sa deuxième Coupe du monde (1978, 1986).

Le sale gosse de Villa Fiorito n'en finit plus de courir en tous sens sur la pelouse du stade Aztèque, le trophée dans les bras. Il n'a pas tort, Diego, car, quatre ans plus tard, sous les projecteurs du Stadio Olimpico de Rome, ce sont des larmes cette fois qui couleront sur son visage.

Diego Maradona s'en va dribbler comme un enfant trop jaloux de son jouet pour le céder à qui que ce soit. Au total, c'est cinq joueurs, milieux de terrain et défenseurs, que l'Argentin a passés en revue, avant de battre Peter Shilton d'un croisé sur la gauche.

Avec ce but extraordinaire, Maradona rejoint à coup sûr Pelé au panthéon des exploits individuels. Longtemps après ce quart de finale, son coéquipier Valdano aura ces mots superbes résumant parfaitement ce qui s'est joué ce jour-là à Mexico : « Après la douche, Diego m'a expliqué que pendant toute l'action il avait recherché un espace pour m'adresser le ballon et me laisser en position de marquer, mais qu'il ne l'avait pas trouvé et qu'il était donc allé au bout par obligation. D'une certaine manière, conclut Valdano, il m'a vexé. Qu'il ait eu le temps de penser à me chercher alors qu'il semblait n'avoir pas le temps de résoudre les problèmes immédiats de dribbles qui se succédaient, pour moi c'était incroyable. En écoutant ça, je me suis soudain senti à ses côtés comme un très modeste footballeur... »



En finale, Maradona dans un superbe vol plané simule une faute après avoir perdu la balle au profit des Allemands. À terre, le gardien Schumacher et son coéquipier, l'arrière Karl-Heinz Förster.

L'Afrique en marche

Des Lions indomptables illuminent le Mondiale

Un jour viendra, c'est certain, où un pays d'Afrique remportera la Coupe du monde. Ce jour-là, les vainqueurs se souviendront qu'en 1990, en Italie, le Cameroun, avec à sa tête un attaquant de 38 ans, Roger Milla, avait ouvert la voie au succès.

Déroutant Cameroun qui choisit de se séparer au tout début du Mondiale de son leader, le gardien de but Joseph Antoine Bell, au profit de N'Kono. Bell avait critiqué les méthodes de préparation de la sélection camerounaise. Écarté du groupe, devenu simple spectateur, il se contenta donc d'assister au parcours unique de son équipe. Le Cameroun frappe les esprits d'entrée de jeu : dès le match d'ouverture, en effet, le 9 juin sur la pelouse de San Siro à Milan, les Camerounais battent l'Argentine, tenante du titre (1-0). La méthode camerounaise vient de faire une première victime. La tactique est simple, souvent lumineuse : pour ces joueurs, il s'agit bien souvent d'attendre l'adversaire, puis de placer des contres ultrarapides, sur fond de jeu technique, dont l'aisance, la fluidité donnent parfois au spectateur l'impression qu'il est improvisé. Contre l'Argentine, François Omam-Biyik, ancien avant-centre de Laval, place sa tête piquée dans le coin gauche de la cage du gardien Goycochea.

Les Lions indomptables version 1990 quelques instants avant le match d'ouverture de la Coupe du monde contre l'Argentine, dans leur tenue traditionnelle vert et rouge.

Un phénomène nommé Milla

Certes, le Cameroun avait bâclé une préparation sur des terrains de fortune, tout au fond de la Yougoslavie. Pourtant, la magie fonctionnait. Pourtant, les jambes de Papy Milla continuaient de traîner de l'or en barre... Après l'Argentine, le Cameroun écartait la Roumanie 2-0, deux buts de l'ancien. Certains observateurs ne manquèrent pas de s'interroger sur ces deux phénomènes à l'origine de cette merveilleuse aventure des Lions indomptables : la longévité de Milla et la surprenante unité d'un groupe pourtant déchiré avant le début de la compétition. Roger Milla est un attaquant d'instinct dont Claude Leroy, fin connaisseur du foot africain, affirme : « Milla aura été le Cruyff africain, sans obtenir de tous la reconnaissance de



L'Afrique, troisième puissance du football

Bien que le football soit un sport universel, les instances du football mondial ne sont rien moins qu'égalitaires. Pour les continents neufs du ballon rond, l'Afrique, l'Asie, les chemins de la reconnaissance sont parsemés d'embûches : peu de rencontres internationales amicales sont organisées. Ainsi, fait symbolique, le onze de France, jusqu'en octobre 1997, n'avait jamais rencontré de toute son histoire, même à titre amical, une équipe nationale africaine. Face à l'internationalisation du football, la FIFA veille à ne pas affaiblir les positions hégémoniques des Européens et des Sud-Américains.

son immense talent. » Quant au reste de l'équipe, ce sont des joueurs anonymes mais combatifs, et dont l'immense motivation – couplée à une certaine réussite – put se jouer des obstacles les plus solides. Ce fut encore le cas face à la Colombie de Valderrama et Higuita. Rencontre historique tout simplement, puisque pour la première fois dans l'histoire de la Coupe du monde une nation africaine se qualifiait pour les quarts de finale du tournoi. Silence radio à Bogotá et Medellín. Folie furieuse à Yaoundé et Douala. Respect de toute l'Afrique. Au terme d'un match bloqué, laborieux, le Cameroun s'impose 2-1, après prolongation. Surtout, face à la Colombie, le « Vieux Lion » ne se contente même plus de rugir ; c'est lui, Roger Milla, qui envoie le Cameroun en quart de finale, lui seul qui s'en va chiper le ballon dans les pieds du légendaire gardien colombien. Milla, la quarantaine venue, allie la malice et le sens du jeu : « Vous connaissez tous Higuita. Bon, il a essayé de faire ce qu'il fait d'habitude, c'est-à-dire de jouer comme un libéro et de me dribbler. Mais cette fois ça n'a pas marché. Parce qu'il a trouvé plus malin que lui. J'ai fait le calcul : je savais qu'il allait partir à droite, j'ai tendu le pied et j'ai arraché le ballon. Ensuite, je suis parti au fond des filets. »

L'essentiel était donc fait. L'Afrique, son jeu d'instinct, tout en déséquilibre, venait de creuser un drôle de sillon pour l'avenir. Qu'importe finalement que le quart de finale se terminât par la victoire, à Naples, de l'Angleterre sur le Cameroun. Dieu que le dernier com-



Lors du quart de finale contre l'Angleterre (John Barnes, à gauche), le Cameroun à l'image du défenseur Tataw monte plus haut que son adversaire d'un jour. Les Camerounais ont répondu au défi physique et technique des Anglais. Ce soir-là, seule la chance leur a fait défaut.

bat des Lions indomptables fut joli sur la pelouse de San Paolo ! Et comme ils furent inquiétés, jusqu'au bout, les Gascoigne, Lineker, Platt et autres Barnes. Au terme des prolongations, le Cameroun était éliminé 3 buts à 2. Gascoigne pleure sa suspension pour la demi-finale. En face, les Camerounais ont gardé le moral et rien à gorge déployée. Bras dessus, bras dessous, François Omam-Biyik, Milla, Ekéké, N'Kono reconnaissent qu'ils sont passés tout près d'un nouvel exploit. Si près d'une demi-finale.



Roger Milla, le « Vieux Lion », connaît une consécration mondiale en Italie après une longue carrière en France, où il porta les couleurs de Valenciennes, Monaco, Bastia, Saint-Étienne et Montpellier.

Origines et grandes heures du football français

Les marins et représentants de commerce anglais qui sillonnent le monde dans les années 1870 emmènent toujours avec eux leur ballon de football pour pouvoir pratiquer le sport qu'ils ont appris, enfants et adolescents, dans les écoles et les collèges. Ainsi sont-ils partout à l'origine de la naissance du football et des clubs. En France, c'est au Havre qu'ils créent le doyen des clubs en 1872, donnant au Havre Athletic Club le maillot bleu marine et bleu ciel, aux couleurs d'Oxford et de Cambridge.

Jusqu'en 1900 vont alors apparaître aux six coins de l'Hexagone d'autres clubs eux aussi dotés de noms anglais, comme le Racing Club de France en 1882 et le Standard Athletic Club en 1889. Cinq ans après sa fondation, ce Standard est le premier champion de France, avec une équipe formée de dix joueurs anglais et d'un seul Français du nom de Leguillard. Pourtant une sélection française est bientôt mise sur pied, la première équipe de France qui dispute le premier match international de son histoire le 1^{er} mai 1904 à Bruxelles contre la Belgique (3-3). La guerre de 1914-1918 interrompt bien sûr la progression du football, qui reprend cependant vie et activité aussitôt après.

La création de la Coupe

Une nouvelle compétition ouverte pour la première fois à tous les clubs français est lancée qui va connaître un immense succès national; 48 clubs s'y engagent. Deux

vont parvenir jusqu'à la finale de cette Coupe de France : l'Olympique de Pantin et le Football Club de Lyon, qui s'affrontent le 5 mai 1918 sur le stade de la Légion-Saint-Michel, 88, rue Olivier-de-Serres à Paris (15^e). Le club parisien est le premier vainqueur (3-0) de la Coupe de France. Un an plus tard, en 1919, naît la Fédération française de football association, organisme unique qui va gérer et diriger désormais un football français dont le succès populaire ne cesse de s'accroître d'année en année. Si le Championnat de France reste encore à l'état embryonnaire, la Coupe de France prend de plus en plus d'importance. Entre 1921 et 1923, elle permet au club parisien du Red Star, où jouent plusieurs internationaux (Chayriguès, Gamblin, Hugues, Bonnardel, P. Nicolas), de conquérir trois fois de suite le trophée. Parallèlement, l'équipe de France, grâce aux mêmes joueurs, triomphe pour la première fois des maîtres anglais à Paris.

Le professionnalisme va alors remplacer l'amateurisme marron, où les joueurs dits amateurs sont payés en cachette. En 1932 débute le premier Championnat de France professionnel, auquel participent 20 clubs et que gagne l'Olympique lillois. Se succèdent alors au palmarès du Championnat et de la Coupe les clubs les plus populaires et les plus riches, ceux qui ont été d'ailleurs à l'origine de la révolution professionnelle : Racing Club de Paris, Football Club de Sochaux (soutenu par les usines Peugeot), Olympique de Marseille, Football Club de



La première photo officielle de l'équipe première du Havre Athletic Club, durant la saison 1901-1902.



L'équipe de France de l'épopée suédoise (1958) lors de son stage préparatoire à Kopparberg. Dans le coin de corner, l'entraîneur et sélectionneur Albert Batteux entouré de ses onze titulaires.

De gauche à droite : J.-J. Marcel, Penverne, Fontaine, Piantoni, Wisnieski, Remetter, Jonquet, Marche, Vincent, Lerond et Kaelbel. Manque sur ce cliché Raymond Kopa, arrivé quelques jours après le début du stage.

Les pionniers

La première équipe de France (1^{er} mai 1904 à Bruxelles contre la Belgique) était ainsi constituée : Guichard, Canelle, Verlet, Georges Bilot, Davy, Charles Bilot, Mesnier, Royet, Garnier, Cyprès, Filex.

La première finale de Coupe de France (5 mai 1918 à Paris) fut disputée par les équipes suivantes :

Olympique de Pantin (vainqueur) : Decoux – Van Roey, Lambrechts – Vansteck, Olivan, Lina – Dewaquez, Landauer, Darques, Fiévet, Delouys.
Football Club de Lyon : Paul Weber – Bellon, Orvain – Allemand, Ebrard, Meunier – Soullignac, Salmson, Bard, André Weber, Ritchie.

Le premier championnat de France professionnel fut remporté en 1933 par l'Olympique lillois avec les joueurs suivants : Defossé – Jules Vandooren, Théry – Meuris, Mc Gowan, Beaucourt – Decottignies, Varga, Delannoy, Amard, Winckelmans.

Sète. L'équipe de France, de son côté, a connu des fortunes diverses, participant tout de même aux trois premières Coupes du monde en 1930, 1934 et 1938.

L'heure rémoise

La Seconde Guerre mondiale freine de nouveau la marche en avant du football français. Pendant l'Occupation, les meilleurs joueurs français s'éparpillent à travers le pays. Les clubs cèdent la place aux équipes fédérales qui représentent chacune une région : Lens-Artois (champion de France 1944), Paris-Capitale, Toulouse-Pyrénées, Marseille-Provence, Nancy-Lorraine (vainqueur de la Coupe en 1944). La Libération va donner un souffle nouveau au football. Le vieil Olympique lillois renaît de ses cendres, devient le Lille Olympique Sporting Club, et domine de nouveau tous ses rivaux, de 1946 à 1948, avec une équipe composée presque exclusivement de Nordistes et privée de tout apport étranger.

Le onze tricolore, quant à lui, profite du talent et de l'expérience de quelques joueurs remarquables (Darui, Cuissard, Heisserer, Ben Barek, Baratte, Vaast, Bihel) pour s'illustrer aux dépens des Belges, des Tchécoslovaques, des Portugais et des Anglais (2-2 à Wembley). Mais les Espagnols mettent fin en 1949 à cette période souriante. L'heure rémoise a sonné... Le Stade de Reims d'Albert Batteux joueur gagne Championnat 1949 et Coupe 1950, premiers lauriers que va enrichir la collection des titres conquis par le Reims de Batteux entraîneur. Entre 1953 et 1960, le club champenois, grâce à Kopa mais aussi à Jonquet, Penverne, Fontaine, Piantoni, Vincent, plane sur le Championnat et sur la Coupe, disputant deux finales de Coupe d'Europe des clubs champions en 1956 et en

1959 contre le Real Madrid, et vivant une année 1958 mémorable, avec un doublé Coupe-Championnat, et, pour la majorité des joueurs champenois, une magnifique campagne tricolore en Suède.

L'étoile du Stade de Reims a pâli vers 1962. Celle d'un FC Nantes tout aussi épris de football offensif monte au firmament, sous la direction de José Arribas, au cours des années 1965 et 1966. Avant que la venue d'Albert Batteux à Saint-Étienne (où il succède à Jean Snella) ne fasse du club forézien le nouveau roi de France dont le règne va durer quatre ans de 1966 à 1970, avec quatre couronnes de champion, deux Coupes de France et deux doublés.

L'épopée verte

Il faut une bataille politico-sportive entre les deux présidents stéphanois Roger Rocher et marseillais Marcel Leclerc pour affaiblir et perturber Saint-Étienne au profit d'un OM lui succédant au palmarès en 1971 et 1972, grâce à Magnusson et à Skoblar, mais aussi à quelques-uns des meilleurs joueurs stéphanois « volés » par Leclerc à l'ennemi (Carnus et Bosquier).

Mais Roger Rocher n'a pas dit son dernier mot. Il a changé son fusil d'épaule et écouté son ancien joueur Robert



Herbin devenu entraîneur. Et il fait confiance aux jeunes joueurs formés au club. La génération Rocheteau a vite fait de s'imposer. Aidés et complétés par les deux anciens, le gardien yougoslave Curkovic et le stoppeur argentin Piazza, les Verts s'envolent vers les sommets, remportant trois titres, deux Coupes, avec deux doublés, entre 1974 et 1976. Et, surtout, ils font rêver la France entière par leurs exploits de Coupe d'Europe réalisés contre Hajduk Split, Chorzow, les Glasgow Rangers, Kiev, PSV Eindhoven, avant de la faire pleurer en perdant injustement la finale à Glasgow le 12 mai 1976, devant le Bayern Munich de Beckenbauer. Un an plus tard refait surface un FC Nantes fidèle à sa tradition, sous l'influence de Jean Vincent et de Jean-Claude Suaudeau, qui ont succédé à Arribas. Trois fois champion de France en 1977, 1980 et 1983, ce Nantes d'Henri Michel, Bossis, Amisse, Rio, Muller, Touré ne parvient malheureusement pas à tenir au niveau européen ses promesses françaises. Alors qu'à Bastia les Lions de Furiani (surnom donné aux footballeurs corses fiers, généreux et dominateurs) étonnent leurs supporters et aussi leurs adversaires de

Durant plus d'une décennie, la France du foot fut atteinte de fièvre verte grâce aux exploits du club de l'AS Saint-Étienne qui réussit à se hisser au niveau du grand Bayern de Munich de Beckenbauer.

Coupe de l'UEFA en parvenant jusqu'à la finale 1978 perdue contre le PSV Eindhoven.

L'apparition d'un surdoué

1978 : depuis deux ans, un jeune Lorrain du nom de Platini commence à faire très sérieusement parler de lui. Il est entré en équipe de France à l'âge de 21 ans, avec un culot déconcertant. Il a qualifié les Tricolores pour la Coupe du monde argentine en mettant K.-O. les Bulgares d'un maître coup franc victorieux. Et il vient d'offrir au club de ses débuts, l'AS Nancy-Lorraine, la Coupe de France que convoitait l'OGC Nice. L'équipe de France platinienne que dirige Michel Hidalgo, ancien joueur rémois et ex-élève d'Albert Batteux, va préparer en Argentine, lors de sa première Coupe du monde, la superbe période tricolore 1982-1986 qui la verra échouer deux fois en demi-finale d'un souffle ou d'un tir au but, sur le chemin qui aurait pu et dû la mener jusqu'à un titre de championne du monde possible. Mais personne ne pourra oublier cette équipe spectaculaire et séduisante où Platini avait pour compagnons les Bossis, Fernandez, Tigana, Giresse, Lacombe, Rocheteau. Une équipe qui fit vibrer la France au cours de ses matches contre le Brésil et l'Allemagne, et qui fut tout de même récompensée en 1984 par un titre de champion d'Europe décroché en France devant son public. Platini et ses Tricolores, une fois quatrièmes et une fois troisièmes de l'épreuve mondiale en Espagne et au Mexique, ont donc rejoint, dans l'Histoire et dans la gloire, Kopa et ses coéquipiers de 1958.

À cette période dorée succède hélas une ère beaucoup moins joyeuse et flatteuse. Au fil des années, le football est devenu un moyen, un phénomène médiatique dont la télévision, le sponsoring et la politique tirent parti sans retenue, voire sans

Clubs et licenciés

1920	: 1 000 clubs ; 32 780 licenciés
1925	: 2 917 clubs ; 100 000 licenciés
1939	: 5 568 clubs ; 188 664 licenciés
1950	: 8 871 clubs ; 440 873 licenciés
1980	: 20 411 clubs ; 1 412 718 licenciés
1997	: 21 000 clubs ; 2 000 000 de licenciés
2000	: 21 100 clubs ; 2 200 000 licenciés
2007	: 17 793 clubs ; 2 320 625 licenciés
2012	: 18 000 clubs ; 2 035 000 licenciés

vergogne. Le football business aiguise les appétits de pouvoir avec tous les dangers et les excès que cela comporte.

Les années fric

À Bordeaux, un nouveau président, Claude Bez, recrute à grands coups de millions les meilleurs joueurs français. Et les Girondins s'emparent du Championnat (trois fois) et de la Coupe (deux fois) entre 1984 et 1987. Jusqu'à ce qu'à Marseille, l'homme d'affaires Bernard Tapie fasse tout ce qui est en son (grand) pouvoir pour torpiller Bez et pour prendre à son tour les meilleurs joueurs de France et d'ailleurs. L'OM des Mozer, Boli, Deschamps, Papin, Waddle, Boksic, Abedi Pelé rafle tout sur son passage, est quatre fois champion de 1989 à 1992, gagne la Coupe de France en 1989, ne peut récidiver en 1992, sa demi-finale à Bastia tournant à la tragédie de Furiani, où une tribune s'effondre et fait de nombreux morts. Mais en 1993, l'OM offre enfin à la France une Coupe d'Europe, par sa victoire de Munich en finale contre le Milan AC, grâce à un but de Basile Boli qui vaut de l'or en barre.

Il faudra, hélas, que le triomphe tourne au scandale avec la découverte d'une série de malversations et des condamnations en justice (pour corruption et comptes financiers truqués) qui n'ont pas fait honneur au football français et qui ont laissé une tache sur le palmarès des deux grands clubs bordelais et marseillais.

Avant qu'en 1996 le Paris-Saint-Germain ne décroche lui aussi une Coupe d'Europe (celle des vainqueurs de coupe) et que l'AJ Auxerre de Guy Roux, auteur d'un étonnant doublé Coupe-Championnat, n'apporte une bouffée d'air frais sur un football français qui en avait bien besoin. Bordeaux, Marseille et Monaco et surtout Lyon (6 victoires

consécutives en championnat !) continuent à dominer les débats, concurrencés par Lens, Metz ou Nantes. Mais la saison 1999-2000 connaît deux belles histoires, celle de Gueugnon (club de D2 remportant la Coupe de la Ligue) et celle du club amateur de Calais, finaliste malheureux de la Coupe de France devant Nantes. En 2002, ce sera au tour de Lorient de connaître à la fois le paradis et l'enfer.



Bernard Tapie, splendeur et misère des présidents de club des années 1980 et 1990.



Capitaine triomphant, Michel Platini a offert le premier titre international de football à la France quelques mois avant les Olympiques d'Henri Michel, lors des Jeux de Los Angeles.

Des records

Le plus grand nombre de titres de champion de France :
Saint-Étienne : 10 titres (1957, 1964, 1967, 1968, 1969, 1970, 1974, 1975, 1976, 1981).

Les joueurs les plus titrés :

Larqué et Hervé Revelli : 7 titres avec Saint-Étienne.

Le meilleur buteur de l'histoire :

Onnis : 299 buts (1972-1986).

Le plus grand nombre de victoires en Coupe de France :

Marseille : 10 Coupes (1924, 1926, 1927, 1935, 1938, 1943, 1969, 1972, 1976, 1989).

Paris-Saint-Germain : 8 Coupes (1982, 1983, 1993, 1995, 1998, 2004, 2006, 2010).

Saint-Étienne et Lille : 6 Coupes

Monaco, Olympique lyonnais, RC Paris, Red Star : 5 Coupes.

Les joueurs les plus titrés en Coupe de France :

Sommerlync (Lille) et Bathenay (Saint-Étienne et Paris-Saint-Germain) : 4 Coupes.

Les doublés Coupe-Championnat :

Saint-Étienne : 4 fois (1968, 1970, 1974, 1975).

Marseille (1972, 1989), **Lille** (1946, 2011)

RC Paris (1936), **Nice** (1952), **Reims** (1958),

Monaco (1963), **Bordeaux** (1987), **Auxerre**

(1996), **Olympique lyonnais** (2008).

Les recordmen de sélections en équipe de France :

Thuram : 142 sélections ; **Henry** : 123 ; **Desailly** :

116 ; **Zidane** : 108 ; **Vieira** : 107 ; **Deschamps** : 103 ;

Lizarazu, Blanc : 97 ; **Wiltord** : 92 ; **Barthez** : 87 ;

Amoros, Djorkaeff : 82.

France-Angleterre

Le football français commence à naître, trois ans après la fin de la Première Guerre mondiale. Ses clubs s'organisent petit à petit, et l'équipe de France a du mal à se faire une place au soleil du football. Elle n'a pas été très brillante à Anvers, perdant le tournoi olympique de 1920. En 1921, elle accumule les défaites contre l'Irlande du Nord à Paris (1-2), l'Italie (1-2) et la Belgique (1-3). La venue des Anglais à Paris n'est guère rassurante.

Depuis le 1^{er} novembre 1906, l'équipe de France a joué huit matchs contre l'Angleterre. Elle les a tous perdus ! En huit confrontations, les tricolores ont concédé pas moins de 60 buts et n'en ont marqué que... deux. La dernière rencontre remonte au 27 février 1913 à Colombes (4-1). Huit ans après, trois joueurs français (Gamblin, Bard et Dubly) qui ont participé à ce match vont retrouver un adversaire toujours aussi redoutable.

Les Anglais sont, depuis quarante ans, les véritables maîtres d'un sport qu'ils ont créé. Personne ne peut les battre. Ils en sont à décider eux-mêmes, et eux seuls, des changements de règles du jeu. Ainsi viennent-ils d'évoquer le cas du gardien de but qui devra désormais porter un maillot différent de celui des autres joueurs. Et ils ont estimé que seul un joueur né sur le territoire de sa fédération nationale pourra être qualifié et autorisé à disputer un match international pour l'équipe de son pays natal.

Cette sélection anglaise ne compte que des joueurs ama-

teurs, le professionnalisme ayant pourtant été instauré en 1889. Mais ces joueurs valent tous les pros de la Terre et de l'île. Ils s'appellent Coleman, considéré comme le meilleur gardien du monde, Spiller, le capitaine d'Oxford, club amateur n° 1, Prince, le meilleur attaquant national, ou Farnfield.

Gamblin le malin

L'équipe de France, elle, est managée par Gaston Barreau, un ancien joueur international de Levallois chargé de diriger les tricolores depuis 1919. Les sélectionneurs ont bâti une formation presque essentiellement parisienne, et surtout construite sur une ossature de Red Star, le meilleur club français du moment qui lui prête six de ses joueurs.

Dubly venge... Napoléon

Gamblin, Dewaquez et les autres se retrouvent en équipe de France (sans Chayriguès encore blessé à l'épaule et remplacé par Cottenet). Le stade Pershing est de nouveau plein à ras

Huit fois seulement

Dans le palmarès de l'équipe de France, les matchs contre l'Angleterre n'ont que rarement tourné à l'avantage des tricolores. Au bilan des 36 rencontres entre les deux sélections figurent seulement 8 victoires, pour 5 matchs nuls et 23 défaites, avec 40 buts marqués par les Français contre 129 buts encaissés.

Les 8 victoires partent du fameux match de **1921**, suivi de celui de **1931**, puis des succès remportés en **1946** (2-1, buts de Prouff et Vaast), **1955** (1-0, but de Kopa), **1963** (5-2, buts de Wisniewski 2, Douis, Cossou 2), **1984** (2-0, buts de Platini), **1999** et **2004**. La seule victoire obtenue à Wembley est celle de **1999**, grâce à un doublé de Nicolas Anelka. Trois matchs nuls ont été arrachés en Angleterre : Wembley **1945** (2-2), Highbury **1951** (2-2) et Sheffield **1962** (1-1).



Le gardien français Maurice Cottenet intervient devant un attaquant anglais. Pour sa deuxième sélection, Cottenet parvient à préserver la victoire. Il portera à 18 reprises le maillot frappé du coq, de 1920 à 1927.

L'équipe de France quelques instants avant le match historique du 5 mai 1921, qui la verra battre la redoutable équipe d'Angleterre.



bord ; 35 000 spectateurs. En ce jeudi de l'Ascension, le 5 mai 1921, Français et Anglais, pour des raisons diverses, fêtent l'anniversaire de la mort de Napoléon ! Le « Petit Caporal » sera vengé ! Faute d'un Corse, c'est un footballeur de Roubaix, Raymond Dubly, qui va se charger de vaincre l'Anglais. Les envolées, virevoltes et centres du petit ailier gauche tricolore donnent le tournis aux défenseurs britanniques. À la sixième minute, Dubly offre un premier ballon de but à son alter ego, l'ailier droit Dewaquez. Et, si les Anglais réussissent à égaliser aussitôt après (Farnfield, 9^e minute), ils ne peuvent empêcher Dubly de provoquer leur défaite en effectuant une nouvelle fois un centre diaboliquement précis à destination de Boyer dont la reprise de volée consacre l'exploit historique. Le public envahit alors la pelouse quand l'arbitre belge M. Christophe siffle la fin du match. On porte en triomphe les héros. Le lendemain, un journal ouvrira une souscription pour offrir un cadeau aux premiers vainqueurs des Anglais.

Il faudra attendre encore dix ans (1931) pour que l'équipe de France puisse rééditer son coup d'éclat. Cette fois-ci contre les pros anglais et sur un score retentissant (5-2). Et 1999 pour dominer les Anglais chez eux à Wembley (0-2).

L'ailier droit français Jules Dewaquez fut l'un des ailiers les plus brillants de l'histoire du football français. Petit et vif, il possédait une frappe de balle sèche et précise. De 1920 à 1929, il a joué 41 fois dans l'équipe de France et a marqué 12 buts.

Une attaque de rêve

L'équipe de France victorieuse des Anglais le 5 mai 1921 était ainsi composée : Cottenet (Olympique de Paris), Vanco (CA Paris), Gamblin (Red Star), Hugues (Red Star), Jourda (Club Français), Bonnardel (Red Star), Dewaquez (Olympique de Paris), Boyer (CASG), Paul Nicolas (Red Star), Bard (CA Paris), Dubly (RC Roubaix).

Le système tactique est à cette époque constitué par deux arrières, trois demis et cinq avants. Les deux arrières, Vanco et Gamblin, ne quittent guère leur zone défensive, car ils sont athlétiques, puissants et énergiques mais un peu lourds et pas très rapides. Les deux demis-ailes Hugues et Bonnardel travaillent entre la défense et l'attaque, avec maîtrise technique et intelligence. Le demi-centre Jourda est la plaque tournante, un joueur plutôt offensif.

Mais c'est surtout l'attaque française qui constitue la force de l'équipe : les deux ailiers, Dewaquez à droite et Dubly à gauche, représentent le modèle du spécialiste de ce poste, avec leur vitesse de course, leur vivacité, leurs dribbles, leurs centres, et pour le premier son punch. Des deux inters, Boyer à droite est un buteur-né, et Bard un tacticien stratège. Quant à l'avant-centre, Paul Nicolas, il est un vrai chef d'attaque, à la fois meneur de jeu rayonnant et marqueur de buts redoutable.



Reims et l'épopée suédoise

L'équipe de France remonte la pente au cours des années 1955-1956 grâce à l'épanouissement de son meilleur club, le Stade de Reims, et de son meilleur joueur, l'attaquant et meneur de jeu Raymond Kopa, assisté d'une pléiade de footballeurs talentueux (Fontaine, Piantoni, Vincent...).

La qualification pour cette Coupe du monde 1958 a été acquise par un brillant succès sur la Belgique (6-3 à Colombes), match au cours duquel l'avant-centre du RC Paris, Thadée Cisowski, a marqué cinq buts. Mais les derniers matchs amicaux précédant le départ pour la Suède n'ont guère été encourageants : 4 matchs nuls et 2 défaites en 6 rencontres. Raymond Kopa et ses camarades ont vécu une fin de saison glorieuse mais chargée. Les Rémois, ses anciens coéquipiers, ont plané sur le Championnat et sur la Coupe de France, qu'ils ont gagnés avec une équipe composée de Colonna, Zimny, Jonquet, Giraud, Penverne, Siatka, Lamartine, Bliard, Fontaine, Piantoni et Vincent. Quant à Kopa, il conquiert sa deuxième Coupe d'Europe des clubs champions avec le Real Madrid contre le Milan AC le 27 mai à Bruxelles. Dès le coup de sifflet final, Kopa a bouclé sa valise pour filer en Suède rejoindre les Bleus, qui sont déjà installés dans leur retraite depuis le 20 mai. Vingt-deux joueurs font partie de l'expédition, dont sept

Rémois, auxquels il faut adjoindre Kopa et Marche, qui ont porté les couleurs du club champenois. Sans oublier l'entraîneur, qui n'est autre qu'Albert Batteux, soutenu par son collègue et ami stéphanois Jean Snella. Au-dessus d'eux, ou plutôt à leurs côtés, les anciens internationaux Paul Nicolas et Alex Thépot.

Lorsque Kopa débarque à Kopparberg, lieu de ce stage de préparation, il découvre tout d'abord un petit village scandinave propre et calme.

Un festival offensif

Le 8 juin, à Norrköping, c'est un premier feu d'artifice qui explose au nez et à la barbe d'une équipe paraguayenne courageuse et impétueuse, longtemps inquiétante et indomptable, mais finalement hachée menu dans la dernière demi-heure du match, où elle concède quatre buts devant une

Le 20 mai 1958, l'équipe de France s'embarque pour la Suède. À la surprise générale, elle va y écrire la première grande épopée de l'histoire des Bleus dans la compétition mondiale.



Quinze joueurs

Quinze joueurs ont participé à cette campagne suédoise de 6 matchs (4 victoires et 2 défaites). Ce sont : *Kaelbel, Lerond, Penverne, Wisnieski, Fontaine, Kopa, Vincent* qui ont joué les six matchs ;

Jonquet, Marcel, Piantoni : 5 matchs ;

Abbes : 4 matchs ;

Remetter : 2 matchs ;

Marche, Lafont, Douis : 1 match.

Faisaient partie également de l'effectif mais n'ont joué aucun match : *Colonna, Mouynet, Bellot, Bruey, Célestin Oliver, Chiarelli, Hnatow.*

23 buts

L'équipe de France a marqué **23 buts** par *Fontaine* (13 buts), *Piantoni* et *Kopa* (3 buts), *Wisnieski* (2 buts) et *Vincent* et *Douis* (1 but).

Au classement des buteurs de l'épreuve, *Fontaine* (13 buts) a devancé *Pelé* (6 buts) et *Rahn* (6 buts).



Une défaite contre la Yougoslavie (3-2) n'empêchera pas les Bleus d'obtenir une troisième place. Quant à Just Fontaine, au centre, il devient le golem de tous les temps.

attaque tricolore déchaînée. Just Fontaine a marqué trois buts à lui seul. Et le football champagne de cette équipe de France a enchanté et stupéfié tous les observateurs.

Il faut maintenant, trois jours après ce départ en fanfare, subir la redoutable équipe yougoslave, qui, depuis dix ans, a toujours joué aux Français de mauvais tours. Veselinovic fait le malheur des tricolores, marquant deux des trois buts d'une victoire yougoslave que le punch de Fontaine (deux buts) n'a pu contester.

Tout est à refaire ou plutôt à conclure contre les rugueux Écossais le 15 juin à Örebro, pour le troisième match du groupe. La chance sourira cette fois aux Français, qui ont remanié et renforcé une défense auparavant trop fragile.

Menant 1-0 (but de Kopa), ils voient leurs adversaires rater un penalty, et s'imposent finalement 2-1.

En quart de finale contre l'Irlande du Nord à Norrköping, l'équipe de France offre un véritable festival offensif avec Wisnieski, Piantoni et l'inévitable Fontaine, auteur de ses 7^e et 8^e buts.

La voie royale d'une demi-finale de rêve contre le Brésil est ouverte. Le 24 juin à Stockholm, les tricolores ont le malheur de perdre leur chef de défense, Robert Jonquet, victime d'une fracture du péroné. Que peuvent alors faire les Bleus, réduits à dix, face aux meilleurs footballeurs du monde ? Lutter avec courage, marquer deux buts (Fontaine et Piantoni), sans pouvoir résister aux coups assénés par Vava, Didi et Pelé.

Tout finit pourtant dans l'euphorie aux dépens des Allemands, qu'ils écrasent (6-3) à Göteborg en match de classement. En empilant quatre buts dans la cage allemande, Just Fontaine porte à treize buts son tableau de chasse de roi des buteurs de cette Coupe du monde, établissant alors un record qui reste inégalé.



Les Bleus de l'épopée suédoise débutent en fanfare le 5 juin 1958 contre le Paraguay (7-3) dans la composition suivante : au premier rang, Wisnieski, Fontaine, Kopa, Piantoni, Vincent ; au second rang, Kaelbel, Penverne, Jonquet, Marcel, Remetter et Lerond.

La fièvre verte, un rêve brisé à Glasgow

Le mercredi 12 mai 1976, la métropole écossaise est envahie par une marée verte : 25 000 supporters de l'AS Saint-Étienne sont venus voir le deuxième club de l'histoire du football français à disputer une finale européenne.

Dans les vestiaires, Roger Rocher, le président de l'AS Saint-Étienne, s'adresse à ses joueurs : « Je voudrais, ce soir, que vous fassiez le meilleur résultat possible afin d'enlever cette Coupe d'Europe, car vous en avez la possibilité... Quelques-uns d'entre vous ont connu le Bayern Munich en 1969, tous vous l'avez affronté en demi-finale : il n'y a pas de complexes à avoir ! [...] Vous pouvez vous considérer comme les égaux de ces joueurs. Vous avez autant de chances qu'eux de gagner le match. » Alors, l'entraîneur Robert Herbin s'avance à son tour. D'une voix posée et calme, comme toujours, il dit : « Vous ne venez pas ici pour vous défendre mais pour vous imposer. » L'adversaire du jour, le Bayern Munich, est un grand d'Europe, aux joueurs aussi éblouissants que le gardien Sepp Maier, l'avant-centre Gerd Müller et aussi, et surtout, Franz Beckenbauer, un formidable maître à jouer. À peine les sacs posés dans le vestiaire de Hampden

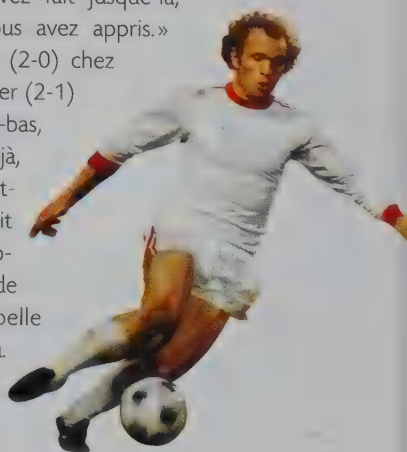
L'attaquant du Bayern a devancé le défenseur central stéphanois Christian Lopez. Le destin et l'expérience ont mis fin au rêve européen de la meilleure équipe française des années 1960 et 1970.



Park, les Stéphanois vont juger l'état de la pelouse. Il est 19 h 20. Une petite heure encore avant le coup d'envoi... et cette pelouse parfaitement nivelée, un gazon superbe... Retour au vestiaire. L'attente. La concentration. La montée infernale de la tension. Le stress ingérable. Dans le couloir, l'arbitre appelle les deux équipes. Le coup d'envoi est sifflé par l'arbitre hongrois, M. Palotai. Il reste 90 minutes aux Verts pour connaître le bonheur d'une victoire en finale de la Coupe d'Europe des clubs champions...

Une campagne haletante

En une fraction de seconde, des images défilent. Une saison de football. Une campagne en Coupe d'Europe des clubs champions qui s'achève ce soir du 12 mai 1976 en épopée... Tout a commencé, en septembre 1975, par un seizième de finale assez facile contre les Danois du KB Copenhague. Dès le tour suivant, en huitième de finale, l'adversaire jouit d'une belle réputation dans le football européen : ces Glasgow Rangers ont toujours pratiqué un jeu physique, décontracté et arrogant. Qu'importe ! Robert Herbin a défini la philosophie de cette saison 1975-1976 : « Oubliez tout ce que vous avez fait jusque-là, mais pas ce que vous avez appris. » Les Verts s'imposent (2-0) chez eux avant d'aller gagner (2-1) aussi en Écosse... Là-bas, à Hampden Park déjà, sur le côté droit de l'attaque, un gamin réussit un match d'anthologie : il a un peu plus de 20 ans et s'appelle Dominique Rocheteau. Surnommé l'« Ange vert », il est devenu indispensable.



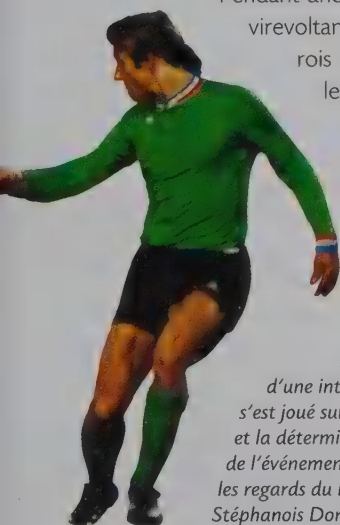
L'exploit contre Kiev

L'épopée reprend le 3 mars avec les quarts de finale. Voyage lointain à Simferopol, en Crimée, pour affronter les Ukrainiens du Dynamo Kiev. Défaite (0-2). Cette équipe de Kiev développe un football calculé au millimètre près et possède une superstar : Oleg Blokhine. Saint-Étienne ne peut que limiter la casse. Au match retour, le 17 mars, dans le « chaudron vert » de Geoffroy-Guichard, la victoire est impérative. L'histoire se finit très bien. Victoire (3-0) grâce à ce but de Rocheteau, marqué sur une jambe, durant la prolongation. C'est aussi la première grande dramatique télévisée produite par l'AS Saint-Étienne... Deux semaines plus tard, le 31 mars, les Verts jouent les demi-finales contre les Néerlandais du PSV Eindhoven, entraîné par Kees Rijvers, un ancien joueur de Saint-Étienne. Victoire (1-0), un but sur coup franc, exploit du capitaine Jean-Michel Larqué. Au match retour, le 14 avril à Eindhoven, il faut une partie exceptionnelle du gardien de but Ivan Curkovic, qui, en dix parades, écœure les frères Van de Kerkhof. C'est la qualification pour Glasgow, la qualification que la France attendait depuis dix-sept ans (défaite en finale de Reims en 1959).

Des Verts diminués

Au coup d'envoi, les Verts se présentent dans la formation suivante : Curkovic, Janvion, Piazza, Lopez, Repellini, Bathenay, Larqué, Santini, P. Revelli, H. Revelli et Sarraïmagna. Gérard Farison, combattant valeureux, doit suivre le match depuis les tribunes, une jambe dans le plâtre, tout comme Christian Synaeghel, blessé à Nîmes huit jours avant le rendez-vous écossais, et Dominique Rocheteau, assis sur le banc des remplaçants, blessé les jours précédant le rendez-vous de Glasgow.

Pendant une heure, Sarraïmagna, l'ailier virevoltant, se joue de l'arrière bavarois Hansen. Un tir d'une violence extrême, catapulté à la 34^e minute par Bathenay, fait vibrer la barre transversale du but gardé par Maier. Un centre de Sarraïmagna, une tête de Santini, la



Le duel franco-allemand a été d'une intensité rarement atteinte. Tout s'est joué sur un coup du sort. L'engagement et la détermination ont été à la hauteur de l'événement comme en témoignent les regards du Bavarois Uli Hoeness et du Stéphanois Dominique Bathenay.



Le douzième homme stéphanois en action dans les rues de Glasgow quelques heures avant la finale. C'est en pensant à lui que le président Roger Rocher a déclaré à ses joueurs dans les vestiaires : « Enfin, ce stade sera vert comme le vôtre, car 25 000 de vos supporters sont là pour vous soutenir. Je suis sûr que vous ferez un grand match. »

barre frémit encore. Cette maudite barre carrée, alors que dans les autres stades d'Europe, depuis un moment, elles sont rondes... Et puis une faute d'Oswaldo Piazza sur l'avant-centre Gerd Müller, l'homme-buts qui sait provoquer, par son jeu vicieux, son adversaire. C'est un coup franc que siffle immédiatement l'arbitre hongrois. La défense verte est-elle alors trop inattentive ? Une seconde de relâchement... À la 57^e minute du match, le milieu de terrain allemand Roth balance une frappe de mule que ni le mur stéphanois ni le gardien Curkovic ne pourront détourner. Le Bayern Munich mène alors 1-0.

À sept minutes de la fin du temps réglementaire, Robert Herbin fait entrer Dominique Rocheteau. L'« Ange vert » fera trembler la défense allemande à deux, trois reprises. En vain. Le Bayern Munich conserve sa Coupe d'Europe des clubs champions. Saint-Étienne et le football français sont persuadés d'être maudits. Mais, le lendemain, la France fait la fête à ses héros « verts » en les accueillant sur les Champs-Élysées. L'épopée 1975-1976 des Verts s'achève à Paris, au pied de l'Arc de Triomphe.

France-RFA, un spectacle total au bout de la nuit andalouse

La France échoue contre la RFA dans sa deuxième demi-finale de Coupe du monde à l'issue d'un match qui laisse un « goût étrange », mélange de passion et d'amertume.

Les Bleus avaient mené leur affaire dans ce Mundial espagnol à leur main, du moins à leur pied, après un début très difficile contre une belle équipe d'Angleterre (1-3). Mais, très vite, ces Bleus, menés par un milieu de terrain magique – Michel Platini, Jean Tigana et Alain Giresse –, symbolisent la joie de jouer, le football des bons sentiments, comme leur entraîneur Michel Hidalgo aime à le définir. Un bon résultat (4-1) au premier tour contre le Koweït, puis un deuxième tour joliment mené contre l'Autriche et l'Irlande du Nord assurent la qualification pour une demi-finale mondiale, le 8 juillet, à Séville.

Casting de rêve

Ce jeudi, à Séville, il fait chaud (33 °C), mais il souffle un léger vent. Le stade Sánchez-Pizjuán est plein avec plus de 70 000 spectateurs, dont près de 20 000 Français : les

gradins et les tribunes chavirent au bleu. Au coup d'envoi, sifflé par l'arbitre néerlandais, M. Corver, Michel Hidalgo a décidé d'aligner une équipe qui brille par sa solidité, son classicisme et aussi sa réputation d'accéder fréquemment au génie : Etti, Amoros, Trésor, Janvion, Bossis, Tigana, Giresse, Genghini, Platini (cap.), Rocheteau et Six. Avec de tels joueurs, on sait où on va. En face, les Allemands de l'Ouest ont réalisé un excellent deuxième tour : match nul (0-0) contre l'Angleterre et victoire (2-1) contre l'Espagne. L'équipe composée par Jupp Derwall est formée de : Schumacher, Kaltz (cap.), K.-H. Förster, Stielike, Briegel, B. Förster, Dremmler, Breitner, Magath, Fischer et Littbarski. Dès le début du match, les Allemands tentent d'imposer leur jeu. Les Français sont en difficulté, et c'est logiquement que Littbarski, l'attaquant de poche du FC Cologne, se joue de son défenseur, Amoros, et inscrit le premier but pour la RFA. Après seulement dix-huit minutes de jeu. Et les dégâts auraient pu être plus étendus : deux minutes plus tard, le même Littbarski balance un tir canon qui s'écrase sur la barre transversale du but gardé par Jean-Luc Etti. C'est pourtant dans la foulée de ce but évité que les Bleus rétablissent la situation. Le milieu de terrain, avec Platini, Giresse, Tigana et Genghini, prend la direction des opérations. Dès lors, tout change. Le rythme s'accélère : 27^e minute de jeu, le capitaine ouest-allemand Kaltz commet une faute sur Genghini et l'arbitre accorde un coup franc. Tiré par Alain Giresse. Rocheteau est ceinturé dans la surface par Karl-Heinz Förster. L'arbitre siffle et désigne le point de penalty, que Michel Platini transforme. À la fin de la première mi-temps, les équipes regagnent les vestiaires

Les Allemands entament leur demi-finale contre la France avec détermination, à l'image de leur ailier Pierre Littbarski qui se joue du défenseur français Marius Trésor. Les deux marqueront chacun un but au cours de cette rencontre haletante.





Entré en jeu six minutes auparavant en remplacement de Bernard Genghini, Patrick Battiston est victime d'une agression caractérisée de la part du gardien de but allemand Harald Schumacher. Penché au-dessus de son coéquipier et ami, Michel Platini craint le pire.

sur un score d'égalité (1-1). Et, parmi les supporters bleu-blanc-rouge regroupés dans les tribunes du stade Sánchez-Pizjuán, on se met à rêver. Il suffirait de presque rien pour disputer enfin une finale mondiale...

La bombe Schumacher

En deuxième mi-temps, c'est le festival des Français, mais totalement improductif. Les Allemands de l'Ouest s'arc-boutent sur leur but. Soudain, à la 57^e minute, c'est le drame qui fera, à jamais, de cette demi-finale sévillane un match inoubliable. Patrick Battiston reçoit une passe lumineuse de Platini et se présente seul devant le gardien de la RFA, « Toni » Schumacher, qui, depuis le début du match, s'est « illustré » par plusieurs irrégularités sur ses adversaires. Le gardien allemand percute alors violemment le Français, qui, étendu au sol et saisi de spasmes, est évacué sur une civière et conduit d'urgence à l'hôpital, où l'on décèlera une commotion cérébrale. L'arbitre néerlandais, M. Corver, n'a rien vu de l'action. Quatre ans plus tard, dans un livre intitulé *Coup de sifflet*, Schumacher racontera l'accident : « Battiston court vers moi. Je sais par expérience qu'il va tenter de me lober en dirigeant la balle au-dessus de ma tête. Je saute en hauteur pour y parer. Patrick n'est pas parvenu à frapper la balle avec précision. Difficile dès lors, surtout quand on est en l'air, de freiner son propre élan. Tout au plus parvient-on à dévier légèrement sa trajectoire. Un gardien de but, ce n'est pas un avion. Il était trop tard. Je ne pouvais plus m'arrêter, ni m'écarter. Genoux pliés, je fonçais droit sur Battiston. Si je

Dans la nuit sévillane, l'Allemand Stielike a raté son tir au but. Didier Six peut donner un avantage décisif à la France. Mais son shoot, pas assez appuyé, est arrêté par Schumacher. Maxime Bossis ratara ensuite son tir au but et l'Allemagne ira en finale.

l'avais heurté de front, le choc eût été encore plus rude pour lui. Au dernier moment, je réussis à pivoter sur moi-même : seuls ma hanche et le bas du dos vinrent cogner contre sa tête. Il tomba à terre... Le ballon manqua son but. Ouf ! Ma cage restait vierge. »

La mécanique d'outre-Rhin

Les Français sont tétanisés. Comme si leurs pensées étaient toutes dirigées vers Patrick Battiston... Pourtant, en fin de match, c'est Manuel Amoros qui envoie un tir terrible qui s'écrase sur la transversale. En prolongation, le jeu français devient magique : 93^e minute, coup franc tiré par Giresse, retourné de Marius Trésor et but ! 100^e minute : petite passe de Six à Giresse, qui, d'un tir peu appuyé, fait ricocher le ballon sur le poteau droit allemand et encore but ! La France mène au score (3-1). Plus que vingt minutes et c'est la finale. Hélas, l'in vraisemblable se produit : la RFA revient, d'abord par Rummenigge (2-3) puis égalise (3-3) par Klaus Fischer. L'Allemagne se qualifie lors de la séance de tirs au but. La RFA jouera la finale du Mondial 82. Le football français, lui, a appris la leçon essentielle d'un match : un résultat n'est acquis qu'au dernier coup de sifflet de l'arbitre...



Le foot français au zénith

Au début de l'année 1984, Michel Hidalgo avait confié : « Je rêve de terminer mon mandat de sélectionneur sur la victoire en Championnat d'Europe, et comme le rêve est souvent le seul moyen d'installer une réalité... » Il a hérité d'un football français renaissant, au même moment où un club, l'AS Saint-Étienne, jouait avec les grands d'Europe. Patiemment, Michel Hidalgo a donc inventé un certain « jeu à la française ».

Cette année-là, la France organise le Championnat d'Europe des nations, une compétition où elle n'a jamais vraiment brillé. La compétition débute le jeudi 12 juin à Paris, sur la pelouse du Parc des Princes. Pour l'ouverture, France-Danemark. Le Parc des Princes est en fête, comme on peut le lire dans *le Parisien* : « Bon coup d'envoi pour l'Euro 84... et pour la dernière "bande à Hidalgo", la France du foot prête à vibrer, à chavirer pendant deux semaines. Dans un match difficile et grâce au génie de Michel Platini, la France s'est imposée (1-0).

[...] La "bande à Hidalgo" a confirmé son titre de favori de l'Euro 84...

Maîtrise et nervosité

Peu après le match, l'avant-centre tricolore Bernard Lacombe avoue : « L'essentiel, pour nous, était de gagner. À travers cette victoire, je retiendrai surtout la notion de solidarité et de générosité de l'équipe de France. Ce succès nous permettra d'aborder la Belgique et la Yougoslavie plus sereinement. » Les Bleus ont dû attendre la 78^e minute pour enfin s'imposer face à une équipe du Danemark vive, imaginative, inspirée, bien « coachée » par l'Allemand Sepp Piontek. « Plus que de l'habileté et du talent, il a fallu une formidable énergie, un don total de soi et une faculté exceptionnelle d'adaptation aux données terribles de ce match sans pitié », expliquera le quotidien *l'Équipe* le lendemain.

Le 16 juin, c'est au tour de la Belgique d'être laminée. Et ce n'est pas fini ! Le 19 juin se joue France-Yougoslavie à Saint-Étienne, avec 45 789 spectateurs dans les tribunes du « chaudron vert » de Geoffroy-Guichard, devenu pour l'occasion un chaudron bleu-blanc-rouge... Michel Hidalgo n'a pas manqué de rappeler à ses joueurs les éléments du problème : seule la victoire ouvrira les portes des demi-finales de l'Euro 84. Mais c'est, à la 31^e minute, le milieu de terrain yougoslave Sestic qui ouvre la marque. Petite panique bleue... Puis, en seconde mi-temps, tout change. Les Français prennent le jeu à leur compte. Une fois encore, l'« extraterrestre » Michel Platini intervient et réussit un nouveau triplé. Un tir du pied gauche (59^e minute), une tête plongeante (61^e), un tir du pied droit (76^e)... Platini superstar. Meneur de jeu et buteur. « Il est bien le meilleur ».

Michel Platini et son pied magique. Combien de fois le Lorrain fera rêver la France avec ses coups de pied arrêtés.



leur joueur du monde», affirme Giovanni Trapattoni, son entraîneur à la Juventus Turin.

Platini superstar

La France est sur le chemin de la finale. Mais auparavant, le samedi 23 juin, au Stade-Vélodrome de Marseille, il faut vaincre le Portugal. Très vite, les Bleus prennent la mesure de leur adversaire, et le défenseur Jean-François Domergue ouvre la marque sur coup franc, à la 25^e minute. Le Portugal égalise à la 74^e par Jordão. Lors de la prolongation, les Portugais prennent l'avantage par Jordão (98^e), avant que la France ne renverse la situation : but de Domergue (115^e) puis de l'inévitable Platini (119^e). La France jouera la finale de l'Euro contre l'Espagne, victorieuse du Danemark aux tirs au but.

La finale est programmée le 27 juin au Parc des Princes. L'affiche est belle. Pour l'occasion – son dernier match comme sélectionneur –, Michel Hidalgo aligne Bats, Battiston, Le Roux, Bossis, Domergue, Giresse, Tigana, Fernandez, Platini (cap.), Lacombe et Bellone.

Dans les vestiaires, Michel Hidalgo a aussi répété ces mots dits et redits depuis 1976 : « Nous gagnons des matchs quand nous sommes bons. La qualité entraîne le résultat. C'est, du moins, notre vérité à nous... » Pendant une petite heure, les Espagnols brouillent le jeu. Les Français tentent de trouver la faille, quand, soudain, le défenseur Salva commet une faute sur Bernard Lacombe. Coup franc, désigne M. Christov. Michel Platini tire. Une frappe très brossée et vrillée, un ballon en apparence inoffensif pour le gardien Luis Arconada, qui semble l'arrêter et qui, dans le dixième de seconde suivant, le laisse filer dans sa cage. 57^e minute : France 1 - Espagne 0.

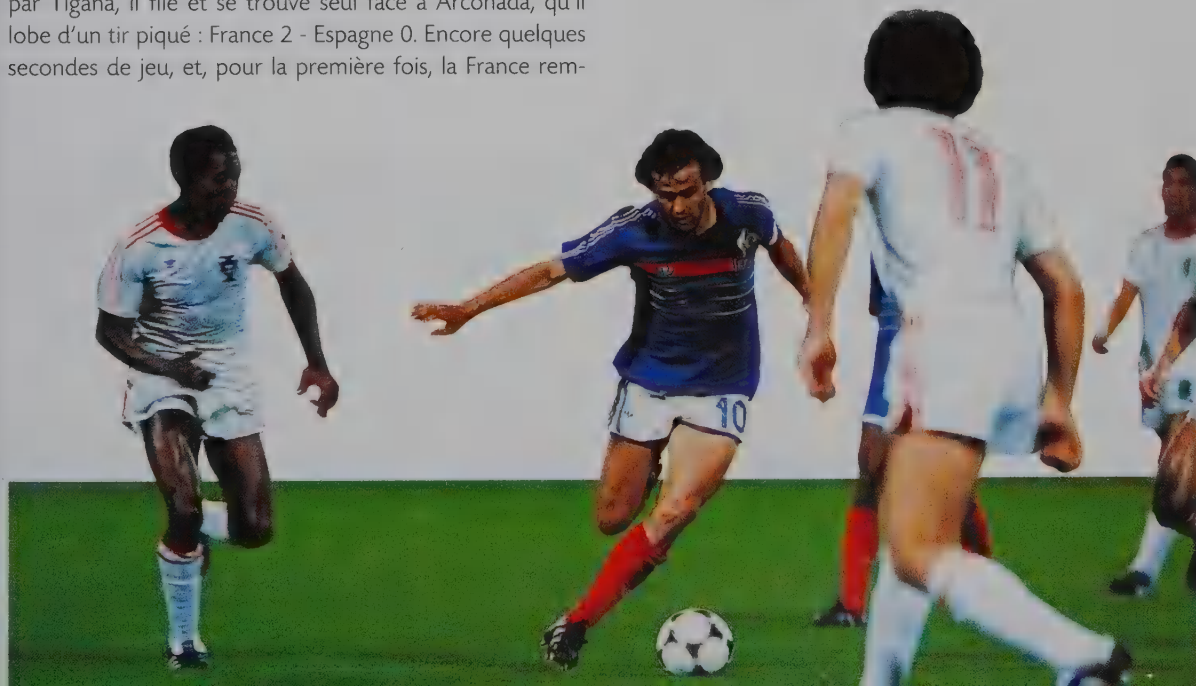
Il faut tenir cet avantage. Cela se complique quand le défenseur central, Yvon Le Roux, est expulsé à la 85^e minute pour un second avertissement. Mais, comme par magie, Bruno Bellone, diabolot de l'aile gauche, sort de sa boîte : lancé par Tigana, il file et se trouve seul face à Arconada, qu'il lobe d'un tir piqué : France 2 - Espagne 0. Encore quelques secondes de jeu, et, pour la première fois, la France rem-

Le match parfait

Le 16 juin, les Bleus jouent à Nantes, au stade de la Beaujoire. Dans les tribunes, 51 359 spectateurs. Sur la pelouse, face à la France, la sélection nationale de Belgique inspirée et composée par un vieux baroudeur : Guy Thys. Voilà un briscard à qui on ne raconte pas d'histoires. Oui, il a vu la « bande à Hidalgo » et il a apprécié. Oui, il sait que ces Bleus sont menés par un chef d'orchestre : Michel Platini... Mais Thys ajoute qu'il a, lui aussi, un diamant pur, Enzo Scifo... Pourtant, ce jour, les Bleus sont en état de grâce. Comme sur un nuage. Ils jouent un match comme on ne peut le faire qu'une fois dans une vie sportive. Le match quasi parfait. Où tout réussit. Et, à l'arrivée, une large victoire : 5 buts à 0. En effet, ce soir-là, les joueurs français ont jonglé avec le jeu. Non, jamais ils n'ont tenté de ridiculiser l'adversaire. Il y eut seulement l'état de grâce. Et un « extraterrestre » qui a pesé sur le match, Michel Platini, qui a marqué les trois premiers buts français, les deux derniers étant l'œuvre d'Alain Giresse et de Luis Fernandez.

porte le Championnat d'Europe des nations. Les Bleus se lancent dans un tour d'honneur. Au centre du terrain, les deux Michel, Hidalgo et Platini (meilleur buteur de l'Euro 84 avec 9 buts en 5 matchs), tombent dans les bras l'un de l'autre. Ce soir du 27 juin 1984, ils venaient d'écrire le dernier chapitre d'une histoire qu'ils avaient commencée en mars 1976 contre la Tchécoslovaquie, sur la pelouse de ce même Parc des Princes de Paris.

Michel Platini, peut-être le meilleur joueur de football français de tous les temps, en action lors de la demi-finale qui, à Marseille, oppose la France au Portugal. À la fois organisateur de l'attaque et meilleur buteur, Platini portera 72 fois le maillot de l'équipe de France et marquera 41 buts. Une efficacité exceptionnelle.



Un match d'anthologie à Guadalajara

Le samedi 21 juin 1986, en fin de journée, Pelé n'en revient toujours pas et déclare : « Je viens d'assister à l'un des meilleurs matchs de l'histoire du football, sans aucun doute le plus grand depuis le début de ce Mondial 86. Cette rencontre aurait dû constituer une finale. »

Au lendemain de la victoire des Bleus en finale du Championnat d'Europe des nations, en juin 1984, le sélectionneur national, Michel Hidalgo, avait quitté son poste. Mais, auparavant, il avait aussi pris le soin de nommer son successeur en la personne d'Henri Michel, un ancien joueur du FC Nantes. Ce dernier hérite d'un groupe dont les cadres figurent parmi les meilleurs du monde : le gardien de but Joël Bats et ses défenseurs Patrick Battiston et Maxime Bossis ; l'ailier Dominique Rocheteau, hier « Ange vert », aujourd'hui « attaquant volant » ; et ce carré magique du milieu, sans équivalent au monde, Platini, Giresse, Tigana et Fernandez, qui évoluent ensemble les yeux fermés ? Quatrième au Mondial de 1982, en Espagne, l'équipe tricolore arrive au Mexique avec l'étiquette de favorite, non pas seulement parce qu'elle a survolé le Championnat d'Europe des nations en 1984, mais parce que maintenant il y a un label France, unanimement reconnu dans le monde du football.

L'épreuve transalpine

Et Henri Michel, intelligemment, entretient le filon. Pour cette Coupe du monde mexicaine, il a tenté un seul pari : sélectionner au sein des Bleus un gamin qui évolue au FC Bruges, l'avant-centre Jean-Pierre Papin. Et les Bleus ont gentiment avalé leurs matchs du premier tour du groupe C à León contre l'URSS (1-1), le Canada (1-0) et la Hongrie (3-0). C'est autrement difficile en huitième de finale : le hasard désigne l'Italie comme adversaire de la France. Le 17 juin, à l'issue d'un joli match, les joueurs d'Henri Michel s'imposent (2-0). Enzo Bearzot, le sélectionneur italien, affirme : « Mon équipe a été submergée

par la facilité du milieu de terrain français. Dans tous les domaines, nous avons été inférieurs, face à un adversaire qui a atteint une totale maturité. J'avais prévu un marquage plus agressif, notamment sur Michel Platini, mais mes espérances n'ont pas abouti... » Ce Platini qui avait inscrit le premier but tricolore dès la 15^e minute de jeu...

Le samedi 21 juin, la France rencontre le Brésil, au stade Jalisco de Guadalajara, où les joueurs sud-américains se sentent chez eux, car ils y ont disputé tous leurs matchs. La Seleção dirigée par Tele Santana part favorite. La France se trouve face à une montagne. Henri Michel a retenu ce qu'il considère comme sa meilleure équipe pour affronter les « Cariocas » : dans les buts, Joël Bats ; à l'arrière, Manuel Amoros, Maxime Bossis, Patrick Battiston et Thierry Tusseau ; au milieu, une ligne en forme de diamant avec Michel Platini, Alain Giresse, Jean Tigana et Luis Fernandez ; en attaque, enfin, deux équilibristes, deux dribbleurs et dynamiteurs de défense, Dominique Rocheteau et Yannick Stopyra...

Un samedi soir de rêve

Le coup d'envoi est sifflé par l'arbitre roumain, M. Igna. Immédiatement, l'ambiance est phénoménale. Dans les

Sans complexe, les Français réussissent à passer l'orage brésilien dans la première partie de la première mi-temps. À l'image de Jean Tigana, ils menacent le gardien Carlos.





Le milieu de terrain Luis Fernandez tente une reprise acrobatique devant la cage brésilienne.

tribunes, les supporters français sont noyés dans la masse des Brésiliens. On se croirait à Rio de Janeiro, et on rêve à Gilberto Gil accompagné de Maria Bethânia pour un concert carioca au milieu du stade. Ambiance... La promesse d'un grand match. D'un match d'anthologie même. Après un temps très court d'observation, le Brésil attaque le premier. On joue depuis seize minutes quand Junior lance l'action, relayé par Müller : Careca est à la réception, c'est le but ! Le premier pour les Sud-Américains dans ce quart de finale. Ils en attendaient un autre, quand, quinze minutes plus tard, Müller tire sur le poteau alors que Bats était battu : premier tournant du match. Mais, à la 41^e minute, ce sont les Bleus qui accélèrent : au départ, Amoros alerte Giresse, qui lance Rocheteau, qui centre. Stopyra, l'avant-centre français, et le gardien brésilien Carlos se sont précipités en vain. Et, soudain, surgit Platini, qui n'a plus qu'à pousser le ballon au fond de la cage du Brésil. À la mi-temps, les deux équipes sont à égalité : 1 à 1.

La revanche de Séville

En seconde mi-temps, deux coups terribles frappent les joueurs et les supporters tricolores : 71^e minute, tête de Careca sur la transversale de Bats ; 74^e minute, Zico, surnommé le « Pelé blanc », qui a remplacé Müller, alerte Branco dans la surface de réparation. Bats est obligé de l'accrocher : c'est le penalty. Que vient tirer Zico lui-même. Il frappe le ballon, qui part sur la gauche. Bats a plongé du bon côté et repousse le tir. De toute évidence, il ne peut plus rien arriver de grave à cette équipe de France. L'arbitre siffle la fin du temps réglementaire : les deux équipes sont à égalité (1-1). Il faut donc jouer la prolongation : deux fois quinze minutes. Rien ne change. Pourtant,

tout aurait pu basculer avec, à la 117^e minute, cette attaque solitaire de Bruno Bellone (qui a remplacé Rocheteau). L'attaquant français est bousculé par le gardien Carlos sans que l'arbitre dise quoi que ce soit... Il ne reste plus pour désigner un vainqueur que les tirs au but. La France a déjà vécu ce suspense insoutenable, quatre ans plus tôt, lors de la demi-finale contre la RFA, à Séville.

Commence alors cette séance de tirs au but. La tentative de Socrates est arrêtée par Bats. Ensuite, Stopyra, Alemão, Amoros, Zico, Bellone, Branco marquent. Platini, quatrième tireur, envoie le ballon dans les airs. Tout de suite après, c'est Julio Cesar qui balance ce ballon sur un poteau de la cage de Bats. Le sort est désormais dans les pieds de Luis Fernandez. Il marque, l'équipe de France est qualifiée. La séance des tirs au but a duré 8 minutes et 43 secondes. Ultime conclusion à un match qui demeurera parmi les plus beaux de l'histoire du football mondial...



Joël Bats vient de sortir victorieux de son duel avec Julio Cesar. Il encourage Luis Fernandez, qui a le sort du match au bout de ses pieds.

Bordeaux, une épopée prémonitoire

L'histoire – dit-on – ne repasse que très rarement ses meilleurs plats ! Il aura donc fallu que les Girondins de Bordeaux s'arment de presque dix longues années de patience pour atteindre le plus haut niveau d'une Coupe d'Europe. C'était au printemps 1996, et Zidane et ses camarades échouaient en finale de Coupe de l'UEFA, face au Bayern Munich...

Car les fastes de ce club né en 1882 nous renvoient forcément à la fin des années 1980, drôles d'années où, sur les bords de la Gironde, un gros monsieur portant moustache et roulant en Cadillac déployait sur le gazon une incroyable mégalomanie : qu'on le veuille ou non, Claude Bez, avant de tâter de la prison, a conduit Bordeaux – avec Aimé Jacquet comme entraîneur – vers trois titres de champion de France (1984, 1985, 1987), deux Coupes de France et une demi-finale de Coupe d'Europe. Étrange époque où, à distance, Bez le moustachu et Tapie, le matamore préféré de l'Élysée, se faisaient la guerre, via des hommes en short...

Le rêve européen

En 1987, les courives du stade Lescure résonnent encore de cet impossible exploit contre la Juve de Platini, deux saisons plus tôt.

Il faut dire que «Gigi» et ses copains avaient échoué d'un rien. Désormais, Bordeaux, qui s'apprête à remporter son troisième titre de champion de France en quatre ans, doit aussi «écoper» : son navire est sérieusement bousculé par l'armada marseillaise, qui prend du poids,

termine deuxième du championnat, et ne va plus tarder à piller quelques-uns de ses plus beaux bijoux (Vercruysse, Tigana...). L'Olympique de Marseille finit à 4 points seulement du leader ; pas mal, lorsqu'on sait que Bernard Tapie n'a reçu les clefs du club, de la part de Gaston Defferre, qu'il y a quelques mois. Sur le front européen, Bordeaux connaît ses plus grandes joies sous l'ère Bez ; avec Tigana et Giresse à la manœuvre, Roche, Thouvenel et Battiston en défense, Ferreri et Touré en créateurs, enfin les frères Vujovic en buteurs, c'est une redoutable machine qui déferle sur l'Europe du foot. Un premier tour de la Coupe des coupes sans difficulté aucune face aux Irlandais de Waterford United (1-2, 4-0). En huitième de finale, Bordeaux est tenu en échec par Benfica, sur sa pelouse du stade de la Luz : 1-1 ; mais Bordeaux ne craque pas, et s'impose au retour 1-0. Victoire en quart de finale contre le Torpedo Moscou (1-0, 2-3). Dans l'avion qui ramène les Girondins de Tbilissi, Claude Bez, président comblé, confie à ses proches que son club n'est peut-être plus très loin d'offrir à la France sa toute première Coupe d'Europe.

L'obstacle allemand

Les cadeaux royaux dispensés aux arbitres n'y feront rien : Bordeaux est battu à domicile par le Lokomotive Leipzig, 1-0. Pourtant, les Girondins avaient dominé les débats de toute leur classe, et Touré avait tiré deux coups francs particulièrement dangereux, dont l'un s'écrasait contre la barre transversale des buts adverses. Las ! Au bout d'une heure de jeu, sur une longue passe de Bredow, Richter envoie du pied gauche la balle sur la barre transversale des buts bordelais. Richter est là au rebond et c'est le but assassin. Au match retour, l'exploit fut pourtant tout proche pour les Girondins, qui s'imposent, devant près de 80 000 spectateurs, en RDA, sur ce même score de 1-0 (but de Lindner contre son camp, dès la 3^e minute de

Jean Tigana, l'infatigable milieu de terrain bordelais, fit les beaux jours de l'équipe de France aux côtés de Michel Platini.



La grande équipe de Bordeaux 1987 avec, de gauche à droite, les frères Zl. et Z. Vujovic, G. Rohr, J.-M. Ferreri, J. Touré, A. Roche, R. Girard, J.-C. Thouvenel, D. Dropsy (gardien de but) et le capitaine P. Battiston.

la partie). On joue la prolongation, et l'artiste José Touré frappe sur la base du poteau est-allemand. Bordeaux vient de manquer d'un rien la qualification. Séance des tirs au but. La première série ne parvient pas à départager les équipes. Et puis, catastrophe : Zoran Vujovic manque son tir au but. Les Girondins sont éliminés. Au Haillan, Claude Bez, président, et son fidèle adjoint Didier Couécou se consolent avec un nouveau titre de champion de France. Malgré cet échec au bord de l'exploit, l'épopée des Girondins annonce les succès des clubs français pour les années à venir. Sur le plan national, Bordeaux renoue avec le succès en 1999 en arrachant un titre de champion à Marseille à la dernière minute du championnat.



Devenu Turinois, le n° 10 le plus célèbre de la planète foot, Michel Platini, constitue un rempart impossible à franchir pour l'arrière bordelais Thouvenel.

Classement européen

Dans le classement européen qui prend en compte, depuis 1995, les performances des clubs dans les différentes Coupes d'Europe et dans les championnats nationaux, Bordeaux arrive en 36^e position avec un total de 159 points. Il est le deuxième club français derrière l'Olympique lyonnais (16^e, 458 points) et devance l'Olympique de Marseille (38^e, 151 points), Lille (48^e, 117 points) et l'AS Monaco (50^e, 116 points). Le tiercé de tête est constitué du Milan AC (1164 points), du Real Madrid (1096 points) et du FC Barcelone (972 points).

L'OM : premier titre européen pour un club français

Finaliste en 1991, éliminé prématurément en 1992, l'Olympique de Marseille apporte enfin à la France sa toute première coupe de la ligue des champions. Le 26 mai 1993, à Munich, l'équipe de Bernard Tapie s'impose (1-0) aux dépens du Milan AC de Silvio Berlusconi grâce à un solide gaillard de 80 kg, Basile Boli, auteur d'un coup de tête victorieux.

Chose curieuse, pourtant, la gloire de Marseille, en ce printemps 1993, est inséparable des suspensions pesant sur le club, quelques jours après un anecdotique match de Championnat disputé par l'OM, à Valenciennes. Et, parmi les observateurs d'une telle victoire, tous ceux qui ont eu la chance de se rendre, la veille de la finale, à l'hôtel *Bachmair am See* de Rottach-Egern, à une soixantaine de kilomètres de Munich, ont deviné ce que la fête ne pourrait pas cacher très longtemps : un Tapie nerveux, anxieux, un Raymond Goethals (le célèbre et truculent entraîneur belge) déjà sur le départ, et un Jean-Pierre Bernès (le manager) transparent, bouffi, le regard perdu vers des lendemains désenchantés. À la veille de cette finale de coupe d'Europe, Marseille est aux commandes du Championnat et n'a plus besoin que d'un point pour remporter un cinquième titre consécutif de champion de France. Son parcours, sur le front européen, s'est déroulé sans obstacle majeur, si ce n'est tout de même quelques sueurs froides, face aux Glasgow Rangers

qu'il ne parviendra pas à battre : à l'aller 2-2, dans l'enfer d'Ibrox Park, au retour 1-1. Qu'importe, après avoir balayé les Irlandais de Glentoran au premier tour, puis les Roumains du Dinamo Bucarest en huitième de finale, l'OM finit en tête du groupe A, grâce à une dernière victoire sur la pelouse du FC Bruges (1-0).

Black Boli

Et voilà déjà la finale. Voilà que l'Olympique de Marseille retrouve ce même adversaire qu'il avait si bien maîtrisé, deux ans plus tôt, en quart de finale : le grand Milan AC de Van Basten, Massaro, Lentini, Rijkaard. Une armada de stars, entraînée par Capello. C'est un beau jour pour entrer dans l'histoire. Vingt mille Marseillais ont fait le voyage vers la capitale de la Bavière. Beaucoup ont le visage peint en bleu et blanc. La plupart portent écharpe et drapeau à l'effigie du club. Au printemps 1991, ils avaient pleuré, avec Boli, inconsolables après la victoire de l'Étoile rouge Belgrade aux tirs au but. Cette fois, ils la

veulent cette Ligue des champions et ne vont pas se gêner pour siffler copieusement leur ancien héros Jean-Pierre Papin, passé à l'ennemi. Ce ne sera pas une grande finale de coupe d'Europe. Ce sera la finale d'un grand joueur, explosif et généreux, combatif et déterminé : Basile, l'Ivoirien de Romainville, le promeneur de Belleville, Boli au grand cœur. À la 44^e minute, ce monstre de puissance, devance le pressing de



Sous le regard de Marcel Desailly, Jean-Jacques Eydelie devance le Milanais Daniele Massaro.

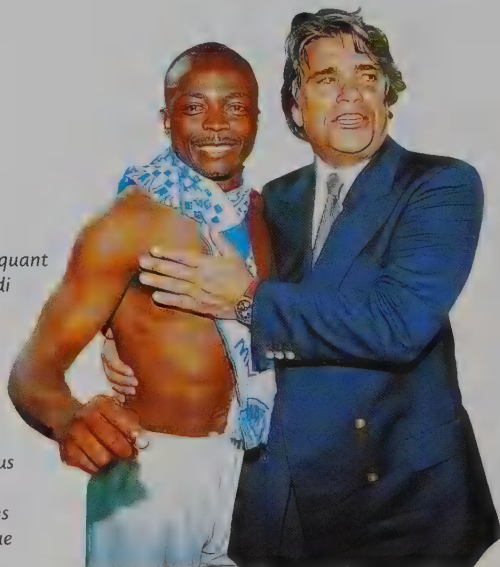
Rijkaard, et envoie un coup de tête décroisé dans la cage du gardien italien Rossi. Comme un pantin désarticulé par la joie et l'excitation, Basile Boli court alors vers son frère de couleur, Abedi Pelé, qui avait tiré le corner, et lui dit : « Abedi, pourquoi m'as-tu fait ça, dis-moi, pourquoi... ? » L'histoire est d'autant plus belle que l'international souffrait du genou droit et avait bien failli abandonner le combat en début de match. Soigné sur le terrain, soutenu par ses camarades, Völler et Desailly notamment, Boli devait en même temps subir la pression du « Boss », installé dans la tribune présidentielle, donnant ses ordres, via un talkie-walkie : « Boli ne doit pas sortir ! » enjoint Tapie à son entraîneur, Raymond Goethals...

Le triomphe ambigu

Oui, Basile Boli a beaucoup crié, chanté, dansé ce soir du 26 mai 1993, dans la boîte de nuit de l'auberge bavaroise mise à la disposition des joueurs champions d'Europe. La fête fut longue et joyeuse dans les salons de l'hôtel Bachmair. Un immense gâteau en forme de terrain avec une splendide crème pâtissière blanche qui affichait le score fut apprécié par Eydelie, Desailly, Di Meco, Boli, Deschamps, magnifiques héros de cette soirée bavaroise. On devinait l'accueil qui se préparait à Marseille, où une présentation de la coupe d'Europe était programmée le lendemain soir au Stade-Vélodrome. On devinait la joie, l'espoir même d'une prochaine campagne européenne.

L'OM était champion d'Europe. Pourtant, à quelques détails presque imperceptibles, sourires crispés et regards absents, on devinait aussi que le pire des scénarios n'allait plus tarder à s'abattre sur Marseille. On apprenait même qu'après la rencontre, dans les vestiaires marseillais, Jean-Pierre Bernès, en larmes, avait eu ces mots : « Je ne veux pas aller en prison pour ces c... » Quelques semaines passèrent, et l'OM se retrouvait dans la tourmente. Judiciaire cette fois.

Félicitant l'attaquant marseillais Abedi Pelé, Bernard Tapie vient de réaliser son rêve : faire triompher une équipe française dans la plus relevée des compétitions de clubs, la Ligue des champions.



Les vainqueurs posant pour la postérité sur le podium installé dans le stade olympique de Munich. Tenant la coupe tant convoitée, le héros du jour, le défenseur marseillais Basile Boli.

Le Paris-Saint-Germain Un triomphe amer

Pour la première fois de son histoire, le PSG, entraîné par Luis Fernandez, remporte la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe, à Bruxelles, aux dépens de la modeste formation autrichienne du Rapid Vienne.

Certes, le patron parisien, journaliste de Canal Plus, Michel Denisot, n'avait cessé de répéter haut et fort que peu lui importait la couleur du métal : « Si on gagne la Coupe, je me fous de savoir si elle est en plaqué or ou pas. C'est la Coupe d'Europe, point final. » Néanmoins, les scènes de joie, dans l'avion du retour, la grande famille PSG de nouveau réunie, ne purent effacer la douleur d'un titre de champion de France abandonné à l'AJ Auxerre de Guy Roux. Bien davantage donc qu'une saison parfaite et rectiligne vers la gloire, c'est une saison paradoxale que le club parisien a vécue en 1996.

Le butoir bourguignon

Avec le recul, la rupture entre Denisot et Fernandez plus un certain désarroi des joueurs datent de la fin du mois de mars : la 32^e journée du Championnat de France constitue bel et bien un tournant. Les Parisiens sont balayés à Auxerre 3-0 (Diomède, Martins et Colleter c.s.c.). Toujours leaders, leur compteur est bloqué à 60 points. Derrière, le sorcier de Bourgogne jubile et se prépare à repasser les plats, dès la journée suivante. On pense à ces contre-la-montre, dramatiques pour celui dont les jambes ont décidé de

flancher, et qui devine, dans son dos, l'estocade qui ne va plus tarder : Auxerre s'en va gagner à Lille (4-0), pendant que le Paris-Saint-Germain est humilié au Parc des Princes par Metz, qui l'emporte 3 buts à 2. Paris ne reviendra plus. Curieuse saison, décidément, qui permet à l'AJ Auxerre de se frotter doublement les mains : c'est encore et toujours face aux lutins de Bourgogne que la formation de Luis Fernandez s'effondre en huitième de finale de Coupe de France, 3 buts à 1. La performance d'Auxerre, aux dépens du PSG, aura sans doute laissé des traces dans le cœur des responsables parisiens : désorientés parfois, à la veille des matches, par les choix du jeune entraîneur, certains joueurs refuseront clairement d'assumer la défaite ; ce soir-là, en effet, Luis Fernandez avait décidé de titulariser sur le flanc droit de sa défense le « frais et moulu » Pardeilhan... Diomède, l'attaquant feu follet de l'AJ Auxerre, ne se priva pas pour mettre un joli désordre dans la défense parisienne !

Autour de son capitaine et gardien de but international Bernard Lama, qui tient la coupe, on reconnaît au premier rang, accroupis, certains des membres de l'équipe présente au stade Baudouin : de gauche à droite Youri Djorkaeff, Lama, Fournier, Dely Valdés. Au deuxième rang, penchés, le buteur Ngotty, Loko et Llacer. Au centre et au dernier rang, le milieu de terrain Guérin.





Cette fois, la balle ira bien mourir au fond des filets du Rapid Vienne. La puissance de tir de Bruno Ngotty a transpercé le mur autrichien et a effleuré le poteau droit hors de portée du gardien de but Konsel.

La valse des adieux

Fort heureusement donc, il y avait ce fameux rendez-vous du 8 mai 1996, sur la pelouse du stade Baudouin à Bruxelles. Pour accéder à cette finale, le club parisien avait successivement éliminé les Norvégiens du FK Molde (16^e de finale), les Écossais du Celtic Glasgow (8^e de finale : 1-0, 3-0), les Italiens de Parme (0-1, 3-1), puis les Espagnols du Deportivo La Corogne dont les Parisiens sortirent vainqueurs à deux reprises sur le même score (1-0). C'est en Espagne, dans une pièce mitoyenne du vestiaire parisien, que Luis Fernandez annonçait à Michel Denisot qu'il ne poursuivrait pas l'expérience la saison suivante. Cela tombait bien, Denisot n'était guère décidé à retenir l'ancien « ado » turbulent des Minguettes, dans la banlieue lyonnaise... Une nouvelle page du PSG venait donc de se tourner, au soir d'une victoire face au Deportivo.

La victoire en finale de la Coupe des coupes ne changea rien. Devant près de 40 000 spectateurs – et près de 20 000 supporters parisiens –, le club de la capitale s'imposait logiquement aux dépens du Rapid Vienne, 1-0. À la 29^e minute de la partie, Bruno Ngotty, d'une frappe puissante sur coup franc, libérait ses camarades. Cette fois, oui, le Paris-Saint-Germain, relancé cinq ans plus tôt par Canal Plus, tenait la première coupe d'Europe de son histoire ; et tant pis si cette coupe n'était pas la plus

belle, tant pis si l'ennemi juré, Bernard Tapie, avait offert le premier à la France la Ligue des champions. Puisque, enfin, Paris tenait sa Coupe des coupes. La saison 1996 ne resterait sans doute pas celle de tous les bonheurs, mais au moins fut-elle la saison d'un seul et grand bonheur européen. Quant à Luis Fernandez – au moment de tirer sa révérence –, il n'était pas peu fier de voir, et revoir, les images du but superbe inscrit par Bruno Ngotty : « Tire le coup franc, tire-le », pouvait-on très nettement entendre, en fond sonore des images.



Devant un adversaire à sa portée, le Paris-Saint-Germain ne fut jamais tranquille, toujours menacé par des Autrichiens tenaces et forts sur l'homme.

Une fin de siècle à la française

En battant l'Italie grâce au but en or en finale de l'Euro 2000, l'équipe de France s'affirme comme la meilleure équipe de la fin du siècle. Elle réalise un exploit inédit en confirmant par une couronne européenne acquise à l'étranger la suprématie mondiale obtenue sur son sol en 1998. Seule l'Allemagne avait accompli un doublé équivalent, mais en sens inverse (Championnat d'Europe en 1972 puis Coupe du monde en 1974).

En prenant en charge l'équipe de France après la victoire en Coupe du monde, Roger Lemerre a décidé de poursuivre l'aventure en retenant l'équipe de 1998. Adjoint d'Aimé Jacquet, Lemerre connaît son groupe. Tout au long des matchs de qualification pour l'Euro 2000 – dans une poule composée de l'Ukraine, de la Russie, de l'Islande, de l'Arménie et d'Andorre – et surtout au cours des matchs amicaux, il procède à quelques changements, mais, à l'heure de la publication de la liste des 22 joueurs, c'est l'équipe du Mondial qui est recomposée. Seuls quatre nouveaux font leur apparition : les Bordelais Micoud, Ramé et Wiltord ainsi que le Madrilène Anelka, qui remplacent respectivement Boghossian (blessé), Charbonnier (fâché avec Lemerre), Diomède et Guivarc'h (en baisse de forme).

Par rapport à 1998, l'équipe a augmenté son potentiel offensif avec l'éclosion de Thierry Henry et de Nicolas Anelka. Les deux premiers matchs contre le Danemark (3-0) et la République tchèque (2-1) en témoignent. La France étant qualifiée pour les quarts de finale, le dernier match contre les Pays-Bas est l'occasion pour Roger Lemerre de faire tourner l'effectif. Sans leurs ténors, les Bleus sont battus 3-2 après avoir mené au score à deux reprises.

Le chemin difficile vers la finale

Terminant deuxième de sa poule, la France se voit offrir l'Espagne en quart, puis le Portugal en demi-finale. Une Espagne menée par Raul et Mendieta, puis un Portugal de feu et de finesse sous la houlette de Luis Figo. Ces deux matchs remportés 2 à 1 révèlent une équipe de France solide mais aux débuts de rencontre difficiles. Les minutes passant, l'expérience et l'excellente préparation physique aidant, les Bleus ne jouent vraiment leur jeu qu'en seconde mi-temps, où leur adresse technique, leur volonté iné-



Sylvain Wiltord (de dos n° 13) vient de propulser la balle dans les buts italiens à 42 secondes de la fin du match. Toldo est anéanti, Cannavaro et Nesta baissent les yeux et Thierry Henry est soulagé.

Les grandes nations européennes « out »

L'Euro 2000 a coupé les jambes de l'Angleterre et de l'Allemagne, qui, durant plus de vingt ans (de 1972 à 1996) a dominé le continent européen avec trois titres (deux avec la RFA et un après la réunification) et une place de finaliste en sept éditions. Présentes dans le même groupe, les deux équipes ont été sorties sans gloire par les Portugais et les Roumains, eux-mêmes éliminés par les deux finalistes. Plusieurs raisons ont été évoquées pour expliquer le déclin des jeux anglo-saxon et germanique : parmi celles-ci, l'affaiblissement de l'équipe nationale serait la conséquence de l'ouverture trop large du championnat aux joueurs étrangers à la suite de l'arrêt Bosman pour les premiers, l'absence d'un système de formation dans les clubs pour les seconds. Si la première raison n'a pas empêché les Italiens de se hisser en finale, la seconde explique la faiblesse de certains footbolls.

branlable, leur solidarité font merveille. Orchestrée par Zidane, la domination française trouve dans les parades de Fabien Barthez l'assurance que les contre-attaques adverses n'iront pas jusqu'au bout. Les deux victoires de cette équipe sont méritées même si la chance a constitué un facteur essentiel dans sa progression.

Contre l'Espagne, menant 2-1, Barthez se voit sanctionner d'un penalty pour une faute anodine à la dernière minute des arrêts de jeu. L'Espagne, gâtée par un second penalty, manque le coche, le tir de Raul s'élevant dans le ciel.

Contre le Portugal, alors qu'il ne reste que trois minutes à jouer et que l'on se dirige vers la séance de tirs au but (les équipes sont à égalité, un but de Henry ayant répondu à un tir exceptionnel de Nuno Gomes), une action française s'achève par un tir de Wiltord détourné du bras par le défenseur portugais Abel Xavier, situé devant le but en position de dernier défenseur. L'arbitre M. Benkö désigne le point de corner, mais son arbitre de touche lui signale la faute de main. Le corner est transformé en penalty. Zidane bat Vitor Baia, pris à contre-pied. La France est en finale.

Les vainqueurs de l'impossible

Mais ce n'était rien à côté de ce que la France a vécu au cours de sa seconde finale internationale en deux ans. La magie du Stade de France est loin dans cette enceinte du Kuip de Rotterdam. Pour la seconde fois dans le tournoi, les Bleus sont gênés par le dispositif mis en place pour contrer Zidane et les milieux récupérateurs français. Après un début de match où les Français perdent de nombreux ballons, la seconde partie semble se passer au mieux. Toutefois, les occasions ne sont pas assez tranchantes. L'Italien Delvecchio et le Français Marcel Desailly se livrent un duel de géants. Le score de parité à la mi-temps laisse des espoirs aux deux

Penalties et tirs au but

À tous les stades de la compétition, les penalties et les tirs au but ont joué un rôle considérable. Réussis ou ratés, sifflés ou oubliés par les arbitres, ils ont soulevé des polémiques et donné au spectacle une intensité constante. Dououreux au détriment de la Turquie (contre l'Italie), de la France (contre la Tchécoslovaquie et l'Espagne) ou flagrants aux dépens de l'Angleterre (contre la Roumanie) et du Portugal (contre la France), ils ont souvent décidé de la qualification. Mais le match le plus étonnant sur ce plan restera la demi-finale Italie-Pays-Bas, qui voit les Néerlandais rater deux penalties (flagrants), puis, lors de l'épreuve des tirs au but, échouer à trois reprises sur le gardien transalpin Toldo. Durant ce match, celui-ci a réussi plusieurs parades décisives.

camps. Mais alors que l'entame française bouscule un temps la Squadra azzurra, les Italiens réagissent et, après deux corners, ouvrent le score par Delvecchio : une balle donnée par Totti sur talonnade à Pessoto, qui centre. Blanc ne saute pas et Delvecchio seul devant Barthez marque. Durant 35 minutes, la France pousse, Lemerre fait entrer successivement Wiltord, Trezeguet et Pirès. Les hommes de l'impossible exploit. Il reste une minute à jouer : Wiltord passe par la gauche et bat Toldo. La France égalise à 42 secondes de la fin du match. Durant la prolongation, la France domine, et, à la 103^e minute, Pirès déborde une nouvelle fois sur la gauche, centre sur Trezeguet, qui reprend victorieusement. La France chavire dans le bonheur. La génération Deschamps exulte.

À la 103^e minute, David Trezeguet – à plusieurs reprises buteur providentiel des Bleus, par exemple contre l'Islande – donne le coup de grâce aux espoirs italiens.



Coupe des Confédérations

Le petit chelem

À l'issue de la Coupe des Confédérations, le football français occupe pour la première fois de son histoire la place de meilleure équipe du monde. Elle conserve cette place durant une année, car, après l'intégration des résultats de la Coupe du monde 2002, elle a reculé au deuxième rang derrière le Brésil.

Forte de ses succès en 1998 et en 2000, la France est qualifiée pour la Coupe des Confédérations, une épreuve organisée tous les deux ans, qui rassemble les équipes nationales ayant remporté leurs coupes des nations continentales respectives et le champion du monde en titre. En 1998, les dirigeants de la FFF avaient très vite fait savoir qu'ils n'honoreraient pas leur participation à l'épreuve prévue au Mexique, ce qui ne manqua pas de chagriner les organisateurs du tournoi. En effet, cette épreuve est récente, cinq éditions depuis 1992, dont seules les dernières étaient officiellement reconnues par la FIFA (1997, victoire du Brésil ; 1999, du Mexique). Alors que tout le football européen – clubs et joueurs – se plaint de l'accroissement insupportable des matchs, l'initiative de la FIFA va à l'encontre de leurs intérêts. Toutefois, sur les autres continents, les opinions sont moins tranchées : voici une compétition qui permet aux champions des autres confédérations moins huppées de se mesurer avec les footbals majeurs d'Europe et d'Amérique du Sud pour de vrai et non pas en match amical. La Coupe des Confédérations est donc un élément important du programme de mondialisation du football voulu par João Havelange et Joseph Blatter.

Répétition générale

En 2001, la FFF décide de participer à l'épreuve, car, si elle ne veut pas renouveler l'impair de 1999, elle désire en faire une répétition générale en vue de la Coupe du monde 2002, dans la mesure où l'épreuve est organisée au Japon et en Corée du Sud, là où le tournoi mondial se jouera un an plus tard. Quelle occasion rêvée pour étu-

dier sur le tas les conditions météorologiques, l'impact du taux d'humidité et de chaleur sur les organismes des joueurs afin de tirer des modèles scientifiques pour aider la préparation physique des futurs Bleus. Et puis les responsables de l'encadrement se félicitent de pouvoir vérifier les installations sportives, les pratiques locales en matière de sécurité, les hôtels et tout l'environnement, tous ces paramètres qui ont tant d'influence sur des compétiteurs réduits à vivre en vase clos au moins pendant un mois. Tous en sont certains, en préparant ainsi 2002, on mettra tous les atouts du côté des Bleus, et les rivaux potentiels n'auront qu'à bien se tenir.

Sur le plan sportif, Roger Lemerre emmène avec lui les vainqueurs de l'Euro, moins ceux qui ne peuvent pas venir, car leur championnat n'est pas encore terminé (en particulier les « Italiens », Zidane, Trezeguet, Candela, Thuram, Micoud), les blessés (Boghossian) et enfin le trio qui a fait



Premier voyage réussi en Asie pour les Bleus emmenés par Marcel Desailly (avec le trophée), qui espérait alors faire aussi bien en 2002.

un trait sur sa carrière internationale (Didier Deschamps le capitaine, Laurent Blanc et Bernard Lama – départ moins volontaire que ses deux autres partenaires). Pour les remplacer, le sélectionneur a fait appel à Éric Carrière, le meilleur joueur de la saison 2001 en France, aux milieux de terrain Olivier Dacourt et Nicolas Gillet, aux jeunes défenseurs Willy Sagnol, Mickaël Silvestre et Zoumana Camara, ainsi qu'aux attaquants Steve Marlet, Laurent Robert et Frédéric Née. Quant au gardien de but, Fabien Barthez ayant demandé à couper, ce sera Ulrich Ramé qui gardera la cage des Bleus. Didier Deschamps ayant quitté la sélection, c'est son ami Marcel Desailly qui prend en charge le brassard de capitaine et qui va connaître le baptême du feu en compétition internationale en tant que responsable. Cette revue d'effectif est comprise comme une façon idéale de renouveler les cadres.

Le jeu des Bleus est efficace

La France est tombée dans un groupe constitué du tenant du titre, le Mexique, du vainqueur de la Coupe d'Océanie des nations, l'Australie, et d'un des deux futurs coorganisateur du Mondial, la Corée du Sud. L'autre groupe est formé lui du Brésil, vainqueur de la Copa America 1999, du Cameroun, vainqueur de la Coupe d'Afrique des nations 2000, et du Canada, vainqueur de la Gold Cup 2000 et du Japon, l'autre pays organisateur. Lors du premier match, les Bleus atomisent les Coréens 5 à 0. Aussi, pour préserver les organismes, Lemerre décide de faire jouer les non-titulaires du premier match. Mal lui en a pris, l'Australie gagne 1 à 0. Après sa large victoire contre le Mexique (4 à 0), la France termine première de son groupe, à la différence de buts et doit rencontrer en demi-finale...

Les sélections de jeunes

Les succès de l'équipe seniors s'appuient également sur les excellentes qualités montrées par les jeunes joueurs français au sein des sélections Espoirs et moins de 17 ans. Ces derniers deviennent en septembre 2001 champions du monde à Trinité-et-Tobago, après avoir été vice-champions d'Europe au mois de juin précédent, battus par l'Espagne sur un penalty imaginaire à quelques minutes de la fin du match. Quant aux Espoirs, l'antichambre des A, ils échouent en juin 2002 pour le titre européen en finale aux tirs au but devant la République tchèque, qu'ils avaient dominée en poule qualificative par 3 à 0. Avec l'Espagne et l'Allemagne, la France fait partie des meilleures nations européennes en sélection de jeunes.

Le bilan bleu de Roger Lemerre

« Démissionné » à la suite du flop asiatique, en juillet 2002, Roger Lemerre présente un des meilleurs bilans de sélectionneur national, juste derrière celui d'Aimé Jacquet.

Du 29 juillet 1998 au 5 juillet 2002, l'ancien joueur normand a dirigé l'équipe de France lors de 53 matchs officiels. Il en a remporté 34, fait match nul à 11 reprises et perdu 8 fois. À durée de fonction presque égale, Roger a perdu cinq matchs de plus qu'Aimé.



le Brésil, qui a terminé deuxième derrière le Japon, mais invaincu.

Ces retrouvailles résonnent comme une finale avant la lettre et, pour les Brésiliens, une possibilité de prendre leur revanche. Le match commence au mieux pour les Bleus avec un très beau but de Robert Pirès (7^e minute, Pirès sera élu meilleur joueur du tournoi), mais les Brésiliens égalisent. Il faudra une tête de Marcel Desailly sur corner en seconde mi-temps (57^e minute), qui en véritable capitaine arrache une victoire (2-1) contre une équipe brésilienne plus faible que sa devancière de 1998. En finale, on assiste à une opposition franco-française au niveau des entraîneurs avec ce duel Lemerre contre Troussier (Philippe Troussier a été nommé en 1998 sélectionneur de l'équipe nationale du Japon). Les Japonais ont encore en mémoire le 5 à 0 subi au Stade de France en 2000. Il semble qu'ils en ont tiré les leçons, et sous un orage tropical ils ne se noient pas. La France ne marque qu'un but, œuvre de Patrick Vieira sur un long centre de Frank Lebœuf. La passe de trois est faite. Un exploit inédit : Coupe du monde, championnat continental et Coupe des Confédérations de suite en trois ans. Tout le monde peut être satisfait.

Cette victoire s'accompagne d'une première place au classement FIFA des nations, qui prend en compte les résultats officiels. La France devance pour la première fois de son histoire le Brésil et l'ensemble du football mondial. Une place qu'elle occupera pendant plus d'un an. Après le flop du Mondial 2002, la France retrouve la deuxième place en compagnie de l'Argentine avec 784 points, loin derrière le Brésil (852 points), talonnée par l'Espagne (774 points) et surtout l'Allemagne qui revient dans le quintette de tête (765 points).

1930 à 2010

19 Coupes du monde





Le début. Zidane marque de la tête, en corner, le 2-0 aux Pays-Bas lors de la finale de la Coupe du monde 1998 tenue à la fois au stade de France, à Saint-Denis.

Uruguay 1930

La première Coupe du monde réunit 435 500 spectateurs. 18 matchs opposent les 13 équipes qualifiées (4 européennes, 7 sud-américaines, 2 nord-américaines). 70 buts ont été marqués (dont 1 penalty) et 1 joueur expulsé.



Les stades

Montevideo

Estadio Centenario
85 000 spectateurs

Chili-France : groupe 1
Argentine-Mexique : groupe 1
Argentine-Chili : groupe 1
Brésil-Bolivie : groupe 2
Uruguay-Pérou : groupe 3
Uruguay-Roumanie : groupe 3
Paraguay-Belgique : groupe 4
Argentine-États-Unis : 1/2
Uruguay-Yougoslavie : 1/2
Uruguay-Argentine : finale

Montevideo

Estadio Parque Central
20 000 spectateurs

France-Argentine : groupe 1
Chili-Mexique : groupe 1
Yougoslavie-Brésil : groupe 2
Yougoslavie-Bolivie : groupe 2
Roumanie-Pérou : groupe 3
États-Unis-Belgique : groupe 4
États-Unis-Paraguay : groupe 4

Montevideo

Estadio Pocitos
20 000 spectateurs
France-Mexique : groupe 1

Le 1^{er} but

Le Français Lucien Laurent à inscrit le 1^{er} but de l'histoire de la Coupe du monde lors du match France-Mexique (4-1).

Classement des buteurs

8 buts 
Stabile (Argentine)

5 buts 
Céa (Uruguay)

4 buts 
Subiabre (Chili)

3 buts 
Anselmo (Uruguay), Monti (Argentine),
Neto (Brésil), Patenaude (États-Unis)

2 buts 
Beck (Yougoslavie), Castro et Dorado (Uruguay), Iriarte
(Uruguay), McGhee (États-Unis), Maschinot (France),
Marjanovic (Yougoslavie), Stanciu (Roumanie), Scopelli
et Varallo (Argentine), Visintainer (Brésil)

1 but 
Barbu (Roumanie), Brown (États-Unis) Carreño
(Mexique), M. Evaristo (Argentine), Florie (États-Unis),
Langiller et Laurent (France), Lopez (Mexique), Peña
(Paraguay), Peucelle (Argentine), F. Rosas et M. Rosas
(Mexique), Scarone (Uruguay), Sekulic (Yougoslavie),
Souza (Pérou), Tirnanic (Yougoslavie), Vidal (Chili),
Vujadinovic (Yougoslavie), Zumelzu (Argentine)

Les participants

Europe

Belgique, France, Roumanie, Yougoslavie

Amérique du Nord et Amérique centrale

États-Unis, Mexique

Amérique du Sud

Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Paraguay, Pérou, Uruguay

Attaques

*À l'Uruguay la meilleure
moyenne, mais l'Argentine
est la plus prolifique.*

Sur fond noir : moyenne du nombre
de buts marqués par match
(nombre de buts marqués).



Défenses

*Toujours l'Uruguay en tête
avec la meilleure défense.*

Sur fond noir : moyenne du nombre
de buts encaissés par match
(nombre de buts encaissés).



Lucien Laurent, le premier buteur de l'histoire de la Coupe du monde, le 13 juillet 1930 à la 19^e minute.



Groupe 1

Classement : 1. Argentine 6 pts ; 2. Chili 4 pts ; 3. France 2 pts ; 4. Mexique 0 pt.
Argentine et Chili qualifiées.

France	4 - 1	Mexique
Laurent, Maschinot 2, Langillier		Carreño
Argentine	1 - 0	France
Monti		
Chili	3 - 0	Mexique
Subiabre 2, Vidal		
Chili	1 - 0	France
Subiabre		
Argentine	6 - 3	Mexique
Stabile 3, Varallo 2, Zumelzu		M. Rosas, F. Rosas, Lopez
Argentine	3 - 1	Chili
Stabile 2, M. Evaristo		Subiabre

Groupe 2

Classement : 1. Yougoslavie 6 pts ; 2. Brésil 2 pts ; 3. Bolivie 0 pt.
Yougoslavie qualifiée.

Yougoslavie	2 - 1	Brésil
Tirnanic, Marjanovic		Neto
Yougoslavie	4 - 0	Bolivie
Bek 2, Marjanovic, Vujadinovic		
Brésil	4 - 0	Bolivie
Neto 2, Visintainer 2		

Groupe 3

Classement : 1. Uruguay 4 pts ; 2. Roumanie 2 pts ; 3. Pérou 0 pt.
Uruguay qualifiée.

Roumanie	3 - 1	Pérou
Stanciu 2, Barbu		Souza
Uruguay	1 - 0	Pérou
Castro		
Uruguay	4 - 0	Roumanie
Dorado, Anselmo, Scarone, Cea		

Groupe 4

Classement : 1. États-Unis 4 pts ; 2. Paraguay 2 pts ; 3. Belgique 0 pt.
États-Unis qualifiée.

États-Unis	3 - 0	Belgique
McGhee 2, Patenaude		
États-Unis	3 - 0	Paraguay
Patenaude 2, Florie		
Paraguay	1 - 0	Belgique
Peña		

Demi-finales

Argentine et Uruguay qualifiées pour la finale.
États-Unis et Yougoslavie pour le match de classement.

Argentine	6 - 1	États-Unis
Monti (20°, 80°), Scopelli (56°, 85°), Stabile (69°, 87°)	(1 - 0)	Brown (89°)
Botasso - Della Torre, Paternoster, J. Evaristo, Monti, Orlandini, Peucelle, Scopelli, Stabile, Ferreira, M. Evaristo.		Douglas - Wood, Moorhouse, Gallagher, Tracey, Auld, Brown, Gonsalvez, Patenaude, Florie, McGhee.
Uruguay	6 - 1	Yougoslavie
Céa (19°, 66°, 72°), Anselmo (21°, 23°), Iriarte (63°)	(3 - 1)	Sekulic (4°)
Ballesteros - Nasazzi, Mascheroni - Andrade, Fernandez, Gestido - Dorado, Scarone, Castro, Céa, Iriarte.		Jaksic - Ivkovic, Mihailovic, Arsenijevic, Stefanovic, Dokic, Tirnanic, Marjanovic, Bek, Vujadinovic, Sekulic.

Finale

Uruguay championne du monde, Argentine 2°.

Uruguay	4 - 2	Argentine
Dorado (12°), Céa (57°), Iriarte (68°), Castro (89°)	(1 - 2)	Peucelle (20°), Stabile (37°)
Ballesteros - Nasazzi, Mascheroni - Andrade, Fernandez, Gestido - Dorado, Scarone, Castro, Céa, Iriarte		Botasso - Della Torre, Paternoster - J. Evaristo, Monti, Suarez - Peucelle, Varallo, Stabile, Ferreira, M. Evaristo.

30 juillet 1930, à Montevideo (Estadio Centenario), 80 000 spectateurs
Arbitre : M. Langenus (Belgique)

Le groupe champion du monde
était constitué de :

Andrade José Leandro, milieu - Anselmo Peregrino, attaquant - Ballesteros Enrique, gardien - Cappuccini Miguel, gardien - Castro Hector, attaquant - Céa Pedro, attaquant - Dorado Pablo, attaquant - Fernandez Lorenzo, milieu - Gestido Alvaro, milieu - Iriarte Santos, attaquant - Mascheroni Ernesto, défenseur - Nasazzi José, défenseur - Petrone Pedro, attaquant - Scarone Hector, attaquant - Tejera Domingo, défenseur - Urdinaran Santos, attaquant - Supplici Alberto, entraîneur.



Première scène d'allégresse des vainqueurs de la Coupe du monde.
Céa, Scarone et Castro savourent leur victoire sur l'Argentine.

La 1^{re} Coupe du monde de football est remportée par le pays hôte

L'avantage de jouer sur son terrain s'est exprimé pleinement lors de cette première compétition mondiale. Un avantage qui se répétera à cinq autres reprises dans l'histoire de la Coupe du monde : en 1934, 1966, 1974, 1978 et 1998.

La création de la Coupe du monde ayant été décidée par la FIFA en 1928, le choix du pays chargé d'organiser la première édition de l'épreuve n'a pas été très longtemps discuté. L'Uruguay a posé sa candidature en s'appuyant sur deux arguments : tout d'abord, son double titre de champion olympique 1924 et 1928 ; ensuite, les fêtes qui vont entourer en juin-juillet 1930 le centenaire de son indépendance. À cette occasion, un stade de 80 000 à 100 000 places sera construit tout spécialement en huit mois au centre de Montevideo.

Reste à connaître les nations participantes. Elles ne seront pas nombreuses du côté européen à manifester leur enthousiasme en raison de la durée du voyage et du séjour. Même si tous les frais sont pris en charge par les Uruguayens. À l'arrivée, ou plutôt au départ, le 21 juin à Villefranche-sur-Mer, quatre équipes européennes

Laurent, premier buteur

C'est un footballeur français, Lucien Laurent, qui a marqué le premier but de l'histoire de la Coupe du monde. Il l'a réussi à la 19^e minute du premier match de la compétition, joué par les Français contre le Mexique (4-1) le 13 juillet dans l'Estadio Pocitos de Montevideo.

Né le 10 décembre 1907 à Saint-Maur-des-Fossés, Lucien Laurent a débuté au CA Paris, avant de jouer au FC Sochaux-Montbéliard, dont il défendait les couleurs en 1930. Il porta ensuite le maillot de Mulhouse, Rennes, Strasbourg puis Besançon, dont il devint plus tard l'entraîneur. Il fut 10 fois international de 1930 à 1935.

seulement embarquent sur le navire *Conte Verde* pour rejoindre Montevideo. Parmi elles, l'équipe de France, qui fera la traversée de quatorze jours en compagnie des sélections belge, roumaine et yougoslave, ainsi que du célèbre chanteur Chaliapine, se rendant en tournée en Amérique du Sud...

Ces quatre sélections européennes vont avoir à affronter une redoutable coalition américaine composée de neuf équipes, parmi lesquelles figurent les trois grands, Uruguay, Argentine et Brésil. Les treize concurrents ont été répartis en quatre groupes, dont les premiers seront qualifiés pour les demi-finales.

L'équipe de France vite diminuée

L'équipe de France n'a pas été gâtée, qui tombe dans une poule difficile où l'attendent Argentins, Mexicains et Chiliens. Elle ouvre le feu de façon encourageante, battant le Mexique par 4 buts à 1, malgré la blessure subie dès la 10^e minute par son gardien Alex Thépot, contraint de céder sa place à son coéquipier le demi Chantrel. Le deuxième match, contre l'Argentine, doit donc être



Malgré ce but de Guillermo Stabile à la 37^e minute, les Argentins n'ont pu conserver leur avantage.

Cent mille spectateurs assistent le 13 juillet à la cérémonie d'ouverture de la première Coupe du monde à l'Estadio Centenario, spécialement construit pour l'occasion. On peut distinguer, sur la piste qui entoure l'aire de jeu, le défilé des treize délégations participantes.



décisif. Il commence mal pour les Français avec la blessure à la cheville de leur petit attaquant Lucien Laurent, qui va traîner la jambe pendant 80 minutes. Pourtant, Thépot multiplie les exploits dans les buts ; ses coéquipiers se battent avec un courage, une vitalité et une qualité technique exemplaires. Mais, à neuf minutes de la fin, un coup franc de l'Argentin Monti trompe Thépot et consomme la défaite française, dont l'arbitre brésilien avance l'échéance en sifflant la fin du match alors qu'il reste encore pas moins de six minutes à jouer. Six minutes qui seront finalement jouées après une interruption d'un quart d'heure, tandis que les Français protestent énergiquement, et que les supporters argentins, fous de joie, ont envahi le terrain pour fêter la victoire de leurs joueurs. En fin de compte, l'équipe de France est éliminée, son troisième match contre le Chili se soldant par une nouvelle défaite (0-1).

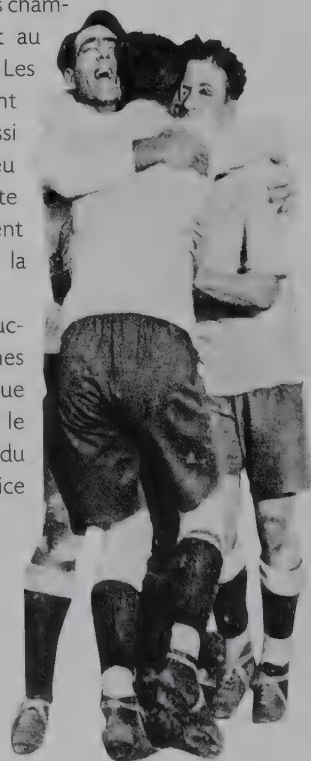
Un derby latino-américain

Voilà donc les Argentins lancés vers la finale après avoir sèchement battu en demi-finale une étonnante équipe des États-Unis (6-1). Et, comme de leur côté les Uruguayens n'ont laissé aucune chance aux Péruviens et aux Roumains, on se retrouve en famille et en voisins pour une ultime rencontre qui provoque une énorme agitation des deux côtés du Río de la Plata. Les supporters argentins accourus de Buenos Aires débarquent par milliers à Montevideo, une quinzaine de bateaux faisant la navette entre les deux capitales. Quand l'arbitre belge, M. Langenus, en culotte de golf et casquette, donne le coup d'envoi de ce derby très chaud, le gigantesque Estadio Centenario est plein à ras bord d'une foule évaluée à au moins 80 000 personnes. Pour conjurer les risques d'incidents graves entre partisans des deux camps, aussi bouillants les uns que les autres, une véritable armée

de policiers surveille les tribunes, d'où partent des centaines de pétards.

Les pétards des Argentins explosent les premiers pour saluer leur équipe qui mène 2-1 à la mi-temps, grâce à un deuxième but réussi par Stabile, en position de hors-jeu selon les Uruguayens. Mais les champions olympiques réagissent au début de la seconde période. Les pétards uruguayens saluent alors le but d'égalisation réussi à la 57^e minute par Cea et, peu après, les deux buts d'Iriarte et de Castro, qui transforment en triomphe la victoire de la « Céleste » vêtue de bleu. Ainsi se trouve confirmé le succès remporté contre les mêmes Argentins en finale olympique 1928, et du même coup le titre de premier champion du monde offert en toute justice au football uruguayen.

Dès le coup de sifflet final, les joueurs uruguayens se congratulent. En battant l'Argentine 4 à 2, l'Uruguay est le premier pays champion du monde de football de l'histoire.



Italie 1934

La deuxième Coupe du monde réunit 395 000 spectateurs. 17 matchs opposent les 16 équipes qualifiées (12 européennes, 2 sud-américaines, 1 nord-américaine, 1 africaine). 70 buts ont été marqués (dont 3 penalties) et 1 joueur expulsé.

Les stades

Bologne

Stadio Littoriale

25 000 spectateurs

Suède-Argentine : 1/8

Autriche-Hongrie : 1/4

Florence

Stadio Giovanni Berta

45 000 spectateurs

Allemagne-Belgique : 1/8

Italie-Espagne : 1/4

Gênes

Stadio Vittorio Marassi

25 000 spectateurs

Espagne-Brésil : 1/8

Milan

Stadio San Siro

42 000 spectateurs

Suisse-Pays-Bas : 1/8

Allemagne-Suède : 1/4

Italie-Autriche : 1/2

Naples

Stadio Ascarelli

12 000 spectateurs

Hongrie-Égypte : 1/8

Allemagne-Autriche

(match pour la 3^e place)

Rome

Stadio Nazionale del PNF

45 000 spectateurs

Tchécoslovaquie-Allemagne : 1/2

Italie-Tchécoslovaquie : finale



Turin

Stadio Mussolini

20 000 spectateurs

Autriche-France : 1/8

Tchécoslovaquie-Suisse : 1/4

Trieste

Stadio Littorio

8 000 spectateurs

Tchécoslovaquie-Roumanie : 1/8

Classement des buteurs

4 buts

Conen (Allemagne), Nejedly (Tchécoslovaquie), Schiavio (Italie)

3 buts

Kielholz (Suisse), Orsi (Italie)

2 buts

Abegglen III (Suisse), Fawzi (Égypte), Ferrari (Italie), Hohmann (Allemagne), Horvath (Autriche), Jonasson (Suède), Kobierski (Allemagne), Langara (Espagne), Lehner (Allemagne), Meazza (Italie), Puc (Tchécoslovaquie), Toldi (Hongrie), Voorhoof (Belgique)

1 but

Belis (Argentine), Bican (Autriche), Dobai (Roumanie), Donelli (États-Unis), Dunker (Suède), Galatéo (Argentine), Guaita (Italie), Iraragorri (Espagne), Krcil (Tchécoslovaquie), Kroon (Suède), Léonidas (Brésil), Jean Nicolas (France), Noack (Allemagne), Regueiro (Espagne), Sarosi (Hongrie), Schall, Sesta et Sindelar (Autriche), Smit (Pays-Bas), Sobotka et Svoboda (Tchécoslovaquie), Teleki (Hongrie), Venté (Pays-Bas), Verriest (France), Vincze (Hongrie), Zischek (Autriche)



Le Tchécoslovaque Nejedly, un des trois meilleurs buteurs de la compétition.

Les participants

Europe

Allemagne, Autriche, Belgique, Espagne, France, Hongrie, Italie, Pays-Bas, Roumanie, Suède, Suisse, Tchécoslovaquie

Amérique du Nord et Amérique centrale

États-Unis

Amérique du Sud

Argentine, Brésil

Afrique

Égypte

Attaques

À l'Allemagne la meilleure moyenne, mais l'Italie a marqué le plus de buts.

Sur fond noir : moyenne du nombre de buts marqués par match (nombre de buts marqués).



Défenses

L'Italie s'impose grâce à sa défense de fer.

Sur fond noir : moyenne du nombre de buts encaissés par match (nombre de buts encaissés).





Huitièmes de finale

Italie, Tchécoslovaquie, Espagne, Suisse, Suède, Allemagne, Autriche et Hongrie qualifiées.

Italie 7 – 1	États-Unis
Schiavio 3, Orsi 2, Meazza, Ferrari	Donelli
Tchécoslovaquie 2 – 1	Roumanie
Puc, Nejedlý	Dobai
Espagne 3 – 1	Brésil
Iraragorri, Langara 2	Leonidas
Suisse 3 – 2	Pays-Bas
Kielholz 2, Abegglen III	Smit, Vente
Suède 3 – 2	Argentine
Jonasson 2, Kroon	Belis, Galateo
Allemagne 5 – 2	Belgique
Conen 3, Kobierski 2	Voorhoof 2
Autriche 3 – 2	France
Sindelar, Schall, Bican	a.p. Jean Nicolas, Verriest
Hongrie	Égypte
Toldi 2, Teleki, Vincze	4 – 2 Fawzi 2

Quarts de finale

Allemagne, Tchécoslovaquie, Autriche et Italie qualifiées.

Allemagne 2 – 1	Suède
Hohmann (60 ^e , 63 ^e)	(0 – 0) Dunker (82 ^e)
Kress – Haringer, Busch, Gramlich, Szepan, Zielinski, Lehner, Hohmann, Conen, Siffing, Kobierski.	Rydberg – Axelsson, S. Andersson, Carlsson, Rosen, E. Andersson, Dunker, Jonasson, Gustavsson, Keller, Kroon.
Tchécoslovaquie 3 – 2	Suisse
Svoboda (24 ^e), Sobotka (49 ^e), Nejedlý (82 ^e)	(1 – 1) Kielholz (18 ^e), Abegglen III (78 ^e)
Planicka – Zenisek, Ctyroky, Kostalek, Cambal, Krcil, Junek, Svoboda, Sobotka, Nejedlý, Puc.	Secheyaye – Minelli, Weiler II, Guinchard, Jaccard, Hufschmid, von Känel, Jaeggi IV, Kielholz, Abegglen III, Jäck.
Autriche 2 – 1	Hongrie
Horvath (8 ^e), Zischek (51 ^e)	(1 – 0) Sarosi (60 ^e)
Platzer – Cisar, Sesta, Wagner, Smistik, Urbanek, Zischek, Bican, Sindelar, Horvath, Viertl.	A. Szabo – Vago, Sternberg, Palotas, Szűcs, Szalay, Markos, Avar, Sarosi, Toldi, Kemeny.

Italie 1 – 1	Espagne
Ferrari (44 ^e)	Regueiro (30 ^e)
(1 – 1)	(1 – 1)
Combi – Monzeglio, Allemandi, Pizzolo, Monti, Castellazzi, Guaita, Meazza, Schiavio, Ferrari, Orsi.	Zamora – Ciriaco, Quincoces, Cillauren, Muguerza, Lecue, Lafuente, Iraragorri, Langara, Regueiro, Gorostiza.

Italie 1 – 0	Espagne
Meazza (11 ^e)	(1 – 0)
match rejoué	
Combi – Monzeglio, Allemandi, Ferraris IV, Monti, Bertolini, Guaita, Meazza, Borel II, Demaria, Orsi.	Zamora – Ciriaco, Quincoces, Cillauren, Muguerza, Lecue, Lafuente, Iraragorri, Langara, Regueiro, Gorostiza.

Demi-finales

Tchécoslovaquie et Italie qualifiées pour la finale.
Allemagne et Autriche pour le match de classement.

Tchécoslovaquie 3 – 1	Allemagne
Nejedlý (19 ^e , 80 ^e), Krcil (71 ^e)	(1 – 0) Noack (62 ^e)
Planicka – Ctyroky, Burger, Kostalek, Cambal – Krcil, Junek, Svoboda, Sobotka, Nejedlý, Puc.	Kress – Busch, Haringer, Zielinski, Szepan, Bender, Lehner, Siffing, Conen, Noack, Kobierski.
Italie 1 – 0	Autriche
Guaita (9 ^e)	(1 – 0)
Combi – Monzeglio, Allemandi, Ferraris IV, Monti – Bertolini, Guaita, Meazza, Schiavio, Ferrari, Orsi.	Platzer – Cisar, Sesta, Wagner, Smistik, Urbanek, Zischek, Bican, Sindelar, Schall, Viertl.

Match de classement

Allemagne 3^e, Autriche 4^e.

Allemagne 3 – 2	Autriche
Lehner (25 ^e sec., 42 ^e), Conen (27 ^e)	(3 – 1) Horvath (28 ^e), Sesta (54 ^e)
Jakob – Janes, Busch, Zielinski, Münzenberg, Bender, Lehner, Siffing, Conen, Szepan, Heidemann.	Platzer – Cisar, Sesta, Wagner, Smistik, Urbanek, Zischek, Braun, Bican, Horvath, Viertl.

Finale

Italie championne du monde, Tchécoslovaquie 2^e.

Italie 2 – 1	Tchécoslovaquie
Orsi (81 ^e), Schiavio (95 ^e)	a.p. Puc (71 ^e)
(0 – 0)	(0 – 0)
Combi – Monzeglio, Allemandi – Ferraris IV, Monti, Bertolini, Guaita, Meazza, Schiavio, Ferrari, Orsi.	(1 – 1) Planicka – Zenisek, Ctyroky – Kostalek, Cambal, Krcil – Junek, Svoboda, Nejedlý, Puc, Sobotka.

10 juin 1934, à Rome (Stadio Nazionale del PNF), 45 000 spectateurs
Arbitre : M. Ekland (Suède)

Le groupe champion du monde était constitué de :

Allemandi Luigi, défenseur – Arcari III Pietro, milieu – Bertolini Luigi, milieu – Borel II Felice Placido, attaquant – Caligaris Umberto, milieu – Castellazzi Armando, milieu – Cavanna Giuseppe, gardien – Combi Giampiero, gardien – Demaria Attilio, attaquant – Ferrari Giovanni, attaquant – Ferraris IV Attilio, milieu – Guaita Enrique, attaquant – Guarisi Anfilogino, attaquant – Masetti Guido, gardien – Meazza Giuseppe, attaquant – Monti Luis, milieu – Monzeglio Eraldo, défenseur – Orsi Raimundo, attaquant – Pizzolo Mario, milieu – Rosetta Virginio, défenseur – Schiavio Angelo, attaquant – Varglien I Mario, défenseur – Pozzo Vittorio, entraîneur.

☐ L'Italie est la première équipe européenne à remporter la Coupe du monde de football.

Première participation, première victoire pour la Squadra azzurra

Grâce à son succès populaire, la Coupe du monde en Italie s'impose comme la compétition de football par excellence. Au royaume du calcio et soutenue par le régime mussolinien, la meilleure équipe d'Europe remporte le trophée devant la Tchécoslovaquie après avoir écarté en demi-finale la Wunderteam autrichienne.

L' Italie n'a eu aucun mal à voir sa candidature acceptée par la FIFA pour l'organisation de la deuxième Coupe du monde, prévue quatre ans après la première, selon le cycle traditionnel olympique. Les Italiens ont présenté des arguments très convaincants : sportivement, leur équipe nationale, la Squadra azzurra, placée sous la direction de Vittorio Pozzo, a dominé le football européen pendant trois ans, ne perdant que 2 des 21 matchs qu'elle a joués de 1931 à 1933. D'autre part, les grandes villes italiennes disposent de stades spacieux et modernes, qu'un public passionné, connaisseur et



Lors de la demi-finale avec l'Autriche, l'attaquant italien Angelo Schiavio charge le gardien adverse.



L'équipe championne du monde lors des hymnes réunie autour de son capitaine tenant le drapeau tricolore. À sa gauche, le gardien transalpin, Giampiero Combi.

nombreux emplit régulièrement. Il n'en fallait pas plus pour que la deuxième Coupe du monde débute le 27 mai 1934 au milieu d'un bel enthousiasme populaire. Seize équipes disputent cette phase finale. Contrairement à 1930, ce sont cette fois les Européens qui se taillent la part du lion avec 12 pays présents, contre 2 seulement aux Sud-Américains, représentés par le Brésil et l'Argentine. Quid de l'Uruguay, tenant du titre ? Les champions du monde 1930 ont décidé de ne pas venir en Italie. Motif officiel : pour rendre la pareille aux Européens, qui avaient déclaré forfait en grand nombre quatre ans plus tôt. En réalité, les Uruguayens n'ont plus la certitude de briller et de dominer la situation comme ils l'ont fait auparavant.

La France avec les honneurs

L'équipe de France, elle, est fidèle au rendez-vous. Le sort ne lui a pas encore été, cette fois, favorable, qui lui a offert

pour adversaire de son huitième de finale l'un des favoris de l'épreuve, la célèbre « Wunderteam » autrichienne, « l'équipe merveilleuse » qui enchante l'Europe depuis trois ans. Pourtant, à Turin, les joueurs français vont frôler l'exploit. Leur avant-centre Jean Nicolas est blessé à la tête dès les premières minutes du match, qu'il jouera dans le brouillard. Mais, à la fin du temps réglementaire, le tableau d'affichage du Stadio Mussolini indique : Autriche 1, France 1. Il faudra un but marqué par l'Autrichien Schall en nette position de hors-jeu pour sonner le glas des espoirs français. Un but que l'intéressé lui-même reconnaîtra non valable quelques années plus tard. À la fin de la prolongation, l'équipe de France, finalement battue 3-2, est éliminée, mais elle s'en va avec les honneurs. De retour à Paris, elle sera accueillie en gare de Lyon par des milliers de supporters qui porteront en triomphe Thépot, Delfour et Aston.

La domination de l'Europe

Huit Européens sont qualifiés pour des quarts de finale dont la tête d'affiche s'annonce passionnante avec un Italie-Espagne, disputé à Florence, qui va se transformer

en une véritable épopée du football. Deux matchs sont nécessaires pour départager les frères ennemis latins, deux formations constellées de vedettes qui ont noms Meazza, Ferrari, Combi, Zamora, Quincoces. Le premier épisode s'achève, après 120 minutes d'une bataille acharnée, par un match nul (1-1) qui a épuisé les 22 combattants. Pour la seconde manche, jouée le lendemain, les Italiens ont remplacé cinq joueurs, les Espagnols sept. Il faut un but réussi dès la 12^e minute par Meazza pour venir à bout d'une formation espagnole qui s'est battue jusqu'à la limite de ses forces, à l'image de son capitaine Quincoces. Les Azzurri sont désormais imbattables. Certes, en demi-finale à Milan, fatigués, ils souffrent encore mille maux pour écarter la menace autrichienne. Cette fois encore, c'est leur inter droit Meazza qui les sauve (1-0), à la plus grande joie des 60 000 spectateurs qui les ont portés vers le succès. La foule des supporters italiens est encore plus déchaînée le jour de la finale Italie-Tchécoslovaquie qui a lieu dans le Stadio del PNF, sous l'œil de Mussolini, alors que le public ne cesse de scander « Italia-Douthé-Italia-Douthé » en l'honneur de ses joueurs mais aussi de son Duce vénéré... La Squadra azzurra, qui a beaucoup donné jusque-là, a du mal à se mettre en jambes face à une équipe tchécoslovaque froide et calculatrice qui prend l'avantage à la 69^e minute par son ailier gauche Puc. Il faut un exploit de l'Italo-Argentin Orsi pour remettre les pendules à l'heure. Et, quand l'avant-centre Schiavio arrache le but de la victoire (2-1) au début de la prolongation (95^e minute), le stade tout entier explose de bonheur. La victoire de la Squadra azzurra (amplement méritée d'ailleurs), c'est aussi le triomphe de la nation et de son chef suprême ; car déjà la politique s'est glissée dans le sport et sur les terrains.



Le Duce Benito Mussolini (en uniforme blanc et arborant une casquette) remet un trophée aux vainqueurs.

Succès financier

La Coupe du monde 1934 a connu sur le plan financier un énorme succès. Les matchs ont rapporté 3 700 000 livres (de l'époque) de recettes. Pour la première fois, des produits publicitaires ont été vendus dans toute l'Italie et même à l'étranger : timbres spéciaux, cigarettes de marque « campionato del mondo ». Le produit de la vente de ces cigarettes à lui seul s'est élevé à 100 000 livres. Tout comme les droits de cinéma et de radio.

Les organisateurs italiens ayant habilement réalisé des économies diverses sur les musiques, les invitations et les banquets, le bénéfice net de cette deuxième Coupe du monde a dépassé le million de livres.

France 1938

*La troisième Coupe du monde réunit 483 000 spectateurs.
18 matchs opposent les 15 équipes qualifiées (12 européennes, 1 sud-américaine,
1 centraméricaine et 1 asiatique). 84 buts ont été marqués (dont 2 penalties)
et 4 joueurs expulsés.*

Les stades

Antibes

Stade du Fort-Carré

6 000 spectateurs,
Suède-Cuba : 1/4

Bordeaux

Stade municipal

25 000 spectateurs,
Brésil-Tchécoslovaquie (deux matchs) :
1/4

Colombes

Stade Yves-du-manoir

57 000 spectateurs
France-Belgique : 1/8
France-Italie : 1/4
Italie-Hongrie : finale

Le Havre

Stade de la Cavée-Verte

12 000 spectateurs,
Tchécoslovaquie-Pays-Bas : 1/8

Lille

Stade Victor-Boucquey

14 000 spectateurs,
Hongrie-Suisse : 1/4

Marseille

Stade-Vélodrome

30 000 spectateurs,
Italie-Norvège : 1/8
Italie-Brésil : 1/2

Paris

Parc des Princes

32 000 spectateurs,
Suisse-Allemagne : 1/8
Hongrie-Suède : 1/2

Reims

Stade Auguste-Delaune

8 000 spectateurs,
Hongrie-Indes néerlandaises : 1/8

Strasbourg

Stade de la Meinau

15 000 spectateurs,
Brésil-Pologne : 1/8

Toulouse

Stade municipal

6 000 spectateurs,
Cuba-Roumanie : 1/8 (deux matchs)



Classement des buteurs

8 buts 
Leonidas (Brésil)

7 buts 
Zsengeller (Hongrie)

5 buts 
Piola (Italie)

4 buts 
Colaussi (Italie), Sarosi (Hongrie),
Wetterström (Suède), Wilimowski (Pologne)

3 buts 
Abegglen III (Suisse), Nyberg (Suède), Romeu
(Brésil)

2 buts 
Dobai (Roumanie), Jonasson (Suède), Maquina (Cuba),
Nejedly (Tchécoslovaquie), Jean Nicolas (France),
Peracio (Brésil), Titkos (Hongrie)

1 but 
H. Andersson (Suède), Baratkı (Roumanie),
Boucek (Tchécoslovaquie), Bickel (Suisse),
Brustad (Norvège), Covaci (Roum.), Ferrari (Italie),
Gauchel et Hahnmann (Allemagne), Heisserer (France),
Isemborghs (Belgique), Keller (Suède), Kohut (Hongrie),
Kopecky et Kostalek (Tchécoslovaquie), Meazza (Italie),
Piontek (Pologne), Roberto (Brésil),
Socorro et Sosa (Cuba), Toldi (Hongrie), Tunas (Cuba),
Veinante (France), Wallaschek (Suisse)



Le premier magicien brésilien Leonidas incarne le charme des joueurs de la sélection auriverde.

Les participants

Europe

Allemagne, Belgique, France, Hongrie, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Roumanie, Suède, Suisse, Tchécoslovaquie.

Amérique du Nord et Amérique centrale

Cuba

Amérique du Sud

Brésil

Asie

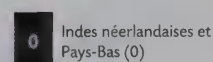
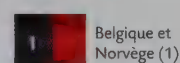
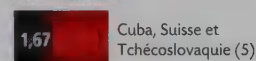
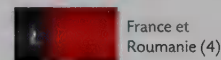
Indes néerlandaises

L'Autriche qualifiée a déclaré forfait à la suite de l'Anschluss (mars 1938).

Attaques

Deuxième et troisième, la Hongrie et le Brésil devançant l'Italie dans le domaine offensif.

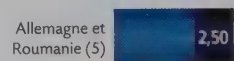
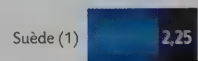
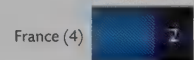
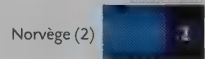
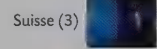
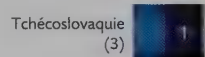
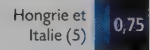
Sur fond noir : moyenne du nombre de buts marqués par match (nombre de buts marqués).



Défenses

Les finalistes italiens et hongrois ont gagné leur place avec les meilleures défenses.

Sur fond noir : moyenne du nombre de buts encaissés par match (nombre de buts encaissés).





Huitièmes de finale

Hongrie, Suisse, France, Brésil, Tchécoslovaquie, Italie, Cuba et Suède
vainqueurs par forfait de l'Autriche, qualifiés pour les quarts de finale

Hongrie Kohut, Toldi, Sarosi 2, Zsengeller 2	6 – 0 a.p.	Indes néerlandaises
Suisse Abegglen III	1 – 1 a.p.	Allemagne Gauchel
Suisse Walaschek, Bickel, Abegglen III 2	4 – 2 match rejoué	Allemagne Hahnemann, Lörtscher (c.s.c.)
France Veinante, Nicolas 2	3 – 1	Belgique Iseborghs
Brésil Leonidas 4, Peracio, Romeu	6 – 5 a.p.	Pologne Wilimowski 4, Piontek
Tchécoslovaquie Kostalek, Boucek, Nejedly	3 – 0 a.p.	Pays-Bas
Italie Ferrari, Piola	2 – 1 a.p.	Norvège Brustad
Cuba Tunas, Maquina, Sosa	3 – 3 a.p.	Roumanie Covaci, Baratki, Dobai
Cuba Socorro, Maquina	2 – 1 match rejoué	Roumanie Dobai

Quarts de finale

Suède, Hongrie, Italie et Brésil qualifiés

Suède H. Andersson (9°), Wetterström (22°, 37°, 44°, 80°), Jonasson (81°), Nyberg (84°), Keller (89°)	8 – 0 (4 – 0)	Cuba
Abrahamsson – Eriksson, Källgren, Almgren, Jacobsson, Svanström, Wetterström, Keller, H. Andersson, Jonasson, Nyberg.		Carvajales – Barquin, Chorens, Arias, Rodriguez, Berges, Ferrer, Fernandez, Socorro, Tunas, Alonzo.
Hongrie Zsengeller (40°, 90°)	2 – 0 (1 – 0)	Suisse
Szabo – Koranyi, Biro, Szalay, Turai, Lasar, Sas, Vincze, Sarosi, Zsengeller, Kohut.		Huber – Stelzer, Lehmann, Springer, Vernati, Lörtscher, Amado, Walaschek, Bickel, Abegglen III, Grassi.
Italie Colaussi (7°), Piola (52°, 72°)	3 – 1 (1 – 1)	France Heisserer (8°)
Olivieri – Foni, Rava, Serantoni, Andreolo, Locatelli, Biavatti, Meazza, Piola, Ferrari, Colaussi.		Di Lorto – Cazenave, Mattler – Bastien, Jordan, Diagne – Aston, Heisserer, J. Nicolas, Delfour, Veinante.
Brésil Leonidas (30°)	1 – 1 a.p. (1 – 0) (1 – 1)	Tchécoslovaquie Nejedly (65°)
Walter – Domingas, Machados, Zeze, Martin, Alfonsinho, Lopez, Romeu, Leonidas, Peracio, Hercules.		Planicka – Burger, Daucik, Kostalek, Boucek, Kopecky, Riha, Simunek, Ludl, Nejedly, Puc.
Machados (89°), Zeze (14°)		Riha (89°)
Brésil Leonidas (57°), Roberto (62°)	2 – 1 (0 – 1)	Tchécoslovaquie Kopecky (25°)
Walter – Jahu, Nariz, Britto, Brandao, Argemiro, Roberto, Luisinho, Leonidas, Tim, Patesko.		Burkert – Burger, Daucik, Kostalek, Boucek, Ludl, Horak, Senecky, Kreutz, Kopecky, Rulc.

← Sur la pelouse du stade olympique Yves-du-Manoir,
l'équipe d'Italie fête sa deuxième victoire mondiale.

Demi-finales

Italie et Hongrie qualifiées pour la finale,
Brésil et Suède pour le match de classement

Italie Colaussi (56°), Meazza (60°)	2 – 1 (0 – 0)	Brésil Romeu (87°)
Olivieri – Foni, Rava, Serantoni, Andreolo, Locatelli, Biavatti, Meazza, Piola, Ferrari, Colaussi.		Walter – Domingas, Machados, Zeze, Martin, Alfonsinho, Lopez, Luisinho, Peracio, Romeu, Patesko.
Hongrie Zsengeller (19°, 39°, 85°), Titkos (37°), Sarosi (65°)	5 – 1 (3 – 1)	Suède Nyberg (35° seconde)
Szabo – Koranyi, Biro, Szalay, Turai, Lasar, Sas, Zsengeller, Sarosi, Toldi, Titkos.		Abrahamsson – Eriksson, Källgren, Almgren, Jacobsson, Svanström, Wetterström, Keller, A. Andersson, Jonasson, Nyberg.

Match de classement

Brésil 1^{er}, Suède 4^e

Brésil Romeu (44°), Leonidas (63°, 74°), Peracio (80°)	4 – 2 (1 – 2)	Suède Jonasson (28°), Nyberg (38°)
Batatais – Domingas, Machados – Zeze, Brandao, Alfonsinho – Roberto, Romeu, Leonidas, Peracio, Patesko.		Abrahamsson – Eriksson, Nilsson, Almgren, Linderholm, Svanström, Persson, H. Andersson, Jonasson, A. Andersson, Nyberg.

Finale

Italie championne du monde, Hongrie 2^e

Italie Colaussi (5°, 35°), Piola (16°, 82°)	4 – 2 (3 – 1)	Hongrie Titkos (7°), Sarosi (70°)
Olivieri – Foni, Rava – Serantoni, Andreolo, Locatelli, Biavatti, Meazza, Piola, Ferrari, Colaussi		Szabo – Polgar, Biro – Szalay, Szucs, Lazar – Sas, Vincze, Sarosi, Zsengeller, Titkos
Pozzo (entraîneurs) Dietz		
19 juin 1938 à Colombes (Stade olympique) 55 000 spectateurs		
Arbitre : M. Capdeville (France)		

Le groupe champion du monde était constitué de :

Andreolo Michele, milieu – Bertoni Sergio, attaquant – Biavatti Amedeo, attaquant –
Ceresoli Carlo, gardien – Chizzo Bruno, attaquant – Colaussi Gino, attaquant – Donati
Aldo, milieu – Ferrari Giovanni, attaquant – Ferraris Il Pietro, attaquant – Foni Alfredo,
défenseur – Genta Mario, milieu – Locatelli Ugo, milieu – Masetti Guido, gardien –
Meazza Giuseppe, attaquant – Monzeglio Eraldo, défenseur – Olivieri Aldo, gardien –
Olmi Renato, milieu – Pasinati Pietro, attaquant – Perrazzolo Mario, milieu – Piola Silvio,
attaquant – Rava Pietro, défenseur – Serantoni Pietro, milieu – Pozzo Vittorio, entraîneur.

Deux victoires d'affilée pour la Squadra azzurra

L'Italie confirme sa domination sur le football dans la première compétition organisée en France. Les Italiens de Piola, de Meazza et de Ferrari ont battu successivement la France, le Brésil et enfin la Hongrie en finale.

La troisième Coupe du monde aura lieu en France. Ainsi en a décidé le congrès de la FIFA réuni à Berlin en 1936. C'est sans doute un aimable témoignage de reconnaissance à l'égard de Jules Rimet et de son ami Henri Delaunay, qui ont tant fait pour sa création. En cette année 1938, le football tente de résister aux secousses dramatiques qui bouleversent le monde, de l'Espagne, en proie à une terrible guerre civile, à la Chine, où le canon gronde, en passant par l'Autriche, envahie et annexée par les troupes d'Adolf Hitler.

La troisième Coupe du monde sera donc privée de plusieurs sélections comptant parmi les meilleures : Espagne et Autriche pour les raisons qu'on vient d'évoquer, Grande-Bretagne toujours enfermée dans son « splendide isolement », Uruguay et Argentine qui font la mauvaise tête. Ils ne sont donc que quinze au départ de l'épreuve, dont douze Européens devant lesquels Cuba, les Indes néerlandaises et... un mystérieux Brésil semblent ne pas devoir peser lourd.

Pourtant, les huitièmes de finale qui ouvrent le tournoi aux quatre coins de France sur huit stades neufs ou rénovés ménagent déjà quelques surprises avec la qualification des bondissants Cubains contre la Roumanie, et surtout celle d'une équipe brésilienne remarquable, venant à bout (6-5) d'un adversaire polonais récalcitrant, sur la pelouse marécageuse du stade de la Meinau, à Strasbourg, grâce à un diable d'avant-centre appelé Leonidas, auteur de quatre des six buts sud-américains.

La France battue par l'Italie

De son côté, l'équipe de France franchit l'obstacle d'un duel avec une Belgique qui n'a pas toujours été facile à vaincre, mais qui s'incline à Colombes (3-1) sous les coups de Veinante (1-0 à la 35^e seconde) et de Jean Nicolas (deux buts).

À Marseille, la Squadra azzurra débute laborieusement contre les athlétiques et opiniâtres Norvégiens (2-1 après



L'attaquant azzurro Silvio Piola en action. Durant le tournoi, il a marqué à cinq reprises, dont deux doublés contre la France en quart de finale et contre la Hongrie en finale.

prolongation). Tandis qu'au Parc des Princes une sélection hybride austro-allemande quitte le tournoi à l'issue d'une double confrontation (1-1, puis 4-2) avec une formation suisse où brille l'ex-Sochalien Trello Abegglen. Au Havre, enfin, les Tchécoslovaques éliminent les Néerlandais (3-0 après prolongation) au terme d'une guerre d'usure impitoyable.

Les quarts de finale s'annoncent passionnants. Ils vont l'être. Les Français malheureusement ratent leur match contre une Italie méfiante et inquiète. Ils déçoivent les 58 000 spectateurs emplissant le stade olympique Yves-du-Manoir de Colombes. Ils pratiquent un football mièvre et désuet, laissant à leurs adversaires la chance de poursuivre leur chemin (3-1) grâce au punch de leur avant-centre Silvio Piola (deux buts).

Un chemin qui va mener l'équipe transalpine une deuxième fois vers la finale. Car le danger, qui aurait pu venir du Brésil, a été écarté par les sélectionneurs brésiliens eux-mêmes : en quart de finale, à Bordeaux, contre les Tchécoslovaques, la bataille a été meurtrière, le premier match tournant parfois au combat de rue et les blessés se multipliant de chaque côté, au point que



La coupe Jules-Rimet reste italienne.

la deuxième manche a été disputée par quinze joueurs nouveaux. Le Brésil s'en est quand même tiré, non sans dégâts. Pour la demi-finale contre l'Italie, à Marseille, les dirigeants brésiliens commettent alors un péché d'orgueil, une erreur stupide, en voulant réserver pour la finale leurs deux meilleurs attaquants, Leonidas le buteur et Tim le dribbleur. Ce qui fait, bien entendu, le bonheur de la Squadra azzurra, qui l'emporte (2-1) et préserve ses chances de conserver la Coupe.

Ce qu'elle va réussir à l'issue de la finale l'opposant à l'équipe de Hongrie. Celle-ci, sans faire de bruit, a écarté de sa route l'Indes néerlandaises (6-0), Suisse (2-0) et Suède (5-1). Son football est marqué au sceau d'un style Europe centrale, où le joli geste technique et l'élégance sont préférés à l'efficacité, sous l'influence de deux

Le buteur aux pieds nus

Leonidas da Silva, né le 6 septembre 1913, qui joue au club Flamengo de Rio, petit bonhomme bondissant à la peau sombre, surnommé le « Diamant noir », a donc été le meilleur buteur de cette troisième Coupe du monde, avec 8 buts marqués : 4 contre la Pologne, 2 contre la Tchécoslovaquie, 2 contre la Suède.

Au cours du premier match contre les Polonais, comme le terrain de la Meinau était devenu marécageux en raison d'un déluge qui s'était abattu sur Strasbourg après la mi-temps, Leonidas décida d'ôter ses chaussures, qu'il lança en direction de son entraîneur, préférant alors jouer pieds nus. Mais M. Eckling, l'arbitre suédois de la rencontre, refusa de le laisser jouer ainsi, appliquant le règlement qui interdisait un tel équipement. Leonidas rechaussa alors ses souliers, ce qui ne l'empêcha pas de marquer deux autres buts décisifs pendant la prolongation.

attaquants brillants, Sarosi et Zsengeller. Et, comme en matière de réalisme les Italiens sont passés maîtres, les contre-attaques de Piola et de Colaussi (deux buts chacun) font voler en éclats la défense magyare (4-2).

La petite victoire en or que remet le président de la République française, M. Albert Lebrun, au capitaine des vainqueurs, Giuseppe Meazza, restera donc en Italie quatre ans de plus.

L'équipe italienne résiste aux attaquants magyars : le gardien Olivieri est aidé par ses défenseurs Foni et Rava.



Brésil 1950

La quatrième Coupe du monde réunit 1 337 000 spectateurs. 22 matchs opposent les 13 équipes qualifiées (6 européennes, 5 sud-américaines, 2 nord-américaines). 88 buts ont été marqués (dont 3 penalties) et aucun joueur expulsé.

Les stades

Belo Horizonte

Estadio Independencia

12 000 spectateurs

Yougoslavie-Suisse : groupe 1

États-Unis-Angleterre : groupe 2

Uruguay-Bolivie : groupe 4

Curitiba

Estadio Durival de Breto

15 000 spectateurs

Espagne-États-Unis : groupe 2

Suède-Paraguay : groupe 3

Porto Alegre

Estadio Littoral

12 000 spectateurs

Yougoslavie-Mexique : groupe 1

Suisse-Mexique : groupe 1

Recife

Estadio E.C.R.

10 000 spectateurs

Chili-États-Unis : groupe 2

Rio de Janeiro

Estadio Maracanã

200 000 spectateurs

Brésil-Mexique : groupe 1

Brésil-Yougoslavie : groupe 1

Angleterre-Chili : groupe 2

Espagne-Chili : groupe 2

Espagne-Angleterre : groupe 2

Brésil-Suède : 2^e tour

Brésil-Espagne : 2^e tour

Brésil-Uruguay : finale

São Paulo

Estadio Pacaembu

55 000 spectateurs

Brésil-Suède : groupe 1

Suède-Italie : groupe 3

Italie-Paraguay : groupe 3

Uruguay-Espagne : 2^e tour

Uruguay-Suède : 2^e tour

Suède-Espagne : 2^e tour



Classement des buteurs

9 buts 
Ademir (Brésil)

5 buts 
Basora (Espagne), Schiaffino (Uruguay)

4 buts 
Chico (Brésil), Zarra (Espagne)

3 buts 
Cremaschi (Chili), Fatton (Suisse), Ghiggia et Miguez (Uruguay), Jeppson et Palmer (Suède), Tomasevic (Yougoslavie)

2 buts 
Andersson (Suède), Baltazar (Brésil), Cajkowski (Yougoslavie), Carapellese (Italie), Friaça et Jair (Brésil), Sundqvist (Suède), Zizinho (Brésil)

1 but 
Alfredo (Brésil), Bader (Suisse), Bolek (Yougoslavie), Casarin (Mexique), Gaetjens (États-Unis), Igoa (Espagne), López (Argentine), A. et F. López (Paraguay), Maneca (Brésil), Mannion (Angleterre), Mellberg (Suède), Mortensen (Angleterre), Muccinelli (Italie), Ognjanov (Yougoslavie), Pariani (États-Unis), Pandolfini (Italie), Perez (Uruguay), Prieto et Robledo (Chili), J. Souza (États-Unis), Varella et Vidal (Uruguay), Velasquez (Mexique)



L'Uruguayen Schiaffino, deuxième ex aequo avec cinq buts en quatre matches.

Les participants

Europe

Angleterre, Espagne, Italie, Suède, Suisse, Yougoslavie

Amérique du Nord

États-Unis, Mexique

Amérique du Sud

Bolivie, Brésil, Chili, Paraguay, Uruguay

Attaques

L'Uruguay est l'équipe la plus efficace devant le Brésil, à l'attaque canon, meilleur total.

Sur fond noir : moyenne du nombre de buts marqués par match (nombre de buts marqués).



Défenses

L'Angleterre, seule équipe à encaisser moins d'un but par match.

Sur fond noir : moyenne du nombre de buts encaissés par match (nombre de buts encaissés).





Groupe 1

Classement : 1. Brésil 4 pts ; 2. Yougoslavie 4 pts ; 3. Suisse 3 pts ; 4. Mexique 0 pt. Brésil et Yougoslavie qualifiés.

Brésil 4 - 0 Mexique
Ademir 2, Jair, BaltazarYougoslavie 3 - 0 Suisse
Tomasevic 2, OgnanovYougoslavie 4 - 1 Mexique
Bobek, Cajkovski II 2, TomasevicBrésil 2 - 2 Suisse
Alfredo, BaltazarBrésil 2 - 0 Yougoslavie
Ademir, ZizinhoSuisse 2 - 1 Mexique
Bader, Fattori

Groupe 3

Classement : 1. Suède 3 pts ; 2. Italie 2 pts ; 3. Paraguay 0 pt. Suède qualifiée.

Suède 3 - 2 Italie
Jeppson 2, AnderssonSuède 2 - 2 Paraguay
Sundqvist, PalmerItalie 2 - 0 Paraguay
Carapellese, Pandolfini

Poule finale

Brésil 7 - 1 Suède
(3 - 0)
Ademir (17*, 37*, 51*, 59*), Chico (39*, 87*), Maneca (85*)

Barbosa - Augusto, Juvenal, Bauer, Danilo, Bigode, Maneca, Zizinho, Ademir, Jair, Chico.

Uruguay 2 - 2 Espagne
(1 - 2)
Ghiggia (27*), Varela (72*)

Maspoli - M. Gonzales, Tejera, J. Gonzales, Varela, Andrade, Ghiggia, Perez, Miguez, Schiaffino, Vidal.

Brésil 6 - 1 Espagne
(3 - 0)
Ademir (15*, 21*), Chico (29*, 55*), Jair (57*), Zizinho (61*)

Barbosa - Augusto, Juvenal, Bauer, Danilo, Bigode, Friaça, Zizinho, Ademir, Jair, Chico.

Uruguay 3 - 2 Suède
(1 - 2)
Schiaffino (39*, 77*), Perez (84*)

Paz - M. Gonzales, Tejera, Gambetta, Varela, Andrade, Ghiggia, Perez, Miguez, Schiaffino, Vidal.

Suède 3 - 1 Espagne
(2 - 0)
Sundqvist (15*), Melberg (34*), Palmer (79*)

Svensson - Samuelsson, E. Nilsson, Andersson, G. Johansson, Gaerd, Jönsson, Melberg, Rydell, Palmer, Sundqvist.

Eizaguirre - Alonso, Asensi, Silva, Parra, Puchades, Basora, Hernandez, Zarra, Panizo, Juncosa.

Groupe 2

Classement : 1. Espagne 6 pts ; 2. Angleterre 2 pts ; 3. Chili 2 pts ; 4. États-Unis 2 pts. Espagne qualifiée.

Angleterre 2 - 0 Chili
Mortensen, MannionEspagne 3 - 1 États-Unis
Basora 2, ZarraÉtats-Unis 1 - 0 Angleterre
GaetjensEspagne 2 - 0 Chili
Basora, ZarraEspagne 1 - 0 Angleterre
ZarraChili 5 - 2 États-Unis
Robledo, Cremaschi 3, Prieto

Groupe 4

Uruguay qualifiée.

Uruguay 8 - 0 Bolivie
Perez, Schiaffino 2, Miguez 3, Ghiggia, Vidal.

Finale

Uruguay championne du monde. Brésil 2*.

Uruguay 2 - 1 Brésil
(0 - 0)
Schiaffino (68*), Ghiggia (81*)

Maspoli - Matias Gonzales, Tejera - Gambetta, Varela, Andrade - Ghiggia, Perez, Miguez, Schiaffino, Moran.

Barbosa - Augusto, Juvenal, Bauer, Danilo, Bigode - Friaça, Zizinho, Ademir - Jair, Chico.

Lopez (entraîneurs) Costa

16 juillet 1950 à Rio de Janeiro (Maracanã) 2-1 (0-0), 185 000 spectateurs officiels (205 000 officieux) ; arbitre : M. Reader (Angleterre)

* Le tournoi quadrangulaire excluait une finale. Pourtant, le dernier match disputé entre l'Uruguay et le Brésil, déjà assurés des deux premières places, fut considéré comme telle.

Classement final : 1. Uruguay 5 pts (+ 2) ; 2. Brésil 4 pts (+ 10) ; 3. Suède 2 pts (- 5) ; 4. Espagne 1 pt (- 7).

Le groupe champion du monde était constitué de :

Andrade Victor Rodriguez, milieu - Gambetta Schubert, milieu - Ghiggia Alcides Edgardo, attaquant - Gonzalez Juan Carlos, milieu - Gonzalez Matias, défenseur - Maspoli Roque Gaston, gardien - Miguez Omar Oscar, attaquant - Moran Rubén, attaquant - Paz Anibal, gardien - Perez Julio, attaquant - Schiaffino Juan Alberto, attaquant - Tejera Eusebio, défenseur - Varela Obdulio Jacinto, défenseur - Vidal Ernesto José, attaquant - Britos Julio César, attaquant - Burguenio Juan, attaquant - Martinez William, défenseur - Ortuño Washington, milieu - Pini Rodolfo, milieu - Romero Carlos, attaquant - Torijo Luis Alberto, attaquant - Vilches Héctor, défenseur - Lopez Juan, entraîneur.



J. N. Gaetjens, un joueur haïtien portant le maillot américain (à droite), élimine l'Angleterre lors de la première apparition de celle-ci en Coupe du monde en marquant le seul but de la rencontre.

Uruguay : deuxième titre pour la Céleste... vingt ans après

Sur le terrain du rival et voisin brésilien, l'équipe d'Uruguay plonge le Brésil dans la désolation en s'imposant par 2 buts à 1 devant 200 000 spectateurs rassemblés dans le plus grand stade du monde : le Maracanã, à Rio de Janeiro.

Pendant sept ans (1939-1946), le football mondial a dû rester en sommeil, endormi qu'il était par les événements dramatiques d'une guerre meurtrière. La paix revenue, les dirigeants de la FIFA peuvent enfin le réveiller. En 1946, le premier congrès de l'après-guerre va être historique : il commence par donner à la Coupe du monde le nom de Jules Rimet, son président depuis vingt-cinq ans. Il enregistre ensuite – quel événement ! – l'adhésion tardive mais spectaculaire des fédérations britannique et soviétique. Il décide enfin de confier l'organisation de la quatrième Coupe du monde au Brésil, révélation de l'épreuve 1938 et domaine du football roi, qui construira tout spécialement à Rio un stade géant de 150 000 places, le Maracanã. La France, éliminée sur le terrain par la Yougoslavie après

trois matchs très indécis (1-1, 1-1, 2-3 après prolongation à Florence), est l'objet d'un véritable feuilleton au cours duquel, d'abord heureuse d'être repêchée par la FIFA, elle revient sur sa décision et finit par déclarer forfait.

Pas de Français donc, mais, pour la première fois, des Anglais au sein d'une délégation européenne forte de six équipes, dont l'Italie championne, opposée à un groupe de cinq pays sud-américains où figure de nouveau l'Uruguay, revigoré, mais où brille encore par son absence l'Argentine, décimée, il est vrai, par la fuite de ses meilleurs joueurs vers l'Europe. La compétition démarre pour la première fois selon une nouvelle formule championnat, les treize équipes étant réparties en quatre groupes inégaux : deux fois quatre, une fois trois et une fois deux.

Les coups de tonnerre ou coups d'éclat secouent aussitôt l'épreuve avec l'élimination de l'Italie, victime d'une

Les futurs vainqueurs quelques instants avant la finale.

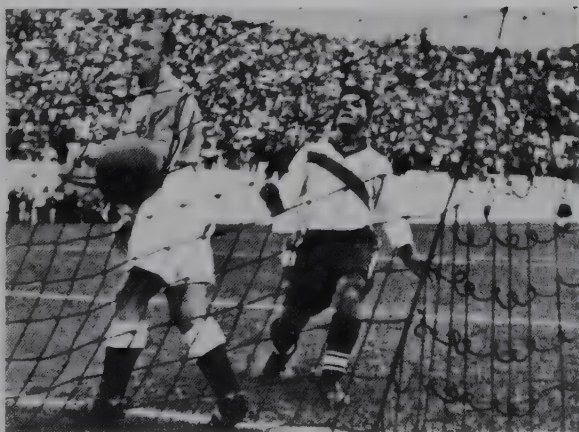


brillante formation suédoise dont le calcio va plus tard tirer profit en recrutant ses vedettes, en particulier le célèbre trio milanais Gren-Nordhal-Liedholm. Mais c'est surtout à Belo Horizonte, le jeudi 29 juin, que se produit un véritable gag sportif : la grande Angleterre, qui arrive pleine de morgue et d'ambition, y affronte sourire aux lèvres la modeste sélection des États-Unis. C'est alors que le monde entier est stupéfait en apprenant qu'un but marqué par un certain Gaetjens a provoqué l'incroyable défaite (1-0) de l'Angleterre, celle des Ramsey, Wright, Mannion, Mortensen, Finney, qui comptent parmi les meilleurs joueurs du monde.

L'Uruguay sème la désolation

Le premier tour a confirmé par ailleurs la valeur exceptionnelle de la « seleção » brésilienne et le retour en force de l'Uruguay, favorisé il est vrai par un calendrier rêvé : un seul match pour une victoire écrasante (8-0) sur les Boliviens. Mais il a consacré aussi les possibilités et l'ambition des Suédois et des Espagnols, seuls Européens qualifiés pour un deuxième tour décisif, à jouer en poule là aussi, contre Brésiliens et Uruguayens.

Un deuxième tour qui démarre en fanfare puisque, dès la première rencontre Brésil-Suède à Maracanã, devant 150 000 Cariocas déchaînés, la défense scandinave vole en éclats (7-1) sous les coups de l'avant-centre brésilien Ademir, auteur de quatre buts à lui seul. Les Brésiliens paraissent alors foncer tête baissée vers le triomphe final que tout un peuple attend dans la fièvre. D'autant plus que l'Uruguay est tenu en échec (2-2), par une vaillante équipe espagnole, à son tour victime des canonnières brésiliens (6-1), avant que les ex-champions du monde 1930 ne préservent une petite chance de gagner, en s'imposant difficilement devant les Suédois (3-2).



Le fait d'armes de l'attaquant américain J. N. Gaetjens, qui inscrit le but de la victoire des États-Unis contre les Anglais, fondateurs du football. Au premier plan, dépité, le gardien anglais B. Williams.



Le président de la FIFA et créateur de la Coupe du monde, Jules Rimet (à droite), remet le trophée au capitaine uruguayen Obdulio Varela.

Le 16 juillet 1950, à 15 heures, la gigantesque arène du Maracanã déborde de partout ; 200 000 supporters l'ont prise d'assaut depuis le matin, brandissant drapeaux vert et or, banderoles, chantant à tue-tête leur hymne « Brasil ha de ganhar » (« le Brésil doit gagner »). Eh oui ! le Brésil doit gagner ! Mais cette Coupe du monde aura été jusqu'à son aboutissement une boîte à surprises, et la dernière va être de taille ! L'ultime coup de théâtre éclate avec la défaite du Brésil (2-1, but victorieux de Ghiggia à la 81^e minute), provoquant dans tout le pays un véritable deuil national. Le stade est tout à coup silencieux, 200 000 spectateurs souvent en larmes assistent atterrés à la remise de la coupe que Jules Rimet tend au capitaine uruguayen Obdulio Varela. Près de ce dernier rit et chante son coéquipier Victor Andrade, demi gauche de cette équipe 1950, qui vient de rejoindre dans l'histoire de la Coupe du monde son oncle José Leandro Andrade, demi droit des champions du monde 1930.

Un nommé Gaetjens

Joseph Nicolas Gaetjens, né le 19 mars 1924 à Haïti, est devenu le footballeur le plus célèbre des États-Unis et du monde entier le jeudi 29 juin 1950, sur un seul coup de pied qui lui a valu de marquer un but historique au cours du match Angleterre-États-Unis joué dans l'Estadio Independencia de Belo Horizonte devant 12 000 spectateurs. Un but qui consommait l'incroyable défaite de l'Angleterre à l'occasion de ses débuts en Coupe du monde. Gaetjens, qui appartenait au Brookhattan Football Club de New York, devait ensuite faire carrière professionnelle en France, à Troyes, au Racing Club de Paris puis à l'Olympique d'Alès, avant de retourner à Haïti, où il mourut en 1964.

Suisse 1954

La cinquième Coupe du monde réunit 943 000 spectateurs. 26 matchs opposent les 16 équipes qualifiées (12 européennes, 2 sud-américaines, 1 nord-américaine et 1 asiatique). 140 buts ont été marqués. C'est la plus forte moyenne de buts par match (5,38) de l'histoire du tournoi.



Les stades

Bâle
Saint-Jakob
50 000 places

Berne
Wankdorf
65 000 places
finale

Genève
Stade des Charmilles
35 000 places

Lausanne
Stade de la Pontaise
50 000 places

Lugano
Cornaredo
32 000 places

Zurich
Hardturm Stadion
40 000 places

Classement des buteurs

11 buts

Kocsis (Hongrie)



6 buts

Morlock (RFA), Probst (Autriche)



5 buts

Hügi (Suisse)



4 buts

Ballamann (Suisse), Borgès (Uruguay), Hidegkuti et Puskas (Hongrie), Rahn, Schäfer et O. Walter (RFA)



3 buts

Anoul (Belgique), Burhan (Turquie), Czibor (Hongrie), Hohberg (Uruguay), Lofthouse (Angleterre), Miguez (Uruguay), Stojaspal (Autriche), Suat (Turquie), Wagner (Autriche), F. Walter (RFA)



2 buts

Abbadie (Uruguay), Broadis (Angleterre), Didi (Brésil), Julinho (Brésil), A. Körner (Autriche), Lantos (Hongrie), Lefter (Turquie), Ocwirc (Autriche), Palotas (Hongrie), Pinga (Brésil), Schiaffino (Uruguay)



1 but

Ambrois (Uruguay), Balcazar (Mexique), Baltazar (Brésil), Boniperti (Italie), Coppens (Belgique), Erol (Turquie), Fatton (Suisse), Finney (Angleterre), Frignani (Italie), Galli (Italie), Hermann et Klodt (RFA), Kopa (France), Lorenzi (Italie), Milutinovic (Yougoslavie), Mullen (Angleterre), Mustafa (Turquie), Naranjo (Mexique), Nesti (Italie), Pandolfini (Italie), Pfaff (RFA), D. Santos (Brésil), Toth (Hongrie), Vincent (France), Varela (Uruguay), Wilshaw (Angleterre), Zebec (Yougoslavie)



Kocsis a établi le meilleur total depuis la Coupe du monde de 1930 avec 11 buts en cinq matches.

Europe

Angleterre, Allemagne (RFA), Autriche, Belgique, Écosse, France, Hongrie, Italie, Suisse, Tchécoslovaquie, Turquie, Yougoslavie

Amérique du Nord

Mexique

Amérique du Sud

Brésil, Uruguay

Asie

Corée du Sud

Les finalistes se sont imposés grâce à leurs attaques. Record absolu et relatif pour la Hongrie.

Sur fond noir : moyenne du nombre de buts marqués par match (nombre de buts marqués).



Les Allemands et les Hongrois ont sacrifié la défense à l'attaque.

Sur fond noir : moyenne du nombre de buts encaissés par match (nombre de buts encaissés).



Groupe 1

Classement : 1. Brésil 3 pts (+5) ; 2. Yougoslavie 3 pts (+1) ; 3. France 2 pts (+4) ; 4. Mexique 0 pt. Brésil et Yougoslavie qualifiés.

Yougoslavie Milutinovic	1 - 0	France
Brésil Baltazar, Didi, Pinga 2, Julinho	5 - 0	Mexique
France Vincent, Cardenas (c.s.c.), Kopa	3 - 2	Mexique Naranjo, Balcazar
Brésil Didi	1 - 1	Yougoslavie a.p. Zebec

Groupe 2

Classement : 1. Hongrie 4 pts ; 2. Allemagne (RFA) 2 pts (-2) ; 3. Turquie 2 pts (+4) ; 4. Corée du Sud 0 pt. Hongrie et Allemagne (RFA) qualifiées.

Hongrie Czibor, Kocsis 3, Puskas 2, Lantos, Palotas 2	9 - 0	Corée du Sud
Allemagne (RFA) Klodt, Morlock, Schäfer, O. Walter	4 - 1	Turquie Suat
Hongrie Hidegkuti 2, Kocsis 4, Puskas, Toth	8 - 3	Allemagne (RFA) Pfaff, Herrmann, Rahn
Turquie Burhan 3, Erol, Lefter, Suat 2	7 - 0	Corée du Sud
Allemagne (RFA) Morlock 3, O. Walter, Schäfer 2, F. Walter	7 - 2	Turquie match d'appui pour la 2 ^e place Mustafa, Lefter

Quarts de finale

Autriche, Uruguay, Allemagne et Hongrie qualifiés.

Autriche Wagner (25*, 28*, 53*), A. Körner (26*, 34*), Ocwirk (32*), Probst (77*)	7 - 5	Suisse (5 - 4) Ballaman (16*, 37*), Hügi (17*, 19*), Hanappi (60*)
Schmied - Hanappi, Barschandt, Ocwirk, Happel, Koller, R. Körner, Wagner, Stojaspal, Probst, Casali 1, A. Körner.		Parlier - Neury, Kernen, Eggimann, Bocquet, Antenen, Vonlanthen, Hügi II, Ballaman, Hanappi, Fattton.
Uruguay Borges (5*), Varela (38*), Schiaffino (46*), Ambrois (77*)	4 - 2	Angleterre (2 - 1) Lofthouse (15*), Finney (68*)
Maspoli - Santamaria, Martinez, Andrade, Varela, Cruz, Abbadie, Ambrois, Miguez, Schiaffino, Borges.		Merrick - Staniforth, Byrne, Mc Garry, Wright, Dickinson, Matthews, Broadis, Lofthouse, Wilshaw, Finney.
Allemagne (RFA) Rahn (10*), Horvat (86*)	2 - 0	Yougoslavie (1 - 0)
Turek - Laband, Kohlmeyer, Eckel, Liebrich, Mai, Rahn, Morlock, O. Walker, F. Walter, Schäfer.		Beara - Stankovic, Crnkovic, Cajkovski I, Horvat, Boskov, Milutinovic, Mitic, Bobek, Vukas, Zebec.
Hongrie Hidegkuti (4*), Kocsis (7*, 88*), Lantos (60*)	4 - 2	Brésil (2 - 1) Djalma Santos (18*), Julinho (66*)
Grosics - Buzanszky, Lantos, Bozsik, Lorant, Zakarias, M. Toth, Kocsis, Hidegkuti, Czibor, J. Toth.		Castilho - D. Santos, N. Santos, Brandaozinho, Pinheiro, Bauer, Julinho, Didi, Indio, Tozzi, Humberto, Maurinho.
Bozsik (71*) (expulsion)		N. Santos (71*)

Groupe 3

Classement : 1. Uruguay 4 pts (+9) ; 2. Autriche 4 pts (+6) ; 3. Tchécoslovaquie 0 pt (-7). Uruguay et Autriche qualifiés.

Autriche Probst	1 - 0	Écosse
Uruguay Miguez, Schiaffino	2 - 0	Tchécoslovaquie
Autriche Stojaspal 2, Probst 3	5 - 0	Tchécoslovaquie
Uruguay Borges 3, Miguez 2, Abbadie 2	7 - 0	Écosse

Groupe 4

Classement : 1. Angleterre 3 pts ; 2. Suisse 2 pts (-1) ; 3. Italie 2 pts (+3) ; 4. Belgique 1 pt. Angleterre et Suisse qualifiées.

Angleterre Broadis 2, Lofthouse 2	4 - 4	Belgique a.p. Anoul 2, Coppens, Dickinson
Suisse Ballaman, Hügi	2 - 1	Italie Boniperti
Angleterre Mullen, Wilshaw	2 - 0	Suisse
Italie Pandolfini, Galli, Frigani, Lorenzi	4 - 1	Belgique Anoul
Suisse Hügi 2, Ballaman, Fattton	4 - 1	Italie match d'appui pour la 2 ^e place Nesti

L'Allemagne inscrit le but de la victoire par son attaquant Helmut Rahn.



Demi-finales

Allemagne (RFA) et Hongrie qualifiées pour la finale.
Autriche et Uruguay pour le match de classement.

Allemagne (RFA)

Schäfer (31^a), Morlock (31^a),
F. Walter (56^a, 65^a), O. Walter (47^a, 89^a)

Turek – Posipal, Kohlmeyer, Eckel,
Liebrich, Mai, Rahn, Morlock,
O. Walter, F. Walter, Schäfer.

Hongrie

Czibor (12^a), Hidegkuti (47^a),
Kocsis (109^a, 117^a)

Grosics – Buzanszky, Lantos, Bozsik,
Lorant, Zakarias, Budai, Kocsis, Palotas,
Hidegkuti, Czibor.

6 – 1 Autriche

(1 – 0)
Probst (52^a)

Zeman – Hanappi, Schleger, Ocwirk,
Happel, Koller, R. Körner, Wagner,
Stojaspal, Probst, A. Körner.

4 – 2 Uruguay

a.p.
(1 – 0)
(2 – 2)
Hohnberg (76^a, 87^a)

Maspoli – Santamaria, Martinez, Andrade,
Carballo, Cruz, Souto, Ambrosio, Schiaffino,
Hohberg, Borges.

Match de classement

Autriche 3^a, Uruguay 4^a

Autriche

Stojaspal (16^a), Cruz (59^a, c.s.c.), Ocwirk (79^a)

Schmied – Hanappi, Kollmann,
Barschandt – Ocwirk, Koller – R. Körner,
Wagner, Dienst, Stojaspal, Probst.

3 – 1 Uruguay

(1 – 1)
Hohberg (21^a)

Maspoli – Santamaria, Martinez, Andrade,
Carballo, Cruz, Abbadie, Hohberg,
Mendez, Schiaffino, Borges.

Finale

Allemagne (RFA) championne du monde, Hongrie 2^a

Allemagne (RFA) 3 – 2 Hongrie

Morlock (11^a), Rahn (18^a, 84^a) (2 – 2) Puskas (6^a), Czibor (9^a)

Turek – Posipal, Liebrich,
Kohlmeyer – Eckel, Mai, Rahn,
Morlock, O. Walter, F. Walter, Schäfer.

Grosics – Buzanszky, Lorant, Lantos
– Bozsik, Zakarias – Czibor, Kocsis,
Hidegkuti, Puskas, Toth J.

Herberger (entraîneurs) Sebes

4 juillet 1954 à Berne (Wankdorf), 60 000 spectateurs
Arbitre : M. Ling (Angleterre).

Bauer Hans, défenseur – Biesinger Ulrich, attaquant – Eckel Horst, milieu –
Erhard Herbert, défenseur – Hermann Richard, attaquant – Kohlmeyer Werner, défenseur
– Klodt Bernhard, attaquant – Kubsch Heinz, gardien – Kwiatkowski Heinz, gardien –
Laband Fritz, défenseur – Liebrich Werner, défenseur – Mai Karl, défenseur –
Mebus Paul, défenseur – Metzner Karl-Heinz, attaquant – Morlock Maximilian, milieu –
Pfaff Alfred, milieu – Posipal Josef, défenseur – Rahn Helmut, attaquant –
Schäfer Hans, attaquant – Turek Anton, gardien – Walter Fritz, milieu –
Walter Ottmar, attaquant – Herberger Josef, entraîneur.



Le premier triomphe sportif allemand depuis 1945

Battus 8 à 3 au premier tour par les fantas-tiques joueurs hongrois emmenés par Ferenc Puskas, les Allemands réussissent à rempor-ter le match qu'il ne fallait pas perdre face à ces mêmes Hongrois (3-2).

Ce 4 juillet 1954, il pleut dru sur le Wankdorf de Berne, qui accueille la finale de la cinquième Coupe du monde et s'apprête à fêter la grande équipe de Hongrie. Qui pourrait imaginer, en effet, que les Hongrois ne seront pas sacrés à l'issue de ce match annoncé comme une simple formalité ? Personne n'a oublié que leur adversaire du jour, la RFA, les Hongrois l'ont déjà écrasé au premier tour, sur le score de 8-3. Alors... Et puis cette équipe de Hongrie a été la première à battre l'Angleterre à Wembley, en 1953. Invaincue depuis 31 matchs, elle possède les meilleurs attaquants du monde, avec Kocsis (4 buts à lui seul contre les Allemands), Puskas, Hidegkuti.

Pourtant, parce que justement il s'agit de l'Allemagne, il y aurait grand intérêt à se méfier. Pour la toute jeune République fédérale, l'apparition de ses footballeurs en finale de Coupe du monde, moins de dix ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, représente un événement de première grandeur : l'Allemagne est de nouveau acceptée au concert des nations. Ce sentiment pousse les footballeurs comme tout le pays. Certes, ils n'additionnent pas autant de talents que la superbe Hongrie. Mais ils sont la somme aboutie de onze énergies soudées par la même volonté et par les difficultés de leur parcours. Pendant que les Hongrois volaient de succès en démonstration (25 buts marqués en quatre matchs !) et finissaient par accomplir ce qui paraissait le plus délicat, à savoir venir à bout des deux grandes équipes sud-américaines, le Brésil et l'Uruguay, les Allemands devaient lutter ferme après leur défaite initiale contre les Hongrois, et avoir recours à un match de barrage contre la Turquie en fin de premier tour.



L'attaquant hongrois Ferenc Puskas, surnommé le « Major galopant », fut l'âme de la meilleure équipe du monde des années 1950. Après la révolution de 1956, il s'exila et fit une brillante carrière en Espagne (Real Madrid).

La foire aux buts

La Coupe du monde de 1954 restera comme la plus prolifique en buts marqués (140). Aucun des 26 matchs ne s'est terminé sur un 0-0, et les spectateurs de huit rencontres ont vu plus de six buts : Autriche-Suisse (quart de finale) 7-5, Hongrie-Corée du Sud (premier tour) 9-0, Hongrie-RFA (premier tour) 8-3, RFA-Turquie (barrage) 7-2, Angleterre-Belgique (premier tour) 4-4, Turquie-Corée du Sud (premier tour) 7-0, Uruguay-Écosse (premier tour) 7-0, RFA-Autriche (demi-finale) 6-1.

Les raisons d'une telle abondance ? Il y avait, à l'évidence, un grand écart de valeur entre les équipes. Sur le plan tactique, les pays sont à des stades très différents d'organisation ou, au contraire, d'improvisation. Dans un contexte de jeu très débridé, de grands attaquants ont pu s'exprimer avec aisance : les Hongrois Kocsis (meilleur buteur avec 11 buts), Puskas, Hidegkuti, Czibor, les Brésiliens Julinho et Didi, les Uruguayens Schiaffino et Abbadie, les Allemands Fritz Walter, Morlock, Rahn, le Suisse Hügi...

La Hongrie si près du but

Néanmoins, en demi-finale, leur triomphe contre l'Autriche (6-1) a démontré leur forme ascendante, tandis que la Hongrie a dû se passer de son grand attaquant, Ferenc Puskas, blessé lors du premier match contre les Allemands. Il fait sa rentrée pour la finale, mais est-ce une bonne chose ? Au bout de dix minutes, ces quelques questions ne semblent plus de mise. Puskas a marqué d'entrée, la Hongrie mène 2-0 et la démonstration du premier tour se répète. Les Allemands ne perdent pas pied cependant et, à leur tour, marquent deux fois rapidement. C'est désormais le mental des Hongrois, étonnés par cette résistance, qui en prend un coup. La finale devient un combat d'une grande âpreté et, à ce jeu-là, les Allemands sont les plus résistants. À six minutes de la fin, le robuste Rahn marque un troisième but. Celui de la victoire insoupçonnée. Six minutes perdues pour quatre ans d'invincibilité et la Hongrie ne sera pas championne du monde. Le drapeau allemand flotte au sommet du football international. L'événement marquera toute la nation, au point que, vingt-cinq ans plus tard, le grand cinéaste Rainer Werner Fassbinder situera la scène finale de son film *le Mariage de Maria Braun* le jour de cette historique victoire.



La remontée allemande prend tournure. Menés 2-0 après huit minutes de jeu, les Allemands de l'Ouest par l'entremise de leur milieu de terrain Maximilian Morlock, réduisent l'écart dès la 10^e minute.

Sous l'œil de l'arbitre anglais M. Ling, les Allemands se lancent à l'assaut du but défendu par le gardien hongrois Grosics. Ce dernier s'inclinera à trois reprises devant Morlock et Helmut Rahn (deuxième à partir de la gauche).



Suède 1958

La sixième Coupe du monde réunit 868 000 spectateurs. 35 matchs opposent les 16 équipes qualifiées (12 européennes, 3 sud-américaines et 1 nord-américaine). 126 buts ont été marqués dont 7 penalties, et 2 joueurs ont été expulsés.

Les stades

Boras

Ryavallen

21 300 places, groupe 4

Eskilstuna

Tunavallen

22 000 places, groupe 2

Göteborg

Nya Ullevi

51 500 places, groupe 4

Haelsingborg

Olympiastadion

30 000 places, groupe 1

Halmstad

Oerjans Vall

22 000 places, groupe 1

Malmö

Malmöstadion

34 000 places, groupe 1

Norrköping

Idrottsparken

30 100 places, groupe 2

Sandviken

Jernvallen

20 000 places, groupe 3

Stockholm

Solna Fotbollstadion

52 400 places groupe 3

finale

Uddevalla

Rimnersvallen

20 000 places, groupe 4

Västerås

Arosvallen

20 000 places, groupe 2



Le 500^e but

L'Écossais Robert Collins a inscrit le 500^e but de l'histoire de la Coupe du monde lors du match Paraguay-Écosse, 3-2.

Classement des buteurs

13 buts

Fontaine (France)



6 buts

Pelé (Brésil), Rahn (RFA)



5 buts

McParland (Irlande du Nord), Vava (Brésil)



4 buts

Hamrin et Simonsson (Suède), Tichy (Hongrie),

Zikan (Tchécoslovaquie)



3 buts

Corbatta (Argentine), Kopa et Piantoni (France),

Romero (Paraguay), Schäfer (RFA),

Veselinovic (Yougoslavie)



2 buts

Aguero (Paraguay), Allchurch (Galles),
Altafini (Brésil), Amarilla (Paraguay), Dvorak, Farajsi et
Hovorka (Tchécoslovaquie), Illyin et V. Ivanov (URSS),
Kevan (Angleterre), Liedholm (Suède), Ogjanovic et
Petakovic (Yougoslavie), Seeler (RFA), Wisniewski (France)



1 but

Avio (Argentine), Baird (Écosse), Belmonte
(Mexique), Boszik (Hongrie), John Charles (Galles),
Cieslaczek (RFA), Collins (Écosse), Cush (Irlande du
Nord), Didi (Brésil), Douis (France), Finney (Angleterre),
Gren (Suède), Haynes (Angleterre), Koller (Autriche),
Körner (Autriche), Medwin (Galles), Menendez
(Argentine), Mudie et Murray (Écosse), Parodi et Ré
(Paraguay), Sandor (Hongrie), Nilton Santos (Brésil),
Simonian (URSS), Skoglund (Suède), Vincent (France),
Zagallo (Brésil)



Just Fontaine inscrit son 9^e but contre le Brésil.
Il est en route pour établir le record absolu de buts
en une seule Coupe du monde (13).

Les participants

Europe

Allemagne (RFA), Autriche, Angleterre, Écosse, France, Hongrie,
Irlande du Nord, pays de Galles, Suède, Tchécoslovaquie, URSS,
Yougoslavie

Amérique du Nord

Mexique

Amérique du Sud

Argentine, Brésil, Paraguay

Attaques

*La France fait mieux que le
Brésil : meilleure moyenne
et meilleur total.*

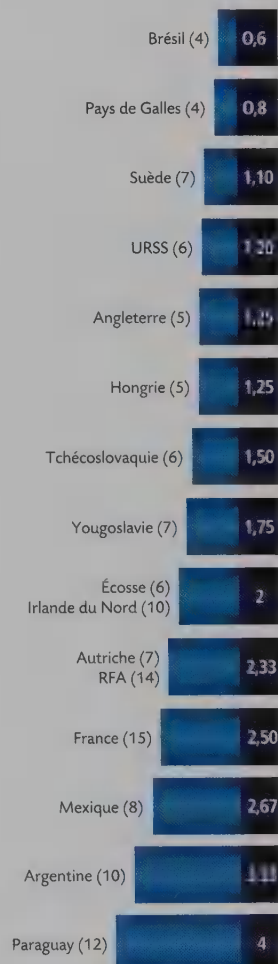
Sur fond noir : moyenne du nombre
de buts marqués par match
(nombre de buts marqués).



Défenses

*Le Brésil gagne
à bien défendre.*

Sur fond noir : moyenne du nombre
de buts encaissés par match
(nombre de buts encaissés).



Groupe 1

Classement : 1. Allemagne (RFA) 4 pts ; 2. Irlande du Nord 3 pts (1) ; 3. Tchécoslovaquie 3 pts (+4) ; 4. Argentine 2 pts.
 Allemagne (RFA) et Irlande du Nord qualifiées.

Allemagne (RFA)	3 - 1	Argentine
Rahn 2, Seeler		Corbatta
Irlande du Nord	1 - 0	Tchécoslovaquie
Cush		
Allemagne (RFA)	2 - 2	Tchécoslovaquie
Schäfer, Rahn		Dvorak, Zikan
Argentine	3 - 1	Irlande du Nord
Corbatta, Menendez, Avio		McParland
Allemagne (RFA)	2 - 2	Irlande du Nord
Rahn, Seeler		McParland 2
Tchécoslovaquie	6 - 1	Argentine
Zikan 2, Farajsi 2, Dvorak, Hovorka		Corbatta
Irlande du Nord	2 - 1	Tchécoslovaquie
McParland 2	match d'appui pour la 2 ^e place	Zikan

Groupe 2

Classement : 1. France 4 pts (44) ; 2. Yougoslavie 4 pts (11) ; 3. Paraguay 3 pts ; 4. Écosse 1 pt.
 France et Yougoslavie qualifiées.

Yougoslavie	1 - 1	Écosse
Petakovic		Murray
France	7 - 3	Paraguay
Fontaine 3, Piantoni, Wisniewski, Kopa, Vincent		Amarilla 2, Romero
Paraguay	3 - 2	Écosse
Aguero, Re, Romero		Mudie, Collins
Yougoslavie	3 - 2	France
Veselinovic 2, Petakovic		Fontaine 2
France	2 - 1	Écosse
Kopa, Fontaine		Baird
Paraguay	3 - 3	Yougoslavie
Parodi, Aguero, Romero		Ogjanovic 2, Veselinovic

Quarts de finale

Allemagne (RFA), France, Suède et Brésil qualifiées.

Allemagne (RFA)	1 - 0	Yougoslavie
Rahn (12')	(1 - 0)	
Herkenrath - Stollenwerk, Juskowiak, Eckel, Erhardt, Szymaniak, Rahn, F. Walter, Seeler, Schmidt, Schäfer.		Krivokuca - Sijakovic, Crnkovic, Boskov, Zebec, Krstic, Petakovic, Ogjanovic, Milutinovic, Veselinovic, Rajkov.
France	4 - 0	Irlande du Nord
Wisniewski (44'), Fontaine (56', 64'), Piantoni (68')	(1 - 0)	
Abbès - Kaelbel, Lerond, Penverne - Jonquet, Marcel - Wisniewski, Fontaine, Kopa, Piantoni, Vincent.		Gregg - Keith, Mc Michael, Blanchflower, Cunningham, Cush, Bingham, Casey, Scott, Mc Ilroy, Mc Parland.
Suède	2 - 0	URSS
Hamrin (49'), Simonsson (87')	(0 - 0)	
Svensson - Bergmark, Axbom, Börjesson, Gustavsson, Parling, Hamrin, Gren, Simonsson, Liedholm, Skoglund.		Yachine - Kessarov, Kuznetsov, Voinov, Krischevski, Zarev, A. Ivanov, Simonian, Salnikov, Iljin.
Brésil	1 - 0	Pays de Galles
Pelé (65')	(0 - 0)	
Gilmar - Sordi, N. Santos, Zito, Bellini, Orlando, Garrincha, Didi, Altafini, Pelé, Zagallo.		Kelsey - Williams, Hopkins, Sullivan, M. Charles, Bowen, Medwin, Hewitt, Webster, Allchurch, Jones.

Groupe 3

Classement : 1. Suède 5 pts ; 2. Pays de Galles 3 pts (0) ; 3. Hongrie 3 pts (+4) ; 4. Mexique 1 pt.
 Suède et Pays de Galles qualifiées.

Suède	3 - 0	Mexique
Simonsson 2, Liedholm		
Hongrie	1 - 1	Pays de Galles
Bozsik		J. Charles
Mexique	1 - 1	Pays de Galles
Belmonte		Allchurch
Suède	2 - 1	Hongrie
Hamrin 2		Tichy
Suède	0 - 0	Pays de Galles
Hongrie	4 - 0	Mexique
Tichy 2, Sandor, Gonzalez		
Pays de Galles	2 - 1	Hongrie
Allchurch, Medwin	match d'appui pour la 2 ^e place	Tichy

Groupe 4

Classement : 1. URSS 5 pts (11) ; 2. Angleterre 3 pts (0) ; 3. Autriche 1 pt ; 4. Brésil 0 pt.
 URSS et Angleterre qualifiées.

URSS	2 - 2	Angleterre
Simonian, V. Ivanov		Kevan, Finney
Brésil	3 - 0	Autriche
Altafini 2, N. Santos		
Brésil	0 - 0	Angleterre
URSS	2 - 0	Autriche
Iljin, V. Ivanov		
Brésil	2 - 0	URSS
Vava 2		
Angleterre	2 - 2	Autriche
Haynes, Kevan		Koller, Körner
URSS	1 - 0	Angleterre
Iljin	match d'appui pour la 2 ^e place	

Le premier onze brésilien à remporter la Coupe du monde. Quatre autres feront de même en 1962, 1970, 1994 et 2002.



Demi-finales

Suède et Brésil qualifiés pour la finale,
France et Allemagne (RFA) pour le match de classement.

Suède 3 - 1 Allemagne (RFA)
(1 - 1)

Skoglund (33°), Gren (80°), Hamrin (88°)

Herkenrath - Stollenwerk, Juskowiak,
Eckel, Erhardt, Szymaniak, Rahn, F.
Walter, Seeler, Schäfer, Cieslarczyk.
Juskowiak (59°)

expulsion

Brésil 5 - 2 France
(2 - 1)

Vava (2°), Didi (39°), Pelé (52°, 64°, 75°)

Gilmar - de Sordi, N. Santos, Zito,
Bellini, Orlando, Garrincha, Didi,
Altafini, Pelé, Zagallo.

Abbès - Kaelbel, Lerond, Penverne -
Jonquet, Marcel - Wisniewski, Fontaine,
Kopa, Piantoni, Vincent.

Match de classement

France 3, Allemagne (RFA) 4

France 6 - 3 Allemagne (RFA)
(3 - 1)

Fontaine (15°, 36°, 77°, 89°),
Kopa (27°), Douis (50°)

Abbès - Kaelbel, Lafont, Lerond -
Penverne, Marcel - Wisniewski, Douis,
Kopa, Fontaine, Vincent.

Kwiatkowski - Stollenwerk, Erhardt,
Schnellinger, Wewers, Szymaniak, Rahn,
Sturm, Kelbassa, Schäfer, Cieslarczyk.

Finale

Brésil champion du monde, Suède 2.

Brésil 5 - 2 Suède
(2 - 1)

Vava (9°, 32°), Pelé (55°, 90°), Zagallo
(68°)

Gilmar - Djalma Santos, Bellini,
Orlando, Nilton Santos - Zito, Didi -
Garrincha, Vava, Pelé, Zagallo.

Svensson - Bergmark, Gustavsson,
Axbom - Börjesson, Parling - Hamrin,
Gren, Simonsson, Liedholm, Skoglund.

Feola (entraîneurs) Raynor

29 juin 1958 à Stockholm (Rasunda Stadion), 49 737 spectateurs
Arbitre : M. Guigue (France).

Le groupe champion du monde était constitué de :

Bellini Hideraldo Luiz, défenseur - Canhotoiro, attaquant - Castilho Carlos José, gardien
- De Sordi Nilton, défenseur - Dida Edson Alves de Santarosa, attaquant - «Didi» Waldir
Pereira, milieu - Dino Sani, milieu - «Garrincha» M. dos Santos, attaquant - Gilmar dos
Santos Neves, gardien - Gino Orlando, attaquant - Joel Antonio Martins, attaquant -
Mauro Ramos de Oliveira, milieu - Mazola José Altafini, attaquant - Moacyr, attaquant
- Santos Djalma, défenseur - Santos Nilton, défenseur - Orlando Pecanha de C., défenseur
- «Pelé» Edson Arantes do Nascimento, attaquant - «Vava» Edvaldo Izidio Neto,
attaquant - Zagallo Mario Jorge Lobo, attaquant - Jose Ely Miranda «Zito»,
milieu - Zozimo Alves Calazans, milieu - Feola Vicente, entraîneur.



Palmarès 1958

Premier titre pour les Brésiliens et un certain Pelé

Enfin ! Pour sa deuxième finale en trois tournois, le Brésil remporte le titre tant convoité. La France écrit sa première page de gloire dans le football international.

Deux équipes ont principalement marqué la sixième Coupe du monde, disputée en Suède au printemps 1958 : le Brésil et la France. L'équipe de France en fut la divine surprise. Au cours des mois précédents, de médiocres résultats n'avaient pas incité à l'optimisme concernant ses chances. Or une surprenante mise en route contre le Paraguay (7-3) lui assura la confiance qui lui permit de surmonter une défaite contre sa bête noire de l'époque, la Yougoslavie (2-3), et de passer le double obstacle britannique, l'Écosse (2-1) et l'Irlande du Nord (4-0 en quart de finale). Elle ne doutait plus de rien, et surtout plus d'elle-même, au moment d'affronter le Brésil en demi-finale. En France, ses premiers résultats étaient passés inaperçus. Mais, dans les jours qui précéderent l'affrontement avec le Brésil, on courut acheter sa première télé en noir et blanc, on envoya des milliers de messages d'encouragement en Suède, et les hommes politiques y allèrent de leur soutien à l'équipe tricolore. Le Brésil, comme d'habitude, faisait partie des favoris avoués. Les spécialistes savaient pourtant que, depuis 1930, les

Brésiliens n'étaient jamais allés au bout de l'aventure. Cette fois, auraient-ils les nerfs assez solides pour enfin remporter ce titre que leur talent méritait ? En Suède, ce talent se révèle à la fin du premier tour, contre l'URSS, quand apparaissent ensemble, au sein d'une attaque de rêve, Garrincha sur l'aile droite et un gamin surnommé « Pelé ». Mais, au moment d'affronter la France, après une difficile qualification en quart de finale contre le pays de Galles (par un petit but de Pelé), c'est surtout la défense qui impressionne : au cours des quatre premiers matchs, le Brésil, avec son organisation en 4-2-4 et son gardien Gilmar, n'a pas pris un seul but.

En finale contre la Suède, le jeune Edson Arantes do Nascimento, dit Pelé, fait admirer son sens du jeu, ses qualités physiques et sa grâce féline. Il marquera six buts durant le tournoi dont un triplé contre la France en demi-finale.





Les « héros de Suède »

L'opposition des deux meilleures équipes du tournoi va apporter la preuve de la grandeur du Brésil, qui va jouer là son meilleur match. D'entrée, l'attaquant Vava donne un premier avantage, mais avant la dixième minute Just Fontaine inscrit son neuvième but depuis le début de la compétition. Pendant toute la première demi-heure, l'équipe française tient bon. Jusqu'à ce qu'elle perde son meilleur défenseur, Robert Jonquet, victime d'une fracture du péroné dans un choc avec Vava. Réduite à dix, puisque, à l'époque, les remplacements n'étaient pas autorisés, l'équipe de France va subir l'ascendant brésilien. Didi marque un deuxième but juste avant la mi-temps, après quoi Pelé réussira trois buts en moins d'une demi-heure ; le second but français, de Piantoni, relève alors de l'anecdote. Malgré tout, pour les Français, la fête n'est pas finie. Ils remporteront haut la main (6-3) le match de la troisième place contre les Allemands, Fontaine portant alors son record à 13 buts, Kopa étant élu meilleur joueur du tournoi. Quant aux Brésiliens, il remporteront enfin

Meilleur buteur de l'histoire de la Coupe du monde, le Français Just Fontaine égalise à 1 partout en battant le gardien brésilien Gilmar en demi-finale.

leur première Coupe du monde, en battant la Suède 5-2. Le monde entre alors dans l'ère du roi Pelé.

Pelé, l'enfant roi

Le 29 juin 1958, lorsque le Brésil remporte la Coupe du monde face à la Suède, son prodige Pelé a 17 ans, 8 mois et 8 jours. Il devient le plus jeune champion du monde de l'histoire. Il avait joué pour la première fois en équipe du Brésil, le 7 juillet 1957, contre l'Argentine, à l'âge de 16 ans et 8 mois. À titre de comparaison, rappelons que le plus jeune international français de l'après-guerre fut Maryan Wisniewski, capé pour la première fois en 1955, à l'âge de 18 ans et 65 jours. Pelé n'est cependant pas le plus jeune participant à une Coupe du monde. Le 17 juin 1982, dans l'équipe d'Irlande du Nord qui rencontrait la Yougoslavie, à Saragosse, figurait le joueur de Manchester United Norman Whiteside. Il était âgé de 17 ans, 1 mois et 10 jours.

Phase finale 30 mai au 17 juin

Chili 1962

La septième Coupe du monde réunit 776 000 spectateurs. 32 matchs opposent les 16 équipes qualifiées (10 européennes, 5 sud-américaines et 1 nord-américaine). 89 buts ont été marqués (dont 7 penalties) et 2 joueurs ont été expulsés.



Les stades

Arica

Stade municipal
25 000 places, groupe 1

Rancagua

Stade Braden
25 000 places, groupe 4

Santiago

Stade national
75 000 places, groupe 2
finale

Viña del Mar

Stade Sausalito
32 000 places, groupe 3

Classement des buteurs

5 buts

Jerkovic (Yougoslavie)



4 buts

Albert (Hongrie), Garrincha (Brésil), Ivanov (URSS),
Léonel Sanchez (Chili), Vava (Brésil)



3 buts

Amarildo (Brésil), Scherer (Tchécoslovaquie),
Tichy (Hongrie)



2 buts

Flowers (Angleterre), Galic (Yougoslavie),
Ponedelnik (URSS), Ramirez et Rojas (Chili), Sasia
(Uruguay), Seeler (RFA), Tchislenco (URSS), Toro
(Chili)



1 but

Aceros (Colombie), Adelardo (Espagne), Brülls (RFA),
Bulgarelli (Italie), Cabrera (Uruguay), Bobby Charlton
(Angleterre), Coll (Colombie), Cubillas (Uruguay),
Del Aguila et Diaz (Mexique), Facundo (Argentine),
Greaves (Angleterre), Hernandez (Mexique), Hitchens
(Angleterre), Kadraba (Tchécoslovaquie), Klinger
(Colombie), Mamikin (URSS), Masek et Masopust
(Tchécoslovaquie), Melic (Yougoslavie), Mora (Italie),
Pascutti (Italie), Pelé (Brésil), Peiro (Espagne), Rada
(Colombie), Radakovic (Yougoslavie), Sanfilipo
(Argentine), Schneider (Suisse), Skoblar (Yougoslavie),
Sokolov (Bulgarie), Solymosi (Hongrie), Stybranyi
(Tchécoslovaquie), Szymaniak (RFA), Wutrich (Suisse),
Zagallo et Zito (Brésil), Zuluaga (Colombie)



Garrincha, chef de file de la meilleure attaque
du tournoi avec 14 buts.

Les participants

Europe

Allemagne (RFA), Angleterre, Bulgarie, Espagne, Hongrie, Italie, Suisse,
Tchécoslovaquie, URSS, Yougoslavie

Amérique du Nord

Mexique

Amérique du Sud

Argentine, Brésil, Chili, Colombie, Uruguay

Attaques

*Le Brésil, toujours roi
de l'offensive : meilleure
moyenne, meilleur total.*

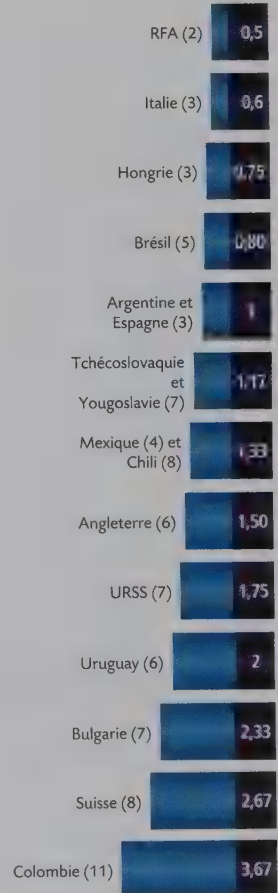
Sur fond noir : moyenne du nombre
de buts marqués par match
(nombre de buts marqués).



Défenses

*Lors d'un mondial marqué du
sceau de la défense à tout crin,
l'Allemagne et l'Italie,
intraitables dans leur surface
de réparation, occupent la tête
du classement. Le Brésil,
bon quatrième, allie rigueur
défensive et sens de l'offensive.*

Sur fond noir : moyenne du nombre
de buts encaissés par match
(nombre de buts encaissés).



Groupe 1

Classement : 1. URSS 4 pts ; 2. Yougoslavie 4 pts ; 3. Uruguay 2 pts ; 4. Colombie 1 pt. URSS et Yougoslavie qualifiées.

Uruguay	2 - 1	Colombie
Cubilla, Sasia		Zuluaga
URSS	2 - 0	Yougoslavie
Ivanov, Ponedelnik		
Yougoslavie	3 - 1	Uruguay
Skoblar, Galic, Jerkovic		Cabrera
URSS	4 - 4	Colombie
Ivanov 2, Chislenko, Ponedelnik		Aceros, Coll, Rada, Klinger
URSS	2 - 1	Uruguay
Mamykyn, Ivanov		Sasia
Yougoslavie	5 - 0	Colombie
Galic, Jerkovic 3, Melic		

Groupe 2

Classement : 1. Allemagne (RFA) 5 pts ; 2. Chili 4 pts ; 3. Italie 3 pts ; 4. Suisse 0 pt. Allemagne (RFA) et Chili qualifiées.

Chili	3 - 1	Suisse
L. Sanchez 2, Ramirez		Wüthrich
Allemagne (RFA)	0 - 0	Italie
Chili	2 - 0	Italie
Ramirez, Toro		
Allemagne (RFA)	2 - 1	Suisse
Brüls, Seeler		Schneider
Allemagne (RFA)	2 - 0	Chili
Szymaniak, Seeler		
Italie	3 - 0	Suisse
Mora, Bulgaretti 2		

Quarts de finale

Yougoslavie, Chili, Brésil et Tchécoslovaquie qualifiées.

Yougoslavie	1 - 0	Allemagne (RFA)
Radakovic (86')	(1 - 0)	
Soskic - Durkovic, Jusufi, Radakovic, Markovic, Popovic, Kovacevic, Sekularac, Jerkovic, Galic, Skoblar.		Fahrian - Nowak, Schnellinger, Schulz, Erhardt, Giesemann, Brüls, Haller, Seeler, Szymaniak, Schäfer.
Chili	2 - 1	URSS
L. Sanchez (11'), Rojas (28')	(2 - 1)	Chislenko (27')
Escuti - Eyzaguirre, Navarro, Contreras, R. Sanchez, Rojas, Ramirez, Toro, Landa, Tobar, L. Sanchez.		Yachine - Tschotscheli, Ostrowskij, Voronin, Maslonkin, Netto, Chislenko, Ivanov, Ponedelnik, Mamykin, Meschki.
Brésil	3 - 1	Angleterre
Garrincha (31', 59'), Vava (53')	(1 - 1)	Hitchens (36')
Gilmar - D. Santos, N. Santos, Zito, Mauro, Zozimo, Garrincha, Didi, Vava, Amarildo, Zagallo.		Springett - Armfield, Moore, Wilson, Norman, Flowers, Douglas, Greaves, Hitchens, Haynes, B. Charlton.
Tchécoslovaquie	1 - 0	Hongrie
Scherer (14')	(1 - 0)	
Schroif - Lala, Novak, Pluskal, Popluhar, Masopust, Pospichal, Scherer, Kadraba, Kvasnak, Jelinek.		Grosics - Matrai, Sarosi, Solymosi, Meszoly, Sandor, Rakosi, Albert, Tichy, Sipos, Fenyvesi.

Groupe 3

Classement : 1. Brésil 5 pts ; 2. Tchécoslovaquie 3 pts ; 3. Mexique 2 pts ; 4. Espagne 1 pt. Brésil et Tchécoslovaquie qualifiées.

Brésil	2 - 0	Mexique
Zagallo, Pelé		
Tchécoslovaquie	1 - 0	Espagne
Stibranyi		
Brésil	0 - 0	Tchécoslovaquie
Espagne	1 - 0	Mexique
Peiro		
Brésil	2 - 1	Espagne
Amarildo 2		Adelardo
Mexique	3 - 1	Tchécoslovaquie
Diaz, Del Aguila, H. Hernandez		Masek

Groupe 4

Classement : 1. Hongrie 5 pts ; 2. Angleterre 3 pts (+1) ; 3. Argentine 3 pts (-1) ; 4. Bulgarie 1 pt. Hongrie et Angleterre qualifiées.

Argentine	1 - 0	Bulgarie
Facundo		
Hongrie	2 - 1	Angleterre
Tichy, Albert		Flowers
Angleterre	3 - 1	Argentine
Flowers, R. Charlton, Greaves		Sanfilippo
Hongrie	6 - 1	Bulgarie
Albert 3, Tichy 2, Solymosi		Sokolov
Hongrie	0 - 0	Argentine
Angleterre	0 - 0	Bulgarie

Sautant plus haut que le gardien tchécoslovaque Schroif, le milieu de terrain Zito, de son vrai nom José Ely Miranda, inscrit le deuxième but brésilien à la 68^e minute du match. →

Demi-finales

Brésil et Tchécoslovaquie qualifiés pour la finale,
Chili et Yougoslavie pour le match de classement.

Brésil 4 – 2 Chili

Garrincha (9^e, 32^e), Vava (47^e, 78^e)

(2 – 1)

Toro (42^e), L. Sanchez (62^e)

Gilmar – D. Santos, N. Santos, Zito,
Mauro, Zozimo, Garrincha, Didi,
Vava, Amarildo, Zagallo.

Escuti – Eyzaguirre, Rodriguez,
Contreras, R. Sanchez, Rojas,
Ramirez, Toro, Landa, Tobar,
L. Sanchez.
Landa (80^e)

Garrincha (83^e) expulsion

Tchécoslovaquie 3 – 1

Kadraba (48^e), Scherer (80^e, 84^e)

(0 – 0)

Yougoslavie

Jerkovic (69^e)

Schroif – Lala, Novak, Pluskal,
Popluhar, Masopust, Pospichal,
Scherer, Kvasnak, Kadraba, Jelinek.

Soskic – Durkovic, Jusufi, Radakovic,
Markovic, Popovic, Sijakovic,
Sekularac, Jerkovic, Galic, Skoblar.

Match de classement

Chili 3^e, Yougoslavie 4^e.

Chili 1 – 0 Yougoslavie

Rojas (90^e) (0 – 0)

Yougoslavie

(0 – 0)

Godoy – Eyzaguirre, Cruz, R. Sanchez,
Rodriguez – Rojas, Toro – Ramirez,
Campos, Tobar, L. Sanchez.

Soskic – Durkovic, Svinjarevic,
Radakovic, Markovic, Popovic,
Kovacevic, Sekularac, Jerkovic,
Galic, Skoblar.

Finale

Brésil champion du monde, Tchécoslovaquie 2^e.

Brésil 3 – 1 Tchécoslovaquie

Amarildo (17^e), Zito (68^e), Vava (77^e)

(1 – 1)

Masopust (15^e)

Gilmar – Djalma Santos, Zozimo,
Mauro, Nilton Santos – Zito, Didi –
Garrincha, Vava, Amarildo, Zagallo.

Schroif – Tichy, Pluskal – Popluhar,
Novak – Masopust, Kvasniak –
Pospichal, Scherer, Kadraba, Jelinek,

Moreira (entraîneurs) Vytlačil

17 juin 1962 à Santiago (Estadio Nacional), 68 000 spectateurs

Arbitre: M. Latyshev (URSS)

Le groupe champion du monde était constitué de :

Altair, défenseur – Amarildo T. de Silveira, attaquant – Bellini Hideraldo Luis, défenseur – Castilho Carlos José, gardien – Coutinho, attaquant – « Didi » Waldir Pereira, milieu – « Garrincha » M. dos Santos, attaquant – Germano de Sales, attaquant – Gilmar dos Santos Neves, gardien – Jurandyr, attaquant – Marinho, défenseur – Mauro Ramos de Oliveira, défenseur – « Pelé » Edson Arantes do Nascimento, attaquant – « Pepe » José Marcia, attaquant – Santos Djalma, défenseur – Santos Nilton, défenseur – « Vava » Edvaldo Izidio Neto, attaquant – Zagallo Mario Jorge Lobo, attaquant – Zequinha, milieu – « Zito » José Ely Miranda, milieu – Zozimo Alves Calazans, défenseur – Moreira Aimoré, entraîneur.



Deuxième titre de suite pour la Seleção et Pelé

Concluant un tournoi difficile, le onze brésilien, malgré Pelé blessé, révèle aux amateurs une nouvelle pléiade de jeunes talents : Amarildo, Zozimo...

C'est à l'endroit le plus excentré de la planète football que la Coupe du monde a rendez-vous pour sa septième édition : le Chili. Et c'est dans ce lointain pays d'Amérique du Sud que la prestigieuse épreuve va entrer dans l'ère moderne vers laquelle les grandes compétitions interclubs (la Coupe d'Europe en premier lieu) ont commencé de pousser le jeu préféré des hommes. En peu d'années, le football est devenu un sport d'affrontement tactique et athlétique dans lequel les grands artistes qui ont fait merveille dans la période précédente vont rencontrer de plus en plus de difficultés

pour s'exprimer. Les équipes européennes ne sont pas les seules à avoir durci leur jeu. Celles d'Amérique du Sud ne sont pas en reste. Cela va donner un football très défensif (quatre résultats 0-0 au premier tour), et quelques matchs d'une violence rare à l'époque, comme le combat entre le Chili et l'Italie, que les Transalpins terminèrent à neuf contre onze. Dans ce contexte tactique nouveau, la sur-

L'ailier droit Manoel Francisco dos Santos, dit Garrincha, roi du dribble, désarçonne toutes les défenses qui lui sont opposées.



prise de l'année fut l'équipe tchécoslovaque, conduite par Josef Masopust. Composée de solides joueurs du Dukla et du Sparta de Prague, bâtie sur une rude défense, pratiquant habilement en contre-attaque, elle parvint en finale en éliminant ses deux voisins de l'Est, la Hongrie et la Yougoslavie. Elle y retrouva le tenant du titre, le Brésil.

Le champion du monde, grand favori du tournoi, paraissait, dans un premier temps, avoir fait reposer tous ses espoirs sur son roi, Pelé. À 21 ans, l'attaquant de Santos était au sommet de son art. Mais à ses côtés les Djalma Santos, Didi, Zagallo ne semblaient plus de première fraîcheur. Aussi, lorsque, dès le deuxième match, contre la Tchécoslovaquie déjà, Pelé se fit une forte déchirure aux adducteurs à la suite d'un violent tir, ce fut la panique dans le camp brésilien. À peine commencée, sa deuxième Coupe du monde était terminée pour le roi du foot. Que faire sans lui ? Philosophe, le roi chuchota : « Qui sait si Dieu n'a pas voulu faire la fortune d'Amarildo ? J'ai eu ma chance en 1958... »

Amarildo, Garrincha et les autres

Amarildo, le jeune attaquant de Botafogo, est en effet le successeur désigné. Et, loin d'être écrasé par cette responsabilité nouvelle, il va se montrer digne de Pelé, marquant contre l'Espagne pour son premier match, et contre la Tchécoslovaquie en finale. Mais l'autre grand homme du Brésil, tout aussi inattendu, c'est Garrincha. Ce n'est plus l'artiste qui raffole des plaisirs solitaires du dribble, sur son aile droite. L'absence de Pelé semble le révéler à lui-même. Son champ d'action s'élargit, sa part dans le jeu brésilien aussi. En quart de finale, il sort le champion d'un mauvais pas face à l'Angleterre, en inscrivant deux buts. En demi-finale, il frappe encore deux fois pour mettre un terme aux espoirs du peuple chilien et de son équipe.

Remplaçant Pelé au pied levé, le jeune Amarildo se joue de deux défenseurs tchécoslovaques lors de la finale.

La fête du peuple chilien

Le peuple du Chili a vécu « sa » Coupe du monde comme un événement qui a dépassé, et de loin, le simple cadre sportif. Malgré sa pauvreté, il a travaillé d'arrache-pied, surtout après le grand tremblement de terre de 1960, pour accueillir dignement les meilleurs footballeurs du monde, alors que beaucoup se demandaient si ce petit pays avait l'envergure suffisante pour organiser une telle compétition. Et chaque match de son équipe sera l'occasion pour lui de chanter sa fierté d'être chilien et sud-américain. Dirigée par le très francophile Fernando Riera, l'équipe du Chili répondit remarquablement à l'attente de son public, en atteignant les demi-finales, où elle ne s'inclina que devant le Brésil (2-4), puis en prenant la troisième place aux dépens de la Yougoslavie (1-0). Les « Viva Chile » qui retentirent pendant tout le mois de juin 1962 étaient bien plus que des exclamations de supporters.

La finale, entre Brésil et Tchécoslovaquie, est beaucoup plus équilibrée que prévu. Le représentant européen se hisse au niveau de l'événement, ouvre même la marque par Masopust, avant de s'incliner face au Brésil, dont les individualités finissent par s'imposer (3-1). Pelé est dans les tribunes. Pour la deuxième fois, il est champion du monde. Mais, cette fois, par délégation.



Angleterre 1966

La huitième Coupe du monde réunit 1 614 677 spectateurs. 32 matchs opposent les 16 équipes qualifiées (10 européennes, 4 sud-américaines, 1 nord-américaine et 1 asiatique). 89 buts ont été marqués (dont 6 penalties) et 5 joueurs ont été expulsés.



Les stades

Birmingham
Villa Park
50 000 places, groupe 2

Liverpool
Goodison Park
50 000 places, groupe 3

Londres
Wembley Empire Stadium
100 000 places, groupe 1
finale

Londres
White City
50 000 places, groupe 1

Manchester
Old Trafford
60 000 places, groupe 3

Middlesbrough
Ayresome Park
40 000 places, groupe 4

Sheffield
Hillsborough
40 000 places, groupe 2

Sunderland
Roker Park
40 000 places, groupe 4

Classement des buteurs

9 buts 
Eusebio (Portugal)

6 buts 
Haller (RFA)

4 buts 
Beckenbauer (RFA), Bene (Hongrie),
Hurst (Angleterre), Parkouian (URSS)

3 buts 
Artime (Argentine), Augusto (Portugal), B. Charlton et
Hunt (Angleterre), Malafeev (URSS), Torres (Portugal)

2 buts 
Marcos (Chili), Meszoly (Hongrie), Pak Seung-zin
(Corée du Nord), Seeler (RFA), Chislenko (URSS)

1 but 
Amancio (Espagne), Asparukhov (Bulgarie), Banichevski
(URSS), Barison (Italie), Borja (Mexique), Bourgoing
(France), Cortes (Uruguay), Emmerich (RFA), Farkas
(Hongrie), Fuste (Espagne), Garrincha (Brésil), Hausser
(France), Held (RFA), Li Dong-woon (Corée du Nord),
Mazzola (Italie), Onega (Argentine), Pelé (Brésil), Pak
Doo-ik (Corée du Nord),
Peters (Angleterre), Pirri (Espagne), Quentin (Suisse),
Rildo (Brésil), Rocha (Uruguay), Sanchis (Espagne),
Simoes (Portugal), Tostão (Brésil), Weber (RFA),
Yang Sung-kook (Corée du Nord)



Eusebio, la Panthère noire originaire du Mozambique illumine le tournoi de toute sa classe.

Les participants

Europe

Allemagne (RFA), Angleterre, Bulgarie, Espagne, France, Hongrie, Italie, Portugal, Suisse, URSS

Amérique du Nord

Mexique

Amérique du Sud

Argentine, Brésil, Chili, Uruguay

Asie

Corée du Nord

Attaques

Carton plein pour le Portugal et son génial Eusebio. Le champion du monde seulement à la quatrième place.

Sur fond noir : moyenne du nombre de buts marqués par match (nombre de buts marqués).



Défenses

L'Angleterre remporte le titre grâce à sa défense aussi rugueuse que celle de l'Argentine.

Sur fond noir : moyenne du nombre de buts encaissés par match (nombre de buts encaissés).



Groupe 1

Classement : 1. Angleterre 5 pts ; 2. Uruguay 4 pts ; 3. Mexique 2 pts ; 4. France 1 pt. Angleterre et Uruguay qualifiés.

Angleterre 0 – 0 Uruguay

France 1 – 1 Mexique

Hausser Borja

Uruguay 2 – 1 France

Rocha, Cortes Bourgoing

Angleterre 2 – 0 Mexique

B. Charlton, Hunt

Uruguay 0 – 0 Mexique

Angleterre 2 – 0 France

Hunt 2

Groupe 2

Classement : 1. RFA Allemagne 5 pts (+4) ; 2. Argentine 3 pts (+3) ; 3. Espagne 2 pts ; 4. Suisse 1 pt. Allemagne (RFA) et Chili qualifiés.

Allemagne (RFA) 5 – 0 Suisse

Held, Haller 2, Beckenbauer 2

Argentine 2 – 1 Espagne

Artme 2

Espagne 2 – 1 Suisse

Sanchis, Arrancio

Allemagne (RFA) 0 – 0 Argentine

Quentin

Argentine 2 – 0 Suisse

Artme, Onega

Allemagne (RFA) 2 – 1 Espagne

Emmerich, Seeler

Fusté

Quarts de finale

Angleterre, Allemagne (RFA), Portugal et URSS qualifiés.

Angleterre 1 – 0 Argentine
(0 – 0)

Hurst (79')

Banks – Cohen, J. Charlton, Moore,
Wilson, Stiles, B. Charlton, Ball,
Hurst, Hunt, Peters.Roma – Ferreira, Perfumo, Albrecht,
Marzolini, Solari, Rattin, Gonzalez,
Artme, Onega, Mas.

expulsion Rattin (35')

Allemagne (RFA) 4 – 0 Uruguay
(1 – 0)Haller (10', 84'), Beckenbauer (70'),
Seeler (75')Tikowski – Höttinges, Weber, Schutz,
Schnellinger, Haller, Beckenbauer,
Overath, Seeler, Emmerich, Held.Mazurkiewicz – Troche, Ubinaes,
Caetano, Manicera, Rocha, Goncalvez,
Salva, Cortes, Silva, Perez.

expulsions Troche (49'), Silva (54')

Portugal 5 – 3 Corée du Nord
(2 – 3)Eusebio (27', 42', 57', 59'),
Augusto (79')Pereira – Morais, Baptista, Vicente,
Hilario, Graca, Coluna, Augusto,
Eusebio, Torres, Simoes.Chan-myung – Zoong-sun, Yung-kyoo,
Yung-won, Yoon-kyung, Seung-zin,
Seung-hwi, Bong-zin, Doo-ik, Dong-
woon, Sung-kook.URSS 2 – 1 Hongrie
(1 – 0)

Chislenko (5'), Parkouian (47')

Yachine – Ponomarev, Schesterniev,
Voronin, Danilov, Sabo, Kuznetsov,
Chislenko, Banichevski, Malofeiev,
Parkouian.Bene (58')
Gelei – Kaposzta, Matrai, Meszoly,
Szepesi, Nagy, Sipos, Bene, Albert,
Farkas, Rakosi.**Groupe 3**

Classement : 1. Portugal 6 pts ; 2. Hongrie 4 pts ; 3. Brésil 2 pts ; 4. Bulgarie 0 pt. Portugal et Hongrie qualifiés.

Brésil 2 – 0 Bulgarie

Pelé, Garrincha

Portugal 3 – 1 Hongrie

Augusto 2, Torres

Hongrie 3 – 1 Brésil

Bene, Farkas, Mészöly

Portugal 3 – 0 Bulgarie

Vutsov, Eusebio 2

Portugal 3 – 1 Brésil

Simoes, Eusebio 2

Hongrie 3 – 1 Bulgarie

Mészöly, Bene, Davidov

Asparukhov

Groupe 4

Classement : 1. URSS 6 pts ; 2. Corée du Nord 3 pts ; 3. Italie 2 pts ; 4. Chili 1 pt. URSS et Corée du Nord qualifiés.

URSS 3 – 0 Corée du Nord

Malafeiev 2, Banichevski

Italie 2 – 0 Chili

Mazzola, Barison

Corée du Nord 1 – 1 Chili

Pak Seung-zin

Marcos

URSS 1 – 0 Italie

Chislenko

Corée du Nord 1 – 0 Italie

Pak Doo-ik

URSS 2 – 1 Chili

Parkouian 2

Marcos

Les Allemands (au centre, Uwe Seeler) à l'assaut
du camp anglais. À la limite de la surface de réparation,
Charlton tente de s'opposer à un tir de Schnellinger.
À droite, le capitaine anglais Bobby Moore.



Demi-finales

Allemagne (RFA) et Angleterre qualifiées pour la finale, URSS et Portugal pour le match de classement.

Allemagne (RFA) 2 – 1 URSS
Haller (43'), Beckenbauer (68') (1 – 0) Parkouian (88')

Tikowski – Lutz, Weber, Schutz, Schnellinger, Beckenbauer, Overath, Seeler, Haller, Held, Emmerich.

Yachine – Ponomarev, Schesterniev, Dalinov, Voronin, Sabo, Kuznetsov, Chislenko, Banichevski, Malofeiev, Parkouian.

expulsion Chislenko (44')

Angleterre 2 – 1 Portugal
B. Charlton (31', 80') (1 – 0) Eusebio (82')

Banks – Cohen, J. Charlton, Moore, Wilson, Stiles, B. Charlton, Ball, Hurst, Hunt, Peters.

Pereira – Festa, Baptista, J. Carlos, Hilario, Graça, Coluna, Augusto, Eusebio, Torres, Simoes.

Match de classement

Portugal 3', URSS 4'.

Portugal 2 – 1 URSS
Eusebio (13'), Torres (88') (1 – 1) Malafeev (44')

C. Pereira – Festa, Baptista, Carlos, Hilario – Graça, Coluna – Augusto, Eusebio, Torres, Simoes.

Yachine – Ponomarev, Korneiev, Kurzilava, Dalinov, Voronin, Sitschinava, Metreveli, Malofeiev, Banichevski, Serebryannikov.

Finale

Angleterre championne du monde, Allemagne (RFA) 2'.

Angleterre 4 – 2 Allemagne (RFA)
Hurst (18', 100', 120'), Peters (78') a.p. (1 – 1) (2 – 2) Haller (12'), Weber (89')

Banks – Cohen, Jack Charlton, Moore, Wilson – Stiles, Bobby Charlton, Ball, Hurst, Hunt, Peters

Tillkowski – Höttges, Schulz, Weber, Schnellinger, Haller, Beckenbauer, Seeler, Held, Overath, Emmerich.

Ramsey (entraîneurs) Schön

30 juillet 1966 à Londres (Wembley Empire Stadium), 95 000 spectateurs

Arbitre : M. Dienst (Suisse)

Le groupe champion du monde était constitué de :

Armfield Jimmy, défenseur – Ball Alan, milieu – Banks Gordon, gardien – Bonetti Peter, gardien – Byrne Gerald, défenseur – Callaghan Ian, milieu – Charlton Bobby, milieu – Charlton Jack, défenseur – Cohen George, défenseur – Connolly John, attaquant – Eastham George, milieu – Flowers Ronald, milieu – Greaves Jimmy, attaquant – Hunt Roger, attaquant – Hunter Norman, milieu – Hurst Geoffrey, attaquant – Moore Bobby, défenseur – Paine Terence, attaquant – Peters Martin, milieu – Springett Ronald, gardien – Stiles Nobby, milieu – Wilson Ramon, défenseur – Ramsey Alf, entraîneur.



Troisième victoire à domicile du pays hôte

Bénéficiant de conditions très favorables, le berceau du football remporte le trophée Jules-Rimet à l'arraché, à l'issue d'un duel d'anthologie contre l'Allemagne.

Pour sa huitième édition, la Coupe du monde atterrit dans la patrie du football, l'Angleterre. Grâce aux satellites, cette Coupe du monde anglaise sera le premier événement sportif mondial massivement télévisé.

Le monde va donc vivre au rythme d'une compétition qui n'a jamais répondu jusqu'alors à une telle exigence athlétique. Dans ce contexte, l'équipe de France, qualifiée pour la première fois depuis 1958, ne pèse pas bien lourd et va disparaître dès le premier tour. De la même manière, trois grandes nations sont rapidement éliminées. L'Espagne et l'Italie, qui n'arrivent décidément pas à retrouver avec leur équipe nationale le souffle de leurs grands clubs. Et surtout le Brésil, double champion du monde, arrivé à une période charnière entre deux générations, l'une vieillissante (Djalma Santos, Garrincha, Gilmar), l'autre encore trop tendre (Jairzinho, Gerson, Tostão). Entre les deux, Pelé, qui a rêvé de prendre sa revanche sur le Mondial 62, va vivre un vrai cauchemar. Le premier jour, il mène le tenant du titre vers la victoire sur la Bulgarie, avant d'être méchamment touché au genou, au point

de ne pouvoir jouer le match suivant, un des meilleurs du tournoi, que ses coéquipiers vont perdre face à la Hongrie du grand Florian Albert. Pelé rentre contre le Portugal, où il se fait vilainement tacler par Morais. Son roi sur le flanc, le champion déchu rentre tristement au pays. Son dernier vainqueur, le Portugal, animé par de nombreux joueurs de Benfica et par son grand attaquant Eusebio, reprendra à son compte le flambeau du jeu latin, mais ne pourra pas lutter jusqu'au bout contre la solidité anglo-saxonne. Les Anglais, dans leur fief de Wembley, passent tous les obstacles, avec plus ou moins d'aisance, mais toujours animés

Bobby Moore, le capitaine anglais porté par ses coéquipiers, brandit le trophée. À l'extrême droite, l'un des plus grands joueurs anglais de tous les temps : Jacky Charlton.





d'une formidable confiance en eux. À la sauce anglaise, faite de bon goût (la victoire en demi-finale contre le Portugal, les majestueuses performances de Bobby Charlton et de Bobby Moore), et de mauvais, comme ce quart de finale irrespirable contre les Argentins, qualifiés d'« animaux » par l'entraîneur anglais Alf Ramsey et la presse londonienne.

En finale, sous les yeux de la reine, l'Angleterre affronte la solide Allemagne, symbolisée par l'avant-centre Seeler et sa jeune star Beckenbauer. Le match est à l'image des deux protagonistes, et légèrement à l'avantage des Anglais, qui mènent 2-1 jusqu'à la dernière minute, quand l'Allemagne égalise sur une action entachée d'une faute de main. L'équipe d'Angleterre ne bronche pas. Elle attaque à fond la prolongation, quand, à la 100^e minute, Geoff Hurst catapulte le ballon sous la barre transversale. Il retombe à la verticale, sort du but. M. Dienst, l'arbitre suisse, accorde le point. Palabres, discussions. L'arbitre confirme sa décision. Bobby Moore va pouvoir recevoir la coupe des mains de la reine Élisabeth. Mais, trente ans plus tard, on continue de disséquer l'action litigieuse, image par image. Et l'on ne sait toujours pas si le ballon avait franchi véritablement la ligne.

À la 89^e minute du temps réglementaire, le défenseur allemand Weber met fin à une situation confuse devant les buts de l'Anglais Gordon Banks et égalise à 2 partout.

Ces étonnants Coréens

Représentante du football asiatique, l'équipe de la Corée du Nord va étonner le monde. Que viennent faire les footballeurs-soldats du pays de Kim Il-sung dans un premier tour où ils vont affronter deux grands du football européen, l'Italie et l'URSS, plus le Chili, troisième de la Coupe du monde 1962 ? Effectivement, ils sont battus d'entrée par l'URSS (3-0), et font tout juste match nul avec le Chili (1-1). L'exploit, ils le réalisent contre l'Italie et ses grandes stars. En un instant, quand il bat le gardien italien Albertosi, Pak Doo-ik devient un nom connu de toute la Terre, et le héros de Pyongyang. La Corée du Nord entre dans la légende de la Coupe du monde, au côté des États-Unis vainqueurs de l'Angleterre en 1950. En quart de finale, les Coréens rencontrent les Portugais et, au bout de vingt-quatre minutes, ils mènent 3-0 ! Eusebio, en inscrivant quatre buts, va sauver le Portugal de l'affront. Finalement battus 5-3, les Coréens font un tour d'honneur, avant de quitter, pour toujours, la scène mondiale. On n'entendra plus jamais parler de Pak Doo-ik et de ses amis.

Phase finale 31 mai au 21 juin

Mexique 1970

La neuvième Coupe du monde réunit 1 673 975 spectateurs. 32 matchs opposent les 16 équipes qualifiées (10 européennes, 3 sud-américaines, 1 nord-américaine, 1 centraméricaine et 1 africaine). 95 buts ont été marqués (dont 4 penalties) et aucun joueur n'a été expulsé.



Les stades

Guadalajara
Stade Jalisco
70 000 places, groupe 3

León
Stade Guanajuato
30 000 places, groupe 4

Mexico
Stade Aztèque
105 000 places, groupe 1
finale

Puebla
Stade Cuauhtemoc
31 000 places, groupe 2

Toluca
Stade Luis-Dosal
32 000 places, groupe 2

Classement des buteurs

10 buts

G. Müller (RFA)



7 buts

Jairzinho (Brésil)



5 buts

Cubillas (Pérou)



4 buts

Bychovets (URSS), Pelé (Brésil)



3 buts

Riva (Italie), Rivelino (Brésil), Seeler (RFA)



2 buts

Boninsegna (Italie), Domenghini (Italie), Dumitrache (Roumanie), Gallardo (Pérou), Lambert (Belgique), Petras (Tchécoslovaquie), Rivera (Italie), Tostão (Brésil), Valdivia (Mexique), Van Moer (Belgique)



1 but

Asatiani (URSS), Basaguren (Mexique), Beckenbauer (RFA), Bonev (Bulgarie), Burgnich (Italie), Carlos Alberto (Brésil), Challe (Pérou), Chmelnitzki (URSS), Chumpitaz (Pérou), Clarke (Angleterre), Clodoaldo (Brésil), Cubilla (Uruguay), Dembrowski (Roumanie), Dermendjev (Bulgarie), Esparrago (Uruguay), Fragoso (Mexique), Gerson (Brésil), Gonzalez (Mexique), Ghazouani (Maroc), Grahni (Suède), Hurst (Angleterre), Jarir (Maroc), Jetchev (Bulgarie), Kmelnitski (URSS), Koley (Bulgarie), Libuda (RFA), Maneiro et Mujica (Uruguay), Mullery (Angleterre), Nikodimov (Bulgarie), Overath et Schnellinger (RFA), Pena (Mexique), Peters (Angleterre), Spiegler (Israël), Turesson (Suède)



Gerd Müller détiendra jusqu'en 2006 le record de buts marqués en Coupes du monde (14). Aux dix de 1970, il en ajoutera quatre en 1974.

Les participants

Europe

Allemagne (RFA), Angleterre, Belgique, Bulgarie, Israël, Italie, Roumanie, Suède, Tchécoslovaquie, URSS

Amérique du Nord et Amérique centrale

Mexique, Salvador

Amérique du Sud

Brésil, Pérou, Uruguay

Afrique

Maroc

Attaques

Les canonniers brésiliens ont une nouvelle fois frappé. Ils devancent les Allemands.

Sur fond noir : moyenne du nombre de buts marqués par match (nombre de buts marqués).



Défenses

Pour une fois, les finalistes ne sont pas les meilleurs défenseurs. Le Brésil encaisse plus d'un but par match !

Sur fond noir : moyenne du nombre de buts encaissés par match (nombre de buts encaissés).



Groupe 1

Classement : 1. URSS 5 pts (+5,00) ; 2. Mexique 5 pts (+5,50) ; 3. Belgique 2 pts ; 4. Salvador 0 pt. L'URSS et le Mexique qualifiés pour les quarts de finale.

Mexique 0 – 0 URSS

Belgique 3 – 0 Salvador

Van Moer 2, Lambert

URSS 4 – 1 Belgique

Bychovets 2, Asatiani, Kmelnitski

Mexique 4 – 0 Salvador

Valdivia 2, Frago, Basaguren

URSS 2 – 0 Salvador

Bychovets 2

Mexique 1 – 0 Belgique

Pena

Groupe 2

Classement : 1. Italie 4 pts ; 2. Uruguay 3 pts (1-1) ; 3. Suède 3 pts (0-0) ; 4. Israël 2 pts. L'Italie et l'Uruguay qualifiés pour les quarts de finale.

Uruguay 2 – 0 Israël

Maneiro, Mujica

Italie 1 – 0 Suède

Domenghini

Uruguay 0 – 0 Italie

Israël 1 – 1 Suède

Spiegler

Suède 1 – 0 Uruguay

Grahn

Israël 0 – 0 Italie

Quarts de finale

Uruguay, Italie, Brésil et Allemagne (RFA) qualifiés.

Uruguay 1 – 0 URSS

Esparrago (106°)

a.p.

(0 – 0)

(0 – 0)

Mazurkiewicz – Ancheta, Matosas, Ubinas, M. Castillo, Mujica, Cubilla, Maneiro, Morales (Gomez, 72°), Fontes (Esparrago, 103°), Cortes.

Kavasaschvili – Afonin, Dsodsuaschvili, Kaplitschni, Kurzilava (Logofet, 85°), Schesterniev, Asatiani, (Kiselev, 72°), Muntian, Bychovets, Evryusschikin, Kmelnitski.

Italie 4 – 1 Mexique

Domenghini (26°), Riva (64°, 76°), Rivera (69°)

(1 – 1)

Gonzalez (13°)

Albertosi – Burgnich, Facchetti, Cera, Rosato, Bertini, Riva, Domenghini (Gori, 86°), Mazzola (Rivera, 45°), De Sisti, Boninsegna.

Calderon – Pena, Perez, Munguia (Diaz, 60°), Padilla, Vantolra, Guzman, Pulido, Gonzalez (Borja, 69°), Valdivia, Frago.

Brésil 4 – 2 Pérou

Rivelino (11°), Tostão (15°, 52°), Jairzinho (76°)

(2 – 1)

Gallardo (28°), Cubillas (69°)

Felix – C. Alberto, Brito, Piazza, M. Antonio, Clodoaldo, Gerson (P. C. Lima, 67°), Rivelino, Jairzinho (Roberto, 79°), Tostão, Pelé.

Rubinos – Campos, Fernandez, Chumpitaz, Fuentes, Challe, Miffelin, Baylon (Sotil, 53°), Leon (Reyes, 60°), Cubillas, Gallardo.

Allemagne (RFA) 3 – 2 Angleterre

Beckenbauer (69°), Seeler (82°), G. Müller (108°)

a.p.

(0 – 1)

(2 – 2)

Maier – Vogts, Fichtel, Schnellinger, Höttges, Schulz, 46°, Seeler, Beckenbauer, Overath, Libuda (Grabowski, 57°), G. Müller, Löhr.

Bonetti – Newton, Labone, Moore, Cooper, Mullery, R. Charlton (Bell, 69°), Ball, Peters, (Hunter, 81°), Lee, Hurst.

Groupe 3

Classement : 1. Brésil 6 pts ; 2. Angleterre 4 pts ; 3. Roumanie 2 pts ; 4. Tchécoslovaquie 0 pt. Brésil et Angleterre qualifiés pour les quarts de finale.

Angleterre 1 – 0 Roumanie

Hurst

Brésil 4 – 1 Tchécoslovaquie

Rivelino, Pelé, Jairzinho 2

Petras

Roumanie 2 – 1 Tchécoslovaquie

Neagu, Dumitrache

Petras

Brésil 1 – 0 Angleterre

Jairzinho

Brésil 3 – 2 Roumanie

Jairzinho, Pelé 2

Dumitrache, Dembrowski

Angleterre 1 – 0 Tchécoslovaquie

Clarke

Groupe 4

Classement : 1. Allemagne (RFA) 6 pts ; 2. Pérou 4 pts ; 3. Bulgarie 1 pt (1-0, 5-0) ; 4. Maroc 1 pt (1-0, 2-0). L'Allemagne (RFA) et le Pérou qualifiés pour les quarts de finale.

Pérou 3 – 2 Bulgarie

Gallardo, Chumpitaz, Cubillas

Demendjiev, Bonev

Allemagne (RFA) 2 – 1 Maroc

Seeler, G. Müller

Jarir

Pérou 3 – 0 Maroc

Cubillas 2, Challe

Allemagne (RFA) 5 – 2 Bulgarie

Libuda, G. Müller 3, Seeler

Nikodimov, Kolev

Allemagne (RFA) 3 – 1 Pérou

G. Müller 3

Cubillas

Bulgarie 1 – 1 Maroc

Jetchev

Ghazouani

Le trophée Jules-Rimet, ici dans les mains de Pelé, le plus grand joueur de football de l'histoire, restera définitivement au Brésil. Le trophée était promis à l'équipe qui remporterait trois fois la Coupe du monde.



Demi-finales

Italie et Brésil qualifiés pour la finale.
Allemagne (RFA) et Uruguay pour le match de classement.

Italie 4 - 3

a.p.

(1 - 0)

(1 - 1)

Boninsegna (8'), Burgnich (98'),
Riva (104'), Rivera (111')
Albertosi - Burgnich, Cera, Rosato
(Poletti, 91'), Facchetti, Bertini,
Domenghini, Mazzola (Rivera, 46'),
De Sisti, Boninsegna, Riva.

Brésil 3 - 1

(1 - 1)

Clodoaldo (45'), Jairzinho (76'),
Rivelino (89')

Felix - C. Alberto, Brito, Piazza,
Everaldo, Clodoaldo, Gerson,
Rivelino, Jairzinho, Tostão, Pelé.

Allemagne (RFA)

Schnellinger (90'), G. Müller (95', 110')

Maier - Vogts, Schnellinger, Schulz,
Patzke, (Held, 66'), Seeler,
Beckenbauer, Overath, Grabowski,
G. Müller, Lohr (Libuda, 53').

Uruguay

Cubilla (18')

Mazurkiewicz - Ubina, Ancheta,
Matosas, Mujica, M. Castillo, Maneiro
(Esperrago, 73'), Cortes, Cubilla,
Fontes, Morales.

Finale

Brésil champion du monde, Italie 2^e.

Brésil 4 - 1

(1 - 1)

Pelé (18'), Gerson (65'), Jairzinho (71'),
Carlos Alberto (87')

Félix - Carlos Alberto, Brito, Piazza,
Everaldo - Clodoaldo, Gerson -
Jairzinho, Tostão, Pelé, Rivelino.

Italie

Boninsegna (37')

Albertosi - Burgnich, Cera, Rosato,
Facchetti, Bertini (Juliano, 73'),
Mazzola, De Sisti, Domenghini,
Boninsegna (Rivera, 84'), Riva.

Zagallo (entraîneurs) Vaicareggi

21 juin à Mexico (Stade Aztèque), 107 000 spectateurs

Arbitre : M. Glöckner (RDA)

Le groupe champion du monde était constitué de :

Ado E. Roberto Stingham, gardien - Baldochi José Guilherme, défenseur -
Brito Hercule Ruas, défenseur - Carlos Alberto Torres, défenseur -
Clodoaldo Tavares de S., défenseur - Dario dos Santos José, attaquant -
Edu Jonas Eduardo Americo, défenseur - Everaldo Marques da Silva, défenseur -
Felix Mielli Venerando, gardien - Fontana José Ancheta, défenseur -
Gerson Nunes de Oliveira, milieu - Jairzinho Jair Ventura Filho, attaquant -
Joel Emerson, gardien - Leao Emerson, gardien - Marco Antonio Feliciano, défenseur -
Paulo Cesar Lima, milieu - Pelé Edson Arantes do Nascimento, attaquant -
Piazza Wilson da Silva, défenseur - Rivelino Roberto, attaquant -
Roberto Lopez Miranda, attaquant - Tostão E.G. de Andrade, attaquant -
Ze Maria Rodriguez Alves, défenseur - Zagallo Mario, entraîneur.

Match de classement

Allemagne (RFA) 3, Uruguay 1

Allemagne (RFA)

Overath (27')

1 - 0

(1 - 0)

Uruguay

Wolter - Patzke, Weber, Schnellinger,
(Lorenz, 46'), Vogts - Fichtel,
Seeler, Overath - Libuda (Lohr, 73'),
G. Müller, Held.

Mazurkiewicz - Ubina, Ancheta,
Matosas, Mujica, M. Castillo, Maneiro
(Sandoval, 68'), Cubilla, Cortes,
Fontes (Esperrago, 46'), Morales.



Palmarès 1970

La passe de trois pour le géant sud-américain

Le Brésil, en battant en finale l'Italie, s'adjuge définitivement le trophée Jules-Rimet. Le tournoi a également connu le match le plus indécis de toute son histoire : la demi-finale Italie-Allemagne de l'Ouest.

La Coupe du monde de 1970 a probablement été celle qui a laissé le plus de souvenirs contrastés. Elle passe pour la plus spectaculaire de l'ère moderne. Mais on se souvient aussi de matchs fermés à double tour qui firent s'endormir les téléspectateurs européens, qui devaient veiller tard pour assister aux retransmissions en direct. Récemment, un sondage réalisé auprès de grands joueurs du passé a désigné la demi-finale Italie-RFA comme le plus beau match de l'histoire du football. La prolongation fut en effet un pur moment de dramaturgie sportive. Mais elle faisait suite à une

première heure et demie proprement insipide, pendant laquelle les Allemands égalisèrent de manière inespérée dans les dernières secondes. Ensuite, ce fut l'enchantement, les deux équipes prenant tour à tour l'avantage, marquant cinq buts en un quart d'heure, Rivera donnant finalement la victoire aux Italiens.

L'autre sommet majeur eut lieu pendant le premier tour, entre l'Angleterre et le Brésil. À Guadalajara, les Anglais affrontèrent une équipe brésilienne rajeunie et dominée par un Pelé moins véloce que naguère jouant plus en retrait, mais maîtrisant toutes les situations : contre la Tchécoslovaquie, il a failli marquer du rond central avant de réussir un but superbe de simplicité, d'un amorti de la poitrine suivi d'un changement de pied. Brésil-Angleterre restera dans les mémoires pour une séquence extraordinaire, dans un match qui ne le fut pas moins.

Pelé, encore et pour toujours

Sur une balle aérienne, Pelé saute plus haut que tous et « pique » le ballon de la tête. Tout le monde croit au but, mais Gordon Banks, le gardien anglais, réussit un sauvetage miraculeux. Il n'empêchera pas les Brésiliens de s'imposer dans ce qui ressemble à une passation de pouvoirs. L'équipe de Pelé franchit aisément le premier tour, fait le vide de l'opposition sud-américaine en éliminant le Pérou en quart de finale et l'Uruguay en demi-finale, pendant que les

L'attaquant brésilien Jairzinho (auteur du troisième but) est bousculé par le défenseur et capitaine italien Giacinto Facchetti.





grands Européens s'entre-déchirent. Avant de succomber face à l'Italie en demi-finale, l'Allemagne, à forte coloration munichoise (Maier dans les buts, Beckenbauer en défense centrale, Gerd Müller en attaque), a éliminé le champion en titre anglais et a pris sa revanche de la finale perdue de 1966. Gordon Banks, malade, a dû être remplacé par Bonetti. Le match se joue au finish, dans une prolongation de feu, qui finit, cette fois, par tourner à l'avantage des Allemands, grâce à Gerd Müller. Ceux-ci deviennent les plus dangereux rivaux du Brésil, mais, on l'a vu, ils buteront sur la coriace Italie, passée presque inaperçue dans la première partie de la compétition. L'honneur d'affronter le géant brésilien en finale revient donc à la Squadra azzurra, qui n'avait plus disputé de finale mondiale depuis 1938. Cependant, sa discipline, sa rigueur tactique, la qualité de Mazzola, Boninsegna, Riva, Rivera ne seront pas suffisantes. Une fois encore, une formidable détente de Pelé montre la voie. L'Italie tient une mi-temps. Ensuite, plus rien à faire contre les Gerson, Tostão, Rivelino, Carlos Alberto pour les empêcher de remporter leur troisième Coupe du monde et, du coup, de gagner définitivement la jolie coupe Jules-Rimet, mise en jeu quarante ans plus tôt à Montevideo.

Jeune débutant en 1958, Pelé est douze ans plus tard toujours présent à la tête de l'attaque brésilienne. Il est aidé dans sa tâche par ses coéquipiers Tostão (à l'extrême droite) et Rivelino.

Zagallo, «Monsieur Coupe du monde»

En 1958, Mario Zagallo (avec deux l, a-t-il récemment précisé) n'était pas le plus brillant des attaquants du Brésil. Il fut le seul à jouer tous les matchs conduisant à la première victoire brésilienne de Coupe du monde. En 1962, dans un rôle nouveau de « faux ailier gauche », il participa encore à toutes les rencontres du Brésil au Chili. Et, en 1970, à 38 ans, c'était lui le sélectionneur qui dirigea le Brésil vers son troisième titre mondial. En 1994, après avoir bourlingué partout dans le monde, il devint l'entraîneur adjoint de Carlos Alberto Parreira lors du quatrième titre mondial, rôle qu'il tint une fois de plus en 2006. En 1998, il est de nouveau seul maître à bord de la sélection brésilienne qui prépare la dernière Coupe du monde du siècle en France. Mario Zagallo concentre à lui seul toute l'épopée du football brésilien depuis près de cinquante ans. Il amène bien les *Auriverde* en finale mais ne réussit pas la passe de cinq, qui sera réalisée en 2002 par Luis Felipe Scolari !

Allemagne 1974

La dixième Coupe du monde réunit 1 774 022 spectateurs. 38 matchs opposent les 16 équipes qualifiées (9 européennes, 4 sud-américaines, 1 centraméricaine, 1 africaine et 1 océanienne). 97 buts ont été marqués (dont 7 penalties) et 5 joueurs ont été expulsés.



Les stades

Berlin

Olympiastadion

86 000 spectateurs, groupe 1

Dortmund

Westfalenstadion

54 000 spectateurs, groupe 2

Düsseldorf

Rheinstadion

70 000 spectateurs, groupe 3

Francfort

Waldstadion

62 000 spectateurs, groupe 2

Gelsenkirchen

Parkstadion

70 000 spectateurs, groupe 2

Hambourg

Volksparkstadion

60 000 spectateurs, groupe 1

Hanovre

Niedersachsenstadion

59 000 spectateurs, groupe 3

Munich

Olympiastadion

86 000 spectateurs, groupe 4

Stuttgart

Neckarstadion

72 000 spectateurs, groupe 4

Classement des buteurs

7 buts

Lato (Pologne)



5 buts

Neeskens (Pays-Bas), Szarmach (Pologne)



4 buts

G. Müller (RFA), Edström (Suède), Rep (Pays-Bas)



3 buts

Bajevic (Yougoslavie), Breitner (RFA), Cruyff (Pays-Bas), Deyna (Pologne), Houseman (Argentine), Rivelino (Brésil)



2 buts

Jairzinho (Brésil), Jordan (Écosse), Karasi (Yougoslavie), Overath (RFA), Sandberg (Suède), Sanon (Haïti), Streich (RDA), Surjak (Yougoslavie), Yazalde (Argentine)



1 but

Ahumada (Chili), Anastasi (Italie), Ayala (Argentine), Babington (Argentine), Benetti (Italie), Bogicevic (Yougoslavie), Bonev (Bulgarie), Bonhof (RFA), Brindisi (Argentine), Capello (Italie), Cullmann (RFA), Curran (Australie), De Jong (Pays-Bas), Dzajic (Yougoslavie), Gorgon (Pologne), Grabowski (RFA), Heredia (Argentine), Hoeness (RFA), Hoffmann (RDA), Katalinski (Yougoslavie), Krol (Pays-Bas), Lorimer (Écosse), Oblak (Yougoslavie), Pavoni (Uruguay), Perfumo (Italie), Petkovic (Yougoslavie), Rensenbrink (Pays-Bas), Rivera (Italie), Sparwasser (RDA), Torstensson (Suède), Valdomiro (Brésil)



Le Polonais Gregorz Lato marqua ses sept buts lors de cinq des sept rencontres jouées par son équipe.

Les participants

Europe

Allemagne (RDA et RFA), Bulgarie, Écosse, Italie, Pays-Bas, Pologne, Suède, Yougoslavie

Amérique centrale

Haïti

Amérique du Sud

Argentine, Brésil, Chili, Uruguay

Afrique

Zaïre

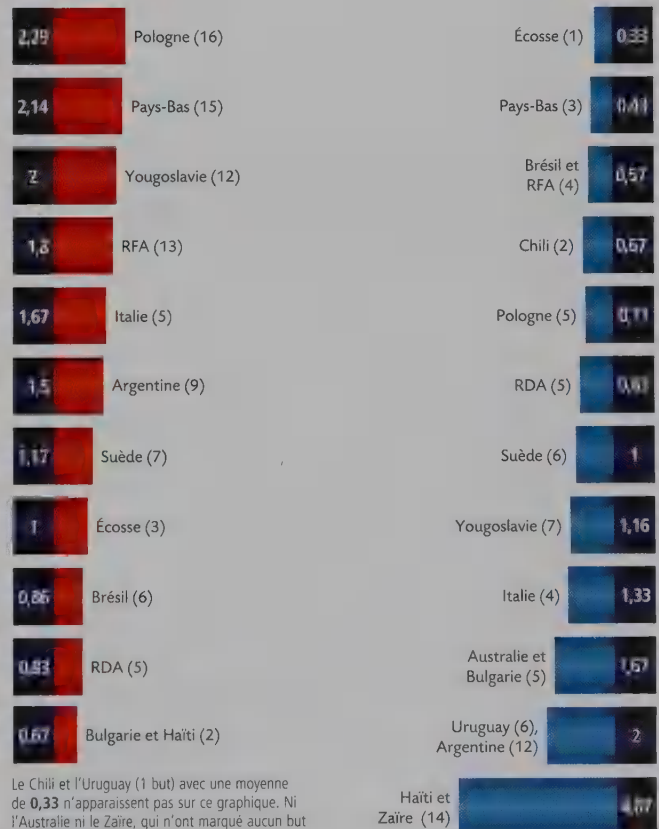
Océanie

Australie

Attaques

Au royaume des artilleurs, ce sont les Polonais qui emportent la palme. Le champion du monde allemand n'est qu'à la quatrième place.

Sur fond noir : moyenne du nombre de buts marqués par match (nombre de buts marqués).



Le Chili et l'Uruguay (1 but) avec une moyenne de 0,33 n'apparaissent pas sur ce graphique. Ni l'Australie ni le Zaïre, qui n'ont marqué aucun but durant leurs trois rencontres.

Défenses

Être les meilleurs défenseurs n'apporte pas un titre dans une corbeille. Les Écossais devançant légèrement les équipes plus complètes que sont les deux finalistes et le Brésil, toujours présent en défense.

Sur fond noir : moyenne du nombre de buts encaissés par match (nombre de buts encaissés).

Groupe 1

Classement : 1. Allemagne (RDA) 5 pts (+5, -1) ; 2. Allemagne (RFA) 4 pts ; 3. Chili 2 pts ; 4. Australie 1 pt.
La RDA et la RFA qualifiées pour le second tour.

Allemagne (RFA)	1 - 0	Chili
Breitner		
Allemagne (RDA)	2 - 0	Australie
Curran, Streich		
Allemagne (RFA)	3 - 0	Australie
Overath, Cullmann, G. Müller		
Chili	1 - 1	Allemagne (RDA)
Ahumada		Hoffmann
Australie	0 - 0	Chili
Allemagne (RDA)	1 - 0	Allemagne (RFA)
Sparwasser		

Groupe 2

Classement : 1. Yougoslavie 4 pts (+9) ; 2. Brésil 4 pts (+2) ; 3. Écosse 4 pts (+2) ; 4. Zaïre 0 pt. La Yougoslavie et le Brésil qualifiés pour le second tour.

Yougoslavie	0 - 0	Brésil
Écosse	2 - 0	Zaïre
Lorimer, Jordan		
Yougoslavie	9 - 0	Zaïre
Bajevic 3, Dzajic, Surjak, Katalinski,		
Bogicevic, Oblak, Petkovic		
Écosse	0 - 0	Brésil
Brésil	3 - 0	Zaïre
Jairzinho, Rivelino, Valdomiro		
Yougoslavie	1 - 1	Écosse
Karasi		Jordan

Second tour groupe A

Classement : 1. Pays-Bas 6 pts ; 2. Brésil 4 pts ; 3. Allemagne (RDA) 1 pt (-3) ; 4. Argentine 1 pt (-5). Les Pays-Bas qualifiés pour la finale, le Brésil pour le match de classement.

Brésil	1 - 0	Allemagne (RDA)
Rivelino		
Pays-Bas	4 - 0	Argentine
Cruyff 2, Krol, Rep		
Pays-Bas	2 - 0	Allemagne (RDA)
Neeskens, Rensenbrink		
Brésil	2 - 1	Argentine
Rivelino, Jairzinho		Brindisi
Pays-Bas	2 - 0	Brésil
Neeskens, Cruyff		
Allemagne (RDA)	1 - 1	Argentine
Streich		Houseman

Groupe 3

Classement : 1. Pays-Bas 5 pts ; 2. Suède 4 pts ; 3. Bulgarie 2 pts ; 4. Uruguay 1 pt.
Les Pays-Bas et la Suède qualifiés pour le second tour.

Pays-Bas	2 - 0	Uruguay
Rep 2		
Suède	0 - 0	Bulgarie
Pays-Bas	0 - 0	Suède
Bulgarie	1 - 1	Uruguay
Bonev		Pavoni
Pays-Bas	4 - 1	Bulgarie
Neeskens 2, Rep, De Jong		Krol (C. S. C.)
Suède	3 - 0	Uruguay
Edström 2, Sandberg		

Groupe 4

Classement : 1. Pologne 6 pts ; 2. Argentine 3 pts (+2) ; 3. Italie 3 pts (-1) ; 4. Haïti 0 pt.
La Pologne et l'Argentine qualifiées pour le second tour.

Italie	3 - 1	Haïti
Rivera, Benetti, Anastasi		Sanon
Pologne	3 - 2	Argentine
Lato 2, Szarmach		Heredia, Babington
Pologne	7 - 0	Haïti
Lato 2, Deyna, Szarmach 3, Gorgon		
Argentine	1 - 1	Italie
Houseman		Perfumo
Argentine	4 - 1	Haïti
Yazalde 2, Houseman, Ayala		Sanon
Pologne	2 - 1	Italie
Szarmach, Deyna		Capello

Second tour groupe B

Classement : 1. Allemagne (RFA) 6 pts ; 2. Pologne 4 pts ; 3. Suède 2 pts ; 4. Yougoslavie 0 pt. L'Allemagne (RFA) qualifiée pour la finale, la Pologne pour le match de classement.

Allemagne (RFA)	2 - 0	Yougoslavie
Breitner, G. Müller		
Pologne	1 - 0	Suède
Lato		
Allemagne (RFA)	4 - 2	Suède
Overath, Bonhof, Grabowski, Hoeness		Edström, Sandberg
Pologne	2 - 1	Yougoslavie
Deyna, Lato		Karasi
Suède	2 - 1	Yougoslavie
Edström, Torstensson		Surjak
Allemagne (RFA)	1 - 0	Pologne
G. Müller		

Quelques instants avant le début de la finale, dans le stade olympique de Munich, les deux capitaines se serrent la main sous le regard des arbitres et échangent les fanions. Beckenbauer évite de regarder Cruyff, qui le fixe. La bataille des nerfs a commencé.



Match de classement

Pologne 3, Brésil 4

Pologne **1 – 0** Brésil
(Lato (76') (0 – 0))

Tomaszewski – Szymanowski,
Zmuda, Gorgon, Musiał – Kasperczak
(Cmikiewicz, 71'), Deyna,
Masczyk – Lato, Szarmach
(Kapka, 71'), Gadocha.

Leao – Ze Maria, Alfredo, M. Marinho,
Rivelino, P. C. Carpegiani, Ademir
(Mirandinha, 66'), Valdomiro,
Jairzinho, Dirceu.

Finale

Allemagne (RFA) championne du monde Pays-Bas 2

Allemagne (RFA) **2 – 1** Pays-Bas
(Breitner (26' s.p.), Gerhard Müller (44') (2 – 1) Neeskens (1^{er} s.p.))

Maier – Vogts, Schwarzenbeck,
Beckenbauer, Breitner – Hoeness,
Overath, Bonhof, Grabowski, Müller,
Hölzenbein.

Jongbloed – Suurbier, Haan, Rijsbergen
(De Jong, 68'), Krol – Jansen,
Van Hanegem, Neeskens – Rep,
Cruyff, Rensenbrink
(René Van de Kerkhof, 46').

Schön (entraîneurs) Michels

7 juillet à Munich (Olympiastadion), 79 000 spectateurs
Arbitre : M. Taylor (Angleterre)

Le groupe champion du monde était constitué de :

Beckenbauer Franz, défenseur – Bonhof Rainer, milieu – Breitner Paul, défenseur –
Cullmann Bernhard, milieu – Flohe Heinz, attaquant – Grabowski Jürgen, attaquant
– Herzog Dieter, milieu – Heynckes Josef, attaquant – Hoeness Ulrich, attaquant –
Hölzenbein Bernd, attaquant – Hottges Horst-Dieter, défenseur –
Kapellmann Jupp, milieu – Kleff Wolfgang, gardien – Kremers Helmut, milieu –
Maier Josef, gardien – Müller Gerhard, attaquant – Netzer Günter, milieu –
Nigbur Norbert, gardien – Overath Wolfgang, milieu – Schwarzenbeck Georg, défenseur
– Vogts Bertl, défenseur – Wimmer Herbert, milieu – Schön Helmut, entraîneur.



Palmarès 1974

Deuxième titre pour la RFA, quatrième titre pour l'équipe qui reçoit

Nouvelle coupe, nouvelle formule. La RFA sort vainqueur du duel l'opposant à la meilleure équipe des années 1970 : les Pays-Bas de Johan Cruyff.



Le nouveau trophée mis en jeu après que le Brésil eut remporté définitivement l'ancienne statuette ailée quatre années plus tôt.

Pour accueillir la Coupe du monde 1974, l'Allemagne a mis les petits plats dans les grands. Neuf stades ont été modernisés pour un coût total de 233 millions de marks, et des mesures de sécurité sans précédent ont été prises. En effet, l'Allemagne n'a pas oublié le drame de Munich, survenu deux ans plus tôt lors



des jeux Olympiques, lorsque des athlètes israéliens furent assassinés par des terroristes palestiniens. La compétition est donc placée sous haute surveillance.

Il a fallu prévoir aussi un nouveau trophée. La coupe Jules Rimet, mise en jeu en 1930, a été définitivement acquise par le Brésil, triple vainqueur. C'est un orfèvre italien, Silvio Gazzaniga, qui a créé le nouveau trophée : un globe en or massif de 18 carats, qui pèse 5 kilos, mesure 36 cm et vaut 20 000 dollars. Enfin, on a changé la formule de l'épreuve. Les quarts de finale et les demi-finales ont été remplacés par un deuxième tour qui dégagera les deux finalistes. Quatorze matchs au lieu de huit, cela signifie des recettes supplémentaires. Quelques grands pays manquent cependant à l'appel : Angleterre, France, Espagne, Hongrie, Tchécoslovaquie, Portugal et l'URSS, qui a refusé de disputer un match d'appui contre le Chili après le coup d'État du général Pinochet.

Trois jours avant l'ouverture de la Coupe du monde, le Brésil, tenant du titre, a déjà remporté une victoire. João Havelange a été élu à la présidence de la FIFA, où il succède à sir Stanley Rous. Sur le terrain, en revanche, le Brésil n'a plus les moyens de dominer le monde. Il a perdu Pelé, Gerson, Tostão et présente une équipe sans génie, défensive et rugueuse jusqu'à l'excès. 0-0 contre la Yougoslavie, 0-0 contre l'Écosse, les scores sont révélateurs.

Le capitaine et défenseur central allemand Franz Beckenbauer organise depuis son poste de libéro le jeu allemand. Derrière lui, son coéquipier Paul Breitner.

Le duel Beckenbauer-Cruyff

Deux équipes dominent le premier tour. Dans le groupe 3, les Pays-Bas engrangent 5 points sur 6 en pratiquant le même football total que celui de l'Ajax d'Amsterdam, triple champion d'Europe. Au sein d'une équipe qui respire la santé, la force et la sérénité, les deux Johan, Cruyff et Neeskens, font la loi. Dans le groupe 4, la Pologne fait encore mieux : trois victoires et douze buts marqués. Championne olympique à Munich, la Pologne – qui a sorti l'Angleterre lors des éliminatoires – mise sur un football offensif et peut compter sur deux attaquants en super-forme : Lato et Szarmach. À eux deux, ils inscriront douze buts durant cette Coupe du monde.

L'Italie, brillant finaliste en 1970, a vieilli. Riva et Rivera ne sont que l'ombre d'eux-mêmes et, malgré le talent de Sandro Mazzola, la Squadra azzurra est éliminée sans gloire dès le 1^{er} tour.

Le 2^e tour, qui se déroule selon la même formule-championnat que le 1^{er} (deux groupes de quatre), va néanmoins déboucher sur deux « demi-finales ». Dans le groupe A, à Dortmund, le match Pays-Bas-Brésil est décisif, les deux équipes comptant deux victoires. Les Pays-Bas, présents en phase finale pour la première fois depuis 1938, ne répondent pas aux provocations des Brésiliens et marquent deux buts admirables après la pause par Neeskens et Cruyff.

Dans le groupe B, il en va de même pour RFA-Pologne. À Francfort, sur un terrain transformé en piscine après un violent orage, les Polonais surclassent les Allemands durant la première mi-temps, mais se heurtent à un Maier exceptionnel. Après la pause, les partenaires de Beckenbauer, poussés par le public, reprennent le dessus grâce à une formidable débauche d'énergie. Et, à un quart d'heure de la fin, l'inévitable Gerd Müller met un terme aux espoirs des Polonais.

Le 7 juillet 1974, à Munich, la finale débute par un coup de théâtre. Dès la première minute de jeu, l'arbitre anglais M. Taylor accorde un penalty aux Pays-Bas alors que les Allemands n'ont pas encore touché le ballon. Neeskens le transforme. Mais les Néerlandais sont trop sûrs d'eux. Leur morgue va les perdre. Une fois de plus, l'Allemagne renaît de ses cendres. Breitner sur penalty et Müller retournent la situation avant la mi-temps. Un héroïque Sepp Maier fera le reste. Franz Beckenbauer peut aller chercher le nouveau trophée de la FIFA.

Le match historique de Hambourg

Le 22 juin, à Hambourg, soixante mille spectateurs assistent à un événement historique : un match RFA-RDA. Jamais les équipes nationales des deux États ne se sont affrontées depuis la scission de l'Allemagne au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Le contexte politique dépasse largement l'enjeu sportif. Avant le match, la RDA, qui participe pour la première fois à une phase finale de Coupe du monde, et la RFA sont d'ores et déjà qualifiées. Reste le prestige... et l'honneur.

Cette rencontre historique donne lieu à une surprise monumentale. Après avoir résisté à la pression de la RFA, les Allemands de l'Est, encouragés par deux mille supporters qui ont pu franchir le mur, l'emportent grâce à un but de Jürgen Sparwasser. Mais le vrai bénéficiaire n'est pas celui que l'on croit.

Grâce à cette défaite, la RFA évitera au second tour les poids lourds que sont les Pays-Bas, le Brésil et l'Argentine. Elle permettra aussi à Franz Beckenbauer d'imposer ses vues au sélectionneur Helmut Schön et de faire le ménage dans l'équipe en écartant notamment Günter Netzer. La défaite historique de Hambourg a été une étape décisive dans la victoire finale. Ce RFA-RDA restera la seule et unique rencontre entre les deux Allemagnes.



Le meilleur joueur européen des années 1970, l'attaquant néerlandais Johan Cruyff, tente de déborder le milieu de terrain allemand Wolfgang Overath lors de la finale.

Argentine 1978

La onzième Coupe du monde réunit 1 610 215 spectateurs. 38 matchs opposent les 16 équipes qualifiées (10 européennes, 3 sud-américaines, 1 nord-américaine, 1 africaine et 1 asiatique). 102 buts ont été marqués dont 14 penalties accordés (12 transformés) et 3 joueurs expulsés.



Les stades

Buenos Aires

River Plate : stade Monumental

77 000 places, groupe 1

finale

Buenos Aires

Velez-Sarsfield

groupe 3

Córdoba

groupes 2 et 4

Mar del Plata

groupes 1 et 3

Mendoza

groupe 4

Rosario

groupe 2

Le 1 000^e but

Le Néerlandais Robby Rensenbrink a inscrit le 1 000^e but de l'histoire de la Coupe du monde lors du match Écosse-Pays-Bas, 3-2.

Classement des buteurs

6 buts

Kempes (Argentine)



5 buts

Cubillas (Pérou), Rensenbrink (Pays-Bas)



4 buts

Krankl (Autriche), Luque (Argentine)



3 buts

Dirceu (Brésil), Rep (Pays-Bas), Roberto (Brésil), Rossi (Italie), Rummenigge (RFA)



2 buts

Bertoni (Argentine), Bettega (Italie), Boniek (Pologne), Brandts (Pays-Bas), Flohe (RFA), Gemmill (Écosse), Haan (Pays-Bas), Lato (Pologne), D. Müller (RFA), Nelinho (Brésil)



1 but

Abramczik (RFA), Asensi (Espagne), Benetti (Italie), Berdoll (France), Causio (Italie), Csapo (Hongrie), Cueto (Pérou), Dalglish (Écosse), Danaifar (Iran), Dani (Espagne), Deyna (Pologne), Dhouieb et Gommidh (Tunisie), Holzenbein (RFA), Houseman (Argentine), Jordan (Écosse), Kaabi (Tunisie), Lacombe et Christian Lopez (France), H. Müller (RFA), Nanninga (Pays-Bas), Obermayer (Autriche), Passarella (Argentine), Platini (France), Rangel (Mexique), Reinaldo (Brésil), Rocheteau (France), Rowshan (Iran), Ruiz Bazan (Espagne), Schachner (Autriche), Sjöberg (Suède), Szarmach (Pologne), Tarantini (Argentine), A. Toth (Hongrie), W. Van de Kerkhof et R. Van de Kerkhof (Pays-Bas), Vasquez Ayala (Mexique), Velasquez (Pérou), Zaccarelli (Italie), Zico (Brésil), Zombori (Hongrie)



Mario Kempes a marqué deux des trois buts argentins de la finale contre les Pays-Bas.

Les participants

Europe

Allemagne (RFA), Autriche, Écosse, Espagne, France, Hongrie, Italie, Pays-Bas, Pologne, Suède

Amérique du Nord

Mexique

Amérique du Sud

Argentine, Brésil, Pérou

Afrique

Tunisie

Asie

Iran

Attaques

Les deux finalistes ont dominé le domaine offensif et se retrouvent à égalité tant au niveau de la moyenne que du total de buts marqués. Argentine et Pays-Bas ont inscrit près de 30 % des buts du Mondial.

Sur fond noir : moyenne du nombre de buts marqués par match (nombre de buts marqués).

2,14 Argentine et Pays-Bas (15)

1,67 RFA (10)

1,67 Écosse et France (5)

1,43 Brésil (10)

1,29 Italie (9)

1,17 Autriche et Pérou (7)

1 Pologne (6)

1 Hongrie et Tunisie (3)

0,67 Espagne, Iran et Mexique (2)

0,11 Suède (1)

Défenses

Le Brésil donne encore une leçon de défense hermétique et devance l'Argentine.

Sur fond noir : moyenne du nombre de buts encaissés par match (nombre de buts encaissés).

Brésil (3) 0,33

Argentine (4) 0,57

Espagne et Tunisie (2) 0,67

RFA (5) 0,77

Italie (6) 0,85

Suède (3), Pologne (6) 1

Pays-Bas (10) 1,43

France (5), Autriche (10) 1,67

Écosse (6), Pérou (12) 2

Hongrie et Iran (8) 1,7

Mexique (12) 4

Groupe 1

Classement : 1. Italie 6 pts ; 2. Argentine 4 pts ; 3. France 2 pts ; 4. Hongrie 0 pt. L'Italie et l'Argentine qualifiées pour le second tour.

Italie 2 – 1 France	
P. Rossi, Zaccarelli	Lacombe
Argentine 2 – 1 Hongrie	
Luque, Bertoni	Csapo
Italie 3 – 1 Hongrie	
P. Rossi, BettEGA, Benetti	A.Toth
Argentine 2 – 1 France	
Passarella, Luque	Platini
Italie 1 – 0 Argentine	
BettEGA	
France 3 – 1 Hongrie	
Lopez, Berdoli, Rocheteau	Zombori

Groupe 2

Classement : 1. Pologne 5 pts ; 2. Allemagne (RFA) 4 pts ; 3. Tunisie 3 pts ; 4. Mexique 0 pt. La Pologne et l'Allemagne (RFA) qualifiées pour le second tour.

Allemagne (RFA) 0 – 0 Pologne	
Tunisie 3 – 1 Mexique	
Kaabi, Ghommidh, Dhouieb	Vasquez Ayala
Pologne 1 – 0 Tunisie	
Lato	
Allemagne (RFA) 6 – 0 Mexique	
D. Müller, H. Müller, K.-H. Rummenigge 2, Flohe 2	
Tunisie 0 – 0 Allemagne (RFA)	
Pologne 3 – 1 Mexique	
Boniek 2, Deyna	Rangel

Groupe 3

Classement : 1. Autriche 4 pts (+1,32) ; 2. Suède 4 pts (+1,27) ; 3. Espagne 3 pts ; 4. Brésil 1 pt. L'Autriche et le Brésil qualifiées pour le second tour.

Brésil 1 – 1 Suède	
Reinaldo	Sjöberg
Autriche 2 – 1 Espagne	
Schachner, Krankl	Dani
Autriche 1 – 0 Suède	
Krankl	
Brésil 0 – 0 Espagne	
Brésil 1 – 0 Autriche	
Roberto	
Espagne 1 – 0 Suède	
Asensi	

Groupe 4

Classement : 1. Pérou 5 pts ; 2. Pays-Bas 3 pts (+1) ; 3. Écosse 3 pts (+1) ; 4. Iran 1 pt. Le Pérou et les Pays-Bas qualifiés pour le second tour.

Pays-Bas 3 – 0 Iran	
Rensenbrink 3	
Pérou 3 – 1 Écosse	
Cueto, Cubillas 2	Jordan
Pays-Bas 0 – 0 Pérou	
Écosse 1 – 1 Iran	
Eskandarian (c.s.c.)	Danaifar
Écosse 3 – 2 Pays-Bas	
DalGLISH, Gemmill 2	Rensenbrink, Rep
Pérou 4 – 1 Iran	
Velasquez, Cubillas 3	Rowshan

Second tour groupe A

Classement : 1. Pays-Bas 5 pts ; 2. Italie 3 pts ; 3. Allemagne (RFA) 2 pts ; 4. Autriche 2 pts. Les Pays-Bas qualifiés pour la finale, l'Italie pour le match de classement.

Italie 0 – 0 Allemagne (RFA)	
Pays-Bas 5 – 1 Autriche	
Brandts, Rensenbrink, Rep 2, W. Van de Kerkhof	Obermayer
Allemagne (RFA) 2 – 2 Pays-Bas	
Abramczik, D. Müller	Haan, R. Van de Kerkhof
Italie 1 – 0 Autriche	
P. Rossi	
Pays-Bas 2 – 1 Italie	
Brandts, Haan	Brandts (c.s.c.)
Autriche 3 – 2 Allemagne (RFA)	
Krankl 2, Vogts (c.s.c.)	K.-H. Rummenigge, Hölzenbein

Second tour groupe B

Classement : 1. Argentine 5 pts (+1) ; 2. Brésil 5 pts (+3) ; 3. Pologne 2 pts ; 4. Pérou 0 pt. L'Argentine qualifiée pour la finale, le Brésil pour le match de classement.

Brésil 3 – 0 Pérou	
Dirceu 2, Zico	
Argentine 2 – 0 Pologne	
Kempes 2	
Pologne 1 – 0 Pérou	
Szarmach	
Argentine 0 – 0 Brésil	
Brésil 3 – 1 Pologne	
Nelinho, Roberto 2	Lato
Argentine 6 – 0 Pérou	
Kempes 2, Tarantini, Luque 2, Houseman	

Le capitaine Daniel Passarella tenant la trophée tant convoité par les Argentins depuis leur première finale en... 1930.



Match de classement

Brésil 3^e, Italie 4^e

Brésil 2 – 1 Italie
(0 – 1) Causio (38^e)

Leao – Nelinho, Oscar, Amaral, R. Neto, Batista, Cerezo (Rivelino, 64^e), Dirceu, Gil (Reinaldo, 46^e), Roberto, Mendonça.

Zoff – Scirea, Cabrini, Gentile, Cuccureddu, Maldera, Antognoni (C. Sala, 79^e), P. Sala, Causio, P. Rossi, Bettega.

Finale

Argentine championne du monde, Pays-Bas 2^e

Argentine 3 – 1 Pays-Bas
a.p.
(1 – 0)
(1 – 1)

Kempes (38^e, 105^e), Bertoni (116^e)
Fillol – Olguin, Luis Galvan, Passarella, Tarantini, Ardiles (Larrosa, 65^e), Gallego, Kempes, Bertoni, Luque, Ortiz (Houseman, 74^e)

Nanninga (82^e)
Zongbloed – Jansen (Surbier, 73^e), Brandts, Krol, Poortvliet – Haan, Neeskens, Willy Van de Kerkhof – René Van de Kerkhof, Rep (Nanninga, 59^e), Rensenbrink.

Menotti (entraîneurs) Happel

25 juin 1978 à River-Plate (Monumental), 77 260 spectateurs

Arbitre : M. Gonella (Italie)

Le groupe champion du monde était constitué de :

Alonso Norberto, milieu – Ardiles Osvaldo, milieu – Baley Hector, gardien – Bertoni Daniel, attaquant – Fillol Ubaldo Matildo, gardien – Gallego Americo, milieu – Galvan Luis, défenseur – Galvan Ruben, milieu – Houseman René, attaquant – Kempes Mario, attaquant – Killer Daniel, défenseur – Larrosa Omar, milieu – Lavolpe Ricardo, gardien – Luque Leopoldo, attaquant – Olguin Jorge, défenseur – Ortiz Oscar, attaquant – Oviedo Miguel, défenseur – Pagnanini Ruben, défenseur – Passarella Daniel, défenseur – Tarantini Alberto, défenseur – Valencia Daniel, milieu – Villa Ricardo, milieu – Menotti Cesar Luis, entraîneur.



Palmarès 1978

La deuxième finale est la bonne pour les Ciel et Blanc

Sous le regard attentif des officiers de la junte, les Argentins s'imposent dans une atmosphère de liesse. Les Néerlandais, en finale pour la deuxième fois de suite, ont cédé lors des prolongations.

Dans la chaleur de la fin d'après-midi du 25 juin 1978 à Buenos Aires, Luis Cesar Menotti s'est levé. Imperturbable. Dans ce stade rempli par plus de 78 000 spectateurs qui, pendant plus de deux heures, ont inventé deux nouvelles manifestations : la ola et le lancer de confettis... Plus de 78 000 personnes qui crient : « Argentina ! Argentina ! » Des joueurs qui s'étreignent... Un capitaine, Daniel Passarella, brandit le trophée tant convoité... Et, silhouette de plus de 1,90 m qui n'en finit jamais, Luis Cesar Menotti, visage d'aigle, yeux perdus ailleurs, costume impeccablement coupé, qui esquisse à peine un sourire. L'Argentine vient de remporter, devant son public de Buenos Aires et les caméras du monde entier, la 11^e Coupe du monde, et il ne réagit pas.

Ne bondit pas. N'exulte pas. Menotti vient alors d'inventer l'entraîneur du troisième type.

Lorsqu'il est nommé le 1^{er} octobre 1974 pour diriger la sélection nationale d'Argentine, Cesar Menotti annonce sans sourciller l'ampleur de son pari : gagner, à domicile et devant son public, cette Coupe du monde 1978 que les Argentins vont organiser pour la première fois. Il regroupe de jeunes joueurs : Passarella, Ardiles, Kempes, Bertoni, Luque, des esthètes, des bûcherons, le tout fait une équipe...

Un départ difficile

Pourtant, lors du match d'ouverture à Buenos Aires (joué, pour des raisons stratégiques difficilement admissibles,

après le match France-Italie), les Argentins ne sont pas brillants même s'ils gagnent (2-1) devant une équipe de Hongrie tombée dans le piège du jeu dur, pour ne pas dire violent, des Sud-Américains. Dans ce groupe 1 du premier tour, l'équipe de Menotti dominera (2-1) la France, qui n'avait plus participé à un tournoi final de la Coupe du monde depuis 1966, mais sera battue (0-1) par l'Italie, terminant 2^e du groupe, avec 4 points. Dans le groupe 2, la RFA, tenante du titre mais privée de son capi-



Portés par leur public, les Argentins lancent toutes leurs forces dans une finale qui aura été plus un combat qu'un match de gala, à l'image de leur avant-centre Mario Kempes, meilleur buteur du tournoi.

taine Beckenbauer et de son buteur Müller, est à la peine face à la Pologne et à la Tunisie, même si elle pulvérise (6-0) le Mexique. Dans le groupe 3, l'Autriche (avec son buteur-déménageur Hans Krankl) fait jeu égal avec le Brésil, tandis que, dans le groupe 4, le Pérou fait déjà sensation en devançant les Pays-Bas, finalistes en 1974.

Pour le deuxième tour, disputé lui aussi par poules de quatre équipes (la première du classement est qualifiée pour la finale), on retrouve un groupe A entièrement européen – Pays-Bas, RFA, Autriche et Italie – alors que, dans le groupe B, la Pologne est le seul représentant de l'Europe face à l'Argentine, forte du soutien de son public, au Brésil, en quête de rachat et de reconnaissance, et au surprenant Pérou.

Immédiatement, les Pays-Bas prouvent qu'ils sont venus pour laver l'affront subi à Munich, quatre ans plus tôt. D'entrée, ils bousculent (5-1) les Autrichiens, tandis que la RFA et l'Italie se contentent d'un match nul (0-0). On reparle alors de la « vague orange », même si elle ne bénéficie plus des traits de génie du « Pelé blanc », Johan Cruyff. Mieux : les Pays-Bas assurent leur qualification pour la finale en battant (2-1) à Buenos Aires la Squadra azzurra, tandis que l'Autriche s'offre une victoire sur le voisin allemand, ce qui ne lui était plus arrivé depuis 47 ans ! Dans l'autre groupe, le scénario est un peu différent. Pour leur premier match, les Argentins s'imposent (2-0) face à la Pologne, et les Brésiliens dominent (3-0) le Pérou. L'Argentine et le Brésil, dans une rencontre considérée comme la finale d'Amérique du Sud, font match nul (0-0) à l'issue d'une partie extrêmement violente, avec des chocs vicieux, sévères et répétés. Lors du dernier match, le Brésil s'impose (3-1) devant la Pologne. L'Argentine connaît les données du problème : il lui faut gagner, par 4 buts d'écart au minimum, pour accéder à la finale.

Le 21 juin, à Rosario, l'Argentine gagne par 6 buts à 0, le Pérou est tétanisé par Kempes (2 buts), Luque (2 buts), Tarantini et Houseman, un but chacun. Les Argentins sont en finale.

Une finale décevante

Elle se déroule le 25 juin, à Buenos Aires. Quatre ans plus tôt, à Gelsenkirchen, lors de la Coupe du monde organisée par la RFA, les Pays-Bas avaient donné une leçon de football à des Argentins en décomposition (0-4) – une humiliation. C'est ce souvenir que Luis Cesar Menotti ne manqua pas de rappeler à ses joueurs dans le vestiaire. L'environnement de la rencontre était explosif : à preuve, les mots du capitaine Daniel Passarella : « N'ayez pas peur, nous allons y laisser notre âme... » Le match final ne tint pas les promesses de l'affiche. Les Néerlandais, si fringants

Fallait-il y aller ?

Dans les mois qui ont précédé cette Coupe du monde 1978, une question lancinante : faut-il y aller ? L'Argentine, organisatrice de cette compétition mondiale, n'est alors pas un exemple de démocratie, c'est bien le moins qu'on puisse dire de ce régime tenu par les militaires, qui pratique une répression sanglante contre les militants de gauche et les syndicalistes. Toutefois, aucune équipe qualifiée ne refuse le voyage à Buenos Aires. En France, il y a des manifestations, des appels au boycott sur le thème « Pas de football entre les camps de concentration » et « Contre la dictature ». Peu avant le départ pour l'Argentine, le sélectionneur tricolore Michel Hidalgo est victime d'une agression parce qu'il a expliqué qu'il allait « en Argentine au contact d'un peuple, pour y faire du sport et non pas de la politique ». Un seul joueur, et pas n'importe lequel, refuse de faire le voyage : Johan Cruyff, capitaine de la sélection des Pays-Bas, finaliste en 1974.



En finale devant près de 80 000 spectateurs enthousiastes, l'attaquant argentin Leopoldo Luque se défait du capitaine néerlandais.

lors des tours précédents, semblaient en difficulté. Dès la 37^e minute, l'Argentin Mario Kempes ouvre le score. On exulte déjà dans les tribunes. Pourtant, en seconde mi-temps, les Pays-Bas réagissent par l'avant-centre Nanninga, qui égalise à la 81^e minute. À la fin du temps réglementaire, les deux équipes sont toujours à égalité. Le règlement est clair : on joue une prolongation de deux fois quinze minutes. Et là, les Argentins font le coup de force. Un deuxième but pour Mario Kempes à la 105^e minute, puis un troisième signé Daniel Bertoni à la 116^e. L'Argentine a gagné sa Coupe du monde. Luis Cesar Menotti regagne les vestiaires. Il n'a toujours pas laissé éclater sa joie. À peine un sourire...

Espagne 1982

La douzième Coupe du monde réunit 1 842 000 spectateurs. 52 matchs opposent les 24 équipes sélectionnées (14 européennes, 4 sud-américaines, 2 centraméricaines, 2 africaines, 1 asiatique et 1 de la zone pacifique). 146 buts seront marqués dont 8 penalties (sur 10 accordés), et 5 joueurs expulsés.

Les stades

Alicante

José-Rico-Pérez
36 000 places
groupe 2 et match de classement

Barcelone

Nou Camp
102 000 places
groupe A, 2^e tour

Barcelone

Sarria
40 000 places
groupe C, 2^e tour

Bilbao

San Mamés
46 000 places
groupe 4

Elche

Nuevo Estadio
53 000 places
groupe 3

Gijón

El Molinón
45 000 places
groupe 2

La Corogne

La Riazor
34 000 places
groupe 1

Madrid

Santiago-Bernabeu
91 000 places
groupe B,
2^e tour et finale

Madrid

Vicente-Calderón
66 000 places
groupe D, 2^e tour

Malaga

La Rosaleda
34 000 places
groupe 6

Oviedo

Carlos-Tartiere
28 000 places
groupe 2

Saragosse

La Romerada
42 000 places
groupe 5

Séville

Benito-Villamarin
50 000 places
groupe 6

Séville

Sánchez-Pizjuán
68 000 places
groupe 6 et demi-finale

Valence

Luis-Casanova
groupe 5

Valladolid

José-Zorrilla
30 000 places
groupe 4

Vigo

Bala'dos
57 000 places
groupe 1



Classement des buteurs

6 buts

Paolo Rossi (Italie)

5 buts

Rummenigge (RFA)

4 buts

Boniek (Pologne), Zico (Brésil)

3 buts

Armstrong (Irlande du Nord),
Falcão (Brésil), Giresse (France),
Kiss (Hongrie)

2 buts

Assad (Algérie), Bertoni (Argentine), Eder (Brésil),
Francis (Angleterre), Fazekas (Hongrie), Fischer (RFA),
Genghini (France), Hamilton (Irlande du Nord),
Littbarski (RFA), Maradona (Argentine), Nyilasi (Hongrie),
Panenka (Tchécoslovaquie), Passarella (Argentine),
Platini (France), Pölöskei (Hongrie), Robson (Angleterre),
Rocheteau (France), Schachner (Autriche),
Serginho (Brésil), Six (France), Socrates (Brésil),
Tardelli (Italie), Wark (Écosse)

1 but

Al-Buloushi et Al-Dakhil (Koweït), Altobelli (Italie),
Archibald (Écosse), Ardiles (Argentine),
Bal et Balatcha (URSS), Belloumi et Bensaoula (Algérie),
Blokline (URSS), Bossis (France), Breitner (RFA),
Buncol (Pologne), Cabrini (Italie), Chenghelia et Chivadze
(URSS), Ciolek (Pologne), Coeck (Belgique), Conti (Italie),
Couriol (France), Czerniatynski (Belgique),
Dalglish (Écosse), Diaz (Argentine), Diaz (Pérou),
Gavrilov (URSS), Girard (France), Graziani (Italie),
Gudelj (Yougoslavie), Hintermaier (Autriche),
Hrubesch (RFA), Jordan (Écosse), Juanito (Espagne),
Junior (Brésil), Krankl (Autriche), Kupcewicz (Pologne),
Laing (Honduras), La Rosa (Pérou), Lato (Pologne),
Letelier (Chili), Lopez Ufarte (Espagne),
Madjer (Algérie), M'Bida (Cameroun),
Majewski (Pologne), Mariner (Angleterre),
Moscoso (Chili), Narey (Écosse), Neira (Chili),
Oganesian (URSS), Oscar (Brésil), Petrovic (Yougoslavie),
Pezzey (Autriche), Reinders (RFA), Robertson (Écosse),
Ramirez Zapata (Salvador), Saura (Espagne),
Smolarek (Pologne), Soler (France), Souness (Écosse),
Summer (Nouvelle-Zélande), Szarmach (Pologne),
Szentes et Toth (Hongrie), Trésor (France),
Vandenbergh (Belgique), Varga (Hongrie),
Wooddin (Nouvelle-Zélande), Zamora (Espagne),
Zelaya (Honduras)

Les participants

Europe

Allemagne (RFA), Angleterre,
Autriche, Belgique, Écosse,
Espagne, France, Hongrie,
Irlande du Nord, Italie, Pologne,
Tchécoslovaquie, URSS,
Yougoslavie

Afrique

Algérie, Cameroun

Amérique centrale

Honduras, Salvador

Amérique du Sud

Argentine, Brésil, Chili, Pérou

Asie

Koweït

Océanie

Nouvelle-Zélande

Attaques

*La France (16) la plus
prolifique devant le Brésil (15).*

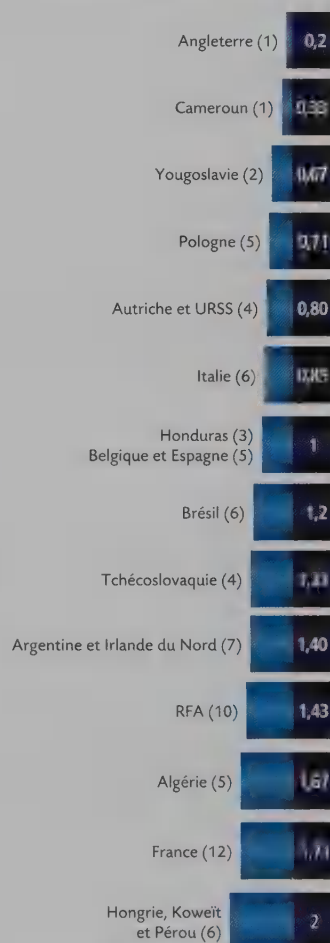


Les pays suivants
n'apparaissent pas sur ce
graphique ; dans l'ordre
décroissant :

Belgique (3 buts) avec
une moyenne de 0,6,
Honduras, Koweït,
Nouvelle-Zélande, Pérou,
Tchécoslovaquie
et Yougoslavie avec une
moyenne de 0,67 (2)
Cameroun
et Salvador 0,33 (1).

Défenses

*Incroyable Mondial où
sept équipes ont encaissé
moins d'un but par match.*



Les pays suivants n'apparaissent
pas sur ce graphique ;
dans l'ordre croissant :

Chili et Écosse avec une moyenne
de 2,67 (8), Nouvelle-Zélande
4 (12) et Salvador 4,33 (13).

Groupe 1

Classement : 1. Pologne 4 pts ; 2. Italie 3 pts (0, 2/1) ; 3. Cameroun 3 pts (0, 1/1) ; 4. Pérou 2 pts.
L'Italie et la Pologne sont qualifiées pour le second tour.

Italie 0 - 0 Pologne

Pérou 0 - 0 Cameroun

Italie 1 - 1 Pérou

Conti Diaz

Pologne 0 - 0 Cameroun

Pologne 5 - 1 Pérou

Smolarek, Lato, Boniek, Bunol, Ciolek

Italie 1 - 1 Cameroun

Graziani M'Bida

Groupe 2

Classement : 1. Allemagne (RFA) 4 pts (+1, 1) ; 2. Autriche 4 pts (+2) ; 3. Algérie 4 pts (0) ; 4. Chili 0 pt.
L'Allemagne (RFA) et l'Autriche sont qualifiées pour le second tour.

Algérie 2 - 1 Allemagne (RFA)

Madjer, Belloumi K.-H. Rummenigge

Autriche 1 - 0 Chili

Schachner

Allemagne (RFA) 4 - 1 Chili

K.-H. Rummenigge, Reinders Moscoso

Autriche 2 - 0 Algérie

Schachner, Krankl

Algérie 3 - 2 Chili

Assadz, Bensaoula Neira, Letellier

Allemagne (RFA) 1 - 0 Autriche

Hrubesch

Groupe 3

Classement : 1. Belgique 5 pts ; 2. Argentine 4 pts ; 3. Hongrie 3 pts ; 4. Salvador 0 pt.
La Belgique et l'Argentine sont qualifiées pour le second tour.

Belgique 1 - 0 Argentine

Vandenbergh

Hongrie 10 - 1 Salvador

Nyilasi, Pölöskei, Fazekas, Toth, Kiss Ramirez Zapata

3, Szentos

Argentine 4 - 1 Hongrie

Bertoni, Maradona, Ardiles Pölöskei

Belgique 1 - 0 Salvador

Coeck

Belgique 1 - 1 Hongrie

Czerniatynski Varga

Argentine 2 - 0 Salvador

Passarella, Bertoni

Groupe A

Classement : 1. Pologne 2 pts (+1) ; 2. URSS 3 pts (+1) ; 3. Belgique 0 pt.
La Pologne est qualifiée pour les demi-finales.

Pologne 3 - 0 Belgique

Boniek, 3

URSS 1 - 0 Belgique

Oganesian

URSS 0 - 0 Pologne

Groupe 4

Classement : 1. Angleterre 6 pts ; 2. France 3 pts ; 3. Tchécoslovaquie 2 pts ; 4. Koweït 1 pt.
L'Angleterre et la France sont qualifiées pour le second tour.

Angleterre 3 - 1 France

Robson, 2, Mariner

Soler

Tchécoslovaquie 1 - 1 Koweït

Panenska

Al-Dakhil

Angleterre 2 - 0 Tchécoslovaquie

Francis, Barmos (c.s.c.)

France 4 - 1 Koweït

Genghini, Platini, Six, Bossis

Al-Buloushi

France 1 - 1 Tchécoslovaquie

Six

Panenska

Angleterre 1 - 0 Koweït

Francis

Groupe 5

Classement : 1. Irlande du Nord 4 pts ; 2. Espagne 3 pts (0, 1) ; 3. Yougoslavie 3 pts (0, 2/1) ; 4. Honduras 2 pts.
L'Irlande du Nord et l'Espagne sont qualifiées pour le second tour.

Espagne 1 - 1 Honduras

Lopez Ufarte

Zelaya

Yougoslavie 0 - 0 Irlande du Nord

Espagne 2 - 1 Yougoslavie

Juanito, Saura

Gudelj

Honduras 1 - 1 Irlande du Nord

Laing

Armstrong

Yougoslavie 1 - 0 Honduras

Petrovic

Irlande du Nord 1 - 0 Espagne

Armstrong

Groupe 6

Classement : 1. Brésil 6 pts ; 2. URSS 3 pts (+2) ; 3. Écosse 3 pts (0) ; 4. Nouvelle-Zélande 0 pt.
Le Brésil et l'URSS sont qualifiés pour le second tour.

Brésil 2 - 1 URSS

Socrates, Eder

Bal

Écosse 5 - 2 Nouvelle-Zélande

Dalglish, Wark, 2, Robertson, Archibald Sumner, Woodin

Brésil 4 - 1 Écosse

Zico, Oscar, Eder, Falcao

Narey

URSS 3 - 0 Nouvelle-Zélande

Gravilov, Blokhine, Baltacha

URSS 2 - 2 Écosse

Chivadze, Chenghelia

Jordan, Souness

Brésil 4 - 0 Nouvelle-Zélande

Zico, 2, Falcão, Serginho

Groupe B

Classement : 1. Allemagne (RFA) 3 pts ; 2. Angleterre 2 pts ; 3. Espagne 1 pt.
L'Allemagne (RFA) est qualifiée pour les demi-finales.

Allemagne (RFA) 0 - 0 Angleterre

Allemagne (RFA) 2 - 1 Espagne

Littbarski, Fischer

Zamora

Angleterre 0 - 0 Espagne

La fougue des attaquants de la Squadra azzurra qui assiègent le but du gardien allemand Schumacher. Ils ne sont pas moins de trois en position de marquer. Cette fois, c'est le tour d'Altobelli, qui inscrit le troisième but italien.



Groupe C

Classement : 1. Italie 4 pts, 2. Brésil 2 pts, 3. Argentine 0 pt.
L'Italie est qualifiée pour les demi-finales.

Italie	2 – 1	Argentine
Tardelli, Cabrini		Passarella
Brésil	3 – 1	Argentine
Zico, Serginho, Junior		Diaz
Italie	3 – 2	Brésil
P. Rossi 3		Socrates, Falcão

Groupe D

Classement : 1. France 4 pts, 2. Autriche 1 pt (1-1), 3. Irlande du Nord 0 pt (0-0).
La France est qualifiée pour les demi-finales.

France	1 - 0	Autriche
Genghini		
Irlande du Nord	2 - 2	Autriche
Hamilton 1		Pezzey, Hintermaier
France	4 - 1	Irlande du Nord
Giresse 2, Rocheteau 2		Armstrong

Demi-finales

Italie et Allemagne (RFA) qualifiées pour la finale,
Pologne et France pour le match de classement.

Italie	2 - 0	Pologne
P. Rossi (22*, 73*)	(1 - 0)	

Zoff - Bergomi, Scirea, Collovati,
Cabrini - Conti, Orsini, Antognoni
(Marini, 28*), Tardelli - P. Rossi,
Graziani (Altobelli, 66*).

Młynarczyk - Dziuba, Zmuda, Janas,
Majewski, Buncol, Matysik, Kupcewicz,
Ciolek (Palasz, 46*), Lato, Smolarek
(Kusto, 78*).

Allemagne (RFA) 3 - 3 **France**
a.p.
(1 - 1)
(1 - 1)

Schumacher - Kaltz, Stielike,
K.-H. Förster, B. Förster - Dremmler,
Breitner, Magath (Hrubesch, 72*),
Briegel (K.-H. Rummenigge, 96*),
Fischer, Littbarski.

Ettori - Amoros, Trésor, Janvion,
Bossis - Giresse, Tigana, Platini,
Genghini (Battiston, 52*, C. Lopez, 62*)
- Rocheteau, Six.

Allemagne (RFA) vainqueur 5 t.a.b. à 4

Finale

Italie championne du monde, Allemagne (RFA) 2.

Italie	3 - 1	Allemagne (RFA)
Rossi (56*), Tardelli (69*), Altobelli (80*)	(0 - 0)	Breitner (83*)

Zoff - Gentile, Collovati, Scirea,
Cabrini - Bergomi, Tardelli, Orsini
- Conti, Paolo Rossi, Graziani
(Altobelli, 7*, Causio, 89*)

Schumacher - Kaltz, Stielike, K.-H.
Förster, B. Förster - Breitner,
Briegel, Dremmler, (Hrubesch, 62*) -
Littbarski, Fischer, K.-H. Rummenigge
(Dieter Müller, 70*).

Bearzot (entraîneurs) Derwall

11 juillet 1982 à Madrid (Stade Santiago-Bernabeu), 90 000 spectateurs
Arbitre : M. Coelho (Brésil)

**Le groupe champion du monde
était constitué de :**

Altobelli Alessandro, attaquant - Antognoni Giancarlo, milieu - Baresi Franco, défenseur -
Bergomi Giuseppe, défenseur - Bordon Ivano, gardien - Cabrini Antonio, défenseur -
Causio Franco, milieu - Collovati Fulvio, défenseur - Conti Bruno, milieu -
Dossena Giuseppe, milieu - Galli Giovanni, gardien - Gentile Claudio, défenseur -
Graziani Francesco, attaquant - Marini Giampiero, milieu - Massaro Daniele, milieu -
Orsini Gabriele, milieu - Rossi Paolo, attaquant - Scirea Gaetano, défenseur -
Selvaggi Franco, attaquant - Tardelli Marco, milieu - Vierchowod Pietro, défenseur -
Zoff Dino, gardien - Bearzot Enzo, entraîneur.

Match de classement

Pologne 2, France 4.

Pologne	3 - 2	France
Szarmach (41*), Majewski (45*), Kupcewicz (47*)	(2 - 1)	Girard (13*), Couriol (72*)

Młynarczyk - Dziuba, Janas, Zmuda,
Majewski (Wojciki, 46*) - Lato,
Buncol, Kupcewicz, Matysik - Boniek,
Szarmach.

Castaneda - Amoros, Trésor, Janvion
(C. Lopez, 64*), Mahut - Tigana
(Six, 82*), Laros, Girard, Soler -
Bellone, Couriol.



Troisième titre pour l'Italie, qui rejoint le Brésil

Pour tous les amateurs de football, ce Mundial espagnol a été marqué par une haletante et tragique nuit sévillane qui a offert à la Squadra azzurra comme adversaire l'Allemagne de l'Ouest, aux dépens de la France de Michel Platini.

Dans le stade Santiago-Bernabeu de Madrid, ce dimanche 11 juillet 1982, en fin d'après-midi, un homme ne peut cacher son bonheur. Sur la pelouse, le roi d'Espagne, Juan Carlos I^{er}, lui remet une statuette belle et allongée, couleur or. Dino Zoff la tend vers ses équipiers : il a établi un record en remportant avec l'Italie la Coupe du monde à 40 ans 4 mois et 13 jours. Il sait que cela n'a que la valeur d'une anecdote et fera l'objet d'une ligne dans le *Livre des records*, mais comment oublier, en ce moment de joie collective, que l'Italie vient de gagner la Coupe du monde pour la 3^e fois de l'histoire et de rejoindre ainsi au palmarès le Brésil ? L'Italie, sous le soleil couchant de cette fin de journée madrilène, avait dominé (3-1) un épouvantail : la RFA, après avoir

battu (2-0) la Pologne en demi-finale. Alors, Zoff, capitaine exemplaire, fait un signe à ses équipiers. Et tous, titulaires et remplaçants, attrapent Enzo Bearzot, le sélectionneur national, le soulèvent et le portent en triomphe. Voilà un homme qui n'a jamais fait de concessions. En 1978, lors de la précédente édition de la Coupe du monde, en Argentine, il avait bâti un groupe. Solide, efficace. Qui avait alors terminé 4^e de la compétition, battu par le Brésil en match de classement.

Pour le voyage en Espagne, Enzo Bearzot avait retenu 10 des 22 joueurs qui avaient disputé le Mundial argentin. Et pas n'importe lesquels ! Dix titulaires, dont, notamment, le gardien et capitaine Dino Zoff, bien sûr, mais aussi les défenseurs Cabrini, Gentile et Scirea, les milieux Antognoni et Tardelli, les attaquants Causio, Graziani et Rossi... Pourtant, dans cette 12^e Coupe du monde, qui comptait, pour la première fois pour la phase finale, non plus 16 mais 24 équipes, la Squadra azzurra avait débuté de la pire des façons. Un premier tour calamiteux dans le groupe 1 – trois matches nuls, contre la Pologne (0-0), le Pérou (1-1) et le Cameroun (1-1) – et une 2^e place qualificative pour le deuxième tour, arrachée de justesse au Cameroun au seul bénéfice des buts marqués ! Évidemment, la presse transalpine déchaînée demandait la démission d'Enzo Bearzot et ne comprenait pas ce qu'une équipe comme l'Italie faisait dans cette compétition mondiale... Il faut avouer que cette presse transalpine n'avait pas tout à fait tort : la Squadra azzurra était pitoyable, tandis que, dans les autres groupes du premier



Paolo Rossi, symbole de la réussite italienne qui a su gérer une longue compétition.

tour, des sélections comme l'Angleterre, la Belgique, le Brésil ou l'URSS semblaient immédiatement avoir trouvé le bon rythme. L'Argentine, victorieuse quatre ans plus tôt, faisait illusion grâce à ses deux nouvelles stars, Diego Maradona et Ramon Diaz, tout auréolés de leur titre de champion du monde juniors. La RFA était tombée dans le piège algérien; l'Espagne, à domicile, connaissait l'affront d'un match nul (1-1) contre le Honduras et d'une défaite (0-1) contre l'Irlande du Nord. La France, elle, se persuadait qu'elle pouvait, avec un sélectionneur en short, aller loin dans cette Coupe du monde, même si elle devait subir les accès de folie d'un cheikh du Koweït, par ailleurs président de la Fédération koweïtienne de football et membre du Comité international olympique (CIO)...

Le sphinx de la Squadra

Dès le deuxième tour, tout change. La Squadra azzurra, toujours dirigée par l'énigmatique Enzo Bearzot, commence à illuminer la compétition. Dans le groupe C se retrouvent l'Italie, le Brésil et l'Argentine. Un groupe monstrueux, quand on le compare au groupe D, par exemple, où vont s'affronter la France, l'Autriche et l'Irlande du Nord, ou le groupe B, qui ne vaut que par la présence de la RFA et de l'Angleterre. Dès le premier match de ce deuxième tour, l'Italie fait le spectacle. Aux dépens de l'Argentine. Il fait très chaud ce 29 juin à Barcelone. N'empêche, les équipiers de Dino Zoff prennent le match en main et concrétisent leur domination en seconde mi-temps. Le milieu de terrain Marco Tardelli (56^e minute) marque, imité par le défenseur Antonio Cabrini onze minutes plus tard; le capitaine argentin Passarella limitera la défaite sept minutes avant le coup de sifflet final. Les Italiens bénéficient d'un

L'exploit de l'Algérie

Stupeur à Gijón le 16 juin : la RFA, l'un des épouvantails de ce Mondial 82, tombe face à l'Algérie et perd son premier match (1-2) du premier tour. Ce résultat est une énorme surprise, mais les joueurs nord-africains, pour leur première participation à la phase finale d'une Coupe du monde, ont largement mérité leur victoire. Bien sûr, la RFA, emmenée par son attaquant prestigieux Karl-Heinz Rummenigge, était invaincue en Europe depuis quatre ans, mais à Gijón l'Algérie a toujours mené au score, grâce aux buts de Rabah Madjer puis de Lakhdar Belloumi, arrivé en Espagne avec le titre de meilleur joueur africain de l'année. Cette victoire a des allures d'exploit, comme les succès des États-Unis contre l'Angleterre, en 1950, ou de la Corée du Nord contre l'Italie en 1966. Un succès qui confirme que le football africain se réveille, et que d'autres nations vont suivre l'exemple de l'Algérie.

long break avant leur deuxième match, le 5 juillet; toujours à Barcelone, cette fois contre le Brésil. L'équipe sud-américaine a belle allure avec quelques jongleurs comme Cerezo, Falcão ou Serginho et des maîtres de cérémonie comme Zico et Socrates. Une équipe qui ferait envie à n'importe quel sélectionneur. Pourtant, l'Italie ne s'en laisse pas conter. Dès la 5^e minute, Paolo Rossi marque un but. C'est le début de la course-poursuite. Le Brésil égalise par Socrates (12^e), mais l'Italie reprend l'avantage encore une fois par Rossi (24^e) et cadennasse le jeu. En seconde mi-temps, Falcão remet (68^e) les deux équipes à égalité. Y aura-t-il des prolongations ? Non ! Paolo Rossi marque un troisième but à la 76^e minute. L'Italie s'assure une place en demi-finale. En finale, elle rencontre les Allemands,

qui se sont débarrassés des Français à Séville. Deux équipes prestigieuses, dirigées par deux hommes, Jupp Derwall et Enzo Bearzot, qui ne connaissent qu'un maître mot : efficacité. À ce jeu, c'est l'Italie qui s'impose. Trois buts de Paolo Rossi, Marco Tardelli et Alessandro Altobelli, contre un seul de Paul Breitner. Dino Zoff, le gardien italien, tient son record. Et l'Italie, sa 3^e victoire en finale d'une Coupe du monde.



Victoire et désolation. L'Allemagne, épuisée par son duel avec la France, met genou à terre devant l'Italie.

Mexique 1986

La treizième Coupe du monde réunit 2 441 731 spectateurs. 52 matchs opposent les 24 équipes sélectionnées (14 européennes, 4 latino-américaines, 2 africaines, 2 asiatiques, 2 nord-américaines, plus l'URSS). 132 buts ont été marqués dont 12 penalties (sur 16 accordés) et 8 joueurs expulsés.

Les stades

Guadalajara

Stade Jalisco

66 000 places

groupe D

Guadalajara

Stade 3-de-Marzo

30 000 places

groupe D

Irapuato

Stade d'Irapuato

31 000 places

groupe C

León

Le Stade

70 000 places

groupe C

Mexico

Stade Aztèque 2000

110 500 places

groupe A, B

Mexico

Stade Olímpico 86

72 000 places

groupe A

Monterrey

Stade Universitario

43 500 places

groupe F

Nezahualcoyotl (Mexico)

Stade Neza 86

34 500 places

groupe E

Puebla

Stade Cuauhtémoc

46 000 places

groupe A

Queretaro

Stade La

Corregidora

38 500 places

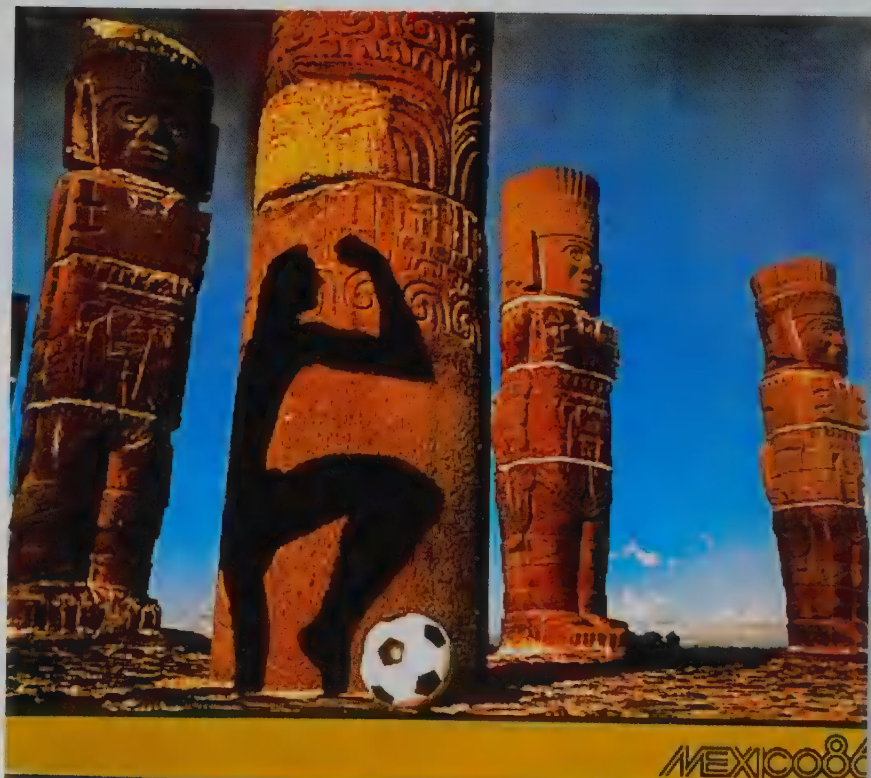
groupe E

Toluca

Stade de Toluca

36 500 places

groupe B



Classement des buteurs

6 buts

Lineker (Angleterre)



5 buts

Butragueño (Espagne), Careca (Brésil), Maradona (Argentine)



4 buts

Altobelli (Italie), Belanov (URSS), Elkjaer-Larsen (Danemark), Valdano (Argentine)



3 buts

Ceulemans et Claesen (Belgique), J. Olsen (Danemark), Völler (RFA)



2 buts

Allofs (RFA), Burruchaga (Argentine), Cabanas (Paraguay), Caldere (Espagne), Josimar (Brésil), Khairi (Maroc), Papin et Platini (France), Quirarte (Mexique), Romero (Paraguay), Scifo (Belgique), Socrates (Brésil), Stopyra (France)



1 but

Aleinikov (URSS), Ahmed (Irak), Alzamendi (Uruguay), Amoros (France), Beardsley (Angleterre), Blokhine (URSS), Brehme (RFA), Brown (Argentine), Carlos Manuel (Portugal), Choi Soon-ho (Corée du Sud), Clarke (Irlande du Nord), Demol (Belgique), Detari (Hongrie), Diamantino (Portugal), Edinho (Brésil), Eloy (Espagne), Eriksen (Danemark), Esterhazy (Hongrie), Fernandez et Ferreri (France), Flores (Mexique), Francescoli (Uruguay), Genghini (France), Goicoechea (Espagne), Guetov (Bulgarie), Huh Jung-moo et Kim Jong-boo (Corée du Sud), Krimau (Maroc), Laudrup et Lerby (Danemark), Matthäus (RFA), Negrete (Mexique), Park Chang-sun (Corée du Sud), Pasculli (Argentine), Rahdi (Irak), Rats (URSS), Rocheteau (France), Rodionov (URSS), Ruggeri (Argentine), Rummenigge (RFA), Salinas (Espagne), Sánchez (Mexique), Señor (Espagne), Servin (Mexique), Sirakov (Bulgarie), Smolarek (Pologne), Strachan (Écosse), Tigana (France), Vandenberg, Vercauteren et Veyt (Belgique), Yakovenko, Yaremchouk et Zavarov (URSS), Zidane (Algérie)



Les participants

Europe

Allemagne (RFA), Angleterre, Belgique, Bulgarie, Danemark, Écosse, Espagne, France, Hongrie, Irlande du Nord, Italie, Pologne, Portugal, URSS

Amérique du Nord

Canada, Mexique

Amérique du Sud

Argentine, Brésil, Paraguay, Uruguay

Asie

Corée du Sud, Irak

Afrique

Algérie, Maroc

Attaques

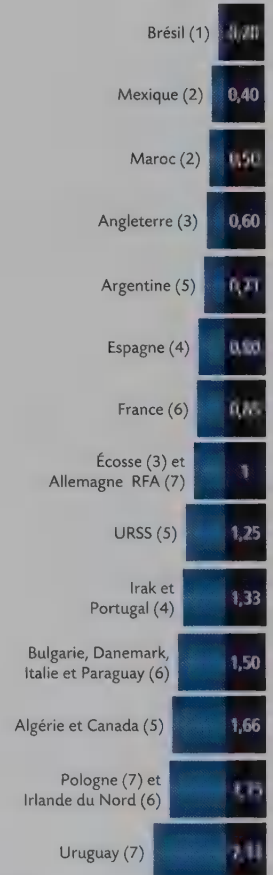
À l'URSS la meilleure moyenne, mais l'Argentine de Maradona est la plus prolifique.



Les pays suivants n'apparaissent pas sur ce graphique ; dans l'ordre décroissant : Maroc 0,75 (3 buts), Hongrie, Irlande du Nord, Portugal 0,67 (2), Bulgarie et Uruguay 0,50 (2), Algérie, Écosse et Irak 0,33 (1), Pologne 0,25 (1) et Canada 0.

Défenses

Toujours le Brésil en tête avec la meilleure défense du tournoi.



Les pays suivants n'apparaissent pas sur ce graphique ; dans l'ordre croissant : Belgique 2,14 (15 buts), Corée du Sud 2,33 (7) et Hongrie 3 (9).

Groupe A

Classement : 1. Argentine 5 pts ; 2. Italie 4 pts ; 3. Bulgarie 3 pts ; 4. Corée du Sud 1 pt.
L'Argentine et l'Italie qualifient pour les huitièmes de finale.

Italie 1 – 1 Bulgarie Altobelli Sirakov	
Argentine 3 – 1 Corée du Sud Valdano 2, Ruggeri Park Chang-sun	
Italie 1 – 1 Argentine Altobelli Maradona	
Bulgarie 1 – 1 Corée du Sud Guetov Kim Jong-boo	
Italie 3 – 2 Corée du Sud Altobelli 2, Cho Kwang-rae (c.s.c.) Choi Soon-ho, Hoh Jung-moo	
Argentine 2 – 0 Bulgarie Valdano, Burruchaga	

Groupe B

Classement : 1. Mexique 5 pts ; 2. Paraguay 4 pts ; 3. Belgique 3 pts ; 4. Irak 0 pt.
Le Mexique et le Paraguay qualifient pour les huitièmes de finale.

Mexique 2 – 1 Belgique Quirarte, H. Sanchez Vanderbergh	
Paraguay 1 – 0 Irak Romero	
Mexique 1 – 1 Paraguay Flores Romero	
Belgique 2 – 1 Irak Scifo, Claesen Rahdi	
Mexique 1 – 0 Irak Quirarte	
Belgique 2 – 2 Paraguay Vercauteren, Veyt Cabanas 2	

Groupe C

Classement : 1. URSS 5 pts (+8) ; 2. France 5 pts (+4) ; 3. Hongrie 2 pts ; 4. Canada 0 pt.
L'URSS et la France qualifient pour les huitièmes de finale.

France 1 – 0 Canada Papin	
URSS 6 – 0 Hongrie Yakovenko, Aleinikov, Belanov, Yaremchuk, Dajka (c.s.c.), Rodionov	
France 1 – 1 URSS Fernandez Rats	
Hongrie 2 – 0 Canada Esterhazy, Detari	
France 3 – 0 Hongrie Stopyra, Tigana, Rocheteau	
URSS 2 – 0 Canada Blokhine, Zavarov	

Groupe D

Classement : 1. Brésil 6 pts ; 2. Espagne 4 pts ; 3. Irlande du Nord 1 pt ; 4. Algérie 1 pt.
Le Brésil et l'Espagne qualifient pour les huitièmes de finale.

Brésil 1 – 0 Espagne Socrates	
Algérie 1 – 1 Irlande du Nord Zidane Whiteside	
Brésil 1 – 0 Algérie Careca	
Espagne 2 – 1 Irlande du Nord Butragueño, J. Salinas Clarke	
Brésil 3 – 0 Irlande du Nord Careca 2, Josimar	
Espagne 3 – 0 Algérie Caldéré 2, Eloy	

Groupe E

Classement : 1. Danemark 6 pts ; 2. Allemagne (RFA) 3 pts ; 3. Uruguay 2 pts ; 4. Écosse 1 pt.
Le Danemark et l'Allemagne (RFA) qualifient pour les huitièmes de finale.

Allemagne (RFA) 1 – 1 Uruguay Klaus Allofs Alzamendi	
Danemark 1 – 0 Écosse Elkjaer-Larsen	
Allemagne (RFA) 2 – 1 Écosse Völler, Klaus Allofs Strachan	
Danemark 6 – 1 Uruguay Elkjaer-Larsen 3, Lerby, M. Laudrup, J. Olsen Francescoli (s.p.)	
Danemark 2 – 0 Allemagne (RFA) Jesper Olsen, Eriksen	
Écosse 0 – 0 Uruguay	

Groupe F

Classement : 1. Maroc 4 pts ; 2. Angleterre 3 pts (2) ; 3. Pologne 3 pts (2) ; 4. Portugal 2 pts.
Le Maroc et l'Angleterre qualifient pour les huitièmes de finale.

Pologne 0 – 0 Maroc	
Portugal 1 – 0 Angleterre Carlos Manuel	
Angleterre 0 – 0 Maroc	
Pologne 1 – 0 Portugal Smolarek	
Angleterre 3 – 0 Pologne Lineker 3	
Maroc 3 – 1 Portugal Khairi 2, Krimau Diamantino	

Huitièmes de finales

Mexique, Belgique, Brésil, Argentine, France, Allemagne (RFA), Angleterre et Espagne sont qualifiés pour les quarts de finale.

Mexique	2 - 0	Bulgarie
Negrete, Servin		
Belgique	4 - 3	URSS
Scifo, Ceulemans, Demol, Claesen		Belanov 3
Brésil	4 - 0	Pologne
Socrates, Josimar, Edinho, Careca		
Argentine	1 - 0	Uruguay
Pasculli		
France	2 - 0	Italie
Platini, Stopyra		
Allemagne (RFA)	1 - 0	Maroc
Matthäus		
Angleterre	3 - 0	Paraguay
Lineker 2, Beardsley		
Espagne	5 - 1	Danemark
Butragueño 4, Goicoechea		Jesper Olsen

Quarts de finale

France, Allemagne (RFA), Belgique et Argentine sont qualifiés pour les demi-finales.

France	1 - 1	Brésil
Platini (42')	a.p. (1 - 1) (1 - 1)	Careca (18')
France vainqueur 4 t.a.b. à 3		
Bats - Amoros, Battiston, Bossis, Tusseau, Giresse (Ferrerri, 84'), Tigana, Platini, Fernandez - Rocheteau (Bellone, 101'), Stopyra.		Carlos - Josimar, J. Cesar, Edinho, Branco - Elzo, Socrates, Alemão, Junio (Silas, 91') - Müller (Zico, 72'), Careca.
Allemagne (RFA)	0 - 0	Mexique
	a.p. (0 - 0) (0 - 0)	
Allemagne (RFA) vainqueur 4 t.a.b. à 0		
Schumacher - Berthold, Jakobs, Förster, Briegel, Matthäus, Magath, Brehme- Eder (Littbarski, 115') - K.-H. Rummenigge (D. Hoeness, 59'), K. Allofs.		Larios - Amador (F. J. Cruz, 70'), Quirarte, F. Cruz, Servin - Espagna, Boy (Cobos, 32'), Negrete, Munoz - Aguirre, H. Sanchez.
Berthold (64')	expulsion	Aguirre (100')
Argentine	2 - 1	Angleterre
Maradona (51', 55')	(0 - 0)	Lineker (81')
Pumpido - Cuciuffo, Brown, Ruggeri, Olarticoechea - Guisti, Batista, Burruchaga (Tapia, 76'), Enrique - Maradona, Valdano.		Shilton - G. M. Stevens, Fenwick, Butcher, Sansom - Hoddle, T. Steven (Barnes, 76'), Reid (Waddle, 66'), Hodge - Beardsley, Lineker.
Belgique	1 - 1	Espagne
Ceulemans (35')	(1 - 0)	Senor (85')
Belgique vainqueur 5 t.a.b. à 4		
Pfaff - Gerets, Demol, Renquin, Vervoort - Scifo, Grün, Vercauteren (L. Van der Elst, 105'), Ceulemans - Veyt (Broos, 83'), Claesen.		Zubizarreta - Thomas (Señor, 46'), Gallego, Chendo, Camacho - Michel, Victor, Calderé, J. Alberto - Salinas (Eloy, 63'), Butragueño.

Demi-finales

Allemagne (RFA) et Argentine qualifiées pour la finale. France et Belgique pour le match de classement.

Allemagne (RFA)	2 - 0	France
Brehme (9'), Völler (90')	(1 - 0)	
Schumacher - Brehme, Jakobs, K.-H. Förster, Briegel - Matthäus, Magath, Rolf, Eder - K.-H. Rummenigge (Völler, 58'), K. Allofs.		Bats - Ayache, Battiston, Bossis, Amoros - Giresse (Vercruysse, 72'), Tigana, Platini, Fernandez - Bellone (Xuereb, 66'), Stopyra.
Argentine	2 - 0	Belgique
Maradona (52', 63')	(0 - 0)	
Pumpido - Cuciuffo, Brown, Ruggeri, Olarticoechea - Guisti, Batista, Burruchaga (Bochini, 86'), Enrique - Maradona, Valdano.		Pfaff - Gerets, Demol, Renquin (Desmet, 54'), Vervoort - Scifo, Grün, Vercauteren, Ceulemans - Veyt, Claesen.

Match de classement

France 3, Belgique 4

France	4 - 2	Belgique
Ferrerri (27'), Papin (43'), Genghini (103'), Amoros (109')	a.p. (2 - 1) (2 - 2)	Ceulemans (11'), Claesen (73')
Ruts - Bibard, Le Roux (Bossis, 55'), Battiston, Amoros - Tigana (Tusseau, 83'), Ferreri Genghini, Vercruysse - Papin, Bellone.		Pfaff - Gerets, Demol, Renquin (F. Van der Elst, 46'), Vervoort - Scifo (L. Van der Elst, 64'), Grün, Mommens, Ceulemans - Veyt, Claesen.

Finale

Argentine championne du monde. Allemagne (RFA) 2

Argentine	3 - 2	Allemagne (RFA)
Brown (23'), Valdano (56'), Burruchaga (85')	a.p. (2 - 2) (1 - 0)	Karl-Heinz Rummenigge (73'), Völler (81')
Pumpido - Cuciuffo, Ruggeri, Brown, Olarticoechea - Batista, Guisti, Burruchaga (Trobiani 89'), Enrique - Maradona, Valdano.		Schumacher - Brehme, K.-H. Förster, Jakobs, Briegel, Eder - Berthold, Matthäus, Magath (D. Hoeness, 61') K.-H. Rummenigge, K. Allofs (Völler, 46')

Bilardo (entraîneurs) Beckenbauer

29 juin 1986 à Mexico (Aztlèque 2000), 114 500 spectateurs
Arbitre : M. Arppi-Filho (Brésil)

Le groupe champion du monde était constitué de :

Almiron Sergio, milieu - Batista Sergio Daniel, milieu - Bochini Ricardo, milieu - Borghi Claudio, attaquant - Brown José Luis, défenseur - Burruchaga Jorge, milieu - Clausen Nestor, défenseur - Cuciuffo José Luis, défenseur - Garre Oscar, défenseur - Giusti Ricardo, défenseur - Henrique Hector Adolfo, milieu - Islas Luis, gardien - Maradona Diego Armando, milieu - Olarticoechea Julio Jorge, défenseur - Pasculli Pedro Pablo, attaquant - Passarella Daniel, défenseur - Pumpido Nery Alberto, gardien - Ruggieri Oscar, défenseur - Tapia Carlos, attaquant - Trobbiani Marcelo, attaquant - Valdano Jorge, attaquant - Zelada Hector Miguel, gardien - Bilardo Carlos Salvador, entraîneur.

Deuxième titre mondial pour les Argentins en huit ans

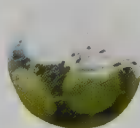
Sous la conduite de Diego Maradona, les Ciel et Blanc s'imposent face aux Allemands. Deuxième défaite en finale pour ces derniers, qui ont barré une nouvelle fois la route de la finale aux Bleus.

Ce ne fut pas la plus belle des Coupes du monde. Seize ans après les exploits de Pelé et de Jairzinho, le Mexique pouvait sans doute rêver mieux. Il a fait chaud sur les sites mexicains durant ce mois de juin 1986, et l'histoire veut d'abord retenir la victoire de l'Argentine en finale, le 29 juin, au stade Aztèque, contre l'Allemagne, entraînée par le grand Franz Beckenbauer (3-2). L'Argentine retrouve un trophée qu'elle avait abandonné en 1982 au profit de l'Italie et s'apprête à célébrer avec faste son roi : Diego Maradona. Un roi certes timide, mal à l'aise en finale (buts de Brown, Valdano et Burruchaga pour l'Argentine ; Rummenigge, Völler pour l'Allemagne) mais qu'importe, Diego Maradona, auteur d'un but d'anthologie en quart de finale contre l'Angleterre, fut bel et bien, trois semaines durant, maître incontesté du tango argentin. Un roi

Un match d'anthologie

« On ne sort pas intact d'un choc comme celui-là ; c'est un ouragan qui casse tout, qui brise l'armoire aux souvenirs et ravage votre petit musée personnel. » Voilà, au soir de la victoire de l'équipe de France contre le Brésil, le lyrisme dont faisait preuve l'un des envoyés spéciaux du journal *l'Équipe*. C'est assez dire l'intensité, le niveau de jeu qui venait de rythmer une telle rencontre. Le Brésil, qui ouvre le score par Careca dès la 18^e minute de jeu, au terme d'une action collective ultrarapide, archétype du football « samba ». On craint la catastrophe, mais Platini égalise avant la mi-temps, sur un centre dévié de Rocheteau. Plus tard, c'est de la folie. Le ballon ne sort jamais. Careca sur la barre. Et Bats qui repousse un penalty de Zico ! L'épreuve des tirs au but est insoutenable : Zico manque le sien, tout comme Platini. Mais c'est Luis Fernandez qui libère les Bleus. Le Brésil est éliminé ! Et longtemps dans les tribunes les supporters cariocas pleurent, incapables de se consoler.

Capitaine courageux et joueur de génie, Maradona a illuminé par sa technique le Mondial mexicain.



capable même de tromper ses sujets, Maradona inscrivant contre l'Angleterre, scandalisée, un but de la main ; ce sera la « main de Dieu », selon les mots mêmes du fautif que l'arbitre n'a pu confondre, au grand dam des Anglais. Ce match avait pour certains un goût de revanche de la guerre des Malouines, qui, quatre ans auparavant, avait opposé les deux pays. Mais Diego ne se limite pas à cet « arrangement avec les règles » ; il marque un autre but après un raid de 50 mètres au cours duquel il efface, avec une efficacité diabolique, plusieurs défenseurs. En demi-finale, il élimine, à lui seul, la Belgique en inscrivant deux autres buts. Sur son élan, il conduit son équipe à la victoire finale en offrant le but du triomphe à la 84^e minute à son coéquipier Burruchaga, qui trompe le gardien allemand Harald Schumacher.

La morphologie du footballeur

À côté des performances physiques, le football exige des qualités techniques (le contrôle de la balle) et tactiques (le sens du jeu). C'est ainsi que les deux meilleurs joueurs du monde des années 1970 et 1980, l'Argentin Maradona et le Français Platini, ne se sont pas imposés à leurs pairs par leurs qualités physiques mais plutôt par leur science du jeu. La morphologie joue un rôle important dans la distribution des postes dès le plus jeune âge. Toutefois, de nombreux joueurs évoluent à des postes différents au cours de leur carrière. La polyvalence est un atout pour les entraîneurs, qui peuvent ainsi pallier des déficiences. Il n'empêche : en règle générale, les défenseurs sont grands, robustes et doués d'une bonne détente pour gagner les duels de tête, tandis que les milieux de terrain et les attaquants sont plus petits et plus mobiles.



Une finale acharnée et haletante. Tous les ballons furent âprement disputés comme ici entre l'Allemand Matthäus et l'Argentin Cuciuffo.

Samba et champagne

Pour la troisième fois de son histoire, et la deuxième consécutivement, l'équipe de France parvient à se qualifier pour les demi-finales du tournoi mondial, échouant, comme en 1982, contre l'Allemagne (0-2). La bande à Platini repart néanmoins avec un exploit de taille dans ses valises : l'élimination du grand Brésil en quart de finale à Guadalajara, au terme d'une rencontre jugée comme « historique » par Pelé lui-même ! Pour les Bleus, qui réalisent au Mexique une meilleure performance qu'en 1982 (ils terminent troisièmes, en battant la Belgique

4-2), une époque s'achève, et une génération ne va plus tarder à passer le relais. En témoigne la titularisation contre la Pologne d'un certain Jean-Pierre Papin. Ainsi se referme pour les Platini, Giresse, Tigana, Bellone un cycle de trois Coupes du monde, durant lesquelles le jeu « à la française », vif et inspiré, aura marqué les esprits.



La victoire argentine est au bout de la trajectoire du ballon. L'attaquant Jorge Burruchaga marque le troisième but argentin.

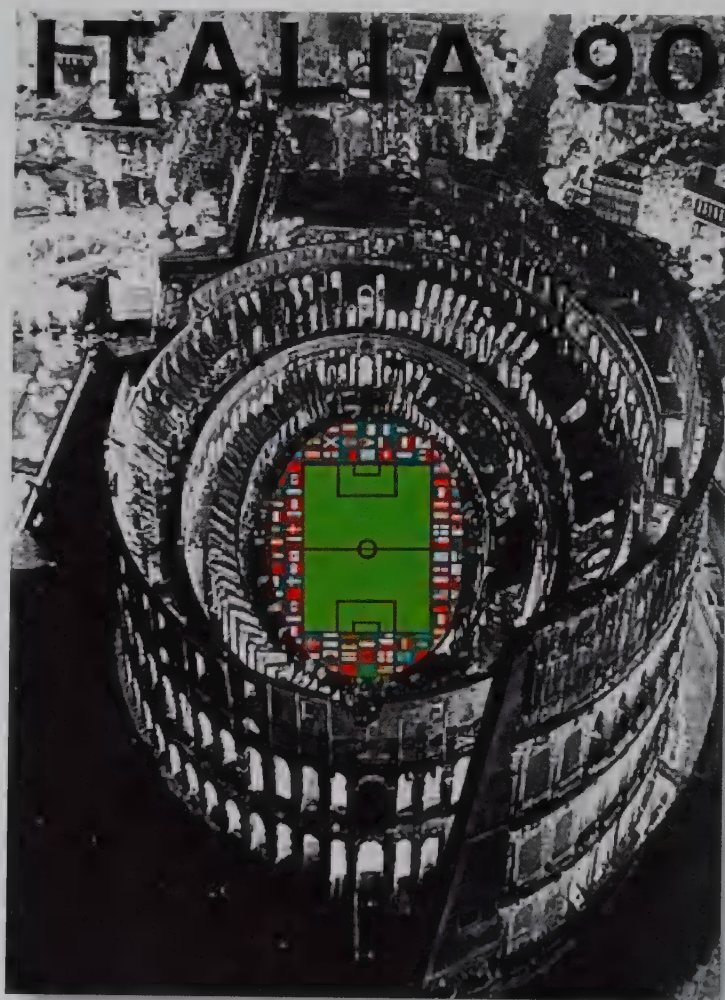


L'Argentin Jorge Valdano échappe au marquage de l'Allemand Eder.

Phase finale 9 juin au 8 juillet

Italie 1990

La quatorzième Coupe du monde réunit 2 345 901 spectateurs. 52 matchs opposent 24 équipes (14 européennes, 4 sud-américaines, 1 nord-américaine, 1 centraméricaine, 2 africaines, 2 asiatiques). 115 buts ont été marqués dont 13 penalties (sur 18 accordés) et 16 joueurs expulsés.



Les stades

Bari

Stadio San Nicola
57 000 spectateurs
groupe B

Bologne

Stadio Renato
Dall'Ara
38 000 spectateurs
groupe D

Cagliari

Stadio Sant'Elia
40 000 spectateurs
groupe F

Florence

Stadio Comunale
41 000 spectateurs
groupe A

Gênes

Stadio Luigi-Ferraris
43 000 spectateurs
groupe C

Milan

Stadio Giuseppe-
Meazza
76 000 spectateurs
groupe D

Naples

Stadio San Paolo
74 000 spectateurs
groupe A

Palerme

Stadio della Favorita
37 000 spectateurs
groupe F

Rome

Stadio Olimpico
83 000 spectateurs
groupe A

Turin

Stadio degli Alpi
67 000 spectateurs
groupe C

Udine

Stadio Friuli
39 000 spectateurs
groupe E

Vérone

Stadio Bentegodi
41 000 spectateurs
groupe E

Classement des buteurs

6 buts

Schillaci (Italie)



5 buts

Skuhravy (Tchécoslovaquie)



4 buts

Lineker (Angleterre), Matthäus (Allemagne), Michel (Espagne), Milla (Cameroun)



3 buts

Brehme et Klinsmann (Allemagne), Platt (Angleterre), Völler (Allemagne)



2 buts

R. Baggio (Italie), Balint (Roumanie), Bilek (Tchécoslovaquie), Caniggia (Argentine), Careca (Brésil), Jozic (Yougoslavie), Lacatus (Roumanie), Muller (Brésil), Pancev (Yougoslavie), Redin (Colombie), Stojkovic (Yougoslavie)



1 but

Abdelghani (Égypte), Bein (Allemagne), Bengoechea (Uruguay), Brolin (Suède), Burruchaga (Argentine), Caligiuri (États-Unis), Cayasso (Costa Rica), Ceulemans, Clijsters, Degryse et De Wolf (Belgique), Dobrovolski (URSS), Ekéké (Cameroun), Ekström (Suède), Flores (Costa Rica), Fonseca (Uruguay), Giannini (Italie), Gonzalez (Colombie), Gorriz (Espagne), Gullit (Pays-Bas), Hasek (Tchécoslovaquie), Hwang Bo-kwan (Corée du Sud), Johnston (Écosse), Juma'a (Émirats arabes unis), Kieft et R. Koeman (Pays-Bas), Kubik (Tchécoslovaquie), Kunde (Cameroun), Littbarski (Allemagne), Luhovy (Tchécoslovaquie), McCall (Écosse), Medford (Costa Rica), Monzon (Argentine), Mubarak (Émirats arabes unis), Murray (États-Unis), Ogris (Autriche), Omam-Biyik (Cameroun), Prosinecki (Yougoslavie), Protasov (URSS), Quinn (Irlande), Rincon (Colombie), Rodax (Autriche), J. Salinas (Espagne), Scifo (Belgique), Serena (Italie), Sheedy (Irlande), Strömberg (Suède), Susic (Yougoslavie), Troglio (Argentine), Valderrama (Colombie), Vervoort (Belgique), Wright (Angleterre), Zavarov et Zygmantovitch (URSS)



Les participants

Europe

Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Écosse, Espagne, Irlande, Italie, Pays-Bas, Roumanie, Suède, Tchécoslovaquie, URSS, Yougoslavie

Amérique du Nord et Amérique centrale

Costa Rica, États-Unis

Amérique du Sud

Argentine, Brésil, Colombie, Uruguay

Asie

Corée du Sud, Émirats arabes unis

Afrique

Cameroun, Égypte

Attaques

À l'Allemagne la meilleure moyenne et le meilleur total. Sa dauphine, l'Argentine, ne se classe qu'en 16^e position.

Défenses

En dépit de leur défense de fer, Italiens, Brésiliens et Argentins ont plié devant l'Allemagne (6^e rang).



Les pays suivants n'apparaissent pas sur ce graphique ; dans l'ordre décroissant : Autriche, Écosse, Émirats arabes unis et États-Unis 0,67 (2 buts), Uruguay 0,50 (2), Irlande 0,4 (2), Corée du Sud et Égypte 0,33 (1).

Les pays suivants n'apparaissent pas sur ce graphique ; dans l'ordre croissant : Corée du Sud et Suède 2 (6 buts), États-Unis 2,67 (8) et Émirats arabes unis 3,67 (11).

Groupe A

Classement : 1. Italie 6 pts ; 2. Tchécoslovaquie 4 pts ; 3. Autriche 2 pts ; 4. États-Unis 0 pt.

L'Italie et la Tchécoslovaquie qualifiées pour les huitièmes de finale.

Italie Schillaci	1 - 0	Autriche
Tchécoslovaquie Skuhravy 2, Bilek, Hasek, Luhovy	5 - 1	États-Unis Caligiuri
Italie Giannini	1 - 0	États-Unis
Tchécoslovaquie Bilek	1 - 0	Autriche
Autriche Ogris, Rodax	2 - 1	États-Unis Murray
Italie Schillaci, R. Baggio	2 - 0	Tchécoslovaquie

Groupe B

Classement : 1. Cameroun 4 pts ; 2. Roumanie 3 pts (+1, 4/7) ; 3. Argentine 3 pts (+1, 2/2) ; 4. URSS 2 pts.

Le Cameroun et la Roumanie qualifiées pour les huitièmes de finale.

Cameroun Omam-Biyik	1 - 0	Argentine
Roumanie Lacatus 2	2 - 0	URSS
Argentine Troglio, Burruchaga	2 - 0	URSS
Cameroun Milla 2	2 - 1	Roumanie Balint
Argentine Monzon	1 - 1	Roumanie Balint
URSS	4 - 0	Cameroun

Protasov, Zygmantovich, Zavarov, Dobrovolski

Groupe C

Classement : 1. Brésil 6 pts ; 2. Costa Rica 4 pts ; 3. Écosse 2 pts ; 4. Suède 0 pt.

Le Brésil et le Costa Rica qualifiés pour les huitièmes de finale.

Brésil Careca 2	2 - 1	Suède Brolin
Costa Rica Cayasso	1 - 0	Écosse
Brésil Müller	1 - 0	Costa Rica
Écosse McCall, Johnston	2 - 1	Suède Strömberg
Brésil Müller	1 - 0	Écosse
Costa Rica Flores, Medford	2 - 1	Suède Ekström

Groupe D

Classement : 1. Allemagne (RFA) 5 pts ; 2. Yougoslavie 4 pts ; 3. Colombie 3 pts ; 4. Émirats arabes unis 0 pt.

L'Allemagne (RFA), la Yougoslavie et la Colombie qualifiées pour les huitièmes de finale.

Colombie Redin, Valderrama	2 - 0	Émirats arabes unis
Allemagne (RFA) Matthäus 2, Klinsmann, Völler	4 - 1	Yougoslavie Jozic
Yougoslavie Jozic	1 - 0	Colombie
Allemagne (RFA) Völler 2, Klinsmann, Matthäus, Bein	5 - 1	Émirats arabes unis K. I. Mubarak
Yougoslavie Susic, Pancev 2, Prosinecki	4 - 1	Émirats arabes unis Juma'a
Allemagne (RFA) Littbarski	1 - 1	Colombie Rincon

Groupe E

Classement : 1. Espagne 5 pts ; 2. Belgique 4 pts ; 3. Uruguay 3 pts ; 4. Corée du Sud 0 pt.

L'Espagne, la Belgique et l'Uruguay qualifiés pour les huitièmes de finale.

Belgique Degryse, De Wolf	2 - 0	Corée du Sud
Uruguay	0 - 0	Espagne
Belgique Clijsters, Scifo, Ceulemans	3 - 1	Uruguay Bengochea
Espagne Michel 3	3 - 1	Corée du Sud Hwang Bo-kwan
Uruguay Fonseca	1 - 0	Corée du Sud
Espagne Michel (s.p.), Gorritz	2 - 1	Belgique Vervoot

Groupe F

Classement : 1. Angleterre 4 pts ; 2. Irlande 3 pts (0,22) ; 3. Pays-Bas 3 pts (0,22) ; 4. Égypte 2 pts.

L'Angleterre, l'Irlande et les Pays-Bas qualifiés pour les huitièmes de finale. L'Irlande et les Pays-Bas sont départagés par tirage au sort.

Angleterre Lineker	1 - 1	Irlande Sheedy
Pays-Bas Kieft	1 - 1	Égypte Abdelghani (s.p.)
Angleterre	0 - 0	Pays-Bas
Irlande	0 - 0	Égypte
Angleterre Wright	1 - 0	Égypte
Irlande Quinn	1 - 1	Pays-Bas Gullit

Huitièmes de finale

Cameroun, Tchécoslovaquie, Argentine, Allemagne (RFA), Irlande, Italie, Yougoslavie et Angleterre sont qualifiés pour les quarts de finale.

Cameroun Milla 2	2 - 1	Colombie Redin
Tchécoslovaquie Skuhravy 3, Kubik	a.p.	Costa Rica Gonzalez
Argentine Caniggia	1 - 0	Brésil
Allemagne (RFA) Klinsmann, Brehme	2 - 1	Pays-Bas R. Koeman
Irlande	0 - 0	Roumanie a.p.
Italie Schillaci, Serena	2 - 0	Uruguay
Yougoslavie Stojkovic 2	2 - 1	Espagne Julio Salinas
Angleterre Platt	1 - 0	Belgique a.p.

Quarts de finale

L'Argentine, l'Italie, l'Allemagne (RFA) et l'Angleterre sont qualifiées pour les demi-finales.

Argentine 0 - 0 Yougoslavie

a.p.

(0 - 0)

(0 - 0)

Goycochea - Ruggeri, Simon, Serrizuela Basualdo, Giusti, Burruchaga, Calderon, (Dezotti, 89°), Olarticoechea (Troglio, 51°), Caniggia, Maradona.

expulsion Sabanadzovic (31°)

Argentine vainqueur 3 t.a.b. à 2

Italie 1 - 0 Irlande

Schillaci (38°)

(1 - 0)

Zenga - Bergomi, F. Baresi, Ferri - De Napoli, Giannini (Ancelotti, 64°), De Agostini, Donadoni, Maldini - R. Baggio (Serena, 72°), Schillaci.

Bonner - Morris, Mc Carthy, Moran, Staunton, Houghton, Townsend, Mc Grath, Sheedy, Quinn (Cascarino, 54°), Aldridge (Sheridan, 78°).

Allemagne (RFA) 1 - 0 Tchécoslovaquie

Matthäus (25°)

(1 - 0)

Illgner - Berthold, Augenthaler, Kohler, Buchwald - Littbarski, Matthäus, Bein (Möller, 84°), Brehme - Riedle, Klinsmann.

Stejskal - Straka, Kocian, Kadlec - Moravcik, Hasek, Chovanec, Kubik (Griga, 81°), Bilek (Nemecek, 70°) - Skuhravy, Knoflíček.

expulsion Moravcik (70°)

Angleterre 3 - 2 Cameroun

Platt (25°), Lineker (83°, 105°)

a.p.

(1 - 0)

(2 - 2)

Shilton - Walker, M. Wright, Butcher, (Steven, 74°) - Parker, Platt, Gascoigne, Waddle, Pearce - Barnes (Beardsley, 46°), Lineker.

N'Kono - Tatawa, Kunde, Massing, Ebwelle - Maboang (Milla, 46°), Libih, M'Fédé (Ekéké, 63°), Pagal - Makanaky, Omam-Biyik.

Demi-finales

Allemagne (RFA) et Argentine qualifiées pour la finale
France et Belgique pour le match de classement

Argentine 1 - 1 Italie

Caniggia (67°)

a.p.

(0 - 1)

(1 - 1)

Argentine vainqueur 4 t.a.b. à 3

Goycochea - Ruggeri, Simon, Serrizuela, Giusti - Burruchaga, Calderon (Troglio, 46°), Basualdo, (Batista, 99°), Olarticoechea - Caniggia, Maradona.

Zenga - Bergomi, F. Baresi, Ferri - De Napoli, Donadoni, Giannini (R. Baggio, 75°), De Agostini, P. Maldini - Schillaci, Vialli (Serena, 71°).

Allemagne (RFA) 1 - 1 Angleterre

Brehme (60°)

a.p.

(0 - 0)

(1 - 1)

Allemagne (RFA) vainqueur 4 t.a.b. à 3

Illgner - Berthold, Augenthaler, Kohler - Buchwald, Hässler (Reuter, 68°), Matthäus, Thon, Brehme - Klinsmann, Völler (Riedle, 38°).

Shilton - M. Wright, Bucher (T. Steven, 72°), Walker - Parker, Gascoigne, Waddle, Platt, Pearce - Lineker, Beardsley.

Match de classement

Italie 3 - Angleterre 4

(1 - 1)

(2 - 2)

(3 - 3)

(4 - 4)

(5 - 5)

(6 - 6)

(7 - 7)

(8 - 8)

(9 - 9)

(10 - 10)

(11 - 11)

(12 - 12)

(13 - 13)

(14 - 14)

(15 - 15)

(16 - 16)

(17 - 17)

(18 - 18)

(19 - 19)

(20 - 20)

(21 - 21)

(22 - 22)

(23 - 23)

(24 - 24)

(25 - 25)

(26 - 26)

(27 - 27)

(28 - 28)

(29 - 29)

(30 - 30)

(31 - 31)

(32 - 32)

(33 - 33)

(34 - 34)

(35 - 35)

(36 - 36)

(37 - 37)

(38 - 38)

(39 - 39)

(40 - 40)

(41 - 41)

(42 - 42)

(43 - 43)

(44 - 44)

(45 - 45)

(46 - 46)

(47 - 47)

(48 - 48)

(49 - 49)

(50 - 50)

(51 - 51)

(52 - 52)

(53 - 53)

(54 - 54)

(55 - 55)

(56 - 56)

(57 - 57)

(58 - 58)

(59 - 59)

(60 - 60)

(61 - 61)

(62 - 62)

(63 - 63)

(64 - 64)

(65 - 65)

(66 - 66)

(67 - 67)

(68 - 68)

(69 - 69)

(70 - 70)

(71 - 71)

(72 - 72)

(73 - 73)

(74 - 74)

(75 - 75)

(76 - 76)

(77 - 77)

(78 - 78)

(79 - 79)

(80 - 80)

(81 - 81)

(82 - 82)

(83 - 83)

(84 - 84)

(85 - 85)

(86 - 86)

(87 - 87)

(88 - 88)

(89 - 89)

(90 - 90)

(91 - 91)

(92 - 92)

(93 - 93)

(94 - 94)

(95 - 95)

(96 - 96)

(97 - 97)

(98 - 98)

(99 - 99)

(100 - 100)

(101 - 101)

(102 - 102)

(103 - 103)

(104 - 104)

(105 - 105)

(106 - 106)

(107 - 107)

(108 - 108)

(109 - 109)

(110 - 110)

(111 - 111)

(112 - 112)

(113 - 113)

(114 - 114)

(115 - 115)

(116 - 116)

(117 - 117)

(118 - 118)

(119 - 119)

(120 - 120)

(121 - 121)

(122 - 122)

(123 - 123)

(124 - 124)

(125 - 125)

(126 - 126)

(127 - 127)

(128 - 128)

(129 - 129)

(130 - 130)

(131 - 131)

(132 - 132)

(133 - 133)

(134 - 134)

(135 - 135)

(136 - 136)

(137 - 137)

(138 - 138)

(139 - 139)

(140 - 140)

(141 - 141)

(142 - 142)

(143 - 143)

(144 - 144)

(145 - 145)

(146 - 146)

(147 - 147)

(148 - 148)

(149 - 149)

(150 - 150)

(151 - 151)

(152 - 152)

(153 - 153)

(154 - 154)

(155 - 155)

(156 - 156)

(157 - 157)

(158 - 158)

(159 - 159)

(160 - 160)

(161 - 161)

(162 - 162)

(163 - 163)

(164 - 164)

(165 - 165)

(166 - 166)

(167 - 167)

(168 - 168)

(169 - 169)

(170 - 170)

(171 - 171)

(172 - 172)

(173 - 173)

(174 - 174)

(175 - 175)

(176 - 176)

(177 - 177)

(178 - 178)

(179 - 179)

(180 - 180)

(181 - 181)

(182 - 182)

(183 - 183)

(184 - 184)

(185 - 185)

(186 - 186)

(187 - 187)

(188 - 188)

(189 - 189)

(190 - 190)

(191 - 191)

(192 - 192)

(193 - 193)

(194 - 194)

(195 - 195)

(196 - 196)

(197 - 197)

(198 - 198)

(199 - 199)

(200 - 200)

(201 - 201)

(202 - 202)

(203 - 203)

(204 - 204)

(205 - 205)

(206 - 206)

(207 - 207)

(208 - 208)

(209 - 209)

(210 - 210)

(211 - 211)

(212 - 212)

(213 - 213)

(214 - 214)

(215 - 215)

(216 - 216)

(217 - 217)

(218 - 218)

(219 - 219)

(220 - 220)

Revanche allemande aux dépens du tenant du titre, l'Argentine

La quatorzième Coupe du monde ne restera pas gravée dans les mémoires. Tous les ingrédients étaient pourtant réunis pour que le Mondiale soit une réussite : des stades flamboyants, un corps arbitral dûment chapitré... et surtout une belle brochette de stars du ballon rond prête à en découdre.

A l'arrivée, le spectacle offert n'a pas répondu, tant s'en faut, à ce bel arsenal de promesses. Les raisons de cette faillite relative tiennent dans une formule sans ambages : l'enjeu tue le jeu. Les différentes formations deviennent calculatrices à tout crin, plus soucieuses d'annihiler les velléités offensives de l'adversaire que de se livrer sans arrière-pensées. Le spectateur subit dès lors les doubles, voire les triples, réseaux défensifs où un libéro et deux stoppeurs sont la clef de voûte d'un 5-3-2 (parfois même d'un 5-4-1) qui fait la part belle aux apôtres de la rigueur. À ce petit jeu, il était écrit que le trophée reviendrait à l'équipe la plus apte à satisfaire aux exigences de ladite rigueur : condition physique irréprochable, maîtrise des schémas tactiques, art consommé de la contre-attaque.

La tornade camerounaise

La Coupe, qui se dispute sans l'équipe de France, voit émerger dès le match d'ouverture, à Rome, un football sans complexe, libre et prometteur : le Cameroun bat l'Argentine 1-0 (but d'Omam-Biyik) et avec le déjà « vieux lion » Roger Milla jure de nous émouvoir. Un tel bonheur viendra en temps voulu, un soir de quart de finale contre l'Angleterre, à Naples. Ce soir-là, le Cameroun, façon Brésil, donne le tournis aux défenseurs britanniques, poussant Gascoigne et ses camarades de jeu à la prolongation ; l'Angleterre s'impose finalement 3 buts à 2, mais elle a eu vraiment chaud ! Après le match, dans les vestiaires, les joueurs du Cameroun sont hilares, parfaitement conscients d'avoir apporté à ce Mondiale italien une fraîcheur qui lui fit cruellement défaut

Artistes noirs et sorciers blancs

Le football africain, riche de talents, souffre de la pauvreté de ses infrastructures. À ces problèmes d'intendance se greffent des problèmes d'ordre politique. Le football sert d'exutoire à des frustrations identitaires dans des pays où le sentiment national est souvent en cours de constitution. Aussi, pour des raisons de compétence technique, mais aussi pour dépasser les conflits provinciaux, nombre de fédérations africaines font appel à des techniciens étrangers pour assurer les difficiles tâches de sélectionneur et d'entraîneur. Ainsi le Néerlandais Jo Bonfrère a conduit l'équipe nigériane à la victoire olympique de 1996, le Français Claude Leroy s'est occupé des équipes nationales du Sénégal et du Cameroun, tandis que son compatriote Philippe Troussier, surnommé le « Sorcier blanc », a longtemps dirigé l'équipe phare de Côte d'Ivoire, l'ASEC d'Abidjan.

Andreas Brehme vient d'ouvrir la marque sur penalty. Le défenseur allemand est enlacé par son coéquipier Jürgen Klinsmann, avant de recevoir l'accolade de Rudi Völler.





Lors de la finale jouée au Stadio Olimpico de Rome, Maradona ne pourra rien contre une défense allemande inflexible. Le génial petit Argentin est fatigué, et les défenseurs Guido Buchwald et Jürgen Kohler sont vigilants et protègent efficacement leur gardien.

durant toute la compétition. Les chiffres témoignent d'une Coupe moyenne sur le plan offensif (2,2 buts marqués par match, contre 2,5 quatre ans plus tôt au Mexique). Le meilleur buteur est l'Italien Toto Schillaci avec 6 buts, devant Skuhravy, le Tchèque (5 réalisations). C'est peu. Au cours des demi-finales, seule l'épreuve des tirs au but fut en mesure de départager les équipes. L'Allemagne se qualifiait pour la finale aux dépens de l'Angleterre (1-1 ; 4 tirs au but à 3) ; quant à l'Argentine, après un début de parcours catastrophique, elle parvenait à éliminer l'Italie sur le même score (1-1 ; 4 tirs au but à 3) pour la sélection de Billardo.



À croire que cette Coupe du monde se devait de nous imposer un régime sec.

Une finale sans panache

Le dimanche 8 juillet, le petit peuple italien, qui converge, enthousiaste et chaleureux, en direction du Stadio Olimpico, ne se doute pas du spectacle qui l'attend : un match heurté, au cours duquel deux joueurs argentins sont expulsés (Monzon, 65°, et Dezotti, 88°), et remporté par l'Allemagne, grâce à un penalty inscrit par le rugueux défenseur Andreas Brehme, à seulement quatre minutes de la fin du temps réglementaire. Chose étrange que de retrouver, comme en 1986, et à quelques jours près, l'Argentine et l'Allemagne en finale de Coupe du monde. Mais, cette fois, l'Allemagne a davantage de fraîcheur, et l'Argentine est handicapée par de nombreuses suspensions après la demi-finale victorieuse face à l'Italie. En finale, Diego Maradona, si brillant en 1986, ne parviendra pas à se défaire du marquage très serré, parfois violent de Buchwald. Triste héros d'une finale décevante, l'arbitre mexicain, Codesal, accorde en toute fin de partie un penalty imaginaire à l'Allemagne, à la suite d'une roulade du « renard » Völler dans la surface de réparation. Mais l'Allemagne, régulière de bout en bout, n'avait pas volé sa victoire. Pour l'entraîneur, Franz Beckenbauer, c'est un triomphe absolu : il offre en effet à son pays une troisième Coupe du monde, seize ans après l'avoir conquise comme joueur. À quelques heures du coup d'envoi de cette finale, Bernard Tapie, dans une salle voisine du Stadio Olimpico, annonçait son rachat de la prestigieuse firme Adidas. Le « Kaiser » allemand n'allait pas tarder à relever un nouveau défi, du côté de Marseille. Pour le meilleur, ou le pire...

États-Unis 1994

La quinzième Coupe du monde réunit 3 567 415 spectateurs. 52 matchs opposent les 24 équipes sélectionnées (13 européennes, 4 sud-américaines, 2 nord-américaines, 3 africaines et 2 asiatiques). 141 buts auront été marqués dont 15 penalties (tous les penalties accordés seront transformés) et 14 joueurs expulsés.

Les stades

Boston

Foxboro Stadium
61 000 spectateurs
groupe B

Chicago

Soldier Field
67 000 spectateurs
groupe B
et demi-finale

Dallas

Cotton Bowl
67 000 spectateurs
groupe A, 2^e tour

Los Angeles

Rose Bowl
91 000 spectateurs
groupe B,
2^e tour et finale

New York

Giants Stadium
77 000 spectateurs
groupe B, 2^e tour

Orlando

Citrus Bowl
70 000 spectateurs
groupe D

Pontiac (Detroit)

Pontiac
Silverdome
80 000 spectateurs
groupe C, 2^e tour

San Francisco

Stanford Stadium
80 000 spectateurs
groupe A et match de
classement

Washington

Robert F. Kennedy
Memorial Stadium
56 000 spectateurs
groupe A

WorldCup USA94™



© 1991 WC'94 TM

Classement des buteurs

6 buts

Salenko (Russie),
Stoitchkov (Bulgarie)



5 buts

K. Andersson (Suède), R. Baggio (Italie),
Klinsmann (Allemagne), Romário (Brésil)



4 buts

Batistuta (Argentine), Dahlin (Suède),
Raducioiu (Roumanie)



3 buts

Bebeto (Brésil), Bergkamp (Pays-Bas),
Brolin (Suède), Caminero (Espagne),
Hagi (Roumanie)



2 buts

Albert (Belgique), Amin (Arabie saoudite),
Amokachi et Amunike (Nigeria), D. Baggio (Italie),
Caniggia (Argentine), Dumitrescu (Roumanie),
Goicoechea (Espagne), Hong Myung-bo (Corée du Sud),
Knap (Suisse), Lechkov (Bulgarie), L. Garcia (Mexique),
Jonk (Pays-Bas), Valencia (Colombie), Völler (Allemagne)



1 but

Al-Ghesheyan, Al-Jaber et Al-Owairan (Arabie saoudite),
Aldridge (Irlande), Balbo (Argentine),
Begueristain (Espagne), Bernal (Mexique),
Boriminov (Bulgarie), Branco (Brésil), Bregy (Suisse),
Chaouch (Maroc), Chapuisat (Suisse), Degryse (Belgique),
Embe (Cameroun), L. Enrique (Espagne), Finidi (Nigeria),
Garcia Aspe (Mexique), Gaviria (Colombie),
Grün (Belgique), Guardiola (Espagne), Hierro (Espagne),
Houghton (Irlande), Hwang Su-hong (Corée du Sud),
Larsson (Suède), Lozano (Colombie), Ljung (Suède),
Maradona (Argentine), Marcio Santos (Brésil),
Massaro (Italie), Matthäus (Allemagne), Mild (Suède),
Milla (Cameroun), Nader (Maroc),
Omam-Biyik (Cameroun), Owairan (Arabie saoudite),
Petrescu (Roumanie), Radchenko (Russie), Rai (Brésil),
Rekdal (Norvège), Riedle (Allemagne), Roy (Pays-Bas),
J. Salinas (Espagne), E. Sanchez (Bolivie), Santos (Brésil),
Seo Jung-won (Corée du Sud), Siasia (Nigeria),
Sirakov (Bulgarie), Stewart (États-Unis), Sutter (Suisse),
Taument (Pays-Bas), Winter (Pays-Bas),
Wynalda (États-Unis), Yekini (Nigeria)



Les participants

Europe

Allemagne, Belgique, Bulgarie,
Espagne, Grèce, Irlande, Italie,
Norvège, Pays-Bas, Roumanie,
Russie, Suède, Suisse

Amérique du Nord

États-Unis, Mexique

Amérique du Sud

Argentine, Bolivie, Brésil,
Colombie

Asie

Arabie saoudite, Corée du Sud

Afrique

Cameroun, Maroc, Nigeria

Attaques

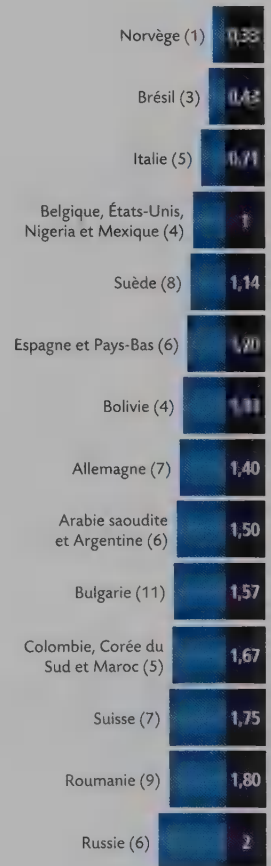
*À la Russie la meilleure
moyenne, à la Suède le meilleur
total... Mais les finalistes
sont loin... très loin.*



Les pays suivants
n'apparaissent
pas sur ce graphique ;
dans l'ordre décroissant :
Belgique et Mexique
(4 buts chacun)
et Cameroun (3)
pour un indice de 1,
États-Unis 0,75 (3),
Maroc 0,67 (2),
Irlande 0,50 (2),
Bolivie et Norvège 0,33 (1)
et la Grèce 0.

Défenses

*Les Brésiliens et les Italiens
ont gagné leur place
en finale grâce à
leur défense de fer.*



Les pays suivants n'apparaissent pas sur
ce graphique ; dans l'ordre croissant :
Grèce 3,33 (10 buts)
et Cameroun 3,67 (11).

Groupe A

Classement : 1. Roumanie 6 pts ; 2. Suisse 4 pts (+1) ; 3. États-Unis 4 pts (0) ; 4. Colombie 3 pts.

La Roumanie, la Suisse et les États-Unis qualifiés pour les huitièmes de finale.

États-Unis Wynalda	1 - 1	Suisse Bregy
Roumanie Raducioiu 2, Hagi	3 - 1	Colombie Valencia
Suisse A. Sutter, Chapuisat, Knup 2	4 - 1	Roumanie Hagi
États-Unis Escobar (c.s.c), Stewart	2 - 1	Colombie Valencia
Roumanie Petrescu	1 - 0	États-Unis
Colombie Gaviria, Lozano	2 - 0	Suisse

Groupe B

1. Brésil 7 pts ; 2. Suède 5 pts ; 3. Russie 3 pts ; 4. Cameroun 1 pt.

Le Brésil et la Suède qualifiés pour les huitièmes de finale.

Cameroun Embé, Omam-Biyik	2 - 2	Suède Ljung, Dahlin
Brésil Romario, Rai	2 - 0	Russie
Brésil Romario, Marcio Santos, Bebeto	3 - 0	Cameroun
Suède Brolin, Dahlin 2	3 - 1	Russie Salenko
Brésil Romario	1 - 1	Suède K. Andersson
Russie Salenko 5, Radchenko	6 - 1	Cameroun Milla

Groupe C

Classement : 1. Allemagne 7 pts ; 2. Espagne 5 pts ; 3. Corée du Sud 2 pts ; 4. Bolivie 1 pt.

L'Allemagne et l'Espagne qualifiés pour les huitièmes de finale.

Allemagne Klinsmann	1 - 0	Bolivie
Espagne J. Salinas, Goicoechea	2 - 2	Corée du Sud Hong Myung-bo, Seo Jung-won
Allemagne Klinsmann	1 - 1	Espagne Goicoechea
Bolivie	0 - 0	Corée du Sud
Allemagne Klinsmann 2, Riedle	3 - 2	Corée du Sud Hwang Sun-hong, Hong Myung-bo
Espagne Guardiola, Caminero 2	3 - 1	Bolivie Sanchez

Groupe D*

Classement : 1. Nigeria 6 pts (+1) ; 2. Bulgarie 5 pts (+3, 0/3) ; 3. Argentine 5 pts (+3, 0/3) ; 4. Grèce 0 pt.

Le Nigeria, la Bulgarie et l'Argentine qualifiés pour les huitièmes de finale.

Argentine Batistuta 3, Maradona	4 - 0	Grèce
Nigeria Yekini, Amokachi, Amunike	3 - 0	Bulgarie
Argentine Caniggia 2	2 - 1	Nigeria Siasia
Bulgarie Stoitchkov 2, Lechkov, Borimirov	4 - 0	Grèce
Bulgarie Stoitchkov, Sirakov	2 - 0	Argentine
Nigeria Finidi, Amokachi	2 - 0	Grèce

Groupe E*

Classement : 1. Mexique 4 pts (0, 3/3) ; 2. Irlande 4 pts (0, 2/2) ; 3. Italie 4 pts (0, 2/2) ; 4. Norvège 4 pts (0, 1/1).

Le Mexique, l'Irlande et l'Italie qualifiés pour les huitièmes de finale.

Irlande Houghton	1 - 0	Italie
Norvège Rekdal	1 - 0	Mexique
Italie D. Baggio	1 - 0	Norvège
Mexique Luis Garcia 2	2 - 1	Irlande Aldridge
Norvège	0 - 0	Irlande
Italie Massaro	1 - 1	Mexique Bernal

Groupe F*

Classement : 1. Pays-Bas 6 pts (+1, 4/3) ; 2. Arabie saoudite 6 pts (+1, 4/3) ; 3. Belgique 6 pts (+1, 2/3) ; 4. Maroc 0 pt.

Les Pays-Bas, l'Arabie saoudite et la Belgique qualifiés pour les huitièmes de finale.

Belgique Degryse	1 - 0	Maroc
Pays-Bas Jonk, Taument	2 - 1	Arabie saoudite Amin
Belgique Albert	1 - 0	Pays-Bas
Arabie saoudite Al-Jaber (s.p.), Amin	2 - 1	Maroc Chaouch
Arabie saoudite Al-Owairan	1 - 0	Belgique
Pays-Bas Bergkamp, Roy	2 - 1	Maroc Nader

* Les équipes ex aequo ont été classées selon le résultat du match qui les a opposées.

Huitièmes de finale

Allemagne, Espagne, Suède, Roumanie, Pays-Bas, Brésil, Italie, Bulgarie sont qualifiés pour les quarts de finale.

Allemagne Völler 2, Klinsmann	3 - 2	Belgique Grun, Albert
Espagne Hierro, Luis Enrique, Beguiristain	3 - 0	Suisse
Suède Dahlin, K. Andersson 2	3 - 1	Arabie saoudite Al-Ghesheyan
Roumanie Dumitrescu 2, Hagi	3 - 2	Argentine Batistuta, Balbo
Pays-Bas Bergkamp, Jonk	2 - 0	Irlande
Brésil Bebeto	1 - 0	États-Unis
Italie R. Baggio 2	2 - 1	Nigeria Amunike
Bulgarie Stoitchkov	1 - 1	Mexique Garcia Aspe

Bulgarie vainqueur 3 t.a.b. à 1

Quarts de finale

Italie, Brésil, Bulgarie et Suède sont qualifiés pour les demi-finales.

Italie 2 - 1 Espagne

D. Baggio (26*), R. Baggio (87*) (1 - 0) Caminero (59*)

Pagliuca - Tassotti, Costacurta, P. Maldini, Benarrivo - Conte (Berti, 65*), Albertini (Signori, 46*), D. Baggio, Donadoni - R. Baggio, Massaro.

Zubizarreta - Alkorta, Nadal, Abelardo - Ferrer, Goicoechea, Bakero (Hierro 64*), Otero, Sergi, (Julio Salinas, 59*) - Caminero, Luis Enrique.

Brésil 3 - 2 Pays-Bas

Romario (52*), Bebeto (62*), Branco (81*) (0 - 0) Bergkamp (64*), Winter (76*)

Taffarel - Jorginho, Aldair, Marcio Santos, Branco (Cafu, 89*) - Dunga, Mauro Silva, Mazinho (Rai, 81*), Zinho - Bebeto, Romario.

De Goey - Valkx, R. Koeman, R. Witschge, Winter, Rijkaard (Ronald De Boer, 64*), Jonk, Wouters - Overmars, Bergkamp, Van Vossen (Roy, 53*).

Bulgarie 2 - 1 Allemagne

Stoichkov (76*), Letchkov (79*) (0 - 0) Matthäus (49*)

Mikhailov - Kirakov, Yankov, Houbtchev, Ivanov, Tzvetanov, Letchkov, Balakov, Sirakov, Kostadinov (Guentchev, 90*), Stoichkov, (Iordanov, 85*).

Illgner - Kohler, Matthäus, Helmer, Berthold (Brehme, 83*), Buchewald - Möller, Wagner (Strunz, 58*) - Völler, Klinsmann.

Suède 2 - 2 Roumanie

Brolin (79*), K. Andersson (115*) (0 - 0) Raducioiu (89*, 101*) (1 - 1)

Ravelli - R. Nilsson, P. Andersson, Björklund, (Kamark, 83*), Ljung - Brolin, Mild, Schwarz, Ingesson - Dahlin (E. Larsson, 106*), K. Andersson.

Prunea - Popescu, Belodedici, Prodan, Petrescu, Munteanu (Panduru, 83*), Lupescu, Hagi, Selymes, Raducioiu, Dumitrescu.

Suède vainqueur 5 t.a.b. à 4

Schwarz (102*) expulsion

Demi-finales

Italie et Brésil qualifiés pour la finale, Bulgarie et Suède pour le match de classement.

Italie 2 - 1 Bulgarie

R. Baggio (21*, 26*) (2 - 1) Stoichkov (44*)

Pagliuca - Mussi, Costacurta, P. Maldini, Benarrivo, Berti, Albertini, D. Baggio (Conte, 56*), Donadoni - R. Baggio (Signori, 71*), Casiraghi.

Mikhailov - Ivanov, Houbtchev, Tzvetanov, Kirakov, Letchkov, Yankov, Balakov, Sirakov, Kostadinov (Iordanov, 72*), Stoichkov, (Guentchev, 79*).

Brésil 1 - 0 Suède

Romario (81*) (0 - 0)

Taffarel - Jorginho, Aldair, Marcio Santos, Branco, Mazinho (Rai, 46*) - Dunga, Mauro Silva, Zinho, Bebeto, Romario.

Ravelli - R. Nilsson, P. Andersson, Björklund, Ljung - Brolin, Thern, Mild, Ingesson, Dahlin (Rehn, 62*), K. Andersson, Thern (64*).

Match de classement

Suède 3*, Bulgarie 4

Suède 4 - 0 Bulgarie

Brolin (7*), Mild (30*), E. Larsson (37*), K. Andersson (39*) (4 - 0)

Ravelli - R. Nilsson, Kaarmark - P. Andersson, Björklund, Schwarz - Ingesson, Mild, E. Larsson, (Limpar, 79*), Brolin, K. Andersson.

Mikhailov (Nikolov, 46*) - Kirakov, Houbtchev, Ivanov (Kremenliev, 42*), Tzvetanov - Yankov, Letchkov, Balakov, Sirakov (Iordanov, 46*), Kostadinov, Stoichkov.

Finale

Brésil champion du monde, Italie 2*.

Brésil 0 - 0 Italie

a.p. (0 - 0) (0 - 0)

Brésil vainqueur 3 t.a.b. à 2

F. Baresi (m), Marcio Santos (m), Albertini (r), Romario (r), Evani (r), Branco (r), Massaro (m), Dunga (r), R. Baggio (m)

Taffarel - Jorginho (Cafu, 21*), Aldair, Marcio Santos, Branco - Mauro Silva, Dunga, Zinho (Viola, 106*), Mazinho - Bebeto, Romario.

Pagliuca - Benarrivo, F. Baresi, P. Maldini, Mussi (Apolloni 34*) - D. Baggio (Evani 101*), Albertini, Berti, Donadoni - R. Baggio, Massaro.

Parreira (entraîneurs) Sacchi

17 juillet 1994 à Pasadena (Rose Bowl), 94 194 spectateurs
Arbitre : M. Puhl (Hongrie)

Le groupe champion du monde était constitué de :

Aldair Nascimento, défenseur - Bebeto Roberto de Oliveira, attaquant - Branco Carlos Leal, défenseur - Cafu M. de Moraes, défenseur - Dunga Carlos Verri, milieu - Gilmar Rinaldi, gardien - Jorginho Jorge C., défenseur - Leonardo de Araujo, défenseur - Marcio Santos, défenseur - Mauro Silva, milieu - Mazinho Iomar, milieu - Müller Luis Costa, attaquant - Paulo Sergio Nascimento, attaquant - Rai de Oliveira, milieu - Rocha Ricardo, défenseur - Romario de Sousa, attaquant - Ronaldo de Jesus, défenseur - Ronaldo de Lima, attaquant - Taffarel Claudio, gardien - Viola Paulo Rosa, attaquant - Zinho Carlos de Oliveira, milieu - Zetti Armelino, gardien - Parreira Carlos Alberto, entraîneur



Deux chaussures à crampons pour un ballon.

Les artistes brésilien et italien, Dunga et Roberto Baggio, ne se départageront qu'aux tirs au but, pour le grand malheur du dernier nommé.



Quatrième titre mondial pour le plus beau football au monde

Depuis le 17 novembre 1993 et le coup de poignard bulgare, on sait donc que l'équipe de France ne sera pas du voyage outre-Atlantique. Qu'à cela ne tienne : ce fut, pour le public et les journalistes, la Coupe du monde la plus populaire jamais organisée. Durant trois semaines, plus de 65 000 spectateurs en moyenne dans les stades !

Comme de coutume, le Cameroun, entraîné par Henri Michel, aura fait le spectacle, sur le terrain comme dans les coulisses. Et ça n'est pas triste ! Le « Vieux Lion » Roger Milla, 42 ans, rugit encore, même s'il n'est que remplaçant contre l'Italie (2-2). Mais le Cameroun version 1994 n'a pas la « grinta » de ses aînés de 1990. Après une défaite honorable contre le Brésil (0-2), les « Lions indomptables » sont humiliés par la Russie (6-1). Bye-bye l'Amérique. Ce premier tour de la *World Cup* 1994 nous emballa : il y a la découverte de ces drôles d'amateurs qui marchent droit sous la baguette de Bora Milutinovic : le monde découvre la sélection américaine avec son gardien au visage d'Apache, Tony Meola, ou son défenseur Alexis Lalas, qui se prend pour Davy Crockett. N'empêche ! La sélection américaine s'impose devant la Colombie, résiste à la Suisse (1-1), avant de craquer en huitième de finale contre le Brésil, le jour de la fête nationale ! Un premier tour marqué aussi par la dis-



Dernière image de la Coupe du monde 1994, les joueurs brésiliens font un tour d'honneur avec le drapeau national.

Les attaquants à l'honneur

Exception faite de la finale, cette Coupe du monde américaine a consacré le retour en grâce du jeu offensif. En 52 matchs, on a inscrit 141 buts, soit une moyenne de 2,8 buts par match. On en était à 2,2 en Italie en 1990 et à 2,5 au Mexique en 1986. Ce bilan très honorable doit beaucoup aux nouvelles règles imposées par la Fédération internationale. La victoire à 3 points lors du premier tour a débridé les joueurs, le match nul n'étant plus un bon résultat. La sévérité accrue à l'encontre des tacles par-derrière, sanctionnés immédiatement d'un carton jaune, parfois même d'un rouge, a porté ses fruits. Les attaquants ont pu mieux s'exprimer à l'abri des mauvais coups.

qualification de Maradona, convaincu de dopage, et qui doit quitter prématurément ses camarades de jeu. L'Argentine ne s'en remettra pas, et cédera contre les Roumains de Hagi.

La surprise bulgare

Mais l'autre fait marquant de ce Mondial américain demeure, à coup sûr, l'élimination en quart de finale de l'Allemagne tenante du titre par la Bulgarie. Ils sont décidément uniques, ces Bulgares, jamais rasés, et qui préfèrent le « farniente » au bord d'une piscine plutôt que la rigueur des entraînements. Pour l'Allemagne, battue 2-1, c'est la catastrophe, et, à peine la porte des vestiaires refermée, l'heure des comptes a sonné pour Klinsmann et Matthäus, ennemis de toujours. En attendant, Hristo

Stoitchkov, auteur d'un but superbe sur coup franc, s'en moque bien : la Bulgarie accède pour la première fois de son histoire à une demi-finale de Coupe du monde. Elle cédera devant l'Italie. Autant la compétition dans son ensemble fut ouverte, chaleureuse, prolifique en buts (le Russe Salenko, 5 buts contre le Cameroun, devient le meilleur buteur sur un match de l'histoire de la Coupe du monde), autant la finale du 17 juillet à Los Angeles, Brésil-Italie, fut indécise, bloquée et, parfois, ennuyeuse. Chaleur accablante et voyage au bout du suspense, les deux formations n'étant pas parvenues à inscrire le moindre but. Crispés par l'enjeu, fatigués par un mois de compétition, usés par la chaleur, les finalistes ont d'abord pensé à ne pas perdre. Après 120 minutes de combat stérile, la loterie des tirs au but a fait office de juge de paix. Moment émouvant à observer durant cette épreuve des penalties, tous les joueurs brésiliens se donnant la main, et trompant peut-être leurs angoisses. Triste après-midi américain enfin pour un vieux baroudeur italien de 36 ans, Baresi, qui tire dans les nuages. Idem pour son compatriote Roberto Baggio. L'Italie pleure. Le Brésil exulte et tient sa quatrième Coupe du monde, vingt-quatre ans après son dernier sacre. La Coupe du monde américaine s'achève, mais une toute dernière image se met à flotter au-dessus du Rose Bowl de Pasadena : tous ensemble, recueillis, heureux mais dignes, les Brésiliens font un dernier signe à leur copain Senna, mort quelques mois auparavant sur le circuit de Monza. La fête est bien finie !

Bilan doré, avenir incertain

Les États-Unis ont réussi leur Coupe du monde. L'organisation s'est révélée sans faille. Sur le plan sportif, l'équipe nationale a passé le premier tour à l'énergie avant de tomber avec les honneurs contre le grand Brésil. Ce 4 juillet, 8 millions de foyers ont suivi le match à la télévision. Un chiffre remarquable qui prouve que les Américains n'ont pas été indifférents à l'événement. Avec pas moins de 3,5 millions de spectateurs payants, cette *World Cup* a crevé tous les plafonds. Les minorités italienne, irlandaise, grecque, hispanique, comme prévu, ont répondu présentes. Mais, au-delà de ce public « attendu », de nombreux Américains ont découvert les charmes du « soccer » avec une certaine naïveté. D'où une ambiance parfois inédite dans les stades. Plus proche de la kermesse que de la grand-messe à l'européenne. Sans passion excessive. Résultat : pas le moindre incident à l'occasion des 52 matchs. La *World Cup* a certes retenu l'attention des Américains. De là à espérer l'organisation d'un championnat professionnel de football aux États-Unis, il y a un pas difficile à franchir. Les télévisions et les annonceurs, prépondérants dans le sport américain, ne sont pas enthousiastes. Quelques années après les lumières de l'événement, il faut se rendre à l'évidence : le football ne sera pas, avant longtemps, une discipline majeure dans le panthéon des sports made in USA.

La séance des tirs au but est terminée. Il est temps pour les Brésiliens de fêter un quatrième titre, un exploit qu'il sera difficile d'égaliser. Ils le porteront à cinq, huit ans plus tard, au Japon.



France 1998

La seizième Coupe du monde réunit 2 846 085 spectateurs.

64 matchs opposent les 32 équipes qualifiées (15 européennes, 5 sud-américaines, 2 nord-américaines, 1 centraméricaine, 5 africaines et 4 asiatiques).

171 buts de marqués dont 15 penalties et 22 joueurs expulsés.

Les stades

Bordeaux

Stade du Parc-Lescure

36 500 places, groupes A, B, C, E, H

Lens

Stade Félix-Bollaert

41 275 places, groupes C, D, F, G

Lyon

Stade de Gerland

44 000 places, groupes C, E, F, G, H

Marseille

Stade-Vélodrome

60 000 places, groupes A, C, E, G

Montpellier

Stade de la Mosson

35 500 places, groupes A, B, D, F, G

Nantes

Stade de la Beaujoire

38 500 places, groupes A, B, D, F, H

Paris

Parc des Princes

48 275 places, groupes D, E, F, H

match pour la 3^e place

Saint-Denis

Stade de France

80 000 places pour le football (stade modulable de 20 000 à 105 000 places), groupes A, B, C, E, G

une demi-finale et finale



Saint-Étienne

Stade Geoffroy-Guichard

36 000 places, groupes A, B, D, E, F

Toulouse

Stadium municipal

36 500 places, groupes B, C, D, G, H

Classement des buteurs

6 buts

Suker (Croatie)



5 buts

Batistuta (Argentine), Vieri (Italie)



4 buts

Hernandez (Mexique), Ronaldo (Brésil), Salas (Chili)



3 buts

Bebeto (Brésil), Bergkamp (Pays-Bas), Bierhoff (Allemagne), César Sampaio (Brésil), Henry (France), Klinsmann (Allemagne), Rivaldo (Brésil)



2 buts

R. Baggio (Italie), Bartlett (Afrique du Sud), Bassir (Maroc), R. De Boer et Cocu (Pays-Bas), Hadda (Maroc), Hierro et Kiko (Espagne), Kluivert (Pays-Bas), Komljenovic (Yougoslavie), B. Laudrup (Danemark), Moldovan (Roumanie), Morientes (Espagne), Ortega (Argentine), Owen (Angleterre), Pelaez (Mexique), Petit (France), Prosinecki (Croatie), Shearer (Angleterre), Thuram (France), Whitmore (Jamaïque), Wilmots (Belgique), Zidane (France)



1 but

Adepoju (Nigeria), Al-Jaber et Al-Tunian (Arabie saoudite), Anderton (Angleterre), Ayala (Paraguay), Babangida (Nigeria), Beckham (Angleterre), Benitez (Paraguay), Blanc (France), Blanco (Mexique), Burley (Écosse), Cardoso (Paraguay), Collins (Écosse), Davids (Pays-Bas), Di Biagio (Italie), Djorkaeff et Dugarry (France), Earle (Jamaïque), Eggen (Norvège), Estili (Iran), Garcia Aspe (Mexique), H. Flo et T. A. Flo (Norvège), Ha Seok-ju (Corée du Sud), Hadji (Maroc), Helveg (Danemark), Herzog (Autriche), Ikpeba (Nigeria), Ilie (Roumanie), Jarni (Croatie), Jorgensen (Danemark), Kostadinov (Bulgarie), M. Laudrup (Danemark), Lawal (Nigeria), Lizarazu (France), Lopez (Argentine), Luis Enrique (Espagne), McBride (États-Unis), McCarthy (Afrique du Sud), Mahdavi (Iran), Mboma (Cameroun), Mihajlovic et Mijatovic (Yougoslavie), A. Möller (Allemagne), P. Moller (Danemark), Nakayama (Japon), Nielsen (Danemark), Nilis (Belgique), Njanka (Cameroun), Oliseh et Oruma (Nigeria), Overmars (Pays-Bas), Petrescu (Roumanie), Pineda (Argentine), Polster (Autriche), Preciado (Colombie), Raul (Espagne), Rekdal (Norvège), Rieper et Sand (Danemark), Scholes (Angleterre), Sierra (Chili), Souayah (Tunisie), Stanic (Croatie), Stojkovic (Yougoslavie), Trezeguet (France), Van Hooijdonk (Pays-Bas), Vastic (Autriche), Vlaovic (Croatie), Yoo Sang-chul (Corée du Sud), Zanetti (Argentine), Zenden (Pays-Bas)



Les participants

Europe

Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Bulgarie, Croatie, Danemark, Écosse, Espagne, France, Italie, Norvège, Pays-Bas, Roumanie, Yougoslavie

Amérique du Nord et Amérique centrale

États-Unis, Jamaïque, Mexique

Amérique du Sud

Argentine, Brésil, Chili, Colombie, Paraguay

Afrique

Afrique du Sud, Cameroun, Maroc, Nigeria, Tunisie

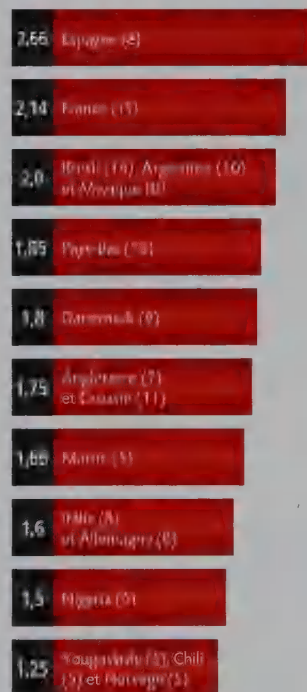
Asie

Arabie saoudite, Corée du Sud, Iran, Japon

Attaques

À l'Espagne, la meilleure moyenne, mais grâce à un seul match. À la France, le meilleur total.

Sur fond noir : moyenne du nombre de buts marqués par match (nombre de buts marqués).



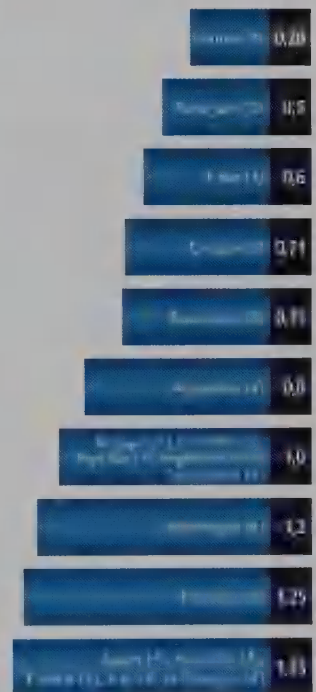
Les pays suivants n'apparaissent pas sur ce graphique ; dans l'ordre décroissant :

Roumanie 1 (4 buts) ; Afrique du Sud, Autriche, Belgique et Jamaïque 1 (3) ; Paraguay 0,75 (3) ; Arabie saoudite, Cameroun, Corée du Sud, Écosse et Iran 0,66 (2) ; Bulgarie, Colombie, États-Unis, Japon et Tunisie 0,33 (1).

Défenses

Une défense de fer donne la première place à la France. Son adversaire en finale n'est qu'à la 20^e place.

Sur fond noir : moyenne du nombre de buts encaissés par match (nombre de buts encaissés).



Les pays suivants n'apparaissent pas sur ce graphique ; dans l'ordre croissant :

Danemark 1,4 (7 buts) ; Brésil 1,42 (10) ; Cameroun, États-Unis et Maroc 1,66 (5) ; Chili 2 (8) ; Afrique du Sud 2 (6) ; Écosse 2 (4) ; Nigeria 2,25 (8) ; Arabie saoudite et Bulgarie 2,33 (7) ; Corée du Sud et Jamaïque 3 (9).

Groupe AClassement : 1. Brésil 6 pts ; 2. Norvège 5 pts ; 3. Maroc 4 pts ; 4. Écosse 1 pt.
Brésil et Norvège qualifiés.

Brésil 2 – 1 Écosse César Sampaio, Boyd (c.s.c.)	Collins (s.p.)
Maroc 2 – 2 Norvège Hadji, Hadda	Chipo (c.s.c.), Eggen
Écosse 1 – 1 Norvège Burley	H. Flo
Brésil 3 – 0 Maroc Ronaldo, Rivaldo, Bebeto	
Brésil 1 – 2 Norvège Bebeto	T. A. Flo, Rekdal (s.p.)
Écosse 0 – 3 Maroc Bassir 2, Haddar	

Groupe BClassement : 1. Italie 7 pts ; 2. Chili 3 pts ; 3. Autriche 2 pts ; 4. Cameroun 2 pts.
Italie et Chili qualifiés.

Italie 2 – 2 Chili Vieri, R. Baggio (s.p.)	Salas 2
Cameroun 1 – 1 Autriche Njanka	Polster
Chili 1 – 1 Autriche Salas	Vastic
Italie 3 – 0 Cameroun Di Biagio, Vieri 2	
Chili 1 – 1 Cameroun Sierra	Mboma
Italie 2 – 1 Autriche Vieri, R. Baggio	Herzog (s.p.)

Groupe CClassement : 1. France 9 pts ; 2. Danemark 4 pts ; 3. Afrique du Sud 2 pts ; 4. Arabie saoudite 1 pt.
France et Danemark qualifiés.

Danemark 1 – 0 Arabie saoudite Rieper	
France 3 – 0 Afrique du Sud Dugarry, Issa, Henry	
Afrique du Sud 1 – 1 Danemark McCarthy	Nielsen
France 4 – 0 Arabie saoudite Henry 2, Trezeguet, Lizarazu	
Afrique du Sud 2 – 2 Arabie saoudite Bartlett 2 (1 s.p.)	Al-Jaber (s.p.), Al-Tunian (s.p.)
France 2 – 1 Danemark Djorkaeff (s.p.), Petit	M. Laudrup (s.p.)

Groupe DClassement : 1. Nigeria 6 pts ; 2. Paraguay 5 pts ; 3. Espagne 4 pts ; 4. Bulgarie 1 pt.
Nigeria et Paraguay qualifiés.

Bulgarie 0 – 0 Paraguay	
Espagne 2 – 3 Nigeria Hiero, Raúl	Adepoju, Oliseh, Zubizarreta (c.s.c.)
Nigeria 1 – 0 Bulgarie Ikpeba	
Paraguay 0 – 0 Espagne	
Espagne 6 – 1 Bulgarie Hiero (s.p.), Luis Enrique, Morientes 2, Batchev (c.s.c.), Kiko	Kostadinov
Nigeria 1 – 3 Paraguay Oruma	Ayala, Benitez, Cardozo

Groupe EClassement : 1. Pays-Bas 3 pts ; 2. Mexique 3 pts ; 3. Belgique 3 pts ; 4. Corée du Sud 1 pt.
Pays-Bas et Mexique qualifiés.

Mexique 3 – 1 Corée du Sud Pelaez, Hernandez 2	Ha Seok-ju
Pays-Bas 0 – 0 Belgique	
Belgique 2 – 2 Mexique Willmots 2	Garcia Aspe, Blanco
Pays-Bas 5 – 0 Corée du Sud Cocu, Overmars, Bergkamp, Van Hooijdonk, R. De Boer	
Pays-Bas 2 – 2 Mexique Cocu, R. De Boer	Pelaez, Hernandez
Belgique 1 – 1 Corée du Sud Nillis	Yoo Sang-chul

Groupe FClassement : 1. Allemagne 7 pts ; 2. Yougoslavie 7 pts ; 3. Iran 3 pts ; 4. États-Unis 0 pt.
Allemagne et Yougoslavie qualifiés.

Iran 0 – 1 Yougoslavie Mihajlovic	
Allemagne 2 – 0 États-Unis Möller, Klinsmann	
Allemagne 2 – 2 Yougoslavie Mihajlovic (c.s.c.), Bierhoff	Mijatovic, Stojkovic
États-Unis 1 – 2 Iran McBride	Estili, Mahdaviakia
Allemagne 2 – 0 Iran Bierhoff, Klinsmann	
États-Unis 0 – 1 Yougoslavie Komljenovic	

Groupe GClassement : 1. Roumanie 7 pts ; 2. Angleterre 6 pts ; 3. Colombie 3 pts ; 4. Tunisie 1 pt.
Roumanie et Angleterre qualifiés.

Roumanie 1 – 0 Colombie Ilie	
Tunisie 0 – 2 Angleterre Shearer, Scholes	
Colombie 1 – 0 Tunisie Preciado	
Roumanie 2 – 1 Angleterre Moldovan, Petrescu	Owen
Colombie 0 – 2 Angleterre Anderton, Beckham	
Roumanie 1 – 1 Tunisie Moldovan	Souayah (s.p.)

Groupe HClassement : 1. Argentine 6 pts ; 2. Croatie 5 pts ; 3. Jamaïque 3 pts ; 4. Japon 0 pt.
Argentine et Croatie qualifiés.

Jamaïque 1 – 3 Croatie Earle	Stanic, Prosinecki, Suker
Japon 0 – 1 Argentine Batistuta	
Japon 0 – 1 Croatie Suker	
Argentine 5 – 0 Jamaïque Ortega 2, Batistuta 3 (1 s.p.)	
Argentine 1 – 0 Croatie Pineda	
Japon 1 – 2 Jamaïque Nakayama	Whitmore 2

Huitièmes de finale

Brésil, Danemark, Pays-Bas, Argentine, Italie, France, Allemagne et Croatie qualifiés

Brésil 4 – 1 Chili Sampaio (11', 26'), Ronaldo (45', s.p., 70') Salas (69')	Nigeria 1 – 4 Danemark Babangida (76') Möller (2'), B. Laudrup (11'), Sand (59'), Helveg (75')
Pays-Bas 2 – 1 Yougoslavie Bergkamp (38'), Davids (90') Komljenovic (48')	Argentine 2 – 2 Angleterre Batistuta (6', s.p.), Zanetti (45') Shearer (10', s.p.), Owen (16')
Italie 1 – 0 Norvège Vieri (18')	France 1 – 0 Paraguay Blanc (113') a.p.
Allemagne 2 – 1 Mexique Klinsmann (74'), Bierhoff (86') Hernandez (47')	Roumanie 0 – 1 Croatie Suker (45', s.p.)

Quarts de finale

Brésil, Pays-Bas, France et Croatie qualifiés

Brésil 3 – 2 Danemark Bebeto (10'), Rivaldo (26', 60') (2 – 1) Taffarel, Cafu, Junior Baiano, Aldair, R. Carlos, Leonardo (Emerson, 72'), César Sampaio, Dunga, Rivaldo, (Zé Roberto, 88'), Ronaldo, Beбето (Denilson, 64'). Zagallo (entraîneurs) Johansson	Pays-Bas 2 – 1 Argentine Kluivert (12'), Bergkamp (89') (1 – 1) Van der Sar, Reiziger, F. De Boer, Stam, Numan, R. De Boer (Overmars, 64'), Jonk, Davids, Cocu, Bergkamp, Kluivert. Hiddink (entraîneurs) Passarella
France 0 – 0 Italie (0 – 0) France qualifiée aux tirs au but 4-3 (Zidane, Trezeguet, Henry, Blanc ; R. Baggio, Costacurta, Vieri). Barthez, Thuram, Desailly, Blanc, Lizarazu, Karembeu (Henry, 65'), Deschamps, Petit, Zidane, Djorkaeff, Guivarc'h (Trezequet, 65'). Jacquet (entraîneurs) C. Maldini	Croatie 0 – 3 Brésil (0 – 1) Ladic, Bilic, Stimac, Simic, Stanic, Soldo, Boban, Asanovic, Jarni, Vlaovic (Maric, 83'), Suker. Wörns (40') expulsion Vogts (entraîneurs) Blazevic

Demi-finales

Brésil et France qualifiés pour la finale, Pays-Bas et Croatie pour le match de classement

Brésil 1 – 1 Pays-Bas Ronaldo (46') (1 – 0) Kluivert (87') Brésil qualifié aux tirs au but 4-2 (Ronaldo, Rivaldo, Emerson, Dunga ; F. De Boer, Bergkamp). Taffarel, Zé Carlos, Junior Baiano, Aldair, Roberto Carlos, Leonardo (Emerson, 85'), César Sampaio, Dunga, Rivaldo – Beбето (Denilson, 69'), Ronaldo. Van der Sar, Reiziger (Winter, 56'), Stam, Cocu, R. De Boer, Jonk (Seedorf, 112'), Davids, Zenden (Van Hooijdonk, 75'), F. De Boer, Bergkamp, Kluivert. Zagallo (entraîneurs) Hiddink
France 2 – 1 Croatie Thuram (47', 70') (0 – 0) Suker (46') Barthez, Thuram, Blanc, Desailly, Lizarazu, Karembeu, (Henry, 31'), Deschamps, Zidane, Petit, Djorkaeff (Leboeuf, 76'), Guivarc'h, (Trezequet, 69'). Ladic - Bilic, Stimac, Simic, Stanic (Prosinecki, 90'), Soldo, Boban (Maric, 65'), Asanovic, Jarni, Suker, Vlaovic. Blanc (76') expulsion Jacquet (entraîneurs) Blazevic

Match de classement

Croatie 3, Pays-Bas 4

Pays-Bas 1 – 2 Croatie Zenden (21') (1 – 2) Prosinecki (14'), Suker (36') Van der Sar, Numan, Stam, F. De Boer, Seedorf, Jonk, Zenden, Davids, Cocu (Overmars, 46'), Bergkamp (Van Hooijdonk, 58'), Kluivert. Ladic, Bilic, Stimac, Soldo, Stanic Prosinecki (Vlaovic, 78') Boban (Tudor, 86'), Juric, Asanovic, Jarni, Suker. Hiddink (entraîneurs) Blazevic

Finale

La France championne du monde, le Brésil 2^e

France 3 – 0 Brésil Zidane (27' et 46'), Petit (90') (2 – 0) Barthez, Thuram, Desailly, Leboeuf, Lizarazu, Karembeu (Boghossian, 57'), Djorkaeff, (Vieira, 75'), Deschamps, Zidane, Petit, Guivarc'h (Dugarry, 66'). Desailly (68') expulsion Jacquet (entraîneurs) Zagallo 12 juillet 1998 à Saint-Denis (Stade de France), 80 000 spectateurs Arbitre : M. Belgola (Maroc)

Le groupe champion du monde était constitué de :

Barthez Fabien, gardien – Blanc Laurent, défenseur – Boghossian Alain, milieu de terrain – Candela Vincent, défenseur – Charbonnier Lionel, gardien – Desailly Marcel, défenseur – Deschamps Didier, milieu de terrain – Diomède Bernard, attaquant – Djorkaeff Youri, milieu de terrain – Dugarry Christophe, attaquant – Guivarc'h Stéphane, attaquant – Henry Thierry, attaquant – Karembeu Christian, milieu de terrain – Lama Bernard, gardien – Leboeuf Frank, défenseur – Lizarazu Bixente, défenseur – Petit Emmanuel, milieu de terrain – Pires Robert, attaquant – Thuram Lilian, défenseur – Trezequet David, attaquant – Vieira Patrick, milieu de terrain – Zidane Zinedine, milieu de terrain.

Premier titre mondial pour les Bleus

Dans un stade splendide et soutenu par toute une nation – qui révéla au fil de l'épreuve un enthousiasme passionné pour ses Bleus multicolores –, le onze français domine une équipe brésilienne par le score sans appel de 3 à 0. Une finale commencée dans la ferveur populaire, jouée comme dans un rêve et achevée dans la plus grande fête patriotique du xx^e siècle.

Et pourtant. Même si l'organisation de cette deuxième Coupe du monde en France (après celle de 1938) avait été confiée à un duo particulièrement actif et compétent formé de Fernand Sastre (qui décédera début juin sans connaître l'apothéose suprême) et de Michel Platini, le pays ne semblait pas pris d'une fièvre bleue. Pis, le sélectionneur Aimé Jacquet concentré sur son objectif ultime, la victoire, ne semblait pas capable de susciter l'enthousiasme parmi les supporters et accumulait aux yeux de la presse sportive – en particulier le quotidien *l'Équipe* – bourdes et incompétence. La crise devient irréparable quand Jacquet sélectionne 28 joueurs au lieu de 22 pour participer au stage de préparation. L'éviction de six jeunes joueurs – dont Anelka – sera mal vécue par l'opinion. Une victoire à l'arraché lors du tournoi Hassan-II à Casablanca ne nourrit pas les espoirs.

Et si Ronaldo n'avait pas été handicapé ?

Quelques minutes avant le début de la finale, la rumeur court dans les travées du Stade de France que les responsables brésiliens ont retiré le nom de Ronaldo de la feuille de match. Intox ou blessure ? Le doute est levé quand les équipes entrent sur le terrain : le déjà légendaire attaquant brésilien est bien là. À la fin du match, le doute n'est pas permis, à part en deux occasions, le dynamiteur des défenseurs n'a pas joué sur sa valeur. Dans les jours qui suivent, le mystère Ronaldo s'est peu à peu éclairci. Dans l'après-midi du dimanche lors de la sieste, le champion *auriverde* a été victime d'une crise d'épilepsie et a dû être conduit dans une clinique pour examen. Après une radio, il a regagné le Stade de France et affirmé sa volonté de jouer.



27^e minute : sur un corner tiré par Emmanuel Petit, le meneur de jeu français Zinedine Zidane marque son premier but international de la tête.

Un premier groupe facile

Seule la chance d'avoir obtenu en décembre 1997 un groupe relativement facile nourrit des espoirs de qualification pour les huitièmes de finale. Lors des trois matches, la France découvre une équipe qu'elle n'avait jamais vue, sauf en de très rares occasions. Une équipe qui fait le jeu, grâce à la présence de Zidane, et qui dispose d'un quatuor défensif capable de tenir la maison quand le pressing de l'adversaire se fait dangereux. Résultat, trois victoires contre l'Afrique du Sud (3-0), l'Arabie saoudite (4-0) et le Danemark (2-1). Une situation confortable mais que cachent plusieurs drames : les blessures de Dugarry puis de Guivarc'h, l'expulsion de Zidane, qui vaut au meneur de jeu tricolore deux matches de suspension.

Le but en or de Blanc

La phase éliminatoire s'annonce également favorable. Alors que l'on pouvait s'attendre à un huitième de



Durant les arrêts de jeu de la première mi-temps, un nouveau corner, tiré cette fois par Youri Djorkaeff, permet à Zidane de bisser son premier exploit. La France mène 2 à 0.

finale contre l'Espagne, c'est le Paraguay du fantasque gardien Chilavert qui se présente à Lens devant les attaquants bleus. Malgré une domination réelle, l'efficacité est absente. Au fil des minutes, la France – sans Zidane – déjoue. Les Paraguayens jouent la montre. Mais, sept minutes avant la fin de la prolongation, Laurent Blanc, sur un service de la tête de Trezeguet, catapulte le ballon dans les filets. Grâce à ce but en or – qui achève la partie –, la France peut continuer son chemin. Un chemin difficile de par la qualité des adversaires, mais aussi en raison des incidents de jeu : expulsion de Blanc en demi-finale contre la Croatie à la suite d'une simulation de Bilic. Un chemin qui a également eu sa part de chance : l'Italie qui cède la première aux tirs au but en quart de finale (sans oublier l'occasion de but ratée par Roberto Baggio en prolongation).

Des joueurs en état de grâce : Thuram et Zidane

Au fur et à mesure des matchs, l'équipe « black-blanc-beur » impose son jeu. Mais, devant la faiblesse des attaquants, elle doit s'en remettre quant à son efficacité aux talents de son milieu de terrain Zidane ou d'un défenseur, tel Lilian Thuram, tombeur des Croates par deux fois, lui qui n'avait jamais marqué de but dans sa carrière professionnelle. En finale, c'est au tour de Zidane d'achever par deux fois le géant brésilien. Jamais, dans une finale, le

vaincu n'avait été si dominé. Jamais le vainqueur n'avait survolé autant les débats. En s'étonnant elle-même, la France pouvait fêter deux jours avant le 14 Juillet une autre fête nationale. Celle d'Aimé Jacquet et des siens. Celle du talent et du travail bien fait.

Un point noir : le hooliganisme

Cela devait être une grande fête.

Le mot d'ordre platinien, « c'est beau un monde qui joue », a régné sur les pelouses durant les rencontres et dans les tribunes. C'est dans les rues, en revanche, que la plaie du football moderne, le hooliganisme, a frappé. Dans ce domaine, de prétendus supporters anglais et allemands ont atteint des sommets de bêtise et de lâcheté. De brèves et violentes échauffourées ont marqué l'avant-match d'Angleterre-Tunisie, à Marseille, dévastant la Canebière.

L'événement le plus tragique s'est déroulé aux abords du stade Bollaert, à Lens, quand le 21 juin, quelques heures avant le match Yougoslavie-Allemagne, une bande de plusieurs skinheads allemands s'est ruée sur deux gendarmes en faction près de leur véhicule. L'un d'entre eux, le gendarme Nivel, a été grièvement blessé, frappé à la tête avec une barre à mine par un de ses agresseurs. Dans le coma durant plusieurs mois, le gendarme a pu assister en Allemagne en 2000 au procès de trois hooligans, qui ont été condamnés à la prison.

Corée-Japon 2002

La dix-septième Coupe du monde, la première coorganisée par deux pays réunit 2 703 397 spectateurs, 64 matchs opposent les 32 équipes qualifiées (5 sud-américaines, 1 centraméricaine, 2 nord-américaines, 15 européennes, 5 africaines et 4 asiatiques). 161 buts ont été marqués dont 9 penalties et 17 joueurs ont été expulsés.

Les stades

Busan (Corée du Sud)
Busan Asiad Main Stadium
55 982 places
groupes A, B, D et quart de finale

Daegu (Corée du Sud)
Daegu World Cup Stadium
168 014 places
groupes A, B, D et pour la 3^e place

Daejeon (Corée du Sud)
Daejeon World Cup Stadium
40 407 places
groupes B, D et 8^e de finale

Gwangju (Corée du Sud)
Gwangju World Cup Stadium
42 880 places
groupes B, C et quart de finale

Ibaraki (Japon)
New Kashima Soccer Stadium
41 800 places
groupes E, F, G

Incheon (Corée du Sud)
Incheon Munhak Stadium
52 179 places
groupes A, C, D

Jeonju (Corée du Sud)
Jeonju World Cup Stadium
42 391 places
groupes B, D et 8^e de finale

Kobe (Japon)
Kobe Wing Stadium
42 000 places
groupes F, H et 8^e de finale

Miyagi (Japon)
Miyagi Stadium
49 133 places
groupes F, G et 8^e de finale

Niigata (Japon)
Niigata Stadium
42 300 places
groupes E, G et 8^e de finale

Oita (Japon)
Oita Stadium
43 000 places
groupes G, H et 8^e de finale

Osaka (Japon)
Nagai Stadium
50 000 places
groupes F, H et quart de finale

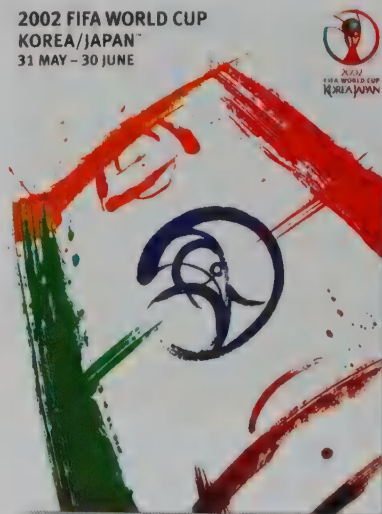
Saitama (Japon)
Saitama Stadium
63 700 places
groupes E, F, H et demi-finale

Sapporo (Japon)
Sapporo Dome
42 122 places
groupes E, F, G

Seogwipo (Corée du Sud)
Jeju World Cup Stadium
42 256 places
groupes B, C et 8^e de finale

Séoul (Corée du Sud)
Seoul World Cup Stadium
63 961 places
groupes A, C et demi-finale

2002 FIFA WORLD CUP
KOREA/JAPAN™
31 MAY – 30 JUNE



Shizuoka (Japon)
Shizuoka Stadium Ecopa
51 349 places
groupes E, H et quart de finale

Suwon (Corée du Sud)
Suwon World Cup Stadium
43 188 places
groupes A, C, D et 8^e de finale

Ulsan (Corée du Sud)
Ulsan Munsu Football Stadium
42 880 places
groupes A, C et quart de finale

Yokohama (Japon)
International Stadium Yokohama
70 000 places
groupes E, G, H et finale

Classement des buteurs

8 buts

Ronaldo (Brésil)

5 buts

Klose (Allemagne), Rivaldo (Brésil)

4 buts

Tomasson (Danemark), Vieri (Italie)

3 buts

Ballack (Allemagne), Boudia Diop (Sénégal), Rob. Keane (Irlande), Larsson (Suède), İlhan (Turquie), Morientes (Espagne), Pauleta (Portugal), Raul (Espagne), Wilmots (Belgique)

2 buts

Ahn Jung-hwan (Corée du Sud), Borgetti (Mexique), H. Camara (Sénégal), Cuevas (Paraguay), Davala (Turquie), Donovan (États-Unis), Gomes (Costa Rica), Hierro (Espagne), Inamoto (Japon), McBride (États-Unis), Owen (Angleterre), Ronaldinho (Brésil), Sas (Turquie)

1 but

Acimovic (Slovénie), Aghahowa (Nigeria), Alexandersson (Suède), Arce (Paraguay), Batistuta (Argentine), Beckham (Angleterre), Belozoglu (Turquie), Bestchastnykh (Russie), Beto (Portugal), Bierhoff (Allemagne), Blanco (Mexique), Bode (Allemagne), Bouzaïene (Tunisie), Breen (Irlande), Campbell (Angleterre), J. Campos (Paraguay), Cimirovic (Slovénie), Crespo (Argentine), Delgado (Équateur), Del Piero (Italie), Diao (Sénégal), Duff (Irlande), Edmilson (Brésil), Eto'o (Cameroun), Fadiga (Sénégal), Ferdinand (Angleterre), Forlan (Uruguay), Fortune (Afrique du Sud), Heskey (Angleterre), Holland (Irlande), Hwang Sun-hong (Corée du Sud), Jancker (Allemagne), Junior (Brésil), Karpine (Russie), Korkmaz (Turquie), Kryszalowicz (Pologne), Lee Eul-yong (Corée du Sud), Linke (Allemagne), Mathis (États-Unis), Mboma (Cameroun), McCarthy (Afrique du Sud), Mendez (Équateur), Mendieta (Espagne), Morales (Uruguay), Morishima et H. Nakata (Japon), Neuville (Allemagne), Nomvethe (Afrique du Sud), O'Brien (États-Unis), Olic (Croatie), Olisadebe (Pologne), Park Ji-sung (Corée du Sud), Parks (Costa Rica), Radebe (Afrique du Sud), Rapaic (Croatie), Recoba (Uruguay), Roberto Carlos (Brésil), Rodriguez (Uruguay), Rommedahl (Danemark), Rui Costa (Portugal), Santa Cruz (Paraguay), Schneider (Allemagne), Seol Ki-hyeon (Corée du Sud), Sonck (Belgique), Song Chong-gug (Corée du Sud), Sükür (Turquie), Suzuki (Japon), A. Svenson (Suède), Sytchev et Titov (Russie), Torrado (Mexique), Valeron (Espagne), Van der Heyden et Walem (Belgique), Wanchope et Wright (Costa Rica), Yoo Sang-chul (Corée du Sud), Ma. Zewlakow (Pologne)

Les participants

Europe

Allemagne, Angleterre, Belgique, Croatie, Danemark, Espagne, France, Irlande, Italie, Pologne, Portugal, Russie, Slovénie, Suède, Turquie

Amérique du Nord et Amérique centrale

Costa Rica, États-Unis, Mexique

Amérique du Sud

Argentine, Brésil, Équateur, Paraguay, Uruguay

Asie

Arabie saoudite, Chine, Corée du Sud, Japon

Afrique

Afrique du Sud, Cameroun, Nigeria, Sénégal, Tunisie

Attaques

Le Brésil triomphe à la moyenne et au total

Sur fond noir : moyenne du nombre de buts marqués par match (nombre de buts marqués).

7,5 Brésil (18)

2 Allemagne (14), Espagne (10), Portugal (6)

1,75 États-Unis (7)

1,66 Afrique du Sud (5), Costa Rica (5)

1,5 Belgique (6), Irlande (6), Paraguay (6)

1,4 Turquie (10), Sénégal (7)

1,33 Russie (4), Uruguay (4)

1,25 Danemark (5), Italie (5), Japon (5), Suède (5)

1,2 Angleterre (6)

1,1 Corée du Sud (8)

1 Mexique (4), Pologne (3)

Les pays suivants n'apparaissent pas sur ce graphique; dans l'ordre décroissant : Argentine, Cameroun, Croatie, Équateur et Slovénie 0,66 (2 buts); Nigeria et Tunisie 0,33 (1) Arabie saoudite, Chine et France 0 (0)

Défenses

Meilleure défense pour l'Allemagne grâce à Oliver Kahn.

Sur fond noir : moyenne du nombre de buts encaissés par match (nombre de buts encaissés).

0,47 Allemagne (3)

0,87 Espagne (10), Portugal (6)

0,60 Angleterre (3)

0,66 Afrique du Sud (5), Costa Rica (5)

0,75 Japon (3), Irlande (3)

0,84 Corée du Sud (6), Turquie (6)

1 Cameroun (3), Croatie (3), Espagne (5), États-Unis (4), France (3), Mexique (4), Nigeria (3), Portugal (3)

1,2 Sénégal (6)

1,25 Danemark (5), Italie (5), Suède (5)

1,44 Équateur (4), Russie (4), Tunisie (4)

1,66 Afrique du Sud (5), Uruguay (5)

1,75 Belgique (7), Paraguay (7)

2 Costa Rica (6)

1,11 Pologne et Slovénie (7)

Les pays suivants n'apparaissent pas sur ce graphique; dans l'ordre croissant : Chine (9 buts); Arabie saoudite (12)

Groupe A

Classement : 1. Danemark 7 pts ; 2. Sénégal 5 pts ; 3. Uruguay 2 pts ; 4. France 1 pt. Danemark et Sénégal qualifiés.

France	0 - 1	Sénégal
		Bouba Diop
Uruguay	1 - 2	Danemark
D. Rodriguez		Tomasson
Danemark	1 - 1	Sénégal
Tomasson (s.p.)		Diao
France	0 - 0	Uruguay
Sénégal	3 - 3	Uruguay
Fadiga (s.p.), Bouba Diop 2		R. Morales, Forlan, Recoba
Danemark	2 - 0	France
Rommedahl, Tomasson		

Groupe B

Classement : 1. Paraguay 4 pts ; 2. Afrique du Sud 4 pts ; 3. Espagne 0 pt. Espagne et Paraguay qualifiés.

Paraguay	2 - 2	Afrique du Sud
Santa Cruz, Arce		Struway (c.s.c.), Fortune (s.p.)
Espagne	3 - 1	Slovénie
Raul, Valeron, Hierro (s.p.)		Cimirovic
Espagne	3 - 1	Paraguay
Morientes 2, Hierro (s.p.)		Puyol (c.s.c.)
Afrique du Sud	1 - 0	Slovénie
Nomvete		
Slovénie	1 - 3	Paraguay
Acimovic		Cuevas 2, J. L. Campos
Afrique du Sud	2 - 3	Espagne
B. McCarthy, Radebe		Raul 2, Mendieta

Groupe C

Classement : 1. Brésil 4 pts ; 2. Turquie 4 pts ; 3. Costa Rica 4 pts ; 4. Chine 0 pt. Brésil et Turquie qualifiés.

Brésil	2 - 1	Turquie
Ronaldo, Rivaldo (s.p.)		Sas
Chine	0 - 2	Costa Rica
		R. Gomez, M. Wright
Brésil	4 - 0	Chine
Roberto Carlos, Rivaldo, Ronaldinho (s.p.), Ronaldo		
Costa Rica	1 - 1	Turquie
Parks		Belozoglu
Turquie	3 - 0	Chine
Davala Sas, Korkmaz		
Costa Rica	2 - 5	Brésil
Wanchope, R. Gomez		Ronaldo 2, Edmison, Rivaldo, Junior

Groupe D

Classement : 1. Corée du Sud 7 pts ; 2. États-Unis 4 pts ; 3. Portugal 3 pts ; 4. Pologne 3 pts. Corée du Sud et États-Unis qualifiés.

Corée du Sud	2 - 0	Pologne
Hwang Sun-hong, Yoo Sang-chul		
États-Unis	3 - 2	Portugal
O'Brien, Jorge Costa (c.s.c.), Mc Bride		Beto, Agoos (c.s.c.)
Corée du Sud	1 - 1	États-Unis
Ahn Jung-hwan		C. Mathis
Portugal	4 - 0	Pologne
Paulista 3, Rui Costa		
Pologne	3 - 1	États-Unis
Olisadebe, Kryszalowicz, Ma. Zewlakow		Donovan
Portugal	0 - 1	Corée du Sud
		Park Ji-sung

Groupe E

Classement : 1. Allemagne 7 pts ; 2. Irlande 5 pts ; 3. Cameroun 4 pts ; 4. Arabie saoudite 1 pt. Allemagne et Irlande qualifiées.

Irlande	1 - 1	Cameroun
Holland		Mboma
Allemagne	8 - 0	Arabie saoudite
Klose 3, Ballack, Jancker, Linke, Bierhoff, Schneider		
Allemagne	1 - 1	Irlande
Klose		Rob. Keane
Cameroun	1 - 0	Arabie saoudite
Eto'o		
Arabie saoudite	0 - 3	Irlande
		Rob. Keane, Breen, Duff
Cameroun	0 - 2	Allemagne
		Bode, Klose

Groupe F

Classement : 1. Suède 5 pts ; 2. Angleterre 5 pts ; 3. Argentine 4 pts ; 4. Nigeria 1 pt. Suède et Angleterre qualifiées.

Argentine	1 - 0	Nigeria
Batistuta		
Angleterre	1 - 1	Suède
S. Campbell		Alexandersson
Suède	2 - 1	Nigeria
Larsson 2 (1 s.p.)		Aghanowa
Argentine	0 - 1	Angleterre
		Beckham
Suède	1 - 1	Argentine
A. Svensson		Crespo
Nigeria	0 - 0	Angleterre

Groupe G

Classement : 1. Mexique 7 pts ; 2. Italie 4 pts ; 3. Croatie 3 pts ; 4. Équateur 1 pt. Mexique et Italie qualifiées.

Croatie	0 - 1	Mexique
		Blanco
Italie	2 - 0	Équateur
Vieri 2		
Italie	1 - 2	Croatie
Vieri		Olic, Rapaic
Mexique	2 - 1	Équateur
Borgetti, Torrado		A. Delgado
Équateur	1 - 0	Croatie
E. Mendez		
Mexique	1 - 1	Italie
Borgetti		Del Piero

Groupe H

Classement : 1. Japon 7 pts ; 2. Belgique 4 pts ; 3. Russie 3 pts ; 4. Tunisie 1 pt. Japon et Belgique qualifiées.

Japon	2 - 2	Belgique
Suzuki, Inamoto		Wilmots, Van der Heyden
Russie	2 - 0	Tunisie
Titov, Karpine (s.p.)		
Japon	1 - 0	Russie
Inamoto		
Tunisie	1 - 1	Belgique
Bouzaïene		Wilmots
Tunisie	0 - 2	Japon
		Morishima, H. Nakata
Belgique	3 - 2	Russie
Walem, Sonck, Wilmots		Bestchastnykh, Sychov

Huitièmes de finale

Allemagne, États-Unis, Espagne, Corée du Sud, Turquie, Sénégal, Brésil et Angleterre qualifiés pour les quarts de finale.

Allemagne 1 – 0 Paraguay

Neuville (88')

Mexique 0 – 2 États-Unis

McBride (8'), Donovan (65')

Espagne 1 – 1 Irlande

Morientes (8') a.p. Rob. Keane (90', s.p.)

Espagne qualifiée par 3 t.a.b. à 2

Corée du Sud 2 – 1 Italie

Seol Ki-hyeon (88'), Ahn Jung-hwan (107')

Vieri (18')

Japon 0 – 1 Turquie

Davala (12')

Suède 1 – 2 Sénégal

Larsson (11')

H. Camara (37', 104')

Brésil 2 – 0 Belgique

Rivaldo (67'), Ronaldo (87')

Danemark 0 – 3 Angleterre

Ferdinand (5'), Owen (22'), Heskey (44')

Quarts de finale

Allemagne, Corée du Sud, Turquie et Brésil qualifiés pour les demi-finales.

Allemagne 1 – 0 États-Unis

Ballack (39') (1 – 0)

Kahn, Metztleer, Kehl, Linke, Ziege, Hamann, Schneider (Jeremies, 60'), Frings, Ballack, Neuville (Bode, 79'), Klose (Bierhoff, 88').

Friedel, Sanneh, Pope, Berhalter, J. O'Brien, Mastroeni (E. Stewart, 80'), Hejduk (C. Jones, 65'), C. Reyna, Donovan, McBride (C. Mathis, 58'), Lewis.

R. Völler (entraîneurs) B. Arena

Espagne 0 – 0 Corée du Sud

a.p.

Casillas, Romero, Nadal, Hierro, Puyol, Baraja, Helguera (Xavi, 94'), De Pedro, Valeron (Luis Enrique, 80'), Morientes, Joaquín.

Lee Woon-jae, Choi Jin-chul, Hong Myung-bo, Yoo Shang-chul (Lee Chun-soo, 60'), Kim Nam-il (Lee Eul-yong, 32'), Park Ji-sung, Song Chong-gug, Ahn Jung-hwan, Seol Ki-hyeon, Kim Tae-young (Hwang Sun-hong, 90'), Lee Young-pyo.

Corée du Sud qualifiée aux tirs au but 5-3 (Hierro, Baraja, Xavi ; Hwang Sun-hong, Park Ji-sung, Seol Ki-hyeon, Ahn Jung-hwan, Hong Myung-bo).

J. Camacho (entraîneurs) G. Hiddink

Sénégal 0 – 1 Turquie

(0 – 0) Mansiz (94')

Sylva, Daf, Malik Diop, Diatta, Coly, Bouba Diop, Al. Cissé, Dia, Fadiga, Diouf, H. Camara.

Recber, Kormaz, Fatih, Ozalan, Penbe, Kerimoglu, Davala, Belozoglu (Erdem, 91'), Bastürk, Sükür (Mansiz, 67'), Sas.

B. Metsu (entraîneurs) S. Günes

Angleterre 1 – 2 Brésil

Owen (23')

(1 – 1) Rivaldo (45'), Ronaldinho (50')

Seaman, S. Campbell, As. Cole (Sheringham, 80'), Mills, Butt, Scholes, T. Sinclair (Dyer, 56'), Beckham, Ferdinand, Owen (Vassel, 79'), Heskey.

Marcos, Lucio, Roque Junior, Edmilson, Cafu, Kleber, Gilberto Silva, R. Carlos, Ronaldinho, Ronaldo (Edilson, 70'), Rivaldo.

S.-G. Eriksson (entraîneurs) L. F. Scolari

Demi-finales

Allemagne et Brésil qualifiés pour la finale. Corée du Sud et Turquie pour le match de classement.

Allemagne 1 – 0 Corée du Sud

Ballack (75') (0 – 0)

Kahn, Metztleer, Ramelow, Linke, Frings, Hamann, Schneider (Jeremies, 85'), Neuville (Asamoah, 88'), Bode, Klose (Bierhoff, 70'), Ballack.

Lee Woon-jae, Choi Jin-chul (Lee Min-sung, 56'), Yoo Shang-chul, Hong Myung-bo (Seol Ki-hyeon, 80'), Song Chong-gug, Park Ji-sung, Lee Young-pyo, Cha Doo-ri, Lee Chun-soo, Hwang Sun-hong (Ahn Jung-hwan, 54').

R. Völler (entraîneurs) Bearzot

Turquie 0 – 1 Brésil

(0 – 0) Ronaldo (49')

Recber, Fatih, Kormaz, Ozalan, Belozoglu, Kerimoglu (Mansiz, 61'), Penbe, Bastürk (Erdem, 88'), Davala (Izzet, 73'), Sas, Sükür.

Marcos, Roque Junior, Edmilson, Lucio, R. Carlos, Rivaldo, Kleber, Belletti (85'), Gilberto Silva, Cafu, Edilson (Denilson, 75'), Ronaldo (Luizão, 68').

S. Günes (entraîneurs) L. F. Scolari

Match de classement

Turquie 3^e, Corée du Sud 4^e

Corée du Sud 2 – 3 Turquie

Lee Eul-yong (9') (1 – 3) Sükür (1^{re}), Mansiz (13', 32') Song Chong-gug (90'+3)

Lee Woon-jae, Hong Myung-bo (Kim Tae-young, 46'), Lee Ming-sung, Lee Young-pyo, Park Ji-sung, Yoo Sang-chul, Lee Chun-soo, Ahn Jung-hwan, Seol Ki-hyeon (Choi Tae-uk, 79'), Lee Eul-yong (Cha Doo-ri, 65'), Song Chong-gug.

Recber, Fatih, Kormaz, Ozalan, Penbe, Davala (Buruk, 76'), Kerimoglu, Bastürk (Havutcu, 86'), Belozoglu (Unsal, 41'), Mansiz, Sükür.

G. Hiddink (entraîneurs) S. Günes

Finale

Brésil champion du monde. Allemagne 2^e.

Allemagne 0 – 2 Brésil

(0 – 0) Ronaldo (67', 79')

Kahn, Metztleer, Ramelow, Linke, Frings, Hamann, Jeremies (Asamoah, 77'), Schneider, Bode (Ziege, 84'), Klose (Bierhoff, 74'), Neuville.

Marcos, Roque Junior, Cafu, R. Carlos, Lucio, Edmilson, Gilberto Silva, Kleber, Rivaldo, Ronaldo (Denilson, 90'), Ronaldinho (Juninho Paulista, 58').

R. Völler (entraîneurs) L. F. Scolari

30 juin 2002 à Yokohama (Stade International), 69029 spectateurs
Arbitre : M. Collina (Italie)

Le groupe champion du monde était constitué de :

Anderson Polga, défenseur – Belletti, défenseur – Cafu, défenseur – Denilson, attaquant – Dida, gardien – Edilson, attaquant – Edmilson, défenseur – Gilberto Silva, milieu – J. Paulista, milieu – Junior, défenseur – Kaka, attaquant – Kleber, milieu – Lucio, défenseur – Luizão, attaquant – Marcos, gardien – Ricardinho, milieu – Rivaldo, milieu – R. Carlos, défenseur – Rogério Ceni, gardien – Ronaldinho, attaquant – Ronaldo, attaquant – Roque Junior, défenseur – Vampeta, milieu – Luiz Felipe Scolari, entraîneur.

Cinquième titre pour la Seleção de Ronaldo

La première Coupe du monde organisée en Asie et par deux pays souvent rivaux – la Corée du Sud et le Japon – a été marquée par des surprises de taille : l'élimination prématurée des favoris et l'émergence de nouveaux talents sur tous les continents. Déjà meilleure nation du football au ^{xx}e siècle, le Brésil inaugure le ^{xxi}e siècle avec une nouvelle victoire, la cinquième, record absolu.

À Yokohama et devant plusieurs milliards de téléspectateurs, le football mondial s'est offert la finale statistiquement la plus brillante (30 participations à la phase finale sur 34 possibles et sept titres sur seize) et footballistiquement la plus improbable au regard des résultats de... 2001.

Une finale logique et surprenante

En effet, ni le Brésil ni l'Allemagne n'étaient sortis à leur avantage des phases de qualification. Le Brésil, à la recherche d'une solution collective, a balbutié son

football sous la direction de trois sélectionneurs successifs, affaiblis autant par des résultats indignes que par l'atmosphère de scandales régnant à la tête de la fédération brésilienne. Quant à l'Allemagne, si elle maintenait sa confiance à son sélectionneur Rudi Völler, elle avait du mal à digérer l'humiliation de Munich (1-5 face à l'Angleterre) et le recours aux matchs de barrage pour la qualification aux dépens de l'Ukraine.

C'est donc avec modestie que la Seleção et la Mannschaft se sont présentées en Asie. Bénéficiant d'un tirage au sort plutôt favorable, les deux équipes dominent leur groupe : la Seleção s'impose facilement contre le Costa Rica et la Chine, non sans souffrir face à la Turquie, qui mena au score ; la Mannschaft prend un départ tonitruant (8-0 contre l'Arabie saoudite) avant de montrer ses limites face à l'Eire (1-1). Ayant engrangé assez de confiance, les deux équipes s'imposent au cours des matchs éliminatoires, avec des scores serrés à l'issue de parties difficiles, même si le Brésil montre plus de vertus offensives que sa rivale. Les deux équipes bénéficient également de coups de pouce du destin pour aller au bout : le Brésil devant la Belgique (but valable refusé à Wilmots en huitième de finale), l'Allemagne devant les États-Unis (penalty flagrant refusé aux Américains).

Un tournoi à surprises

S'ils n'ont pas convaincu par leur jeu, les Brésiliens de Ronaldo et de Rivaldo et les Allemands de Ballack et de Kahn ont eu le mérite de n'avoir recours ni au but en or ni aux tirs au but pour atteindre la finale. Auparavant, en demi-finale, ils éliminèrent plutôt facilement leurs adversaires, turcs (des retrouvailles pour les Brésiliens, qui ont



La charge de la brigade jaune et verte, Ronaldinho et Ronaldo ou la passion pour l'offensive. Le rêve brésilien au pas de course.

L'arbitrage

Le seul point noir pour ce Mondial magnifiquement organisé dans vingt stades aussi superbes les uns que les autres et sur des « moquettes » parfaites fut l'arbitrage. Dénoncées par la presse et condamnées par le président de la FIFA lui-même, Joseph Blatter, les erreurs des gardiens du jeu – principalement des arbitres assistants – ont eu des conséquences décisives dans le déroulement des rencontres. Pas moins de neuf décisions arbitrales ont renvoyé chez elle des équipes comme l'Espagne et l'Italie, et propulsé la Corée du Sud en demi-finale. Heureusement, les demi-finales et les deux finales ont été dirigées par les meilleurs arbitres.

pu mesuré les progrès considérables d'un football devenu un des plus brillants d'Europe) et sud-coréens, deux des principales révélations du tournoi. Le premier pays d'Asie à disputer une demi-finale a certes bénéficié des largesses de l'arbitrage, mais a tout de même démontré des qualités physiques et techniques qui, sous la direction expérimentée du Néerlandais Guus Hiddink, ont étonné la planète football par la rapidité et la qualité de son jeu de passe. Pour pallier la faillite des favoris éliminés au premier tour comme l'Argentine, la France et le Portugal, le Japon (premiers matchs gagnés en Coupe du monde et place de huitième de finaliste), le Sénégal (deuxième pays d'Afrique ayant atteint les quarts de finale et éliminé au but en or), les pays d'Amérique (Mexique, Honduras et États-Unis) et, en Europe, l'Irlande ont séduit les spectateurs et les amateurs de beau jeu.

Ronaldo bat Kahn 2 à 0

L'intérêt de la finale tint plus à l'incertitude qui régna pendant plus d'une heure et à la maîtrise tactique affichée par les deux équipes qu'à la beauté du spectacle. La Mannschaft réalisa son meilleur match, bien que privée de son stratège Michael Ballack, suspendu, en bloquant les couloirs latéraux où les défenseurs offensifs brésiliens Roberto Carlos et le capitaine Cafu ne purent s'imposer pour apporter l'aide indispensable à leurs attaquants. Malgré quelques occasions nettes, le trio offensif ari-verde Ronaldo, Ronaldinho et Rivaldo resta silencieux durant la première mi-temps. À l'orée de la seconde mi-temps, avantage au Brésil pour les occasions, mais avantage également pour l'Allemagne en ce qui concerne la maîtrise du jeu. Les premières minutes confirment l'impression que, comme souvent, la partie se jouera sur peu de chose. Deux erreurs successives scelleront le destin des Allemands : une perte de balle au milieu du terrain, une frappe lourde de Rivaldo à l'entrée de la surface de réparation qu'Oliver Kahn – jusqu'alors irréprochable – relâche,



Le gardien de but allemand Oliver Kahn, blessé à la main quelques minutes auparavant, a relâché le ballon sur le tir de Rivaldo. Ronaldo a surgi. Brésil 1, Allemagne 0.

Le flop des Bleus

Ils étaient les favoris de la presse mondiale. Ils ont été les protagonistes du plus grand « flop » de toute l'histoire de la Coupe du monde. Jamais un tenant du titre n'avait été renvoyé dans ses foyers sans avoir marqué un but. L'inconcevable a pourtant eu lieu. Le n° 1 mondial au classement de la FIFA, qui disposait de la meilleure ligne d'attaque de tous les temps – trois goléadors européens, Henry, Trezeguet et Cissé – a accumulé pépins et malchance : la blessure de Zidane contre la Corée du Sud avant l'ouverture de la compétition, un but « casquette » du Sénégalais Bouba Diop en match d'ouverture, un arbitrage incohérent face à l'Uruguay et un manque de réussite flagrant (cinq tirs sur les poteaux ou la barre transversale), et sans doute un excès de confiance. Un mondial à oublier.

Quatre ans plus tard, l'ombre du flop a longtemps obscurci le destin des Bleus. Après l'avoir effacée par leur victoire sur le Togo, ils ont atteint la finale.



et Ronaldo arrive à point nommé pour marquer le premier but du plat du pied. Quelques minutes plus tard, il *Fenomeno* récidive toujours du pied droit et s'attribue le titre de meilleur buteur du tournoi. La messe est dite. Les joueurs et le staff brésiliens peuvent former une immense ronde en forme de cœur sur le rectangle vert. Le drame de 1998 est oublié. La *penta* (cinq) est réalisée !

Allemagne 2006

La dix-huitième Coupe du monde réunit 3 359 439 spectateurs. 64 matchs opposent les 32 équipes sélectionnées (15 européennes, 4 sud-américaines, 2 centraméricaines, 1 nord-américaine, 5 africaines, 4 asiatiques et 1 de la zone Pacifique). 147 buts seront marqués dont 13 penalties (sur 14 accordés), et 28 joueurs expulsés.



Les stades

Berlin

Olympiastadion

76 000 places

Groupes A, B, F et H

Finale

Hanovre

AWD-Arena

44 652 places

Groupes A, D, E et G

Cologne

Rhein Energie

Stadion

46 120 places

Groupes B, D, E et G

Kaiserslautern

Fritz-Walter-

Stadion

48 000 places

Groupes B, E, F et H

Dortmund

Signal Iduna Park

60 285 places

Groupes A, B, F et G

Leipzig

Zentralstadion

45 000 places

Groupes C, D, G et H

Francfort

Commerzbank-

Arena

55 000 places

Groupes B, C, D et G

Munich

Allianz Arena

70 000 places

Groupes A, C, F et H

Gelsenkirchen

Veltins-Arena

51 055 places

Groupes A, C, D et E

Nuremberg

Easy-Credit

Stadion

42 000 places

Groupes B, D, E et F

Hambourg

AOL Arena

51 055 places

Groupes A, C, E et H

Stuttgart

Gottlieb-Daimler-

Stadion

54 267 places

Groupes C, F, G et H

Classement des buteurs

5 buts

Klose (Allemagne)



3 buts

Crespo (Argentine), Fernando Torres (Espagne), Henry (France), Maxi Rodriguez (Argentine), Podolski (Allemagne), Ronaldo (Brésil), Villa (Espagne), Zidane (France)



2 buts

Adriano (Brésil), Aruna Dindane (Côte d'Ivoire), Bosacki (Pologne), Bravo (Mexique), Cahill (Australie), Chevtchenko (Ukraine), A. Delgado (Équateur), Frei (Suisse), Gerrard (Angleterre), Maniche (Portugal), Materazzi (Italie), Rosicky (République tchèque), Schweinsteiger (Allemagne), C. Tenorio (Équateur), Toni (Italie), Vieira (France), Wanchopo (Costa Rica)



1 but

Ahn Jung-hwan (Corée du Sud), Al-Jaber (Arabie saoudite), Allbäck (Suède), Aloisi (Australie), Al-Qahtani (Arabie saoudite), Appiah (Ghana), Ayala (Argentine), Bakhtiarzadeh (Iran), Barnetta (Suisse), Beckham (Angleterre), Cambiasso (Argentine), J. Cole (Angleterre), Cristiano Ronaldo (Portugal), Crouch (Angleterre), Cuevas (Paraguay), Deco (Portugal), Del Piero (Italie), Dempsey (États-Unis), Dramani (Ghana), Drogba (Côte d'Ivoire), Flavio (Angola), Fonseca (Mexique), Fred (Brésil), Frings (Allemagne), Gilardino (Italie), Gilberto (Brésil), Golmohammadi (Iran), R. Gomez (Costa Rica), Grosso (Italie), Gyan (Ghana), Iaquineta (Italie), Ilic (Serbie-et-Monténégro), Inzaghi (Italie), Jaïdi et Jaziri (Tunisie), Juanito (Espagne), Juninho (Brésil), Kader Touré (Togo), Kaka (Brésil), Kalinichenko (Ukraine), Kalou (Côte d'Ivoire), Kaviedez (Équateur), Kewell (Australie), Koller (République tchèque), Koné (Côte d'Ivoire), N. Kovac (Croatie), Larsson (Suède), Lee Chun-soo (Corée du Sud), Lham (Allemagne), Ljungberg (Suède), Marquez (Mexique), Messi (Argentine), Mnari (Tunisie), Moore (Australie), Muntari (Ghana), Nakamura (Japon), Neuville (Allemagne), Nuno Gomes (Portugal), Park Ji-sung (Corée du Sud), Pauleta (Portugal), Pirlo (Italie), Raul (Espagne), Rebrov (Ukraine), Ribéry (France), Robben (Pays-Bas), Rusol (Ukraine), Saviola (Argentine), Senderos (Suisse), Simão (Portugal), Srna (Croatie), Tamada (Japon), Tevez (Argentine), Totti (Italie), Van Nistelrooy et Van Persie (Pays-Bas), Xabi Alonso (Espagne), Zambrotta (Italie), Zé Roberto (Brésil), Zigic (Serbie-et-Monténégro), Zinha (Mexique)



Les participants

Europe

Allemagne, Angleterre, Croatie, Espagne, France, Hongrie, Italie, Pays-Bas, Pologne, Portugal, République tchèque, Serbie-et-Monténégro, Suède, Suisse, Ukraine

Amérique du Sud

Argentine, Brésil, Équateur, Paraguay

Amérique du Nord et Amérique centrale

Costa-Rica, États-Unis, Trinité-et-Tobago

Asie et Océanie

Arabie saoudite, Corée du Sud, Iran, Japon, Australie

Afrique

Angola, Côte d'Ivoire, Ghana, Togo, Tunisie

Attaques

Grâce à leur excellent premier tour, Espagnols et Argentins mènent la danse.

Sur fond noir : moyenne du nombre de buts marqués par match (nombre de buts marqués).



Défenses

Les finalistes à la défense de fer, battus par les Helvètes, qui n'ont pas encaissé un seul but.

Sur fond noir : moyenne du nombre de buts encaissés par match (nombre de buts encaissés).



Les pays suivants n'apparaissent pas dans le graphique ; dans l'ordre croissant : Côte d'Ivoire, États-Unis, Iran, Togo et Tunisie 2 (6 buts) ; Arabie saoudite et Japon 2,33 (7) ; Costa Rica 3 (9) ; Serbie-et-Monténégro 3,33 (10).

Groupe AClassement : 1. Allemagne 3 pts ; 2. Equateur 3 pts ; 3. Pologne 3 pts ; 4. Costa Rica 0 pt.
Allemagne et Equateur qualifiés pour les huitièmes de finale.

Allemagne	4 - 2	Costa Rica
Lahm, Klose 2, Frings		Wanchopé 2
Pologne	0 - 2	Équateur
		Tenorio, Delgado
Allemagne	1 - 0	Pologne
Neuville		
Équateur	3 - 0	Costa Rica
Tenorio, Delgado, Kaviendes		
Équateur	0 - 3	Allemagne
		Klose 2, Podolski
Costa Rica	1 - 2	Pologne
Gomez		Bosacki 2

Groupe BClassement : 1. Angleterre 3 pts ; 2. Suède 3 pts ; 3. Paraguay 3 pts ; 4. Trinité-et-Tobago 1 pt.
Angleterre et Suède qualifiés pour les huitièmes de finale.

Angleterre	1 - 0	Paraguay
		Gamarra (c.s.c.)
Trinité-et-Tobago	0 - 0	Suède
Angleterre	2 - 0	Trinité-et-Tobago
Crouch, Gerrard		
Suède	1 - 0	Paraguay
Ljungberg		
Suède	2 - 2	Angleterre
Allbäck, Larsson		J. Cole, Gerrard
Paraguay	2 - 0	Trinité-et-Tobago
Sancho (c.s.c.), Cuevas		

Groupe CClassement : 1. Argentine 3 pts ; 2. Côte d'Ivoire 3 pts ; 3. Côte d'Ivoire 3 pts ; 4. Serbie-et-Monténégro 0 pt.
Argentine et Pays-Bas qualifiés pour les huitièmes de finale.

Argentine	2 - 1	Côte d'Ivoire
Crespo, Saviola		Drogba
Serbie-et-Monténégro	0 - 1	Pays-Bas
		Robben
Argentine	6 - 0	Serbie-et-Monténégro
Rodriguez 2, Cambiasso, Crespo, Tevez, Messi		
Pays-Bas	2 - 1	Côte d'Ivoire
Van Persie, Van Nistelrooy		Koné
Pays-Bas	0 - 0	Argentine
Côte d'Ivoire	3 - 2	Serbie-et-Monténégro
Dindane 2, Kalou		Zigic, Ilic

Groupe DClassement : 1. Portugal 3 pts ; 2. Mexique 3 pts ; 3. Angola 2 pts ; 4. Iran 0 pt.
Portugal et Mexique qualifiés pour les huitièmes de finale.

Mexique	3 - 1	Iran
Bravo 2, Zinha		Golmohammadi
Angola	0 - 1	Portugal
		Pauleta
Mexique	0 - 0	Angola
Portugal	2 - 0	Iran
Deco, Cristiano Ronaldo		
Portugal	2 - 1	Mexique
Maniche, Simão		Fonseca
Iran	1 - 1	Angola
Bakhtiarizadeh		Flavio

Groupe EClassement : 1. Italie 3 pts ; 2. Ghana 3 pts ; 3. République tchèque 3 pts ; 4. États-Unis 1 pt.
Italie et Ghana qualifiés pour les huitièmes de finale.

Italie	2 - 0	Ghana
Pirlo, Iaquineta		
États-Unis	0 - 3	République tchèque
		Koller, Rosicky 2
Italie	1 - 1	États-Unis
Gilardino		Zaccardo (c.s.c.)
Ghana	2 - 0	République tchèque
Gyan, Muntari		
République tchèque	0 - 2	Italie
		Materazzi, Inzaghi
Ghana	2 - 1	États-Unis
Dramani, Appiah		Dempsey

Groupe FClassement : 1. Japon 3 pts ; 2. Australie 3 pts ; 3. Croatie 3 pts (0) ; 4. Brésil 1 pt.
Brésil et Australie qualifiés pour les huitièmes de finale.

Japon	1 - 3	Australie
Nakamura		Cahill 2, Aloisi
Brésil	1 - 0	Croatie
Kaka		
Brésil	2 - 0	Australie
Adriano, Fred		
Japon	0 - 0	Croatie
Japon	1 - 4	Brésil
Tamada		Ronaldo 2, Juninho, Gilberto
Croatie	2 - 2	Australie
Šrna, Kovac		Moore, Kewell

Groupe GClassement : 1. Suisse 3 pts ; 2. France 3 pts ; 3. Corée du Sud 4 pts ; 4. Togo 0 pt.
Suisse et France qualifiés pour les huitièmes de finale.

Togo	1 - 2	Corée du Sud
Mohammed Kader Touré		Lee Chun-soo, Ahn Jung-hwan
France	0 - 0	Suisse
France	1 - 1	Corée du Sud
Henry		Park Ji-sung
Togo	0 - 2	Suisse
		Frei, Barnetta
Togo	0 - 2	France
		Veira, Henry
Suisse	2 - 0	Corée du Sud
Senderos, Frei		

Groupe HClassement : 1. Espagne 3 pts ; 2. Arabie saoudite 3 pts ; 3. Tunisie 1 pt ; 4. Ukraine 1 pt.
Espagne et Arabie saoudite qualifiés pour les huitièmes de finale.

Espagne	4 - 0	Ukraine
Xabi Alonso, Villa 2 (1 s.p.), Torres		
Tunisie	2 - 2	Arabie saoudite
Jaziri, Jaidi		Al-Qahtani, Al-Jaber
Espagne	3 - 1	Tunisie
Raul, Fernando Torres 2		Mnari
Arabie saoudite	0 - 4	Ukraine
		Rusol, Rebrov, Chevtchenko, Kalinichenko
Arabie saoudite	0 - 1	Espagne
		Juanito
Ukraine	1 - 0	Tunisie
Chevtchenko		

Huitièmes de finale

Allemagne, Argentine, Italie, Ukraine, France, Angleterre, Portugal et Brésil sont qualifiés pour les quarts de finale.

Allemagne 2 - 0 Suède

Podolski (4', 12')

Argentine 2 - 1 Mexique

Crespo (10'), Rodriguez (98') a.p.

Marquez (6')

Angleterre 1 - 0 Équateur

Beckham (60')

Portugal 1 - 0 Pays-Bas

Maniche (23')

Italie 1 - 0 Australie

Totti (90', s.p.)

Suisse 0 - 0 Ukraine

a.p.

Ukraine vainqueur 3 t.a.b. à 0

Brésil 3 - 0 Ghana

Ronaldo (5'), Adriano (45'), Zé Roberto (84')

Espagne 1 - 3 France

Villa (28')

Ribéry (41'), Vieira (83'), Zidane (90')

Quarts de finale

Allemagne, Italie, Portugal et France sont qualifiés pour les demi-finales.

Allemagne 1 - 1 Argentine

Klose (80') a.p.

(0 - 0)

(1 - 1)

Ayala (49')

Allemagne vainqueur 4 t.a.b. à 2

Lehmann, Friedrich, Schweinsteiger (Borowski, 74'), Frings, Klose (Neuville, 86'), Ballack, Lahm, Mertesacker, Schneider (Odonkor, 62'), Podolski, Metzelder.

Abbondanzieri (Franco, 70'), Ayala, Sorin, Coloccini, Heinze, Mascherano, Crespo (Cruz, 79'), Riquelme (Cambiaso, 72'), Tevez, Rodriguez, Gonzales.

Italie 3 - 0 Ukraine

Zambrotta (6'), Toni (59', 69')

(0 - 0)

Buffon, Grosso, Cannavaro, Barzagli, Gattuso (Zaccardo, 77'), Toni, Totti, Camoranesi (Oddo, 68'), Zambrotta, Perrotta, Pirlo (Barone, 68').

Shovkovskiy, Nesmachnyi, Tymoshchuk, Rusol (Vachtchouk, 47'), Chevtchenko, Shelayev, Gusev, Gusin, Milevskiy (Belik, 72'), Kalinichenko, Sviderskiy (Vorobei, 20').

Angleterre 0 - 0 Portugal

a.p.

(0 - 0)

(0 - 0)

Portugal vainqueur 3 t.a.b. à 1

Robinson, Neville, A. Cole, Gerrard, Ferdinand, Terry, Beckham (Lennon, 52'), Lampard, Rooney, J. Cole (Crouch, 65'), Hargreaves.

Ricardo, Fernando, Figo (Postiga, 86'), Petit, Pauleta (Simão, 63'), Miguel, Valente, Carvalho, Cristiano, Ronaldo, Maniche, Tiago (Viana, 74').

Brésil 0 - 1 France

(0 - 0)

Henry (57')

Dida, Cafu (Cicinho, 76'), Lucio, Juan, Roberto Carlos, Kaka (Robinho, 79'), Ronaldo, Ronaldinho, Zé Roberto, Gilberto Silva, Juninho (Adriano, 63').

Barthez, Abidal, Vieira, Gallas, Makelele, Malouda (Wiltord, 81'), Zidane, Henry (Saha, 86'), Thuram, Sagnol, Ribéry (Govou, 77').

Demi-finales

Italie et France qualifiées pour la finale, Allemagne et Portugal pour le match de classement.

Allemagne 0 - 2 Italie

a.p.

(0 - 0)

(1 - 1)

Grosso (119'), Del Piero (120')

Lehmann, Friedrich, Lahm, Mertesacker, Metzelder, Schneider (Odonkor, 83'), Ballack, Kehl, Borowski (Schweinsteiger, 73'), Klose (Neuville, 111'), Podolski.

Buffon, Cannavaro, Zambrotta, Materazzi, Pirlo, Perrotta (Del Piero, 104'), Totti, Gattuso, Camoranesi (Iaquinta, 91'), Grosso, Toni (Gilardino, 74').

Portugal 0 - 1 France

(0 - 1)

Zidane (33' s.p.)

Ricardo, Carvalho, Miguel (Ferreira, 63'), Meira, Costinha (Postiga, 75'), Figo, Deco, Maniche, Cristiano, Ronaldo, Pauleta (Simão, 68'), Valente.

Barthez, Gallas, Sagnol, Thuram, Abidal, Malouda (Wiltord, 69'), Vieira, Zidane, Makelele, Ribéry (Govou, 72'), Henry (Saha, 85').

Match de classement

Allemagne 3, Portugal 4.

Allemagne 3 - 1 Portugal

Schweinsteiger (56', 78'),

Petit (60', c.s.c.)

(0 - 0)

Nuno Gomes (88')

Kahn, Jansen, Kehl, Friedrich, Schweinsteiger (Hitzlsperger, 74'), Frings, Klose (Neuville, 86'), Lahm, Nowotny, Schneider (62'), Podolski (Hanke, 71'), Metzelder.

Ricardo, Valente (Nuno Gomez, 69'), Ferreira, Ricardo Costa, Meira, Costinha (Petit, 46'), Deco, Maniche, Cristiano, Ronaldo, Simão, Pauleta (Figo, 77').

Finale

Italie championne du monde, France 2.

Italie 1 - 1 France

Materazzi (19')

a.p.

(1 - 1)

(1 - 1)

Zidane (7' s.p.)

Italie vainqueur 5 t.a.b. à 3

Pirlo (r), Wiltord (r), Materazzi (r), Trezeguet (m), De Rossi (r), Abidal (r), Del Piero (r), Sagnol (r), Grosso (r)

Buffon, Cannavaro, Zambrotta, Materazzi, Pirlo, Perrotta (Iaquinta, 61'), Totti (De Rossi, 61'), Gattuso, Grosso, Toni, Camoranesi (Del Piero, 86').

Barthez, Gallas, Sagnol, Thuram, Abidal, Malouda, Vieira (Diarra, 56'), Zidane, Makelele, Ribéry (Trezeguet, 100'), Henry (Wiltord, 107').

Expulsion Zidane (110')

Lippi (entraîneurs) Domenech

9 juillet 2006 à Berlin (Olympiastadion), 76 000 spectateurs

Arbitre : M. Elzondo (Argentine)

Le groupe champion du monde était constitué de :

Simone Barone, milieu - Mauro German Camoranesi, milieu - Daniele De Rossi, milieu - Alessandro Del Piero, attaquant - Andrea Barzagli, défenseur - Gennaro Gattuso, milieu - Fabio Cannavaro, défenseur - Fabio Grosso, défenseur - Marco Materazzi, défenseur - Alessandro Nesta, défenseur - Simone Perrotta, milieu - Gianluigi Buffon, gardien - Andrea Pirlo, milieu - Cristian Zaccardo, défenseur - Luca Toni, attaquant - Gianluca Zambrotta, défenseur - Angelo Peruzzi, gardien - Massimo Oddo, défenseur - Alberto Gilardino, attaquant - Vincenzo Iaquinta, attaquant - Filippo Inzaghi, attaquant - Marco Amelia, gardien - Francesco Totti, gardien - Marcello Lippi, entraîneur.

Quatrième titre pour l'Italie, la France échoue dans sa deuxième finale

Dans une compétition dominée par les équipes européennes, la finale accouche pour la deuxième fois depuis 1994 d'un vainqueur à l'issue des tirs au but. Développant un football plus brillant et dominant leurs rivaux italiens durant la seconde mi-temps et la prolongation, les Bleus échouent d'un rien face à la Squadra azzurra.

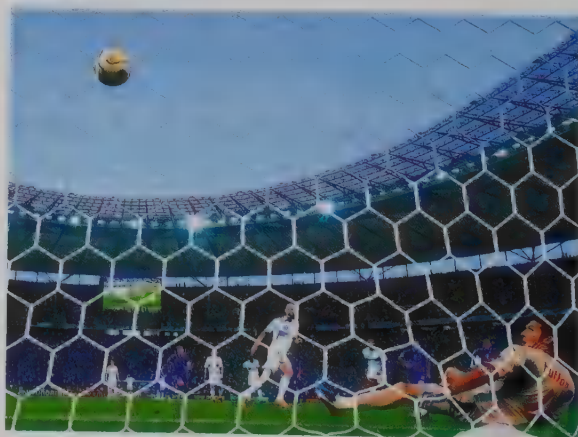
Avant d'en arriver à Berlin, l'issue de l'épreuve 2006 a, une nouvelle fois, démontré que la Coupe du monde est une compétition longue où les étoiles ne brillent pas obligatoirement et où les meilleures équipes ne sont pas toutes capables de maintenir leur niveau de jeu durant un mois de compétition. Au soir du premier tour, durant lequel Espagnols, Argentins et Allemands avaient dominé leur sujet – les Brésiliens paraissant très faciles et assurant le service minimum –, on ne faisait pas grand cas des futurs finalistes : des Italiens, on sentait les limites, mais on savait qu'ils allaient profiter d'une voie facile vers les demi-finales ; des Français, on se demandait comment ils allaient bien résister à la furia espagnole.

Du premier tour à la phase par élimination directe

L'Espagne avait montré des dispositions offensives magistrales, atomisant l'Ukraine – mais, cela ne fut pas assez dit, en bénéficiant de l'extrême rigueur arbitrale envers les coéquipiers de Chevtchenko, sifflant hors jeu des positions qui ne l'étaient pas. L'Argentine avait développé son jeu traditionnel de passes courtes et patientes avec efficacité – redoutable contre la Serbie-et-Monténégro (6-0) – et l'on se régala à l'idée de revoir Carlos Tevez et Lionel Messi. L'Allemagne attaquait ses matchs à fond dès la première seconde, balayant tout sur son passage grâce à ses *Wunderspieler* Klose et Podolski. Quant aux stars, elle se nommaient plus Riquelme, David Villa, Mickael Essien, Klose et Rooney que Totti et Zidane.

Et puis vint la seconde partie de la compétition, où les qualités intrinsèques des différentes équipes ont pu transparaître et donner la vérité du terrain. Les Allemands poursuivant leur marche en avant balayant les Suédois, mais ne doivent qu'à une erreur tactique du sélectionneur argentin

Pekerman d'atteindre les demi-finales. En effet, après le but initial d'Ayala, celui-ci choisit trop ostensiblement un système plus porté à défendre qu'à enfoncer le clou, et son équipe perd nettement l'épreuve des tirs au but. Les Portugais, dotés d'une technique individuelle et collective de grande classe, mais truqueurs, se sortent avec bonheur de deux combats marqués par de multiples cartons et expulsions, tout d'abord face aux Pays-Bas, puis face aux Anglais. Les Italiens se sortent du piège australien avec chance (penalty généreux accordé à la dernière minute du temps réglementaire), puis se défont de l'Ukraine grâce à leur attaquant Luca Toni et leur gardien de but infranchissable Gianluigi Buffon. Quant aux Français, reclus dans leur château de Münchhausen, ils connaissent une véritable résurrection. Se transformant en véritables moines-guerriers, préférant la vie en commun aux apparitions médiatiques, ils



La finale de la Coupe du monde se résume à une histoire de penalty puis de tirs au but. À la 7^e minute, Zidane bat Buffon d'une « Panenka ». La balle heurte la transversale et entre.

La triste sortie de Zidane

Idole planétaire, Zinédine Zidane ne pouvait partir – même pour le pire – que sous les regards de plus de trois milliards d'êtres humains. Après les avoir gratifiés durant plus de dix ans au plus haut niveau de gestes somptueux, c'est à la rubrique des « mauvais gestes » qu'il termine sa carrière. Icône publicitaire exemplaire, homme respectable, joueur exceptionnel, danseur sur crampons inégalable, Zidane est redevenu humain – trop humain – sous le coup d'une insulte d'un joueur italien touchant ses proches – qualifiée de « grave » par le champion français. Zidane, expulsé à la 110^e minute d'une finale indécise, a pris alors sa retraite sportive dans le silence et la solitude des vestiaires de l'équipe de France. Conclusion d'une carrière qui l'aura mené au sommet puis en enfer. Devenu désormais joueur de légende, Zidane sera aussi mythologique. Il est Sisyphe. Il devra remonter la pente.



musellent les Espagnols, puis anesthésient les Brésiliens lors d'un match où le rayonnement de Zinédine Zidane trouve sa plus grande expression. L'équipe auriverde, la plus forte sur le papier, pèse peu face à l'équipe tricolore, qui apparut comme la plus complète et la plus compacte.

L'Europe domine le football

Quatre équipes européennes se disputent donc pour la seconde fois le trophée mondial – une performance réalisée une seule fois auparavant, en Angleterre, il y a quarante ans. Les deux matchs donnèrent lieu à des rencontres très serrées. Les Italiens s'imposant dans les dernières minutes de leur match contre les Allemands grâce à Grosso puis à Del Piero, entré durant la prolongation. Marcello Lippi, qui ne voulait pas connaître les affres de la loterie que constitue l'épreuve des tirs au but, décida de faire entrer des attaquants capables de forcer la décision. Bien lui en a pris. Dans la seconde demi-finale, opposant Portugais et Français, tout se joua en première mi-temps à la suite d'une

faute commise à l'entrée de la surface de réparation par Ricardo Carvalho sur Thierry Henry. Zidane se fit l'exécuteur des hautes œuvres en battant le héros national portugais Ricardo, qui avait en quart de finale arrêté trois tirs au but anglais. Ensuite, les Portugais coururent pendant près d'une heure, sacrifiant parfois leurs chances en espérant abuser l'arbitre. Mais rien n'y put. Les Bleus, qui avaient commencé leur campagne dans la douleur, atteignaient, à la surprise quasi générale, la finale en jouant... à l'italienne.

Les meilleurs ne gagnent pas toujours

La finale entre Français et Italiens fut indécise jusqu'au bout, mais laissera un goût d'amertume aux Bleus de France. Les incidents de jeu eurent une importance démesurée : sortie sur blessure de Patrick Vieira, expulsion de Zinédine Zidane pour violence après intervention du quatrième arbitre, sur la foi d'une image vidéo, tir sur la transversale de David Trezeguet lors de l'épreuve des tirs au but. Trois coups du sort qui font le charme cruel du football et décident des heurs et malheurs des nations. Souvent dominateurs, se créant plus d'occasions que leurs adversaires, les Français échouent près d'un port que seuls les joueurs et Raymond Domenech s'étaient promis d'atteindre depuis de longs mois et plus particulièrement depuis le mois d'août 2005 quand la France chavira de bonheur en apprenant le retour de son héros bien-aimé. Onze mois plus tard, au prix sans doute d'efforts importants, les Bleus sont au rendez-vous jusqu'au bout étonnants de fraîcheur physique, dominant nettement le match. Mais le football est aussi tactique, les Italiens en sont les champions, et le sélectionneur Marcello Lippi le grand maître. De fait, c'est lui qui a apporté la quatrième étoile aux Transalpins par son intelligence du jeu et des hommes.



Deuxième tireur tricolore, David Trezeguet, l'homme du but en or de Rotterdam, rate son tir. La barre heurte la transversale et sort...

Afrique du Sud 2010

La dix-neuvième Coupe du monde réunit 3 178 856 spectateurs. 64 matchs opposent les 32 équipes sélectionnées (13 européennes, 5 sud-américaines, 2 centraméricaines, 1 nord-américaine, 6 africaines, 4 asiatiques et 1 de la zone Pacifique). 145 buts seront marqués dans 10 stades et 9 joueurs expulsés.

Les stades

Durban

Durban Stadium
62 760 places
Groupes B, D, E, H, G

Bloemfontein

Free State Stadium
40 911 places
Groupes A, B, E, F, H

Johannesburg

Ellis Park Stadium
55 686 places
Groupes B, C, F, G, H

Johannesburg

Soccer City
84 490 places
Groupes A, B, D, E, G
Finale

Le Cap

Greenpoint
64 100 places
Groupes A, C, E, F, G

Port Elizabeth

Nelson Mandela
Bay Stadium
42 486 places
Groupes B, C, D, G, H

Nelspruit

Mbombela
40 929 places
Groupes D, F, G, H

Polokwane

Peter Mokaba
41 733 places
Groupes A, B, C, F

Pretoria

Loftus Versfeld
42 800 places
Groupes A, C, D, E, H

Rustenburg

Royal Bafokeng
38 646 places
Groupes A, C, D, E, F



Classement des buteurs

5 buts



Forlan (Uruguay), Müller (Allemagne), Sneijder (Pays-Bas), Villa (Espagne)

4 buts



Klose (Allemagne), Higuain (Argentine), Vittek (Slovaquie)

3 buts



Donovan (États-Unis), Fabiano (Brésil), Gyan (Ghana), Lee Chung Yong (Corée du Sud), Suarez (Uruguay)

2 buts



Elano (Brésil), Eto'o (Cameroun), Hernandez (Mexique), Holman (Australie), Honda (Japon), Iniesta (Espagne), Lee Jung Soo (Corée du Sud), Mendes (Portugal), Podolski (Allemagne), Robben (Pays-Bas), Robinho (Brésil), Tevez (Argentine), Uche (Nigeria)

1 but



Aiyegbeni (Nigeria), Alcaraz (Paraguay), Almeida (Portugal), Beausejour (Chili), Bendtner (Danemark), Birsá (Slovénie), Blanco (Mexique), Boateng (Ghana), Bradley (États-Unis), Cacau (Allemagne), Cahill (Australie), Cavani (Uruguay), De Rossi (Italie), Defoe (Angleterre), Demichelis (Argentine), Dempsey (États-Unis), Di Natale (Italie), Drogba (Côte d'Ivoire), Endo (Japon), Fernandes (Suisse), Friedrich (Allemagne), Gerrard (Angleterre), Gonzalez (Chili), Heinze (Argentine), Huntelaar (Pays-Bas), Iaquinta (Italie), Jansen (Allemagne), Ji Yun Nam (Corée du Nord), Jovanovic (Serbie), Juan (Brésil), Kalou (Côte d'Ivoire), Khedira (Allemagne), Khumalo (Afrique du Sud), Kopunek (Slovaquie), Koren (Slovénie), Kuyt (Pays-Bas), Liedson (Portugal), Ljubijankic (Slovénie), Maicon (Brésil), Malouda (France), Marquez (Mexique), Meireles (Portugal), Millar (Chili), Mphela (Afrique du Sud), Muntari (Ghana), Özil (Allemagne), Okazaki (Japon), Palermo (Argentine), Pantelic (Serbie), Park Chu Young (Corée du Sud), Park Ji Sung (Corée du Sud), Pereira (Uruguay), Poulsen (Danemark), Puyol (Espagne), Quagliarella (Italie), Reid (Nouvelle-Zélande), Riveros (Paraguay), Romaric (Côte d'Ivoire), Rommedahl (Danemark), Ronaldo Cristiano (Portugal), Salpingidis (Grèce), Simao (Portugal), Smeltz (Nouvelle-Zélande), Torosidis (Grèce), Toure (Côte d'Ivoire), Tshabalala (Afrique du Sud), Upson (Angleterre), Van Bronckhorst (Pays-Bas), Van Persie (Pays-Bas), Vera (Paraguay).

Les participants

Europe

Allemagne, Angleterre, Danemark, Espagne, France, Grèce, Italie, Pays-Bas, Portugal, Serbie, Slovaquie, Slovénie, Suisse

Amérique du Sud

Argentine, Brésil, Chili, Paraguay, Uruguay

Amérique du Nord et Amérique centrale

États-Unis, Honduras, Mexique

Asie et Océanie

Australie, Corée du Nord, Corée du Sud, Japon, Nouvelle-Zélande

Afrique

Afrique du Sud, Algérie, Cameroun, Côte d'Ivoire, Ghana, Nigeria

Attaques

L'Allemagne, meilleure attaque du tournoi, et l'Uruguay ont égayé la compétition par leurs velléités offensives.

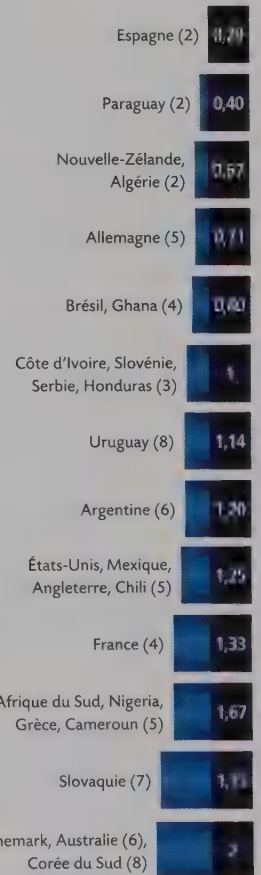
Sur fond noir : moyenne du nombre de buts marqués par match (nombre de buts marqués).



Défenses

En Afrique du Sud, l'Espagne n'a guère brillé par son attaque mais par sa défense.

Sur fond noir : moyenne du nombre de buts encaissés par match (nombre de buts encaissés).



Les pays suivants n'apparaissent pas dans le graphique ; dans l'ordre croissant :

Attaques : Algérie, Honduras (0 but) ; Paraguay 0,60 (3 buts) ; Slovaquie, États-Unis 1,25 (5) ; Corée du Sud 1,50 (6)
Défenses : Portugal 0,25 (1 but) ; Suisse 0,33 (1 but) ; Japon 0,50 (2 buts) ; Pays-Bas 0,86 (6 buts) ; Corée du Nord 4 (12 buts)

Groupe A

Classement : 1. Afrique du Sud 3 pts ; 2. Mexique 4 pts ; 3. France 5 pts ; 4. Uruguay 6 pts.
 L'Uruguay et le Mexique se qualifient pour les huitièmes de finale.

Afrique du Sud Tsahabala	1 - 1	Mexique Márquez
Uruguay	0 - 0	France
Afrique du Sud	0 - 3	Uruguay Forlán (2), Pereira
France	0 - 2	Mexique Hernández, Cuauhtémoc Blanco
Mexique	0 - 1	Uruguay Luis Suárez
France Malouda	1 - 2	Afrique du Sud Khumalo, Mphela

Groupe B

Classement : 1. Argentine 9 pts ; 2. Corée du Sud 4 pts ; 3. Grèce 3 pts ; 4. Nigeria 1 pt.
 L'Argentine et la Corée du Sud se qualifient pour les huitièmes de finale.

Corée du Sud Lee Jung-soo, Park Ji-sung	2 - 0	Grèce
Argentine Heinze	1 - 0	Nigeria
Argentine Park Chu-young (c.s.c.), Higuaín (3)	4 - 1	Corée du Sud Lee Chung-yong
Grèce Salpingidis, Torosidis	2 - 1	Nigeria Uche
Nigeria Uche, Aiyegbeni	2 - 2	Corée du Sud Lee Jung-soo, Park Chy-young
Grèce	0 - 2	Argentine Demichelis, Palermo

Groupe C

Classement : 1. États-Unis 5 pts ; 2. Angleterre 4 pts ; 3. Slovaquie 3 pts ; 4. Algérie 1 pt.
 Les États-Unis et l'Angleterre se qualifient pour les huitièmes de finale.

Angleterre Gerrard	1 - 1	États-Unis Dempsey
Algérie	0 - 1	Slovénie Koren
Slovénie Birsá, Ljubijankić	2 - 2	États-Unis Donovan, Bradley
Angleterre	0 - 0	Algérie
États-Unis Donovan	1 - 0	Algérie
Slovénie	0 - 1	Angleterre Defoe

Groupe D

Classement : 1. Allemagne 6 pts ; 2. Ghana 4 pts ; 3. Australie 4 pts ; 4. Serbie 3 pts.
 L'Allemagne et le Ghana se qualifient pour les huitièmes de finale.

Serbie	0 - 1	Ghana Gyan
Allemagne Podolski, Klose, Müller, Cacau	4 - 0	Australie
Allemagne	0 - 1	Serbie Jovanović
Ghana Gyan	1 - 1	Australie Holman
Australie Cahill, Holman	2 - 1	Serbie Pantelić
Ghana	0 - 1	Allemagne Ozil

Groupe E

Classement : 1. Pays-Bas 5 pts ; 2. Japon 4 pts ; 3. Danemark 3 pts ; 4. Cameroun 0 pt.
 Les Pays-Bas et le Japon se qualifient pour les huitièmes de finale.

Pays-Bas Agger (c.s.c.), Kuyt	2 - 0	Danemark
Japon Honda	1 - 0	Cameroun
Pays-Bas Sneijder	1 - 0	Japon
Cameroun Eto'o	1 - 2	Danemark Brendtner, Rommedahl
Danemark Tomasson	1 - 3	Japon Honda, Endo, Okazaki
Cameroun Eto'o	1 - 2	Pays-Bas Van Persie, Huntelaar

Groupe F

Classement : 1. Paraguay 5 pts ; 2. Slovaquie 4 pts ; 3. Nouvelle-Zélande 3 pts ; 4. Italie 1 pt.
 Le Paraguay et la Slovaquie se qualifient pour les huitièmes de finale.

Italie De Rossi	1 - 1	Paraguay Alcaraz
Nouvelle-Zélande Reid	1 - 1	Slovaquie Vittek
Slovaquie	0 - 2	Paraguay Vera, Riveros
Italie Iaquinta	1 - 1	Nouvelle-Zélande Smeltz
Paraguay	0 - 0	Nouvelle-Zélande
Slovaquie Vittek (2), Kopúnek	3 - 2	Italie Di Natale, Quagliarella

Groupe G

Classement : 1. Brésil 6 pts ; 2. Portugal 5 pts ; 3. Côte d'Ivoire 4 pts ; 4. Corée du Nord 0 pt.
 Le Brésil et le Portugal se qualifient pour les huitièmes de finale.

Côte d'Ivoire	0 - 0	Portugal
Brésil Douglas, Blumer	2 - 1	Corée du Nord Yun-nam
Brésil Fabiano (2), Blumer	3 - 1	Côte d'Ivoire Drogba
Portugal Meireles, Simão, Almeida, Tiago (2), Liédson, Cristiano Ronaldo	7 - 0	Corée du Nord
Corée du Nord	0 - 3	Côte d'Ivoire Touré, N'Dri Koffi, Kalou
Portugal	0 - 0	Brésil

Groupe H

Classement : 1. Espagne 6 pts ; 2. Chili 6 pts ; 3. Suisse 4 pts ; 4. Honduras 1 pt.
 L'Espagne et le Chili se qualifient pour les huitièmes de finale.

Honduras	0 - 1	Chili Beausejour
Espagne	0 - 1	Suisse Fernandes
Chili González	1 - 0	Suisse
Espagne Villa (2)	2 - 0	Honduras
Suisse	0 - 0	Honduras
Chili Millar	1 - 2	Espagne Villa, Iniesta

Huitièmes de finale

Uruguay, Ghana, Pays-Bas, Brésil, Argentine, Allemagne, Paraguay, Espagne sont qualifiés pour les quarts de finale.

Uruguay Suarez (8', 80')	2 - 1	Corée du Sud Chung-yong (68')
États-Unis Donovan (62')	1 - 2 a.p.	Ghana Boateng (5'), Gyan (93')
Pays-Bas Robben (18'), Sneijder (84')	2 - 1	Slovaquie Vittek (90')
Brésil Juan (34'), Fabiano (38'), Robinho (59')	3 - 0	Chili
Argentine Tévez (26', 52'), Higuaín (33')	3 - 1	Mexique Hernández (72')
Allemagne Klose (20'), Podolski (32'), Müller (67', 70')	4 - 1	Angleterre Upson (37')
Paraguay	0 - 0	Japon
Espagne Villa (63')	1 - 0	Portugal

Quarts de finale

Uruguay, Pays-Bas, Allemagne et Espagne sont qualifiés pour les demi-finales.

Uruguay Forlán (55')	1 - 1 (0 - 1)	Ghana Muntari (45')
Uruguay vainqueur 4 t.a.b. à 2		
Muslera, Lugano (Scotti, 39'), Fucile, Victorino, Cavani (Abreu, 76'), Suárez, Forlán, Pérez, Pereira, Arévalo, Fernández (Lodeiro, 46')		Kingson, Sarpei, Gyan, Paintsil, Mensah, Annan, Inkoom (Appiah, 74'), Muntari (Adiyiah, 88'), Vorsah, Asamoah, Boateng
Pays-Bas Sneijder (53' et 68')	2 - 1 (0 - 1)	Brésil Robinho (10')
Stekelenburg, Van der Wiel, Heitinga, Oijer, Van Bronckhorst, Van Bommel, de Jong, Sneijder, Robben, Kuyt, Van Persie (Huntelaar, 85').		César, Maicon, Lúcio, Juan, Bastos (Gilberto, 62'), Melo, Silva, Alves, Kaká, Robinho, Fabiano (Nilmar, 77')
Argentine (0 - 1)	0 - 4	Allemagne Müller (3'), Klose (67' et 89'), Friedrich (74')
Romero, Demichelis, Burdisso, Heinze, Di María (Aguero, 75'), Higuaín, Messi, Tévez, Mascherano, Otamendi (Pastore, 70'), Rodriguez		Neuer, Friedrich, Khedira (Kroos, 77'), Schweinsteiger, Özil, Podolski, Klose, Müller ((Trochowski, 84'), Lahm, Mertesacker, Boateng (Jansen, 72')
Paraguay (0 - 0)	0 - 1	Espagne Villa (83')
Villar, Verón, Da Silva, Alcaraz, Morel, Cáceres (Barrios, 84'), Santana, Barreto (Vera, 64'), Riveros, Valdez (Santa Cruz, 72'), Cardozo		Casillas, Ramos, Piqué, Puyol (Marchena, 84'), Capdevilla, Busquets, Iniesta, Xavi, Alonso (Rodríguez, 75'), Villa, Torres (Fàbregas, 56')

Demi-finales

Pays-Bas et Espagne sont qualifiés pour la finale, Uruguay et Allemagne pour le match de classement.

Uruguay Forlán (41'), Pereira (90')	2 - 3 (1 - 1)	Pays-Bas Van Bronckhorst (18'), Sneijder (70'), Robben (73')
Muslera, Pereira, Godín, Victorino, Cáceres, Pérez, Gargano, Arévalo, Pereira (Abreu, 78'), Cavani, Forlán (Fernández, 84').		Stekelenburg, Boulahrouz, Heitinga, Mathijssen, Van Bronckhorst, Van Bommel, de Zeeuw (Van der Vaart, 46'), Robben (Elia, 89'), Sneijder, Kuyt, Van Persie (Huntelaar, 85')
Allemagne (0 - 1)	0 - 1	Espagne Puyol (73')
Neuer, Friedrich, Khedira (Gómez, 81'), Schweinsteiger, Özil, Podolski, Klose, Trochowski, (Kroos, 62'), Lahm, Mertesacker, Boateng (Jansen, 52')		Casillas, Piqué, Puyol, Iniesta, Villa (Torres, 81'), Xavi, Capdevilla, Alonso (Marchena, 90'), Ramos, Busquets, Pedro (Silva, 86')

Match de classement

Allemagne 2, Uruguay 0

Uruguay Cavani (28'), Forlán (51')	2 - 3 (1 - 1)	Allemagne Müller (19'), Jansen (56'), Khedira (82')
Muslera, Fucile, Lugano, Godín, Cáceres, Pérez (Gargano, 77'), Arévalo, Pereira, Cavani (Abreu, 88'), Suárez, Forlán		Butt, Boateng, Friedrich, Mertesacker, Aogo, Khedira, Schweinsteiger, Müller, Özil (Tasci, 90'), Jansen (Kroos, 81'), Cacau (Kießling, 73')

Finale

Espagne championne du monde, Pays-Bas 2.

Pays-Bas a.p. (0 - 0)	0 - 1	Espagne Iniesta (116')
Stekelenburg, Van der Wiel, Heitinga, Mathijssen, Van Bronckhorst (Braafheid, 105'), Van Bommel, de Jong (Van der Vaart, 99'), Robben (Elia, 89'), Kuyt, Sneijder, Van Persie		Casillas, Ramos, Piqué, Puyol, Capdevilla, Busquets, Alonso (Fàbregas, 87'), Xavi, Iniesta, Pedro (Navas, 60'), Villa (Torres, 106')
Van Marwijk (entraîneurs) Del Bosque		

11 juillet 2010 à Johannesburg (Soccer City), 84 490 spectateurs
Arbitre : H. Webb (Angleterre)

Le groupe champion du monde était constitué de :

- Gardiens : Iker Casillas, Víctor Valdés, Pepe Reina
- Défenseurs : Raúl Albiol, Gerard Piqué, Carlos Marchena, Carles Puyol, Joan Capdevilla, Sergio Ramos, Alvaro Arbeloa
- Milieux de terrain : Andrés Iniesta, Xavi, Cesc Fàbregas, Juan Mata, Xabi Alonso, Sergio Busquets, Javi Martínez, David Silva
- Attaquants : David Villa, Fernando Torres, Pedro, Fernando Llorente, Jesús Navas
- Sélectionneur : Vicente del Bosque
- Réserve : David De Gea, Diego López, César Azpilicueta, Santiago Cazorla, Daniel Güiza, Marcos Senna, Alvaro Negredo

Au son strident des vuvuzelas

Le continent africain accueille pour la première fois le tournoi final de la Coupe du monde. Jamais nous dit-on (comme à chaque fois) la compétition n'a été aussi ouverte. Et comme toujours, elle est promise au Brésil... Bien sûr, rien ne se passera comme prévu ; la grande fête du football s'achèvera sur un triomphe espagnol et une consternante déroute française.

La FIFA a bien envisagé de les interdire, mais elle y a bien vite renoncé. Les vuvuzelas, ces longues trompes sud-africaines qui font passer les cornes de brume des supporters européens pour de vulgaires pipeaux, résonneront bien dans les stades sud-africains. Elles donneront le ton d'un Mondial 2010 qu'on souhaite haut en couleurs ! Trente-deux nations qualifiées, dont six sélections africaines, qui rêvent toutes d'un exploit sur « leur » continent. Les Bafana Bafana sud-africains, les Fennecs algériens ou les Éléphants ivoiriens ne se font guère d'illusion, mais les Blacks Stars ghanéens, les Lions indomptables camerounais et les Super Eagles nigériens peuvent tirer leur épingle du jeu. Il leur faudra compter avec la « crème » du football mondial car les sélections ont désigné ce qui se fait de mieux : Brésil, Argentine, Uruguay, Allemagne, Angleterre, Pays-Bas, Espagne, Portugal... et bien sûr, les deux derniers finalistes : l'Italie et la France. Il n'y a guère que les très modestes All Whites néo-zélandais et leur sélectionneur bénévole pour se convaincre que l'essentiel est de participer. Comme chacun le sait, tout est permis dans ce genre de compétition, alors pronostiqueurs et bookmakers y perdent leur latin avant de se rabattre un peu trop facilement sur l'éternel favori brésilien. Une certitude toutefois : l'Amérique du Sud est plus que jamais déterminée à l'emporter sur l'Europe...

L'Europe prend le dessus

Le premier tour de la compétition va rapidement confirmer ce que beaucoup pressentaient : les favoris sont certes au rendez-vous, mais les surprises ne manquent pas. Si le Brésil,



Adulé ou décrié, le vuvuzela est la star de ce Mondial 2010.

l'Argentine, l'Allemagne ou les Pays-Bas se qualifient facilement, l'Angleterre, en revanche, se fait peur après deux matchs nuls et une victoire poussive contre la Slovaquie. Les Espagnols aussi, qui perdent sottement contre les Suisses avant de se ressaisir. Le plus surprenant est le sort réservé aux deux finalistes de 2006 : les Bleus finissent bons derniers d'un groupe largement à leur portée ; la Squadra Azzura ne fait guère mieux, incapable de venir à bout des « amateurs » néo-zélandais. Les deux équipes quittent piteusement la compétition.

Avec les huitièmes de finale, le Mondial sud-africain tient toutes ses promesses, à commencer par le très attendu Allemagne-Angleterre, qui s'achève sur un écrasant 4-1 et laisse penser que la Mannschaft a retrouvé sa gloire d'antan. Les champions d'Europe espagnols sont plus à la peine et ne se défont que laborieusement du Portugal de Cristiano Ronaldo (1-0). Puis ce sont les Sud-Américains

qui s'affrontent : l'Argentine de Diego Maradona triomphe du Mexique, la Selecao du Chili ; c'est dans l'ordre des choses. Quant à l'Uruguay, elle s'est trouvé (sans avoir eu à beaucoup chercher) un héros en la personne du flamboyant Diego Forlan, qui finira meilleur joueur du tournoi. Enfin, le Ghana fait résonner les vuvuzelas dans le Royal Bakofeng Stadium de Rustenburg en se qualifiant pour les quarts de finale.

Des quarts qui opposent l'Europe à l'Amérique du Sud ; une manière de confrontation intercontinentale que chacun espérait, qui va tourner à l'avantage du Vieux continent. Les Pays-Bas tout d'abord, qui n'ont pas perdu un match dans la compétition et qui ne se laissent pas impressionner par un Brésil peu convaincant. L'Allemagne ensuite. Avec Thomas Müller, Özil, Schweinsteiger, elle est sans doute la plus jeune des équipes, la plus impétueuse et la plus impressionnante. Après avoir humilié les Anglais, elle livre un match d'anthologie face à l'Argentine de Leo Messi. Le résultat est sans appel : 4-0 au terme de ce qui fut le plus beau match de ce Mondial. L'Espagne enfin, qui se défait du Paraguay sur un modeste 1-0, modeste comme sa prestation depuis le début du tournoi. Reste l'Uruguay, seule équipe sud-américaine à arracher sa qualification pour le dernier carré.

Le sacre des Grands d'Espagne

Lesquels, dans ce dernier carré, allaient brandir la Coupe ? En réalité, deux équipes semblent désormais seules favorites : une Mannschaft apparemment invincible et des Oranje persuadés qu'il leur appartient de conjurer enfin le mauvais sort qui s'acharne depuis trop longtemps sur les Pays-Bas. Quant aux Espagnols, ils n'ont guère brillé, sinon



Paul le Poulpe

Canular de potaches ou merveille du monde animal ?

Alors que les pronostiqueurs de tout poil y allaient au doigt mouillé, un poulpe (*octopus vulgaris*) de l'aquarium d'Oberhausen y alla de ses huit tentacules humides pour accéder à la notoriété mondiale. Le céphalopode aurait des dons d'oracle et les soigneurs de l'aquarium le prouvaient en lui présentant, avant chaque match de l'Allemagne, deux boîtes portant les couleurs de la Mannschaft et celles de son rival. Chaque fois, l'animal désignait le futur vainqueur sans jamais se tromper. On connaît hélas l'ingratitude humaine et le destin tragique des oracles depuis la plus haute Antiquité. Quand Paul le Poulpe devint pronostiqua la défaite de la Mannschaft contre l'Espagne, toute l'Allemagne se prit à le haïr et suggéra mille et une recettes pour déguster la pieuvre de mauvais augure...

par la redoutable efficacité d'un jeu collectif qui est un peu (et pour cause) celui du Barça. Ce sont pourtant eux qui vont ruiner les rêves de l'Allemagne avant d'affronter les Pays-Bas. Finale inédite entre deux équipes qui n'ont jamais gagné le Mondial. Finale tendue, trop peut-être. Finale brutale aussi, trop sans doute. Avec huit cartons jaunes et un rouge, les Oranges méritaient-ils la victoire ? Ils auront pourtant résisté jusqu'à la 116^e minute et le coup de pied d'Iniesta. Les champions d'Europe sont aussi champions du monde, un sacre qui n'achève pourtant pas la formidable épopée de la Roja.

Et la France dans tout ça ?....

On pourrait rappeler que les Bleus arborent sur leur maillot une étoile conquise en 1998, qu'ils furent demi-finalistes lors de la précédente édition... Las, il faut également évoquer une pitoyable débandade ! Une déconfiture sud-africaine qui prit des allures de fiasco lamentable, un feuilleton tragi-comique qui confina au ridicule pour s'achever dans la honte. Il y avait eu un précédent : la déroute de l'Euro 2008. Mais Raymond Domenech fut maintenu à son poste alors même que les relations entre les joueurs et le sélectionneur étaient exécrables. La suite est navrante : Anelka, coupable d'avoir insulté Domenech, est renvoyé comme un sale gosse. Les joueurs se mettent en grève, la ministre des Sports vient leur faire la morale... du jamais vu ! Sur le terrain, il n'y a aucune envie de jouer et aucune fierté de porter le maillot national. Trois matches, un nul et deux défaites sans gloire. Un Mondial à oublier au plus vite.

À la 116^e minute, face aux Pays-Bas, Andres Iniesta offre le but de la victoire et envoie son équipe sur le toit du monde.

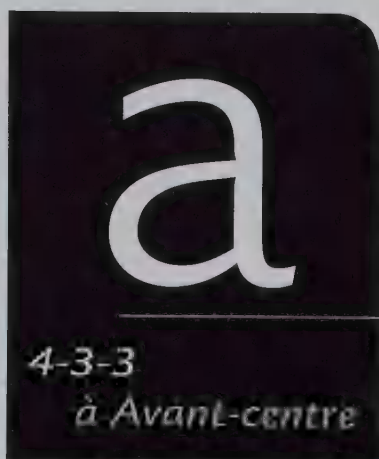
Adidas à Zoff

Dictionnaire du football





Sorrry Anderson, l'artilleur de l'Olympique lyonnais en action en 2003.



4-3-3

Le 4-3-3 est le nom donné à un type d'organisation de jeu développé dans les années 1960, et directement issu du système mis en place dans la décennie précédente, sous l'impulsion des équipes de Hongrie et du Brésil, le 4-2-4. Ces deux équipes avaient pu pallier l'infériorité numérique de leur système au milieu du terrain (deux joueurs contre quatre dans le système classique du WM) grâce à la grande qualité de leurs individualités en attaque. Mais le Brésil, dès la Coupe du monde 1962, avait évolué vers une formule à trois attaquants, l'ailier gauche, Zagallo, se repliant fréquemment pour devenir un milieu de terrain supplémentaire. Dans de nombreux pays, les équipes qui avaient toujours joué avec trois attaquants passèrent également à une défense renforcée avec quatre joueurs, pour se retrouver elles aussi dans une organisation en 4-3-3, animée en attaque soit par deux ailiers et un avant-centre, soit par deux attaquants centraux et un joueur excentré. Cette organisation a été utilisée massivement en France jusqu'au début des années 1980. Au début de la Coupe du monde 1982, l'équipe de France appliquait ce système, avant d'évoluer, en cours de compétition, vers le 4-4-2 que la plupart des équipes internationales avaient adopté depuis plusieurs années. Aujourd'hui, Auxerre pratique encore ce système, adapté à l'évolution du football contemporain, qui oblige notamment les deux ailiers à se replier profondément en défense lorsque l'équipe a perdu le ballon. Le 4-3-3 se transforme alors, dans les faits, en 4-5-1.

4-4-2

« C' est au milieu de terrain que se gagnera la Coupe du monde», avait pronostiqué Alf Ramsey, le sélectionneur de l'équipe d'Angleterre, avant l'épreuve de 1966, organisée dans son pays. En partant de ce principe,

il avait renforcé ce secteur de jeu stratégique en « coupant les ailes » de son équipe. Au lieu d'utiliser deux ailiers, il avait ajouté deux joueurs au milieu de terrain, Ball et Peeters, et conservé deux attaquants dans l'axe, Hurst et Hunt. Pour compenser cette perte offensive sur les ailes, il demanda à ses arrières latéraux, Cohen et Wilson, de participer beaucoup plus au jeu d'attaque que ne le faisaient les défenseurs de l'époque. C'est dans cette organisation dite de « 4-4-2 » que l'équipe anglaise remporta la Coupe du monde. Cette volonté de renforcer le milieu de terrain, véritable charpente de l'équipe, se généralisa partout dans le monde. En 1970, le Brésil, malgré son esprit offensif, ne jouait qu'avec deux véritables attaquants (Jairzinho et Tostão), Pelé et Rivelino évoluant en retrait aux côtés des autres joueurs du milieu de terrain, Gerson et Clodoaldo. Le football français rechigna longtemps à aller dans le sens de cette évolution. Ce n'est qu'au cours de la Coupe du monde de 1982 que l'équipe de France allait, épisodiquement et à son tour, « sacrifier » un troisième attaquant au profit d'un joueur supplémentaire au milieu. Ainsi allait naître le fameux « carré magique », composé, selon les époques et les circonstances, de Michel Platini, Alain Giresse, Jean Tigana, Bernard Genghini et Luis Fernandez.

Adidas

Après la Seconde Guerre mondiale, un cordonnier allemand, spécialisé dans les bottines de sport, cède son commerce à ses enfants : l'un d'entre eux s'en va créer la marque Puma ; l'autre, Adi Dassler, ouvre deux petites fabriques, la première en Allemagne, la seconde en Alsace. Il vient d'inventer Adidas, la firme aux trois bandes. Quand Bernard Tapie revend Adidas, en 1992, le chiffre d'affaires s'est amélioré, mais la société affiche une perte de 506 MF. Deux ans plus tard, après avoir été rachetée par un groupe d'actionnaires emmené par Robert Louis-Dreyfus, elle renoue avec les bénéfices

L'empire Adidas

Date de création : 1948
Effectifs : 5 000, dont 400 en France.
Points de vente dans le monde :
45 000, dont 4 000 en France.
L'équipementier a vendu plus
de 3 millions de maillots en 2006.

(510 MF en 1994). Nouvelle direction, nouveaux produits, politique de délocalisation, stratégie publicitaire agressive, la firme allemande, en net déclin à la fin des années 1980, a redressé la barre pour faire face à ses concurrents Nike et Reebok. En 2001, Robert Louis-Dreyfus passe la main à son plus proche collaborateur, Herbert Hainer, qui poursuit le redressement de la marque aux trois bandes.

Bien qu'ébranlé, le leadership d'Adidas dans le football n'a pas encore été balayé par l'offensive de ses rivaux, parmi lesquels il faut compter avec Nike, Umbro, Puma et Mizuno, entre autres. Sous contrat avec la Fédération française jusqu'en 2010, la marque est aussi l'équipementier des trois quarts des clubs de D1 et D2. En 1995, elle avait même tenté, en association avec la Ligue nationale, de devenir le fournisseur exclusif de tous les clubs. À défaut de gérer la totalité du marché hexagonal, Adidas domine toujours, avec Nike, le milieu du football mondial.

joueurs africains, originaires d'Afrique du Nord (plusieurs furent internationaux français comme le Marocain Larbi Ben Barek, les Algériens Rachid Mekhloufi, Abdelaziz Ben Tifour, Mustapha Zitouni) ou d'Afrique noire (Eugène Njo-Lea, Bako Touré, Frédéric N'Doumbé...).

Avec la décolonisation, le football devint souvent un outil politique pour des chefs d'État prompts à exploiter la passion du peuple africain pour le football et à en faire une manifestation, parfois explosive, d'attachement aux nouvelles nations. Mais le développement du football dans ces pays, soutenu par la conjonction de cette frénésie populaire, de ce soutien – souvent démagogique – des politiques et du talent individuel de nombreux jeunes Africains, fut très lent à cause de sa faiblesse structurelle et économique. Un certain nombre de tentatives locales pour professionnaliser, ou du moins structurer, ce sport échouèrent ou se diluèrent dans d'incessantes luttes pour le pouvoir, si bien que le « filon » africain a surtout été exploité par les grands clubs européens qui ont vite compris qu'il existait là une « main-d'œuvre » de qualité et peu chère.

Une évolution inéluctable. Longtemps, les joueurs africains eurent la réputation d'être d'abord des attaquants de grand talent, mais peu capables de se fondre dans la collectivité

Les Africains champions d'Europe des clubs

Depuis 1956, douze joueurs d'origine africaine ont remporté la Coupe des clubs champions, avec des équipes européennes. Il y eut d'abord, avec l'équipe portugaise de Benfica, deux joueurs venus du Mozambique, alors colonie portugaise : Coluna et Eusebio. Aguas est né, lui, en Angola, mais il est d'origine européenne. En 1987, l'attaquant algérien Madjer participa à la victoire de Porto sur le Bayern Munich (2-1) en marquant, du talon, le premier but de Porto.

En 1993, trois joueurs africains sont devenus champions d'Europe avec Marseille : le Ghanéen Abedi Pelé et les Français Basile Boli, né en Côte d'Ivoire, et Marcel Desailly, d'origine ghanéenne. En 1995, dans l'équipe de l'Ajax Amsterdam figuraient deux Nigériens, Finidi et Kanu. En 2001, ce fut au tour du défenseur ghanéen Kuffour de devenir champion d'Europe sous les couleurs du Bayern Munich et en 2002 du milieu droit camerounais Geremi Njitap, dit Geremi, qui a suivi la finale sur le banc des remplaçants.

En 2006, c'est au tour du Camerounais Samuel Eto'o de contribuer magistralement au magnifique parcours du FC Barcelone. Puis vient celui de l'Ivoirien Didier Drogba qui fait les beaux jours de Chelsea jusqu'à sa victoire en Ligue des champions, en 2012.

Afrique

L'histoire du football africain est intimement liée à l'histoire politique du continent. Il y a le football du temps des colonies et le football d'après la décolonisation. Jusqu'à l'aube des années 1960, le lien colonial permit, notamment au football professionnel de deux des principaux pays colonisateurs, la France et le Portugal, de puiser aisément dans un réservoir naturel de grande qualité où l'envie de partir tenter sa chance dans le professionnalisme européen était grande. Ainsi, le football français a utilisé les services de nombreux



En Afrique comme au Brésil, le football se joue autant sur le terrain qu'autour.

disciplinée des équipes européennes. Et, effectivement, les grands joueurs africains venus en Europe furent d'abord des attaquants (en France, le Malien Salif Keita, les Camerounais Roger Milla et Jean-Pierre Tokoto, l'Ivoirien Laurent Pokou, le Congolais François M'Pelé, parmi d'autres). Mais, dans la période récente, ils ont démontré qu'ils pouvaient être de remarquables défenseurs ou milieux de terrain, extraordinaires athlètes, dont les capacités se sont parfaitement adaptées aux exigences du football international. On citera par exemple Jean Tigana, Basile Boli, Marcel Desailly, Ibrahim Ba, Martin Djetou, Patrick Vieira, tous devenus internationaux français, en attendant une nouvelle génération de fils d'émigrés africains, formés dans les centres de formation des clubs pros.

Depuis les années 1990, des footballeurs africains figurent régulièrement dans les classements des meilleurs joueurs du monde : le Ghanéen Abedi Pelé, le Libérien George Weah, le Camerounais Samuel Eto'o, l'Ivoirien Didier Drogba...

En Afrique même, les choses sont en train de changer. Des pays comme le Nigeria, le Ghana, le Maroc font de gros efforts, souvent avec la coopération d'entraîneurs européens. La Fédération internationale a favorisé cet essor en organisant de nombreux stages en Afrique et en offrant aux nations africaines plus de places dans les

Les pays africains en Coupe du monde

Le premier pays d'Afrique à avoir participé à la Coupe du monde fut l'Égypte, en 1934 (éliminée au premier tour par la Hongrie, 2-4). Neuf pays ont représenté l'Afrique lors des Coupes du monde de 1934 à 2002 :

- le Cameroun, six participations (1982, 1990, 1994, 1998, 2002, 2010) ;
- le Maroc, quatre participations (1970, 1986, 1994, 1998) ;
- la Tunisie, quatre participations (1978, 1998, 2002, 2006) ;
- le Nigeria, quatre participations (1994, 1998, 2002, 2010) ;
- l'Égypte, l'Algérie et l'Afrique du Sud, trois participations : Égypte (1934, 1990, 2010) ; Algérie (1982, 1986, 2010) ; Afrique du Sud (1998, 2002, 2010) ;
- la Côte d'Ivoire et le Ghana, deux participations : Côte d'Ivoire (2006, 2010) ; Ghana (2006, 2010) ;
- une participation : Zaïre (1978) ; Sénégal (2002) ; Angola (2006) ; Togo (2006).

En 1998, le continent africain compte cinq représentants en phase finale ; ils sont six en 2010.

En 2002, une seule équipe nouvelle a réussi à se qualifier à l'issue du premier tour, le Sénégal, éliminé en quart de finale par la Turquie.

En 2006, le Ghana a été stoppé par le Brésil en huitième de finale, mais en 2010, il réussit l'exploit de se hisser en quart de finale.

grandes compétitions internationales. Les Coupes du monde de 1998, 2002 et 2006 ont été l'occasion de constater les nouveaux progrès du continent noir, ainsi que leurs limites quant à l'approche de ce grand événement. En 2010, la Coupe du monde se déroule dans le pays le plus développé d'Afrique, l'Afrique du Sud, qui, en 2002, a été choisie aux dépens du Maroc pour organiser le deuxième grand rendez-vous sportif mondial de son histoire après la Coupe du monde de rugby en 1995.

Afrique du Sud

Couleurs Maillot jaune, short blanc, bas jaunes.



Palmarès

Coupe d'Afrique des nations : 1996

Coupe du monde :

3 participations (1998, 2002 et 2010).

Absente du fait de la politique d'apartheid menée jusqu'en 1989 par le gouvernement blanc, la fédération sud-africaine de football, affiliée à la FIFA depuis 1952, a pu s'inscrire à la Coupe du monde en 1992. Mais il a fallu que l'Afrique obtienne enfin 5 qualifiés pour que l'Afrique du Sud se qualifie en 1998 sur la lancée de son titre continental en 1996. Le football sud-africain est sans conteste le plus puissant d'Afrique ; toutefois, peu de joueurs se sont imposés à l'étranger, à l'exception récemment de Sibusiso Zuma (Orlando Pirates, puis FC Copenhague), qui a été sacré en 2002 Meilleur joueur du Danemark. Éliminée en 1998 après deux matchs nuls et une défaite, l'équipe, en 2002, a remporté sa première victoire dans un match de Coupe du monde contre la Slovaquie (1-0), mais ce succès ne lui a pas permis de franchir le premier tour. En 2005, l'équipe n'a pas franchi les éliminatoires de la Coupe 2006. De plus, au début de cette année, elle fait une CAN décevante : éliminée au premier tour. Même déception dans la CAN 2008, ce qui ne gâche pas sa fierté d'accueillir en 2010 la première Coupe du monde jouée sur le continent.

Aile de pigeon

Bien que peu souvent utilisé, ce geste insolite est devenu célèbre par son caractère spectaculaire. Il s'agit d'une prise de balle en mouvement qui consiste à contrôler un ballon aérien de l'extérieur du pied. Il permet soit d'éliminer un adversaire par un dribble

Le palmarès mondial de l'Afrique

Jeux Olympiques

Nigeria vainqueur en 1996

(finale : Nigeria-Argentine, 3-2).

Championnat du monde juniors

Nigeria finaliste en 1989 (finale : Portugal-Nigeria, 2-0), Ghana finaliste en 1993 (finale : Brésil-Ghana, 2-1).

Championnat du monde cadets

Nigeria champion en 1985 (Nigeria-RFA, 2-0) et 1993 (Nigeria-Ghana, 2-1), Ghana champion en 1991 (Ghana-Espagne, 1-0) et 1995 (Ghana-Bresil, 3-2).

aérien, soit de replacer le ballon devant soi et d'enchaîner par une course. La difficulté vient davantage du fait qu'on l'utilise en étant au contact d'un adversaire plutôt que de son caractère exceptionnellement ardu.

Ajaccio (Athletic Club ajaccien)

Club fondé en 1910

Couleurs Maillot
rouge et blanc, short
et bas blancs.



Palmarès
champion de France
D2 1967, 2002 ; champion de France
N2, 1997 ; champion de France
National 1998.

La Corse est terre de football et l'île de Beauté avec ses deux capitales, Ajaccio et Bastia, possède une solide tradition de présence dans l'élite. Premier club professionnel corse à accéder en D1 après son premier titre de champion de D2 en 1967, Ajaccio resta au plus haut niveau durant cinq saisons jusqu'en 1973 après une saison remarquable en 1971 (6^e). Après un long séjour en D2 sans espoir de remontée, le club descend en National avec le retour d'une D2 unique en 1993. Mais, en quelques années sous la direction de Michel Moretti, les Ajacciens apprennent à rêver. Et, avec Rolland Courbis à la baguette, un amalgame de cadres chevronnés et de jeunes enthousiastes réalise une saison exceptionnelle en remportant le titre 2002. En dépit de problèmes administratifs liés à la non-conformité provisoire du stade avec les exigences de la L1, le club est autorisé à retrouver l'élite... sans Courbis. Revenu au club en 2005, il ne peut empêcher, en 2006, le club de descendre en L2. Il faudra au club ajaccien attendre cinq longues années pour retrouver, sous la houlette d'Olivier Pantaloni, l'élite du football français en 2011.

Ajax Amsterdam

Club néerlandais
Fondé en 1900

Couleurs Maillot
blanc avec une bande
verticale rouge au
centre, short blanc,
bas blancs.



Palmarès international
Coupes d'Europe : C1 1971, 1972, 1973, 1995 ; C2 1987 ; C3 1992 ;
Super-Coupe d'Europe : 1972, 1973, 1995.
Coupe intercontinentale : 1972, 1995.
Palmarès national
Championnat : 1918, 1919, 1931, 1932, 1934, 1937, 1939, 1947, 1957, 1960, 1966, 1967, 1968, 1970, 1972, 1973, 1977, 1979, 1980, 1982, 1983, 1985, 1990, 1994, 1995, 1996, 1998, 2002, 2004, 2011, 2012, 2013 ;
Coupe : 1917, 1943, 1961, 1967, 1970, 1971, 1972, 1979, 1983, 1986, 1987, 1993, 1998, 1999, 2002, 2006, 2007 ;
Supercoupe des Pays-Bas : 1993, 1994, 1995, 2002, 2005, 2006, 2007, 2010.

Les grandes conquêtes ont souvent pour point de départ de cuisantes défaites. En 1969, l'Ajax

Amsterdam dispute pour la première fois la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions, à Madrid, face au Milan AC. Dans cette équipe, il y a déjà Cruyff, Keizer, Suurbier, Hulshoff, Swart... Mais les Italiens ne font qu'une bouchée des Néerlandais (4-1).

Deux ans plus tard, on retrouve ces joueurs à Wembley pour une nouvelle finale, cette fois contre les surprisants Grecs du Panathinaïkos Athènes. Neeskens, Muhren, Van Dijk ont rejoint leurs aînés. Et, cette fois, c'est l'Ajax qui donne la leçon : 2-0. Une légende est née. Celle d'une bande d'athlètes aux cheveux longs, au talent fou et à la confiance inébranlable qui va déferler sur l'Europe pendant trois ans. Jamais auparavant une équipe n'avait porté à un tel degré de perfection l'alliance de la technique et du physique. On a appelé l'Ajax la « tornade blanche », on a qualifié son football de « total », on a évoqué un style « révolutionnaire, inimitable ». Tout cela est vrai. L'arrivée au firmament de l'Ajax fut un coup de tonnerre dans le ciel européen, une remise en question de tous les critères de jugement. Cette équipe avait tout et gagnait tout. Le catenaccio de l'Inter n'y résista pas lors de la finale de 1972 (2-0), pas plus que le rouleau compresseur de la Juventus en 1973 (1-0). Lors de ses trois finales, l'Ajax n'a pas



L'équipe d'Ajax vainqueur de la Super-Coupe de l'UEFA 1995 : digne de ses devancières.

Générations Ajax

À l'Ajax, le renouvellement des générations est assuré. Les joueurs partent, les résultats restent. Ou presque. D'un point de vue financier, l'Ajax ne peut pas rivaliser avec les grands d'Europe. C'est pourquoi, au fil des années, ses responsables ont apporté un soin tout particulier à la formation des jeunes joueurs qui assurent la pérennité du club. À la différence des années 1970 où l'équipe était essentiellement composée de Néerlandais de souche, l'Ajax est devenue une formation multiraciale. Les deux grands réservoirs du club sont le Suriname (Gullit, Rijkaard, Kluivert, Seedorf, Davids...) et l'Afrique (Kanu, Finidi, Babangida...). Depuis les années 1990, l'Ajax est cependant confronté à un nouveau type de problèmes. Il perd ses meilleurs joueurs de plus en plus tôt. L'ouverture du marché européen et la puissance financière des clubs italiens ou espagnols risquent de porter préjudice au club néerlandais. Car on n'a pas tous les ans sous la main le remplaçant d'un Davids ou d'un Kluivert.

encaissé le moindre but. Signe que les Néerlandais étaient aussi efficaces en attaque qu'en défense.

Comme il n'y pas d'équipe de légende sans joueur de génie, l'Ajax eut bien évidemment le sien : Johan Cruyff, sans doute le footballeur le plus complet de tous les temps avec Pelé et Di Stefano. Cruyff sublima l'Ajax, le porta vers les sommets et le tira aussi de quelques mauvais pas, en marquant par exemple les deux buts de la finale contre l'Inter Milan. Le départ de Cruyff pour Barcelone en 1973, bientôt suivi par celui de Neeskens, sonne le glas de cette fantastique épopée. Pendant qu'à Munich une autre grande équipe se lève, celle d'Amsterdam s'éteint. Doucement, mais sûrement. Elle ne reviendra véritablement au sommet qu'en 1987, quatorze années plus tard, en remportant la Coupe des coupes. Seul lien entre le passé et le présent : Cruyff, devenu entraîneur. Mais, comme si l'histoire

était vouée à se répéter, Johan, après avoir ramené l'Ajax au sommet, fait une fois de plus ses valises pour Barcelone, pendant que Van Basten, la nouvelle étoile, signe au Milan AC.

Heureusement, l'Ajax n'est plus dépendant d'un homme providentiel. Grâce à un centre de formation très productif, le club a su rebondir, remportant la Coupe de l'UEFA en 1992 (contre le Torino) et sa quatrième Coupe des champions en 1995 (contre le Milan AC).

Algérie

Couleurs Maillot vert, short blanc, bas verts.



Palmarès

3 participations à la Coupe du monde 1982, 1986, 2010 ; **Coupe d'Afrique des nations** 1990 ; **Jeux Panafricains** 1978.

Grand fournisseur de talents pour le Championnat de France et les Bleus jusqu'en 1958, date du refus de plusieurs joueurs membres du FLN de porter le maillot français (dont le futur héros vert Rachid Mekloufi), le plus haut fait d'armes de la sélection nationale remonte à la Coupe du monde 1982. Grâce à Rabah Madjer, le meilleur joueur algérien de tous les temps et meilleur buteur en sélection (40 buts), les Fennecs battent l'Allemagne de l'Ouest (2-1), avant d'être éliminés par le « nul de la honte » contre la RFA. Avec Madjer, entre 1978 et 1992, ils réussissent à se hisser à sept reprises en quart de finale de la Coupe d'Afrique des nations.

Dans le contexte tragique d'une longue guerre civile, la Fédération algérienne de football a du mal à redonner du lustre au sport n° 1 du pays. L'apport de techniciens européens, comme le Belge Robert Waseige, ou nationaux n'a pas réussi à hisser la sélection dans l'élite continentale. Pas plus que la valse des entraîneurs (Cavalli, Saadane, Benchikha, Halilhodžić...) ne permettra aux Algériens d'entrer dans le ballet

du football mondial, malgré une qualification à la Coupe du monde 2010. Pourtant, en ce qui concerne le niveau des clubs, la qualité est présente, avec notamment les succès en Coupe des coupes d'Afrique de la JS Kabylie (victoire de la Coupe des coupes en 1995 et de la Coupe d'Afrique de football en 2000, 2001 et 2002).

Allemagne

Couleurs Maillot blanc, short et bas noirs.

Palmarès

équipe nationale (RFA et, depuis 1990, Allemagne réunifiée) :

Coupe du monde : 17 participations

à la phase finale ; 3 fois championne du monde 1954, 1974, 1990 ; 4 fois finaliste 1966, 1982, 1986, 2002 ;

Jeux olympiques : 1976 (RDA) ;

Championnat d'Europe des nations :

11 participations à la phase finale ; 3 fois championne d'Europe 1972, 1980, 1996 ;

3 fois finaliste 1976, 1992, 2008.

Coupe d'Europe C1 : Bayern Munich 1974, 1975, 1976, 2001, 2013, Hambourg 1983, Borussia Dortmund 1997.

Coupe d'Europe C2 : Borussia Dortmund 1966, Bayern Munich 1967, Hambourg 1977, Werder Brême 1992.

Coupe d'Europe C3 : Borussia Mönchengladbach 1975, 1979, Eintracht Francfort 1980, Bayer Leverkusen 1988, Bayern Munich 1996, Schalke 04 1997.

Coupe intercontinentale :

Bayern Munich 1976.

7 Ballons d'or

Gerd Müller (1970), Franz Beckenbauer (1972, 1976), Karl-Heinz Rummenigge (1980, 1981), Lothar Matthäus (1990), Matthias Sammer (1996).



« **L**e football est un jeu qui se joue à onze contre onze et où les Allemands finissent toujours par gagner. » Cette réflexion émane de l'an-

Le top 10 des internationaux allemands

1. Lothar Matthäus : 150 sélections.
2. Jürgen Klinsmann : 108
3. Jürgen Kohler : 105
4. Franz Beckenbauer : 103
5. Thomas Hässler : 99
6. Berti Vogts : 96
7. Sepp Maier : 95
8. K. H. Rummenigge : 95
9. Rudi Völler : 90
10. Andreas Brehme : 86

cien international anglais Gary Lineker, qui, durant sa carrière, eut souvent à éprouver la supériorité germanique dès lors qu'un ballon rond était l'objet de la confrontation. Derrière le trait d'ironie, il ne fait que souligner la réalité des palmarès internationaux. Trois fois vainqueur de la Coupe du monde, trois fois finaliste, trois fois championne d'Europe, deux fois finaliste, quatorze Coupes d'Europe, l'Allemagne n'a rien à envier à personne, si ce n'est au Brésil, qui détient deux trophées mondiaux de plus.

Par sa remarque, Gary Lineker mettait aussi en exergue la légendaire mentalité des footballeurs allemands, jamais battus avant l'heure et toujours susceptibles de renaître lorsqu'on les croit sonnés pour le compte. Les deux premiers succès en Coupe du monde témoignent de cet esprit de compétition incomparable. En 1954, à Berne, on ne donne pas cher des chances de l'Allemagne (RFA) face à la grande équipe de Hongrie, où les Puskas, Kocsis, Hidegkuti, Czibor récitent une partition exceptionnelle. Lors du premier tour, le bel orchestre tzigane n'a d'ailleurs fait qu'une bouchée de l'Allemagne (8-3). Et, lorsque, en finale, il mène 2-0 au bout de neuf minutes de jeu, on pense que le match va de nouveau tourner à la démonstration. Mais c'est faire bien peu de cas de l'orgueil des Allemands. Neuf minutes plus tard, ces derniers sont déjà revenus au score. Et, à la 84^e minute, Rahn, un ailier droit au style de bûcheron, plonge le peuple magyar dans le désespoir. Durant tout le tournoi, la Hongrie n'aura été menée que durant

six minutes. Les six dernières, les seules durant lesquelles elle n'aurait point dû l'être. Alors que la pluie tombe sur Berne, Fritz Walter, l'élégant meneur de jeu de l'Allemagne, reçoit la fameuse statuette d'or des mains de M. Jules Rimet.

Vingt ans plus tard, la Mannschaft (nom de l'équipe nationale) semble pareillement vouée à la deuxième place au moment d'affronter l'irrésistible équipe des Pays-Bas, emmenée par un Johan Cruyff sublime. Une nouvelle fois, elle est menée au score, dès la première minute, sur un penalty. Mais, de nouveau, elle va rassembler ses forces, revenir dans la partie et empocher la mise.

La rage de vaincre. Cette capacité à répondre présent le jour J, cette aptitude à se transcender lorsque l'enjeu en vaut la peine sont les vertus cardinales et traditionnelles du football allemand. Le dernier triomphe en date, lors du Championnat d'Europe 1996, n'a pas dérogé à la règle. L'Allemagne n'avait pas la meilleure équipe, elle ne produisait pas le jeu le plus spectaculaire, elle fut en outre victime d'une rafale de blessures et de suspensions sans précédent, mais elle est allée jusqu'au bout, fière et déterminée, solidaire et entêtée. Même lorsqu'elle ne dispose pas d'un grand cru, elle parvient à tirer son épingle du jeu. Comme en 1982 et 1986, où elle atteignit la finale de la Coupe du monde avec des groupes vieillissants, déchirés par des jalousies internes et qui agaçaient jusqu'à leurs propres supporters.

À la source de cette pérennité allemande, un réservoir unique en Europe : plus de six millions de licenciés depuis la réunification ! Et puis la qualité du Championnat, la Bundesliga, tellement disputé qu'il ne livre souvent son verdict que dans les derniers instants de la saison.

En plus de soixante années, l'Allemagne n'a vu défiler que huit sélectionneurs, dont six ont remporté un titre majeur. Sepp Herberger (champion du monde 1954), Helmut Schön (champion du monde 1974), Jupp Derwall (champion d'Europe 1980), Franz Beckenbauer (champion du monde 1990), Berti Vogts (champion d'Europe 1996).



Le capitaine Franz Beckenbauer tenant à bout de bras le trophée mondial en 1974.

Pourtant, les récents résultats marquent une baisse réelle au niveau international : l'élimination par la Croatie en quart de finale du Mondial 1998 et surtout l'échec cuisant de Ribbeck à l'Euro 2000. Un match nul et deux défaites dont un cinglant 3-0 infligé par le Portugal. Mais la Coupe du monde 2002 a constitué un baume de jouvence pour les supporters allemands. Arrivée en Asie sans ambition, la Mannschaft en revient vice-championne du monde ! Dopée par un départ en trombe face à l'Arabie saoudite (8-0), l'équipe a effacé l'humiliation de Munich face aux Anglais (1-5) à l'automne 2001. Une équipe sans génie particulier s'est inclinée face aux Brésiliens en finale. Les voies du football sont impénétrables.

Le retour des enfants prodiges.

Au début des années 1990, dans la foulée du titre mondial obtenu en Italie, l'Allemagne est victime d'un exode massif. Alors que personne n'a encore entendu parler du joueur belge Jean-Marc Bosman et que le nombre d'étrangers est limité à trois, les meilleurs joueurs du pays empruntent la route de l'Italie. Il est fréquent à cette époque de voir l'Allemagne aligner sept, huit ou neuf joueurs évoluant hors des frontières, à Rome,

Milan ou Turin. Si l'équipe nationale parvient plus ou moins à garder son rang, les clubs, amputés de leurs leaders, paient la note en Coupe d'Europe. Mais, peu à peu, la Bundesliga se remet à niveau sur le plan financier et les exilés regagnent le bercail. Le Borussia Dortmund, notamment, se fait une spécialité de les rapatrier. Sammer, Reuter, Möller, Riedle, Kohler, la liste est longue. L'Allemagne des clubs a retrouvé ses forces vives et les résultats ne se font pas beaucoup attendre : Euro 96, Coupe de l'UEFA 96 (Bayern Munich), Ligue des champions 97 (Borussia Dortmund) et 2001 (Bayern Munich), Coupe de l'UEFA 97 (Schalke 04). Moralité : c'est en gardant ses meilleurs éléments qu'un pays est le plus performant.

En juillet 2000, l'Allemagne obtient l'organisation de la Coupe du monde 2006 après un vote contesté.

En 2006, l'équipe allemande, mise en place par le sélectionneur Jürgen Klinsmann, donne libre cours à un football offensif qui lui permet d'atteindre les demi-finales et de se hisser à la 3^e place. En 2010, la Mannschaft, confiée à Joachim Löw, réalise un parcours sans faute, mais Thomas Müller, Lahm, Schweinsteiger ou Özil doivent s'incliner devant les champions espagnols et finissent une fois encore à la 3^e place.

Même désillusion à l'Euro : finalistes en 2008, troisièmes en 2012... Ce qui n'empêche pas le football allemand de briller encore et toujours au firmament !

Amérique du Sud

Avec l'Europe, l'Amérique du Sud est la principale terre de football de la planète. Dès 1867, des Anglais voyageurs qui s'installèrent en Argentine y créèrent évidemment des clubs de football : le premier club sud-américain s'appelait le Buenos Aires Football Club. La première compétition nationale, toujours en Argentine, fut organisée en 1893. Très rapidement, des membres de la colonie italienne rejoignaient les Anglais d'Argentine et participaient aux



L'autre nation du football sud-américain, l'Argentine, symbolisée ici par Maradona.

différents matchs, alors que sir Thomas Lipton en 1905 amenait en Uruguay, lui aussi, des ballons ronds. En 1916, c'est en Uruguayen, Hector Gomez, qui créa la Confederación Sudamericana de Fútbol (Conmebol) dont le siège est à Asunción. Les quatre premiers pays membres étaient l'Uruguay, l'Argentine, le Brésil et le Chili. Ils étaient rejoints par le Paraguay (1917), le Pérou (1924), la Bolivie (1925), l'Équateur (1927), la Colombie (1940) et le Venezuela (1952). La Conmebol est, avec l'UEFA (Union européenne de football association), la confédération continentale la plus importante du monde du football. Depuis 1984, elle a en charge, hormis la « surveillance » des fédérations nationales, l'organisation de la Copa Libertadores de America (appelée dès 1960 « Copa de Campeones »).

Morgue européenne. Si le football a vu le jour en Europe, c'est pourtant l'Amérique du Sud qui a organisé la première Coupe du monde, en 1930. Pour l'occasion, il n'y avait que treize pays engagés. De nombreux pays européens avaient refusé l'invitation, estimant, comme l'Angleterre, ne rien avoir à prouver dans un tel tournoi ou encore, comme l'Allemagne et l'Italie, considérant le voyage comme trop long. Et, en finale, on assista à

Le football au sommet

C'est un débat qui revient sans cesse, nourri d'arguments médicaux, sportifs et... politiques. Jouer au foot en altitude est mauvais pour la santé – on se souvient que lors des éliminatoires de 2006, Ronaldo avait dû s'oxygéner artificiellement à la mi-temps d'un match joué contre l'Équateur, à Quito. La FIFA a donc pris la décision, en 2007, d'interdire les rencontres internationales à plus de 2 500 mètres d'altitude. Ce qui ne fait pas l'affaire de tous ! Ainsi le président bolivien Evo Morales s'en est allé disputer un match de protestation à plus de 6 000 mètres, emmenant dans sa fronde les autres pays de la Communauté Andine des Nations : le Pérou, l'Équateur et la Colombie. Les raisons médicales sont clairement établies et plaident en faveur d'une telle interdiction. Mais une étude britannique a démontré, en reprenant les résultats de 1 460 matchs internationaux joués ces cent dernières années, que l'équipe qui reçoit en altitude est nettement avantagée. Quand la différence d'altitude entre les deux rivaux est supérieure à 3 600 mètres, les chances de succès pour les habitués des cimes sont de 80 % ! C'est la différence entre le Brésil et la Bolivie, et les Boliviens n'oublient d'ailleurs pas qu'ils se sont qualifiés pour le Mondial 1994 aux États-Unis en battant le Brésil... dans le ciel de La Paz !

la victoire (4-2) du pays organisateur, l'Uruguay, aux dépens de l'Argentine. C'est aussi à cette époque que l'on a découvert les premières superstars du football d'Amérique du Sud : l'Uruguayen Andrade et l'Argentin Stabile. Le résultat de cette première Coupe du monde, en vérité, n'avait rien d'étonnant. En effet, depuis 1910 et la première Copa America (la Coupe d'Amérique des nations), l'Argentine et l'Uruguay s'étaient partagé les treize titres continentaux (sauf en 1919 et 1922, où le vainqueur était le Brésil).

Quelques amateurs du ballon rond commençaient, dans les années 1930, à évoquer le talent, l'ingéniosité, le sens de l'improvisation et la technique brillante de ces équipes sud-américaines. L'Europe, pendant de nombreuses années sûre de son fait et convaincue de sa suprématie, s'était contentée de regarder avec sympathie par-delà l'Atlantique : bien sûr, c'étaient des Européens qui avaient implanté le football dans le continent sud-américain, mais, franchement, ils n'étaient pas les meilleurs de leurs pays à leur départ ! C'était sans compter avec une formidable rencontre entre ces émigrants et les populations locales. De cette rencontre surgit un style de jeu inimaginable en Europe. Mieux encore : l'art de jouer au football influencé et exporté par les Européens allait se révéler subtilement différent mais tout aussi efficace si l'on s'arrêtait en Uruguay, au Brésil, en Argentine, au Venezuela...

Le football-champagne. La Copa Libertadores allait aussi révéler au public mondial la très grande richesse de l'Amérique du Sud avec ses clubs de football. Là encore, pendant de nombreuses années, ce fut un match à trois entre l'Uruguay, le Brésil et l'Argentine. Mais, au-delà des résultats, on découvrirait également, à l'occasion de ces matches, des ambiances, des couleurs, des rythmes, des sons insoupçonnables chez les Européens. Aux seuls noms de Penarol ou Nacional (Uruguay), Independiente, River Plate et Boca Juniors (Argentine), Santos, Flamengo, Gremio et São Paulo FC (Brésil), le football prend une autre dimension. Il n'est pas besoin d'un grand effort d'imagination pour imaginer les prouesses techniques des joueurs de ces équipes. C'est d'ailleurs la « marque de fabrique » de leur jeu. Évidemment, il est impossible d'ignorer les prodiges brésiliens. Le Brésil, d'ailleurs, a participé à toutes les Coupes du monde et est le seul pays à avoir remporté l'épreuve à cinq reprises (1958, 1962, 1970, 1994 et 2002). Bien sûr, en 1958, cette équipe a brillé par la grâce et le génie d'un gamin de 17 ans, connu sous le nom de « Pelé ».

Pendant quinze ans, ce joueur magique a enchanté, impressionné, ébloui, surpris tous les publics du monde. Il était le Brésil, l'Amérique du Sud. Pourtant, toujours modeste, il tenait à rappeler régulièrement qu'il n'était pas seul sur le terrain, qu'autour de lui dix autres joueurs avaient le même objectif que lui : la victoire, mais à un seul prix, le plaisir de jouer...

Deux autres pays sud-américains ont marqué l'histoire de la Coupe du monde : l'Uruguay, vainqueur en 1930 et 1950, et l'Argentine, en 1978 et 1986. Mais la situation économique de l'Amérique du Sud, toujours aussi peu attractive, explique le départ de nombreux joueurs vers les championnats européens, nord-américains ou japonais. Plusieurs milliers de joueurs brésiliens évoluent à l'étranger et certains se font même naturaliser pour porter le maillot national de leur pays d'accueil : Alex au Japon, Senna en Espagne, Santos en Tunisie. Toutefois, la plupart d'entre eux reviennent au pays pour terminer leur carrière. Et voilà comment des clubs comme Flamengo, Boca Juniors, River Plate ou encore Nacional peuvent toujours figurer parmi les meilleurs mondiaux...

Amiens Sporting Club Football

Fondé en 1901

Couleurs Maillot,
short et bas blanc et noir.



T rès en vue dans les championnats régionaux et amateurs, mais rentrée dans l'anonymat dans les années 1950, l'équipe de la capitale de la Picardie monte les échelons nationaux après l'obtention du statut professionnel en 1993. L'association de joueurs expérimentés avec des jeunes issus du centre de formation, ouvert en 1997, paie assez vite. Pour le centenaire du club, en 2001, les Amiénois offrent deux cadeaux à leurs supporters : une montée en Ligue 2 et une finale de

Coupe de France, perdue aux tirs au but face à Strasbourg (0-0 ; 5-4). Deux saisons plus tard, Amiens, sous la direction de Denis Troche, se classe 4^e et frôle la montée. Une demi-finale en Coupe de France en 2008 laisse espérer le meilleur, mais l'année suivante, c'est la relégation en National dont Amiens ne s'extraiera que le temps d'une saison.

Amoros Manuel né à Nîmes (Gard), 1962 Défenseur

Palmarès

82 sélections en équipe de France ; **Championnat d'Europe des nations** 1984 ; **Championnat de France** 1982, 1988 (Monaco), 1990, 1991, 1992 (Marseille) ; **Coupe de France** 1985 (Marseille) ; **Coupe d'Europe C1 des champions** 1993 (Marseille).

M anuel Amoros est resté jusqu'en 1999 le plus capé de nos footballeurs avec 82 sélections en équipe de France. Défenseur latéral, dur sur l'homme, «Manu» a toujours su jouer aussi bien à gauche qu'à droite. D'origine espagnole, Amoros a débuté très tôt en équipe de France puisque ses premières sélections remontent au début de l'année 1982. Amoros vient tout juste d'avoir 20 ans et il s'est fait remarquer avec la sélection Espoirs. Ses débuts sont tellement réussis qu'il intègre la sélection pour le Mondial 1982 et sera de la fameuse demi-finale perdue aux tirs au but contre l'Allemagne. En 1984, avec l'équipe de France de Platini, il devient champion d'Europe des nations, mais il se fait surtout remarquer pour un vilain coup de tête infligé à Alan Simonsen. Cette équipe de France, il ne la quittera plus, tout en restant fidèle à Monaco malgré les offres des plus grands clubs français et étrangers. Finalement, en juin 1989, il ne peut résister aux offres financières de l'OM et au challenge européen qu'il entrevoit. À Marseille, il accumule les titres et complète un palmarès déjà fort convenable. Il est bien évidemment de la finale de la Coupe

des champions en 1991 avec l'OM face à l'Étoile rouge Belgrade, mais, comble de malheur, c'est lui qui manque le tir au but décisif à l'issue de la prolongation. Ses rapports se dégradent assez rapidement ensuite avec Bernard Tapie, et, lors de la saison 1992-1993, Manu ne dispute que douze matchs de championnat. En Coupe d'Europe, l'année du sacre suprême pour l'OM, on ne le voit pas régulièrement dans le onze de départ. Son ultime titularisation est datée du 30 septembre 1992 face aux Irlandais de Glentoran. Pire : pour la finale de Munich, Amoros ne figure même pas sur la feuille de match. Écœuré, mais quelque part champion

Que de finales perdues !

Si le palmarès de Manuel Amoros est des plus respectables, il aurait pu être plus brillant encore si «Manu» avait eu un meilleur taux de réussite lors des différentes finales auxquelles il a été convié. Revue de détail.

1984 Coupe de France : Metz b.

Monaco par 2-0 a.p. – Défaite.

1984 Championnat d'Europe des nations : France b. Espagne par 2-0 – Victoire.

1985 Coupe de France : Monaco b.

Paris-SG par 1-0 – Victoire.

1989 Coupe de France : Marseille b. Monaco par 4-3 – Défaite.

1991 Coupe de France : Monaco b. Marseille par 1-0 – Défaite.

1991 Coupe des champions : Étoile rouge Belgrade b. Marseille par 0-0 (5 t.a.b. à 3) – Défaite.

À ces finales il faut ajouter celle de 1993, en Coupe des champions avec Marseille, mais Amoros a suivi la victoire des tribunes.

On évoquera également les deux demi-finales de Coupe du monde perdues face à la RFA en 1982 et 1986, mais également cette demi-finale de Coupe de France jamais disputée avec l'OM face à Bastia du fait du drame de Furiani et qui aurait pu ouvrir les portes d'une cinquième finale de coupe nationale pour Amoros.



Manuel Amoros, le défenseur français le plus capé des années 1980-1990.

d'Europe tout de même, Amoros s'en va terminer sa carrière à Lyon. Il arrête la compétition à l'issue de la saison 1994-1995, miné par des problèmes chroniques aux genoux. Il a alors 33 ans.

Anderlecht (Royal Sporting Club Anderlecht)

Club belge

Fondé en 1908



Couleurs Maillot, short et bas mauves.

Palmarès international

Coupes d'Europe : C2 1976, 1978 ; C3 1983; **Super-Coupe d'Europe** : 1976, 1978.

Palmarès national

Championnat de Belgique 1947, 1949, 1950, 1951, 1954, 1955, 1956, 1959, 1962, 1964, 1965, 1966, 1967, 1968, 1972, 1974, 1981, 1985, 1986, 1987, 1991, 1993, 1994, 1995, 2000, 2001, 2004, 2006, 2007, 2010, 2012, 2013 ;

Coupe de Belgique 1965, 1972, 1973, 1975, 1976, 1988, 1989, 1994, 2008 ;

Supercoupe de Belgique 1985, 1987, 1993, 1995, 2000, 2001, 2006, 2007, 2010, 2012.

Depuis quarante ans, Anderlecht est l'un des clients les plus assidus des coupes européennes. Avec vingt-neuf titres de champion de Belgique et

huit coupes nationales, il est aussi et de loin le club le plus titré du pays. Dès lors, il y avait une certaine logique à ce qu'Anderlecht soit aussi le premier club belge à remporter une Coupe d'Europe. L'événement a lieu en 1976, à Bruxelles, autrement dit à la maison. En finale de la Coupe des coupes, Anderlecht domine les Anglais de West Ham (4-2) grâce à deux buts du Néerlandais Robby Rensenbrink et deux autres de Van der Elst.

Un an plus tard, les Belges sont au rendez-vous de la même finale. Mais, cette fois, elle se déroule à Amsterdam, où les Allemands de Hambourg se montrent supérieurs (2-0). Qu'importe, Anderlecht a de la suite dans les idées et se qualifie, en 1978, pour sa troisième finale consécutive de C2, exploit inégalé à ce jour. Au Parc des Princes, les Bruxellois offrent un véritable récital face à une formation de l'Austria Vienne dépassée. Rensenbrink et Van Binst, auteurs chacun de deux buts, se sont bien régalez. Dix ans s'écouleront avant qu'un autre club belge, en l'occurrence Malines, vainqueur de la Coupe des coupes 1988, rejoigne Anderlecht sur les tablettes. Pour affirmer sa suprématie nationale, le club bruxellois n'a jamais hésité à piller ses concurrents. Ainsi, il s'approvisionna largement dans l'effectif malinois une fois que celui-ci eut fait ses preuves. Aad de Mos, l'entraîneur, et cinq joueurs (Rutjes, Bosman, Versavel, Albert, Emmers) répondirent favorablement aux arguments sonnants et réverbérants d'Anderlecht. Et Malines rentra dans le rang. De la même façon, Bruges et le Standard de Liège furent régulièrement dépouillés de leurs meilleurs éléments. Mais il faut reconnaître aux dirigeants d'Anderlecht, et notamment à son président mythique Constant Vanden Stock (né en 1914), de réelles qualités de visionnaires. Si le club a longtemps été sans rival en Belgique sur le plan financier, c'est parce qu'il avait compris bien avant les autres que le monde du football et celui de l'entreprise étaient faits pour se rencontrer. Le Parc Astrid fut le premier stade en Europe à être doté de loges et de «business seats» loués très chers. Les entreprises se bousculèrent aux guichets, à tel point qu'il fallut établir une liste d'attente. De la même façon, Anderlecht fut le

La baisse de régime

Depuis quelques années, Anderlecht ne faisait plus la loi. Ni chez lui ni à l'extérieur. Ainsi les trois derniers champions de Belgique, le FC Bruges, Lierse et le Racing Genk avaient-ils distancé l'équipe de la capitale. En 2000, le RSCA a renoué avec le succès de belle manière. Durant cette décennie, les résultats européens n'ont pas été de nature à contenter les supporters bruxellois. Si Anderlecht a participé à sept reprises à la Ligue des champions depuis sa création en 1992, il n'a jamais pu s'extraire des poules et passer l'hiver. En 1993, 1994, 2001 et 2004, il termina même dernier de son groupe. Pis, en 1995, il fut incapable de franchir le tour préliminaire face au Ferencváros Budapest. Le départ des meilleurs joueurs pour l'étranger, la déprime générale qui s'est abattue sur le football belge au lendemain de la Coupe du monde 1994 et une puissance financière désormais relative sont les principaux facteurs de cette baisse de régime.

premier «club européen». Profitant de la réglementation belge, plus laxiste que les autres, il aligna longtemps six ou sept étrangers ou assimilés, pendant que les autres clubs européens devaient se contenter de trois. Dans les années 1960, Anderlecht fit déjà figure de précurseur en inventant pour ainsi dire la défense en ligne et l'utilisation systématique du hors-jeu. Une stratégie qui ne lui apporta pas la consécration.

Anderson da Silva

Sonny

né à Goiátuba (Brésil), 1970

Attaquant

Palmarès Championnat de France 1997 (AS Monaco), 2002, 2003 (Ol. lyonnais) ; **Championnat d'Espagne** 1998, 1999 (FC Barcelone) ; **Coupe du Roi** 1998 (FC Barcelone) ; **Coupe de la Ligue** 2001 (Ol. lyonnais).

Distinctions Meilleur buteur du Championnat de Suisse 1993 (Servette

Genève) ; **meilleur buteur du Championnat de France** 1996 (AS Monaco), 2000, 2001 (Ol. lyonnais)

Attaquant vif et spectaculaire, Sonny Anderson (1,81 m, 72 kg) a durant toute sa carrière eu le don de répondre toujours présent dans les grands rendez-vous. Sa fougue et sa combativité lui ont permis de s'imposer partout en Europe, d'abord en Suisse avec le Servette Genève (1992-1993), en France avec l'Olympique de Marseille (1993-1994) et Monaco (1994-1997) puis enfin en Espagne avec le FC Barcelone (1997-1999).

Mais sa plus belle expérience reste celle de Lyon, quand le président Aulas pense à lui pour commencer le chantier d'un futur grand d'Europe. Pendant quatre saisons, il permet au club de franchir les paliers, de se faire connaître en Coupe d'Europe et même de conquérir son premier titre de champion de France. Dans le Rhône, il apprend aussi à enrichir sa palette : à son rôle de buteur, il ajoute celui de passeur et, parfois, celui de meneur de jeu. Il part en 2003 et, malgré l'ascension permanente des Gones, son fantôme rôde toujours sur la pelouse de Gerland, orpheline d'un grand avant-centre. Sonny Anderson a marqué 156 buts en L1 sur 250 matchs. Seul échec dans ce parcours bien rempli : il n'a jamais réussi à s'assurer une place au sein de la Seleção, malgré des statistiques remarquables et un état d'esprit irréprochable. Après un passage réussi d'une saison et demie à Villareal, en Espagne, il promène sa silhouette toujours aussi affûtée dans le championnat qatari où il achève sa carrière en 2006.

Andersson Gunnar

né à Arvika (Suède), 1927-1969

Attaquant

Distinctions Meilleur buteur du Championnat de France en 1952 (31 buts) et 1953 (35 buts, record de l'époque).

La vie et la carrière de ce buteur, dont tous les Marseillais qui l'ont vu à l'œuvre parlent encore avec émotion, est un vrai roman. À 20 ans, pen-

dant son service militaire en Suède, il « fit le mur » pour aller disputer un match d'essai avec une équipe danoise participant à un tournoi à Barcelone. Là, il se fit remarquer par le président de l'OM de l'époque, Louis-Bernard Dencausse, qui l'engagea aussitôt. Encore fallut-il régler les problèmes disciplinaires encourus par le « déserteur » et les tracassés administratifs dus au fait qu'il avait joué à Barcelone sous une fausse identité ! Enfin, après sept mois de démarches, il arriva à Marseille : tandis que son président l'attendait gare Saint-Charles, il arriva en voiture, « kidnappé » par un journaliste du *Provençal* ! Pendant huit années d'exploits et de frasques entremêlées, celui qu'on surnomma « Dix heures dix », du fait de sa démarche de canard, mais aussi « Monsieur 50 % » parce qu'il valait la moitié des buts de l'OM, fut l'idole de la Canebière. Il marqua 170 buts en championnat sous les couleurs marseillaises, record que ni Josip Skoblar ni Jean-Pierre Papin, ses célèbres successeurs dans l'attaque de l'OM, ne purent égaler. Hélas, les excès de toute nature finirent par prendre le dessus sur le talent. Sa fin de carrière, à Montpellier, Bordeaux et Aix-en-Provence, fut une longue dégringolade sportive qui en précéda une autre, tragique. Ruiné, détruit, il mourut en octobre 1969, dans une rue de Marseille, comme un misérable. Il avait 41 ans.

Angers

(Sporting Club de l'Ouest)

Club fondé en 1931

Couleurs Maillot noir et blanc, short blanc et bas noirs.



Palmarès Champion de France amateurs 1943 ; finaliste de la Coupe de France en 1957 ; 3^e de D1 en 1967 ; champion de France de D2 en 1969, 1976.

Le SCO Angers est né en 1931 de la fusion de plusieurs clubs de la cité du Roi-René, dont le Sporting Club de l'Ouest, créé en 1919 sous les auspices du Crédit de l'Ouest et qui est le

véritable père du club actuel. Dès 1932, le nouveau club angevin décroche le titre de champion de la ligue de l'Ouest. Et, en 1943, le SCO entraîné par Georges Meuris est champion de France amateurs, battant Besançon en finale à Saint-Ouen. Deux ans plus tard, menacé de relégation, le club adopte le statut professionnel et fait son entrée en division 2, où il restera jusqu'en 1956.

En 1950, l'entraîneur s'appelle Camille Cottin. Il insiste auprès de ses dirigeants pour qu'une politique de jeunes soit tentée. Ainsi reconstruit-il une équipe avec des gamins qui s'appellent Rousseau, Guhel et un certain Kopa, qui entame ainsi en Anjou une carrière magnifique avant de partir pour Reims en 1951. La montée en division 1 arrive enfin en 1956.

1957 est la grande année du SCO avec cette finale de Coupe de France jouée et perdue à Colombes contre Toulouse. C'est le prélude à une présence de onze ans en D1. En 1967, l'équipe angevine termine à la 3^e place du championnat de division 1, grâce à Bourdel, Chlosta, Dubaële, Grobarcik, Deloffre et Dogliani. Pourtant, un an plus tard, le SCO retombe en D2. Commence alors un incessant aller-retour entre les deux divisions jusqu'en 1994, où de D2 le club descend en National (1996) pour faire l'ascenseur avec la D2.

En 1969, une saison seulement après sa relégation, le SCO termine en tête du championnat de D2 après avoir marqué la bagatelle de 128 buts en 40 matchs. La belle équipe tire sa force d'un potentiel offensif remarquable, avec Poli, Guillou, Margottin, Deloffre, Dogliani, Roy, les trois derniers ayant marqué 64 buts à eux seuls, soit la moitié du nombre de buts obtenus par le SCO. En 1972-1973, le SCO européen dispute la Coupe de l'UEFA, étant éliminé par le Dynamo Berlin. Mais l'ascenseur ne va pas s'arrêter là : en 1975, nouvelle descente suivie comme précédemment d'une remontée immédiate en 1976, avec de nouveau un titre de champion de division 2 sous la direction d'Aimé Mignot. En 1977, retour en division 2, et bien entendu remontée en 1978. En 1981, après trois ans d'inquiétude, c'est de nouveau la descente au purgatoire, qui, cette

fois-ci, va durer douze ans. Jusqu'en 1993, où la première place du groupe B propulse le SCO chez les grands... pour une seule saison. Car, en 1994, le club angevin retombe bien bas, perdant même sa place en D2 à l'issue de la saison 1995-1996. Purgatoire long de quatre ans puisque l'équipe remonte en D2 à l'issue de la saison 1999-2000.

Un séjour très court car le club traverse une phase de turbulences en 2004 (quatre entraîneurs en une saison) que seul un 32^e de finale en Coupe de France remporté aux dépens de Marseille au Stade-Vélodrome en 2005 sort d'une léthargie inquiétante. En 2007, le SCO retrouve enfin sa place en Ligue 2.

Angleterre

Couleurs Maillot blanc, short bleu, bas blanc.



Palmarès

1 Coupe du monde (1966), 2 titres olympiques (1900, tournoi non officiel ; 1908 ; 1912 sous le nom de Grande-Bretagne), **2 Championnats d'Europe des moins de 21 ans** (1982, 1984), **9 Championnats d'Europe juniors** (1948, 1963, 1964, 1971, 1972, 1973, 1975, 1980, 1993).

12 Coupes C1 des champions (Manchester United 1968, 1999, 2008 ; Liverpool 1977, 1978, 1981, 1984, 2005 ; Nottingham Forest 1979, 1980 ; Aston Villa 1982 ; Chelsea 2012).

8 Coupes C2 des coupes (Tottenham 1963 ; West Ham 1965 ; Manchester City 1970 ; Chelsea 1971, 1998 ; Everton 1985 ; Manchester United 1991 ; Arsenal 1994).

10 Coupes C3 de l'UEFA (Leeds 1968, 1971 ; Newcastle 1969 ; Arsenal 1970 ; Tottenham 1972, 1984 ; Liverpool 1973, 1976, 2001 ; Ipswich 1981 ; Chelsea 2013).

7 Super-Coupes d'Europe (Liverpool 1977, 2001, 2005 ; Nottingham Forest 1979 ; Aston Villa 1982 ; Manchester United 1991 ; Chelsea 1998) ; **1 Coupe inter-continentale** Manchester United 1999 ;



Le football fait partie de la culture populaire anglaise comme la musique pop. Elton John en est la preuve. Le chanteur n'a pas hésité à investir dans le club de Watford.

5 Ballons d'or : Stanley Matthews (1956), Bobby Charlton (1966), Kevin Keegan (1978, 1979), Michael Owen (2001).

Le pays qui a donné le football au monde entier ne l'a que rarement dominé. Hormis la Coupe du monde 1966, qu'elle organisa et remporta, l'Angleterre n'a jamais réussi au niveau de son équipe nationale à se dresser un bilan digne de sa réputation. Longtemps, d'ailleurs, l'Angleterre a snobé le monde entier, ne participant aux grand-messes qu'à reculons. Il faudra d'ailleurs attendre 1950 pour voir l'Angleterre enfin participer à une phase finale de Coupe du monde. Avec à la clef une humiliante défaite 0-1 subie devant les États-Unis.

En Europe, le bilan n'est guère plus brillant, puisque jamais les Anglais n'ont réussi à atteindre la finale du Championnat d'Europe des nations. Certes, il s'en est fallu de peu lors de l'édition 1996 : ce n'est qu'en demi-finale et aux tirs au but que l'Allemagne a éliminé l'Angleterre. C'était à Wembley.

Le paradoxe est d'autant plus saisissant que les clubs anglais ont longtemps brillé en Coupe d'Europe. Entre 1963 et 2013, ils ont enlevé trente trophées majeurs

Les records

Plus large victoire 15-0, 1906, contre la France à l'extérieur.

Plus large défaite 1-7, 1954, contre la Hongrie à l'extérieur.

Record de sélections 125, Peter Shilton

Meilleur buteur 49 buts, Bobby Charlton.

Le but fantôme du Mondial 1966

On joue depuis cent minutes très exactement. Les Allemands, juste avant la fin du temps réglementaire, ont égalisé (2-2). La prolongation est haletante. Alan Ball centre alors pour Geoff Hurst, dont la reprise heurte la barre transversale pour retomber sur la ligne de but et finalement ressortir. L'arbitre suisse, M. Dienst, hésite, mais son juge de touche, le Russe Bakhranov, estime lui que le ballon a franchi la ligne. Malgré les protestations allemandes, le but est validé. Un quatrième sera marqué quelques minutes plus tard encore par Hurst. L'Angleterre a gagné. Mille fois les images du troisième but anglais ont été disséquées et mille fois le doute n'a pu être dissipé. Des chercheurs, à l'aide de matériel sophistiqué, ont apporté leur réponse. Il n'y avait pas but. Quarante années plus tard, la polémique continue...

(12 C1, 8 C2, 10 C3). Et, s'il n'y avait eu le drame du Heysel, en mai 1985, qui allait faire trente-neuf morts et priver les clubs anglais de compétitions européennes pendant cinq longues saisons, cette domination se serait sans doute prolongée jusqu'à l'aube des années 1990.

Dès son retour sur la scène européenne, le football anglais a eu du mal à soutenir la comparaison avec les grands clubs continentaux. Mais depuis 1999, avec la victoire de Manchester United en Ligue des champions, suivie par celle de Liverpool en 2005 ainsi que les potentialités de Chelsea, le football anglais s'est réinstallé en haut de l'élite européenne, sans oublier Arsenal.

L'humiliation de Wembley. Quant à l'équipe nationale, elle n'a jamais constitué une priorité outre-Manche. La puissance des clubs, qu'ils soient issus du Nord industriel ou de Londres, a toujours bridé l'influence des sélectionneurs nationaux et des instances fédérales. Pourtant, jusqu'à un triste soir de novembre 1953, jamais les Anglais n'avaient connu la défaite sur leur terre. Depuis 1872, tous les adver-

saires non insulaires de l'Angleterre s'étaient cassé les dents. C'est alors que vint la fameuse équipe de Hongrie avec Puskas à sa tête. Ce jour-là, à Wembley, l'Angleterre allait sombrer. Battue 6-3. Ce mercredi 25 novembre 1953 restera à jamais marqué d'une pierre noire.

Il faudra que l'Angleterre obtienne l'organisation de la Coupe du monde, en 1966, pour qu'enfin le microcosme du football accorde sa priorité à l'équipe nationale. Cette année-là, l'Angleterre finira par battre l'Allemagne en finale, 4-2 après prolongation. Une victoire contestée (voir encadré) et qui n'a pas fini de soulever des polémiques.

Depuis ce fait de gloire, l'Angleterre est revenue à plus de modestie. En 1970, elle est battue par l'Allemagne, qui prend sa revanche en quart de finale (3-2 a.p.). En 1974, 1978 et 1994, elle ne se qualifie pas. Le Mondial de 1982 ne marquera pas les mémoires avec une élimination au second tour, alors qu'en 1986 les Anglais sont injustement sortis en quart de finale par l'Argentine, à la suite d'un but de la main signé Maradona (2-1). En 1990, le parcours des Anglais est chaotique. Mais la chance est avec eux. On pense notamment aux matchs face à la Belgique (1-0 a.p.) et au Cameroun (3-2 a.p.). En demi-finale, malheureusement pour les Anglais, c'est l'Allemagne qui voit le sort lui sourire, et c'est aux tirs au but que l'Angleterre laisse échapper son billet pour la finale (1-1 a.p., 4 t.a.b. à 3).

Avec Glenn Hoddle, puis surtout Kevin Keegan (1998), l'Angleterre s'est engagée dans une voie nouvelle. Désormais, on insiste sur la préparation physique, le travail tactique, et on tient compte des spécificités de l'adversaire. Avec en outre l'arrivée massive dans le championnat de joueurs étrangers, l'Angleterre se voit contrainte d'oublier son arrogance et doit abandonner son culte de la différence. La révolution est en marche. Mais les résultats se font encore attendre : en 1998, l'Angleterre est sortie en huitième de finale par l'Argentine. Au cours de l'Euro 2000, elle est barrée dès le premier tour par le Portugal et la Roumanie ; en 2004, elle est sortie par le Portugal en quart de finale. Lors de la Coupe du monde 2002,

le onze de la Rose dirigé par le tacticien suédois Sven-Göran Eriksson s'extirpe du «groupe de la mort», mais cède devant le Brésil (1-2) en quart de finale. En 2006, après avoir terminé en tête de son groupe et éliminé en huitième de finale l'Équateur, son duel avec le Portugal s'achève de manière dramatique à 10 (expulsion de Wayne Rooney) et aux tirs au but avec les échecs de Lampard et de Gerrard. Le calvaire ne s'arrête pas là pour la sélection anglaise : battue sèchement (2-3) par la Croatie à Wembley, elle ne se qualifie pas pour l'Euro 2008. Le nouvel entraîneur Fabio Capello, s'il parvient à qualifier les « trois lions » pour le Mondial en Afrique du Sud, ne peut empêcher un cuisant 4-1 face à l'Allemagne en huitième de finale. C'est à Roy Hodgson qu'il appartient, depuis 2012, de redonner du lustre à la sélection anglaise.

Angola

Couleurs Maillot
rouge, short noir,
bas rouge.



A peine sortie de vingt-sept années de guerre civile, l'Angola a disputé sa première phase finale de Coupe du monde en Allemagne. L'instigateur de cette performance est le capitaine et buteur Fabrice Akwa, meilleur buteur sous le maillot national (32 buts en 72 capes), qui a joué au Benfica Lisbonne. Avec des joueurs évoluant, principalement, en première ou seconde division portugaise, les Palancas negras (gazelles noires) se sont qualifiées aux dépens du Nigeria, à la différence de buts. Lors de la Coupe d'Afrique des nations 2006, l'équipe a terminé 3^e de son groupe, après avoir perdu contre le Cameroun (3-1) mais gagné le match des qualifiés au Mondial contre le Togo (3-2). En Allemagne, l'Angola a terminé encore 3^e de son groupe en obtenant deux matchs nuls (contre le Mexique et l'Iran). Dans la CAN 2008, elle crée la surprise en se qualifiant pour les quarts de finale après avoir défait le Sénégal, mais chute avec les honneurs contre l'Égypte.

Arabie saoudite

Couleurs Maillot, short et bas blancs à liseré vert.

Palmarès Coupe des confédérations

(1992), Coupe d'Asie des nations (1984, 1988, 1996), 4 participations à la Coupe du monde (1994, 1998, 2002, 2006).



Le football saoudien est récent (la fédération nationale ne s'est affiliée à la FIFA qu'en 1959) et est né sous l'étoile brésilienne, puisque les deux premières sélections qualifiées à la Coupe du monde étaient dirigées par Luis Felipe Scolari (1994) et Carlos Alberto Parreira (1998). Le jeu des Saoudiens est donc le plus souvent liché, mais il manque de puissance. Toutefois, le football saoudien a déjà marqué l'histoire de la Coupe du monde avec le merveilleux but de Sayyed Al-Owairan qui mit à bas les Belges en 1994. Le meilleur joueur saoudien de l'histoire, Sami Al-Jaber, a tenté de marquer lors du mondial asiatique pour sa troisième phase finale. Mais, dans une poule où se dégagent l'Allemagne et l'Eire, les Saoudiens n'ont pas inscrit de but et ont dû concéder un humiliant 8-0 à l'Allemagne. En revanche, Al-Jaber réussit un exploit en 2006 en marquant contre la Tunisie. Néanmoins cela n'évite pas à son équipe de terminer dernière de son groupe et de ne pas franchir une nouvelle fois le premier tour.

Arbitre

Sans arbitre, pas de football. Et pourtant le football est né avant lui. Dans les premières lois du jeu de la Football Association, il n'est pas fait mention d'arbitres. Il est fait confiance dans les qualités d'autodiscipline des participants. Mais, très vite, les compétitions et les enjeux vont rendre plus difficile l'«autoarbitrage». Les manquements aux règles et au fair-play se

multiplient. Dans les lois de 1886, il est ainsi spécifié qu'un arbitre doit se trouver à l'intérieur du terrain. Cela ne suffit sans doute pas puisque, deux ans plus tard, il reçoit l'appui de deux arbitres assesseurs. Ceux-ci

deviendront les juges de touche, avec leurs tâches spécifiques, en 1891.

Aujourd'hui, l'arbitrage est un grand problème dans le football, notamment dans le football de masse. Chaque semaine, des milliers de rencontres ont lieu en France, dans des conditions telles que la sécurité de l'arbitre n'est pas toujours assurée. Chaque club a pour obligation de présenter un arbitre officiel, chaque saison. Des cours ont lieu dans toutes les ligues régionales, qui visent à donner une formation de qualité à ceux qui ont la charge de veiller au bon déroulement des rencontres. Des actions de promotion cherchent à encourager l'arrivée de nouveaux arbitres. Mais, dans certaines régions, le renouvellement se fait difficilement, et ceux qui, chaque dimanche, partent sur les petits terrains de banlieue ou de campagne pour assumer cette fonction bien ingrate jouent un rôle prépondérant pour la sauvegarde de l'esprit sportif et la régularité des épreuves. Chez les arbitres aussi, il existe des vedettes. Même si l'on dit communément que le meilleur arbitre est celui qui passe inaperçu, la médiatisation du football fait de l'arbitre de haut niveau un personnage important et reconnu. Il fait partie du spectacle. Depuis la Coupe du monde de 1994, il a même été autorisé à abandonner la sévère tenue noire pour des maillots discrètement colorés ! Dans la période récente, le corps arbitral français – souvent mieux consi-

Ils ont arbitré les finales de Coupe du monde

Comme toutes les compétitions internationales, les finales de Coupe du monde sont dirigées par des arbitres de pays neutres. Les arbitres de onze pays différents ont eu cet honneur. L'Angleterre est le seul pays dont trois arbitres ont dirigé la finale. Le Brésil et la France (Capdeville en 1938 et Guigue en 1958) ont eu deux arbitres «finalistes».

1930 Uruguay-Argentine, à Montevideo : Langenus (Belgique)
1934 Italie-Tchécoslovaquie, à Rome : Eklind (Suède)
1938 Italie-Hongrie, à Colombes : Capdeville (France)
1950 Uruguay-Brésil, à Rio de Janeiro : Reader (Angleterre)
1954 RFA-Hongrie, à Berne : Ling (Angleterre)
1958 Brésil-Suède, à Stockholm : Guigue (France)
1962 Brésil-Tchécoslovaquie, à Santiago du Chili : Latyshev (URSS)
1966 Angleterre-RFA, à Londres : Dienst (Suisse)
1970 Brésil-Italie, à Mexico : Gloeckner (RDA)
1974 RFA-Pays-Bas, à Munich : Taylor (Angleterre)
1978 Argentine-Pays-Bas, à Buenos Aires : Gonella (Italie)
1982 Italie-RFA, à Madrid : Coelho (Brésil)
1986 Argentine-RFA, à Mexico : Arppi-Filho (Brésil)
1990 RFA-Argentine, à Rome : Codesal (Mexique)
1994 Brésil-Italie, à Los Angeles : Puhl (Hongrie)
1998 France-Brésil, à Saint-Denis : Belgola (Maroc)
2002 Brésil-Allemagne, à Yokohama : Collina (Italie)
2006 Italie-France, à Berlin : Elizondo (Argentine)
2010 Pays-Bas-Espagne, à Johannesburg : Webb (Angleterre)

Inspectés à chaque match

Chaque saison, un classement des arbitres est établi, qui entraîne promotions et rétrogradations dans les différentes catégories, lesquelles correspondent aux niveaux de compétition dont ils peuvent diriger les rencontres. En Ligue 1, l'arbitre est supervisé à chaque rencontre et noté de 1 à 10. Les critères retenus sont, bien entendu, l'application des lois du jeu, la compréhension du jeu, la technique spécifique d'arbitrage, l'autorité manifestée, mais aussi la condition physique. Il en est de même aux niveaux continental et mondial.



L'arbitre, un homme seul avec ses décisions, trop souvent contesté par les joueurs.

déré à l'étranger qu'en France même – a donné trois des plus prestigieux arbitres internationaux, Robert Wurtz, Michel Vautrot, Joël Quiniou et, plus récemment, Alain Sars et Éric Poulat.

Une carrière atypique. Un système de notes et d'examen permet la promotion des meilleurs arbitres. Lorsque ceux-ci arrivent à un haut niveau, leur sacerdoce devient aussi une activité physique exigeante. L'arbitre des rencontres entre professionnels doit posséder une forme physique qui lui permette de suivre le rythme des champions. C'est la raison pour laquelle la limite d'âge des arbitres a été abaissée à 45 ans. Cela pose un problème, car l'expérience de l'arbitre s'acquiert lentement et son ascension dans la hiérarchie est longue, ce qui réduit donc la durée de la « carrière » au niveau le plus haut. L'exigence est telle que l'arbitre s'entraîne physiquement comme un sportif de haute compétition. Lors des stages d'avant-saison, il passe des tests médicaux et athlétiques qui conditionnent son admission. Depuis longtemps, la perspective d'une professionnalisation du corps arbitral est évoquée. Les impératifs sont si grands, les répercussions économiques d'une erreur de jugement si considérables que cette évolution vers un corps d'arbitres de métier est désormais inéluctable. Pour permettre aux arbitres de mieux se consacrer à leur activité, les indemnités qui leur sont versées par la Ligue natio-

nale (l'organisme de gestion des championnats) ont été réévaluées. En 1998 a été adopté un statut semi-professionnel.

Ardiles Oswaldo

né à Cordoba (Argentine), 1952
Milieu de terrain

Palmarès

Coupe du monde 1978, 42 sélections en équipe nationale (8 buts) ; **Coupe d'Angleterre** 1981 (Tottenham) ; **Coupe de l'UEFA** 1984 (Tottenham).

Révélé au monde entier à l'occasion de la Coupe du monde 1978, Oswaldo Ardiles défraie alors la chronique en signant en compagnie de son compatriote Ricardo Villa un contrat avec Tottenham. À l'époque, rares sont les étrangers à tenter leur chance dans le championnat d'Angleterre. Le transfert d'Huracan, son club d'origine, aux Spurs coûtera 3 millions de francs au club londonien. Auréolé de son titre de champion du monde et de patron de l'entrejeu de la sélection argentine, Ardiles est accueilli en héros à White Hart Lane. Il a alors 26 ans. Il s'impose rapidement, jusqu'à devenir la coqueluche des fans de Tottenham. En 1981, il remporte la FA Cup au détriment de Manchester City. L'année suivante, les Spurs atteignent une fois de plus la

finale, mais « Ossie » est contraint de quitter l'Angleterre au lendemain de la demi-finale de la Cup, chassé par la guerre des Malouines, qui oppose l'Angleterre à l'Argentine. C'est donc sans lui que les Spurs réussissent le doublé. Prêté au PSG en début de saison 1982-1983, après une Coupe du monde ratée en Espagne, Ardiles traîne sa peine sur les terrains français. En janvier 1983, il revient à Tottenham et remporte la coupe de l'UEFA l'année suivante. En 1988, il est prêté à Blackburn puis aux Queen's Park Rangers. C'est le début de la fin pour « Ossie ».

En 1989, il se lance dans le métier d'entraîneur et prend en charge Swindon, puis Newcastle, West Bromwich Albion et enfin Tottenham, qui le chasse en 1994. Il « voyage » depuis de club en club sans jamais rester plus de deux ans.

Argent

L'argent a toujours été un élément important de la vie du football. Dans l'Angleterre victorienne qui voit éclore le sport naissent aussi les paris sur les résultats des matchs et les guichets à la porte des stades...

Aujourd'hui, le football est devenu une entreprise de spectacle, mais aussi l'enjeu de rudes conflits économiques, et une formidable partie de Monopoly. Dans ce jeu, les joueurs sont depuis longtemps des pions. Les meilleurs sont recherchés par les plus grands clubs et cela depuis toujours : en 1882, un industriel du coton, M. W. Suddell, voulut bâtir une grande équipe à Preston, dans le nord de l'Angleterre. Il alla chercher les meilleurs joueurs du royaume, et ceux-ci ne vinrent pas pour rien. Le professionnalisme était né avant d'être officialisé. Aujourd'hui, les joueurs, comme les stars du show-business et du cinéma, ont leurs agents, intermédiaires devenus incontournables dans les tractations entre clubs et joueurs. Conscients de la valeur de leurs « poulains » et parfaits connaisseurs du « marché », ils font monter les prix. Et les patrons des grands clubs suivent. Car posséder

L'arbitrage en question

L'arbitre est le bouc émissaire privilégié des joueurs et des médias. Une décision erronée et voilà la planète du ballon rond qui ne tourne plus rond. L'homme en noir – il a depuis quelques années revêtu des tenues plus colorées – est un élément central de toute rencontre. Son rôle a été revu, mais les erreurs restent. L'aléatoire et l'injustice ne seraient-ils pas des ingrédients inhérents au sport ?

Des hors-jeu sifflés à tort empêchant un but, des hors-jeu non sifflés amenant un but, des buts non validés, des penalties non sifflés ou accordés à tort... L'histoire du football peut se raconter comme une litanie de décisions arbitrales qui ont modifié le cours d'un match, transformant un rêve en cauchemar ou vice versa. Quarante ans après l'événement, Anglais et Allemands se redemandent toujours si le ballon avait vraiment franchi la ligne de but lors de la finale de la Coupe du monde 1966,

qui donna la victoire à l'Angleterre aux dépens de la RFA. Les Portugais s'indignent encore à l'évocation du penalty accordé, à quelques minutes de la fin de la prolongation, à la France en demi-finale de l'Euro 2000 pour une main dans la surface de réparation d'Abel Xavier, qui permit à Zidane de qualifier les Bleus pour la finale. On pourra ajouter tout récemment le but non accordé à Patrick Vieira le 18 juin 2006 à Leipzig contre la Corée du Sud, alors que le ballon avait manifestement franchi la ligne de but.



Ce qui se passe au niveau des sélections nationales se reproduit au niveau des clubs à tous les échelons. Ainsi en 2004-2005, en demi-finale de la Ligue des champions, Liverpool a éliminé sur un but non prouvé le Chelsea de Mourinho avant de s'imposer à Istanbul en finale aux dépens du Milan AC. Quant aux Milanais, en 2006, ils se demandent encore pourquoi, lors du match retour de la demi-finale de la Ligue des champions opposant dans le stade du Camp Nou le FC Barcelone au Milan AC, l'excellent arbitre allemand Markus Merk a refusé à l'attaquant milanais Andreï Chevtchenko un but pour une faute imaginaire sur Carlos Puyol, qui aurait pu conduire les deux équipes à la prolongation.

La télévision, juge suprême de l'arbitre

Avec la télévision, l'arbitre devient un des acteurs principaux d'un match. Pourtant, il ne devrait en être qu'un des vingt-trois acteurs : plus sa prestation est bonne, moins il devrait faire sentir sa présence. Un paradoxe, tant les joueurs et les entraîneurs exercent une pression constante sur ses décisions. Avec la généralisation des performances techniques des moyens de télédiffusion (ralentis, palette graphique, multiplication des angles de vue...), toutes ses décisions sont analysées dans l'instant. Montrées et remontrées, ces images sont elles-mêmes matière à des commentaires contradictoires. Un nouvel homme en noir – technologique cette fois – s'impose au jugement de l'homme solitaire et impartial que décrivent les lois du jeu, qui doit prendre ses décisions à la fois sur les faits, mais aussi dans l'esprit du jeu, tout au long d'une partie.

L'arbitre fait partie du jeu

Face à cette réalité de plus en plus contestée, les autorités internationales – l'International Board et la FIFA –, s'appuyant sur le règlement qui définit le jugement des actions et fixe les sanctions graduées selon la gravité des fautes jugées dans l'instant, défendent le statu quo actuel parce que l'arbitre fait partie du jeu et qu'à ce titre il assure le déroulement de celui-ci, erreurs comprises, au même titre que les joueurs. La minimisation des erreurs d'arbitrage s'accompagne également d'une affirmation non prouvée, comme quoi – dans le cadre d'un championnat – le poids

L'avenir de l'arbitrage en France

La Ligue française professionnelle, la Fédération française de football et la commission des arbitres de la FFF ont mis au point un contrat de progrès des arbitres destiné à revaloriser les rémunérations contre une professionnalisation accrue de la fonction (préparation technique, physique et disponibilité). De plus, des campagnes télévisées sont organisées pour stimuler le recrutement. Pour diriger tous les matchs organisés chaque semaine en France, les ligues régionales ont besoin au moins de 20 000 arbitres.

des erreurs qui ont avantagé une équipe et le poids de celles qui l'ont désavantagée s'équilibreraient comme dans le meilleur des mondes. C'est sans doute faire abstraction de la plus ou moins grande faillibilité des arbitres et de leurs subjectivités. Sans oublier que les arbitres ont pu être rattrapés par l'appât du gain et des bonnes affaires, comme l'ont fait apparaître en 2006 deux scandales qui ont touché le corps arbitral en Allemagne (affaire Hoyzer) et en Italie (affaire Moggi).

L'introduction de la vidéo pose problème

Avec la mondialisation du football, la portée économique des décisions arbitrales (désormais un résultat négatif se mesure en pertes financières pour le club et non pas seulement par une ligne de moins dans le palmarès) est de plus en plus mise en avant par les propriétaires des clubs professionnels. Ces derniers s'appuient sur l'exemple de ce qu'offrent d'autres sports, tels que le rugby, pour que le recours à la vidéo soit introduit dans les lois du jeu. Mais, de leur côté, l'International Board et la FIFA invoquent pour en refuser l'emploi le principe de l'universalité des règles du football : les mêmes règles doivent régir le jeu en quelque lieu de la planète et à quelque niveau que ce soit. On voit mal des équipements vidéo équiper tous les terrains de football de la planète ! Pour d'autres, le recours à la vidéo contribuerait à hacher le jeu et à affaiblir la portée du spectacle.

Une introduction progressive

Ils sont nombreux (les arbitres en tête !) à exiger l'aide de la vidéo dans l'arbitrage des rencontres, et les dernières réticences – notamment celles de Michel Platini, président de l'UEFA – devraient être levées dans les années à venir. La FIFA a en effet choisi de tester un système vidéo à l'occasion de la Coupe des Confédérations en 2013 et du Mondial 2014. Mais il s'agit seulement de vérifier que le ballon a bien franchi la ligne de but...

Carton rouge, la sanction la plus pénalisante pour une équipe puisqu'elle la prive d'un joueur pour le reste de la partie. Le carton rouge est brandi à la suite d'une pénalité (comme ci-contre lors du match Italie-États-Unis, lors de la dernière Coupe du monde) ou à la suite de deux cartons jaunes dans le même match.

dans son équipe de grands noms, c'est, en dehors des résultats espérés sur le terrain, un moyen d'attirer les sponsors, de bien vendre l'image du club (Éric Cantona avait réclamé sans succès à son ancien club, Manchester United, 7,5 millions de francs de royalties sur la vente des produits dérivés portant son image) auprès du public et de son intermédiaire privilégié, la télévision. Celle-ci, depuis qu'elle s'est rendu compte du formidable pouvoir attractif du football sur le public, et donc sur les annonceurs, s'est emparée de ce sport et en est devenue le principal bailleur de fonds.

Une contradiction permanente.

Cette place toujours plus grande de l'argent présente comme risque majeur une réelle menace sur l'équilibre entre intérêts sportif et économique. On s'en rend très nettement compte dans le décalage existant entre les objectifs sportifs des entraîneurs et les impératifs financiers de leurs présidents. Dans la majorité des cas, ces derniers l'emportent et les entraîneurs doivent gérer, sur le terrain, des situations sportives qui leur échappent parce que biaisées par les enjeux économiques.



Bernard Tapie, suivant les traces de l'industriel Jean-Luc Lagardère, et après avoir connu un succès dans le cyclisme, a symbolisé le mariage parfois sulfureux entre le football et l'argent. Avec, en prime, le succès de l'Olympique de Marseille.

À l'autre bout de la hiérarchie du football, le rapport à l'argent, bien que radicalement différent, n'est pas plus facile. Les tout petits clubs éprouvent des difficultés de plus en plus grandes à survivre, notamment dans des périodes de crise où les bienfaites subventions des collectivités locales ont tendance à se tarir. Entre opulence et misère, entre star-system et système D, entre lumière médiatique et ombre indifférente de l'anonymat, les relations du football et de l'argent sont caractéristiques de notre époque.

Argentine

Couleurs Maillot bleu et blanc à rayures, short noir et bas blancs.



Palmarès 2 victoires en Coupe du monde (1978, 1986), 14 victoires en Copa America (1921, 1925, 1927, 1929, 1937, 1941, 1945, 1946, 1947, 1955, 1957, 1958, 1991, 1993), 3 victoires en Championnat du monde juniors (1979, 1995, 1997) ; 17 victoires en Copa Libertadores (Racing Avellaneda 1967 ; Estudiantes 1968, 1969, 1970 ; Independiente, 1972, 1973, 1974, 1975, 1984 ; Boca Juniors, 1977, 1978, 2000, 2003 ; Argentinos Juniors 1985 ; River Plate, 1986, 1996 ; Velez Sarsfield, 1994), 9 victoires en Coupe intercontinentale (Racing Avellaneda 1967 ; Estudiantes, 1968 ; Independiente 1973, 1984 ; Boca Juniors, 1977, 2000, 2003 ; River Plate, 1986 ; Velez Sarsfield, 1994) ; 5 Ballons d'or sud-américains : Kempes (1978), Maradona (1979, 1980, 1986), Ruggieri (1991) ; 7 Ballons d'or européens : Di Stefano (naturalisé espagnol, 1957, 1959), Sivori (naturalisé italien, 1961), Messi (2009, 2010, 2011, 2012). Recordman des sélections : Diego Simeone, 104 sélections.

I l y a depuis le début du siècle, dans ce pays d'Amérique du Sud, une grande tradition de football, qui tarda pourtant à s'exprimer au plus

haut niveau de la compétition. Bien sûr, l'Argentine, dans les années 1920, rivalisait avec son petit voisin uruguayen pour le titre de meilleure équipe mondiale. Aux jeux Olympiques de 1924 et de 1928, comme en finale de la première Coupe du monde en 1930, la fierté argentine dut accepter la supériorité uruguayenne. Mais une longue politique d'isolement international (l'Argentine déclara forfait aux Coupes du monde de 1938, 1950 et 1954) et une notable infériorité économique mirent un frein à une expansion qui aurait dû concrétiser l'exceptionnelle valeur des joueurs argentins et la passion qui entoure ses grands clubs. Ainsi le mythique club de Buenos Aires, River Plate, posséda dans les années 1940 une somptueuse attaque (Labruna, Pedernera, Loustau, Di Stefano), mais tous ces grands joueurs s'expatrièrent vers les riches clubs colombiens et européens. Ce fut le cas de deux des plus grands joueurs de l'histoire, Alfredo Di Stefano, maître à jouer du Real Madrid, et Omar Sivori, artiste immense de la Juventus Turin.

Pendant de nombreuses années, le football argentin fut caractérisé à la fois par le superbe talent de ses joueurs, mais aussi, hélas, par leur extrême dureté, qui laissa une impression pénible à la Coupe du monde de 1966 ainsi que lors de plusieurs finales de Coupe intercontinentale des clubs. S'ajoutait à cela une certaine lenteur dans le jeu qui contrastait avec les formidables progrès athlétiques du football dans le monde entier.

Un des grands de la planète foot.

Il fallut attendre 1978 et l'organisation de la Coupe du monde en Argentine pour que cela change. Pendant que de nombreuses organisations manifestaient pour le boycott du pays, alors aux mains du général Videla, l'entraîneur Luis Cesar Menotti bâtissait une équipe qui, dans une ambiance parfois insoutenable de passion, devint enfin championne du monde face aux Pays-Bas. Depuis 1978, l'équipe d'Argentine fait toujours partie des favoris mondiaux. Elle remporta un deuxième titre en 1986 au Mexique, sous la conduite du génial Maradona, puis s'inclina en finale



L'Argentine de la junte militaire remet la coupe du monde à son équipe.

en 1990 contre sa victime de 1986, l'Allemagne. En 1998, elle fut battue en quart de finale par les Pays-Bas. La sélection bleu et blanc a survolé les éliminatoires de la Coupe du monde 2002

Les Argentins de France

Parmi les très nombreux joueurs argentins ayant fait carrière en France (entre autres Guillermo Stabile, meilleur buteur de la première Coupe du monde en 1930, Ruben Bravo, Alberto Muro, Delio Onnis, meilleur buteur de tous les temps en France, Carlos Bianchi, Oswaldo Piazza, Angel Marcos, Ugo Bargas, Alberto Tarantini, Hector Yazalde, Oswaldo Ardiles, Jorge Burruchaga, Beto Marcico, et plus récemment Gallardo), certains sont venus à la fin des années 1950, à une époque où les frontières du football étaient fermées en France, en profitant d'origines françaises qui leur permirent de se faire rapidement naturaliser. Citons Hector Maison, Hector De Bourgoing, Nestor Combin, Angel Rambert. Ces trois derniers portèrent même le maillot de l'équipe de France. Combin et De Bourgoing participèrent, pour la France, à la Coupe du monde de 1966. Sans oublier le plus récent d'entre eux : David Trezeguet, auteur du but en or donnant la victoire à la France dans l'Euro 2000.

en remportant treize des dix-huit matchs du marathon sud-américain. Elle ne mordit la poussière qu'une seule fois au Brésil. Cofavorite avec la France du tournoi asiatique, elle comptait dans ses rangs une pléiade de joueurs de talent : les milieux de terrain Pablo Aimar (FC Valence), Marcelo Gallardo (AS Monaco), Juan Sebastian Veron (Manchester United) et surtout des attaquants exceptionnels de la trempe de Gabriel Batistuta (AS Roma), meilleur buteur argentin de tous les temps, ou Hernan Crespo (Lazio de Rome) et Javier Pedro Saviola (FC Barcelone). Placée dans le groupe de la mort au Japon, l'Argentine n'a pas franchi le premier tour. Quatre ans plus tard, sous la direction de Pekerman, on retrouve une partie des mêmes. Mêmes talents, augmentés de ceux de Maxi Gonzales, de Lionel Messi et de Carlos Tevez. Les Argentins font exploser la Serbie-et-Monténégro (6-0) et battent difficilement le Mexique en huitième de finale. En quart, contre l'Allemagne, les Argentins perdent aux tirs au but. Se sentant responsable de l'échec, Pekerman donne sa démission. Le même scénario, ou presque, se répète en 2010 en Afrique du Sud : l'Allemagne, encore elle, barre la route des demi-finales à l'Albiceleste après un cuisant 4-0 ! L'Argentine avait pourtant fait appel à un sélectionneur du nom de... Maradona.

Les grands clubs de Buenos Aires (River Plate, Boca Juniors, Independiente) demeurent toujours parmi les meilleurs clubs sud-américains, même si l'exode vers l'Europe (l'Italie et l'Espagne surtout) des fabuleux artistes argentins s'est poursuivi à un rythme soutenu ces dernières années. C'est que la terre argentine est toujours fertile, et le peuple argentin toujours aussi passionné de football.

Arsenal FC

Club anglais
Fondé en 1886



Couleurs Maillot rouge et blanc, short et bas blancs.

Palmarès international

Coupe des vainqueurs de coupe 1994 ;
Coupe des villes de foire 1970 ;

Palmarès national Championnat d'Angleterre 1931, 1933, 1934, 1935, 1938, 1948, 1953, 1971, 1989, 1991, 1998, 2002, 2004 ; Coupe d'Angleterre 1930, 1936, 1950, 1971, 1979, 1993, 1998, 2002, 2003, 2005 ; Coupe de la League 1987, 1993 ; Charity Shield 2004.

Fondé en 1886 sous le nom de Dial Square FC, le club ne prend son nom actuel d'Arsenal qu'en 1913 après s'être installé du côté de Highbury. Depuis son accession parmi l'élite en 1919, Arsenal est le club anglais qui possède la plus longue présence ininterrompue en Premier League. Dominateur dans les années 1930, sous la houlette de Henry Chapman, le club londonien n'arrive toutefois pas à susciter un enthousiasme égal à celui de Manchester United, son grand rival, dans le cœur des Anglais. Ce n'est que bien plus tard, après un travail de longue haleine mené par les managers Bertie Mee (1966-1979) et George Graham (1986-1995), que les Gunners sortent de l'ombre. Le technicien français Arsène Wenger est appelé en 1996 pour maintenir le plus longtemps possible le club londonien sur la vague du succès. En recrutant notamment Gilles Grimandi, Rémi Garde et Emmanuel Petit,

Arsenal devient un club de Frenchies, une caractéristique confirmée par l'arrivée d'une seconde génération comprenant Nicolas Anelka, Patrick Vieira – qui devient le capitaine de l'équipe –, Robert Pirès et Thierry Henry, le nouveau meilleur buteur du club avec 214 buts, à la fin de la saison 2005-2006.

La philosophie d'Arsène Wenger.

Les valeurs auxquelles est attaché Arsène Wenger sont éloignées de la mondialisation à outrance. Se refusant au transfert de stars, celui-ci mise sur les jeunes pousses. Leur progression, au contact de joueurs plus expérimentés comme Dennis Bergkamp, s'avère rapide, qu'ils soient espagnols, comme Fabregas ou Reyes, français comme Flamini ou bien ivoiriens comme Kolo Touré. La recette marche : les Gunners deviennent les Invincibles en restant invaincus pendant 49 rencontres de suite, entre mai 2003 et octobre 2004.

Les deux saisons suivantes, Arsenal subit la domination de Chelsea, et 2006 restera comme une année contrastée : alors que le club boucle sa pire saison en Championnat sous l'ère Wenger (4^e à 24 points de Chelsea), il a enfin réussi à disputer la finale de la Ligue des champions (défaite 2-1 devant Barcelone). Après avoir arraché la dernière place qualificative pour la C1 la saison suivante, lors du dernier match joué à Highbury, Arsenal a perdu Thierry Henry parti au Barça. Mais l'arrivée du talentueux milieu de terrain tchèque Tomas Rosicky, en provenance de la Bundesliga, pour remplacer Dennis Bergkamp et la fougue du Togolais Adeniyi Adebayor montre qu'Arsenal a toujours de l'ambition. Dans son tout nouveau stade qui a coûté 357 millions de livres, l'Emirates Stadium, inauguré en août 2006 avec le jubilé de Bergkamp, Arsenal ouvre un nouveau chapitre de son histoire.

Un chapitre cependant beaucoup moins glorieux que les Gunners auraient pu l'espérer. L'arrivée de Van Persie ne suffit pas à pallier le départ de Thierry Henry, et celle de Fabregas ne jule pas le mauvais sort. Arsenal manque de munitions et marque le pas en championnat. Une demi-finale en Ligue des champions en 2009 sera la seule satisfaction de ces dernières années.

Asie

Si l'on note que le continent asiatique abrite plus de la moitié de la population mondiale, on doit admettre qu'il n'a joué jusque-là qu'un rôle mineur dans le football. Dans certains pays, la passion pour le ballon rond est pourtant aussi grande qu'ailleurs, et l'AFC (Asian Football Confederation, forte aujourd'hui de près de 50 pays membres, auxquels s'est jointe l'Australie, qui ne souhaitait plus concourir dans la zone Pacifique) a mis sur pied une multitude de compétitions internationales. En revanche, les deux géants que sont la Chine et l'Inde ont beau « peser » plus de 2 milliards d'habitants, le football professionnel n'y est encore qu'à ses balbutiements. Le premier match international organisé sur le sol asiatique date pourtant de 1913. Il opposa les Philippines à la Chine, à Manille. L'Inde possède une fédération depuis 1937, et la ville de Calcutta a eu son propre Championnat dès 1898, avant que la plupart des pays européens y aient songé. Longtemps, le football asiatique fut l'affaire des immigrants et des colons européens. La population locale n'y était guère sensible. C'est seulement au lendemain de la Seconde Guerre mondiale que le football a pris son essor. Mais il se heurte alors à la concurrence d'autres sports beaucoup plus populaires, tels le cricket, le base-ball ou le hockey sur gazon. L'influence américaine y fut telle que le base-ball est de très loin le sport le plus apprécié par les Japonais, les Coréens ou les Philippines. En 1951, le football parvient enfin à se faire une petite place au soleil lors des premiers jeux Asiatiques, organisés en Inde. Trois ans plus tard, l'AFC voit le jour, la même année que l'UEFA. Dès 1956, elle lance la Coupe d'Asie, réservée aux équipes nationales. Principe : des groupes éliminatoires par zones géographiques et une phase finale dans un pays donné. Les professionnels n'étant pas assez nombreux, les amateurs y sont admis. Avec la Coupe d'Asie tous les quatre ans, en alternance avec les jeux Asiatiques, le continent dispose dès lors d'une épreuve d'envergure tous les deux ans.



Depuis, l'Asie s'est mise à la page des autres continents en créant une floraison de compétitions. Entre la Coupe du Golfe, les jeux de l'Asie du Sud-Est, les jeux de l'Asie de l'Est, chaque région a son épreuve. Sans parler de la Coupe d'Asie des champions qui a démarré en 1967, et de la Coupe d'Asie des vainqueurs de coupe, dont l'édition inaugurale a eu lieu en 1990. Sur le plan économique, l'Asie est un continent en plein développement. Et le football en profite. Le Championnat professionnel du Japon (J-League), relancé en 1992 avec l'appui des grandes com-

1966 : le coup d'éclat de la Corée du Nord

Jusqu'en 2002, une seule équipe d'Asie avait joué un rôle majeur en Coupe du monde : celle de Corée du Nord. C'est en 1966, lors de la Coupe du monde organisée en Angleterre. Dans le groupe 4, la Corée du Nord paraît vouée à un rôle de figurant face à l'URSS, au Chili et à l'Italie. Mais, si elle s'incline nettement devant l'URSS (0-3) lors de son premier match, elle accroche ensuite le Chili (1-1) en égalisant à deux minutes de la fin par Pak Seung-jin. Le meilleur est cependant à venir. À Middlesbrough, pour le troisième match, l'Italie, grande nation du football emmenée par Sandro Mazzola, prend les Coréens de haut. Ces derniers jouent sans complexe, jettent toutes leurs forces dans la bataille et l'emportent 1-0 grâce à Pak Doo-ik. L'Italie est éliminée. Dans ses rangs, c'est la consternation, dans le monde entier, c'est la stupéfaction. En quart de finale, à Liverpool, les Nord-Coréens sont déchainés. Au bout de 24 minutes, ils mènent 3-0 contre le Portugal (buts de Pak Seung-zin, Li Dong-woon, Yang Sung-kook). Mais le génial Eusebio renverse la tendance en marquant quatre des cinq buts de son équipe, dont deux sur penalty. Battus 5-3, les Nord-Coréens quittent le terrain en saluant la foule. Depuis, on ne les a jamais revus en phase finale... Personne, pourtant, ne les a oubliés.

pagnies du pays et à grands renforts de stars étrangères, a connu un véritable boom avant de marquer le pas. La Corée du Sud, elle aussi, a réussi à bâtir un Championnat professionnel de bon niveau. Candidats tous deux à l'organisation de la Coupe du monde 2002, le Japon et la Corée du Sud ont été longtemps au coude-à-coude avant que la FIFA ne décide, en mai 1996, d'attribuer l'épreuve conjointement aux deux pays. En accueillant la première Coupe du monde du *xxi*^e siècle, l'Asie a réalisé un énorme exploit : convertir deux pays au ballon rond, construire des stades magnifiques... et qualifier les équipes coorganisatrices pour les huitièmes de finale ! En acceptant de confier l'organisation du tournoi mondial à deux pays rivaux et au poids économique inégal, la FIFA a pris de grands risques politiques et économiques, un pari qui s'est révélé payant. Bien que touchés par la crise économique (surtout la Corée du Sud), les deux pays ont fait admirer leur savoir-faire technologique en bâtissant vingt enceintes toutes aussi spectaculaires les unes que les autres. L'accueil des joueurs, rôdé durant la Coupe des confédérations 2001, fut exceptionnel. La prestation des deux pays organisateurs a donc époustoufflé les observateurs. Quant au football pratiqué tant par les Coréens (4^{es} de l'épreuve) que les Japonais (huitièmes de finaliste), il a enchanté spectateurs et

télespectateurs. Fondé sur une condition physique irréprochable et sur un jeu de passes courtes, le jeu asiatique a fortement gêné les équipes européennes, latines en particulier. En 2006, l'Asie, représentée par l'Arabie saoudite, la Corée du Sud, le Japon et l'Iran, a remporté un seul match (la Corée du Sud aux dépens du Togo) et fait quatre fois match nul. L'apprentissage est long, mais la mondialisation du football est en route.

Attaquant

Très tôt, dans l'histoire du football, les équipes furent composées de joueurs ayant un rôle spécifique. Les attaquants (*forwards* en anglais) étaient plus spécialement chargés de porter le danger vers le camp adverse. Dès la fin du *xix*^e siècle, on trouvait parmi eux un attaquant jouant dans l'axe, l'avant-centre, et deux joueurs chargés de contourner la défense adverse par les côtés, les ailiers. Ces trois vrais avants de pointe étaient appuyés par deux autres joueurs offensifs, situés plus en retrait, les « intérieurs » ou « inters ». L'évolution des systèmes de jeu alla sans cesse vers un renforcement de la défense et du milieu de terrain, au détriment des attaquants. Le seul renversement de

tendance, très momentané, eut lieu à la fin des années 1950, quand le Brésil imposa le 4-2-4 dans lequel deux attaquants (Vava et Pelé) étaient associés dans l'axe. Par la suite, l'évolution se poursuivit jusqu'aux systèmes actuels dans lesquels, le plus souvent, on ne trouve que deux attaquants. Il s'agit soit d'un avant-centre et d'un ailier, soit, plus fréquemment, d'un attaquant de l'axe, seul en pointe, associé à un deuxième avant, plus mobile, jouant juste derrière lui. Longtemps, le poste d'attaquant – et tout particulièrement d'avant-centre – a été celui dont tous les enfants rêvaient. Ils se voyaient tous à la place de Just Fontaine, le grand buteur numéro 9 du football français. Aujourd'hui, le rôle est beaucoup plus ingrat à tenir. Il exige énormément d'abnégation et de courage, pour un joueur qui évolue sans cesse en infériorité numérique. Malgré le petit nombre de ballons qu'il touche, il doit les transformer en buts. Le grand attaquant est, forcément, une denrée très rare, et donc très chère, à l'instar du Brésilien Ronaldo ou de l'Argentin Batistuta.

Aubour Marcel né à Saint-Tropez (Var), 1940 Gardien de but

Palmarès 20 sélections en équipe de France ; **Coupe de France** 1964 (Lyon), 1971 (Rennes).

Fils de parents hôteliers à Saint-Tropez, il débute tardivement dans le football professionnel comme gardien de but de l'Olympique lyonnais en 1962. Avec ce club, il joue et perd sa première finale de Coupe de France l'année suivante contre Monaco, avant de remporter sa deuxième finale contre Bordeaux en 1964. La même année, il entre en équipe de France contre le Luxembourg et va disputer 20 matches internationaux jusqu'en 1968, participant en particulier à la Coupe du monde 1966 en Angleterre. Après un passage à Nice, il poursuit sa carrière au Stade Rennais avec lequel il gagne une deuxième fois la Coupe de France en 1971



Meneur du Stade de Reims, le n°7 français Raymond Kopa a personifié en France le jeu d'attaque. Dribbleur, buteur, organisateur, il possédait tous les gestes techniques de l'attaquant.

contre Lyon, son ancien club. Sa décontraction naturelle s'exprime aussi bien sur le terrain, où il se signale par son culot, son coup d'œil, ses réflexes, sa détente, que dans la vie, où il est un joyeux drille et un animateur d'équipe hors pair. Anecdote significative : au cours de la finale de Coupe 1971 Rennes-Lyon, pendant un arrêt de jeu, il se met à jouer à la pétanque avec des artichauts qui ont été lancés sur la pelouse par les supporters rennais et qui traînent derrière son but. Il finit sa carrière au Stade de Reims avant de se retirer dans son Var natal.

Aulas Jean-Michel

né à L'Arbresle (Rhône), 1949
Dirigeant

Président de l'Olympique lyonnais depuis 1987, Jean-Michel Aulas est actuellement le dirigeant le plus influent du football français. La réussite de son club, sextuple champion de France (de 2002 à 2007), doit beaucoup à son ambition et à sa rigueur. Reprenant le club alors englué dans le ventre mou de la division 2, il en assainit rapidement les finances. Dix ans plus tard, Lyon fait connaissance avec l'ambiance surchauffée de la Ligue des champions. Tout juste adoubi par le G14, le groupement des clubs européens les plus riches, il décide de faire de l'OL le plus grand club hexagonal. Après avoir installé les Gones dans le haut du tableau (8^e en 1997, 6^e en 1998, 3^e en 1999 et 2000, 2^e en 2001), il atteint son premier objectif en 2002 avec un premier titre de champion de France, acquis d'extrême justesse contre Lens lors de la dernière journée. Il engage alors les meilleurs entraîneurs du moment (Paul Le Guen, Gérard Houllier puis Alain Perrin) pour concrétiser son second objectif : remporter la Ligue des champions. En 2005 et en 2006, l'aventure s'est arrêtée au stade des quarts de finale, mais l'homme est persévérant. et s'en donne les moyens : en 2007, l'OL est le premier club français introduit en bourse.

Australie

Couleurs Maillot vert à parements jaunes, short vert et bas verts.



L'Australie a disputé sa seconde Coupe du monde, en Allemagne, trente-deux ans après la première, organisée dans le même pays. Entraînés par le Néerlandais Guus Hiddink, les Socceroos s'appuient sur l'expérience européenne de la totalité de son effectif (un seul joueur évolue en Australie), comme les attaquants de la Premier League Harry Kewell (Liverpool) et Mark Viduka (Middlesbrough), deux des piliers de la sélection. Vainqueur à quatre reprises de la Coupe d'Océanie, sans véritable concurrent dans les phases de qualification, l'Australie a souvent échoué lors des barrages, disputés face à des équipes européennes ou sud-américaines. La FIFA a, depuis le 1^{er} janvier 2006, autorisé la Football Federation Australia Limited à rejoindre la confédération asiatique. En Allemagne, l'Australie a fait un remarquable parcours, achevé en huitième de finale face à l'Italie : défaite 1-0 à la suite d'un penalty très généreux accordé par l'arbitre aux Transalpins dans le temps additionnel.

Auxerre (AJ)

Club fondé en 1905

Couleurs Maillot blanc à parements bleus, short blanc, bas blancs.



Palmarès international
Coupe Intertoto 1997.

Palmarès national
Championnat de France 1996; Coupe de France 1994, 1996, 2003, 2005; Championnat de D2 1980.

Si officiellement l'histoire de l'AJ Auxerre débute en 1905 par la grâce de l'abbé Ernest Deschamps, l'ère moderne de l'Association de la jeunesse

auxerroise a pour date repère le 9 avril 1961. Jusque-là, l'AJA n'est qu'une équipe de patronage qui s'est hissée fort modestement en division d'honneur. Ce 9 avril donc, un certain Guy Roux envoie une lettre de candidature au poste d'entraîneur aux dirigeants bourguignons. Comme il est le moins gourmand des prétendants, c'est lui qui décroche le poste. L'AJA vient sans le savoir de basculer vers la gloire. Qui l'amènera en 1996 à un historique doublé Coupe-Championnat et à une place en Ligue des champions.

Avec l'incontournable Guy Roux, Auxerre grimpe les échelons petit à petit. En 1970, c'est la D3. En 1974, nouveau bond en avant avec la montée en D2. Auxerre atteint ensuite la finale de la Coupe de France 1979. Toute la France découvre alors l'AJA et s'amarre de ce club atypique et du personnage de paysan roublard que se façonne avec délectation Guy Roux. En finale,

Le doublé historique

Guy Roux est un conservateur. Il a depuis son arrivée prôné le 4-3-3, persuadé de pouvoir un jour gagner quelque chose avec ce schéma tactique pourtant si décrié. Mission doublement accomplie au crépuscule de la saison 1995-1996 après l'apéritif de la Coupe de France 1994. Si le premier trophée de ce doublé décroché en 1996 sera la Coupe de France grâce à une victoire difficile devant le petit poucet de N1 Nîmes (2-1), chacun guette depuis de longues semaines la course-poursuite entamée par les Bourguignons face à une équipe parisienne à la dérive. À la 22^e journée, Auxerre pointe pourtant à dix longueurs du PSG de Luis Fernandez. Onze journées plus tard, Auxerre est passé devant d'un petit point. À l'issue de la 37^e journée, à Guingamp, l'AJA se contente d'un nul (1-1) pour décrocher son premier titre de champion. Le président de l'AJA, Jean-Claude Hamel, lâche alors : « Un sportif dit toujours qu'il fera mieux la prochaine fois. Mais nous, comment ferons-nous pour faire mieux ? Une histoire de trente-cinq ans comme la nôtre, ça n'arrivera plus. »



Guy Roux ou la passion du football chevillée au corps. Après trente-huit ans de service et une année sabbatique, il mène l'AJ Auxerre à l'orée de l'Europe en 2002.

Nantes bat l'AJA 4-1. L'année suivante, en 1980, sera celle de tous les bonheurs avec la montée en D1 conquise au goal-average au détriment d'Avignon. En deux semaines, l'AJA adopte le statut professionnel. Dès lors plus rien n'arrêtera sa progression. D'autant que le centre de formation du club est sans conteste le meilleur de France avec celui de Nantes. Les Cantona, Ferreri et autres Boli savent à qui ils doivent leur carrière. Régulièrement, l'AJA accède à l'Europe via la Coupe de l'UEFA. À ce niveau, les Bourguignons se contentent d'apprendre. Sur le marché des transferts, Auxerre vend cher ses produits maison et achète à un bien meilleur tarif des joueurs à relancer (Roche, Scifo, Blanc) ou d'autres peu connus ou provenant de pays peu explorés (Szarmach, Verlaet). Au début des années 1990, Auxerre devient crédible sur la scène nationale. Il lui reste à inscrire une ligne sur un palmarès vierge au niveau de l'équipe première. Car, pour le reste, l'AJA a tout gagné. En 1994, c'est chose faite.

Auxerre remporte la Coupe de France devant Montpellier (3-0). Puis, deux années plus tard, c'est l'incroyable doublé Coupe-Championnat. Après trente-huit ans de présence sur le banc de ce qui a été son seul club, Guy Roux a décidé en mai 2000 d'arrêter d'entraîner l'équipe et cède sa place à Daniel Rolland, un autre fidèle du club. Mais les résultats n'étant pas à la hauteur, il reprend l'équipe et, en dépit d'une crise cardiaque, renoue avec les honneurs avec les Kapo, Cissé, Fadiga et Lachuer. Au soir d'un 4^e succès en Coupe de France, en juin 2005, Guy Roux cède définitivement son poste d'entraîneur à Jacques Santini. La saison s'achève dans une atmosphère de malentendu à la 6^e place du Championnat. Jean Fernandez est appelé pour remplacer l'ancien sélectionneur national et parvient, après deux saisons difficiles, à hisser le club bourguignon à la 3^e place du Championnat, lui ouvrant ainsi la voie de la Ligue des champions. Mais après le départ de Fernandez, c'est la

déroute. Bon dernier en 2012, Auxerre est relégué en Ligue 2.

Avant-centre

L'avant-centre occupe l'axe de l'attaque. Il évolue le plus en pointe et sa fonction prioritaire est d'exploiter les occasions de but créées par son équipe. Il est souvent le principal buteur, même si son rôle a beaucoup évolué depuis une dizaine d'années. Parmi les grands avants-centres de l'histoire du football français, il convient de citer plus particulièrement Paul Nicolas (18 buts marqués en équipe de France, de 1920 à 1931), Thadée Cisowski (auteur de 5 buts dans le seul match France-Belgique en 1956), Just Fontaine (meilleur buteur de tous les temps lors d'une Coupe du monde, avec 13 buts inscrits en 1958), Bernard Lacombe (auteur de 315 buts en 621 matchs au cours des 18 années de sa carrière professionnelle).



Baggio Roberto

né à Caldoggno (Italie), 1967
Milieu et attaquant

Palmarès Coupe du monde 3^e en 1990, finaliste en 1994 ; quart de finaliste en 1998 ; 56 sélections en équipe nationale (27 buts) ; **Coupe de l'UEFA** 1993 (Juventus Turin) ; **champion d'Italie** 1995 (Juventus Turin), 1996 (Milan AC).

Distinction Ballon d'or européen 1993.

En 1993, Roberto Baggio le soliste au catogan recevait enfin cette consécration suprême : élu Ballon d'or, le stratège de la Juventus Turin et de la Squadra Azzurra tournait définitivement le dos à des années de doutes, pourvues parfois de polémiques ! Sacré meilleur joueur européen, vainqueur, sous la direction de Trapattoni, de la Coupe de l'UEFA, Baggio le bouddhiste pouvait enfin rêver de mener l'Italie le plus loin possible en phase finale de la Coupe du monde américaine. Baggio le miraculé, dont la carrière faillit prendre fin dès 1985, au terme d'une première opération au genou. De nombreux observateurs italiens sont alors persuadés que le joueur ne reviendra plus dans le football. En pleine gloire, Baggio dira : «Même sur mon lit d'hôpital, j'ai toujours pensé que j'y arriverais, que je reviendrais...» Roberto Baggio n'avait donc pas tort d'insister : joueur clef de la Fiorentina de 1986 à 1990, son départ vers la Juventus Turin déclenche une véritable émeute. Il faut dire que le joueur est unique : habile et malin devant le but, tireur de coup franc, d'un gabarit modeste, 1,74 m pour 72 kg, Baggio éclaire le jeu, et sa personnalité séduit les supporters italiens. En 1990, sur la pelouse du Stadio Olimpico de Rome, Baggio fait «chanter» le ballon contre la République tchèque. Parti du milieu de terrain, il s'engouffre sur le flanc gauche de l'attaque italienne, avant d'ajuster une frappe terrible. Baggio s'effondre sur la pelouse. Les 60 000 spectateurs présents et, avec eux, le monde du football tout entier découvrent le feu follet de Turin. En Coupe d'Europe, contre le PSG, c'est lui qui offre la qualification à la Juve, lui encore qui inscrit un but somptueux sur coup

franc. Avec Baggio en numéro 10, Platt et Ravanelli, la Juventus Turin remporte la Coupe de l'UEFA au terme de la saison 1993. Certes, cette année-là, c'est encore le Milan AC de Silvio Berlusconi qui remporte le «scudetto» (championnat), mais Roberto Baggio ne se gêne tout de même pas pour inscrire 21 buts au cours de cette compétition, et 6 autres durant la Coupe d'Europe. À lui seul et vraiment seul, il porte à bout de bras l'équipe nationale italienne, en 1994, jusqu'à la finale contre le Brésil, sur la pelouse du Rose Bowl de Pasadena (Los Angeles). Sur le banc mais le plus souvent debout, Sacchi «l'élégant» se décide tout de même à faire jouer Baggio dans un «Mondiale» que l'Italie a fort mal commencé. Baggio ira jusqu'au bout, marquant cinq fois, et inscrivant deux buts d'anthologie contre la Bulgarie. Certes, en finale contre le Brésil, il manquera son tir au but... En 2002, en dépit du soutien d'une grande partie des tifosi et de la presse, qui souhaitaient que l'artiste italien participe à sa quatrième campagne mondiale, le sélectionneur Giovanni Trapattoni est resté inflexible. Baggio ne pourra surmonter ses déceptions de 1994 et 1998 (un tir au but manqué en finale puis un lob décisif manqué contre Barthez en quart de finale).

Bâle FC



Club suisse
Fondé en 1893

Couleurs Maillot rouge et bleu, short blanc, bas blancs.

Palmarès

Championnat de Suisse 1953, 1967, 1969, 1970, 1972, 1973, 1977, 1980, 2002, 2004, 2005, 2008, 2010, 2011, 2012, 2013 ; **Coupe de Suisse** 1933, 1947, 1963, 1967, 1975, 2002, 2003, 2007, 2008, 2010, 2012.

Le FC Bâle voit le jour en novembre 1893. Après avoir remporté la Coupe anglo-suisse en 1913, le club stagne jusqu'en 1933. La victoire en

Coupe de Suisse, assortie d'une accession en Ligue nationale A, contente les attentes du public. Mais il faudra attendre encore vingt ans pour que le club se hisse au niveau des rivaux de Zurich ou de Berne et connaisse les joies d'un premier titre de champion. Dans les années 1960 et 1970, Bâle atteint les sommets nationaux en accumulant les trophées (Championnats et Coupes) et participe régulièrement aux Coupes d'Europe, où il disparaît souvent dès le premier tour.

Après le départ de Helmut Benthaus, entraîneur de 1965 à 1982, les résultats ne suivent plus. En 1988, le club descend en LNB. Il remonte cinq ans plus tard, mais la situation n'est guère brillante. Les Bâlois retrouvent une équipe en 2002 lorsqu'une psychothérapeute, Gigi Oeri, décide, avec son mari, d'investir dans le club. Avec un nouveau président, Werner Edelman, et avec l'entraîneur Christian Gross, en fonction depuis 1999, une solidité défensive croissante et la rigueur dans l'application du schéma de jeu ont permis au FC Bâle de dominer le football helvétique de 2002 à 2005. Les Bâlois intègrent même la phase de qualification de la Ligue des champions. En 2006, ils ont laissé filer à domicile un douzième titre en perdant dans les arrêts de jeu devant le nouveau champion, le FC Zurich.

Il ne leur faudra pas longtemps pour reprendre les commandes du championnat, remportant dès 2008 cinq titres sur six, non sans ajouter trois Coupes à leur palmarès. Les Bâlois s'offrent même le luxe d'une demi-finale de Ligue Europa en 2013, installant de nouveau leur domination sur le football suisse.

Ballack Michael

né à Chemnitz (Allemagne), 1976
Milieu de terrain offensif

Palmarès Coupe de la League 2007 (Chelsea) ; Championnat d'Allemagne 1998 (FC Kaiserslautern), 2003, 2005, 2006 (Bayern Munich) ; Coupe d'Allemagne 2003, 2005, 2006 (Bayern Munich) ; Championnat d'Angleterre 2010 (Chelsea) ; Coupe d'Angleterre 2007, 2009, 2010 (Chelsea).

Milieu de terrain infatigable et capitaine de route inventif, Michael Ballack est sans aucun doute le meilleur joueur d'outre-Rhin des années 2000. Ses débuts professionnels remontent à 1995 sous les couleurs du FC Chemnitz durant deux saisons, puis le FC Kaiserslautern (1997-1999) et le Bayer 04 Leverkusen (1999-2002) l'accueillent. La saison 2001-2002 est la plus aboutie. Il conduit son club, qui fait figure d'outsider en début de saison, à la 2^e place de la Bundesliga, en finale de la Coupe d'Allemagne (défaite 4 buts à 2 face à Schalke 04) et surtout en finale de la Ligue des champions face au Real Madrid. Le mois suivant, lors de la Coupe du monde en Asie, il révèle l'étendue de ses talents : animateur de la Mannschaft, il la mène jusqu'en finale. Suspendu pour avoir reçu deux cartons jaunes, il regarde la leçon des Brésiliens depuis les tribunes (0-2). Ces performances lui valent le titre de meilleur joueur de l'année en 2002... et un transfert au Bayern Munich.

En Bavière, Michael Ballack découvre les joies du capitat et convainc le public munichois après deux saisons d'adaptation. Après avoir réalisé trois doublés Coupe-Championnat, en 2003, 2005 et 2006, il signe un contrat de trois ans avec Chelsea. Il fera la paire avec l'Anglais Frank Lampard. Les deux hommes ont un rêve en commun : remporter la Ligue des champions. Auparavant, devant son public, bien qu'affaibli par une blessure avant le Mondial 2006, Michael Ballack a brillé en quart de finale contre l'Argentine, mais n'a plus confirmé ensuite. À Chelsea, Ballack peine à trouver sa place dans un système de jeu souvent changeant, et les blessures trop fréquentes l'éloignent du terrain. En 2010, il signe au Bayer Leverkusen où il met un terme à sa carrière en 2012.

Ballon

L'élément central du jeu. Sa forme est précisément définie par la règle numéro 2 des lois du jeu : sphérique, il doit avoir une circonférence comprise entre 68 et 70 centimètres et

un poids entre 410 et 450 grammes. Le matériau utilisé a évolué avec le temps, notamment depuis une trentaine d'années quand le cuir d'origine a été recouvert d'une fine matière plastifiée l'empêchant de trop s'alourdir sous l'effet de l'eau. Pour répondre à la médiatisation du spectacle sportif, le ballon est la plupart du temps blanc, pour une meilleure perception en nocturne, et les équipementiers l'ont agrémenté de détails visuels permettant d'identifier clairement la marque. En 2005, la firme allemande Adidas a mis au point un ballon spécial pour la Coupe du monde 2006, l'adidas+TeamgeistTM, dont les gardiens de but ont regretté souvent la «flottabilité» dans l'air.

Banc de touche

L'évolution du jeu et de ses règles a fait du banc de touche un lieu important dans le déroulement de la rencontre. C'est là que prennent place le ou les entraîneurs, les remplaçants, les dirigeants et les soigneurs. La possibilité d'utiliser des remplaçants en cours de match, dans les compétitions officielles (aujourd'hui trois remplacements par rencontre), a renforcé la notion de « coaching » et redonné de l'importance aux interventions de l'entraîneur. Autrefois confiné sur son banc, celui-ci peut désormais se lever et se mouvoir librement à l'intérieur d'une zone rectangulaire dessinée devant le banc.

Banks Gordon

né à Sheffield (Angleterre), 1937
Gardien de but

Palmarès Coupe du monde 1966 ; 73 sélections en équipe nationale ; Coupe de la League 1964 (Leicester), 1972 (Stoke). **Distinction** Joueur de l'année en Angleterre 1972.

L'es carrières de joueur sont parfois curieuses. Gordon Banks est connu mondialement pour un arrêt-

réflexe d'anthologie qui pourrait laisser supposer qu'il fut l'homme des coups d'éclat. Pourtant, c'est avant tout pour la régularité de ses performances, pour sa maîtrise technique, sa solidité toute britannique, qu'il fait partie des meilleurs gardiens de but de l'histoire. C'est dans les rudes joutes du football professionnel anglais qu'il s'est forgé la carapace nécessaire pour supporter les fortes batailles aériennes imposées chaque samedi aux gardiens de la Ligue anglaise. Il passa toute sa carrière dans des clubs de moyen calibre des régions industrielles du centre de l'île, à Chesterfield d'abord, puis à Leicester et enfin à Stoke. En quinze ans de métier et quelque 400 matchs de League, il eut de quoi remplir une carrière pleine de tous les rugissements du football anglais. Mais il eut aussi la chance de tomber dans la période de la Coupe du monde 1966 que l'Angleterre, hôte

du football mondial, n'avait pas le droit de manquer. Il débuta en sélection en 1963, contre l'Écosse, et s'imposa si bien qu'il devint, pendant près de dix ans, l'inébranlable titulaire du poste, seulement vaincu par une sale «turista» pendant la Coupe du monde mexicaine de 1970, juste avant le quart de finale décisif contre les Allemands.

La victoire anglaise de 1966 fut donc grandement la sienne. Dans les six matchs de la Coupe, il n'encaissa que trois buts. Méconnu internationalement (il ne disputa aucune Coupe d'Europe avec ses différents clubs), il s'imposa au niveau planétaire, tout à la fois par sa classe et sa courtoisie. Sa fin de carrière fut hélas gâchée par un accident de voiture dans lequel il perdit un œil. Il tenta néanmoins l'aventure américaine, à Fort Lauderdale, en Floride.

Le chef-d'œuvre de Guadalajara

Gordon Banks fait partie des quelques champions qui, quoi qu'ils aient fait d'autre, resteront dans l'histoire du sport pour un geste.

Une seconde pour l'éternité. 7 juin 1970, stade Jalisco, à Guadalajara, Brésil-Angleterre, comptant pour le premier tour de la Coupe du monde. On joue depuis une dizaine de minutes. Sur son aile droite, Jairzinho déborde et centre. Au second poteau, Pelé domine l'Anglais Mullery et peut frapper le ballon de la tête. Le ballon pique au sol, rebondit juste devant le but. Gordon Banks, au milieu de sa cage, paraît battu. Bobby Moore, le capitaine anglais, est sûr d'avoir entendu Pelé entamer sa joie au cri de «gol» ! Mais le cri s'enraye. Car Banks a bondi vers le poteau sur sa droite. D'une manchette, il prolonge la trajectoire du ballon, détourne celui-ci en corner. Congratulations émerveillées de ses équipiers. Félicitations pleines de respect de la part de Pelé. Et, depuis, tous ceux qui ont la chance de visiter le stade de Guadalajara pensent à Banks : «C'était là», soupirent-ils.

Baratte Jean

né à Lambersart (Nord), 1923-1986
Attaquant

Palmarès 32 sélections en équipe de France (19 buts); **Championnat de France** 1946 (Lille) ; **Coupe de France** 1946, 1947, 1948, 1953 (Lille).

Né près de Lille, ce pur Nordiste ne peut pas jouer ailleurs qu'au Lille Olympique Sporting Club, dont il porte le maillot blanc à col rouge pendant dix ans. International à l'âge de 21 ans (en 1944 contre la Belgique), il collectionne ensuite les trophées. Avec sa grande équipe du LOSC, née après la Libération, il dispute six finales de Coupe de France, en perd deux (1945 et 1949 contre le Racing Club de Paris) mais en gagne quatre (1946 contre le Red Star, 1947 contre Strasbourg, 1948 contre Lens, 1953 contre Nancy), remportant également le Championnat de France en 1946 pour un doublé historique. Sa carrière en équipe de France (32 sélections) dure de 1944 à 1952. Avant-centre vif et adroit, combattant volontaire et courageux que les blessures ne parviennent pas à abattre, il est un redoutable buteur dont le tableau de chasse est particulièrement éloquent : ne

marque-t-il pas 122 buts en 202 matchs de Championnat avec le LOSC, sans compter ses 19 buts tricolores ? Il termine sa carrière à Aix-en-Provence, où il joue jusqu'à l'âge de 35 ans.

Barcelone FC

Club espagnol
Fondé en 1899



Couleurs Maillot bleu et grenat, short bleu, bas bleus.

Palmarès international Coupe d'Europe C1 des clubs champions 1992, 2006, 2009, 2011 ; **Coupe d'Europe C2 des vainqueurs de coupe** 1979, 1982, 1989 et 1997 ; **Coupe de l'UEFA** 1958, 1960 et 1966 ; **Coupe latine** 1949, 1952. **Palmarès national Championnat d'Espagne** 1929, 1945, 1948, 1949, 1952, 1953, 1959, 1960, 1974, 1985, 1991, 1992, 1993, 1994, 1998, 1999, 2005, 2006, 2009, 2010, 2011, 2013 ; **Coupe du Roi** 1910, 1912, 1913, 1920, 1922, 1925, 1926, 1928, 1942, 1951, 1952, 1953, 1957, 1959, 1963, 1968, 1971, 1978, 1981, 1983, 1988, 1990, 1997, 1998, 2009, 2012.

Barcelone est beaucoup plus qu'un club : c'est une ville et surtout une région, la Catalogne, dont les joueurs sont fiers de prolonger l'influence sur la pelouse du Camp Nou (115 000 places). Et puis le FC Barcelone, c'est également un homme : José Luis Núñez Clemente, qui a présidé aux destinées du club pendant vingt ans jusqu'en 2002. Personnage mégalomane, il a su enrôler les plus grands joueurs du monde sous la tunique bleu et grenat. Car, si Barcelone n'a finalement remporté sa première Coupe des champions qu'en 1992, il n'en demeure pas moins vrai que les plus belles étoiles du football mondial ne cessent de briller aux pieds de la cathédrale de Gaudi. Un coup d'œil suffit : Cruyff du temps de sa splendeur a joué à Barcelone, et y est même revenu comme entraîneur. Avec lui, Neeskens le Hollandais a également

20 mai 1992 : la consécration du football total !

Le FC Barcelone a longtemps rêvé de la plus prestigieuse Coupe d'Europe... Comme il est douloureux pour une organisation aussi forte, structurée, et soutenue par ses dizaines de milliers de « socios » de lorgner sur la vitrine du Real, fier et jaloux de ses 3 Coupes des champions ! Le rêve devient donc réalité au soir du 20 mai 1992. Enfin. Le travail de Johan Cruyff, entraîneur, est récompensé. Cruyff est revenu en 1988. Il milite inlassablement pour un football offensif, généreux, ouvert. En finale à Wembley, contre la Sampdoria de Gênes, c'est un solide buveur de bière, aussi à l'aise au bord d'un zinc que sur le gazon, qui offre ce bonheur à toute la Catalogne : d'un tir fracassant, le Néerlandais Koeman démolit le mur italien, puis s'envole, ivre de joie. Il a fallu attendre la 111^e minute de la partie pour que tout bascule vers Barcelone. Cruyff est heureux. C'est autant sa victoire que celle des Stoitchkov, Laudrup ou Zubizarreta. La victoire du romantisme et de l'enthousiasme, aux dépens du calcul et d'une certaine frilosité.

l'offensive. Cruyff... Cruyff...» Quelques années plus tard, présent cette fois sur le banc du «Barça», Cruyff l'entraîneur appréciera les performances de ses stars, notamment Hristo Stoitchkov et Romario, deux éléments qui ont largement contribué au succès de Barcelone en Liga. Pour ce qui concerne le seul football, reconnaissons tout de même que le FC Barcelone s'est bâti un beau palmarès : vainqueur de la Liga (Championnat d'Espagne) à 22 reprises, le Barça a également remporté 4 Coupes des vainqueurs de coupe et 3 Coupes des villes de foire : 1958, 1960, 1966.

Héritage de Johan Cruyff, le FC Barcelone se déguste depuis plusieurs décennies à la sauce hollandaise pour le meilleur et pour le pire. Pour le pire sous la conduite contestée de l'entraîneur néerlandais Louis Van Gaal, en 2000 et 2001, puis de son adjoint le Catalan Carlos Reixach, ancien joueur important du club, qui, en dépit d'une équipe constituée de joueurs exceptionnels tels que le Brésilien Rivaldo (Ballon d'or 1999), l'Argentin Saviola, les Néerlandais Overmars et Kluivert, ne réussissent pas à donner un fond de jeu à une équipe inconsistante. À la fin de la saison 2002, après un championnat terminé à la cinquième place qualificative pour la Ligue des champions et un quart de finale perdu dans cette même épreuve contre le rival honni qu'est le Real de Madrid, le président Núñez, très contesté par les socios, rappelle aux commandes de l'équipe... Louis Van Gaal, dont toute la Catalogne avait salué le départ un an plus tôt ! Tout change sous la nouvelle présidence de Joan Laporta, depuis 2003, qui sur les conseils de Cruyff appelle Frank Rijkaard. Après une adaptation laborieuse au football offensif préconisé par le Néerlandais, le FC Barcelone, recrute alors ce qu'il y a de mieux en Europe : le Camerounais Eto'o, le Brésilien Ronaldinho, le Mexicain Marquez, le Suédois Henrik Larsson, qui a effectué en mai 2006 son dernier match sous les couleurs *blaugranas*, et le Français Ludovic Giuly. Fort également de ses Espagnols – Carlos Puyol, Xavi –, il renoue avec le succès. Le Barça développe le jeu le plus chatoyant et impré-

visible du Vieux Continent et connaît en mai 2006 la consécration en remportant la Ligue des champions face à l'Arsenal d'Arsène Wenger et de Thierry Henry, lequel rejoint l'année suivante, après Lilian Thuram en 2006, le club barcelonais.

Un Grand d'Espagne

Avec l'arrivée en 2008 de Josep Guardiola aux commandes, le Barça s'apprête à entrer dans la légende. La première saison de « Pep » est un coup de maître qui s'achève sur un triplé : Coupe du Roi, Championnat, Ligue des champions. Le triplé est en fait un historique et fabuleux sextuplé car, aux trois principaux trophées, il faut ajouter la Supercoupe d'Europe, la Supercoupe d'Espagne et la Coupe du monde des clubs ! Bien sûr, le sorcier Guardiola a une baguette magique nommée Lionel Messi. Mais il a su construire une équipe d'anthologie en puisant dans le vivier du centre de formation. Valdés, Puyol, Iniesta, Busquets... Tous ont été, comme Messi, formés au club. Ensemble, avec Abidal, Piqué, Xavi, Villa, ils vont écrire la plus belle page du grand Barça. En 2011, les Blaugranas ajoutent une deuxième Ligue des champions dans leur escarcelle. Quand Pep Guardiola quitte Barcelone en 2012 (non sans ajouter au palmarès une nouvelle coupe d'Espagne), d'aucuns pressentent le pire et la cinglante défaite face à Munich (4-0 puis 3-0) en demi-finale de la Ligue des champions semble leur donner raison. Or le successeur de Guardiola, Tito Vilanova, décroche aussitôt un nouveau titre de champion, comme pour prouver qu'il maîtrise son sujet et l'héritage. Pouvait-il en être autrement quand on entraîne la plus belle équipe de football du monde ?

Baresi Franco né à Travagliato (Italie), 1960 Défenseur

Palmarès Coupe du monde 1982 ; 81 sélections en équipe nationale (16 buts) ; Coupe d'Europe C1 des clubs champions 1989, 1990 ; Super-Coupe d'Europe 1990, 1994 ; Coupe intercontinentale 1989, 1990 ; Championnat

évolué à Barcelone, tout comme Diego Maradona, Krankl, Lineker, Romario, Stoitchkov, Ronaldo. Finalement, parmi les plus grands, seuls Platini et Pelé n'ont pas joué sous les ordres de Núñez. Certes, la richesse du club, fort de plus de 100 000 « socios » (abonnés), explique en partie son pouvoir d'attraction. Mais ça n'est pas suffisant pour expliquer cette fascination. Pays de football tout simplement, où, du plus simple ouvrier jusqu'à l'intellectuel, on est capable de refaire les matchs, tard le soir sur les ramblas. C'est Max Urbini qui écrit dans un livre consacré à Johan Cruyff : «À Barcelone, dans le cadre somptueux de Nou Camp, le public est celui de la corrida. Il ponctue chaque intervention de Cruyff comme on accompagne le travail à la cape du toréador. Il explose à la moindre de ses interventions et le soutient du départ à la conclusion de

d'Italie 1979, 1988, 1992, 1993, 1994, 1996 ; Super-Coupe d'Italie 1988, 1992, 1993, 1994, 1995.

Baresi est l'homme d'un seul club, d'un seul maillot, celui du Milan AC. Une fidélité qui s'explique peut-être par les déchirements de l'adolescence. En 1974, Franco perd sa mère, victime d'un cancer. Trois ans plus tard, son père décède, fauché par une voiture. Le jeune orphelin a besoin d'une famille, il la trouvera au sein du club milanais, le seul qui voudra de lui. À Bergame, on le juge «trop maigre». À l'Inter, qui accueille son frère Beppe, on l'estime «trop petit». Le 23 avril 1978, Nils Liedholm, le coach suédois du Milan AC, fait appel à celui que tout le monde surnomme «Piscinin» (le tout petit) pour jouer contre Vérone. Entrée convaincante, puisque Milan gagne sur le terrain de son adversaire par 2 à 1. Aux côtés des géants du club qui ont pour noms Rivera, Capello et Albertosi, Franco Baresi jette les bases d'une carrière infinie. En près de deux décennies, il connaîtra le meilleur et le pire. Le meilleur avec vingt titres remportés sous la bannière rossonera et d'innombrables matchs de légende, le pire avec deux relégations (1980, 1982), une suspension européenne d'un an pour avoir quitté prématurément la pelouse du Stade-Vélodrome de Marseille en 1991, une dernière saison désastreuse avec treize défaites en championnat et une humiliante sortie en Ligue des champions face à Rosenborg ; mais, aussi, sur le plan personnel, une infection sanguine en 1982 qui



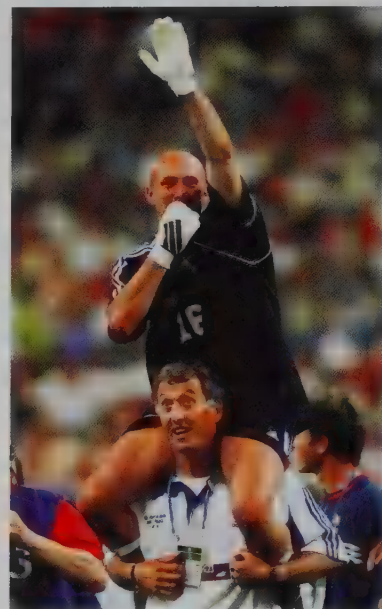
Franco Baresi sous le maillot du Milan AC.

le laissa perdu pour le football. Pourtant, Baresi a tout surmonté. En 1994, il dispute le premier match de la Coupe du monde, part pour New York se faire opérer du genou et revient pour la finale, où il se montre impérial. Hélas, il rate son tir au but et se met à pleurer comme un gosse. En juin 1997, à 37 ans, il annonce sa retraite. « J'éprouve toujours autant de plaisir à jouer, mais le poids des années se fait sentir, commente-t-il. On ne peut pas tricher avec sa carte d'identité. » Les dirigeants milanais décident que plus personne désormais ne portera le numéro 6. Des qualités de générosité rares dans l'effort, d'abnégation au profit de l'équipe sont une marque de famille puisqu'il les a partagées avec son frère aîné Giuseppe. Ce dernier a guidé Franco sur le chemin du professionnalisme ainsi que sur le chemin de la Squadra Azzurra, où il devança son cadet de plus de 3 ans. Frères ennemis à la milanaise sur la pelouse puisque l'un portait les couleurs du Milan AC et l'autre celles de l'Inter. Joueur emblématique du Milan AC, Baresi n'a pas cherché à se reconverter bien loin. Il s'est occupé des sélections de jeunes du club, jusqu'à ce qu'en mai 2002, il fasse un détour de quelques mois en Angleterre, à Fulham, avant de revenir dans son cher Milan.

Barthez Fabien né à Lavelanet (Ariège), 1971 Gardien de but

Palmarès Coupe du monde 1998 ; Championnat d'Europe des nations 2000 ; Coupe des confédérations 2003 ; 87 sélections en équipe de France ; Ligue des champions 1993 (Marseille) ; Championnat de D1 1997, 2000 (AS Monaco) ; Championnat d'Angleterre 2001 (Manchester United) ; Trophée des champions 1997 (AS Monaco) ; Championnat de D2 1992 (Toulouse FC).

Un phénomène. Depuis que le fils d'Ovalie a décidé d'arrêter tous les ballons ronds qui passaient à sa portée, le poste de gardien de but n'est plus l'apanage des anciens et de l'expérience. Le



Champion du monde 1998, Fabien Barthez sur les épaules de Philippe Bergeroo.

talent brut s'est imposé dans les cages. Fabien Barthez a été le détonateur de l'évolution profonde du poste de goal. Barthez a vogué de succès en succès aussi bien en club qu'en équipe nationale, devenant en dehors du rectangle vert une star mondiale du jeu comme des médias. Un parcours mérité tant le joueur est talentueux : une détente explosive liée à une prise de balle très sûre, une relance à la main et au pied d'une grande précision qui lui ont permis de figurer dans un classement des passeurs décisifs et, si cela ne suffisait pas, une énorme capacité de concentration capable de faire baisser les yeux à tous les attaquants en un contre un. Formé à Toulouse, champion d'Europe à 21 ans, doublure de Bernard Lama, il s'impose avant la Coupe du monde 1998. Acteur décisif de la victoire de l'Euro 2000, il est l'un des rares Bleus à surnager au flop asiatique de 2002 comme à la désillusion de l'Euro 2004. Confirmé comme gardien n°1 de la sélection par Raymond Domenech, Barthez, devenu marseillais, alterne le meilleur (il encadre ses coéquipiers et peut jouer une finale de la Coupe de l'UEFA en 2002) et le moins bon (un crachat en direction d'un arbitre marocain entache sa réputation). En Allemagne, il rassure : il sauve les Bleus contre la Suisse et assure l'essentiel

jusqu'en finale, où il est battu nettement par la tête de Materazzi. Comme son rival Gianluigi Buffon, il ne pare aucun tir au but. «Fabulous Fab», du temps de Manchester, ne portera pas deux étoiles et achèvera sa carrière internationale. Après trois saisons passées à Marseille, il quitte le club en 2006. Après avoir annoncé la fin de sa carrière, le «divin chauve» rejoint pourtant Nantes où il connaît une dernière année chaotique qui se termine dans l'amertume.

Bastia SC

Club fondé en 1962

Couleurs Maillot, short et bas bleus.



Palmarès Coupe de France 1981 ; Coupe Intertoto 1997 ; Championnat de D2 1968

Si le palmarès du Sporting Club de Bastia tient en une ligne avec cette finale de Coupe de France remportée en 1981 devant Saint-Étienne, bien d'autres faits ont marqué l'histoire de ce club pas comme les autres. Cela débute bien évidemment par cette épopée en Coupe de l'UEFA lors de la saison 1977-1978. Les Français découvrent soudain qu'il n'y a pas qu'à Saint-Étienne que l'on peut faire mordre la poussière aux grands d'Europe. Cette année-là, le Bastia de Larios, Papi, Orlanducci, Lacuesta, Rep et les autres réussit l'exploit d'atteindre la finale de la Coupe de l'UEFA. Au passage, les Corses éliminent le Sporting Lisbonne, Newcastle, Torino, Carl Zeiss Jena et les Grasshoppers Zurich. En finale, Bastia doit recevoir tout d'abord le PSV Eindhoven. Un déluge de pluie s'abat sur la Corse ce 26 avril 1978. Le terrain est impraticable. Mais l'arbitre yougoslave, M. Maksimovic, en décide autrement. Furiani comme à son habitude est chauffé à blanc. Les drapeaux à tête de Maure se comptent par milliers. Pourtant, dans la gadoue, Bastia ne peut déstabiliser une équipe venue avant tout pour défendre. Le match retour sera une formalité pour les Néerlandais des frères Van de Kerkhof. L'après-Europe aura l'allure d'une gueule

L'épopée bastiaise

Le Bastia de la saison 1977-1978 est aujourd'hui encore présent dans toutes les mémoires des supporters corses. Le parcours exceptionnel du Sporting en Coupe de l'UEFA cette saison-là est devenu légendaire dans l'île de Beauté. Voici match par match l'histoire d'un exploit :

32^e de finale Élimine le Sporting Lisbonne, 3-2, 2-1

16^e de finale Élimine Newcastle, 2-1, 3-1

8^e de finale Élimine le Torino, 2-1, 3-2

Quart de finale Élimine le Carl Zeiss Jena, 7-2, 2-4

Demi-finale Élimine les Grasshoppers Zurich, 2-3, 1-0

Finale Bastia-PSV Eindhoven, 0-0, 0-3
Finale aller : Hiard – Burkhard, Orlanducci, Guesdon, Cazes – Papi, Lacuesta (Félix, 55*), Larios – Rep, Krimau, Mariot. Entr. : Cahuzac.
Finale retour : Hiard (Weller 75*) – Marchioni, Orlanducci, Guesdon, Cazes – Lacuesta, Larios, Papi – Rep, Krimau, Mariot (De Zerbi 58*).
Entr. : Cahuzac.

de bois pour Bastia, qui gagnera certes la Coupe de France 1981, mais ne passera ensuite qu'un tour en Coupe des coupes, avant quelques années plus tard de descendre en D2 (1985). Un passage au purgatoire qui se prolongera jusqu'en 1994, avec malheureusement au cœur de ces années le drame de Furiani (mai 1992), qui fera 17 morts et plusieurs centaines de blessés, une tribune provisoire s'écroulant juste avant le coup d'envoi du match Bastia-Marseille comptant pour les demi-finales de la Coupe de France. Depuis sa remontée, le Sporting progresse (participation à la Coupe de l'UEFA en 1997) sous la houlette de Frédéric Antonetti, puis accède à une finale de Coupe de France, en 2002, avant de retrouver, en 2005, la Ligue 2. Les années qui suivent sont un long calvaire sportif et financier qui conduit inexorablement à la relégation en National. Plus rapide sera la résurrection : remontée en Ligue 2 en 2011, puis retour en Ligue 1 dès 2012.

Batistuta Gabriel

né à Reconquista (Argentine), 1969
Attaquant

Palmarès Copa América 1991, 1993 ; 75 sélections en équipe nationale (56 buts) ; **Championnat d'Argentine** 1990 (Boca Juniors) ; **Championnat d'Italie** 2001 (AS Roma) ; **Coupe d'Italie** 1996 (Fiorentina) ; **Super-Coupe d'Italie** 1996 (Fiorentina), 2001 (AS Roma).

Le troisième joueur le mieux payé du monde en 2002 ne possède pourtant pas un des palmarès les mieux garnis. Mais son talent de buteur est reconnu depuis plusieurs années. Honorant un long contrat avec la Fiorentina, où il a fait montre de son sens exceptionnel du but en remportant à deux reprises le titre honorifique de *capocannoniere* de la Serie A du championnat d'Italie, l'attaquant argentin, installé depuis 1991 dans la péninsule, n'intègre un grand club qu'en juin 2000. Une année plus tard, il devient enfin champion d'Italie avec l'AS Roma de Totti et Candela. Auparavant, l'Argentin, qui avait débuté dans le championnat sud-américain sous le maillot de Newell's Old Boys (1988-1990), puis de River Plate et de Boca Juniors pour une saison chacune avait commencé à se faire connaître des gardiens de but comme un bon attaquant.

Renard des surfaces, doté d'un physique impressionnant, adroit des deux pieds et de la tête, Gabriel Batistuta, devenu en Italie Batigol, a exercé son magistère sous le maillot violette de la Fiorentina et a crucifié à 156 reprises les goals du calcio de 1991 à 2000. Sa moyenne de buts qui était alors de 0,59 réalisation par match a baissé lors des deux saisons qu'il a effectuées sous le maillot rouge de l'AS Roma, le jeu n'étant pas totalement construit autour de lui. Privé de Mondial par le sélectionneur Daniele Passarella en 1998, il est en revanche retenu pour la Coupe du monde 2002. Sans succès. En 2004, Batistuta arrête sa carrière au Qatar.

Bats Joël

né à Mont-de-Marsan (Landes), 1957
Gardien de but

Palmarès 50 sélections en équipe de France; **Championnat d'Europe des nations** 1984; **Championnat de France** 1986 (PSG).

Joël Bats aura sans conteste marqué l'histoire du football français. Par sa longévité au plus haut niveau international, mais également par la qualité de son jeu. Bats aura été de toutes les aventures des Bleus au lendemain de la Coupe du monde 1982, puisqu'il débute en sélection en 1983. Sa doublure, Bruno Martini, doit attendre le mois d'octobre 1987 pour enfin être titularisée. Entre-temps Joël est rentré dans la légende en détournant un penalty de Zico contre le Brésil en quart de finale de la Coupe du monde 1986 au Mexique. Formé à Sochaux, puis transféré à Auxerre, où il restera cinq années, Bats devait connaître la consécration nationale avec le PSG en obtenant un titre de champion de France (1986), et ce dès sa première saison. Il n'y en aura malheureusement pas d'autres pour lui. À l'issue de la saison 1991-1992, Bats met fin à sa carrière de joueur et intègre le staff technique du PSG. Après s'être occupé, entre autres, de la préparation des gardiens, il est nommé coentraîneur aux côtés de Ricardo au début de la saison 1996-1997, après avoir été l'assistant de Luis Fernandez. En 1998, il entraîne Châteauroux avant d'être évincé. Ensuite, il prend en charge l'entraînement des gardiens de l'Olympique lyonnais.

Batteux Albert

né à Reims (Marne), 1919-2003
Attaquant et entraîneur

Palmarès en tant que joueur 8 sélections en équipe nationale (1 but); **Championnat de France** 1949; **Coupe de France** 1950 (Reims).

En tant qu'entraîneur 3^e de la Coupe du monde 1958; **Championnat de France**

1953, 1955, 1958, 1960, 1962 (Reims), 1968, 1969, 1970 (Saint-Étienne); **Coupe de France** 1958 (Reims); **Coupe latine** 1953 (Reims).

Issu d'une famille de treize enfants, Champenois pure souche, il connaît un long roman d'amour avec le Stade de Reims, club dont il défend les couleurs rouge et blanc, comme joueur et capitaine d'abord, jusqu'à l'âge de 31 ans. Inter à la technique très subtile et brillante, dribbleur et passeur de grand talent, tacticien très intelligent, 8 fois international en 1948 et 1949, il est champion de France avec l'équipe rémoise 1949, aux côtés des Jonquet, Marche, Prouff, Flamion, Paul et Pierre Sinibaldi. Un an plus tard, au poste d'ailier droit, il dispute et gagne la finale de la Coupe de France contre le RC Paris. Le soir même, il prend la succession de Roessler comme entraîneur de Reims. Il entame alors une nouvelle carrière de technicien, qui va être jalonnée de nombreux titres de gloire. Avec Reims encore, il est de nouveau champion de France en 1953, 1955, 1958, 1960, 1962, vainqueur de la Coupe latine en 1953 et de la Coupe de France en 1958, deux fois finaliste de la Coupe d'Europe des clubs contre le grand Real Madrid en 1956 et 1959, entraîneur de l'équipe de France, 3^e de la Coupe du monde 1958, avec Kopa, son fils spirituel, et avec ses autres joueurs rémois, Jonquet, Penverne, Piantoni, Vincent et Fontaine. Après une période sabbatique à Grenoble, il collectionne de nouveau les trophées à la tête de l'AS Saint-Étienne, championne de France 1968, 1969, 1970, vainqueur de la Coupe de France 1968 et 1970. Le palmarès d'Albert Batteux, apôtre du jeu offensif, du célèbre jeu court et spectaculaire « à la rémoise », est l'un des plus richement garnis du football français.

Bayern Munich

Club allemand
Fondé en 1900

Couleurs Maillot, short et bas rouges à liseré blanc.



Palmarès international

Coupes d'Europe : C1 1974, 1975, 1976, 2001, 2013 ; C2 1967 ; C3 1996 ; **Coupe intercontinentale** 1976, 2001.

Palmarès national **Championnat d'Allemagne** 1932, 1969, 1972, 1973, 1974, 1980, 1981, 1985, 1986, 1987, 1989, 1990, 1994, 1997, 1999, 2000, 2001, 2003, 2005, 2006, 2008, 2010, 2013 ; **Coupe d'Allemagne** 1957, 1966, 1967, 1969, 1971, 1982, 1984, 1986, 1998, 2000, 2003, 2005, 2006, 2008, 2010, 2013.

Certes, on pourra toujours évoquer une réussite insolente, et certains, d'ailleurs, ne s'en sont pas privés. Certes, les trois victoires successives du Bayern Munich en Coupe d'Europe des clubs champions (1974, 1975, 1976) n'avaient pas le panache du triplé précédent, œuvre de l'Ajax Amsterdam (1971, 1972, 1973).

La vie agitée du FC Hollywood

Beckenbauer président, Rummenigge vice-président, Hoeness manager général : les glorieux anciens des années 1970 et 1980 tiennent les commandes du Bayern des années 1990. De fortes personnalités qui n'ont pas pour habitude de mâcher leurs mots ni de camoufler leurs opinions. Et, comme l'équipe a compté dans ses rangs, ces dernières années, des joueurs aux caractères très affirmés, les trois quotidiens de Munich font leurs choux gras d'une existence très agitée. Polémiques, scandales, divorces, inimitiés, conflits entre les joueurs et l'entraîneur, les joueurs et les dirigeants, les joueurs et... les joueurs, tout y passe.

Un exemple révélateur : au début de la saison 1996-1997, Matthäus paria 10 000 marks (5 133 €) avec Uli Hoeness que Klinsmann (son ennemi juré) ne marquerait pas 15 buts dans la saison. Dès lors, on ne s'étonnera pas que le Bayern ait été surnommé le « FC Hollywood » ! Ah, au fait, Klinsmann a inscrit 15 buts et Matthäus a perdu son pari.

Il n'empêche que ce Bayern-là était une sacrée machine à gagner, faite d'un alliage à toute épreuve : une pléthore de grands noms tels Maier, Beckenbauer, Hoeness, Breitner et un mental de fer presque impossible à démolir.

Le premier succès, obtenu contre l'Atletico Madrid en 1974, à Bruxelles, est à cet égard le plus significatif. Complètement hors du coup, les Allemands encaissent un but que l'on croit irréversible à six minutes du terme de la prolongation. Mais, à une minute de la fin, Hans-Georg Schwarzenbeck, le fidèle lieutenant de Beckenbauer qui ne s'aventurait jamais aux avant-postes, déclenche un tir de trente mètres qui file à travers une forêt de jambes jusque dans le coin de Reina, le gardien espagnol. La finale est à rejouer. Deux jours plus tard, le Bayern écrase son adversaire (4-0) grâce à deux doublés d'Uli Hoeness et Gerd Müller. Un an plus tard, c'est le Parc des Princes qui accueille la finale : Bayern-Leeds. Les Anglais dominent largement la partie, mais gâchent les nombreuses occasions qui s'offrent à eux. Ils vont le payer cher. Bloqués durant plus d'une heure dans leur moitié de terrain, les Bavarois placent, dans les vingt dernières minutes, deux contres décisifs que Roth et Müller se chargent de conclure. Fous de colère, les supporters anglais saccagent les tribunes du Parc. Si la finale de Glasgow, en 1976, échappera à ces débordements, le scénario, lui, aura un fort air de ressemblance avec les deux précédents. Vingt-cinq mille supporters stéphanois ont investi Hampden Park, sans parler du reste de la France, scotché devant ses écrans de télévision. Les Verts ne manquent ni de soutien populaire, ni de courage, ni de talent, il leur manquera simplement quelques centimètres. Les centimètres qui auraient permis aux tentatives de Santini et de Bathenay de terminer au fond des filets au lieu de s'écraser sur les poteaux. Ah, les poteaux carrés de Glasgow ! À Munich, on les bénit encore. Et on remercie encore Franz Roth, vieux serviteur du club, d'avoir transformé un coup franc obtenu par Gerd Müller à la 57^e minute, tirant une fois de plus le Bayern d'un mauvais pas. Après ce triplé historique, le Bayern devra



Le libéro du FC Bayern Munich et de l'équipe nationale d'Allemagne en action.

attendre exactement vingt ans avant de remporter un nouveau trophée européen. En 1996, les Matthäus, Klinsmann, Scholl, Papin s'adjugent la Coupe de l'UEFA aux dépens de Bordeaux (2-0, 3-1). Derrière la Juventus et l'Ajax Amsterdam, le Bayern devient ainsi la troisième équipe à avoir remporté les trois coupes européennes.

Le meilleur club allemand de ces dernières années truste les titres au niveau national (cinq en six saisons) sous la conduite de l'entraîneur Ottmar Hitzfeld, puis de Felix Magath avec l'apothéose de la victoire de 2001 devant le FC Valence en C1. Sous l'impulsion de Michael Ballack, les Bavarois réalisent deux doublés consécutifs en 2005 et 2006, mais échouent au niveau européen, ne se qualifiant pas pour les quarts de finale ces deux dernières saisons. Privé à partir de 2006 de Ballack parti à Chelsea, le Bayern est à la recherche de son remplaçant. En défense, la retraite de Bixente Lizarazu est réglée par la présence de son remplaçant Philipp Lahm. L'arrivée en 2007 de Franck Ribéry et de Miroslav Klose, puis de Klinsmann à la baguette l'année suivante, doit sonner le réveil du Bayern sur la scène européenne. Mais le réveil sera long et si tout va bien dans les compétitions allemandes (doublés en 2008 et 2010), les Bavarois encaissent de sérieuses défaites en C1 et se font étriller en 2009 par Barcelone qui leur inflige un

humiliant 4-0 dont ils se souviendront... Klinsmann cède sa place, le Bayern se restructure une fois encore avec l'arrivée d'Arjen Robben et de Mario Gómez et retrouve enfin les sommets européens en 2010 avec une place en finale de la Ligue des champions. Mais c'est l'Inter de Milan qui s'im-

Drôles de premières

Si Franz Beckenbauer possède un palmarès exceptionnel, il n'était pas, en revanche, l'homme des premières fois. À preuve :

- **Premier match en Bundesliga** en août 1965 avec le Bayern : défaite contre Munich 1860 (0-1).
- **Premier match avec le Cosmos New York** en 1977 : défaite contre Tampa Bay Rowdies (2-4).
- **Premier match avec Hambourg** en novembre 1980 : défaite contre Stuttgart (2-3).
- **Premier match comme sélectionneur** en septembre 1984 : défaite contre l'Argentine (1-3).
- **Premier match comme entraîneur de l'OM** en septembre 1990 : défaite contre Cannes (0-1).
- **Premier match comme entraîneur du Bayern** en février 1994 : défaite contre Stuttgart (1-3).

Le moins que l'on puisse dire est que, par la suite, les choses se sont arrangées.

pose, le même Inter qui l'année suivante sort les Allemands de la compétition en huitièmes. 2012 doit être l'année de la revanche et le Bayern élimine Marseille puis le Real pour jouer la finale à domicile. Las, la Bavière ne pouvait imaginer une issue plus cruelle après la victoire de Chelsea aux tirs aux buts, et chacun de maudire le mauvais sort qui s'acharne. Or le Bayern a trop d'expérience et de caractère pour baisser les bras ; il entame alors la saison 2012-2013 avec fougue. Sans rival dans le championnat, invincible en coupe, c'est tout naturellement qu'il s'imposera dans les deux compétitions. Mais la grande affaire reste la Ligue des champions et le parcours des Bavarois, conduits par Philipp Lahm, est somptueux jusqu'à la demi-finale disputée contre le Barça : 4-0 à l'aller, 3-0 au retour. C'est un triomphe et la finale contre le Borussia Dortmund a pu sembler une formalité. Le triplé historique de 2013 ne fait que confirmer que le Bayern est l'un des plus grands d'Europe. Et puisque le magicien catalan Pep Guardiola en prend les rênes cette même année 2013, l'aventure du club est loin d'être achevée.

Beckenbauer Franz

Défenseur puis sélectionneur
né à Munich (Allemagne), 1945

Palmarès en tant que joueur Coupe du monde 1974 ; Championnat d'Europe des nations 1972 ; 103 sélections en équipe nationale (14 buts) ; **Coupes d'Europe** : C1 1974, 1975, 1976 (Bayern Munich) ; C2 1967 (Bayern Munich) ; Coupe intercontinentale 1976 (Bayern Munich) ; **Championnat d'Allemagne** 1969, 1972, 1973, 1974 (Bayern Munich), 1982 (Hambourg) ; **Coupe d'Allemagne** 1966, 1967, 1969, 1971 ; **Championnat des États-Unis** : 1977, 1979, 1980 (Cosmos New York) ; **Distinctions** Ballon d'or : 1972, 1976.

En tant qu'entraîneur Coupe du monde 1990 ; Coupe de l'UEFA 1996 (Bayern Munich) ; **Championnat de France** 1991 (Marseille) ; **Championnat d'Allemagne** 1994 (Bayern Munich).

Quand Franz Beckenbauer arrive, le mauvais sort fait un pas de côté. La légende est solidement établie : Beckenbauer est né chanceux. Comment pourrait-il en être autrement s'agissant d'un personnage qui a transformé tout ce qu'il a touché en or ? D'ailleurs, lui-même ne manque jamais de souligner qu'une bonne étoile l'a toujours accompagné. « Je suis vraiment reconnaissant au bon Dieu d'être aussi gentil avec moi. Il m'a donné toutes ces capacités, toutes ces possibilités. Je Le remercie tous les jours. » Le raccourci est néanmoins trop facile. Car, s'il est parvenu tout en haut, Franz Beckenbauer est parti d'assez bas. Le quartier de Giesing, où il passe son enfance, est un faubourg ouvrier de Munich. Entre un père postier et une mère au foyer, il n'y a pas de viande tous les jours à la table familiale. Le jeune Franz, incontestablement doué pour le football, joue dans le petit club du SC Munich 1906. Un dirigeant du TSV Munich 1860, le plus grand club de la ville à l'époque, le remarque et parvient à le convaincre de changer de casaque la saison suivante. Mais, auparavant, il y a le derby à disputer. Un derby qui dégénère tant et si mal que Franz prend une claque de la main du dirigeant qui l'avait contacté. Sa décision est prise : il n'ira pas à Munich 1860, mais au Bayern. Et voilà comment un moment d'égarement a modifié la face du football allemand.

À 14 ans, Beckenbauer a deux amis au Bayern : Sepp Maier et Gerd Müller. Ils ne se quitteront plus. Très vite, sa prestance naturelle le désigne comme un spécimen rare, mais elle lui vaut autant de critiques que de louanges. « Mon élégance passait souvent pour de l'arrogance », souligne-t-il. Il fait ses débuts en équipe première du Bayern le 6 juin 1964. Il a 19 ans. Le 26 septembre 1965, il endosse le maillot de l'équipe nationale. Neuf mois plus tard, il est l'un des meilleurs joueurs de la finale de la Coupe du monde 1966, qui oppose, à Wembley, l'Angleterre à la République fédérale d'Allemagne.

Une ambition chevillée au corps.

Année après année, il se construit un palmarès unique. « Quand il était petit et qu'on jouait au foot dans la rue, il

considérerait déjà une défaite comme une honte », note son frère aîné, Walter. « Il a toujours besoin d'un challenge, d'une tâche à accomplir, ajoute Sepp Maier. Il répète constamment qu'on n'a jamais assez appris dans la vie. »

Avec le Bayern, il dispute quatre finales de Coupe d'Europe pour autant de victoires. Avec l'Allemagne, il réalise une splendide Coupe du monde au Mexique, en 1970, jusqu'à la demi-finale historique contre l'Italie (3-4 a.p.). Un match au cours duquel Beckenbauer fait preuve d'un courage exceptionnel. Épaule démise à la suite d'un choc, il revient sur le terrain le bras collé au corps par des bandes élastiques. À son retour, il est plus populaire que jamais. La saison suivante, Helmut Schön lui confie le brassard de capitaine. La Coupe du monde 1974 est celle de la consécration. Celle aussi où il fait valoir une autorité qui dépasse les limites du terrain. Après la défaite contre la RDA au premier tour, Beckenbauer se charge de tout. De la composition de l'équipe, des choix tactiques et même des remplacements en cours de match. « J'ai 29 ans, c'est sans doute ma dernière Coupe du monde. Il faut que je la gagne », affirme-t-il en public. En privé, il est plus direct : « Si l'entraîneur n'est pas capable de nous mener à la victoire, je vais faire le nécessaire. » D'une certaine façon, il avait déjà fait ses preuves d'entraîneur alors qu'il n'était que joueur.

Le 23 février 1977, il dispute son 103^e et dernier match international au Parc des Princes. L'Allemagne s'incline devant la

Pourquoi l'appelle-t-on le « Kaiser » ?

En 1968, le Bayern dispute un match amical à Vienne, contre l'Austria. Après le match, une compagnie d'assurances invite les deux équipes à un banquet. Dans la salle trône un buste de l'empereur François-Joseph.

Un photographe demande à Beckenbauer de poser à côté de lui. Dans les jours qui suivent, le cliché est dans tous les journaux allemands. Et c'est ainsi que Beckenbauer devient « Kaiser Franz ».

France (0-1). Quelques semaines plus tard, F. B. rejoint le Cosmos de New York et le roi Pelé. Pour le plaisir... et une montagne de dollars. Aux États-Unis, il conserve ses bonnes habitudes : trois titres de champion consécutifs. En novembre 1980, il est de retour en Allemagne, à Hambourg. Zebec, l'entraîneur, pense récupérer un retraité tout juste motivé par son compte en banque. En juin 1982, Hambourg devient champion d'Allemagne !

Une carrière (presque) sans faute.

Deux ans plus tard, au lendemain d'un Championnat d'Europe désastreux pour l'Allemagne et son sélectionneur, Jupp Derwall, Beckenbauer accepte de monter en première ligne. En Allemagne, certains raillent son absence de diplôme. « Je ne suis peut-être pas un entraîneur, rétorque Beckenbauer, mais je n'ai rien à apprendre de personne. Vingt ans au plus haut niveau représentent une expérience irremplaçable. »

Il admet cependant qu'il lui a fallu « deux ou trois ans pour y voir clair ». Une fois la synthèse réalisée, plus rien ne l'arrêtera. Pas même l'échec du Championnat d'Europe 1988, au cours duquel l'Allemagne est éliminée sur son terrain par les Pays-Bas. Beckenbauer persiste et signe : le 8 juillet 1990, il est de nouveau champion du monde. Lorsqu'on lui demande quels ont été ses derniers mots à l'intention de ses joueurs juste avant le coup d'envoi de la finale, il répond : « Je leur ai dit ceci : "Et maintenant, allez sur le terrain et jouez au football." » Grandeur et simplicité...

En cinq participations à des phases finales de Coupe du monde (trois comme joueur, deux comme entraîneur), il aura gagné deux fois, disputé deux finales et terminé une fois troisième. Avec le Brésilien Mario Zagallo (1958, 1970), il est le seul à avoir remporté l'épreuve suprême comme joueur et comme entraîneur. En définitive, il n'aura guère commis qu'une erreur d'orientation dans sa carrière : l'Olympique de Marseille. Le couple Tapie-Beckenbauer n'a vécu, en effet, que trois mois.

De 1994 à 1999, Franz Beckenbauer est le président du Bayern Munich et

le vice-président de la Fédération allemande de football. Après avoir dirigé le comité de candidature à l'organisation de la Coupe du monde 2006 aux dépens de l'Afrique du Sud, à laquelle elle était promise, il est nommé président du comité d'organisation de l'épreuve. Durant cinq ans, il assume cette mission avec succès. Un temps critique à l'égard de Jürgen Klinsmann, il soutient chaleureusement son équipe. Perfectionniste, Beckenbauer se fait un devoir d'assister à tous les matchs de la compétition. Impérial, comme toujours, où qu'il se trouve.

Beckham David

né à Leytonstone (Angleterre), 1975
Milieu de terrain

Palmarès 115 sélections en équipe nationale (17 buts) ; **Championnat d'Angleterre** 1996, 1997, 1999, 2000, 2001 ; **Coupe d'Angleterre** 1996, 1999 ; **Championnat de France** 2013 (Paris Saint-Germain) ; **Ligue des champions** 1999 (Manchester United).

Footballeur précoce, David Beckham est accueilli dans le seul club professionnel de sa jeune carrière Manchester United en 1991 à l'âge de 16 ans. Deux ans plus tard, il fait ses débuts professionnels à la fin de la saison 1994-1995, faisant admirer la précision de son pied gauche. Titulaire de l'équipe mancunienne à la fin de l'ère Cantona, il participe au gain du Championnat et est élu Joueur de l'année. Pourvoyeur inlassable de centres millimétrés pour les attaquants Cole, York, Giggs et plus récemment le Néerlandais Ruud Van Nistelrooy, David Beckham est, avec l'Irlandais Roy Keane, le baromètre des performances du club le plus riche du monde. Tireur magistral de coups francs, il a profondément contribué à la domination inégalée de Manchester United sur le football anglais et au magnifique tiercé de 1999 (Championnat et Coupe d'Angleterre, Ligue des champions). Parallèlement à son statut de star du football, son mariage avec Victoria, une des chanteuses du groupe de variétés bri-

tanniques les Spice Girls en fait une des cibles de la presse populaire anglaise. Un mauvais geste lors du quart de finale Angleterre-Argentine au mondial 1998, le met au banc de la nation. Mais, trois ans plus tard, il a reconquis son public et est nommé capitaine de l'équipe d'Angleterre par Peter Taylor puis Sven-Göran Eriksson, Blessé peu avant la Coupe du monde 2002, il participe au tournoi sans briller... Après une brouille avec Alex Ferguson, il quitte Manchester pour le Real Madrid en 2003. Son caractère combatif et la précision de ses centres n'ont pas apporté aux Galactiques le supplément d'émotion qu'en attendaient les supporters. En 2006, en Allemagne, le capitaine de l'équipe d'Angleterre débloque la situation lors du huitième de finale contre l'Équateur d'un coup franc dont il a le secret. Mais, comme beaucoup d'autres étoiles, il a peu brillé durant ce mondial. En 2007, Beckham signe pour cinq ans au Los Angeles Galaxy pour y couler une « préretraite » dorée interrompue par deux prêts au Milan AC. Au terme de son contrat, l'ancien Mancunien peut se retirer de la scène ; contre toute attente, il signe en 2012 au Paris Saint-Germain. Aux côtés de Zlatan Ibrahimović, la star anglaise ne se contente pas de faire de la figuration et empoche un premier titre... de champion de France avant de prendre sa retraite sportive en 2013.



Celui qui fut l'ailier de Manchester United et de l'équipe d'Angleterre était doté d'un pied magique.

Belgique

Palmarès

11 participations à la phase finale de la **Coupe du monde** (4^e en 1986) ; jeux Olympiques 1920 ; **Championnat d'Europe juniors** 1920 ; **Coupe d'Europe** : **C2** Anderlecht 1976, 1978 ; Malines 1988 ; **C3** Anderlecht 1983.



A considérer le rôle joué par la Belgique dans le développement du football en Europe, il est paradoxal de ne trouver à son palmarès qu'un titre de champion olympique, obtenu en 1920 à... Anvers. Car, pour le reste, autrement dit pour ce qui concerne le football professionnel, l'Union royale belge ne peut s'enorgueillir d'aucun trophée international. Heureusement, Anderlecht et Malines ont remporté quatre Coupes d'Europe à elles deux, contribuant ainsi à rehausser le tableau. Et pourtant, lorsqu'il s'est agi de lancer le football sur le continent à la fin du siècle dernier, la Belgique a été l'un des pionniers les plus actifs. En 1895, c'est la naissance de l'Association belge de football. Un an plus tard, coup d'envoi du premier Championnat, remporté par le RFC Liège. À l'exception de la Grande-Bretagne, la Belgique peut revendiquer de posséder, au même titre que la Suède, le plus vieux championnat d'Europe.

Après avoir contribué à la création de la Fédération internationale de football association (FIFA) en 1904, la Belgique dispute le 1^{er} mai de la même année son premier match international, comme son adversaire... la France. Le match a lieu à Bruxelles, et les deux équipes se séparent sur un nul (3-3). Jusque dans les années 1950, les deux pays s'affronteront chaque année, alors que les voisins néerlandais seront conviés à deux rendez-vous annuels. À cette époque, le football est considéré par les Flamands et les Wallons comme un simple dérivatif, d'où des progrès assez lents.

Le succès des jeux Olympiques de 1920 n'aura guère de retombées. La Belgique continue à accumuler des résultats médiocres, y compris lors de la pre-

mière Coupe du monde, en 1930, pour laquelle elle a activement milité. Elle fait partie des quatre nations européennes qui entreprennent le lointain voyage en Uruguay. Mais, à Montevideo, le seul Belge à se distinguer est Jean Langenus, l'arbitre de la finale.

Les années Anderlecht. Il faut attendre le début des années 1960 pour que la Belgique fasse parler d'elle, par l'intermédiaire de son club numéro un, le RSC Anderlecht. En dépit de quelques performances notables en Coupe d'Europe et d'une tactique avant-gardiste (défense en ligne et mise hors-jeu de l'adversaire), l'équipe bruxelloise ne parvient pas à jouer les premiers rôles. Du côté de la sélection, rien de bouleversant non plus. Entre 1954 et 1970, la Belgique manque consécutivement trois phases finales de la Coupe du monde. Si le Championnat recèle quelques authentiques vedettes comme Jef Mermans, Pol Anoul, Rik Coppens, Jef Jurion et, surtout, Paul Van Himst, le plus grand footballeur belge de tous les temps, la valeur de l'équipe nationale demeure modeste. En 1972, l'instauration du professionnalisme donne au football belge le cadre législatif qui lui manquait pour s'épanouir. Cette révolution coïncide avec l'arrivée au sommet d'une excellente génération de joueurs emmenés par le capitaine Paul Van Himst. En 1972, la Belgique termine 3^e du Championnat



Avec Van Himst, Preudhomme restera comme l'une des étoiles du football belge.

d'Europe, ne cédant que devant l'intouchable Allemagne de l'Ouest en demi-finale. Mais, si Anderlecht remporte en 1976 la Coupe des coupes – avant de récidiver deux ans plus tard –, la sélection laisse encore passer deux Coupes du

Un parfum de scandale

Lors des deux dernières décennies, le football belge a été frappé de plein fouet par plusieurs scandales.

C'est d'abord, en 1984, la révélation d'une affaire de corruption d'autant plus retentissante qu'elle implique des acteurs de premier plan. Deux ans après les faits, on apprend que le Standard de Liège a acheté son titre de champion 1982 en « arrangeant » le match décisif contre Waterschei.

Des internationaux aussi réputés que Gerets, Meeuws, Plessers et Vandermissen, ainsi que l'entraîneur du club, Raymond Goethals, ont trempé dans la combine.

Les coupables écoperont de deux ans de suspension.

En 1985, la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions entre la Juventus Turin et Liverpool tourne à la tragédie dans les tribunes du Heysel. L'Union royale belge est montrée du doigt pour ses déficiences dans l'organisation du match et la sécurité. Elle devra dédommager les familles des victimes. Dix ans plus tard, le sinistre bloc Z a disparu. Le stade du Heysel a été entièrement rénové et rebaptisé stade du Roi-Baudouin.

En 1997, Anderlecht se retrouve dans la tourmente d'une affaire de corruption et de chantage. Constant Vanden Stock, son légendaire président, admet avoir payé l'arbitre de la demi-finale de la Coupe de l'UEFA Anderlecht-Nottingham Forest en 1984. Les faits sont prescrits, mais l'UEFA condamne tout de même le club belge au nom de la morale : un an de suspension dans une compétition européenne.

Enfin, en 2006, la police royale démantèle un réseau de paris truqués sur Internet concernant plusieurs matchs de première division.

monde avant de faire de nouveau parler d'elle en 1980, lors du Championnat d'Europe des nations, en Italie. À cette occasion, le sélectionneur Guy Thys réussit un incroyable coup de poker. Il sort de sa semi-retraite Wilfried Van Moer (37 ans) et en fait son meneur de jeu. Surprise : Van Moer, entouré de Pfaff, Gerets, Meeuws ou Ceulemans, va en finale. Une fois encore, c'est la RFA qui se dresse sur la route de la Belgique, et plus particulièrement le géant H. Hrubesch, auteur d'un doublé (2-1).

Le Mexique, et après. Six ans plus tard, les Pfaff, Gerets, Renquin, Ceulemans sont toujours fidèles au poste lors de la Coupe du monde mexicaine, au cours de laquelle la Belgique obtient le meilleur résultat de son histoire : une 4^e place. En demi-finale, il faut deux buts de Maradona pour l'arrêter, tandis que la France s'impose 4-2 après prolongation lors du match pour la 3^e place. En 1991, Guy Thys peut rendre son tablier avec la satisfaction du devoir accompli. Durant ses quinze années de règne presque ininterrompu (l'expérience Walter Meeuws ne dura qu'une saison, en 1989-1990) et malgré des critiques répétées sur son système de jeu frileux, il a fait de la Belgique une nation redoutée et respectée sur l'échiquier international.

Son successeur, le grand Paul Van Himst, ne pourra malheureusement pas faire fructifier l'héritage. Depuis le début des années 90, le football belge est englué dans la crise. Exode des meilleurs joueurs, moyens financiers insuffisants, désaffection du public, déconfiture du football wallon (RC Liège, Seraing, Charleroi...); il cherche avec une certaine angoisse la sortie du tunnel. La coorganisation avec les Pays-Bas de l'Euro 2000 ne lui porte pas chance. La Belgique inaugure une triste première : elle est la première équipe d'un pays organisateur à ne pas franchir le premier tour : éliminée par la Turquie (0-2). Après une qualification en barrage aux dépens de la République tchèque, qui faisait figure de favorite, la sélection belge est partie en Asie avec à son crédit une victoire flatteuse sur le terrain des champions du monde, au stade de France (2-1). Sur leur lancée, les Diables rouges terminent à la 2^e place de leur groupe

derrière le Japon. Leur brillant parcours s'arrête face au Brésil en huitième de finale (1-2). Absente de l'Euro 2004, la Belgique l'est aussi de la Coupe du monde 2006, ne terminant que 4^e de son groupe éliminatoire, mais elle parvient à se qualifier pour l'Euro 2008 où elle ne franchit pas le premier tour.

Ben Barek Larbi

né à Casablanca (Maroc), 1914-1992
Attaquant

Palmarès 17 sélections en équipe de France (3 buts); **Championnat d'Espagne** 1950, 1951 (Atletico Madrid).

En 1937, les supporters de l'Olympique de Marseille voient débarquer et débiter sous le maillot blanc un jeune Marocain de 23 ans souple et agile comme un chat, dribbleur et feinteur diabolique, qui ne va pas tarder à devenir international. En effet, dès 1938, Ben Barek fait ses débuts en équipe de France contre l'Italie et entame une carrière qui s'annonce très brillante. Malheureusement, la guerre va interrompre sa marche en avant. Il faut attendre la Libération en 1945 pour le voir revenir en France, signer au Stade français sous la direction d'Helenio Herrera, former avec le Hongrois Nyers une aile gauche redoutable. Confirmant tout son talent, Ben Barek enchante les foules par une détente féline, une habileté incomparable, un registre très complet de passeur et de buteur, dans un style spectaculaire qui lui vaut le surnom de «Perle noire». Ce Ben Barek-là, joyau de l'équipe de France pendant deux ans, attire les regards de l'Espagne; il signe à l'Atletico Madrid, où il devient une véritable star internationale, une sorte de Pelé des années 1950. En 1953, il revient à Marseille pour y disputer à 39 ans la finale de Coupe de France 1954 gagnée par Nice, et pour réapparaître quelques minutes une 17^e et dernière fois en équipe de France à Hanovre contre l'Allemagne championne du monde 1954. Il regagnera ensuite son Maroc natal, où il mourra le 16 septembre 1992.

Benfica Lisbonne

Club portugais
Fondé en 1904

Couleurs Maillot rouge, short blanc, bas rouges.



Palmarès international Coupe d'Europe des clubs champions 1961, 1962; Coupe latine 1950.

Palmarès national Championnat du Portugal 1936, 1937, 1938, 1942, 1943, 1945, 1950, 1955, 1957, 1960, 1961, 1963, 1964, 1965, 1967, 1968, 1969, 1971, 1972, 1973, 1975, 1976, 1977, 1981, 1983, 1984, 1987, 1989, 1991, 1994, 2005, 2010; **Coupe du Portugal** 1930, 1931, 1935, 1940, 1943, 1944, 1949, 1951, 1952, 1953, 1955, 1957, 1959, 1962, 1964, 1969, 1970, 1972, 1980, 1981, 1983, 1985, 1986, 1987, 1993, 1996, 2004; **Super-Coupe du Portugal** 1980, 1985, 1989, 2005.

Le 2 mai 1962, les spectateurs du stade olympique d'Amsterdam ont eu une révélation. Ce jour-là, ils étaient environ 68 000 qui quittèrent le stade avec la joie au cœur. Ils venaient d'assister à une fête du football : la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions, qui avait opposé les «monstres sacrés» du club espagnol du Real Madrid et les «jeunots» du Benfica Lisbonne. Et c'est cette dernière équipe qui, sans complexe, l'emporta (5-3) sur les géants madrilènes. C'était sa deuxième victoire en Coupe d'Europe : l'année précédente, Benfica Lisbonne s'était déjà imposé (3-2) à Berne en finale contre d'autres Espagnols, ceux du FC Barcelone – qui alignaient alors leurs superstars Kubala, Kocsis, Czibor, Evaristo et Suarez, dirigées par l'entraîneur Orizaola. Mais voilà ! à l'époque, l'histoire du football continental n'était qu'à ses balbutiements. Et un club, une équipe désireux de tenter l'aventure pouvait aller loin, très loin.

Comme ce fut le cas pour Benfica Lisbonne, puisque, dès le début des années 1960, le club portugais s'installa

parmi les grands d'Europe – un poste qu'il peina à tenir jusqu'à l'arrivée de Ronald Koeman à la tête de l'équipe : après onze années de disette, un nouveau titre de champion en 2005 et une belle carrière en Ligue des champions (élimination en quart de finale par le futur vainqueur) redonnent du cœur aux Lisboètes, lassés de voir Porto dominer le football lusitanien.

L'histoire aime rappeler que le 28 février 1904 a été fondé le Sport Lisboa. Puis, en 1906, il fusionne avec le Sport Benfica et devient alors Sport e Benfica Lisboa, plus connu sous le nom de Benfica Lisbonne. Dans les années 1930, lorsque sera créé le Campeonato Nacional da 1 Divisao (championnat de première division), on le retrouve immédiatement aux premières places, à la lutte avec l'autre grand club du pays, le FC Porto.

D'autres, comme le Sporting Club ou encore le Boavista FC, ont bien tenté de perturber cette mainmise, mais en vain... Ainsi, quand on consulte les palmarès portugais, celui de Benfica donne le vertige. Pourtant, dans les années 1990, les supporters du club de Lisbonne s'interrogent : doivent-ils vivre désormais avec les souvenirs des temps magiques, de ces années 1960 où l'équipe faisait la pluie et le beau temps du football européen ? Doivent-ils penser à Mauricio de Brito, ce président qui, à la fin des années 1950, se permettait de faire son marché parmi les meilleurs joueurs européens et dénichait quelques merveilles en Afrique tout en s'offrant les services de l'entraîneur hongrois Bela Guttmann ? Doivent-ils, encore et toujours, évoquer comme seule et ultime référence le nom d'Eusebio da Silva Ferreira, cet attaquant débarqué du Mozambique et qui illumina jusqu'en 1975 le Benfica ?

Décadence. En effet, la fabuleuse épopée de la Coupe d'Europe retiendra, à jamais, le nom de cet avant-centre magique, connu dans le monde entier sous le nom d'Eusebio. Ses coéquipiers, tout comme la presse et les supporters, l'avait surnommé « la panthère noire du Mozambique ». Il a été le plus grand joueur de toute l'his-

toire du football portugais, et donc du Benfica Lisbonne, club qu'il représente encore aujourd'hui à l'occasion de ses voyages et missions à travers le monde. Le Benfica Lisbonne, c'est aussi un stade magique : l'Estadio da Luz, inauguré le 1^{er} décembre 1954. Il comptait alors 60 000 places assises. En 1958, sa capacité fut portée à 75 000 spectateurs, et, au milieu des années 1980, il fut rénové et agrandi pour devenir le plus grand stade de football d'Europe avec 120 000 places. On dit même que le record (officiels) fut établi le 30 juin 1991 pour un match international Portugal-Brésil avec 123 000 spectateurs...

Benzema Karim

né à Lyon, 1987

Attaquant

Palmarès Championnat de France 2005, 2006, 2007, 2008 (Olympique lyonnais) ; **Coupe de France** 2008 (Olympique lyonnais) ; **Championnat d'Espagne** 2012 (Real Madrid) ; **Coupe du Roi** 2011 (Real Madrid) ; **Supercoupe d'Espagne** 2012 (Real Madrid).

Pur produit de l'Olympique lyonnais qui le repéra en poussin alors qu'il jouait à Bron, Karim Benzema a si bien travaillé au centre de formation du club rhônalpin qu'à 17 ans, il jouait son premier match en première division et qu'en 2005, il découvrait la Ligue des champions, inscrivant à l'occasion un premier but en compétition européenne. Le jeune attaquant est alors l'un des meilleurs espoirs du foot français et l'OL l'a bien compris. Raymond Domenech aussi d'ailleurs, qui le sélectionne en 2007. Premier match chez les Bleus, contre l'Autriche, et premier but ; d'aucuns dès lors pressentent un nouveau Zidane, d'autant plus que Benzema est porté par un Olympique lyonnais au meilleur de son football. À vingt-et-un ans, Benzema est quatre fois champion de France, meilleur buteur de la compétition en 2008 et peut se prévaloir d'une honorable expérience européenne. On mise donc beaucoup sur lui dans l'Euro

mais hélas, sa prestation n'y a d'égale que l'impuissance des Bleus à convaincre. Convoité par plusieurs grands d'Europe, Benzema signe en 2009 au Real Madrid où il rejoint Kaka et Cristiano Ronaldo. Tout lui semble donc promis, mais le club madrilène compte trop de stars pour que le Français s'y impose d'emblée. Il lui faudra donc apprendre la patience. Faute de pouvoir suffisamment faire ses preuves, il n'est pas appelé par Domenech pour le Mondial sud-africain, ce qui lui épargne de participer à la déroute collective des Bleus. Quand José Mourinho décide enfin de le titulariser, Benzema trouve ses marques et révèle son potentiel d'attaquant. S'il n'est pas la pièce maîtresse des Meringues, il sait parfois se montrer décisif et Mourinho se félicite d'avoir laissé « mûrir » un buteur capable d'inscrire un triplé en Ligue des champions contre Auxerre. L'ancien Lyonnais peut enfin donner toute sa mesure en compétition européenne comme en Liga, dont il devient en 2012 le meilleur buteur français, devançant Zidane.

Karim Benzema atteignant la maturité à Madrid, la France a naturellement pour lui les yeux de Chimène, convaincue qu'il est l'attaquant tant espéré. Laurent Blanc compte sur lui pour relancer les Bleus et les éliminatoires de l'Euro 2012 confortent tous les espoirs : Benzema marque contre la Bosnie-Herzégovine, contre le Luxembourg, contre l'Albanie. Il est donc bien ce buteur qui manque à la France. Du moins le croit-on, car l'Euro 2012 douche rapidement les enthousiasmes ; il ne se distingue pas parmi des Bleus bien ternes. Talentueux à Lyon puis au Real, Benzema est-il voué à n'être qu'un éternel espoir pour l'équipe de France ?

Bergkamp Dennis

né à Amsterdam (Pays-Bas), 1969

Attaquant

Palmarès 79 sélections en équipe nationale (37 buts) ; **Coupe d'Europe des vainqueurs de Coupe** 1987 (Ajax Amsterdam) ; **Coupe de l'UEFA** 1992

(Ajax Amsterdam), 1994 (Inter Milan) ; Championnat d'Angleterre 1998, 2002, 2004 (Arsenal FC) ; Coupe d'Angleterre 1998, 2002, 2003 (Arsenal FC) ; Charity Shield 2003.

Formé à l'Ajax Amsterdam, Dennis Bergkamp débute en première division le 14 décembre 1986, à tout juste 17 ans. Entouré par Danny Blind, Frank Rijkaard et Marco Van Basten, il progresse rapidement au point de servir de relais à la génération suivante, celle des Edwin Van der Sar, Clarence Seedorf et autres Jari Litmanen, futurs vainqueurs de la Ligue des champions en 1995. Sacré meilleur buteur en 1992 (24 buts) et en 1993 (26 buts), il ne tarde pas à se faire repérer pour ses qualités athlétiques et sa rigueur.

Joueur à la technique supérieure, Dennis Bergkamp est atypique : affligé d'une phobie irrépressible de l'avion, qui l'empêche de jouer de nombreux matchs européens. Arrivé en 1995, après un séjour insatisfaisant à l'Inter Milan (1993-1995), le Néerlandais s'adapte rapidement aux anciens que sont Ian Wright ou son compatriote Marc Overmars. Discret et compétiteur accompli, il s'épanouit sous la houlette d'Arsène Wenger et aux côtés de Thierry Henry, qui lui rend dix ans. Le premier a une confiance infinie en lui, et son entente avec le second lui permet de laisser libre cours à son talent de passeur.

Malgré des blessures récurrentes, il se révèle aussi indispensable sur la pelouse que dans les vestiaires. Il joue un rôle déterminant dans les deux doublés Coupe-Championnat que le club réalise en 1998 et en 2002 ainsi que dans la série d'invincibilité entre mai 2003 et octobre 2004 : 49 matchs sans défaite, record absolu !

Après avoir porté 79 fois le maillot de la sélection néerlandaise et marqué à 37 reprises (record en 2006), le grand blond longiligne (1,88 m pour 80 kg) a mis un terme à sa carrière à la fin de la saison 2005-2006. L'année même où Highbury ferme ses portes. En août 2006, son jubilé a inauguré l'Emirates Stadium. Tout un symbole !

Best George

né à Belfast (Irlande du Nord), 1946-2005

Attaquant

Palmarès 37 sélections en équipe nationale d'Irlande du Nord (9 buts) ; **Championnat d'Angleterre** 1965, 1967 (Manchester United) ; **Coupe d'Angleterre** 1963 (Manchester United) ; **Coupe des champions** 1968 (Manchester United).

Distinction Ballon d'or 1968.

Avant Cantona, Manchester United a célébré un autre footballeur de légende. Un génie, un peu fou lui aussi. George Best, arrivé en 1961 à Old Trafford à l'âge de 15 ans, s'est très tôt imposé. Aujourd'hui encore, il est considéré comme le footballeur britannique de l'ère moderne le plus doué. Mais George Best a malheureusement gâché la seconde partie de sa carrière, à cause de son penchant pour l'alcool, qui a sans doute contribué à sa disparition précoce.

Enfermé dans des problèmes personnels, il a sombré tout doucement après avoir remporté son dernier grand trophée, la Coupe des champions à Wembley, en 1968, face au Benfica Lisbonne.

Souvent suspendu pour ses rapports conflictuels avec les arbitres, George Best, international nord-irlandais, ne connaîtra jamais la consécration internationale du fait de la faiblesse de la sélection de l'Ulster. Après avoir annoncé en 1971 son retrait de l'équipe nationale, il réapparaît épisodiquement dans l'équipe de Manchester et en sélection avant de signer pour Stockport County en 1975. Peu après, Best s'en ira rouler sa bosse aux États-Unis puis reviendra en Angleterre (Fulham). Sa fin de carrière est de plus en plus chaotique. Ce meneur de jeu, qui agaça parfois ses partenaires à force de trop garder le ballon, reste une idole aux yeux de tous les fans de United et des Irlandais. Pas moins d'un demi-million d'habitants de Belfast l'accompagneront à sa dernière demeure en novembre 2005.

Bianchi Carlos

né à Buenos Aires (Argentine), 1949

Attaquant

Distinctions Meilleur buteur de France 1974, 1976, 1977 (Reims), 1978, 1979 (PSG) ; Soulier d'argent européen 1976, 1978 et de bronze 1974.

Palmarès en tant qu'entraîneur

Championnat d'Argentine 1999

A et F, 2001 (Boca Juniors) ; **Coupe**

Libertadores 1994 (Velez Sarsfield), 2000, 2001, 2003 (Boca Juniors) ;

Coupe intercontinentale 1994 (Velez Sarsfield), 2001, 2003 (Boca Juniors).

Joueur, on le surnommait « el goleador » (le buteur). Il ne s'imaginait pas entrer sur un terrain sans envoyer au moins une fois, durant le match, le ballon au fond du but adverse. Ainsi, en Argentine durant la saison 1970-1971 avec son club de Velez Sarsfield, il marqua 42 buts ! En 1973, il débarque en Europe, se pose au Stade de Reims, un club au passé lumineux. Et, dès lors, Carlos Bianchi devient « le » buteur du Championnat de France de division 1. Dans n'importe quelle position, dès qu'il était dans la surface de réparation, il constituait un danger pour les adversaires. Il engrangea donc les buts et les honneurs. Cinq fois meilleur buteur du Championnat en sept saisons (de 1973 à 1980), 179 buts marqués pour Reims, PSG et Strasbourg, soit la moyenne hallucinante de 1 but par rencontre... Il eut une baisse de régime pendant la saison 1974-1975 due à une vilaine blessure contractée lors d'un match amical contre le FC Barcelone au Parc des Princes de Paris. Joueur, Carlos Bianchi a toutefois souvent regretté de ne plus être retenu en sélection nationale d'Argentine dès qu'il fut arrivé en Europe. On lui a aussi reproché de tuer le jeu collectif partout où il a évolué. Ses entraîneurs, eux, ne lui demandaient qu'une seule chose : envoyer le ballon au fond du but adverse. Ce qu'il faisait tellement mieux que tous les autres.

Ensuite, il devint entraîneur. D'abord au Stade de Reims pendant trois saisons pour l'apprentissage du métier. Il enchaîna avec Nice, puis le staff technique de Paris FC avant de rentrer au pays, en 1993. Il se pose dans le club de ses débuts, Velez Sarsfield, une équipe sans gros moyens comparée aux poids lourds du football argentin que sont Boca Juniors et River Plate. Avec cette équipe, Bianchi va tout gagner en 1994 : le Championnat, la Coupe Libertadores de America et la Coupe intercontinentale, en dominant (2-0) à Tokyo l'épouvantail Milan AC. Durant l'été 1996, il revient en Europe pour entraîner l'AS Roma. En avril 1997, le succès n'étant pas au rendez-vous, il est remercié et retourne en Argentine, où il prend les rênes de Boca Juniors à deux reprises, de 1998 à 2001 et de 2003 à 2004, remportant pas moins de cinq trophées. En 2012, le Boca fait de nouveau appel à lui.

Blanc Laurent

né à Alès (Gard), 1965
Défenseur

Palmarès Coupe du monde 1998 ; Championnat d'Europe des nations 2000 ; Championnat d'Europe espoirs 1988 ; 97 sélections en équipe nationale (16 buts) ; **Coupe des coupes** C2 1997 (FC Barcelone) ; **Championnat de France** 1996 (Auxerre) ; **Coupe de France** 1990 (Montpellier), 1996 (Auxerre) ; **Coupe d'Espagne** 1997 (FC Barcelone) ; **Championnat d'Angleterre** 2003 (Manchester United).

Palmarès en tant qu'entraîneur **Championnat de France** 2009 (Girondins de Bordeaux).

Formé à Montpellier, Laurent Blanc a longtemps évolué dans l'entrejeu avant de se repositionner libéro après avoir hésité entre les deux postes. Son expérience réussie avec Montpellier en Coupe des coupes en défense centrale (1990-1991) lui a valu alors un transfert à Naples, où il a été recruté pour jouer derrière. Mais sa



Laurent Blanc en bleu.

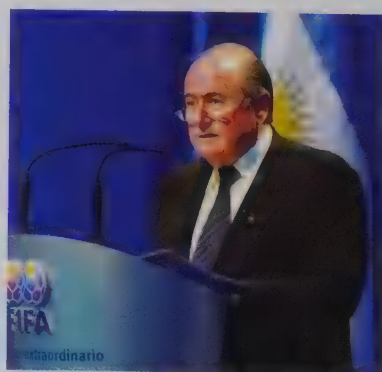
conception du rôle de libéro n'a pas plu aux Italiens, qui auraient préféré recruter un défenseur type plutôt qu'un joueur n'hésitant pas à s'intercaler offensivement. Blanc reviendra en France après une année d'exil seulement. Ses choix le conduiront de désillusion en désillusion. De Nîmes (une saison) à Saint-Étienne (deux saisons), il n'a gardé quasiment que des mauvais souvenirs. Heureusement pour lui, Guy Roux le guettait et a su le relancer à Auxerre. Sa carrière en équipe de France a également bénéficié de ce coup de fouet salutaire. Avec Auxerre, Blanc s'est offert un doublé Coupe-Championnat. Il a ensuite signé pour Barcelone, où, après un excellent début de saison, il s'est retrouvé remplaçant, son style de jeu ne plaisant pas à Bobby Robson, l'entraîneur anglais du Barça, qui le trouvait «trop lent». À l'intersaison, il est transféré à Marseille. Après une année exceptionnelle en 1997-1998, «le Président» est transféré à l'Inter Milan, où il dirige la défense centrale. Titularisé par Aimé Jacquet depuis 1997 pour animer le secteur défensif français, il est un des héros de la Coupe du monde 1998, privé injustement d'une finale à la suite de son expulsion en demi-finale. Se bonifiant

avec l'âge, il constitue avec Marcel Desailly une charnière efficace qui conduit la France à la victoire dans l'Euro 2000. Ayant décidé d'arrêter sa carrière internationale à l'issue de cette épreuve, il se consacre à son club, l'Inter Milan. À 36 ans, il relève le défi de sir Alex Ferguson en rejoignant Manchester United pour enfin jouer la Ligue des champions. Il abandonne la compétition en 2003 et songe à une carrière d'entraîneur, ce qu'il concrétise en 2007 en prenant en main les Girondins de Bordeaux. Avec eux, il remporte le Championnat en 2009 avant de les emmener l'année suivante jusqu'en quart de finale de la Ligue des Champions. C'est à lui que la Fédération confie en 2010 la direction des Bleus après le pitoyable fiasco du Mondial sud-africain. Laurent Blanc entreprend un redressement sportif et moral et qualifie les Bleus pour l'Euro 2012. Las, les vieux démons n'ont pas disparu et après 23 matchs sans défaite, «le Président» assiste avec amertume à la piètre prestation de la sélection française et choisit de jeter l'éponge. En 2013, il devient l'entraîneur du Paris Saint-Germain.

Blatter Josef

né à Viège (Suisse), 1936
Dirigeant

Après une courte carrière sportive qui l'a conduit à participer à un bon niveau au Championnat de Suisse amateur, Josef Blatter a poursuivi des



Le Suisse Josef Blatter, réélu en 2011, dirigera la FIFA jusqu'en 2016.

études supérieures en administration et économie à l'université de Lausanne. À 34 ans, il commence une carrière de dirigeant au sein du club de division 1 helvétique le Xamax Neuchâtel (1970-1975). Parallèlement, il s'occupe de la communication de la célèbre firme horlogère suisse Longines et à ce titre participe à l'organisation des jeux Olympiques de 1972 et 1976 que celle-ci sponsorise. Fort de cette expérience, Josef Blatter entre dans le réseau du président de la Fédération internationale, João Havelange. Nommé secrétaire général de la FIFA en 1981, il devient CEO (*chief executive officer*) en 1990. C'est tout naturellement qu'il succède en 1998 à João Havelange aux dépens du président de l'UEFA, Lennart Johansson. Après un premier mandat achevé dans une atmosphère délétère (faillite des firmes ISL et Kirch, qui avaient acheté les droits télévisuels de la FIFA, accusations de corruption), le deuxième mandat est marqué par le succès

de l'organisation de la Coupe du monde 2006 en Allemagne. Partisan de la mondialisation du football, Josef Blatter a joué un rôle décisif dans la désignation de l'Afrique du Sud pour organiser la future Coupe du monde en 2010. Rarement contesté au sein de la planète football, il est réélu pour un quatrième mandat en 2011.

Blessures

La médiatisation spectaculaire du football a fait de la grimace du champion blessé une des images de la mythologie du sport. Les caméras prennent en gros plan le tacle violent, la mauvaise chute, le coup de tête intempestif. Le réalisateur en souligne le drame par des ralentis complaisants. Schumacher qui percute Battiston à Séville en 1982, Just Fontaine dont la carrière s'interrompt à 27 ans à la suite de deux fractures de la jambe, Pumpido, le gardien argentin, dont la jambe se plie en direct à la télé pendant la Coupe du monde 1990, ou la jambe droite de Djibril Cissé brisée en juin 2006, tout cela fait partie de la dramaturgie du sport et tend à accréditer l'idée d'un jeu violent.

Les statistiques prouvent qu'il n'est que «banalement» dangereux. Une étude tchécoslovaque, dans les années 1980, avait évalué le taux d'accidents du football à 1,5%. Il était situé loin derrière

25 fois plus d'accidents chez les grands que chez les poussins

Une étude récente montre que la fréquence des accidents augmente avec l'âge des compétiteurs. Elle varie aussi suivant les périodes de la saison sportive et même le moment du match : 42 accidents pour 10 000 licenciés chez les poussins (moins de 9 ans) ; 725 pour 10 000 chez les juniors (moins de 18 ans) ; 1 130 pour 10 000 chez les seniors (jusqu'à 35 ans) ; 430 pour 10 000 chez les vétérans (plus de 35 ans).

20 % des accidents ont lieu entre la 20^e et la 35^e minute, et 17 % dans les cinq minutes qui suivent la mi-temps, signe que la reprise du jeu après les quinze minutes de repos comporte des risques.

Le nombre d'accidents est plus important dans les mois d'hiver et au mois de mai, c'est-à-dire en extrême fin de saison.

la boxe (5,3%), le rugby (5,09%), le hockey sur glace (5,08%), le handball (2,42%), le bobsleigh (2,02%), et juste devant le basket-ball (1,41%).

Le football est un sport de contacts et de mouvement. Les efforts de détente, de frappe dans le ballon, de course sont

L'importance des premiers soins

De très nombreuses blessures nécessitent un rudiment de connaissances permettant d'intervenir rapidement sans faire d'erreurs lorsque ces accidents surviennent. Les risques sont les plus importants à un petit niveau de pratique, où la présence d'un médecin, d'un soigneur ou d'un entraîneur n'est pas permanente. D'où la nécessité de pouvoir disposer, près du terrain, d'une valise de premiers soins. Lors d'accidents pouvant laisser craindre une fracture, on voit trop souvent l'entourage déplacer inconsidérément le joueur blessé, alors qu'il faut réduire au maximum les mouvements. Lorsqu'il s'agit d'accidents tendino-musculaires, il est fréquent de voir appliquer des pommades chauffantes. Grave erreur, il est au contraire recommandé de glacer immédiatement le muscle ou l'articulation touchés. Les premiers soins sont souvent déterminants pour la suite du traitement et le temps de guérison.



Les premières civières automobiles ont fait leur apparition lors de la Coupe du monde 1994.

brutaux et souvent réalisés dans des situations de conflit avec un adversaire. D'où possibilité de blessures, lesquelles touchent avant tout les membres inférieurs : les blessures du genou, de la cheville et de la cuisse représentent chacune 20% des traumatismes. Le genou est un élément très vulnérable chez le footballeur. En position de flexion de la jambe, il est l'élément du corps le plus avancé. Il subit de fortes contraintes au moment du tir, du dribble, du tackle. Les traumatismes subis par les ligaments du genou peuvent être graves et nécessiter des interventions chirurgicales. Rares sont les joueurs qui, au cours de leur carrière, n'ont pas dû être opérés du ménisque ou des ligaments latéraux.

La prévention d'abord. Le coup, spectaculaire et condamné lorsqu'il y a volonté de nuire, est une source de blessure très minoritaire : 13% des blessures sont des contusions, 7% des fractures. En revanche, les atteintes tendineuses, musculaires et articulaires sont les plus nombreuses. 42% des blessures concernent la cheville ou le genou. 28% sont des accidents musculaires, 14% des tendinites.

La région pubienne subit, elle aussi, d'importantes pressions. Elle est le point d'attache de masses musculaires qui jouent un grand rôle dans la pratique du football (muscles adducteurs de la jambe, muscles abdominaux). Dans les années 1970 et 1980, à une époque où les charges d'entraînement ont beaucoup augmenté, de nombreux joueurs, peut-être insuffisamment préparés avant de débiter dans la carrière, souffrirent de pubalgies qui nécessitaient de longues périodes de repos, voire des interventions chirurgicales. Les progrès ont été remarquables dans le domaine de l'entraînement et de la prévention, grâce notamment à un travail musculaire approprié. Dans ce type d'affections, le recours à la chirurgie est d'ailleurs moins systématique qu'il y a une quinzaine d'années. Si l'on met à part les causes accidentelles de blessures, les atteintes les plus fréquentes sont liées à la fatigue musculaire, aux surcharges imposées par la compétition, à une mauvaise préparation physique, à un entraînement mal adapté.

C'est pourquoi la formation théorique des entraîneurs accorde une large place aux bases physiologiques de l'entraînement. La compétence dans ce domaine est indispensable pour assurer l'intégrité physique des joueurs pendant et après leur carrière. Une des principales atteintes dont souffrent les anciens joueurs est la coxarthrose, dégénérescence de l'articulation de la hanche directement causée par des dizaines d'années de pratique intensive et d'entraînements traumatisants par leur répétition. Mais, à l'âge où ils en souffrent, il y a longtemps que les caméras ne sont plus braquées sur eux...

Blokhine Oleg

né à Kiev (Ukraine), 1952
Attaquant

Palmarès 109 sélections en équipe nationale (47 buts) ; **Championnat d'URSS** 1974, 1975, 1977, 1980, 1981, 1985 ; **Coupe d'URSS** 1974, 1975, 1985 ; **Coupe des vainqueurs de coupe** 1975, 1986 (Dynamo Kiev) ; **Super-Coupe d'Europe** 1975.
Distinction Ballon d'or 1975.

Un mercredi de mai 1986, sur la pelouse du stade Gerland à Lyon, les Ukrainiens du Dynamo Kiev et les Espagnols de l'Atletico Madrid disputent la finale de la C2, la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe. 85^e minute : Kiev mène au score (1-0) quand son ailier gauche, Oleg Blokhine, file vers la cage de Fillol et inscrit un deuxième but pour les Soviétiques, qui, finalement, s'imposent par 3 buts à 0. Blokhine venait ainsi de remporter, avec son club de toujours, une seconde coupe d'Europe des vainqueurs de coupe onze ans après la première ! Voilà donc une formidable preuve de la longévité du meilleur joueur de l'histoire du football soviétique, avec le gardien de but Lev Yachine. Les Ukrainiens l'avaient surnommé «Blokha», et les Occidentaux «la flèche d'Ukraine», parce que, à ses débuts, Oleg Blokhine avait impressionné par sa

vitesse de course sur le côté gauche de l'attaque du Dynamo Kiev.

Pour la petite histoire, on rappelait alors souvent qu'il était le fils d'une championne d'athlétisme, spécialiste du sprint ! Donc, très tôt, s'impose en avaleur d'espaces, une qualité qu'il agrémenta d'une force de frappe exceptionnelle. Il marque beaucoup de buts et collectionne les honneurs et les titres. Ainsi, il sera désigné meilleur footballeur soviétique à trois reprises (1973, 1974 et 1975) et Ballon d'or en 1975.

Les statistiques disent encore qu'il a disputé 389 matches en première division d'URSS et marqué 205 buts, qu'il a été retenu 109 fois en sélection d'URSS dont 12 comme capitaine et qu'il a participé à deux phases finales de la Coupe du monde (1982, 1986).

Dans les années 1970, tous les grands clubs d'Europe de l'Ouest (dont Saint-Étienne) ont rêvé d'engager un joueur initialement aussi rapide que l'éclair mais qui, au fil des années, a su devenir un vrai professionnel, capable de s'adapter à différents schémas tactiques. Après sa retraite de joueur, il devient entraîneur, puis sélectionneur de l'équipe nationale d'Ukraine, qu'il qualifie pour l'Euro 2004 puis pour la Coupe du monde 2006. Étrillée par l'Espagne au premier tour, elle atteint néanmoins les quarts de finale, où elle perd face à une Italie impressionnante. En 2007, Blokhine échoue à qualifier l'équipe d'Ukraine pour l'Euro 2008. Échec encore en 2012 alors que l'Ukraine est co-organisatrice de la compétition. Blokhine ne parvient pas à qualifier les Jaune et Bleu pour la phase finale. Cette même année, il prend les commandes du Dynamo de Kiev.

Boca Juniors CA

Club argentin
Fondé en 1905



Couleurs Maillot bleu à large bande jaune horizontale, short et bas bleus.

Palmarès international Coupe intercontinentale 1977, 2000, 2003 ;

Copa Libertadores 1977, 1978, 2000, 2003, 2007 ; **Recopa** 1989

Palmarès national Championnat d'Argentine 1931, 1934, 1935, 1940, 1943, 1944, 1954, 1962, 1964, 1965, 1969 et 1970 (Nacional), 1976 (Nacional et metropolitano), 1981 (Metropolitano), 1992 et 1998 (tournoi d'ouverture), 1999 (tournoi de clôture), 2000, 2003 et 2005 (tournoi d'ouverture), 2006 (tournoi de clôture), 2008 (tournoi d'ouverture), 2011 (tournoi d'ouverture) ; **Super-Coupe d'Argentine** 1989.

En Argentine, le Championnat, devenu professionnel en 1931, est le théâtre d'un classico parmi les plus regardés au monde, un match spectaculaire qui, comme en Espagne avec le choc entre le FC Barcelone et le Real Madrid, oppose une équipe populaire (Boca Juniors) et une autre plus élitiste (River Plate).

Depuis l'apparition du professionnalisme, ces deux clubs de Buenos Aires dominent la ville la plus « footeuse » de la planète. Si River Plate possède le plus beau palmarès national (32 titres contre 22), les Jaune et Bleu accumulent également les succès en Copa Libertadores, l'équivalent en Europe de la Ligue des champions, et en Coupe intercontinentale. Ces succès, qui ne datent pas d'hier, ont été l'œuvre des plus grands joueurs argentins passés (Diego Maradona ou Gabriel Batistuta) et de plus récents (Juan Romàn Riquelme et Carlos Tevez).

L'apparition de l'ancien avant-centre Carlos Bianchi sur le banc de touche (1998-2001 et 2003-2004) coïncide avec les périodes les plus fastueuses. C'est sous son autorité que le club, fondé en 1905 par des émigrés génois, retrouve un jeu attrayant, spectaculaire et se dote d'un palmarès international de premier plan (Coupe intercontinentale en 2000 et deux Coupes Libertadores en 2000 et en 2003). Le gardien international Roberto Abbondanzieri est, avec l'ancien attaquant Guillermo Barros Schelotto, le joueur ayant remporté le plus de titres sous le maillot de Boca Juniors (11).

Boksic Alen

né à Makarska (Croatie), 1970
Attaquant

Palmarès Coupe du monde des moins de 20 ans 1987 ; **Coupe intercontinentale** 1997 (Juventus Turin) ; **Ligue des champions** 1993 (Marseille) ; **Coupe de Yougoslavie** 1991 (Hajduk Split) ; **Championnat d'Italie** 1997 (Juventus Turin), 2000 (Lazio Rome) ; **Coupe d'Italie** 1997 (Juventus Turin).

Le 21 décembre 1991, pour un match de Championnat de France (division 1) contre Lyon, le public cannois découvre un nouveau joueur. Un beau gabarit (1,87 m, 81 kg) qui vient du grand club yougoslave Hajduk Split. Il s'appelle Alen Boksic. Croate et fier de l'être, il a grandi et appris, dans ce club-école de Split, réputé mondialement, tout l'art et la manière de l'attaque. Évidemment, il ne restera pas longtemps à Cannes. Direction Marseille dès la saison suivante. Le président de l'OM, Bernard Tapie, le charge de remplacer l'avant-centre Jean-Pierre Papin, parti en Italie vers le Milan AC. Très vite, le Croate s'impose. À preuve, à l'issue de sa première saison à Marseille, il a inscrit 22 buts en 37 matchs joués et aurait remporté deux titres (meilleur buteur du Championnat de France et champion de France des clubs) si le titre avait été attri-



Le Croate Alen Boksic sous les couleurs de l'Olympique de Marseille.

bué cette année-là. Le tout étant joliment agrémenté d'une victoire (1-0) en finale de la Ligue des champions à Munich contre le Milan AC.

Dès la saison suivante, le club marseillais, qui affronte une grave crise financière, le transfère en cours de saison à la Lazio Rome. Il y joue pendant deux saisons et demie, mais ne confirme pas sa réputation de buteur (17 buts en 67 matchs). En 1996, il décide de partir à la Juventus Turin : il y retrouve le goût du jeu et ses qualités d'attaquant (puissant et rapide), devient champion d'Italie 1996-1997 et dispute la finale de la Ligue des champions contre le Borussia Dortmund... De retour en 1997 à la Lazio Rome, il participe à la montée en puissance du club. Mais, après une saison moyenne en Championnat (12^e au final), Boksic émigre en Angleterre, à Middlesbrough, et mène son équipe à la porte du Millenium Stadium de Cardiff en étant battu en demi-finale par le futur vainqueur de la Cup, Arsenal (0-1). Sélectionné au Mondial 2002 par Mirko Jozic, il ne parvient pas à qualifier son équipe pour les huitièmes de finale. Il termine sa carrière au Qatar.

Boghossian Alain

né à Digne-les-Bains (Alpes-de-Haute-Provence), 1970
Milieu

Palmarès Coupe du monde 1998 ; 26 sélections en équipe nationale (2 buts) ; **C3** 1999 (Parme) ; **Coupe d'Italie** 1997 (Parme).

Le Marseillais – qui a été prêté à Istres lors de la saison historique 1992-1993 – a éclos en Italie, où il fait connaissance avec le calcio à Naples. Là ses qualités de battant sont enrichies par un bagage tactique propre au football italien. En 1997, convaincu par sa présence physique et son sens du combat, Aimé Jacquet le convoque en équipe nationale pour affronter l'Afrique du Sud (2-1). Lors du Mondial 1998, il officie en fin de match à cinq reprises pour assurer la victoire en position de milieu offensif. Devenu champion du monde, il quitte la

Sampdoria de Gênes pour Parme. Mais, blessé à plusieurs reprises, il doit se faire opérer en février 2000 des ligaments croisés du genou droit et rate l'Euro 2000. Après plus d'un an et demi de soins, il retrouve le chemin des terrains et participe au sauvetage de Parme en fin de saison. Rappelé par Roger Lemerre, il n'est pas entré en jeu durant le Mondial 2002 et achève sa carrière en 2003 à l'Espanyol Barcelone.

Boli Basile

né à Adjamé (Côte d'Ivoire), 1967
Défenseur

Palmarès 45 sélections en équipe nationale (1 but); **Ligue des champions** 1993 (Marseille); **Championnat de France** 1991, 1992 (Marseille); **Championnat d'Écosse** 1995 (Glasgow Rangers).

Basile Boli, c'est avant tout une image. Celle d'un ballon catapulté de la tête dans le but de Rossi, le gardien du Milan AC, en finale de la Ligue des champions en mai 1993. Grâce à ce but, Marseille devient champion d'Europe. Deux ans plus tôt, lors de la finale perdue par l'OM face à l'Étoile rouge de Belgrade, ce sont les larmes de Basile qui avaient ému tout un pays.

La carrière de Boli débute à Auxerre, où Basile passe par le centre de formation. Guy Roux, qui est conscient de détenir un trésor, veille jalousement sur lui. Les rapports entre les deux hommes seront parfois tendus, mais, avec Roux, Boli progresse et devient international. Bernard Tapie jette alors son dévolu sur lui. Voilà Basile au Stade-Vélodrome, dont il deviendra l'un des chouchous. Là, outre deux titres de champion, il remporte surtout cette Ligue des champions. La première de l'histoire du football français.

L'OM, emporté par le scandale de la corruption, sombre, et Boli quitte le navire pour aller monnayer ses talents aux Glasgow Rangers. Le stoppeur de devoir, dur sur l'homme, a tout pour s'imposer en Écosse, mais, paradoxe, il reste en retrait, et personne ne le regrette lorsqu'il s'en va après avoir tout de même enlevé

le titre de champion national. Son passage à Monaco ne laisse aucune trace malgré le soutien de Tigana. Boli quitte en plein milieu de saison la principauté et s'en va au Japon. En 1997, il vit sa deuxième saison aux Urawa Red Diamonds avant d'arrêter la compétition et de se lancer dans les affaires tant en France qu'en Afrique de l'Ouest, avant de s'essayer à la politique en s'engageant aux côtés de Nicolas Sarkozy.

Bordeaux (Football Club des Girondins de Bordeaux) *Club fondé en 1882*

Couleurs Maillot marine à scapulaire blanc, short blanc, bas marine.



Palmarès **Championnat de France** 1950, 1984, 1985, 1987, 1999, 2009; **Coupe de France** 1941, 1986, 1987, 2013; **Coupe de la Ligue** 2002, 2007, 2009.

Les Girondins de Bordeaux appartiennent au patrimoine national du football français de l'après-guerre, puisque le club participe au premier Championnat à la Libération, en 1945-1946. Depuis, les Girondins ont certes connu la D2 (1947-1949, 1956-1959, 1960-1962, 1991-1992), mais jamais ils n'ont longtemps stagné à l'étage inférieur. Et encore ne doivent-ils leur dernière descente qu'à la décision administrative des instances du football français, qui ont ainsi voulu sanctionner la dérive financière de la gestion de Claude Bez, alors président du club, qui avait creusé un déficit de plusieurs centaines de millions de francs ! Hormis cette fâcheuse époque, qui aura tout de même coïncidé avec les plus belles heures sportives du club, Bordeaux a toujours joué un rôle honorable en D1. Si l'on exclut l'ère Bez, les Girondins n'ont été champions de France que deux fois. Le club a été fondé en 1882, mais son envolée n'aura vraiment commencé qu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, époque où l'on venait au parc Lescure admirer les Villenave, Kargu

De Norrköping au Bayern Munich

Pour accéder à la finale de la Coupe de l'UEFA, en mai 1996, les Girondins de Bordeaux ont disputé 18 matchs et éliminé successivement 12 adversaires représentant 11 pays différents. Un record dans l'histoire du football européen !

Bordeaux-Norrköping : 6-1
Bohemians-Bordeaux : 2-0
Bordeaux-Odense : 4-0
HJK Helsinki-Bordeaux : 1-1
Bordeaux-Eintracht Francfort : 3-0
Bordeaux-Heerenveen : 2-0
Karlsruhe-Bordeaux : 0-2
Bordeaux-Karlsruhe : 2-2
Vardar Skopje-Bordeaux : 0-2
Bordeaux-Vardar Skopje : 1-1
Bordeaux-Rotor Volgograd : 2-1
Rotor Volgograd-Bordeaux : 0-1
Bordeaux-Betis Séville : 2-0
Betis Séville-Bordeaux : 2-1
Milan AC-Bordeaux : 2-0
Bordeaux-Milan AC : 3-0
Slavia Prague-Bordeaux : 0-1
Bordeaux-Slavia Prague : 1-0
Bayern Munich-Bordeaux : 2-0
Bordeaux-Bayern Munich : 1-3

et autres Swiatek. Ce Bordeaux-là avait la réputation de jouer dur. Une image qui devait d'ailleurs traverser le temps, puisque le club, s'il a vu émerger un Giresse, a aussi abrité des joueurs aussi rugueux que Girard, Couecou ou Rohr.

Au cœur des années 1980, juste avant l'émergence de l'OM de Tapie, Bordeaux aura pesé de tout son poids sur le football français. Sans pour autant recueillir l'adhésion de tous, comme le firent Reims ou Saint-Étienne avant lui. Ou Marseille après.

Finalement, c'est sous la direction d'Alain Afflelou que Bordeaux accomplira son plus bel exploit en atteignant la finale de la Coupe de l'UEFA après être passé par la Coupe Intertoto de Norrköping au Bayern Munich. Bordeaux met un certain temps à se remettre des départs successifs de Zidane, Lizarazu et Dugarry pour des clubs étrangers (respectivement

Juventus, Bilbao et Milan AC). Mais, en 1999, sous la direction de l'entraîneur Élie Baup, les Girondins renouent avec le succès après un duel épique dans le championnat avec l'Olympique de Marseille. La génération Micoud, Ziani, Wiltord, Laslandes est à l'égal de ses devancières. Ensuite, le jeu collectif mis au point par Élie Baup connaît des difficultés en début de saison, que les envolées finales ne suffisent pas à effacer. En 2002, le Bordeaux de Dhorasoo, Dugarry et Pauleta (meilleur buteur du Championnat) renoue avec le succès : une Coupe de la Ligue. Après un passage à vide, l'équipe, reprise en main par l'ancien défenseur parisien le Brésilien Ricardo, se bonifie et termine à la 2^e place derrière Lyon en 2006. En 2007, c'est à Laurent Blanc qu'échoit la mission de maintenir les Girondins en haut du classement. Mission réussie et en 2009, c'est le doublé Championnat-Coupe de la Ligue, puis en 2010 un beau parcours européen stoppé en quart de finale de la Ligue des champions par l'Olympique lyonnais. Laurent Blanc cède la place à Jean Tigana le temps d'une saison sans relief et depuis 2011, c'est Francis Gillot qui travaille à maintenir Bordeaux parmi les meilleurs clubs français, en les conduisant notamment jusqu'à la victoire en Coupe de France en 2013.

Borussia

Mönchengladbach VfL 1900

Club allemand
Fondé en 1900

Couleurs Maillot, short et bas blancs.



Palmarès international

Coupe de l'UEFA 1975, 1979.

Palmarès national **Championnat d'Allemagne 1970, 1971, 1975, 1976, 1977 ; Coupe d'Allemagne 1960, 1973, 1995.**

Dans les années 1970, la Ruhr, terre historique du football allemand, se passionne pour le club d'une ville située au sud-ouest du bassin minier, Mönchengladbach, qui se révèle capable

de défier le puissant Bayern. Les internationaux allemands Jupp Heynckes, meilleur buteur du club avec 159 buts, Günter Netzer et Berti Vogts, tous champions du monde 1974, ainsi que le futur Ballon d'or danois Alan Simonsen passent par ce club fondé en 1900 afin de détrôner le grand Bayern Munich. Cinq titres de champion d'Allemagne, deux 2^{es} places et, surtout, deux succès en Coupe de l'UEFA (1975 et 1979) garnissent la salle des trophées. Une finale de Coupe d'Europe des clubs champions en 1977, perdue face à Liverpool (1-3), complète cette décennie triomphale. Depuis, le club n'a retrouvé la voie du succès qu'en 1995 avec une Coupe d'Allemagne. En 1999, une relégation en Bundesliga 2 vient conclure une période passée le plus souvent en milieu de tableau. Bien que remontée deux ans plus tard, le club, qui avait notamment formé Lothar Matthäus et Stefan Effenberg dans les années 1980, reste englué dans le ventre mou du Championnat. Elle termine la saison 2005-2006 à une modeste 10^e place. En 2007, c'est de nouveau la relégation pour deux saisons. Revenu en Bundesliga, le Borussia ne désespère pas de retrouver son lustre d'autrefois.

Bosman (arrêt)

Du nom du Belge Jean-Marc Bosman, né en 1965 et joueur au Royal Club de Liège.

En mai 1990, son club lui propose de rester dans l'effectif mais à de nouvelles conditions : un salaire divisé par quatre et une prime de transfert fixée à l'équivalent de 2,2 millions de francs, ce qui signifie qu'il ne pourra pas être transféré, la somme réclamée par Liège étant trop élevée par rapport au niveau du joueur. Bosman refuse ces propositions. Il est alors suspendu par son club, qu'il décide de poursuivre devant la justice belge. Trois ans plus tard, en octobre 1993, la cour d'appel de Liège annonce qu'elle est incompétente pour régler le problème et s'en remet à la Cour de justice européenne, basée à La Haye, pour définir la légalité des clauses de nationalité et

d'indemnité de transfert en vigueur au sein de l'Union européenne de football association (UEFA). En septembre 1995, l'avocat général de la Cour européenne annonce que les textes et les pratiques de l'UEFA (et donc des clubs qui y sont affiliés) sont en contravention avec l'article 48 du traité de Rome sur la libre circulation des travailleurs au sein de l'Union européenne. L'affaire s'accélère : le 15 décembre 1995, cette même Cour de justice européenne prononce la non-limitation (au sein des équipes de club) du nombre de joueurs de l'Union européenne et déclare illégales les indemnités versées aux clubs pour acheter un joueur en fin de contrat. Le 19 février 1996, l'UEFA décide de se ranger à la décision de la Cour et de ce qui est désormais appelé l'«arrêt Bosman».

Le joueur, quant à lui, n'a plus jamais joué dans un club. Il dit seulement : «Au départ, je voulais uniquement régler un problème personnel... Je savais que mon combat aurait des conséquences.» Dans certains pays, cet arrêt est rendu responsable des résultats médiocres de l'équipe nationale car il favorise l'arrivée massive de joueurs étrangers dans le championnat.

Bossis Maxime

né à Saint-André-Treize-Voies (Pays de la Loire), 1955
Défenseur

Palmarès **Championnat d'Europe des nations 1984 ; 76 sélections en équipe de France (1 but) ; Championnat de France 1977, 1980, 1983 (Nantes) ; Coupe de France 1979 (Nantes).**

«Le grand Max», comme on aimait à l'appeler, a longtemps traîné sa longue silhouette sur tous les terrains de France et d'ailleurs. Que ce soit pour Nantes, avec qui il a bourlingué treize saisons, ou pour le Matra Racing, où il restera quatre ans. Mais on retiendra avant tout de Maxime Bossis sa carrière internationale. Avec les Bleus, il fut de la «belle époque». Celle de Michel Platini. Il gagnera ainsi le Championnat d'Eu-

rope des nations en 1984 devant le public tricolore et sera des deux demi-finales de Coupe du monde de 1982 et 1986. Tout le monde a oublié que c'est lui qui a raté le tir au but décisif face aux Allemands en 1982, après que les deux équipes eurent fait match nul 3-3.

Que ce soit au poste d'arrière gauche ou de libéro, Bossis a toujours été parfait. Un moment, il fut recordman des sélections en France (76), avant d'être dépassé par Manuel Amoros. Il n'aura marqué qu'un but en bleu de toute sa carrière. Et encore dut-il s'y reprendre à deux fois face au Koweït en Coupe du monde 1982, l'arbitre ayant refusé son premier but sous la pression de l'émir du Koweït, descendu sur la pelouse en plein match. Heureusement pour Max, juste avant la fin de cette rencontre, il allait marquer de nouveau. Et, cette fois, le prince koweïtien ne trouva rien à redire.

En club, la carrière de Max Bossis est avant tout associée au FC Nantes. Il y passera les douze premières années de son activité professionnelle, avant d'y revenir après un long passage au Matra Racing et une année sabbatique. Il met définitivement fin à sa carrière en juin 1991. De son passage à Paris, on retiendra qu'il fut l'un des tout premiers «gros» salaires de notre Championnat. Mais également qu'il accepta le pari de jouer une saison en D2. «D'être monté avec ce club restera comme l'un des plus beaux souvenirs de ma carrière», aime-t-il à répéter. Le pari était gagné. Quelques années plus tard, Maxime Bossis est appelé par la fédération à la tête de la commission d'organisation de la Coupe de France.

Botafogo

Club brésilien
Fondé en 1904



Couleurs Maillot à rayures noires et blanches, short et bas noirs.

Palmarès Championnat du Brésil 1995 ; Coupe du Brésil 1968 ; Championnat de l'État de Rio de Janeiro 1907, 1910, 1912, 1930, 1932, 1933, 1934, 1935,

1948, 1957, 1961, 1962, 1967, 1968, 1989, 1990, 1997, 2006.

En 2006, pour le centenaire du Championnat de Rio, le club s'offre un nouveau titre, le 18^e. Ce qui le place au 4^e rang des clubs les plus prestigieux de l'État, près de Vasco de Gama (22 titres), mais encore loin derrière Fluminense (30) et Flamengo (28). Fondé en 1904 par de jeunes écoliers du centre de la ville qui voulaient défier le club voisin de Fluminense, il naît sous le nom d'Electro Cube, pour rapidement adopter celui de Botafogo, quartier où se situe le stade. En 1907, les deux rivaux terminent le championnat ex aequo. Trois ans plus tard, Botafogo remporte son premier titre seul. Le second arrive en 1912 et lui vaut le surnom de « O Glorioso » (le Glorieux). Les plus belles périodes datent des années 1930 puis 1960. Botafogo possède alors un ensemble de joueurs exceptionnels. Le stade Caio Martins applaudit quelques-uns des champions du monde 1958, 1962 et 1970 : les ailiers Garrincha, Didi et Jairzinho, et les meneurs de jeu Gérson et Mario Zagallo. Alternant quelques rares succès (deux titres de champion de Rio en 1989 et 1990 et un titre de champion du Brésil 1995) et des périodes plus longues de crise, le club descend en D2 en 2002.

Devenu président peu après, Bebeto de Freitas modifie la politique de recrutement, lance des jeunes issus du centre de formation et obtient une remontée immédiate. Installé dans le ventre mou du Championnat national, Botafogo progresse : après une 9^e place en 2005 et une qualification pour la Copa Sul Americana, le titre 2006 de l'État de Rio de Janeiro annonce le retour de Botafogo au premier plan.

Boulogne Georges
né à Haillcourt (Pas-de-Calais),
1917-2000
Sélectionneur

Georges Boulogne, ancien joueur amateur, est un personnage incontournable de l'encadrement technique

français. Sélectionneur plutôt malheureux de l'équipe de France de 1969 à 1973, il s'impose par son travail de formation et de détection auprès des jeunes. Lors de son passage à la tête de la sélection, il devait échouer en phase qualificative de la Coupe du monde de 1970, la France étant devancée par l'URSS.

Au sein de la FFF, Georges Boulogne a très tôt pris conscience, au tout début des années 1970, du retard des jeunes joueurs français sur le plan physique. Il a dès lors insisté sans relâche pour que les clubs professionnels créent les structures propres à favoriser la formation des jeunes footballeurs. Cela devait se traduire par la mise sur pied de l'INF, puis des centres de formation. Avec, pour obtenir la réussite d'une telle politique, l'instauration de mesures coercitives afin d'obliger les clubs à remplir leurs obligations dans ce domaine. Nommé DTN (directeur technique national) en 1970, Boulogne est à la base de la création de l'équipe nationale minimes et de bien d'autres sélections de jeunes qu'il a presque toutes un jour ou l'autre eues sous sa coupe. C'est lui aussi qui a mis en place un système de détection poussé des espoirs du football français. Parallèlement, il a assumé la responsabilité des stages d'entraîneurs.

Brehme Andreas
né à Hambourg (Allemagne), 1960
Défenseur

Palmarès Coupe du monde 1990 ; 86 sélections en équipe nationale (8 buts) ; Coupe de l'UEFA 1991 (Inter Milan) ; Championnat d'Allemagne 1987 (Bayern Munich) ; Coupe d'Allemagne 1996 (Kaiserslautern) ; Championnat d'Italie 1989 (Inter Milan).

Entrer dans l'histoire ne tient parfois pas à grand-chose. Pour l'Allemand Andreas Brehme, originaire du grand port hanséatique, cela relève même d'un pur hasard. L'arrière gauche de l'équipe nationale d'Allemagne n'était pas voué, en effet,

à tirer le penalty – un penalty dont il a déclaré en 2006 qu'il fut très généreux – qui permit à son équipe d'enlever la finale de la Coupe du monde aux dépens de l'Argentine, le 8 juillet 1990, à Rome. Le préposé à cet exercice n'était autre que le leader de l'équipe, Lothar Matthäus.

Alors, pourquoi Brehme s'est-il avancé, à la 85^e minute, face à Goycochea ? « Au milieu de la seconde mi-temps, Lothar a dû changer sa chaussure droite. Il n'avait pas de bonnes sensations dans la nouvelle. Alors, il m'a lancé : "Vas-y et marque !" » Le gardien argentin fut doublement surpris : non seulement le tireur n'était pas celui qu'il attendait, mais Brehme, pur gaucher, utilisa pour une fois son pied droit afin de glisser le ballon au ras du poteau. Et voilà comment on grave son nom sur le livre d'or de la Coupe du monde.

À bien y regarder, Brehme a joué un rôle essentiel dans la conquête du titre. Outre le but décisif en finale, il avait marqué auparavant contre les Pays-Bas en 8^e de finale, et contre l'Angleterre en demi-finale tout en ouvrant victorieusement la série des tirs au but qui devait propulser l'Allemagne à Rome. Lui, l'homme de l'ombre, apparaissait en pleine lumière. Mais son plus beau titre de gloire est peut-être d'avoir été reconnu comme l'un des meilleurs défenseurs du Calcio au tournant des années 90, à une époque où l'Italie n'avait pas pour habitude d'importer des arrières latéraux.

Si l'Inter Milan remporta le Scudetto en 1989 avec la meilleure défense de tous les temps et la Coupe de l'UEFA en 1991, la rigueur de Brehme n'y était pas étrangère. En 1992, lors de l'Euro suédois, ce dernier connaîtra même les honneurs du capitaneat en sélection en raison de l'absence du titulaire habituel, Lothar Matthäus. Mais, en finale, une bande de joyeux Danois l'empêcha de brandir la coupe.

Après avoir fait, en 1998, ses adieux au football professionnel en tant que joueur, Andreas Brehme a rapidement pris des galons dans le milieu des entraîneurs. En 2001, il a remplacé Otto Rehhagel à Kaiserslautern, mais il a connu plus de déboires dans

ses missions de sauvetage suivantes, à Unterhaching et à Stuttgart avant de prendre les rênes du Wacker Innsbruck.

Breitner Paul

né à Freilassing (Allemagne), 1951
Défenseur et milieu de terrain

Palmarès Coupe du monde 1974 ; Championnat d'Europe des nations 1972 ; 48 sélections en équipe nationale (10 buts) ; Coupe d'Europe des champions 1974 (Bayern Munich) ; Championnat d'Allemagne 1972, 1973, 1974, 1980, 1981 (Bayern Munich) ; Coupe d'Allemagne 1971, 1982 (Bayern Munich) ; Championnat d'Espagne 1975, 1976 (Real Madrid) ; Coupe d'Espagne 1975 (Real Madrid).

« **P**our tous les gens, je suis un footballeur rouge. L'étiquette me plaît, alors je la justifie. » Supporter déclaré de Mao Zedong et de Che Guevara, le Bavarois Paul Breitner s'amusait de son image de révolutionnaire comme des sifflets qui s'abattaient parfois sur lui. « Rien ne me stimule plus, répétait-il. J'adore rendre les siffleurs verts de rage. » Footballeur-ouvrier, il l'était, par son abnégation, son volume de jeu, sa résistance. Mais il était aussi un footballeur-aristocrate dans sa justesse de jeu, son aisance technique rare pour un arrière latéral et ses courses chaloupées vers le but adverse. Paul Breitner, en fait, est un être complexe, dont les actes sont souvent en contradiction avec les idées qu'il s'emploie à véhiculer. En 1974, alors qu'il a à peine 23 ans et un palmarès déjà long comme un jour d'été, il quitte le Bayern pour le Real Madrid, qui lui fait un véritable pont d'or. Avant de partir, il ne manque pas d'égrotigner Beckenbauer : « Il veut tout régenter, bénéficie de privilèges exorbitants et perturbe l'ambiance collective. » Fâché par ailleurs avec la fédération, il annonce dans la foulée qu'il ne jouera plus en équipe nationale. Au Real Madrid, il enrichit durant trois saisons sa collection de trophées et découvre son

[Dictionnaire] Botafogo à Brésil

véritable poste, celui de meneur de jeu. Avant de regagner Brunswick en 1977, puis le Bayern Munich en 1978, où il n'aura de cesse qu'il n'obtienne les pleins pouvoirs, faisant et défaisant les entraîneurs, voire les présidents. En 1981, il accepte, sous la pression de son coéquipier du Bayern Munich Karl-Heinz Rummenigge, de rejouer pour la République fédérale d'Allemagne, non sans avoir posé ses conditions. L'ancien rebelle était devenu, à sa façon, un patron craint et respecté, comme Franz Beckenbauer. On peut reprocher beaucoup de choses à Breitner, mais force est de reconnaître qu'il a toujours su prendre ses responsabilités. Lors de la finale de la Coupe du monde 1974, on ne se bousculait pas dans les rangs allemands pour tirer le penalty. C'est lui qui s'est avancé et a trompé le gardien de but néerlandais Jongbloed. Huit ans plus tard, à Madrid, il se battra jusqu'au bout contre l'Italie et parviendra à réduire le score (1-3). Avec les attaquants brésiliens Pelé (1958, 1970) et Vava (1958, 1962), Paul Breitner est l'un des trois seuls joueurs de l'histoire à avoir marqué lors de deux finales de Coupe du monde.

Brésil

7 070 000 licenciés
FIFA 1^{re}



Couleurs Maillot or à parements verts, short bleu et bas blancs.

Palmarès 5 Coupes du monde (1958, 1962, 1970, 1994, 2002) ; **5 Coupes du monde des moins de 20 ans** (1983, 1985, 1993, 2003, 2011) ; **8 Copa America** (1919, 1922, 1949, 1989, 1997, 1999, 2004, 2007) ; **4 Championnats d'Amérique du Sud** (1919, 1922, 1949, 1989) ; **6 Coupes intercontinentales des clubs** (Santos 1962 et 1963, Flamengo 1981, Gremio Porto Alegre 1983, São Paulo FC 1992 et 1993) ; **10 Copa Libertadores** (Santos 1962 et 1963, Cruzeiro 1976, Flamengo 1981, Gremio 1983, São Paulo FC 1992, 1993, 2005, Gremio Porto Alegre 1995,

Pourquoi le football brésilien est-il au-dessus du monde ?

Deux périodes de domination incontestable du football mondial, les années 1958-1970, la période Pelé et les années 1994-2006 avec les générations Romario, Ronaldo, Ronaldinho, la magie des R comme réussite et record. Qu'est-ce qui explique qu'aujourd'hui celui qui dit football dit avant tout Brazil, malgré l'élimination en quart de finale de la Seleção par les Bleus au Mondial 2006 ?

Tout d'abord élargissons le constat. Les Brésiliens ne sont pas seulement les détenteurs pour l'éternité de la coupe Jules-Rimet et à l'avenir de la nouvelle coupe mise en jeu pour la première en 1974. Ils ont alors marqué l'histoire avec la génération Pelé. Après une période de vaches maigres d'une vingtaine d'années, les Brésiliens occupent le devant de la scène à tous les niveaux. Depuis 1994, ils ont participé aux trois finales disputées et en ont remporté deux en 1994 et en 2002. Dès lors il ne faut pas s'étonner de la présence quasi permanente des Jaune et Vert à la première place du classement FIFA depuis 1994 (en 2003, les Auriverde ont « plongé » à une inhabituelle troisième place).

Un réservoir de joueurs sans comparaison

Le Brésil est un pays très peuplé qui a aujourd'hui plus de 180 millions d'habitants, et parmi eux ils sont environ 7 millions à jouer avec un ballon de football, que ce soit sur des terrains en terre, sur les plages ou bien encore en salle. Le nombre des professionnels dépasse le chiffre de 14 000 joueurs recensés par la Confederação brasileira de futebol. À côté, les plus grands pays européens n'ont que 3 000 joueurs professionnels (3 152 en Italie, 2007 en Angleterre) et le grand rival sud-américain n'en dispose que de 2 500.

Pelé (77 buts pour 91 sélections en équipe nationale de 1958 à 1971) et Ronaldo, deux joueurs exceptionnels qui ont marqué l'histoire de la Seleção.

Un poste important du commerce extérieur

Le joueur brésilien est si apprécié par ses talents footballistiques qu'une véritable filière économique s'est constituée autour de la vente et de la revente de ces émigrés de luxe pour les plus talentueux que l'eldorado européen attire. Depuis 1990 et la déconfiture économique du régime socialiste, depuis l'arrêt Bosman, qui ouvre le marché de la main-d'œuvre à crampons dans tous les pays de l'Union européenne, on assiste à une exportation massive de footballeurs brésiliens : plus de 850 ces deux dernières années. C'est ainsi qu'aujourd'hui plusieurs milliers de Brésiliens jouent dans des équipes de clubs de tous les continents, des plus opulents tels que le Real Madrid au plus exotiques comme les clubs des pays du golfe Persique qui misent sur le sport pour imposer leur nom sur la planète football.

Les plus grands clubs du monde et les ambitieux présidents de clubs plus modestes se les arrachent. Chaque année, depuis plusieurs saisons, ils sont plus de 600 à s'expatrier. 1999 : 658 ; 2000 : 701 ; 2002 : 736 ; 2002 : 665 ; 2003 : 858 ; 2004 : 857. Parmi tous ces joueurs, signe manifeste de la mondialisation du foot-



Les classements de la « Seleção » en Coupe du monde

Uruguay 1930 : éliminée au 1^{er} tour (**Uruguay**).
Italie 1934 : éliminée par la Tchécoslovaquie en huitième de finale (**Allemagne**).
France 1938 : demi-finale, 3^e place (**Italie**).
Brésil 1950 : finale, 2^e place (**Uruguay**).
Suisse 1954 : quart de finale (**Allemagne**).
Suède 1958 : vainqueur de la Suède.
Chili 1962 : vainqueur de la Tchécoslovaquie.
Angleterre 1966 : éliminé au 1^{er} tour (**Angleterre**).
Mexique 1970 : vainqueur de l'Italie.
Allemagne 1974 : demi-finale, 4^e place (**Allemagne**).
Argentine 1978 : demi-finale, 3^e place (**Argentine**).
Espagne 1982 : éliminée au 2^e tour (**Italie**).
Mexique 1986 : éliminée en quart de finale (**France**).
Italie 1990 : éliminée en huitième de finale (**Argentine**).
États-Unis 1994 : vainqueur de l'Italie (aux tirs au but).
France 1998 : finale, 2^e place (**France**).
Corée-Japon 2002 : vainqueur de l'Allemagne.
Allemagne 2006 : éliminée en quart de finale (**France**).
Afrique du Sud 2010 : éliminée en quart de finale (**Pays-Bas**).

ball international, on trouve désormais de tout, aussi bien au niveau des postes occupés que des âges et des parcours : jeunes talents qui veulent aller en Europe le plus rapidement possible, joueurs en devenir qui attendent leur premier titre pour partir dans de meilleures conditions financières et joueurs confirmés qui veulent faire fructifier leur savoir-faire quelques années. Dans les années 1960-1970, la venue d'un joueur brésilien tenait de l'événement, car il s'agissait le plus souvent de grands joueurs, principalement des attaquants, en fin de carrières : Garrincha et Jairzinho n'ont-ils pas joué en France après leurs succès planétaires ? Aujourd'hui, les Brésiliens occupent tous les postes, du gardien de but (Dida, au Milan AC) à l'avant-centre (Adriano à l'Inter Milan) en passant par le meneur de jeu (Ronaldinho au FC Barcelone) sans oublier les arrières comme Cafu (AC Milan), Roberto Carlos et Cincinho (Real Madrid) ou Lucio (Bayern Munich).

La suprématie brésilienne

Cette domination est illustrée par exemple par la composition des équipes du duel en quart de finale retour de la Ligue des champions opposant les équipes de Lyon et de Milan, où la nation la plus représentée était... le Brésil avec quatre « Lyonnais » (Juninho, Cris, Caçapa et Fred) et quatre Milanais (Kaká, Cafu, Dida, Serginho).

A cinq reprises les supporters brésiliens ont fêté la suprématie mondiale de la « Seleção ». Du drapeau original, l'uniforme des supporters a perdu le bleu du globe terrestre central.

Des joueurs hors pair

Au-delà des chiffres et des raisons économiques, c'est la qualité des joueurs qui explique cette domination universelle. Question joueurs, les Brésiliens ont trusté les titres de Ballon d'or européen depuis que celui-ci est ouvert aux joueurs n'appartenant pas au Vieux Continent. En onze éditions, depuis 1995, trois Brésiliens ont remporté quatre titres : Ronaldo (1997 et 2002), Rivaldo (1999) et Ronaldinho (2005).

Le Brésilien est doté d'une technique individuelle acquise dans les rues ou les académies des clubs, ainsi que par la pratique du football de plage et du futsal, c'est-à-dire un football effectué dans les petits espaces où la technique (positionnement du corps pour conserver la balle, rapidité des gestes pour assurer les passes et les tirs et précision d'un ou des deux pieds) est prépondérante. De plus, les Brésiliens ont appris ce que peu d'Européens sont capables de montrer, c'est l'explosivité, la capacité de changer de rythme, de passer d'un jeu lent à une attaque placée rapide. Sans oublier que ces joueurs sont des athlètes qui savent jouer physique quand il le faut, car, pour sortir d'une masse de plusieurs millions de joueurs, il faut avoir certes du talent d'artiste mais aussi une bonne constitution.

Ainsi, les Brésiliens ont tout ce qu'il faut pour briller au football. Cela ne garantit pourtant pas de briller sur tous les stades du monde ; en effet, ils ont également leur faiblesse. Ils rencontrent parfois des difficultés à s'adapter aux conditions climatiques des pays qu'ils rejoignent. Outre que le football européen en particulier n'est pas toujours synonyme de fête et de plaisir. Alors parfois, parmi les centaines d'arrivées triomphales, certaines débouchent sur des retraites peu flatteuses. Mais ce qui pouvait passer pour une habitude il y a deux décennies est de plus en plus rare. Le Brésilien se professionnalise et reste irrésistible, l'itinéraire de Juninho Pernambucano en est la preuve. La domination des Brésiliens n'est donc pas près de s'achever.



Palmeiras 1999) ; **Premier Mondial des clubs** (Corinthians 2000) ; 4 Coupes des confédérations 1997, 2005, 2009, 2013 ; 9 Ballons d'or sud-américains (Tostão 1971, Pelé 1973, Zico 1977, 1981 et 1982, Socrates 1983, Bebeto 1989, Rai 1992, Cafu 1994) ; 5 Ballons d'or européen, Ronaldo 1997, 2002, Rivaldo 1999, Ronaldinho 2005, Kaká 2007.

Si le Brésil, énorme continent de 8 500 000 km², compte plus de 7 millions de licenciés, on peut affirmer que ses 170 millions d'habitants sont tous amoureux fous du football, qu'ils vénèrent religieusement et dont les joueurs sont des personnages sacrés et adorés. Il n'est donc pas étonnant que la célèbre « seleção auriverde » (la sélection brésilienne vêtue d'or et de vert), cinq fois victorieuse en Coupe du monde, ait ainsi confirmé de façon éclatante, incomparable, et inégalée, la popularité et la richesse du football brésilien tout entier. Avec ses 49 800 clubs et ses cinq stades immenses (Maracanã de Rio : 150 000 places ; Morumbi de São Paulo : 130 000 ; Coloso de Aruda de Recife : 150 000 ; Castelão de Fortaleza : 130 000 ; Mineirão de Belo Horizonte : 110 000), le géant brésilien allie la puissance à la qualité. Sur ses plages où se dispute toute l'année une véritable compétition, et sur ses terrains vagues naissent et se préparent les futurs meilleurs joueurs du monde. Pour des raisons économiques, au fil des années, le pays ne peut élever et conserver ses vedettes, qui partent tenter fortune en Europe. Mais cela n'empêche pas le Brésil de rester, quand il le faut, le champion du monde. L'histoire du football brésilien est d'ailleurs étroitement liée à celle de la Coupe du monde. Son équipe nationale n'en a pas manqué une seule phase finale depuis la création de l'épreuve, en 1930. Recordman des victoires, le Brésil est aussi recordman des participations (17 sur 18). Si ses deux premières apparitions (1930 en Uruguay et 1934 en Italie) sont assez discrètes, la troisième, 1938 en France, sonne le réveil du Brésil, qui termine troisième après avoir raté de peu la finale et, peut-être, la victoire contre l'Italie. Son



En toutes occasions, chez les Brésiliens, le football est associé à la fête et à la danse.

avant-centre, Leonidas, surnommé le « diamant noir », petit bonhomme gras-souillet mais bondissant et agile, se révélant meilleur buteur de la compétition.

La rigueur... et le prodige. Lorsque la Seconde Guerre mondiale s'achève, la Coupe du monde renaît au Brésil. Tout un peuple va vivre alors frénétiquement, en juin 1950, dans l'attente du triomphe probable de ses footballeurs qui ont été champions d'Amérique du Sud un an plus tôt et qui semblent imbattables. Et, pourtant, ils vont tomber sur un bec, le voisin et rival uruguayen qui transforme la défaite brésilienne en deuil national. Quatre ans plus tard, en Suisse, il faut la grande équipe de Hongrie pour retarder le couronnement, qui sera fêté en 1958, d'abord sur les terrains de Suède, ensuite dans

l'Avenida Rio Branco de Rio, en prenant la forme d'un véritable carnaval dont les rois se nomment Gilmar, Nilton et Djalma Santos, Bellini, Orlando, Zico, Didi, Garrincha, Vava, Pelé (un gamin de 17 ans et demi) et Zagallo. Sur l'initiative de leur dirigeant João Havelange, ils ont subi, avant de partir en Suède, un rigoureux programme de préparation physique et psychologique. Aucun détail n'a été négligé. Sans compter la mise au point d'une organisation tactique originale, avec l'adoption d'un système de 4-2-4 inspiré de l'exemple hongrois des années 1950-1954. Et surtout la naissance d'un joueur phénoménal qui vient d'entamer à moins de 18 ans une carrière hors du commun. On ne peut évoquer le football brésilien sans insister sur le rôle et la personnalité de Pelé, qui, tout en ratant un peu pour cause de blessures ses Coupes du monde 1962 et 1966, remettra les choses en ordre à Mexico en 1970. Après avoir fait de son club, Santos, le meilleur club du monde entre 1960 et 1965. Il faudra attendre ensuite vingt-quatre ans pour voir le Brésil reconquérir son titre, aux États-Unis en 1994, grâce aux Leonardo, Romario, Bebeto. Sans doute l'exil de ses meilleurs joueurs, attirés en Europe par des salaires mirifiques, aura-t-il affaibli sa puissance depuis une quinzaine d'années, mais ce Brésil éternel, réservoir inépuisable de talents dont les derniers-

Les records de la Seleção

Plus large victoire 17 octobre 1975 : Brésil-Nicaragua 14-0

Plus large défaite : 18 septembre 1920 : Brésil-Uruguay : 0-6

Recordman des sélections
Cafu : 143

Recordman des buts marqués
Pelé : 77

Record des buts marqués en Coupe du monde : 202

nés se nomment Ronaldo, Juninho, Rivaldo, continue à séduire. Même s'ils ont raté le match qu'il ne fallait pas contre la France en finale de la Coupe du monde 1998 (0-3). Après 1998, le Brésil se cherche. La Seleção connaît plusieurs entraîneurs qui accumulent les revers et les défaites symboliques. Un nouvel échec devant la France durant la Coupe des confédérations, une relégation à la 3^e place du classement mondial de la FIFA, derrière la France et l'Argentine, et enfin une qualification difficile à la Coupe du monde : seulement 3^e derrière l'Argentine et l'Équateur. Mais, à la veille du tournoi 2002, le Brésil, qui retrouve Ronaldo et Rivaldo, dispose d'une équipe de grande valeur avec Ronaldinho, le prodige de Porto Alegre, et reprend des couleurs. Sous la direction de Luiz Felipe Scolari, l'équipe aligne les victoires et remporte le tournoi grâce à Ronaldo. La «penta» est enfin réalisée. En 2006, avec les mêmes – Kaká et Adriano ayant remplacé Rivaldo –, les hommes de Cafu établissent de nouveaux records : record de victoires consécutives (11) et record de buts pour Ronaldo (15).

Après avoir survolé les éliminations de la zone Am-Sud, la Seleção emmenée par Dunga se présente au Mondial 2010 en qualité d'« éternel favori », mais le sort s'acharne et le quart de finale contre les Pays-Bas brise les espoirs. Lors de la Copa America qui suit, c'est encore en quart de finale que le Brésil s'incline. Mais en 2013, une nouvelle équipe émerge et remporte la Coupe des confédérations. Le football brésilien va-t-il encore nous faire rêver ? La réponse sera apportée lors de la prochaine Coupe du monde... au pays du foot !

Brest (Stade brestois 29)

Fondé en 1950

Couleurs Maillot rouge et blanc, short et bas rouges.



Palmarès

Championnat de D2 1979, 1981.

Fondé après la Seconde Guerre mondiale, le Stade brestois est inscrit en division de district Ouest avant de progresser au fil des saisons. En 1979-1980, il découvre la rigueur de la division 1 et termine dernier. La remontée immédiate permet au public d'encourager une ossature formée par les futurs Parisiens Bernard Lama, Paul Le Guen, Vincent Guérin et David Ginola (meilleure place : 8^e en 1987). Un aller-retour expéditif en 1988-1989 et des problèmes financiers provoquent la rétrogradation du club en CFA après une saison terminée à la 11^e place de la D1. Le Stade brestois remonte en Ligue 2 en 2004. Sa première saison s'achève à la 9^e place, non sans avoir longtemps figuré sur le podium et entrevu une montée ultrarapide. La saison 2005-2006 ne confirme pas les bonnes intentions passées. L'élan est brisé : Brest termine à la 16^e place, arrachant son maintien lors de l'avant-dernière journée. Le club breton retrouve la Ligue 1 en 2010, mais pour deux courtes saisons.

Brossage

Le brossage du ballon est une frappe ou une touche de balle exécutée avec l'intérieur du pied (appelé aussi plat du pied) ou l'extérieur du pied, dans un contact tangent entre le ballon et la surface du pied utilisée. Cette frappe a pour but de faire tourner le ballon sur lui-même, ce qui doit lui imposer en même temps une trajectoire aérienne courbe, et non pas droite. Le brossage du ballon est en particulier utilisé pour l'exécution d'un coup franc ou d'un corner, la trajectoire fuyante ayant pour but de contourner, d'éviter et d'embarrasser le gardien adverse et ses défenseurs. Certains spécialistes comme le Français Veinante, l'Allemand Netzer (sur corner direct), Platini, Didi, Zico, Roberto Carlos, Ronaldinho, Beckham et Zidane (sur coup franc direct) ont été ou sont encore d'une grande efficacité.

Bruges (FC)

Club belge

Fondé en 1891



Couleurs Maillot, short et bas bleus.

Palmarès Championnat de Belgique

1920, 1973, 1976, 1977, 1980, 1988, 1990, 1992, 1996, 1998, 2003, 2005 ;

Super-Coupe de Belgique 1980, 1986, 1988, 1990, 1991, 1992, 1994, 1996, 1998, 2002, 2003, 2004, 2005 ; **Coupe de Belgique** 1968, 1970, 1977, 1986, 1991, 1995, 1996, 2002, 2004, 2007.

Le FC Bruges fait partie, avec Anderlecht et le Standard de Liège, des trois meilleures formations de Belgique. Avec sept titres lors de ces cinq dernières années, le club présente le plus beau palmarès des années 2000 du football belge. Signe de la stabilité qui y règne et de la qualité de son effectif, le FC Bruges occupe en 2006 pour la 13^e fois d'affilée le podium en fin de Championnat (3^e derrière Anderlecht et le Standard de Liège).

Dès les années 1970, Bruges commence son ascension et peut se vanter d'avoir disputé deux finales européennes : la Coupe de l'UEFA en 1976 et la Coupe d'Europe des clubs champions en 1978, qu'il perd toutes les deux contre Liverpool. Bruges a compté dans ses rangs le buteur français Jean-Pierre Papin – tout juste avant qu'il n'éclate à Marseille –, le Nigérian Daniel Amokachi et, plus récemment, le Sénégalais Khalilou Fadiga.

Après le départ de plusieurs joueurs cadres, comme Dany Verlinden, le gardien emblématique, et Timmy Simons, le capitaine, qui ont fait le succès des années 2000-2004, la saison 2005-2006 commence mal. Grâce à un splendide final (13 points sur 15 possibles), il arrache la troisième place de la Jupiler League, à un point seulement du Standard. Il faut attendre 2007 pour que le FC Bruges renoue avec la victoire en Coupe de Belgique après avoir défait le Standard (1-0). Mais sur la scène

européenne, malgré une 16^e de finale en Coupe de l'UEFA en 2006 (éliminé par l'AS Rome), le succès tarde à venir.

Buffon Gianluigi

né à Carrare (Italie), 1978
Gardien de but

Palmarès Coupe du monde 2006 ;
Coupe UEFA 1999 (Parme) ;
Championnat d'Italie 2002, 2003, 2012, 2013 (Juventus Turin) ;
Coupe d'Italie 1999 (Parme).
130 sélections en équipe nationale.

« Superman » ne vient pas de Krypton, mais de Carrare ! Tous les Italiens vous le diront, eux qui ont fait de Gianluigi Buffon leur super-héros. Le 9 juillet 2006, nous sommes à la 103^e minute de la finale de la Coupe du monde et Zinédine Zidane s'apprête à crucifier l'Italie d'une tête magistrale.

C'est sans compter avec les réflexes de Luigi « Superman » Buffon qui, d'une somptueuse claquette, écarte le danger. Quelques instants plus tard, la Squadra Azzura est championne du monde et peut porter en triomphe son capitaine. A-t-elle jamais douté du talent d'un gardien de but hors du commun, héritier du grand Dino Zoff ? Non, car le portier italien n'a que très rarement failli à sa mission et plus d'un attaquant a vu ses espoirs se briser sur ce mur qui ferme les cages et les verrouille.

Gianluigi Buffon est entré dans la carrière à Parme avant d'être rapidement enrôlé en 2001 à la Juventus Turin. Premier (et unique) transfert, et déjà un premier record : il est le gardien de but le plus cher du monde. Il s'impose rapidement à la Juve, grâce à sa carrure qui lui permet de maîtriser son sujet, mais également grâce à son caractère. Car Buffon ne se contente pas de garder les cages, il règne en maître sur toute la surface de réparation et orchestre la

partition des défenseurs. Et s'il faut du caractère pour être un grand gardien de but, « Gigi » Buffon a bien mérité son statut de plus grand gardien du monde. Celui qui restera toujours fidèle à la « Vieille dame » turinoise, laquelle a trouvé en lui son protecteur, connaît une carrière internationale plus laborieuse à ses débuts. Au Mondial 1998, c'est sur le banc de touche qu'il regarde, stoïque, son homologue « Fabulous Fab » Barthez protéger les Bleus jusqu'au sacre, non sans espérer qu'un jour, son tour viendra. Blessé, il cède sa place pour l'Euro 2000 et sa première expérience internationale à l'occasion de l'Euro 2004 vire au cauchemar après l'élimination de la Squadra Azzura au premier tour. Changement de situation deux ans plus tard, au Mondial 2006 : l'Italie tient la dragée haute à tous ses rivaux, en grande partie grâce à son exceptionnel gardien de but. Mais même les super-héros ont leurs faiblesses et lors de la finale de l'Euro 2012, tous les talents de Gianluigi Buffon ne suffiront pas à empêcher les Espagnols de l'emporter 4-0.



Spécialiste des arrêts réflexes, Gianluigi Buffon est non seulement l'un des plus grands gardiens du monde mais aussi un charismatique leader pour ses coéquipiers.

Burruchaga Jorge

né à Gualeguay (Argentine), 1962
Milieu de terrain

Palmarès Coupe du monde 1986 ;
59 sélections en équipe nationale
(13 buts) ; Copa Libertadores 1984 ; Coupe
intercontinentale 1984 (River Plate).

Jorge Burruchaga demeure dans la mémoire des supporters argentins le bras droit de Diego Maradona, le copain des dernières passes, l'éclaireur génial qui porte un coup fatal à l'Allemagne, en finale de Coupe du monde 1986. L'un des plus grands milieux de terrain offensifs de tous les temps commença sa carrière à Buenos Aires, à l'Arsenal Sarandi puis à l'Independiente. Repéré par le directeur sportif Robert Budzinsky, dont les réseaux argentins ont encore parfaitement fonctionné (Marcos, Bargas, Curioni...), il débarque à Nantes en 1985. Année faste pour Burruchaga : il est en effet



Le meilleur joueur argentin des années 1980, derrière Maradona, Jorge Burruchaga, connu une fin de carrière difficile et douloureuse.

sacré meilleur joueur étranger de France, et son club, Nantes, termine 2^e du Championnat de France, à trois longueurs du PSG. L'Argentin y est pour beaucoup ! La suite est encore plus belle. Au Mexique, avec Valdano et Brown, il demeure le serviteur le plus spectaculaire et gracieux de Diego Maradona.

Le Mondial mexicain consacre le formidable travail de Burruchaga dans l'entrejeu, notamment en finale, contre l'Allemagne. Ce jour-là, en effet, Diego, blessé, est bien incapable de tenir le rythme. Il est porté, et supporté par ses lieutenants. Et, à quelques minutes du coup de sifflet final, voilà que Maradona lance le plus fidèle de ses aides de camp. Jorge Burruchaga plonge, file, dévore l'espace et, au bout de cinquante mètres de course, trompe d'un tir croisé le gardien allemand Schumacher. Ivre de joie, Jorge s'en va, les bras en croix, s'effondrer le long de la ligne de touche.

Après l'ivresse. Les lendemains du Mexique ne chanteront plus jamais. Opéré à trois reprises des genoux, Burruchaga passe encore six longues années à Nantes, mais sans gloire ni succès probant. Heureusement tout de même pour son football, il est rétabli à temps pour la Coupe du monde en Italie

et, là encore, joue un rôle important dans l'accession de l'Argentine en finale, perdue cette fois face à l'Allemagne. Quand il rentre à Nantes, on se frotte les mains de constater qu'il est revenu à son meilleur niveau, mais il se blesse de nouveau, et retrouve l'hôpital. Il est finalement transféré à Valenciennes, au tout début de la saison 1992. Destination fatale : Jorge Burruchaga est reconnu coupable de corruption passive dans l'affaire VA-OM, et décide de rentrer en Argentine pour purger sa suspension. Son épouse se tue dans un accident de la circulation. Jorge Burruchaga se retrouve seul avec ses deux enfants. Il termine sa carrière à l'Independiente, club de sa jeunesse, puis devient entraîneur de son club formateur, l'Arsenal Sarandi, de 2002 à 2005 et par la suite, de Club Libertad, puis de l'Atlético Rafaela.

Buteur

Celui qui marque les buts. C'est presque toujours un attaquant, l'avant-centre ou le milieu offensif (n° 10) moderne. Sa principale qualité est la constance dans l'efficacité et la réussite. Le buteur marque des buts de toutes les façons : avec le pied, la tête, sur coups de pied arrêtés ou dans le mouvement. Il constitue une individualité particulière qui conclut le travail collectif de toute l'équipe. Il détient les clés de la victoire et bénéficie ainsi de la célébrité médiatique et de l'admiration du public. Dans chaque compétition, un classement des meilleurs buteurs est établi qui désigne à la fin le roi ou le recordman de la spécialité. Ainsi le Français Just Fontaine est-il le recordman des buteurs de la Coupe du monde avec 13 buts réussis en Suède en 1958, l'Argentin Onnis le meilleur buteur de l'histoire du Championnat de France avec 299 buts réussis entre 1972 et 1986, le Brésilien Pelé un autre roi dont on fêta au cours des années 70 le 1 000^e des 1 256 buts qu'il marqua dans sa carrière. Autres buteurs célèbres : Leonidas (Brésil), Gerd Muller

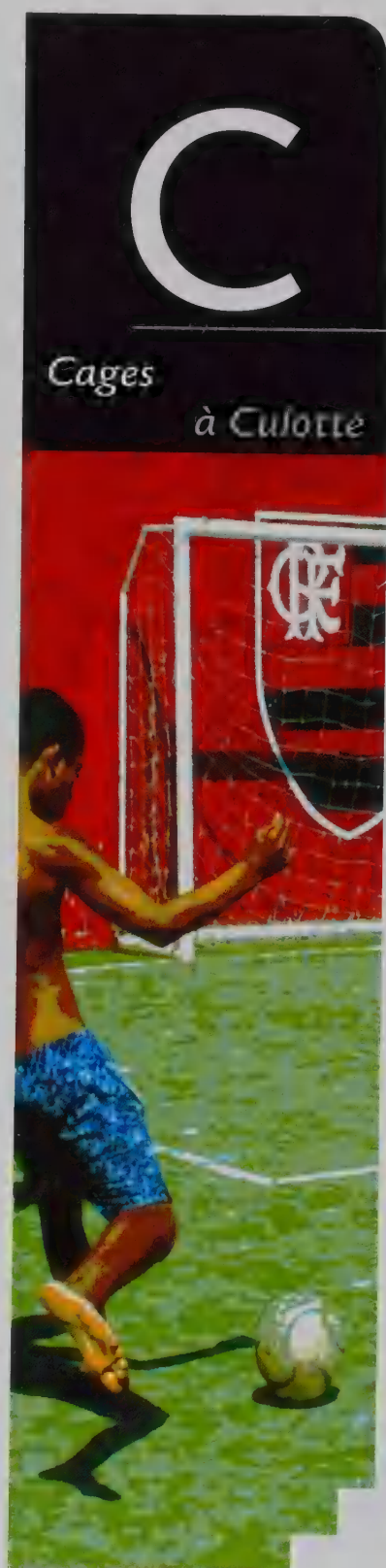
[Dictionnaire] Buffon à Butragueño

(Allemagne, 14 buts en Coupes du monde, 10 en 1970, 4 en 1974), Eusebio (Portugal), Jean-Pierre Papin (France) ou Ronaldo (15 buts en trois Coupes du monde).

Butragueño Emilio né à Madrid (Espagne), 1963 Attaquant

Palmarès 69 sélections en équipe nationale (26 buts) ; **Championnat d'Espagne** 1986, 1987, 1988, 1989 (Real Madrid) ; **Coupe d'Espagne** 1982, 1989 (Real Madrid) ; **Coupes de l'UEFA (C3)** 1985, 1986 (Real Madrid)

Longtemps encore, en Espagne, on parlera du Mundial 86 disputé au Mexique. Cette année-là, lors du 8^e de finale qui oppose, à Queretaro, l'Espagne au Danemark, l'un des épouvantails de la compétition, Emilio Butragueño, marque 4 buts, offrant même un penalty à son équipe : l'Espagne s'impose (5-1), se qualifiant du même coup pour les quarts de finale. Un exploit qu'aucun joueur n'avait réussi en phase finale de la Coupe du monde depuis le Portugais Eusebio en 1966, en Angleterre ! Le monde entier découvrait un joueur qu'en Espagne on avait surnommé depuis quelques années déjà « el Buitre » (le vautour). Surnom qui lui venait du temps où, apprenti footballeur, il faisait ses gammes au Colegio Calasancio puis, en deuxième division, au Castilla FC, filiale du Real Madrid, qu'il rejoint en 1980. Doté d'un sens du but hors du commun, il s'impose rapidement dans la prestigieuse équipe du Real, puis en sélection nationale en 1984, promenant sur tous les terrains son dribble insaisissable, sa vivacité peu commune, sa rapidité de course et d'action... En 1986 et 1987, il apparaît en 3^e position dans le classement du Ballon d'or. Une reconnaissance toute méritée puisqu'il a su démontrer, sur le terrain, qu'un avant-centre peut évoluer et briller dans la difficile solitude exigée par le football moderne.



Cages

Des buts de football (deux poteaux, une barre transversale et des filets) ressemblent à une cage dans laquelle doit être expédié le ballon pour obtenir un but. Les buts sont placés au centre de chaque ligne de but. Ils sont composés de deux poteaux verticaux espacés de 7,32 m (mesure intérieure), reliés par une barre transversale horizontale située à 2,44 m du sol. Les buts doivent être solidement fixés au sol. La largeur et l'épaisseur des poteaux et de la barre transversale, tous semblables, ne doivent pas être supérieures à 12 centimètres.

Ces poteaux peuvent être en bois, en métal ou en une autre matière autorisée, de forme carrée, rectangulaire, ronde ou elliptique. Toutefois, les poteaux carrés ont été de plus en plus souvent remplacés par des poteaux ronds. Ce qui peut d'ailleurs avoir une influence sur le jeu et sur le résultat d'un match. Ainsi, certains tirs renvoyés par un poteau ou une barre à angles aigus auraient peut-être été victorieux avec des montants ronds. Les Stéphanois ont peut-être ainsi perdu la finale de la Coupe d'Europe 1976 contre le Bayern au stade de Hampden Park de Glasgow,

où les poteaux étaient carrés et non pas ronds, renvoyant des tirs de Bathenay et Santini. Les filets de but (en chanvre ou en Nylon) sont attachés aux poteaux, à la barre transversale et au sol derrière les buts. Ils doivent être soutenus de façon convenable et placés de manière à ne pas gêner le gardien de but. Avant le coup d'envoi, l'arbitre et ses assistants vérifient leur bon état. Il arrive cependant qu'en cours de match un tir violent les déchire, et ils sont alors réparés sur-le-champ.

Calais CRUFC

Club fondé en 1902

Couleurs Maillot sang et or, short noir, bas jaunes.

Palmarès Championnat du groupe Nord de D3 1981 ; Championnat du groupe A de D4 1988.



La dernière Coupe de France du siècle a été l'occasion d'un extraordinaire parcours d'une équipe amateur qui ne s'est inclinée que par la plus faible des marges, sur un penalty généreux accordé au FC Nantes. Toute une



Le gardien français Fabien Barthez pris dans ses filets.

ville a vibré pendant plusieurs semaines aux exploits de ses enfants menés par la forte personnalité de son entraîneur, Ladislav Lozano. Cette équipe de CFA, constituée de joueurs souvent issus de centres de formation et entrée au quatrième tour de l'épreuve, a éliminé quatre équipes professionnelles (2 de D2 et 2 de D1) en produisant un football de qualité. En 2002, la gloire s'est éloignée. Les Calaisiens sont descendus en CFA, où en 2006 ils terminent 5^e, non sans avoir, de nouveau, fait un beau parcours en Coupe de France, tombant en quart de finale une nouvelle fois sur le FC Nantes. Pour la saison 2007-2008, Calais retrouve le National mais peine dans le milieu de tableau avant de chuter en CFA 2.

Cameroun



Couleurs Maillot vert, short rouge, bas jaunes.

Palmarès

Coupe d'Afrique des nations (1984, 1998, 2000, 2002) ; **jeux Olympiques** (2000) ; **5 participations à la Coupe du monde** (1982, 1990, 1994, 1998, 2002, 2010).

De 1995 à 2000, le Cameroun a succédé au Nigeria à la tête du football africain. Les Lions indomptables ne sont plus les invités-surprises de la phase finale comme en 1990, où pour leur deuxième apparition les Camerounais du chevronné Roger Milla et de François Omam-Biyik battaient le champion du monde en titre, l'Argentine de Maradona, en match d'ouverture du tournoi, avant de perdre contre l'Angleterre en quart de finale. Si les deux participations suivantes se terminèrent au premier tour, on peut penser que les nombreux conflits qui opposent les joueurs et la fédération sur la question des primes de match en sont une des causes principales. En 2002, sous l'impulsion du sélectionneur allemand Winfried Schäfer, le Cameroun a abandonné le 4-4-2 pour le 3-5-2 plus flexible, qui a permis à la défense d'être moins perméable. Tombés dans un groupe dominé

par l'Allemagne, les Lions indomptables échouent à la troisième place après pourtant un premier match prometteur contre l'Irlande. En 2005, ils échouent de justesse dans la course à l'Allemagne, laissant leur place à la Côte d'Ivoire (un penalty non transformé contre l'Égypte à la dernière seconde du match). Le talent de Samuel Eto'o n'a pas suffi pour assurer une 5^e présence d'affilée, pas plus qu'il ne permettra aux Lions de s'imposer face à l'Égypte en finale de la CAN 2008. Viennent ensuite de nouvelles déceptions : piètre figuration au Mondial 2010, non qualification à la CAN 2012... Les Lions ont-ils été domptés ?

Candela Vincent

né à Bédarieux (Hérault), 1973
Défenseur

Palmarès Coupe du monde 1998 ; Championnat d'Europe des nations 2000 ; 38 sélections en équipe nationale (2 buts) ; **Championnat d'Italie** 2001 (AS Roma) ; **Championnat de France** de D2 1992 (Toulouse FC).



elui que le célèbre entraîneur italien Fabio Capello considérait



Vincent Candela contre le Danemark, lors du Mondial 1998.

[Dictionnaire] Cages à Cannes AS

comme l'un des meilleurs arrières latéraux n'était que remplaçant chez les Bleus, barré qu'il était par Bixente Lizarazu à gauche. Sa polyvalence lui a permis de participer au Mondial 2002 à la suite de la blessure de Lebœuf contre l'Uruguay. Il a pu à l'occasion montrer ses talents offensifs, même s'ils n'ont pu aboutir. Professionnel au Toulouse FC, où il fait ses débuts en D1 à 19 ans, Candela quitte le club de la ville rose en 1995 pour la Bretagne et Guingamp avant de s'expatrier en Italie quatre mois après sa première sélection internationale contre les Pays-Bas. Comme plusieurs joueurs français, il s'habitue remarquablement aux charges de travail italiennes et à la tactique transalpine. De 1996 à 2005, il a joué à la Roma – avec un court intermède en Angleterre –, puis à l'Udinese, enfin à Sienne et à Messine où il met fin à sa carrière.

Cannes (AS)

Club fondé en 1902

Couleurs Maillot rouge et blanc, short blanc, bas rouges.



Palmarès Coupe de France 1932.

Étranges débuts

Étranges débuts, en effet, que ceux de l'AS Cannes dans la ronde professionnelle. En 1932, le 16 janvier, le football devient professionnel en France. On apprend alors que le FC Antibes, par l'intermédiaire de son entraîneur Valère, a voulu corrompre des joueurs : c'est donc Cannes, en embuscade, qui se retrouve en finale du Championnat contre Lille. Victoire de l'OL. En revanche, et toujours sur le terrain, l'AS Cannes prend sa revanche en finale de Coupe de France contre Roubaix, un autre grand du Nord. C'est à ce jour le seul et unique trophée de l'AS Cannes.

De 1987 à 1991, puis de 1993 à 1995, la vie fut douce et belle sur la Croisette. Certes, l'AS Cannes fut un club prestigieux de l'entre-deux-guerres, gagnant même la Coupe de France en 1932. C'est d'ailleurs le seul et unique trophée du club. Certes encore, des joueurs aux noms prestigieux ont évolué à Cannes : Jean Baeza, Charly Loubet, Krol le Hollandais, copain de Johan Cruyff. Mais c'est au début des années 1990, sous l'impulsion de Jean-Louis Pedretti, que le club va tutoyer l'Europe pour la toute première fois de son histoire. Avec Zoran Vujovic en attaque et Jean Fernandez comme entraîneur, Cannes termine 11^e du Championnat de France à la fin de la saison 1990, puis 4^e l'année suivante. Pour le plus grand bonheur de Bora Primorac, et surtout du buteur Amara Simba, dont les dirigeants parisiens avaient préféré se séparer. Mais la plus belle histoire cannoise est à mettre à l'actif de Luis Fernandez : car «Don Luis» ne s'est pas contenté de terminer sa carrière à Cannes, lui offrant même en 1992 la qualification pour le 2^e tour de la Coupe de l'UEFA (passe décisive et but de Simba) ; il revient également comme entraîneur au moment où Cannes se débat en D2. Éric Mombaerts est alors écarté, et l'ancien international s'installe sur le banc, dès le début de la saison 1992, au côté de son ami Francis Borelli, désormais président ! En fin de saison, l'AS Cannes termine 2^e, monte en D1 et sera européen en 1994, terminant 6^e du Championnat de France. Du travail vite et bien fait. Luis Fernandez peut alors rejoindre le PSG. Dommage pour la vie de l'AS Cannes que l'homme fort du centre de formation, Guy Lacombe, devenu entraîneur, ait dû quitter trop vite le club en 1997. Dès la saison suivante l'année 1997-1998 se solde par une descente en D2, puis en National en 2004, le club perdant même son statut professionnel avant de chuter en CFA en 2011. Pour se consoler, les supporters se souviennent sans doute que c'est à Cannes que Zinédine Zidane a distribué ses premiers ballons...

Cantona Éric

*né à Marseille
(Bouches-du-Rhône), 1966
Attaquant*

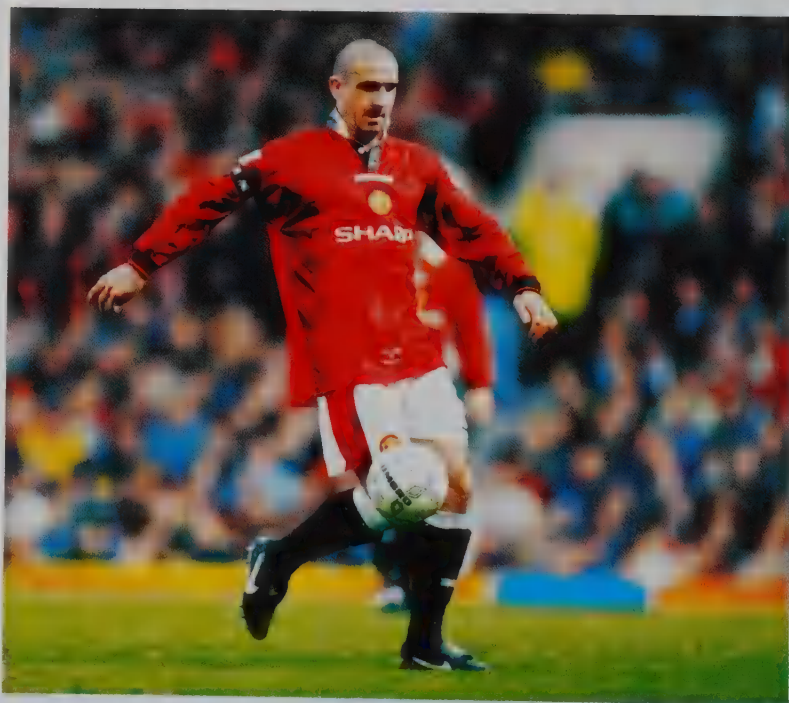
Palmarès 45 sélections en équipe de France (19 buts) ; **Championnat de France** 1989 et 1991 (Marseille) ; **Coupe de France** 1990 (Montpellier) ; **Championnat d'Angleterre** 1992 (Leeds) et 1993, 1994, 1995 et 1996 (Manchester United) ; **Coupe d'Angleterre** 1994 et 1996 (Manchester United).

La carrière, les clubs successifs, le palmarès outre-Manche témoignent de l'immense talent d'Éric Cantona, retraité du foot à 31 ans. «Voilà le soleil sur le terrain...» C'est, dit-on, de cette façon que l'apprenti footballeur Éric Cantona était accueilli par les supporters du club des Caillols, dont il portait le maillot. Il n'était encore qu'un enfant, mais, dès l'âge de 8 ans, l'éducateur Célestin Oliver, ancien international, partenaire de R. Kopa, l'avait remarqué.

Esprit d'aventure ou fascination pour Guy Roux et son organisation familiale et chaleureuse ? Toujours est-il que, au début de l'été 1981, le jeune homme quitte sa Provence et intègre le centre de formation de l'AJ Auxerre. Couvé par Guy Roux, Cantona découvre, non loin des collines du Morvan, le football professionnel de haut niveau. Il n'a pas encore 15 ans, mais il obtient sa toute première sélection en équipe de France cadets et inscrit son premier but dans le Championnat de France de première division, sous les couleurs de l'AJ Auxerre, à Rouen, fin 1985.

La houlette de maître Guy. Le 28 mai 1985, à 19 ans, ténébreux, solitaire et ambitieux, Cantona, d'un tir fracassant des 25 mètres, envoie Auxerre en Coupe d'Europe. Dès le début de la saison 1985-1986, Guy Roux en fait un titulaire à la pointe de son attaque. C'est aussi le début d'une errance, dont le dernier voyage aura donc été Manchester United.

En 1986, en effet, Cantona, grippé et amoureux, n'effectue que des bouts de match avec son club, joue une vingtaine



Éric Cantona, un artiste dans tous les sens du terme, qui, sous le maillot du club anglais de Manchester United, atteignit les sommets.

de minutes en Coupe de l'UEFA, contre Milan AC, puis rejoint Martigues, où il est prêté durant une saison. Retour à Auxerre dès la fin de saison 1986, avec, cette fois, une place de titulaire au sein de l'attaque bourguignonne : 36 matchs, 13 buts et 8 réalisations l'année suivante. Bientôt, le football français s'offre ainsi le premier plus gros transfert de son histoire : 20 millions de francs dans la cagnotte de Guy Roux, et l'ancien minot des Caillols, après avoir longuement hésité à traverser la Manche, va rejoindre la pelouse du Stade-Vélodrome, qui l'avait tant fait rêver du temps de Skoblar, Magnusson ou Keita. En signant à Marseille, Éric Cantona réalisait une somptueuse opération financière : payé 20 000 F par mois sur les bords de l'Yonne, il toucherait désormais 500 000 F (76 000 €) mensuels...

L'idylle ne durera pas. De 1989 à 1992, sa carrière française – Olympique de Marseille, Montpellier, de nouveau Marseille, puis enfin Nîmes – alterne les bons moments (une Coupe de France avec Montpellier, seul trophée français du futur éric le Rouge, les retrouvailles avec son copain Paille) et les coups de sang (jet de maillot marseillais au pied de l'entraîneur Gérard Gili en 1989, et jet de ballon sur un arbitre). Exclu, suspendu, Éric Cantona décide de mettre un terme à sa carrière de footballeur professionnel. Un court arrêt, puisque dès le mois de janvier 1992, via Michel Platini et l'avocat Jean-Jacques Bertrand, il met le cap sur Sheffield, puis Leeds United. C'est le début d'une formidable marche en avant sur les sentiers de la gloire : de simple remplaçant, l'attaquant international devient, au fil des rencontres, le véritable inspirateur de l'équipe entraînée par Howard Wilkinson. Un but de folie contre Chelsea, le 11 avril 1992, et au soir d'un titre de champion d'Angleterre, offert à Leeds United, ces quelques mots pour la légende assénés à un public en pâmoison : «I don't know why I love you, but I love you»...

Qu'importe franchement la simplicité du discours puisque dans ce nord de l'Angleterre, laborieux et froid, le foot est au-dessus de tout, et ses acteurs adulés comme des princes. C'est l'œil sombre,

le verbe haut, tout autant que ses « ailes de pigeon » qui n'allaient plus tarder à faire sacrer Cantona roi d'Angleterre...

En fin de saison 1992, la nouvelle coquille de Leeds United passe à l'«ennemi» et rejoint Manchester United, le club dirigé par un Écossais obstiné et travailleur : Alex Ferguson. Et le miracle cantonesque continue. Manchester n'avait plus été sacré champion d'Angleterre depuis vingt-six ans ! Éric Cantona contribue largement à réparer cette impolitesse de l'histoire, s'imposant très vite comme le véritable meneur de jeu des Red Devils.

Les «perles» de Canto. En 1995, Éric Cantona est suspendu sept mois pour avoir agressé un spectateur qui l'insultait au cours d'un match. Le public anglais n'en voudra pas au fantasque «Frenchie», et la cantomania continuera de submerger la Grande-Bretagne. On se repaît de ses aphorismes obscurs («Quand les mouettes suivent un chalutier, c'est qu'elles pensent qu'on va leur jeter des sardines», mars 1995) et on s'amuse de ses nombreuses prestations dans des films publicitaires. En 2001, il sera élu par ses fans de Manchester joueur du siècle.

Vers une autre vie. En 1996, Cantona quitte Manchester United et déclare qu'il cesse définitivement sa carrière professionnelle. Il s'installe à Barcelone, préférant désormais les sables chauds du beach soccer et les plateaux de cinéma au rectangle vert qu'il a si souvent transformé en lieu magique. Son charisme reste intact aujourd'hui, puisqu'il mène l'équipe de France de beach soccer au titre mondial en 2005.

Capello Fabio

né à San Canzian d'Isonzo (Italie), 1946

Milieu de terrain et entraîneur

Palmarès en tant que joueur

32 sélections en équipe nationale (8 buts);
Championnat d'Italie 1972, 1973, 1975 (Juventus Turin), 1979 (Milan AC).

Palmarès en tant qu'entraîneur

Ligue des champions 1994 (Milan AC);
Super-Coupe d'Europe 1994 (Milan AC);

[**Dictionnaire**] Cantona à Capello

Championnat d'Italie 1992, 1993, 1994, 1996 (Milan AC), 2001 (AS Rome), 2005, 2006 (Juventus Turin, ces deux titres lui ont été retirés à la suite du scandale des matchs arrangés); **Super-Coupe d'Italie** 1992, 1993, 1994 (Milan AC), 2001 (AS Rome); **Championnat d'Espagne** 1997 (Real Madrid).

Milieu de terrain au caractère bien trempé, Fabio Capello commence sa carrière professionnelle en 1964 avec le Spal Ferrara. Vite repéré pour ses qualités physiques, il passe par les plus grands clubs italiens : l'AS Rome (1967-1969), la Juventus Turin (1969-1976) et le Milan AC (1976-1979). Sur le plan international, il est choisi par les sélectionneurs Ferruccio Valcareggi, Fulvio Bernardini et Enzo Bearzot. Toutefois, il ne dispute aucun tournoi international et prend sa retraite sportive à 33 ans. Devenu entraîneur, il prend en main le Milan AC (de 1991 à 1996 et durant la saison 1997-1998). Il remporte en 1994 la Ligue des champions face au FC Barcelone de Johan Cruyff. Ce jour-là, la dream team milanaise – avec Paulo Maldini, Marcel Desailly et Zvonimir Boban – donne une leçon de réalisme aux Espagnols (4-0). Capello affirme que c'est la défense qui fait la différence et, à cet effet, il mise sur le catenaccio, en alignant cinq joueurs, avec un libéro derrière la défense centrale. Entraîneur à succès, il triomphe au Real Madrid (1996-1997), à l'AS Rome (1999-2004), à la Juventus Turin et devient l'un des entraîneurs les plus titrés de l'histoire. En mai 2006, à la suite du scandale Moggi, qui ébranle la Juventus Turin, il a déclaré que si la «Juve» était rétrogradée, il ne la suivrait ni en Serie B ni, à fortiori, en Serie C. Dès le 4 juillet, l'entraîneur italien resignait avec la nouvelle direction du Real Madrid un deuxième contrat de trois ans après avoir démissionné de la Juve, quelques heures plus tôt. Mais l'ombrageux entraîneur sera remercié dès juin 2007, après avoir mené le Real à la conquête de sa 30^e Liga. En janvier 2008, c'est à lui que les dirigeants du football anglais font appel pour reprendre en main la sélection nationale. Si Capello s'attire les foudres

du public anglais en écartant Beckham, le joueur aux 99 sélections, la discipline de fer qu'il impose semble porter ses fruits. Il qualifie aisément les Three Lions pour le Mondial 2010, mais une très sévère défaite (4-1) face à l'Allemagne douche les enthousiasmes. En 2012, Fabio Capello prend les rênes de l'équipe nationale russe.

Carnus Georges

né à Gignac (Hérault), 1942
Gardien de but

Palmarès 36 sélections en équipe de France; **Championnat de France** 1968, 1969, 1970 (Saint-Étienne), 1972 (Marseille); **Coupe de France** 1968, 1970 (Saint-Étienne), 1972 (Marseille).

A 20 ans, Georges Carnus se signale déjà dans les buts de l'AS Aix-en-Provence, où il débute dans le football professionnel. Ce qui ne manque pas d'attirer les regards du Stade français, dont il va être le gardien pendant cinq ans, de 1963 à 1968. Il entre également en équipe de France pour affronter à Colombes le Brésil de Pelé, ce dernier ne facilitant pas ses débuts tricolores en lui marquant trois buts, dont un penalty en deux temps resté célèbre. Carnus conserve sa place jusqu'en 1973, disputant contre l'Irlande le dernier de ses 36 matchs internationaux, après avoir partagé le poste avec son «copain» Aubour, auquel le lie une grande amitié. En 1968, il est transféré à Saint-Étienne, où il remporte trois couronnes de champion de France en 1968, 1969, 1970, et deux Coupes de France en 1968 et 1970. C'est alors qu'un transfert très mouvementé conclu en compagnie de Bernard Bosquier pour l'Olympique de Marseille agite sa carrière. Ce départ, réalisé en pleine saison 1971-1972, et provoqué perfidement par le président marseillais Marcel Leclerc, désireux d'affaiblir le rival n°1, déclenche la colère de Roger Rocher, le président stéphanois. Carnus marseillais va enrichir son palmarès avec l'OM : nouveau doublé Coupe-Championnat en 1972. Gardien longi-

ligne, doté d'une souplesse et d'une promptitude de réflexes remarquable, il se signale aussi par une correction et une mentalité exemplaires.

Cartons

L' arbitre dispose de trois cartons de trois couleurs différentes. Il brandit le carton en l'air, le bras tendu, pour montrer la nature de sa décision aux joueurs et responsables d'équipes d'une part, aux spectateurs d'autre part.

Le carton jaune est sorti pour sanctionner un joueur coupable de jeu dangereux, de mauvaise tenue ou d'attitude inconvenante. Il correspond à un premier avertissement donné par l'arbitre. Le carton rouge signifie que l'arbitre exclut du terrain le joueur coupable de conduite violente ou de brutalité, de propos injurieux ou grossiers à son égard, ou encore sanctionné d'un second avertissement ou carton jaune infligé au cours de la même partie. Le carton vert, dressé en l'air alors que le match a été arrêté en raison de la blessure d'un joueur, accorde au médecin l'autorisation de pénétrer sur le terrain pour y soigner ce joueur.

Le premier carton jaune de l'histoire de la Coupe du monde fut brandi à Mexico en 1970, au cours du match d'ouverture Mexique-URSS, à l'encontre du joueur soviétique Asatiani.

Carrière Éric

né à Foix (Ariège), 1973
Milieu

Palmarès Coupe des Confédérations 2001; 10 sélections en équipe nationale (5 buts); **Championnat de France** 2001 (FC Nantes), 2002, 2003, 2004 (Ol. lyonnais); **Trophée des champions** 1999 (FC Nantes), 2002, 2003, 2004 (Ol. lyonnais); **Coupe de France** 1999, 2000 (FC Nantes).

L' ancien meneur de jeu du FC Nantes et de Lyon est un joueur

atypique. Le tenant d'un record – quatre titres de champion de France consécutifs avec deux équipes – n'est pas passé par les mailles de la détection fédérale. Si ses qualités techniques sont très au-dessus de la moyenne, on peut penser que son gabarit n'est pas celui qu'attendent dénichéurs et découvreurs de perles rares : avec son 1,73 m et ses 61 kg, le jeune milieu de terrain offensif n'offrait pas les garanties de puissance exigées par le combat quotidien. Qu'à cela ne tienne, Éric Carrière, avec intelligence et persévérance, a creusé son sillon et est devenu en 2001 le meilleur joueur français du championnat national. Il fallait un club au jeu léché, le FC Nantes, pour le révéler. Il le rendit bien aux Canaris par des titres (deux Coupes et un titre de champion en deux saisons !) et par un bon transfert à l'Olympique lyonnais en août 2001 (13 millions d'euros). Pari réussi. Engagé par Jacques Santini pour animer le jeu avec le Brésilien Juninho Pernambucano, il a réussi à s'adapter aux consignes et au travail collectif. Si le courant est passé avec Jacques Santini, ce ne fut pas le cas avec Roger Lemerre, le sélectionneur



Éric Carrière avec le trophée de meilleur joueur de D1 en 2001.

national, qui ne le compta pas parmi les 23 pour la Corée du Sud, lui préférant Youri Djorkaeff. Une décision étonnante, car Éric Carrière avait pris une part active à la victoire des Bleus en 2001 lors de la Coupe des Confédérations sur les terrains de la future Coupe 2002. Depuis, Carrière a fait partie des cadres du RC Lens de 2004 à 2008 avant de rejoindre Dijon pour deux saisons.

Casillas Iker

né à Mostoles (Espagne), 1981
Gardien de but

Palmarès Coupe du monde 2010 ;
Championnat d'Europe des nations
2008, 2012 ; Ligue des cham-
pions 2000, 2002 (Real Madrid) ;
Championnat d'Espagne 2001, 2003,
2007, 2008, 2012 (Real Madrid) ;
Coupe du Roi 2011 (Real Madrid).

Lors de la finale de l'Euro 2012 qui oppose l'Espagne à l'Italie, il y a, aux deux extrémités du terrain, les deux plus grands gardiens de but du monde. L'un a fait toute sa carrière à la Juventus Turin, l'autre est arrivé à l'âge de neuf ans au Real Madrid qu'il n'a pas quitté depuis. Chez l'un comme chez l'autre, le même instinct devant le ballon, la même assurance. Mais autant l'Italien Buffon est volontiers ombrageux, autant l'Espagnol Casillas est d'un naturel placide. Toutefois, le calme d'Iker Casillas n'est qu'apparent. « El Niño », comme l'ont longtemps surnommé les Madrilènes, est monté sur ressort, prêt à se détendre pour aller déloger le ballon d'une lucarne ou surgir dans les pieds d'un attaquant. Casillas a commencé très tôt de voltiger dans la surface de réparation de la « Maison blanche » et puisque la valeur n'attend pas le nombre des années, il n'a pas encore fêté ses vingt ans qu'en 2000, il brandit déjà un trophée en Ligue des champions. D'autres succès suivront avec le Real, dont cinq titres de Champion d'Espagne et une seconde coupe de la Ligue des champions en 2002. Tout cela ne lui fait pas tourner la tête et Casillas, serein parmi les Zidane,

Raul, Figo et autres Ronaldo, conserve sa placidité et son naturel qui lui valent une popularité sans égal en Espagne. Car il n'est pas seulement le gardien d'un grand club, mais celui de toute une nation depuis ses premières sélections dans la Roja. Et là encore, Iker Casillas n'a pas attendu : champion d'Europe des moins de 16 ans, champion du monde des moins de 20 ans... Il est titulaire pour la Coupe du monde de 2002, puis pour le calamiteux Euro 2004 et le Mondial 2006. Ses prestations le désignant comme l'un des meilleurs gardiens du football espagnol, il peut alors entrer dans la légende : champion d'Europe, champion du monde, champion d'Europe encore... À chaque fois, Casillas est dans les buts quand la Roja triomphe lors de sa formidable épopée.

Catenaccio

Comme son nom l'indique (en italien, il signifie « cadenas »), le catenaccio est un système de jeu tactique. Né en Italie dans les années 1950, il s'est inspiré du verrou suisse inventé par l'entraîneur d'origine autrichienne et naturalisé suisse Karl Rappan. Le catenaccio fut tout d'abord expérimenté et mis au point dans le Calcio par le technicien Gipo Viani, qui l'imposa au Milan AC, avant que son successeur Nereo Rocco et, surtout, Helenio Herrera à l'Inter Milan ne le fassent triompher et s'installer solidement dans tout le football italien. Le catenaccio est basé sur un renforcement défensif qui a d'abord pour but de contrarier le jeu offensif de l'adversaire, tout en préparant le terrain et les espaces pour un football dit « de contre-attaque ». Il consiste à imposer aux attaquants adverses un marquage individuel strict et permanent effectué par le même nombre de défenseurs plus un, ce plus étant constitué par un défenseur libre (pour cela appelé *libero* en italien), un joueur qui se tient derrière ses partenaires et devant son gardien, pour doubler les uns et pour protéger l'autre. Le catenaccio permet également

de relancer la contre-attaque le plus vite possible, alors que l'adversaire est encore en position d'attaque, grâce à des attaquants rapides, opportunistes et efficaces. Ce système peu spectaculaire a longtemps fait des adeptes, en Allemagne et en France en particulier. Bien qu'il se soit assoupli et « déverrouillé » depuis quelques années, car il a été adapté aux tactiques modernes, il reste encore très répandu en Italie.

Ceulemans Jan

né à Lierse (Belgique), 1957
Attaquant

Palmarès Championnat de Belgique
1980, 1988, 1990 ; Coupe de Belgique
1986, 1991 (FC Bruges).

Le 22 juin 1980, sur la pelouse du stade olympique de Rome, l'Allemagne vient de remporter le Championnat d'Europe des nations. Pourtant, le lendemain matin, la presse belge est unanime. Au cours de cette finale entre les Allemands et les Belges, un joueur exceptionnel est apparu : Jan Ceulemans. L'attaquant des Diables rouges a tout juste 23 ans et fréquente l'équipe belge depuis trois saisons. Il est évident, ce jour-là, malgré la défaite, que Ceulemans va effectuer une somptueuse carrière. Il a découvert le football dans sa ville natale, Lierse, puis a rejoint le FC Bruges, depuis toujours l'un des meilleurs clubs du pays. Là, il impose son jeu physique grâce à un gabarit exceptionnel (1,88 m pour 84 kg). Ceulemans devient un élément indispensable, tant pour son club (le seul qu'il connaîtra durant toute sa carrière jusqu'en 1992, et pour lequel il disputera 517 matchs de championnat) que pour l'équipe de Belgique. Guy Thys, sélectionneur belge dans les années 1980, disait à son propos : « Il est un attaquant qui pèse continuellement sur la défense adverse, il ne lui laisse aucun répit. Et il ne s'avoue jamais vaincu. » Ceulemans fut considéré comme l'un des attaquants européens les plus performants : des titres de champion de Belgique ou des vic-

toires en Coupe de Belgique, des demi-finales en Coupe d'Europe (des vainqueurs de coupe ou de l'UEFA). D'où des récompenses nationales comme le titre de joueur de l'année à trois reprises (1980, 1985 et 1986). Enfin, il est aussi recordman des sélections en équipe nationale de Belgique : entre 1977 et 1991, il a disputé 96 rencontres avec les Diables rouges et inscrit 23 buts.

Championnat d'Europe des nations

Conçue par le Français Henri Delaunay dès 1927, l'épreuve est organisée pour la première fois en 1960 par l'UEFA (fondée en 1956). Les phases regroupent successivement 4 équipes (de 1960 à 1976), 8 (de 1980 à 1992) et 16 (depuis 1996).

Pour les résultats, voir page 486.

Chapuisat Stéphane né à Lausanne (Suisse), 1969 Attaquant

Palmarès 103 sélections en équipe nationale (21 buts) ; **Ligue des Champions** 1997 (Borussia Dortmund) ; **Championnat d'Allemagne** 1995, 1996 (Borussia Dortmund) ; **Championnat de Suisse** 2001 (Grasshopper Zürich).

Stéphane Chapuisat n'a pas obtenu le Ballon d'or européen destiné au meilleur footballeur de notre continent. Pourtant, ce joueur aux qualités physiques incontestables est beaucoup plus qu'un simple attaquant. Son activité inlassable devant le but, ses multiples appels de balle dans la surface de réparation adverse en font un joueur de très haut niveau et la pièce maîtresse du Borussia Dortmund, champion d'Europe de la Ligue en 1997. Chose curieuse, son jeu, sur le terrain, le plus souvent altruiste et fait de déviations vers ses partenaires, coïncide parfaitement avec sa

personnalité : pour les commentateurs, les journalistes de la presse écrite, Stéphane Chapuisat est un véritable poison, puisqu'il ne souhaite jamais s'exprimer. Au terme de nombreux voyages à travers l'Europe du football, Stéphane Chapuisat s'est épanoui à partir de 1992 au cœur de la Ruhr : sous la direction de l'entraîneur Ottmar Hitzfeld, il a donc directement participé à l'œuvre de reconstruction entreprise depuis 1991 par les dirigeants du Borussia. Quelques étoiles, transfuges d'Italie, ont rejoint l'attaquant suisse : Riedle, Möller, Sammer, Köller, Reuter. Finalistes en 1993, Chapuisat et Dortmund sont champions d'Europe à Munich en 1997, face à la Juventus de Turin. En 1993, le meilleur joueur suisse de tous les temps revient au pays, aux Young Boys de Berne, puis en 2005 à Lausanne Sports, un de ses deux clubs fétiches.

Charlton Bobby né à Ashington (Angleterre), 1937 Milieu offensif

Palmarès **Coupe du monde** 1966 ; 106 sélections en équipe nationale (49 buts) ; **Championnat d'Angleterre** 1957, 1965, 1967 (Manchester United), **Coupe d'Angleterre** 1963 (Manchester United) ; **Coupe d'Europe C1** 1968 (Manchester United).
Distinction Ballon d'or 1966.

Anobli en 1994 par la reine d'Angleterre, sir Bobby Charlton est sans conteste l'une des gloires vivantes du football anglais. Membre du comité directeur de Manchester United, il a de tout temps été fidèle aux couleurs rouge et noir. À 17 ans, en 1954, il signe son premier contrat avec les «Red Devils». Il s'impose rapidement comme titulaire et fait partie à part entière des «Busby Babes». Dès 1957, Charlton obtient son premier titre de champion. L'année suivante, au retour d'un match de Coupe des champions, il est l'un des rares rescapés du crash de Munich, où l'avion qui ramenait l'équipe de Manchester United de Belgrade s'est écrasé au décollage. Deux mois après ce drame, il marque un but avec l'équipe d'Angleterre (où il est sélectionné pour la première fois) face à l'Écosse.

Fidèle à Matt Busby, le manager de United, et à son club, Bobby Charlton s'impose comme l'un des leaders de la reconstruction d'une équipe totalement décapitée par l'accident aérien.

Joueur à vocation offensive, Charlton était craint pour la soudaineté et la puissance de ses frappes. Dans la construction du jeu, il était également apprécié pour la précision de ses balles profondes. C'est sans doute en acceptant d'assumer la responsabilité du jeu, que ce soit avec Manchester United ou avec l'équipe d'Angleterre, qu'il est définitivement entré dans le panthéon des joueurs anglais. Il a en outre marqué 49 buts



Le meilleur joueur anglais de tous les temps fit une carrière d'une exceptionnelle longévité.

pour le compte de la sélection. Personne, depuis, n'a pu faire mieux en Angleterre. Sa carrière brillante à Manchester ne peut s'expliquer que par son association avec Dennis Law et George Best, les deux autres vedettes du club au cœur des années 1960. En 1973, il quitte Manchester United, pour lequel il aura disputé 754 matchs et marqué 247 buts. Après un passage à Preston, puis à Wigan, il revient en 1984 dans son club fétiche, intègre le comité directeur et poursuit en parallèle la direction de son école de football.

Personnalité discrète, sir Bobby Charlton est encore aujourd'hui l'ambassadeur n°1 du football anglais dans le monde.

Châteauroux (Berrichonne)

Fondé en 1883

Couleurs Maillot bleu et rouge à rayures, short bleu et bas blancs.



Palmarès Championnat de D 2 1997.

Le club renaît en 1935 d'une fusion entre le club phare de la ville, l'ASC, et la section de la Berrichonne, une décision visant à entraîner les militaires de la région. Après s'être étalonné en championnat amateurs, Châteauroux monte en 1972 en division 2, puis une seconde fois en 1991. Relégué en National en 1993, Châteauroux revient dès 1994. Au bout de la troisième saison, sous la présidence de Daniel Baujean et avec Victor Zvunka comme entraîneur (1992-1997), les Castelroussins accèdent à la première division. Un court séjour puisque le club redescend dès 1998, ayant terminé à la 17^e place. Devenu président en 2002, Michel Denisot fait revenir Zvunka, et, en 2004, les joueurs disputent la finale de la Coupe de France (défaite 1-0 devant le PSG). Ils gagnent le droit de participer au premier tour de la Coupe de l'UEFA (élimination au premier tour par Bruges, 1-2 puis 0-4).

Après une 5^e place en Championnat en 2005, le club se maintient depuis en milieu de tableau.

Chelsea FC

Club anglais
Fondé en 1905

Couleurs Maillot, short et bas bleus.



Palmarès international

Ligue des Champions 2012 ; Super-Coupe d'Europe 1998 ; Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe 1971, 1998 ; Ligue Europa 2013.

Palmarès national Championnat

anglais 1955, 2005, 2006, 2010 ; Coupe d'Angleterre 1970, 1997, 2000, 2007, 2009, 2010, 2012 ; Coupe de la League 1965, 1998, 2005, 2007 ; Charity Shield 1955, 2000, 2005, 2009.

Fondé en 1905, à la suite du refus des dirigeants de Fulham d'utiliser le stade tout neuf de Stamford Bridge, le Chelsea Football Club n'a jamais vraiment été en mesure de voler la vedette à Manchester United, Liverpool ou Arsenal. Son palmarès se limitait, en 2003, à cinq titres nationaux, dont un titre de champion pour le cinquantenaire du club, en 1955, et deux Coupes d'Europe des vainqueurs de coupe (1971 et 1998). Intéressé par la qualité d'un effectif en progression depuis le passage au poste de manager de l'ancien joueur italien Gianluca Vialli, le milliardaire russe Roman Abramovitch décide d'acheter le club en 2003. Après avoir laissé l'équipe aux mains de l'Italien Claudio Ranieri, présent depuis 2000, il s'offre les services du meilleur technicien du moment, le Portugais José Mourinho, et de plusieurs joueurs de valeur mondiale. En deux saisons, les attaquants Didier Drogba, Arjen Robben, Hernan Crespo, le milieu de terrain Claude Makelele, le gardien de but Petr Cech renforcent une équipe déjà présente parmi les six meilleures du Championnat anglais depuis 1997. S'appuyant sur une défense de fer tenue de main de maître par l'arrière central

et capitaine John Terry, par le Français William Gallas, qui ne prend qu'une quinzaine de buts par saison, et par le milieu défensif Makelele, qui ratisse les ballons devant, le jeu s'accélère sous l'impulsion de Frank Lampard.

Amélioré par le travail tactique mis en place par José Mourinho, le jeu de Chelsea peut s'adapter aux circonstances. D'autant qu'une des qualités du manager est sa capacité à savoir mobiliser les énergies. Pour le centenaire du club, les joueurs rapportent un deuxième titre national, une Coupe de la League et un Charity Shield (équivalent du Trophée des champions). En 2006, un troisième Championnat s'ajoute dans la salle des trophées. Dernier objectif avoué : une victoire en Ligue des champions. L'engagement de l'attaquant ukrainien Andrei Chevtchenko, du meneur de jeu allemand Michael Ballack et de Florent Malouda renforcent sensiblement les atouts des Londoniens, lesquels, sous la houlette d'Avram Grant qui a succédé à Mourinho en 2007, s'emparent d'une nouvelle Coupe d'Angleterre et d'une nouvelle Coupe de la League. Malgré la valse des entraîneurs (Scolari, Ancelotti, Villas-Boas...), le moment est venu pour Chelsea de s'affirmer pleinement. Une finale de la Ligue des Champions en 2008 donne le ton ; le doublé Coupe-Charity Shield en 2009 puis le doublé Championnat-Coupe en 2010 confirment la bonne santé du club. En 2012 enfin, non content de brandir une 7^e Coupe d'Angleterre, Chelsea atteint le sommet européen en décrochant de haute lutte (et aux tirs aux buts) la Ligue des Champions face au Bayern de Munich. Cerise sur le gâteau en 2013, Chelsea s'empare du titre en Ligue Europa, montrant par là que le club londonien est désormais l'un des plus grands d'Europe.

Chevtchenko Andrei
né à Dvirkivshchyna (Ukraine),
1976

Attaquant

Palmarès Super-Coupe d'Europe 2003 (Milan AC) ; Ligue des champions 2003

(Milan AC) ; **Championnat d'Italie 2004** (Milan AC) ; **Championnat d'Ukraine 1995, 1996, 1997, 1998, 1999** (Dynamo Kiev) ; **Coupe d'Italie 2003** (Milan AC) ; **Coupe d'Ukraine 1996, 1998, 1999** (Dynamo Kiev) ; **Coupe d'Angleterre 2007** (Chelsea) ; **Coupe de la League d'Angleterre 2007** (Chelsea).

Distinctions **Ballon d'or 2004** ; Meilleur buteur de la Ligue des champions 1999 (Dynamo Kiev), 2006 (Milan AC) ; Meilleur buteur du Championnat d'Italie 2004.

A près avoir fait son entrée à 18 ans, en 1994, en équipe première du Dynamo Kiev et joué seize matchs dès sa première saison, le jeune attaquant Andrei Chevtchenko marque 18 buts en 32 rencontres la saison suivante. Il remporte tout ce qu'il est possible de gagner en Ukraine avec son équipe de 1994 à 1999 (cinq titres de champion et trois Coupes) et fait très bonne figure lors des épopées européennes de 1998 et de 1999 (meilleur buteur). Transféré au Milan AC, Andrei Chevtchenko, joueur puissant et rapide au physique équilibré (1,83 m et 73 kg) s'adapte immédiatement. Sa première saison est époustouflante : il décroche le titre de meilleur buteur de Serie A avec 24 buts en 32 matches. Une distinction qu'il renouvellera en 2004, avec le même nombre de réalisations. L'Europe ne met pas longtemps à tomber sous son charme. Travailleur acharné, il est l'homme providentiel qui offre à Milan la Ligue des champions en 2003 et le scudetto l'année suivante.

Plus qu'un buteur, c'est un attaquant complet : il aime venir prêter main-forte à ses équipiers et n'hésite pas à décrocher, à multiplier les appels pour offrir un point d'appui. Il peut également faire la différence à tout moment grâce à sa vitesse, à son sang-froid et à son aisance technique dans le dernier geste. Doté d'une excellente intelligence du jeu, il anticipe les actions des défenseurs. Formé par l'entraîneur légendaire, l'Ukrainien Valeri Lobanovski, Chevtchenko est devenu le meilleur buteur en activité en Ligue des champions avec 56 réalisations (dont 53 en C1). Alors qu'il semblait être attaché pour toujours

au Milan AC et à Silvio Berlusconi, dont il est très proche, il a répondu, pour des raisons personnelles, aux avances d'un de ses autres admirateurs, le milliardaire russe Roman Abramovitch, propriétaire du Chelsea FC. Avec son équipe nationale, l'Ukraine, il dispute sa première grande compétition internationale en Allemagne. Blessé avant la compétition, le buteur des Jaune et bleu n'a pas son rendement habituel. Isolé en attaque, il ne peut contrer les Italiens, qui s'imposent facilement. Une Coupe du monde à oublier. Le héros ukrainien est fatigué ; il n'est plus le formidable buteur des années 90. Rarement sélectionné à Chelsea, il préfère quitter l'Angleterre pour faire son retour au Milan AC en 2008 où il peine à trouver sa place. En 2009, il renoue avec le Dynamo de Kiev pour y achever sa carrière en 2012.

Chine

Couleurs Maillot blanc, short blanc, bas blancs.



L e pays le plus peuplé du monde a enfin trouvé sa place dans la planète du football. Toutefois, nul doute que ce retard est finalement dû à des raisons politiques. Affiliée à la FIFA de 1931 à 1958, la fédération chinoise n'a rejoint le giron de l'organisation internationale qu'en 1979. Entre-temps, le football chinois a évolué en vase clos sous le régime communiste. Il faut l'arrivée de l'ère Deng Xiaoping et la libéralisation économique contrôlée dans les années 1990 pour que le football chinois s'ouvre à l'extérieur. Après des rendez-vous manqués de peu (la sélection chinoise n'accède pas au Mondial 1982, battue en barrage par la Nouvelle-Zélande), la Chine fait le grand pas en avant en se lançant dans le football professionnel en 1994, date du premier championnat national. Ce fut un succès et les records de spectateurs et de téléspectateurs furent battus d'année en année. Les clubs (douze en première division) firent appel à des sponsors. Les

Chinois avaient enfin adopté le sport roi. De nombreux joueurs étrangers vinrent renforcer les rangs ; les grandes multinationales, comme Hyundai à Pékin, financent désormais le championnat, les présidents appellent des techniciens étrangers.

En 2000, pour mener l'équipe nationale dans une campagne pleine de dangers chez ses deux voisins qui sont aussi des rivaux, le président de la fédération Yuan Weimin a fait appel au magicien du Mondial, le technicien serbe Velibor Milutinovic, qui a jusqu'à maintenant toujours qualifié les équipes qu'il dirigeait pour le second tour ou la phase d'élimination directe (Mexique 1986, Costa Rica 1990, États-Unis 1994 et Nigeria 1998). Nommé en août 2000, « Bora » conduit la Chine en Corée du Sud après avoir fini premier du groupe final B de la zone Asie. Placée dans le groupe du Brésil, l'équipe de Chine, qui s'appuie sur le rayonnement de Fan Zhiyi et l'immense gardien Jiang Ji, s'est inclinée à trois reprises. Le miracle Bora n'a pas eu lieu. En 2006, la Chine n'a pas pu se qualifier et a servi de sparing partner à la Suisse et à la France en juin : deux défaites 0-2 et 1-3.

Cinéma et football

P our Michel Platini, «aucun film au monde ne saurait transmettre autant de courants contradictoires, autant d'émotions que la demi-finale perdue de Séville». Peut-être parce que, dans un film, on aurait su que ce n'était pas réel, on aurait été moins surpris de voir les Allemands égaliser et l'emporter. Ou peut-être parce qu'aucun auteur n'aurait pu être assez génial (assez pervers ?) pour écrire un tel scénario. C'est sans doute la raison pour laquelle le football est tellement absent du grand écran même si, depuis 2000, plusieurs œuvres ont fait appel à lui pour soutenir une intrigue ou signaler son importance croissante dans nos sociétés.

Longtemps, il n'y eut que l'Angoisse du gardien de but au moment du penalty



L'évasion de militaires anglais prisonniers des Allemands, tel est le sujet d'À nous la victoire de John Huston (1981).

(1971), adaptation cinématographique par Wim Wenders du roman homonyme de Peter Handke. Puis, dans *Coup de tête* (1979), tourné avec l'AJ Auxerre, Jean-Jacques Annaud montrait les états d'âme d'un joueur (le regretté Patrick Dewaere) mal dans sa peau et dans son club qui allait tout de même connaître la victoire. Anecdote amusante montrant la difficile compatibilité des deux domaines : plusieurs acteurs se firent un claquage car Annaud refusait qu'ils s'échauffent avant les scènes de match ! Jean-Pierre Mocky, lui, dénonçait la bêtise de certains supporters dans *À mort l'arbitre !* (1984). Une horde de supporters à priori anodins menés par Michel Serrault y traquaient Eddy Mitchell, arbitre coupable d'avoir sifflé un penalty contre leur équipe. Plus tard, les deux acteurs retrouveraient... Éric Cantona, rugbyman dans *Le bonheur est dans le pré* (1995) d'Étienne Chatiliez. Plus récemment encore, Dominique Faruggia filmait la vie d'un couple commentée par Thierry Roland et Jean-Michel Larqué dans *Delphine 1 Yvan 0* (1996), alors que son complice des Nuls Alain Chabat était *Didier* (1997), le labrador devenu homme et surtout gardien de but d'exception. Mais c'est avec *Carton jaune* (1997), adaptation du roman de Nick Hornby *Fever Pitch*, profession de foi d'un supporter d'Ar-

senal, qu'on a pu voir enfin le football en véritable vedette d'un film. Plus récemment F. Onteniente, avec *3 Zéros* (2001), n'est pas arrivé à ce niveau. Depuis, *Joue-la comme Beckham*, de Gurinder Chadha, *Shaolin Soccer*, de Stephen Chow, *Joyeux Noël*, de Christophe Carion, ont évoqué plusieurs situations historiques montrant des facettes diverses du football. En 2005, à la veille de la retraite de Zinédine Zidane, un documentaire aux allures de film d'art et d'essai retrace une heure et demie de la vie sur un terrain du champion français. Tourné au stade Santiago-Bernabeu, à Madrid, *Zidane, un portrait du XXI^e siècle*, de Philippe Parreno et Douglas Gordon, est une ode visuelle et sonore à la gestuelle impériale du meneur de jeu des Bleus.

Ciseau

Le terme de ciseau illustre un certain type de reprise de volée. Sur une balle aérienne (souvent un centre), le joueur saute en amorçant une rotation du bassin. Il se retrouve dans une position horizontale, avec même parfois les jambes plus hautes que le reste du corps. Sa jambe de frappe exécute un mouvement d'arrière en avant qui

[Dictionnaire] Chine à Cissé

croise le mouvement inverse de sa jambe d'appui (d'où le terme de ciseau), et donne toute la force au tir. Ces dernières années, Jean-Pierre Papin a marqué de nombreux buts de cette manière.

Cissé Djibril

né à Arles (Bouches-du-Rhône), 1981
Attaquant

Palmarès Coupe des Confédérations

2003 ; 30 sélections en équipe nationale (9 buts) ; **Championnat d'Europe des moins de 18 ans** 2000 ; **Ligue des champions** 2005 (Liverpool FC) ; **Coupe de France** 2003 (AJ Auxerre) ; **Coupe d'Angleterre** 2006 (Liverpool FC) ; **Championnat de Grèce** 2010 (Panathinaïkos) ; **Coupe de Grèce** 2010 (Panathinaïkos).

Distinctions Meilleur buteur du Championnat de France 2002, 2004.

Comme il aime à le rappeler, Djibril Cissé ne serait rien sans Guy Roux. C'est à Auxerre, en 2001, que l'histoire commence. Alors que Cissé rentre de la



Phase finale de la reprise en ciseau, le ballon vient d'être frappé.

Coupe du monde des moins de 18 ans en Argentine avec 6 buts à son comp-
teur, son entraîneur lui octroie quinze
jours de vacances supplémentaires,
qu'il refuse, préférant jouer. Le 28 juil-
let, pour l'ouverture du Championnat, il
signe un quadruplé face à Rennes (5-0).
Les défenses découvrent, à leurs
dépens, une qualité de frappe supé-
rieure et une vitesse de course sans
égale en Europe. Meilleur buteur en
2002 (22 buts), il prend le dernier billet
pour la Coupe du monde en Asie, où il
jouera trop peu.

Continuant à travailler dur afin de peau-
finer une technique parfois trop juste,
il est engagé par Gérard Houiller pour
renforcer Liverpool en 2004. Mais, le
30 octobre, il est victime d'une double
fracture tibia-péroné. Alors que tout le
monde s'attend à ne pas le revoir avant
la fin de la saison, il revient à temps
pour jouer pendant quelques minutes
la finale de la Ligue des champions
gagnée contre le Milan AC.

En délicatesse avec le nouvel entraîneur
espagnol du club anglais, Rafaël Benitez,
qui le place régulièrement sur les ailes, il
est courtisé par l'OM, qu'il renforcera
en 2006.

Meilleur buteur des Bleus durant la
phase éliminatoire, avec 6 buts, dési-
gné comme titulaire par Raymond
Domenech à côté de Thierry Henry
pour l'Allemagne et tout auréolé du
superbe but inscrit en finale de la Coupe
d'Angleterre face à West Ham, Djibril
Cissé est poursuivi par la malchance : il
est victime d'une double fracture tibia-
péroné de la jambe droite au cours d'un
duel sans violence dans les premières
minutes du match de préparation contre
la Chine et manque ainsi son deuxième
rendez-vous international d'affilée après
l'Euro 2004.

Après un an sous les couleurs de
Sunderland, Cissé signe en 2009 avec le
Panathinaïkos d'Athènes le temps d'une
victoire en Coupe et d'un titre de cham-
pion. En 2011, le voilà à la Lazio de
Rome où il ne convainc pas. Mais Djibril
Cissé ne veut pas raccrocher les cram-
pons, alors il rejoint les Queens Park
Rangers en 2012, puis en 2013 le club
qatari d'Al-Gharafa.

Clermont Foot

Auvergne 63

Fondé en 1991

Couleurs Maillot et
short rouges à bande
bleue, bas bleus.



Apparu dans l'élite en 1942, Cler-
mont disparaît lorsque, en 1945, on
passe de la division 1 à deux groupes de
12 à un seul de 18. Ville de rugby,
Clermont-Ferrand délaisse le football. Les
finances se dégradent. Après l'abandon
du statut professionnel, c'est la descente
aux enfers : division d'honneur, promo-
tion d'honneur et, enfin, championnat de
district. De fusions en dépôts de bilan
successifs (un dernier en 1990), le Cler-
mont Foot Auvergne 63 renaît de ses
cendres en 1991. Six ans plus tard, alors
que le club est en National, un match
exceptionnel gagné aux tirs au but face au
PSG (4-4 a.p.) en Coupe de France sert de
point de départ à la nouvelle aventure. En
2004, il accède à la Ligue 2. Mais l'appren-
tissage est difficile. En 2004-2005, les
Auvergnats (18^e) sont sauvés de la des-
cente en National par le dépôt de bilan de
Valence. En 2006, l'issue est cette fois
fatale. Clermont retourne en National,
décroche un titre de champion et
retrouve dès l'année suivante la Ligue 2.

Collectif

Terme essentiel du football. Les
techniciens parlent souvent du
« collectif » pour souligner la prépondé-
rance de cet aspect dans la philosophie
du jeu. Le grand public a tendance à
retenir la performance individuelle et à
conserver en mémoire l'exploit d'un
joueur, surtout s'il est offensif. L'entraî-
neur insiste sur la performance d'en-
semble et sur la qualité collective de son
équipe, moins spectaculaire certes, mais
plus sûre garante de l'homogénéité
nécessaire à toute construction com-
mune. Ce collectif se travaille à l'entraî-
nement, dans des répétitions de situa-

tions où chaque individu doit se fondre
dans l'ensemble, sans perdre sa person-
nalité. De nombreuses formations euro-
péennes ont basé leur jeu sur la solidarité.
C'est le cas de Nantes ou d'Auxerre en
France, de Schalke 04 en Allemagne. Dans
ces équipes, chaque joueur se doit de
proposer constamment des solutions à
celui qui porte le ballon, en se démar-
quant de l'adversaire ou en sollicitant une
passe. De même que chaque joueur, près
du but adverse, doit impérativement don-
ner la balle à celui de ses coéquipiers qui
se trouve le mieux placé pour marquer. Le
« collectif », c'est aussi porter assistance à
des partenaires en difficulté. Ainsi, un
attaquant, privé de ses « munitions », doit
décrocher et porter assistance à sa
défense menacée.

Collina Pierluigi

né à Bologne (Italie), 1960

Arbitre

C'est une certitude, le meilleur
arbitre de la décennie écoulée est
italien. Conseiller financier dans le privé,
Pierluigi Collina parcourt l'Europe pour
arbitrer des matchs de haut niveau. Sur la
liste de la FIFA depuis 1995, il prend part
à toutes les grandes compétitions et se
voit notamment confier les finales de la
Ligue des champions 1999 (Manchester
United-Bayern Munich 2-1) et de la
Coupe de l'UEFA 2004 (Valence-
Marseille 2-0). Il atteint le sommet de sa
carrière en 2002 avec celle de la Coupe
du monde (Brésil-Allemagne 2-0).

Dans son pays, c'est une idole. Charis-
matique les publicitaires misent sur son
physique hors norme (crâne chauve et
regard perçant). Pourtant, c'est juste-
ment sa présence médiatique qui va le
contraindre à abandonner les terrains : la
Fédération italienne, qui souhaitait faire
passer une loi pour lui permettre d'offi-
cier un an de plus – il avait atteint l'âge
limite de 45 ans à la fin de la saison 2004-
2005 –, craint un conflit d'intérêts dans
l'engagement de Collina avec Opel, qui
est par ailleurs le sponsor du Milan AC, et
renonce alors à son projet. En août 2005,
Collina a rangé définitivement son sifflet.

Colonna Dominique

né à Corte (Corse), 1928
Gardien de but

Palmarès 13 sélections en équipe de France; **Championnat de France** 1956 (Nice), 1958, 1960, 1962 (Reims); **Coupe de France** 1958 (Reims).

Jeune Corse formé dans sa ville natale à l'US Corte, il se fait connaître dans les buts du SO Montpellier, où il commence sa carrière professionnelle en 1946. Deux ans plus tard, il monte à Paris au Stade français, où il a pour entraîneur le père de son épouse, l'ancien international Edmond Delfour. Nostalgique du climat méditerranéen, il signe à l'OGC Nice en 1955 et y devient champion de France en 1956. Mais c'est au Stade de Reims, à partir de 1957, qu'il va obtenir ses plus beaux titres de gloire : notamment le doublé Coupe-Championnat en 1958. Sans oublier une carrière en équipe de France qui lui vaut 13 sélections, de 1957 (contre l'Islande) à 1961 (contre l'Espagne). Colonna compense des moyens physiques limités (1,71 m, 71 kg) par des qualités naturelles remarquables (détente, souplesse et réflexes), par un sens aigu du placement, et aussi par des dégagements et des relances à la main exceptionnellement précis et longs. Une fois sa carrière de joueur terminée, il est pendant un certain temps directeur technique national au Cameroun avant de revenir en France et de partager sa vie entre la Corse et la Côte d'Azur.

Combin Nestor

né à Las Rosas (Argentine), 1940
Attaquant

Palmarès 8 sélections en équipe de France (4 buts); **Coupe intercontinentale** 1969 (Milan AC); **Coupe de France** 1964 (Ol. lyonnais).

Le 10 mai 1964, à Colombes, 32 777 spectateurs sont venus assister à la finale de la Coupe de France. Face à face, l'Olympique de Lyon, déjà



Nestor Combin, tout sourire, comme à son habitude, sous les couleurs de « la Vieille Dame », qu'il a courtisée durant une saison, en 1964-1965, sa première expérience italienne.

finaliste l'année précédente, et les Girondins de Bordeaux. Dès la 12^e minute de jeu, les Lyonnais mènent au score. À la 26^e, ils aggravent la marque. Logiquement, ils remportent la Coupe. Les deux buts ont été inscrits par un seul et même joueur : l'avant-centre Nestor Combin. Il est arrivé en France au début des années 1960 dans une cohorte de joueurs franco-argentins tant appréciés alors des clubs de l'Hexagone. Très vite, il fait preuve de belles qualités d'opportunisme et d'efficacité, d'une stupéfiante vivacité dans les gestes et surtout d'une frappe redoutable qui lui vaudra d'être surnommé «Nestor-la-foudre». Sous les couleurs de Lyon, avec le «lutin» Fleury Di Nallo (qu'on appelle aussi le «petit prince de Gerland»), il constitue une paire d'attaquants redoutable et... redoutée. Pourtant, dès la saison 1964-1965, Nestor Combin quitte la France. Direction l'Italie et son championnat réputé difficile. Le joueur commence par la Juventus Turin. Il enchaînera avec Varèse, l'AS Torino et le grand Milan AC, avec lequel il va même remporter, en 1969, la Coupe intercontinentale aux dépens des Argentins d'Estudiantes

de La Plata, après avoir marqué un des deux buts milanais lors du match aller. Mais, à l'issue du match retour en Argentine, il est emprisonné à Buenos Aires pour des violences sur le terrain, dont il n'est pas responsable. Haut en couleur, truculent, intelligent et rusé, Nestor Combin a aussi été sélectionné en équipe de France à huit reprises entre 1964 et 1969, dont un match contre le Mexique en phase finale de la Coupe du monde 1966. Le joueur achèvera sa carrière en France, d'abord à Metz et enfin au Red Star. À Saint-Ouen, il démontrera même qu'il pouvait être un constructeur de jeu du meilleur niveau.

Copa America

Héritière des Coupes Lipton (disputée en 1905) puis Newton (organisée l'année suivante entre Argentins et Uruguayens que seul le Rio de la Plata sépare, la Copa America voit le jour en 1916, succédant à une Coupe à quatre qui s'est déroulée en 1910, augmentée du Brésil et du Chili. Pour les résultats, voir tableau en page suivante.

Corée du Sud

Couleurs Maillot rouge, short blanc et bas rouges.



Palmarès Coupe d'Asie des nations (1956, 1960), **jeux Asiatiques** (1970, 1978, 1986), 7 participations à la Coupe du monde (1954, 1986, 1990, 1994, 1998, 2002, 2006).

Le pays coorganisateur de la Coupe 2002 a connu deux périodes fastes au niveau continental avant de devenir un habitué des Coupes du monde avec cinq participations, au cours desquelles il n'a pas encore connu un succès : sur 14 matchs, seulement quatre nuls, le reste étant des défaites plus ou moins lourdes. Pourtant, il fait partie d'un lot

Le palmarès de la Copa America

1916 1. Uruguay; 2. Argentine; 3. Brésil; 4. Chili	1956 1. Uruguay; 2. Chili; 3. Argentine; 4. Brésil
1917 1. Uruguay; 2. Argentine; 3. Brésil; 4. Chili	1957 1. Argentine; 2. Brésil; 3. Uruguay; 4. Pérou
1919 1. Brésil; 2. Uruguay; 3. Argentine; 4. Chili	1958 1. Argentine; 2. Brésil; 3. Paraguay; 4. Pérou
1920 1. Uruguay; 2. Argentine; 3. Brésil; 4. Chili	1959 1. Uruguay; 2. Argentine; 3. Brésil; 4. Équateur
1921 1. Argentine; 2. Brésil; 3. Uruguay; 4. Paraguay	1963 1. Bolivie; 2. Paraguay; 3. Argentine; 4. Brésil
1922 1. Brésil; 2. Paraguay et Uruguay; 4. Argentine	1967 1. Uruguay; 2. Argentine; 3. Chili; 4. Paraguay
1923 1. Uruguay; 2. Argentine; 3. Paraguay; 4. Brésil	1975 1. Pérou; 2. Colombie; 3. Brésil; 4. Uruguay
1924 1. Uruguay; 2. Argentine; 3. Paraguay; 4. Chili	1979 1. Paraguay; 2. Chili; 3. Brésil; 4. Pérou
1925 1. Argentine; 2. Brésil; 3. Paraguay	1983 1. Uruguay; 2. Brésil; 3. Paraguay; 4. Pérou
1926 1. Uruguay; 2. Argentine; 3. Chili; 4. Paraguay	1987 1. Uruguay; 2. Chili; 3. Colombie; 4. Argentine
1927 1. Argentine; 2. Uruguay; 3. Pérou; 4. Bolivie	1989 1. Brésil; 2. Uruguay; 3. Argentine; 4. Paraguay
1929 1. Argentine; 2. Paraguay; 3. Uruguay; 4. Pérou	1991 1. Argentine; 2. Brésil; 3. Chili; 4. Colombie
1935 1. Uruguay; 2. Argentine; 3. Pérou; 4. Chili	1993 1. Argentine; 2. Mexique; 3. Colombie; 4. Équateur
1937 1. Argentine; 2. Brésil; 3. Paraguay; 4. Uruguay	1995 1. Uruguay; 2. Brésil; 3. Colombie; 4. États-Unis
1939 1. Pérou; 2. Uruguay; 3. Paraguay; 4. Chili	1997 1. Brésil; 2. Bolivie; 3. Mexique; 4. Pérou
1941 1. Argentine; 2. Uruguay; 3. Chili; 4. Pérou	1999 1. Brésil; 2. Uruguay; 3. Mexique; 4. Chili
1942 1. Uruguay; 2. Argentine; 3. Brésil; 4. Paraguay	2001 1. Colombie; 2. Mexique; 3. Honduras; 4. Uruguay
1945 1. Argentine; 2. Brésil; 3. Chili; 4. Uruguay	2004 1. Brésil; 2. Argentine; 3. Uruguay; 4. Colombie
1946 1. Argentine; 2. Brésil; 3. Paraguay; 4. Uruguay	2007 1. Brésil; 2. Argentine; 3. Mexique; 4. Uruguay
1947 1. Argentine; 2. Paraguay; 3. Uruguay; 4. Chili	2011 1. Uruguay; 2. Paraguay; 3. Pérou; 4. Vénézuela
1949 1. Brésil et Paraguay; 3 Pérou; 4. Bolivie	
1953 1. Paraguay; 2 Brésil; 3. Uruguay; 4. Chili	
1955 1. Argentine; 2. Chili; 3. Pérou; 4. Uruguay	

très huppé, celui des pays ayant participé aux cinq derniers tournois en compagnie du Brésil, de l'Argentine, de l'Allemagne, de l'Espagne et de l'Italie. Pour faire mieux lors de cette édition, qui s'est déroulée dans des stades magnifiques, la fédération coréenne a fait appel à l'entraîneur néerlandais Guus Hiddink, qui a convoqué quelques joueurs évoluant à

l'étranger comme l'attaquant Seol Ki-hyeon, d'Anderlecht. Tombé dans un groupe difficile avec la Pologne et le Portugal, la Corée du Sud s'est qualifiée brillamment pour les huitièmes de finale. Elle a fait mieux en éliminant successivement l'Italie puis l'Espagne pour terminer 4^e du tournoi. En 2006, en Allemagne, les Coréens, toujours entraînés par un

Néerlandais, Dick Advocaat, arrachent en fin de rencontre face à la France un match nul qui aurait pu leur permettre d'atteindre les huitièmes s'ils avaient battu la Suisse. De nouveau qualifiés pour l'édition 2010, ils atteignent cette fois les huitièmes de finale mais doivent s'incliner face à l'Uruguay.

Corinthians Paulista Sport Club

Club brésilien
Fondé en 1910
Couleurs Maillot
blanc, short noir,
bas blancs.



Palmarès Mondial des clubs FIFA
2000; **Championnat du Brésil** 1990, 1998, 1999, 2005, 2011; **Coupe du Brésil** 1995, 2002, 2009; **Championnat de l'État de São Paulo** 1914, 1916, 1922, 1923, 1924, 1928, 1929, 1930, 1937, 1938, 1939, 1941, 1951, 1952, 1954, 1977, 1979, 1982, 1983, 1988, 1995, 1997, 1999, 2001, 2003, 2009.

L' État de São Paulo possède son propre championnat depuis 1901, une épreuve dominée par cinq grands clubs. Avec leurs 26 victoires dans cette épreuve, record absolu, les Corinthians, fondés en 1910, en sont la principale attraction. Ils devancent leurs voisins du São Paulo FC (22), de Palmeiras (21), de Santos (15) et du Portuguesa de Desportos (3). De très grandes gloires sont passées par le stade Pacaembu : Garrincha, Socrates et Rivelino. Dans les années 1960, le Santos, emmené par Pelé, remportait toutes les épreuves auxquelles il participait. Aussi est-ce plus tard que les Corinthians accèdent à la renommée nationale : dans les années 1980, avec le futur docteur Socrates, le club devient l'emblème de la contestation démocratique à la dictature militaire ; en 1990, ils gagnent le premier de leurs quatre Championnats du Brésil. En 2005, autour de la nouvelle génération, les dirigeants ont fait l'effort d'engager le petit génie de Boca Juniors, l'Argentin Carlos Tevez. Associé en attaque au jeune Nilmar,

passé par l'Olympique lyonnais en 2004, la future star conduit ses partenaires à la victoire finale dans le Championnat 2005. Mais en 2007, c'est la catastrophe : après un championnat calamiteux, les Corinthians sont relégués ! La descente aux enfers du plus populaire des clubs brésiliens est ressentie comme un drame national qui affecte jusqu'au président Lula, fidèle supporter des Corinthians. Dès la saison suivante, les Corinthians sont de retour en Ligue 1 et s'empressent de prouver à leurs supporters qu'ils peuvent compter sur eux, en remportant en 2009 une nouvelle Coupe du Brésil et, une fois encore, le Championnat de l'État de São Paulo.

Corner

Lorsque le ballon, après avoir été touché en dernier lieu par un joueur de l'équipe défendante, aura entièrement dépassé la ligne de but – en dehors du but lui-même, naturellement –, un coup de pied de coin (corner en anglais) est accordé à l'équipe attaquante. Le ballon est alors placé à l'intérieur du quart de cercle dessiné près du drapeau de coin le plus proche du point de sortie. Les joueurs adverses doivent être au moins à 9,15 m du ballon. Le joueur qui tire le corner peut marquer directement. Il ne peut rejouer le ballon avant que celui-ci ait été touché par un autre joueur.

Corruption

Le sport a vécu sur une ambiguïté idéologique fondamentale qui a pu laisser croire qu'il était un milieu à part, désintéressé, tenu à l'écart des choses du monde. Longtemps, cette image aseptisée prévalut, même lorsqu'il était devenu évident que le sport était bien « dans » le monde, y compris dans celui des affaires, du commerce, de la politique, de la diplomatie. Il a fallu attendre l'ère de son hyper-professionnalisation, de son hypermédiation surtout, pour qu'enfin on comprenne – sans toutefois l'admettre de

gaïeté de cœur – que la pratique sportive était une activité humaine comme toutes les autres, avec ses vertus et ses vices.

Ces dernières années, de nombreuses affaires de corruption ont défrayé la chronique. Ce n'est pourtant pas d'aujourd'hui que le « foot business » fait scandale, mais il n'a jamais été autant soumis aux investigations judiciaires ou journalistiques.

Une gangrène insidieuse. En quoi consistent les cas de corruption dans le football ? Il peut s'agir de soudoyer un ou plusieurs joueurs de l'équipe adverse pour qu'ils lèvent le pied ou ratent malencontreusement le but pourtant facile. On peut également chercher à « doper » financièrement les joueurs d'une équipe qui rencontre un rival direct. Il peut aussi s'agir d'obtenir les bonnes grâces de l'arbitre, pour qu'il ait le bon goût de vous accorder un penalty, de fermer les yeux sur tel but marqué de la main ou d'ignorer un hors-jeu. C'est pourquoi, dans certains pays, les arbitres sont désignés au dernier moment, et dans le plus grand secret, pour les préserver, autant que possible, des pressions ou tentatives d'approches suspectes de la part de dirigeants ou d'intermédiaires...

Un certain nombre d'affaires de corruption sont liées à des paris clandestins sur les résultats des matchs (affaire du Totonero en Italie en 1980, corruption en Malaisie en 1994, affaire Grobbelaar en Angleterre, le gardien de Liverpool ayant ensuite été blanchi, paris truqués dans le championnat belge en 2006...). Aucun secteur de la « planète foot » n'est épargné tant les sommes en jeu sont considérables : attribution des droits télévisuels, marchés publicitaires, sponsors, transferts de joueurs... jusqu'à la FIFA elle-même, installée en Suisse, et dont la gestion souvent opaque a fait courir d'innombrables rumeurs.

La lutte contre ces pratiques se doit d'être impitoyable et les instances internationales affichent clairement leur détermination à endiguer la corruption qui mine le football. On a pu croire le mal en partie contenu quand éclata au printemps 2006 le scandale des matchs truqués en Italie. Le directeur de la Juventus Turin, Luciano Moggi, fut convaincu d'avoir mis en place un véri-

En France et dans le monde

1933 Tentative de corruption de l'entraîneur d'Antibes auprès de l'équipe nordiste de Fives.

Le club, finaliste du premier championnat pro, est déclassé.

1954-1955 Primes offertes par des dirigeants du Red Star à des adversaires de leurs concurrents directs pour la montée.

1959-1960 Contacts directs entre le trésorier du Red Star et le gardien de Nantes.

1971 En Allemagne, le club d'Offenbach descend en division 2. Son président avoue avoir acheté plusieurs adversaires. D'autres clubs avaient mieux « arrosé » ! Cinquante joueurs, six fonctionnaires, deux entraîneurs sont sanctionnés.

1980 En Italie, le match Lazio Rome-Milan a été truqué. Il s'agissait de permettre à des joueurs de paris clandestins de faire fortune. Une dizaine d'autres matchs sont mis en cause. Neuf joueurs dont l'international Paolo Rossi sont sanctionnés. Le Milan AC est rétrogradé.

1982 En Belgique, sept joueurs et l'entraîneur du Standard Liège sont radiés pour corruption lors d'un match contre Waterschei.

1989-1993 En France, des rumeurs concernant l'Olympique de Marseille évoquent des tentatives de corruption d'arbitres en Coupe d'Europe et de joueurs en championnat.

1993 Le club géorgien de Tbilissi est exclu de compétitions européennes pour tentative de corruption des arbitres du match Tbilissi-Linfield.

1995 Le club ukrainien du Dynamo Kiev est exclu de la Coupe d'Europe pour corruption de l'arbitre du match contre les Grecs du Panathinaïkos.

1997 Un ancien arbitre suisse est suspendu à vie. Il avait proposé ses services au club des Grasshoppers pour acheter l'arbitre du match de Coupe d'Europe contre Auxerre.

2006 Un arbitre allemand, Robert Hoyzer, est suspendu à vie pour avoir faussé des matchs sur lesquels des paris clandestins étaient joués.

table système mafieux qui lui permettait de désigner à sa guise les arbitres des matchs de son équipe. Outre la Juve, c'est l'élite du football italien qui était éblouie : le Milan AC, la Lazio Rome et la Fiorentina. Les sanctions furent à la hauteur de l'émotion suscitée et la Juventus, reléguée en série B, fut déchue de ses titres conquis en 2005 et 2006 ; les trois autres clubs furent maintenus, mais lourdement pénalisés. Le président de la FIFA, Sep Blatter, a pu parler à propos de cette affaire du « plus gros scandale de l'histoire du football », mais les enjeux économiques liés au football allant croissant, on peut être assuré qu'il ne s'agit pas non plus du dernier.

Costa Rica

Couleurs Maillots
rouge, short bleu, bas blancs.



Palmarès

Championnat CCCF

1941, 1946, 1948, 1953, 1955, 1960, 1961 ; **Championnat CONCACAF des nations** 1963, 1969, 1989 ; **Coupe UNCAF des Nations** 1991, 1997, 1999, 2003, 2005, 2007, 2013 ;

3 participations à la Coupe du monde (1990, 2002, 2006).

Le Costa Rica est un des bastions du football de l'Amérique centrale et du Nord, qui comprend également les fédérations des îles des Antilles. Après des années fort maigres durant vingt ans, de 1969 à 1988, une nouvelle génération de joueurs menés par l'attaquant Medford et magnifiquement dirigée par Bora Milutinovic participe en 1990 pour la première fois à la Coupe du monde. À la surprise générale, le petit Costa Rica ne tombe qu'en huitième de finale en Italie. Douze ans plus tard, dans un groupe ouvert derrière le Brésil, les Centraméricains guidés par un ancien joueur de l'aventure de 1990 d'origine brésilienne, Alexander Guimaraes, comptent sur une équipe qui ne comprend que trois joueurs évoluant à

l'étranger pour présenter une résistance opiniâtre et un bloc compact à leurs adversaires. Malgré leur talent, les Ticos n'ont pas pu passer le premier tour. En 2006, leur 3^e apparition s'est soldée une nouvelle fois par trois défaites.

Côte d'Ivoire

Couleurs Maillots orange, short blanc, bas verts.

Palmarès 1 participation à la Coupe du monde 2006 ;

Coupe d'Afrique des nations 1992.



Le 8 octobre 2005 restera longtemps dans les mémoires : victorieux du Soudan à l'extérieur (3-1), les Ivoiriens ont leur sort dans les pieds du Camerounais Womé, qui hérite dans les dernières minutes de la partie d'un penalty, qui s'il le réussit est synonyme pour les Lions de victoire et de Mondial en Allemagne. Mais il rate... et la Côte d'Ivoire se qualifie pour sa première phase finale de Coupe du monde. Après sa victoire dans la Coupe d'Afrique des nations en 1992, les Éléphants viennent de passer un cap. Constituée pour plus de la moitié de joueurs évoluant en France et pour l'autre de joueurs évoluant dans les différents championnats européens, la Côte d'Ivoire est le troisième grand pays francophone de football d'Afrique noire avec le Cameroun et le Sénégal. Placé dans le groupe C, le plus relevé de la compétition, avec l'Argentine et les Pays-Bas, le pays comptait sur son gardien, le seul joueur à évoluer en Afrique, en Tunisie, Jean-Jacques Tizié, et sur son buteur Didier Drogba pour faire bonne figure. En trois matchs, les coéquipiers de l'avant-centre de Chelsea ont offert un football offensif et ont manqué le coche contre les Pays-Bas. Partis favoris pour la CAN 2008 au Ghana, sous la houlette du Français Gérard Gili, les éléphants accèdent aux demi-finales où ils sont sèchement battus (4-1) par les Égyptiens. Pris en main par Vahid Halilhodzic, les Ivoiriens obtiennent leur billet pour les

deux grands rendez-vous de 2010 : CAN et Mondial. Dans la première, ils s'inclinent en quart de finale ; en Afrique du Sud, le groupe de la mort (Brésil et Portugal) ne leur laisse guère de chance.

Coup franc

Le coup franc sanctionne une faute, un geste ou une attitude contraires aux lois du jeu. Selon la gravité de cette faute, le coup franc sera soit direct soit indirect. Sur coup franc direct, le joueur qui en bénéficie peut marquer directement. Sur coup franc indirect, signalé par l'arbitre qui lève un bras au-dessus de sa tête, une passe au moins est obligatoire avant de tirer au but. Dans le passé, Michel Platini s'était fait une spécialité de marqueur de buts sur coups francs, sur des frappes de balle brossées du pied droit. Lors du dernier match France-Brésil, à Lyon en juin 1997, le Brésilien Roberto Carlos a inscrit un but sur coup franc direct tiré à 35 mètres du but. À l'heure actuelle, le meilleur tireur de coup franc au monde pour la diversité de sa frappe est le Brésilien Juninho Pernambucano.

Coup de pied arrêté

Les coups de pied arrêtés comprennent les penalties, les coups francs, directs et indirects, les corners. On y ajoute aussi, souvent, les rentrées de touche. Ces phases de jeu jouent un rôle très important puisqu'elles représentent, dans toutes les compétitions, entre un quart et un tiers des buts marqués. Elles sont beaucoup travaillées à l'entraînement. Des combinaisons sont mises au point. Défensivement aussi, les équipes se préparent avec soin à protéger leur but sur ces phases tactiques. Pour les grandes compétitions, ce compartiment du jeu fait l'objet d'une préparation particulière, notamment par l'observation à la vidéo de l'organisation en ce domaine des adversaires.

Coupe d'Afrique

La première Coupe d'Afrique des nations (CAN), organisée en 1952 en Égypte, oppose 4 équipes – les seuls pays indépendants à l'époque, le Liberia étant absent. Ensuite, elle devient véritablement continentale à mesure que le mouvement des indépendances s'amplifie (1959-1962). Organisée tous les deux ans, elle est ouverte depuis 1982 à tous les joueurs, où qu'ils évoluent, en Europe ou en Afrique. L'Égypte est le pays qui a remporté le plus de titres : sept (1957, 1959, 1986, 1998, 2006, 2008, 2010).

Pour les résultats, voir page 487.

Courbis Roland né à Marseille (Bouches-du-Rhône), 1953 Entraîneur

Joueur, agent, entraîneur, Roland Courbis est un des personnages du football français. Né à Marseille, il fut très tôt considéré comme l'un des grands espoirs du football français. C'est avec un titre de champion de France, sous les couleurs de l'AS Monaco, en 1978, avec Christian Dalger et Delio Onnis qu'il connaît la gloire. Il termine sa carrière à Toulon, avant de devenir tout à la fois directeur sportif, manager et président du club varois. Courbis relance Casoni, fait briller Pardo, mais ne tarde pas à payer l'addition de certaines méthodes peu recommandables. À sa sortie de prison, Courbis entraîne Endoume, puis file à Toulouse, avant de prendre en main, durant une saison, le club des Girondins de Bordeaux. Il bâtit entièrement une nouvelle équipe et en profite pour relancer Jean-Pierre Papin. Bordeaux est européen et Courbis retrouve fin 1996 sa ville natale.

Avec lui, Marseille s'est remis en route vers le premier plan en 1998-1999 et a participé à la Ligue des champions en 2000 (victoires sur Manchester à domicile). Mais, quand les résultats ont commencé à n'être que moyens et



Roland Courbis, un des « monteurs » d'équipe les plus ingénieux et les plus controversés du football français.

que la grogne des supporters furieux du départ de Laurent Blanc à l'Inter s'est amplifiée, l'antagonisme avec le nouveau président de l'Olympique de Marseille, Yves Marchand, placé par l'actionnaire principal Robert Louis-Dreyfus, s'est approfondi. Il a dû démissionner. Gervais Martel, le président du RC Lens, a réussi à le persuader de gagner les brumes du Nord pour relever un nouveau défi. Pourtant, en cours de saison, il est contraint à la démission, à la suite de plusieurs mauvais résultats. Après quelques mois de réflexion, il accepte la proposition du président de l'AJ Ajaccio Michel Moretti de prendre la direction de l'équipe corse, un club qu'il a connu comme joueur. Grâce à son réseau influent et efficace, Roland Courbis profite de l'occasion du passage de la D1 de 18 à 20 clubs pour assurer la montée. Lui que certains persiflaient parce qu'il n'avait jamais gagné de titre les fait mentir ; il remporte son premier trophée : champion de D2. Mais les affaires de l'OM le rattrapent, il lui est interdit de côtoyer le milieu du football et donc d'exercer ses talents d'entraîneur à la suite d'une mise en examen en juillet 2002. À l'issue du procès, il est condamné en première instance à trois ans et demi de prison ferme et à cinq ans d'interdiction d'exercer toute activité en rapport avec le football. Roland

Courbis fait appel, ce qui lui permet de prendre les rênes du onze montpelliérain qu'il maintient en Ligue 2. Peu après, le jugement en appel confirme la peine de prison ferme et Courbis se pourvoit en cassation, qui confirme également sa condamnation. En 2010, à sa sortie de prison, il reprend ses activités de consultant et devient en 2012 l'entraîneur de l'USM Alger.

Crampons

Petites pièces cylindriques de la semelle de la chaussure, les crampons sont un des éléments principaux de l'équipement. Ils peuvent être moulés dans la semelle, pour les terrains secs, ou vissés. Ils sont alors en cuir ou en métal, et leur longueur varie de 13 à 17 mm, en fonction de l'état du terrain. Il existe aussi des équipements spéciaux (semelles crantées, très petits crampons) pour les terrains synthétiques. Avant le début du match, l'arbitre veille à ce que les crampons ne soient pas biseautés ou ne portent pas d'aspérités qui les rendraient dangereux.

Créteil USCL



Fondé en 1936

Couleurs Maillot,
short et bas bleus.

Palmarès Championnat de D 3, 1989, 1992.

L'Union sportive Créteil Football voit le jour en 1936. Jusqu'en 1988, les banlieusards vagabondent entre la division d'honneur et la 4^e division, l'équivalent de l'actuelle CFA. Durant trois saisons, ils goûtent à la division 2, avant de rechuter. Après avoir éliminé Strasbourg en huitième de finale de la Coupe de France en 1997, le club revient, deux ans plus tard, dans

l'antichambre de l'élite. En 2002, Armand Lopes, le nouveau président, opère la fusion de Créteil avec ses Lusitanos de Saint-Maur. Le club prend le nom de l'US Créteil Lusitanos. Malgré de belles performances dans les Coupes nationales, le Championnat s'avère plus difficile. Les Béliers frôlent chaque année la descente en National. En 2006, ils bouclent leur saison la plus aboutie (8^e) après avoir entrevu durant quelques journées de l'année une possible montée historique dans l'élite. En 2012 enfin, un très beau parcours en Coupe (élimination en seizièmes de finale face aux Girondins) laisse entrevoir le meilleur. Et de fait, la saison suivante, Créteil survole le Championnat pour mériter son retour dans la cour des grands.

Cris

Cristiano Marques Gomes, dit né à Guarulhos (Brésil), 1977
Défenseur

Palmarès 22 sélections en équipe nationale (1 but) ; **Copa America** 2004 ; **Coupe du Brésil** 1995 (Corinthians) ; 2000, 2003 (Cruzeiro) ; **Championnat du Brésil** 1998 (Corinthians), 2003 (Cruzeiro) ; **Championnat de France** 2005, 2006, 2007, 2008 (Ol. lyonnais) ; **Coupe de France** 2008, 2012 (Ol. lyonnais)

Défenseur central, réputé pour la propreté de ses interventions, Cris a la particularité de ne jamais se jeter à terre. Selon l'un de ses anciens entraîneurs, tacler serait pour lui un aveu de faiblesse. En dépit de ces qualités de défenseur, adroit sur l'homme, il a mis du temps avant de convaincre. Les clubs des Corinthians (1995-1998), de Cruzeiro (1998-2002 et 2003-2004) et du Bayer Leverkusen (2002) n'ont jamais vraiment été séduits par son profil.

Sa carrière prend un nouveau départ grâce à Bernard Lacombe, le conseiller du président Aulas. À Lyon, chez les triples champions de France en titre, il trouve enfin le cadre idéal pour démontrer l'étendue de son talent. Combat-

tant exceptionnel, ne lâchant jamais rien, toujours bien placé, excellent de la tête, il est un poison pour les attaquants. Son surnom du « Policier » montre clairement l'étendue de ses responsabilités. Courtisé par l'Inter Milan et Manchester United, il choisit, après deux titres de Champion de France, de demeurer à l'OL où il ajoutera à son palmarès, jusqu'en 2012, deux titres de champion et une Coupe de France. Cris signe ensuite au Galatasaray, puis en 2013 au Grêmio Porto Alegre.

Croatie

Couleurs Maillot à damier rouge et blanc, short blanc, bas bleus.



Palmarès 3 participations à la Coupe du monde (1998, 2002, 2006).

Le maillot à damier avait fait passer des minutes difficiles à la France en demi-finale en juillet 1998. Les hommes de Miroslav Blazevic, emmenés par Davor Suker et Boban, pour leur première participation en Coupe du monde, ont terminé à la troisième place en battant les Pays-Bas. Née de l'écclatement de l'ex-Yougoslavie en 1992, la sélection croate a bénéficié de l'apport de nombreux joueurs qui avaient fait les beaux jours des équipes Espoirs de la Yougoslavie, comme Robert Prosinecki, Zvonimir Soldo ou Davor Suker. En 2001, sous la direction de Mirko Jozic, qui a passé plus de quinze ans à la direction technique de la Yougoslavie (1972-1988), l'équipe s'est qualifiée en terminant première du groupe 6 de la zone Europe devant la Belgique et l'Écosse. S'appuyant sur la technicité de ses hommes, le sélectionneur a renforcé la défense autour du Turinois Igor Tudor, joueur croate de l'année 2001, et d'un gardien de classe internationale, Stipe Pletikosa. Toutefois, l'attaque vieillissante croate autour d'Alen Boksic n'a pu se qualifier pour les huitièmes de finale malgré un succès sur l'Italie (2-1). En 2006, en Allemagne, l'équipe de Dado

Prso n'obtient qu'un match nul contre le Japon et sort au premier tour. Qualifiée pour l'Euro 2008, elle ne trahit pas sa réputation d'équipe dangereuse en éliminant sèchement l'Angleterre (3-2), mais elle manque de peu son ticket pour les demi-finales, tout comme elle manque sa qualification pour le Mondial 2010. En 2012, les Croates font encore grande impression dans l'Euro, mais ils doivent s'incliner héroïquement devant l'invincible armada espagnole.

Cruyff Johan

né à Amsterdam (Pays-Bas), 1947
Attaquant

Palmarès en tant que joueur

48 sélections en équipe nationale (33 buts) ; 3 **Coupes d'Europe des champions** 1971, 1972, 1973 (Ajax Amsterdam) ; **Coupe intercontinentale** 1972 ; 11 **Championnats des Pays-Bas** (10 avec l'Ajax Amsterdam, 1 avec le Feyenoord Rotterdam) ; 3 **Coupes des Pays-Bas** avec l'Ajax, 3 avec le Feyenoord ; **Championnat d'Espagne** 1974 et **Coupe d'Espagne** 1978 (FC Barcelone).

Distinctions **Ballon d'or européen** 1971, 1973 (Ajax Amsterdam) et 1974 (FC Barcelone).

Palmarès en tant qu'entraîneur
Coupe d'Europe des clubs champions 1992 ; **Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe** 1989 (FC Barcelone).

Au panthéon des plus grands joueurs de la planète foot, parions que le Néerlandais figure en bonne place, à côté de Pelé, le Roi, et de ces princes du siècle que furent Di Stefano, Maradona et Platini. Johan Cruyff, mélange de grâce, de vitesse et d'une redoutable efficacité devant le but adverse, a tout naturellement commencé sa carrière à l'Ajax Amsterdam, dès l'âge de 10 ans, puis en équipe première à 17 ans, enfin en équipe nationale à 18. Johan a dominé sa génération, entre 1967 et 1978, même s'il n'a jamais remporté de Coupe du monde (avec Cruyff à la pointe de l'attaque, les Pays-Bas furent battus en finale du tournoi

mondial de 1974 par l'Allemagne de l'Ouest ; il n'a pas participé à celle de 1978 en Argentine).

N'est-ce pas Franz Beckenbauer qui dit un jour : «Cruyff, le meilleur tout court [...] à la fois simple, dépouillé, résolu. Oui, conclut le Kaiser, je place Cruyff au-dessus de Pelé...»

De l'élégance donc ajoutée à une vision explosive du jeu lui permettent, à partir de 1966, de tout gagner, ou presque, avec le dos toujours frappé du numéro 14. Ce numéro fascinerait, et fascine encore de très nombreuses générations de joueurs. Mais il y a aussi l'homme : dur en affaires, sûr de lui, indéfectible dans ses choix. Soutenu par le technicien roumain Stephan Kovacs, Cruyff est tout à la fois le soliste et le chef d'orchestre de la meute rouge et blanche de l'Ajax Amsterdam, jusqu'à son départ vers Barcelone, en 1973.

Un chef de file. Aux Pays-Bas, durant près d'une décennie, Johan Cruyff aura entraîné dans son sillage, comme aspirés par son talent, plusieurs joueurs de grande classe, tels que Neeskens, Van Dick, Van Hanegen, Suurbier, Haan, ou l'inimitable défenseur barbu Hulshof, ainsi que Rep, qui fit plus tard les beaux jours de... Bastia !

Une fois, en Coupe des champions, l'Olympique de Marseille a croisé le fer avec l'Ajax Amsterdam de Cruyff, alors au sommet de son art. On en parle encore du côté du boulevard Michelet, qui borde le Stade-Vélodrome. En effet, l'OM de Skoblar, Bosquier et Gress fut défait (1-0, but du «Hollandais volant»), mais la soirée du 21 septembre 1971 demeure dans toutes les mémoires, et l'affluence la plus forte jamais réalisée dans l'enceinte du Stade-Vélodrome. Une ombre, pourtant, plane sur celui que l'on définit encore comme le dernier grand romantique du football moderne : Cruyff, comblé par les résultats au sein des clubs où il a joué et, plus tard, à la tête de Barcelone, tacticien reconnu, n'a pas remporté cette Coupe du monde qui lui tendait les bras, en 1974. Finalistes contre l'Allemagne, les joueurs néerlandais, comme d'habitude, se sont longtemps entre-déchirés, avant tout de même de se livrer à fond.

Mais en finale, face aux Müller, Beckenbauer, Breitner, la sélection orange fut incapable de jouer ce football «total» qui faisait sa force, et Cruyff, trop loin de ses attaquants, n'avait pas son rendement habituel.

Le dimanche 7 juillet 1974, les Pays-Bas, qui avaient pourtant ouvert le score, sont battus 2-1, et Cruyff, sifflé par le public ouest-allemand, rentre au pays, déçu. Certes, la gloire et la fortune l'attendent alors sur les ramblas de Barcelone, mais, comme le Hongrois Puskas dans les années 1950, il ne parviendra finalement jamais sur le toit du monde. Quatre ans plus tard, blessé, il ne participe pas à la Coupe du monde en Argentine, et, sans lui, une nouvelle fois les Pays-Bas échouent en finale.

L'eldorado espagnol. En 1979, Cruyff quitte l'Espagne, histoire de terminer en beauté, et file découvrir le football outre-Atlantique, jouant successivement sous les couleurs des Los Angeles Aztecs, puis des Washington Diplomats. Il achève sa carrière au Feyenoord de Rotterdam, ennemi de l'Ajax, mais revient vite à ses amours d'enfance afin d'entraîner le célèbre club néerlandais d'Amsterdam.

«Je veux réussir mon métier et ma vie», dit un jour celui qu'on a longtemps surnommé pour ses courses folles le «lévrier» du foot. Alors, jamais sevré de ballon, ambitieux et gagnier, Johan Cruyff s'en est allé de nouveau à Barcelone, lui qui avait tant fait rêver le Camp Nou, ses dizaines

de milliers de «socio» (abonnés), avec ses dribbles, ses buts, aux côtés de Sotil ou de Reixach. Entraîneur adulé pendant près de dix ans, père de Jordi Cruyff, qu'il n'hésiterait pas à titulariser, le Hollandais est finalement limogé en 1995 et remplacé par Brian Robson.

Mais Cruyff ne peut se résoudre à abandonner l'univers du football. Conseiller très écouté du président du Barça Joan Laporta jusqu'en 2010, il sera de 2009 à 2013 le sélectionneur de l'équipe de Catalogne.

Culotte

La culotte, ou short, fait partie de l'équipement du footballeur. Le maillot doit être porté à l'intérieur du short. De même, il est permis de porter des collants ou des pantalons de survêtement, en cas de grand froid, mais à condition qu'ils le soient sous la culotte. Comme celle du maillot, la forme de la culotte a évolué au fil du temps et, au cours de l'époque récente, sous l'influence d'une certaine mode des vêtements de sport et de loisir. Portée jusqu'aux genoux à l'origine, elle fut ensuite raccourcie et portée à mi-cuisse. Depuis une dizaine d'années, la tendance a été vers plus d'ampleur.

Le Néerlandais Johan Cruyff, l'un des attaquants les plus talentueux de la planète foot.





Dahleb Mustapha

né à Béjaïa (Algérie), 1952
Attaquant

Palmarès Coupe du Maghreb des clubs 1972 (Chabad Belcourt) ; Coupe de France 1982, 1983 (PSG).

À Flohimont, dans les Ardennes françaises, on en parle encore.

À la fin des années 1950, un gamin de 6 ans jouait régulièrement au ballon sur la place du village. Il se prénomme Mustapha, et on le surnomme déjà «Mousse». Il est arrivé avec ses parents quelques années plus tôt, le père ayant trouvé un emploi de machiniste. Et ce qu'il fait déjà avec la boule de cuir tient du miracle. Il se retrouve logiquement au club de foot du village, mais déjà les «sergents-recruteurs» du grand club voisin, Sedan, ont repéré le petit prodige.

Engagé par Sedan à 14 ans, il devient, alors, le plus jeune stagiaire du football français et découvre le Championnat de France le 14 décembre 1969. Il a 17 ans et 10 mois, et entre sur le terrain à la 46^e minute d'un match à Angers. Immédiatement, il laisse paraître son talent immense au poste d'ailier gauche ou d'avant-centre. Avec ce joueur au gabarit passe-partout (1,79 m, 73 kg), Sedan terminera même à la 3^e place du Championnat de France (division 1). De septembre 1971 à décembre 1973, il effectue son service militaire en Algérie et porte alors les couleurs du Chabad Belcourt.

Dans le même temps, il est sélectionné en équipe nationale d'Algérie (début le 24 novembre 1971 contre la Libye). À son retour en France, il joue encore deux saisons à Sedan avant de signer avec le PSG, entraîné alors par Just Fontaine. C'est le début d'une longue histoire d'amour.

Dix ans au club parisien. Dix années (306 matchs et 98 buts) pendant lesquelles il a remporté deux Coupes de France et connu les sensations fortes de la Coupe d'Europe. Dix années aussi pendant lesquelles il a réhabilité, pour le plus grand plaisir des spectateurs du

Parc des Princes de Paris et d'ailleurs, le dribble et sa sorcellerie.

Dans ses grands jours, Mustapha Dahleb était un joueur fulgurant, capable de tous les tours de passe-passe. Avec la sélection d'Algérie – qu'il avait rejointe après avoir été international espoirs français –, il illuminera la Coupe du monde 1982 avant de terminer sa carrière à Nice en 1985, un genou récalcitrant l'obligeant à prendre sa retraite...

Dalglish Kenny

né à Glasgow (Écosse), 1951
Milieu offensif

Palmarès en tant que joueur

102 sélections en équipe nationale (30 buts) ; **Championnat d'Écosse** 1971, 1972, 1973, 1974, 1977 (Celtic Glasgow) ; **Coupe d'Écosse** 1971, 1972, 1974, 1975, 1977 (Celtic Glasgow) ;

Coupe de la League 1975 (Celtic Glasgow) ; **Championnat d'Angleterre** 1979, 1980, 1982, 1983, 1984, 1986 (Liverpool), **Coupe d'Angleterre** 1986 (Liverpool), **Coupe de la League** 1981, 1982, 1983, 1984, (Liverpool) ; **Coupe d'Europe des clubs champions** 1978, 1981, 1984 (Liverpool).

Palmarès en tant qu'entraîneur

Champion d'Angleterre 1988 (Liverpool), 1995 (Blackburn Rovers) ; **Coupe d'Angleterre** 1989 (Liverpool).

Le palmarès de Kenny Dalglish est unique. Il ne lui aura manqué que la consécration internationale au niveau de la sélection écossaise pour que le tableau soit complet. Dans le football britannique, il n'existe pas en plus d'un siècle d'histoire de joueurs ayant gagné autant de titres que le ténébreux Dalglish.

Après un début de carrière brillant en Écosse dans le club dominant des années 1970, le Celtic de Glasgow, Kenny signe en 1977 à Liverpool pour prendre la succession de Kevin Keegan. À l'époque, le transfert, d'un montant de 4,5 millions de francs, est considéré comme un record. À l'issue de sa première saison, Dalglish marque le but vainqueur pour Liverpool en Coupe des champions : 1-0 devant le

FC Bruges. Il est ensuite élu footballeur de l'année en Angleterre et remporte six titres de champion avec les «Reds». Avec Dalglish, Liverpool domine l'Angleterre et l'Europe en ce début des années 1980. Malheureusement, le drame du Heysel vient mettre fin à la mainmise des «Reds» sur le continent.

C'est à ce moment que Kenny, tout en continuant de jouer, prend la succession de Joe Fagan à la tête de l'équipe de Liverpool. En 1986, il décroche le doublé FA Cup-Championnat. Son règne à Anfield semble devoir être éternel, mais, en février 1991, Dalglish démissionne, se déclarant fatigué de tant de pression. Six mois plus tard, il devient entraîneur des Blackburn Rovers et obtient un titre de champion en 1995. Il prend ensuite la succession de Kevin Keegan sur le banc de Newcastle. Sur le fil, il réussit à qualifier le club du nord-est de l'Angleterre pour la Ligue des champions en terminant deuxième du championnat d'Angleterre. En 2000, il accepte la direction sportive du Celtic, qu'il quitte à la fin de l'année. Il reprend les commandes de Liverpool en 2011, mais il est remercié après une saison décevante.

Danemark

Couleurs Maillot rouge, short et bas blancs.

Palmarès Championnat d'Europe des nations (1992); Coupe des Confédérations (1995); jeux Olympiques (1896, titre officieux), 4 participations en Coupe du monde (1986, 1998, 2002, 2010).



Le plus grand titre de gloire de la sélection danoise n'est pas l'or olympique des premiers Jeux d'Athènes mais bien le fait d'avoir remporté une compétition pour laquelle la sélection ne s'était pas qualifiée. Cela se passait en 1992 et la guerre civile faisait rage depuis plusieurs mois en Yougoslavie. L'UEFA prit la décision de priver d'Euro 92 en Suède la Yougoslavie, qui avait gagné sa

place sur le terrain, et d'inviter au pied levé le Danemark pour rencontrer la France, l'Angleterre et la Suède. À la surprise des autres équipes, l'ensemble danois mené par les frères Laudrup et le buteur Elkjaer-Larsen s'imposa face à tous et remporta l'épreuve aux dépens de l'Allemagne en finale, championne du monde en titre ! Alliant un jeu direct à la britannique à l'aisance technique de certaines individualités, les Danois pratiquèrent un football euphorique et sans complexe. S'il fut sans lendemain, ce succès plaça le Danemark dans le groupe des bonnes équipes européennes capable de sortir des joueurs de niveau international comme le gardien Schmeichel (Manchester United), les frères Laudrup déjà nommés ou, plus récemment, les buteurs Ebbe Sand (Schalke 04) et John Tomasson (Feyenoord Rotterdam). En 2001, l'équipe s'est qualifiée pour la deuxième fois consécutive pour la Coupe du monde en terminant invaincue de son groupe qualificatif. En 2002, en Asie, victorieuse de la France dans un match de poule décisif (2-0), le Danemark échoue face à l'Angleterre en huitième de finale (0-3). Présent à l'Euro 2004, où elle est éliminée en quart de finale par la République tchèque, la sélection danoise n'a pas pu se qualifier pour l'Allemagne et n'est pas parvenue à décrocher son billet pour l'Euro 2008. S'ils se qualifient en revanche pour le Mondial en Afrique du Sud, les Danois y font une piètre prestation, battus 3-1 par le Japon. Ils redoutent leur blason à l'Euro 2012 en battant les Pays-Bas et en tenant la dragée haute au Portugal et à l'Allemagne.

Darui Julien

né à Obercorn (Luxembourg), 1916-1987

Gardien de but

Palmarès 25 sélections en équipe nationale; **Championnat de France** 1947 (Roubaix); **Coupe de France** 1942 (Red Star).

Il restera longtemps l'un des meilleurs gardiens de but français,

sinon le n° 1 de l'histoire, en raison de son style, de son influence tactique et de sa personnalité d'homme et de footballeur. Né au Luxembourg, il entame sa carrière en France à Charleville, dans les Ardennes. Dès l'âge de 20 ans, il joue et perd avec le club ardennais la finale de la Coupe contre le RC Paris. Transféré à l'Olympique lillois, il perd encore la finale 1939 contre le Racing, sa bête noire. En désaccord avec ses dirigeants, il passe chez le voisin et rival roubaisien, qu'il va hisser au sommet. En effet, le CO Roubaix-Tourcoing, qu'il commande, devient champion de France 1947, en grande partie grâce aux exploits de son gardien à la personnalité très forte, qui est aussi celui de l'équipe de France depuis 1939 (France-Hongrie). L'interruption due à la guerre de 1939-1945 réduit malheureusement le nombre de ses sélections (25^e et dernière contre l'Irlande du Nord en 1954). Julien Darui est dans sa spécialité un véritable modèle, l'un des premiers à commander sa défense, à rester le maître dans sa surface de réparation et à participer au jeu offensif par ses dégagements au pied en demi-volée précis et tendus. Son travail à l'entraînement intense et rationnel est exceptionnel pour l'époque. Ainsi consacre-t-il des heures à perfectionner ses frappes du pied, dans la forêt, au milieu des arbres qui lui tiennent lieu d'adversaires et de partenaires.

Deco

Anderson Luis de Souza, dit né à San Bernardo do Campo (Brésil), 1977

Milieu

Palmarès Ligue des champions 2004 (FC Porto), 2006 (FC Barcelone); Coupe de l'UEFA 2003 (FC Porto); **Championnat du Portugal** 2003 (FC Porto); **Championnat d'Espagne** 2005, 2006 (FC Barcelone); **Coupe du Portugal** 2001 (FC Porto); **Championnat d'Angleterre** 2010 (Chelsea); **Coupe d'Angleterre** 2009 (Chelsea); **Championnat du Brésil** 2010, 2012 (Fluminense).

Né et formé au Brésil, le jeune Deco pressent très vite qu'il n'a aucun avenir au royaume du ballon rond. Après avoir fréquenté le centre de formation des Corinthians pendant six mois en 1997, il traverse l'Atlantique et se rend au Portugal. Après deux saisons passées successivement à Alverca (il assure la montée en division 1 avec 13 buts), puis au SC Salgueiros, il est repéré par le FC Porto (1999-2004), où José Mourinho contribue à son éclosion. S'il est adroit devant les filets (deux saisons à plus de 10 buts en 2001-2002 et en 2002-2003), sa vivacité et la précision de ses passes sont appréciées à leur juste valeur par son entraîneur, qui le transforme en meneur de jeu. Deco devient le régulateur d'une équipe qui remporte tout en trois saisons : le Championnat, la Coupe de l'UEFA et la Ligue des champions. Choisi pour seconder Ronaldinho et Eto'o à la pointe de l'attaque du FC Barcelone, il devient un travailleur de l'ombre. Doté d'un mental de compétiteur, il s'attache également à défendre et à remonter le plus vite possible le ballon. Désormais, Deco est devenu un joueur complet.

International portugais depuis 2003, après sa naturalisation, il dispute la finale du Championnat d'Europe 2004 (défaite 1 à 0 face à la Grèce). En 2006, à la Coupe du monde, il mène le Portugal en quarts de finale, mais exclu à la fin du match contre les Pays-Bas, il ne peut pas participer au match contre l'Angleterre. En demi-finale contre la France, Deco pèse moins sur le match que ses équipiers Figo et Cristiano Ronaldo. Bien pris par le duo Vieira-Makelele, il s'épuise et ne peut renverser le cours de l'histoire. Deco quitte le Barça en 2008 pour rejoindre Chelsea, contribuant au retour au sommet du club londonien avec lequel il décroche une Coupe et un titre de champion. Puis c'est au Brésil, dans les rangs de Fluminense, qu'il s'en va poursuivre sa carrière.

Défense

La légende dit : « À l'origine, le football ne comportait que des avants ». Comme toute légende, cette

affirmation est éloignée de la vérité, car le jeu était dès le départ basé sur l'affrontement d'une attaque et d'une défense. Les règles, qui n'étaient pas celles que l'on connaît aujourd'hui, et la faible qualité des joueurs permettaient de défendre avec peu de joueurs.

Dès que les lois du jeu se stabilisèrent et que le football britannique se professionnalisa, c'est-à-dire dans les vingt dernières années du XIX^e siècle, le jeu s'équilibra et les défenses s'organisèrent. La méthode dite « classique » s'appuyait sur la présence de deux arrières, qui défendaient l'accès direct du but, avec l'aide des « demis-ailes », chargés de surveiller les ailiers adverses. Très vite, donc, il y eut la présence de quatre joueurs à vocation plutôt défensive.

La modification, en 1925, de la règle du hors-jeu eut rapidement des conséquences sur les organisations tactiques, et favorisa notamment l'émergence du WM et du marquage individuel. Dans le même temps, d'autres systèmes se développaient avec une défense dite « de zone ». Le renforcement collectif de l'efficacité défensive fut une constante de ce dernier demi-siècle, et s'est concrétisé par une raréfaction du nombre de buts.

Aujourd'hui, les grandes équipes pratiquent les défenses individuelle (le défenseur marque le même adversaire quelle que soit la zone du terrain), en zone (le défenseur surveille l'adversaire qui se trouve dans sa zone), ou mixte (alternance des deux systèmes en fonction des situations de jeu ou de la caractéristique de l'adversaire).

Del Bosque vicente né à Salamanque (Espagne), 1950 Entraîneur

Palmarès en tant que joueur
Championnat d'Espagne 1975, 1976, 1978, 1979, 1980 (Real Madrid) ; **Coupe d'Espagne** 1974, 1975, 1980, 1982 (Real Madrid).

En tant qu'entraîneur Coupe du monde 2010 (équipe d'Espagne) ; **Championnat d'Europe des nations**

2012 (équipe d'Espagne) ; **Ligue des champions** 2000, 2002 (Real Madrid) ; **Championnat d'Espagne** 2001, 2003 (Real Madrid).

Être entré dans l'histoire ne l'intimide pas, pas davantage que d'avoir été anobli par le roi d'Espagne qui l'a fait marquis. Car sa vraie couronne, depuis l'Euro 2012, c'est d'être le seul entraîneur au monde à avoir remporté la Coupe du monde, la Ligue des champions et le championnat d'Europe. L'entraîneur le plus capé de l'histoire du football accueille tout cela avec sérénité et l'esquisse d'un sourire dissimulé derrière sa moustache de grand-père débonnaire.

Ses premiers titres, le futur marquis les a glanés en tant que joueur sous les couleurs des Meringues jusqu'en 1984 avant de fourbir ses armes d'entraîneur dans l'équipe réserve du club madrilène. En 1994, il prend les rênes de la « Maison blanche » pour quelques mois seulement et il lui faudra attendre 1999 pour que le Real lui accorde sa pleine confiance. Encore lui faut-il s'accommoder de la politique flamboyante et onéreuse, « galactique », du nouveau président Florentino Pérez. Mais peut-il boudier son plaisir de conduire une équipe qui regroupe les Figo, Zidane, Beckham, Ronaldo ? Avec deux Ligues des champions remportées en trois ans, Del Bosque a hissé le Real au sommet, un exploit qui le désigne comme l'un des meilleurs entraîneurs européens. Il est pourtant remercié en 2003, avec la satisfaction du devoir accompli et sans doute l'impatience d'être encore utile. En juillet 2008, la Fédération espagnole songe à lui pour prendre la succession de Luis Aragonés à la tête de la sélection espagnole qui vient d'être sacrée championne d'Europe. On attend de lui qu'il gère l'héritage et maintienne la Roja au meilleur niveau. On compte donc sur ses talents de diplomate autant que de technicien pour gérer des ego surdimensionnés et des querelles tenaces. Car l'équipe espagnole est en grande partie la fusion délicate des deux grands clubs ibériques, le

Barça et le Real, et nul n'ignore que le Madrilène Sergio Ramos et le Catalan Gerard Piqué ne sont pas des intimes... Del Bosque ne s'en laisse pas compter et tire le meilleur d'un groupe qui additionne les stars : Casillas, Iniesta, Puyol, Xavi... Les sélections pour le Mondial 2010 sont un parcours sans faute, le tournoi sud-africain un triomphe.

Vicente del Bosque a su construire la plus belle équipe qui ne s'est jamais vue depuis longtemps et offre sa première étoile au maillot espagnol. Pourquoi ne pas croire dès lors qu'un triplé historique est possible ? C'est chose faite à l'Euro 2012 ; le modeste et discret (mais si efficace) marquis del Bosque, l'entraîneur qui a tout gagné, appartient dorénavant définitivement à l'aristocratie du football.

Del Piero Alessandro

né à Conegliano (Italie), 1974
Attaquant

Palmarès Coupe intercontinentale 1996 ; Super-Coupe d'Europe 1996 ; Ligue des champions 1996 ; Championnat d'Italie 1995, 1997, 1998, 2003, 2012 ; Super-Coupe d'Italie 1995, 1997, 2002, 2003 ; Coupe d'Italie 1995 ; Champion du monde 2006.

Depuis treize saisons, son sort est lié à celui de la Juventus Turin, le club de son idole Michel Platini. Alors que le club vit des heures particulièrement noires, le Juventino a affirmé que, quel que soit le devenir de son club, il lui resterait fidèle, en Serie B ou C. La liaison a commencé en 1993 quand un recruteur le repère sous les couleurs de Padoue (1991-1993) lors d'un match en Serie B.

Déjà pourvus en attaque d'un trio de qualité (Roberto Baggio, Gianluca Vialli et Fabrizio Ravanelli), les dirigeants n'hésitent pas une seconde. Avec sa fougue et sa technique, il se montre indispensable dès sa deuxième saison et gratifie le public de gestes de toute beauté (passements de jambe, roulette). Après avoir permis aux Bianconeri de

remporter le scudetto en 1995, il les guide l'année suivante vers la victoire en Ligue des champions (face à l'Ajax Amsterdam). La saison 1997-1998 reste sa plus grande année au niveau national. L'attaquant meneur de jeu – relayé à ce poste par Zinédine Zidane – se transforme en buteur impitoyable : 32 buts, dont 21 en Championnat (meilleur buteur de la saison) et 10 en Ligue des champions (meilleur buteur de la compétition). Sa fin de saison est moins radieuse : blessure et défaite en finale de la Ligue (0-1 contre le Real), puis élimination en quart de finale de la Coupe du monde. Mais la saison suivante est plus dramatique encore : le 8 novembre 1998, son genou cède. À son retour, neuf mois plus tard, il montre qu'il n'a rien perdu de son toucher de balle et de sa technique. De plus en plus remplacé à la manœuvre par le Tchèque Pavel Nedved, il se mue en joker de luxe. Malgré son palmarès bien fourni, il demeure pour beaucoup un «looser» : il a déjà perdu trois finales de Ligue des champions (1997, 1998 et 2003) et une finale de Championnat d'Europe 2000 (face à la France 2-1). Considéré comme indispensable, celui que le président Gianni Agnelli surnommait «Pinturicchio», comme on le faisait des peintres de la Renaissance, pour sa qualité remarquable de créateur, est toujours aussi décisif.

Sélectionné parmi les 23 par Marcello Lippi pour participer à la Coupe du monde 2006, il est titularisé lors du huitième de finale contre l'Australie. Utilisé ensuite comme joker en fin de match, il marque le deuxième but contre les Allemands et en finale l'un des cinq tirs au but qui assurent la victoire à la Squadra Azzurra.

Terriblement affecté par le scandale des matchs truqués qui agite le football italien en 2006 (la Juventus est reléguée et perd ses titres de champion 2005 et 2006), Del Piero reste fidèle à la « Vieille dame » et participe à son renouveau.

En 2012, au moment de quitter le club auquel il a tout donné, Del Piero aura porté plus de 700 fois le maillot noir et blanc. Il porte depuis 2012 celui de Sidney FC.

Denisot Michel

né à Châteauroux (Indre), 1945
Ancien président délégué du PSG

Sa carrière de journaliste en a fait un touche-à-tout. Lorsqu'au printemps de 1991 Canal Plus vole au secours du PSG – en pleine déconfiture sportive et financière –, l'animateur vedette de la chaîne est invité à passer de l'autre côté du micro. Il s'installe dans le fauteuil de président, à la place de Francis Borelli.

La première décision de Michel Denisot est d'engager un entraîneur atypique, le Portugais Artur Jorge. Un bon choix puisque le PSG se hisse rapidement au sommet de la hiérarchie nationale et européenne. Un titre de champion, deux Coupes de France, une Coupe de la Ligue et une Coupe des coupes (la 2^e Coupe d'Europe du football français) en l'espace de cinq saisons, le bilan est très largement positif. À l'instar des



Michel Denisot, animateur de la version Canal Plus du club de la capitale.

clubs anglais, il place d'anciens joueurs du PSG aux postes clés et s'efforce de maintenir le contact avec ceux qui ont quitté le club après lui avoir beaucoup apporté. Au printemps 1998, il est remplacé à la tête du PSG par Charles Biétry, dont il prend la place à la direction du service des sports de Canal.

Deportivo

La Corogne Real Club

Club espagnol
Fondé en 1906



Couleurs Maillot à rayures verticales blanches et bleues, short et bas bleus.

Palmarès Championnat d'Espagne 2000; Super-Coupe d'Espagne 1995, 2000, 2002; Coupe d'Espagne 1995, 2002.

Le Deportivo de La Corogne, une ville de Galice, au nord-ouest de l'Espagne, est apparu récemment dans les tablettes de la Liga. Le club d'Agusto César Lendoiro n'apparaît qu'en 1995 avec une Coupe d'Espagne, couronnant trois excellentes saisons en Championnat depuis 1993 (une place de 3^e et deux places de 2^e). Jouant désormais les premiers rôles, le Deportivo remonté dans l'élite en 1969, puis en 1991 après un long séjour en D2, s'impose enfin dans le Championnat en 2000, un exploit paraissant une constance et une régularité exceptionnelles. Le club sait s'attirer de bons buteurs – le Brésilien Bebeto, le Portugais Pedro Miguel Pauleta et le Néerlandais Roy Makaay s'y sont succédé –, et son stade du Riazor est une place forte rarement conquise par l'adversaire – sauf par Monaco, qui inflige aux Bleus et Blanc en décembre 2004 un 5-0 retentissant. Il manque à La Corogne un succès européen qu'il a été près d'obtenir en avril 2004 avec une défaite 0-0, 1-0 face à Porto, en demi-finale de la Ligue des champions. Dans une Liga dominée par le Real et le Barça, le Deportivo peine à se hisser en haut de tableau. Le pire survient en 2011 et la relégation le temps d'une saison.

Le retour en Liga est éphémère et en 2013, après un calamiteux championnat, le Deportivo redescend en D2.

Desailly Marcel

né à Accra (Ghana), 1968
Défenseur

Palmarès Championnat du monde 1998; Championnat d'Europe 2000; Coupe des Confédérations 2001; 116 sélections en équipe de France, 3 buts; Coupe d'Europe des clubs champions 1993 (Marseille), 1994 (Milan AC); Super-Coupe d'Europe 1994, 1998; Championnat d'Italie 1994, 1996 (Milan AC); Charity Shield 2000; Coupe d'Angleterre 2000 (Chelsea).

Marcel aurait pu faire le bonheur des Black Stars du Ghana. Malheureusement pour le football ghanéen, les Desailly quittent Accra en 1972. Heureusement pour les Bleus, c'est en France qu'ils arrivent. Ainsi, à 8 ans, le petit Marcel signe sa première licence au FC Nantes. Repéré par Reynald Denoueix, il intègre rapidement le centre de formation du club. En remplaçant Fabien Debotté le 26 août 1986, il effectue ses grands débuts en première division. Ce stoppeur athlétique, au jeu sobre et précis, acquiert de l'expérience au fil des matchs de D1, des sélections en équipe Espoirs et en France B. On ne peut s'empêcher de le comparer à son demi-frère Seth Adonkor, grand espoir du football français disparu dans un accident de la circulation. Considéré comme le futur patron de la défense du onze de France, c'est tout naturellement à l'Olympique de Marseille qu'il signe en 1992. Il forme avec Basile Boli la charnière centrale du plus prestigieux club français et participe à l'exploit du 26 mai 1993 à Munich en remportant la première victoire d'un club français en Coupe d'Europe. Mais au cours de la saison suivante, l'OM est suspendu des compétitions européennes à cause de l'affaire OM-VA et doit se séparer de lui. Poursuivant son ascension fulgurante, Desailly rejoint le Milan AC. Pour gagner

sa place de titulaire, il doit jouer milieu de terrain. À ce poste, il donne encore plus d'ampleur à son jeu et consolide sa place de titulaire en équipe de France (où il reste un stoppeur impérial). Il atteint l'apogée de sa carrière à la fin de la saison 1993-1994 avec une surprenante victoire 4-0 contre le Barça de Cruyff en finale de la Coupe des champions, au cours de laquelle il marque un but. Mais ensuite, au sein d'un Milan AC qui peine pour gérer un effectif de stars, Marcel ne remporte plus de titre majeur. Pour se relancer au niveau des clubs, il rejoint son ami Didier Deschamps dans le championnat anglais et remporte avec Chelsea la célèbre Cup en 2000. Auparavant, en 1998, il est un des artisans de la victoire des Bleus en Coupe du monde en dépit de son exclusion à la fin de la finale opposant la France au Brésil. Bâti pour les dures luttes défensives, et animé d'une âme de combattant, Marcel Desailly est toujours là dans les grands rendez-vous. Sa performance durant l'Euro 2000 en témoigne. Depuis, le défenseur de devoir adopte la tenue de capitaine. D'abord vainqueur en Corée de la Coupe des Confédérations, puis éliminé au premier tour de la Coupe du Monde 2002. Orphelin de son ami Blanchard (Didier Deschamps), «Marcelo» quitte les Bleus après un Euro 2004 mitigé.

Deschamps Didier

né à Bayonne (Pyrénées-Atlantiques), 1968
Milieu de terrain

Palmarès
Coupe du monde 1998;
Championnat d'Europe des nations 2000; 103 sélections en équipe de France (3 buts); Championnat de France 1990, 1992 (Marseille); Championnat d'Italie 1995, 1997 (Juventus Turin); Ligue des champions 1993 (Marseille), 1996 (Juventus Turin); Coupe de l'UEFA 1995; Coupe intercontinentale 1996; Super-Coupe d'Europe 1996 (Juventus Turin); Coupe d'Angleterre 2000 (Chelsea).



Formé à Nantes, Didier Deschamps s'est imposé comme le « poumon » des Bleus, mais aussi comme un meneur d'hommes capable de galvaniser ou de recadrer ceux qui manqueraient de cette rage de vaincre qui est en lui.

Didier Deschamps n'avait pas 18 ans qu'il faisait des apparitions remarquées en D1 avec le FC Nantes, qui l'avait détecté. La carte de visite du jeune Bayonnais était déjà impressionnante : il était passé par toutes les sélections nationales, des minimes aux juniors, et en avait assuré le capitanat. De libéro, il devient rapidement milieu défensif, et c'est à ce poste que Michel Platini le sélectionne en équipe de France le 29 avril 1989 (il joue un quart d'heure). Au cours de la saison suivante, il rejoint la meilleure équipe française du moment, l'Olympique de Marseille. Mal aimé du public et du président Tapie, il est prêté aux Girondins de Bordeaux et revient à l'OM avec la ferme intention de s'y imposer. Infatigable récupérateur, toujours dévoué à son équipe, il gagne la confiance de Tapie, au point de devenir le capitaine incontesté de l'équipe phocéenne. À ce titre, c'est lui qui brandit la coupe de la Ligue le 26 mai 1993 à Munich. Deschamps est prêt pour l'étranger : il signe à la Juve et part à la conquête de nouveaux titres européens, Coupe de l'UEFA en 1995 et Ligue des champions en 1996, qui font de lui un des joueurs

français les plus titrés. À ce palmarès impressionnant ne manque plus qu'une consécration internationale. Il la mériterait amplement, tant pour son talent naturel que pour le travail acharné qu'il a accompli sur tous les terrains du monde.

Titulaire indiscutable chez les Bleus, dont il est le « tîlier », il emmène l'équipe nationale vers le titre mondial et reçoit le 12 juillet 1998 la coupe tant convoitée. Dans la foulée, il quitte la Juventus pour Londres, où il forme avec Desailly et Leboeuf une redoutable défense made in France au sein de l'équipe de Chelsea et remporte la FA Cup en mai 2000. En juillet, une nouvelle apothéose l'attend avec l'Euro. Le champion d'Europe, après une seule saison passée au FC Valence (Espagne), répond à une sollicitation du président de l'AS Monaco et entame une nouvelle carrière, celle d'entraîneur, qui le mène en finale de la Ligue des champions (défaite face au FC Porto, en 2004). Mécontent du projet sportif des dirigeants, Deschamps démissionne en 2005. En 2006, quelques jours avant que le juge du tribunal sportif italien ne donne son verdict dans « l'affaire

Moggi », le Basque de Bayonne signe avec la nouvelle direction de la Juventus Turin pour un poste d'entraîneur, le temps de ramener le club italien en série A. En 2009, Deschamps se voit confier le renouveau de l'OM et il va réussir au-delà de toutes les espérances. En trois ans, il offre aux supporters du stade Vélodrome trois coupes de la Ligue et un titre de champion de France. Fort de cette réussite, l'ancien champion du monde est nommé en 2012 sélectionneur de l'équipe de France.

Dhorasoo Vikash

né à Harfleur (Seine-Maritime), 1973

Milieu de terrain

Palmarès 18 sélections en équipe nationale (1 but) ; **Championnat de France** 2003, 2004 (Ol. lyonnais) ; **Coupe de France** 2006 (PSG) ; **Coupe de la Ligue** 2001 (Ol. lyonnais), 2002 (Girondins de Bordeaux), 2002

Milieu de terrain rapide et technique malgré un physique peu impressionnant (1,68 m, 63 kg), Vikash Dhorasoo éclôt au Havre (1993-1998), son club formateur. Recruté par Lyon, il ne s'intègre pas dans un premier temps dans l'effectif et préfère revêtir le maillot à scapulaire des Girondins de Bordeaux (2001-2002), où il gagne sa deuxième Coupe de la Ligue d'affilée. Mais c'est bien dans le Rhône qu'il écrit les plus belles pages de sa carrière. En marquant plusieurs buts décisifs, il contribue au gain de deux titres de champion (2003 et 2004). En froid avec Paul Le Guen, qui le laisse la plupart du temps sur le banc, il rejoint le prestigieux Milan AC.

Barré à Milan par une sévère concurrence, il redécouvre le banc. Pourtant, ses rares apparitions sont le plus souvent excellentes grâce à la qualité de ses relances, à son dynamisme et à sa capacité de conserver le ballon. D'ailleurs Raymond Domenech [le sélectionneur national l'avait déjà pris dans les sélections Espoirs], qui reconstruit l'équipe

de France, en fait l'un de ses hommes clés et lui confie le rôle précédemment tenu par Zinédine Zidane.

À l'été 2005, il signe au PSG pour assurer sa place dans les Bleus. Souvent décrié, il sauve sa saison en marquant un but somptueux qui offre la Coupe de France à Paris, face à Marseille (2-1). Mais ses démêlés avec Bernard Lacombe conduisent – fait rare – à son licenciement du PSG. Il signe alors à Livourne en juin 2007, contrat qu'il résilie après quelques mois seulement.

En 2008, Dhorasoo abandonne le football professionnel pour lui préférer l'engagement associatif et politique.

Dijon Football Côte-d'Or

Fondé en 1998

Couleurs Maillot, short et bas bleus.

Palmarès Championnat de France amateurs 2000.



De création récente, le Dijon Football Côte-d'Or est l'héritier du Cercle laïque dijonnais, créé en 1936, qui éprouva les pires difficultés à élever son niveau et qui fera la majorité de son parcours en division d'honneur, où il conquiert quatre titres dans la Région Bourgogne.

En 1998, le Cercle fusionne avec le Dijon FC pour donner naissance au club actuel. En augmentant ainsi les ressources financières, le DFCO peut investir dans les infrastructures (stades, vestiaires) et un staff technique. En poste depuis 2002, Rudi Garcia met en place une nouvelle dynamique, et, dès 2004, les joueurs se qualifient pour la demi-finale de la Coupe de France (défaite à Châteauroux 2-0) et finissent 3^e de National.

En dépit de plusieurs saisons difficiles en Ligue 2, Dijon se hisse en 2008 jusqu'en quart de finale de la Coupe de France et connaît ses plus beaux jours en 2011, finissant 3^e du championnat et accédant enfin (pour un an) à l'élite.

Diouf El Hadji

né à Dakar (Sénégal), 1981
Attaquant

Palmarès 31 sélections en équipe nationale (15 buts); **Coupe de la Ligue** 2003 (Liverpool).

Distinctions Footballeur africain de l'année 2003; **Ballon d'or africain** 2002.

Très doué, le puissant international sénégalais (1,80 m pour 75 kg) est propulsé sur le devant de la scène par ses performances lors de la bonne saison du RC Lens (2000-2001) et la Coupe du monde en Asie (2002). Alors qu'il n'a que 21 ans, après quatre saisons en France et presque autant de clubs (Sochaux, Rennes et Lens) – il a commencé en D1 à Sochaux à l'automne 1998 –, Liverpool est séduit par sa vivacité, sa technique et son sens du but. Mais son arrivée en Angleterre coïncide avec sa perte de vitesse. Il n'est ni le passeur ni le buteur attendu (trois buts seulement en 68 matchs). Une déception sportive et humaine, car le Lion de la Teranga fait plus parler de lui dans les tabloïds que sur les pelouses. En 2004, l'ancien Ballon d'or africain prend la direction des Bolton Wanderers, avec lesquels il retrouve le chemin des buts. Après une première saison réussie, la seconde, entachée par des blessures à répétition, noircit un peu plus son avenir. Sur le plan international, il ne peut qualifier son équipe en quart de finale de la CAN 2006 et surtout pour la Coupe du monde en Allemagne.

Di Stefano Alfredo

né à Buenos Aires (Argentine), 1926
Attaquant

Palmarès 6 sélections en équipe d'Argentine (6 buts), 31 en équipe d'Espagne (23 buts); **Coupe d'Europe des clubs champions** 1956, 1957, 1958, 1959, 1960 (Real Madrid); **Championnat d'Argentine** 1945, 1947 (River Plate); **Championnat de Colombie** 1949, 1951, 1952, 1953 (Bogota); **Championnat d'Espagne**

1954, 1955, 1957, 1958, 1961, 1962, 1963, 1964.

Distinctions **Ballon d'or** 1957, 1959.

Pendant près de vingt ans, Alfredo Di Stefano a été le prototype de l'attaquant moderne. Avec dix ans d'avance, il en a élargi le rôle en ne le cantonnant pas uniquement dans celui de chasseur de buts (ce qui ne l'a pas empêché d'en marquer 377 dans les différents championnats auxquels il a participé), mais en collaborant activement à l'élaboration du jeu et en se transformant même en défenseur quand il le fallait. Formidable athlète, il était omniprésent sur le terrain. Il fut révélé au lendemain de la guerre dans le grand club argentin de River Plate. Transféré ensuite en Colombie, à Millionarios, il est remarqué par le Real Madrid, lors d'une tournée en Espagne. Il devient le meilleur joueur du monde dans la meilleure équipe de club du monde. Lors de la cinquième finale – et cinquième victoire madrilène – de Coupe d'Europe, en 1960, à Glasgow, il réalise avec son compagnon Ferenc Puskas un festival unique. À eux deux, ils inscrivent les sept buts du Real contre Francfort ! En 1963, Di Stefano entre, bien involontairement, dans la rubrique des faits divers pour avoir été enlevé, à Caracas, par un révolutionnaire vénézuélien. Relâché au bout de quelques jours, il fait la une des journaux du monde entier. Sa carrière d'entraîneur sera moins riche que sa longue carrière de joueur. Il remportera néanmoins une Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe avec l'équipe espagnole de Valence.

Près de quarante ans plus tard, son aura continue de briller sur le Real de Madrid, qui en son année du centenaire l'a élu comme son joueur du siècle. Il en est d'ailleurs le président d'honneur.

Djorkaeff Jean

né à Lyon (Rhône), 1939
Défenseur

Palmarès 48 sélections en équipe de France (3 buts); **Coupe de France** 1964 (Lyon), 1969 (Marseille).



Alfredo Di Stefano irradia de toute sa classe le football des années 1950 et 1960. Il fait partie de la légende du sport par sa polyvalence : buteur aussi bien que passeur, avant-centre tout autant qu'inter, l'Hispano-Argentin était attiré par la balle. Certains s'en plaignaient. Mais il jouait avec tant de talent que les supporters lui étaient tout acquis.

Né d'un père kalmouk (peuple de la Russie asiatique) et ayant pour grand-père un cosaque du tsar, il fait une carrière exemplaire sur la ligne Paris-Lyon-Marseille. Formé dans les équipes de jeunes de l'Olympique lyonnais, il est international junior au poste d'avant-centre, avant de se muer en un remarquable arrière latéral sur les conseils de son entraîneur, Lucien Jasseron. C'est à cette place qu'il va glaner titres et honneurs. Avec Lyon, il remporte la Coupe de France 1964. La même année, il entre en équipe de France, où il restera huit ans, jusqu'en 1972, disputant avec les tricolores 48 matchs, très souvent comme capitaine de l'équipe. En 1966, il participe à la Coupe du monde en Angleterre, avant d'être transféré à l'Olympique de Marseille, avec lequel il gagne de nouveau la Coupe de France, en 1969. C'est au début des années 70 qu'il vient terminer sa carrière à Paris, sous le maillot du PSG et du Paris Football Club. Un moment entraîneur à l'AS Saint-Étienne, il se met à la disposition de la fédération et préside la commission centrale de la Coupe de France.

Djorkaeff Youri né à Lyon (Rhône), 1968 Attaquant

Palmarès Coupe du monde 1998 ; Championnat d'Europe des Nations 2000 ; 82 sélections en équipe nationale (23 buts) ; Coupe d'Europe C2 des vainqueurs de coupe 1996 (PSG) ; Coupe de France 1991 (Monaco) ; Championnat de France de D2 1988 (Strasbourg).

De tous ceux qui ont porté un jour le maillot du PSG, on peut probablement affirmer que Youri Djorkaeff est celui dont l'expérience en forêt de Saint-Germain est la plus ancienne... C'était en 1972 en effet : Youri avait 4 ans à peine, et frappait ses premiers ballons au bois de Boulogne, ou sur les terrains qui deviendraient plus tard ceux du camp des Loges. 1972, le père, Jean Djorkaeff, international et vedette de l'OM, venait de signer à Paris. C'est assez dire que Youri, qui a évolué à l'Inter Milan aux côtés de Ronaldo, à Kaiserslautern, de 1998 à 2002 dans le championnat alle-

mand, puis de l'hiver 2002 à 2005 à Bolton, en Premier League anglaise, possède une solide expérience professionnelle : repéré et vite embauché à Grenoble en 1984, il part ensuite pour Strasbourg en 1987. Youri Djorkaeff va découvrir ses premières joies de jeune footballeur, remportant le titre de champion de France de D2. L'AS Monaco ne passe pas à côté de l'oiseau rare : le président Campora lui fait signer un contrat de 6 ans. Victoire en Coupe de France (1991), vice-champion de France en 1991 et 1992, finaliste de la Coupe des vainqueurs de coupe en 1992, contre Brême. On se trompait donc sur Youri Djorkaeff : on le croyait jeune, tout simplement parce que les sélectionneurs ne le retenaient pas encore en équipe de France.

C'est d'ailleurs dans la douleur qu'il a connu en 1993 sa première sélection parmi les Bleus : contre Israël au Parc des Princes. Depuis, Youri a fait son chemin. Et, milieu offensif à Monaco, il est devenu à Paris, l'année de la victoire en Coupe des coupes face au Rapid Vienne, un véritable attaquant, un joueur très adroit devant le but. Faut-il rappeler que Youri Djorkaeff – en sélection comme en club – sait notamment être décisif dans des moments cruciaux ? Une première fois avec l'équipe de France, qu'il a sauvée du naufrage au Parc des Princes, face à la Pologne, durant les éliminatoires de l'Euro 96. Les Bleus sont alors menés 1-0 et filent allègrement vers l'élimination honteuse : Zorro Djorkaeff ajuste alors un coup franc et permet ainsi à l'équipe de France d'y croire encore avant d'aller affronter la Roumanie à Bucarest. La grande classe aussi sous les couleurs du PSG, l'année du sacre : contre La Corogne, Djorkaeff n'est pas titulaire. Il suffira pourtant que Luis Fernandez lui offre sa chance en seconde mi-temps pour qu'il inscrive un but somptueux, synonyme de qualification pour le PSG.

En France, on a eu tendance à opposer son jeu, parfois individualiste, à celui de Zinédine Zidane, davantage tourné vers ses partenaires. Mais Aimé Jacquet puis Roger Lemerre savent tout ce que peut apporter cet homme souvent



Youri Djorkaeff, dit aussi le « Snake », possédait un sens aigu du but.

décisif. Un joueur essentiel, tout à la fois buteur et meneur : un 9 et demi en quelque sorte. Champion du monde et vice-champion d'Europe, il est au sommet de son art. Mais, à l'image de l'équipe de France, il rate le Mondial 2002. Il réalise ensuite son rêve de jouer à New York, où il porte les couleurs des Red Bulls jusqu'en 2006. De retour en France, il préside depuis l'UGA Decines, près de Lyon, qui évolue en division d'Honneur régionale.

Donadoni Roberto
né à Bergame (Italie), 1963
Milieu de terrain

Palmarès 63 sélections en équipe nationale (5 buts) ; **Coupe d'Europe des clubs champions** 1989, 1990, 1994 (Milan AC) ;

Championnat d'Italie 1988, 1992, 1993, 1994, 1996 (Milan AC).

Enfant de Bergame, Roberto Donadoni rêvait aux exploits du grand club italien Milan AC. Très tôt, il se promet de jouer un jour chez les Rossoneri. Mais c'est dans l'équipe de sa ville, l'Atalanta Bergame, qu'il se lance dans le football professionnel. Il a tout juste 19 ans en 1982 quand il débute en première division italienne. Très vite, le jeune regista s'impose. Pendant quatre saisons, il va être au four et au moulin à chaque match de l'équipe bergamasque et faire admirer son style très spectaculaire de milieu offensif. D'un gabarit classique (1,77 m, 74 kg), il devient l'un des joueurs les plus recherchés, les plus chers du Calcio, qui, pourtant, ne manque pas de stars internationales. C'est donc logiquement qu'en 1986 il quitte Bergame et signe pour le Milan AC, club richissime avec un président très médiatique, Silvio Berlusconi. Donadoni a accompli son rêve d'enfant : il porte le maillot rosso-nero du Milan AC. Et, là aussi, il s'impose dans l'équipe. Des stars, là aussi, il y en a : l'Italien Franco Baresi, les Néerlandais Marco Van Basten, Ruud Gullit et Frank Rijkaard... Dans les systèmes de jeu mis en place par les entraîneurs Arrigo Sacchi puis Fabio Capello, Roberto Donadoni est indispensable. Conséquence : il collectionne les titres et les honneurs. Des titres de champion d'Italie, des victoires dans la Ligue des champions... et aussi la sélection nationale italienne. Avec la Squadra Azzurra, il participe à deux Coupes du monde et dispute même, à Los Angeles, la finale contre le Brésil en 1994. Il remportera un ultime titre de champion d'Italie avec le club milanais en 1996 avant de partir, à 33 ans, à la découverte du Nouveau Monde. En effet, durant l'été 1996, Donadoni a signé avec les MetroStars de New York, pour disputer les matchs de la MSL (Major Soccer League). Là encore, très vite, il s'est révélé indispensable en milieu de terrain, ses équipiers s'extasiant tous du plaisir qu'on éprouve quand on joue à ses côtés. En 1998, il revient une saison

à Milan. Devenu entraîneur, il officie en 2005 à Livourne en Serie A avant de remplacer, dès juillet 2006, Marcello Lippi à la tête de la Squadra Azzurra qu'il conduit en quart de finale lors de l'Euro 2008. Après un bref passage à Naples, il prend en main l'équipe de Cagliari puis, en 2012, l'AC Parme.

Dopage

Le football a longtemps échappé aux ravages du dopage. C'est un sport qui fait beaucoup plus appel à l'adresse du compétiteur qu'à sa puissance musculaire. D'autre part, même s'il y a sollicitation physique de plus en plus importante, les plages de récupération sont fréquentes dans le jeu par rapport à d'autres sports collectifs comme le basket ou le handball. Pourtant, un calendrier de plus en plus fourni réclame une meilleure résistance des muscles. Il y a eu certes la chasse aux « fumeurs de joints » et les suspensions spectaculaires des gardiens de but Fabien Barthez et Bernard Lama pour usage de cannabis. Cependant, les véritables inquiétudes ont commencé avec la découverte de nandrolone chez le footballeur David Garcion en avril 1996. La nandrolone est un stéroïde anabolisant, inscrit sur la liste des produits interdits publiée par le Comité international olympique. Cette médication permet d'accroître la masse musculaire, de résister à la douleur et d'encaisser des entraînements durs. Elle donne surtout l'occasion à un sportif sortant de blessure de se remettre plus rapidement à un niveau de forme habituel. Ses dégâts dans l'organisme se manifestent ultérieurement par une diminution de la fertilité, des rétentions d'eau ou, s'il y a eu absorption à haute dose et régulière, par éventuellement des hépatites ou des cancers du foie. En 1997, plusieurs autres joueurs étaient contrôlés à la nandrolone.

Ces joueurs ont farouchement affirmé n'avoir pas pris de la nandrolone en connaissance de cause. Certains praticiens, comme le docteur Mondenard,

en sont venus à se demander si les quelques traces relevées chez ces footballeurs ne pouvaient avoir été fabriquées naturellement par leur organisme. D'autres, comme le professeur Jean-Paul Escande, ancien responsable de la Commission nationale de lutte contre le dopage, sont persuadés que les injections ou les absorptions buccales ont été effectives.

Ces dernières années, plusieurs joueurs de stature internationale ont été pris lors de contrôles et ont été sévèrement punis. Ce fut le cas coup sur coup chez des joueurs néerlandais qui, comme Edgar Davids, n'ont pu s'aligner à l'Euro 2000.

Des échos d'entraîneurs. Le manager d'Arsenal Arsène Wenger a déclaré «avoir trouvé des hématocrites très élevés chez des joueurs arrivant à Arsenal». Le procès intenté en 2005 à la Juve par la justice italienne atteste des pratiques de dopage à plus ou moins grande échelle. La FIFA, qui n'autorise pas l'AMA à procéder à des contrôles inopinés, a affirmé ne pas avoir rencontré de cas de dopage lors du premier tour de la Coupe du monde 2006.

Dribble

A l'origine du football, le «dribbling game» était l'action principale du jeu. Cela signifiait la conduite individuelle du ballon, principal moyen pour progresser vers l'avant puisque la passe devant le porteur était prohibée. Les modifications successives des lois du jeu, l'évolution des techniques donnèrent un autre sens au dribble, qui devint le moyen individuel d'élimination de l'adversaire, par la conduite du ballon, alliée à la feinte, à la vitesse, à la puissance. Cette action fut longtemps prépondérante parce que, sur un plan tactique, le jeu présentait beaucoup de situations de duel à un contre un. Si l'on devait ne citer que deux joueurs symbolisant l'art du dribble, ce seraient sans doute l'Anglais Stanley Matthews et le Brésilien Garrincha, qui répétèrent des dizaines de fois le même geste (feinte

vers l'intérieur, crochet court vers l'extérieur) et posèrent autant de fois le même problème insoluble aux défenseurs qui leur faisaient face.

L'amélioration collective des systèmes défensifs, la disparition d'intervalles et d'espaces dans ces systèmes ont rendu de plus en plus aléatoire l'efficacité du dribble. Cependant, ces dernières années, l'intérêt de ce geste a été réévalué, grâce en partie à la sévérité accrue des arbitres à l'encontre d'actes d'anti-jeu des défenseurs. L'Argentin Diego Maradona, l'Anglais Chris Waddle, les Français David Ginola, Zinédine Zidane, Thierry Henry et récemment Franck Ribéry, le Libérien George Weah, les Brésiliens Romário, Ronaldo et Ronaldinho, sans oublier l'Italien Roberto Baggio et le Croate Alen Bokšić, sont quelques-uns des grands joueurs contemporains qui ont refait du dribble une arme offensive de première importance.

Drogba Didier

né à Abidjan (Côte d'Ivoire), 1978
Attaquant

Palmarès Ligue des champions 2012 (Chelsea) ; **Coupe d'Angleterre** 2007, 2009, 2010, 2012 (Chelsea) ; **Championnat d'Angleterre** 2005, 2006, 2010 (Chelsea) ; **Coupe de la League** 2005, 2007 (Chelsea) ; **Championnat de Turquie** 2013 (Galatasaray).

Un itinéraire improbable et fulgurant à la fois, une personnalité attachante qui conquiert les publics, Didier Drogba représente tout cela. Avant-centre capable de porter sur ses épaules une équipe comme Marseille dans son aventure européenne de 2003-2004, l'Ivoirien, qui a tout appris en France, ne cherche jamais à attirer l'attention sur lui mais valorise le travail de l'équipe. Après quatre saisons d'apprentissage au Mans (1997-2001), l'Olympique de Marseille l'enrôle après une deuxième saison explosive à Guingamp (2001-2003), durant laquelle il marque 17 buts.

Dans la cité phocéenne, en une seule saison, il devient la coqueluche du public et attire l'attention de toute la planète football : il signe 18 buts en 35 matchs de Championnat, plus 11 tout au long du parcours européen (C1 puis C3). À lui seul, il se joue de Liverpool, de l'Inter Milan et de Newcastle et conduit l'OM en finale de la Coupe de l'UEFA (défaite 2-0 devant Valence). Chelsea dépose 37 millions d'euros sur la table... et Drogba prend la direction de Londres.

Devenu l'un des joueurs clés de José Mourinho, il marque moins, mais, plus altruiste, il devient en 2006 le meilleur passeur de Premier League. Après avoir obtenu une qualification heureuse à la Coupe du monde 2006, il participe à la bonne prestation de son équipe. Son apport a été trop faible toutefois pour passer le premier tour.

Pièce maîtresse de la sélection ivoirienne, il la conduit jusqu'en demi-finale de la CAN 2008. Alors que tout lui réussit à Chelsea qui engrange les titres, dont une Ligue des champions que l'attaquant ivoirien offre à son club en arrachant le but à la dernière minute, Didier Drogba espère toujours un succès pour la Côte d'Ivoire en CAN. L'édition 2012 faillit être la bonne, mais les Éléphants perdent en finale aux tirs aux buts alors que Drogba rate le sien. Cette même année, il quitte Londres pour le club chinois du Shanghai Shenhua avant de signer en 2013 au Galatasaray.

Dugarry Christophe

né à Bordeaux (Gironde), 1972
Attaquant

Palmarès Coupe du monde 1998 ; **Championnat d'Europe des Nations** 2000 ; **Coupe des Confédérations** 2001 ; 55 sélections en équipe nationale (8 buts) ; **Championnat de D2** 1992 (Girondins de Bordeaux) ; **Coupe de la Ligue** 2002 (Girondins de Bordeaux).

De Bordeaux à Bordeaux, telle pourrait se résumer la carrière de Christophe Dugarry, l'attaquant



L'international français Christophe Dugarry, ici en 1998, possédait des talents de funambule au service d'un moral de combattant.

combattant, héros de la campagne UEFA 1996 avec les Girondins et ses potes Lizarazu et Zidane, dont il est un des plus fidèles compagnons. Inimitable dans ses dribbles, batailleur des airs, Dugarry s'est reconverti plus en retrait pour aider le buteur portugais Pauleta à devenir le meilleur buteur du championnat 2002 (à égalité avec l'Auxerrois Cissé). Il a pu également offrir et s'offrir son premier titre – une Coupe de la Ligue – avec son cher club bordelais, auquel l'attachent onze saisons professionnelles (première apparition en D1 en 1989). Ses séjours loin de son Aquitaine natale ont été moins radieux que prévus, tant au Milan AC, où il a pu acquérir la rigueur qui lui manquait, qu'au FC Barcelone et à l'Olympique de Marseille, où il resta trois saisons. Plus sifflé qu'à son tour par le public français, Dugarry, signe du destin, lança en juin 1998 les Bleus vers la gloire avec son but contre l'Afrique du Sud. Mais une blessure,

quelques minutes plus tard, le priva du tournoi qu'il ne retrouva qu'en finale pour participer à la fête du 12 juillet. Ensuite, il continua sa carrière à Marseille, puis retourna à Bordeaux, avant de l'achever en 2003 en Angleterre à Birmingham. En 2006, il a fait office de consultant pour M6.

Dynamo Kiev

Club ukrainien
Fondé en 1927

Couleurs Maillot
blanc à liseré noir
aux manches, short
et bas blancs.



Palmarès international
Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe 1975, 1986; **Super-Coupe d'Europe** 1975.

Palmarès national
Championnat d'URSS 1961, 1966,

1967, 1968, 1971, 1974, 1975, 1977, 1980, 1981, 1985, 1986, 1990, 1992;
Coupe d'URSS 1954, 1964, 1966, 1974, 1978, 1982, 1985, 1987, 1990;
Championnat d'Ukraine 1993, 1994, 1995, 1996, 1997, 1998, 1999, 2000, 2001, 2003, 2004, 2007, 2009;
Coupe d'Ukraine 1993, 1996, 1998, 1999, 2000, 2003, 2005, 2006, 2007.

L'histoire du meilleur club soviétique des dernières années de l'URSS – et du meilleur ukrainien depuis l'indépendance du pays – peut se résumer à trois noms : Valeri Lobanovski, un ancien ailier gauche reconverti dans le rôle d'entraîneur de deux Ballons d'or : Oleg Blokhine (211 buts en 432 matches) et Andrei Chevtchenko, actuellement l'attaquant européen le plus complet. Valeri Lobanovski (1939-2002) fut l'instigateur d'un football total élaboré de manière encore plus scientifique et collective que par ses homologues néerlandais, d'où l'impression de superbe machine à jouer offerte par les artistes ukrainiens. Quant aux deux buteurs, ils ont joué dans des univers totalement différents. Blokhine a connu le championnat soviétique, que son club a dominé, notamment dans les années 1960 et 1970. L'artiste russe prend également part à la conquête européenne du Dynamo en remportant deux Coupes des vainqueurs de coupe (1975 et 1986) et la Super-Coupe d'Europe en 1975. De son côté, Andrei Chevtchenko a commencé sa carrière vingt ans plus tard, en 1994, deux ans après la création d'un championnat national ukrainien. Devenu le meneur du groupe en cinq saisons, il impose sa marque, plus particulièrement lors de deux doublés en 1998 et 1999. Il illumine une victoire époustouflante aux dépens du FC Barcelone en marquant un triplé d'anthologie. En dépit du départ de Chevtchenko pour le Milan AC, le club continue à exercer son hégémonie. Seul son principal rival, le Shaktiar Donetsk, finit par le terrasser en 2002 et lui vole parfois la vedette en Championnat quand il ne lui vole pas la coupe de l'UEFA en demi-finale en 2009.

Échauffement

L'échauffement consiste à mettre le corps du sportif dans les conditions physiologiques requises à l'effort qui sera demandé, pendant l'entraînement ou la compétition. Il sert à préparer les muscles, les articulations, le cœur à ces efforts. Il est constitué de courses légères, de mouvements d'assouplissement, d'étirements musculaires. En football, ces derniers sont indispensables pour donner aux muscles des membres inférieurs la souplesse et la tonicité nécessaires à l'accomplissement de tous les gestes : accélérations, sauts, changements brusques de direction, frappes de balle. L'absence d'un échauffement de qualité risque de provoquer, pendant l'entraînement ou le match qui suit, des accidents musculaires tels que des contractures, des elongations ou des claquages.

Égypte



Couleurs Maillot rouge, short blanc, bas noirs

Palmarès 2 participations à la Coupe du monde (1934, 1990) ; Coupe d'Afrique des nations (1957, 1959, 1986, 1998, 2006, 2008, 2010).

Le onze égyptien demeure mal connu sur la scène internationale, et pourtant... avec ses 22 participations aux 29 phases finales de la Coupe d'Afrique des nations, avec ses sept titres qui en font la sélection la plus titrée du continent, il mérite mieux. En 1934 à Rome, l'Égypte est le premier pays africain à participer à une Coupe du monde. Les Pharaons s'inclinaient avec les honneurs devant la Hongrie (4-2) et le premier héros s'appelaient Fawzy, auteur des deux buts. Quand, en 1957, elle empoche la première édition de la Coupe d'Afrique des nations, l'Égypte s'installe durablement au sommet du football africain. Elle ne compte pourtant dans ses rangs aucun joueur

vedette, ni Milla, ni Boli, ni Eto'o, mais son jeu, fait de rigueur et de discipline lui permet de tenir la dragée haute aux grandes nations africaines que sont le Nigeria ou le Cameroun. Qualifiée pour le Mondial 1990 en Italie, elle ne passe pas le 1^{er} tour mais s'offre le luxe de tenir en échec l'Irlande (0-0) et les Pays-Bas (1-1). En 2006, les Pharaons s'octroient une cinquième CAN et survolent l'édition suivante au Ghana, donnant au passage une leçon de football à la Côte d'Ivoire de Didier Drogba en demi-finale (4-1), grâce à leur talentueux gardien Essam al-Hadary. La finale, disputée contre le Cameroun, est presque une formalité (1-0) et l'Égypte emporte une sixième Coupe d'Afrique des nations. Une septième suit immédiatement et l'édition 2010 est presque une formalité qui confirme la suprématie égyptienne. Les Pharaons corrigent d'entrée le Nigeria (3-1), se débarrassent du Cameroun en quart de finale (3-1), balayent l'Algérie (4-0) en demi-finale avant de disposer du Ghana en finale.

Eindhoven (PSV)

Club néerlandais
Fondé en 1913



Couleurs Maillot rouge à bandes blanches, short bleu marine, bas blancs.

Palmarès international

Coupe d'Europe des clubs champions 1988 ; Coupe de l'UEFA 1978.

Palmarès national

Championnat des Pays-Bas 1929, 1935, 1951, 1963, 1975, 1976, 1978, 1986, 1987, 1988, 1989, 1991, 1992, 1997, 2000, 2001, 2003, 2005, 2006, 2007, 2008 ; Coupe des Pays-Bas 1950, 1974, 1976, 1988, 1989, 1990, 1996, 2005, 2012 ; Trophée Johan-Cruyff 1996, 1997.

Club fondé par l'entreprise Philips, comme son nom l'indique, le PSV (Philips Sport Vereniging) fait partie des trois meilleurs clubs des Pays-Bas avec l'Ajax Amsterdam et le Feyenoord Rot-



terdam. Après avoir connu deux périodes fastes, en 1975-1978 (trois titres et une 2^e place) avec les frères Van de Kerkhof et en 1982-1993 (six titres et cinq 2^{es} places) du temps du Brésilien Romario, le PSV Eindhoven s'affirme depuis 1997 comme le meilleur club du pays et un habitué de la phase finale par élimination directe de la Ligue des champions. Au niveau national, en 2006, le PSV a raté de peu un second doublé d'affilée en perdant en finale face à son rival, l'Ajax. Le PSV a joué un rôle de formation au football européen pour de futures stars comme les Brésiliens Romario et Ronaldo et a révélé Ruud Van Nistelrooy et Marc Van Bommel. Son importance internationale se mesure à la présence à la Coupe du monde 2006 de douze joueurs passés par le club, dont sept Néerlandais.

Éire

Couleurs Maillot vert, short blanc, bas verts.



Palmarès 3 participations à la Coupe du monde (1990, 1994, 2002).

La sélection de la République d'Irlande n'a pu se qualifier à une phase finale de la Coupe du monde qu'en 1990, à une période où, sous la direction du sélectionneur anglais Bobby Charlton, l'équipe du trèfle avait pu entrer dans le groupe des bonnes équipes européennes. Cette période coïncida avec les deux premières participations consécutives et un bon Championnat d'Europe des nations. Jouant à la britannique et dotée d'un sens du combat rarement égalé, l'équipe d'Irlande est capable de faire déjouer les meilleures équipes. Ainsi, les Irlandais ont réussi à empêcher les Pays-Bas de gagner leur place en Asie en faisant match nul à Amsterdam. En 2002, l'équipe d'Irlande présente la particularité d'être exclusivement composée de joueurs du championnat anglais. En dépit de l'éviction de son atout maître et de son capitaine, Roy Keane, régulateur de Manchester United,

pour incompatibilité d'humeur avec le sélectionneur «Mike» McCarthy, l'Irlande a réalisé un parcours étonnant, échouant aux tirs au but face à l'Espagne (1-1, 3 tirs au but à 2) en huitième de finale. Absente de l'Euro 2004, l'Éire est éliminée par la France dans le cadre des qualifications pour la Coupe du monde 2006 (défaite 1-0 à Dublin). C'est encore la France – et la main de Thierry Henry – qui écarte injustement l'Irlande de la phase finale du Mondial en Afrique du Sud.

Elkjaer-Larsen Preben né à Copenhague (Danemark), 1957 Attaquant

Palmarès 69 sélections en équipe nationale (38 buts); **Championnat d'Italie** 1985 (Hellas Vérone).

Le deuxième plus grand joueur de l'histoire du football danois après Allan Simonsen est le prototype de l'avant-centre fonceur à la puissance de tir phénoménale. N'a-t-il pas marqué sous les couleurs de l'Hellas Vérone l'un des buts les plus fantastiques de l'histoire du Calcio? Contre la Juventus, il tire du droit alors qu'il vient de déchausser à la suite d'un choc avec un défenseur turinois au bout d'un de ces longs rushs dont il avait le secret. Le « bison danois » a non seulement contribué au succès inattendu du club de Vérone dans le scudetto 1984-1985, mais il a participé aussi aux bons parcours du Danemark lors des Coupes du monde 1982 et 1986, ainsi que lors de l'Euro 1984, où les Rouge et Blanc ont été les seuls à faire trembler les Bleus de Platini. Ses talents de combattant et de buteur lui ont valu d'apparaître à deux reprises sur le podium du Ballon d'or, en 1984 (3^e) et en 1985 (2^e).

Ellis William Webb né à Rugby (Angleterre), 1807-1872

Sans le savoir, le jeune William Webb Ellis a réalisé, en 1823, un

geste qui a beaucoup influencé l'histoire du sport. Boursier au collège de Rugby, il jouait à un de ces nombreux jeux de football que l'on disputait alors dans toutes les institutions scolaires britanniques. Un jour, il enfrenait la règle qui interdisait d'aller vers l'avant avec le ballon sous le bras. On ne sut jamais le résultat ni les suites disciplinaires possibles de cette transgression. Ce fut soixante-dix ans plus tard, alors que le pasteur Ellis était mort depuis longtemps, que son geste fut reconnu comme l'acte fondateur du jeu de rugby, par opposition aux autres jeux de football, et notamment celui qui a pris la forme que l'on connaît aujourd'hui.

Entraînement

Dès que le football s'est mis à l'heure de la compétition, l'entraînement s'est avéré une nécessité. En Angleterre, les clubs professionnels, créés dans les quinze dernières années du XIX^e siècle, ont très tôt engagé des entraîneurs chargés d'améliorer les performances des joueurs. En France, l'entraînement a commencé à se développer à partir des années 1920. Les progrès, à partir de bases physiologiques scientifiques, ont été sensibles après la Seconde Guerre mondiale, consécutivement à une professionnalisation de plus en plus poussée du sport, à l'instauration d'une formation rationnelle des futurs entraîneurs, à l'amélioration des conditions matérielles (terrains, ballons, éclairage permettant de s'entraîner le soir).

Cet entraînement s'est intensifié dans de notables proportions au cours des trente dernières années. Le nombre de séances hebdomadaires a considérablement augmenté, y compris chez les amateurs et chez les jeunes. Les minimales (13-14 ans), dans les bons clubs, s'entraînent couramment deux ou trois fois par semaine. Depuis longtemps, naturellement, les professionnels s'entraînent quotidiennement, selon des plannings saisonniers et hebdomadaires.

L'entraînement comprend trois parties principales :

1) **l'aspect athlétique** : l'entraînement physique est particulièrement important avant la reprise de la saison. Des séances entières sont alors consacrées à cette recherche de l'efficacité maximale sur les plans de l'endurance, de la résistance, de la vitesse. Ensuite, pendant la saison elle-même, ces séances sont adaptées au moment de la semaine, le point de repère étant toujours la date des matchs passés et à venir. Elles sont alors associées à l'entraînement technique et tactique.

2) **l'aspect technique** : comme le musicien ou le chanteur, le footballeur doit faire ses gammes. Tous les gestes sont répétés, avec une recherche toujours plus grande de la difficulté. De nombreux exercices et jeux permettent de s'améliorer dans tous les domaines de la technique. Le degré d'exigence doit dépendre de la qualité des joueurs et de leur âge.

3) **l'aspect tactique** : tout sport collectif est basé sur une organisation de jeu générale et sur des considérations tactiques particulières à un match ou à un adversaire. Cet élément fondamental du jeu donne lieu à des séances spécifiques où l'entraîneur cherchera à améliorer les automatismes de son équipe et les réponses collectives apportées à toutes les situations.

Équateur

Couleurs Maillot jaune, short bleu, bas rouges.



Palmarès 2 participations à la Coupe du monde (2002, 2006).

L' invité surprise de la 17^e Coupe du monde est sans conteste la sélection équatorienne. Depuis son affiliation à la FIFA en 1926, la fédération équatorienne ne s'était engagée aux éliminatoires qu'à partir de 1962. Le football équatorien ne valait rien au niveau continental : c'est ainsi que durant les vingt-cinq premières années d'existence, l'Équateur ne gagna que

deux matchs internationaux. La disette s'acheva en 1959 avec une quatrième place dans la Copa America. Fort de cette performance, l'Équateur participait à ses premiers éliminatoires pour la Coupe au Chili (1962). Sans succès, le pays attendit quarante ans et l'exploit de son duo d'attaque Kaviedes-Delgado pour terminer deuxième de la zone sud-américaine devant... le Brésil ! Novice au niveau international, la formation dirigée par le Colombien Hernan Jaramillo ne compte que trois joueurs évoluant à l'étranger. Elle n'a pas su se qualifier pour les huitièmes de finale. Mais, quatre ans plus tard, de nouveau au rendez-vous mondial, elle termine 2^e de son groupe derrière l'Allemagne et échoue en huitième de finale face à l'Angleterre (0-1).

Équipe (l')

Quotidien sportif français

L' Équipe publie son premier numéro le 28 février 1946. Le journal est le descendant direct de l'Auto, créé en 1903 par Henri Desgrange et Victor Goddet. Mais, conformément aux ordonnances de la France libre, il ne pouvait pas renaître sous ce titre. De la même façon, Jacques Goddet, ancien

patron de l'Auto, n'avait pas le droit d'apparaître officiellement au générique de la nouvelle publication dont il était pourtant le principal animateur.

Les premiers pas sont difficiles. L'Équipe, qui ne paraît que trois fois par semaine et sur deux pages seulement, est soumise, à la concurrence de Sports, soutenu par le Parti communiste et qui possède des moyens financiers supérieurs, et d'Élans, qui bénéficie de l'appui du monde viticole et de la SFIO. Mais la fusion de l'Équipe et d'Élans ainsi que l'adoption d'un rythme quotidien contraignent rapidement Sports à jeter l'éponge.

Dans les années 1950, l'Équipe multiplie les initiatives. Sous l'impulsion de Gabriel Hanot, leader de la rubrique football, le journal lance la Coupe d'Europe des clubs champions. Puis Gaston Meyer suggère la création de la Coupe d'Europe d'athlétisme, avant que la Coupe du monde de ski et la Coupe d'Europe de basket-ball ne voient le jour. Sans parler du Tour de France, un produit maison depuis ses débuts en 1903. « L'Équipe s'est imposée par la qualité de sa rédaction, expliquait Jacques Goddet, par sa présence sur le terrain, par la nature de ses relations dans tous les domaines, et par la fidélité et l'esprit d'équipe remarquables de tous ceux qui m'entouraient. »

En 1965, le Parisien libéré, journal du groupe Amaury, prend le contrôle de l'Équipe. Jacques Goddet reste néanmoins aux commandes du journal jusqu'en 1984, puis, nommé président, il prend du recul. Il a plus de 80 ans.

En 1987, l'Équipe doit de nouveau affronter la concurrence. Mais le Sport, créé par des transfuges de l'Équipe, va s'avouer vaincu après neuf mois d'existence. Cette rivalité a néanmoins donné une nouvelle dynamique au quotidien sportif, avec l'apparition de la couleur à la première et à la dernière page. Loin de s'endormir sur ce succès, l'Équipe va connaître une formidable croissance, avec une progression de sa diffusion de près de 50 % en six ans. Trois raisons à cela : la qualité rédactionnelle du journal, un prix de vente

Les cinq meilleures ventes

1. **Lundi 13 juillet 1998.** La France remporte la Coupe du monde 1998 : 1 581 245 ex. (ventes NMPP France).
2. **Lundi 3 juillet 2000.** La France remporte le Championnat d'Europe des nations : 1 189 201 exemplaires.
3. **Jeudi 9 juillet 1998.** La France bat la Croatie en demi-finale de la Coupe du monde : 937 276 exemplaires.
4. **Dimanche 2 juillet 2006.** La France bat le Brésil en quart de finale de la Coupe du monde : 845 091 exemplaires.
5. **Mercredi 28 juin 2006.** La France bat l'Espagne en huitième de finale : 800 359 exemplaires.

raisonnable (0,85 euro en 2008) et une distribution plus performante. La Coupe du monde 1998 a été l'occasion pour le journal d'expérimenter avec succès une parution sept jours sur sept avec *l'Équipe Dimanche*.

Les exploits des footballeurs français ont été salués par des records d'impression et de diffusion. Le 13 juillet 1998, au lendemain de la victoire des Bleus, *l'Équipe* a été vendue à 1 581 245 exemplaires. Quatre jours plus tôt, la relation de la victoire sur la Croatie s'était vendue à 937 276 exemplaires. C'est dire toute l'importance du football – et singulièrement des résultats de l'équipe nationale – pour le journal qui demeure le quotidien le plus lu en France.

Escalettes Jean-Pierre

né à Béziers (France), 1935
Président de fédération

Élu en février 2005 à la tête de la Fédération française de football, avec 92,5 % des voix par l'assemblée fédérale, ce Languedocien, qui n'a pas sa langue dans sa poche, apporte un peu de fraîcheur à la maison de l'avenue d'Iéna, qui a vu la fin de règne de Claude Simonet s'achever dans une atmosphère de crise. Professeur d'anglais, il a joué comme amateur en Aquitaine, dont il a eu en charge la présidence de la ligue durant douze ans (1984-1995). Le nouveau président, auparavant porte-parole du football amateur dont il a présidé le conseil national à partir de 1995, doit faire face à plusieurs chantiers d'ampleurs diverses : la résorption du déficit, la négociation des droits télévisés, les relations avec la LNF et les clubs professionnels, ainsi que des questions d'ordre social et pédagogique (lutte contre le racisme, contre la violence...). En 2010, l'affligeante prestation des Bleus en Afrique du Sud et son obstination à maintenir le très controversé Raymond Domenech à la tête de la sélection nationale le contraignent à une démission sans gloire.

Espagne

Couleurs Maillots
rouge, short bleu,
bas rouges.



Palmarès

13 participations à la Coupe du Monde (championne en 2010) ; **Championnat d'Europe des nations** 1964, 2008, 2012 ; **jeux Olympiques** 1992 ; **Championnat d'Europe des moins de 21 ans** (1986, 1998, 2011) ; **Championnat d'Europe juniors** (1952, 1954, 1995, 2002, 2004, 2006, 2007, 2011, 2012) ; **13 Coupes d'Europe des clubs champions** (Real Madrid 1956, 1957, 1958, 1959, 1960, 1966, 1998, 2000, 2002, FC Barcelone 1992, 2006, 2009, 2011) ; **7 Coupes d'Europe des vainqueurs de coupe** (Atletico Madrid 1962, FC Barcelone 1979, 1982, 1989, 1997, Valence 1980, Real Saragosse 1995) ; **12 Coupes C3 de l'UEFA** (FC Barcelone 1958, 1960, 1966, Valence 1962, 1963, 2004, Real Saragosse 1964, Real Madrid 1985, 1986, FC Séville 2006, 2007, Atlético Madrid 2012).

Distinctions **3 Ballons d'or** (Al. Di Stefano, 1957, 1959 et L. Suarez, 1960).

Comme le climat et le relief, le football d'Espagne est divers et varié. On ne pratique pas le même jeu chez les Basques du Nord et les Andalous du Sud. Plus que centenaire, le football n'a jamais réussi à surmonter les différences régionales et politiques du pays. C'est en 1890 que ce sport est apparu pour la première fois au nord, au Pays basque : des ingénieurs des mines venus d'Angleterre avaient apporté dans leurs bagages des

ballons de cuir, et c'est très logiquement qu'ils fondent cette année-là l'Athletic Club de Bilbao. Huit ans plus tard, d'autres Anglais qui vivaient dans la capitale espagnole créaient le Real Madrid, tenu à l'époque pour le club des étudiants et des riches Madrilènes. En 1899, en Catalogne, Hans Gamper, un Suisse, naturalisé depuis peu espagnol, mettait en place tous les éléments nécessaires à la fondation du FC Barcelone. Les premières compétitions étaient organisées sous l'égide et la surveillance du roi Alphonse XIII, dont la Copa del Rey – l'équivalent d'une coupe nationale – rappelle le souvenir.

L'or à la pelle. Le Championnat d'Espagne est tenu, depuis plusieurs décennies, avec le championnat italien, pour le plus riche d'Europe. Des clubs comme le Real Madrid, le FC Barcelone mais aussi le Betis Séville, le FC Valence ou encore le Deportivo La Corogne peuvent déboursier des sommes phénoménales pour s'assurer les services et la signature des meilleurs joueurs du monde. En 1982, le FC Barcelone comptait dans son effectif l'Argentin Diego Maradona et, en 1996, le Brésilien Ronaldo (transféré durant l'été 1997 chez les Italiens de l'Inter Milan, devenant à ce moment-là le joueur le plus cher du monde). C'est d'ailleurs une tradition, en Espagne, chez tous les présidents des clubs : rien n'est jamais trop beau ni trop cher pour satisfaire le plaisir des supporters (les « socios ») et installer une réputation qui peut faire du président une personnalité incontournable dans la région, voire dans le pays : les exemples de Santiago Bernabeu (président du Real Madrid dans les années 1950 et 1960) et de José Luis Nuñez (président du FC Barcelone de 1976 à 2002) en sont les plus belles illustrations.

Depuis toujours, le football espagnol a brillé essentiellement par ses clubs. Il n'est pas un palmarès où ne figure pas le moindre nom d'un club d'Espagne. Le plus prestigieux d'entre tous, le club du xx^e siècle, demeure le Real Madrid. La liste de ses victoires est impressionnante : champion d'Espagne à vingt-huit reprises (entre 1932 et

Real Federación Española de Fútbol

Création 1913

Affiliation à la FIFA : 1913

Les records

Record des sélections 129

Andoni Zubizarreta

Record des buts en sélection 39

Raul González Blanco
(en 75 sélections)



En 2010, pour la première fois de son histoire, l'Espagne est sacrée championne du monde grâce à sa victoire sur les Pays-Bas. Un sacre historique qu'elle doit au but de Carlos Iniesta à la 116^e minute.

2001) et vainqueur de dix-sept Coupes d'Espagne (entre 1905 et 1993), le club madrilène a tout gagné en Europe. Il fut le premier vainqueur de la Coupe d'Europe des clubs champions en 1956. Il gagna encore ce trophée en 1957, 1958, 1959, 1960, 1966, 1998, 2000 et 2002. En 1960, c'est la Coupe intercontinentale qu'il ajouta à son palmarès, sans oublier deux autres trophées européens : la Coupe de l'UEFA en 1985 et 1986. Néanmoins, dans l'histoire du football, c'est le Real Madrid des années 50 et 60 qui a représenté au mieux le football d'Espagne. Alors l'équipe paraissait quasiment inaccessible. Elle réunissait dans son stade de 105 000 places (qui allait devenir, en 1974, le stade Santiago-Bernabeu) ce qu'il se faisait de plus inspiré, de plus harmonieux, de plus enthousiaste dans l'histoire du football espagnol. N'hésitant pas à débours des sommes colossales, Santiago Bernabeu avait obtenu la signature de Miguel Munoz dès 1948. Il y eut ensuite Alfredo Di Stefano, Francisco Gento, le Français Raymond Kopa ou encore, merveille des merveilles, le Hongrois Ferenc Puskas.

Dans la légende du football ibérique, aucun des « socios » n'oubliera jamais la finale de Coupe d'Europe des clubs champions qui opposa à Glasgow, en mai 1960 devant 135 000 spectateurs, le Real Madrid et l'Eintracht Francfort. Ce jour-là, les Madrilènes jouèrent divinement. Rien ni personne ne semblait

pouvoir s'opposer à leur talent insolent. Résultat final, le Real Madrid s'imposait face aux Allemands sur le score sans appel de 7 buts à 3. Di Stefano, trois fois, et Puskas, quatre fois, écrivirent alors une des plus belles et des plus héroïques pages du football d'Espagne. Pour le seul plaisir du souvenir on cite, encore et encore, la composition de cette équipe magique : Dominguez, Marquitos, Santamaria, Pachin, Zarraga, Vidal, Carnario, Del Sol, Di Stefano, Puskas et Gento.

Les clubs d'abord. Un autre grand d'Espagne illumine, chaque semaine, les commentaires dans les journaux, les reportages à la radio et les images à la télévision : le FC Barcelone. Porte-drapeau de la Catalogne toujours en rivalité avec la Castille et la capitale nationale (Madrid), le club de Barcelone a souvent revendiqué une personnalité insolente, volontiers contestataire, toujours ambitieuse. Là encore, et le président Nuñez a entretenu la tradition, rien n'a jamais été trop beau, rien ne sera jamais trop beau pour les 100 000 « socios » qui en début de saison paient leur abonnement pour tous les matchs de leur équipe chérie. Le FC Barcelone, c'est quatorze titres de champion d'Espagne acquis entre 1929 et 1994, et vingt Coupes d'Espagne remportées entre 1912 et 1990. Le FC Barcelone, c'est aussi trois victoires en Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe. Mais le club catalan a dû patienter jusqu'en 1992

pour remporter enfin la Coupe d'Europe des clubs champions. L'équipe était alors entraînée par Johan Cruyff, surnommé le « Hollandais volant » quand il jouait, pratiquant un jeu formidablement enthousiasmant, voué à l'offensive. De temps à autre, quelques équipes ont réussi à se glisser pour perturber la dualité Real Madrid - FC Barcelone : ainsi l'Atletico Madrid, l'Athletic Club de Bilbao, la Real Sociedad de San Sebastian ou encore le FC Valence et en 2000, le Deportivo La Corogne ont pu inscrire leur nom au palmarès du championnat national.

Un seul point de contrariété pour l'Espagne du football : son équipe nationale n'a jamais réussi à s'imposer au niveau international. Bien sûr, il y a une victoire lors du Championnat d'Europe des nations en 1964 : le 21 juin à Madrid, devant son public, l'Espagne avait dominé (2-1) en finale l'URSS, emmenée par Lev Yachine. Bien sûr, il y a aussi une victoire (3-2) en finale du tournoi olympique à Barcelone en 1992. Mais c'est tout ce dont peut se glorifier le football espagnol. Jamais, même en 1982 lorsque l'Espagne a organisé la Coupe du monde, la sélection nationale n'a pu être présente au plus haut niveau dans le concert mondial. En 1998, elle est éliminée au premier tour. En 2000, elle est sortie de l'Euro en quart de finale par la France (1-2). Comme à son habitude, la formation espagnole a effectué un parcours quasiment sans faute durant les éliminatoires (invaincue, elle gagna six de ses huit matchs), grâce à son duo de pointe exceptionnel composé de Raul et de Morientes. Sous la direction de José Antonio Camacho, ancien joueur-cadre du Real Madrid, l'Espagne faisait partie des outsiders sérieux à la victoire finale. Sortie invaincue d'une poule facile, elle échoue en quart de finale devant la Corée du Sud, lésée par l'arbitrage. En 2006, rajeunie et développant un football offensif, les Rouges survolent le premier tour (trois victoires et 8 buts), mais échouent en huitième de finale une nouvelle fois face à la France (1-3).

Les Grands d'Espagne. En 2008, le moment est venu pour la « Roja » de

conjuré le sort. À eux seuls, le Barça et le Real ont formé trop de talents pour que la sélection nationale ne réussisse pas enfin là où elle échoue depuis plus de quarante ans. Emmenée par Luis Aragones à l'Euro, elle effectue un éblouissant parcours, débutant la compétition par une victoire sans appel (4-1) face à la Russie. En quart de finale, elle se fait peur et ne triomphe de la Squadra Azzura qu'après les tirs aux buts, puis la demi-finale où elle retrouve la Russie n'est qu'une formalité (3-0). C'est Fernando Torres, en finale contre l'Allemagne, qui plante la banderille de la victoire ; l'Espagne exulte et pourtant elle n'a encore rien vu.

Vicente del Bosque, qui a succédé à Luis Aragones, se présente au Mondial 2010 avec une équipe que tout le monde redoute. Casillas, Iniesta, Ramos, Xavi, Puyol, Villa... tous sont considérés comme les meilleurs à leur poste. L'Espagne se qualifie donc sans difficulté et poursuit la compétition avec de modestes victoires : 1-0 en huitième contre le Portugal, 1-0 en quart contre le Paraguay après un match très compliqué, 1-0 encore contre l'Allemagne en demi-finale. La finale face aux Pays-Bas n'est pas moins compliquée, brutale même, et il faut attendre la 116^e minute pour qu'Iniesta mette un terme victorieux à une formidable épopée. Le football espagnol est enfin au sommet ; il entend pourtant aller encore plus haut ! Grands favoris de l'Euro 2012, les Rouges ne survolent pas la compétition. S'ils disposent facilement de la France (2-0) en quart de finale, la demi-finale contre le Portugal s'achève laborieusement aux tirs au but. En finale, l'Espagne affronte l'Italie contre laquelle elle a concédé le match nul en qualification. On s'attend alors à un match disputé, mais l'Italie – et avec elle toute l'Europe – doit s'incliner contre une Espagne décidément invincible. Sur le score sans appel de 4 à 0, les Rouges entrent dans l'histoire : jamais une équipe n'avait conservé le titre européen, jamais une équipe n'avait réalisé un triplé Euro-Mondial-Euro. L'Espagne l'a fait ; en quatre ans, elle est entrée au panthéon du football.

États-Unis



Couleurs Maillot, short et bas blancs.

Palmarès 9 participations à la phase finale de la Coupe du monde (1930, 1934, 1950, 1990, 1994, 1998, 2002, 2006, 2010).

 n croit souvent que les États-Unis n'ont aucun passé en matière de football. Erreur ! En 1930, ils sont présents lors de la première Coupe du monde, disputée en Uruguay, avec une équipe d'étudiants qui fit mieux que se défendre, ne s'inclinant qu'en demi-finale devant l'Argentine (1-6). Quatre ans plus tard, en Italie, les États-Unis sont, dès le début, victimes du système de l'élimination directe et renvoyés sévèrement chez eux par le pays organisateur (1-7). Mais c'est en 1950 qu'ils vont vraiment faire parler d'eux et stupéfier le monde. À Belo Horizonte, les Américains réussissent l'in vraisemblable exploit de battre l'Angleterre (1-0), considérée alors comme la meilleure équipe du monde, et de précipiter son élimination. Hélas, ce coup d'éclat restera sans suite pendant quarante ans.

Il faut attendre 1990 pour revoir les États-Unis en Coupe du monde. Avec trois défaites, face à la Tchécoslovaquie (1-5), l'Italie (0-1) et l'Autriche (1-2), ils ne laissent guère de traces de leur passage. En revanche, en 1994, chez eux, ils s'en tirent avec les honneurs en se qualifiant pour les huitièmes de finale, où ils s'inclinent face au Brésil (0-1), futur vainqueur. En 1998, en France, ils subissent trois défaites dont une contre l'Iran. En 2002, à la surprise générale, ils atteignent les quarts de finale, faisant douter les Allemands (0-1). Un exploit non renouvelé en 2006, en dépit d'un match nul contre l'Italie. De nouveau qualifiés en 2010, ils atteignent cette fois les huitièmes après avoir terminé premiers de leur groupe, preuve que le football nord-américain a de la ressource.

Le parent pauvre. Si les États-Unis comptent les licenciés par millions, si le football est de plus en plus pratiqué dans

les lycées et les universités, il n'a cependant jamais pu rivaliser avec les grands sports traditionnels que sont le football américain, le basket, le base-ball et le hockey sur glace. Pourtant, dans les années 1970, la création de la NASL (National American Soccer League) a provoqué un réel engouement pour ce sport. L'arrivée de superstars étrangères comme Pelé, Beckenbauer, Cruyff, Carlos Alberto ou Gerd Müller fait grimper la moyenne des spectateurs par match de 6 500, en 1974, à 30 000, en 1977. Mais les promoteurs négligent l'importance de la télévision et de la formation des jeunes. En 1984, la NASL dépose son bilan.

L'espoir renaît le 4 juillet 1988, jour de la fête nationale américaine, lorsque la FIFA attribue aux États-Unis l'organisation de

MLS, mode d'emploi

La Major League Soccer a démarré en avril 1996. Elle rassemble dix équipes qui se rencontrent à plusieurs reprises durant la saison régulière, d'avril à septembre. Les huit premiers sont qualifiés pour les quarts de finale, disputés au meilleur des trois matchs. Viennent les demi-finales et enfin la finale, jouée sur un seul match. Contrairement à ce qui se passe en Europe, les clubs ne sont pas libres de leur gestion. La MLS possède les équipes, les joueurs et les contrats. C'est elle aussi qui affecte les internationaux américains et les étrangers dans les différents clubs. Pour ces derniers, la répartition se fait en fonction des marchés : les Italiens sont dirigés vers Boston ou New York, les Mexicains et les Sud-Américains vers Dallas ou Los Angeles. Mais l'instauration d'un « salary cap », destiné à plafonner la masse salariale de chaque club, empêche l'achat de grandes vedettes européennes ou sud-américaines. La MLS a donc dû se contenter de joueurs en fin de carrière – l'Italien Donadoni, le Colombien Valderrama, l'Écossais Mo Johnston, l'Allemand Lothar Matthäus ou le Français Youri Djorkaeff.

la Coupe du monde 1994. « Parce que, pour le football, c'est la dernière terre qui reste à conquérir », expliquent les responsables de la FIFA devant l'incrédulité de l'opinion internationale, et notamment celle du Maroc et du Brésil, les candidats battus. Cette confiance est cependant assortie d'une promesse contractuelle : les États-Unis sont tenus de faire revivre un championnat professionnel après la Coupe du monde.

Cette dernière sera un indéniable succès. Sepp Blatter, secrétaire général de la FIFA, allant jusqu'à affirmer que la World Cup 1994 a été « la plus belle, la plus grande, la plus excitante, la plus réjouissante de toutes les Coupes du monde ». Il est vrai que les stades étaient pleins, qu'on ne déplora aucun incident grave et que la compétition a dégagé un bénéfice de 124 millions de francs suisses.

Pour soutenir la World Cup 1994, les sponsors n'ont pas fait défaut. Mais, pour la création du nouveau championnat professionnel, la MLS (Major League Soccer), ils se sont montrés beaucoup moins enthousiastes. C'est pourquoi la MLS naîtra dans la douleur, près de deux ans après la Coupe du monde nord-américaine. Le chemin reste encore long.

Le football au féminin. En fait, c'est chez les femmes que le soccer est le plus populaire et le plus efficace. Championnes olympiques et du monde à plusieurs reprises, les Américaines se disputent l'hégémonie mondiale avec les Allemandes et les Scandinaves.

Étoile rouge Belgrade

Club serbe
Fondé en 1945



Couleurs Maillot
à rayures rouges
et blanches, short rouge, bas blancs.

Palmarès international
Coupe d'Europe des clubs champions
1991; Coupe intercontinentale 1991.
Palmarès national Championnat de
Yougoslavie puis de Serbie 1951, 1953,

1956, 1957, 1959, 1960, 1964, 1968,
1969, 1970, 1973, 1977, 1980, 1981,
1984, 1988, 1990, 1991, 1992, 1993,
1995, 2000, 2001, 2004, 2006, 2007 ;
Coupe de Yougoslavie puis de Serbie
1948, 1949, 1950, 1958, 1959, 1964,
1968, 1970, 1971, 1982, 1985, 1990,
1993, 1995, 1996, 1999.

Le 29 mai 1991, le cœur de la Yougoslavie bat dans le stade italien de Bari. C'est du moins ce que pensent les spectateurs et les téléspectateurs qui s'apprêtent à assister à la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions entre Marseille et l'Étoile rouge Belgrade. À cette époque, en effet, quels sportifs étrangers aux Balkans se soucient de savoir si ces footballeurs qui composent la magnifique équipe au maillot rouge et blanc sont serbes, croates ou bosniaques ? Ils sont yougoslaves, tout simplement, et, en France, on sait que ces Yougoslaves nous ont fait souvent des misères sur un terrain, avant, parfois, de venir faire le bonheur de nos équipes. Et voilà que cela recommence, ce jour-là. Marseille est favori, Marseille domine, mais Marseille ne marque pas, et, dans l'épreuve des tirs au but, la bonne étoile, ce sera la rouge. La Yougoslavie tient là sa première victoire de Coupe d'Europe. Quelques témoins, cependant, remarquent que, dans le grand stade, on voit balancer des drapeaux aux couleurs et à la gloire de l'équipe, mais pratiquement pas à celles de la République fédérale. Et l'été suivant commencera la guerre, en Croatie...

L'Étoile rouge a été, avec son grand rival de Belgrade, le Partizan, le symbole de l'extraordinaire valeur du football yougoslave. Ce pays est sans doute, avec l'Argentine peut-être, celui qui a fourni le plus grand nombre de joueurs aux pays à professionnalisme fort. Créée par des étudiants le 4 mars 1945, l'Étoile rouge s'est rapidement bâti un palmarès incomparable, grâce à plusieurs générations de joueurs hors du commun, comme Rajko Mitic, l'homme aux 262 buts dans les années 1950, Sekularac, Dzajic, Durkovic, Vladimir Petrovic, Savic, Karasi, mais aussi des

Dzajic, le symbole

L'Étoile rouge a donné au football yougoslave quelques-unes de ses plus grandes stars. Le joueur le plus symbolique du club reste incontestablement Dragan Dzajic.

En 1963, à 17 ans, il avait débuté en équipe première à son poste d'ailier gauche. Un an plus tard, il était international. Il joua 85 fois en équipe de Yougoslavie, jusqu'en 1979. Après douze magnifiques saisons à l'Étoile rouge, il joua deux ans à Bastia, où il a laissé un souvenir impérissable par ses dribbles incomparables qui ont fait tourner en bourrique plus d'un défenseur du Championnat de France. Puis il est revenu finir sa carrière dans son cher club de l'Étoile, qu'il n'a plus quitté depuis, puisque, diplômé en économie et en commerce, il en a été le très respecté directeur sportif avant d'en prendre la présidence en 2012.

entraîneurs de haute qualité, comme l'incomparable Miljan Miljanic. Amputée chaque année de ses meilleurs joueurs, partis faire fortune à l'Ouest, l'Étoile rouge ressuscitait avec de nouveaux talents qui, à leur tour, enflammaient l'immense stade surnommé Maracanã, en référence au plus grand stade du monde. La dernière équipe d'avant l'éclatement du pays fut la plus glorieuse et la plus éphémère. Après le triomphe de Bari, la guerre dispersa dans les pays riches les Savicevic, Prosinecki, Jugovic, Binic, Pancev. Mais l'Étoile rouge espère toujours redevenir ce qu'elle était. Elle a fourni de nombreux joueurs à la dernière équipe de Serbie-et-Monténégro présente à la Coupe du monde 2006.

Eton

Situé près du château royal de Windsor, le collège d'Eton est une des grandes *public schools* (écoles privées) aristocratiques britanniques au sein desquelles se sont développés,



C'est dans les aristocratiques public schools anglaises – ci-dessus Eton – que sont nés la plupart des jeux de balle.

dans la première moitié du ^{xix}^e siècle, les différents jeux de balle dont sont issus le football et le rugby actuels. À Eton, très tôt, l'usage des mains est proscrit et des représentants du collège participeront à l'unification des règles du football, en 1863. En France, une des premières apparitions du football aura lieu, en 1888, à l'école Monge de Paris, sous l'influence de collégiens ayant fréquenté Eton.

Eto'o Samuel

né à Nkon (Cameroun), 1981
Attaquant

Palmarès Coupe d'Afrique des nations 2000, 2002 ; jeux Olympiques 2000 ; Ligue des champions 2006, 2009 (FC Barcelone), 2010 (Inter Milan) ; Coupe d'Espagne 2003 (Real Majorque) ; Championnat d'Espagne 2005, 2006, 2009 (FC Barcelone) Championnat d'Italie 2010 (Inter Milan) ; Coupe d'Italie 2010, 2011 (Inter Milan).

Distinctions Ballon d'or africain 2003, 2004, 2005.

P récoce, l'attaquant camerounais aux dribbles chaloupés et au tir chirurgical est depuis trois ans le meilleur footballeur africain. Le successeur des Abedi Pelé et autres George Weah et Roger Milla possède à 25 ans un palmarès exemplaire. Champion olympique à 19 ans, champion continental à 21 ans, il a fait ses classes dans le cham-

pionnat espagnol, n'ayant pas été retenu par plusieurs centres de formation en France. Il est alors la terreur des défenseurs, auxquels il rend parfois plus de vingt ans. En 1996, un recruteur du Real Madrid le remarque et il s'installe à Madrid, qui le fait jouer à 16 ans en division 2 à Leganes. Commencée très tôt, sa carrière bafouille jusqu'à ce qu'il débarque au Real Majorque, où il s'épanouit dès 1999 ; en 2000, il s'affirme comme un des meilleurs joueurs du club des Baléares. En 2004, après une saison où il a inscrit 27 buts, il intègre le FC Barcelone (un contrat de 24 millions d'euros), qu'il préfère au club de la capitale espagnole – où sa première expérience fut humainement décevante. Là, sous la houlette de Frank Rijkaard, il multiplie les succès, dépassant à deux reprises la barre des 30 buts toutes compétitions confondues. En 2006, il termine *pichichi* (meilleur buteur) de la Liga (25 buts). Avec le Cameroun, Samuel Eto'o échoue en 2006 à la CAN devant la Côte d'Ivoire en demi-finale. Quelques mois plus tôt, il n'avait pu empêcher les Lions d'être boutés hors de la Coupe du monde qu'il regarda des gradins pour

une chaîne de télévision. Grand absent de la compétition 2006, il se console avec la Ligue des champions remportée au Stade de France. Finaliste de la CAN 2008 dont il sera le meilleur buteur (5 réalisations), il doit s'incliner face aux Pharaons. L'aventure catalane s'achève en 2009 quand il est «échangé» contre Zlatan Ibrahimović. Eto'o rejoint alors l'Inter Milan où il étoffe son palmarès de deux coupes et d'un championnat d'Italie, et surtout d'une nouvelle Ligue des champions qui consacre l'attaquant camerounais comme l'un des plus grands footballeurs africains de tous les temps. En 2011, Samuel Eto'o signe au club russe du FC Anji Makhatchkala, bien décidé à négocier son talent à prix d'or.

Ettori Jean-Luc

né à Marseille
(Bouches-du-Rhône), 1955
Gardien de but

Palmarès 9 sélections en équipe de France ; Championnat de France 1978, 1982, 1988 (Monaco) ; Coupe de France 1980, 1985, 1991 (Monaco).



Le meilleur joueur africain, Samuel Eto'o, exulte après l'un de ses nombreux buts marqués sous les couleurs du FC Barcelone.

Avec 602 matchs en D1, tous joués pour le compte de l'AS Monaco (de 1975 à 1994), Jean-Luc Ettori peut prétendre à figurer dans le *Livre des records*. Il est en tout cas le joueur ayant disputé le plus de matchs à ce niveau. Il devance Dominique Dropsy (596 matchs).

Formé à l'INF Vichy et très tôt repéré par le club de la Principauté, Ettori aura accompli une carrière rectiligne en club. D'une fidélité absolue, il aura remporté six titres (trois Coupes, trois Championnats) et disputé une finale de Coupe des coupes, perdue en 1992 face au Werder Brême.

Sa carrière internationale est, elle, bien plus chaotique, même si Ettori fut le titulaire de Michel Hidalgo pendant la Coupe du monde 1982 en Espagne. En concurrence avec Castaneda et Baratelli, il devait disputer toutes les rencontres de Coupe du monde, hormis le match de classement face à la Pologne. Doté de réflexes excellents et d'une prise de balle parfaite, Ettori a sans doute été handicapé par sa relative petite taille pour un gardien (1,75 m). Il met fin à sa carrière à l'issue de la saison 1993-1994. Il a alors près de 39 ans. Éphémère entraîneur de Monaco après le départ forcé d'Arsène Wenger, en 1996, il restera jusqu'en 2008 un pilier de l'encadrement du club.

Europe

C'est en Europe que bat le cœur du football mondial. On y trouve les championnats les plus relevés, les clubs les plus puissants, les compétitions les plus prestigieuses. C'est aussi en Europe que les meilleurs joueurs de la planète se regroupent. Dès qu'un footballeur africain ou sud-américain perce dans son pays, il ne rêve que d'une chose : venir en Europe. Car il sait qu'il y trouvera les meilleures conditions sportives et financières. Enfin, l'Europe compte six fois plus de clubs que l'Amérique du Sud et l'Asie réunies.



Avant d'être le centre de gravité de la planète football, l'Europe en a été le berceau. C'est là que ce sport est né puis s'est développé au siècle dernier, sous l'impulsion des Britanniques, qui en ont jeté les premières bases dès 1863. Nulle part ailleurs, on n'a tapé dans un ballon aussi tôt. La création de la FIFA en 1904 fut une affaire essentiellement européenne. Cinquante ans plus tard, en 1954, la fondation de l'UEFA répond à une nécessité : donner à l'Europe une structure autonome en rapport avec son influence dans l'organisation du football mondial.

Le chaudron des coupes. L'Europe aura enfin les compétitions qu'elle mérite : les Coupes d'Europe tous les ans pour les clubs et le Championnat d'Europe tous les quatre ans pour les

nations. Si les premières constituent une réelle innovation dans le paysage international et ne tardent pas à être copiées par les autres continents, le second n'est pas à proprement parler une nouveauté. En effet, la Copa America – l'équivalent du Championnat d'Europe sur le continent sud-américain – a vu le jour en 1916. Les Coupes d'Europe ont donné une impulsion formidable au football européen. Depuis plus de quarante ans, l'ambition de tous les clubs est de goûter à leur parfum unique. Et, tout au long de la saison, on spéculait sur les chances des uns et des autres au fil des compétitions nationales.

Au début des années 1990, le football européen est secoué par un véritable séisme : le démantèlement du bloc communiste fait disparaître un certain nombre de pays et en fait apparaître d'autres, beaucoup d'autres. C'est ainsi que l'URSS, championne d'Europe en 1960, la Tchécoslovaquie, championne d'Europe en 1976, et la RDA n'existent plus. La Yougoslavie, elle, est bannie du football européen durant plusieurs années avant d'être réintégrée. Alors qu'elle prépare le Championnat d'Europe des nations 1992 pour lequel elle s'est qualifiée, elle est exclue par l'UEFA trois semaines avant le début du tournoi et remplacée par le Danemark, le futur vainqueur. L'embargo décrété par l'ONU s'impose aussi au football.

Mais les disparitions ont été largement compensées par les apparitions. À elle seule, l'explosion de l'Union soviétique a amené à l'UEFA dix nouveaux membres : Arménie, Azerbaïdjan, Biélorussie, Estonie, Géorgie, Lettonie, Lituanie, Moldavie, Russie, Ukraine. La Yougoslavie s'est divisée en Serbie, Monténégro, Croatie, Macédoine, Bosnie et Slovénie qui ont gagné leur indépendance. Quant à la République tchèque, finaliste de l'Euro 96, et la Slovaquie, elles ne sont plus alliées mais rivales.

Cette nouvelle donne a complètement bouleversé le paysage du football européen. Par exemple, l'UEFA a été obligée d'instaurer des tours préliminaires dans les Coupes d'Europe afin de procéder

L'Europe devance l'Amérique du Sud

Que pèse l'Europe d'un point de vue sportif, si l'on prend en compte la compétition la plus universelle et la plus prestigieuse, la Coupe du monde ? Dans ce palmarès, décrochée par sa rivale latino-américaine par la victoire du Brésil en 2002, elle a rétabli l'équilibre par la victoire de l'Italie sur la France en 2006 avant de prendre la tête dans ce duel avec la victoire espagnole de 2010. En effet, l'Amérique du Sud a remporté neuf Coupes du monde. Cinq pour le Brésil (1958, 1962, 1970, 1994, 2002), deux pour l'Argentine (1978, 1986) et deux pour l'Uruguay (1930, 1950). L'Europe en a désormais dix : quatre pour l'Italie (1934, 1938, 1982, 2006), trois pour l'Allemagne (1954, 1974, 1990), une pour l'Angleterre (1966), une pour la France (1998) et une pour l'Espagne (2010). Jamais une équipe européenne ne s'est imposée lorsque la phase finale était organisée sur le continent américain. L'inverse n'a été vrai qu'une seule fois, en 1958, quand le Brésil triompha en Suède. En 2002, sur terrain neutre, en Asie, l'Amérique du Sud s'était imposée.

à un écrémage. Auparavant, le champion de chaque pays était assuré de disputer la Coupe d'Europe des clubs champions ; ce n'est plus le cas, maintenant, les battus du tour préliminaire étant reversés en Coupe de l'UEFA. De la même façon, l'UEFA a doublé le nombre de participants à la phase finale du Championnat d'Europe des nations. Huit pays avaient participé à l'Euro 92 en Suède ; ils sont dorénavant seize, depuis l'Euro 96 en Angleterre.

Le continent pléthorique. Autant dire que le calendrier est devenu un véritable casse-tête. Les matchs amicaux de prestige ont pratiquement disparu, ce qui ne plaît pas aux grandes nations. «L'UEFA devrait songer à instaurer des tours préliminaires pour le Championnat d'Europe comme elle le fait pour les Coupes d'Europe, plaide l'Allemand Franz Beckenbauer. Aujourd'hui, nous passons notre temps à jouer contre de petits pays. L'intérêt sportif est moindre, l'intérêt des spectateurs aussi. Ce n'est pas de cette façon que le niveau va progresser.» Évidemment, l'Allemagne préférerait affronter l'Italie ou l'Angleterre en match amical plutôt que l'Arménie ou l'Albanie en éliminatoires de la Coupe du monde.

À peine avait-elle amorti l'onde de choc provoquée par l'éclatement des pays de l'Est que l'Europe en a vu déferler une seconde, tout aussi importante. En décembre 1995, l'arrêt Bosman met un terme aux restrictions imposées par l'UEFA en matière de transferts et de nationalités. Les clubs peuvent désormais aligner autant d'étrangers issus de la CEE qu'ils le souhaitent. Et plus question d'exiger des indemnités de transfert lors d'un départ à l'étranger si le joueur est en fin de contrat. Le football européen est désormais un marché ouvert et unique, au même titre que la Communauté économique. Le continent est donc devenu une gigantesque foire aux transferts où l'on brasse des joueurs à coups de dizaines, voire de centaines de millions. Dans certaines équipes (Chelsea, La Corogne, Glasgow Rangers, Milan AC...), les étrangers sont

désormais majoritaires et ont repoussé les joueurs locaux sur le banc des remplaçants, parfois même dans les tribunes. Si certains supporters craignent une perte d'identité, si certains joueurs s'élèvent contre l'afflux massif de main-d'œuvre étrangère, si certains pays sont touchés de plein fouet par l'exode (la France, par exemple), cette évolution historique semble elle aussi irréversible.

La poule aux œufs d'or se tarit-elle ?

L'alliance entre les chaînes de télévision et l'UEFA est-elle en train de changer de nature ? C'est une question que l'on peut se poser avec la crise d'audience télévisée que commence à connaître la Ligue des champions, dont l'organisation gigantesque et la multiplication des matchs non éliminatoires pendant près de cinq mois ont fait oublier la tension des vrais matchs de coupe. Le football spectacle doit attendre les huitièmes de finale pour reprendre ses droits. Devant l'inquiétude croissante des dirigeants des chaînes de télévision qui voient leurs recettes publicitaires de moins en moins assurées et la crainte de ces nouveaux entrepreneurs que sont les dirigeants des grands clubs de voir leurs investissements colossaux pas assez bien rentabilisés si leurs joueurs ne produisent pas assez de recettes, les autorités de l'UEFA devront bientôt choisir : le statu quo et la crise à court terme ou l'instauration d'un vrai championnat européen.

Aujourd'hui, la désaffection du public par rapport à la coupe de l'UEFA, l'ancienne C3, et l'élargissement de l'écart de richesse entre les quatre grands championnats européens (Espagne, Angleterre, Italie et Allemagne) montre que l'idéal de l'ancienne Coupe d'Europe est bien mort. Les petites fédérations nationales ne peuvent plus hisser leur champion dans la cour des grands : un exemple pris lors de la saison 1998-1999, le premier club qui n'appartient pas au quatuor cité plus haut est les Glasgow Rangers, qui n'apparaissent qu'à la dix-huitième place du classement. Le club français le plus riche, l'Olympique de Marseille, était à

la vingt-deuxième place avec 345 millions de francs contre Manchester, qui culminait avec 1,14 milliard de francs. Dix ans après, l'écart ne s'était pas réduit : le club européen le plus riche, le Real Madrid, affichait un chiffre d'affaires de 292 millions d'euros, loin devant l'Olympique lyonnais d'alors, riche « seulement » de 127 millions d'euros.

Eusebio

(Eusebio da Silva Ferreira, dit) Portugal, né à Lourenço Marques (Mozambique), 1942
Attaquant

Palmarès 64 sélections en équipe nationale (41 buts) ; **Coupe d'Europe des clubs champions** 1962 ; **Championnat du Portugal** 1961, 1963, 1964, 1965, 1967, 1968, 1969, 1971, 1972, 1973, 1975 ; **Coupe du Portugal** 1962, 1964, 1969, 1972 (Benfica) ; **Championnat du Mexique** 1976 ; **Championnat des États-Unis** 1976. **Distinctions** Ballon d'or européen 1965 ; Meilleur buteur de la Coupe du monde 1966 ; Soulier d'or 1968, 1972.

Un fameux tableau de chasse

Le palmarès d'Eusebio en tant que buteur démontre ses exceptionnelles qualités de finisseur.

1966 Meilleur buteur de la Coupe du monde (9 buts, cinquième meilleur total de l'histoire de l'épreuve).

1968 Soulier d'or, qui récompense le meilleur buteur des championnats européens (42 buts en 24 matchs de championnat portugais). 7 fois meilleur buteur du Championnat du Portugal, en 1964, 1965, 1966, 1967, 1968, 1970, 1973. 316 buts marqués en 301 matchs de championnat portugais (1,05 but par match de moyenne !) ; 41 buts marqués en 64 sélections portugaises.



Eusebio déchaîna les passions dans toute l'Europe. Meilleur joueur lusitanien de l'histoire, il n'avait rien à envier à ses frères de langue, les Brésiliens.

à Liverpool : au bout de vingt-quatre minutes de jeu, les Coréens menaient 3-0 face aux Portugais ! Alors, Eusebio sortit le grand jeu et inscrivit quatre buts, dont deux sur penalties, en vingt-deux minutes. Le peuple portugais lui en fut à jamais reconnaissant. Une statue de bronze le représentant accueille le visiteur à l'entrée de l'Estadio da Luz à Lisbonne.

Sa fin de carrière de joueur le vit voyager au Mexique puis au Canada et aux États-Unis, où il participa au lancement du soccer à Toronto et à Las Vegas. Revenu ensuite à Lisbonne, il fait toujours partie de l'encadrement technique de Benfica, où, même avec les ans, il montre encore sa superbe pureté technique.

Expulsion

Dès les premières réglementations du football, l'expulsion des joueurs a fait partie de l'arsenal répressif de l'arbitre. Elle est aujourd'hui symbolisée par un carton rouge brandi par l'arbitre. La règle 12 des lois du jeu précise les cas où un joueur est passible d'expulsion (conduite violente, brutalité, conduite inconvenante ou injurieuse). Il est aussi expulsé si, dans un même match, il reçoit deux avertissements. Un joueur expulsé est automatiquement suspendu pour le match qui suit, et encourt un ou plusieurs matchs de suspension.

En Coupe du monde, les Bleus détiennent le triste record d'expulsions en finale de l'épreuve : deux sur les quatre prononcées en cette occasion. Après Marcel Desailly, en 1998, sorti à la suite d'un tackle très appuyé aux dépens de Roberto Carlos (deuxième carton jaune), c'est Zinédine Zidane qui a subi le même sort, en 2006, après avoir donné un coup de tête au défenseur italien Materazzi (carton rouge direct).

Les photos représentant le grand Eusebio sont superbes. Elles révèlent un formidable équilibre gestuel, une superbe aisance, une folle élégance. La classe ! On a rarement vu un buteur doté d'une telle force de frappe et ne donnant jamais l'impression de se faire violence.

À peine débarqué de son Mozambique natal, à 19 ans, Eusebio s'imposa dans l'attaque du meilleur club portugais, Benfica. Pour son premier match de championnat, il marqua son premier but. Pendant quinze ans, il allait devenir la lumière du gigantesque Estadio da Luz. Un an après son arrivée, il accueillait le grand Real Madrid dans une brûlante finale de Coupe d'Europe.

Deux fois dans la dernière demi-heure, il frappa. Ce furent les deux buts qui firent la différence (5-3 pour Benfica). Pendant dix ans, le club de Lisbonne fit partie de l'élite européenne et le félin Eusebio en fut le maître d'attaque. Il fut aussi l'un des meilleurs joueurs de la Coupe du monde de 1966, en tout cas son sublime meilleur buteur. Il inscrivit deux des trois buts de la victoire du Portugal sur le Brésil de Pelé. On vit dans cet exploit comme une passation de pouvoir entre les deux rois du football mondial. Mais le plus beau était encore à venir. En quarts de finale, le Portugal affrontait la Corée du Nord, qui avait surpris le monde en éliminant l'Italie au premier tour. Stupeur



Féminin Football

Voir dossier pages suivantes.

Fenerbahce SK

Club turc
Fondé en 1907

Couleurs Maillot
rouge, short bleu,
bas rouges.



Palmarès Championnat de Turquie

1959, 1961, 1964, 1965, 1968, 1970, 1974, 1975, 1978, 1983, 1985, 1989, 1996, 2001, 2004, 2005, 2007, 2011 ; **Coupe de Turquie** 1968, 1974, 1979, 1983, 2012, 2013 ; **Super-Coupe de Turquie** 1968, 1973, 1975, 1984, 1985, 1990, 2007, 2009 ; **Coupe des Balkans** 1967.

Le plus grand club turc par le nombre de supporters et le second par son palmarès n'a pas réussi la passe de trois. Lors de l'avant-dernière journée du Championnat 2006, il s'est fait dépasser par son rival stambouliote, le Galatasaray, alors qu'il avait mené l'épreuve pendant la plus grande partie de la saison. Le club de Nicolas Anelka n'a donc pas pu approcher le quarté réalisé par le club de la rive européenne du Bosphore à la fin des années 1990. Pourtant, depuis l'été 2001, Fenerbahce, sous la direction de l'entraîneur allemand Christoph Daum, s'est affirmé comme le meilleur club turc grâce à une politique judicieuse d'acquisitions étrangères (le milieu nigérian Jay-Jay Okocha, puis le grand attaquant néerlandais Van Hooijdonk ou, plus récemment, le Français Nicolas Anelka en provenance de Manchester City). Une politique d'ouverture vers l'étranger habituelle dans ce club, puisque les dirigeants ont regardé souvent à l'extérieur pour diriger leur équipe : le Brésilien Didi de 1973 à 1975, le Yougoslave Todor Veselinovic à deux reprises en 1984-1985 et en 1988-1989, un autre Brésilien, Carlos Alberto Parreira, en

1995-1996, autant de passages qui se sont soldés par des titres. Le premier titre remporté par un entraîneur turc a été celui de 2001 sous la direction de Mustafa Denizli. De 2003 à 2006, c'est l'Allemand Christoph Daum qui officie sur la pelouse du stade Sukru Saracoglu avant de céder la place à Zico. L'équipe 2006 s'est appuyée sur une phalange brésilienne de quatre joueurs, dont Fabio Luciano, et sur le talent de l'attaquant autochtone Tuncay Sanli. De 2008 à 2009, c'est l'Espagnol champion d'Europe Luis Aragonés qui prend en main le club turc ; en 2013, Ersun Yanal prend la relève.

Ferguson Alex

né à Glasgow (Écosse), 1941

Entraîneur

Palmarès Ligue des champions 1999, 2008 (Manchester United) ; **C2** 1983 (Aberdeen), 1991 (Manchester United) ; **Super-Coupe d'Europe** 1992 (Manchester United) ; **Championnat d'Angleterre** 1993, 1994, 1996, 1997, 1999, 2000, 2001, 2003, 2007, 2008, 2009, 2011, 2013 (Manchester United) ; **Championnat d'Écosse** 1980, 1984, 1985 (Aberdeen) ; **Championnat d'Écosse de D2** 1977 (Saint-Mirren) ; **Coupe d'Angleterre** 1990, 1994, 1996, 1999, 2004 ; **Coupe d'Écosse** 1982, 1983, 1984, 1986 (Aberdeen) ; **Coupe de la League** (Angleterre) 1992, 2006, 2009, 2010 (Manchester United) ; **Coupe de la Ligue** (Écosse) 1986 (Aberdeen).
Distinctions Manager de l'année (Angleterre) 1993, 1994, 1996, 1999, 2003, 2007.

«The Gaffer», tel qu'on le surnomme outre-Manche, a réussi à remplacer dans la légende vivante de Manchester ses glorieux anciens, tellement son parcours, ses méthodes et ses résultats ont fait du club de Manchester United l'un des clubs les plus célèbres de la planète et le plus riche, en concurrence sur ce dernier plan avec le Real Madrid. En vingt ans de présence à la tête des Reds Devils – il a commencé à diriger l'équipe première en novembre 1986 –, il a réussi à bâtir à force de travail

de fond et quotidien une machine à succès autour de plusieurs vedettes dont, tour à tour, John Barnes, Éric Cantona, Rob Keane, des hommes de caractère capables de mobiliser des jeunes formés au club, tels que les frères Neville ou David Beckham. En 1990, après quatre premières années difficiles, il remporte son premier titre – une Coupe d'Angleterre – qui lui apporte dans la foulée, en 1991, une C2 et une Super-Coupe d'Europe en 1992. L'année suivante, il met fin à vingt-six années de vaches maigres en Championnat, et Manchester s'installe à la tête du football anglais (huit titres de champion en onze saisons), assorti d'un triplé en 1999 (Championnat, Coupe et Ligue des champions), une place qui lui est contestée désormais par le Chelsea de José Mourinho et l'Arsenal d'Arsène Wenger.

En 1995-1996, il remporte son premier doublé avec une équipe menée par des joueurs confirmés comme Éric Cantona, Mark Hughes, Andreï Kanchelkis et Paul Ince, et comprenant pas moins de cinq jeunes joueurs sortis du centre de formation, signe de son talent de formateur.

Dur au travail – il a été dans sa jeunesse ouvrier dans les chantiers navals –, l'Écossais est capable de grandes colères et possède un jugement assuré et définitif sur les hommes. C'est en Écosse qu'il a effectué toute sa carrière de joueur (meilleures saisons chez les Glasgow Rangers de 1967 à 1969), puis ses premiers pas à la tête d'équipes moyennes. Engagé par Aberdeen en 1978, il y révèle ses talents de meneur d'hommes, puisqu'il propulse une équipe qui n'avait jamais rien gagné au sommet de l'Europe (C2 en 1983) et engrange trois titres de champion d'Écosse. Repéré par les dirigeants de Manchester, il devient l'héritier du légendaire Matt Busby et construit l'un des grands clubs de notre époque. Craint et respecté des joueurs, il l'est également des supporters et de la reine, qui l'anoblit en 1999 pour service rendu au football anglais (sans doute aussi pour sa passion pour les chevaux...). Sir Alex règne sur le championnat (cinq nouveaux titres entre 2007 et 2013) et maintient Manchester au sommet européen (une



Luis Fernandez joueur sous le maillot de l'équipe de France.

deuxième Ligue des champions en 2008) avant de tirer sa révérence en 2013. Après 27 années passées sur la pelouse d'Old Trafford, il est l'entraîneur le plus titré du football anglais.

Fernandez Luis né à Tarifa (Espagne), 1959 Milieu de terrain

Palmarès en tant que joueur

Championnat d'Europe des nations 1984 ; 60 sélections en équipe de France (6 buts) ; Championnat de France 1986 ; Coupe de France 1982, 1983 (PSG).

Palmarès en tant qu'entraîneur

Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe 1996 (PSG) ; Coupe de France 1995 (PSG)

I l fallait garder tout son sang-froid. Ne pas céder sous la pression. Rester calme et marquer. Marquer le dernier tir au but pour accomplir l'exploit d'éliminer le Brésil à Guadalajara. Et Luis Fernandez l'a fait. Lui qui était habitué aux coups de gueule, aux excès d'enthousiasme, est resté serein alors que Platini venait de craquer. L'enfant de Tarifa a qualifié la France pour la

demi-finale de la Coupe du monde 1986. Pour aller des Minguettes au stade Jalisco, il était passé par le centre de formation du Paris-Saint-Germain, où le président Francis Borelli en avait fait son fils spirituel. Après 1982 et 1983 et deux victoires en Coupe de France, 1986 était l'année du milieu défensif parisien : un titre de champion de France et une Coupe du monde particulièrement réussie (avec l'égalisation face à l'URSS et un match exceptionnel contre l'Italie) venaient récompenser ses efforts.

Une juste récompense avant une longue traversée du désert : son passage au Matra Racing, avec une grave blessure au genou et des suspensions de plus en plus nombreuses, fut un fiasco. Aussi, en 1989, seul le président Borelli croit encore en lui et l'engage à l'AS Cannes, où, capitaine d'une équipe assez jeune, il montre ses qualités de meneur d'hommes. C'est aussi pour tenir ce rôle que Platini le rappelle en équipe de France. Le dernier membre du carré magique réalise encore de grands matchs sous le maillot tricolore (avec notamment une belle « bicyclette » contre l'Espagne). Quand Cannes descend en D2, Luis devient l'entraîneur du club et le fait remonter dans l'élite.

Le football au féminin, une longue histoire

Un siècle, pas moins, aura été nécessaire pour que les femmes obtiennent le droit de jouer au football. Un siècle d'une histoire sportive qui est un peu le reflet de l'évolution de la condition féminine.

Ça commençait pourtant bien...

On le sait, ce sont les Anglais qui ont tiré les premiers... et les Anglaises n'étaient pas en reste quand le football fit son apparition à la fin du XIX^e siècle. La *gentry* découvrait les joies d'un sport auquel elle allait donner des règles ; mais celles-ci n'étaient pas encore fixées que les dames tapaient déjà dans le ballon rond et que la mode franchissait bientôt la Manche. La France de Félix Faure jouait donc au football,

tandis que se disputaient en Angleterre les premiers matchs historiques du football féminin. Sur ce point, l'histoire hésite. D'aucuns prétendent qu'en 1881, à Édimbourg, une équipe écossaise affrontait ses rivales anglaises. D'autres, et c'est plus certain, évoquent une rencontre qui eut lieu à Londres en mars 1895. Ce qui est sûr, en revanche, c'est qu'en 1894, les jeunes filles de la Brighton High School for girls jouaient au football, tout comme leurs camarades du Rodean College où la directrice dut mettre son holà, les parents se plaignant de l'usure prématurée des chaussures... Cette même année 1894 vit la naissance du British Ladies Football Club à l'instigation de Florence Dixie et Netty Honeyball.

Pas de football féminin toutefois aux jeux Olympiques de Paris en 1900 et déjà, quelques esprits chagrins font connaître leur réprobation. Si le baron de Coubertin ne voit rien à redire à la pratique du football par ces dames, il s'empresse d'inviter les hommes à ne pas y assister. Quant à Henri Desgranges, le « père » du Tour de France, il juge ce spectacle « intolérable »...

On siffle la fin du match !

Toutefois, rien ne vient entraver le développement du football féminin, la Grande Guerre lui donnant même un élan inattendu quand on se préoccupe de la santé des « munitionnettes » en les incitant à la pratique du sport. Elles apprécient tant le football qu'un premier match officiel a lieu à Paris le dimanche 30 septembre 1917 entre deux équipes du Fémina sport, suivi la semaine d'après d'un autre match au stade Brancion de Vanves. Au printemps 1918, des footballeuses sont invitées à se confronter en lever de rideau d'une rencontre internationale (France-Belgique) et l'*Écho de Paris* se fend de très courtoises « félicitations aux habiles et courageuses jeunes filles ».

La « Une » du Miroir des Sports du 4 novembre 1920 met à l'honneur la première partie de football jouée en France entre deux équipes féminines anglaise et française, qui s'est terminée sur un match nul 1-1.



UNE JOUEUSE ANGLAISE. LYONS. SHOOTER AU COURS DU MATCH FÉMININ FRANCO-ANGLAIS DE FOOTBALL.
La première partie de football, jouée en France entre deux équipes féminines anglaise et française, a eu lieu dimanche dernier au Stade Pershing et s'est terminée par un match nul : 1 but à l'une fut déparée avec beaucoup d'entrain.

Le palmarès des finales de la Coupe du monde féminine de la FIFA

- 1991, en Chine : les **États-Unis** battent la Norvège (2-1)
- 1995, en Suède : la **Norvège** bat l'Allemagne (2-0)
- 1999, aux États-Unis : les **États-Unis** battent la Chine (5-4, t.a.b.)
- 2003, aux États-Unis, l'**Allemagne** bat la Suède (2-1)
- 2007, en Chine : l'**Allemagne** bat le Brésil (2-0)
- 2011, en Allemagne : le **Japon** bat les États-Unis (3-1 t.a.b.)

Tout s'annonçait donc pour le mieux. Pour preuve, ce match très officiel entre les Dick-Kerr's Ladies de Preston et une sélection française, disputé à Manchester le 29 avril 1920. Mais coup de théâtre l'année suivante : la Fédération anglaise interdit purement et simplement la pratique du foot aux jeunes femmes, une décision bientôt suivie par tous les pays européens. Car le football s'est désormais imposé comme le sport universel et la guerre étant finie, les hommes entendent retrouver leurs « mâles et virile prérogatives ». Ces dames sont alors renvoyées au vestiaire...

Enfin la reconnaissance

Il faudra attendre les années 1960 pour qu'elles retrouvent (timidement) les terrains. Mais les critiques pleuvent, qui sont autant de cartons rouges. Les arguments de la plus mauvaise foi sont avancés et la palme revient à *France-Football* et à son chroniqueur Roger Chabaud dont tout le talent se limite à débiter les plus déconcertantes sottises du machisme. Pourtant, les femmes s'obstinent, jusqu'à la création en 1970 de la FIEFF, la Fédération internationale et européenne de football féminin, laquelle, quoique non reconnue officiellement par la FIFA, organise en Italie une première Coupe du monde en juillet 1970. Une seconde a lieu l'année suivante à Mexico et le 17 avril 1971 se déroule le premier match de foot féminin reconnu par la FIFA, opposant la France aux Pays-Bas.

Le temps et la patience seront encore nécessaires pour vaincre les nombreuses réticences, mais la reconnaissance officielle est inéluctable.

En 1991 enfin, la première Coupe du monde a lieu en Chine, remportée par la nation qui domine le foot féminin : les États-Unis. Le titre de champion du monde de football féminin est actuellement détenu par le Japon depuis 2011 et sera remis en jeu en 2015 ; la compétition aura alors lieu au Canada.

9 avril 2011 : demi-finale de la Ligue des champions remportée par Lyon contre Arsenal (2-0).

Les filles de l'Olympique lyonnais iront donc en finale où elles rencontreront les Allemandes de Postdam, finale qu'elles gagneront 2-0. C'est la première fois qu'une équipe féminine française est sacrée dans cette compétition.



Il retourne alors au PSG – son club de cœur – et tente de lui donner un style plus spectaculaire. S'il échoue dans la conquête du Championnat, il devient cependant le premier entraîneur français à remporter une Coupe d'Europe (la Coupe des coupes). Ensuite, il tente une expérience dans son pays natal, à l'Athletic Bilbao, où dès la première année il qualifie l'équipe pour l'Europe. Après avoir fait ses trois années de contrat, il quitte le club basque en 2000. Au cours de l'année 2001, il remplace au Paris-Saint-Germain, une nouvelle fois en crise, Philippe Bergeroo. Après une saison difficile (9^e), il ne réussit pas à doter son équipe d'un fonds de jeu et manque de peu la Ligue des champions (4^e). Seul point positif, il prépare avec soin le jeune prodige brésilien Ronaldinho, venu de Porto Alegre... qui éclate pendant la Coupe du monde 2002. Toujours passionné, Luis parcourt le monde (Espagne, Israël) dans l'espoir de rencontrer une nouvelle équipe qui adhérerait à ses valeurs.

Feyenoord

Club néerlandais
Fondé en 1908



Couleurs Maillot blanc et rouge, short et bas noirs.

Palmarès international C1 1970; C3 1974, 2002; Coupe intercontinentale 1970.

Palmarès national Championnat des Pays-Bas 1924, 1928, 1936, 1938, 1940, 1961, 1962, 1965, 1969, 1971, 1974, 1984, 1993, 1999; Coupe des Pays-Bas 1930, 1935, 1965, 1969, 1980, 1984, 1991, 1992, 1994, 1995, 2008; Super-Coupe des Pays-Bas (Trophée Johan-Cruyff) 1991, 1999.

Après avoir dominé le championnat néerlandais dans les années 1920 et 1930, le club des ouvriers des chantiers navals de Rotterdam, le «club du peuple» comme il se dénomme lui-même, a joué un rôle important en étant le premier club néerlandais à s'imposer dans une

épreuve européenne en 1970 sous la direction de l'entraîneur Ernst Happel et sous la houlette du talentueux attaquant Willem Van Hanegem. Les Rouge et Blanc ont alors ouvert la voie à leurs grands rivaux d'Amsterdam, qui allaient truster, dès l'année suivante, trois fois de suite la couronne européenne avec Johan Cruyff. Durant quinze ans, les duels Rotterdam-Amsterdam ponctueront le championnat néerlandais jusqu'à ce que, au milieu des années 1980, la crise s'installe.

Il faudra attendre dix ans pour que le club renoue avec le succès, en Coupe tout d'abord, puis en Championnat en 1999, une longue embellie qui culmine par une seconde victoire européenne en Coupe de l'UEFA, grâce à ses attaquants, le Néerlandais Pierre Van Hooijdonk et le Danois Jon Dahl Tomasson, aux dépens du Borussia Dortmund en 2002. L'équipe est alors entraînée par Leo Beenhakker. En 2005, c'est Erwin Koeman, le moins connu des frères Koeman, qui a repris la tête de l'équipe que les célèbres «légionnaires» (le nom des supporters) de Feyenoord voudraient voir remporter un nouveau succès européen. Les plus violents de ces supporters provoqueront une nouvelle crise en novembre 2006 lors d'un match contre Nancy. Le tribunal arbitral du sport exclura Feyenoord de la Coupe de l'UEFA pour la saison 2006-2007. Une nouvelle coupe des Pays-Bas remportée en 2008 est venue mettre un peu de baume au cœur d'un club qui peine à retrouver son lustre passé.

FIFA
(Fédération internationale de football association)



Souvent, pour évoquer la FIFA (Fédération internationale de football association), on parle de l'«ONU du football». Les dirigeants de cette fédération, pas peu fiers, ajoutent même que, avec 205 pays membres (et environ 250 millions de pratiquants), elle rassemble plus de nations que l'ONU à New York. La FIFA, fondée en

1904, est l'organisation suprême, le pouvoir ultime du football international. Depuis sa création, elle n'a connu que huit présidents : le Français Robert Guérin (1904-1906), l'Anglais Daniel Woolfall (1906-1918), le Français Jules Rimet (1921-1954), le Belge Rodolphe Seeldrayers (1954-1955), les Anglais Arthur Drewry (1956-1961) et sir Stanley Rous (1961-1974), le Brésilien João Havelange (1974-1998) et le Suisse Joseph Blatter depuis 1998.

En 1932, elle a élu domicile en Suisse, à Zurich (Hitzigweg 11, Case postale 85), et contrôle cinq associations et un groupement : l'UEFA (Union européenne), la Concacaf (Confédération de l'Amérique du Nord, de l'Amérique centrale et des Caraïbes), la CAF (Confédération africaine), la Conmebol (Confédération sud-américaine), l'AFC (Confédération asiatique) et l'OFC (Groupement océanique). La FIFA, pour ses différentes missions et responsabilités, s'appuie sur un comité exécutif de 21 membres (un président, sept vice-présidents et douze membres) et 26 commissions (parmi lesquelles la commission des finances, celles de la médecine sportive, des arbitres, des médias, du football en salle...).

De par ses statuts, la FIFA se doit d'assurer le respect et l'entière application des lois du jeu promulguées par l'International Board. Elle assure également l'organisation de grandes compétitions comme la Coupe du monde mais aussi le Mondial des jeunes ou des féminines ou, en relation avec le CIO (Comité international olympique), le tournoi de football des jeux Olympiques. Enfin, la FIFA réfléchit sur l'avenir du jeu : ainsi, récemment, avec des joueurs, des entraîneurs et des arbitres, elle a mis en place Task Force 2000, une unité de réflexion sur l'orientation du football de demain et de la Coupe du monde du futur.

Depuis 2002, la FIFA connaît de nombreuses turbulences. La gestion du Suisse Joseph Blatter a été remise en question par un rapport du secrétaire général, M. Michel Zen-Ruffinen, qui a établi l'illégalité de certaines pratiques financières de son supérieur, des accusations ensuite relayées par le journaliste britannique Andrew Jennings. À l'hostilité

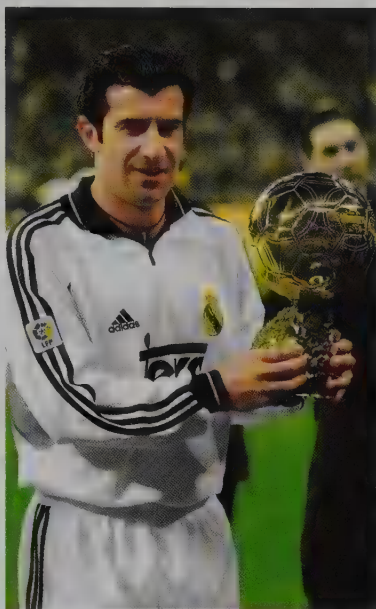
ancienne qui opposait le leader de l'UEFA, Lennart Johansson, au président de la FIFA s'est ajoutée une opposition déclarée du président de la Fédération africaine de football, M. Issa Hayatou, qui a fait campagne contre M. Blatter sur le thème de la transparence financière de l'institution. Son discours a pu mobiliser nombre de responsables de fédérations inquiets de la faillite en 2001 du groupe ISL, qui assurait la gestion de la communication et des droits télévisuels de la FIFA. En dépit d'une fin de mandat mouvementée, Josef Blatter se vit reconduire pour quatre années à la tête de l'organisation par une large majorité, une performance qu'il réédite en 2007, puis en 2011.

Figo Filipe Madeira Caeiro né à Lisbonne (Portugal), 1972 Milieu de terrain

Palmarès Championnat du monde des moins de 20 ans 1991 ; 127 sélections en équipe nationale (32 buts) ; **Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe** 1997 (FC Barcelone), **Ligue des champions** 2002 (Real Madrid) ; **Championnat d'Espagne** 1998, 1999 (FC Barcelone), 2001, 2003 (Real Madrid) ; **Coupe d'Espagne** 1997, 1998 (FC Barcelone) ; **Super-Coupe d'Espagne** 1998 (FC Barcelone) ; **Championnat d'Italie** 2006, 2007, 2008, 2009 (Inter Milan) ; **Coupe d'Italie** 2006 (Inter Milan).

Distinction Ballon d'or 2000.

Lorsqu'en 2000 Luis Figo, en fin de carrière au FC Barcelone, est élu Ballon d'or par les journalistes européens, il devance de quelques points son grand rival européen Zinédine Zidane, déjà Ballon d'or en 1998. La polémique enfle entre partisans de Figo et ceux de Zidane pour décider de qui peut se targuer d'être le plus grand joueur des années 1995-2005. Deux ans plus tard, les deux hommes se retrouvent sous le même maillot du Real Madrid et remportent la Ligue des champions. Figo diminué par une longue blessure laisse Zidane glaner les lauriers de la gloire.



En 2000, Figo est le second Portugais à recevoir le Ballon d'or France-Football.

Un accélérateur de jeu. Doué techniquement, rapide dans ses décisions et dans ses prises de risque, Figo est à l'image de la jeune génération portugaise championne du monde juniors en 1991, adepte du jeu d'attaque. Aussi habile de ses deux pieds, Figo est impitoyable dans les un contre un. Ses dribbles déstabilisent l'adversaire et lui ouvrent des espaces qu'il met à profit pour produire soit une lourde frappe du pied droit ou bien une passe millimétrée à un coéquipier. Il adopte alors son allure caractéristique, le corps penché en avant et la tête dans ses épaules. Capable d'exploits techniques de haut niveau, Luis Figo a profondément marqué son quinquennat au FC Barcelone. De 1995 à 2000, sous le maillot blaugrana, le joueur portugais, qui a débuté au Sporting Lisbonne en 1989, a tout gagné au moins une fois, sauf la Ligue des champions. Transfert le plus cher de l'histoire – momentanément –, Luis Figo symbolise aux yeux des Catalans l'esprit même du FC Barcelone, que met en scène l'entraîneur Johan Cruyff : un jeu flamboyant auquel payaient leur écot un Rivaldo ou un Kluivert. En cinq saisons, il marque 30 buts en 172 rencontres : des statistiques qui montrent

[Dictionnaire] Feyenoord à Firoud

qu'il fait plus marquer qu'il ne marque lui-même. Il est celui qui organise le jeu pour les pointes. À l'aise sur son côté droit, une position que lui a affectée Cruyff, Figo conserve, décale et oriente. Il devient la coqueluche du public. Mais, durant l'été 2000, celui que les Barcelonais avaient naturalisé catalan passe à l'ennemi. Pour 400 millions de francs, il rejoint le rival honni, le Real Madrid. Durant l'automne 2000, il est accueilli par la plus énorme bronca jamais sortie des 100 000 bouches des socios, lorsqu'il entre sur la pelouse du Camp Nou pour le match aller de la saison 2000-2001. Auparavant, Figo avait participé à l'Euro 2000, où, en demi-finale, au duel franco-portugais s'ajoute le duel Zidane-Figo. Le Français le domina sans conteste enfonçant le clou en marquant un but en or sur penalty durant les prolongations dans un climat tendu. Si, pour sa première saison sous le maillot blanc du Real, Figo ne gagna rien, en 2002, bien que souvent blessé à la cheville, il acheva l'année du centenaire avec le triomphe de Glasgow. Capitaine du onze portugais en Asie, Figo connaît un échec retentissant au Japon avec une élimination lors du premier tour, puis à domicile en finale de l'Euro 2004. En 2006, lors de la Coupe du monde en Allemagne, il épaula Deco et Cristiano Ronaldo et atteint les demi-finales. À 34 ans, Figo tente l'aventure italienne et signe à l'Inter Milan pour y engranger une coupe d'Italie et pas moins de quatre championnats successifs.

Firoud Kader né à Oran (Algérie), 1919-2005 Demi puis entraîneur

Palmarès 6 sélections en équipe de France.

Débarquant à 25 ans de son Algérie natale, c'est à Toulouse qu'il entame tardivement sa carrière professionnelle. Attaquant plein de dynamisme et de vivacité, il se signale alors par une frappe de balle très sèche. De Toulouse, il passe en 1945 à Saint-Étienne, où il va peu à peu se transformer en un

joueur plus complet. Après deux saisons passées chez les Verts, il est transféré à Nîmes, où il devient international au poste de demi : très actif et clairvoyant, il est l'un des piliers de l'équipe entraînée par Pierre Pibart. En 1954, en se rendant à la Coupe du monde disputée en Suisse, il est victime d'un grave accident de voiture. Sérieusement blessé, il doit alors stopper son activité. Mais l'entraîneur est né, qui va faire du Nîmes olympique l'une des meilleures formations françaises entre 1955 et 1962. Firoud entraîne ensuite Toulouse avant de prendre sa retraite à Nîmes, sa terre d'adoption. Jusqu'en 2005, il a détenu le record de présence sur un banc d'entraîneur de D1 avec 781 matchs, battu par Guy Roux.

Flamengo CR

Club brésilien
Fondé en 1911

Couleurs Maillot à rayures horizontales noires et rouges, manches rouges, short blanc et bas rouges.



Flamengo ne manque pas de supportrices de charme.

Palmarès international **Copa Libertadores** 1981 ; **Coupe intercontinentale** 1981 ; **Copa Mercosur** 1999.

Palmarès national **Championnat de l'État de Rio** 1914, 1915, 1920, 1921, 1925, 1927, 1939, 1942, 1943, 1944, 1953, 1954, 1955, 1963, 1965, 1972, 1974, 1978, 1979, 1981, 1986, 1991, 1996, 1999, 2000, 2001, 2004, 2007, 2008, 2009 ; **Championnat du Brésil** 1980, 1982, 1983, 1987, 1992, 2009 ; **Coupe du Brésil** 1990, 2006.

Fondé le 17 novembre 1895 par trois amis – José Agostinho Pereira da Cunha (Zézé), Mario Spindola et Nestor de Barros – au café *Lamas*, le Clube de Regate de Flamengo fut d'abord un club de *remo* (aviron), sport très en vogue à cette époque au Brésil.

La section football ne vit le jour que le 24 novembre 1911; Alberto Borghert en fut le premier directeur. Le Flamengo attira l'attention du peuple, par opposition à son déjà rival, le Fluminense FC, qui symbolisait l'aristocratie.

Le premier match officiel du Flamengo eut lieu le 3 mai 1912 dans le Campeonato Carioca (le Championnat de Rio), contre le modeste Mangueira. Le score est entré dans la légende, avec une victoire de Flamengo par 16 buts à 2 ! Le premier maillot du Flamengo s'appelait *camisa papagaio de vintém* (maillot perroquet), 4 grands carrés noirs et rouges. Puis l'équipe de football utilisa la cobra coral en 1914, composée de bandes rouges et noires séparées par une petite bande blanche, mais ce maillot fut vite abandonné l'année suivante, car c'était les couleurs de l'Allemagne, en guerre à l'époque. Le club adopta le fameux maillot rubro-negro.

En 110 ans, le Flamengo a remporté 104 titres. Et les matchs Flamengo-Fluminense sont toujours considérés comme des sommets du football mondial. Le premier de ces derbys (les «Fla-Flu», comme l'on dit à Copacabana) a été disputé le 7 juillet 1912 sur le terrain des Laranjeiras pour le Championnat de Rio (victoire de Fluminense, 3-2). Entre 1912 et 2006, il y a eu 359 matchs : 128 victoires du Flamengo, 116 matchs

nuls et 115 défaites. Chaque saison, le «Fla-Flu» se (re)découvre un grand adversaire : au hasard du calendrier, c'est Botafogo, Vasco da Gama ou encore l'Atletico Mineiro. C'est d'ailleurs contre cette dernière équipe que le Fla remporta son premier titre de champion brésilien, le 1^{er} juin 1980 au Maracanã, devant 154 355 spectateurs payants. Résultat final : Flamengo bat l'Atletico 3 à 2... Puis il y eut l'année de tous les trophées : en 1981, le club de Rio remporte la Copa Libertadores (l'équivalent de la Ligue des champions européenne) contre les Chiliens de Cobreloa et la Coupe intercontinentale contre Liverpool sur le score sans appel de 3-0 (1 but d'Adilio et 2 de Nunes). Flamengo était alors au sommet de la gloire...

Point de passage obligé. Mais Flamengo, c'est aussi le club où tous les grands joueurs brésiliens sont passés. Ainsi, Leonidas da Silva, né le 6 septembre 1913, considéré comme l'un des plus grands joueurs de l'histoire du pays. Il a été surnommé le «Diamant noir» – surtout pour ses performances lors de la Coupe du monde 1938. Arrivé au Flamengo en 1934, il restera à jamais l'inventeur de la «bicyclette». Domingos da Guia (né le 19 novembre 1912) est considéré comme le meilleur défenseur brésilien de tous les temps. Thomas Soares da Silva, dit Zizinho (né le 14 septembre 1912), avait deux qualités qui primaient sur toutes les autres : l'amour du maillot et une combativité de fer (il sera l'idole de Pelé). Mario Zagallo, lui, arrive au Flamengo en 1954 et participe à la conquête du Championnat de l'État de Rio de 1954. Il joua au Flamengo jusqu'en 1957, avant de partir au Botafogo.

Junior (né le 29 juin 1954) est certainement le joueur qui représente le mieux l'esprit du Flamengo. Il y débuta en 1974 et prit part à 865 matchs. Il joua en Europe à partir de 1985 mais revint au Flamengo en 1991. Il participa à toutes les grandes conquêtes du club, et fait partie des mythes et idoles de tous les supporters «rubro-negro». Il est depuis 1996 l'entraîneur du Flamengo, avec Leandro. Il y a aussi l'immense Zico,

surnommé le «Pelé blanc». La véritable et unique idole du club. Né le 3 mars 1953, Arthur Antunes Coimbra arrive au club à 14 ans et intègre le centre de formation. Il dispute son premier match officiel le 29 juillet 1971 contre Vasco da Gama. Il a joué 731 matchs pour le Flamengo et marqué 508 buts. Avec ce joueur, le Flamengo a écrit les plus belles pages de son histoire, en remportant la Taça Libertadores, le Mundial interclubs et le premier Championnat du Brésil... À cette liste magique de joueurs qui ont fait le Flamengo, on peut également ajouter d'autres noms d'hier et d'aujourd'hui : le gardien Raul, les attaquants Romário, Bebeto ou encore Sívio, Leandro, Nunes, Leonardo, Babà, Aldair, Almir, Branco, Dida, Fio Maravilha.

Fluminense

Club brésilien
Fondé en 1902

Couleurs Maillot noir à fines rayures blanches, short et bas blancs.



Palmarès

Championnat de l'État de Rio 1906, 1907, 1908, 1909, 1936, 1937, 1938, 1939, 1941, 1969, 1976, 1995, 2002, 2005, 2012 ; **Championnat du Brésil** 1970, 1984, 2010, 2012 ; **Coupe du Brésil** 2007.

En 1902, un Anglais débarque au Brésil. Il arrive à Rio de Janeiro, ville de tous les rêves, de toutes les folies. Oscar Cox, comme tous ses compatriotes, a grandi sur des terrains d'un sport encore jeune : le football. Et, pour tous ses déplacements à travers le monde, il n'oublie jamais de glisser dans une de ses malles ou autre bagage un ballon de cuir. Un ballon rond. Comme tous ses jeunes compatriotes, il vit pour et par le football. Donc, quand il s'installe à Rio de Janeiro, cité déjà immense en ce début de xx^e siècle, il n'a qu'une hâte, qu'une envie. Trouver un club de

football. Mais, cruelle désillusion, dans la ville au célèbre pain de sucre et aux plages phénoménales, il n'y a alors pas un seul club de football. Une seule solution, la création d'un club. Et c'est avec l'aide d'un «local», Coelho Netto, qu'il peut monter l'affaire. En 1902, donc, Oscar Cox et Coelho Netto fondent le Fluminense Futebol Clube, très vite connu (et reconnu) sous le seul nom de Fluminense.

La rivalité Fla/Flu. Dès les premières années qui suivent la naissance, ce nouveau club s'illustre dans le Championnat de l'État de Rio, puisqu'au Brésil les clubs s'affrontent alors d'abord dans un championnat par région avant de se rencontrer pour le titre national. Et le Fluminense, qui joue ses premiers matchs dans son petit Estadio Laranjeiras (tout juste 10 000 places), impose immédiatement un style tout en fierté, en élégance. Fluminense, c'est aussi l'école du fair-play ; on n'oublie pas que le créateur du club est un Anglais. Mais, dans le même temps, toujours à Rio de Janeiro, un autre club prétend à la suprématie régionale : le Clube de Regate de Flamengo. Sommairement, les clichés tombent : Flamengo, c'est le club des ouvriers et des petites gens ; Fluminense, celui de l'aristocratie et des bourgeois (on voit même durant certains de ses matchs des supporters en smoking...). D'ailleurs, les journalistes des premières années du siècle ne manquent pas de repérer les différences dans les jeux proposés par les deux équipes. Face à l'application sans génie et laborieuse de Flamengo, l'inspiration décontractée de Fluminense.

L'ère Didi. Certes, dès 1932, Fluminense devient le premier club professionnel du Brésil. Et, tout au long des années 1930, il est certainement ce qui se fait de mieux dans le football brésilien, peut-être même sud-américain. Entre 1936 et 1941, il remporte cinq titres de champion de l'État de Rio. Mais, surtout, le club compte dans ses rangs trois joueurs prodigieux : Tim, Romeu et Carreiro, les superstars de l'époque. Dans les années 1950, ce sera encore l'âge d'or du «Flu». Par la

grâce d'un immense joueur : Didi. Né en 1928, Waldyr Pereira, surnommé «Didi», est arrivé à Fluminense en 1951 et y est resté jusqu'en 1956, date à laquelle il passe au Botafogo. International, Didi, c'était le football de rêve, l'annonce du gamin de génie que fut, peu après, Pelé. Et puis, comme toujours pour Fluminense, il y a eu des hauts et aussi des bas. Des hauts comme le titre national acquis en 1970 avec une équipe où brillaient deux étoiles exceptionnelles, Roberto Rivelino et Carlos Alberto, ou encore celui de l'État de Rio en 1995 avec les prodiges Ailton et Renato. Des bas comme, à la fin de la saison 1996, la relégation en deuxième division, puis en troisième en 1995. Ensuite, la reconstruction s'avéra payante avec deux titres en quatre saisons, en 2002 et en 2005 sous la direction du Serbe Petkovic. D'autres titres suivront, dont un doublé Championnat du Brésil-Championnat de l'État de Rio en 2012 qui confirme le retour en force de Fluminense.

Fontaine Just né à Marrakech (Maroc), 1933 Attaquant

Palmarès 21 sélections en équipe de France (30 buts) ; **Championnat de France** 1956 (Nice), 1958, 1960, 1962 (Reims) ; **Coupe de France** 1954 (Nice) et 1958 (Reims).

Distinctions Meilleur buteur avec 13 buts de la Coupe du monde 1956 (record de l'épreuve) ; meilleur buteur du Championnat de France 1958 (34 buts), 1960 (28 buts).

Lorsque l'équipe de France pose le pied en Suède avant toutes ses rivales, de nombreux pronostiqueurs laissent entendre qu'elle sera peut-être la première à quitter cette Coupe du monde 1958 ! Parmi les vingt-deux présélectionnés, Just Fontaine est remplaçant de René Bliard, son équipier rémois. Trois semaines plus tard, Bliard, blessé avant le début du tournoi, a bien été le premier à regagner la France.

Les 13 buts de Suède

Premier tour

8 juin, Norrköping, France-Paraguay 7-3.

3 buts aux 24^e, 30^e et 67^e minutes.

11 juin, Västerås, Yougoslavie-France 3-2.

2 buts aux 4^e et 85^e minutes.

15 juin, Örebro, France-Écosse 2-1.

1 but à la 44^e minute.

Quart de finale

19 juin, Norrköping, France-Irlande du Nord 4-0.

2 buts aux 55^e et 63^e minutes.

Demi-finale

24 juin, Stockholm, Brésil-France 5-2.

1 but à la 9^e minute.

Finale pour la 3^e place

28 juin, Göteborg, France-Allemagne

6-3. 4 buts aux 14^e, 36^e, 78^e, 90^e minutes.

Mais Just Fontaine a battu tous les records en inscrivant treize buts en six rencontres, et l'équipe de France a pris une étonnante troisième place !

Moins de cinq ans seulement séparaient l'instant de cette gloire mondiale de ses débuts professionnels. Au Maroc, où il est né, il s'était distingué à Marrakech et surtout à l'USM



Just Fontaine, le meilleur buteur au cours d'une Coupe du monde avec 13 buts.

Casablanca, ce qui lui permit d'être sélectionné en équipe du Maroc. Les clubs français recrutaient beaucoup en Afrique du Nord. Remarqué par Mario Zatelli, Fontaine signa à Nice. Il avait 20 ans. Deux mois après ses débuts niçois, il disputa son premier match de... Coupe du monde. Il s'agissait d'une rencontre qualificative contre le Luxembourg, et, pour ce match jugé facile, les Espoirs furent alignés. Ils gagnèrent 8-0, dont trois buts de Fontaine. Son début de carrière fut remarquable, tant avec Nice qu'avec Reims, le meilleur club français de l'époque, qu'il rejoignit en 1956. Mais, sur le plan international, rien ne laissait présager sa mirobolante réussite de la Suède.

Les années 1958 et 1959 furent fabuleuses pour Fontaine et le football français : outre l'épopée de la Coupe du monde, il réalisa le doublé Coupe-Championnat en 1958, puis disputa la finale de la Coupe d'Europe contre le Real Madrid en 1959. À moins de 26 ans, les meilleures années de sa carrière étaient devant lui. Hélas, en 1960 et 1961, à quelques mois d'intervalle, il fut deux fois victime de deux doubles fractures de la jambe qui mirent un terme précoce à sa carrière sur le terrain. Il joua encore un rôle comme dirigeant du syndicat des joueurs professionnels qui luttèrent pour réviser la nature de leur contrat. Il tenta une carrière d'entraîneur où sa réussite fut plus difficile. Après un court épisode à la tête de l'équipe de France en 1967, il participa à la création du Paris-Saint-Germain, qu'il conduisit en division 1, puis réapparut un instant à la tête de Toulouse, ville où il s'était installé.

Formation des joueurs

Tout métier suppose une formation. Le football n'échappe pas à la règle. Longtemps, la formation des futurs joueurs professionnels s'est faite de manière anarchique. C'était

L'espoir de la préformation

Longtemps, les responsables des centres de formation des clubs professionnels ont constaté d'importantes lacunes techniques parmi les joueurs qui arrivaient chez eux à l'âge de 16 ans, signe d'un travail technique de qualité insuffisante entre 10 et 15 ans, c'est-à-dire durant la période d'acquisition gestuelle. C'est la raison pour laquelle l'Institut national du football (situé désormais au Centre technique du football de Clairefontaine) est devenu, depuis 1991, un centre de préformation. Des jeunes de 13 à 15 ans de la région parisienne et des zones périphériques y passent trois années pendant lesquelles ils effectuent un apprentissage à dominante technique. Ils ont été recrutés sur concours. Ils s'entraînent quotidiennement, suivent une scolarité normale, et rejoignent leur famille et leur club en fin de semaine. La réussite de cette expérience est maintenant reconnue. Des joueurs issus de Clairefontaine ont fait leur place en équipe professionnelle alors qu'ils n'ont pas encore 20 ans (Henry, Anelka, Gallas), et les équipes de France de jeunes qui sont souvent lauréates de tournois continentaux ou mondiaux comprennent de nombreux anciens élèves de l'INF.

L'époque du football dit «sauvage», ou encore football de rue, où les jeunes apprenaient à développer leurs qualités, sans contraintes ni programme établi. L'évolution des conditions de vie et les exigences toujours plus grandes du football professionnel se sont conjuguées pour que se crée un véritable travail de formation, au sein même des clubs professionnels. En France, ce fut le cas, à partir des années 1970. La création en 1972, à Vichy, de l'Institut national du football, puis l'obligation pour les clubs pros d'ouvrir des centres de formation, véritables centres d'apprentissage pour leurs jeunes joueurs, permirent de préparer à leur futur métier toutes les générations actuelles de professionnels.



Après l'épopée suédoise de 1958, la deuxième période faste du football français est symbolisée par Michel Platini qui éclaboussa de toute sa classe le football mondial de 1978 à 1986.

La période de la formation se situe dans la tranche d'âge allant de 16 à 19 ou 20 ans. Le travail d'acquisition devant être fait avant, cette formation a pour objectif de préparer le joueur à la haute compétition. Les clubs assurent le recrutement par un important travail de détection et de sélection. Comme dans tous les métiers artistiques où la sélection est féroce, seule une petite minorité des jeunes entrés dans les centres de formation à 16 ans deviendront effectivement professionnels. Mais, aujourd'hui, la très grande majorité des joueurs des équipes de division 1 et 2 sont passés par un centre de formation. Quelquefois critiquée, cette politique menée depuis vingt ans est à l'origine des bons résultats sportifs du football français depuis 1980, mais aussi du sauvetage d'un certain nombre de clubs obligés d'abandonner leur politique de recrutement extérieur pour des raisons économiques. Aujourd'hui, alors que les grands clubs étrangers puisent abondamment dans le football français – autre preuve de la qualité des joueurs formés en France –, cette politique de formation est plus que jamais vitale.

France

Couleurs Maillot
bleu, short blanc,
bas rouges.



Palmarès

13 participations à la **Coupe du monde** (championne en 1998, 2^e en 2006, 3^e en 1958 et 1986); **Championnat d'Europe des nations** 1984, 2000; **Coupe des Confédérations** 1999, 2001; **jeux Olympiques** 1984; **Championnat d'Europe C1 des clubs champions** 1993 (Marseille); **Coupe C2 des vainqueurs de coupe** 1996 (PSG).

Distinctions Ballon d'or : Kopa (1958), Platini (1983, 1984, 1985), Papin (1991), Zidane (1998, 2000).

L'équipe de France de football inaugure son palmarès le 13 juillet 1930 : match d'ouverture de la première Coupe du monde de football, organisée en Uruguay. Fabuleuse aventure pour cette délégation française qui a rallié tout d'abord Villefranche, pour gagner Montevideo en bateau à bord du Conte Verde. Arrivée le 4 juillet après une escale à Rio, cette délégation ne comprend

[Dictionnaire] Formation à France

qu'un seul sélectionneur sur trois, les deux autres sont restés à la maison... En ouverture du Mondiale, l'équipe de France bat le Mexique 4 buts à 1. On retiendra que, sur la pelouse du «Penarol», c'est Lucien Laurent qui inscrit le premier but de toute l'histoire de la Coupe du monde à la 19^e minute. Le 15 juillet, les Français sont battus par l'Argentine 1-0, mais stupeur et colère, car l'arbitre siffle la fin du match avec près de dix minutes d'avance ! Enfin, le 19 juillet, l'équipe de France est battue sur ce même score de 1 but à 0, par le Chili, et rentre ainsi au pays. En 1933, à Colombes, l'équipe de France engrange quelques douloureux souvenirs, pour plus tard : 45 000 spectateurs sont en effet venus voir la «Wunderteam» de Rudy Hiden et Sindelar : la France est écrasée 4-0 par l'Autriche ! La participation des Bleus à la deuxième Coupe du monde n'est guère plus glorieuse, en Italie, en 1934 : la France est éliminée par l'Autriche 3 buts à 2. 1936 : le Front populaire est au pouvoir en France, et les clefs de l'équipe nationale de football sont confiées à l'ancien demi-centre Gaston Barreau, qui n'abandonnera finalement ce poste qu'à sa mort, trente-deux ans plus tard. La star de l'équipe de France de la fin des années 1930 s'appelle Jean Nicolas, qui joue devant son public la 3^e Coupe du monde organisée du 4 au 19 juin 1938.

Les présidents de la FFF

Depuis sa création en 1919, la FFF a connu douze présidents :
Jules Rimet : 1919-1942, 1944-1949.
Henri Jevain : 1942-1944.
Emmanuel Gambardella : 1949-1953.
Pierre Pochonnet : 1953-1963.
Antoine Chiaroli : 1963-1968.
Jacques Georges : 1969-1972 et, par intérim, de décembre 1993 à février 1994.
Fernand Sastre : 1973-1984.
Jean Fournet-Fayard : 1985-1993.
Claude Simonet : 1994-2005.
Jean-Pierre Escalettes : 2005-2010.
Fernand Duchaussoy : 2010-2011.
Noël Le Graët : depuis 2011.

Le Championnat de France fait-il partie du peloton de tête des championnats européens ?

La Premier League en Angleterre, la Serie A en Italie, la Liga en Espagne accumulent les scores d'audience en Europe et dans le monde entier. La Ligue 1 française est-elle d'aussi mauvaise qualité que certains commentateurs l'affirment ? Serait-elle moins bonne que la Bundesliga allemande ou le Championnat du Portugal ?

Le Championnat de France présente en effet plusieurs paradoxes. Peu visible par les téléspectateurs hors des frontières, il est en revanche – comme tous les championnats des grands pays de football – sillonné par les superviseurs et les agents européens. Ce qui a pour conséquence une forte présence française dans plusieurs championnats européens, principalement les championnats anglais et italien. Le footballeur français – ou formé en France – est bon et moins cher. L'absence des meilleurs joueurs hexagonaux tend donc à affaiblir le niveau sportif de l'épreuve, même si de remarquables joueurs étrangers le renforcent.

Le Championnat de France pâtit de l'absence de continuité des grands clubs français dont le comportement à l'égard du jeu plus ou moins longue joue en sa défaveur. Il pâtit également de l'absence de manière simultanée de plusieurs grandes équipes, comme c'est le cas en Angleterre, en Italie, en Espagne ou en Allemagne. Durant les cinq saisons dominées par Lyon, le Championnat de France n'a pas vu une équipe s'opposer constamment au même niveau. La seule équipe constante est Lille, qui a terminé deux fois sur le podium.

Un problème sportif...

La comparaison au niveau européen montre que le Championnat de France occupe une place intermédiaire en Europe derrière le trio de tête. Entre les saisons 2000-2001 et 2005-2006, soit au cours de six éditions successives de la Ligue des champions, la présence en quart de finale de l'épreuve n'a été assurée que quatre fois sur 48 possibilités avec deux équipes, l'Olympique lyonnais (3 fois) et l'AS Monaco (1 fois), tandis que l'Espagne (13 présences avec quatre équipes différentes), l'Angleterre (11 fois avec trois équipes différentes) et l'Italie (10 fois avec

également trois équipes différentes) tiennent le haut du tableau. Le Championnat de France occupe une 4^e place, en compagnie de la Bundesliga, parmi les championnats les plus réguliers, devant les championnats portugais (2 fois), néerlandais (2 fois), turc et grec.

Mais ce qui est le plus dommageable pour le football français, c'est son caractère défensif. La moyenne de buts par match est la plus basse des cinq grands championnats européens. Paradoxe, à l'étranger, deux joueurs français, le duo Henry-Trezeguet, affolent les compteurs, le premier en Angleterre, le second en Italie. Marque de fabrique désormais française, l'organisation défensive prend le pas sur le jeu d'attaque. Une approche tellement rigoureuse et si communément partagée qu'elle marque toutes les sélections nationales. En 2006, l'équipe de France en a offert la caricature durant la Coupe du monde.

... et structurel

On dit souvent que l'une des causes de ce mal français tiendrait en partie à la faiblesse structurelle des clubs français, désavantagés par rapport à leurs collègues par une fiscalité trop lourde, qui empêcherait, d'une part, les meilleurs joueurs de rester jouer dans leur pays et, d'autre part, d'acquérir des joueurs brillants, et ainsi de concurrencer les autres grands clubs européens. On peut toutefois voir une autre cause dans le laxisme des autorités judiciaires de plusieurs autres pays européens qui autorisent les clubs à fonctionner en dépit d'un endettement farouche. C'est ainsi le cas du plus grand club européen de ces dernières années, le FC Barcelone, qui a payé au prix fort les Zidane, Figo Ronaldo... Cet état de fait a poussé les

La Coupe de l'UEFA, un révélateur

Si les performances en Ligue des champions permettent de comparer l'excellence des différents championnats, la Coupe de l'UEFA, ouverte aux équipes classées au-delà de la 3^e place des championnats puis aux repêchés de la Ligue des champions, offre un panorama plus proche de la force moyenne des championnats que les résultats de la Ligue majeure. Le Championnat de France y apparaissait moins brillant sur la durée 2000-2006 : à la 7^e place avec 3 présences de club en quart de finale de l'épreuve et quatre années d'absence. Le meilleur championnat était sans conteste celui de l'Espagne avec 10 présences en quart pour sept clubs différents et avec une présence à chaque saison. Trois championnats suivaient ex aequo avec 5 présences, l'anglais, l'italien et le néerlandais. Puis venaient le portugais (4 présences) et l'allemand, ex aequo avec le français, mais avec une saison de plus à ce niveau de la compétition. Ensuite apparaissaient les championnats russe, roumain et écossais (grâce au Celtic). Plus ouverte que la Ligue des champions, la coupe de l'UEFA a accueilli au niveau des quarts de finale des représentants de 17 pays. Rappelons que des équipes de cinq d'entre eux ont remporté la compétition : Valence et Séville (Espagne), Porto (Portugal), CSKA Moscou (Russie), Liverpool (Angleterre) et PSV Eindhoven (Pays-Bas).

autorités françaises du football à réclamer l'instauration de l'équivalent d'une DNCG à l'échelle européenne pour contrôler et assainir les comptes des clubs afin de faire respecter le principe de l'égalité de traitement.

Des espoirs de changement ?

Cela veut-il dire que le Championnat de France ne serait pas intéressant ? Non, puisque, tendanciellement dans la foulée des succès des Bleus, le nombre des visiteurs est en augmentation. Sans doute, le nombre d'équipes capables de jouer le titre depuis quelques années tournant autour de quatre équipes souvent différentes, qui ne sont jamais les mêmes, suscite des enthousiasmes périodiques alimentés uniquement par la perspective de voir son équipe briller. Dans un pays où la culture du supporter est moins ancrée que chez ses voisins européens, l'importance des résultats est prépondérante. Dans les pays de football, où ce sport occupe une place plus importante dans la vie quotidienne des gens, des fidélités familiales et collectives constituent un soutien important aux clubs quels que soient leurs résultats conjoncturels.

Le choix des dirigeants lyonnais de professionnaliser le club a été payant... au plan national, sans être suivi du succès européen. L'arrivée des pétro-dollars du Qatar a permis au PSG d'attirer des stars internationales pour décrocher un titre de champion... de France. Il n'est donc pas sûr que l'argent soit le seul nerf de la guerre et il faut sans doute au football français imaginer une autre voie pour se hisser au plus haut de la scène européenne.

Le peu de buts marqués en Championnat de France est-il le signe d'une médiocrité du jeu déployé dans l'Hexagone ? La question peut aussi se poser de cette manière : les défenses des équipes françaises sont-elles infranchissables ? Pas assez en compétitions européennes au vu des résultats des dernières saisons.



Les 23 de 2006

Vivre ensemble, mourir ensemble... sur le pré. Telle fut la formule choisie par les 23 joueurs de l'équipe de France dans le huis clos de leur château de Münchhausen, en Allemagne. Une formule répétée comme un rosaire dans l'ambiance d'une retraite choisie et consentie. La bande à **Zinédine Zidane** (titulaire, 6 matchs) se composait des joueurs suivants par ordre alphabétique (les sept matchs joués par les Bleus ont été disputés dans l'ordre chronologique suivant : Suisse, Corée du Sud, Togo (poule de qualification), Espagne (huitième de finale), Brésil (quart de finale), Portugal (demi-finale) et Italie (finale). L'équipe de France a remporté quatre victoires (Togo, Espagne, Brésil et Portugal) et fait trois matchs nuls (Suisse, Corée du Sud et Italie). Elle a marqué 9 buts et encaissé 3 buts.

Éric Abidal (titulaire, 6 matchs)

Fabien Barthez (titulaire, 7 matchs)

Jean-Alain Boumsong (0 match)

Grégory Coupet (0 match)

Pascal Chimbonda (0 match)

Vikash Dhorasoo (remplaçant contre la Suisse et la Corée du Sud)

Alou Diarra (remplaçant contre le Togo et l'Italie)

William Gallas (titulaire, 7 matchs)

Gaël Givet (0 match)

Sidney Govou (remplaçant contre le Togo, l'Espagne, le Brésil, le Portugal)

Thierry Henry (titulaire, 7 matchs)

Mickaël Landreau (0 match)

Claude Makelele (titulaire, 7 matchs)

Florent Malouda (titulaire, 7 matchs)

Franck Ribéry (titulaire, 6 matchs, remplaçant contre la Corée du Sud)

Willy Sagnol (titulaire, 7 matchs)

Louis Saha (remplaçant contre la Suisse, le Brésil, le Portugal)

Mikaël Silvestre (titulaire, 1 match contre le Togo)

Lilian Thuram (titulaire, 7 matchs)

David Trezeguet (titulaire, 1 match contre le Togo, remplaçant contre la Corée du Sud et l'Italie)

Patrick Vieira (titulaire, 7 matchs)

Sylvain Wiltord (titulaire, 1 match contre la Suisse, remplaçant contre le Togo, l'Espagne, le Brésil, le Portugal et l'Italie)

La France, pour la première fois dans une compétition rêvée par l'un des siens, Jules Rimet, participe aux huitièmes de finale de la Coupe du monde. Le 5 juin, à Colombes, la France s'impose devant la Belgique 3-1. Les Français tombent néanmoins en quart de finale face à l'Italie : 3 buts à 1. Les années de guerre ne déstabilisent pas Gaston Barreau, qui continue d'assumer la fonction de sélectionneur.

L'époque de Reims. Le 26 mai 1945, à Wembley devant plus de 60 000 spectateurs, les Bleus obtiennent le partage des points : 2-2, c'est un exploit salué par un détachement de paras. Les vedettes françaises des lendemains de la Seconde Guerre mondiale s'appellent Albert Batteux, Darui, Ben Barek. Le 23 mars 1947 : première sélection de Roger Marche à Colombes, lors de France-Portugal (1-0). Helenio Herrera est chargé de la préparation physique. Une équipe de France repêchée pour la Coupe du monde 1950, mais qui décline l'invitation après les forfaits de l'Écosse et de la Turquie : les 3 500 km de voyage vers l'Uruguay dissuadent les dirigeants tricolores d'effectuer un tel déplacement. Il faut retenir la date du 5 octobre 1952 : première sélection de Raymond Kopa, qui va bientôt faire les beaux jours de Reims, le club français phare des années 1950. Kopa entre aux côtés de joueurs qui viennent tout juste d'obtenir leur nationalité française : Ruminski, Ujlaki, Cisowski, Gianessi... 1954 : dernière sélection de René Vignal dans les buts de l'équipe de France. Et un signe prometteur est envoyé au Parc des Princes par les espoirs français dont Just Fontaine et Jean Vincent font partie : victoire contre le Luxembourg 8-0. Pour ce qui concerne la Coupe du monde 1954 organisée en Suisse, c'est presque une saison blanche puisque les Bleus ne se qualifieront même pas pour les barrages. Mais, le 16 octobre de la même année, l'équipe de France et son buteur réalisent un double exploit : d'abord la victoire à Hanovre aux dépens de l'Allemagne, 3 buts à 1, ensuite la titularisation de Larbi Ben Barek après six ans d'absence. Barek, 40 ans et 6 mois, c'est bel et bien l'international le plus âgé

de l'histoire du football français. Le 8 juin 1958 en Suède : début de la Coupe du monde. La France s'impose devant le Paraguay 7-3. La sélection est faite par Paul Nicolas et Alex Thépot ; l'entraîneur est Albert Batteux et son adjoint, Jean Snella. 11 juin : la Yougoslavie bat la France 2-1 ; retour de Roger Marche en sélection. 15 juin : victoire de la France aux dépens de l'Écosse 2 buts à 1. Les Bleus sont qualifiés pour les quarts de finale. Avec Fontaine, Kopa, Vincent, Piantoni, l'équipe de France construit sa propre légende le 19 juin 1958 en battant l'Irlande 4-0. Fontaine réalise un doublé. La France est en demi-finale du Mondial, et ses joueurs ont bien mérité de voir leurs épouses, qui les rejoignent juste avant le choc contre le Brésil de Pelé. Score final : 5-2. Jonquet est victime d'une fracture du péroné, mais reste sur le terrain. 28 juin : victoire de l'équipe de France contre l'Allemagne pour la 3^e place : 6-3 ; Just Fontaine inscrit 4 buts et termine meilleur buteur de la Coupe du monde. À ce jour, Fontaine détient toujours le record du meilleur réalisateur dans une phase finale de Coupe du monde (13 buts). La France terminera 4^e du premier Championnat d'Europe des nations. Dernière sélection pour Jonquet et défaite contre la Tchécoslovaquie, 2 buts à 0. Le 16 décembre 1961, les Bleus sont éliminés de la phase finale de la Coupe du monde, battus 1-0 à Milan par la Bulgarie. L'équipe de France, cinq ans plus tard, se qualifiera de justesse pour la Coupe du monde 1966 organisée en Angleterre. Les Bleus s'imposent en effet face à la Yougoslavie 1-0, et doivent absolument battre le Luxembourg à Marseille. C'est chose faite le 6 novembre, grâce notamment à un lob de Philippe Gondet. Mais le voyage outre-Manche est plutôt décevant. La France concède le match nul au Mexique et s'incline devant l'Uruguay, 2 buts à 1, et face à l'Angleterre, 2-0. À son retour en France, Henri Guérin quitte les Bleus. Il est remplacé par un ticket Snella-Arribas. La France est absente des Coupes du monde organisées au Mexique (1970) et en Allemagne (1974). **Le génie venu de Lorraine.** Le 4 octobre 1975, Michel Hidalgo prend

en main l'équipe de France et succède à Stefan Kovacs. Quelques jours plus tard, au terme d'une nouvelle défaite en RDA, les Bleus sont éliminés de l'Euro 1976. La reconstruction du groupe France est en marche. Elle passe, le 27 mars 1976, par la première sélection du jeune joueur lorrain Michel Platini, dont le pied est déjà ferme et le caractère parfaitement trempé : au Parc des Princes, en effet, contre la Tchécoslovaquie, il demande à son capitaine Henri Michel de lui faire confiance et de le laisser tirer un coup franc indirect. Platini le tire et marque. La France vient de découvrir les coups francs magiques de «Platoche». Nouveau trait de génie face au Brésil le 1^{er} avril 1978 (1-0). Certes, en Argentine, Bernard Lacombe inscrit le but le plus rapide de l'histoire de la Coupe du monde (42 secondes) – une performance améliorée par le Turc Hakan Sukur en 2002 –, mais, à l'arrivée, la France est battue 2-1 par l'Italie. Le 6 juin 1978, la France, battue sur le même score de 2 buts à 1 par l'Argentine, à Buenos Aires, est éliminée de la phase finale. La France aime se faire peur. Elle doit attendre un dernier rendez-vous décisif contre les Pays-Bas au Parc des Princes pour savoir si elle participera à la Coupe du monde 1982 organisée en Espagne. C'est oui, après une victoire 2-0, contre les Pays-Bas, le 18 novembre 1981. Les passionnés de ballon connaissent parfaitement la suite. En Espagne, les Bleus, au terme d'une fabuleuse aventure, accèdent aux demi-finales du tournoi contre l'Allemagne à Séville. Le 16 juin 1982 à Bilbao : victoire de l'Angleterre contre les Bleus (3-1). 21 juin : l'équipe de France bat le Koweït, 4 buts à 1. 24 juin : match nul avec la Tchécoslovaquie 1-1. 28 juin : la France bat l'Autriche 1-0. Et le 8 juillet, à Séville, la France de Platini, Giresse, Tigana, Trésor est battue en demi-finale du Mondial par l'Allemagne aux tirs au but, après avoir mené 3 buts à 1 (Platini, Giresse, Trésor). «On est des cons», dira plus tard Michel Platini. Le journal *l'Équipe* titrera «Fabuleux». La nuit de Séville marque néanmoins un tournant : le football français, par sa technique et sa vivacité, peut espérer s'imposer dans

un grand tournoi. Ce sera chose faite, deux ans plus tard, avec l'Euro 84 organisé en France. Les Bleus ont accédé à la finale en battant le Portugal 3-2 à Marseille, après une intense prolongation et un dernier déboulé hallucinant de Jean Tigana. Au bout de sa course, l'ancien facteur, né à Bamako, au Mali, trouve Platini, qui marque et envoie l'équipe de France en finale. Le 23 juin, les Bleus s'imposent devant l'Espagne 2-0 (Platini, Bellone). Et ça n'est pas tout. Le 11 août, la France, dirigée par Henri Michel, remporte le tournoi olympique des Jeux de Los Angeles grâce à une victoire 2-0 contre le Brésil. C'est ce dernier qui succède à Michel Hidalgo. En 1986, au Mexique, on inaugure un système d'élimination directe, dès les huitièmes de finale, après le premier tour. La France s'impose tout d'abord face au Canada 1-0 à León, concède le match nul contre l'URSS (1-1), écrase la Hongrie 3-0, avant de s'imposer en huitième de finale contre l'Italie 2-0. Le 21 juin 1986 à Guadalajara, au terme d'une rencontre de très haut niveau, la France élimine le Brésil aux tirs au but (1-1 Careca et Platini, puis 4 à 3). Rarement une équipe de France, emmenée pourtant par un Michel Platini blessé, diminué, aura offert au monde entier un football si riche, rapide, varié. Le ballon semblait ne plus vouloir sortir des limites du terrain. On pleure du côté brésilien, dans les tribunes. Mais les Bleus, usés par le rythme de ce match, n'existeront pratiquement pas contre l'Allemagne en demi-finale et seront de nouveau battus (2-0). Dernière joie : pour la place de 3^e, la France bat la Belgique 4-2 et Jean-Pierre Papin marque son premier but en sélection nationale. La relève est annoncée...

La relève ? Très vite, on déchante ! Les Bleus, battus par la RDA le 18 novembre 1987, sont éliminés du Championnat d'Europe des nations. Ils ne participeront pas davantage à la Coupe du monde en Italie, malgré l'arrivée de Platini comme sélectionneur le 1^{er} novembre 1988, et le début d'une incroyable série de matchs sans défaite. Le 29 avril 1989, l'équipe de France fait match nul avec la Yougoslavie au Parc des Princes 0-0 ; c'est le point de départ d'une période

de quatre ans sans défaite. La France va même remporter ses 8 rencontres de poule qualificative pour l'Euro 1992 en Suède. Un record. En attaque, Cantona et Papin flambent. Et, le 28 février 1990, Brehme, le champion du monde, et auteur du but libérateur allemand en finale contre l'Argentine, n'y peut rien, car «Canto» est plus fort : la France bat les champions du monde 2-1 à Montpellier (Papin, Cantona). Certes, les Bleus sont les rois, les champions même des matchs amicaux ; mais c'est une tout autre histoire en compétition. En Suède, les Casoni, Boli, Fernandez, Cantona, Papin sont incapables de remporter le moindre match (0-0 contre la Suède ; 0-0 contre l'Angleterre), puis baissent pavillon face aux futurs vainqueurs de cet Euro (1-2 contre le Danemark)... Platini quitte son poste, histoire de mieux préparer le dossier France 98. Pourtant, sous la direction de Gérard Houllier, l'équipe de France va subir quelques mois plus tard l'une de ses plus cruelles humiliations. Double affront. Le premier contre Israël, en éliminatoire de la Coupe du monde. Le champagne, dit-on, était déjà au frais dans les vestiaires et, la veille, certains joueurs avaient participé à quelques agapes sur le plateau de Canal Plus. Résultat : Israël crée la sensation et s'impose 3-2. « Ce soir, on a été tout petits », dira Cantona. Certes, mais la suite ne sera, hélas, guère plus brillante. Le 17 novembre 1993, l'équipe de France se fait sortir au Parc des Princes par la Bulgarie, qui l'emporte à la dernière seconde grâce à un but de Kostadinov. Tempête sous les crânes. « La France, qualifiée pour le Mondial 98 en France », ironise le journal *Libération*. Le 17 décembre, Aimé Jacquet est nommé sélectionneur. On a tourné la page. Il s'agit maintenant de reconstruire. Pour l'Euro 1996 en Angleterre, ce sera sans Cantona, et pas davantage Papin. L'équipe de France accède aux quarts de finale en éliminant les Pays-Bas aux tirs au but (0-0, puis 5-4). Mais, le 26 juin, la désillusion arrive au terme d'un Championnat d'Europe qui n'aura pas donné la possibilité à des joueurs comme Zidane de briller ou d'orienter le jeu. Les joueurs français sont éliminés en demi-finale

par la République tchèque 0-0 et 6 tirs au but à 5.

Le doublé historique. Depuis les Bleus sont devenus champions du monde en 1998 et dans la foulée champions d'Europe en 2000 pour la deuxième fois. Dernière qualifiée d'office pour sa victoire en 1998, la France a maintenu son rang de première nation du football depuis 2001, date à laquelle elle a détrôné le Brésil au classement de la FIFA. Tout aussi significatives sont les performances des sélections de jeunes de moins de 17 ans ou des Espoirs qui collectionnent les places de finaliste ou de vainqueur. Ce fut le cas en 2001 avec les Bleuets (17 ans), finalistes malheureux devant l'Espagne en Championnat d'Europe mais champions du monde à Trinité-et-Tobago et des Espoirs (moins de 21 ans), vice-champions d'Europe. Ces remarquables succès s'accompagnent d'une exportation croissante de joueurs français – ainsi que d'entraîneurs – dans les grands championnats étrangers. La France est devenue un pays de football, avec un style, une méthode, des bases qui lui laissent espérer une période faste et durable sur la planète foot.

Après la chute, le retour ? Mais rapidement et brusquement la génération 1998 connaît son premier revers d'envergure. Le plus inattendu et inexplicable de tous en juin 2002 en Asie, qui se solde par une élimination au premier tour sans avoir marqué un seul but en trois matchs. Qualifié d'«incident de parcours», il est suivi sous la responsabilité de Jacques Santini d'un demi-échec à l'Euro 2004 avec une défaite en quart de finale face à la Grèce (0-1), le futur vainqueur surprise de l'épreuve. Raymond Domenech, qui reprend l'équipe avec un projet de renouvellement profond, échoue dans son ambition et doit faire revenir trois cadres, Thuram, Makelele et Zidane. Sauvés par ce retour, les Bleus se qualifient pour la phase finale grâce à une victoire en Irlande. En juin 2006, leur entame difficile contre des équipes présumées plus faibles (Suisse, Corée du Sud et Togo) fait craindre le pire. Mais en huitième de finale les Bleus maîtrisent

les ambitions espagnoles et s'imposent par 3-1. La rencontre en quart avec le Brésil, chargée de symboles, donne lieu à une superbe performance, les Français et leur capitaine en tête Zinédine Zidane paralysent les favoris du tournoi et portent l'estocade par Thierry Henry. Après une demi-finale difficile contre le Portugal, le onze de France échoue en finale face à l'Italie aux tirs au but. Une génération dorée s'en va, mais quelques anciens sont là (Thuram, Vieira, Henry) pour épauler une jeune garde que l'on veut croire prometteuse. Or la sélection tricolore, vice-championne du monde, va bientôt perdre tout crédit. L'Euro 2008 est une calamité pour les Bleus : un nul et deux défaites, un seul but inscrit, quinzième sur seize participants. Jamais la France n'avait fait une aussi triste prestation. Les regards se tournent bien sûr vers Domenech, mais la Fédération lui accorde à nouveau sa confiance sans comprendre que c'est bien un problème de management qui a conduit à un si médiocre résultat. La preuve en sera faite en 2010 au Mondial sud-africain. Qualifiés de justesse (et sans justice, grâce à une main de Thierry Henry), les Bleus arrivent en Afrique du Sud dans une ambiance délétère. Le torchon brûle entre le sélectionneur et les joueurs et le premier match donne le ton : 0-0 contre l'Uruguay, et déjà les supporters se persuadent que l'équipe de France a joué sans fierté. C'est confirmé après la défaite contre le Mexique (2-0) et l'affaire prend désormais un tour pitoyable. Nicolas Anelka, coupable d'avoir insulté le sélectionneur, est renvoyé de l'équipe de France, laquelle refuse bientôt de s'entraîner... Le directeur technique donne sa démission, des responsables politiques donnent de la voix. Quant au public français, il ne manifeste plus que du mépris pour des « sales gosses mal élevés » et trop payés. Jamais le football français n'a été aussi bas. Troisième match, contre le pays hôte et troisième défaite. Il faut oublier au plus vite ce désastreux Mondial.

Nommé successeur de Raymond Domenech, Laurent Blanc doit recons-

truire l'équipe de France, en redorer le blason et retrouver la confiance des supporters. Ce n'est pas sans difficulté qu'il qualifie les Bleus pour l'Euro 2012, mais là encore, c'est une amère désillusion. Un match nul contre l'Angleterre et une victoire sur l'Ukraine laissent pourtant augurer un possible renouveau, d'autant que Laurent Blanc affiche maintenant vingt-trois rencontres sans revers. Mais la Suède de Zlatan Ibrahimović met un terme à cette série. La France est certes qualifiée pour les quarts de finale, mais elle ne peut rien faire contre des Espagnols qui s'envolent vers leur fabuleux triplé. Le comportement des joueurs est à nouveau critiqué, car les vieux démons ne sont pas loin et les quelques joueurs qui n'ont pas démérité (Lloris, Ribéry) ne suffisent pas à donner de l'épaisseur à une équipe de France bien terne. Laurent Blanc passe donc le relais à Didier Deschamps, lequel a fait ses preuves à l'OM. C'est à lui qu'échoit la responsabilité de remettre l'équipe de France sur le bon chemin.

France-Football

Bihebdomadaire depuis mars 1997

France-Football naît le 8 janvier 1946. Seul et unique magazine traitant de football, il est alors l'organe officiel de la Fédération française et paraît tous les jeudis. Un an et demi plus tard, en septembre 1947, il s'émancipe, prend sa liberté et commence une longue et brillante carrière sous l'égide de sa maison mère, *l'Équipe*. En 1956, FF crée le Ballon d'or, qui récompense le meilleur joueur européen de la saison. Le premier lauréat est l'Anglais Stanley Matthews. Les plus grands noms du football mondial lui succéderont, faisant du Ballon d'or le plus convoité de tous les trophées individuels. À ce jour, trois joueurs ont inscrit à trois reprises leur nom au palmarès : Cruyff, Platini et Van Basten. Avec son numéro 1609 du 8 février 1977, *France-Football* passe à la couleur avec Omar Sahnoun et Michel Hidalgo en couverture. C'est le début de l'ère

Platini, qui, durant une bonne dizaine d'années, assurera le fonds de commerce de l'hebdomadaire. Vers la fin des années 1980, la rédaction de *FF*, qui se confondait avec celle de la rubrique football de *l'Équipe*, devient autonome. Sur le plan rédactionnel, seuls les correspondants de province jettent encore des passerelles entre les deux titres. Contrairement à ce que son nom pourrait laisser croire, *France-Football* n'est pas seulement le reflet de l'actualité hexagonale : il traite de tout ce qui se passe sur la planète football. En mars 1997, *FF* a connu une révolution avec le passage à une formule bihebdomadaire. Mais confronté à la chute de sa diffusion, il redevient hebdomadaire en 2013.

Francis Trevor

né à Plymouth (Angleterre), 1954
Attaquant

Palmarès 52 sélections en équipe nationale (12 buts); **Coupe des champions** 1979 (Nottingham Forest); **Coupe de la League** 1979 (Nottingham Forest); **Coupe d'Italie** 1985 (Sampdoria Gênes).

Une carrière en demi-teinte pour cet espoir du football anglais qui n'a jamais vraiment confirmé tout le bien que les spécialistes pensaient de lui. Malgré cela, Trevor Francis a tout de même obtenu 52 sélections en équipe d'Angleterre, marquant au total 12 buts. Il a également, lors de son passage à Nottingham Forest, remporté deux Coupes des champions. En Italie, à la Sampdoria de Gênes, son bilan est maigre, avec seulement une Coupe d'Italie. Mais le public transalpin aimait ce joueur élégant. Typé latin. Brillant en club, spectaculaire, il semblait promis à un bel avenir au plus haut niveau international lorsqu'il se rompit le tendon d'Achille en 1980. Une fois remis de sa blessure, et après avoir quitté Forest pour Manchester City puis pour la Sampdoria de Gênes, Trevor Francis allait retrouver l'équipe d'Angleterre, mais Bobby Robson, le sélectionneur, ne devait pas le retenir pour la Coupe

du monde 1986. Une fois retiré du jeu, Francis prit en charge la destinée de Sheffield Wednesday. Il devait atteindre en 1993 les finales de FA Cup et League Cup, mais à deux reprises son équipe allait être battue par les canonnières d'Arsenal. Après Sheffield, Francis a entraîné les Queen's Park Rangers, Birmingham City, Crystal Palace, avant de mener une carrière de conseiller à Sky Sport.

Furiani

Ce 5 mai 1992 devait être un soir de fête. Pour cette demi-finale explosive de Coupe de France toute la Corse s'était mobilisée. Bastia, alors en D2, recevait le grand et arrogant OM. Celui de Tapie. Les demandes de places étaient telles que les autorités sportives et administratives avaient décidé d'installer des tribunes provisoires. Il y avait également la volonté, derrière cette mesure, de tirer le maximum de bénéfices de cette manifestation exceptionnelle. À l'arrivée, 17 passionnés de football allaient payer de leur vie cette précipitation et une accumulation d'inconséquences graves. Plusieurs centaines d'autres allaient être gravement blessés. Nombreux sont ceux qui y ont perdu à jamais l'usage de leurs jambes. Furiani n'est à l'époque qu'un stade vétuste. Vétuste et trop petit. On fait donc installer à la va-vite une tribune en tubes de 10 000 places, après avoir abattu l'ancienne. La société Sud Tribunes de Nice accepte de relever l'impossible défi. Triste défi. Les consignes de sécurité sont allègrement bafouées. À 20 h 20, ce 5 mai 1992, on entend soudain un énorme bruit. Puis un silence plus fort encore. En quelques secondes, le château de cartes s'est effondré. C'est ensuite le triste ballet des ambulances et hélicoptères qui emmènent ces centaines de corps meurtris. Bien plus tard, un procès aura lieu. Quelques responsables et beaucoup de lampistes paieront. Mais la vie d'un homme a-t-elle un prix ?

Autres catastrophes

Mars 1948 À Bolton (Angleterre), des milliers de spectateurs sans billet envahissent les tribunes : 33 morts et plus de 500 blessés.

Mai 1964 Au Pérou, un but refusé lors du match Pérou-Argentine provoque une bagarre générale. On déplore 320 morts et plus d'un millier de blessés.

Juin 1968 À Buenos-Aires (Argentine), un feu de joie provoque une panique générale : 71 morts.

Janvier 1971 À Glasgow (Écosse), une partie du public qui quittait le stade d'Ibrox Park recule et provoque une chute générale : 66 morts.

Février 1974 Au Caire (Égypte), un stade de 40 000 places est envahi par 80 000 spectateurs : 48 morts.

Octobre 1982 À Moscou, 340 morts dans la panique qui éclate au stade Loujniki.

Mai 1985

- À Bradford (Angleterre), une tribune en bois prend feu : 50 morts.

- À Bruxelles, lors de la finale de la Coupe des champions au stade du Heysel, des supporters anglais sèment la panique : 39 morts et 600 blessés.

Mars 1988 À Katmandou (Népal), une panique à la sortie d'un match se solde par 72 morts et 27 blessés.

Avril 1989 À Sheffield (Angleterre), 96 morts et plus de 200 blessés après que des spectateurs sans billet eurent forcé l'entrée du stade pour assister à la demi-finale de la Cup Liverpool-Nottingham Forest. La plupart des victimes ont péri étouffées ou piétinées.

Janvier 1991 En Afrique du Sud, 40 morts au moins à la suite d'un mouvement de panique déclenché par une bagarre.

Juin 1996 À Lusaka (Zambie), 9 morts et 52 blessés à la suite d'une bousculade lors d'un match éliminatoire de la Coupe du monde 1998 (Zambie-Soudan).

Octobre 1996 À Guatemala Ciudad, une panique fait 84 morts lors d'un match opposant le Guatemala au Costa Rica.

Février 2012 À Port Saïd, en Égypte, un affrontement entre supporters éclate : 74 morts, 400 blessés.



Galatasaray SK

Club turc
Fondé en 1905

Couleurs Maillot
jaune et rouge, short
et bas rouges.



Palmarès international Coupe de l'UEFA (2000); Super-Coupe d'Europe 2000.

Palmarès national
Championnat de Turquie 1962, 1963, 1969, 1971, 1972, 1973, 1987, 1988, 1993, 1994, 1997, 1998, 1999, 2000, 2002, 2006, 2008, 2012, 2013 ; Coupe de Turquie 1963, 1964, 1965, 1966, 1973, 1976, 1982, 1985, 1991, 1993, 1996, 1999, 2000, 2005.

Istanbul est une ville de football à l'instar de Londres. On y compte pas moins de quatre équipes de la ville en première division.

Créé il y a près d'un siècle, le club de Galata a des origines francophiles puisque ses fondateurs appartenaient au lycée français de Galata. L'aventure footballistique du club prend forme après ses premiers succès dans les années 1960. Équipe turque de cette époque, puis des années 1990, Galatasaray a remporté depuis 1962 le tiers des titres et des coupes joués en Turquie, remplaçant ainsi dans les cœurs le Fenerbahçe, pionnier du football turc. En 2000, en dominant à la surprise générale, en finale de la coupe de l'UEFA, les Anglais d'Arsenal à Copenhague, Galatasaray est entré de plain-pied dans l'histoire du football européen. Sous la direction de l'entraîneur Fatih Terim, les hommes en rouge et jaune, menés par l'as roumain Hagi, le longiligne attaquant turc Hakan Sükür et surtout le maître canonier brésilien Jardel, ont mâté des Anglais un peu trop sûrs d'eux-mêmes et remporté cette saison-là quatre compétitions, en ajoutant au doublé national la Super-Coupe d'Europe. À travers ce succès, ce sont les progrès du football turc qui sont à signaler. En dépit d'un

déficit chronique qui pourrait mettre en danger l'existence même du club, Galatasaray fait désormais partie des clubs importants d'Europe. Après une courte éclipse sans titre, Galatasaray remporte en 2006 son 16^e titre de champion. Le club poursuit – à grands frais – sa politique de recrutement et fait venir l'attaquant ivoirien Didier Drogba, puis le Néerlandais Wesley Sneijder. Champion en 2008 puis en 2012, Galatasaray décroche en 2013 un 19^e titre face au rival du Fenerbahçe.

Garrincha (Manoel Francisco dos Santos, dit) né à Pau Grande (Brésil), 1933-1983

Attaquant

Palmarès Coupe du monde 1958, 1962; 50 sélections en équipe nationale (12 buts); **Championnat de Rio** 1957, 1961, 1962, 1967, 1968.

Son surnom de « Garrincha », ce dieu du football le doit à sa petite sœur, qui désignait ainsi les petits oiseaux que son frère rapportait de ses chasses quotidiennes au pied de la montagne de Pau Grande.

L'enfance fut l'éternelle compagne de cet ailier hors du commun, à qui le psychologue de l'équipe du Brésil ne donnait pas plus de 4 ans d'âge mental ! L'enfance, ce sont ces jambes tordues à la naissance, stigmate de la misère, mais qui firent sa gloire de footballeur. Aurait-il été le magicien du dribble, sans ces jambes cagneuses ? L'aurait-il été, jusqu'à l'ivresse, s'il n'était pas resté éternellement enfant ?

Pendant la Coupe du monde de 1958, il fit un festival de dribbles tellement extravagant face aux Russes que son coéquipier Nilton Santos lui lança, en pleine seconde mi-temps : « Mais quand vas-tu t'arrêter d'inventer de nouveaux dribbles ? » Et lorsque, à l'entraînement, le coach voulait le forcer à donner son ballon en plaçant une chaise dans le rond central pour qu'il la vise, Garrincha partait en conduite de balle... et venait dribbler la chaise.

En 1962, quatre ans après le premier titre mondial, il se révéla un extraordinaire meneur d'attaque quand Pelé se blessa. Il assura le deuxième titre brésilien, en marquant deux fois deux buts, contre l'Angleterre et le Chili. Il termina sa carrière internationale lors de la Coupe du monde de 1966, sur une défaite face à la Hongrie, la seule qu'il ait jamais subie en 50 matchs internationaux !

Gascoigne Paul

né à Gateshead (Angleterre), 1967
Milieu de terrain

Palmarès 57 sélections en équipe nationale (10 buts) ; **Coupe d'Angleterre** 1991 (Tottenham) ; **Championnat d'Écosse** 1996, 1997 ; **Coupe d'Écosse** 1996 (Glasgow Rangers).

Comment résumer la carrière de Paul Gascoigne ? Sans doute est-ce celle d'un talent gâché. Ce « Geordie », surnom des habitants du nord-est de l'Angleterre, est un cas à part. Instable, caractériel, il irrite autant par son personnage qu'il séduit balle au pied. Au début des années 90, tout pourtant semblait sourire à Paul. Transféré en 1988 à Tottenham, il éclabousse de sa

classe une équipe encore au top niveau. La Coupe du monde 1990 le révèle au monde entier. Un an plus tard, Gascoigne est transféré à la Lazio Rome pour 55 millions de francs. Mais en finale de FA Cup, pour son dernier match avec les « Spurs », il se blesse gravement au genou en voulant stupidement tacle un joueur adverse. C'est le début des vrais ennuis pour « Gazza ». Certes, son transfert n'est pas remis en cause, mais à peine a-t-il récupéré qu'il se blesse de nouveau au genou en boîte de nuit ! Enfermé dans ses problèmes personnels et familiaux, Gascoigne connaît bien plus de bas que de hauts en Italie : en 1994, il se brise la jambe à l'entraînement. Transféré en Écosse, il remporte quelques trophées, revient en Angleterre pour Middlesbrough puis comme entraîneur-joueur au Boston United, où il termine une carrière chaotique. Avant le Mondial de 1998, Glenn Hoddle, le sélectionneur anglais, lui maintient dans un premier temps sa confiance, mais ne le sélectionne pas.

Gento Francisco

né à Guarnizo (Espagne), 1933
Attaquant

Palmarès 43 sélections en équipe nationale (5 buts) ; **Coupe d'Europe des clubs champions** 1956, 1957, 1958, 1959, 1960, 1966 (recordman des victoires C1) ; **Coupe intercontinentale** 1960 ; **Championnat d'Espagne** 1954, 1955, 1957, 1958, 1961, 1962, 1963, 1964, 1965, 1967, 1968, 1969 ; **Coupe d'Espagne** 1962, 1970 (Real Madrid).

Dans la sublime équipe du Real Madrid, avec ses Français (Kopa), Hispano-Argentin (Di Stefano), Hungaro-Espagnol (Puskas), Uruguayen (Santamaria), il fallait bien la présence d'une vedette purement ibérique. Ce fut Gento, petit bonhomme aux allures de matador, rapide sur l'aile gauche comme la langue castillane. Ses grands voisins de l'attaque madrilène avaient besoin d'un cheval-léger capable de contourner ou de perforer les défenses adverses par ses

sprints. Gento fut celui-là, si vif et perforant qu'on le surnomma la « Galerna del Cantabrico », ce vent du nord-est qui cingle la Meseta.

Ce parfait serviteur des stars, qu'il accompagna pendant de longues années, fut royalement récompensé de ses bons et loyaux services. Il devint le joueur qui remporta le plus de victoires en Coupe d'Europe. Il fut de tous les triomphes de la fière armada madrilène.

Mais ensuite, alors que Raymond Kopa était reparti pour la France, que l'astre Alfredo Di Stefano s'estompait, que le « Major galopant » Puskas s'était arrêté de galoper, Francisco Gento était toujours là. En 1966, au sein d'une équipe du Real totalement renouvelée, il était l'ancien, comme le témoin d'une autre époque. Il allait un peu moins vite, mais c'était lui le nouveau commandant de ce Real qui rapporta une sixième victoire en Coupe des champions. Plus de trente ans ont passé, et Gento détient toujours le record.

Gérson

(Gérson de Oliveira Nunes, dit)
né à São Paulo (Brésil), 1941
Milieu de terrain

Palmarès Coupe du monde 1970 ; 83 sélections en équipe nationale (14 buts).

Qui pense football brésilien pense art du dribble, de l'arabesque et de la jonglerie. Mais le jeu brésilien, c'est aussi le jeu à une touche de balle. Gérson en fut le maître. Il fit un art de la simplicité, de la passe juste, l'offrande qui permettra aux autres de briller.

En même temps, il était doté d'une terrible frappe du pied gauche, qui lui permit de marquer 28 buts en équipe du Brésil (matchs non officiels compris) alors qu'il jouait au milieu du terrain. À 19 ans, il avait participé aux jeux Olympiques de Rome. Il débuta ensuite en équipe nationale, en 1962, après la deuxième victoire brésilienne de Coupe du monde. Ainsi, il joua contre la France en 1963, au stade de Colombes. En 1966,



Paul Gascoigne est un phénomène que son tempérament fantasque aura desservi.



L'as brésilien Gérson se jouera du défenseur français.

il participa à la Coupe du monde, où le Brésil perdit son titre. Il y disputa le match contre la Hongrie, une des plus belles rencontres de la *World Cup*. Mais c'est quatre ans plus tard qu'il parvint au premier plan, lors de la reconquête du titre mondial par le Brésil. Il n'avait pas 30 ans, mais sa calvitie et cette sorte de sagesse qu'il semblait mettre dans son jeu donnaient l'impression qu'il faisait partie depuis toujours de la Seleção. Il fut un des meilleurs passeurs de l'épreuve et, en finale contre l'Italie, il redonna l'avantage au Brésil en marquant le but de 2-1 qui ouvrit la voie de la victoire. Une fracture de la cheville mit un terme à sa carrière.

Geste Mauvais

L'expression, surtout utilisée par les reporters, relève davantage de la morale que de la technique. Dans ce dernier domaine, on parlera de mauvaise passe, de mauvais contrôle ou d'erreur technique. Le mauvais geste sera toute attitude déplacée ou acte d'antijeu. Le tirage de maillot ou le tacle sur le tibia de l'adversaire sont des mauvais gestes réprimés par l'arbitre. Ils provoquent coups francs, pénalités, avertissements, expulsions. Mauvais geste aussi l'attitude injurieuse à l'adresse de l'arbitre, du public, de l'entraîneur, d'un adversaire ou d'un... partenaire.

Ghana

Couleurs Maillot short et bas jaunes.



Palmarès Coupe d'Afrique des nations 1963, 1965, 1978, 1982; 2 participations à la Coupe du monde 2006, 2010.

La dixième fois fut la bonne. Enfin, en 2005, les Black Stars se sont qualifiés pour la phase finale d'une Coupe du monde, coupant l'herbe sous le pied à la république du Congo, et surtout à l'Afrique du Sud, favorite de son groupe qualificatif. L'absence du Ghana au plus haut niveau mondial restait une anomalie, quand on sait que ce pays domina le football africain durant deux périodes, dans les années 1960 et au tournant des années 1970-1980. Ensuite, c'est au niveau des sélections de jeunes que les Ghanéens s'imposèrent (deux fois champions du monde des moins de 17 ans, en 1991 et en 1995). Le Ghana a donné au football de grands joueurs comme Abedi Pelé, qui a éclaté à l'OM et, plus récemment, le défenseur Samuel Kuffour (Bayern, puis AS Roma) et Michael Essien, milieu défensif à Bastia, plus offensif à Lyon, et déterminant dans les succès de Chelsea. Mais ce dernier n'est pas le seul à pouvoir paralyser l'adversaire, car, associé à Stephen Appiah, très rodé aux joutes du Calcio durant huit saisons (Udine, Parme, Brescia puis deux saisons à la Juventus), le milieu de terrain des Black Stars a contribué, au premier tour de la Coupe du monde, à l'élimination des Nord-Américains et des Tchèques. Seule équipe africaine qualifiée pour les huitièmes de finale, le Ghana est tombé sur un Brésil d'une efficacité redoutable (défaite 0-3). Jouant la CAN 2008 chez lui, le Ghana a pu se défaire du Nigeria en quart de finale mais a échoué de peu (1-0) devant le Cameroun au tour suivant, finissant 3^e de la compétition. Finaliste de l'édition 2010, quatrième en 2012, le Ghana fait sensation en se hissant en quart de finale du Mondial en Afrique du Sud, démontrant ainsi qu'elle demeure l'une des plus grandes nations du football africain.

Giresse Alain

né à Langoiran (Gironde), 1952
Milieu de terrain

Palmarès Champion d'Europe des nations 1984; 47 sélections en équipe nationale (6 buts); Championnat de France 1984, 1985; Coupe de France 1986 (Bordeaux).

8 juillet 1982, Séville. La France mène 2 buts à 1 face à l'Allemagne dans la prolongation de la demi-finale de la Coupe du monde. Platini passe à Six qui remet en retrait, et soudain, grâce à une reprise aussi foudroyante que précise, le petit « Gigi » est devenu grand. Immense même. Le monde entier croit à cet instant qu'Alain Giresse, qui, poings serrés, rit et pleure en même temps, vient de qualifier la France pour la finale. Hélas, on ne le sait que trop, la réussite n'était pas au rendez-vous ce soir-là et allait encore la fuir pendant seize ans.

Né en 1952 à Langoiran, à 35 kilomètres de Bordeaux, c'est tout naturellement chez les Girondins qu'il participait avec brio à une séance de détection à 12 ans. Six ans plus tard, le petit bonhomme de 1,63 m intégrait le groupe professionnel et montrait ses capacités à évoluer en première division. En 1971, il signe son premier contrat professionnel, mais, si ses performances personnelles sont bonnes, l'équipe stagne en milieu de classement... pour une dizaine d'années. À la suite de blessures en 1975-1976 et 1976-1977 et de difficultés pour l'équipe en 1977-1978 (16^e du championnat), Alain Giresse est pris en grippe par le public du stade municipal. L'arrivée de Claude Bez à la présidence donne de nouvelles ambitions au club qui progresse d'année en année; 1982 aurait dû être l'année de la consécration pour « Gigi », mais la malchance le poursuit : il perd Coupe et Championnat en une semaine avant de partir pour le Mondial et Séville...

Malgré des contacts en Italie, il choisit de rester à Bordeaux et, en 1984, décroche enfin la gloire à l'échelon national autant qu'international : un titre de champion de France et la



Alain Giresse, sous les couleurs nationales.

victoire au Championnat d'Europe des nations (où il marque contre la Belgique, d'une de ces balles piquées dont il avait fait sa spécialité), au cours duquel il confirme que le milieu français Platini-Giresse-Tigana-Fernandez est bien le meilleur du monde. Gigi aura dû attendre l'âge de 32 ans avant de gagner ses premiers titres.

Ce n'est pourtant qu'un début : la saison suivante, les Bordelais sont de nouveau champions, et Giresse, grâce à un lob astucieux dans la prolongation, ramène la Coupe de France 1986 en Gironde, juste avant de s'envoler pour le Mexique, où, blessé, il ne pourra montrer l'étendue de son talent.

Cette coupe est le cadeau d'adieu de Gigi à «son» club : il rejoint en effet l'OM de Bernard Tapie. Il ne gagnera rien pendant ses deux années sur la Canebière, mais terminera sa carrière en aidant à la construction de la grande équipe des années 1990, notamment en faisant progresser Jean-Pierre Papin, jeune avant-centre plein d'avenir à l'époque. Il foulera une dernière fois la pelouse bordelaise pour un jubilé au cours duquel il marque... de la tête.

Après une telle carrière, au cours de laquelle il a tout connu, Alain Giresse est devenu entraîneur. Passé quelques succès à Toulouse, où en deux saisons il remonte le TFC en première division,

il connaît quelques déboires : appelé par Charles Biétry, qui dirige le PSG (1998-1999), Giresse est quasiment mis à la porte. Ensuite, il revient à Toulouse, où il assure pour la seconde fois la remontée du club en D1 (2000). Puis, il prendra en main l'équipe de Rabat de 2001 à 2003, fera une courte pige à la tête de la sélection nationale de Géorgie avant de diriger la sélection gabonaise en 2006, puis celle du Mali en 2010. En 2013, c'est le Sénégal qui fait appel à l'ancien Girondin.

Giuly Ludovic

né à Lyon (Rhône), 1976

Milieu offensif ou attaquant

Palmarès Coupe des Confédérations 2003 ; 17 sélections en équipe nationale (3 buts) ; Ligue des champions 2006 (FC Barcelone) ; Coupe d'Italie 2008 (AS Roma) ; Super-Coupe d'Italie 2007 (AS Roma) ; Championnat d'Espagne 2005, 2006 (FC Barcelone) ; Championnat de France 2000 (AS Monaco) ; Coupe de la Ligue 2003 (AS Monaco) ; Coupe de France 2010 (PSG).

En trois jours de cette année 2006, Ludovic Giuly, l'attaquant de poche de 1,63 m, est passé par tous les

sentiments. Le 14 mai, il apprenait qu'il ne faisait pas partie des 23 sélectionnés pour la Coupe du monde et, le 17, il tenait dans ses bras le trophée de la Ligue des champions après avoir magnifiquement joué son rôle aux côtés des Ronaldinho et Eto'o. Le sélectionneur de l'équipe de France ne l'ayant pas retenu, le Lyonnais d'origine corse, né la balle au pied – son père a été un gardien de but de talent – doit désormais se contenter de négociier son maintien dans la meilleure équipe de football de ces deux dernières années. Vif et adroit des deux pieds, il peut provoquer les défenses les plus aguerries, comme il l'a démontré durant deux saisons au sein du FC Barcelone de Frank Rijkaard. Comme il a pu être également le dépositaire du jeu en tant que milieu offensif à la demande de Didier Deschamps en 2003-2004 lorsque, à la tête de l'AS Monaco et en duo avec Fernando Morientes, il avait propulsé l'équipe de la Principauté en finale de la Ligue des champions après avoir maîtrisé successivement le Real Madrid et Chelsea. C'est en finale contre Porto que le sort commença à s'acharner contre le lutin corse avec un claquage en début de match. Adieu le titre (la finale fut perdue 2-0) et surtout la participation à l'Euro 2004 au Portugal.

En dépit d'un début de carrière prometteur, le jeune Lyonnais, qui a commencé à fouler les gazons de division 1 en 1995 et s'affirme comme un excellent buteur à 21 ans (16 buts en D1 en 1997), n'est pas sélectionné par Aimé Jacquet en 1998. C'est Jean Tigana, sous la direction duquel il a joué à Lyon, qui le fait venir à Monaco fin 1997. Après une année difficile marquée par des blessures, il progresse en devenant titulaire à partir de la saison 1998-1999, enchaînant les matchs et parvenant à un ratio d'un but toutes les 400 minutes. Après une nouvelle année noire (2001-2002), il explose à partir de la rentrée 2002. Meneur de jeu et d'équipe, il marque les esprits avec son but du talon contre le Real Madrid en quart de finale retour de Ligue des champions, une épreuve où il inscrit quatre buts en dix matchs. Monaco ne

pouvant assurer une politique sportive ambitieuse, il répond aux avances du FC Barcelone, qu'il rejoint à l'été 2004. Après une année d'adaptation réussie, qui se solde par un premier titre de champion d'Espagne, il réussit, en 2005, à devenir une pièce importante de l'attaque barcelonaise, soutenant la comparaison avec le Suédois Henrik Larsson et la jeune étoile montante argentine Lionel Messi. C'est lui qui qualifie le FC Barcelone en marquant un but très spectaculaire à Milan en demi-finale aller, et c'est encore lui qui marque un but – refusé – en finale. Même succès à l'AS Roma qu'il rejoint en 2007 : Coupe et Super-Coupe ; de quoi nourrir des regrets de ne pas avoir pu partager l'aventure des Bleus en Allemagne. Giuly retrouve la France en 2008 en signant au PSG avec lequel il remporte la Coupe de France en 2010. L'année suivante, c'est le grand retour à Monaco, mais après une saison mitigée, il ne parvient pas à faire remonter le club en Ligue 1. En 2012, Ludovic Giuly rejoint Lorient où il met un terme à sa carrière.

Glasgow Rangers

Club écossais
Fondé en 1872

Couleurs Maillot bleu
marine, short blanc,
bas bleus.



Palmarès international Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe 1972.

Palmarès national Championnat d'Écosse 1891, 1899, 1900, 1901, 1902, 1911, 1912, 1913, 1918, 1920, 1921, 1923, 1924, 1925, 1927, 1928, 1929, 1930, 1931, 1933, 1934, 1935, 1937, 1939, 1947, 1949, 1950, 1953, 1956, 1957, 1959, 1961, 1963, 1964, 1975, 1976, 1978, 1987, 1989, 1990, 1991, 1992, 1993, 1994, 1995, 1996, 1997, 1999, 2000, 2003, 2005, 2009, 2010, 2011 ; **Coupe d'Écosse** 1894, 1897, 1898, 1903, 1928, 1930, 1932, 1934, 1935, 1936, 1948, 1949, 1950, 1953, 1960, 1962, 1963, 1964, 1966, 1973,

1976, 1978, 1979, 1981, 1992, 1993, 1996, 1999, 2000, 2002, 2003, 2008, 2009 ; **Coupe de la Ligue d'Écosse** 1947, 1949, 1961, 1962, 1964, 1965, 1971, 1976, 1978, 1979, 1982, 1984, 1985, 1987, 1988, 1989, 1991, 1993, 1994, 1997, 1999, 2003, 2004, 2005, 2008, 2010, 2011.

Lorsque l'entraîneur français Paul Le Guen a donné son accord en avril 2006 pour trois ans aux dirigeants des Glasgow Rangers, l'un des deux grands clubs de la capitale économique de l'Écosse, c'est un monument du football international qu'il décidait de rejoindre. Le Breton prenait les rênes de l'un des plus anciens clubs de football qui plonge ses racines dans la tradition ouvrière et britannique du jeu. Le club des protestants devançait au nombre de titres son rival catholique, le Celtic, avec pas moins de 51 titres en plus de 115 saisons. Après une domination incontestée – neuf titres de suite entre 1989 et 1997 –, les hommes d'Ibrox Park doivent partager les honneurs avec le Celtic, une punition pour son fidèle public. Pis, en 2006, du fait d'une troisième place (la plus mauvaise depuis 1988), les spectateurs seront privés des joutes européennes de la Ligue des champions, dans laquelle les Rangers n'ont jamais brillé en dépit des efforts de recrutement faits par les dirigeants pour constituer une équipe à l'effectif relevé. En 2001, n'avaient-ils pas acheté Giovanni Van Bronckhorst pour 8,5 millions d'euros ? Après l'échec de McLeish, Paul Le Guen a décidé de faire confiance à une génération de joueurs du terroir dans l'espoir de faire aussi bien que ses prédécesseurs comme Jack Stein, Graham Souness (qui a brisé l'interdit d'engager un footballeur catholique), Martin O'Neill et bien sûr le « petit général » néerlandais Advokaat. Mais au bout de quelques mois, faute de résultats, il jette l'éponge et cède la place à Walter Smith. Celui-ci redonne confiance aux Gers, notamment lors des fameux derbys qui, sur les bords de la Clyde, portent le nom de « Old Firm ». Glasgow revient alors au sommet : deux

Coupes consécutives (2008 et 2009), trois championnats d'affilée (2009, 2010, 2011) et une finale de la Coupe de l'UEFA. Mais les finances du club sont catastrophiques, la dette est colossale et la sanction sans appel. En 2012, les Rangers sont relégués en quatrième division. Un séisme pour le football écossais.

Glassmann Jacques né à Mulhouse (Haut-Rhin), 1962 Arrière

Au commencement était un joueur, un homme, tout simplement. Un homme simple et têtue, dont la carrière professionnelle l'avait mené de Mulhouse à deux pas de la maison familiale à Strasbourg, puis à Tours et à Valenciennes. Avant « l'affaire », il y avait donc eu douze années de professionnalisme, parfois même jalonnées de joies, d'exploits, et pour tout dire de surprises. Ainsi Jacques Glassmann détient le record hexagonal de l'âge pour une participation à une Coupe d'Europe. Glassmann avait 16 ans et demi quand Strasbourg accueillait Duisbourg à la



Jacques Glassmann, l'homme par qui la vérité a triomphé.

Meinau, et le tout jeune libéro n'a pas craqué. «Doué techniquement, équilibré mentalement, mais têtu comme une bourrique, et promis à l'avenir des meilleurs», a dit de lui Raymond Domenech, qui l'a vu débarquer à Strasbourg en 1976. En 1987, Jacques Glassmann s'éloigne de son Alsace natale, et connaît une période douloureuse de chômage, avant de rebondir du côté de Tours, en deuxième division. Glassmann rejoint Valenciennes en 1989.

Du terrain au ring. La suite ne ressemble que de très loin au football dont avait rêvé l'enfant de Mulhouse. Au soir du 20 mai 1993, Glassmann, à peine sorti de la douche, révèle que les dirigeants de l'Olympique de Marseille ont tenté de corrompre trois joueurs de Valenciennes, histoire qu'ils lèvent le pied, et ne fassent pas de mal à des joueurs sur le point de disputer une finale de Coupe d'Europe. Glassmann précise qu'il a été contacté avec Burruchaga et Christophe Robert. La bombe est lâchée. Quelques semaines plus tard, elle va exploser à la figure du football français. Jacques Glassmann ne reviendra pas, et ne variera jamais, sur ses déclarations. Sifflé, hué sur les stades, et mis à l'écart par ses propres dirigeants, il rejoindra assez vite l'île de La Réunion, grâce à Michel Vergoz, maire de Sainte-Rose. Jacques Glassmann est demeuré trois ans sur l'île. Le temps d'envoyer en guise de salutations distinguées au milieu du football cette jolie missive, que nos confrères de *France-Football* avait publiée au moment du procès : «Si c'était à refaire, rien ne changerait. Et pour une simple raison. Je n'aurais jamais pu vivre avec en tête le sentiment d'avoir failli, d'avoir trompé des spectateurs, grugé mes employeurs. On a voulu me corrompre. Et moi, l'argent ne m'a jamais influencé.»

Goethals Raymond

né à Forest (Belgique), 1921-2004
Entraîneur

Palmarès Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe 1978 (Anderlecht) ;

Ligue des champions 2003 (Marseille) ; Championnat de France 1991, 1992, 1993 [déchu] (Marseille) ; Championnat de Belgique 1982, 1983 (Standard Liège), 1988 (Anderlecht) ; Coupe de Belgique 1988, 1989 (Anderlecht). Distinction Banco d'Oro européen 1991.

Le plus marseillais des entraîneurs belges est un personnage digne de la tradition instaurée par Marcel Pagnol, l'éternelle Belga au coin des lèvres remplaçant le verre de pastis. Mais l'importance de «Raymond-la-Science» dans le football moderne ne s'arrête pas à sa personnalité pittoresque. Il s'agit d'un des plus habiles entraîneurs et découvreurs de talents. Ancien gardien de but «acceptable» – selon ses propres termes –, il a sorti de l'anonymat de jeunes portiers comme le Belge Christian Piot et le Toulousain Fabien Barthez, qu'il conseilla à Bernard Tapie d'enrôler aussitôt après l'avoir vu jouer. Goethals, sans disposer des meilleures formations, a toujours rempli ses fonctions en Europe (Belgique, France et Portugal) ou en Amérique du Sud (au São Paulo FC, au Brésil) avec succès, ne connaissant aucun échec notable. Doté d'une grande connaissance des hommes et du jeu, sans esprit de système, il savait allier les combinaisons les plus audacieuses afin de contrer les systèmes de jeu des plus grands techniciens. En combinant hors-jeu et pressing haut, il réussit à dominer le Milan d'Arrigo Sacchi et de Fabio Capello à quatre reprises, par exemple lors de la fameuse finale de Munich où l'Olympique de Marseille de Bernard Tapie apporta à la France le premier titre européen de son histoire.

Derrière la truculence du personnage qui a fait l'unanimité chez les joueurs et dans les médias se cache une figure plus complexe qui a été mêlée à plusieurs affaires troubles dans le football belge (affaires de paris truqués Standard-Watershei) en 1983-1985 qui avaient conduit le sorcier d'outre-Quévrain à s'installer au Portugal. Sa disparition à l'âge de 83 ans a été douloureusement ressentie par la profession et les médias.

Grèce

Couleurs Maillot, short et bas bleu ciel.



Palmarès Championnat d'Europe des nations 2004 ; deux participations à la Coupe du Monde 1994, 2010.

En confiant les rênes de leur équipe nationale à l'entraîneur allemand Otto Rehhagel, les dirigeants hellènes (fondation de la fédération en 1926) ne s'attendaient sans doute pas que leurs footballeurs inaugurent aussi bien l'été sportif que leur promettaient déjà les dieux de l'Olympisme pour 2004. Et pourtant, en donnant une forte assise défensive à son équipe, l'ancien entraîneur de Brême et du Bayern allait former une machine de guerre qui allait tout d'abord se qualifier avec l'Espagne pour l'Euro, puis créer la première surprise du tournoi aux dépens du Portugal lors du match d'ouverture en jouant à merveille la contre-attaque, et la dernière du tournoi, toujours aux dépens des Portugais, qui n'ont pas su tirer en quinze jours la leçon de leur première défaite. Entre-temps, les Grecs – avec à leur tête le buteur Charisteas – éliminaient successivement la France et la République tchèque, deux des favoris du tournoi, avec rigueur et maîtrise. Mais la potion Rehhagel n'a pas fonctionné la saison suivante et les champions d'Europe sont absents du rendez-vous allemand, n'ayant pu se sortir d'un groupe difficile où ils étaient opposés à l'Ukraine, la Turquie et le Danemark.

La première heure de gloire du football grec remonte à la saison 1970-1971, avec l'épopée en Coupe des champions du Panathinaïkos, alors emmené par le buteur Antonis Antoniadis et entraîné par l'ancien major galopant hongrois Ferenc Puskas, qui fut battu en finale par l'Ajaks de Johan Cruyff.

Au niveau des clubs, la Grèce tient en Athènes une agglomération dévouée au football avec trois clubs qui trustent les titres nationaux : l'AEK Athènes, l'Olympiakos du Pirée et le doyen, le Panathinaïkos (fondé en 1925) : depuis

1946, le titre n'a échappé que quatre fois à la capitale. L'autre ville du football est Salonique, qui se contente de succès épisodiques en Coupe.

Guardiola Josep

né à Santpedor (Espagne), 1971

Entraîneur

Palmarès en tant que joueur Ligue des champions 1992 (FC Barcelone) ; Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe 1997 (FC Barcelone) ; Championnat d'Espagne 1991, 1992, 1993, 1994, 1998, 1999 (FC Barcelone) ; Coupe d'Espagne 1997, 1998 (FC Barcelone).

Palmarès en tant qu'entraîneur Ligue des champions 2009 et 2011 (FC Barcelone) ; Championnat d'Espagne 2009, 2010, 2011 (FC Barcelone) ; Coupe du Roi 2009, 2012.

Quand, en 2008, Josep « Pep » Guardiola est nommé entraîneur du FC Barcelone, il arrive dans un club qu'il connaît bien. Et pour cause. Formé à la Mesia, il a porté à 379 reprises le maillot blaugrana de 1990 à 2001. Dix buts seulement à son actif, mais un palmarès très « barcelonais » pour le meneur de jeu de la *dream team* mise en place par Johan Cruyff : une Ligue des champions, une Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe, six championnats et deux coupes du Roi. Après dix ans de bons et loyaux services, Guardiola s'en va poursuivre sa carrière en Italie, à Brescia, puis à l'AS Roma et l'achève en 2006 au club mexicain des Dorados de Sinaloa, non sans avoir connu auparavant quelques fâcheux démêlés avec la justice pour une sombre affaire de dopage. Difficile toutefois pour le Catalan de quitter les terrains et Guardiola entend bien mettre à profit son expérience de meneur de jeu pour devenir un meneur d'hommes en qualité d'entraîneur. Il fait alors ses armes à l'Atlético Barcelone, l'équipe B du Barça, qu'il extirpe aussitôt de la troisième division. Un succès qui lui vaut d'être pressenti puis rapidement confirmé aux commandes de l'équipe première. En mai 2008, le voilà

donc entraîneur du grand club espagnol et puisque la valeur n'attend pas le nombre des années, « Pep » Guardiola n'a pas encore 40 ans que, déjà, il s'impose comme l'un des meilleurs entraîneurs au monde. En 2009, pour sa première saison, il réalise un exploit jamais renouvelé : six titres la même année, dont une Ligue des champions remportée face à Manchester United. Bien sûr, il peut compter sur un effectif hors du commun avec Messi, Eto'o, Iniesta, Xavi, Henry, Busquets, Puyol... Mais il lui revient d'avoir su former une « Pep team » digne héritière des années Cruyff. Sous sa houlette, le Barça développe un jeu d'une extraordinaire fluidité, rapide et sûr à la fois, et surtout terriblement efficace. Son autorité permet de transformer une somme d'individualités en une redoutable machine à gagner et pour cela, il sait se passer des tempéraments trop peu malléables, comme le fougueux et flamboyant Zlatan Ibrahimović. Les saisons suivantes confirment les dons du « sorcier catalan » qui transforme le Camp Nou en temple du football total. Deux nouveaux titres de champion, une autre Coupe du Roi et surtout un second trophée en Ligue des champions qui achève de faire du Barça, sous l'ère Guardiola, le plus beau club du monde, pourvoyeur de talents pour la Roja nationale, qui (et ce n'est pas un hasard) vit dans le même temps sa formidable épopée. Celui qui a tout réussi aurait pu demeurer à Barcelone, mais en 2013, alors qu'il laisse entendre qu'il s'apprête à raccrocher, Pep Guardiola signe avec le Bayern Munich, lequel vient de lui infliger un cinglant revers (4-0 puis 3-0) en demi-finale de la Ligue des champions. Masochisme ? Plus sûrement l'irrépressible envie d'être un jour le plus titré des entraîneurs européens.

Guivarc'h Stéphane

né à Concarneau (Finistère), 1970

Attaquant

Palmarès Coupe du monde 1998 ; 14 sélections en équipe nationale (1 but) ;

Championnat de France 1996 (AJ Auxerre).

Distinction Meilleur buteur de D1

1997 (Stade rennais), 1998 (AJ Auxerre).

Les Français meilleurs buteurs sont assez rares dans notre Championnat pour ne pas retenir de la carrière de Stéphane Guivarc'h, définitivement stoppée sur blessure en 2002, qu'il fut sacré à deux fois de suite et dans deux clubs différents goléador de la D1, en dépassant de surcroît les 30 réalisations. Hélas, un séjour de deux ans en Grande-Bretagne et des blessures à répétition ont frappé en plein vol un joueur doté d'une frappe puissante, qui frôla le bonheur suprême à deux reprises durant le Mondial 1998, celui de marquer un but en finale. Formé à Brest, il accompagna la descente du club en D1 avant de participer à l'aventure de l'En Avant Guingamp de 1992 à 1995. Après cinq années passées en divisions inférieures, il retrouve la D1 en 1995, pris par un Guy Roux intéressé par ses qualités de combattant et son sens du collectif.

Guingamp En Avant

Club fondé en 1912

Couleurs Maillot rouge, short noir, bas rouges.



Palmarès Coupe de France 2009

L'En Avant de Guingamp a failli inscrire en 1997 la première ligne au palmarès de son histoire vieille de quatre-vingt-cinq ans. Finalistes de la Coupe de France en mai 1997, les Bretons portaient favoris devant Nice, condamné à la relégation en D2, mais la réussite ce soir-là sera azurée et, aux tirs au but, l'En Avant allait s'incliner (1-1, 4 t.a.b. à 3). L'aventure nationale de ce petit club fondé en 1912, et qui pendant plus de soixante ans aura évolué au niveau régional, a toujours été marquée par de belles aventures en Coupe. La première page d'histoire s'écrit ainsi en 1973. Guingamp atteint alors les huitièmes de finale de la Coupe de France. L'En Avant n'est alors qu'une

anonyme équipe de division supérieure régionale. L'aventure s'achève devant Rouen (0-5, 0-3). Qu'importe. Avant, Laval, Brest, Le Mans et Lorient sont tombés face à ces irréductibles Bretons. Une légende est sur le point de naître. Dix ans plus tard, on retrouve cette équipe de nouveau en huitième de finale. Cette fois Guingamp s'en sort, éliminant Laval aux tirs au but (0-0, 0-0, 4 t.a.b. à 2). Fin de l'histoire en quart contre Tours. Entre ces deux points d'orgue, Guingamp a grandi, grimant année après année de division en division pour arriver en D2. En 1977, l'objectif, irréaliste quatre années plus tôt, est atteint. On trouve à la tête du club Noël Le Graët, personnage alors inconnu, futur président de la Ligue nationale de football. Guingamp s'installe pour de bon en D2. En 1980, l'équipe termine troisième de son groupe, sa meilleure place jusqu'à la montée en D1 en 1995. En 1984, elle adopte le statut professionnel. Deux saisons plus tard, les

Bretons échouent pour la montée en D1 au niveau des prébarrages. L'année de la refonte de la D2, qui doit passer de deux groupes à un, Guingamp passe au travers et est relégué en National 1, l'équivalent de la D3. Nous sommes en 1993. La saison suivante, sous les ordres de Francis Smerecki, L'En Avant remonte en D2. Puis accède aussitôt à la D1. Pour leurs débuts au plus haut niveau, les Guingampais terminent dixièmes et vont même disputer la Coupe de l'UEFA grâce à leur parcours en Coupe Intertoto. Guingamp européen tombera d'entrée sur l'Inter Milan. Après les fastes européens, le maintien est toujours difficile à assurer. Le yo-yo menace : descendus en D2 à l'issue de la saison 1998-1999, les Guingampais, en terminant en deuxième position loin derrière Lille, ont repris en 2000 leur place au sein de l'élite sous la direction de Guy Lacombe. En 2002, le club frôle la descente. Qu'il ne peut empêcher en 2004, pour un point. Les efforts de Guingampais pour retrouver l'élite resteront vains, mais l'espoir renaît en 2009 avec un superbe parcours en Coupe de France jusqu'à la victoire finale et inespérée contre les voisins rennais. La désillusion est totale quand l'année suivante, le club est relégué en National. Rapidement revenu en Ligue 2, L'En-avant relève la tête et, au terme de la saison 2012-2013, retrouve enfin la Ligue 1.

Retour de l'enfer

Lorsque Francis Smerecki est appelé en 1993 à la tête d'En Avant Guingamp, cela ne va pas fort au club. Relégué de D2 en N1, Guingamp se trouve dans l'obligation de remonter immédiatement, sous peine de perdre son statut professionnel. Le Championnat de N1 est plein de pièges, mais avec le très sérieux et rigoureux Smerecki le purgatoire ne se prolonge pas au-delà d'une saison. Mieux : l'année suivante, les Bretons finissent deuxièmes en D2, juste derrière Marseille, et accèdent pour la première fois à la D1. Et ce avec la même équipe à une ou deux exceptions près. On connaît la suite. Francis Smerecki, alors âgé de 48 ans, a joué à Laval, au Paris FC et à Limoges. Il a débuté comme entraîneur en 1984 à Limoges puis est passé par Dunkerque et Valenciennes avant de rejoindre la Bretagne en 1993. En 2000, il a remplacé Lazlo Boloni à la tête de l'AS Nancy-Lorraine, reléguée en D2.

Gullit Ruud né à Amsterdam (Pays-Bas), 1962 Attaquant

Palmarès en tant que joueur
Championnat d'Europe des nations 1988 ; 66 sélections en équipe nationale (15 buts) ; **Coupe d'Europe des clubs champions** 1989, 1990 (Milan AC) ; **Super-Coupe d'Europe** 1990 (Milan AC) ; **Coupe intercontinentale** 1990 (Milan AC) ; **Championnat des Pays-Bas** 1984 (Feyenoord), 1986, 1987 (PSV Eindhoven) ; **Coupe**

[**Dictionnaire**] Guardiola à Gullit

des Pays-Bas 1984 (Feyenoord) ; **Championnat d'Italie** 1988, 1992, 1993 (Milan AC).
Distinction Ballon d'or 1987.
Palmarès en tant qu'entraîneur
Coupe d'Angleterre 1997 (Chelsea).

En décembre 1987, lorsque Ruud Gullit se voit décerner le Ballon d'or de France-Football qui récompense le meilleur joueur européen de l'année, son premier réflexe est de le dédier à Nelson Mandela, qui croupit dans une geôle d'Afrique du Sud. Pourquoi cette pensée pour le leader antiapartheid ? « Nos situations sont tellement opposées. J'ai tous les honneurs pendant que lui passe sa vie dans une prison alors qu'il est innocent. Mais sa cause est la mienne : il est noir. »

Né au début des années 1960 à Amsterdam d'un père surinamien et d'une mère hollandaise, Gullit le métis n'a jamais oublié de combattre le racisme et l'intolérance, même lorsque la vie en fera un privilégié. S'agissant de football, en revanche, il n'a pas de référence. « C'est vrai, je n'ai jamais eu d'idole, avoue-t-il. Je ne me suis jamais identifié à tel ou tel joueur. »

À ses débuts à Feyenoord, le jeune Ruud a bien croisé la route finissante du grand Johan Cruyff, auquel il voue une sincère admiration, mais, très vite, il s'est distingué des autres, de tous les autres. D'abord en se faisant de longues tresses, parce qu'il adore le reggae et que le look de Noah, lors de sa victoire à Roland-Garros, en 1983, l'a marqué ; ensuite en soulevant des tonnes de fonte pour se forger des muscles d'acier. Résultat : Gullit est un colosse (1,86 m, 83 kg), dont la rapidité, la puissance physique et l'adresse dévastent tout sur leur passage. à la fois bulldozer et félin, il est un joueur atypique.

En 1986, Silvio Berlusconi prend les rênes du Milan AC et se dépêche d'engager la star montante du football néerlandais. Sous l'impulsion de Gullit et de ses compatriotes Van Basten et Rijkaard, le club lombard devient la référence suprême en Europe. Capitaine de la sélection des Pays-Bas, il remporte le Championnat d'Europe des nations 1988. En finale contre l'URSS (2-0), il

Ruud Gullit sous les couleurs du Milan AC, où il a fait partie de la tripléte néerlandaise (avec Marco Van Basten et Frank Rijkaard) constituée par Silvio Berlusconi pour faire de son équipe la meilleure d'Europe.

inscrit le premier but d'un coup de tête fracassant, avant de brandir le trophée dans le ciel de Munich.

Colosse aux pieds d'argile. Hélas, le mauvais sort ne tarde pas à le rattraper. Si Gullit est un athlète exceptionnel, il est aussi un footballeur fragile. De nombreuses blessures aux chevilles et aux genoux donnent à sa carrière des contours irréguliers. Gullit navigue entre tables d'opération et finales de Coupe d'Europe, entre euphorie et déprime. S'il n'est plus l'homme d'une saison, il peut encore être celui d'une finale ou d'un grand match.

En 1993, Berlusconi le pousse discrètement vers la Sampdoria de Gênes. Un an plus tard, Gullit revient à Milan par la grande porte, mais, constatant qu'il n'est pas titulaire, il retourne à Gênes. Drôle de va-et-vient pour un drôle de bonhomme, capable, en 1994, de renoncer à la Coupe du monde aux États-Unis trois semaines avant l'ouverture. Pourquoi ? On ne l'a jamais su.

Usé par le Calcio et la rudesse des défenseurs italiens, il accepte en 1995 l'offre de Chelsea et se reconvertit au poste de libéro d'abord, à celui d'entraîneur, ensuite. « Je n'aurais jamais pensé devenir entraîneur un jour, confesse-t-il. Mais je ne regrette pas cette décision. »



Grâce à son passé glorieux et à son charisme, Gullit parvient à attirer à Chelsea des vedettes internationales comme Vialli et Zola. Et il gère son effectif d'une façon toute personnelle : « Je n'aime pas les joueurs-soldats qui se contentent d'obéir à la lettre aux ordres de l'entraîneur. » En mai 1997, Ruud Gullit est le premier manager étranger à conduire son équipe en finale de la Cup, puis à la victoire. Mais quelques mois plus tard, il est remercié par la direction et remplacé

par l'ancien international italien Gianluca Vialli, qui obtient des succès plus importants. Gullit avait bien laissé un groupe de niveau international à son successeur. La « Tulipe noire » exercera ensuite à Newcastle puis dans le staff de la sélection néerlandaise.

À Feyenoord, il ne restera qu'une saison (2004-2005) ; on le retrouve en 2008 aux commandes du Los Angeles Galaxy, puis à celles du club russe du Terek Grozny en 2011.

Hadji Mustapha

né à Ifrane (Maroc), 1971
Milieu de terrain

Distinction Meilleur joueur africain 1998.

Meneur de jeu de l'AS Nancy-Lorraine de 1992 à 1996, son club formateur, Mustapha Hadji – l'aîné des Hadji –, fort d'une technique balle au pied au-dessus de la moyenne, a ensuite mené une carrière qui l'a conduit au Portugal, en Espagne, en Angleterre et en Allemagne ainsi qu'une saison aux Émirats arabes unis. Symbole de l'excellence d'une génération de joueurs marocains qui n'a pas connu la défaite durant trois saisons en équipe nationale (10^e au classement FIFA en avril 1998), Mustapha Hadji a reçu l'Étoile d'or à la suite de la Coupe du monde en France.

Hagi Gheorghe

né à Sacela (Roumanie), 1965
Milieu de terrain

Palmarès 125 sélections en équipe nationale (35 buts) ; C3 2000 (Galatasaray) ; Super-Coupe d'Europe 1986 (Steaua Bucarest), 2000 (Galatasaray) ; Championnat de Roumanie 1987, 1988, 1989 (Steaua Bucarest) ; Coupe de Roumanie 1987, 1988, 1989 (Steaua Bucarest) ; Championnat de Turquie 1997, 1998, 1999, 2000 (Galatasaray) ; Coupe de Turquie 1999, 2000 (Galatasaray).

Naturellement doué pour manier le ballon, le jeune Gheorghe Hagi intègre dès l'âge de 15 ans l'équipe nationale juniors de Roumanie. À 18 ans, le jeune milieu offensif du Farul Constanta (son premier club, de 1978 à 1983) intègre la sélection nationale en jouant contre la Norvège. Aussi brillant que fantasque, Hagi en fait voir de toutes les couleurs autant à ses adversaires, par son talent, qu'à ses équipiers (joyeux fêtard), qu'aux arbitres (par son irascibilité). Il ne tarde pas à être sur-

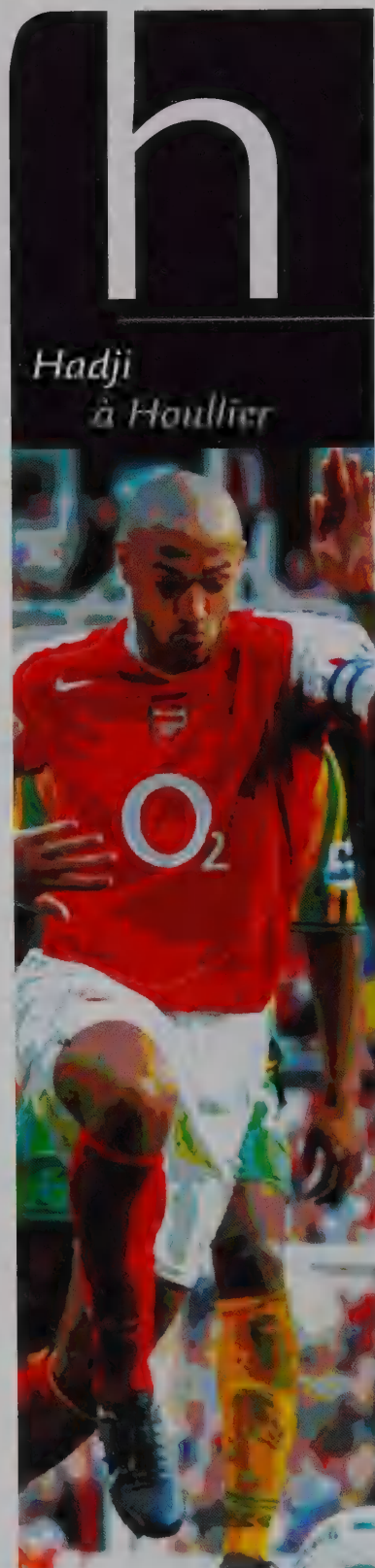
nommé le «Maradona des Carpates», magicien au pied gauche dévastateur aussi bien par sa puissance que par sa précision. Il participe à la conquête d'une Super-Coupe d'Europe en marquant le but de la victoire pour le Steaua Bucarest, le club de l'armée, qu'il a rejoint sur ordre du Parti communiste exprès pour jouer cette rencontre. Après quatre saisons au Steaua, Hagi profite de la révolution de décembre 1989 pour entamer une carrière européenne, qui le mène en Espagne (Real Madrid 1990-1992, puis Barcelone FC, 1994-1996), en Italie (Brescia, 1992-1994) et enfin en Turquie, à Galatasaray, où il reprend la voie du succès de 1996 à 2001, date de sa retraite. Détenteur de cinq doublés Coupe-Championnat (trois en Roumanie et deux en Turquie), Hagi a mené l'équipe de Roumanie dans les phases finales de deux Euros et de trois Coupes du monde consécutives (1990-1998). Se jugeant trop vieux pour une quatrième campagne, il laisse la Roumanie orpheline du plus grand joueur de toute son histoire.

Hamm Mia

née à Selma (Alabama, É.-U.), 1972
Joueuse nord-américaine

Palmarès Jeux Olympiques 1996, 2004 ; Coupe du monde 1991, 1999 ; 276 sélections dans l'équipe nationale (158 buts) ; Championnat nord-américain NCAA 1989, 1990, 1992, 1993. Distinctions Meilleure joueuse nord-américaine de l'année 1994, 1995, 1996 ; FIFA World Player of the Year 2001, 2002.

Si le soccer – le football d'outre-Atlantique – masculin n'a pas encore conquis le public nord-américain, il n'en va pas de même de la version féminine du même sport dont Mia Hamm est l'icône. La meneuse de jeu des Eagles a tout gagné et s'est affirmée comme la meilleure joueuse du monde durant les années 1990. Formée à l'université de Caroline du Nord (UNC), elle fut si précocement qu'à l'âge de 15 ans, elle



connut sa première sélection en équipe nationale. Trois ans plus tard, à sa dix-septième cape, elle marqua son premier but. Buteuse hors pair (avec 158 buts : record absolu), elle est aussi une remarquable meneuse de jeu. Bien qu'elle ne dispose pas d'un physique exceptionnel (1,65 m et 57 kg), elle possède un excellent bagage technique. Son influence sur le jeu des Américaines se prouve également par le nombre de ses passes décisives (142) en près de 300 rencontres disputées entre 1987 et 2004, date de sa retraite internationale. Signe de son importance dans la vie sportive américaine, elle a eu l'honneur d'être le porte-drapeau aux jeux Olympiques d'Athènes.

Hanot Gabriel

*né à Arras (Pas-de-Calais),
1889-1968*

Journaliste sélectionneur

Son nom est aujourd'hui pratiquement inconnu. Son rôle a pourtant été primordial dans le développement du football français et mondial. International, il fut sélectionné douze fois en équipe de France, entre 1908 et 1919, participant à la dernière rencontre internationale avant la Grande Guerre et à la première organisée après



Gabriel Hanot, journaliste et sélectionneur national.

le conflit, dans lequel il s'était illustré comme aviateur. Devenu journaliste et dirigeant, il fut à l'origine de nombreuses compétitions et initiatives qui contribuèrent à structurer le football français dans les années 1930 : le concours du jeune footballeur, le Championnat de France professionnel, les stages de formation d'entraîneurs.

Après la Seconde Guerre mondiale, il cumula ses activités de journaliste (à *l'Équipe* et à *France-Football*) avec les fonctions de sélectionneur de l'équipe de France ; en 1949, à la suite d'une lourde défaite contre l'Espagne, le journaliste Gabriel Hanot critiqua sévèrement le jeu de l'équipe de France et le sélectionneur Hanot démissionna ! Sa dernière grande œuvre fut, en 1955, la création de la Coupe d'Europe des clubs champions, fruit de ses qualités de visionnaire qui rêvait d'un véritable Championnat d'Europe des clubs.

Hat trick

La traduction littérale de *hat trick*, expression d'origine anglaise, est « coup du chapeau ». On attribue cette expression, avant tout honorifique, à un joueur ayant marqué trois buts dans un même match pour le compte de son équipe. La règle non écrite veut que le *hat trick* ne soit reconnu que si le joueur a inscrit les trois buts consécutivement. Si, entre les trois buts marqués, un autre joueur trouve le chemin des filets, les puristes vous diront que les trois buts inscrits ne constituent plus alors un *hat trick*, mais tout simplement un triplé.

Havelange João

né à Rio de Janeiro (Brésil), 1916
Dirigeant

C'était à Barcelone, au mois de décembre 1996 : à la tête du football mondial depuis 1974, João Havelange, président de la FIFA, annonce d'une voix ferme, mais quelque peu caverneuse, qu'il mettra

fin à ses fonctions après la Coupe du monde 1998. Ses ennemis ont bien souvent stigmatisé le caractère dictatorial du patron de la FIFA. à toutes ces critiques, cet ancien champion de natation, présent aux jeux Olympiques de Berlin en 1936, rappelle plutôt qu'il a beaucoup œuvré pour le football, premier sport du monde avec plus de 200 millions de licenciés. João Havelange n'est pas peu fier de laisser un héritage de 4 milliards de dollars (plus de 20 milliards de francs). Fier également d'avoir su anticiper sur les progrès du football africain, à tel point que l'on a soupçonné un temps João Havelange d'avoir d'ores et déjà promis l'organisation de la Coupe du monde 2006 à l'Afrique du Sud ! Cet ancien avocat, dont les journées, dit-on, débutent toujours par quelques longueurs de bassin et de la marche, aura su adapter le football mondial aux nouvelles règles imposées par l'arrivée massive de l'argent et le développement de la télévision. Mais, dans ce domaine, João Havelange est aussi un conservateur, opposé à l'introduction de pauses publicitaires pendant les matchs. « On ne remet pas en cause les règles du jeu à la légère », martela-t-il, envers et contre tout. Il a trouvé dans son adjoint, le Suisse Joseph Blatter, un successeur habile et novateur.

Havre AC (Le)

Club fondé en 1872

Couleurs Maillot ciel et marine, short marine, bas bleu ciel.



Palmarès

Championnat de France de D2 1938, 1959, 1985, 1991, 2008 ; Coupe de France 1959.

Le 18 mai 1959, au stade de Colombes, on dispute la finale de la Coupe de France. Pour la deuxième fois. Deux semaines plus tôt, Le Havre et Sochaux ont fait match nul (2-2) sur cette même pelouse. Alors, sous les yeux du général de Gaulle et de son

ministre des Sports, Maurice Herzog, les deux équipes se lancent dans un match sans pitié. Et très vite ce sont les Havrais qui emballent la rencontre. On y remarque l'ancien Bordelais Villenave, l'ex-Sedanais Eloy, le Lillois André Strappe ou encore Lagadec, le seul Normand de l'équipe. Le Havre, cette année-là, est entraîné par Lucien Jasseron, un technicien réputé sérieux, consciencieux et exigeant. Au tour précédent, les Havrais avaient éliminé les Crocodiles de Nîmes et fêtaient en même temps leur titre de champion de France de division 2. N'empêche ! pour la finale de la Coupe de France, Le Havre n'était pas favori... Mais, lors de la deuxième finale, Sochaux est victime de coups du sort : en deux occasions, Stopyra et Brodd tirent sur le poteau du but normand. En revanche, Le Havre marque trois buts par Meyer, N'Doumbé et Navarro, sur trois tirs qui ont ricoché sur un des poteaux sochaliens...

Une tradition ancienne. Cette ville a toujours vibré pour le football. Mieux : c'est au Havre qu'est apparu le premier club français de football. C'était en 1872. L'histoire raconte que les Anglais qui résidaient alors dans les ports de la Manche (et a fortiori dans le plus important d'entre eux, Le Havre), notamment les agents des sociétés maritimes et leurs enfants, aimaient s'exercer à leurs jeux favoris : le cricket et le football. On dit encore que le président du Havre Athletic Club, F. F. Langstaff, était chef d'une importante maison de transit, et que ce club fut fondé par les membres de la colonie anglaise du Havre. La légende ajoute aussi que, en 1884, les 24 membres de l'assemblée du HAC ont écarté l'adoption du rugby et du football pour lui préférer un mélange qu'ils nommèrent «combination», et que les parties étaient disputées sur un terrain vague proche du boulevard François-Ier, clos par une palissade en bois qui en constituait la limite de jeu ! Des archives nous révèlent aussi que les joueurs ne disputaient les parties qu'en semaine, et toujours entre midi et deux heures ! Le 15 avril 1891, les statuts définitifs du club sont adoptés, tout comme les couleurs bleu ciel et

bleu marine. Les chemises furent alors partagées en deux, dans le sens de la hauteur : le bleu ciel comme Oxford, le bleu marine comme Cambridge... Mais, sur son terrain adossé à la mer, le club n'organise des parties qu'entre ses membres. On croit se rappeler qu'ils ont peut-être, une fois ou deux, joué contre les voisins de Dieppe, mais on est sûr qu'ils se mesuraient régulièrement avec les joueurs anglais, surtout ceux du port de Southampton, tête de la ligne maritime établie avec le port normand... Très vite, le Havre Athletic Club s'assurera une connaissance et une expérience du jeu impressionnantes. Dès 1899 et les années suivantes, le HAC deviendra régulièrement champion de France sans avoir disputé un seul match, faute d'adversaires ! À l'époque, l'équipe était composée de Bacquart, Carré, Ferris, F. et W. Mason, Meyer, Muir, Quigard, Sewis, Taylor, A. et C. Wildes. C'étaient les temps héroïques... Aujourd'hui, le club doyen de France, devenu Le Havre Athletic Club Football Association, tente tant bien que mal de se maintenir parmi l'élite du football français. On ne peut s'empêcher de penser au temps passé et de citer des noms qui ont fait rêver : Jasseron bien sûr, mais aussi Hidalgo, Douis, Di Loreto, Baronchelli ou, plus récemment, Ibrahim Ba, Revault et V. Dhorasoo. Après avoir frisé à plusieurs reprises la relégation, le HAC est tombé en D2 à l'issue de la saison 1999-2000. En 2002, en terminant à la quatrième place, le doyen HAC, emmené par le chevronné Alain Caveglia, retrouve sa place dans l'élite, la L1, une place qu'il perd en 2002 pour jouer les premiers rôles en L2 et y décrocher enfin un cinquième titre en 2008. Mais son retour en Ligue 1 est éphémère ; après un an, c'est de nouveau la relégation.

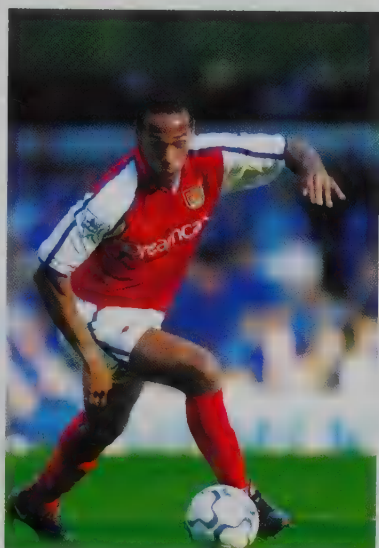
Henry Thierry

né aux Ulis (Essonne), 1977
Attaquant

Palmarès Coupe du monde
1998 ; **Championnat d'Europe**

des nations 2000 ; Coupe des
Confédérations 2003 ; Championnat
d'Europe juniors 1996 ;
123 sélections en équipe nationale
(51 buts) ; **Ligue des champions 2009**
(FC Barcelone) ; **Championnat de France**
1997 (AS Monaco) ; **Championnat**
d'Angleterre 2002, 2004 (Arsenal FC) ;
Coupe d'Angleterre 2002, 2003, 2005
(Arsenal FC) ; **Championnat d'Espagne**
2009, 2010 (FC Barcelone) ; **Coupe**
d'Espagne 2009 (FC Barcelone).
Distinctions Meilleur joueur français
de l'année 2002, 2003, 2004, 2005 ;
meilleur buteur de Premier League 2002,
2006 ; Soulier d'or européen 2004.

Pisté par les plus grands clubs français dès ses premières apparitions dans les sélections nationales de jeunes, ce banlieusard est un des fleurons de la formation à la française. Athlétique et rapide, il prend la direction de Monaco sous la houlette d'Arsène Wenger, qu'il retrouvera à Arsenal en 1999 après une expérience difficile à la Juventus. Thierry Henry, même s'il a des difficultés d'adaptation dans ses nouveaux clubs, est l'homme des rendez-vous. Blessé fin 1997, il revient en forme pour faire une impressionnante Coupe du monde en 1998 et, en 2000, un début d'Euro exceptionnel. Meilleur buteur des Bleus (trois réalisations) en 1998, il marque quatre buts à l'Euro et fait figure de titulaire. Exceptionnel durant la saison 2001-2002 – jusqu'au mois de mai –, Henry devient meilleur buteur du Championnat anglais, auteur du doublé championnat-Coupe avec Arsenal. Las, l'espoir de devenir double champion du monde à moins de 25 ans s'est envolé au cours du match France-Uruguay (0-0) à la suite d'une expulsion. Rapide balle au pied, précis dans ses tirs et performant en duel, Thierry Henry doit son éclosion comme buteur à Arsène Wenger, qui l'a replacé dans l'axe alors qu'Aimé Jacquet lui avait demandé d'occuper exclusivement l'aile gauche de l'attaque tricolore en 1998. Devenu au cours de la saison 2005-2006 le meilleur buteur de l'histoire d'Arsenal, Titi, trois fois meilleur buteur du championnat anglais, qualifie



Thierry Henry sous le maillot d'Arsenal, où il a choisi de mener toute sa carrière anglaise.

les Bleus pour la Coupe du monde avec un but superbe sur la pelouse de Landsdowne Road contre l'Éire. De même, il marque contre le Togo le but qui envoie la France en huitième de finale. Domenech et ses cadres ont décidé de jouer avec une seule pointe – et ce sera lui : Saha, Govou, et plus encore Trezeguet, feront banquette ou n'auront que quelques minutes de jeu. En quart, il marque son premier but sur service de Zidane, mettant fin à une incongruité : jamais le second n'avait fait une passe décisive au premier. En demi-finale, il provoque la faute de Ricardo Carvalho qui offre à Zidane la possibilité d'ouvrir le score. Atout majeur de l'équipe de France, Henry est sacré le 17 octobre 2007 lors des éliminatoires de l'Euro en inscrivant contre l'Ukraine son 44^e but sous le maillot tricolore, détrônant Michel Platini. Le Gunner, qui aura inscrit 226 buts en Angleterre, tente ensuite l'aventure espagnole en rejoignant le grand Barça. Il y sera, avec Messi et Eto'o, l'un des artisans du fabuleux sextuplé de 2009 et ajoutera dans sa musette 61 buts marqués sous le maillot catalan. À trente-deux ans, Thierry Henry demeure l'un des piliers de l'équipe de France ; c'est lui qui qualifie les Bleus pour le Mondial 2010

à l'issue du dernier match de barrage disputé contre l'Irlande. Évidemment, l'histoire aurait préféré que « Titi » ne marquât pas de la main ! Si la main fautive trouvera sa juste et cruelle récompense dans la déroute de la sélection tricolore en Afrique du Sud, il est certain que le meilleur buteur de l'équipe de France (51 buts en 123 sélections) méritait d'achever autrement sa carrière internationale. En 2010, celui qui a désormais sa statue en bronze aux abords du stade d'Arsenal s'en va faire les beaux jours des Red Bulls de New York.

Herbin Robert

né à Paris, 1939

Joueur puis entraîneur

Palmarès en tant que joueur 23 sélections en équipe de France (3 buts) ; **Championnat de France** 1964, 1967, 1968, 1969, 1970 ; **Coupe de France** 1962, 1968, 1970 (Saint-Étienne).

Palmarès en tant qu'entraîneur **Championnat de France** 1974, 1975, 1976, 1981 ; **Coupe de France** 1974, 1975, 1977, 1981 (Saint-Étienne).

En 1957, un gamin timide débarque dans le Forez, capitale Saint-Étienne. Il a 18 ans et arrive de la Côte d'Azur. Né à Paris d'un père natif d'Armentières et tromboniste à l'Opéra de Nice et d'une mère bretonne, il a grandi à Nice et découvert le football au Cavigal. Immédiatement, il avait séduit dirigeants et entraîneurs par sa discrétion, son honnêteté, sa modestie mais aussi par son goût de l'effort et sa religion du travail. Lorsqu'il s'installe en terre stéphanoise, il démontre des qualités exceptionnelles tant en défense centrale qu'en milieu de terrain. Et très vite, sous la direction technique et spirituelle des entraîneurs Jean Snella et Albert Batteux, il devient indispensable dans le système vert par ses qualités athlétiques et un sens du jeu qui pouvait s'exprimer à tous les postes. Il va engranger les titres, les honneurs (Championnat de France,

Coupe de France) et aussi connaître la sélection nationale : entre 1960 et 1968, il portera le maillot bleu à 23 reprises, participant à la phase finale de la Coupe du monde en 1966. Après avoir cessé son activité de joueur professionnel, il devient en 1972 l'entraîneur de l'AS Saint-Étienne. Là encore, il connaît la réussite. En huit saisons, il a mené les Verts au titre de champion de France (à quatre reprises), à la victoire en Coupe de France (quatre fois, également) et en finale de la Coupe d'Europe des clubs champions ! Surnommé « le Sphinx » pour son impassibilité sur le banc de touche pendant un match, il fut considéré comme l'un des meilleurs entraîneurs du monde de son époque.

Après la « fabuleuse épopée des Verts », Herbin a entraîné Lyon, Al Nasr (en Arabie saoudite), Strasbourg, de nouveau Saint-Étienne, et a été, pendant deux saisons, le directeur technique du Red Star avant d'intégrer la Fédération française de football.

Hidalgo Michel

né à Leffrinckoucke (Nord), 1933

Joueur puis sélectionneur

Palmarès en tant que joueur

1 sélection en équipe de France ; **Championnat de France** 1961, 1963 ; **Coupe de France** 1960, 1963 (Monaco).

Palmarès en tant que sélectionneur **Championnat d'Europe des nations** 1984.

Michel Hidalgo fut un joueur de qualité : débuts professionnels avec Le Havre, consécration avec Reims et Monaco. Il restera pourtant l'un des acteurs essentiels de l'une des plus belles épopées du football français, mais au titre de sélectionneur national. Un soir de juin 1984, sur la pelouse du Parc des Princes, il éclate en sanglots dans les bras de Michel Platini. Pour la première fois de son histoire, l'équipe de France vient de remporter le Championnat d'Europe des nations en dominant l'Espagne en finale (2-0).

Après deux Coupes du monde et un Championnat d'Europe, Michel Hidalgo sait alors qu'il a mené le scénario comme il l'avait imaginé. La victoire, oui, mais pas à n'importe quel prix ! Certains l'avaient surnommé « robinet d'eau tiède » et l'accusaient de prôner un football romantique, le « football des bons sentiments » ; il leur répondait : respect des règlements et de l'adversaire, donc respect de soi. Cette histoire en bleu-blanc-rouge, il avait commencé à l'écrire en mars 1976 avec le match France-Tchécoslovaquie au Parc des Princes. Successeur du Roumain Stefan Kovacs, il y avait fait débiter Platini et Bossis. Et, au fil des mois et des matchs, il composera un milieu de terrain magique avec Platini, Giresse, Tigana et Fernandez. Convaincu d'avoir fait le tour de la question et de la sélection, il confie l'équipe de France à son adjoint (Henri Michel), quitte la Fédération française de football et sa charge de directeur technique national pour accepter ensuite l'offre de Bernard Tapie et devenir en 1987 le directeur technique de l'Olympique de Marseille. Lui qui avait connu les honneurs comme sélectionneur et aussi comme joueur (ailier droit puis meneur de jeu) avec Reims et Monaco (finale de la Coupe d'Europe des clubs champions, Championnat et Coupe de France) ressentait comme une immense frustration de n'avoir jamais travaillé au quotidien comme entraîneur ou directeur technique dans un club professionnel. Très rapidement, il est confiné dans un rôle sans importance. Pis, il découvre un monde du football que sa morale avait toujours réprouvé...

Hiddink Guus

né à Varsseveld (Pays-Bas), 1946

Entraîneur néerlandais

Palmarès Ligue des champions 1988 (PSV Eindhoven) ; **Championnat des Pays-Bas** 1987, 1988, 1989, 2004, 2005 (PSV Eindhoven) ; **Coupe des Pays-Bas** 2004 (PSV Eindhoven) ; **Coupe d'Angleterre** 2009 (Chelsea).

Après une honnête et longue carrière de joueur aux Pays-Bas et aux États-Unis commencée et achevée dans l'équipe de De Graafschap, Guus Hiddink prend la direction de l'équipe sitôt sa retraite prise. Deux ans plus tard, en 1983, il est engagé comme assistant au PSV Eindhoven, qu'il amène ensuite tout seul au sommet national puis européen en trois saisons fructueuses (1987-1989). Après une saison sans succès, il quitte les Pays-Bas et commence une carrière internationale dans de grands clubs (Real Madrid, Fenerbahce et Valence). Mais cet adepte du football total « à la Orange » trouvera de 2000 à 2002 un terrain vierge où il pourra imposer sa rigueur : il est choisi par la Fédération de Corée du Sud pour préparer l'équipe qui accueille la Coupe du monde 2002.

Il réussit à donner un cadre au jeu sud-coréen qu'il propulse en demi-finale. Utilisant la vitesse naturelle et le sens collectif des Coréens, il devient un véritable héros national. Revenu aux Pays-Bas, il renoue avec le PSV Eindhoven, qu'il guide de nouveau sur la voie du succès (demi-finale de la Ligue des champions 2004-2005). Décidé à retrouver



Michel Hidalgo, porté en triomphe par plusieurs de ses joueurs (à gauche, Yvon Le Roux, et, à droite, Manuel Amoros) à l'issue de la finale de l'Euro 1984.

[Dictionnaire] Herbin à Hoddle

les joutes internationales, il dirige en Allemagne les Socceroos australiens. Après leur avoir permis d'éliminer les Uruguayens en barrage, il les mène en huitième de finale, où ils perdent de peu face aux Italiens. Puis il prend en main l'équipe nationale russe dès la saison 2006 sans parvenir à la qualifier pour l'Euro 2008. Un bref passage à Chelsea lui permet d'ajouter en 2009 une Coupe d'Angleterre à son palmarès, puis c'est la sélection turque qui fait appel à lui en 2010, avant qu'il n'entraîne à partir de 2012 le FK Anji Makhatchkala.

Hoddle Glenn

né à Hayes (Angleterre), 1957

Milieu de terrain

Palmarès 53 sélections en équipe nationale (8 buts) ; **Coupe d'Angleterre** 1981, 1982 (Tottenham) ; **Championnat de France** 1988 (Monaco).

Nul n'est prophète en son pays. Sans doute Glenn Hoddle, un chrétien convaincu, a-t-il souvent médité cette phrase. Joueur technique, aimant porter le ballon, il a eu bien du mal à imposer son style dans un pays qui ne reconnaissait alors que le style *kick and rush* (« frappe et cours »). Jamais, malgré ses 53 sélections, il n'a fait l'unanimité autour de lui. Sa carrière en club a été elle aussi chaotique. Pour ses débuts à Tottenham, il connaît les affres de la relégation (1976-1977). Après la remontée du club londonien, Hoddle s'impose comme le meneur de jeu de l'équipe et, avec elle, il va remporter deux finales de FA Cup consécutives. Il reste jusqu'en 1987 à White Hart Lane avant d'être transféré à Monaco. Là-bas, il devient aussitôt champion de France. Malheureusement, une grave blessure au genou l'écarte de longs mois des terrains. Finalement, Hoddle retourne en Angleterre et signe un contrat d'entraîneur-joueur avec Swindon Town. Il fait monter le club en D1, mais le quitte pour rejoindre Chelsea. Avec cette équipe, il atteindra la finale de la FA Cup en 1994, et, malgré la défaite contre Manchester United, Chelsea se qualifie pour la Coupe des

coupes. Hoddle et Chelsea échoueront en demi-finales.

À l'issue de l'Euro 1996, Hoddle est nommé sélectionneur de l'équipe d'Angleterre en remplacement de Terry Venables, démissionnaire. Sa vocation d'entraîneur, Hoddle avoue la devoir à Arsène Wenger, longtemps entraîneur de Monaco, qui très tôt avait décelé en lui les qualités indispensables pour réussir dans ce métier. Mais les résultats de l'équipe nationale en France en 1998 (battue en huitième de finale par l'Argentine aux tirs au but) puis lors des premiers matchs qualificatifs à l'Euro 2000 le poussent à démissionner en 1999.

Hors-jeu

La règle 11 du jeu a été modifiée juste avant la Coupe du monde 1994, puis, plus récemment, le 1^{er} juillet 1997. Désormais, un joueur se trouvant sur la même ligne que les défenseurs adverses n'est plus considéré comme hors jeu. Un joueur est signalé hors jeu uniquement s'il est plus près de la ligne de but adverse que deux adversaires. Généralement, le gardien de but et un défenseur. Ou deux joueurs de champ, si le gardien de but a été passé. On ne peut être hors jeu que dans la moitié de terrain adverse. Être en position de hors-jeu ne constitue pas une faute en soi. Pour que l'arbitre siffle contre le joueur en question, il faut que le ballon lui ait été transmis ou qu'il fasse action de jeu. La position de hors-jeu se juge au départ du ballon. Il s'agit en l'occurrence d'une des situations de jeu les plus difficiles à apprécier. Et la marge d'erreur est relativement importante. Un joueur ne peut être signalé hors jeu s'il reçoit directement le ballon lors

d'un coup de pied de but, d'un corner ou d'une rentrée de touche.

Un joueur reconnu hors jeu se verra sanctionné d'un coup franc indirect, à l'endroit où la faute a été commise.

En 2006, la FIFA a décidé de ne plus faire sanctionner un hors-jeu dit passif, le joueur ne faisant pas action de jeu lors de la passe.

Houllier Gérard

né à Théroutte
(Pas-de-Calais), 1947
Entraîneur

Palmarès Championnat de France 1986 (PSG) ; **Championnat d'Europe des moins de 18 ans** 1996 ; **Coupe d'Angleterre** 2001 (Liverpool FC) ; **Coupe de la League** 2001 (Liverpool FC) ; **Super-Coupe d'Europe** 2001 (Liverpool FC) ; **Charity Shield** 2001 ; **Championnat de France** 2006 (Ol. lyonnais).

Le destin de Gérard Houllier a en partie basculé ce soir de novembre 1993 lorsque la Bulgarie est venue battre la France au Parc des Princes à l'ultime seconde, l'éliminant ainsi de la Coupe du monde 1994. Sélectionneur national depuis le départ de Michel Platini en juillet 1992, Houllier a bien évidemment quitté ses fonctions après cet échec terrible. Depuis, il continue à travailler pour la Fédération française de football comme directeur technique national et a pris en charge l'équipe de France des moins de 18 ans, avec laquelle il a été champion d'Europe. Aux Championnats du monde 1997, son équipe des moins de 20 ans atteint les quarts de finale. Gérard Houllier est avant tout un éducateur qui connaît parfaitement le football et possède

d'excellentes facultés pédagogiques. Si son passé de joueur est bien modeste (niveau amateur), il a derrière lui un solide bagage universitaire (il a été professeur d'anglais en début de carrière). Ses connaissances livresques et techniques du football sont de haute tenue. Il est d'ailleurs membre des commissions techniques de la FIFA et de l'UEFA.

Avant d'intégrer les instances fédérales en 1988, Houllier a entraîné, successivement au plus haut niveau, Lens (1982-1985), qu'il a qualifié en Coupe de l'UEFA, et le PSG (1985-1988), avec qui il a été champion de France la première année. En 1998, après dix ans de présence à la DTN, Gérard Houllier est de nouveau tenté par le terrain et répond à l'invitation des dirigeants de Liverpool, où il occupe le poste de manager général et d'entraîneur. En deux ans, il réussit à replacer les Reds parmi les cinq meilleures équipes anglaises. En 2001, sous la conduite de Gérard Houllier, le club du Lancashire réalise une saison exceptionnelle en remportant cinq titres dont deux coupes nationales. Mais, à l'automne, le coach est victime d'un grave accident cardiaque lors d'un match de Championnat. Emmené d'urgence à l'hôpital, il est sauvé in extremis. Soutenu par sa famille, tout le club et le public, Gérard Houllier reprend sa place la veille d'un quart de finale décisif de la Ligue des champions, que le club quittera au stade des demi-finales. Après une nouvelle saison en demi-teinte, le Board du club se sépare du Français, qui reprend du service en 2005 à Lyon qu'il emmène vers un cinquième titre consécutif et une nouvelle place en quart de finale de la Ligue des champions. En 2007, il choisit de quitter Lyon pour retrouver la DTN dont il démissionnera en 2010 pour retrouver les terrains anglais pour une saison à Aston Villa.

Ibrahimović Zlatan

né à Malmö (Suède), 1981

Attaquant

Palmarès Championnat des Pays-Bas 2002, 2004 (Ajax d'Amsterdam) ; **Coupe des Pays-Bas** 2002 (Ajax d'Amsterdam) ; **Championnat d'Italie** 2007, 2008 et 2009 (Inter Milan), 2011 (AC Milan) ; **Supercoupe de l'UEFA** 2009 (FC Barcelone) ; **Championnat d'Espagne** 2010 (FC Barcelone). **Championnat de France** 2013 (Paris Saint-Germain). **Distinctions** Meilleur buteur du **Championnat d'Italie** 2009 et 2012 et du **Championnat de France** 2013.

Au football, un caractère bien trempé est presque toujours un mauvais caractère. Et Zlatan en a, du caractère ! Ce « sale gosse » qui a grandi la balle au pied ne laisse pas indifférent ses entraîneurs du Malmö FF où il devient professionnel en 1996. Mais sa carrière débute réellement à l'Ajax d'Amsterdam en 2001. Ce siècle n'a qu'un an et déjà, Zlatan perce sous Ibrahimović... Le jeune footballeur est insupportable et vaniteux, mais du haut de son mètre quatre-vingt-quinze, il domine les défenses adverses. L'élégance manque

parfois, mais l'efficacité est redoutable. Avec dans sa musette deux titres de champion et une coupe des Pays-Bas, « Ibra » arrive à la Juve en 2004 où il ne convainc pas. C'est à l'Inter Milan qu'il se hisse au plus haut, décrochant sous le maillot bleu et noir trois championnats d'Italie et deux supercoupes.

En 2009, le FC Barcelone sacrifie Samuel Eto'o pour s'offrir le prodige suédois ; mais ce dernier ne trouvera jamais sa place chez les Blaugranas. Son caractère n'est évidemment pas étranger à cette « faute de casting ». Jamais Pep Guardiola ne pourra s'entendre avec cet attaquant imprévisible dont le talent de buteur n'a d'égal que l'ego surdimensionné. Nouveau transfert donc, en 2010, vers le Milan AC, ce qui fait grincer les dents des tifosi de l'Inter... D'autant plus qu'en 2011, Zlatan est l'attaquant décisif qui permet au Milan AC de décrocher un nouveau titre de champion d'Italie. Mais c'est dans la nature instable d'Ibrahimović de ne pas demeurer longtemps dans le même club : en 2012, il arrive au PSG pour une fois encore y faire merveille et contribuer largement à la victoire des Parisiens en championnat.

Pièce maîtresse de la sélection nationale suédoise (avec laquelle les rapports ne



Puissant, agile, technique et doté d'un excellent jeu de tête, Ibrahimović est l'un des plus grands surdoués du foot de ces dix dernières années et collectionne les titres de champion.



sont pas toujours les meilleurs), il ne permet pourtant pas à celle-ci de briller en compétition. Au moins y assure-t-il le show comme lors de ce fabuleux quadruplé réalisé en 2012 contre l'Angleterre en match amical. Quatre buts, dont une réalisation d'anthologie avec un retourné acrobatique de plus de vingt mètres. Le grand Zlatan ne fait pas toujours l'unanimité, mais ce prédateur des surfaces est décidément un joueur hors norme.

Ikpeba victor

né à Benin City (Nigeria), 1973
Attaquant

Palmarès Coupe d'Afrique des nations 1994 ; jeux Olympiques 1996 ; 30 sélections dans l'équipe nationale (3 buts) ; **Championnat de France** 1997 (AS Monaco).

Distinctions *Ebony Shoe* 1993, **Joueur africain de l'année** 1997.

Après un an en tant que joueur professionnel à l'ACB Lagos, au Nigeria, le jeune attaquant immigré en Belgique, à Liège, où il éclate en 1993, recevant le trophée de meilleur joueur africain évoluant outre-Quévrain après trois saisons au Stade liégeois (meilleure saison avec 17 buts). Il est ensuite recruté par les dirigeants de l'AS Monaco où il passe six années, dont plusieurs comme titulaire sur le flanc de l'attaque rouge et blanc. Il est de l'équipe de la principauté qui remporte le Championnat 1996-1997, une performance qui lui assure le titre de meilleur joueur africain de l'année (16 buts en 30 matchs). Membre de l'équipe nigériane à la Coupe du monde 1998, Victor Ikpeba connaît ensuite une baisse de régime. La suite de sa carrière fut moins brillante parce que après une première année au cours de laquelle il a joué une vingtaine de matchs, il ne réussit pas à s'adapter au Championnat allemand (Borussia Dortmund). Il entame alors un tour d'Europe allant d'échec en échec. Une fin de carrière achevée en 2005, peu en rapport avec l'élégance du joueur.

Immigration

Que serait le football français sans ses immigrés ? On se le demande, tant ils ont joué un rôle essentiel dans son histoire. Il s'agit en effet d'une tradition ancienne, qui épouse fidèlement les flux migratoires ayant marqué l'histoire de notre pays. Dans les années 1950, les « fils de... » sont essentiellement polonais, mais aussi italiens. Le Nord et la Lorraine, avec leurs bassins miniers, constituent les terres d'accueil, d'où naîtront quelques excellents footballeurs. Citons Raymond Kopa, Cisowski, Ruminski, Wisniewski, Skudlowski, mais aussi des fils d'Italiens comme Piantoni ou Gianessi.

Dans les années 1960, les ressortissants des DOM-TOM et les Africains prennent le relais, accompagnés d'une petite vague sud-américaine (Combin, Angel Rambert, De Bourgoing...). Le Guadeloupéen Marius Trésor est un véritable pionnier, lorsqu'il débarque à Ajaccio pour entamer une fastueuse carrière. Pour mesurer le rôle essentiel de ces joueurs venus d'ailleurs dans le rendement de leurs équipes, il suffit de se référer au classement des buteurs du Championnat de France de 1970 à 1984. Durant treize saisons, la première place sera confisquée par les attaquants étrangers : Josip Skoblar, Carlos Bianchi, Delio Onnis, Erwin Kostedde, Vahid Halilhodzic.

Tricolores bigarrés. L'équipe de France, elle aussi, profita largement de ces flux migratoires. Exemple, la formation championne d'Europe en 1984 avec Platini et Battiston, de descendance italienne, Amoros et Fernandez, d'origine espagnole, et Tigana, dont les racines sont maliennes. Ainsi, les deux plus grands joueurs français de tous les temps, Kopa et Platini, sont fils ou petits-fils d'immigrés.

Aujourd'hui, encore, certains clubs ont leurs filières privilégiées. Le PSG mise sur les Brésiliens (Valdo, Ricardo, Rai, Leonardo, Edmilson) ; Auxerre a ses entrées en Afrique (Saïb, West, Tassafout), après avoir beaucoup pros-

pecté dans les pays de l'Est (Szeja, Szarmach, Janas, Mlinaric, Kovacs) ; et l'OM n'a eu qu'à se féliciter de ses Allemands (Förster, Allofs, Völler, Köpke).

L'éclatement du bloc de l'Est et l'arrêt Bosman ont bouleversé le marché durant ces dernières années.

La flambée des prix qui en a résulté pénalise nos clubs, incapables de faire face aux surenchères de leurs concurrents italiens, anglais ou espagnols. Longtemps en pointe en Europe de l'Est et en Amérique du Sud, la France doit désormais se contenter d'acheter des étrangers «de seconde zone», à l'exception de deux ou trois clubs comme Monaco et le PSG. Reste l'Afrique, où les clubs de l'Hexagone se sont toujours approvisionnés avec bonheur (Milla, Dahleb, Abedi Pelé, Weah...) et où l'on peut dénicher des perles à des tarifs abordables. Pour le football français, le continent africain est assurément celui de l'avenir.

Independiente CA

Club argentin
Fondé en 1905



Couleurs Maillots rouge, culotte bleue, bas bleu et rouge.

Palmarès international *Copa Libertadores* 1964, 1965, 1972, 1973, 1974, 1975, 1984 ; *Coupe intercontinentale* 1973, 1984 ; *Supercopa* 1994, 1995 ; *Coupe interaméricaine* 1973, 1974, 1976 ; *Recopa* 1995.

Palmarès national *Championnat d'Argentine* 1922, 1926, 1938, 1939, 1948, 1960, 1963, 1989 ; *tournoi d'ouverture* 1970, 1971, 1983 ; *tournoi de clôture* 1967, 1977, 1978, 1984.

C'est dans la salle d'un café britannique de Buenos Aires, à la ville de Londres, qu'est né, le 1^{er} janvier 1905, «Independiente Football Club».

Ce jour-là, quatre jeunes Anglais qui ne supportent plus l'autoritarisme des

dirigeants de leur club, Maipu, entrent en dissidence. Ils décident de créer leur propre club et lui donnent un nom qui colle exactement à leur démarche. Ils ont peu de moyens – à peine de quoi acheter un ballon – mais beaucoup de bonne volonté. Et un besoin impérieux de jeu et de liberté. Est-ce pour cela que l'Independiente Football Club, rebaptisé Club Atletico Independiente, est toujours réputé, près d'un siècle plus tard, pour son football offensif et son sens du spectacle ?

Quoi qu'il en soit, au fil des ans, l'héritage a été préservé. En 1922 et 1926, le club remporte deux titres de champion d'Argentine, grâce à une attaque qui accumule les succès. Les idoles de l'époque s'appellent Canaveri, Lalin, Ravaschino, Seoana, Orsi. En 1928, Independiente inaugure le premier stade en ciment d'Amérique du Sud. Un certain Arsenio Erico, attaquant paraguayen, s'y illustre en devenant le buteur le plus prolifique du championnat argentin avec 293 buts.

Le succès avec panache. Mais c'est la Copa Libertadores, l'équivalent de la Coupe d'Europe des clubs champions, qui fait entrer le club dans la légende et dans les cœurs. Independiente remporte cette épreuve à 7 reprises. Sans jamais déroger à la tradition ni vendre son âme au diable. Personne n'a fait mieux dans toute l'Amérique du Sud. En 1964, Independiente écrase tout sur son passage (4-0 contre Alianza Lima, 5-1 face aux Millonarios Bogotá, 3-2 contre Santos) pour remporter sa première Copa Libertadores.

Les années 1970 sont encore plus fructueuses. Quatre victoires de suite entre 1972 et 1975, un exploit insensé. C'est l'époque des Pastorizza, Bertoni et Bochini. Ricardo Enrique Bochini, qui alignera 637 matchs sous le célèbre maillot rouge et sera pendant quinze ans le meneur de jeu et le guide spirituel de l'équipe. En 1984, Independiente est champion d'Amérique du Sud pour la septième fois. Dans ses rangs, deux milieux de terrain qui rejoindront plus tard la France et le FC Nantes : Enzo Trossero et Jorge Burruchaga. Trois autres joueurs bien connus dans l'Hexagone ont porté le maillot d'Indepen-

diente : Omar Pastorizza (Monaco), Hector Yazalde (Marseille), Gabriel Calderon (PSG, Caen). Depuis le milieu des années 1980, Independiente a du mal à renouer avec son passé. Le club a dû laisser le devant de la scène à River Plate, Boca Juniors ou Velez Sarsfield, sauf en 1994-1995. Le passage en 1996-1997 de Cesar Luis Menotti, champion du monde avec l'Argentine en 1978, n'a pas suffi à maintenir Independiente sur les sommets.

Iniesta Andrés

né en 1984 à Fuentelabilla (Espagne)

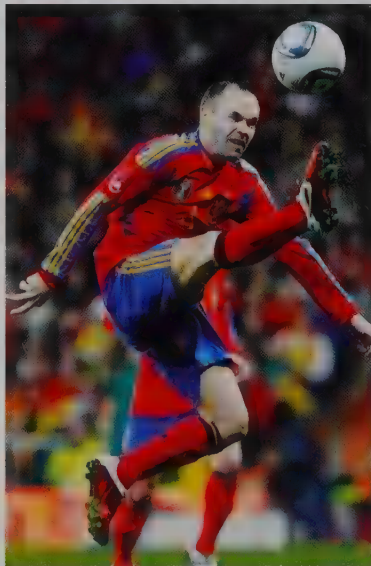
Milieu de terrain

Palmarès Champion du monde 2010 ; champion d'Europe 2008, 2012 ; Ligue des champions 2006, 2009, 2011 (FC Barcelone) ; Championnat d'Espagne 2005, 2006, 2009, 2010, 2011, 2013 (FC Barcelone) ; Coupe du Roi 2009, 2012 (FC Barcelone).

La première étoile sur le maillot de la sélection espagnole, c'est lui. Le 11 juillet 2010 au Soccer City de Johannesburg, les Espagnols sont en

finale du Mondial. Déjà champions d'Europe, ils rêvent d'une consécration. Impossible pourtant de vaincre un adversaire néerlandais qui use de la manière forte. Toute l'Espagne entrevoit avec angoisse l'épreuve des tirs au but qui se profile, jusqu'à cette 116^e minute. Servi par Fabregas, le meneur de jeu de la Roja contrôle le ballon et d'un tir croisé plonge toute une nation dans le bonheur. Qui mieux qu'Andrés Iniesta pouvait planter l'ultime et décisive banderille d'un tel match ?

Iniesta l'Espagnol, c'est d'abord Iniesta le Catalan, qui intègre à douze ans le centre de formation du FC Barcelone, la célèbre Masia, qui a produit tant de prodiges. Le jeune garçon, discipliné et attentif, donne vite raison à ceux qui avaient pressenti ses talents. Rien ne viendra freiner son ascension. Champion d'Europe des moins de 16 ans, champion d'Europe des moins de 19 ans, il est titulaire au Barça dès 2002. Ses atouts ? Une vision du jeu hors du commun qui lui permet d'orchestrer la partie et une habileté technique qui ne cesse de s'améliorer. En quelques années, Andrés Iniesta va devenir le rouage le mieux usiné et le mieux huilé d'une mécanique de haute précision qui gagne absolument tout. Ou, pour dire mieux, de deux mécaniques, car Iniesta est aussi indispensable à Barcelone qu'à la sélection nationale, qu'il emmène au sommet du football mondial avec un titre de champion du monde et deux titres européens, et jusqu'à une finale en Coupe des confédérations en 2013. Entraîneurs, partenaires, adversaires, tous sont unanimes à reconnaître l'immense talent d'un joueur discret, affable et d'une efficacité redoutable. Il est sans conteste le meilleur milieu de terrain au monde et on songe tout naturellement à lui pour le ballon d'or. Mais Barcelone compte dans ses rangs un autre génie : Lionel Messi, lequel truste tous les trophées. Peu importe à Iniesta, qui a trouvé en Messi un complice ; à l'Argentin les ballons d'or, à l'Espagnol la satisfaction d'être le passeur magnifique qui lui aura distribué tant de ballons décisifs.



Match après match, Iniesta, l'artiste espagnol qui a offert son premier Mondial à l'Espagne, fait étalage de son talent.

Inter Milan

Club italien
Fondé en 1908

Couleurs Maillot à bandes verticales noires et bleues, short noir, bas noirs à revers bleus.



Palmarès international Coupe d'Europe des clubs champions 1964, 1965, 2010 ; **Coupe de l'UEFA** 1991, 1994, 1998.

Palmarès national Championnat d'Italie 1910, 1920, 1930, 1938, 1940, 1953, 1954, 1963, 1965, 1966, 1971, 1980, 1989, 2006 (titre attribué après la condamnation de la Juventus Turin et du Milan AC), 2007, 2008, 2009, 2010 ; **Coupe d'Italie** 1939, 1978, 1982, 2005, 2006, 2010, 2011 ; **Super-Coupe d'Italie** 1989, 2005, 2006, 2008, 2010.

Pourquoi le nier ? L'Internazionale Football Club de l'actuel président Moratti aura bel et bien connu son apogée à l'époque du «béton armé», c'est-à-dire du catenaccio (« cadenas »), mis au point par l'entraîneur de l'Inter Milan Helenio Herrera, disparu en 1997, et approuvé par le patron de l'époque, le père de Moratti. Pour «il Mago» (le mage), inventeur d'une tactique dont le succès fut tel qu'il faudra attendre le début des années 1980 pour la voir régresser, la consécration intervient le 27 mai 1964, en finale de la Coupe d'Europe des clubs champions, face au Real de Di Stefano et Puskas. En quatre ans, Herrera n'a pas varié sur ses principes : c'est la défense qui détermine l'attaque, c'est elle seule qui constitue l'arme absolue de la victoire, tout en sachant compter sur des attaquants efficaces. Le 27 mai 1964, l'Inter Milan s'impose devant le Real 3-1, et la gloire annoncée du système Herrera va durer jusqu'en 1971. En 1965 et 1966, l'Inter est champion d'Italie, mais, surtout, la Squadra Azzurra lui ressemble à se confondre même avec les joueurs « intéressés » qui portent le maillot bleu et noir. Les stars de l'Inter sont les stars de la sélection nationale : de Sandro Mazzola, le génial attaquant, à Giacinto Facchetti, le gratte-ciel de la défense, en passant par

Boninsegna et Burgnich, ce sont eux, les piliers de l'Inter, qui se retrouvent en finale de la Coupe du monde, face au Brésil, en 1970. L'année suivante, en 1971, l'Inter Milan remporte un nouveau «scudetto» (Championnat d'Italie). Mais le club lombard entre également dans un long tunnel européen : il lui faut attendre vingt-cinq longues années avant de remporter une nouvelle Coupe d'Europe.

L'heure européenne. 1991 marque donc le retour de l'Inter sur la scène européenne sous la conduite de Trapattoni, entraîneur charismatique, qui a déjà fait ses preuves sous les couleurs de la Juventus Turin. À l'Inter, désormais, les étoiles sont allemandes et s'appellent Klinsmann, Brehme et surtout Matthäus, sacré Ballon d'or un an plus tôt. Mais chacun sait que la victoire en Championnat est tout aussi importante en Italie que la consécration sur le toit de l'Europe. Et, pour l'Inter, plus rien depuis 1971. La fin des années 1990 apporte un vent de folie du côté du stade Giuseppe-Meazza de San Siro. C'est le plus gros transfert du siècle, imaginé et voulu par le président Moratti, dont on se demande bien où se termineront les folies : Ronaldo le Brésilien rejoint l'Inter au terme d'un long bras de fer avec le FC Barcelone. Les Français ne sont pas en reste, puisque Youri Djorkaëff a rejoint Milan en 1996 et que Benoît Cauet, à son tour, est transféré vers le club lombard. Avec Zamorano et l'international Pagliuca dans les buts, la formation milanaise entraînée par Simoni puis par l'Anglais Hodgson et Marcelo Lippi fait de brillants parcours européens : finaliste malheureux de la C3 contre Schalke en 1997 (battu aux tirs au but), vainqueur en 1998, éliminé en quart de finale de la C1 par le futur vainqueur Manchester. Cela ne l'empêche pas de connaître un couac à l'occasion du match aller de Coupe de l'UEFA, contre Lyon (16^e de finale) : à Milan, et devant un public assommé par l'événement, le Lyon du petit Giuly et de Caveglia s'impose 2 buts à 1. Faute réparée puisque, au retour, à Gerland, l'Inter l'emporte 3-1. Les grandes équipes, dit-on parfois, ne meurent jamais...

Après plusieurs années d'inefficacité de la politique de grandeur du président Moratti, qui a mis sur pied une des plus

impressionnantes équipes de vedettes, l'Inter a connu en 2001-2002 une saison pleine durant laquelle il a joué le titre jusqu'à la dernière journée, n'étant dépassé que par la Juventus Turin sur le fil. Pour la première fois depuis quatre années, l'équipe a justifié les investissements colossaux mis en jeu pour acheter successivement Ronaldo, Recoba et Vieri. Elle le doit sans doute à la poigne de fer de l'entraîneur argentin Hector Cuper, en provenance du FC Valence, qui a su mobiliser ses stars. Depuis 2003, l'Inter s'est installé à la tête du Calcio, répondant aux souhaits du président Moratti, qui continue à acheter de grands joueurs : 2004, 4^e ; 2005, 3^e ; 2006, encore 3^e mais déclarée vainqueur après la condamnation de la Juve et du Milan AC. Avec ses vedettes, Figo, Vieira, Materazzi, l'Inter décroche en 2006 une deuxième supercoupe d'Italie d'affilée après un match d'anthologie contre l'AS Roma (4-3, après avoir été mené 3-0). L'Inter va ensuite prouver qu'il n'a pas besoin de la justice pour emporter le championnat. Entre 2007 et 2010, les bleus et noirs sont invincibles dans le scudetto ! Entre-temps, le club a fait appel au magicien portugais José Mourinho qui va le porter au sommet du foot européen. 2010 sera la grande année : Championnat, Coupe, Supercoupe, et surtout le sacre en Ligue des champions après une finale remportée contre le Bayern de Munich.

International Board

Fondé en 1883, l'International Board se réunit pour la première fois en 1886. La fonction du



« Board » est de caractère purement éthique. C'est cet organisme qui est le garant des règles universelles du football. Toute modification dans la réglementation de ce sport ne peut être avalisée qu'après avis favorable de l'International Board.

Les huit membres du «Board» se réunissent une fois par an, habituellement au Royaume-Uni, pour débattre des modifi-

cations éventuelles à apporter aux règles et pour prendre des décisions officielles dans les autres domaines du football.

Quatre des membres du «Board» sont issus de la FIFA ; et quatre, des fédérations britanniques (Angleterre, Irlande du Nord, Écosse et pays de Galles) en signe de reconnaissance pour la création du jeu qui revient à ce pays. Pour être adoptée, une modification des règles doit recevoir lors des votes une majorité de six voix sur huit. Depuis une vingtaine d'années, l'influence de la présidence et du secrétariat général de la FIFA est si grande que le «Board» ne fait qu'entériner les choix de Zurich (siège de la FIFA).



Iran

Couleurs Maillot, short et bas blancs.

Palmarès 3 participations à la phase finale de la Coupe du monde 1978, 1998, 2006 ; **Coupe d'Asie des nations** 1968, 1972, 1976 ; **jeux d'Asie** 1974, 1990, 1998, 2002 ; **Championnat d'Asie des moins de 20 ans** 1973, 1974, 1975, 1976.

L'équipe iranienne s'est qualifiée pour la troisième fois en phase finale de la Coupe du monde, après deux essais, en 1978, en Argentine (0 victoire), et en 1998, en France, avec une seule victoire – mais ô combien symbolique aux dépens des États-Unis. Dans ce pays où le football a réussi à vaincre les mollahs, et où le président en exercice a déclaré que l'équipe ferait un excellent parcours à condition de développer un «football iranien», les étoiles se multiplient. Trois joueurs de l'équipe qui s'est qualifiée derrière le Japon sont titulaires du titre de «Meilleur joueur d'Asie» : Ali Karimi en 2004, Mehdi Mahdavia en 2003, et surtout le plus ancien de tous, le grand attaquant Ali Daei, qui, à 36 ans, est devenu le détenteur du record le plus impressionnant : le meilleur buteur de toutes les sélections nationales avec 102 buts en 133 apparitions. Se trouvant dans un groupe pas facile, l'équipe iranienne a subi deux défaites et fait un match nul, terminant dernière de son groupe.

Istres FCIOP



Club français
Fondé en 1920

Couleurs Maillot violet et noir, short et bas noirs.

Palmarès Coupe de Provence 1966.

Jusqu'en 1977, le club est en Promotion d'honneur. Mais, à partir de sa prise en main par Michel Aviet et d'un ancien gardien de but yougoslave ayant fait carrière en Suisse, Georges Korac, le club, qui a adopté le violet et le noir comme couleurs définitives, monte en huit années de la PHB à la D2. Après un premier échec en 1991-1992 pour accéder à l'élite, le deuxième essai est le bon en 2004 grâce à une 3^e place en D2 ; toutefois, il n'y resta qu'une saison, terminant dernier malgré les efforts de Xavier Gravelaine, artisan sur le terrain de l'accession mais qui n'a pu terminer avec le même succès une partie de la saison passée sur le banc d'entraîneur. En 2007, le FCIOP est rétrogradé en National et ne retrouve la L2 qu'en 2009.

Italie

Couleurs Maillot bleu, short blanc, bas bleus.



Palmarès

4 **Coupes du monde** 1934, 1938, 1982, 2006 ; **Championnat d'Europe des nations** 1968 ; **jeux Olympiques** 1936 ; 3 **Championnats d'Europe Espoirs** 1992, 1994, 1996 ; 7 **Coupes intercontinentales** (Inter Milan 1964, 1965 ; Milan AC 1969, 1989, 1990 ; Juventus Turin 1985, 1996) ; 12 **Coupes des clubs champions** (Milan AC 1963, 1969, 1989, 1990, 1994, 2004, 2007 ; Inter Milan 1964, 1965, 2010 ; Juventus Turin 1985, 1996) ; 6 **Coupes des coupes** (Florence 1961 ; Milan AC 1968, 1973 ; Juventus Turin 1984 ; Sampdoria 1990 ; Parme 1993 ; Lazio Rome 1999) ; 10 **Coupes de l'UEFA** (AS Roma 1961 ; Juventus Turin 1977, 1990,

[**Dictionnaire**] Inter Milan à Italie

1993 ; Naples 1989 ; Inter Milan 1991, 1994, 1998 ; Parme 1995, 1999).

Distinctions **Ballons d'or** : Sivori (Italo-Argentin, 1961), Rivera (1969), Rossi (1982), R. Baggio (1993), Cannavaro (2006).

Depuis une quinzaine d'années, les plus grands joueurs de tous les pays du monde rêvent de jouer en Italie, véritable eldorado du ballon rond.

Le football le plus riche du monde. Ses clubs sont les plus puissants. Le public y est à la fois le plus passionné et le plus connaisseur. On y parle de religion du football. Au-delà de la banalité du cliché, il y a du vrai dans cette expression, tant le peuple italien, d'une manière générale très fêru de sport, vit le football avec dévotion. Cinéastes, écrivains, sociologues, artistes ont souvent souligné le phénomène. Mais, même lorsqu'ils portent un regard critique sur cette frénésie outrancière, leurs sarcasmes s'accompagnent également de beaucoup de tendresse, car eux aussi ont aimé ce football que l'Italie regarde avec les yeux de l'enfance. Le dimanche, jour du football par excellence, toute la population mâle de l'Italie est au stade ou à l'écoute des résultats.

Les concours de pronostics génèrent des bénéfices extraordinaires. Les chaînes de télévision multiplient les émissions consacrées au Championnat. Chaque jour, tous les journaux, et au premier rang les trois quotidiens sportifs, dissèquent les chances de chaque équipe, sont à l'écoute de la moindre réflexion des stars, lancent les dernières nouvelles à coups de gros titres.

L'Italie a toujours aimé le football.

Elle est en droit d'en revendiquer une part de paternité puisque, dans les cités de la Renaissance – à Florence, Sienne, Bologne... –, on pratiquait, en pleine ville, le *gioco del calcio*. À la différence des jeux français et anglais du Moyen Âge (la soule), ce jeu était pratiqué dans des espaces bien délimités, et selon des règles déjà précisément codifiées. Aujourd'hui encore, ce jeu est pratiqué une fois par an, en costumes d'époque, au centre de la superbe Florence.

C'est entre les deux guerres mondiales que le football s'est particulièrement développé en Italie. Il est évident que

le régime fasciste de Mussolini n'a pas freiné cette expansion. Ainsi fit-il de l'organisation de la deuxième Coupe du monde, en 1934, une manifestation de prestige. Celle-ci n'aurait pas été complète sans la victoire de l'équipe italienne, la célèbre Squadra Azzurra. Dans une ambiance proche de l'hystérie, elle remporta le titre, qu'elle conserva quatre ans plus tard en France. Les principaux joueurs s'appelaient Meazza, Ferrari, Combi, Monti, Orsi...

L'opulence transalpine. Mais la grande puissance du football italien vint, après la Seconde Guerre mondiale, de ses grands clubs, formidables entreprises où la tradition, la vénération des couleurs (le blanc et noir de la Juventus, le rouge et noir du Milan AC, le bleu et noir de l'Inter...) s'allièrent à la puissance économique et passionnelle de clubs pouvant compter sur des dizaines de milliers de supporters (associés au club) et sur la présence à leur tête de grands chefs d'industrie, comme Agnelli pour la Juventus ou, à une époque plus récente, Berlusconi pour Milan.

C'est en deux temps que le football italien accéda au rang de plus puissant du monde. Dans les années 1960 d'abord, où plusieurs équipes s'assurèrent de prestigieux succès dans les Coupes d'Europe naissantes. Puis, après une période de relative éclipse liée à l'émergence des équipes anglo-saxonnes, vint un nouvel âge d'or, au début des années 1980, qui succéda au scandale du «Totonero», une grave affaire de corruption et de paris clandestins, qui mit en cause plusieurs dizaines de joueurs de premier plan.

Le calcio

Contrairement à une idée reçue et à une traduction souvent complaisante, le «calcio» n'est pas du tout l'appellation du championnat italien. Le mot «calcio» signifie tout simplement football, du nom du jeu pratiqué à Florence, à l'époque de la Renaissance. Ainsi, lorsqu'une mère italienne accompagne son jeune fils au stade du village, elle l'emmène au «calcio».

Clubs des patrons, clubs des ouvriers

En Italie, l'attachement à son club révèle souvent l'appartenance à sa classe sociale. Dans plusieurs grandes villes, deux clubs professionnels partagent la cité. Le cas le plus symbolique est celui de la grande ville industrielle piémontaise, Turin. La Juventus y est considérée comme le club des patrons de la grande firme automobile, FIAT. L'autre club, le Torino AC, est le club des... ouvriers de la FIAT, et le derby turinois entre les deux clubs a toujours un petit parfum de lutte des classes. Partout, les clubs des classes populaires portent le nom de la ville. À Milan, le Milan AC est le vieil adversaire de l'Internazionale. À Rome, le public balance entre l'AS Roma et la Lazio. À Gênes, il y a le Genoa d'un côté, la Sampdoria de l'autre.

Depuis quinze ans, tout ce qui compte de grands joueurs de tous les continents a été attiré par l'opulence du football italien. Des centaines de joueurs de grand renom ont contribué à asseoir la valeur des clubs transalpins, déjà forts d'une kyrielle de magnifiques joueurs locaux. Citons quelques-uns parmi les plus grands, qui ont fréquenté cette tour de Babel : le Français Platini, les Brésiliens Zico, Socrates et Falcão, les Allemands Matthäus et Klinsmann, les Néerlandais Gullit, Rijkaard et Van Basten, l'Argentin Maradona, et, depuis 1997, Ronaldo. L'ouverture du marché européen du travail a accru ce phénomène d'immigration. Aujourd'hui, les étrangers sont plus nombreux que les Italiens dans les grandes équipes.

Un football en crise. Le football italien ne domine plus l'Europe, même s'il reste la passion n°1 des Transalpins. Au cours de deux saisons – 2001-2003 –, aucune équipe italienne n'apparaît dans le dernier carré des finalistes des coupes européennes. Erreur de casting réparée en 2004 avec deux équipes en finale de la Ligue des champions et en 2005 avec le seul Milan AC.

La crainte de voir l'équipe nationale sombrer n'a effleuré les tifosi que l'instant des qualifications à l'Euro 2000. En phase

finale, la Squadra Azzurra a assuré trois matchs, trois victoires. Plus, elle s'est qualifiée pour la finale en battant le pays organisateur, les Pays-Bas, lors de l'épreuve des tirs au but. Et en finale il s'en est fallu de 42 secondes que la Nazionale ne remporte le Championnat d'Europe des nations 2000. Elle s'est finalement inclinée 1 à 2 lors de la prolongation face à la France. Au cours des éliminatoires pour la Coupe 2002, la Squadra dirigée par Giovanni Trapattoni n'a pas connu la défaite et a dominé la Roumanie. Avec des animateurs de la qualité de Totti et Del Piero, l'Italie s'est facilement extraite du groupe G, mais son aventure s'est arrêtée en huitième de finale face à l'étonnante Corée du Sud, pour deux raisons : des erreurs d'arbitrage et la pusillanimité de son sélectionneur. En 2004, à l'Euro, la Squadra Azzurra a quitté la compétition dès le premier tour, victime d'une coalition scandinave. Mais en 2006, dans un contexte national marqué par les affaires de matchs truqués, la Nazionale remporte la Coupe du monde aux tirs au but devant la France après un parcours marqué par l'exploit d'éliminer l'Allemagne en demi-finale. Et c'est sans surprise qu'elle se qualifie aisément pour l'Euro 2008 où elle est éliminée en quart de finale par l'Espagne. Les tifosi bien sûr espéraient mieux et leur déception sera plus grande encore au Mondial 2010 quand les champions en titre quittent la compétition dès le premier tour. Mais la Squadra Azzurra entend bien démontrer que le football européen doit toujours compter avec elle. Elle le fait en parvenant en finale de l'Euro 2012, mais s'incline logiquement (4-0) face à des Espagnols invincibles.

Le tremblement de terre du «Moggiopoli». Le scandale des matchs arrangés par plusieurs présidents de club et par la commission des arbitres de la FIGC a amené la justice sportive à publier le 14 juillet 2006 un verdict d'une grande sévérité. Principale accusée, la Juventus se voit retirer le gain de ses deux derniers scudetti et infliger une humiliante descente en Serie B. Les autres clubs seront maintenus, mais écoperont de lourdes amendes. Ces sanctions suffiront-elles à assainir le football italien, l'un des plus beaux du monde ?

Jacquet Aimé

né à Sail-sous-Couzan (Loire), 1941
Joueur puis entraîneur

Palmarès en tant que joueur

2 sélections en équipe de France ;
Championnat de France 1964, 1967,
1968, 1969, 1970 ; Coupe de France
1968, 1970 (Saint-Étienne).

Palmarès en tant qu'entraîneur

Coupe du monde 1998 ; Championnat
de France 1984, 1985, 1987 ; Coupe de
France 1986, 1987 (Bordeaux).

Nommé sélectionneur national au lendemain du désastre du Parc des Princes en novembre 1993, lorsque la Bulgarie avait battu la France 2-1, l'éliminant ainsi de la Coupe du monde 1994, Aimé Jacquet a réussi ce qui paraissait impossible ; son bilan est impressionnant ; demi-finaliste de l'Euro 96, Coupe du monde 1998. Jusqu'au

sacre suprême de juillet 1998, son bilan provisoire était diversement commenté. Nombreux sont ceux qui reprochaient à Aimé Jacquet ses options tactiques trop défensives. Mais les chiffres ont toujours parlé pour lui. Aimé Jacquet a commencé sa carrière d'entraîneur à Lyon (de 1976 à 1980) puis est resté neuf ans à Bordeaux, équipe avec laquelle il a accumulé les titres avant de partir pour Montpellier, puis Nancy, sans succès. Entré à la Direction technique nationale au début de la saison 1992-1993, il a été l'adjoint de Gérard Houllier, sélectionneur de l'époque. Son bilan avec l'équipe de France est le suivant : 53 matchs joués, 34 victoires, 16 nuls, 3 défaites (Danemark 0-1, Angleterre 0-1, Russie 0-1). 93 buts marqués, 27 encaissés. Jacquet, qui a derrière lui une carrière de joueur de haut niveau ponctuée de cinq titres de champion de France et de deux Coupes de France (tous avec Saint-Étienne), est



Aimé Jacquet, sélectionneur de l'équipe de France championne du monde 1998.



indéniablement un personnage attachant. Absolument insensible aux modes et aux phénomènes médiatiques, il trace sa voie, fidèle à ses convictions. Après avoir mené les Bleus à la victoire en 1998, il laisse sa place à son adjoint Roger Lemerre, et rejoint la DTN. à la suite des échecs en Asie (Coupe du monde 2002) et au Portugal (Championnat d'Europe des nations 2004), Aimé Jacquet intervient en faveur de Raymond Domenech lors de la désignation du successeur de Jacques Santini.

Japon

Couleurs Maillot bleu, short blanc, bas bleus.



Palmarès

4 Coupes d'Asie (1992, 2000, 2004, 2011); 5 participations au tournoi final des jeux Olympiques : 1936, 1956, 1964, 1968 (3^e place) et 1996; 4 participations à la Coupe du monde (1998, 2002, 2006, 2010); **Championnat d'Asie des moins de 16 ans** 1994.

Le football japonais a été inventé par un Britannique, un jour de septembre 1873. Un lundi, croit savoir la légende. Le créateur s'appelait Douglas, il était amiral, et passionné par ce jeu avec un ballon rond. Pourtant, il faudra attendre le 9 mai 1917 pour assister au premier match de l'équipe nationale du Japon. Elle affronte, ce jour-là, les Philippines. Mais la Football Association of Japan ne sera acceptée comme membre de la FIFA qu'en 1921. En 1945, le Japon en sera exclu pour l'attitude de son gouvernement pendant la Seconde Guerre mondiale. Le foot japonais retrouvera sa place dans la Fédération internationale en 1950. Face aux arts martiaux et au base-ball, sports nationaux, le football éprouve quelques difficultés à se faire reconnaître. Il n'empêche ! la sélection nationale commence à obtenir des résultats intéressants. Par exemple aux jeux Olympiques. Ainsi, à Tokyo en 1964, elle

domine l'Argentine au premier tour et se classe 7^e du tournoi ; en 1968, elle obtient la médaille de bronze à Mexico après avoir dominé (2-0) le Mexique ; et, en 1996, elle cause la sensation en battant (1-0) le Brésil, qui terminera à la 3^e place du tournoi. Mieux : en 1992, le Japon remporte la Coupe d'Asie, et, l'année suivante, c'est un joueur du pays du Soleil-Levant, Kazu Miura, qui est sacré meilleur joueur d'Asie. Pourtant, bien plus que pour les résultats de son équipe nationale, le Japon est reconnu dans le monde du football pour trois raisons : depuis 1980, Tokyo accueille chaque année la Coupe intercontinentale, qui oppose les clubs vainqueurs de la Coupe d'Europe et ceux de la Copa Libertadores (Amérique du Sud) ; depuis 1993, le Japon, avec ses millions de dollars et ses entreprises puissantes, attire bon nombre de superstars dans son Championnat (l'Anglais Lineker, l'Allemand Littbarski et le Brésilien Zico furent les premiers à répondre à l'appel).

Enfin, le pays a coorganisé la Coupe du monde 2002 avec son voisin la Corée du Sud. La fédération choisit alors l'entraîneur français Philippe Troussier (nommé en septembre 1998), qui avait fait ses gammes avec plusieurs équipes africaines ; le Japon s'est immergé dans la préparation au Mondial avec enthousiasme. La performance réalisée lors de la Coupe des Confédérations en 2001 a galvanisé les énergies (défaite 1-0 devant la France). Sa première participation en 1998 s'était soldée par trois défaites. Présente en 2002 dans un groupe dont elle n'avait encore jamais rencontré un seul des participants (Belgique, Russie et Tunisie), l'équipe s'impose et se qualifie pour les huitièmes de finale. En menant un football rapide, fait de passes courtes et répétées, les Japonais compensent leur manque de puissance par leur vivacité. Toutefois ils échouent en huitième de finale face à la Turquie après un très beau parcours. Le football a conquis le Japon. En 2006, entraînés par Zico, les Japonais quittent le tournoi après deux défaites face aux Brésiliens et aux Australiens et un nul face aux Croates,



Le Japon a participé à sa première phase finale de Coupe du monde en 1998.

conscients d'être passés à côté d'une meilleure performance. De nouveau qualifié en 2010, le Japon continue de pratiquer un football enthousiaste et décomplexé à l'image de son milieu de terrain, Keisuke Honda, ce qui lui vaut de s'imposer face au Cameroun puis au Danemark et de s'incliner avec les honneurs devant le Paraguay en huitième de finale après la séance des tirs au but. L'année suivante, une 4^e Coupe d'Asie confirme la suprématie japonaise. Et à en juger par le nombre croissant de joueurs nippons enrôlés dans les championnats européens, il y a fort à parier que le football japonais brillera prochainement au-delà de la sphère asiatique.

Jonquet Robert
né à Paris, 1925-2008
Défenseur

Palmarès 58 sélections en équipe de France ; **Championnat de France** 1949, 1953, 1955, 1958, 1960 ; **Coupe de France** 1950, 1958 ; **Coupe latine** 1953 (Reims).

Jeune banlieusard parisien, il fait ses débuts à Châtenay-Malabry et au SS Voltaire. Il a 17 ans en 1942 quand il est enrôlé par le Stade de Reims. À ses qualités exceptionnelles d'athlète, rapide, souple, doté d'une détente et d'un jeu de tête remarquables, il adjoint très tôt une intelligence de jeu et de placement qui l'impose rapidement comme l'un des meilleurs arrières centraux français. Défenseur clairvoyant et vif dans ses interceptions, il peut marquer et neutraliser les avants-centres les plus redoutables et plus puissants que lui. Il les domine en intelligence et en souplesse. Son calme imperturbable (jusque dans les situations les plus critiques) est impressionnant. Dans ce style dit «impérial», il étonne même les Anglais, ce qui lui vaut le surnom de «Bob de Highbury» après un France-Angleterre héroïque disputé à Londres en 1951. Le Jonquet du Stade de Reims collectionne les titres avec la grande équipe rémoise championne de France 1949, 1953, 1955, 1958, 1960, et remporte également la Coupe de France en 1950 et 1958. Sans oublier les finales de Coupe d'Europe que Jonquet joue (et perd) contre le Real Madrid en 1956 et 1959. Quant au Jonquet tricolore, il brille en équipe de France de 1948 à 1960, au cours de ses 58 sélections. Seule ombre au tableau, la fracture du péroné qui l'oblige à jouer les utilités au cours de la demi-finale de Coupe du monde 1958 contre le Brésil de Pelé, un malheur qui est aussi, ce jour-là, celui de l'équipe de France.

Jorge Artur
né à Porto (Portugal), 1946
Joueur puis entraîneur

Palmarès en tant que joueur

16 sélections en équipe nationale (1 but); **Championnat du Portugal** 1971, 1972, 1973, 1975 (Benfica); **Coupe du Portugal** 1970, 1972 (Benfica).

Palmarès en tant qu'entraîneur

Championnat du Portugal 1985, 1986, 1990 (Porto); **Coupe du Portugal** 1991

(Porto); **Championnat de France** 1994 (PSG); **Coupe de France** 1993 (PSG); **Coupe des champions** 1987 (Porto); **Championnat d'Arabie saoudite** 2002 (Al Hilal Ryad).

Diplômé de l'école des entraîneurs de Leipzig, Artur Jorge possède un doctorat d'allemand et parle couramment six langues (anglais, allemand, espagnol, italien, français et portugais). Réputé intransigeant, Jorge est un intellectuel féru d'art et de littérature. Mais c'est également un entraîneur à succès. Après une carrière de joueur bien remplie au Portugal, il est, dès l'âge de 33 ans, nommé entraîneur adjoint de la sélection portugaise. C'est en prenant en main les destinées du FC Porto qu'il va se faire connaître de l'Europe entière. Avec lui, le club assoit sa domination sur le championnat portugais, mais surtout remporte la Coupe des champions face au Bayern Munich en 1987. Le Matra Racing, qui essaie de construire une grande équipe sous la férule de Jean-Luc Lagardère, fait alors appel à lui; cependant, les méthodes autoritaires de Jorge et son exigence de perfection ne passent pas au niveau des joueurs dans un club sans âme. C'est l'échec et, moins de deux années plus tard, Jorge retourne à Porto. Le PSG fait appel à lui en 1991; sous sa conduite, il devient champion de France en 1994, après avoir enlevé la Coupe un an plus tôt. Mais Jorge est critiqué pour son style de jeu peu spectaculaire et il ne fait pas l'unanimité auprès des dirigeants ni des joueurs. Il part auréolé d'un succès au goût amer. Depuis, sa carrière prend un cours chaotique, avec des changements de club à chaque saison. Après la CAN 2006, il démissionne de sa fonction de sélectionneur de l'équipe du Cameroun (éliminée en demi-finale par la Côte d'Ivoire et qu'il n'a pas réussi à qualifier pour la Coupe du monde en Allemagne). Entre-temps, il avait occupé la même fonction auprès des équipes suisse et portugaise sans grand succès. Puis il tentera vainement d'éviter à l'US Créteil la relégation.

Juge de touche

Désormais, les juges de touche, qui sont deux par match, ont été rebaptisés «arbitres assistants». Ce qui, par définition, étend leur champ de responsabilité. La fonction du juge de touche est diversifiée. Il se doit de signaler les hors-jeu en levant son drapeau, mais également les touches et corners. En indiquant, pour les touches, en faveur de quelle équipe doit être effectuée la remise en jeu. Il peut également signaler à l'arbitre central des fautes ayant échappé à sa vision. Exemples : un coup donné en dehors d'une action de jeu, un tirage de maillot en pleine action ou toute autre conduite antisportive. En leur donnant le titre d'«arbitre assistant», les instances du football ont voulu montrer que les ex-juges de touche peuvent, et surtout doivent, s'impliquer dans la gestion d'un match. Autres points relevant de leurs compétences : vérifier les crampons des joueurs entrant sur la pelouse, signaler à l'arbitre central un changement ou la volonté d'un joueur blessé de rentrer sur le terrain...

Juninho Pernambucano
né à Recife (Brésil), 1975
Milieu de terrain

Palmarès Coupe des Confédérations

2005; 41 sélections en équipe nationale (5 buts); **Championnat du Brésil** 1997, 2000, 2001; **Copa Libertadores** 1998; **Championnat de l'État de Rio** 1998; **Copa Mercosul** 2000; **Championnat de France** 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007 (Ol. Lyon); **Trophée des champions** 2002, 2003, 2004, 2005 (Ol. Lyon).

Distinctions Meilleur joueur étranger de France 2004, 2005, 2006.

Le meilleur joueur évoluant en France est arrivé sur la pointe des pieds dans l'Hexagone en 2001. Avec lui, Lyon a commencé sa domination incontestée sur le Championnat. Avec

régularité et ténacité, le natif de l'État du Pernambouc – d'où lui vient son surnom –, qui avait conquis Rio et le Vasco da Gama, où il s'est installé en 1995 à l'âge de 15 ans, est devenu le moteur et le régulateur de l'Olympique lyonnais ajoutant à ses prestations le zeste de folie et de magie que produisent ses coups de pied directs ou indirects aussi improbables qu'évidents. Puissants, placés et travaillés, ses tirs mettent au supplice les meilleurs gardiens. Devenu à l'issue du Championnat 2006, après cinq saisons à la baguette, le 9^e buteur du club avec 65 buts, il a transformé vingt-sept coups francs au total depuis son arrivée en France (soit un pourcentage de 41%), sans compter les pénalties! Lors de la saison 2005-2006, qui lui a valu un nouveau titre de meilleur joueur du Championnat de France, Juninho a cadré presque la moitié de ses tirs alors qu'il joue le plus souvent hors de la surface de réparation. Dribbleur, passeur et accélérateur du jeu, Juninho ne fait pourtant pas partie de l'équipe type du sélectionneur Carlos Alberto Parreira. Entrant en cours de jeu contre le Japon, il est titularisé contre la France afin de renforcer

le milieu de terrain auriverde. À l'instar de son équipe, il n'arrivera pas à s'imposer et sort de la Coupe du monde par la petite porte, faisant ses adieux définitifs à la Seleção.

Juventus Turin

Club italien
Fondé en 1897

Couleurs Maillot
à rayures verticales
blanches et noires,
short blanc, bas
blancs à bords noirs.



Palmarès international Coupe d'Europe des clubs champions 1985, 1996;
Coupe des vainqueurs de coupe 1984;
Coupe de l'UEFA 1977, 1990, 1993;
Coupe intercontinentale 1985, 1996;
Super-Coupe d'Europe 1984, 1997.

Palmarès national Championnat d'Italie 1905, 1926, 1931, 1932, 1933, 1934, 1935, 1950, 1952, 1958, 1960, 1961, 1967, 1972, 1973, 1975, 1977, 1978, 1981, 1982, 1984, 1986, 1995, 1997, 1998, 2002,

2003 (2005, 2006, déclassée par décision de la Caf), 2012, 2013;

Coupe d'Italie 1938, 1942, 1959, 1960, 1965, 1979, 1983, 1990, 1995; **Super-Coupe d'Italie** 1995, 1996, 2002, 2003, 2012; **Championnat d'Italie (Serie B)** 2007.

Son palmarès, ses joueurs, et bien évidemment son président d'honneur Giovanni Agnelli, président de la Fiat, en ont fait assurément l'un des deux ou trois clubs les plus prestigieux de la planète foot, tant sur le plan européen que mondial. Voici un club né au tout début du siècle et dont les victoires impressionnent : 29 «scudetti» (en 2013), 2 Coupes d'Europe des clubs champions, 3 Coupes de l'UEFA, 2 Coupes intercontinentales, 2 Super-Coupes d'Europe. La Juventus Turin fut d'autre part le premier club à avoir remporté au moins une fois chacune des trois coupes européennes : la Coupe des champions, la Coupe des coupes et la Coupe de l'UEFA. En définitive, la «Juve» se distingue fondamentalement des autres grands clubs européens par une formidable culture de la victoire. De cette Juve brillante et romantique,



Juninho est le maître tireur de coups francs des années 2000. Plus ou moins fortement tirées selon la distance, plus ou moins vrillées ou brossées, ses tentatives sont un calvaire pour les gardiens.



Roberto Baggio remplaça Platini dans le rôle de meneur de jeu de la Vieille Dame.

conduite par Trapattoni en 1986, quand Platini était le roi de l'équipe, à cette Juve solide et calculatrice de Marcello Lippi, mais dont le jeu est toujours éclairé par un «Francese», Didier Deschamps puis Zinédine Zidane, le credo est le même : gagner, toujours gagner, pour durer. On comprend mieux pourquoi la Juventus Turin est éternelle...

Éternelle, la Juve l'est, car les éclipses ne durent pas très longtemps. Après un titre national perdu la dernière journée en 2001, c'est lors de l'ultime journée que les hommes de Lippi, revenu aux commandes après deux saisons passées à l'Inter, ont remporté celui de la saison 2001-2002. Et pourtant, en août, quand la Vieille Dame laissait partir Zidane au Real Madrid, nombreux étaient les spécialistes qui voyaient avec crainte l'équipe perdre son meneur de jeu français. Mais les dirigeants firent le pari d'acheter plusieurs grands joueurs pour le prix d'un exceptionnel. Zidane parti, les Turinois accueillirent le Tchèque Nedved, le jeune gardien italien Buffon et le défenseur français Lilian Thuram.

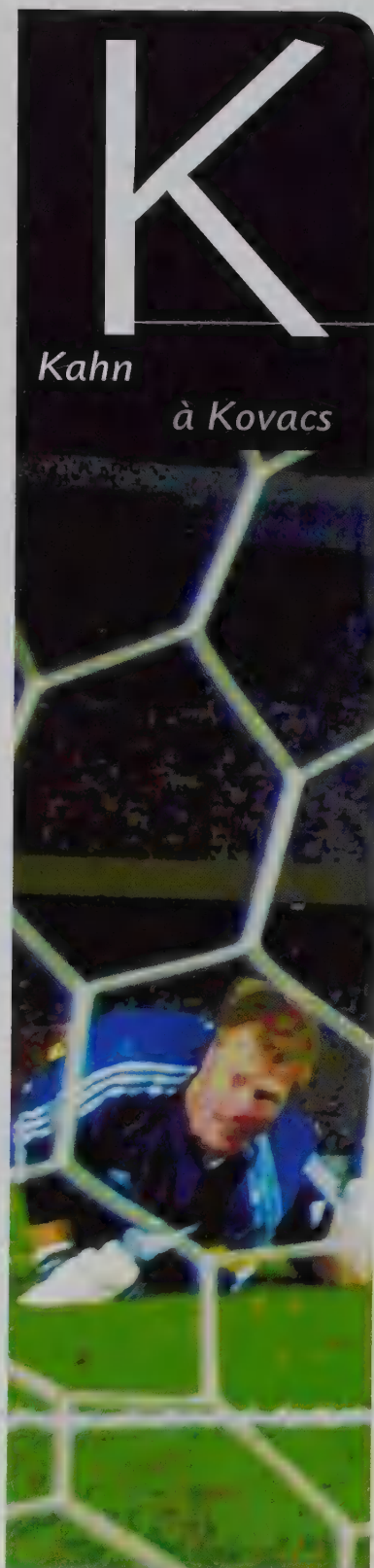
Si le début fut inquiétant (en particulier avec l'élimination au premier tour de la Ligue des champions), le final fut époustouflant, sous la direction des duettistes Del Piero-Trezeguet, qui a promu l'avant-centre de l'équipe de France capocannoniere de la saison 2001-2002. L'après-Zidane a été magistralement géré avec l'arrivée du Suédois Ibrahimović et de l'Argentino-Italien Camoranesi. Les titres se succèdent, les acrimonies aussi devant le déroulement de certains matchs.

On parle de plus en plus des avantages dont la Juventus bénéficie aux yeux des arbitres. Le pot aux roses est découvert à l'occasion d'une enquête du parquet de Naples (voir encadré ci-contre). Une période très épineuse s'annonce, d'autant qu'au scandale s'ajoute le drame avec la tentative de suicide de l'ancien joueur Gianluca Pessotto, promu directeur sportif, qui se jette dans le vide au siège du club (juin 2006) et lutte durant plusieurs semaines contre la mort. Le nouveau directeur de la Juventus fit appel à Didier Deschamps pour rame-

La déchéance de la Vieille Dame

Le scandale Moggi – « Moggiopoli », comme le dénomment les journalistes italiens – entache les formidables résultats sportifs obtenus dans la péninsule par l'équipe turinoise : trois titres de champion en quatre saisons. Au cours de l'enquête menée par des juges napolitains, des écoutes téléphoniques ont révélé que le directeur sportif de la Juventus, Luciano Moggi, avait constitué un réseau d'influences auprès de la commission de désignation des arbitres afin de faire nommer des directeurs de jeu favorables à ses couleurs. Plusieurs matchs ont été faussés de cette manière, douze étant désignés dans l'acte d'accusation. Devant ce scandale inédit, le président de la Federcalcio a dû démissionner. Quatre équipes sont soupçonnées à des titres divers d'avoir commis des délits au regard du règlement de la fédération italienne : outre la Juventus, il s'agit du Milan AC, de la Fiorentina et de la Lazio Rome. Au mois de juillet 2006, le tribunal du sport a condamné la Juventus à la rétrogradation en Serie B. Pour la première fois depuis 109 ans, le club de Turin allait connaître les durs combats de la deuxième division. D'autant qu'elle devait rattraper neuf points de pénalité, ce qui n'empêchait toutefois pas son retour en Serie A la saison suivante. De plus, les deux titres de champion d'Italie 2005 et 2006 lui ont été retirés.

ner le club en Serie A. C'était chose faite la saison suivante et Deschamps cédait la place à Claudio Ranieri. De retour dans le scudetto, la Juve retrouve progressivement sa place, mais il faut attendre 2012 (Coupe et Supercoupe) pour que les Turinois renouent avec le succès. Un 19^e titre de champion en 2013 confirme que la Vieille Dame italienne est éternellement jeune.



Kahn Oliver

né à Karlsruhe (Allemagne), 1969

Gardien de but

Palmarès Championnat d'Europe des nations 1996 ; 84 sélections en équipe nationale ; Coupe intercontinentale 2001 ; Ligue des champions 2001 ; Coupe de l'UEFA 1996 ; Championnat d'Allemagne 1997, 1999, 2000, 2001, 2003, 2005, 2006, 2008 ; Coupe d'Allemagne 1998, 2000, 2003, 2005, 2006, 2008 ; Coupe de la Ligue 1997, 1998, 1999, 2000, 2004.

Distinctions Meilleur joueur et gardien de but de la Coupe du monde 2002 ; meilleur gardien de but du monde 1999, 2001, 2002.

Meilleur gardien de but allemand depuis dix ans, Oliver Kahn, qui avait poussé hors de la sélection Andreas Köpke, un temps gardien de l'Olympique de Marseille, n'a participé à la Coupe du monde chez lui qu'en tant que deuxième gardien. En avril, le sélectionneur Jürgen Klinsmann a choisi Jens Lehmann pour garder les buts de la Mannschaft, au risque de heurter ce compétiteur hors normes, véritable « pitbull » des surfaces, qui sait se faire respecter de tous, adversaires comme coéquipiers. Doté d'une étonnante souplesse, ce grand gardien (1,88 m) très puissant (88 kg) est imbattable dans les airs. Courageux, battant en diable, Kahn n'a connu que deux clubs, le Karlsruhe FC, où il a été formé, et le FC Bayern, avec lequel il a tout connu et gagné. En sélection nationale, il a porté à lui seul l'équipe allemande en finale de la Coupe du monde 2002 en Asie, match au cours duquel il fit la seule erreur de son tournoi. De même, ses exploits dans les buts du Bayern, qu'il a rejoint en 1994, ont contribué à la décennie de rêve que vient de connaître le Munichois, entraîné par une autre légende du football allemand, le gardien champion du monde (1974) Sepp Maier. En 2006, Le sélectionneur Jürgen Klinsmann décide de lui préférer Jens Lehmann au poste de gardien lors de la Coupe du monde. Après le choc de cette nouvelle, Kahn joue le jeu. Soutien indéfectible de son rival, il est récompensé en jouant la petite finale.

Contraint d'accepter, malgré son talent, l'outrage des ans, il met fin à sa carrière en juin 2008.

Kaká

(Ricardo Izecson Dos Santos Leite, dit)

Né à Brasília (Brésil), 1982

Milieu de terrain

Palmarès Coupe du Monde 2002 ; 87 sélections en équipe nationale (28 buts) ; Ligue des champions 2007 (Milan AC) ; Super Coupe d'Europe 2007 (Milan AC) ; Championnat d'Italie 2004, (Milan AC) ; Super-Coupe d'Italie 2004 (Milan AC) ; Championnat d'Espagne 2012 (Real Madrid) ; Coupe du Roi 2011 (Real Madrid).

Distinction Ballon d'or 2007.

Son frère cadet n'arrivait pas à prononcer son prénom, « Cacá » sera donc son surnom que bien vite le jeune prodige transformera en Kaká à son arrivée en Europe. Adolescent chétif élevé dans une famille aisée, le jeune Ricardo peine à s'imposer au sein du São Paulo FC où il n'est que rarement titulaire. Le staff médical lui prépare alors un programme d'entraînement qui conduira à une véritable métamorphose : le « magrinho » affiche désormais 80 kilos sur la balance et n'a rien perdu de sa vivacité, si bien qu'il est retenu en 2002 dans la Seleção et décroche à vingt ans un titre de champion du monde. São Paulo pourtant ne profitera guère de ce milieu prometteur. Le Milan AC l'a déjà repéré et le recrute en 2003. La concurrence est rude au milieu de terrain milanais où règnent Rui Costa et Rivaldo, mais Kaká apprend avec calme et impose son charme aux supporters italiens. Son visage d'ange toutefois ne fait pas tout, son pied droit est redoutable, aussi puissant que précis, et le jeune Brésilien multiplie les réussites. Milieu offensif, il sait percer les défenses adverses d'une course rapide et véloce, pleine d'élégance. 2007 est l'année de tous les succès avec une Ligue des champions dont il est le meilleur buteur avec 10 réalisations, une Super-Coupe d'Europe face

à Séville, une Super-Coupe d'Italie... c'est donc naturellement qu'il efface tous ses rivaux dans la course au Ballon d'or. Son arrivée en 2009 au Real Madrid coïncide avec des problèmes de santé qui le tiennent trop souvent écarté des terrains. Ce n'est qu'en 2011 qu'il retrouve tout son potentiel, mais entre-temps, il a été supplanté par les Özil, Ronaldo ou Alonso.

Kanu Nwankwo Christian né à Owerri (Nigeria), 1976 Attaquant

Palmarès Ligue des champions 1995 (Ajax Amsterdam) ; Championnat des Pays-Bas 1994, 1995, 1996 ; Championnat d'Angleterre 2002, 2004 (Arsenal) ; Coupe d'Angleterre 2002 (Arsenal).

Distinctions Ballon d'or africain 1996, 1999.

Le longiligne (1,97 m) attaquant des Super Eagles nigériens a joué pendant plus de dix ans dans les meilleurs clubs d'Europe, Ajax Amsterdam, Inter Milan, Arsenal, remportant quelques trophées. Mais, à titre personnel, il y aura

pour lui un avant et un après 1996. Auréolé d'une Ligue des champions, l'avant-centre de 20 ans qui a fini sa formation à l'Ajax Amsterdam, où il a débarqué à l'âge de 17 ans, Nwankwo Kanu, répond aux avances des recruteurs de l'Inter Milan dans sa quête insatiable de stars. Mais, lors d'une visite médicale, le médecin italien décèle une anomalie cardiaque. Comme plus tard le Sénégalais Khalilou Fadiga, le joueur est immédiatement privé d'activité physique. Dans les mois qui suivent, il subit une opération à cœur ouvert. Tenace et persévérant, il se battra trois ans avant de faire une saison pleine en 1999-2000, cette fois sous les couleurs d'Arsenal, en marquant 14 buts toutes compétitions confondues. Les quatre saisons suivantes sont moins brillantes, Kanu ne pouvant rivaliser avec Thierry Henry. À la fin de la saison 2003-2004, Arsène Wenger le laisse partir pour West Bromwich Albion, l'un des trois clubs de Birmingham, où il marque en 2005-2006 5 buts. Sur le plan international, s'il participe aux deux Coupes du monde 1998 et 2002, il ne réussit ni à qualifier le Nigeria pour l'Allemagne, ni à gagner les deux dernières CAN (3^e en 2003, 4^e en 2006). Devenu le leader charismatique des Vert et Blanc, il est fortement engagé dans plusieurs fondations destinées à venir en aide à la jeunesse et est ambassadeur de l'Unesco.

Keegan Kevin né à Doncaster (Angleterre), 1951 Attaquant

Palmarès 63 sélections en équipe nationale (21 buts) ; Coupe d'Europe des clubs champions 1977 ; Coupe de l'UEFA 1973, 1976 ; Championnat d'Angleterre 1973, 1976, 1977 (Liverpool) ; Coupe d'Angleterre 1974 (Liverpool) ; Championnat d'Allemagne 1979 (Hambourg).

Distinction Ballon d'or 1978, 1979.

Qui ne se souvient du but de Keegan marqué dès la première minute de jeu à Ivan Curkovic en Coupe des champions ? C'était en mars 1977. Ce jour-là,

les Verts avaient été sortis par Liverpool, une équipe d'où émergeait avant tout la personnalité de Kevin Keegan, attaquant, mais également meneur de jeu de cette superbe machine. Après avoir tout gagné avec les « Reds », Keegan s'en va tenter sa chance en Allemagne. Il rejoint Hambourg et, dans la foulée, décroche deux fois de suite le Ballon d'or France-Football.

Après trois années d'exil couronnées de succès, Keegan revient en Angleterre et signe à Southampton. Un retour salué unanimement par les médias anglais, qui ont toujours considéré Kevin comme l'un de leurs chouchous. Puis ce sera Newcastle, qu'il aidera à remonter en D1. En 1984, il met fin à sa carrière et part vivre de ses rentes en Espagne. Il se perfectionne au golf. En 1992, il décide d'entamer une carrière d'entraîneur et retrouve Newcastle. Une fois de plus avec Keegan, les « Magpies » retrouvent la D1. Au début de l'année 1997, Keegan démissionne de Newcastle, estimant ne pas pouvoir atteindre les objectifs espérés en Championnat. Après deux ans à être consultant, il est appelé en 1999 à exercer un intérim de trois mois pour qualifier la sélection nationale à l'Euro 2000. Ayant réussi son pari, il poursuit l'expérience, mais son équipe ne peut se qualifier pour les quarts de finale, éliminée par la Roumanie. Même si les joueurs souhaitent le voir poursuivre sa tâche, il démissionne peu après la compétition. Ensuite, il dirige Manchester City, qui cherche à reprendre pied en première division, chose faite en 2002. Ne pouvant pas le hisser en haut du tableau de la Premier League, il démissionne en mars 2005 et annonce sa retraite... qu'il interrompt trois ans plus tard pour signer à Newcastle où il ne restera que quelques mois !

Keita salif né à Bamako (Mali), 1946 Attaquant

Palmarès Championnat de France 1968, 1969, 1970 (Saint-Étienne) ; Coupe de France 1970 (Saint-Étienne).
Distinctions Ballon d'or africain 1970 ; Soulier d'argent européen 1971.



Kevin Keegan, l'idole des années 1970.

L histoire a fait le tour du monde du football : le 14 septembre 1967, Salif Keita atterrit à Orly, en provenance de son Mali natal où, à tout juste 21 ans, il est une star. À l'aéroport, personne ne l'attend : il est arrivé avec deux jours d'avance ! Alors, il demande à un taxi de l'emmener à Saint-Étienne. Lorsqu'il arrive au siège du club, les dirigeants hésitent à payer la note... Très vite, ils confieront qu'en refusant d'honorer le prix de la course de Keita ils seraient passés à côté d'un footballeur exceptionnel. Pourtant, le court passé du joueur était déjà suffisamment éloquent : en novembre 1963, à moins de 17 ans, il avait débuté en équipe nationale du Mali lors des jeux du Ganefo (jeux des nouvelles forces montantes) à Djakarta devant 100 000 spectateurs.

À Saint-Étienne, malgré l'hiver et les terrains enneigés, il enchaîne les exploits techniques. Surnommé «Domingo», liane souple et insaisissable (1,76 m, 66 kg), il engrange les buts : 113 en quatre saisons (1968 à 1972) et 42 pour la seule saison 1970-1971 ! Prestidigitateur avec le ballon, calme, intelligent et toujours correct, il fut accusé parfois d'individualisme, car il négligeait souvent les appuis collectifs. Il n'a jamais, non plus, caché son seul regret : avec les Verts de Saint-Étienne, il n'a pas connu la victoire finale en Coupe d'Europe (échecs contre les Écossais du Celtic Glasgow, les Polonais du Legia Varsovie ou encore les Italiens de Cagliari). Et puis, en 1972, c'est l'Olympique de Marseille et son président Marcel Leclerc qui « kidnappent » Salif Keita à l'AS Saint-Étienne. Il restera peu de temps à l'OM, ne pouvant résister à l'appel d'Alfredo Di Stefano, entraîneur du FC Valence. Il filera ensuite au Sporting Lisbonne puis finira sa carrière aux États-Unis. De retour au pays natal, Salif Keita sera un temps ministre avant de se consacrer à la gestion de ses affaires.

L'ancien joueur et responsable politique jouera également un rôle important dans l'excellente organisation par son pays de la CAN 2002, qui vit les Maliens tenir leur rôle de pays hôte avec brio tout au long de la compétition (battus en demi-finale par le futur vainqueur, le Cameroun).

Klinsmann Jürgen

né à Göppingen (Allemagne), 1964
Attaquant et sélectionneur

Palmarès Coupe du monde 1990 ; Championnat d'Europe des nations 1996 ; 108 sélections en équipe nationale (47 buts) ; **Coupe de l'UEFA** 1991 (Inter Milan), 1996 (FC Bayern) ; **Championnat d'Allemagne** 1997 (FC Bayern) ; **Coupe de la Ligue** 1997 (FC Bayern).

Distinctions Meilleur joueur de l'année en Allemagne 1988, 1994 ; en Angleterre 1995 ; Meilleur buteur de Bundesliga 1988 (19 buts).

Jürgen Klinsmann n'a pas rejoint son compatriote Franz Beckenbauer au rang de héros de la nation en ajoutant un titre de champion du monde en tant que sélectionneur à celui obtenu en tant que joueur en 1990. En terminant à la 3^e place, la Mannschaft n'a pas fait mieux qu'en 2002, où elle avait atteint la finale. Nommé en 2004 pour remplacer Rudi Völler, qui avait démissionné après un Euro portugais peu brillant, Jürgen Klinsmann avait démontré sa force de caractère au risque de lui valoir les jugements acerbes de la presse et de... Beckenbauer, jusqu'à ce que, en février 2006, il reçoive le soutien de la chancelière Angela Merkel. Partageant son temps entre la Californie et l'Europe, Klinsmann se vit reprocher ses méthodes par certains joueurs et par les supporters quand il choisit Jens Lehmann au détriment d'Oliver Kahn pour occuper le poste de gardien n° 1. L'équipe allemande est fidèle à son passé de joueur. Le jeune Souabe, qui a fait ses classes dans la banlieue de Stuttgart avant de jouer successivement dans les deux grands clubs de la ville, le SV Stuttgarter Kickers puis le VfB Stuttgart, s'affirme comme le meilleur buteur de la Bundesliga en avoisinant durant cinq saisons consécutives un but tous les deux matchs, une moyenne qu'il retrouve durant la première saison de chacune des étapes de son tour d'Europe des grands championnats (Inter Milan,

AS Monaco, Tottenham) et d'Allemagne (FC Bayern). Jürgen Klinsmann est l'un des rares attaquants à avoir marqué lors de trois Coupes du monde consécutives. En 1990, en Italie, il marque trois buts. Aux États-Unis, Klinsmann fut le meilleur buteur de son équipe, marquant à tous les matchs, sauf en quart de finale face aux Bulgares, un échec qui fut fatal aux Allemands battus 2-1. Quatre ans plus tard, l'Allemagne perd une nouvelle fois au même stade face à la Croatie, mais Klinsmann a encore marqué durant ce tournoi trois buts. Le meilleur attaquant de l'époque post-Gerd Müller a également été le capitaine de la Mannschaft victorieuse de l'Euro anglais en 1996, après avoir perdu la finale du précédent, en 1992, contre le Danemark.

Pour sa première expérience de sélectionneur, Klinsmann, qui a préparé son équipe de manière méthodique, voire scientifique, a privilégié la vitesse au fonds de jeu. Ses attaquants virevoltants Klose et Podolski dynamitent les défenses – sauf celle de Pologne, qui résiste jusque dans les dernières minutes. En huitième de finale, les Allemands submergent les Suédois, suscitant un enthousiasme patriotique outre-Rhin, qui se poursuit jusqu'au moment de la petite finale contre le Portugal (victoire 1-0). Devenu héros national, Klinsmann demande quelques jours de réflexion pour répondre à la demande de tout un peuple de rester à la tête de la Nationalmannschaft, avant de renoncer. Il n'abandonne toutefois pas les terrains et signe en 2008 avec le Bayern Munich où ses méthodes ne portent pas leurs fruits et il ne restera pas plus d'un an en Bavière. En 2011, Klinsmann prend la direction des États-Unis pour y entraîner la sélection nationale.

Kocsis Sandor

né à Budapest (Hongrie), 1929-1979
Attaquant

Palmarès Jeux Olympiques 1952 ; 68 sélections en équipe nationale (75 buts) ; **Championnat de Hongrie** 1949, 1950, 1952, 1954 (Honved) ;



Kocsis «Tête d'or», dans un exercice qu'il maîtrisa aussi bien que son jeu de tête. Il prend de vitesse les arrières de Benfica. (Benfica Lisbonne-Barcelone FC, 3-2, 30 mai 1961, finale de la Coupe d'Europe des clubs champions, Wankdorf Stadion, Berne).

Championnat d'Espagne 1959, 1963 (FC Barcelone).

Distinction Meilleur buteur de la Coupe du monde 1954 (11 buts).

Dès ses débuts à Ferencváros, Kocsis se distingue par ses talents de buteur et surtout par son jeu de tête d'une rare efficacité, qu'une double détente de montée verticale et de frappe du front due à la puissance de son cou enrichit considérablement. Ainsi est-il surnommé «Tête d'or» à partir du jour où il entre dans la prestigieuse équipe de Honved, qui est rapidement la sœur jumelle de la magnifique équipe de Hongrie, dont Kocsis va devenir l'inter droit et le buteur n°1 de 1950 à 1956.

Avec la sélection magyare il est donc champion olympique 1952, finaliste malheureux de la Coupe du monde 1954 (dont il est avec 11 buts le roi des canoniers), l'un des artisans de l'historique victoire sur l'Angleterre en 1953 (6-3). Auteur de 75 buts en 68 sélections, trois fois meilleur buteur du championnat de Hongrie (1954 : 30 buts; 1952 : 36 buts; 1954 : 33 buts). Le soulèvement d'octobre 1956 à Budapest l'oblige à quitter la Hongrie et à se réfugier en Espagne. Il y entame une seconde carrière brillante au FC Barcelone, avec lequel il devient champion d'Espagne 1959, vainqueur de la Coupe d'Espagne 1959, 1963,

finaliste de la Coupe d'Europe des clubs champions 1961. Il prend sa retraite en 1965. Atteint d'un cancer, il se suicide le 22 juillet 1979.

Koeman Ronald né à Groningue (Pays-Bas), 1963 Défenseur

Palmarès Championnat d'Europe des nations 1988; 78 sélections en équipe nationale (14 buts); **Coupe d'Europe des clubs champions** 1988 (PSV Eindhoven), 1992 (FC Barcelone); **Super-Coupe d'Europe** 1992 (FC Barcelone); **Championnat des Pays-Bas** 1985 (Ajax), 1987, 1988, 1989 (PSV Eindhoven); **Coupe des Pays-Bas** 1986 (Ajax), 1988, 1989 (PSV Eindhoven); **Championnat d'Espagne** 1991, 1992, 1993, 1994 (FC Barcelone).

Palmarès en tant qu'entraîneur **Championnat des Pays-Bas** 2002, 2004 (Ajax Amsterdam), 2007 (PSV Eindhoven); **Coupe des Pays-Bas** 2002 (Ajax Amsterdam); **Supercoupe des Pays-Bas** 2003 (Ajax Amsterdam); **Supercoupe du Portugal** 2005 (Benfica Lisbonne).

Chez les Koeman, le football est une affaire de famille. Le père,

Martin, a été professionnel dans les années 1960 et a même connu, une fois, les honneurs de la sélection, en 1966 contre l'Autriche. Ses deux fils, Ronald et Erwin, vont faire beaucoup mieux. Surtout Ronald, le cadet et le plus doué. À 20 ans, il fait déjà l'objet d'un transfert record, de Groningue à l'Ajax Amsterdam. On a raison de voir en lui un défenseur de grand avenir.

Grâce au soutien financier de Philips, le PSV Eindhoven arrache Koeman à l'Ajax, tandis que son frère Erwin poursuit sa carrière en Belgique, à Malines. Ronald fait un malheur. Tout en jouant défenseur, il inscrit 16 buts lors de la saison 1986-1987. Un score qu'il améliore la saison suivante : 21 buts, ce qui en fait le troisième buteur du Championnat. Sa réputation franchit les frontières et sa frappe de balle dévastatrice inquiète désormais tous ses adversaires, qui n'ont pas intérêt à provoquer des coups francs à moins de trente mètres de leurs buts.

1988 est la grande année des Koeman. Ronald réalise un fabuleux triplé avec le PSV Eindhoven : Championnat, Coupe et Coupe d'Europe des clubs champions. Dans le même temps, Erwin remporte la Coupe des coupes avec Malines contre... l'Ajax Amsterdam. Il y avait eu Bobby et Jacky Charlton, vainqueurs de la Coupe du monde avec l'Angleterre en 1966 ; il y avait eu les jumeaux Van de Kerkhof, Willy et René, vainqueurs de la Coupe de l'UEFA avec le PSV Eindhoven en 1978. Mais jamais deux frères n'avaient encore remporté deux Coupes d'Europe au sein de deux clubs différents, la même année.

Restait à parachever ce magistral doublé par une œuvre commune. En juin 1988, Ronald et Erwin Koeman, titulaires dans la sélection néerlandaise, sont sacrés champions d'Europe à Munich. Dans la maison familiale de Groningue, le champagne coule à flots.

Quand il met fin à sa carrière, Ronald Koeman n'abandonne pas les terrains et devient le bras droit de Guss Hiddink aux commandes du onze néerlandais. En 2001, il retrouve l'Ajax avec lequel il remporte deux titres de champion, une coupe et une supercoupe. En 2005, il

prend les rênes du Benfica Lisbonne, puis l'année suivante, c'est le retour aux Pays-Bas. Avec le PSV Eindhoven, Koeman est de nouveau champion mais il ne convainc pas par la suite, ni à Valence ni à l'AZ Alkmaar. Depuis 2011, il officie au Feyenoord Rotterdam.

Kop

Si tous les stades du monde ont aujourd'hui leur kop, autrement dit une tribune qui rassemble les supporters les plus fervents, l'original, la valeur-étalon, le kop des kops est à Liverpool, et nulle part ailleurs. Créé en 1906, il est vrai qu'il a l'ancienneté pour lui. Son véritable nom, le «Spion Kop», est celui d'une colline en Afrique du Sud, où un bataillon de la reine, comprenant de nombreux combattants de Liverpool, se fit massacrer durant la guerre des Boers. Au début, il ne pouvait accueillir que 3 000 personnes.

En 1928, il a été agrandi, couvert, et n'a pratiquement subi aucun changement durant soixante ans. La légende du Liverpool FC et de son stade d'Anfield Road doit évidemment beaucoup aux Keegan, Dalglish, Souness, qui en firent la meilleure équipe d'Europe dans les années 1970-1980. Mais elle a aussi traversé les frontières grâce à la réputation de ses supporters, considérés comme les plus fidèles et les plus chauds du continent. À une époque, le kop contenait jusqu'à 25 000 fans, tous debouts, tous animés d'une foi sans limite pour leur équipe. Et, lorsque le célèbre *You'll Never Walk Alone* résonnait sous le toit métallique d'Anfield, c'est le douzième homme des Reds qui se mettait en action.

Les plus anciens des supporters se souviennent encore avec émotion de ce jour où l'on a dispersé sur la pelouse, devant le kop, les cendres de Bill Shankly, le manager qui a fait le grand Liverpool dans les années 60-70.

La réputation des supporters de Liverpool a cependant été gravement entachée par le drame du Heysel, en 1985, lors de la finale de la Coupe d'Europe

des champions. Violence, alcool et esprit grégaire, tels étaient désormais leurs attributs. Depuis, cette catégorie de fous furieux a disparu des stades anglais. Le 15 avril 1989, il y avait aussi de très nombreux abonnés du kop parmi les 96 fans de Liverpool qui ont trouvé la mort à Hillsborough, le stade de Sheffield, écrasés par une foule trop nombreuse. Le lendemain, la pelouse d'Anfield était recouverte de fleurs, de messages et de maillots aux couleurs du club.

Le 3 mai 1994, la plus célèbre tribune de football du monde vivait son dernier match, une rencontre de Championnat contre Norwich. Deux jours plus tard, les pelleteuses détruisaient le sanctuaire. Désormais, il n'y a plus que des places assises dans les stades anglais. Mesures de sécurité obligent, le kop s'est transformé en tribune moderne, pourvue de sièges rouges au milieu desquels se détachent trois lettres géantes : LFC, Liverpool Football Club. Anfield a perdu un pan de son histoire mais a su garder son âme. Même lorsque les Scousers (titis de Liverpool) sont assis, la passion demeure intacte et l'ambiance extraordinaire.

Kopa Raymond né à Nœux-les-Mines (Pas-de-Calais), 1931 Attaquant

Palmarès 3^e de la Coupe du monde 1958; 45 sélections en équipe de France; **Championnat de France** 1953, 1955, 1960, 1962; **Coupe de France** 1953 (Reims); **Championnat d'Espagne** 1957, 1958 (Real Madrid); **finale de Coupe d'Europe C1 des clubs champions** 1956 (Reims), 1957, 1958, 1959 (Real Madrid); **Distinction** Ballon d'or 1958.

Ses parents polonais étant venus s'installer en France, en plein bassin houiller, Raymond Kopaszewski naît et grandit dans un coron de Nœux-les-Mines, à l'ombre des terrils. Comme

son père mineur, il descend au fond dès l'âge de 14 ans. Le petit galibot pousse les lourds wagonnets, et y laisse d'ailleurs un doigt, écrasé par un gros bloc de charbon. Mais le jeune Raymond est déjà d'une habileté diabolique balle au pied, ce qui lui vaut de briller très tôt dans les équipes de jeunes de l'US Nœux-les-Mines et même de rater d'un penalty la première place du concours du jeune footballeur 1949. Il est quand même enrôlé par le club professionnel du SCO Angers, où il est pris en main par l'entraîneur Camille Cottin et où il connaît la sœur de son coéquipier Bourrigault, qu'il épouse bientôt. C'est cependant au Stade de Reims qu'il va entamer une carrière prodigieuse (1951), jusqu'à devenir le meilleur footballeur français pendant dix ans. À Reims, il a la chance d'être pris en affection par Albert Batteux, qui devient son mentor et son père spirituel. Batteux sait en effet protéger et encourager le remarquable dribbleur et passeur que devient vite Kopa, dans un rôle d'avant-centre en retrait original à l'époque.

Son style déroutant de dribbleur sautillant et insaisissable n'a pas son pareil pour ouvrir le chemin d'une passe décisive au profit de ses partenaires buteurs. Ainsi est-il l'archer d'une attaque rémoise dont les flèches s'appellent successivement Glovacki, Bliard, Fontaine et Piantoni, au sein d'une équipe partageant un jeu court, précis, vif, rapide et très offensif. Ce Reims-là, qui est un peu le reflet de la grande équipe hongroise, domine tous ses rivaux et gagne le Championnat de France en 1953 et 1955, allant ainsi jusqu'à la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions, jouée et perdue (3-4) contre le Real Madrid de Di Stefano. Ce soir-là, Kopa gagne son billet pour Madrid, où le Real l'emmènera pour lui permettre de remporter, comme ailier droit, les trois Coupes d'Europe suivantes 1957, 1958, 1959 (contre son Stade de Reims d'ailleurs).

Les heures glorieuses et les autres. 1958 reste sa grande année sur tous les fronts : il est un des principaux artisans de la troisième place de la France à la Coupe du monde en Suède ; il est

champion d'Espagne et reçoit sa deuxième coupe d'Europe ; enfin, il est désigné Ballon d'or de l'année. De quoi faire de vous une figure de l'histoire du foot ! Revenu en France, Kopa rend le titre de champion 1960 et 1962 au club champenois, ne parvenant cependant pas à gagner cette Coupe de France qui, avec la Coupe d'Espagne, manque à son palmarès. Cette même année 1962, il dispute contre la Hongrie son 45^e et dernier match avec l'équipe de France, où il a débuté en 1952 contre l'Allemagne. Au cours de sa carrière tricolore, il n'a marqué que 18 buts, mais que de buts il a fait marquer ! À partir de 1962, Raymond Kopa traverse des moments difficiles. Il vit des heures dramatiques, perdant un petit garçon, terrassé par une leucémie. D'autre part, il est en désaccord avec les responsables de l'équipe de France. Il secoue durement le milieu du football professionnel. Il lance la bataille du contrat à

temps. Jusqu'alors, le footballeur professionnel était lié à vie à son club. Kopa dénonce cette injustice, affirmant dans un journal que les joueurs sont «de véritables esclaves». La révolution est en marche : le contrat à durée déterminée va entrouvrir les portes de la liberté aux footballeurs. Kopa sera d'autre part l'un des premiers à offrir son nom et son prestige pour la publicité d'une marque de jus de fruits, ce qui aura sans doute provoqué son retour de Madrid à Reims. Ayant stoppé toute activité, il s'est retiré à Angers. Raymond Kopa reste avec Michel Platini le joueur le plus célèbre et le plus titré de l'histoire du football français.

Kovacs Stefan
né à Bucarest (Roumanie),
1920-1996
Sélectionneur

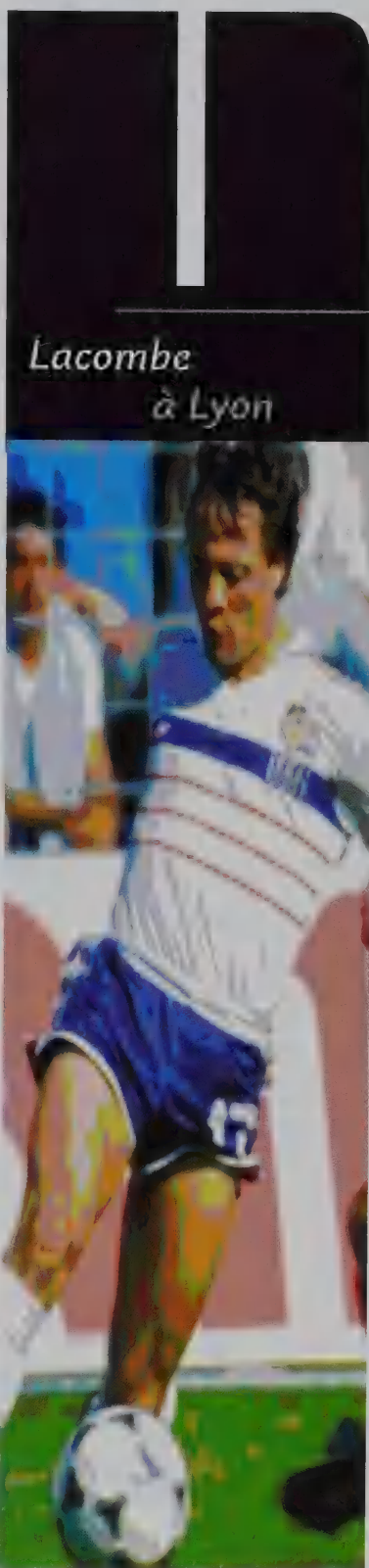
Palmarès Championnat des Pays-Bas 1973 ; Coupe d'Europe C1 des clubs champions 1973 (Ajax Amsterdam).

Depuis 1966 et une banale participation à la Coupe du monde en Angleterre, le football français faisait peine et pitié. Il se traînait lamentablement en queue du peloton européen. Et, en 1973, il n'est toujours pas remis à flot. Le sélectionneur national, Georges Boulogne, démissionne. Les dirigeants de la Fédération française de football, aidés par une des meilleures plumes du quotidien l'Équipe, fixent leur choix sur Stefan Kovacs, l'entraîneur roumain qui vient de s'illustrer avec l'équipe néerlandaise de l'Ajax Amsterdam.

En effet, quelques mois plus tôt, pour la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions qui oppose l'Ajax et la Juventus Turin, Kovacs a tenté un coup de poker en demandant à ses joueurs d'utiliser une «tactique à l'italienne» afin de prendre la Juventus au piège qu'elle croyait employer. L'équipe d'Amsterdam, pour la troisième fois consécutive, remportait la Coupe d'Europe et Kovacs passait pour un génie. C'est donc avec une étiquette fameuse qu'il arriva en France. Et, très vite, il décida de jouer la carte de la jeunesse pour réussir son pari : décomplexer le football français. Il dirigea pour la première fois l'équipe de France le 8 septembre 1973, à Paris : les Bleus s'imposèrent (3-1) face à la Grèce. Il mit fin à sa mission, annoncée, le 15 novembre 1975 à l'issue d'un match France-Belgique qui s'acheva, à Paris, sur un score nul (0-0) : Stefan Kovacs affirma alors que le football français pouvait continuer sa route sans lui, et son adjoint (Michel Hidalgo) était prêt pour lui succéder. Avec Kovacs entraîneur-sélectionneur et apôtre de la «sériosité», les Bleus ont disputé 15 matchs internationaux, en ont gagné 6, perdu 5 et ont dû partager les points à 4 reprises. Le football français avait compris le message de Stefan Kovacs, décédé en 1996 : «En football, le but premier est la victoire ; la notion de beauté est subjective...»



Raymond Kopa – sous les couleurs du stade de Reims – dans son style caractéristique.



Lacombe Bernard

né à Lyon, 1952

Attaquant

Palmarès

38 sélections en équipe nationale (12 buts) ; **Championnat d'Europe des nations** 1984 ; **Championnat de France** 1984, 1985, 1987 (Girondins de Bordeaux) ; **Coupe de France** 1973 (Ol. lyonnais), 1986 (Girondins de Bordeaux).

Distinction

Meilleur joueur débutant en D1 (1977).

Depuis plus de vingt ans, Bernard Lacombe détient le record de buts marqués par un joueur français dans l'élite du football français avec 255 réalisations. Une carrière longue de dix-huit années commencée sous le maillot de l'Olympique lyonnais (premier match, premier but à 17 ans) et achevée sous celui des Girondins de Bordeaux avec un troisième titre de champion de France en 1986-1987. Petit gabarit, mais puissant (1,71 m et 68 kg), Bernard Lacombe est le prototype de l'avant-centre renard des surfaces à la Gerd Müller, pouvant marquer dans les positions les plus improbables. Le meilleur buteur de l'histoire des Girondins de Bordeaux a été l'artificier en chef, pourvu de ballons par Alain Giresse, Jean Tigana ou Philippe Vercruysse. En équipe de France, après deux participations aux Coupes du monde d'Argentine, en 1978 (un but marqué 36 secondes après le coup de sifflet d'envoi du match contre l'Italie a longtemps été le plus rapide de l'épreuve avant d'être battu en 2002 par le Turc Hakan Şükür au cours de la petite finale opposant Turcs et Sud-Coréens), et d'Espagne, en 1982, il est du triomphe de l'Euro 1984, sans toutefois marquer une seule fois, remplacé dans cette tâche par Michel Platini.

Depuis son retour à l'Olympique lyonnais dans le club reconstitué par le président Jean-Michel Aulas, il a contribué aux succès des Rhodaniens et occupe aujourd'hui une fonction de conseiller très écouté par le président.

Lahm Philipp

né à Munich (Allemagne), 1983

Défenseur

Palmarès Ligue des champions 2013

(Bayern Munich) ; **Championnat d'Allemagne** 2006, 2008, 2010, 2013 (Bayern Munich) ; **Coupe d'Allemagne** 2006, 2008, 2010, 2013.

Philipp Lahm est né à Munich et pour ce Bavarois, quoi de plus naturel que de rêver de jouer un jour au Bayern ? Enfant surdoué du ballon, il réalise son rêve en entrant au centre de formation à l'âge de douze ans, y apprend le « métier » et révèle patiemment ses talents de défenseur. À vingt ans, le voilà prêt à faire ses preuves, mais la défense du Bayern est alors trop bien tenue par les Français Lizarazu et Sagnol pour qu'il y trouve sa place ; on le prête donc au VfB Stuttgart où il découvre la Bundesliga. En 2005, enfin, Lahm porte les couleurs bavaroises et décroche à la fin de la saison un premier doublé coupe-championnat qui augure d'une belle carrière. Des doublés, il en réalisera d'autres avec le Bayern où il trouve désormais sa place et s'impose comme l'un des meilleurs arrières. Son petit gabarit (1,70 m) ne le désigne pourtant pas comme le pilier d'une défense de fer, mais le jeune joueur ne manque pas d'atouts : capable d'opérer aussi bien à gauche qu'à droite, il tacle avec une parfaite maîtrise (et une constante correction) tous ceux qui menacent les cages. Mieux encore, doué d'une surprenante célérité, il est un relanceur hors pair, voire un passeur décisif et, quand il le faut, un surprenant buteur. Autant de qualités qui en font rapidement un cadre du Bayern, puis de la sélection nationale, où il incarne la réputation de solidité et de fiabilité de la défense allemande. Au Mondial 2006, c'est lui qui marque le premier but allemand ; à l'Euro 2008, il qualifie la Mannschaft en finale in extremis à la 90^e minute et devient un héros national avant de porter le brassard de capitaine au Mondial 2010. Sans doute aurait-il mérité de bien meilleurs résultats avec la sélection nationale, mais avec le Bayern



Bernard Lama possède une détente peu commune et un grand sens du jeu.

Munich, il connaîtra tous les succès. Trop longtemps tenu en échec par le rival Dortmund, le club bavaïse va finir par connaître le renouveau à partir de 2006 et enchaîner les doublés allemands (quatre en huit ans). Lahm sera l'âme de ce renouveau et plus encore en compétition européenne. Après deux finales perdues (en 2010 et 2012), le Bayern, conduit par Philipp Lahm, décroche enfin le titre en 2013.

Lama Bernard
né à Saint-Symphorien (Guyane),
1963
Gardien de but

Palmarès

Champion du monde 1998,
Championnat d'Europe 2000 ;
43 sélections en équipe de France
(au 2 juillet 2000) ; Championnat de
France 1994, Coupe de France 1993,
1995 ; Coupe d'Europe C2 1996 (PSG).

Le « chat de Cayenne ». Voilà sans doute comment nous pourrions résumer la personnalité du gardien de but international, dont la plupart des observateurs ont reconnu qu'il a bien été l'un des meilleurs gardiens de but du monde jusqu'en 2000. Osons une comparaison : Bernard Lama, depuis qu'il s'est révélé au

grand public, en 1992, sous les couleurs du Paris-Saint-Germain, nous renvoie aux exploits spectaculaires de René Vignal, « flying goal keeper », gardien volant des années 1950. On ne s'improvise pas dribbleur, ou capteur de ballon à plus de deux mètres du sol : c'est en Guyane, sur les plages de Cayenne, que Bernard Lama a donc appris son métier de footballeur, lui qui rêvait de rivaliser dans le champ avec les Brésiliens, ses voisins.

Dès l'âge de 18 ans, Bernard Lama débarque en métropole, repéré à Vichy, durant la Coupe nationale des cadets, par Charly Samoy, recruteur lillois. En rupture avec sa famille, le joueur assumera, de 1981 à 1992, le long parcours de l'exilé, qui préfère la « galère » au retour au pays. Mais Bernard Lama est aussi un garçon sûr de lui, de ses performances, de son rang ; élevé dans une famille bourgeoise, dont le père, depuis un quart de siècle, est le premier magistrat de Cayenne, homme érudit, passionné de littérature, il ne doute pas de sa réussite. Celle-ci viendra sur le tard, après que Lama eut donc fait ses classes, durant cinq saisons, à Lille, puis à Metz, Brest et Lens. Une réussite exemplaire : Lama, qui participe de plain-pied à la relance du Paris-Saint-Germain version Canal Plus, est champion de France sous la direction d'Artur Jorge en 1994, deux fois titulaire de la Coupe de France en 1993 et 1995, cinq fois demi-finaliste

[Dictionnaire] Lacombe à Lama

européen, et vainqueur en 1996, de la Coupe des coupes, avec Luis Fernandez aux commandes. L'équipe de France, il en est le leader incontesté, et incontestable jusqu'à ce double événement qui va marquer un tournant dans la carrière d'un joueur qui fut tout près de rejoindre le FC Barcelone, après l'Euro 92.

La fêlure. Le 15 septembre 1996, le Paris-Saint-Germain dispute à Cannes une rencontre à haut risque. Brusquement, c'est le drame. En arrêtant un penalty, Lama se blesse, grièvement au genou. C'est l'accident, l'opération nécessaire, puis le repos, trop bref, et la reprise forcée de l'entraînement. Bernard Lama revient, mais souffre du genou. Il n'a plus la même confiance en lui-même ni la chance non plus. Contrôlé de façon inopinée au cours d'un stage des Bleus à Clairefontaine, Bernard Lama est déclaré positif, des traces de cannabis ayant été relevées dans ses urines. Suspendu de toute compétition pendant deux mois, Bernard Lama est lâché par son club, qui a décidé d'enrôler Christophe Revault.

Au début de 1998, Lama traverse la Manche et s'engage pour le club londonien de West Ham, où il se rend vite compte qu'il n'est que le « remplaçant du remplaçant ». Rappelé par Aimé Jacquet au printemps pour participer à la Coupe du monde, il devient champion du monde sans avoir joué un seul des sept matchs. Ensuite, il fait une saison brillante 1999-2000 au PSG, qu'il a intégré en début de saison. Qualifié pour l'Euro 2000, il joue le troisième match de poule contre les Pays-Bas. Il rejoint ensuite le club de Rennes, où il retrouve comme entraîneur son ancien camarade de club au PSG, Paul Le Guen. Mais l'expérience tourne mal. Fidèle à ses convictions et à ses amitiés, Bernard Lama défend son entraîneur, que la direction du club accule au départ. Il termine sa carrière à Rennes et en commence une nouvelle, celle de consultant pour les médias radiophoniques et télévisuels, cette fois. Il a également participé à la création d'une fondation au Sénégal pour développer le jeu et l'éducation auprès des jeunes Sénégalais : Diambar's.

Lampard Frank

Né à Romford (Angleterre), 1978

Milieu de terrain

Palmarès

Ligue des champions 2012 (Chelsea) ; Europa League 2013 (Chelsea) ; Championnat d'Angleterre 2005, 2006, 2010 (Chelsea) ; Coupe d'Angleterre 2007, 2009, 2010, 2012 (Chelsea) ; Coupe de la League 2005, 2007 (Chelsea).

Né dans une famille de footballeurs – son père a été international anglais et sa famille est liée à une autre dynastie de footballeurs, les Redknapp –, Frank Lampard a éclaté sur le plan international avec l'arrivée à Chelsea de l'entraîneur portugais José Mourinho. Meneur de l'attaque des Blues, un club qu'il a rejoint en 2001, il est également un buteur régulier dont les frappes de loin sont particulièrement spectaculaires. Il est avec le milieu de Liverpool Steven Gerrard l'un des grands espoirs de l'Angleterre en Allemagne. Après une première cape en 1999 contre la Belgique restée sans suite pendant un an et demi, il devient un des titulaires de l'équipe mise en place par le Suédois Sven-Göran Eriksson après la Coupe du monde 2002. Mais ses performances restent moyennes – très en deçà de ce qu'il montre en club – et ne permettent pas aux Anglais de passer l'obstacle portugais en quart de finale de la Coupe du monde 2006, une répétition du quart de finale de l'Euro 2004.

Combatif, tenace et infatigable sur le front de l'attaque, professionnel depuis l'âge de 17 ans (West Ham, puis Swansea en division 2), Frank Lampard est capable de porter le danger à lui seul ou bien de mettre sur orbite des avant-centres du type Didier Drogba ou Hernan Crespo. À ce titre, il a joué un grand rôle dans le doublé de Chelsea en Championnat d'Angleterre. Sa deuxième place sur le podium du Ballon d'or 2005, derrière Ronaldinho, n'était pas usurpée. Alors que son incontestable talent aurait pu l'appeler ailleurs, Frank Lampard choisira de demeurer toujours fidèle au club londonien. Cheville ouvrière des Blues, c'est tout naturellement qu'il en devient

le meilleur buteur de tous les temps avec plus de 200 réalisations. Manque toutefois une consécration, qui advient enfin en 2012 : c'est avec le brassard de capitaine qu'il soulève le trophée de la Ligue des champions. À 35 ans, alors qu'il espère une centième sélection en équipe nationale, Lampard signe un nouveau contrat... à Chelsea !

Larqué Jean-Michel

né à Bizanos (Pyrénées-Atlantiques), 1947

Milieu de terrain

Palmarès

14 sélections en équipe de France (2 buts) ; Championnat de France 1967, 1968, 1969, 1970, 1974, 1975, 1976 (Saint-Étienne) ; Coupe de France 1970, 1974, 1975 (Saint-Étienne).

Le plus célèbre des consultants de télévision, qui forma un duo parfaitement huilé avec Thierry Roland sur TF1 jusqu'en 2005, possède l'un des plus beaux palmarès du football français. Ce Palois d'origine aura connu tous les succès avec les Verts de Saint-Étienne de la grande époque. Avec eux, il aura enlevé sept titres de champion et trois Coupes de France. En 1968 et 1977, il faisait partie de l'effectif pro et peut revendiquer une partie du succès. On se souvient de sa superbe reprise de volée en finale contre Lens en 1975 (2-0). Un but d'anthologie pour un joueur d'une rare élégance et au jeu fluide. Il ne lui aura manqué que de s'imposer en équipe de France pour réussir un sans-faute. Mais à l'époque Henri Michel tenait le haut du pavé à son poste. La fin de carrière stéphanoise de Larqué sera gâchée par sa mésentente avec Robert Herbin, et il s'en ira alors au PSG, où il occupera une double fonction d'entraîneur-joueur, avant de redevenir simple joueur. Au début des années 1990, Larqué retournera à Saint-Étienne pour assumer la charge de manager général, mais sans succès. Il en connaîtra davantage comme rédacteur en chef de *Onze mondial*, dont il sera conseiller à la direction.



Franck Lebœuf, un arrière athlétique.

Lebœuf Franck

né à Marseille (Bouches-du-Rhône), 1968

Libéro

Palmarès 50 sélections en équipe de France (4 buts) ; Coupe du monde 1998 ; Champion d'Europe des Nations 2000 ; Coupe des Confédérations 2001 ; C2 1998 (Chelsea FC) ; Super-Coupe d'Europe 1998 (Chelsea FC) ; Coupe d'Angleterre 1997, 2000 (Chelsea FC) ; Charity Shield 2000 (Chelsea FC).

C'est à la force du mollet que Franck Lebœuf le Méridional s'est élevé dans les terres plus froides du Nord (Meaux, Laval et Strasbourg) après avoir commencé sa carrière à Hyères en 1986 (National). Même dans les moments les plus durs, il ne se laissa jamais gagner par le doute. Une ténacité et une persévérance capables de renverser des montagnes et... l'hostilité de certains supporters pour qui il n'a pas le niveau. Dernière joie internationale, ce but de la victoire contre la Corée du Sud, peu avant l'ouverture du mondial, et le grand flop (sortie sur blessure au début du match contre l'Uruguay). Ayant annoncé sa retraite internationale après 2002, l'ancien libéro strasbourgeois a remporté ses seuls titres en Angleterre avec Chelsea.

Capitaine de l'OM dès son retour dans sa ville natale en 2001, Lebœuf achève sa carrière, en 2004, à l'issue d'un séjour juteux au Qatar. En 2006, passé dans les tribunes, il fait un duo apprécié des téléspectateurs avec Thierry Roland sur M6.

Le Graët Noël

né à Bourbriac (Côtes-d'Armor), 1941

Dirigeant

Noël Le Graët se présente d'abord comme un dirigeant. Jamais il ne revendique un passé glorieux de joueur. Breton (il est né dans les Côtes-d'Armor), il a grandi à Guingamp, petite ville de 8 000 habitants. C'est là qu'il est venu au football en acceptant en 1972 la présidence de l'En Avant Guingamp. Il est demeuré à ce poste jusqu'en 1991, lorsque, le 19 octobre de cette année, il fut élu président de la Ligue nationale de football (LNF), prenant la succession de Jean Sadoul. Industriel prospère dans l'industrie agroalimentaire, il a été également élu maire de Guingamp en juin 1995. Son nom fut aussi murmuré pour le ministère de la Jeunesse et des Sports en juin 1997. Gestionnaire avisé et intègre, en quelques années, Noël Le Graët a réussi à sortir le football français d'une grave crise financière : au début des années 1990, le déficit total des clubs professionnels de France était immense (619 millions de francs). Il a mis alors en place un plan de redressement draconien (surveillance des comptes par la DNCG, la Délégation nationale de la commission de gestion, interdiction de recrutement ou relégation pour les clubs déficitaires ou en dépôt de bilan) qui, cinq ans plus tard, a permis au football français de présenter un bénéfice de 163,9 millions.

C'est Noël Le Graët, avec la LNF, qui négocie chaque année les contrats passés avec les différentes chaînes de télévision : en 1996, les recettes de télévision représentaient 34 % du total des ressources du football professionnel ;

en 1997, on est passé à 38 %. En 2000-2001, celles-ci atteignent 2,37 milliards de francs. Malgré ce bilan, il est mis en minorité en juillet 2000 par les dirigeants des grands clubs et remplacé par Gérard Bourgoin. Après avoir retrouvé la présidence de Guingamp en 2002 (jusqu'en 2011), il a été nommé vice-président de la FFF dont il deviendra le président en 2011.

Le Guen Paul

né à Pencran (Finistère), 1964

Milieu défensif puis entraîneur

Palmarès en tant que joueur

17 sélections en équipe nationale ;
Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe 1996 (PSG) ; **Championnat de France** 1994 (PSG) ; **Coupe de France** 1993, 1995, 1998 (PSG) ; **Coupe de la Ligue** 1995, 1998 (PSG).

En tant qu'entraîneur **Championnat de France** 2003, 2004, 2005 (Ol. lyonnais).

Formé au Stade brestois, après avoir assuré la remontée de son club d'origine en D1 et connu une descente en D2, le milieu défensif remonte en D1 en 1989 en intégrant le FC Nantes, puis à l'issue de deux saisons moyennes de s'engager pour le Paris-Saint-Germain. C'est sous la présidence de Michel Denisot que le gaucher à la puissance de tir précise connaît la consécration. Durant les sept saisons qu'il passe à Paris, Le Guen accumule les trophées : sept victoires en Coupe, dont l'unique victoire française dans l'ancienne Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe remportée face au Rapid Vienne (1996). À cela s'ajoutent six places dans les trois premiers du Championnat de France et un titre en 1994, année où il est le seul à avoir joué 37 des 38 matchs de la saison. À la fin de la saison 1998, en dépit d'un doublé en Coupe, la direction ne lui renouvelant pas son contrat, il décide de prendre sa retraite des terrains. Sur le plan international, il est de la génération maudite de 1993 et ne fut pas sélectionné par Aimé Jacquet pour l'Euro 1996. Devenu entraîneur, il a consolidé le travail de

Jacques Santini à l'Olympique lyonnais et contribué au triplé du club de Jean-Michel Aulas (2003, 2004, 2005).

Après une expérience malheureuse au Glasgow Rangers, il remplace en 2007 Guy Lacombe à la direction du PSG pour deux saisons durant lesquelles le club parisien ne brille guère, sinon en décrochant la Coupe de la ligue (2008). En 2009, Le Guen arrive à Yaoundé pour diriger le onze camerounais qu'il qualifie pour le Mondial 2010 où les Lions sont domptés dès le premier tour. Paul Le Guen poursuit ensuite sa carrière au sultanat d'Oman.

Le Mans FC

Fondé en 1985

Couleurs Maillot jaune et rouge à rayures verticales, short et bas noirs.



Issu de la fusion en 1985 de deux clubs manceaux, le Stade olympique du Maine (SOM) et l'Union sportive du Mans (USM), Le Mans Union Club 72 s'installe durablement en division 2 à partir de la saison 1990-1991 et peut s'enorgueillir d'avoir contribué à l'éclosion de Didier Drogba. Auparavant, il était monté de la D4 à la D2 sous l'impulsion de son jeune entraîneur Christian Gourcuff. À partir de 1997, Marc Westerloppe reprend le flambeau et assure le passage au niveau supérieur. En 1999, les Manceaux atteignent la demi-finale de la Coupe de France et, en 2003, ils obtiennent l'accession en D1, échelon où ils ne restent qu'une saison. Mais, en 2004, la direction engage un jeune entraîneur aux idées fortes et précises, Frédéric Hantz, qui assure la remontée dans la foulée et surtout obtient en 2006 une 11^e place flatteuse pour un promu. Le MUC 72 confirme en 2007 (12^e) et s'installe parmi l'élite où il se maintiendra jusqu'en 2010. Relégué en Ligue 2, le MUC 72 devient Le Mans Football Club qui, en outre, prend possession d'un stade flamboyant neuf. Mais le club sarthois s'essouffle sur le terrain et s'enlise dans une grave crise financière

qui menace de l'envoyer en National avant qu'une calamiteuse 18^e place en 2013 ne scelle le sort des Manceaux.

Lemerre Roger

né à Bricquebec (Manche), 1941
Entraîneur

Palmarès Championnat du monde militaire 1995 ; Championnat d'Europe des Nations 2000 ; Coupe des Confédérations 2001 ; Coupe d'Afrique des nations (Tunisie) 2004.

Le coup de tonnerre qu'a constitué l'élimination de la France au premier tour de la Coupe du monde 2002 ne saurait enlever les mérites d'un homme capable de reprendre le flambeau des mains d'Aimé Jacquet en juillet 1998 après le sacre mondial. Fidèle à une expérience réussie – même si le facteur chance a joué en faveur des Français à l'Euro 2000 –, l'ancien joueur de Sedan (une finale de Coupe de France), de Nantes (une seconde finale perdue), de Nancy et de Lens a composé pour l'Asie une équipe peu renouvelée comptant quatorze anciens vainqueurs. Il décide ainsi de se passer des services d'Éric Carrière et ne trouve pas la solution pour pallier la blessure de

Zidane. Déjà doté d'un titre mondial (avec les militaires en 1995), l'adjoint de Jacquet en 1998 est remplacé en juillet 2002 par Jacques Santini. Contacté par la fédération tunisienne de football, il signe la même année un contrat de sélectionneur national en vue de la Coupe d'Afrique des nations qui doit se dérouler en Tunisie. Renouant avec le succès, il mène les Aigles de Carthage à la victoire. En 2006, après avoir échoué lors de la CAN en Égypte, son équipe ne franchit pas le premier tour de la Coupe du monde, non sans avoir inquiété l'Espagne. Dans l'édition 2008 de la CAN, il conduit les Aigles jusqu'aux quarts de finale. Roger Lemerre ne connaîtra pas le même succès avec la sélection marocaine qui lui est confiée en 2009, et l'expérience tournera court.

Lens (Racing Club de)

Club fondé en 1906

Couleurs Maillot et bas rouge et or, short rouge.

Palmarès

Championnat de France de D 1 1943, 1944

(Lens-Artois), 1998 ; **Championnat de France de D 2** 1937, 1949, 1973, 2009 ; **Coupe de la Ligue** 1994, 1999.

Les fondateurs et premiers dirigeants du Racing Club de Lens sont des parents d'élèves du lycée de la ville, MM. Van den Weghe (président) et Douterlinghe père, le fils Charles, alors joueur, étant le trésorier. C'est en 1925 que le club adopte le maillot sang et or qui va faire sa célébrité. La même année, le club s'installe sur le stade municipal tout neuf. Il est champion d'Artois en 1926, champion du Nord en 1929.

En 1932, le professionnalisme arrive : les Lensois posent leur candidature l'année suivante, mais trop tard. Il faudra attendre juin 1934 pour que le club artésien soit admis chez les pros. Son premier président est M. Brossard, alors

qu'apparaît déjà le nom de Vital Lerat, l'une des futures chevilles ouvrières du club pendant des années. Le premier entraîneur est un Britannique, Jack Harris, que remplace bientôt le Belge De Veen. Pour sa première saison pro, le RC Lens termine 5^e de division 2, 4^e en 1935-1936, et 1^{er} en 1937 grâce à ses deux redoutables buteurs, Spechtl (30 buts) et Stanis (22 buts), ce qui lui permet de monter en division 1. Le club va se maintenir dans l'élite jusqu'en 1940.

Il est champion de zone nord en 1943 et de nouveau premier du Championnat des équipes fédérales en 1944, sous

Le record de Stanis

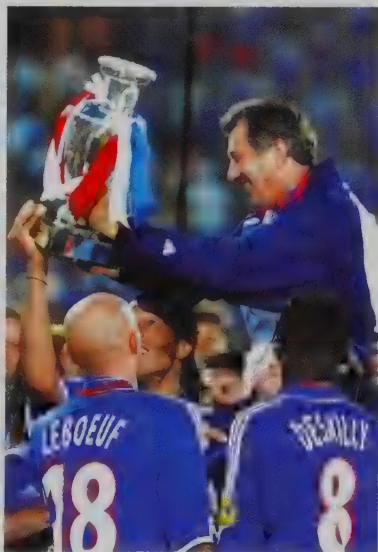
Stefan Dembicki fut, sous le nom de Stanis, l'un des plus redoutables buteurs du football français. Engagé par le RC Lens en 1935-1936 et venant de Sallaumines, il ne put jouer tout de suite, car il avait signé une double licence. Mais il rattrapa vite le temps perdu. En 1936-1937, il avait déjà marqué 22 buts en 2^e division. Il fut le meilleur buteur du Championnat de division 1 en 1942-1943 (43 buts en 30 matchs) et en 1943-1944 (41 buts en 29 matchs). Il fut surtout le héros d'un trente-deuxième de finale de Coupe de France opposant Lens au petit club d'Auby-Asturies, match joué en 1943 et gagné par les Lensois 32 buts à 0. Ce jour-là, Stanis battit un record, marquant 16 buts à lui tout seul.

Principaux joueurs :

Spechtl, Stanis, Marek, Guillard, Duffuler, Ourdouillié, Siklo, Louis, Sowinski, Dugauguez, Doye, Jonsson, Boury, Wisniewski, Stiévenard, Dereuddre, Kominek, Habitzl, Theo, Deloffre, Georges Lech, Ziemczak, Faber, Oudjani, Gregorczyk, Vercruysse, Leclercq, Six, Bousdira, Hédé, Krawczyk, Sénac, Sikora, Laigle.

Les entraîneurs :

Harris, Galbraith, Hibst, Marek, Bigot, Dupal, Michlovsky, Fruchart, Sowinski, Lemerre, Marx, Houllier, Courbis, J. Muller, Gillot, J.-P. Papin.



Roger Lemerre, au temps du triomphe bleu.



le nom de Lens-Artois. Son attaque a fait parler la poudre au cours de ces deux saisons, marquant 90 buts en 1942-1943, et 89 buts en 1943-1944. Ses meilleurs joueurs sont alors Marek, Gouillard, Lewandowski, Ourdouillié, Siklo, Stanis, Stricanne.

Après la Libération, le club lensois a du mal à se maintenir au premier plan. En 1947, il descend en 2^e division, puis remonte deux ans plus tard, après avoir disputé et perdu une finale de Coupe de France en 1948 contre son grand rival nordiste, le Lille OSC.

Le club de la mine. Le Racing, cher au cœur des « gueules noires », mineurs souvent d'origine polonaise, va se maintenir tant bien que mal en division 1 de 1949 à 1968, décrochant une excellente deuxième place en 1956 et 1957, grâce à une équipe où brillent les jeunes Wisniewski, Ziemczak, Stiévenard, Courtin, bien encadrés par les anciens Louis, Polak, Habitzl, Theo et Jonsson. Mais, en 1968, Lens joue et perd les barrages, c'est la descente en division 2, puis l'abandon du professionnalisme en 1969. Après quoi l'équipe retrouve la 2^e division en 1970, avant de remonter dans l'élite en 1973.

Suit de nouveau une période brillante : en 1975, le RC Lens joue sa deuxième finale de Coupe de France. Il faut le grand Saint-Étienne « européen » pour briser son rêve, mais il conserve sa place en Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe (éliminé en huitième de finale par La Haye). Deux ans plus tard, en 1977, Lens termine deuxième du Championnat et goûte encore à une coupe européenne (la C3 de l'UEFA), battu en huitième de finale par Magdebourg, après avoir éliminé la Lazio Rome (6-0 à Lens) et Malmö. Mais les efforts fournis cette saison-là (1977-1978) se paient par une nouvelle relégation, tout de suite réparée l'année suivante, en 1979, par la remontée, à l'issue d'un barrage dramatique remporté aux dépens du Paris Football Club.

Lens va alors demeurer dix ans en 1^{re} division, s'illustrant de nouveau en Coupe de l'UEFA en 1983-1984 (victime d'Anderlecht en huitième de finale) et 1986-1987 (sorti par Dundee en trente-deuxième) après avoir figuré aux 4^e et 5^e places du

Championnat. La descente en 1989 est encore suivie d'un retour rapide en division 1 en 1991, le club nordiste décrochant de nouveau une participation en Coupe de l'UEFA en 1995-1996 (éliminé par le Slavia Prague en huitième de finale). Cette succession d'allers et retours entre les deux divisions n'a jamais atténué la passion fervente que portent à leur club les supporters lensois. Le public du stade Félix-Bollaert est certainement le plus fidèle, le plus chaleureux et le plus correct de France. Après un premier titre de champion de France en 1998 (au goal-average devant Metz), avec Daniel Ledercq, le RC Lens, sous la direction de François Brisson, remplaçant le Druide en cours de saison, effectue une excellente deuxième partie de Championnat et surtout une excellente Coupe de l'UEFA, s'inclinant en demi-finale face à Arsenal d'Arsène Wenger et de Thierry Henry. En 2001, Martel fait appel à l'ancien entraîneur de Metz, Joel Muller. Après avoir fait longtemps la course en tête, l'équipe de El Hadji Diouf échoue pour le titre lors de la dernière journée, battue par sa rivale Lyon (0-2). Après l'intermède Roland Courbis, Gervais Martel fait appel au sérail pour assurer la direction de l'équipe première. En 2005, il nomme Francis Gillot joueur de 1982 à 1986. Cette solution stabilise le club qui termine 5^e du Championnat en 2007. Nouveaux changements la saison suivante : Guy Roux ne reste que quelques semaines et cède la direction à Jean-Pierre Papin qui ne parvient pas à empêcher que les Lensois redescendent en Ligue 2. Ils s'en extirpent après un an, mais pour deux saisons seulement, et en 2011, c'est de nouveau la descente et un gros coup au moral dans le bassin minier. Ultime coup du sort en 2012 quand Gervais Martel, impuissant à trouver une solution financière, démissionne de son poste de président qu'il aura tenu pendant 24 ans.

Libéro



I fut d'abord un simple balayeur avant de devenir un aristocrate.

Balayeur ou « arrière-balai », comme on l'appelait vers 1932 dans l'organisation tactique du verrou helvétique. Cet arrière volant, placé derrière ses partenaires pour les couvrir, fut ensuite un bétonneur dans le système défensif du béton (Stade français-CA Paris, 1947). C'est en Italie que naît le libéro (*libero* signifie « libre » en italien) dans le catenaccio. C'est un défenseur libre et exempté de tout marquage d'un adversaire, contrairement à ses partenaires. Il évolue devant son gardien afin de récupérer dans son camp et derrière ses coéquipiers le ballon perdu par l'adversaire, afin d'attaquer, le cas échéant, un adversaire qui aurait échappé au marquage des autres défenseurs, en un mot afin d'écarter le danger.

Il est donc à l'origine un joueur à vocation et à fonction essentiellement défensives (comme Picchi à l'Inter Milan en 1965). Mais, rapidement, il a tendance à se comporter en chef de défense et même en technicien élégant, en libéro de charme (comme Cesare Maldini au Milan AC en 1963). Ainsi se profile à l'horizon le libéro impérial à l'instar du Franz Beckenbauer des années 1974-1976, personnalité dominante du jeu, joueur très complet, sachant défendre mais aussi relancer le ballon et se transformer en attaquant, voire en buteur. Un rôle qu'a tenu également avec talent Laurent Blanc sous la houlette d'Aimé Jacquet.

Le libéro moderne est né : il représente maintenant un élément primordial du jeu, susceptible même de se dédoubler dans une organisation défensive à la brésilienne, comme celle de 1958.

Lille (Lille Olympique Sporting Club)

Club fondé en 1944

Couleurs Maillot blanc à parements rouges, culotte et bas bleu marine.



Sommerlynck, le recordman

Il n'était pas particulièrement doué, il n'a jamais été international, il est pourtant entré dans l'histoire du football français. Marceau Sommerlynck, né le 4 janvier 1922, a disputé 6 finales de Coupe de France et en a gagné 5. Après avoir perdu celle de 1941 avec Fives, il remporta celles de 1946, 1947, 1948, 1953 et 1955 avec le LOSC. La carrière de ce Nordiste bon teint, dévoué à ses partenaires et capable de jouer à tous les postes, fut donc aussi longue que fructueuse, puisque deux titres de champion de France (1946 et 1954, toujours avec le LOSC) complètent un palmarès splendide. Trente ans s'écouleront avant que Dominique Bathenay n'égale son record en remportant lui aussi 5 Coupes de France, mais sous le maillot de deux clubs différents : Saint-Étienne (3) et PSG (2).

Palmarès Championnat de France de D1 1946, 1954, 2011 ; **Championnat de France de D2** 1964, 1974, 1978, 2000 ; **Coupe de France** 1946, 1947, 1948, 1953, 1955, 2011.

 Quel club peut se vanter d'avoir réussi, deux ans après sa création, le doublé ? Réponse : le Lille Olympique Sporting Club, plus communément appelé « LOSC ». Ce tour de force n'est cependant pas le fruit d'un invraisemblable concours de circonstances. Avant la guerre, le football lillois battait pour deux équipes. D'un côté, l'Olympique lillois ; de l'autre, le Sporting Club de Fives. Et la rivalité était terrible. À la Libération, les deux clubs décident de fusionner. C'est ainsi que naît, le 23 septembre 1944, le LOSC. Dans la corbeille de mariage, l'OL apporte son stade, des joueurs cotés comme Darui, Vandooren, Baratte, Bigot, et son maillot blanc à parements rouges. Fives y dépose un président truculent et charismatique (Louis Henno), un entraîneur anglais (George Berry), des joueurs tels Bihel et Sommerlynck, et sa culotte bleue.

Une équipe du terroir. Dès la première saison, le LOSC termine à une honorable 4^e place du Championnat et dispute la finale de la Coupe de France, qu'il perd néanmoins contre le Racing Club de Paris (0-3). Mais la légende est en marche. Un an plus tard, malgré le départ de Julien Darui chez le voisin roubaisien, Lille est de nouveau en finale et bat facilement le Red Star (4-2, avec deux buts de Roger Vandooren), avant de réaliser le doublé, le troisième de l'histoire, après ceux de Sète (1934) et du RC Paris (1936). La cité nordiste est tombée amoureuse de son équipe, uniquement composée de joueurs français, parmi lesquels on recense 8 régionaux. En 1947, le LOSC perd son titre au profit de Roubaix mais conserve sa Coupe de France aux dépens de Strasbourg (2-0). Le club est devenu un spécialiste de cette épreuve, qu'il s'adjuge encore en 1948, contre Lens (3-2).

La saison 1948-1949 est encore trépidante, sans toutefois permettre au club d'enrichir son palmarès. En Championnat, le LOSC finit par céder devant Reims lors de la dernière journée. Et, pour sa 5^e finale de Coupe consécutive, il est balayé (5-2) par le RC Paris de Vignal, Quenolle et Lucien Leduc. Pour beaucoup, ce triste jour de mai au stade de Colombes marque la fin d'une époque. En vérité, le LOSC a encore de belles années devant lui. Le succès est de nouveau au rendez-vous au début des années 1950 avec une Coupe de France remportée en 1953 (2-1 contre Nancy). Mais la joie se mêle aux larmes, car Jean Baratte, le « capitaine courageux », fidèle parmi les fidèles, quitte le Nord pour Aix-en-Provence. En 1954, l'équipe est championne de France grâce à une défense de fer. L'attaque, elle, a marqué cinq buts de moins que Le Havre... relégué en D2. Enfin, en 1955, Lille remporte sa 5^e Coupe au terme d'une finale échevelée contre Bordeaux (5-2). Pendant presque un demi-siècle, le LOSC n'a jamais retrouvé les premiers rangs du football français et n'a remporté que 3 titres de champion de France de D2. Entre 1978 et 1997, il a certes aligné vingt saisons consécutives en D1, mais sans jamais se mêler à la

lutte pour le titre, ni même pour les places européennes. Au terme de la saison 1996-1997, le LOSC, qui depuis quelques années suivait une cure d'austérité pour éponger un lourd déficit, a replongé dans les tristes réalités de la 2^e division. Mais un nouvel actionnaire se présente, Michel Seydoux. En 2000, sous la conduite de l'ancien Nantais Vahid Halilhodzic, Lille survole son championnat et retrouve l'élite. Pendant deux années, le Bosnien fait de Lille une terreur des stades français et européens (élimination en Coupe de l'UEFA de la Lazio Rome entre autres). À force de travail, « Coach Vahid » transforme ces joueurs peu connus en un collectif très efficace. Après une entame exceptionnelle, l'équipe flanche en fin de saison, manquant une nouvelle qualification en Ligue des champions et termine 5^e. En juin, Halilhodzic jette l'éponge. Les dirigeants font appel alors à un autre entraîneur rigoureux et intransigeant, le Monégasque Claude Puel. Après deux saisons moyennes passées dans le ventre mou du Championnat, il obtient en 2005 la 2^e place et, en 2006, fait un honorable parcours en Ligue des champions. Troisième du championnat la saison suivante, Lille s'offre un nouveau ticket pour la Ligue des champions et s'offre le luxe de battre le Milan AC (futur vainqueur), pour ensuite s'incliner en huitièmes de finale face à Manchester. En 2008, Claude Puel cède la place à Rudy Garcia, lequel va redonner de l'élan aux Nordistes jusqu'à les hisser enfin au sommet : en 2011, c'est le doublé historique Coupe-Championnat, deux titres que les Lillois attendaient depuis 1955 et 1954. Le LOSC se maintient ensuite en haut du tableau, avec un regret toutefois : l'absence de résultats dans les compétitions européennes.

Lippi **Marcello**
né à Viareggio (Italie), 1948
Entraîneur

Palmarès Coupe du monde 2006, Ligue des champions 1996 (Juventus Turin) ; Championnat d'Italie 1995,



Marcello Lippi a conduit la Squadra Azzurra à la victoire finale de la Coupe du monde 2006.

1997, 1998, 2002, 2003 (Juventus Turin) ; **Championnat de Chine 2012** (Guangzhou Evergrande) ; **Coupe de Chine 2012** (Guangzhou Evergrande).

Le nom de Marcello Lippi est associé à celui de la Juventus Turin avec laquelle il remporta cinq *scudetti* et une Ligue des champions au cours de ses deux missions, de 1994 à 1998 (années Deschamps et Zidane) et de 2001 à 2003 (années Nedved et Trezeguet). Marcello Lippi a fait de la Juventus une équipe redoutable en insistant sur la préparation physique et mentale, quitte à susciter les soupçons de son collègue Zdenek Zeman, qui dénonçait les traitements médicaux des joueurs entraînés par son rival. Devenu sélectionneur national à la suite de l'échec de la Squadra Azzurra à l'Euro 2004, Marcello Lippi a connu les plus dures heures de sa carrière avec les révélations concernant l'affaire Moggi, qui ébranlent la préparation de son équipe. Adeptes du pressing haut et physique mais souple dans la version du système de jeu choisi, 4-4-2, ou 4-3-3, et 4-3-1-2 avec Totti en relais des attaquants de pointe, Lippi a remporté 6 des 10 matchs de qualification et perdu une seule fois, terminant ainsi à la première place du groupe. Tour à tour chanceuse (face à l'Australie en huitième de finale) et talentueuse (contre l'Ukraine en quart de finale), la Squadra Azzurra doit beaucoup au « coaching » de Marcello Lippi, qui doit gérer les états de forme

inégaux de ses milieux de terrain Andrea Pirlo, Alessandro Del Piero et surtout Totti. Astucieux, le sage de Viareggio, est le principal acteur du quatrième titre mondial de la Squadra Azzurra dont il confie ensuite la direction à Roberto Donadoni. Après l'échec italien à l'Euro 2008, Lippi est rappelé à la tête de la Nazionale pour la conduire au Mondial sud-africain. Mais cette fois, la désillusion est profonde et les champions en titre ne franchissent pas le premier tour. Dépit par cet échec, Marcello Lippi tente en 2012 l'aventure chinoise, au Guangzhou Evergrande, pour y emporter la Coupe et le titre de champion.

Littérature et football

La toujours été difficile de cerner une relation authentique et durable entre le monde des lettres et celui du ballon rond : la passion de tel ou tel écrivain pour le football peut en effet cacher une certaine propension au snobisme. Le mieux est donc de « faire confiance » en retenant quelques mouvements naturels de certains artistes en direction d'un sport si souvent décrié par les intellectuels. Dans ce domaine, le leader des footeux pourrait être le Prix Nobel de littérature Albert Camus, lequel ne se contenta pas d'écrire sur le sujet, mais fut aussi un honnête gardien de but du Racing Universitaire d'Alger. On retrouve dans les carnets de Camus la fascination pour le stade, ses couleurs, son environnement, et ce qu'il produit sur l'imaginaire d'un enfant. Camus encore : « J'appris tout de suite qu'un ballon ne vous arrivait jamais du côté où l'on croyait ; ça m'a servi dans l'existence... » L'auteur de *l'Étranger* – outre que sa passion pour le sport, et en particulier pour le football, témoigne d'une volonté de vivre avec les autres – trouve son équilibre au grand air : « Ce que je sais de plus sûr sur les hommes, écrira-t-il, c'est au sport que je le dois... » Football et littérature : souvenons-nous que les dernières lettres du peintre Nicolas de Staël sont parmi les plus

[Dictionnaire] Lippi à Littérature

émouvantes : à la veille de son suicide à Antibes, Staël y parle de football justement, désespéré de ne pouvoir faire tenir sur la toile tous les rythmes, toutes les variations de couleur aperçues au cours de France-Suède 1956 au Parc des Princes. En 1954, Henry de Montherlant, dans un ouvrage intitulé *les Olympiques*, évoque lui aussi ses parties de football, et sa joie de se retrouver entre camarades. Chose curieuse, Montherlant, comme Camus, fut un bon gardien de but, titulaire même dans les cages du Stade français. À croire que le poste de gardien de but et les risques inhérents à sa fonction fascinent l'artiste : plus près de nous en effet, Peter Handke, l'un des plus grands écrivains du siècle, de langue

L'Ange bleu et la dame qui écrit

Au mois de décembre 1987, dans les locaux du journal *Libération*, deux artistes tout à fait exceptionnels se côtoient, s'opposent, se font du charme : Marguerite Duras face à Michel Platini. Le débat fera date ! L'auteur du *Marin de Gibraltar* discute avec son « Ange bleu », retraité depuis quelques mois. Michel Platini vient alors de publier ses Mémoires de footballeur, *Ma vie comme un match de foot*. Sa vie de star a été brève : « Je suis mort à 32 ans », dit-il à la romancière, le 17 mai 1987.

L'échange est parfois mince, parfois émouvant. Platini : « On est un peu le seul truc français dont on parle, en dehors peut-être des parfums, et encore... » « Et la littérature », corrige la dame au col roulé. « Et la littérature. Oui, mais si vous allez chez les enfants pauvres d'Indonésie ou de Malaisie, on ne parlera pas de la littérature. Malheureusement pour eux. » « Moi, je suis traduite dans trente pays. Trente pays, ça fait plus que l'Europe et l'Amérique. » « Oui, mais si vous allez dans les favelas de Rio, je ne pense pas que la littérature soit très importante. Par contre, le football, ça c'est très important. »

allemande, publia en 1970 un roman qui en dit long sur le rôle joué par le dernier rempart d'une équipe de football : *l'Angoisse du gardien de but au moment du penalty*. Avec talent, et non sans nous rappeler l'univers absurde, tout à la fois comique et douloureux de Kafka ou de Beckett, l'écrivain autrichien, qui connaît parfaitement son sujet, nous offre une sorte de réflexion existentielle sur la situation du *goal keeper*.

Au fil du temps, les romanciers hésitent moins à dévoiler leur intérêt pour le ballon rond. De Pennac à Picouly, de Rouaut à Didier Decoin, de Nucera à Delbourg, des personnages qui aiment, jouent, parlent football ont désormais l'honneur de figurer en bonne place sur les tables des libraires. Nous sommes loin d'une rencontre Duras-Platini, laquelle, en 1987, faisait vraiment figure de choc métaphorique.

La proximité du Mondial allemand a permis aux éditeurs de tisser de nouveaux liens entre le football et la littérature, grâce aux ouvrages de Pierre-Louis Basse (*Séville 82*), Dominique Noguez (*la Véritable Histoire du football et autres révélations*) ou bien encore Dominique Paganelli (*Libre Arbitre*).

Liverpool

Club anglais

Fondé en 1892

Couleurs Maillot, short et bas rouges.

Palmarès international

Coupe d'Europe des champions 1977, 1978, 1981, 1984, 2005 ; Coupe de l'UEFA 1973, 1976, 2001 ; Super-Coupe d'Europe 1977, 2001, 2005.

Palmarès national Championnat d'Angleterre 1901, 1906, 1922, 1923, 1947, 1964, 1966, 1973, 1976, 1977, 1979, 1980, 1982, 1983, 1984, 1986, 1988, 1990 ; Coupe d'Angleterre 1965, 1974, 1986, 1989, 1992, 2001, 2006 ; Coupe de la League 1981, 1982, 1983, 1984, 1995, 2001, 2003, 2012.



C' est simple. Liverpool FC est, avec Manchester, l'équipe anglaise la plus titrée de l'histoire. Avec dix-huit titres de champion, dont treize depuis 1964, les « Reds » ont définitivement rejoint la légende. Certes, au cours des années 1990, Liverpool a bien du mal à retrouver son lustre d'antan, mais en s'attachant à la formation de jeunes talents le club des bords de la Mersey s'est relancé. L'apport de l'entraîneur français Gérard Houllier est également à noter. Avec Fowler et Owen, une nouvelle génération a émergé et assume l'héritage des Keegan, Dalglish, Rush, Souness, Grobbelaar and Co.

Liverpool FC, qui doit en ville partager sa gloire avec les « Blues » d'Everton, le quartier voisin d'Anfield, c'est avant tout une histoire de famille. Systématiquement, les entraîneurs des « Reds » étaient recrutés parmi les anciennes gloires du club. Et, si l'on ne veut retenir que l'ère moderne, celle du grand Liverpool, il suffit de remonter à 1959 et la nomination de Bill Shankly à la tête de l'équipe pour célébrer les grands entraîneurs issus de la famille. Paisley, Fagan, Dalglish, Souness, Moran, Evans en ont été les dignes héritiers.

De cette période de domination sur l'Angleterre, mais également sur l'Europe, comment hélas ne pas évoquer le drame du Heysel, en 1985, qui marque le début de la fin de l'hégémonie continentale des « Reds ». Au plus fort de la montée du hooliganisme, Liverpool est alors mis au ban de l'Europe, comme tout le football anglais. Et son retour sur la scène internationale sera même différé d'une saison supplémentaire. Liverpool, c'est aussi le drame de Hillsborough, en avril 1989, où cette fois les 96 morts d'un après-midi de demi-finale de FA Cup ne peuvent être imputés aux semeurs de troubles professionnels.

Liverpool la miséreuse, enfoncée dans la crise à mesure que son port voit décroître son trafic transatlantique, minée par une grève des dockers sans fin, s'est pourtant relevée. Son club fétiche reste sa seule image exportable. Avec les Beatles. Alors chacun ici, même s'il supporte les « Blues » d'Everton, sait

« This is Anfield »

Lorsque l'on franchit les portes d'Anfield, le stade du Liverpool FC, on ne peut que s'arrêter devant cette stèle fleurie chaque jour que Dieu fait. Dessus sont gravés les noms des 96 victimes du drame de Hillsborough, mortes étouffées ou piétinées. On ne peut non plus éviter de lever la tête en passant sous la grille en fer forgé du stade et lire ce qui est devenu la devise des « Reds » : *You'll Never Walk Alone* (« Tu ne marcheras jamais seul »). Il faut avoir connu le Spion Kop, cette tribune dressée derrière l'un des buts d'Anfield, et avoir entendu ces 24 000 supporters qui s'entassaient là et qui depuis un après-midi de finale de FA Cup 1965 reprenaient en chœur inlassablement chaque samedi cette chanson de Gerry and the Pacemakers, *You'll Never Walk Alone*.

De tout temps, pour les adversaires des « Reds », jouer à Anfield a constitué une expérience. Demandez aux joueurs du grand Saint-Étienne en 1977, ou plus récemment à ceux du PSG de conter leurs émotions. Tous inmanquablement vous diront que tout a commencé dans le couloir menant au terrain. Là on ne peut passer qu'un par un et, avant de prendre le dernier escalier, il faut baisser la tête pour ne pas se cogner à l'arête d'un plafond et lire ces mots peints en rouge : *This is Anfield* (« Ici, c'est Anfield »). Le temple du peuple « Reds ».

que le bonheur du peuple « scousers » (nom familial désignant les habitants de la région de Liverpool) ne pourra exister, ressusciter, qu'avec le retour au plus haut niveau des « Reds ».

La renaissance de Liverpool était pourtant plus proche que les Scousers pouvaient l'imaginer. Elle est due à Gérard Houllier, qui, avant d'être dans le football, avait été professeur d'anglais, et à ce titre, familier des tribunes d'Anfield Road lorsqu'il s'immergeait dans la culture britannique. S'adaptant de manière exceptionnelle à ce nouvel environnement, Houllier conduit les Reds de Liverpool au sommet. Si le club du Yorkshire ne remporte

pas le Championnat, il réalise tout de même une saison 2001 exceptionnelle avec cinq trophées : trois nationaux (la Coupe d'Angleterre, la Coupe de la Ligue, le Charity Shield) et deux internationaux (la C3 et la Super-Coupe d'Europe). S'appuyant sur une défense solide avec les internationaux suisse (Henchoz) et finlandais (Hyypiä), l'équipe développe un jeu d'attaque rapide et puissant à l'image des deux jeunes stars anglaises Steven Gerrard et Michael Owen (Ballon d'or 2001). Limogé en 2004, Houllier est remplacé par l'Espagnol Benitez, qui hispanise son équipe en appelant plusieurs jeunes joueurs, Xabi Alonso notamment. Sur le terrain, galvanisés par un Steven Gerrard exceptionnel, les Scousers remportent la Ligue des champions à Istanbul en 2005, remportant trois buts au grand Milan AC. En 2006, moins fringant, Liverpool n'en termine pas moins troisième du championnat anglais et remporte la FA Cup face à West Ham. En 2007, les Reds sont encore en finale de la Ligue des champions mais s'inclinent (2-1) face au Milan AC. Depuis, ils semblent pâlir quelque peu, cédant trop souvent la place à Chelsea ou Manchester. Mais le grand club est toujours présent, notamment en compétition européenne. Demi-finale de la Ligue des champions en 2008, perdue contre Chelsea, quart de finale en 2009 (contre Chelsea!), demi-finale de la coupe de l'UEFA en 2010... Assurément, la pelouse d'Anfield connaîtra encore de grandes heures.

Lizarazu Bixente

*né à Saint-Jean-de-Luz
(Pyrénées-Atlantiques), 1969*
Défenseur

Palmarès Coupe du monde 1998 ; Championnat d'Europe des nations 2000 ; **Coupe des Confédérations 2001, 2003 ;** 97 sélections en équipe nationale (2 buts). **Ligue des champions 2001** (Bayern Munich) ; **Coupe intercontinentale 2001 ;** **Championnat d'Allemagne 1999, 2000, 2001, 2003, 2005, 2006** (Bayern Munich) ; **Coupe d'Allemagne**



Bixente Lizarazu, défenseur de talent, toujours porté vers le soutien aux attaquants.

1998, 2000, 2003, 2005, 2006 ; **Coupe de la Ligue 1997, 1998, 1999, 2000** (Bayern Munich) ; **Championnat de D2 1992** (Girondins de Bordeaux).

Le petit Basque est un des meilleurs hommes de couloir que sont les latéraux. Il joue dans la même cour que l'extraterrestre brésilien Roberto Carlos, mais dans un registre plus défensif. Rarement mis en danger par des attaquants beaucoup plus grands que lui, véritable combattant, le Bordelais s'est imposé au Bayern Munich, qu'il a rejoint en 1998 après une première expérience à l'étranger paradoxalement décevante à l'Atletic Bilbao.

Cadre parmi les cadres de l'équipe de France, Lizarazu a commencé sa carrière internationale en 1992. Il fait partie de cette génération qui a connu toutes les aventures des Bleus depuis les qualifications pour l'Euro 1996. Avec Dugarry et Zidane, il forme sur l'aile gauche un trio redoutable. Tant au niveau club qu'au niveau international, le latéral gauche possède un des plus beaux palmarès du football international. En 2003, après être revenu dans le Championnat de France, à l'Olympique de Marseille, il s'aperçoit très vite qu'il ne partage pas les valeurs du club et repart pour le Bayern, qui n'en demandait pas tant, car son remplaçant – Phillip Lahm, aujourd'hui titulaire indiscutable de la Mannschaft – était trop tendre. Partageant les échecs de 2002 et de 2004, Lizarazu décide après l'Euro portugais de quitter les Bleus,

[**Dictionnaire**] Liverpool à Lorient

puis en 2006 de prendre sa retraite des terrains et de mener une carrière dans les médias.

Lob

Terme anglais emprunté au tennis. Il s'agit d'une trajectoire aérienne qui permet de faire passer le ballon au-dessus d'un adversaire sans que celui-ci puisse l'interrompre. Le lob est utilisé pour le dribble (élimination du défenseur adverse puis récupération du ballon derrière lui) ou pour une tentative de but si le gardien adverse s'est trop avancé.

Lorient

Club fondé en 1926
Couleurs Maillot orange,
short noir, bas blancs.



Palmarès Coupe de France 2002.

Durant soixante-six ans, le FC Lorient n'avait jamais gagné une compétition nationale. En 2002, le club connaît une année paradoxale. Deux finales dans les deux coupes nationales, dont une victoire dans la doyenne aux dépens de Bastia, mais la fête n'a pas été complète, puisque le club est relégué en D2 après une saison aux contours contrastés. Après un début catastrophique, les Merlus, entraînés par l'ancien défenseur Yvon Pouliquen, ne réussissent pas à dépasser Metz lors de la dernière journée. Car Lorient, après avoir réorganisé sa défense, a pu faire parler sa puissance offensive avec le Guyanais Jean-Claude Darcheville et le Guinéen Pascal Feindouno, qui en 2002 iront renforcer Bordeaux. Pour remettre Lorient sur la voie de la L1, les dirigeants font appel à Christian Gourcuff (entraîneur de 1982 à 1986 et de 1991 à 2001). Mission accomplie dès le mois de mai 2006. Depuis, Lorient se maintient vaillamment, non sans parfois se faire quelques frayeurs comme cette 17^e place en 2012, ce qui ne l'empêche pas d'atteindre la demi-finale en coupe l'année suivante.

Louche

C' est un geste technique voisin du lob. Mais ici on ne frappe pas le ballon, on le soulève. La jambe et le pied du footballeur dessinent effectivement le mouvement d'une louche dans une soupière lorsqu'on sert la soupe. Souvent réussi dans les jeux d'entraînement, ce geste n'était guère utilisé au cours d'un match car trop difficile à réaliser en pleine vitesse. Cependant, la mode et les progrès techniques aidant, la louche fait partie aujourd'hui de la panoplie d'un artiste du football. La louche permet une plus grande précision que le lob, à condition qu'elle soit brillamment exécutée comme ce fut le cas au cours de l'Euro 96 pour un but somptueux inscrit par le Tchèque Poborsky.

Lyon (Olympique lyonnais)

Club fondé en 1950

Couleurs Maillot, short et bas blancs à parements bleu et rouge.



Palmarès

Championnat de France de D1 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007, 2008 ;
Championnat de D2 1951, 1954 et 1989 ;
Coupe de France 1964, 1967, 1973, 2008, 2012 ; **Coupe de la Ligue**, 2001 ;
Trophée des champions 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007, 2012.

C' est une des grandes énigmes du football français : pourquoi a-t-il fallu attendre près de vingt ans pour qu'un club professionnel naisse à Lyon, une des trois plus grandes villes de France ? Pourquoi, jusqu'en 1950, le football ne pouvait-il être qu'amateur ou étudiant dans l'ancienne capitale des Gaules ? Aujourd'hui encore, personne n'a de réponse satisfaisante et convaincante. On sait seulement qu'un homme acharné et tenace, Jean Mazier, décida de mettre fin à ce non-sens et lança donc le foot professionnel en 1950 en créant

l'Olympique de Lyon, héritage du LOU (Lyon Olympique Université). Pour les débuts de ce nouveau club, le président Groslevin définit les objectifs : en priorité, la montée en division 1. Il appelle donc un entraîneur d'expérience, l'Alsacien et ancien international Oscar Heisserer. Et, dès la saison suivante, l'OL évolue en première division. Avant de replonger, pour deux saisons, en division inférieure...

Durant l'été 1954, l'équipe lyonnaise retrouve l'élite. Et y restera pendant 29 saisons consécutives ! Pourtant, ce n'est qu'au début des années 1960 que l'OL devient une des meilleures équipes françaises. Des places de 5^e, 4^e puis 6^e en Championnat, mais surtout deux victoires en Coupe de France en 1964 et 1967 confirment la maturité du club. Les spectateurs viennent en nombre au stade Gerland, en bord de Rhône. Et des joueurs, modestes mais aussi réputés, veulent porter le maillot lyonnais : Angel Rambert, attaquant racé ; Marcel Aubour, gardien de but pittoresque ; Aimé Mignot, capitaine valeureux ; Jean Djorkaeff, défenseur rugueux et appliqué... C'est aussi l'époque où un joueur méconnu débarque à Lyon : il s'appelle Nestor Combin, s'imposera au centre de l'attaque, gagnera la Coupe de France avant de partir pour la Juventus Turin. Des joueurs de la région ou formés au club surgissent, comme Fleury Di Nallo, le « petit prince de Gerland », avant-centre prodige... ou Serge Chiesa, venu de Clermont-Ferrand dans les années 1970 et meneur de jeu talentueux qui refusa même une sélection en équipe de France pour mieux se consacrer à son club formateur et à sa passion du football.

La fin des années 1970 vit une équipe de l'Olympique lyonnais banale, sans véritable politique sportive ni conception de jeu. Certes, il y avait de belles individualités sur le terrain comme Raymond Domenech, quelques bijoux comme Jean Tigana. Mais, inexorablement, le club a plongé avec une 19^e place en D1 à l'issue de la saison 1982-1983. Évidemment, le club fut secoué par des luttes claniques, des guerres intestines. Et joua les utilités en D2 pendant six longues saisons.

Et enfin Aulas vint... En juin 1987, Jean-Michel Aulas, un nouveau président (le 8^e depuis la fondation du club), arrive. Présenté comme un « esprit éclairé », on lui prête de grandes ambitions. Durant la saison 1994-1995, sans avoir effectué des folies financières pour les transferts, mais entraîné par Jean Tigana, Lyon se classe deuxième du Championnat de France de division 1 derrière Nantes. Un vent nouveau souffle sur le stade de Gerland... Ce vent nouveau permet à l'OL de jouer les premiers rôles dans le Championnat. Si, dans un premier temps, il manque de constance (élimination de la Ligue des champions par Maribor en 1999), les saisons 2001 et 2002 s'achèvent en apothéose : la Coupe de la Ligue en 2001, puis le Championnat de France en 2002, grâce à son capitaine brésilien Sonny Anderson. Le Brésilien parti en Espagne, la filière sud-américaine n'en est pas pour autant abandonnée, bien au contraire. Caçapa, Juninho Pernambucano, Cris, Nilmar, Elber (acheté au Bayern) ou Fred contribuent à conforter la domination sans égale de Lyon sur le football français. Avec l'arrivée du Suédois Källström, de l'espoir français Jérémy Toulalan et la montée en puissance de Karim Benzema, l'ère Gérard Houllier s'achève en 2007 sur un sixième titre consécutif. Alain Perrin reprend le flambeau, avec pour ambition une couronne européenne qui s'est jusqu'à présent toujours dérobée. Poursuivant une série victorieuse, Perrin ajoute un huitième titre et, pour faire bonne mesure, une Coupe qui achève de porter l'OL au pinacle. Claude Puel lui succède dès 2008 et c'est lui qui doit assumer cette évidence que les meilleures choses ont une fin. L'OL perd de sa superbe et il lui faut attendre 2012 pour remporter une nouvelle Coupe. Si à Lyon on accepte de plus ou moins bonne grâce de ne plus être les meilleurs, on rumine en revanche la rancœur de n'avoir jamais brillé en Ligue des champions où les huitièmes de finale sont une frontière infranchissable. Sauf en 2010 où les Lyonnais ont cru à l'exploit en éliminant le Real, puis les Girondins, avant d'être sortis de la compétition en demi-finale par le Bayern.

Magnusson Roger
né à Mönsterås (Suède), 1945
Attaquant

Palmarès 14 sélections en équipe nationale; **Championnat de France** 1971, 1972; **Coupe de France** 1969 et 1972 (Marseille).

C'est un attaquant très précoce, puisqu'à 19 ans déjà il fait ses débuts dans l'équipe nationale de Suède, où il va jouer vingt fois aux côtés du grand Gunnar Gren ; celui-ci, plein d'admiration, déclare ensuite que, en comparaison, il n'est qu'un bon ouvrier ! Magnusson porte alors le maillot du club d'Aatvidaberg, mais son humeur voyageuse et fantasiste lui fait quitter la Suède pour un premier transfert vers le Brésil, au Flamengo de Rio, où il ne reste que quelques mois avant d'être engagé par la Juventus Turin. Il ne peut malheureusement jouer à la Juve en raison de la loi sur les joueurs étrangers qui fait de lui un remplaçant perpétuel. Il part alors pour Cologne, jusqu'à ce que le président de Marseille, Marcel Leclerc, le fasse venir sur la Canebière.

La gloire à Marseille pour le successeur d'Andersson. C'est alors la gloire, car Roger Magnusson devient très vite la coqueluche du public du Stade-Vélodrome. Son allure un peu lourdaude cache une vivacité de jambes et de gestes qui en fait un véritable ailier de débordement, dont le dribble systématique gauche-droite trompe à tous les coups l'arrière gauche adverse ; ses courses le long de la ligne sont impossibles à arrêter et ses centres font le bonheur de ses partenaires. Ainsi offre-t-il bon nombre de buts à son compère Josip Skoblar, avec lequel il forme un tandem offensif incomparable. Ce qui vaut à l'OM deux titres de champion de France (1969, 1972). Il est également celui qui délivra deux passes décisives en finale de la Coupe de France 1972, l'une pour Didier Couécou, l'autre pour Josip Skoblar. Roger Magnusson termine sa carrière française au Red Star avant de regagner son pays et de devenir consultant pour la télévision suédoise.

Maillot

Les lois officielles du jeu de l'International Football Association Board, éditées par la FIFA, sont très claires : « L'équipement de base obligatoire d'un joueur comprend un maillot ou une chemise, des culottes, des bas, des protège-tibias et des chaussures » (loi IV-1.a) et « Le gardien de but devra porter des couleurs le distinguant des autres joueurs et de l'arbitre » (loi IV-3). Certes, en un siècle, le maillot du joueur de champ et du gardien a évolué. On est passé ainsi de la chemise de flanelle flottante (vers 1900) au maillot en laine ou en toile. Aujourd'hui, il est en polyester avec manches longues ou courtes selon la saison. Celui du gardien est épais, matelassé aux épaules, aux coudes et sur les côtés pour atténuer les chocs.

En 2002, l'équipe nationale du Cameroun a fait sensation lors de la CAN au Mali en arborant des maillots sans manches et moulants. À quand le maillot anti-tirage pour régulariser le jeu lors des corners et des coups francs dans la surface de réparation ?

Maintien

Mot provenant de *maintenir* – « tenir fixe, stable ». Le mot favori de Guy Roux, l'entraîneur historique de l'AJ Auxerre. Lorsqu'au début de chaque saison depuis l'accession en 1980 de son club en division 1, Guy Roux est interrogé sur les ambitions de son équipe, il répond systématiquement : « On vise le maintien. » Ce qui veut dire qu'en fin de saison, impérativement, il ne faut pas occuper les trois dernières places du classement, sinon le club est relégué dans la division inférieure. Évidemment, une équipe qui, toute la saison, « joue le maintien » est soit peu ambitieuse, soit un peu juste. Le terme de maintien est donc un des mots les plus utilisés dans la langue de bois du football, celui qui rassure les équipes les plus faibles et les entraîneurs les moins ambitieux, à moins que cela ne soit les plus madrés.



Makelele Claude

né à Kinshasa (Zaire), 1973
Milieu de terrain

Palmarès Coupe intercontinentale 2002 (Real Madrid) ; **Super-Coupe d'Europe** 2002 (Real Madrid) ; **Ligue des champions** 2002 (Real Madrid) ; **Championnat d'Angleterre** 2005, 2006 (Chelsea) ; **Coupe d'Angleterre** 2007 (Chelsea) ; **Championnat d'Espagne** 2001, 2003 (Real Madrid) ; **Championnat de France** 1995 (FC Nantes) ; **Coupe de France** 2010 (PSG) ; **Coupe de la League** 2005, 2007 (Chelsea).

Formé à Brest, ce fils de footballeur international zaïrois est recruté par Nantes en 1992, et, dès sa première saison, son abattage et sa constance dans l'effort sont tels qu'il joue 34 matchs. C'est ainsi depuis le 8 août 1992 : quelles que soient les équipes, Claude Makelele répond toujours présent ; aussi bien à Nantes, à Marseille, au Celta Vigo au Real Madrid et depuis 2003 à Chelsea, le demi défensif remplit à merveille son rôle de récupérateur, « grattant » inlassablement les ballons dans les pieds de l'adversaire. Son importance est telle que l'on ne s'étonne pas de voir le Real Madrid ne plus dominer son affaire depuis son



Makelele, le milieu de terrain défensif le plus efficace du monde des années 2000.

départ à l'issue de la saison 2003. En équipe de France, son palmarès reste vierge ; absent des campagnes de 1998 et de 2000 – il jouait au Celta Vigo –, il n'a pu évoluer à son véritable niveau en 2002 et en 2004. Après avoir annoncé sa retraite internationale en septembre 2004, il revient dans le sillage de Zinédine Zidane en août 2005 et assure la qualification pour l'Allemagne. Lors de la Coupe du monde, il effectue un énorme travail lors de France-Corée du Sud (nommé homme du match), qui permet aux Bleus de tenir le match nul. Ensuite, à l'instar de Vieira, il fait un parcours exceptionnel, réduisant les espaces des attaquants espagnols puis brésiliens. En finale, il assure la couverture de la défense, et à ce titre il est, derrière Patrick Vieira, le Bleu qui a touché le plus de ballons durant cette Coupe du monde. En dépit de son dévouement inlassable, il n'aura rien gagné avec les tricolores, une véritable injustice. C'est pourquoi il retarde sa retraite internationale pour être présent à l'Euro 2008 à l'issue duquel il signe pour deux saisons au Paris Saint-Germain.

Maldini Paolo

né à Milan (Italie), 1968
Défenseur

Palmarès Coupe intercontinentale 1989, 1990 ; **Super-Coupe d'Europe** 1989, 1990, 1994, 2003 ; **Coupe d'Europe des clubs champions** 1989, 1990 ; **Ligue des champions** 1994, 2003 ; **Super-Coupe d'Italie** 1992, 1993, 1994 ; **Championnat d'Italie** 1988, 1992, 1993, 1994, 1996, 1999, 2004 ; **Coupe d'Italie** 2003.

Fils d'un joueur du Milan AC, devenu plus tard sélectionneur national de la Squadra Azzurra, Cesare, Paolo Maldini est une exception dans le football mondial avec ses vingt-deux ans de carrière dans le club lombard. Une exception par sa longévité au plus haut niveau et par sa fidélité aux couleurs noir et rouge, une culture maison si on se souvient des carrières menées par Franco Baresi et le « frère jumeau » de

Maldini, Alessandro Costacurta. Défenseur aussi puissant qu'élégant, Paolo Maldini est un joueur impassable en duel car toujours très bien placé, pilier inamovible des équipes de Sacchi, Capello et de son ancien coéquipier Carlo Ancelotti. En 2005, il a cru atteindre le bonheur absolu en marquant en finale de la Ligue des champions à Istanbul le premier des trois buts qui devaient apporter le titre aux dépens de Liverpool. La suite est connue. Milan perdit aux tirs au but. En dépit d'une longue période d'absence pour cause de blessure en 2006, Maldini, insubmersible, est revenu au premier plan en demi-finale de la Ligue des champions contre le FC Barcelone et a décidé de poursuivre sa carrière une année de plus.

Malouda Florent

né à Cayenne (Guyane), 1980
Milieu offensif

Palmarès Ligue des champions 2012 (Chelsea) ; **Ligue Europa** 2013 (Chelsea) ; **Championnat de France** 2004, 2005, 2006, 2007 (Ol. lyonnais) ; **Trophée des champions** 2003, 2004, 2005, 2006 (Ol. lyonnais) ; **Championnat d'Angleterre** 2010 (Chelsea) ; **Coupe d'Angleterre** 2009, 2010, 2012 (Chelsea).

Il y avait en 1988 Bernard Lama, en 2006, il y a Florent Malouda. La Guyane donne ses meilleurs joueurs de football aux Bleus. Florent Malouda fait partie de la génération Domenech : sélectionné pour la première fois en novembre 2004 contre la Pologne, il ne quitte plus les tricolores et gagne sa place de titulaire dans les matchs amicaux d'avant la Coupe du monde. Brillant face à la Suisse, il doit provisoirement quitter la sélection à cause d'une hernie et manque le match contre la Corée du Sud. Présent contre l'Espagne et le Brésil, il forme avec son coéquipier de Lyon un duo efficace à l'aile gauche en soutien de Zidane. Plutôt cantonné dans des tâches défensives jusqu'au match ultime, il fait une

très belle finale, obtenant un penalty dès la 7^e minute.

Formé à Châteauroux, dont il intègre comme titulaire l'équipe première à l'âge de 18 ans, Malouda se révèle à Guingamp, où il marque 10 buts en 2002-2003. Paul Le Guen demande au président Aulas la présence du Guyanais, qui arrive à Lyon en 2003. Quatre saisons et quatre titres de champion plus tard, ce joueur généreux part tenter l'aventure anglaise à Chelsea. Il sera durant quatre ans l'un des artisans de la suprématie des Blues, même si c'est sur le banc des remplaçants qu'il remporte avec eux la Ligue des champions en 2012. Son parcours en sélection nationale est plus mitigé, entâché par l'attitude des Bleus lors du Mondial sud-africain. Seule consolation, c'est à lui que l'on doit le seul but français marqué pendant la compétition.

Manchester United

Club anglais

Fondé en 1902

Couleurs Maillot rouge, short blanc et bas noirs



Palmarès international Ligue des champions 1968, 1999, 2008 ; Coupe intercontinentale 1999 ; Coupe des vainqueurs de coupe 1991 ; Super-Coupe d'Europe 1991.

Palmarès national Championnat d'Angleterre 1908, 1911, 1952, 1956, 1957, 1965, 1967, 1993, 1994, 1996, 1997, 1999, 2000, 2001, 2003, 2007, 2008, 2009, 2011, 2013 ; Coupe d'Angleterre 1909, 1948, 1963, 1977, 1983, 1985, 1990, 1994, 1996, 1999, 2004 ; Coupe de la League 1992, 2006, 2009, 2010.

La popularité de Manchester United en Angleterre, mais également dans le monde entier, est née au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Et surtout du fait de la tragédie aérienne de Munich, en 1958.

Old Trafford, le stade de United, ayant été bombardé et détruit par les

Allemands, le club s'exile à Maine Road, le terrain de Manchester City, le vieil ennemi. C'est là que Matt Busby effectue ses premières armes au poste d'entraîneur. Avec lui, Manchester pérennise enfin sa présence au plus haut niveau. À la fin des années 1950 émerge alors une génération de joueurs exceptionnels. Ce sont les «Busby Babes», parmi lesquels un joueur illuminera de son talent le football anglais : Bobby Charlton. Hélas, lors d'une escale à Munich au retour d'un match de Coupe d'Europe à Belgrade, l'avion ramenant les joueurs anglais s'écrase. Il faudra dix longues années de travail à Matt Busby, rescapé de l'accident, pour reconstruire une équipe compétitive. Et en 1968, Manchester United est enfin récompensé, remportant la Coupe des champions à Wembley face au Benfica d'Eusebio. Tout un pays peut alors pleurer d'émotion avec Matt Busby, anobli quelques années plus tard par la reine d'Angleterre.

Ce premier titre européen ne sera pas suivi du succès escompté et Manchester United va ensuite connaître de longues années de vaches maigres, dont les rigueurs ne seront atténuées que par trois coupes d'Angleterre entre 1977 et 1985. Tout change en 1986 avec l'arrivée à Old Trafford d'un entraîneur écossais, Alex Fergusson, qui remet de l'ordre dans les rangs mancuniens et insufflé la discipline qui manquait. Il engage surtout une politique de recrutement qui porte ses fruits : Paul Ince et Gary Pallister, puis plus tard Ryan Giggs, Paul Scholes et David Beckham. Mais c'est un joueur français, arrivé en 1990, qui va permettre aux Red Devils d'atteindre enfin le sommet, un certain Éric Cantona. Avec son «enfant terrible», comme l'ont baptisé les Anglais, Manchester United remporte quatre titres de champion en cinq années. Seule la saison 1994-1995 a vu la première place lui échapper, par la faute de Cantona, absent pour cause de suspension de neuf mois après avoir frappé un spectateur lors d'un match face à Crystal Palace. C'était en janvier 1995, et Cantona ne devait plus rejouer au football jusqu'en octobre de la même année.

Outre ses quatre titres de champion, United aura gagné deux FA Cup, réussissant ainsi deux beaux doublés toujours

Le jour où une équipe est morte

En ce mercredi de février 1958 la neige qui est tombée sur Munich est épaisse. L'«Elizabethan» ramenant l'équipe de Manchester United de Belgrade, où elle vient de faire match nul avec l'Étoile rouge (3-3), a tout de même réussi à se poser. Escale prévue afin de faire le plein. La tempête s'est levée dans la nuit. L'avion doit tout de même repartir. À plusieurs reprises, il tente un décollage. Une fois, deux fois, il échoue. À la troisième, il s'en va heurter une maison en bout de piste. Vingt-trois passagers meurent dans l'accident. Sept joueurs de United sont tués sur le coup (Bent, Byrne, Colman, Jones, Pegg, Taylor, Whelan). Duncan Edwards, la vedette de l'équipe, décède quelques jours plus tard après être sorti du coma. Matt Busby, donné mourant, trouve la force de survivre. Blanchflower et Berry ne rejoueront jamais plus au football du fait de leurs blessures. Bobby Charlton est indemne. Tout un pays pleure ses héros. Et tout un pays se met à aimer Manchester United plus fort encore. Faisant de ce club l'incontestable n° 1 dans le cœur des fans. Un mythe est né.

sous la conduite de son Français, idolâtré par les fans du club. À titre anecdotique, on citera une Coupe de la League. Cantona parti, obligation fut faite à l'un des cinq plus grands clubs du monde de régner enfin sur le continent afin de rejoindre dans la légende le Milan AC, le Barça, Liverpool ou la Juventus Turin. Il est temps que la relève des «Busby Babes» arrive à maturité. C'est fait le 26 mai 1999 au Camp Nou de Barcelone lors des deux dernières minutes les plus palpitantes des finales de la Ligue des champions. Alors qu'il ne reste qu'une minute de jeu, Manchester terrasse en moins de 60 secondes le Bayern Munich par deux buts sur corner, alors que les Allemands avaient dominé leur sujet. Le deuxième club le plus riche du monde – 246 millions d'euros (2005) – réalise un exploit rare, le triplé : le Championnat et la coupe nationale ainsi que la Coupe

d'Europe. Depuis cette saison magique, bien que renforcés par les Français Barthez (en 2000, ex-AS Monaco) et Blanc (en 2001, en provenance de l'Inter Milan) et l'éclosion du buteur néerlandais Ruud Van Nistelrooy (123 buts en Championnat et en Ligue des champions), les Beckham's Boys n'ont remporté que le championnat 2001. En 2002, pour la première fois depuis 1998, aucun trophée national ou international n'est venu compléter le palmarès. En 2003, le club renoue avec le succès par un quinzième titre de champion avant de connaître un passage à vide. Mais les grandes heures d'Old Trafford ne sont pas révolues, loin s'en faut. Le destin des Red est européen et le nouveau sacre est célébré en 2008 au détriment du grand rival, Chelsea. Dans la foulée, les Mancuniens toisent les autres clubs anglais et remportent presque tous les championnats et deux coupes de la League, non sans disputer à nouveau deux finales de la Ligue des champions (2009 et 2011). Un homme est l'artisan de cette suprématie, Sir Alex Ferguson, qui tire sa révérence en 2013 avec la satisfaction du devoir accompli.

Maradona Diego

né à Villa Fiorito (Argentine), 1960
Attaquant

Palmarès Coupe du monde 1986;
Championnat du monde des moins de 21 ans 1979; 91 sélections en équipe nationale (24 buts); **Coupe de l'UEFA 1989 (Naples); Championnat d'Italie 1987, 1990 (Naples); Championnat d'Argentine (Boca Juniors); Coupe d'Italie 1987 (Naples).**

Parfois, au détour d'une petite phrase lancée par un chauffeur de taxi napolitain, la vie du « plus grand footballeur de tous les temps » – aux yeux de ses fans – peut être merveilleusement résumée : « Diego, Monsieur... ? Mais c'est le diable en semaine, et Dieu le dimanche, San Paolo... » Tout est dit, ou presque, tant il est vrai que durant six ans, de 1984 à 1990, Maradona, à lui tout seul, aura été capable de redonner



Maradona sous le maillot du Napoli FC dans le championnat italien.

fierté et courage à l'Italie du Sud. Rarement sans doute, tout au long de ses dix-huit années de professionnalisme, un joueur aura incarné avec autant de génie le « rêve argentin », c'est-à-dire la passion de tout un peuple pour le football et le désir de ses enfants les plus pauvres d'accéder à la gloire, comme Evita Perón le fit en son temps. Avec Diego Armando Maradona, l'image d'Épinal est parfaite : Maradona grandit en effet entre les murs insalubres de Villa Fiorito, quartier pauvre des faubourgs de Buenos Aires. Diego Maradona n'a pas 16 ans lorsqu'il fait ses débuts en première division, avec

Argentinos Juniors. Au terme de quatre saisons passées à braver la relégation, celui dont plusieurs centaines de supporters viennent admirer les pitreries, balle au pied, rejoint, dès 1981, Boca Juniors. Une saison suffit au « Pibe de oro » (gamin en or) pour offrir à Boca le titre de champion d'Argentine. « Pour moi » dit Miguel Angel Sola, un acteur très populaire de Buenos Aires, « il n'est pas possible d'appréhender le phénomène Maradona sous un autre angle que celui de la poésie. » Alors, poésie lyrique ou noire, chant joyeux ou désespéré, disons que toute la suite de la carrière de Maradona, qui rejoint Barcelone et l'Europe dès 1982, va désormais osciller comme un tango entre la gloire et la déchéance.

La carrière européenne. Humilié, vexé, en larmes, après avoir été exclu au tout dernier moment de la sélection argentine vainqueur de la Coupe du monde en 1978, Maradona est bien présent au Mondial espagnol de 1982, et signe au FC Barcelone du président Núñez. Montant du transfert : 900 millions de pesetas, soit plus de 5,4 millions d'euros ! L'épisode catalan est la première tache sur la toile de l'artiste. Victime de nombreuses agressions sur le terrain, affaibli par une hépatite, Diego Maradona,



Accueil triomphal du Pibe de oro à Naples, en juillet 1984.

dont les excès hors des terrains sont montés en épingle par les dirigeants catalans, claqué la porte et, deux ans plus tard, rejoint Naples. C'est le peuple qu'il retrouve, ce petit peuple napolitain à qui Diego Maradona, après un transfert d'un montant de 16 milliards de liras, va enfin permettre de regarder en face le nord industriel et riche de la péninsule. Maradona débarque en hélicoptère, un soir du mois de juillet 1984. Il s'installe sur les hauteurs de Naples, « Villa Paradiso », avec Claudia, sa compagne, et fait route désormais vers la gloire de San Paolo, le stade napolitain, planté au pied des cités populaires. Un jour, sans doute, les historiens du ballon diront que ce furent les « années Maradona », comme il y eut auparavant les « années Platini » à la Juve. Avec son copain Careca, Maradona se régale, dispute 159 matchs et inscrit 115 buts. Surtout, il offre à Naples, dès 1986, le premier « scudetto » de son histoire, puis un deuxième titre deux ans plus tard, et une Coupe de l'UEFA en 1989. Le joueur est au sommet. Au Mexique, sous la direction du sélectionneur Billardo, Maradona remporte sa première Coupe du monde. Serait-ce faire injure à ses camarades de jeu que furent Valdano ou Burruchaga que d'affirmer, en effet, qu'à lui tout seul l'enfant de Villa Fiorito offrait la Coupe du monde à l'Argentine ? Certes, il y a la « main de Dieu » (un but marqué de la main non sanctionné par l'arbitre), qui contribue largement à l'élimination de l'Angleterre. Mais il y a aussi ce que le monde entier a vu : un homme seul, pied gauche dans l'espace, 165 cm en mouvement, qui dribble toute une équipe avant d'aller marquer un but décisif. De cela, d'un tel geste qui s'apparente au rêve réalisé, Valdano dira : « Ce but a fait de nous, ses coéquipiers, de modestes footballeurs... » La saison 1986 constitue donc tout à la fois le sommet et l'amorce du divorce de Maradona avec le milieu du football et, en premier lieu, avec ses dirigeants.

Le déclin. On peut deviner un tel scénario dans ce que dit Diego Maradona le soir de son triomphe mexicain : « J'ai le souvenir d'une joie très intense, mais peut-être pas aussi forte que je l'aurais pensé. J'ai rarement été aussi heureux

que durant le mois qu'a duré la Coupe du monde, et quand le succès est arrivé il m'a paru presque naturel. » Plus jamais le numéro 10 ne connaîtra un tel bonheur avec la Coupe du monde. Quatre ans plus tard, en Italie, sifflé, Maradona craque en mondovision, quelques instants après sa finale ratée contre l'Allemagne. Le Stadio Olimpico le siffle et il pleure. Enfin en 1994, aux États-Unis, il est suspendu au terme d'un contrôle antidopage. On a trouvé dans ses urines de l'éphédrine, une substance interdite. Le coup est rude pour Diego Maradona, dont la vie, depuis 1991, où il effectue même un court séjour en prison, balance désormais entre la cocaïne, les amitiés avec la Camorra (la Mafia napolitaine), les kilos superflus et les nuits d'alcool dans les boîtes de nuit de Naples ou de Buenos Aires. Suspendu pendant quinze mois, le joueur retrouve la sélection argentine. L'exploit est d'abord physique. Maradona perd 15 kg, et marque un but d'anthologie contre la Grèce, dès le premier tour du Mondial. La suite est dramatique. Au terme du contrôle, Maradona est de nouveau suspendu quinze mois. Cette fois, le football s'éloigne pour de bon. Mais, à la télévision argentine, Diego dira : « Je n'avais pas besoin de me doper pour jouer. Ils [les dirigeants de la FIFA] s'attendaient à trouver un Diego gros et ridicule. La FIFA ne s'est pas soucée de moi ni de ma famille. Ils m'ont mis quinze mois en sachant que j'ai 33 ans. Bien joué. » La suite ressemble à du Maradona. Un temps entraîneur, puis retour à Boca Juniors, source de tous ses bonheurs, Diego Maradona devient aussi le président de l'éphémère AIFP (Association internationale des footballeurs professionnels), mise sur orbite par le journaliste Didier Roustan avec la bénédiction d'Éric Cantona. Son éventuel retour au sein de la sélection argentine est évoqué pour la Coupe du monde 1998. Las, un nouveau contrôle révèle la présence de cocaïne dans ses urines. Au lendemain de la Coupe du monde américaine, Diego Maradona avait déclaré : « Oui, il faut réfléchir à ses erreurs. Il faut y penser pour ne pas les répéter. L'être humain s'améliore, paraît-il, avec ses erreurs. Ce

qui est grave, c'est de les répéter plusieurs fois. Si tu fais ça, tu es un imbécile... » Après avoir frôlé la mort en 2000, il suit avec succès une cure de désintoxication et d'amaigrissement (pose d'une ceinture gastrique) à Cuba. Frôlant de nouveau la mort en 2004 à la suite d'un accident cardiaque, il devient en 2005 une star de la télévision argentine et, en 2006, le premier supporter de la sélection argentine en Allemagne. Un supporter déçu par une élimination cruelle aux tirs au but contre le pays organisateur en quart de finale. Était-il raisonnable de lui confier en 2008 les commandes de l'Albiceleste ? La fédération argentine a sans doute cru bien faire, et Maradona obtient une laborieuse qualification pour le Mondial 2010. L'arrivée en Afrique du Sud du génial Lionel Messi et de Diego Maradona fait bien sûr sensation, puis ne fait plus qu'illusion... Les Argentins sont sévèrement défaits (4-0) en quart de finale contre l'Allemagne et Maradona est prié de rendre son tablier. Il s'en ira par la suite entraîner un temps le club émirati d'Al Wasl Dubaï.

Marche Roger

né à Mohon (Ardennes), 1924-1997
Défenseur

Palmarès 63 sélections en équipe de France (1 but) [record de l'époque] ; **Championnat de France** 1949, 1953 ; **Coupe de France** 1950 ; **Coupe latine** 1953 (Reims).

Roger Marche est l'une des personnalités les plus étonnantes du football français d'après-guerre, en raison de la façon dont il mène sa carrière professionnelle. S'entraînant chaque jour en solitaire dans les forêts de ses Ardennes natales, où il vit toute la semaine au lieu de se préparer avec ses coéquipiers sous la direction de son entraîneur, il parvient pourtant à rester l'un des meilleurs défenseurs de l'Hexagone. Débutant tardivement dans le professionnalisme et endossant le maillot du Stade de Reims en 1947 à l'âge de 23 ans, Marche collectionne beaucoup de titres de gloire, devenant



Roger Marche, le sanglier des Ardennes, figure emblématique du football français des années 1950.

champion de France 1949 et 1953, vainqueur de la Coupe de France 1950 et de la Coupe latine 1953, avant de terminer sa carrière de joueur au Racing Club de Paris de 1954 à 1960. Sans grand rival au poste d'arrière gauche, il collectionne les sélections en équipe de France (63 matchs), battant le vieux record de Mattler (46) et animant ou dirigeant le onze tricolore de 1947 (contre le Portugal) à 1959 (face à l'Espagne). Le jour de ce dernier match, l'arrière gauche puissant, énergique, combatif, indomptable qu'est « le sanglier des Ardennes » réalise son rêve en terminant enfin l'une de ses habituelles chevauchées offensives par un but historique que la France entière salua.

Maroc

Couleurs Maillot, short et bas rouge, vert, blanc.



Palmarès Coupe d'Afrique des nations, 1976; Championnat d'Afrique des jeunes 1997; 4 participations à la Coupe du monde 1970, 1986, 1994, 1998.

La Fédération royale marocaine de football a été fondée après le retour du Maroc à l'indépendance en 1956. De Ben Barek à Just Fontaine et Hassan Akasbi, le Maroc est une terre de football qui a donné de nombreux joueurs devenus tricolores ou qui ont porté les couleurs de clubs français. Dominée par les clubs de Casablanca, le WAC, ou de Rabat, les FAR, la sélection nationale marocaine fait également appel aux joueurs évoluant en Europe, ainsi qu'aux enfants de l'immigration formés dans les clubs français, néerlandais ou allemands. Présents à quatre reprises en phase finale de la Coupe du monde (1970, 1986, 1994, 1998) avec un huitième de finale (élimination par l'Allemagne en 1986), les Lions de l'Atlas – la deuxième équipe africaine à avoir participé à ce niveau de la compétition – présentent un bilan négatif : six défaites pour quatre matchs nuls et deux victoires. Vainqueur de la CAN en 1976, le Maroc perd en 2004 en finale à Tunis face aux Tunisiens (1-2); les deux éditions suivantes se soldent par un échec cuisant au 1^{er} tour et le limogeage d'Henri Michel. En 2005, le Maroc échoue une nouvelle fois devant la Tunisie pour la qualification au Mondial 2006. Il ne parviendra pas d'avantage à se qualifier pour l'édition 2010, et son parcours en Coupe d'Afrique des nations (2012 et 2013) s'interrompt chaque fois au premier tour.

Marquage

Dans l'organisation tactique d'une équipe, le placement et le déplacement des défenseurs par rapport à leurs adversaires et leurs partenaires est extrêmement important. Le marquage qui en découle doit leur permettre d'enrayer les initiatives et les offensives de l'adversaire, en le privant du ballon et en récupérant ce dernier. Il existe deux formes de marquage : le marquage individuel et le marquage de zone. Le marquage individuel impose à chaque défenseur de prendre en charge

et de suivre sans relâche le même attaquant adverse, afin de pouvoir intervenir instantanément quand ce dernier possède le ballon ou le reçoit. Ce marquage nécessite une grande abnégation, de la volonté, de l'énergie, de l'attention et une grande valeur physique et athlétique. On l'appelle parfois, de façon commune, le marquage « à la culotte ».

Le marquage de zone est, en revanche, beaucoup plus libéré, le défenseur se voyant confier une zone bien précise et délimitée du terrain (découpée sur la largeur de ce dernier), dans laquelle il prendra en charge et tentera de neutraliser l'action de l'attaquant adverse qui entrera ou se trouvera dans cette zone. Ce marquage exige intelligence tactique, vigilance et une bonne entente avec les autres défenseurs. Souvent, il peut se compléter par une utilisation collective du hors-jeu. Il est à noter que le marquage individuel est indispensable sur les coups de pied arrêtés, en particulier pour les corners et lors des duels aériens contre les adversaires assaillants.

Marseille (Olympique de)

Club fondé en 1899

Couleurs : Maillot, short et bas blancs.

Palmarès international Ligue des clubs champions 1993; coupe Intertoto 2005, 2006.

Palmarès national

Championnat de France 1937, 1948, 1971, 1972, 1989, 1990, 1991, 1992, 2010; Coupe de France 1924, 1926, 1927, 1935, 1938, 1943, 1969, 1972, 1976, 1989; Championnat de France de D2 1995.



L'Olympique de Marseille club omnisports est fondé en 1899. Mais c'est en 1924 que le football prend vraiment naissance, avec la première des dix victoires de l'OM en Coupe de France. Cette première finale

est jouée à Paris, au stade Pershing, le 13 avril, devant 22 000 spectateurs. C'est la dernière finale de Coupe qui sera disputée dans le Bois de Vincennes, l'événement ayant lieu ensuite traditionnellement au Stade olympique de Colombes. L'équipe marseillaise a été bâtie et renforcée par son président mécène Lecesne, qui a fait venir les deux internationaux parisiens Jean Boyer et Édouard Crut, engagés officiellement comme représentants en légumes secs pour 1 000 F par mois. Les deux gaillards sont deux redoutables buteurs, dont les tirs font des ravages. Au cours de cette finale contre le FC Sète, qui comportera une prolongation, Boyer et Crut offrent la Coupe à l'OM en marquant les trois buts d'une victoire (3-2) arrachée in extremis sur un coup franc canon de Crut.

Le roi de la Coupe. Deux ans après, le trophée retourne sur le Vieux-Port. Cette finale 1926 ne manque pas de sel, l'OM se trouvant face à un adversaire très modeste, l'US Valentigney, club d'une petite cité franc-comtoise de 5 000 habitants, presque tous employés aux usines Peugeot voisines. Le 9 mai, à Colombes, 3 000 spectateurs rêvent

d'une surprise qui n'aura pas lieu, les canonniers marseillais Devaquez (2), De Ruymbecke et Boyer marquant les quatre buts d'une victoire indiscutable (4-1). Particularité : dans les buts marseillais évolue Paul Seitz, qui avait gagné la Coupe en 1924 comme arrière gauche et que son vieil entraîneur anglais, Gibson, a préféré au gardien réserviste, le titulaire étant blessé. La Coupe de France restera à Marseille en 1927, à l'issue d'une nouvelle finale gagnée contre les Normands de Quevilly, à Colombes, et sous les yeux de Gaston Doumergue, premier président de la République à asseoir la tradition voulant que le premier personnage de l'État assiste à l'événement chaque année. Cette formation marseillaise 1927 est particulièrement brillante ; son attaque, surtout, qui ne compte que des internationaux : Devaquez, Crut, Gallay, Boyer (ce dernier gagnant sa 4^e Coupe, dont 3 avec l'OM et 1 avec le CASG en 1919, à l'âge de 18 ans). Le président s'appelle alors Gabriel Dard, un nom célèbre au sein du club, ses deux fils Georges et Roger portant plus tard le maillot blanc.

L'OM roi de la Coupe, cela se confirme encore en 1938, puis pendant l'Occupation, en 1943, grâce à une nouvelle vague de joueurs enrôlés aux quatre coins du monde. En 1938, on y retrouve côte à côte le gardien brésilien Vasconcellos, dit « El Jaguará », le Suisse Bruhin et, surtout, les Français d'Afrique du Nord Ben Bouali, Bastien, Zermani, Zatelli et Aznar. Tous joueurs de grand talent qui ont contribué un an plus tôt à la conquête du premier titre de champion de France, le club ayant adhéré au professionnalisme dès la première saison, en 1932-1933.

En 1943, l'équipe a été reconstruite avec des joueurs locaux : Delachet, Scotti, Robin, Pironti, Georges Dard. Elle doit jouer deux finales contre Bordeaux pour gagner sa 6^e Coupe de France, le premier match ayant été annulé en raison de la non-qualification du Bordelais Nemeur.

Cinq chapitres mouvementés. Après la Seconde Guerre mondiale, le roman de l'OM se déroule en cinq chapitres, tous plus mouvementés les uns que les

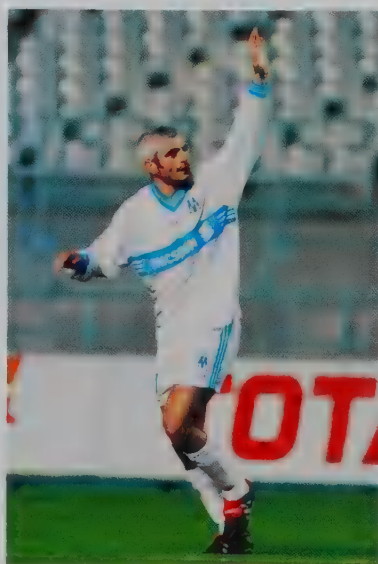
Le royaume des buteurs

L'OM a toujours possédé des avants-centres buteurs redoutables. Au palmarès du Championnat professionnel, les rois ont été souvent marseillais : **Gunnar Andersson**, le Suédois, 31 buts en 1951-1952, 35 buts en 1952-1953 ; **Josip Skoblar**, le Yougoslave, 44 buts en 1970-1971, 30 buts en 1971-1972, 26 buts en 1972-1973 ; **Jean-Pierre Papin**, le Français, 19 buts en 1987-1988, 22 buts en 1988-1989, 30 buts en 1989-1990, 23 buts en 1990-1991, 27 buts en 1991-1992 ; **Alen Boksic**, le Yougoslave, 22 buts en 1992-1993.

autres. Entre 1946 et 1951, le club est repris en mains par un président très habile, Louis-Bernard Dancausse, homme d'affaires et financier, qui relance le club et le conduit à son 2^e titre de champion de France, en 1948, avec une équipe où les Bleus de 1943, Scotti et Robin, sont devenus des anciens avec Aznar et Pironti venus renforcer l'attaque olympienne. À partir de 1952 commence une nouvelle période d'une quinzaine d'années qui va plonger les supporters de l'OM dans des moments de tristesse et d'euphorie, le club tombant deux fois en 2^e division (à la fin des saisons 1958-1959 et 1962-1963), réussissant tout de même à reprendre très vite sa place dans l'élite grâce à la force de frappe d'un avant-centre sans pareil, Gunnar Andersson, qui reste le meilleur buteur de l'histoire du club en D1 avec 169 buts au compteur. Ayant trop goûté au pastis, il est mort dans le ruisseau à l'âge de 41 ans. C'est à cette époque, le vendredi 23 avril 1965, qu'a lieu le fameux match OM-Forbach, resté célèbre dans l'histoire du club. 434 fidèles d'entre les fidèles avaient suivi ce match de D2 au Stade-Vélodrome, remporté tout de même par les Blancs (3-0). Cet événement paraît incroyable par rapport aux fortes affluences enregistrées fréquemment à Marseille (48 039 spectateurs pour le match de Coupe d'Europe OM-Ajax du 20 octobre 1972).

La valse des entraîneurs

En cinquante ans, l'Olympique de Marseille a « consommé » plus de trente entraîneurs, une jolie performance. La vie tourmentée du club, les exigences d'un public très difficile et versatile et les fréquentes révolutions de palais n'ont jamais facilité la tâche des responsables techniques. Sont donc passés sur le banc de touche, qui s'est toujours apparenté à un siège éjectable : Robin, Penverne, Maurer, Troupel, Leduc, Domergue, Riera, Otto Gloria, Linder, Bonnel, Olarevic, Jules Zvunka, Skoblar, Markovic, Zatelli, Arribas, Batteux, Banide, Beckenbauer, Goethals, Ivic, Gili, Courbis, Casoni, A. Braga, Clemente, Émon, Ivic (bis), Perrin, Anigo, Jean Fernandez et Émon (bis), Troussier, Gerets, Deschamps, Baup.



Pour retrouver le chemin de la gloire, l'OM avait renoué en 1997 avec la politique de l'achat de stars, ici l'attaquant italien Fabrizio Ravanelli.

Désormais, avec l'augmentation du nombre de places à la suite des travaux dans le cadre de la Coupe du monde, plus de 42 000 spectateurs de moyenne ont assisté aux matchs de Championnat durant la saison 2005-2006.

Un troisième chapitre, plus glorieux, s'ouvre à partir de 1967 avec l'arrivée aux commandes présidentielles d'un personnage atypique dont la mégalomanie, la faconde et le culot vont s'adapter parfaitement à la vie et à la nature d'une ville et d'un club pas comme les autres. Homme de presse, Marcel Leclerc débarque sur la Canebière pour y reconstruire une équipe à grand renfort de transferts de vedettes comme on les aime à Marseille. Au fil des années, l'OM s'installe dans le peloton de tête de la première division, termine 2^e derrière Saint-Étienne, en 1970, avant de devenir deux fois de suite champion de France (1971 et 1972), tout en remportant deux Coupes de France en 1969 (contre Bordeaux, 2-0) et en 1972 (contre Bastia, 2-1). Les coups de génie ou de poker de Leclerc lui ont permis de faire venir à Marseille les deux ou trois superstars qui enflamment le Stade-Vélodrome et hissent l'OM au sommet. Ces stars s'appellent

Magnusson, l'ailier droit suédois au dribble magique, Skoblar, le roi des buteurs, et, en compagnie de Jules Zvunka, Jean Djorkaeff, Novi, Bonnel, Gress, Carnus et Bosquier, ils rendent au club marseillais gloire et fortune... Malheureusement, la fortune va être de courte durée. Car le président marseillais a jonglé avec les millions et avec la comptabilité du club. Le 19 juillet 1972, il est désavoué et destitué par son comité directeur. Le club phocéen entre de nouveau dans une période sombre d'une dizaine d'années.

De 1980 à 1987, en effet, l'OM rentre dans le rang, après avoir remporté en 1976 sa 9^e Coupe de France aux dépens de Lyon, grâce à un libéro impérial en défense, Marius Trésor, et à des attaquants pittoresques et efficaces comme l'Argentin Yazalde, le Sénégalais Boubacar, le Franco-Argentin Noguès et l'ex-Stéphanois Bereta. Quatre ans plus tard, l'OM redescend en 2^e division pour un séjour au purgatoire de quatre ans.

Les années Tapie. C'est alors que, au cours d'un dîner politique parisien en l'honneur du secrétaire général du PCUS Mikhaïl Gorbatchev, le maire tout-puissant de Marseille Gaston Defferre rencontre un certain Bernard Tapie, homme d'affaires très entreprenant, qui a compris quel parti il pouvait tirer du football, après avoir expérimenté son style de management dans le cyclisme. Ainsi commence l'ère la plus glorieuse de l'OM d'après-guerre. Tapie n'y va pas par quatre chemins : il enrôle à son tour les meilleurs joueurs français, quitte à aller les chercher du côté de Bordeaux, au nez et à la barbe de Claude Bez, le président des Girondins, qui en sera fou furieux. L'affaire Leclerc-Rocher recommence, et c'est encore l'OM qui va en profiter pour reconquérir le leadership du football français, alignant 4 titres de champion de France d'affilée, ainsi qu'une Coupe de France.

Les supporters marseillais sont aux anges, ils ont retrouvé l'OM de leurs amours, celui qui les enchante et qui gagne, celui qui compte dans ses rangs les plus brillantes étoiles nationales et internationales : d'Olméa et Barthez à

Francescoli et Abedi Pelé en passant par Förster, Sauzée, Tigana, Giresse, Mozer, Allofs, Cantona, Völler, Boli, Desailly, Deschamps, Amoros, Boksic, Waddle, et surtout Papin, un JPP qui remporte quatre ans de suite la couronne de meilleur buteur du Championnat.

Reste à conquérir l'Europe et sa C1, qu'aucun club français n'a encore pu enlever. Après avoir échoué deux fois en 1990 et 1991, c'est enfin le paradis avec la victoire obtenue le 26 mai 1993 à Munich contre le Milan AC (1-0, but de Basile Boli). Hélas, les nuages se sont amoncelés dans le ciel de l'OM depuis le jeudi 20 mai, où s'est disputé un certain match de Championnat Valenciennes-Marseille qui a déclenché un véritable cataclysme dans le football français. Les dirigeants marseillais ont en effet voulu « acheter » trois joueurs valenciennois. Grandeur et décadence : l'OM, déclassé, ne sera pas champion 1993. Il sera rétrogradé en 2^e division, d'où il ne tardera pas à s'extirper, dès 1996, après deux années de pénitence, en route vers un nouveau destin. Marseille, sous la direction de Courbis, joue de nouveau les premiers rôles, avec Laurent Blanc, Ravanelli, Dugarry...

Une ère R. L.-Dreyfus mouvementée.

Racheté par l'ancien président d'Adidas, Robert Louis-Dreyfus, l'OM connaît une saison 1998-1999 brillante mais qui s'achève sur deux échecs : la perte du Championnat dans les dernières secondes de la compétition au profit des Girondins de Bordeaux et une lourde défaite en finale de la coupe de l'UEFA devant Parme. Alors que ces performances laissaient augurer une nouvelle saison sous le signe de la revanche, Rolland Courbis autorise le départ de Laurent Blanc et mène une campagne de recrutement qui se révélera erronée. Vite lâché par les meilleurs, l'OM connaît une grave crise de confiance qui aboutit au départ de Courbis et de certains joueurs, Dugarry et Ravanelli. Casoni, l'ancien défenseur du grand OM qui a pris le relais de Courbis, ne fait pas mieux que son prédécesseur mais réussit toutefois à empêcher la relégation. Ainsi, depuis six saisons, l'OM malgré une nouvelle greffe Bernard Tapie – de

courte durée – ne sort pas de l'ornière. Pis, l'exercice 2001-2002 n'est qu'une longue et souvent pénible histoire marseillaise opposant des ego surdimensionnés (Tapie contre Dubiton), s'agitant continuellement devant des joueurs ahuris et sans direction. Voies de fait et procédures judiciaires amènent même le président R. L.-Dreyfus à s'engager toujours plus personnellement – un milliard de francs – dans les finances d'un club à l'effectif pléthorique, en dépit d'un indice de performance des plus médiocres. À la fin de la saison 2002, Marseille fait appel à un journaliste, J.-C. Bouchet, pour prendre en charge la direction exécutive du club. Il engage Alain Perrin, manager entraîneur de Troyes, compétent et droit, révélation des dernières saisons.

Mais l'association ne tient pas, d'autant que les affaires rattrapent les dirigeants. L'engagement financier personnel et énorme de Robert Louis-Dreyfus suscite des interrogations. En 2006, le procès des pratiques de transfert sous l'ère Courbis aboutit à de lourdes condamnations envers Courbis, mais aussi RLD. Côté football, à la suite de la « saison Didier Drogba » (2003-2004), qui mène l'OM, renforcé par Barthez, en finale de la Coupe de l'UEFA après avoir éliminé Liverpool, La Corogne et Newcastle, la saison 2005-2006 suscite des espoirs avec une équipe qui découvre Franck Ribéry et un nouvel entraîneur : Jean Fernandez. Mais c'est une double déception : une finale de la Coupe de France perdue et pas d'accès à la Ligue des champions. Jean Fernandez jette alors l'éponge et cède son poste à Albert Hémon.

La saison 2006-2007, qui voit l'arrivée de Djibril Cissé, s'achève sur un bilan plus encourageant : une place de vice-champion et une nouvelle finale de Coupe, perdue aux tirs au but contre Sochaux.

Soutenu par le stade Vélodrome, l'OM brille toujours dans le championnat (3^e en 2008, 2^e en 2009), mais il lui faut attendre 2010 pour enfin retrouver le titre de champion et enchaîner trois coupes de la Ligue consécutives (2010, 2011, 2012). Si Marseille peut s'enor-



Lothar Matthäus détient le record de participations à une Coupe du monde (5).

gueillir du plus beau palmarès du football hexagonal (10 coupes de France et 9 titres de champion), la réussite européenne tarde à se concrétiser. La tête de Basile est bien loin désormais...

Matthäus Lothar né à Erlangen (Allemagne), 1961 Défenseur et milieu de terrain

Palmarès Coupe du monde 1990 ; **Championnat d'Europe des nations** 1980 ; 150 sélections en équipe nationale (23 buts) ; **Championnat d'Allemagne** 1985, 1986, 1987, 1994, 1997, 2000 (Bayern Munich) ; **Coupe d'Allemagne** 1986, 1998 (Bayern) ; **Championnat d'Italie** 1989 (Inter Milan) ; **Coupe de l'UEFA** 1991 (Inter Milan), 1996 (Bayern Munich).
Distinction Ballon d'or 1990.

L'exploit est d'autant plus énorme que l'époque ne se prête plus aux carrières à rallonge. Il y avait eu le gardien mexicain Carbajal, qui disputa cinq Coupes du monde entre 1950 et 1966.

Il y eut aussi les Brésiliens Pelé et Djalma Santos, les Allemands Seeler et Schnellinger, l'Uruguayen Rocha et l'Italien Rivera, les deux derniers ayant rejoint, en 1974, le cercle fermé des joueurs à quatre Coupes du monde. Mais c'était un autre temps, un temps où le football était moins exigeant et le calendrier moins chargé. Lothar Matthäus, lui, a aligné cinq Coupes du monde de 1982 à 1998. S'il ne disputa pas la finale de 1982, il était en revanche présent à Mexico en 1986 et capitaine à Rome en 1990 lors du troisième triomphe de l'Allemagne dans cette épreuve.

Cette exceptionnelle longévité est un hymne au travail, à la persévérance. Au départ, Matthäus n'était pas plus doué qu'un autre et certainement beaucoup moins que « Kaiser Franz ». Mais il avait une volonté de fer et l'envie irrésistible de devenir quelqu'un. Cantonné dans des rôles de garde-chiourme à ses débuts, il se transforme en un brillant meneur de jeu sous l'impulsion de Franz Beckenbauer, devenu sélectionneur en 1984, et de Giovanni Trapattoni, son entraîneur à l'Inter Milan, où il émigre en 1989 après avoir joué à Mönchen-

gladbach et au Bayern Munich. Le Kaiser, qui le trouvait trop effacé, le convoque un jour pour une séance vidéo personnelle. « Tu te vois là ? Moi, non. Je veux que tu sois systématiquement dans le champ de la caméra, là où se trouve le ballon. » Message reçu. En 1990, Matthäus est la figure emblématique de l'Allemagne lors de la Coupe du monde. Quelques mois plus tard, il remporte le Ballon d'or. Recordman des sélections avec 150 capes, Matthäus, à qui l'on reproche parfois son caractère rugueux et sa tendance à l'intrigue, a encore démontré sa force de caractère en surmontant deux blessures, graves après 30 ans : une rupture des ligaments croisés du genou et une rupture du tendon d'Achille. « Avant ces coups durs, je n'avais jamais songé au record des sélections, confie-t-il. Mais là j'ai voulu montrer à ceux qui m'avaient enterré que je n'étais pas un invalide. » Du Matthäus dans le texte. En 1998, il ne peut empêcher la défaite face à la Croatie en quart de finale, et en 2000 l'aventure européenne s'achève au premier tour à l'issue d'une défaite humiliante (0-3) face au Portugal. Après un passage rapide aux États-Unis, Lothar se lance dans la carrière d'entraîneur. Engagé en 2001 par les dirigeants autrichiens du Rapid Vienne, il s'avère incapable de qualifier le club pour l'Europe et est congédié. À la suite d'une mission internationale – auprès de la sélection nationale hongroise, qu'il ne réussit pas à qualifier pour le Mondial – et d'une courte expérience brésilienne au début de l'année 2006, il retourne en Autriche pour prendre les rênes du FC Salzbourg avec Trapattoni jusqu'en juin 2007. Il échouera également à qualifier la sélection bulgare au Mondial 2010.

Matthews Stanley
né à Hanley (Angleterre),
1915-2000
Attaquant

Palmarès 54 sélections en équipe nationale (11 buts) ; **Coupe d'Angleterre** 1953 (Blackpool).
Distinction Ballon d'or 1956.

Ce fils de barbier aura joué près de trente-trois années au plus haut niveau. Un record mondial. Surnommé le « feu follet du dribble », il débute à Stoke City en 1932 et monte en D1 avec cette équipe l'année suivante. Après un long passage à Blackpool de 1947 à 1961, il finit sa carrière dans son club d'origine. Évoluant sur le flanc droit, Matthews, dans les années 1930 et 1940, n'avait pas d'équivalent dans le monde. Mais, à jouer dans des clubs de seconde catégorie, Matthews le fidèle n'accumule pas les titres. Au désespoir de tout un peuple. Deux fois, il échoue en finale de la FA Cup (1948, 1951). En 1953, avec Blackpool, il finit par arracher son premier trophée. Face aux Bolton Wanderers, Blackpool s'impose 4-3 après avoir été mené 1-3. À 38 ans, Stanley est porté en triomphe, et, depuis, cette finale est communément appelée « Matthews Final ».

En 1956, Stanley Matthews est élu Ballon d'or. Neuf ans plus tard, il dispute son ultime match de Championnat contre Fulham, devenant, à 50 ans et 5 jours, le joueur le plus âgé à avoir disputé un match de D1 en Angleterre. Cette même année, il est anobli par la reine d'Angleterre.

Mazzola Alessandro
né à Turin (Italie), 1942
Attaquant

Palmarès Championnat d'Europe des nations (1968) ; 76 sélections en équipe nationale (22 buts) ; **Coupe d'Europe des clubs champions** 1964, 1965 (finaliste en 1967 et 1972) ; **Coupe intercontinentale** 1964, 1965 (Inter Milan) ; **Championnat d'Italie** 1963, 1965, 1966, 1971 (Inter Milan).

A 7 ans, Alessandro Mazzola se retrouve orphelin : son père, Valentino, disparaît tragiquement dans l'accident d'avion qui anéantit l'équipe de l'AS Torino contre la colline de Superga. Le père était footballeur, attaquant, 5 titres de champion d'Italie avec le Torino, 12 sélections dans la Squadra Azzurra... Le fils sera footballeur. À moins de 20 ans, Alessandro (qu'on

surnomme « Sandro ») devient donc footballeur professionnel. Formation à l'école rigoureuse de l'Inter Milan, alors dirigée par Helenio Herrera, grand maître du catenaccio. Le jeune homme, très vite, brille par une impressionnante technique en mouvement. Il est vif, rapide, habile, intelligent et se révèle un buteur de haute précision. Bref, Sandro Mazzola n'était rien d'autre que le prototype du footballeur des temps modernes, symbolisé quelques années plus tard par Johan Cruyff et ses Hollandais volants. Naturellement, l'Italien deviendra un élément essentiel dans le dispositif mis en place par Herrera et il participera largement à la moisson de titres, honneurs et coupes engrangés par l'Inter Milan. La sélection nationale, la Squadra Azzurra, ne pourra pas, elle non plus, se passer de ses services : il sera sélectionné 76 fois (22 buts) et disputera même trois phases finales de la Coupe du monde (dont une finale en 1970 contre le Brésil). Pourtant, un regret demeure en Italie : pendant trop d'années, en sélection, Mazzola fut opposé à Gianni Rivera (la perle du Milan AC) alors que, à l'évidence, ils se complétaient parfaitement... À 36 ans, avec un palmarès phénoménal, dont un titre de meilleur buteur du Championnat d'Italie (17 buts) en 1964-1965, Sandro Mazzola arrêta sa carrière. Pour devenir le manager général de son club de toujours, l'Inter Milan. Il y restera pendant quatre saisons avant d'occuper la même fonction, pendant une année, à Gênes, puis de revenir à l'Inter Milan, son club de toujours, au poste de directeur sportif tout en commentant pour la RAI les matchs de la Squadra Azzurra... avec Gianni Rivera !

Mboma Patrick
né à Douala (Cameroun), 1970
Attaquant

Palmarès Coupe d'Afrique des nations 2000 ; jeux Olympiques 2000 ; 57 sélections en équipe nationale (31 buts) ; **Coupe de la Ligue** 1996 (FC Metz).
Distinction Joueur africain de l'année 2000.

Buteur type au physique puissant (1,85 m pour 85 kg), Patrick Mboma a appris à jouer en Seine-Saint-Denis, où il a immigré avec ses parents à l'âge de 2 ans. Repéré en 1992 par le PSG, le jeune joueur des Pavillons-sous-Bois est prêté à Châteauroux l'année suivante en D3, où il brille en marquant 29 buts. Intégré au onze de la capitale, il souffre de la présence de George Weah et préfère aller jouer à Metz que d'être la doublure du Libérien. Après un nouveau début de saison à Paris, en 1994, il tente l'aventure au Japon, dans la J-League, sous les couleurs du Gamba Osaka, où il reste moins de deux ans. Dès sa première saison, il devient meilleur buteur du championnat nippon avec 25 buts en 28 matches. Dès 1998, il revient en Europe, en Italie, où il joue à Cagliari puis à Parme, avant de traverser la Manche pour Sunderland. Auparavant, il connaît une année exceptionnelle en 2000 comme buteur de la sélection camerounaise qu'il fréquente depuis 1995 en remportant la CAN puis le tournoi olympique. Ces deux succès lui valent une Étoile d'or. Le gaucher camerounais a arrêté sa carrière internationale en 2004 après une CAN réussie (quatre buts, dont un triplé contre le Zimbabwe). Avec 11 buts inscrits dans cette épreuve, il est le digne héritier de Roger Milla et le précurseur de Samuel Eto'o. Mboma a annoncé sa retraite définitive en 2005.

Mekloufi Rachid

né à Sétif (Algérie), 1936
Attaquant

Palmarès 4 sélections en équipe de France; **Championnat de France** 1957, 1964, 1967, 1968; **Coupe de France** 1968 (Saint-Étienne); **Championnat de Suisse** 1962 (Servette Genève).

La carrière professionnelle du meilleur meneur de jeu du football algérien est perturbée et coupée en deux par la guerre d'Algérie, qui l'oblige à choisir le camp de son pays natal et à quitter la France pendant plusieurs

années. Il rejoint alors l'équipe du FLN. Il ne connaît cependant qu'un seul club en France, l'AS Saint-Étienne, où il se révèle dès l'âge de 20 ans pour remporter un premier titre de champion de France en 1957.

Dirigé et conseillé par Jean Snella, influencé par l'exemple de son coéquipier Rijvers, il se signale tout de suite par sa vivacité de gestes, son opportunisme, sa finesse technique, sa clairvoyance du jeu. Ce qui lui vaut d'entrer en équipe de France, où il aurait certainement décroché plus de 4 sélections (en 1956 et 1957) si la guerre d'Algérie n'avait pas stoppé sa carrière tricolore.

Après deux années passées en Suisse et à jouer quelques matches d'exhibition dans l'équipe du FLN, il revient en 1962 en France pour endosser de nouveau le maillot vert stéphanois et pour conquérir sous la houlette d'Albert Batteux le Championnat de France 1964, 1967 et 1968, ainsi que la Coupe de France 1968 (auteur des deux buts de la victoire). Retourné en Algérie, il y est longtemps le patron technique de l'équipe nationale, qu'il mène deux fois en Coupe du monde.

Messi Lionel

Né à Rosario (Argentine), 1987
Attaquant

Palmarès Ballon d'or 2009, 2010, 2011, 2012; **Coupe du monde des moins de 20 ans** 2005; **Ligue des Champions** 2006, 2009, 2011 (FC Barcelone); **Championnat d'Espagne** 2005, 2006, 2009, 2010, 2011, 2013 (FC Barcelone); **Coupe du Roi** 2009, 2012 (FC Barcelone); **Super-Coupe d'Espagne** 2005, 2006, 2009, 2010, 2011 (FC Barcelone).

Lhistoire de « Léo » Messi, c'est l'une de ces histoires comme le football sud-américain aime en raconter : celle d'un enfant malheureux sauvé par le ballon rond. Le malheur du jeune Messi, c'est la maladie qui l'empêche de grandir. L'enfant a pourtant un talent fou, mais aucun espoir de jouer un jour dans la cour des « grands » ; les traite-

[Dictionnaire] Matthews à Messi

ments qui pourraient l'aider sont beaucoup trop onéreux. Alors une bonne fée s'est penchée sur lui ; elle s'appelle Barcelone. Car au Barça, on a eu vent des prouesses du jeune prodige qui évolue chez les Newell's Old Boys de Rosario, et les dirigeants espagnols décident de prendre le jeune homme sous leur protection et de l'aider à se soigner. Messi arrive donc en Espagne en 2000 et intègre le centre de formation du FC Barcelone. Quatre ans plus tard, métamorphosé, même s'il affiche un gabarit modeste, le génie argentin fait ses débuts en Liga et conquiert aussitôt les cœurs de la planète foot. Ce gaucher insaisissable n'a pas son pareil pour percer les défenses au terme de courses spectaculaires rythmées de dribbles incroyables. Messi, c'est le nouveau Maradona ! Pour s'en convaincre, il faut revoir le but inscrit en avril 2007 contre Getafe en demi-finale de Coupe



Le rêve de tout footballeur et l'apogée d'une carrière individuelle : gagner le Ballon d'or. Lionel Messi l'a réalisé et est devenu le premier footballeur de l'histoire à le remporter quatre fois consécutives.

d'Espagne : parti du centre du terrain, il traverse seul le camp adverse, effaçant tous ses rivaux, dribblant le gardien avant d'expédier le ballon au fond de la cage. Il vient de réitérer – presque geste par geste – l'exploit de Maradona contre l'Angleterre en 1986. Quelques mois plus tard, face à l'Espanyol, il marque de la main, comme Maradona ! Le petit Argentin n'a encore rien dévoté de son immense talent et rares sont ceux qui pressentent que ce garçon calme et réservé s'apprête à devenir le meilleur joueur de la planète. Il va vite le prouver, enchaînant les saisons époustouflantes sous les couleurs du Barça qui tient là un génie insatiable. Non seulement Lionel Messi marque et marque encore, affolant les défenses impuissantes, mais il est également un joueur généreux et un passeur génial. En 2009, quand il brandit son premier Ballon d'or, il est devenu la *pulga*, la « puce » qui, en janvier 2010, à vingt-deux ans, pique déjà son centième but à Barcelone. Avec le maillot blaugrana, Leo Messi remporte tous les trophées, gagne tous les titres et pulvérise tous les records. Pour ce phénomène surdoué, le doublé est une rengaine, le triplé presque une habitude. Il peut faire mieux, comme ce 6 avril 2010, en quart de finale de la Ligue des champions où il inscrit les quatre buts de la victoire. À quel autre joueur remettre le Ballon d'or 2010 ?... On lui remettra aussi le Ballon d'or 2011, puis le suivant car, en 2012, Léo Messi a inscrit 91 buts en 69 rencontres ! Entré dans la légende du football mondial, Messi n'a pourtant que 26 ans et une carrière à faire...

Metz (Football Club de)

Club fondé en 1932

Couleurs Maillot et short grenat, bas blancs.



Palmarès Coupe de France 1984, 1988 ; **Coupe de la Ligue** 1986, 1996 ; **Championnat de France de D2** 1935, 2007.

I l faut aller à l'entraînement du FC Metz pour comprendre les rouages

du club lorrain : travail et simplicité. Au milieu des supporters, on mesure la part de rêve que constitue cette famille du football pour tous ceux que la mine a laissés orphelins. Et voici un club, né en 1932, dont les résultats n'en finissent plus d'étonner les observateurs du ballon rond. À sa tête, un président, Carlo Molinari, fils d'émigré italien, dont la convivialité coïncide à merveille avec la passion de la découverte de nouveaux talents : Curioni, Braun, Asanovic, Battiston formé au club, Zénier, Pirès, Blanchard, Kubic ou Saha, après Cartier et Hirschberger. Tous ces joueurs ont fait le patrimoine d'un club qui sait aussi convaincre et retenir ses footballeurs. Ainsi Robert Pirès, convoité par les plus grands clubs européens, avait choisi de demeurer en Lorraine afin de mieux préparer la Coupe du monde en France. Sans doute son passé de sportif de très haut niveau (3 fois champion de France de motocross en 500 cm³) permet-il au président Molinari de mieux comprendre ses joueurs, de les écouter aussi lorsqu'ils sont en difficulté. Carlo Molinari, qui dirige une importante entreprise de transport routier, a décidément du flair : c'est lui encore qui a organisé le transfert du joueur belge, l'international Bofin, dont l'épanouissement tardait à se manifester du côté d'Anderlecht. À Metz, il flambe !

Rien de plus compréhensible donc dans cette ambiance que de trouver comme entraîneur à Metz Joël Muller, homme tranquille et discret. Muller a joué à Metz, Lyon, Nice et Dunkerque, avant de revenir en Lorraine prendre en main le centre de formation. Il tient la barre depuis 1989, et le travail paie : en 1996, Metz a terminé 4^e du Championnat de France et a remporté la Coupe de la Ligue. En 1997, Metz s'était de nouveau adjugé une belle 5^e place. « Chez nous », note parfois avec un brin d'ironie Joël Muller, « il n'y a pas de place pour les stars, seulement pour le travail et la réussite en équipe. » Joël Muller est pourtant remercié, au cours de la saison 2001-2002, et depuis son remplacement par l'ancien joueur Albert Cartier, rien ne va plus au FC Metz. Si Cartier réussit à placer le club à

la 12^e place en fin d'exercice 2001, la saison 2001-2002 s'achève par une descente aux enfers. Pensionnaire sans interruption de la D1 depuis 1967, le club remonte dès l'année suivante grâce à l'entraîneur Jean Fernandez. Ce dernier, qui avait été renvoyé par ses dirigeants sochaliens en dépit d'une belle saison, appelle un jeune joueur qu'il a vu évoluer sous les couleurs de Brest, un certain Franck Ribéry. Metz, qui a déjà perdu Adebayor, perd pied. Attiré par l'OM, Fernandez rejoint la Canebière et Ribéry Galatasaray fin 2004. En 2005, Joël Muller, revenu de Lens, retourne dans son ancien club, mais ne peut éviter une nouvelle relégation en 2006. Un nouvel entraîneur, Francis de Taddeo, assure la remontée au terme de la saison suivante puis c'est de nouveau la désillusion : le FCM pointe en bas de tableau, de Taddeo jette l'éponge. Appelé en 2008 au chevet d'un club malade, Yvon Pouliquen devait trouver les bons remèdes, mais il n'y parviendra pas, pas plus que son successeur, et Metz continuera de descendre dangereusement dans le

L'exploit historique

Nous sommes en 1984. Le FC Metz des Kurbos, Sonor, Bracigliano affronte le FC Barcelone dans le cadre de la Coupe des vainqueurs de coupe. Barcelone... à Saint-Symphorien, les Lorrains sont dominés 4 à 2, et les supporters les plus enthousiastes ne se font guère d'illusion. Quinze jours plus tard, le monde du football se met à l'envers. Mené dès le début de la partie par 1 à 0, le FC Metz s'impose finalement 4 buts à 1 sur la pelouse du Camp Nou. Le Barça est éliminé. Ils n'étaient que 24 000 à avoir daigné se déplacer dans leur enceinte. Dans les cauchemars catalans sans doute, le spectre de Tony Kurbos revient-il parfois hanter les supporters. Tony Kurbos, auteur de trois buts contre un Barça conduit par Schuster et Carrasco. Ce soir du 5 octobre 1984, Metz entre dans l'histoire du foot hexagonal. Et pour cause : jamais un club français engagé en Coupe d'Europe n'avait réalisé une telle performance.

tableau de la Ligue 2, jusqu'à la relégation en 2012. Les Messins retrouvent la Ligue 2 l'année suivante ; il leur faut maintenant tout reconstruire.

Mexique

Couleurs Maillot vert, short blanc, bas rouges.



Palmarès Coupe des Confédérations

(1999); Coupe CONCACAF des nations (1965, 1971, 1977); Gold Cup (1993, 1996, 1998); 13 participations à la Coupe du monde (1930, 1950, 1954, 1958, 1962, 1966, 1970, 1978, 1986, 1994, 1998, 2002, 2006).

Le football le plus puissant de la zone CONCACAF n'a pu obtenir mieux que la seconde place lors des éliminatoires de la Coupe du monde 2002. Les Aztèques ont failli passer à la trappe et n'ont dû leur qualification qu'à la nomination d'un nouveau sélectionneur en juin 2001, Javier Aguirre Onaindia, et au retour en forme de son attaquant, Cuauhtemoc Blanco, son meilleur buteur. Habitué des phases finales, le Mexique espère toujours atteindre les quarts de finale comme en 1970 et en 1986, mais la compétition se passait à domicile. Le football mexicain vif et rapide manque de puissance. En 2002 comme en 2006, la sélection ne compte que trois joueurs évoluant à l'étranger, dont le défenseur central Rafael Marquez (AS Monaco, depuis 2005 au FC Barcelone).

Le Mexique s'est inscrit dans la légende du football à travers les itinéraires de Antonio Carbajal (gardien de but de l'équipe nationale, il participa à Cinq coupes du monde de 1950 à 1966) et plus récemment de l'attaquant vedette du Real Madrid, Hugo Sanchez, buteur insatiable et acrobatique. En 2002, après être sortis brillamment d'un groupe où se trouvaient l'Italie et la Croatie, les Mexicains s'effondrent en huitième de finale face aux Américains (0-2). Quatre ans plus tard, sous la direction de La Volpe, d'origine argentine, la sélection aztèque, qui a terminé deuxième de son

groupe en proposant son football traditionnel – le *toque* fait de petites passes redoublées – agrémenté de centres vers la tête de son attaquant Borghetti, échoue en huitième de finale face à l'Argentine, qu'elle contraint à la prolongation (1-2).

Michel Henri

né à Aix-en-Provence
(Bouches-du-Rhône), 1947

Milieu de terrain, puis sélectionneur

Palmarès en tant que joueur 58 sélections en équipe de France (4 buts);

Championnat de France 1973, 1977, 1980; **Coupe de France** 1979 (Nantes).

En tant que sélectionneur Jeux Olympiques 1984.

Un match international à Varsovie entre la Pologne et la France, en 1967. Au creux de la vague et ridiculisés l'année précédente lors de la Coupe du monde en Angleterre, les Bleus lancent un nouveau joueur. Un jeune de 20 ans, tout frais professionnel du FC Nantes après avoir été formé à Aix-en-Provence. Il a pour nom Henri Michel. Déjà, il laisse apparaître suffisamment de qualités techniques pour qu'on le tienne pour un virtuose. C'est vrai, balle au pied, il sait tout faire : attaquer, mener le jeu, défendre. Très vite, dans l'équipe nantaise façonnée par José Arribas puis peaufinée par Jean Vincent, il tiendra un rôle capital. D'abord en milieu de terrain puis, plus tard, au poste de libéro. Toute sa carrière professionnelle, il l'effectuera dans les rangs du club de Loire-Atlantique et s'y confectionnera un palmarès impressionnant avec des titres de champion de France, des victoires en finale de Coupe de France, une demi-finale de Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe. Pourtant, dans les années 1970, avec le FC Nantes, il doit batailler dur contre les Verts de l'AS Saint-Étienne, qui comptent Jean-Michel Larqué puis Michel Platini comme maîtres à jouer. Le football français est alors coupé en deux : d'un côté, les pro-Jaunes, supporters de Michel ; de l'autre, les pro-Verts, supporters de Larqué et de Platini. Cette dualité,

[Dictionnaire] Metz à Milan AC

on la retrouvera aussi en équipe de France. Pourtant, de 1967 à 1980, Henri Michel y a été retenu à 58 reprises ! Lorsqu'il décide de mettre un terme à sa carrière de joueur professionnel, il devient l'adjoint de Michel Hidalgo, qui, après l'avoir laissé diriger l'équipe de France championne olympique à Los Angeles en 1984, lui confie l'année suivante la « grande » équipe de France. Michel sélectionneur obtient une 3^e place en Coupe du monde en 1986 au Mexique, mais doit quitter sa fonction en 1988 après un triste match nul, contre Chypre, à Nicosie. On le retrouve entraîneur, sans grande réussite, au PSG puis dans les Émirats arabes unis, sélectionneur du Cameroun (Coupe du monde 1994, participation à la phase finale), du Maroc (Coupe du monde 1998, participation à la phase finale), de la Tunisie (limogé peu après la CAN en février 2002, alors qu'il devait mener la sélection au Mondial). Ensuite, Henri Michel prend en charge, assisté de Gérard Gili, la sélection de la Côte d'Ivoire, qu'il mène en finale de la CAN 2006 et en Coupe du monde, en Allemagne, où elle ne passe pas le premier tour. Devenu entraîneur du onze marocain, il échoue au 1^{er} tour de la CAN 2008 et se voit remercié. Henri Michel a choisi de demeurer en Afrique, où il entraîne successivement les Égyptiens de Zamalek, le Raja Club de Casablanca, puis les sélections nationales de Guinée Équatoriale et du Kenya.

Milan AC (Milan Associazione Calcio)



Club italien

Fondé en 1899

Couleurs Maillot rayé rouge et noir, short et bas noirs.

Palmarès international Ligue des champions 1963, 1969, 1989, 1990, 1994, 2003, 2007 ; **Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe** 1968, 1973 ; **Super-Coupe d'Europe** 1989, 1990, 1994, 2003, 2007 ; **Coupe intercontinentale** 1969, 1989, 1990.

Palmarès national Championnat d'Italie 1901, 1906, 1907, 1951, 1955, 1957,

1959, 1962, 1968, 1979, 1988, 1992, 1993, 1994, 1996, 1999, 2004, 2011 ;
Coupe d'Italie 1967, 1972, 1973, 1977, 2003 ; **Super-Coupe d'Italie** 1988, 1992, 1993, 1994, 2004, 2011.

D'abord, il y a les mots de Franco Baresi, le capitaine exemplaire qui a pris sa retraite sportive à l'aube de la saison 1997-1998, à presque 37 ans : « Pourquoi aurais-je songé un seul instant à quitter le Milan AC pour jouer dans un autre club, alors que je jouais dans la meilleure équipe du monde ? » D'autres joueurs, moins cotés à l'argus du football, n'avaient dans les premières années 1990 qu'un nom de club, un seul, à la bouche : Milan AC. Tous, d'Italie et d'ailleurs, rêvaient de ce maillot rouge et noir de l'équipe milanaise. Tous ont voulu, à un moment ou un autre de leur carrière, revêtir la tunique des Rossoneri... Parce que, durant la dernière décennie du xx^e siècle, le Milan AC a été véritablement la meilleure équipe du monde : le palmarès et la froideur des chiffres sont là pour le démontrer. Bien peu de clubs en Europe peuvent se targuer d'un palmarès si riche, de tant et tant de titres. Dix-sept fois champion d'Italie, sept victoires en Coupe d'Europe des clubs champions, deux Coupes des coupes, trois Coupes intercontinentales, rien que ça... Et que dire de la galerie des grands joueurs qui ont porté, au moins une saison, le maillot du Milan AC ? On parcourt la liste, on s'arrête au hasard sur quelques noms : Albertosi, Altafini, Amarildo, Ancelotti, Van Basten, Collovati, Capello, Greaves, Gullit, Combin, Kubala, Hateley, Liedholm, Nordahl, Rijkaard, Paolo Rossi, Schiaffino, Trapattoni ou encore Weah. Ça donne le vertige. Et encore la légende du football a oublié les heureux et valeureux pionniers du club. C'était en décembre 1899, c'était la fondation du Milan Cricket and Football Club par des membres de la colonie anglaise. Et très vite le club gagne des titres de champion d'Italie (1901, 1906 et 1907). Pourtant, déjà, il traverse une période difficile. Il lui faudra attendre pas moins de 44 ans (!) pour remporter de nouveau un titre national, en 1951. C'est aussi à cette époque que le club

change de nom et devient le Milan Associazione Calcio. C'est également dans ces années d'après-guerre que brille le trio de joueurs suédois constitué par Gren, Nordahl et Liedholm. La presse, jamais en manque d'imagination, les surnomme « Gre-No-Li », et l'équipe est entraînée par le Hongrois Lajos Czeizler. Pour mémoire, ce trio d'enfer marqua 71 buts durant la saison 1950-1951. Il y eut encore trois titres nationaux dans les années 1950...

Un réalisme efficace. Ensuite, il y eut Nereo Rocco à la tête de l'équipe. Lui, il n'avait qu'une idée en tête, ne connaissait qu'un système de jeu : le *catenaccio* (« le cadenas »). La folie et l'insolence du Milan AC disparurent, ce qui n'empêcha pas le club de remporter une première Coupe d'Europe des clubs champions en 1963. Mais ce n'était qu'une illusion, un feu de paille. L'équipe milanaise n'avait plus aucune personnalité... Pis, honte suprême, elle fut éclaboussée à la fin des années 1970 par le scandale du Totonero et reléguée en Serie B (deuxième division). Le club allait connaître sa plus grave crise depuis sa création et dut attendre le 10 février 1986 pour retrouver l'ambition. C'est en effet ce jour-là que Silvio Berlusconi, surnommé Sua Emittenza (un jeu de mots contractant *Son Éminence* et *émetteur*), prit le pouvoir d'un club à la dérive, à l'abandon. Le Milan AC allait alors traverser son « âge d'or ». Industriel et magnat de la télé, Silvio Berlusconi raflait 90 % des parts du club et en devenait le président. Il annonça aussitôt son objectif : réussir avec le Milan AC ce qu'il avait gagné dans l'industrie et la télévision, c'est-à-dire la première place ! Et il rappelle son grand principe : « Je ne vends pas, j'achète seulement... » Conséquence : une bonne part des meilleurs joueurs du monde est enrôlée par le Milan AC, même si la plupart d'entre eux doit se contenter du banc des remplaçants. Qu'importe la méthode ! Avec Berlusconi, les résultats sont de nouveau là. Et le Milan AC est revenu à sa place. Heureusement, parce qu'à « Milan, on considère le footballeur comme un produit industriel jetable », regrette Gianni Rivera, l'une des supers-tars de cette équipe des Rossoneri...

Le Milan de Berlusconi et de Sacchi a commencé à faire vibrer San Siro avec la triplette néerlandaise, Gullit, Rijkaard et Van Basten. La défaite devant l'OM en finale de la Coupe d'Europe 1993 a freiné l'élan du club lombard, qui est ensuite reparti de plus belle avec les arrivées de Desailly, de Savicevic ou de Weah. Cependant, en 1998, Milan s'est fait rattraper par son éternel rival, l'Inter. En 1999, les hommes de Berlusconi après une année catastrophique remontent au firmament en remportant le scudetto, mais l'Europe se défile encore.

Depuis, en dépit de l'arrivée du jeune attaquant ukrainien Chevtchenko (meilleur buteur 1999-2000), le Milan connaît des bas (éliminé au 2^e tour de la Ligue des champions 2000-2001), puis des hauts sur le plan européen : un succès en 2004, une finale perdue de manière inexplicable en 2005 et une défaite en demi-finale en 2006 face au Barcelone de Ronaldinho. En 2006, la crise qui secoue le football italien n'épargne pas le Milan AC, faisant figure de deuxième accusé derrière la Juventus. Le directeur général Galliani est contraint à la démission. Silvio Berlusconi, qui a repris la présidence du club après sa défaite aux élections législatives de mars 2006, minimise les délits. Le club lombard est maintenu en Serie A, mais commence la saison 2006-2007 avec 8 points de retard. Peu importe au grand Milan AC qui relève aussitôt la tête et décroche sa 7^e Ligue des champions. Jamais il n'a aligné une équipe aussi prestigieuse : Cafú, Maldini, Pirlo, Seedorf, Kaká, Inzaghi, Ronaldo et le très prometteur Pato ; les Rossoneri illuminent le football européen. Mais, le départ en 2009 de Carlo Ancelotti, artisan des deux derniers trophées européens, marque un tournant pour le club milanais qui va connaître un passage à vide malgré son onéreuse politique de recrutement. Seuls un titre de champion et une Supercoupe en 2011 viennent compléter le fabuleux palmarès qui peine à s'étoffer davantage. En Ligue des champions, les rivaux de l'Inter prennent désormais le dessus et les Rossoneri ne parviennent plus à franchir les huitièmes de finale, sinon en 2012 où ils s'inclinent face à Barcelone.

Milieu de terrain

Dans le football moderne, les options tactiques permettent de positionner trois, quatre, voire cinq, joueurs dans l'entrejeu. Les fonctions dévolues aux joueurs de milieu de terrain sont fort diverses. Elles vont du caractère purement défensif à une spécificité offensive, en passant par une fonction mixte (milieu tournant ou relayeur). Ainsi, un milieu défensif peut travailler comme un libéro du milieu de terrain, ou être plus simplement un récupérateur évoluant dans une zone définie. Le milieu tournant ou relayeur est chargé de remonter les ballons le plus proprement possible afin de le transmettre ensuite au n° 10 de l'équipe, ou meneur de jeu, ou alors directement aux attaquants de pointe ou ailiers. Le milieu offensif – qui peut être composé de plusieurs joueurs (exemple : Giresse et Platini en équipe de France, voire Genghini en plus) – est, pour sa part, chargé d'animer le jeu d'attaque de son équipe. C'est donc avant tout un créateur et un organisateur, à l'image de Zinédine Zidane, plaque tournante du jeu de l'équipe de France.

Milla Roger né à Yaoundé (Cameroun), 1952 Attaquant

Palmarès 79 sélections en équipe nationale (30 buts); **Coupe d'Afrique des nations** 1984, 1988; **Coupe de France** 1980 (Monaco), 1981 (Bastia); **Ballon d'or africain** 1976, 1990.

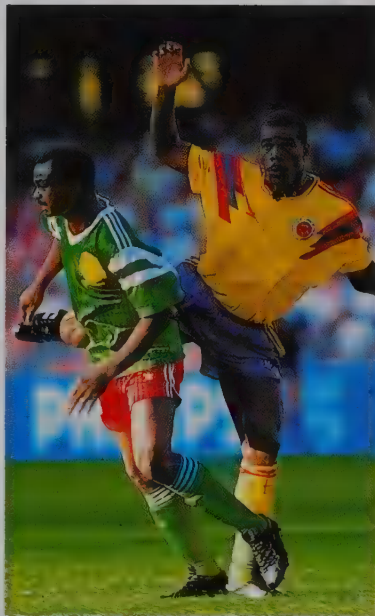
L'histoire tient de l'in vraisemblable. Pendant la Coupe du monde 1994 disputée aux États-Unis, un homme de 42 ans et un mois marque un but dans un match de la phase finale.

Du jamais-vu ! L'homme en question s'appelle Roger Milla, né Albert-Roger Miller, surnommé le « léopard indomptable ». Ce jour de 1994, bien sûr, le Cameroun a pris une sacrée raclée (1-6) face à une impressionnante équipe de Russie, mais, pourtant, le héros fut

Milla et personne d'autre ! Impossible d'oublier sa danse avec un poteau de corner, après son exploit... Toute sa vie, il l'a consacrée au football. Superstar de l'Éclair de Douala, puis des Léopards de Douala et du Tonnerre de Yaoundé, pièce maîtresse de l'équipe nationale du Cameroun, il veut la reconnaissance internationale. Il tente donc le grand voyage vers la France en 1978.

Destination le Nord, Valenciennes. Une première année d'enfer : le climat, des dirigeants qui ne respectent pas la parole donnée, des équipiers jaloux, un entraîneur qui ne comprend pas son jeu... Il n'y reste qu'une saison, officiellement parce qu'il ne supporte pas le froid. Pourtant, très vite, en quelques coups de patte, il a démontré un immense talent d'attaquant. Fort d'un sens du but et d'un opportunisme hors du commun, il fait merveille au centre d'une ligne d'attaque.

Ce qu'ont parfaitement compris les dirigeants de l'AS Monaco qui l'accueillent en 1979. Mais, voyageur impénitent et inlassable, il file dès la saison suivante vers la Corse, s'installe à Bastia, où, pendant six ans, il fait le spectacle, habile dans l'art du dribble accéléré et efficace dans le tir.



Roger Milla, un destin hors du commun pour un footballeur attachant.

Ensuite, il jouera à Montpellier et à Saint-Étienne avant de partir, en 1990, pour l'île de La Réunion et le club de l'AS Pierroise. En 1996, à 44 ans passés, on a pu encore le voir disputer le Championnat de Malaisie ! Après avoir parcouru la terre entière à la poursuite de la balle ronde, Milla s'est arrêté une nouvelle fois à Montpellier, pour y faire office de conseiller en recrutement.

Monaco (Association sportive de)

Club fondé en 1924
Couleurs Maillot rouge et blanc, short et bas rouges.



Palmarès Championnat de France 1961, 1963, 1978, 1982, 1988, 1997, 2000;
Coupe de France 1960, 1963, 1980, 1985, 1991 (finaliste 1974, 1984, 1989).

Depuis que l'Association sportive de Monaco a accédé au Championnat de France de première division, en 1953, on distingue trois grandes périodes dans la vie du club. Il y eut d'abord une décennie glorieuse rythmée par une impressionnante collection de titres et de trophées jusqu'en 1964. Animée par des joueurs de talent comme Skiba, Bellot, Zitouni, Giansesi, l'ASM s'installe peu à peu dans le haut du classement et affiche une belle régularité. En 1960, la récompense est au rendez-vous. Sous la férule de l'entraîneur Lucien Leduc, Monaco remporte la Coupe de France au terme d'une superbe finale (4-2 contre l'AS Saint-Étienne). C'est son premier titre national. Dans la tribune officielle du stade olympique de Colombes, la princesse Grace de Monaco, en chapeau blanc, est rayonnante. Et les photographes pointent autant leurs objectifs vers elle que vers le terrain, où il y a également du beau monde chez les « rouge et blanc » : Bianchieri, Hidalgo, Roy, Cossou, Kaelbel, Carlier... Une équipe faite pour durer et qui va le démontrer.

Un an plus tard, Monaco est champion de France avec un point d'avance sur le Racing Club de Paris. À l'époque, l'ar-

gent qui inonde la Principauté n'évite pas certains problèmes d'intendance. Ainsi, le club ne dispose d'aucun terrain d'entraînement. « J'ai fini par dénicher un champ sur la Grande Corniche », raconte Lucien Leduc. « Je le louais au paysan, il faisait sortir ses moutons et on s'entraînait. »

En 1963, c'est la consécration : Monaco remporte le Championnat avec trois points d'avance sur Reims et la Coupe en battant Lyon en finale (2-0) lors d'un match à rejouer, la première confrontation ayant donné lieu à un score vierge. Appuyé sur un jeu très collectif fondé sur une circulation ultra rapide du ballon, Monaco a dominé la concurrence et chassé Reims du sommet de la hiérarchie. Le point fort de cette équipe séduisante – toujours dirigée par Lucien Leduc – est son milieu de terrain : Biancheri, Hidalgo, Théo, Douis. En attaque, Lucien Cossou, flanqué de Djibrill, marque cette année-là 28 buts. Hélas, en fin de saison, un malentendu entre les dirigeants et Lucien Leduc provoque le départ de ce dernier pour le Servette Genève. Les Monégasques

6 000 Monégasques, 6 000 supporters

Le cliché a la vie dure : le foot, à Monaco, ça n'intéresse personne. Chaque année, il est vrai, l'ASM affiche l'une des plus faibles moyennes de spectateurs du Championnat de division 1. Mais comment pourrait-il en être autrement ? Au dernier recensement, Monaco comptait 32 020 habitants, dont plus de 6 000 Monégasques. « Nous faisons environ 6 000 personnes de moyenne, précisait l'ancien président Jean-Louis Campora. Six mille, c'est énorme, le maximum qu'on puisse avoir. On ne pourra jamais faire vraiment mieux. » Au bar *le Fétiche*, repaire des supporters de l'ASM, on a l'habitude d'opposer une arithmétique saisissante à ceux qui raillent les tribunes vides du stade Louis-II : « On est 6 000 Monégasques, on est 6 000 au stade. C'est du 100 %, non ? » Vu sous cet angle, évidemment...

terminent tout de même deuxièmes du Championnat. Encore un an et ils seront douzièmes...

C'est le début des années grises qui vireront au noir avec trois relégations en 1969, 1972 et 1976. Monaco est devenu un spécialiste de l'ascenseur. En 1977, le club regagne une nouvelle fois l'élite. Un an plus tard, il est champion de France à la surprise générale. L'auteur de ce miracle n'est autre que Lucien Leduc, de retour en Principauté. Personne n'attendait les Gardon, Courbis, Moizan, Petit, Dalger, Onnis, Noguès... Cette année-là, un jeune gardien débute en première division à la faveur de la blessure du titulaire, Yves Chauveau. Son nom ? Jean-Luc Ettori. Il restera fidèle au poste durant près de vingt années.

Depuis son retour en D1 en 1977, l'ASM n'a plus connu les affres de la relégation. Mieux, elle n'a terminé qu'à deux reprises au-delà de la 10^e place (11^e en 2001 et 15^e en 2002), ce qui en fait – et de loin – l'équipe française la plus régulière. Durant cette période, trois autres titres de champion de France et deux Coupes de France viendront compléter son palmarès. Vers la fin des années 1980, sous l'ère Banide, elle entreprend quelques flirts poussés avec les Coupes européennes après avoir longtemps traîné une réputation d'équipe inapte à l'export.

Un jour d'été de 1987, l'international anglais Mark Hateley, qui débarquait en Principauté, s'exclama : « Je ne sais pas si un tel endroit est idéal pour bâtir un grand club de football, mais, si ça marche, quel exploit ce serait ! » À Monaco, l'exploit est devenu une habitude. Avec, aux commandes, Arsène Wenger puis Jean Tigana, Claude Puel et enfin Didier Deschamps.

En 1997, sous l'impulsion de Benarbia, Legwinski, Anderson, du jeune Thierry Henry, les Monégasques sont redevenus champions de France, neuf ans après leur dernier titre. Trois ans plus tard, avec cette fois à la baguette Simone, Lamouchi, Trezeguet, Giuly et Gallardo, l'ASM a récidivé en gagnant avec plusieurs longueurs d'avance. La saison 2001-2002 est, en revanche,

décevante : 12^e du Championnat, dernier de sa poule au premier tour de la Ligue des champions, éliminé en 32^e de finale de la Coupe de France par un club de National. Seul le parcours en Coupe de la Ligue est digne du tenant du titre, mais il s'achève amèrement par une défaite face à Lyon. Exit l'entraîneur Claude Puel, dont la gestion est contestée par de nombreux joueurs. Le président Campora tente un coup aussi médiatique que professionnel. Il appelle Didier Deschamps, qui hésite à refaire une saison en tant que joueur au FC Valence et qui accepte de troquer le short pour le survêtement. L'apprentissage est difficile, mais les résultats arrivent enfin en 2003 avec une 2^e place derrière Lyon et une accession directe en Ligue des champions. Deux places de 3^e en 2004 et en 2005 confortent le jeune entraîneur. D'autant que s'y ajoute en 2003-2004 un superbe parcours en Ligue des champions (éliminations successives du Real Madrid et du Chelsea FC) grâce au trio Bernardi-Giuly-Morrientes, qui s'achève en finale contre Porto (défaite 0-2). Mais, plombé par des finances défaillantes, le club, qui voit partir Ludovic Giuly pour Barcelone et Morrientes (retour au Real, qui l'avait prêté à Monaco), ne concocte par le projet sportif auquel Didier Deschamps aspirait. À l'automne 2005, il abandonne le club, qui engage l'entraîneur transalpin Guidolin, lequel amène dans ses bagages Christian Vieri. Sans résultat probant, Guidolin quitte le Rocher à la fin de la saison, remplacé par Laszlo Bölöni, ancien entraîneur du Stade rennais, lequel cède vite sa place à Laurent Banide auquel succède bientôt Jean Petit. La valse des entraîneurs est une danse très prisée dans la Principauté. D'autres suivent (Ricardo, Lacombe, Banide à nouveau...), tous impuissants à redonner du lustre au football monégasque. Ce qui devait arriver survint en 2011 : c'est la relégation en L2 pour deux années de purgatoire. En 2013, revenu parmi l'élite, Monaco et son nouveau propriétaire, le milliardaire russe Rybolovlev, font le pari de reconstruire le club, achetant entre autres

la vedette colombienne Falcao pour la somme record de 60 millions d'euros. L'histoire à venir de l'ASM devra donc être celle d'un retour sur investissement.

Montée

Dans le langage du football, la montée signifie « succès » : en effet, à l'issue d'un championnat (compétition par points), l'équipe classée à la première place d'une division accèdera automatiquement à la division supérieure. Dans certaines divisions, ce peut être les deux (parfois, les trois) premières équipes qui ont droit à la montée automatique. Le but suprême, bien sûr, est la montée de la 2^e à la 1^{re} division (depuis 2002, la Ligue 1), là où se trouve l'élite du football. Dans certains pays, l'accession est rendue plus difficile par l'organisation de barrages.

Montpellier

Club fondé en 1974

Couleurs Maillot bleu, short orange, bas bleus.

Palmarès
Championnat de France 2012 ;
Championnat de France de D2 1987 ;
Coupe de France 1990.



Montpellier, c'est d'abord un personnage : Louis Nicollin, surnommé « Loulou ». Lyonnais de jeunesse, il est le président-fondateur du club et aussi sa figure emblématique. Voilà un personnage haut en couleur et tout en rondeurs. Le football, il adore. Il a créé son club en 1974, qu'il a baptisé La Paillade Sport Club Littoral, du nom d'un quartier de la ville. Au fil des saisons, il n'a cessé de le professionnaliser et, profitant du déclin du voisin nîmois, a très vite atteint l'élite du football français avec une place de choix en division 1. On dit déjà, dans le département de l'Hérault, qu'on pourrait écrire un livre sur l'histoire de La Paillade. On se contente seulement, jusqu'alors, de quelques extraits de la tumultueuse carrière d'un club qui, en atteignant l'âge de raison, conserve intact l'enthousiasme de ses débuts.

On aime aussi rappeler et raconter que La Paillade Sport Club Littoral est le fruit

de la fusion de trois équipes locales. Et, dès la deuxième saison, l'objectif premier est atteint : le club monte en division 3, avec l'aide de « vieux » professionnels habitués aux luttes et combats de tranchée des catégories inférieures. Et puis il y a une longue série d'exploits en Coupe de France : durant cette même saison 1976-1977, La Paillade (nom auquel on accole déjà celui de Montpellier) réussit à atteindre les seizièmes de finale en éliminant l'Olympique de Marseille, tenant du trophée. Tout ça ressemble, toujours dans la joie et la bonne humeur, à une irrésistible ascension.

Le club accède à la division 2 seulement quatre ans après sa création. Au cours de cette même saison 1977-1978, il obtient le statut professionnel et devient Montpellier-Paillade Sport Club. La saison suivante, de nombreux professionnels arrivent. Dans le monde du football français, on rigole moins de ce personnage truculent. Voilà, à coup sûr, un homme qui sait où il veut aller. Et surtout comment y aller, ce qui est, somme toute, assez rare dans le monde du ballon rond. Naturellement, les exploits se succèdent. En 1980, année magique, le club accède à la demi-finale de la Coupe de France, échouant face à l'AS Monaco, alors l'une des meilleures équipes du Championnat. Enfin, la saison suivante, le club présidé par Louis Nicollin accède à la division 1 au bout de sept ans d'existence. Pourtant, ce n'est que la première partie du contrat qui est remplie...

Dur apprentissage. Mais il faut vite déchanter : il y a un monde entre la D2 et la D1 ; en juin 1982, c'est le constat cruel : Montpellier-Paillade termine le Championnat à la dernière place et retrouve la D2. Une deuxième division où le club va demeurer jusqu'en 1987. Entre-temps, le président et ses amis avaient décidé de changer de politique : fini le recrutement de professionnels en fin de carrière avec promesse de reclassement ; en avant la politique de jeunes joueurs avec l'ouverture d'un centre de formation performant d'où sortira un certain Laurent Blanc. Les résultats arrivent vite : remontée en division 1, dans la foulée une 3^e place finale et, à la surprise générale, une qualification pour la Coupe de



Louis Nicollin, à droite, avec son entraîneur préféré il y a quelques années, Michel Mézy.

l'UEFA. La découverte du football continental est difficile : une élimination dès le premier tour, mais, belle satisfaction, au même moment le club s'installe en D1. Mieux, à l'intersaison 1989-1990, il fait la une des journaux : Louis Nicollin s'est offert le duo de choc du football français, Éric Cantona et Stéphane Paille. C'est à la même époque que, pour la troisième fois depuis sa création, le club change de nom et devient Montpellier-Hérault Sport Club. À présent, le club héraultais fait partie du paysage du football français. Et personne n'a rien à redire quand Montpellier remporte la Coupe de France en 1990. Mieux encore, la saison suivante, on trouvera logique qu'en Coupe des coupes, le club présidé par Louis Nicollin et dirigé par Henryk Kasperczak élimine les Néerlandais du PSV Eindhoven et les Roumains du Steaua Bucarest. Montpellier avait gagné son pari : le football peut vivre en bord de Méditerranée. Mais, en 1999-2000, le club connaît une saison difficile, vite installé à son corps défendant, dans le bas du tableau. Au début de l'année, Louis Nicollin se sépare de son entraîneur Charles Gasset et, une nouvelle fois, appelle Michel Mézy pour sauver la maison et s'occuper du terrain. L'enthousiasme et la rigueur de Mézy n'ont pas suffi. Montpellier est descendu en D2. Mais, ne pouvant pas se priver très longtemps des ronds et du franc-parler du président Nicollin, faisant confiance aux jeunes, le club remonte immédiatement en D1 grâce à une troisième place. Affaibli par sa situation financière qui le contraint à vendre ses meilleurs éléments (Mahoulida et Sorbier à Rennes), le club ne tient que deux saisons dans l'élite avant de connaître la relégation en Ligue 2 à la fin de la saison 2004-2005. En 2007, c'est à Roland Courbis que les dirigeants confient les destinées du football montpelliérain. Courbis fait si bien que non seulement Montpellier retrouve la L1 dès 2009 mais qu'il célèbre son retour par une très belle 5^e place qui laisse augurer le meilleur. Et de fait, si la saison suivante est modeste, 2011-2012 est celle d'un triomphe inattendu : Montpellier, entraîné désormais par René Girard, décroche le titre de champion de France.

Moore Bobby

né à Barking (Angleterre), 1941-1993.

Défenseur

Palmarès Coupe du monde 1966, 107 sélections en équipe nationale (2 buts) ; Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe 1965 (West Ham) ; Coupe d'Angleterre 1964 (West Ham).

Lorsqu'à Wembley, en 1993, le public et les plus grands joueurs britanniques, et internationaux, rendent un hommage vibrant à Bobby Moore, tous savent que c'est la dernière fois qu'ils voient le capitaine de l'équipe d'Angleterre championne du monde en 1966. Atteint d'un cancer et malgré une lutte acharnée jusqu'au dernier moment, Moore disparaît quelques jours plus tard. À 51 ans. C'est à West Ham que Bobby Moore commence sa carrière en 1958. Il y restera jusqu'en 1974. Seize années de carrière pour un seul titre national à l'arrivée. Une finale de FA Cup remportée devant Preston en 1964. Deux ans plus tôt, le défenseur de West Ham est devenu international. Dès 1963, il devient capitaine de l'équipe d'Angleterre. En 1964, l'année de la Cup, il est élu joueur de l'année en Angleterre. Moore, défenseur central intraitable, est alors au sommet de sa gloire. En 1965, il remporte la Coupe des coupes au détriment de Munich 1860. Puis, en 1966, c'est la consécration. Avec Moore à sa tête, l'Angleterre remporte chez elle « sa » Coupe du monde. Moore est dès lors définitivement devenu un héros. Il achève sa carrière internationale en 1973 face à l'Italie et, ce jour-là, l'Angleterre allait s'incliner devant son public 0-1. Resté fidèle à West Ham pendant seize années, il s'engage en 1974 pour Fulham. Il a alors 33 ans. Paradoxe, Moore atteint la finale de la FA Cup en 1975, mais est battu par... West Ham. En 1977, Moore met fin à sa carrière anglaise et s'en va réaliser quelques « piges » aux États-Unis. Défenseur élégant, adroit dans la relance, il a le plus souvent constitué un duo parfait avec Geoff Hurst. Aussi

bien en club (West Ham) qu'en équipe nationale. Il ne lui aura manqué qu'un peu plus de vitesse et de détente dans le jeu aérien pour figurer parmi les plus grands défenseurs de l'histoire du football. Il compensait en partie ces manques par une vision du jeu exceptionnelle.

La Coupe du monde de Bobby Moore

Un capitaine aux mains propres...

Alors que ses coéquipiers ne pensaient qu'à célébrer leur victoire sur l'Allemagne (4-2 a.p.) en finale de la Coupe du monde, Bobby Moore paraissait, lui, presque inquiet. Les mains pleines de boue, il se demandait comment il allait faire pour serrer la main de la reine lorsque celle-ci lui remettrait le trophée Jules-Rimet. Aussi, au moment de gravir les marches menant à la tribune officielle, vit-on le capitaine anglais tenter de s'essuyer sur les tentures en velours drapant la tribune royale. Tout Moore tient dans cette anecdote. Calme et respectueux. Modéré et modeste.

Il reste qu'à l'intérieur un autre personnage sommeillait. Moore était un inquiet. Un bilieux même. Il ne dormait quasiment pas les nuits précédant les matchs. La veille de la finale de Wembley, ce fut pis encore. Il ne put fermer l'œil. Seules quelques pintes de bière l'aidaient à se relaxer et à trouver enfin le sommeil.

Souvent, il fut au centre de polémiques avec ses entraîneurs, accusé de sortir la veille des matchs pour boire un coup ou deux. Mais jamais il ne trahit quiconque les jours de match. Moore était comme ça et il fallait l'accepter tel quel. Au lendemain de sa disparition, Pelé, avec qui il avait échangé son maillot lors du mémorable Brésil-Angleterre de 1970, gagné par les Sud-Américains 1-0, dira de lui : « Les mots ne peuvent expliquer la peine que je ressens. Moore était un grand ami. Il était un des plus grands défenseurs au monde et au-delà de cela un vrai gentleman. »



Intervention magistrale de Bobby Moore face à l'attaque allemande lors de la finale 1966 à Wembley. À droite, Jacky Charlton.

Mort subite

Expérimentée pour la première fois au plus haut niveau lors de l'Euro 96, la « mort subite », *sudden death* en anglais, est censée éviter que les matchs n'aillent trop souvent aux tirs au but après prolongation. Pour améliorer la formulation, la FIFA parle de *golden goal*, le but en or. Voilà pour la théorie. À l'issue du temps réglementaire, une prolongation de deux fois quinze minutes est jouée et le premier qui marque remporte le match. Dans les faits, la mort subite a entraîné des prolongations pour le moins bloquées et a tué le spectacle, sans pour autant empêcher les matchs de se conclure par des tirs au but. Après l'Euro 96, de nombreuses voix se sont élevées pour réclamer sa suppression, qui a été effective à partir de 2002.

Mots (échanger des)

Durant un match de championnat national ou de Coupe du monde, les joueurs se parlent. Même s'ils n'évoluent

pas dans la même équipe. Ils ne s'échangent pas, pendant quatre-vingt-dix minutes, que des amabilités. Ces belles paroles, un micro pirate pourrait les capter au seul moment du coup d'envoi. En effet, dès que la partie est lancée, les footballeurs laissent aller leur langage. Évidemment, quand deux équipes de nationalité différente s'affrontent, l'échange est plus difficile. Alors, on échange des mots plutôt avec les mains. Mais, si les deux formations évoluent dans le même pays (et donc que l'ensemble des joueurs parlent la même langue), on peut entendre quelques mots qui n'ont plus grand-chose à voir avec les règles élémentaires de la courtoisie et du fair-play, tant vantés par les Britanniques, inventeurs du football. Dans l'excitation d'une rencontre un peu musclée, un joueur se laissera aller à traiter son adversaire direct de « peintre » parce qu'il a tendance à s'emmêler les pinceaux. Un autre lui glissera qu'il est un bourrin, voire un tank. Et l'insulté de lui répondre que lui il n'est qu'une danseuse, une façon délicate de désigner un joueur doué techniquement mais inefficace et improductif pour son équipe, un joueur

[Dictionnaire] Moore à Mourinho

qui passe aussi plus de temps à sauter pour éviter son adversaire qu'à peser véritablement sur le jeu. Moins poétiques, d'autres footballeurs lanceront régulièrement au joueur d'en face des expressions dans le genre : « Garde tes mains pour pisser », expression d'un raffinement extrême pour lui faire comprendre que le « marquage à la culotte » dépasse les limites du supportable et de la légalité. Depuis les années 1960 dans le Championnat de France, certains balancent : « Mets une soutane », une formule créée par Bernard Bosquier, défenseur international, lorsqu'il chambrait un adversaire qui venait de réussir un « petit pont ». Il y a aussi les mots échangés avec l'arbitre. Des insultes basiques comme « espèce de c... » ou, plus agressives, comme « enc... de ta mère » : elles valent au moins un carton jaune, quand ce n'est pas un rouge et l'expulsion immédiate. Elles peuvent parfois être la cause de réactions violentes de joueurs, comme ce fut le cas avec le coup de tête porté par Zidane en finale de la Coupe du monde 2006 contre l'Italien Marco Materazzi qui a insulté la sœur du champion français en conclusion d'un échange verbal banal.

Mourinho José

né à Setubal (Portugal), 1963
Entraîneur

Palmarès Ligue des champions 2004 (FC Porto), 2010 (Inter Milan) ; Coupe de l'UEFA 2003 (FC Porto) ; Coupe de la League 2005 ; Championnat du Portugal 2003, 2004, 2007 ; Coupe du Portugal 2003 ; Super-Coupe du Portugal 2003 ; Championnat d'Angleterre 2005, 2006, 2007 (Chelsea) ; Championnat d'Italie 2009, 2010 (Inter Milan) ; Coupe d'Italie 2010 (Inter Milan) ; Championnat d'Espagne 2012 (Real Madrid) ; Coupe du Roi 2011 (Real Madrid).

Le manager sportif le plus titré du début du XXI^e siècle n'a pas fait de carrière sur le rectangle vert, même s'il est né dans cette ambiance, puisque son

père a joué gardien de but. Prenant conscience qu'il ne pourra jamais devenir un grand joueur, José Mourinho décide d'étudier le jeu comme peu l'ont fait avant lui (en Angleterre et en Écosse) et, en 1991, il commence une carrière d'assistant dans un petit club de la banlieue de Lisbonne, Estrela de Amadora. Ensuite, l'interprète de l'entraîneur britannique Brian Robson suit le parcours ibérique de ce dernier, de Porto à Barcelone, où il reste quatre saisons, dont une en tant qu'adjoint de Louis Van Gaal. En 2000, il devient l'entraîneur de Benfica puis de Porto, où il accumule les succès en deux saisons, avant de céder aux avances du propriétaire de Chelsea en 2004, Roman Abramovitch. La méthode Mourinho est à la fois scientifique (chaque joueur choisi répond à un profil complet, physique autant que moral) dans l'approche et prudente dans l'organisation du jeu. Elle s'appuie également sur un sérieux travail psychologique auquel le plus talentueux des jeunes entraîneurs européens prête une grande attention. À côté des deux titres consécutifs de champion d'Angleterre enlevés facilement, les deux échecs majeurs contre Barcelone en Ligue des champions n'ont fait que renforcer



Polyglotte, extraverti, provocateur, José Mourinho, le prototype de l'entraîneur à succès.



Gerd Müller dans une de ses attitudes caractéristiques de renard des surfaces.

l'ambition du « magicien portugais ». Un meneur d'hommes aux fortes qualités psychologiques capable de faire passer sa soif de gagner aussi bien à des joueurs modestes (FC Porto) qu'aux plus grands footballeurs du moment (Chelsea). La preuve éclatante en sera donnée avec l'Inter Milan. Mourinho y remporte le titre la première année avant de réaliser en 2010 un triplé historique (Coupe, Championnat, Ligue des champions). S'il nourrit la même ambition pour le Real Madrid où il arrive en 2010, il lui faut toutefois admettre la suprématie du FC Barcelone, ce qui ne l'empêche pas d'ajouter à son palmarès une Coupe du Roi et un championnat. En 2013, Mourinho reprend le chemin de l'Angleterre pour y retrouver Chelsea.

Müller Gerd

né à Nördlingen (Allemagne), 1945

Attaquant

Palmarès Coupe du monde 1974; Championnat d'Europe des nations 1972; 62 sélections en équipe nationale (68 buts); Championnat d'Allemagne 1969, 1972, 1973, 1974; Coupe d'Allemagne 1966, 1967, 1969, 1971 (Bayern

Munich); Coupe d'Europe C1 des clubs champions 1974, 1975, 1976; Coupe C2 des vainqueurs de coupe 1967; Coupe intercontinentale 1976 (Bayern Munich). Distinction Ballon d'or européen 1970.

Un des plus extraordinaires buteurs de tous les temps, pour un tableau de chasse unique : 365 buts en Championnat d'Allemagne, 68 buts en 62 matchs de sélection allemande, soit plus d'un but par rencontre, 66 buts en Coupe d'Europe, total qu'aucun autre buteur n'a jamais atteint, et, surtout, 14 buts inscrits au cours de deux Coupes du monde, en 1970 et 1974, ce qui en fait le meilleur buteur de toute l'histoire de l'épreuve universelle. Planté sur des jambes courtes et très puissantes, il avait la morphologie parfaite pour résister aux charges de tous les défenseurs du monde. La Coupe du monde mexicaine de 1970 le révéla au monde, mais il avait déjà un fameux palmarès avec le Bayern Munich. Ses dix buts du Mexique en firent une grande star qui, dans les cœurs allemands, succéda au très populaire Uwe Seeler. « Der Bomber » continua de hanter les surfaces de réparation jusqu'à ce jour de juillet 1974 où, dans son stade de Munich, il devint une gloire éternelle du football allemand en marquant, face aux Pays-Bas, le but qui fit de l'équipe

d'Allemagne le nouveau champion du monde. Il termina sa carrière professionnelle, comme d'autres, en tentant l'aventure américaine, à Fort Lauderdale, en Floride. Depuis, il forme les jeunes pousses du Bayern.

Municipalités

A l'origine, le football est, le plus souvent, une affaire privée. En Angleterre, terre de foot par excellence, ce sont d'abord les universités puis des industriels ou des notables qui créent des clubs. Il en va de même sur le continent européen ou en Amérique du Sud lorsque y apparaissent les premiers clubs, amateurs puis professionnels. Pourtant, en France, par exemple, la plupart des clubs réalisent très vite qu'ils ne peuvent pas vivre avec la seule fortune de leurs créateurs ou les seuls dons des mécènes. Et peu de clubs sont propriétaires de leurs installations sportives (stade, vestiaires, siège social...). Donc, il faut trouver des partenaires, d'abord financiers. La méthode la plus simple : s'adresser à la municipalité et demander une subvention si l'on est un club répondant aux exigences et obligations des associations type loi 1901 (la société ou le club ne peut capitaliser des bénéfices mais doit, au contraire, les réinvestir durant l'exercice suivant).

Dépendance et indépendance. Évidemment, la subvention varie en fonction de la taille de la municipalité, mais souvent, dès qu'il connaissait un problème de trésorerie, le président du club filait à la mairie et demandait une rallonge budgétaire, ce que, aussi souvent, le maire ou son adjoint aux sports

accordait rapidement. Pourtant, dans les années 1970, des maires de grandes villes françaises n'ont plus accepté d'être pris « en otages » régulièrement par les présidents de clubs de football, toujours des bénévoles, souvent plus intéressés par le bénéfice personnel qu'ils peuvent retirer de la charge et des résultats du club que par la bonne marche du club lui-même...

Le Parlement français adopta alors une loi mettant en place les SEM, les sociétés d'économie mixte. La loi dite de 1901 n'en est pas pour autant rejetée ni oubliée. Les clubs peuvent choisir. Mais, s'ils optent pour la SEM, leurs dirigeants sont placés sous contrôle : ainsi, dans un club régi par le statut de la société d'économie mixte, un représentant de la municipalité siège au conseil d'administration et peut, à tout moment, demander des comptes, des justifications à l'utilisation de la subvention municipale. Selon les législateurs, l'avantage de cette loi est le suivant : une municipalité et ses représentants ne peuvent plus prétendre ne pas savoir (comme ce fut le cas lors de la découverte de l'énorme déficit des Girondins de Bordeaux, dans les premières années 1990). Naturellement, certains présidents ont refusé de transformer leur club en SEM pour la seule raison, expliquaient-ils, qu'ils refusaient d'être en permanence contrôlés par des personnes qui n'entendaient, en général, pas grand-chose aux subtilités du football... Sur l'initiative de Fernand Sastre, ancien président de la Fédération, Roger Bambuck puis Frédérique Bredin, ministres des Sports, ont modifié la loi et proposé deux autres statuts juridiques possibles pour les clubs professionnels : la société à objet sportif et la société anonyme à objet sportif. Elles permettent aux clubs de faire du commerce, de gagner

de l'argent, de gérer au mieux leur capital, sans se départir pour autant de leur objet sportif. On s'achemine cependant vers un régime de liberté totale, avec ses risques et périls, qui sera tout simplement la société anonyme avec actionnaires, comme en Espagne ou en Italie.

Noël Le Graët, président de la Ligue nationale de football de 1991 à 2000, expliquait avant la reprise du Championnat de France 1997-1998 : « Actuellement et à court terme, il n'y a pas d'autre solution que le soutien des collectivités locales comme les municipalités. Même pour le Paris-Saint-Germain, la ville de Paris reste un partenaire important, très important. En division 2, les clubs ont besoin des municipalités. Je ne crois pas à la disparition des subventions, je vois mal les collectivités se désengager complètement du football, d'autant qu'elles sont propriétaires des stades. On n'a pas encore vu un sponsor se proposer de payer un stade... » Pendant un temps, les grandes entreprises de communication se paient des clubs : Bordeaux est la propriété de M6, Pathé a mis des sous dans l'Olympique lyonnais et dans le LOSC, à travers Michel Seydoux. On connaît également l'engagement historique de Canal Plus pour le PSG ainsi que le rachat du FC Nantes par la Socpresse. Mais ces investissements semblent n'être que peu rentables. C'est la conclusion tirée par Canal Plus, qui s'est désengagé du PSG en vendant le club à une alliance comprenant fonds de pension américains et responsables historiques du club.

Avec les sommes distribuées aux plus grands clubs grâce aux droits TV, on peut s'attendre à tout. Le football entre à grandes enjambées dans l'industrie du spectacle.

n

Nancy
à Numéro 10



Nancy (Association sportive Nancy-Lorraine)

*Club fondé
en 1966*

Couleurs Maillot blanc à parements
rouges, culotte blanche, bas blancs à
parements rouges.

**Palmarès Championnat de France de
D2 1975, 1990, 1998, 2005 ; Coupe de
France 1978 ; Coupe de la Ligue 2006.**

L' AS Nancy-
Lorraine
est l'un des plus
jeunes clubs pro-
fessionnels de

France : à peine trente ans. Auparavant,
c'était le Football-Club de Nancy qui
portait les couleurs de la ville. On comp-
ta dans ses rangs deux duos célèbres au
cours des années 1950 : l'un français,
Piantoni-Deladerrière ; l'autre sud-amé-
ricain, Vega-Aballay. Si son palmarès n'a
rien d'impressionnant et si son passé
européen (une seule participation lors
de la saison 1978-1979) souffre de la
comparaison avec celui de son voisin le
FC Metz, Nancy a tout de même fourni
au football français le meilleur joueur de
son histoire, un président qui fit long-
temps figure de précurseur et a donné sa
chance à un jeune entraîneur qui devien-
dra l'un des plus cotés sur le marché.

Au début des années 1970, Claude Cuny,
alors directeur du club, bouscule les habi-
tudes d'un milieu qui vit le professionna-
lisme de façon artisanale. Gestionnaire
rigoureux, travailleur infatigable, il est
l'un des premiers à saisir la « dimension
commerciale » d'un club de football et à
le diriger comme une entreprise, jusqu'à
devenir le premier président appointé
du football français.

Très vite, le centre de formation de Nancy
donne des fruits superbes. Une jeune
génération de joueurs, dont le talent n'a
d'égal que l'insouciance, émerge au plus
haut niveau sous l'impulsion d'un certain
Michel Platini, né à Jœuf. Ses complices
ont pour nom Moutier, Rouyer, Rubio,
Jeannot... De joyeux drilles qui ont grandi

ensemble et qui transforment le centre
d'entraînement de la forêt de Haye en
cour d'école. Mais les résultats sont là... et
le public aussi.

L'âge d'or. En 1975, Nancy est cham-
pion de France de D2. Platini a marqué
17 buts, pourtant c'est Gérard Martinez,
l'avant-centre, qui finit meilleur buteur
avec 28 réalisations. Le club entre dans
son âge d'or. En 1976, il termine à une
honorifique 7^e place en D1. En 1977, il
est 4^e, puis 6^e en 1978. Un soir d'hiver,
30 000 spectateurs s'entassent au stade
Marcel-Picot pour voir Platini et ses amis
face au grand Saint-Étienne. Seul pro-
blème, les tribunes ne contiennent que
25 000 places. Mais, plutôt que de pro-
voquer la colère des 5 000 spectateurs
qui attendent derrière les guichets, on les
laisse s'installer sur la piste ceinturant le
terrain. Dans des conditions surréalistes
et inimaginables aujourd'hui, avec des
gens affalés sur la ligne de touche, Nancy
l'emporte 2-0 sans qu'aucun incident se
produise.

En 1978, c'est l'apothéose. Nancy rem-
porte la Coupe de France en battant
Nice en finale (1-0). Les Méridionaux,
avec Baratelli, Katalinski, Guillo, Jouve,
Huck, Bjekovic, étaient pourtant large-
ment favoris. Mais une pichenette de
Platini à la 57^e minute a suffi à donner aux
Lorrains ce qui est encore aujourd'hui le
seul trophée de leur histoire. Dès le
début de la saison suivante, Platini se
blesse et manque une bonne partie du
Championnat. Nancy finit 11^e et est éli-
miné au 1^{er} tour de la Coupe des coupes
par le Servette Genève (2-1, 2-2).

Après le départ de son génie pour Saint-
Étienne et l'éparpillement de sa géné-
ration dorée, le club lorrain ne retrou-
vera jamais la frénésie des années 1970.
Pendant que Metz tient bon la barre en
D1, Nancy descend à quatre reprises
à l'étage inférieur : 1987, 1992, 1997
et 2000. Des moyens trop limités, un
centre de formation pas assez perfor-
mant et des erreurs de recrutement
expliquent que le club de Meurthe-et-
Moselle soit rentré dans le rang. Après
quatre saisons en L2, les Nancéiens de
Pablo Correa réintègrent la L1 en 2005
et remportent la Coupe de la Ligue,
tout en terminant à la 12^e place du



Les échecs de Jacquet et Wenger

De 1985 à 1987, Nancy réalise deux saisons fort médiocres en D1. D'abord 18^e, le club ne peut échapper la saison suivante à la relégation, la 19^e place sanctionnant son parcours. Durant ces deux années noires, l'entraîneur s'appelait Arsène Wenger ; il dirigeait là sa première équipe professionnelle. En 1987, il quitte la Lorraine pour le club de Monaco, qui devient champion de France un an plus tard. En 1990, Nancy décroche le titre de champion de France de D2, ce qui ne l'empêche pas de se séparer de son entraîneur, Robert Dewilder, à quelques jours de la reprise, au profit d'Aimé Jacquet. Le futur sélectionneur de l'équipe de France, qui reste sur deux licenciements, à Bordeaux puis Montpellier, vit une saison très éprouvante, mais réussit à maintenir d'extrême justesse le club en D1, avant de connaître quelques mois de chômage puis de rejoindre la direction technique nationale. Faut-il en déduire que Nancy, même en cas d'échec, est un bon tremplin pour des succès ultérieurs ?

Championnat. Nancy retrouve alors l'Europe et s'incline avec les honneurs en seizièmes de finale. Par la suite, les Nancéens se maintiendront en milieu de tableau, jusqu'à cette catastrophique saison 2012-2013 qui s'achève sur une nouvelle relégation.

Nantes

(Football Club de Nantes-Atlantique)

Club fondé en 1943

Couleurs Maillot jaune et vert à rayures verticales, short et bas jaunes.



Palmarès Championnat de France

1965, 1966, 1973, 1977, 1980, 1983, 1995, 2001 ; **Coupe de France** 1979, 1999, 2000.



Le FC Nantes à la fête pour son magnifique titre de champion de France 1994-1995.

Assurément l'un des clubs les plus attachants du Championnat de France, autant par ses faiblesses que par ses qualités. Le FC Nantes est né pendant la guerre, en 1943. Et, vingt-deux ans plus tard, c'est un homme de cœur, échappé de l'Espagne franquiste, qui offre à Nantes ses premières lettres de noblesse : José Arribas, tacticien imaginaire et dont le football coïncide avec beauté et rapidité, est sacré champion de France en 1965. Il règne à la tête d'une sacrée bande de flibustiers : Eon, Budzynski, Suaudeau, Muller, Gondet, Blanchet. Des noms et surtout des joueurs dont les murs du vieux stade des bords de l'Erdre (Marcel-Saupin) portent encore les traces, dans les vestiaires.

Le FC Nantes-Atlantique a toujours privilégié la formation de jeunes talents au sein de son centre. Plus tard, ce sont donc de purs produits nantais qui reprendront le flambeau, soutenus le plus souvent par quelques oiseaux rares argentins ou yougoslaves. Champion de France en 1973, 1977, 1980 et 1983, Nantes est la seule équipe française à pouvoir rivaliser avec l'AS Saint-Étienne. Les héros nantais du début et de la fin des années 1970, les fameux « Canaris », par allusion à leur tenue jaune, s'appellent Henri Michel, Maxime Bossis, Loïc

Amisse, Ugo Bargas, Vahid Halilhodzic, José Touré, Enzo Trossero... L'arrivée massive de l'argent va traumatiser le FC Nantes, dont les structures et la culture ne sont pas taillées pour affronter sur ce terrain les locomotives dorées. Un tunnel de dix saisons (1983-1993) fait de Nantes une formation ordinaire. Dix ans. Le temps d'une bonne et longue formation de joueurs de talent, soignés, élevés, bichonnés par le très mystérieux Jean-Claude Suaudeau, disciple de José Arribas, son élève aussi sur le terrain dans les années 1960. La nouvelle classe biberon a de l'allure : Loko, Karembeu, Pedros, Makelele, Ouedec, soutenus par le Tchadien N'Doram. Sous la baguette de « Coco » Suaudeau, revenu aux affaires après le trouble passage de l'entraîneur croate Blazevic, Nantes retrouve les sommets : finaliste de la Coupe de France en 1993 et un nouveau titre de champion de France en 1995. Las, les sirènes étrangères sifflent aux oreilles de ces jeunes joueurs qui ne peuvent résister à tant d'argent. En deux ans, la formation des bords de l'Atlantique perd l'essentiel de son effectif : Karembeu à Gênes, Ouedec en Espagne, N'Doram à Monaco, Pedros un peu partout (OM, Parme, Naples, Lyon et Montpellier !). C'est trop pour Suaudeau, qui décide de

1965

Le FC Nantes est en première division depuis un an. Le drapeau du béton, de la défense pur jus flotte sur le football italien. Il est brandi par Herrera.

En France, José Arribas, l'esthète aux idées généreuses et simples, s'en moque bien et préfère l'offensive au calcul, les buts à l'épicerie du ballon. Il a formé ses joueurs pour cela. Nantes est champion. Philippe Gondet, gueule d'amour mais de la foudre dans les pieds, inscrit 36 buts au cours de cette saison 1965. Il est sacré meilleur buteur. Avec lui, les Suaudeau, Eon, dans les buts, Budzynski, Simon prouvent brusquement à la France du football qu'il y a une vie après le Stade de Reims ! Le beau jeu est de retour...

se retirer quelques jours avant le début de la saison 1997-1998. Il nomme son adjoint, Denoueix. Nantes peut alors se remettre à l'ouvrage, tel Sisyphe remontant son rocher qui toujours redescendra : de jeunes joueurs vont apparaître, comme Monterrubio, Leroy, Savinaud ou Landreau. Ils se font remarquer, remportent deux Coupes de France d'affilée, puis iront voir ailleurs, laissant Nantes fort démuné... Après trois saisons dans le bas du classement – compensée par deux victoires consécutives en Coupe de France –, le FC Nantes renaît à la victoire en 2001, après s'être défilé de Lille puis avoir résisté au retour de Lyon. Dirigé par Reynald Denoueix, l'équipe s'appuie sur Éric Carrière, un meneur de jeu complet, et une génération d'attaquants de talent (Vahirua, De Rocha, Moldovan). Une grande équipe semble née et destinée à confirmer. En fait la saison 2002 commence très mal, seuls quelques exploits en Ligue des champions permettent d'espérer un avenir meilleur. En Championnat, Denoueix ne peut enrayer la spirale de la défaite : il est remercié au profit d'Angel Marcos, l'entraîneur de Lorient. L'ancien joueur nantais au verbe entier et rugueux ne fait pas l'unanimité dans le vestiaire. Il suscite l'ire des cadres. En 2005, les Canaris flirtent dangereusement avec la relégation, ne sauvant leur tête que lors de la dernière journée du

Championnat. En 2005, une 14^e place ne satisfait en rien les hommes de Serge Le Dizet – un autre ancien pensionnaire des Canaris. La saison 2006-2007 voit se poursuivre la valse des entraîneurs (George Eo puis Japhet N'Doram) et la lente descente aux enfers. Les départs de Mickaël Landreau et du jeune espoir Jérémy Toulalan affaiblissent le club, et ce n'est pas l'intermède Barthez – plus cocasse que concluant – qui peut empêcher la relégation. Nantes ne reviendra qu'une saison en Ligue 1 avant de poursuivre sa chute périlleuse, échappant de peu à la descente en National. Il faut attendre 2013 pour que La Beaujoire retrouve enfin des couleurs et les Canaris la Ligue 1.

Nedved Pavel

Né à Cheb (Rép. tchèque), 1972

Milieu de terrain

Palmarès 85 sélections en équipe nationale (17 buts) ; **Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe** 1999 (Lazio Rome) ; **Super-Coupe d'Europe** 1999 (Lazio Rome) ; **Championnat d'Italie** 2000 (Lazio Rome), 2002, 2003, 2005, 2006 (Juventus Turin) ; **Coupe d'Italie** 1998, 2000 (Lazio Rome) ; **Super-Coupe d'Italie** 1998, 2000 (Lazio Rome), 2002, 2003 (Juventus Turin) ; **Championnat de Tchécoslovaquie** 1993, puis de République tchèque 1994, 1995. **Distinction** Ballon d'or 2003.

Pavel Nedved, milieu offensif à la condition physique irréprochable et au tir foudroyant, a éclaté en Italie, qu'il a rejointe, après un Euro 1996 marqué par l'excellente prestation de l'équipe nationale tchèque, qui a échoué en finale contre les Allemands au but en or. Auteur d'un but durant le tournoi, Nedved passe alors en Italie à la Lazio Rome, où, sous la direction de Sven-Göran Eriksson, il devient le poumon de l'équipe et parfois le buteur décisif comme en finale de la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe 1999 gagnée 2-1 aux dépens du Real Majorque. Pour remplacer Zinédine



Pavel Nedved, une conduite de balle hors du commun quand il se lance dans une remontée de ballon qu'il ponctue d'un tir.

Zidane, parti en 2001 au Real, la Juventus Turin fait appel au Tchèque, qui s'impose à Del Piero. Parcourant inlassablement le front de l'attaque, Nedved imprime un rythme élevé aux parties et trouve en Trezeguet, Zalayeta ou Ibrahimović des buteurs efficaces quand il ne tire pas lui-même. Son influence sur le jeu des équipes qu'il anime est telle qu'une absence ou une sortie prématurée leur est souvent préjudiciable. En demi-finale de l'Euro 2004 contre la Grèce, sa sortie sur blessure a sensiblement affaibli la formation tchèque. Déçu, il a dans un premier temps annoncé sa retraite internationale avant de se raviser sur l'insistance du sélectionneur Karel Brückner. Il a participé à la qualification en barrage aux dépens de la Norvège. En Allemagne, après avoir idéalement commencé contre les Américains (3-0), Nedved et les siens subissent la loi des Ghanéens, puis des Italiens. Terminant à

la surprise générale seulement 3^{es} de leur groupe, ils rentrent prématurément à la maison. Nedved n'a rien démontré dans sa deuxième Coupe du monde et se retire définitivement. Fin de saison difficile puisque à cette élimination s'ajoute la rétrogradation de la Juventus à laquelle il choisit de rester fidèle jusqu'en 2009.

Netzer Günter

Né à Mönchengladbach
(Allemagne), en 1944

Milieu de terrain et manager

Palmarès en tant que joueur

37 sélections en équipe nationale (6 buts); Coupe du monde 1974; Championnat d'Europe des nations 1972; Coupe d'Europe des clubs champions 1972 (Borussia Mönchengladbach); Championnat d'Allemagne 1970, 1971 (Borussia Mönchengladbach); Coupe d'Allemagne 1973 (Borussia Mönchengladbach); Championnat d'Espagne 1975, 1976 (Real Madrid); Coupe d'Espagne 1974, 1975.

Distinctions Joueur allemand de l'année 1972, 1973.

Palmarès comme entraîneur

Championnat d'Allemagne 1979, 1982, 1983 (Hambourg SV).

Günter Netzer a fait toute sa carrière de joueur professionnel allemand au Borussia Mönchengladbach, qu'il imposa dans l'élite de la Bundesliga (premier titre en 1970). Avant de poursuivre sa carrière au Real Madrid, où il accumula les titres, ce milieu de terrain puissant au caractère bien trempé fut un acteur majeur de la victoire de l'Allemagne au Championnat d'Europe des nations en 1972 (victoire devant l'URSS en finale à Bruxelles). Joueur flamboyant, il tranchait avec la solidité et la sobriété des Müller, Beckenbauer et vit son étoile pâlir en Nationalmannschaft avec l'arrivée de Rainer Bonhoff, n'apparaissant que quelques minutes au cours du

match contre la RDA (perdu 1-0) lors de la Coupe du monde 1974 organisée par la RFA. Après avoir arrêté sa carrière à Zurich, Netzer est revenu en Allemagne pour mener une nouvelle carrière de manager, portant le Hambourg SV au sommet de la Bundesliga (trois titres, trois 2^{es} places) en compagnie de l'entraîneur Ernst Happel. Puis il s'est fait une place dans les médias et à la télévision.

Newcastle United

Club anglais

Fondé en 1881

Couleurs Maillot noir et blanc à rayures verticales, short noir et bas blancs.



Palmarès

Coupe d'Europe des villes de foire 1969; Championnat d'Angleterre 1905, 1907, 1909, 1927; Coupe d'Angleterre 1910, 1924, 1932, 1951, 1952, 1955.

Le club le plus septentrional du Championnat d'Angleterre est aussi l'un des plus populaires du pays. Depuis sa remontée dans l'élite en 1993, il a participé à la course au titre à cinq reprises, échouant deux fois de suite à la 2^e place en 1996 et en 1997 derrière Manchester United. La renommée de Newcastle, dont le dernier trophée remonte à 1955, provient de la pléiade de joueurs exceptionnels – anglais et étrangers – qui ont porté les couleurs noir et blanc (en vigueur depuis 1904) sur la pelouse de St James Park : les Britanniques Peter Beardsley, Paul Gascoigne, Kevin Keegan, Chris Waddle et surtout le buteur le plus prolifique du championnat anglais, Alan Shearer (287 buts, dont 83 pour Newcastle en dix saisons), sans oublier le Français David Ginola, qui y a commencé sa brillante carrière anglaise – un autre Français, Laurent Robert, a connu des heures plus contrastées chez les Magpies, où il a pu faire admirer autant sa formidable

[Dictionnaire] Nedved à Nice

frappe du gauche que son inconstance. Le palmarès contemporain du club est décevant si on remarque que l'équipe a joué sous la houlette des entraîneurs anglais les plus huppés, tels que sir Bobby Robson (1999-2004) ou Kevin Keegan qui, après une première aventure de 1992 à 1997, est revenu prendre les rênes du club en 2008. Ce dernier n'y restera qu'un an, cédant sa place à Joe Kinnear qui ne pourra éviter la relégation en 2009, le temps d'une saison.

Nice

(Olympique Gymnaste Club
Nice-Côte d'Azur)

Club fondé en 1905

Couleurs Maillot à rayures verticales rouges et noires, short noir et bas rouges.



Palmarès Championnat

de France 1951, 1952, 1956, 1959; Championnat de D2 1948, 1965, 1970, 1974; Coupe de France 1952, 1954, 1997.

L'actuel Olympique Gymnaste Club de Nice est né en janvier 1905 d'une fusion entre deux clubs de la ville, le Gymnaste Club de Nice et le FAC niçois. L'un des premiers présidents de l'OGCN s'appelle M. Goitschel (ses filles Marielle et Christine deviendront célèbres, skis aux pieds). Dès le 4 avril 1932, le club adhère au

Les grandes figures

Les joueurs :

Zamora, Samitier, Emmanuelli, Rossi, Désir Carré, Luciano, Belver, Ben Tifour, Colonna, Carniglia, Bravo, Amalfi, Muro, Domingo, Courteaux, Bengtsson, Gonzalés, Nuremberg, Milazzo, Fontaine, Ujlaki, Mahjoub, Chorda, Alba, Jacques Foix, Loubet, Bjekovic, D. Bravo, Abardonado, J. Traoré, Everthon, J. Cobos, P. Evra.

Les entraîneurs :

Elie Rous, Andoire, Ferry, Carniglia, Rossi, Snella, Gonzalés, Markovic, Emon, Takac, Rohr, Antonetti.

professionnalisme et termine 7^e en 1933, avec une équipe où jouent Batmale, Chaisaz, Andoire, Crut et Bessero. Un an après, il abandonne, le temps d'une saison. En 1935, Nice redémarre en 2^e division. Il y restera jusqu'à la guerre. Le club est repris en main et réorganisé après la Libération par un triumvirat de dirigeants qui ont constitué un comité de gestion. MM. Médecin, Cotta et Sattagna vont replacer Nice dans l'élite. En 1948, champion de division 2, le club remonte en division 1.

Une période brillante s'ouvre alors, qui voit les Niçois gagner deux Coupes de France et quatre titres de champion de France. En 1950-1951, c'est le premier titre, enlevé d'un cheveu (au goal-average) aux dépens de Lille. Il est vrai que l'attaque niçoise a fait feu des quatre fers (73 buts en 34 matchs) grâce à la créativité brillante du Brésilien Yéso Amalfi, grand pourvoyeur de ballons pour Courteaux et Bengtsson. Un an plus tard, le club azuréen ne se contente pas de conserver sa couronne, il y ajoute – pour le doublé – une Coupe de France, gagnée contre Bordeaux au cours d'une finale riche en buts (5-3), l'une des plus belles de l'histoire. Aux anciens de 1951 (Ahmed Firoud, Belver, Bonifaci, Carré, Courteaux, Bengtsson) se sont joints Domingo, le gardien, Poitevin, Gonzalés, Nuremberg et Ben

Tifour. En 1954, nouveau triomphe et retour de la Coupe de France sur la promenade des Anglais, au terme d'une finale gagnée contre Marseille (2-1) et dominée par le talent des Cuissard, Mahjoub, Ujlaki, Fontaine, sans oublier Carniglia. Ce dernier, devenu entraîneur en 1956, conduit l'équipe à un 3^e titre de champion de France, son compatriote Ruben Bravo ayant pris sa place de stratège dans une attaque où brillent encore Ujlaki et Fontaine. L'OGCN va de nouveau enrichir son palmarès en 1959, avec la conquête d'une 4^e couronne de champion. Ce titre est dû à un rajeunissement de l'équipe, où sont apparus les Chorda, Cornu, Alba, et où Gonzalés en défense et Muro en attaque jouent les patrons...

En 1964 commencent les problèmes et les malheurs niçois, par une première descente en 2^e division, même si elle est bien vite effacée, l'année suivante, par une remontée au niveau supérieur. La vie du club est devenue chaotique, naviguant constamment entre les deux divisions, descendant encore en 1969 (pour remonter en 1970), en 1982 (pour remonter en 1985), en 1992 (pour remonter en 1994), en 1997. Une finale de Coupe de France perdue en 1978 contre le Nancy de Platini et, surtout, l'étonnante victoire de 1997 contre Guingamp n'ont pas suffi à rendre au club azuréen son prestige d'antan. Ni d'ailleurs l'argent venu d'Italie : le club racheté en 1999 par le propriétaire de l'AS Roma a fait une saison très moyenne, peu en rapport avec les investissements consentis. En 2002, inspirés par le passage prochain de la L1 de 18 à 20 clubs, les Aiglons ont le mérite d'obtenir sur le terrain le droit de revenir dans l'élite. En dépit d'un feuilleton juridico-financier qui a failli leur être fatal. Depuis, après que l'entraîneur Gernot Rohr (le plus français des Allemands ou vice versa, ancien joueur des Girondins de Bordeaux) a construit une équipe de solides combattants qui a assuré le maintien (10^e en 2003) autour de l'ancien Marseillais Jacques Abardonado et du vétéran José Cobos, le témoin est passé en 2004 – bien involontairement – au technicien corse Frédéric Antonetti, qui comme à

son habitude fait des miracles. Frisant la relégation (16^e) après une saison 2006-2007 calamiteuse, Nice connaît l'embellie l'année suivante. L'arrivée de Claude Puel en 2012 permet aux Niçois de se hisser à la quatrième place du championnat et d'espérer retrouver leur gloire d'autrefois.

Nigeria

Couleurs Maillot vert, short blanc et bas verts.



Palmarès Coupe d'Afrique des nations 1980, 1994, 2013 ; **jeux Olympiques** 1996 ; 4 participations à la **Coupe du monde** 1994, 1998, 2002, 2010.

Le football nigérian est entré dans l'histoire lors de la finale du tournoi olympique d'Atlanta en 1996, lorsque les jeunes Nigériens s'imposèrent face aux Brésiliens après un match superbe. C'était la première fois qu'une équipe africaine de football remportait une compétition intercontinentale. À travers cet exploit, l'Afrique devenait majeure footballistiquement parlant. Ce succès confirmait la montée en puissance du football nigérian, qui n'a pas attendu qu'il y ait cinq qualifiés africains pour jouer un rôle important. Le Nigeria a pris le relais du Cameroun : au Mondial américain, dès sa première participation, les Super Eagles (Aigles) atteignaient les huitièmes de finale. Ils furent battus par le futur finaliste, l'Italie, par 2 à 1. Quatre ans plus tard, ils récidivaient mais fléchissaient contre le Danemark. Constituée de joueurs évoluant en Europe, parfois dès l'âge de 15 ans comme stagiaires, les Nigériens disposent en Nwankwo Kanu (Arsenal), Augustine Okocha (Paris-Saint-Germain) ou Taribo West (ex-Auxerre) de joueurs de talent, qui avaient à cœur de se racheter d'une CAN 2002 décevante (élimination en demi-finale par le Sénégal). Lors de la Coupe du monde 2002, le tirage au sort l'ayant placé dans le « groupe de la mort », le Nigeria

Le tombeur du Real

Le Luxembourgeois Victor Nuremberg a porté pendant dix ans le maillot rouge et noir de l'OGC Nice, sous lequel il a marqué 90 buts en division 1 et 13 buts en Coupe d'Europe.

Son plus bel exploit, il l'a réalisé le 4 février 1960 contre le Real Madrid de Di Stefano. À la mi-temps du match joué à Nice, les Madrilènes menaient 2-0. C'est en seconde période que Nuremberg marqua 3 buts, respectivement aux 52^e, 68^e (sur penalty) et 84^e minutes, offrant une victoire mémorable à son équipe. Mais, au match retour à Madrid, le Real l'emporta sans discussion sur le score de 4 à 0.

échoue à la quatrième place de sa poule en dépit de la qualité de son jeu. La sélection nigériane ne réussit pas à se qualifier pour la Coupe du monde 2006, devancée, à la surprise générale, par l'Angola. Le plus puissant football africain peut se consoler avec une place de demi-finaliste lors de la CAN 2006. Les coéquipiers d'Olembé et consorts sont éliminés par un but de Didier Drogba. Il est sans doute dans la nature des Super Eagles d'être inconstants : qualifiés pour le Mondial sud-africain, ils terminent derniers de leur groupe mais prennent la même année la 3^e place de la CAN. Ils ne participent pas à l'édition suivante mais en 2013, ils la remportent pour la troisième fois, preuve que le football nigérian reste l'un des meilleurs du continent.

Nîmes olympique

Club fondé en 1901

Couleurs Maillot rouge, short et bas blancs.

Palmarès Champion de France de D2 1950, 1991.



Fondé en 1901, le Sporting Club de Nîmes fut l'ancêtre de l'actuel Nîmes olympique. Le Sporting adhère au professionnalisme en 1932 et participe aux trois premiers championnats pros jusqu'en 1935. En 1937 naît le

Nîmes olympique, qui compte pendant la guerre parmi les meilleures formations de division 1 de la zone sud. À la Libération le club prend un nouveau départ en division 2. Et, en 1948, à la suite de l'arrivée de Pierre Pibarot aux commandes de l'équipe, le Nîmes olympique s'installe dans l'élite après avoir conquis sa place en division 1, à l'issue de la saison 1949-1950. La formation gardoise est alors composée de Dakowski, Fornetti, Campo, Golinski, Rossignol, Haan, Rouvière, Timmermans, Ujlaki, Schwager et Kader Firoud.

Ce dernier compte avec Marcel Rouvière parmi les disciples de Pibarot. En 1955, à la suite d'un grave accident de la circulation, Firoud doit arrêter de jouer et il prend la succession de son maître. Nîmes va alors vivre une période dorée, collectionnant entre 1958 et 1964 les deuxième places et les finales de Coupe de France (1958 contre le grand Reims et 1961 contre Sedan). L'équipe gardoise se signale alors par son football engagé très solide en défense, Roszak, Bettache, Charles-Alfred, Lafont, Barlaguet, par son jeu basé sur la contre-attaque avec les deux fers de lance Akesbi et Skiba, l'ailier gauche Rahis et le meneur de jeu brésilien Constantino. Mais le club perd bientôt ses meilleurs éléments, et Firoud s'en va. Commence alors une chute que le retour provisoire de Pibarot, entre 1964 et 1967, ne parviendra pas à enrayer. De 1967 à 1997, le Nîmes olympique va redescendre à cinq reprises en division 2, remontant très vite à chaque fois, du temps de Michel Mézy, Jacky Novi ou de l'étonnant Landi. Le club sombre ensuite malgré un stade flambant neuf. Sa présence en finale de la Coupe 1996 a sauvé les apparences.

En 2002, le club descend en National. En 2006, une 5^e place ne permet pas aux jeunes crocodiles d'entrevoir une remontée en L2 qui n'interviendra qu'en 2008. Les Nîmois s'y maintiendront jusqu'en 2011, connaîtront de nouveau le National le temps de gagner le championnat et de remonter en Ligue 2 en 2012.

Niortais (Chamois)

Club fondé en 1925

Couleurs Maillot or et noir, short et bas noirs.



Palmarès Championnat de National 2006.

Ayant adopté le statut professionnel en 1985, les Chamois niortais – un nom provenant de l'activité du fondateur du club, un industriel spécialiste du traitement de la peau de chamois – accèdent à l'élite dès 1987, dauphins de la D2, battus par Montpellier. Leur séjour en D1 ne dure qu'une saison, terminant à la 18^e place et perdant en barrage face à Caen. Depuis, l'équipe n'a pas joué un rôle significatif en D2, étant reléguée en National à l'issue de la saison 2004-2005. Un séjour d'une seule saison puisque les hommes de Philippe Hinschberger remportent le titre de National à l'issue de la saison 2005-2006. La meilleure prestation du club en Coupe a été une demi-finale de la Coupe de la Ligue (défait par Monaco) en 2001. Parmi les jeunes joueurs sortis du centre de formation, on peut citer Philippe Violeau et Peguy Luyindula.

Numéro 10

Au-delà de l'aspect magique de ce n°10 porté par les plus grands (Maradona, Pelé, Platini, Zidane...), le sens commun dans le monde du football veut que le n°10 dans une équipe soit dépositaire du jeu. Il doit être ainsi un leader, positionné en milieu de terrain et apte à peser sur le style de son équipe. C'est lui qui dirige la manœuvre. Longtemps, le poste d'avant-centre et le mythique maillot n°9 ont constitué ce qu'il y avait de plus signifiant dans le football. Désormais, la part du rêve s'attache avant tout au n°10. Même si pour nombre de techniciens cette notion de «meneur de jeu» est déjà dépassée.

Les grandes figures du club

Les entraîneurs :

Gabrillargues, Dedieu, Pibarot, Firoud, Tomazover, Noël, Barlaguet, Marcel Domingo, Sérafin, Boissier, Mosca.

Les joueurs :

Dakowski, Golinski, Campo, Firoud, Schwager, Rossignol, Rouvière, Timmermans, Haan, Ujlaki, Roszak, Charles-Alfred, Bettache, Lafont, Bernard, Barlaguet, Salaber, Akesbi, Skiba, Rahis, Constantino.



Olsen Morten

né à Vordingborg (Danemark),
1949

Défenseur puis entraîneur

Palmarès en tant que joueur

102 sélections en équipe nationale
(4 buts); **Championnat de Belgique**
1981, 1985 (Anderlecht); **Coupe C3**
de l'UEFA 1983 (Anderlecht).

Palmarès en tant qu'entraîneur

Championnat du Danemark 1990, 1991
(Brøndby).

Morten Olsen n'est plus aujourd'hui le recordman des sélections pour le Danemark, dépassé par Peter Schmeichel, le gardien de Manchester United. Il n'en reste pas moins que ce libéro élégant et sobre demeure l'un des monuments du football scandinave. Comme tous les jeunes et brillants joueurs de sa génération au Danemark, Olsen a très tôt dû s'exiler pour monnayer son talent. À 23 ans, il signe en Belgique et joue successivement pour le Cercle de Bruges, Molenbeek et Anderlecht. C'est avec cette dernière équipe qu'il se constitue un palmarès, en remportant notamment la Coupe de l'UEFA en 1983. L'année suivante, il atteint la finale de cette même compétition. Capitaine de l'équipe du Danemark, il aura participé avec elle à l'Euro 84, la Coupe du monde 86 et l'Euro 88. Ce n'est qu'à l'âge de 40 ans qu'Olsen décide d'arrêter sa carrière. Il évolue alors depuis trois saisons au FC Cologne. Sa carrière d'entraîneur a débuté en 1990 à Brøndby, où il a été limogé deux saisons plus tard. À Cologne, il devait connaître le même sort en août 1995, après deux saisons également. En 1997, il prend la succession de Louis Van Gaal à la tête de l'Ajax Amsterdam. Nommé à la tête de la sélection danoise après l'Euro 2000, Morten Olsen retrouve la France en Corée au premier tour. Il amène son équipe en huitième de finale après avoir éliminé les Bleus dans un match décisif (2-0), stade auquel elle subit la loi de l'équipe d'Angleterre (0-3).

Olympiakos du Pirée

Club grec

Fondé en 1925

Couleurs Maillot
à rayures verticales
rouges et blanches,
short et bas rouges.



Palmarès

Championnat de Grèce 1931, 1933, 1934, 1936, 1937, 1938, 1947, 1948, 1951, 1954, 1955, 1956, 1957, 1958, 1959, 1966, 1967, 1973, 1974, 1975, 1980, 1981, 1982, 1983, 1987, 1997, 1998, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2011, 2012, 2013;

Coupe de Grèce 1947, 1951, 1952, 1953, 1954, 1957, 1958, 1959, 1960, 1961, 1963, 1965, 1968, 1971, 1973, 1975, 1981, 1990, 1992, 1999, 2005, 2006, 2008, 2009, 2012, 2013.

Supercoupe de Grèce 1987, 1992, 2007

En réalisant en 2006 un deuxième doublé consécutif, le meilleur club grec de football avec 40 titres de champion et 26 Coupes de Grèce accroît son avance sur ses rivaux athéniens, le Panathinaïkos ainsi que l'AEK Athènes, et détient le record des doublés. La rivalité entre les supporters est exacerbée, et dans le passé nombre de rencontres à enjeu ne sont pas allées à leur terme. Propriété du leader dans le domaine des télécommunications en Grèce, le club dispose de gros moyens financiers qui lui ont permis d'engager il y a quelques années le champion du monde français Christian Karembeu et plus récemment le Brésilien Rivaldo. L'Olympiakos est également une pépinière d'internationaux grecs comme le gardien Antonis Nikopolidis ou chypriotes comme le talentueux avant-centre Yiannakis Okkas.

OM-VA (affaire)

« **J**e ne suis pas un héros. Seulement un homme normal. Ni meilleur ni

plus fort que les autres. Je n'ai fait que raconter ce que j'avais vécu, c'est tout.» Le 20 mai 1993, Jacques Glassmann est pourtant devenu un personnage central de l'histoire du football français. Le libéro de l'US Valenciennes-Anzin aurait pu finir sa carrière en joueur de l'ombre, mais il a osé briser la loi du silence : à la fin du match Valenciennes-Marseille remporté 1 à 0 par les Phocéens, il affirme devant les journalistes que Christophe Robert, l'Argentin Jorge Burruchaga et lui-même ont été contactés par leur ancien coéquipier Jean-Jacques Eydelie et le manager général de l'OM, Jean-Pierre Bernès, pour « lever le pied » pendant le match contre 200 000 F. Il doit répéter ses accusations devant les caméras de France 2 trois jours plus tard, après la mystérieuse disparition de la cassette d'une première interview.

Après coup, les observateurs (dont l'arbitre du match, M. Vénier) remarquent que la blessure de Robert ne semblait pas justifier sa sortie du terrain. On rappelle les présomptions de corruption pour les matchs Bordeaux-OM (octobre 1989), Caen-OM (novembre 1989), Brest-OM (mars 1990) et Saint-Étienne-OM (avril 1990), abandonnées faute de preuves, les paroles de Tapie après la demi-finale de Coupe d'Europe 1990 perdue contre Benfica avec un but de la main de Vata («Maintenant, j'ai compris comment il fallait faire pour gagner la Coupe d'Europe») ou encore une interview ancienne de Cantona sur les pratiques de son ancien club («Quand tu vas jouer à Marseille, tu as intérêt à emmener ton propre jus d'orange»). Les incrédules se gaussent en demandant pourquoi les Marseillais, sur le point de gagner leur cinquième titre consécutif de champion de France, auraient besoin de corrompre les Valenciennois, qui luttent difficilement pour le maintien en première division. Mieux, le président Tapie accuse les dirigeants valenciennois, qui, avertis dans l'après-midi, ont porté des réserves sur la feuille de match à la mi-temps, d'avoir tenté d'arranger le match en demandant un match nul. Il répète à qui veut l'entendre que l'on cherche à déstabiliser son équipe avant la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions contre le Milan AC le 26 mai.



Jean-Pierre Bernès, le manager général de l'Olympique de Marseille des années 1990. Après avoir purgé une peine de prison, l'ancien bras droit de Bernard Tapie est revenu dans le milieu du football.

Une affaire nationale. La victoire historique obtenue face aux Italiens fait momentanément oublier l'affaire aux Marseillais, mais, dès le lendemain, la Ligue commence son enquête. Paradoxalement, c'est Bernès qui marque le début des hostilités juridiques en portant plainte le 4 juin pour «dénomination calomnieuse», imité par la LNF le 8. Le 11 juin, les listings téléphoniques confirment que Bernès a appelé l'hôtel des Valenciennois. Les témoignages des joueurs et de leurs épouses se succèdent, souvent contradictoires, mais le 24 juin, après les aveux de Christophe et Marie-Christine Robert, les enquêteurs trouvent une enveloppe contenant 250 000 francs dans le jardin de la tante de Christophe Robert : la corruption a bel et bien eu lieu. Les Marseillais continuent pourtant à nier : Jean-Jacques Eydelie et Bernard Tapie nient être impliqués dans l'affaire, et Bernès soutient que Boro Primorac, l'entraîneur valenciennois, l'a contacté le premier. L'affaire devient vite le feuilleton de l'été pour les journalistes. À la télévision, la guerre des

chaînes fait rage : TF1 donne le plus souvent la parole à Bernard Tapie, actionnaire et ami du PDG, et donc France 2 mise sur le très médiatique procureur chargé de l'affaire, Éric de Montgolfier. Même le président de la République, François Mitterrand, donne son avis lors de la traditionnelle garden-party du 14 Juillet à l'Élysée : «Moi, j'aime bien l'OM, et je ne vois pas pourquoi ce club se serait lancé dans une affaire aussi douteuse et aussi choquante.»

L'affaire dépasse bientôt le cadre de la simple corruption ; Boro Primorac accuse Bernard Tapie de subornation de témoin : le président de l'OM lui aurait demandé d'endosser la responsabilité de la corruption. L'alibi de Tapie : le 17 juin, entre 15 h et 15 h 30, il n'était pas avec Primorac mais avec Mellick, le maire de Béthune... ce qui signifierait que ce dernier a établi un record : une heure et demie pour revenir de Paris à Béthune ! Jean-Jacques Eydelie sera le premier Marseillais à avouer, sous la pression de son épouse, mais Bernès passera deux semaines de détention sans rien céder et pavoisera dans un étrange

tour d'honneur lors de la reprise du Championnat au Stade-Vélodrome.

Les sanctions sportives. Les instances sportives ne veulent pas statuer avant la justice, elles vont y être contraintes par la FIFA, qui menace de priver la France de compétitions internationales, et l'UEFA qui exclut l'OM de la Ligue des champions, décision aussitôt contestée par Tapie, qui saisit le tribunal du district de Berne. La FIFA réitère son ultimatum et la plainte doit être retirée. Le conseil fédéral de la FFF rend son verdict le 24 septembre : l'OM est déchu de son titre de champion de France, Bernès est suspendu jusqu'à nouvel ordre. Eydelie, Robert et Burruchaga sont également suspendus avant d'être réhabilités au bout d'un an. Le 22 avril 1994, le conseil fédéral décide de radier Bernès à vie après ses aveux, de retirer la licence de dirigeant de Tapie (condamné par la justice à un an de prison ferme) et de rétrograder l'OM en D2. Robert, Eydelie et Burruchaga (respectivement à Nancy, Bastia et en Argentine) ont pu reprendre la compétition et gérer leur fin de carrière de manière moins mouvementée.

L'OM, qui a aussi dû purger une deuxième année de deuxième division à cause de ses finances, est remonté dans l'élite. Certaines victoires sous l'ère Tapie ont été, un moment, remises en cause. Glassmann, lui, a dû quitter la métropole. Sifflé et insulté comme un voyou par les supporters de tous les stades de France, il a dû s'exiler provisoirement à La Réunion. Récemment, en faisant paraître sa version des faits dans un livre, un autre acteur important, le joueur Jean-Marc Eydelie, s'estimant lâché par son ancien patron et ses principaux coéquipiers, les a dénoncés avec vigueur. Ces derniers lui ont répondu par le silence ou les plaintes en diffamation. Affaire à suivre.

Onnis Delio

né à Rome (Italie), 1948

Avant-centre

Palmarès Championnat de France 1978 (AS Monaco) ; Coupe de France 1980 (AS Monaco).

Distinctions Meilleur buteur du Championnat de France 1975, 1980, 1981, 1982, 1984.

L'Argentin d'origine italienne Delio Onnis détient plusieurs records qui seront difficiles à effacer des tablettes du football hexagonal : meilleur buteur de l'histoire du Championnat de France avec 299 buts marqués en D1 sous quatre couleurs, Reims (39 buts en deux saisons), Monaco (157 buts en sept saisons), Tours (64 buts en trois saisons) et Toulon (39 buts en trois saisons). Renard des surfaces, ce puissant avant-centre s'est imposé à une époque où il devait faire face à une rivalité féroce en la personne de Josip Skoblar et de Carlos Bianchi. Delio Onnis, qui a fait ses classes en D1 argentine de 1967 à 1971 (Almagro puis Gimnasia y Esgrima La Plata), a réussi l'exploit d'être le meilleur buteur du Championnat de France dans trois des quatre clubs qu'il a fréquentés, témoignage d'une adaptabilité et d'une constance exceptionnelles. Dès sa première saison à Reims, il terminait 4^e du classement des buteurs avec 22 buts. Son record a été de 30 buts en 1975. Il reste aujourd'hui également le meilleur buteur de l'AS Monaco, toutes compétitions confondues, avec 223 buts.

Onze

Magazine spécialisé

Au cœur des années 1970, un éditeur indépendant et amoureux du sport, Jean-Dominique Nouailhac, décide de lancer un magazine mensuel consacré au football. Sur le marché, il n'y a alors que *Football Magazine*, un mensuel réalisé sans gros moyens par les journalistes de *l'Équipe*, et *Miroir du football*, journal de convictions animé par François Thébaud et Francis Le Goulven. Donc, selon Nouailhac, il manque un magazine grand public. En 1975, il crée *Onze* en s'inspirant des newsmagazines : format, photos couleurs, cocktail de textes courts et longs... La chance de ce nouveau journal, dont la rédaction est alors dirigée par Jean-Pierre Frimbois : les Verts de Saint-Étienne com-

mencent leur conquête de l'Europe. Et en mai 1976, à Glasgow, ils disputent la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions contre les Allemands du Bayern Munich. Les ventes de *Onze* s'envolent : à l'époque, on évoque des chiffres de l'ordre de 600 000 exemplaires.

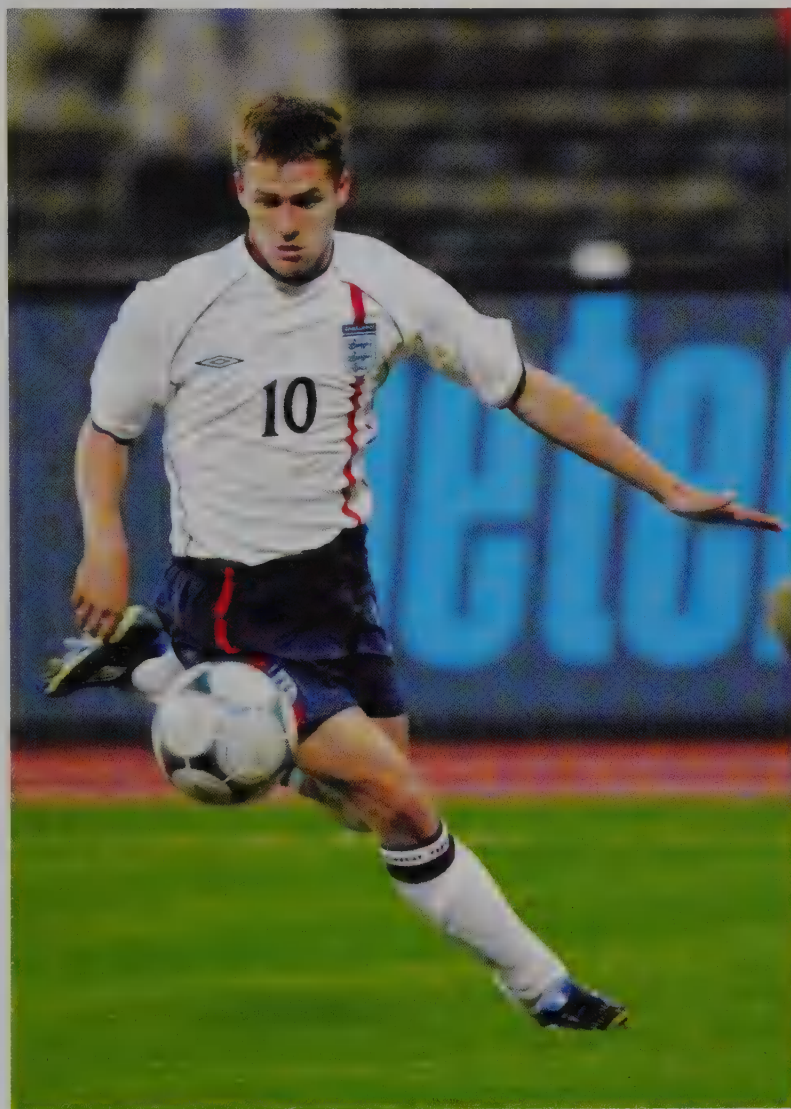
L'après-Vert. Pourtant, lorsque les Verts rentrent dans le rang et ne jouent plus qu'un rôle national, la diffusion du magazine baisse pour se stabiliser aux environs de 200 000 exemplaires. Un temps, le groupe Amaury (*le Parisien*, *l'Équipe*, *France-Football*...) est propriétaire du mensuel, dirigé alors par Gérard Le Scour, mais le vend assez rapidement au groupe Hachette-Filipacchi. Un nouveau directeur de la rédaction : Jean Couvercelle, connu pour avoir lancé en 1976 un mensuel, *Tennis Magazine*, et un nouveau rédacteur en chef : l'ancien capitaine des Verts, Jean-Michel Larqué, reconverti dans le journalisme écrit et parlé (il commente, alors, les grands matchs de football avec Thierry Roland pour Antenne 2). Au début des années 1990, le journal se rapproche de son concurrent, *Mondial* ; les deux rédactions se regroupent, toujours sous la direction de Jean-Michel Larqué, pour proposer un nouveau mensuel, *Onze-Mondial*. Sur le fond, il n'y aura pas de changement radical et, en 2000, la diffusion moyenne du magazine est estimée à plus de 150 000 exemplaires par mois... En 2013, le magazine, qui a quitté le groupe Hachette, lance une nouvelle formule et s'apprête à fêter son 300^e numéro, mais connaît de très sérieuses difficultés financières.

Les Onze. Chaque année, depuis 1976, les lecteurs du magazine sont appelés à composer leur équipe-type de la saison écoulée et à choisir trois joueurs qui concourent pour être sur le podium. De ce sondage sortent les Onze d'or, d'argent et de bronze.

Owen Michael

né à Chester (Angleterre), 1979
Attaquant

Palmarès 89 sélections en équipe nationale (40 buts) ; **Super-Coupe d'Europe**



Michael Owen, Ballon d'or à 21 ans. Sa carrière a été manifestement plombée par des blessures graves à répétition qui l'ont empêché de donner toute sa mesure au sein de l'attaque anglaise, notamment au cours du Mondial allemand en 2006.

2001 (Liverpool FC) ; **Coupe de l'UEFA** 2001 (Liverpool FC) ; **Championnat d'Angleterre** 2011 (Manchester United) ; **Coupe d'Angleterre** 2001 (Liverpool FC) ; **Coupe de la League** 2001 (Liverpool FC) ; **Charity Shield** 2001 (Liverpool FC). **Distinction Ballon d'or** 2001.

Déjà considéré comme l'un des plus grands espoirs du football anglais, Michael Owen s'est révélé au monde entier par le but qu'il a marqué lors des huitièmes de finale de la Coupe du

monde 1998 contre l'équipe d'Argentine. À la 16^e minute de la première mi-temps, le jeune attaquant reçoit la balle sur la gauche dans sa moitié de terrain et se lance dans une diagonale exceptionnelle prenant de vitesse toute la défense argentine. Arrivé dans la surface de réparation adverse, il crucifie d'un tir croisé le gardien. Pour ce but exceptionnel réalisé à moins de 20 ans, il éclipse un temps David Beckham. Désormais, la voie est ouverte pour accumuler les exploits tant avec son club, Liverpool depuis 1996 (en

1999, il remporte cinq titres, dont la FA Cup, qu'il gagne à lui seul contre Arsenal en marquant les deux buts de la victoire), qu'en équipe nationale : il est la cheville ouvrière du magistral succès anglais en terre allemande lors des éliminatoires pour la Coupe du monde 2002 : il marque à cette occasion trois des cinq buts anglais (5-1). Grâce à sa vitesse, sa puissance et son sens du but, Michael Owen s'impose comme l'attaquant que l'Angleterre attend depuis la retraite de Shearer. Intenable dans la surface de réparation, il est également capable de chevauchées victorieuses balle au pied. Attaquant complet, seule sa petite taille relative (1,75 m) l'empêche de régner dans les airs. Mais son sens du but lui permet même de marquer de la tête ! Durant la Coupe du monde 2002, il ne réussit pas à franchir l'obstacle brésilien en quart de finale (1-2). Après le Mondial asiatique, Michael Owen répond aux avances du Real Madrid, qui voit en lui un nouveau « Galactico » à côté de David Beckham. Mauvais choix, car, au bout d'une saison, l'Anglais décide de revenir à la maison, estimant qu'il n'aurait pas assez de temps de jeu chez les Merengues. Attendu à Liverpool, il accepte les propositions de Newcastle. Sa saison 2005-2006 est écourtée par une grave blessure en décembre 2005 (fracture du pied). Sélectionné néanmoins en mai par Sven-Göran Eriksson pour le Mondial allemand, il est titularisé, mais ne tient pas la distance et est remplacé à deux reprises contre le Paraguay et Trinité-et-Tobago. Lors du match contre la Suède, il est de nouveau blessé (rupture des ligaments croisés du genou droit). Owen devra attendre mai 2007 pour revenir sur les stades et retrouvera aussitôt sa place dans la sélection anglaise. En 2009, il signe à Manchester United, mais là encore, le trop fragile attaquant ne peut achever sa première saison et se voit du coup privé de Mondial en 2010. En 2011, il obtient enfin son premier et unique titre de champion d'Angleterre, puis les blessures l'éloignent encore et toujours des terrains, Michael Owen achève sa carrière en 2013 au Stoke City.



Panathinaïkos

Club grec

Fondé en 1908

Couleurs Maillot, short et bas verts.

Palmarès

Championnat de

Grèce 1930, 1949,

1953, 1960, 1961,

1962, 1964, 1965,

1969, 1970, 1972, 1977, 1984, 1986,

1990, 1991, 1995, 1996, 2004;

Coupe de Grèce 1940, 1948, 1955, 1967,

1969, 1977, 1982, 1984, 1986, 1988,

1989, 1991, 1993, 1994, 1995, 2004.



Le deuxième club hellène et le premier de la capitale par son palmarès est le seul à avoir atteint une finale de Coupe d'Europe des clubs champions. Emmenée par le meilleur joueur grec de l'histoire, l'avant-centre Antonis Antoniadis, l'équipe grecque entraînée par le grand Ferenc Puskas n'a rien pu contre l'Ajax de Cruyff (2-0). Seule consolation et signe de son talent, Antoniadis a été le meilleur buteur de l'épreuve avec 10 buts. Durant cette dernière décennie, le club aux 19 titres de champion et aux 16 Coupes nationales subit la loi de l'Olympiakos du Pirée.

Panini

Depuis les années 1970, on ne parle plus d'images mais de « Panini ». Le nom de marque, arrivé d'Italie avec des collections de photos, est devenu un nom commun. Quel adulte n'a pas évoqué avec tendresse sa collection Panini ? L'affaire a donc été inventée par un Italien amateur de calcio (football) et fin commerçant. Enfant, il découpait dans les journaux les images de ses idoles du football. Plus tard, il a eu une idée de génie : commercialiser les photos-portraits des joueurs de football d'un pays pour les réunir dans un album-souvenir. L'astuce : vendre les images par paquets mais sans en préciser le contenu. Dans les cours de

récréation du monde entier, on se montrait ses albums et on échangeait ses photos en double. Toutefois, l'apparition des posters dans les journaux a ralenti l'engouement pour ces images...

Papin Jean-Pierre
né à Boulogne-sur-Mer
(Pas-de-Calais), 1963
Attaquant

Palmarès 54 sélections en équipe de France (30 buts); **Championnat de France** 1989, 1990, 1991, 1992; **Coupe de France** 1989 (Marseille); **Coupe de Belgique** 1986 (FC Bruges); **Championnat d'Italie** 1993, 1994 (Milan AC); **Coupe C3 de l'UEFA** 1996 (Bayern Munich).

Distinction Ballon d'or 1991.

A gauche, à droite, au centre, plein cadre, lucarne, de la tête, du pied... peu importe, telle une machine, Jean-Pierre Papin marque des buts. Depuis son enfance. Il a commencé à 7 ans dans un petit club du nord de la France, Jermont. Une obsession l'habite déjà : balancer le ballon dans la cage de l'adversaire... Logiquement, il ira à Valenciennes. Il a 13 ans, enchaîne avec l'INF Vichy avant de revenir passer une saison sous les couleurs de VA pour jouer dans le Championnat de division 2. Banal et ordinaire, sauf si l'on décide de marquer, encore et toujours. Ce qu'il fait pendant cette saison 1984-1985 : 15 buts pour 33 matchs. Le grand club belge FC Bruges l'engage alors. En France, il reste quasi inconnu, et les ténors du Championnat le tiennent pour quantité négligeable. Tout bascule quand le sélectionneur Henri Michel le fait jouer en match amical le 26 février 1986 au Parc des Princes contre l'Irlande du Nord. L'été suivant, il est l'avant-centre des Bleus pour la Coupe du monde au Mexique. Il portera le maillot à 54 reprises entre 1986 et 1995, et inscrira pas moins de 30 buts ! Entre-temps, il a signé un beau contrat avec Marseille et, dès sa deuxième saison à l'OM, il remporte le titre de meilleur buteur du Championnat de France. Une performance qu'il réussira pendant cinq saisons consécutives.



J.-P. Papin, effectuant une reprise de volée, une de ces « papinades » dont il a seul le secret.

Du jamais-vu ! De 1986 à 1992, il a disputé 215 matchs et marqué 134 buts pour le club marseillais... On ne manque pas de vanter son opportunisme, son sens de l'anticipation et du placement, l'Europe l'honore en lui accordant le Ballon d'or en 1991. Il tente ensuite sa chance en Italie et s'installe chez les seigneurs du Milan AC, pour deux saisons. Le bilan est bien en deçà des espérances. C'est encore pis avec le Bayern Munich, qu'il rejoint en 1994. Il n'y passe que deux saisons, dispute au total 27 matchs quand Rolland Courbis, l'entraîneur de Bordeaux, lui propose durant l'été 1996 de venir en Gironde. Papin accepte et restera un an avant de finir sa carrière par un jubilé organisé à Marseille en 1999.

Après sa carrière professionnelle, Jean-Pierre Papin s'occupe de son association « Neuf de Cœur », qui vient en aide aux enfants victimes de lésions cérébrales. Il n'abandonne pas le football, s'occupe du FC Arcachon, passe ses diplômes d'entraîneur et se lance en 2006 dans le grand bain en prenant les rênes du RC Strasbourg puis, en 2007, celles du RC Lens et en 2009, celles de la Berrichonne de Châteauroux.

Paraguay

Couleurs Maillot rayé rouge et blanc, short et bas bleus.



Palmarès

Copa America (1953, 1979), 8 participations à la **Coupe du monde** (1930, 1950, 1958, 1986, 1998, 2002, 2006, 2010).

Coincé entre les deux géants du football sud-américain, le football paraguayen était un des meilleurs du continent au début des années 1920, avant de connaître une longue traversée du désert entrecoupée de quelques éclairs (deux coupes continentales et trois premières participations à la Coupe du monde vite arrêtées au premier tour). Mais, à partir des années 1960, le niveau de la sélection s'améliore (deux places de demi-finaliste, une de finaliste et une victoire en Copa America de 1963 à 1989 en sept compétitions). Mieux, lors de ses deux avant-dernières participations, elle échoue en demi-finale.

En 1998, elle pousse le futur vainqueur dans ses ultimes retranchements : défaite au but en or. Meilleure défense avec la France lors de ce tournoi, elle puise au plus profond d'elle-même des vertus de courage, à l'instar de son gardien de but José Luis Chilavert, meneur d'hommes exceptionnel. Depuis quelques années, le Paraguay sort des joueurs très techniques comme l'attaquant Roque Santa Cruz (Bayern Munich) ou le milieu de terrain Roberto Acuña.

En 2001, l'équipe a terminé quatrième de ce véritable championnat d'Amérique du Sud qu'ont été les éliminatoires. Dirigée depuis décembre 2001 par le technicien italien Cesare Maldini, la sélection paraguayenne a subi en huitième de finale la loi de l'Allemagne à quelques minutes de la fin du match (0-1).

En 2006, la sélection paraguayenne est éliminée au premier tour après avoir connu deux défaites contre l'Angleterre et la Suède par le plus petit écart (1-0). Une dernière victoire contre Trinité-et-Tobago ne console pas Roque Santa Cruz, l'attaquant du Bayern, et ses amis. En revanche, en 2010, avec les attaquants de Dortmund, Lucas Barrios et Nelson Valdez, le Paraguay parvient pour la première fois de son histoire en quart de finale, s'inclinant logiquement face à l'Espagne.

Paris (Totocalcio)

Treize matchs de football sur un bulletin distribué gratuitement à des millions d'exemplaires : tel est le schéma des concours de foot traditionnels, organisés dans la plupart des grands pays. Le raisonnement général est simple : on doit pouvoir gagner un maximum d'argent avec une mise minimale. Le plus ancien jeu de ce type a été institué, de manière artisanale, en Belgique, autour de 1920. En 1923, l'Angleterre s'y met par l'intermédiaire de la société Littlewoods, fondée à Liverpool, et qui deviendra l'une des plus prospères des pays.

Mais le véritable boom des Toto-foot (toto vient de *totalisateur* et désigne les

paris sur le football dans de nombreux pays) se situe après la Seconde Guerre mondiale. Ce fut l'Europe, en quête de ressources nouvelles pour le sport, qui créa le mouvement. L'Italie en 1946, la Hongrie en 1947, la Norvège en 1948, l'Allemagne et l'Autriche en 1949 se lancent dans l'aventure. L'Algérie et la Tunisie leur emboîtent le pas dans les années 1960, puis le Brésil, l'Argentine et le Mexique dans les années 1970. Dans leur immense majorité, les paris sur le football sont contrôlés par l'État. Les organismes gestionnaires sont souvent liés à la Loterie nationale. L'Italie, elle, a confié son Totocalcio à son comité olympique, le CONI, qui reverse 25 % des gains à plus de trente-cinq fédérations sportives.

Singularité française. Le 20 avril 1985, la France se décide enfin, après tous les

autres, à créer son propre jeu : le Loto sportif. Avec comme support une grille multisports. Ainsi fallait-il trouver lors du lancement du jeu les 6 premiers pilotes du Grand Prix automobile du Portugal et le score du match de football de 2^e division Rennes-Reims. Sur la grille figurait également un Loto classique, histoire de ratisser large.

En voulant se distinguer, la France allait complètement se fourvoyer. En septembre 1985, la deuxième mouture comporte 16 matchs de football, et la mise de base est ramenée de 12,50 F à 5 F. Mais ce n'est qu'en 1988 que la France va calquer son jeu sur celui des autres pays : 13 matchs de foot et des paris sur les scores.

En août 1997, La Française des jeux inaugure une quatrième formule. Le Loto sportif est rebaptisé Loto foot, et on gagne désormais à partir de 10 bons pronostics. Surtout, la part réservée aux gagnants passe de 55 à 70 %. L'objectif est d'attirer de nouveaux parieurs.

Car, depuis 1988, le montant des enjeux n'a cessé de diminuer. De 1988 à 1996, le chiffre d'affaires du Loto sportif est passé de 1,5 milliard de francs à 480 millions de francs. Autant dire qu'on est très loin du milliard de francs pour le sport espéré en 1985 par Nelson Paillou, président du Comité national olympique et sportif français (CNOSF).

La France peut regarder avec envie son voisin italien, où le florissant Totocalcio recueille chaque week-end près de 300 millions de francs d'enjeux. Ce qui lui permet de n'en redistribuer que 33 % aux généreux parieurs. Preuve formelle que les concours de pronostics sur le football ne rencontrent un véritable succès que dans les pays où les stades sont pleins.

Nouveaux supports, nouveaux risques. Avec le développement de l'Internet, de nombreux sites de paris ont vu le jour. Des sites de conseils et d'aides aux pronostics se sont également multipliés.

Une nouvelle criminalité s'est greffée sur ce nouveau support de paris comme l'ont montré des affaires touchant les championnats allemand et belge.

Paris-Saint-Germain Football Club

Club fondé en 1973

Couleurs Maillot bleu à bande centrale rouge, short bleu et bas rouges.



Palmarès international

Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe 1996 ; **Coupe Intertoto** 2001.

Palmarès national **Championnat de France** 1986, 1994, 2013 ; **Coupe de France** 1982, 1983, 1993, 1995, 1998, 2004, 2006, 2010 ; **Coupe de la Ligue** 1995, 1998, 2008 ; **Trophée des champions** 1995, 1998 ; **Championnat D2** 1971.

La vie d'un club dont l'ambition est d'évoluer dans la cour des grands se découpe forcément en séquences. Disons donc que le Paris-Saint-Germain a d'ores et déjà connu trois vies : la première, dès le 27 août 1970, sous l'impulsion de Guy Crescent, P-DG de Calberson, et avec l'appui de plusieurs milliers de souscripteurs. L'équipe première de Saint-Germain-en-Laye, qui vient de conquérir sa place en National (ex-troisième division), permet au tout récent PSG de faire ses armes à ce niveau de la compétition, durant la saison 1970-1971. Succès total, puisque le PSG remporte le Championnat, et fête ainsi son tout premier anniversaire en D1. Changement de cap, à la fin de la saison 1972, qui s'achève par une très honorable 16^e place, car la section pro décide de poursuivre seule sa route en D1, sous l'appellation « Paris FC », tandis que le PSG prend le statut amateur, et plonge en D3. L'année suivante, le PSG termine deuxième de son groupe, et profite du désistement de Quevilly, classé premier, pour accéder à la D2. La première date, première étape historique du club, se situe au terme de la saison 1973-1974. Depuis plusieurs mois déjà, Henri Patrelle, à la recherche de financements, cède la présidence à Daniel Hechter. Le club a obtenu le statut professionnel et parvient à se hisser jusqu'aux quarts de finale de la Coupe de France. Mieux, il est barragiste ; au soir du 4 juin 1974, face à

Le scandale du totonero

Une grille de 13 rencontres permet 1 594 323 combinaisons. Alors, même si les probabilités mathématiques de gagner sont en réalité plus élevées dans la mesure où il ne s'agit pas d'un jeu de pur hasard, ce chiffre met les concours de pronostics à l'abri de la tricherie ou de la corruption. Il faudrait arranger trop de matchs, acheter trop de joueurs ou d'arbitres...

Si les paris officiels ne risquent donc rien, il n'en va pas de même pour les paris officieux. Ainsi, l'Italie a été victime au printemps 1980 d'un gigantesque scandale lié non pas au Totocalcio mais au totonero, concours clandestins où l'on peut parier sur des matchs isolés. La révélation de matchs arrangés déboucha sur un procès retentissant et la condamnation de plusieurs vedettes du calcio : Paolo Rossi, Bruno Giordano et Enrico Albertosi. Le plus célèbre, Paolo Rossi, fut puni de trois années de suspension, avant que sa peine ne soit ramenée à deux ans. Ce qui lui permit de disputer de justesse la Coupe du monde 1982, d'y marquer 6 buts et d'offrir à l'Italie le titre de champion du monde. En voilà un qui a su se faire pardonner.

Valenciennes et devant 15 000 spectateurs, l'histoire s'écrit dans la douceur du printemps, sur la pelouse du Parc des Princes : le PSG de Just Fontaine, Dogliani, Planchard, Léonetti, Deloffre, M'Pelé l'emporte 4-2 et accède à la première division. À ce jour, le PSG ne l'a plus jamais quittée ! Au même moment, le Paris FC descend en D3...

Une autre vie commence, plus mouvementée certes, puisqu'en 1978, au terme d'une bien trouble affaire portant sur une double billetterie, Hechter laisse la présidence à Francis Borelli. Le 15 mai 1982, le Paris-Saint-Germain s'impose en finale de la Coupe de France, aux dépens de Saint-Étienne conduit par Michel Platini ! Hallucinante soirée où se mêlent tout à la fois la technique, les buts, l'angoisse et le suspense des tirs au but. C'est Lopez qui échoue. C'est Pilorget qui réussit. Paris tient sa Coupe, et Borelli peut embrasser à loisir la pelouse du Parc qui chavire. Premier bonheur, premier titre de gloire, avant, quatre ans plus tard, celui de champion, sous la baguette de Luis Fernandez, Rocheteau et Susic.

Naissance d'un grand. La troisième de « ces vies en une » est sans doute loin d'être achevée. Elle commence un matin de la saison 1991-1992. Depuis quelques semaines déjà, Henri Michel, entraîneur, a été remercié, et Borelli ne va plus tarder

à quitter la scène. Paris est désormais sous la coupe et les feux de Canal Plus, chaîne du football, tout à la fois exigeante et ambitieuse. On appelle Artur Jorge, on convoque les Brésiliens Ricardo et Geraldão, les anciens Marseillais Fournier et Germain. L'après-Bats a commencé, et Bernard Lama va débarquer au camp des Loges. Pierre Lescure, puis Michel Denisot et le publicitaire Bernard Brochand sont aux commandes. À Paris, désormais, on voit grand. Et tant pis si l'OM de Tapie continue, les premières années, à dominer la chose du football. Quand il tombera, Paris sera prêt à prendre la place ! À Paris, les stars sont là, et le premier titre version Canal Plus tombe dans l'escarcelle d'Artur Jorge au terme de la saison 1994. Drôle d'époque où les duels entre Parisiens et Marseillais ressemblent à d'antiques combats de gladiateurs. Chose émouvante aussi, c'est un gosse des Minguettes, un peu fou, un peu turbulent, qui apporte à Paris son tout premier titre européen, 23 ans presque jour pour jour après la naissance d'un club qui lui a tout donné. À Bruxelles, fin mai 1996, c'est le bonheur pour Luis Fernandez et sa bande : du stade Baudouin, les Parisiens repartent avec la Coupe des coupes. La rupture Fernandez-Denisot plonge le club dans une crise qui n'est surmontée qu'en 2000 avec une deuxième place dans le Championnat et une place de finaliste de la Coupe de la Ligue (défaite 2-0 devant Gueugnon, club de D2). L'expérience Charles Biétry, qui aura usé deux entraîneurs – Giresse puis A. Jorge –, aboutit au duo Perpère-Bergeroo. En 2000, le club mise sur de nouveaux talents (P. Luccin et S. Dalmat), mais, après un bon début de Championnat, la mayonnaise ne prend plus ; en décembre 2000, Luis Fernandez est appelé au chevet du club, qui culmine à la 9^e place. En 2002, avec une équipe bâtie selon ses vœux (filière ibérique), le PSG termine 4^e. La deuxième idylle du club avec Luis Fernandez s'achève dans la douleur, la présence en 2002-2004 d'un diamant, Ronaldinho, n'ayant sans doute pas été gérée avec assez de doigté et de psychologie. Malgré le renfort de Pauleta, devenu en 2007 le meilleur buteur de l'histoire du club avec plus de 100 réalisations, le PSG ne peut se défaire de sa répu-

tation d'équipe de Coupe (deux Coupes de France en trois saisons). L'arrivée aux commandes de Guy Lacombe en 2006 ne change pas la donne, les Parisiens ne parviennent pas à se hisser en haut de tableau. Paul Le Guen, qui lui succède la saison suivante, peine lui aussi à trouver la solution. Entre-temps le club est tombé dans l'escarcelle d'un fond d'investissement, ce qui ne lui permet toujours pas de conjurer le sort ; les Parisiens se font même peur en frôlant la relégation en 2008. Antoine Kombouaré succède alors à Paul Le Guen en 2009 et ramène au Parc des Princes l'année suivante une huitième coupe de France, sans toutefois convaincre en championnat. L'embellie survient en 2011, quand Makelele, Giuly et Nenê conduisent le PSG vers une nouvelle finale de coupe (perdue contre Lille) et hissent l'équipe parisienne à la quatrième place du championnat. Mais le grand changement, c'est le rachat du club par le milliardaire qatari Al-Khelaifi, lequel investit des sommes considérables pour transformer en profondeur le PSG. Leonardo, venu du Milan AC, devient directeur sportif et se voit confier une équipe renouvelée avec l'arrivée de l'Argentin Javier Pastore, de Menez, de Matuidi... Antoine Kombouaré est remercié et Paris s'offre les services de l'Italien Carlo Ancelotti, l'un des entraîneurs les plus capés en Europe. Dès 2012, le PSG « nouvelle formule » démontre qu'il a les moyens de ses ambitions en terminant à la deuxième place du championnat, retrouvant enfin la Ligue des champions. Le recrutement s'accélère et désormais, Paris joue dans la cour des grands en attirant des stars : Zlatan Ibrahimović, Thiago Silva, puis le « retraité » David Beckham... 2013 doit donc être la grande année. Le PSG fait un parcours plus qu'honorable en Ligue des champions, ne s'inclinant qu'en quart de finale face au Barça. Il trébuche en coupe, sorti en quart par l'étonnant Évian Thonon Gaillard, et porte tous ses efforts dans le championnat. Une compétition qu'il domine largement. Après vingt-trois ans d'attente, Paris est à nouveau champion de France, mais voit ensuite Ancelotti et Leonardo quitter l'aventure, tandis que Laurent Blanc la rejoint en tant qu'entraîneur.



En 2013, le PSG est sacré champion de France pour la troisième fois de son histoire (la première sous l'ère qatarie).

Passe

La passe est la base du football, car elle symbolise le jeu d'équipe dans lequel elle sert de trait d'union entre les joueurs, sous la forme d'un enchaînement de transmission du ballon.

L'action consiste à envoyer ce ballon à un partenaire tout en évitant l'adversaire, afin de construire et de réaliser une manœuvre d'approche du but adverse. C'est une œuvre de création qui doit être précise, rapide, inattendue et variée. Elle peut être de divers types : courte ou longue ; à terre ou aérienne, en arrière ; latérale, oblique, profonde. Sans oublier le « une-deux », échange de passes courtes et triangulaires entre deux partenaires, que l'on pourrait considérer comme une sorte de dribble collectif.

Pauleta (Pedro Miguel Carreiro Resendes, dit)

né à Ponta Delgada (Portugal), 1973
Attaquant

Palmarès 88 sélections en équipe nationale (47 buts) ; **Championnat d'Espagne** 2000 (Deportivo La Corogne) ; **Coupe de France** 2004, 2006 (Paris-Saint-Germain) ; **Coupe de la Ligue** 2002 (Girondins de Bordeaux). **Distinction** Meilleur buteur du championnat de France 2002, 2003.

Puissant, adroit, combatif, sachant se faire oublier pour surgir là où les défenseurs ne l'attendent plus, Pauleta, qui n'a disputé que deux saisons au Portugal (União Micaelense et Estoril) et quatre en Espagne (deux à Salamanque et à La Corogne), règne sur les surfaces de réparation du Championnat de France depuis 2000. Tout d'abord avec les Girondins de Bordeaux, où, durant trois saisons, il égale ou dépasse les vingt buts en Championnat.

Devenu parisien en 2003, il sauve à plusieurs reprises le club de la capitale de la médiocrité en multipliant les buts décisifs. En 2006, il marque 21 buts, se rapprochant de ses statistiques bordelaises, et en 2007, il inscrit son 100^e but sous les

couleurs du PSG. En dépit des avances du président de Lyon, Pauleta a décidé de rester parisien pour deux saisons à partir de 2006. International portugais depuis 1997, il a effacé des tablettes de meilleur buteur Eusebio (41 buts) avec 47 réalisations.

En 2008, il annonce sa retraite sportive et s'occupe désormais des jeunes en sélection nationale portugaise.

Pays-Bas

Couleurs Maillot
orange, short blanc
et bas orange.

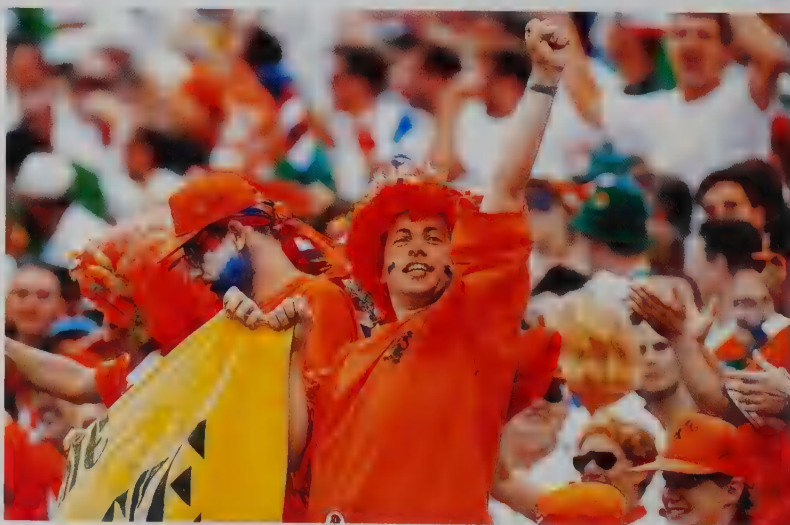


Palmarès Coupe du monde : 8 participations à la phase finale ; **Championnat d'Europe des nations** en 1988 ; **7 Coupes d'Europe C1 des clubs champions** Feyenoord Rotterdam 1970, Ajax Amsterdam 1971, 1972, 1973, 1995, PSV Eindhoven 1988 ; **1 Coupe C2** Ajax Amsterdam 1987 ; **4 Coupes C3** Feyenoord Rotterdam 1974, PSV Eindhoven 1978, 2001, Ajax Amsterdam 1992 ; **Super-Coupe d'Europe** Ajax Amsterdam 1972, 1973, 1995 ; **Coupe intercontinentale** Feyenoord Rotterdam 1970, Ajax Amsterdam 1972, 1995.

Distinctions 7 Ballons d'or Johan Cruyff (1971, 1973, 1974) ; Ruud Gullit (1987) ; Marco Van Basten (1988, 1989, 1992).

Un maillot aura été rarement autant à la mode que celui, orange, de l'équipe nationale des Pays-Bas durant le mois de juin 1974. Cruyff et sa bande avaient conquis non seulement tout un pays, mais aussi tout un continent et même au-delà, tant leur football était séduisant. Dans la foulée des triomphes européens de Feyenoord (1970) et de l'Ajax (1971, 1972, 1973), les Pays-Bas donnaient à voir et à rêver, conciliant le résultat et la manière, le réalisme et le spectacle. Que leur a-t-il manqué donc pour conquérir le titre suprême alors que celui-ci leur semblait destiné ? En vérité, ce n'est pas d'un manque que les Néerlandais ont souffert le jour de la finale, mais d'un trop-plein. Un trop-plein de confiance et de certitudes. Avant l'apothéose de Munich, ils présentaient le bilan suivant : 6 matchs, 5 victoires, 1 nul, 14 buts marqués, 1 but encaissé qui était l'œuvre de Krol contre son camp. Le 7 juillet 1974, Cruyff et ses partenaires ne sont pas rentrés sur la pelouse pour gagner, mais pour humilier les Allemands, pour venger les blessures de l'histoire. Erreur fatale ! Quand le vent a tourné, la belle assurance des Bataves s'est envolée. Ils avaient tout prévu, sauf ça !

Oublier 1974. Quatre ans plus tard, les Pays-Bas eurent surtout la malchance de retrouver en finale le pays organisateur, l'Argentine. Avec une formation qui n'avait pas la brillance de sa devancière, ils



La marée orange des supporters bataves déferle sur tous les stades du monde.

passèrent pourtant plus près de la victoire. À la dernière minute du temps réglementaire, un tir de l'attaquant Rensenbrink s'écrase sur le poteau alors que le score est de 1-1. Durant la prolongation, les Argentins, poussés par un stade en délire, font la différence grâce au génial Mario Kempes. Ils sont neuf joueurs à avoir vécu la double déception de 1974 et 1978 : Jongbloed, Jansen, Suurbier, Krol, Haan, Neeskens, René Van de Kerkhof, Rep et Rensenbrink. Sans oublier l'entraîneur, Rinus Michels.

Quatorze ans après Munich, les Pays-Bas vont cependant prendre la plus douce des revanches lors du Championnat d'Europe des nations 1988. À l'inverse de 1974, où ils avaient démarré très fort avant de s'écrouler sur la ligne d'arrivée, ils vont cette fois rater leur départ (défaite 0-1 contre l'URSS) avant de monter en puissance. Cette déconvenue du premier jour fut en réalité un cadeau du ciel pour les Néerlandais. D'abord parce qu'elle les dissuade de faire preuve de suffisance, ensuite parce qu'elle provoqua la titularisation de Marco Van Basten aux dépens de Johnny Bosman. Trois jours plus tard, les Pays-Bas dominent l'Angleterre : 3-1, trois buts de Van Basten. Plus rien n'arrêtera l'armée orange, pas même le pays organisateur. En demi-finale, les Pays-Bas affrontent l'Allemagne à Hambourg. « Pendant deux jours, confie Ruud Gullit, je me suis efforcé de me remémorer à quel point j'avais été malheureux en 1974 en voyant la finale de Munich. Ce souvenir a renforcé ma détermination. » À la veille de cette demi-finale, Rinus Michels prévient ses hommes : « Ne vous croyez pas les plus beaux, les plus forts. Restez concentrés à 100 %. » Pour aller en finale, il faut une grande énergie physique, et surtout mentale. Cette fois, le scénario est inverse. C'est l'Allemagne qui ouvre le score, mais ce sont les Pays-Bas qui l'emportent. En finale, l'URSS a beau pratiquer, selon les observateurs, « le football de l'an 2000 », elle ne résiste pas à la déferlante orange. Gullit d'abord, Van Basten ensuite scellent le destin d'un match limpide. Cruyff et les siens sont enfin vengés. Quant à Rinus Michels, il s'est surpris lui-même.

La revanche de Rinus Michels

Quel est le point commun entre les Pays-Bas de 1974 et les Pays-Bas de 1988 ? Réponse : le sélectionneur, Rinus Michels. L'homme qui avait déjà emmené l'Ajax Amsterdam au titre de champion d'Europe en 1971 et 1972 est aussi celui qui a façonné les deux plus belles équipes néerlandaises de tous les temps. Au soir du 25 juin 1988, après la victoire contre l'URSS (2-0) en finale du Championnat d'Europe, il pouvait enfin savourer sa revanche et tirer un trait rageur sur le passé. « Ne me parlez plus de 1974, martelait-il. Cela appartient définitivement au passé. On a battu la RFA chez elle, on a gagné en finale : c'est tout. » D'accord, mais pourquoi les Pays-Bas ont-ils réussi là où ils avaient échoué quatorze ans plus tôt ? « En 1974, il y avait onze vedettes dans mon équipe, rétorque Michels. Aujourd'hui, on n'en compte que cinq ou six, mais toutes parlent le même langage. » À la suite de ce triomphe, Michels pouvait tirer sa révérence.

La désunion ne fait pas la force. Pour une fois, la compétition n'avait pas tourné au psychodrame dans la maison orange. Car, de tout temps, la sélection des Pays-Bas a été en proie à des rivalités souterraines entre les clubs les plus influents du pays, à des conflits entre joueurs, à des divergences de vue tactiques entre les joueurs et le sélectionneur, et à des attaques en règle venues de l'extérieur et perpétrées par d'anciennes grandes figures du football néerlandais. Des tiraillements en coulisse qui ont généré des failles sur le terrain. Car on n'atteint pas les plus hauts sommets en ne parlant pas le même langage. Ainsi, en 1978, Cruyff renonce à la Coupe du monde parce qu'il est brouillé avec la fédération. En 1990, Gullit, Van Basten et Rijkaard, en froid avec le sélectionneur, Leo Beenhakker, ne peuvent donner le meilleur d'eux-mêmes. En 1994, c'est Gullit qui déclare forfait à dix jours de l'ouverture de la Coupe du monde en avançant des « raisons strictement personnelles ». En vérité, il ne supporte pas le sélectionneur Dick

Advocaat. Enfin, en 1996, le climat est particulièrement malsain tout au long du Championnat d'Europe, en Angleterre. Une brouille aux relents racistes oppose les joueurs d'origine surinamienne (Davids, Reiziger, Bogarde, Seedorf, Kluyvert) aux autres. Edgar Davids accuse l'entraîneur Guus Hiddink de favoriser les seconds au détriment des premiers et lui reproche de le laisser sur la touche. Moyennant quoi, il est invité à rentrer chez lui par le premier avion. Si les Néerlandais avaient davantage de dispositions pour l'union sacrée, ils auraient sans doute un palmarès plus étoffé.

Mais, en 2000, les choses changent. On fait appel aux gloires des années 1980. Depuis 1999, c'est Rijkaard, assisté de Neeskens, qui prépare la génération Bergkamp (quatrième du Mondial 1998). L'expérience s'achève toutefois en demi-finale. Battus aux tirs au but par l'Italie, les Pays-Bas ne seront pas champions d'Europe. Sitôt le match terminé, Rijkaard donne sa démission. Présents trois fois consécutivement depuis 1990 en phase finale de la Coupe du monde, les Orange ne réussissent pas à surmonter leur déception. La route du Mondial 2002 leur est barrée par le Portugal et l'Éire. C'est le grand absent de la compétition asiatique. Rijkaard parti, l'ancienne vedette du Milan AC est remplacée par son compère Van Basten, lui aussi adepte d'un jeu offensif, d'autant qu'il est aidé par l'éclosion d'une nouvelle génération de jeunes joueurs talentueux comme Robben ou Van Persie. En 2004, déjà lors de l'Euro portugais, la sélection fait figure de favorite. Elle impressionne son monde lors du premier tour et joue magnifiquement la première mi-temps de son quart de finale contre les Tchèques. Mais, inexpliquablement, les Orange plient et sont éliminés. Un scénario presque analogue a eu lieu en Allemagne. Les hommes de Van Basten terminent le premier tour à égalité de points avec l'Argentine. Pourtant, lors de leur huitième de finale contre le Portugal, ils déjouent et sont éliminés 1-0. L'Euro 2008 doit être (croit-on) l'occasion d'en finir avec la fatalité. La sélection néerlandaise affiche un potentiel offensif prometteur avec Van Nistelrooy en pointe, soutenu par Sneijder et de

Jong. Dans les buts, le grand Van der Sar rassure tout le monde. Les Oranges font sensation en terminant premier de leur groupe. Infligeant 3-0 à l'Italie, puis 4-1 à la France, ils comptent bel et bien parmi les grands favoris. Seulement voilà, les vieux démons ne sont jamais loin et le onze batave craque en quart de finale contre les Russes. Alors, comme chaque fois, on pense que la prochaine compétition dissipera les déceptions. Ce sera le Mondial sud-africain en 2010. Après un parcours sans faute aux éliminatoires, Bert van Marwijk construit une équipe solide et technique : Van Bronckhorst, Van der Wart, Van Bommel, Sneijder, Robben, Van Nistelrooy... La mécanique des Oranges se met vite en place, les Pays-Bas dominent leur groupe et enchaînent les victoires : contre la Slovaquie en huitièmes, contre le favori brésilien en quart, grâce à un doublé de Sneijder contre l'Uruguay en demi-finale. Le temps est-il enfin venu d'oublier les deux finales perdues de 1974 et 1978 ? La réponse ne viendra qu'à la toute fin d'un match âpre, rude, violent même (les Néerlandais concèdent huit cartons jaunes et un rouge), disputé contre les prodiges espagnols. Le verdict tombe à la 116^e minute, prononcé par Iniesta... La fatalité, encore et toujours ! Durablement sonnés, les Néerlandais se présentent deux ans plus tard à l'Euro 2012 sans conviction dans le groupe de la mort. Trois matchs, trois défaites. L'équipe des Pays-Bas est-elle condamnée à toujours compter parmi les meilleures sans jamais gagner ?

Pelé Abedi (Abedi Ayew, dit)

né à Domé (Ghana), 1964

Milieu de terrain

Palmarès Coupe d'Afrique des nations 1982; Ligue des champions 1993 (Olympique de Marseille) ; **Championnat de France 1991, 1992** (Olympique de Marseille).

Distinctions Ballon d'or africain 1991, 1992, 1993.

Trois ballons d'or africains... Voilà qui suffit à installer durablement

Abedi Pelé au panthéon du football ! Mais les Marseillais se souviennent surtout de ce soir de mai 1993 où l'OM dispute la finale de la Ligue des champions face à l'AC Milan. La première mi-temps va s'achever sur un score vierge, quand l'OM obtient un corner. C'est Abedi Pelé qui le frappe, déposant avec une précision diabolique le ballon sur la tête de son copain Basile Boli qui marque le seul but de la rencontre, celui de la victoire, la seule à ce jour d'une équipe française dans cette prestigieuse compétition.

C'est une belle histoire comme le football aime en raconter. Celle du

« roi africain » qui, depuis les faubourgs d'Accra, s'est hissé jusqu'au sommet du football européen. Le parcours, commencé au club local du Real Tamale United, n'a pas été facile, tortueux même. Mais dès 1982, la sélection ghanéenne l'appelle pour la CAN. Le coup d'essai est un coup de maître ; le Ghana remporte le trophée et les projecteurs se braquent (un peu) sur Abedi Pelé qui songe à une carrière européenne. Ce sera en fait le club qatari Al-Sadd de Doha en 1983, puis le FC Zurich, avant le retour en Afrique dans les rangs des Dragons béninois de l'Ouémé. En 1985, Pelé retrouve le Real Tamale, non sans espérer entrer dans le championnat français. C'est chose faite en 1986 : il intègre le Chamois Niortais, puis le FC Mulhouse. L'année suivante, l'OM parie sur le Ghanéen qui ne fera au stade vélodrome qu'une saison en demi-teinte. Il lui manque la maturité du haut niveau, qu'il s'en va acquérir à Lille durant deux ans. Retour à Marseille en 1990 où Raymond Goethals vient d'arriver, lequel l'intègre à une équipe de niveau européen : Boli, Mozer, Cantona, Stojkovic, Tigana, Papin, Waddle... Abedi Pelé est entré dans la cour des grands. Avec eux, il parvient jusqu'en demi-finale de la Ligue des champions en 1991 mais ne marque pas le championnat. Nouveau titre l'année suivante et Abedi a définitivement conquis le public marseillais avec son élégance, sa puissance et sa rapidité de jeu. En 1993, enfin, c'est la consécration : le titre européen pour

l'OM et un troisième ballon d'or africain. Entre-temps, il a aussi conduit l'équipe du Ghana jusqu'en demi-finale de la CAN 1992.

Les belles années de l'OM s'achèvent brutalement sur la rétrogradation ; Abédi Pelé quitte alors Marseille pour Lyon où il ne restera qu'une année. À trente ans, il ne se résout pas à raccrocher les crampons et signe pour deux saisons au FC Turin, tout en portant à chaque occasion le brassard de capitaine des Black Stars, l'équipe nationale ghanéenne.

Pelé (Edson Arantes do Nascimento, dit)

né à Três Corações (Brésil), 1940

Attaquant

Palmarès Coupe du monde 1958, 1962 1970 ; 93 sélections en équipe nationale (77 buts marqués) ; **Championnat de São Paulo (11), du Brésil (5, avec Santos FC), des États-Unis 1977** (Cosmos New York) ; **Copa Libertadores 1963** ; **Coupe intercontinentale des clubs 1962, 1963** (Santos FC). **Distinctions** Dix fois roi des buteurs de São Paulo ; 1 244 buts marqués au cours de sa carrière professionnelle.

L'histoire du plus grand footballeur du ^{xx}e siècle, celui qu'on appelle le « roi Pelé » (un roi qui n'a été ni détrôné ni remplacé), est un véritable conte de fées, capable de faire rêver les gosses qui aiment le football ; c'est l'histoire d'un gamin des rues devenu ministre des Sports de son pays et riche homme d'affaires, parce qu'il a joué au football comme personne avant lui et, à ce jour, personne après.

L'histoire commence dans l'État de São Paulo, à Bauru, où son père, un fonctionnaire, a trouvé du travail. Ce père, Dondinho, a dû stopper sa carrière de footballeur à l'Atletico Mineiro en raison d'une sérieuse blessure au genou. La famille n'est pas très riche. Mais, dans leur quartier, les footballeurs en herbe de Baquinho ont déjà leur vedette ; ils l'appellent « Dico » et, un beau jour, « Belé ». C'est le futur Pelé. L'entraîneur

du Bauru Athletic Club, Waldemar de Brito, ancien joueur international qui a participé à la Coupe du monde 1938, a tôt fait de repérer le petit prodige. Et, en 1955, il l'emmène au Santos Football Club, qui évolue à l'étage supérieur. C'est là qu'Edson Arantes do Nascimento, dit «Pelé», débute en équipe première le 7 septembre 1956, pour fêter l'anniversaire de l'indépendance du Brésil. Au cours du match amical contre les Corinthians de São Paulo, il remplace l'international Emanuele Del Vecchio et il s'en tire très bien. Pelé a 15 ans et demi. Il ne va plus quitter le maillot blanc de Santos, qui va le mener à la gloire mondiale, et qu'il va conduire lui-même au firmament. Dix mois après ses débuts à Santos, il prend de nouveau la place de Del Vecchio. Mais, cette fois, c'est dans l'équipe du Brésil. Ce 7 juillet 1957, il entame une carrière qui va s'avérer exceptionnelle. À la mi-temps du match contre l'Argentine, qui mène 1-0, il entre en jeu et, en égalisant à 1-1, inscrit le premier des 77 buts qu'il réussira en sélection. Il a 16 ans et demi.

L'éclosion d'un mythe. La Coupe du monde suédoise arrive. Et la concurrence est vive au sein de la «Seleção». Quelques jours avant le départ pour l'Europe, Pelé est touché durement au genou au cours d'un match de préparation contre les Corinthians. Sa participation au Mondial 1958 est très compromise. Mais les anciens de l'équipe,

Nilton Santos, Bellini le capitaine et Didi, plaident sa cause auprès des sélectionneurs. C'est ainsi qu'à l'âge de 17 ans et demi il va s'imposer irrésistiblement, terrassant tour à tour Français en demi-finale (trois buts) et Suédois en finale (deux buts), offrant sa première Coupe du monde au Brésil, et prenant rang de nouvelle étoile du football. Le Pelé junior qui a stupéfié le monde entier tire sa force d'une forme athlétique extraordinaire digne d'un sprinter olympique américain, d'un pouvoir d'accélération, d'une habileté dans le dribble, d'une efficacité devant le but absolument diaboliques.

Ce n° 10 joue comme un n° 9. Ses facultés d'improvisation, sa vivacité de touche de balle, son jeu aérien (tête et poitrine) en font un attaquant irrésistible. Avec Santos et avec son compère Coutinho (l'homme-relais de ses une-deux foudroyants), il donne la leçon sur tous les stades. Le grand Benfica explose un soir d'octobre 1962 à Lisbonne, en finale de la Coupe intercontinentale des clubs. Certes, une stupide blessure aux adducteurs, survenue dès le deuxième match au Chili, prive Pelé d'une deuxième victoire en finale de la Coupe du monde 1962. Et ensuite un tacle portugais assassin l'abat dès le début de la *World Cup* anglaise 1966.

Un seigneur. Mais le Pelé senior sera de nouveau l'artisan du troisième triomphe

Son millièmè but

Pelé a marqué 1 244 buts au cours de sa carrière entre 1956 et 1977.

Son 1 000^e but constituait évidemment un événement historique. Il le réussit le 19 novembre 1969 à Rio, dans le stade géant de Maracanã, devant 200 000 spectateurs, à l'occasion du match Vasco da Gama-Santos.

À la 77^e minute, l'arbitre accorda un penalty à Santos. Et Pelé se chargea de le transformer lui-même dans un silence impressionnant. Sa frappe victorieuse fut saluée dans un enthousiasme indescriptible, le match étant interrompu pendant plus d'un quart d'heure. Ainsi entra-t-il dans l'histoire. L'ancien gamin des rues de Bauru devait ensuite dire : « J'offre ces mille buts aux enfants pauvres de mon pays. »

brésilien en Coupe du monde 1970 au Mexique. Un superbe premier but de la tête, une passe lumineuse à destination de son ami et capitaine Carlos Alberto sur le quatrième but signent l'apothéose d'une carrière qui ne s'achèvera qu'en 1977 aux États-Unis, par un match-jubilé opposant «son» Santos au Cosmos de New York, son deuxième et dernier club. L'ancien virtuose s'est transformé en chef d'orchestre. Il mène le jeu, crée pour les autres, met son incomparable maîtrise technique au service de la collectivité, offrant un spectacle merveilleux à chacune de ses actions. Ainsi a-t-il pu durer et briller pendant près de vingt ans, renonçant à tout transfert mirifique en Europe, restant jusqu'au bout (1971) fidèle à la sélection, arrétant de jouer en 1974, après avoir endossé 93 fois le maillot brésilien et marqué le chiffre record de 1 244 buts durant sa carrière. Le mythe Pelé a enchanté toute la planète. Une statue a été dressée au centre de sa ville natale, Trés Corações. En 1977, son jubilé a été suivi par 700 millions de téléspectateurs. Il est et sera à jamais «Monsieur Football». Le joueur et l'homme sont toujours restés d'une gentillesse et d'une correction exemplaires. Un temps ministre des Sports, Pelé est certainement le Brésilien le plus célèbre du monde.

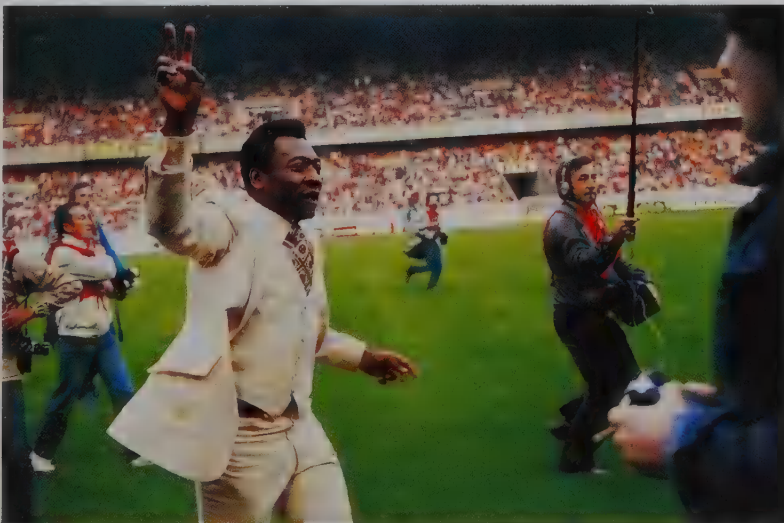


Figure symbolique et universelle du football, Pelé résume à lui seul la planète foot.

Penalty

Appelé aussi «coup de pied de réparation», le penalty sanctionne une faute grave commise par le défenseur dans sa propre surface de réparation et passible d'un coup franc direct. Le penalty est tiré d'un point situé à 11 mètres du milieu de la ligne de but adverse. Le tireur doit surtout posséder un grand sang-froid. Il peut le tirer en force ou en finesse. Le gardien a le droit désormais de se déplacer le long de sa ligne sans pour autant s'avancer et la quitter.

Petit Emmanuel

né à Dieppe (Seine-Maritime), 1970
Milieu

Palmarès Coupe du monde 1998; Championnat d'Europe des nations 2000; 63 sélections en équipe nationale (6 buts); **Championnat de D1** 1997 (AS Monaco); **Championnat d'Angleterre** 1998 (Arsenal FC); **Coupe de France** 1991 (AS Monaco); **Coupe d'Angleterre** 1998 (Arsenal FC); **Charity Shield** 1998, 1999 (Arsenal FC).

Le milieu de terrain récupérateur tricolore est à l'image de son but en finale du mondial 1998. Crinière au vent disciplinée par un catogan, infatigable et généreux, Emmanuel Petit est un romantique. Il a accumulé les prestations de grande qualité après des débuts – très jeune – difficiles en équipe nationale en 1990. Tant en club qu'en sélection, il a connu de grands moments et de terribles déceptions sans compter une tragédie familiale avec la perte d'un frère aîné. Adolescent, il entre au centre de formation de l'AS Monaco où il éclôt sous la tutelle de Jean Tigana, avec lequel il remporte son premier titre en 1997. Ensuite, il s'impose facilement à Arsenal, où il participe au doublé historique d'Arsène Wenger, qu'il a retrouvé sur les rives de la Tamise. Mais, au bout de deux ans, il émigre sous le soleil de Catalogne, où il ne réussit pas à gagner



Emmanuel Petit, après le but du 3-0 en finale de la Coupe du monde 1998.

la confiance de l'entraîneur néerlandais du FC Barcelone, Louis Van Gaal. Après une année difficile, il retransverse la Manche, retourne à Londres mais cette fois échange le rouge d'Arsenal pour le bleu de Chelsea où il retrouve son capitaine tricolore Marcel Desailly. Cadre de l'équipe nationale et sélectionné par Roger Lemerre pour la Coupe du monde 2002, il est un des seuls à surnager après le naufrage coréen des Bleus, manquant le match de la dernière chance contre le Danemark. Continuant à jouer les cadres à Chelsea, Emmanuel Petit n'est pas retenu par le nouveau sélectionneur national Jacques Santini en 2004 pour l'Euro et décide de mettre fin à sa carrière.

Pfaff Jean-Marie

né à Lebbeke (Belgique), 1953
Gardien de but

Palmarès 64 sélections en équipe nationale; **Championnat de Belgique** 1979 (SK Beveren); **Coupe de Belgique** 1978 (SK Beveren); **Championnat d'Allemagne** 1985, 1986, 1987 (Bayern Munich); **Coupe d'Allemagne** 1984, 1986 (Bayern

Munich); **Super-Coupe d'Europe** 1983, 1987 (Bayern Munich).

On ne peut pas dire que Jean-Marie Pfaff soit né sous une bonne étoile. Il a passé le plus clair de son enfance dans une caravane, où vivaient ses parents, modestes marchands de tapis qui ne pouvaient pas se payer un toit. À 12 ans, il perd son père. À 15 ans, il commence à travailler dans une usine de tapis, mais il est licencié trois ans plus tard. Heureusement, le jeune Jean-Marie est doué pour le football. En 1972, il devient le titulaire du poste de gardien de but au SK Beveren, modeste équipe du Championnat de Belgique.

Quelques mois plus tard, le club est relégué en 2^e division. Mais Jean-Marie Pfaff et Beveren se relèveront vite. Grâce aux exploits de son gardien, le club remporte la Coupe de Belgique en 1978, le Championnat en 1979, tout en atteignant les demi-finales de la Coupe des coupes (éliminé par le FC Barcelone 1-0, 1-0). Toute l'Europe du football apprend à connaître le petit club de Beveren et son spectaculaire gardien. De son côté, Guy Thys, le sélectionneur national belge, est déjà conquis par son talent. En mai 1976, il offre sa première sélection à Pfaff, contre les Pays-Bas, alors vice-champions du monde. Après dix années de fidélité à son club d'origine de Beveren, Jean-Marie Pfaff signe en 1982 au Bayern Munich pour 6 MF, une somme colossale à l'époque. L'entraîneur des gardiens du grand club bavarois n'est autre que l'international allemand Sepp Maier.

Entre les deux hommes, le courant passe immédiatement. Ils ont en commun le goût du travail à l'entraînement, mais aussi celui des farces et attrapes. Jean-Marie Pfaff, qui vénérât Christian Piot, le légendaire gardien de la sélection belge dans les années 1960-1970, a trouvé un nouveau modèle.

Grâce à Maier, Jean-Marie Pfaff devient l'un des meilleurs gardiens d'Europe en même temps que le joueur préféré du public munichois, qui apprécie autant ses parades que ses facéties. «Au début de ma carrière, on me prenait pour un rigolo qui n'était là que pour amuser la galerie », souligne Pfaff. « Par la

suite, les gens m'ont apprécié aussi pour ça. Ils se sont aperçus que mes pitreries ne m'empêchaient pas d'être efficace et d'obtenir des résultats. J'ai toujours aimé amuser le public. C'est aussi une marque de respect envers lui.» Au retour de la Coupe du monde, au Mexique, où la Belgique a décroché une inattendue 4^e place, Pfaff, éblouissant tout au long de la compétition, est un véritable héros médiatique et populaire. À 33 ans, il fait enfin l'unanimité.

Piantoni Roger

né à Étain (Meuse), 1931
Attaquant

Palmarès 37 sélections en équipe de France (18 buts); **Championnat de France** 1958, 1960, 1962;
Coupe de France 1958 (Reims).

Né sous une bonne étoile, au lendemain de Noël, ce jeune Lorrain d'origine italienne par son grand-père, émigré en France avant la guerre de 1914-1918, démontre très tôt des qualités exceptionnelles de footballeur. Le bassin minier lorrain et en particulier le club de Piennes, où débute Piantoni, ont fourni une foule de joueurs brillants qui firent le bonheur du football français, de Thadée Cisowski, grand buteur des années 1950-1960, à Michel Platini lui-même. Roger Piantoni est rapidement repéré et enrôlé par le FC Nancy professionnel, où, dès l'âge de 21 ans, il décroche la couronne de roi des buteurs du Championnat 1950-1951. Un an plus tard, il entre en équipe de France. Il y restera près de dix ans, disputant 37 matchs internationaux jusqu'en 1961. En 1957, il répond aux offres du Stade de Reims, avec lequel il remporte trois titres de champion de France, et une Coupe de France l'année même où, avec l'équipe de France, aux côtés de Kopa, Fontaine et Vincent, il participe à la conquête de la 3^e place dans la Coupe du monde 1958, au cours de laquelle il marque trois buts lors des cinq rencontres qu'il est amené à disputer (il marque même le second but français contre le Brésil). Il terminera sa carrière à l'OGC Nice. Roger Piantoni

aurait mérité une gloire plus retentissante, eu égard à ses talents de gaucher très complet, de dribbleur subtil et de tireur redoutable, si sa modestie, son humilité et de fréquentes blessures n'avaient handicapé sa carrière.

Pibartot Pierre

né à Alès (Gard), 1919-1996
Joueur puis entraîneur

Palmarès Coupe de France 1944 (Nancy-Lorraine).

C'est dans sa ville natale, Alès, que le jeune Pierre Pibartot fait ses débuts de footballeur. Mais la guerre de 1940 arrête sa carrière de joueur et lui fait quitter le Midi. Pibartot, un demi calme et clairvoyant dans le jeu, porte le maillot de Sochaux avant de rejoindre l'équipe fédérale de Nancy-Lorraine. Une blessure au genou l'oblige à cesser son activité de joueur, lui faisant rater la finale de Coupe de France 1944 et la victoire de son équipe Nancy-Lorraine, qu'il ne peut suivre qu'en tant que remplaçant. Cette blessure le conduit alors vers le métier d'entraîneur. Il n'a que 27 ans lorsqu'il prend en main l'équipe de l'Olympique d'Alès, son premier club. Mais c'est au Nîmes olympique qu'il va ensuite s'illustrer, hissant le club gardois en D1 à l'issue de la saison 1949-1950. Sur le plan national, ses talents de technicien en font l'entraîneur de l'équipe de France de 1950 à 1954, puis l'entraîneur national (c'est-à-dire directeur technique du football français) de 1955 à 1958.

Le terrain lui manquant, Pierre Pibartot redevient entraîneur de club et répond à l'appel du Racing Club de Paris, qu'il va porter au sommet pendant quatre ans, le titre de champion lui échappant en 1962 d'un cheveu au profit du Stade de Reims. Très déçu et amer, Pibartot retourne alors dans sa région d'origine à Nîmes en 1963 pour y retrouver son ancien club. Et c'est enfin à l'Institut national du football de Vichy que cet éducateur-né termine sa carrière en adepte du football offensif à la hongroise, de la défense de zone et de l'utilisation du hors-jeu.

Pichon Marinette

née à Brienne-le-Château (Aube), 1975
Avant-centre

Palmarès 112 sélections en équipe nationale (82 buts);
Championnat de France 2006 (Juvisy FC); **Championnat de France de D2** 1999 (Saint-Memmie); **Challenge de France** 2005 (Juvisy FC).
Distinction Meilleure joueuse des États-Unis 2002 (Philadelphia Charge).

La meilleure réalisatrice de l'équipe de France féminine est également la première joueuse française à avoir participé au Championnat professionnel de football aux États-Unis, la WUSA (Women's United Soccer Association, fondée en 2001), de 2002 à 2004. Auparavant, la petite avant-centre (1,68 m) avait éclos dans le club de Saint-Memmie (Marne), près de Châlons-en-Champagne, mais surtout en équipe de France, où ses talents de buteuse, son adresse et sa combativité ont fait d'elle, dès sa première sélection en 1994, un des points forts de l'équipe menée par la sélectionneuse Élisabeth Loisel. Depuis son retour en France en 2004 et jusqu'en 2007, Marinette Pichon jouera dans l'une des meilleures équipes françaises, le Juvisy FC.

Pied

Comme le pinceau est l'outil principal du peintre, le pied est celui du footballeur (*foot* signifiant « pied » en anglais). Il lui sert non seulement à courir, à sauter, à s'appuyer, mais aussi à toucher le ballon pour le maîtriser ou le frapper. Il présente plusieurs surfaces de contact : cou-de-pied, intérieur ou plat du pied, extérieur, talon, semelle, pointe. Comme les mains, les pieds sont latéralisés, l'un des deux pouvant être plus couramment utilisé : le gauche par le gaucher et le droit par le droitier. Leur pointure varie souvent entre la très grande (l'Allemand Günter Netzer : 47) et la plus petite (le Hongrois Ferenc Puskas : 39).

Pirès Robert

né à Reims (Marne), 1973

Milieu

Palmarès Coupe du monde 1998; Coupe des Confédérations 2001, 2003; 79 sélections en équipe nationale (14 buts); Championnat d'Europe des nations 2000; Championnat d'Angleterre 2002, 2004 (Arsenal FC); FA Cup 2003 (Arsenal FC); Coupe de la Ligue 1996 (FC Metz).

Son talent était reconnu de tous et le jeune Rémois progressait lentement mais sûrement dans l'atmosphère familiale du FC Metz, qu'il partagea pendant six saisons de 1992 à 1998. Cet attaquant au dribble court et au cœur infatigable a une prédilection pour le milieu gauche où son alliance avec Zidane ouvrait de belles espérances aux Bleus. Las ! Fin mars 2002, une rupture des ligaments croisés prive l'équipe de France de son deuxième poumon pour le Mondial. Celui dont Aimé Jacquet rappelait en juillet 1998 qu'il devait muscler son jeu pour devenir un réel titulaire attendit la finale de l'Euro 2000 pour se rendre indispensable. Une entrée en fin de match et une action tranchante en prolongation dont profite Trezeguet lui ouvre les portes de la gloire.



Robert Pirès à l'attaque. Il a manqué en Asie et n'a pas été retenu pour l'Allemagne.

Pirès doit sans doute son éclosion aux conseils avisés d'Arsène Wenger, qui a su constituer à Arsenal, de 2000 à 2006, un esprit de corps et de camaraderie. Après les lazzis des supporters marseillais au cours d'une triste seconde saison (1999-2000), le soutien indéfectible des partisans des Gunners a propulsé Robert-le-Gentil au sommet du football anglais. Absent en 2002, « d'Artagnan », le surnom que lui a donné son capitaine Tony Adams, a eu à cœur d'être présent à l'Euro portugais en 2004, pays d'origine de son père. Non retenu par Raymond Domenech lors des matchs de qualification pour la Coupe du monde 2006 et donc dans la liste des 23, à la suite de relations conflictuelles anciennes, Robert Pirès est également le grand perdant de la finale de la Ligue des champions 2006 opposant Arsenal au FC Barcelone. Titularisé par Arsène Wenger, il est rapelé sur le banc à la suite de l'expulsion du gardien des Gunners, Jens Lehmann, au début du match. Triste fin pour celui qui avait été décisif en quart de finale par un tacle majestueux sur son ami Patrick Vieira passé à la Juventus. Comme Wenger ne lui proposait qu'une année de contrat – comme à tout trentenaire –, Robert Pirès a décidé de revenir sur le continent et s'est engagé pour Villareal, l'équipe en pleine croissance du championnat espagnol dont il devient l'un des atouts majeurs et qu'il contribue à hisser au sommet de la Liga. En 2010, Robert Pirès retrouve l'Angleterre et signe pour un an à Aston Villa.

Pirlo Andrea

né à Flero (Italie), 1979

Milieu de terrain

Palmarès Champion du monde 2006; Ligue des champions 2003, 2007 (Milan AC); Championnat d'Italie 2004, 2011 (Milan AC), 2012, 2013 (Juventus Turin); Coupe d'Italie 2003 (Milan AC).

En juin 2013, l'Italie dispute la Coupe des confédérations au Brésil. C'est l'occasion pour Andrea Pirlo de jouer, à trente-quatre ans, son centième match sous les couleurs de la Squadra

Azzurra. Et pour bien prouver à ses jeunes coéquipiers qu'il a encore de la ressource, il inscrit le premier but italien sur l'un de ces coups francs dont il a le secret. Le vétéran de la compétition croyait pourtant avoir atteint le sommet de sa carrière en 2006 après un Mondial somptueux et victorieux. Mais rien ne semble pouvoir épuiser un joueur devenu le sage de la sélection nationale. Pour preuve, sa performance dans l'Euro 2012 où il conduit l'Italie jusqu'en finale. De méchantes langues affirment que Pierlo doit sa longévité à son manque de vitesse et de puissance, à son rythme toujours contenu et mesuré qui lui permet de s'économiser. Mais à quoi bon s'épuiser à trop courir quand on est aussi doué que lui pour distribuer les ballons avec une précision de chirurgien ? Mieux vaut laisser les autres s'épuiser...

Andrea Pirlo a fait ses gammes à Brescia dès 1994, puis à l'Inter Milan où il arrive en 1998. Le milieu de terrain n'est alors pas suffisamment aguerri et les dirigeants milanais choisissent de le prêter à la Reggina de Reggio de Calabre, puis à Brescia. C'est au Milan AC que Pirlo va patiemment se révéler à partir de 2001. Durant dix ans, il en sera le très fidèle et exemplaire meneur de jeu. S'il est un habile tacticien, il est avant tout un passeur hors pair, tout à la fois intuitif et réfléchi, ce qui lui permet de construire le jeu; les tifosi l'ont d'ailleurs surnommé à juste titre « l'Architecte ». Et ce qu'il va bâtir avec le Milan AC est impressionnant : deux titres de champion et une Coupe d'Italie, mais surtout deux Ligues des champions (2003 et 2007), sans oublier un superbe parcours européen les autres années. Pirlo anime la charnière centrale milanaise et lance les attaques, distribue des ballons somptueux à ses attaquants; mais il sait aussi être décisif devant le but. Pour ce faire, il a une arme de prédilection : le coup de pied arrêté, particulièrement sur coup franc, dont il est l'un des plus grands spécialistes. « l'Architecte » se moque des murs adverses...

Après dix ans de bons et loyaux services à Milan, Andrea Pirlo aurait pu raccrocher les crampons. Mais, en

2011, il choisit de signer à la Juventus Turin. La « Vieille dame » attire un « vieux » joueur qui n'en finit pourtant pas de ravir le public par sa science du jeu et qui lui offre alors deux nouveaux titres de champion d'Italie. En 2013, l'infatigable Italien arbore une barbe de patriarche et fête en beauté sa 100^e sélection en équipe nationale. Va-t-il prendre une retraite méritée ? À suivre, car le Real Madrid le convoiterait, dit-on, avec insistance. C'est dire si chez ce grand joueur, le nombre des années n'entame pas la valeur.

Platini Michel

né à Jœuf (Meurthe-et-Moselle), 1955

Attaquant

Palmarès Championnat d'Europe des nations 1984; 72 sélections en équipe nationale (50 comme capitaine, 41 buts); **Coupe d'Europe des clubs champions** 1985 (Juventus Turin); **Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe** 1984; **Coupe inter-continentale** 1985 (Juventus Turin); **Coupe de France** 1978 (Nancy); **Championnat de France** 1981 (Saint-Étienne); **Championnat d'Italie** 1984 (Juventus Turin); **Coupe d'Italie** 1983. **Distinctions** Ballon d'or 1983, 1984, 1985.

Un jour d'automne 1980, sur la pelouse du Volksparkstadion, un match aller pour les huitièmes de finale de la Coupe de l'UEFA. D'un côté, Hambourg, un monstre de la Bundesliga. De l'autre, les Verts de Saint-Étienne, un club français en quête de consécration européenne depuis une finale perdue en 1976 contre le Bayern Munich.

Ses chiffres en bleu

- 50 fois capitaine de l'équipe de France (devancé par Didier Deschamps, 52 fois, et suivi par Roger Marche, 42)
- 41 buts avec l'équipe de France (devancé par Thierry Henry, 44 buts)
- 17 buts en Coupe du monde (éliminatoires et phases finales)
- 72 sélections



Michel Platini sous les couleurs de l'équipe de France.

Ce jour de 1980, les Verts vont réussir l'exploit. Historique. Corriger, sur son terrain et devant son public, une équipe réputée «grande d'Europe». Tout commence par un but contre son camp de Jimmy Hartwig. Puis, après dix minutes de jeu, d'une frappe brossée, Michel Platini transforme un coup bas en coup franc. Ce sera ce même Platini qui, à la 87^e minute, sonnera le glas : une passe à la main du gardien Castaneda, un contrôle simple et sobre, une course rectiligne et majestueuse. Entre deux bustes raidis, le joueur français envoie la balle au ras du poteau pour un but de dernière minute. Score final : Saint-Étienne-Hambourg, 5-0. Après le match, le héros du jour dira seulement, à l'adresse du sélectionneur allemand : «Je suis d'accord pour renforcer son équipe.»

Pas fait pour le football... En une soirée en terre allemande, tout avait été dit, résumé, commenté. Platini avait donné une leçon à des adversaires tétanisés. Il avait aussi démontré l'immensité d'un art qu'il a cultivé pendant treize années (1974-1987) dans le football professionnel. Un art qu'Aldo, son père, professeur de mathématiques, a le premier deviné et peaufiné dans le petit jardin familial de Jœuf. Adolescent, Michel Platini fait un essai au club voisin, le FC Metz, où on lui déclare qu'il n'est pas fait pour le

football ! Donc, logiquement, il file chez le concurrent lorrain, l'AS Nancy-Lorraine, un club en devenir avec un dirigeant éclairé, Claude Cuny. Le jeune prodige, qui sait tout faire quand il s'agit d'organiser le jeu ou de marquer des buts, y entreprend son apprentissage qui se conclut, en 1978, avec la consécration au Parc des Princes et une victoire en finale de la Coupe de France contre Nice. Dans le même temps, un jeune sélectionneur (Michel Hidalgo) avait succédé au Roumain Stefan Kovacs et était persuadé que la France pouvait tenir un des meilleurs rôles dans le concert des nations. C'est donc ce même Hidalgo qui, le 27 mars 1976, lance Platini en équipe de France. C'est le début d'une belle histoire en bleu, blanc, rouge, puisque ce soir-là, face à la Tchécoslovaquie, le jeune joueur marque son premier but international !

Après l'apprentissage à Nancy et les premiers pas chez les Bleus de France (une première Coupe du monde en Argentine en 1978... pour voir !), on le retrouve à l'été 1979 chez les Verts de Saint-Étienne. Il était écrit que Platini ne pourrait aller nulle part ailleurs que dans le Forez, dans un club au palmarès impressionnant, dans une région où, comme en Lorraine, on célèbre le travail réalisé avec sérieux et persévérance. Sans le moindre problème, il se fond dans le système pensé et dessiné par l'entraîneur Robert Herbin. L'équipe est à son service et Platini est au service de l'équipe. Depuis ses premières gammes à Nancy, il est devenu maître dans l'art de tirer les coups francs – rares sont les gardiens de but qui ont percé son secret –, mais, chez les Verts, il acquiert une dimension supplémentaire. Platini n'est plus seulement un tireur de coups francs, un buteur, il est un véritable meneur de jeu, un n° 10 de rêve capable d'ouvertures lumineuses de 50 mètres pour démarquer un équipier. C'est à Saint-Étienne que Michel Platini a compris qu'il donnait de l'esprit au ballon. Accompagné par des joueurs de beau niveau (parmi lesquels Rep, Larios, Lopez puis Battiston), il a pu étoffer son palmarès personnel avec un titre de champion de France, même si sur tous les terrains de l'Hexagone il était devenu très vite «l'homme à abattre», la cible privilégiée des footeux aux godasses de plomb...

L'âge d'or. Ensuite il y eut les années de gloire. L'âge d'homme. Avec le transfert à la Juventus Turin en 1982, après la Coupe du monde en Espagne et une 4^e place avec les Bleus. Michel Platini réalise ses rêves de personne et de footballeur.

La personne revient sur la terre de ses ancêtres piémontais. Le footballeur signe dans un des plus grands clubs du monde, un club surnommé la « Vieille Dame » de l'Italie et propriété de la richissime famille Agnelli. Les débuts sont difficiles : adaptation à un nouveau cadre de vie, à de nouveaux équipiers prestigieux (Zoff, BettEGA, Gentile, Scirea, Cabrini, Tardelli, Rossi ou encore Boniek). L'âge d'homme, pour Platini, c'est aussi l'âge d'or. Des titres, des honneurs, des victoires, des coupes. Avec la Juventus entraînée par Trapattoni, avec les Bleus de France. Ballon d'or à trois reprises, meilleur buteur du Championnat d'Italie à trois reprises, champion d'Italie, vainqueur de la Coupe d'Italie, une Coupe d'Europe des champions et une des vainqueurs de coupe. Et puis, un titre de champion d'Europe des nations avec la bande à Hidalgo après une victoire au Parc des Princes contre l'Espagne... Lorsqu'il décide au soir du dernier match de Championnat 1986-1987 de prendre sa retraite sportive, il murmure dans la moiteur du vestiaire de la Juventus Turin : « C'est comme une première mort. »

Devenu héros éternel du calcio et demi-dieu de la Juventus, Platini se retrouve dix ans plus tard, en novembre 1988, sélectionneur de l'équipe de France, sans jamais avoir entraîné un seul club, une seule équipe. Il débute dans son nouveau rôle le 19 novembre 1988 par une défaite (2-3) contre la Yougoslavie (en éliminatoires de la Coupe du monde 1990) et quitte ses fonctions au lendemain du match Danemark-France (défaite des Bleus 2-1 et élimination au premier tour) lors du Championnat d'Europe des nations 1992. Entre-temps, pendant 29 matches, il dirige les Bleus, qui s'imposent à 16 reprises. On vante alors les petits frères de Platini, on met en avant la méthode Platini, basée sur l'enthousiasme, l'envie et le plaisir. Et on rapproche cette façon d'appréhender le sport avec celles de Bernard Hinault et Yannick Noah... Après son expérience de sélectionneur,

Michel Platini est nommé coprésident (avec Fernand Sastre, ancien président de la Fédération française de football) du Comité d'organisation de la Coupe du monde 1998. Sa mission menée à bien, il fait office de conseiller du nouveau président de la FIFA, Joseph Blatter. Désirant s'impliquer plus étroitement dans l'organisation de son sport au plus haut niveau, il est élu, en 2002, au bureau exécutif de l'UEFA. Adeptes du beau jeu, soucieux de remettre le football au centre alors que les enjeux financiers prennent toujours plus d'importance – trop à son goût –, Michel Platini entre en opposition avec le président de l'UEFA, le Suédois Lennart Johansson, et avec la plupart des grands clubs. Soutenu par le patron de la FIFA Sepp Blatter, fort de son prestige dans le monde du football, il est élu président de l'UEFA en janvier 2007 et reconduit dans ses fonctions en 2011.

Pologne

Couleurs Maillot blanc, short et bas rouges.



Palmarès jeux Olympiques 1972 ; 7 participations à la phase finale de la Coupe du monde (1938, 1974, 1978, 1982, 1986, 2002, 2006).

C'est sans doute à Strasbourg, au cours de la Coupe du monde 1938, qu'on découvre le football polonais à travers son équipe nationale lors d'un match mémorable contre le Brésil, disputé sur le terrain inondé de la Meinau. Il faut, ce jour-là, tout le talent du buteur brésilien Leonidas (3 buts) pour venir à bout d'une sélection polonaise où brille également un redoutable marqueur de buts, Wilimowski, qui ne peut sauver son équipe de la défaite 6 à 5, malgré ses 4 buts. Malheureusement, un an plus tard, la Pologne est envahie et annexée peu après par l'armée allemande, Wilimowski étant lui-même enrôlé dans l'équipe nationale allemande, où il va jouer 8 fois en 1941 et 1942. Les événements politiques qui ne cesseront de tourmenter les Polonais et leur pays, passant sans transition de l'occupation allemande à la tutelle soviétique,

contrarient la vie et la bonne marche d'un football pourtant solide et populaire. Ainsi le championnat national est-il interrompu entre 1938 et 1946, ne retrouvant son meilleur niveau que vers 1960.

C'est à partir de ce moment que s'organisent et s'imposent les clubs les plus performants, qui vont se partager ensuite les couronnes de champion. De 1957 à 1972, Gornik Zabrze (fondé en 1948) plane au-dessus du lot, remportant 10 fois le titre en seize ans. Gornik retrouvera son heure de gloire de 1985 à 1988 (4 titres successifs), après avoir gagné 5 Coupes de suite, entre 1968 et 1972, joué une finale de Coupe des coupes, en 1970, et participé 12 fois à la Coupe d'Europe des clubs champions. Le club de Zabrze a bénéficié des services de joueurs talentueux : Lubanski, avant-centre de classe internationale, malheureusement handicapé très tôt par une grave blessure au genou (auteur de 155 buts en 234 matches de Championnat, de 50 buts en 80 sélections nationales), Szoltysek (395 matches joués à Gornik), Gorgon, Oliszlo, Wilczek, Warzycha, et surtout Szarmach, cet autre remarquable avant-centre qui fit les beaux jours d'Auxerre. Le deuxième grand club polonais est Ruch Chorzow, 13 fois champion, d'où sont sortis les Wilimowski, Cieslik (167 buts marqués), Nieroba (347 matches joués), Faber et Marx, tous deux venus faire carrière en France.

Vainqueur de 4 Championnats et de 8 Coupes, le Legia Varsovie a occupé lui aussi une place de choix dans le football polonais des années 1980-1990. Ses meil-

Les records

Victoire la plus large de la sélection nationale Pologne-Norvège : 9-0 (4-9-1963)

Défaite la plus large Danemark-Pologne : 8-0 (26-6-1948)

Record des sélections Lato : 95 (1971-1984)

Record des buts en sélection Lubanski : 48 (en 75 matches, jeux Olympiques compris)



Zbigniew Boniek, le plus talentueux joueur polonais, sous les couleurs de la Juventus Turin, où il côtoya Michel Platini.

leurs joueurs furent Brychczy (180 buts en 368 matches), Gmoch, Dejna, Pol, Gadocha, Cmikiewicz, Tomaszewski et Buncol. Depuis 2000, le Wisla Cracovie a remporté trois titres et obtenu deux places de dauphin ainsi que plusieurs coupes nationales, s'imposant comme le meilleur club polonais.

L'équipe nationale polonaise a su tirer parti de la valeur de ces clubs et de la qualité individuelle de ses joueurs. La sélection vêtue de blanc et rouge a tout particulièrement brillé entre 1970 et 1980. Championne olympique en 1972, à Munich, en battant la Hongrie grâce aux Gorgon, Dejna, Lubanski, Gadocha, elle confirma ce succès deux ans plus tard en Coupe du monde sur les stades allemands grâce aux Tomaszewski, Kasperczak, Lato, Szarmach, venus renforcer les champions olympiques. La chute du mur de Berlin et l'ouverture des frontières devaient affaiblir le football polonais, dont les joueurs les plus doués partirent chercher fortune dans les clubs pros étrangers.

Après une longue traversée du désert – absence à trois phases finales de 1990 à 1998 –, la Pologne se qualifie brillamment pour le Mondial 2002 sous la direction de l'ancien joueur « Jerzy » Engel. L'équipe, dont les meilleurs joueurs évoluent à l'étranger, plus particulièrement en Allemagne, dispose d'un gardien

exceptionnel, Jerzy Dudek, et, sur le front de l'attaque, de l'avant-centre d'origine nigériane Emmanuel Olisadebe. En Asie, placée dans le groupe du pays coorganisateur, la Corée du Sud, la Pologne déçoit malgré une victoire 3-0 sur les États-Unis, futurs quarts de finaliste. Nouvelle déception en 2006, la sélection nationale – absente de l'Euro 2004 –, dirigée par l'ancien joueur Janas, réalise un excellent match, face à l'Allemagne, perdu dans les dernières secondes à 10 contre 11. Mais auparavant les Polonais, sans réussite, avaient dû subir la loi de l'Équateur (0-2). Une dernière victoire aux dépens du Costa Rica ne sauve pas leur campagne d'Allemagne. L'année suivante la Pologne a un nouveau héros : Smolarek, auteur d'un doublé contre la Belgique qui la qualifie pour l'Euro 2008 où elle ne fera qu'une modeste prestation. Non qualifiée pour le Mondial 2010, la Pologne se prépare avec enthousiasme à jouer chez elle l'Euro 2012. Mais la déception sera grande après son élimination au premier tour.

Porto FC

Club portugais
Fondé en 1893

Couleurs Maillot à rayures verticales
bleues et blanches, short noir et bas bleus.



Palmarès international

Coupe intercontinentale 1987, 2005 ;
Super-Coupe d'Europe 1987 ; Coupe
d'Europe des clubs champions 1987 ;
Ligue des champions 2004 ;
Coupe de l'UEFA 2003, 2011.

Palmarès national Super-Coupe du
Portugal 1981, 1983, 1984, 1986,
1990, 1991, 1993, 1994, 1996, 1998,
1999, 2001, 2003, 2004 ; **Championnat**
du Portugal 1935, 1939, 1940, 1956,
1959, 1978, 1979, 1985, 1986, 1988,
1990, 1992, 1993, 1995, 1996, 1997,
1998, 1999, 2003, 2004, 2006, 2007,
2008, 2009, 2011, 2012, 2013 ; **Coupe**
du Portugal 1922, 1925, 1932, 1937,
1956, 1958, 1968, 1977, 1984, 1988,
1991, 1994, 1998, 2000, 2001, 2003,
2006, 2009, 2010, 2011.

[Dictionnaire] Pologne à Portugal

Avec 27 titres de Championnat et 20 coupes nationales – sans oublier 14 Super-Coupes –, le FC Porto est le second club portugais de l'histoire après le Benfica de Lisbonne. Mais l'écart entre les deux rivaux ne cesse de s'amenuiser. En 2006, les Bleu et Blanc de la capitale économique du nord du pays ont rattrapé les Rouge et Blanc de Lisbonne au nombre de titres. Il reste toutefois une différence quant au nombre de titres européens (trois contre cinq), mais la tendance est favorable aux Portuenses, qui s'affirment comme la meilleure formation portugaise depuis 1985. Celle-ci doit cette longue série à son meneur de jeu Paolo Futre (1986-1987) puis à ses buteurs Gomes (meilleur buteur à six reprises en dix saisons) et surtout le Brésilien Jardel (meilleur buteur cinq fois en six années, de 1996 à 2002). Plus récemment, c'est grâce à la direction d'un entraîneur charismatique, José Mourinho, que Porto s'est hissé au plus haut niveau européen avec deux succès consécutifs dans les deux Coupes d'Europe. Si le départ de son magicien s'est soldé par une élimination rapide en Coupe d'Europe, Porto a tout de même pu ajouter, en 2006, un cinquième doublé Championnat-Coupe à son palmarès avant d'entamer en 2007 une impressionnante série de titres en championnat. L'année 2011 sera même historique avec un triplé Coupe-Championnat - Coupe de l'UEFA.

Portugal

Couleurs Maillot
rouge, short vert et
bas rouges.



Palmarès

Coupe du monde des moins de vingt ans 1989, 1991 ; **4 Coupes d'Europe des clubs champions** (Benfica 1961, 1962, Porto 1987, 2004) ; **2 Coupes de l'UEFA** 2003 et 2011 (FC Porto) ; **1 Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe** (Sporting 1964) ; **5 participations en Coupe du monde** (1966, 1986, 2002, 2006, 2010).

Distinctions 3 Ballons d'or européens : Eusebio (1965), Figo (2000), Cristiano Ronaldo (2008).

Les Portugais entretiennent avec le football les mêmes relations amoureuses que leurs lointains cousins brésiliens. Mais leur passion fidèle est surtout consacrée à leur club préféré et adoré. Ils sont trois à se partager et leurs faveurs et les honneurs des palmarès nationaux. Deux sont à Lisbonne, le Benfica paré de rouge et blanc, le Sporting en vert et blanc. Un troisième, le Football Club de Porto, rallie les suffrages des Nordistes. Chacun a eu sa période de gloire et d'hégémonie nationale, et les trois se sont partagé les titres de champion et les coupes depuis plus de soixante-dix ans.

Le FC Porto domine ses deux grands rivaux depuis 1985. D'ailleurs, il avait été aussi sacré premier champion national en 1935, et le premier vainqueur de la Coupe du Portugal en 1922. Les plus célèbres entraîneurs ont officié à Porto, de Yustrich à Ivic en passant par Otto Gloria, Pedroto, Bobby Robson et Artur Jorge. C'est sous le règne de ce dernier que le club des *dragões* (le dragon est l'emblème du club) a connu sa plus belle heure de gloire, en 1987, année où il remporta la Coupe d'Europe des clubs champions, battant en finale le Bayern Munich, grâce à un exploit en forme de talonnade de l'Algérien Madjer. Ce dernier fut l'un des grands joueurs ayant porté le maillot rayé bleu et blanc avec les Virgilio Mends (347 matchs joués pour Porto), Hernani, Rui Barros, Futre et, surtout, l'attaquant Fernando Goms, roi des buteurs du club (287 buts), du Portugal et d'Europe en 1983 et 1985.

Les records

La plus large victoire de la sélection
Portugal-Koweït : 8-0
(19-11-2003, à Leiria)

La plus large défaite
Portugal-Angleterre : 0-10
(25-5-1947, à Lisbonne)

Record des sélections 127 : Figo

Record des buts marqués en sélection
nationale 47 : Pauleta

Nostalgies lisboètes. Les deux clubs de la capitale ont donc dû accepter à contrecœur la supériorité de leur adversaire nordiste. Passe encore pour un Sporting Club du Portugal qui ne parvient pas à revenir au tout premier plan depuis 1982, date de son dernier titre de champion. Les «lions d'Alvalade» (du nom du stade de 75 000 places situé près du centre de Lisbonne et à deux pas... du stade de Benfica) avaient collectionné les titres entre 1944 et 1954, période où ils furent 8 fois champions, ne remportant ensuite qu'une Coupe des vainqueurs de coupe en 1963 avant de céder la place aux deux autres. Car les grands joueurs du passé qui portèrent le maillot rayé vert et blanc, d'Azevedo à Jordão en passant par Peyroteo, Albano, Travassos, Hilario, Yazalde, Damas, Salif Keita, Manuel Fernandes, n'avaient pas trouvé de successeurs.

On pourrait en dire autant d'un Benfica qui a couru pendant plus de dix ans après sa gloire passée, et qui a enfin remporté un titre de champion en 2005, profitant d'un relâchement des Portuenses. Il est loin le temps où les supporters des Encarnadas («Rouges» comme le maillot du club) vibraient aux exploits de leurs héros Costa Pereira, Germano, Coluna, Augusto, Aguas, Cavem, Torres, Simões, Humberto, Toni, Néné, Diamantino, et bien entendu Eusebio. Entre 1957 et 1977, Benfica a remporté 14 fois le titre de champion du Portugal, disputant 5 finales de Coupe d'Europe des clubs champions, en remportant 2, en 1961 et 1962.

À cette période «benfiquiste» correspondait d'ailleurs une époque glorieuse elle aussi pour la sélection nationale portugaise. L'apogée fut atteint en 1966 au cours de la Coupe du monde jouée en Angleterre. Eusebio au sommet de sa carrière y fut sacré roi des buteurs de l'épreuve, mais avec lui six de ses coéquipiers de club offrirent au Portugal une brillante 3^e place.

Le handicap financier. Après la retraite de tous ces joueurs de talent, il fallut attendre les années 1981-1984 d'une part (avec une place de demi-finaliste au Championnat d'Europe, gagné, en 1984, par les Français de

Platini), les saisons 1988-1990 d'autre part (2 finales de Coupe d'Europe des clubs champions perdues) pour voir les Portugais de Benfica et de la sélection nationale refaire surface. La domination de Porto depuis 1995 est insolente. Elle s'est manifestée de manière symbolique par le passage de José Mourinho à la tête de l'équipe, qui a remporté deux Coupes d'Europe d'affilée, la C2, la C1 en 2003 et en 2004.

Lorsque les jeunes footballeurs portugais (dirigés par un remarquable entraîneur, Carlos Queiros) multiplièrent les succès européens (champions des moins de 16 ans en 1991) et mondiaux (champions du monde juniors en 1989 et 1991), on put penser qu'un renouveau international s'annonçait pour les clubs et pour l'équipe nationale. Mais l'énorme révolution financière du football international toucha et affaiblit cruellement un pays économiquement handicapé. C'est ainsi que les meilleurs joueurs portugais (en particulier les «Espoirs» de Queiros) émigrèrent, attirés par les richissimes clubs espagnols et italiens. À leur place ont déferlé sur les clubs, par centaines, des footballeurs brésiliens qui ne coûtent pas cher et qu'un règlement très pratique assimile aux joueurs nationaux. La sélection nationale portugaise n'a pu, temporairement retrouver son unité et sa valeur d'antan. Car, grâce à une nouvelle génération, celle des Figo, João Pinto, Vitor Baia, championne d'Europe juniors en 1999, et cadets en 1995 et 1996, elle domine au cours de l'Euro 2000 l'Angleterre, l'Allemagne et la Roumanie. Malgré un jeu chatoyant et technique, elle ne réussit pas à battre la France en demi-finale (1-2). Son sélectionneur, Humberto, en dépit de son excellent travail effectué à la tête de la sélection, préfère démissionner.

Avec Figo, les Portugais rêvaient d'une grande Coupe du monde en Asie. Ils terminent les éliminatoires sans défaite. Sous la direction d'Antonio Oliveira, déjà sélectionneur national de 1994 à 1996, le Portugal de Figo, Rui Costa et Pauleta constitua un mélange de joueurs évoluant à l'étranger et d'autres restés au pays (essentiellement Sporting Portugal et Boavista

Porsto). Pourtant le Portugal ne dépassa pas le premier tour. Organisateur de l'Euro 2004, il vit s'enflammer le pays, mais il échoua deux fois face aux Grecs, en match d'ouverture et en match de clôture, la finale. La fédération renouvela sa confiance au Brésilien Luis Felipe Scolari – champion du monde 2002 –, qui donna un fonds de jeu à la fois plus rigoureux et plus ambitieux à son équipe, amalgame intéressant de joueurs expérimentés – Pauleta, Figo et Ricardo Carvalho – et de jeunes talentueux – Cristiano Ronaldo et Maniche. En Allemagne, le Portugal sort premier d'un groupe facile (Mexique, Angola, Iran) et se qualifie pour les demi-finales en tombant les Pays-Bas puis l'Angleterre (aux tirs au but). Battus par les Bleus 1-0, les Portugais perdent la petite finale face à l'Allemagne (3-1). Une fin de parcours peu en rapport avec les espérances et la qualité du football pratiqué durant l'épreuve.

Toujours présents dans les grandes compétitions, les Portugais entendent bien tirer leur épingle du jeu en 2008 dans un Euro qui semble à leur portée. C'est Nuno Gomes, avec Cristiano, qui emmène la Seleçao das Quinas, facilement qualifiée pour les quarts de finale. Mais le réalisme allemand met un frein aux ambitions lusitaniennes. Scolari cède alors sa place à Carlos Queiroz qui devra trouver à utiliser aux mieux les jeunes talents portugais lors du Mondial 2010. Mais difficile de construire une équipe homogène quand le talentueux Cristiano Ronaldo est persuadé de pouvoir faire seul la différence... Le 7-0 infligé à la Corée du Nord en phase de groupe ne doit pas faire illusion et la preuve en est faite à l'issue d'un huitième de finale disputé contre le voisin espagnol, futur vainqueur de la compétition. Battus 1-0, les Portugais quittent la compétition sans avoir convaincu. L'Euro 2012 est l'occasion de redorer leur blason et ce n'est pas sans douleur que le Portugal franchit les quarts de finale en battant les Tchèques d'un but signé Ronaldo. Mais ils retrouvent en demi la bête noire espagnole, à laquelle ils tiennent tête avant de s'effondrer

dans la cruelle épreuve des tirs aux buts. Trois fois demi-finalistes lors des quatre dernières éditions de l'Euro, les Portugais ruminent leur désillusion non sans croire que leur tour viendra.

Presse

Aussitôt après le football est née la presse sportive. Très vite, elle allait se révéler complément et relais indispensables à ce sport. Ainsi, dès la fin du XIX^e siècle, en Angleterre, le football était devenu un des éléments les plus vivants de la culture populaire, et des centaines de journaux répercutaient les résultats des matchs. À Londres, par exemple, les journaux étaient en vente trente minutes après la fin de la partie : les Anglais avaient conçu leurs stades en y intégrant des cabines de presse et le téléphone... Dans les premières années du XX^e siècle, la presse d'Europe continentale se contente, elle, de passer des publicités pour des articles de football (chaussures, ballon...) : ce sport n'est alors encore qu'anecdotique. Mais, peu à peu, les journaux apportent leur soutien et parfois leur concours à l'organisation de matchs, de tournois. Des liens étroits s'établissent entre le football et la presse spécialisée. Ainsi, en France, un journaliste du *Matin*, Robert Guérin, fonde la Fédération internationale (FIFA). En Allemagne naît en 1919, sur l'initiative de Benseman, un hebdomadaire consacré uniquement au football : *Kicker*. Toujours en France, la plupart des journalistes de *l'Écho des sports* ou du *Miroir des sports* sont d'anciens joueurs : par exemple, l'agréé d'allemand Gabriel Hanot. Vers 1925, le football a assis sa domination sur le rugby, et c'est aussi à cette époque que surgissent des hebdomadaires où le ballon rond prend une place importante. En Italie, en 1930, est créé *Il Calcio illustrato*, qui sera pendant plus de trente ans la référence des passionnés de football. Et, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, en France, est fondé l'hebdomadaire *France Football*, surnommé « la Bible du foot ». Les quotidiens d'informations générales, puis les radios et les télévisions vont ouvrir des



La presse sportive fait de gros tirages dans la plupart des pays européens.

rubriques importantes sur le football. Généralement, les quatre ou cinq premières pages de *l'Équipe* sont consacrées à ce sport qui est suivi par 79 % des lecteurs du journal.

En Italie, il existe trois quotidiens sportifs, dont la célèbre *Gazzetta dello Sport*, qui traitent essentiellement du football. Il y en a quatre en Espagne, avec des tirages qui font rêver de ce côté-ci des Pyrénées. Des journalistes ont pris une part importante dans la gestion du sport : ainsi, le Français Gabriel Hanot est à l'origine de la création des Coupes d'Europe des clubs. Et, régulièrement, on raconte l'histoire de tel journaliste qui a suggéré la sélection d'un joueur, de tel autre qui est intervenu pour la venue d'un sélectionneur national...

En 2006, *l'Équipe* est le quotidien français numéro un en termes d'audience, devant *le Monde* et *le Figaro*. Un score dû en grande partie au football, rubrique leader du journal qui lui consacre en moyenne 30 % de sa pagination. Et, pourtant, malgré cette réussite qui tient à la fois à la qualité du produit et aux habitudes du lectorat, le marché ne semble pas en mesure d'accueillir un concurrent. La dernière tentative, en 1987, se solda par un cuisant échec, puisque *le Sport* dut mettre la clé sous la porte au bout de neuf mois.

Preuve que la France n'est pas un pays sportif au même titre que ses voisins,

preuve surtout que la tradition footballistique n'y est pas aussi fortement ancrée. En Italie, trois quotidiens sportifs se disputent le marché : *la Gazzetta dello sport* (à Milan), le *Corriere dello sport* (à Rome) et *Tutto sport* (à Turin). Chacun d'eux réserve près de 70 % de ses pages au football. Là-bas, les stades ne sont pas des centres de loisirs, mais des lieux de culte.

L'Espagne fait encore plus fort. À Madrid comme à Barcelone, la concurrence fait rage. Dans la capitale, *Marca* et *As* se disputent le marché ; en Catalogne, *Sport* et *El Mundo deportivo* sont des rivaux acharnés. Forcément, les socios (abonnés du club) savent tout ce qui se passe au Real et au Barça. En Angleterre, la situation est différente. Il n'existe pas de quotidien sportif, mais les quotidiens d'information générale (*The Daily Telegraph*, *The Guardian*, *The Times...*) consacrent de nombreuses pages au football, notamment dans leurs éditions du week-end. Si les quotidiens traditionnels gardent toujours une certaine retenue, les tabloïds (*The Sun*, *The Daily Mirror*, *The Daily Star...*), qui réservent en général leurs dernières pages au football, sont aussi prompts à s'enthousiasmer qu'à vilipender. Et ils n'hésitent pas à aller fouiller dans la vie privée des joueurs, chose impensable, ou presque, en France, en Italie et en Espagne. En Allemagne, ce sont les quotidiens d'information générale qui traitent l'actualité du football.

Dans tous ces pays, il existe bien entendu une foule de magazines spécifiquement consacrés au football. Citons *France-Football*, *Onze-Mondial* et *Planète-Foot* en France, *Guerin Sportivo* en Italie, *Don Ballon* en Espagne, *Four Four Two* en Angleterre, *Sport Bild* et *Kicker* en Allemagne. Le concept d'un quotidien de football reste toutefois à inventer.

Prinz Birgit
née à Francfort-sur-le-Main
(Allemagne), 1977
Avant-centre

Palmarès Coupe du monde 2003, 2007 ;

Championnat d'Europe, 1995, 1997, 2001, 2005 ; **Coupe de l'UEFA** 2002 (1.FFC Francfort) ; **Super-Coupe** 1996 (1.FFC Francfort) ; **Championnat d'Allemagne** 1995 (FSV Francfort), 1998, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2005, 2006, 2007 (1.FFC Francfort) ; **Coupe d'Allemagne** 1995 (FSV Francfort), 1996, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2007 (1.FFC Francfort) ; **Founders Cup** 2002 (Carolina Courage, WUSA).

Distinctions Joueuse mondiale de l'année 2003, 2004, 2005.

Concurrencée depuis plusieurs années par l'Américaine Mia Hamm, l'Allemande Birgit Prinz est depuis 2003 considérée comme la meilleure joueuse du monde. Cette athlète puissante (1,79 m) est une véritable machine à marquer. Sous le maillot de l'Allemagne, la championne du monde 2003 a réalisé 90 buts en 144 sélections. Avec cette arme infailible, l'Allemagne domine le football européen (quatre titres consécutifs) et mondial (première place au classement FIFA devant les États-Unis).

Prolongation

Lorsqu'un match par élimination directe (c'est-à-dire qu'il doit obligatoirement désigner un vainqueur) se termine sur un score d'égalité entre les deux équipes après le temps réglementaire de 90 minutes, on a recours à une prolongation de 30 minutes, partagée en deux périodes de 15 minutes chacune, avec une interruption entre les deux. Ce qui impose d'ailleurs de parler d'une prolongation de 30 minutes et non pas de prolongations au pluriel.

Dans certaines compétitions, cette prolongation est depuis quelques années écourtée et même arrêtée définitivement au premier but marqué, qui désigne le vainqueur. Appelée d'abord « mort subite », ce nouveau procédé est maintenant nommé plus gaiement « but en or ».

Protège-tibia

Afin de protéger leurs jambes, et en particulier la partie située entre le genou et le pied, les joueurs utilisent des protège-tibias, qui sont fixés sous la chaussette et directement sur la jambe par des lanières adhésives ; ils sont en matière plastique renforcée, souples mais suffisamment solides et épais pour assurer une sécurité maximale. Leur port est maintenant obligatoire. Ils ont été inventés en 1874 par un Anglais, Sam Weller Widdowson. À l'époque, ils étaient fixés sur les bas et non dessous.

Public school

Dès le XVIII^e siècle, on a commencé à jouer au football en Angleterre. Tout particulièrement dans les public schools, ces écoles (privées) destinées aux enfants de l'élite. Ce sport collectif ne pouvait que se développer dans un univers où étaient mises en avant les notions de solidarité, de courage, d'esprit d'entreprise sans que ce jeu ait de règles communes établies. Dans chaque public school, des conventions spécifiques avaient été adoptées, cousines cependant les unes des autres.

En 1848, les représentants d'équipes de football de plusieurs écoles publiques adoptent à Cambridge une série de règles contraignantes pour tous qui constituent le fondement des futures lois du jeu. Ce n'est qu'en 1863 que sont édictées officiellement les quatorze règles officielles du jeu de football. Aujourd'hui encore, bien évidemment, chaque public school possède son équipe de football.

Puskas Ferenc
né à Budapest (Hongrie), 1927-2006
Attaquant

Palmarès jeux Olympiques 1952 ; 84 sélections en équipe nationale hongroise (83 buts) ;

Championnat de Hongrie 1950, 1952, 1954, 1955 (Honved).

Palmarès en Espagne 4 sélections en équipe nationale; **Coupe d'Europe C1 des clubs champions** 1960; **Coupe intercontinentale** 1960; **Championnat d'Espagne** 1961, 1963, 1964, 1965, 1967; **Coupe du Roi** 1962 (Real Madrid).

Distinctions Meilleur buteur de la Liga 1960, 1961, 1963, 1964.

La vie et la carrière de Ferenc Puskas pourraient être le sujet d'un extraordinaire roman politico-sportif. Le gamin, né et élevé dans les rues d'une banlieue de Budapest, commence à faire remarquer l'habileté de son pied gauche dans les équipes juniors de Honved. À 18 ans, il est déjà international. Sa première carrière glorieuse est commencée. Elle va se dérouler en Hongrie. Sous le régime communiste, les meilleurs footballeurs magyars sont des militaires de circonstance. Ils jouent à Honved, club de l'armée, qui rassemble les meilleurs du pays et qui n'est en fait qu'une sélection nationale. Puskas est commandant de l'armée hongroise et capitaine de l'équipe de club qui domine le Championnat et qui, sous les couleurs de l'équipe nationale, va dominer l'Europe pendant quatre ans, restant invaincue de 1950 à 1954. En 1952, Puskas et ses camarades conquièrent le titre de champions olympiques à Helsinki. Un an plus tard, à Wembley, ils donnent la leçon aux maîtres anglais, battus (6-3) pour la première fois de l'histoire sur leur sol. Ils auraient sans doute été champions du monde en 1954 si Puskas ne s'était pas blessé avant la finale, permettant aux Allemands de créer la surprise en l'emportant à Berne. Octobre 1956 : le peuple hongrois gronde dans les rues de Budapest. Puskas et Honved sont en déplacement à Bilbao pour la Coupe d'Europe des clubs. La révolution avortée fait éclater l'équipe de Honved. Puskas décide de rester en Occident. Il est suspendu par la FIFA. Pendant deux ans, il va ronger son frein et grossir. En 1958, Santiago Bernabeu, le président du Real Madrid, lui dit : « Tu vas perdre tes kilos et venir à Madrid. Je t'engage.

Tu redeviendras le meilleur. » Puskas travaille et s'entraîne d'arrache-pied. Son ventre tombe, son pied gauche redevient agile et magique.

La deuxième étape. La seconde vie de Ferenc Puskas l'Espagnol est commencée. En 1959, il ne peut disputer la finale de Coupe d'Europe contre Reims à Stuttgart ; il est interdit de séjour en Allemagne pour avoir lancé quelques déclarations incendiaires après la Coupe du monde 1954, suspectant les joueurs allemands de dopage. Peu importe : en 1960, il marque quatre buts au cours de la superbe finale à Glasgow Real-Francfort (7-3). En 1962, à Rotterdam, ses trois buts ne suffisent pas à sauver le Real de la défaite contre le Benfica du jeune Eusebio. Deuxième finale perdue en 1964 devant l'Inter d'Herrera.

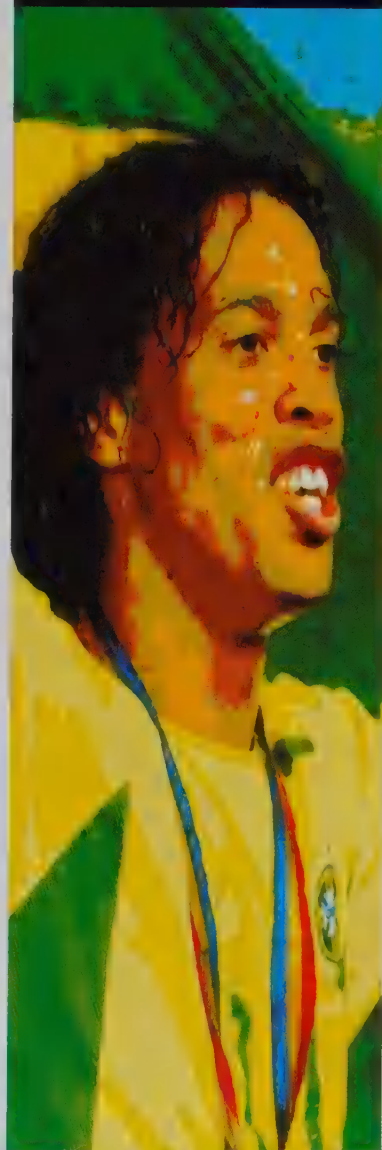
Le palmarès national de Puskas compense : il domine le Championnat et le classement des buteurs pendant six ans. Naturalisé espagnol, il porte quatre fois le maillot de l'équipe nationale et participe à la Coupe du monde 1962. Inter gauche théorique, il est un n° 10 gaucher qui allie le coup d'œil et le geste ultrarapide à une habileté diabolique et à une frappe de balle foudroyante. Rondouillard et lourdaut d'aspect, il trompe son monde, car sa vivacité est celle d'un félin. Entre Hongrie et Espagne, il a marqué 418 buts officiels. Il a droit à un match-jubilé en 1969. Comme entraîneur, il amène le club grec du Panathinaïkos en finale de la Coupe des champions 1971. Après la levée du rideau de fer, il peut enfin rentrer dans son pays natal.



Meilleur footballeur de l'histoire de la Hongrie, Ferenc Puskás, le « Major galopant », restera comme un symbole sportif d'une époque déchirée par la guerre.

r

Racing
à Russie



Racing Club de Paris

Club fondé en 1932

Couleurs Bleu ciel et blanc.

Palmarès Championnat de France 1936, 2^e place du Championnat de France 1962 ; Coupe de France 1936, 1939, 1940, 1945, 1949.

Le Racing Club de Paris est né le 11 février 1932 à



23 h 30, lorsque le comité directeur du Racing Club de France (l'un des plus célèbres et plus anciens clubs omnisports de France, créé en 1882) prend acte que Jean-Bernard Lévy a décidé de former un nouveau club amateur qui utilisera des joueurs professionnels. Son nom : le Racing Club de Paris.

Le 19 février se tient le premier comité directeur du RCP, dont font partie Jean-Bernard Lévy, Victor Mestre et André Dehayé, qui sera son président de 1940 à 1966. Le Racing dispute son premier match pro le 11 septembre 1932 contre Hyères. Il le gagne 2-1. La composition de l'équipe est la suivante : Tassin – Niko, Capelle – Gauteroux, Berkessy, Scharwath, Diagne, Veinante, Delhesse, Delfour, Galey (futur directeur sportif des années 1945-1960). Le club termine troisième du groupe A.

Jean-Bernard Lévy, homme d'affaires entreprenant et habile, est un précurseur. Il adopte alors une politique de transferts et recrute de grands joueurs étrangers : l'Anglais Kennedy, les deux Autrichiens Hiden et Jordan. Dès 1936, le Racing domine tous ses adversaires français et réalise un sensationnel doublé Coupe-Championnat. Il remporte la première en battant en finale (1-0) un Charleville où jouent le jeune Darui et un certain Herrera. En Championnat, il a devancé le second, Lille, de 3 points, marquant 81 buts en 30 matches (dont 23 de Roger Couard son avant-centre, et 19 de Kennedy). Son entraîneur est un Anglais, Mr Kimpton, qui a importé avec lui un nouveau système tactique né dans son pays, le WM. L'équipe du

doublé comprend : Hiden – Dupuis, Diagne – Banide, Jordan, Delfour – Ozenne, Kennedy, Couard, Veinante, Mathé. Trois ans plus tard, le Racing a renouvelé son effectif pour gagner sa deuxième Coupe de France contre Marseille (2-1).

L'ère des banlieusards. En 1945, le nouvel entraîneur, Paul Baron, qui a servi dans l'armée de l'air en Algérie, en a ramené d'excellents joueurs pieds-noirs qui vont renforcer une formation où brillent déjà le gardien espagnol Molinuevo, les anciens Dupuis, Jordan, Heisserer, et deux jeunes banlieusards parisiens, Bongiorno et Vaast. Avec Salva, Samuel, Jasseron, Philippot et Ponsetti, ce Racing très méridional remporte (3-0) aux dépens du Lille OSC la première Coupe de l'après-guerre, la quatrième de son palmarès. Et il va récider, toujours contre Lille, quatre ans plus tard, en 1949, écrasant son adversaire nordiste (5-2) après avoir mené 5-0. Cette formation-là, toujours dirigée par Paul Baron, a conservé Salva et Vaast, vainqueurs en 1945. Mais elle possède un gardien de grand talent, René Vignal, un arrière letton, Arens, un dur à cuire, Lucien Leduc, et surtout sept Parisiens authentiques, issus de la banlieue : Lamy (de Puteaux), Grizzetti (de La Courneuve), Gabet (d'Issy-les-Moulineaux), Tessier et Vaast (de Levallois), Quenolle (du Vésinet), et Moreel (de Clichy). La Coupe aurait pu rester un an de plus à Paris si, en 1950, la chance n'avait pas souri pendant 90 minutes au gardien rémois, Paul Sinibaldi repoussant tous les assauts des Ciel et Blanc Gudmundsson, Courteaux, Vaast et Moreel, souvent même avec l'aide de ses poteaux.

Hasard ou signe du destin ? Trois ans plus tard, la malédiction poursuit le Racing et l'envoie en seconde division, d'où il ne se sort qu'en 1954, après deux matches de barrage fratricides et dramatiques contre le Stade français (2-1 au premier, où Vignal, blessé à l'épaule, termine ailier ; 2-0 au second). En 1958, le Racing engage Pierre Pibarot, ex-entraîneur de l'équipe de France. Pibarot, adepte d'un football offensif à la hongroise (avec défense de

zone en ligne et utilisation du hors-jeu), bâtit une équipe brillante, spectaculaire, qui attaque et marque beaucoup de buts. Ses atouts s'appellent Bollini, Sénac, Jean-Jacques Marcel, François Heutte, Ujlaki, Milutinovic. La résurrection des Ciel et Blanc ne tarde pas à se produire. En 1959 et 1960, l'équipe termine troisième ; elle gagne une place en 1961 et 1962. En 1962, la dernière journée est dramatique : ils sont trois clubs (Racing, Reims et Nîmes) à pouvoir encore être champion. Le Racing n'a jamais été aussi près d'un titre qu'il n'a plus remporté depuis 1936. En gagnant à Monaco 2-1, il croit au triomphe final. Car Nîmes est battu à Paris par le Stade français. Mais, coup de théâtre à Reims, où les Champenois marquent 5 buts à Strasbourg et arrachent la couronne de champions en devançant le Racing, au goal-average, de dix-huit millièmes de point (1,383 contre 1,365). Terrible déception dont le club parisien aura bien du mal à se remettre, et même ne se remettra jamais vraiment.

Dès 1964, c'est la relégation en division 2. À partir de ce moment, face à la détermination des « amateurs » du Racing Club de France refusant obstinément d'accepter et d'aider le football pro Ciel et Blanc, ce dernier est ballotté de droite et de gauche, convoité, utilisé, relancé parfois, entre 1966 et 1971 (Sedan-Racing, Racing-Paris Joinville). En 1982, repris en main par le patron de Matra, Jean-Luc Lagardère, le RC Paris réapparaît, joue les barrages en 1984, remonte en division 1 avec Victor Zvunka et Madjer, redescend en 1986, et remonte encore en 1987 avec Sylvester Takac et Maxime Bossis, devient le Matra-Racing, entraîné successivement par Artur Jorge et Henri Kasperczak, dispute une finale de Coupe perdue contre Montpellier en 1990, avant de sombrer dans les profondeurs des championnats nationaux 2 et 1. Les incessants changements de propriétaire et d'identité (Racing Club-Levallois 92 puis Racing Club-Colombes 92) ne peuvent enrayer les difficultés financières qui voient le Racing s'enfoncer toujours plus, en CFA, puis en CFA2, et enfin en Division d'Honneur.

Radio

À en croire l'institut Médiamétrie, le football sur la radio a de beaux jours devant lui. Certes, nous sommes loin du commentaire événementiel d'un Georges Briquet, dans les années 1950, une époque bénie pour le radioreporter, libre encore du poids de la télévision et de son influence sur le public. Mais la radio a trouvé les moyens de s'adapter, de contourner l'obstacle des images. Grâce, tout d'abord, au multiplex, inventé au milieu des années 1970 par le journaliste, aujourd'hui disparu, Pierre Loctin. La télévision ne peut donner simultanément, et à la seconde près, l'évolution des scores sur les terrains du Championnat de France : la radio le fait si bien que chaque fin de semaine (parfois le mercredi) elle réunit jusqu'à 350 000 auditeurs, ce qui constitue, et de très loin, le meilleur score de la radio, un samedi soir à partir de 20 heures. Certes encore, la télévision, en multipliant les directs, détourne bien des auditeurs. Mais l'effet est parfois trompeur : sur les grandes compétitions internationales, Coupes du monde, Coupes d'Europe, la radio sait se donner les moyens d'être en prise directe sur l'événement qui vient de se dérouler.

La radio, qui passe partout au sens propre comme au figuré, a désormais le soutien « logistique » du téléphone portable, qui lui permet de vivre pratiquement au même rythme que celui des joueurs. Dans sa voiture, ou bien chez lui, l'auditeur ne prend aucun retard sur l'événement et continue d'imaginer les faits qui se déroulent loin de lui, tandis que la télévision s'évertue à tout montrer, tout décortiquer. « Vive la radio », affirme l'homme de voile Loïck Peyron, « car c'est un média qui laisse encore une place, une chance à l'imaginaire, tout en étant rapide sur l'information. » En mettant en place chaque soir, et durant plus de deux heures, une émission quotidienne sur Europe 1 consacrée au sport, Eugène Saccomano a pour sa part démontré autre chose : hier, la radio était la reine du direct, seule sur l'événement. Aujourd'hui, elle peut être un vecteur de convivialité, avant ou après l'événement, un

moment de calme et d'info, où les plus grandes stars viennent se confier sans contrainte aucune. La télévision l'a bien compris, qui se lance à son tour dans le talk-show du sport.

Rai

(Rai Souza Vieira de Oliveira, dit) né à Ribeirão Preto (Brésil), 1965
Attaquant

Palmarès Coupe du monde 1994 ; Copa Libertadores 1992 ; Coupe intercontinentale 1993 ; Championnat du Brésil 1991 (São Paulo) ; Coupe d'Europe C2 de l'UEFA 1996 ; Championnat de France 1994 ; Coupe de France 1995 ; Coupe de la Ligue 1995, 1998 (Paris-Saint-Germain).

L'histoire de Rai Souza Vieira de Oliveira se confond avec celle du Brésil, la nonchalance de son football, l'immense talent de ses joueurs aussi.



Rai, frère de Socrates, éminent représentant du football brésilien à Paris.

Lorsqu'il débarque en France, au mois de septembre 1993, c'est une star au Brésil. Il est le frère du génial «Docteur Socrates», médecin et plaque tournante de la Seleção version 1986. Rai porte la même griffe : élégance, culture, âme de leader. Rai, recruté par Artur Jorge, rejoint le Paris-Saint-Germain avec un palmarès déjà solide : meneur de jeu et capitaine de São Paulo, il est champion du Brésil, vainqueur de la Coupe intercontinentale, et capitaine de la Seleção depuis 1987. Homme de culture, Rai ne badine pas avec le français. Très vite, il en apprend les fondements.

On peut croiser le joueur brésilien avec femme et enfants au théâtre, ou au Quartier latin, flânant, détendu. Rai lit Camus, Ionesco, Molière, sans faire semblant.

Pourtant, pendant une longue saison, Rai ne sera à Paris que l'ombre de lui-même : trop lent, peu inspiré, lourd, maladroit, et, au bout du compte, anxieux sur son avenir.

Certains observateurs se souviennent peut-être d'une scène touchante dans le vestiaire parisien, au soir d'une nouvelle contre-performance : le patron, Pierre Lescure, soutenant le joueur, déprimé de ne pas avoir pu répondre à l'attente de ses dirigeants.

L'été 1994 n'apportera rien de neuf : le Brésil de Romario et Bebeto est champion du monde, mais Rai, hors du coup pour la finale, n'est que spectateur d'un tel triomphe.

Et puis, brutalement, le déclic, la lumière après le trou noir, les buts après le silence, des courses folles après la fatigue et l'ennui. « Je voudrais tellement comprendre ce qui ne va pas, ou plutôt ce qui ne va plus, chez Rai », disait, désolé, le grand sélectionneur brésilien Tele Santana. Et Rai est revenu. Deux images fortes de ce retour marqueront à jamais l'imaginaire des supporters parisiens : un coup de tête génial et synonyme de qualification contre le FC Barcelone au Parc des Princes ; et ce but venu du fond des âges brésiliens, contre Lens, en Championnat – pichenette du talon –, un but qui autorisait enfin les radioreporters à crier à la brésilienne « Goal... goal... goal... », tellement la beauté se

chamaillait le temps d'un geste avec une folle improvisation... Rai est retourné au Brésil en 1998 s'occuper de sa fondation pour enfants.

Raúl

(Raúl Gonzalez Blanco, dit)
né à Madrid (Espagne), en 1977
Attaquant

Palmarès Coupe intercontinentale 1998 ; **Ligue des champions** 1998, 2000, 2002 ; **finale de la Super-Coupe d'Europe** 1998 ; **Championnat d'Espagne** 1995, 1997, 2001, 2003, 2007, 2008 (Real Madrid) ; **Super-Coupe d'Espagne** 1997, 2001 ; **Coupe d'Allemagne** 2011 (Schalke 04).

C'est le meilleur joueur d'une Liga espagnole devenue un des championnats les plus attrayants du monde. D'origine modeste, ce Madrilène a commencé à jouer chez l'ennemi du Real, l'Atletico Madrid, avant d'être invité à jouer pour l'équipe B de l'équipe *merengue*. Virtuose de la balle et buteur efficace, ce jeune joueur au palmarès déjà éloquent n'impressionne pas par ses qualités physiques, comparé à son coéquipier Morientes. Mais c'est un joueur concentré sur son sujet, qui jouit d'une vision du jeu exceptionnelle. Jeune international – il a enfilé sa première cape à 19 ans –, il est le principal artisan du parcours sans faute de qualification à l'Euro 2000. Déjà champion avec son club, il lui faut passer au stade supérieur avec la Seleccion. Un pas moins facile à franchir au vu des résultats du Mondial 1998 et de l'Euro 2000. Virtuose de la balle et buteur efficace, Raúl est de toute l'aventure du Real depuis la résurrection de 1995 après le trou passager et relatif du début des années 1990. Toujours très concentré, il dispose de moyens physiques importants (vitesse et puissance) et d'une technique au-dessus de la moyenne. Son sens du but lui a permis de s'affirmer comme le goléador de Madrid à deux reprises et de l'équipe nationale (moyenne : 0,46 but par match). Ses nombreux buts lui valent



Raúl, un des artisans de la renaissance espagnole au niveau international.

d'être le dauphin du Ballon d'or 2001, Michael Owen. En 2002, il devient champion d'Europe à Glasgow aux dépens du Bayer Leverkusen, auquel il marque un but tout d'opportunisme et de finesse. Avec Fernando Morientes, il constitue un duo d'attaque exceptionnel aussi bien au Real Madrid que dans la sélection nationale. Annoncé comme un des joueurs phares de la Coupe du monde 2002, Raúl, après avoir brillé en matchs de poule, blessé contre l'Éire, ne participe pas au quart de finale fatal face à la Corée du Sud. Tant à l'Euro 2004 qu'en Allemagne, le meilleur buteur de la sélection espagnole accumule les désillusions. Il n'évite pas une élimination au premier tour, battu par les Portugais et devancé par les Grecs. Lors de la Coupe du monde en Allemagne, barré par ses jeunes équipiers, David Villa et Fernando Torres, il devient un remplaçant de luxe dans le dispositif de Luis Aragones. S'il ne participe pas à la fabuleuse épopée de la sélection espagnole qui débute en 2008, Raúl demeure jusqu'en 2010 le pilier du club madrilène avant d'en devenir une légende. Il y a inscrit pas moins de 323 buts, un record historique. Il quitte alors le Real Madrid pour Schalke 04, le temps d'ajouter à son palmarès une Coupe d'Allemagne.

Real Madrid

Club espagnol

Fondé en 1902

Couleurs Maillot, short et bas blancs.

Palmarès international

Coupe d'Europe C1 des clubs champions 1956, 1957, 1958, 1959, 1960, 1966, 1998, 2000, 2002 ;

Coupe C3 de l'UEFA

1985, 1986 ; Coupe intercontinentale des clubs 1960 ; Coupe latine 1955, 1957.

Palmarès national Championnat

d'Espagne 1932, 1933, 1954, 1955, 1957, 1958, 1961, 1962, 1963, 1964, 1965, 1967, 1968, 1969, 1972, 1975, 1976, 1978, 1979, 1980, 1986, 1987, 1988, 1989, 1990, 1995, 1997, 2001, 2003, 2007, 2008, 2012 ; Coupe du Roi d'Espagne 1905, 1906, 1907, 1908, 1917, 1934, 1936, 1946, 1947, 1962, 1970, 1974, 1975, 1980, 1982, 1989, 1993, 2011.



Santiago Bernabeu n'a pas attendu d'être président pour bâtir, avec son ami Hernandez Coronado, une équipe du Real constellée de vedettes. La rivalité entre le Real et le FC Barcelone ne date pas d'hier. Dans les années 1930, on s'arrache déjà les meilleurs joueurs espagnols. Le Real parvient ainsi à s'attacher les services des internationaux Regueiro, Quincoces et Ciriaco, et surtout de l'incomparable Ricardo Zamora, le meilleur gardien européen du moment. Cela permet au club madrilène de gagner le Championnat en 1932 et 1933, et la Coupe en 1934 et 1936. La guerre civile et la Seconde Guerre mondiale freinent cette ascension. Bernabeu prend cependant la présidence en 1943. Il enlève en 1946 le talentueux Luis Molowny à la convoitise de Barcelone et relance son club vers les victoires en Coupe 1946 et 1947. Mais le grand coup approche. Coup de génie de Santiago Bernabeu, qui va bouleverser la vie du Real et aussi le paysage du football espagnol et européen.

La « flèche blonde ». Le 30 mars 1952, pour les « noces d'or » (son cinquantenaire) du Real Madrid, au cours du tournoi triangulaire mis sur pied, l'équipe madrilène prend une jolie leçon dans son stade de Chamartin, devant l'équipe colombienne des Millonarios de Bogotá, où brillent plusieurs joueurs argentins qui ont quitté Buenos Aires en raison de la grève qu'ils y ont menée. Nestor Rossi et Pedertera sont de grandes vedettes, très connues, mais un troisième de leur compatriote l'est beaucoup moins. Il est blond, adroit, efficace, rapide comme l'éclair. On le surnomme la « flèche blonde » (*saeta rubia*). Ce soir-là, le dénommé Alfredo Di Stefano marque 2 des 4 buts de la victoire colombienne sur le Real. Dans la tribune, Santiago Bernabeu est tombé en arrêt : « Je n'ai jamais vu un joueur pareil. Celui-là, il nous le faut. » Et il traite sur-le-champ avec le président des Millonarios, obtenant une option de transfert.

Une bataille juridique rocambolesque s'engage alors, car déjà les Barcelonais se sont mis d'accord avec le président de River Plate, le club argentin auquel

Les grandes figures

Les entraîneurs

Barinaga, Scarone, Ipiña, Villalonga, Carniglia, Muñoz, Molowny, Miljanic, Boskov, Di Stefano, Beenhakker, Toshack, Antic, Floro, Bosque, Valdano, Capello, Heynckes, Luxemburgo

Les anciens joueurs

Bernabeu, Hernandez Coronado, Monjardin, René Petit, Zamora, Quincoces, Ciriaco, Rubio, Regueiro, Samitier, Molowny, Luciano, Hon, Di Stefano, Muñoz, Rial, Zarraga, Roque Olsen, Sanchis père, Marquitos, Alonso, Gento, Puskas, Kopa, Sol, Santamaria, Muller, Amancio, Martin Vazquez, Pirri, Butragueño, Zoco, Velasquez, Simonsson, Camacho, Juanito, Michel, Bosque, Hugo Sanchez, Breitner, Schuster, Netzer, Valdano, Gordillo, Santillana, Zamorano, Laudrup, Beckham, Figo, Ronaldo, Raúl, Morientes, Zidane, Roberto Carlos, Sergio Ramos, Van Nistelrooy, Xabi Alonso, Kaká, Cristiano Ronaldo.

Le plus grand nombre de matchs joués : Santillana (643)

Le plus grand nombre de buts marqués : Raúl (323)

En Espagne, on l'appelle encore très souvent le « Madrid », son nom d'origine. Le club fut créé le 18 mars 1902 sous le nom de Madrid Football Club, et son premier président élu officiellement fut don Juan Padros (successeur de don Julian Palacios, le véritable père du club). Le 29 juin 1920, une lettre officielle du roi accorde au club le titre de Real Madrid. Quatre ans plus tard est inauguré le vieux stade de Chamartin, fermé définitivement en 1946 et remplacé par l'actuel stade (en 1947), baptisé en janvier 1955 stade Santiago-Bernabeu.

Toute l'histoire du Real Madrid tourne autour de ce nom et de ce personnage hors du commun qui lui a consacré soixante ans de sa vie et qui en a fait un des tout premiers clubs du monde. Né en 1895, Santiago Bernabeu porte déjà le maillot du Madrid à l'âge de 14 ans. Il joue en équipe première pendant quinze ans, de 1912 à 1927, avant de devenir secrétaire, entraîneur et président du club en 1943. Sous son règne, de 1943 à 1976, le Real va collectionner les titres de gloire, dominer le football en Espagne et en Europe. Quand il meurt, le 2 juin 1978, à l'âge de 83 ans, le club perd son meilleur serviteur.

Di Stefano appartient toujours. Après de longues discussions, la Fédération internationale et la Fédération espagnole finissent par trancher : Di Stefano jouera un an au Real Madrid avant de rejoindre Barcelone. Mais Bernabeu ne s'avoue pas vaincu et il finira par racheter le joueur au club catalan, qui ne se consolera jamais de cette erreur. Le Real, lui, a réussi le transfert du siècle, une affaire en or. Le 27 septembre 1953, Alfredo Di Stefano endosse pour la première fois le célèbre maillot blanc pour disputer contre Osasuna le premier match du Championnat 1953-1954. Dix mois plus tard, le Real est champion d'Espagne, et Di Stefano termine roi des buteurs (27 buts). Le règne madrilène et celui d'Alfredo vont durer onze ans. De 1954 à 1964, le Real remporte 8 titres de champion, 5 Coupes d'Europe, 1 Coupe latine et 1 Coupe intercontinentale.

En 1956, Santiago Bernabeu arrache Raymond Kopa à Reims et à l'équipe de France avec l'aide de son bras droit Raymond Saporta. Celui-ci, grand argentier et éminence grise du club, dont la mère est française, va avoir une influence et un rôle discrètement primordiaux au sein du club. Deux ans plus tard, après la Coupe du monde 1958 en Suède, don Santiago gagne un nouveau pari en enrôlant un Ferenc Puskas qui, chassé de sa Hongrie natale par la révolution de 1956, est devenu un chômeur grassouillet, mais qui au Real va suer sang et eau avant de retrouver la ligne et de redevenir l'un des meilleurs attaquants du monde.

L'héritage de Bernabeu. Avant de mourir, en 1978, Santiago Bernabeu verra son Real aligner encore les couronnes de champion (7 titres de 1965 à 1976), sans compter une 6^e Coupe d'Europe des champions conquise à Bruxelles en 1966. Cette belle période est celle d'une bande de gamins nommés Amancio, Grosso, Velasquez, Pirri, Zoco. Dix ans plus tard une autre nouvelle vague de jeunes joueurs formés au Castilla, la pépinière du club, va permettre au Real d'accrocher 5 titres de plus à son palmarès au cours d'une nouvelle décennie dorée. Dirigée par le Hollandais Beenhaker et soutenue par les anciens Gordillo, Santillana, Buyo, Valdano, Camacho, Schuster, Hugo Sanchez, la bande de Butragueño (qu'on a surnommée la «quinta del Buitre»), formée de Sanchis, le fils de l'ancien défenseur des années 1960, Martin Vazquez, Michel, Pardeza et... Butragueño, brille de mille feux et redonne au Real sa suprématie nationale. Avant que le Barça de Cruyff ne reprenne le pouvoir, jusqu'à ce que Fabio Capello ne vienne pour la saison 1996-1997 refaire du Real Madrid le roi d'Espagne.

Après des années de vaches maigres européennes, la fin de siècle est favorable aux « Meringues » (en 1998, 2000, 2002). Le nouveau président Florentino Pérez, élu par les socios en 2000, construit au fil du temps une équipe regroupant les meilleurs joueurs du monde. Il constitue un trio offensif d'exception : après le Portugais du FC Barcelone Luis Figo en 2000, il acquiert le Français de la Juventus Turin, Zinédine

Zidane, pour 75 millions d'euros (record mondial) et le Brésilien Ronaldo en 2002. Pour financer ces acquisitions à la rentabilité assurée à très court terme, il a vendu la Ciudad Deportiva située au centre de Madrid afin d'abaisser le montant de ses dettes. Saluée par l'ensemble du monde du football comme le club le plus fort du xx^e siècle, le Real Madrid se prépare un futur glorieux. Mais l'opération galactique tourne à l'échec. Après 2002, les défaites se suivent, l'équipe semble se diviser entre un clan brésilien et un clan espagnol, les entraîneurs qui succèdent à Bosque (Luxemburgo, Martin) ne réussissent pas à unir les énergies. De mauvaises décisions s'accumulent : départ de Makelele et le jeu se délite. Le rival de toujours, Barcelone, monte en puissance, et aux échecs européens s'ajoute un classico perdu à Madrid par le seul génie de Ronaldinho. En février 2006, Florentino Pérez démissionne. Son successeur Ramon Calderon, élu par les socios début juillet, fait appel à Fabio Capello, qui revient dans un club six ans après une saison riche en succès. L'entraîneur italien met aussitôt en œuvre une orgueilleuse politique de recrutement. Fabio Canavaro, Ruud van Nistelrooy, Emerson et Mahamadou Diarra viennent dynamiser le jeu madrilène. Pari gagné pour Capello : le Real décroche enfin son trentième titre de champion. Avec un nouvel entraîneur en 2008, Bernd Schuster, les « Meringues » s'installent au sommet de la Liga et s'offrent même le luxe d'un fabuleux 7-0 contre Valladolid. Quand Florentino Perez revient à la présidence de la «Maison Blanche» en 2009, il affiche deux ambitions : être le seul Grand d'Espagne et décrocher une dixième Ligue des champions. Il fait venir à prix d'or le jeune prodige brésilien Kaká, puis Cristiano Ronaldo, Xavi Alonso et Karim Benzema, confiés à la direction de l'ombrageux mais génial José Mourinho. Celui-ci va construire une équipe apparemment invincible dans le championnat, mais c'est sans compter avec Barcelone, sa bête noire, avec laquelle la rivalité s'exacerbe au profit du grand Barça. Le parcours européen du Real demeure exemplaire et après trois échecs successifs en huitièmes de finale, les Meringues vont

s'abonner pour trois saisons (2011, 2012, 2013) au dernier carré. Mais chaque fois, il leur faudra s'incliner en demi-finale, parfois lourdement, sans parvenir à briser la fatalité qui leur barre la route pourtant toute proche d'une finale européenne et d'un dixième titre tant espéré.

Règles

Les lois du jeu ont été créées, bien entendu, en Angleterre. Elles ont connu une constante évolution depuis octobre 1848. À cette date, en effet, la première tentative d'unification est lancée entre les différentes écoles anglaises, qui possèdent chacune leurs propres règles. Ainsi sont rédigées d'abord les Règles de Cambridge, qui prévoient déjà les limites du terrain, la largeur des buts, le hors-jeu, le coup franc et la charge, toutes lois encore communes au football et au rugby. Deux principes souverains inspirent les législateurs : est-ce une règle raisonnable ? Est-ce une règle juste ?

Le 26 octobre 1863, à la Freemason's Tavern de Londres, se réunissent les capitaines et les représentants de Londres et de sa région, qui créent la Football Association. Celle-ci rédige et adopte les Lois du football, inspirées des Règles de Cambridge. En 1866, la Sheffield Association (clubs du nord de l'Angleterre) adopte elle aussi un code de règles, mais un peu différentes de celles de la Football Association. On y trouve, par exemple, l'origine du corner et du coup franc indirect. En 1871, les partisans du jeu à la main (qu'un certain William Webb Ellis a inventé au collège de Rugby en 1823) font scission et fondent la Rugby Union. Le 6 décembre 1882, les quatre associations britanniques adoptent, cinq ans après l'union des associations de Londres et de Sheffield, un seul code de règles. Cette conférence de Manchester est à l'origine de la création, en 1886, de l'International Board, seul organisme habilité – encore aujourd'hui – à modifier les lois du jeu. Cette docte assemblée, éminemment conservatrice, est composée de deux représentants de chaque association britannique et d'une minorité de représentants non britanniques.

En 1891, le code est revu entièrement, et le penalty est créé. En 1899, de nouvelles modifications donnent aux lois du jeu leur rédaction et leur application modernes, même si des retouches leur seront encore apportées au fil des années.

Les 17 lois du jeu moderne.

Loi I : elle concerne le terrain de jeu et ses particularités (dimensions, marquage, surface de but, surface de réparation, surface de coin, buts, filets de but).

Loi II : le ballon sera sphérique, en cuir ou dans un matériau autorisé. Il aura une circonférence de 68 à 71 centimètres, pèsera de 396 à 453 grammes. Il ne pourra être changé qu'avec l'autorisation de l'arbitre.

Loi III : le nombre de joueurs est de onze, dont un gardien de but dans chaque équipe. Le match ne peut se poursuivre qu'avec un minimum de huit joueurs par équipe. Remplacements autorisés, en match officiel, de deux joueurs, plus un gardien (trois joueurs de champ aujourd'hui).

Loi IV : équipement des joueurs. Protège-tibias obligatoires, maillot rentré dans la culotte, bas remontés, maillot du gardien d'une couleur différente de celles utilisées par les joueurs et l'arbitre.

Loi V : arbitre. Il a toute autorité sur l'application des lois du jeu (durée réglementaire de la partie, avertissements, expulsions).

Loi VI : deux arbitres assistants (juges de touche) pour aider l'arbitre (signaler les sorties du terrain du ballon, les hors-jeu, les fautes).

Loi VII : durée de la partie : deux périodes de 45 minutes chacune, avec possibilité, décidée par l'arbitre, d'en prolonger la durée (pour blessures, perte de temps volontaire ou exécution d'un penalty).

Loi VIII : coup d'envoi donné au début du match, après un but marqué, après la mi-temps avec changement de camp des deux équipes. Ballon remis en jeu en avant.

Loi IX : ballon en jeu et hors du jeu, selon qu'il a franchi entièrement ou non les limites du terrain.

Loi X : le but est marqué lorsqu'un ballon a franchi entièrement la ligne de but.

Loi XI : un joueur est en position de hors-jeu s'il est plus près que le ballon de la ligne de but adverse, sauf s'il se trouve

dans sa propre moitié de terrain, ou si deux adversaires au moins sont placés entre la ligne de but adverse et lui. Il n'est pas hors jeu s'il reçoit le ballon sur une rentrée de touche, ou si, en position de hors-jeu, il ne fait pas action de jeu.

Loi XII : elle concerne toutes les fautes et incorrections commises volontairement par un joueur. Neuf fautes (coup de pied à un adversaire, croc-en-jambe, saut sur un adversaire, charge, coup, tacle avant d'avoir touché le ballon, crachat, fait de tenir l'adversaire, main) contre un adversaire sont sanctionnées d'un coup franc direct ou d'un penalty. Cinq autres fautes (jeu dangereux, charge à l'épaule contre un adversaire qui n'a pas le ballon, gêne de la progression d'un adversaire qui n'a pas le ballon, charge contre le gardien de but en dehors de l'action de jeu, faute du gardien de but qui ne respecte pas la règle des quatre pas au-delà desquels il ne doit plus tenir le ballon) sont sanctionnées d'un coup franc indirect. En outre, l'arbitre devra, selon la gravité de la faute commise, adresser un avertissement (carton jaune) ou décider une expulsion en cas de violence ou de grossièreté (carton rouge).

Loi XIII : les coups francs sont classés en deux catégories : coup franc direct, d'une part, coup franc indirect (le but ne peut être validé que si le ballon est touché par un autre joueur que celui qui botte le coup), d'autre part. Adversaires placés obligatoirement au moins à 9,15 m du ballon.

Loi XIV : coup de pied de réparation ou penalty. Tiré du point de réparation à 9,15 m de la ligne de but adverse. Le gardien se tient face au tireur, les deux pieds sur sa ligne. Il a le droit de se mouvoir le long de cette ligne, mais sans la quitter. Aucun autre joueur n'est autorisé à rester ou à pénétrer dans la surface. Si le ballon est renvoyé par le gardien ou par un montant du but, le tireur ou tout autre joueur peut le reprendre.

Loi XV : la rentrée de touche, dans un lancer de ballon à la main, doit être effectuée un ou deux pieds sur la ligne de touche.

Loi XVI : coup de pied de but. Après que le ballon a été expédié derrière la ligne de but adverse par un attaquant, le jeu reprend par un coup de pied de l'équipe défendante donné depuis la surface de but.

[Dictionnaire] Règles à Reims

Loi XVII : coup de pied de coin ou corner. Il est joué après que le ballon a été expédié derrière sa propre ligne de but par un joueur de l'équipe défendante. Le coup de pied de coin est donné par un joueur de l'équipe attaquante dans le ballon posé dans la surface de coin (arc de cercle à chaque angle du terrain). Un but peut être marqué directement sur corner.

Reims (Stade de Reims)

Club fondé en 1911

Couleurs Maillot rouge, short et bas blancs.

Palmarès international

Coupe latine 1953

Palmarès national

Championnat de France

1949, 1953, 1955, 1958, 1960, 1962;

Coupe de France 1950, 1958; Trophée des champions 1955, 1958, 1960;

Championnat de France de D2 1966;

Championnat National 2004.



I l est impossible d'évoquer l'histoire du Stade de Reims sans citer les

De la gloire aux larmes

En 1953, au lendemain de sa conquête du titre de champion de France, Reims s'en va remporter à Lisbonne une Coupe latine opposant les quatre champions nationaux de France, d'Italie, d'Espagne et du Portugal. Sorte d'embryon de la future Coupe d'Europe. En demi-finale, les Rémois éliminent Porto (2-1) avant de s'imposer irrésistiblement (3-0) contre Milan. Mais la joie triomphale des Rémois est brutalement endeuillée, dix-huit jours plus tard, par la mort tragique de l'un d'entre eux, le jeune ailier gauche Francis Meano, victime d'un terrible accident d'auto où ont péri également son père, sa jeune épouse et son ancien coéquipier Abenoza, gardien de but de Troyes. Meano, qui avait marqué à Lisbonne le deuxième but rémois d'un tir superbe, était à 22 ans l'un des grands espoirs du football français, déjà titulaire en équipe de France.

Réformer le football. Pourquoi et comment ?

Le football est le sport européen qui s'est le plus diffusé dans le monde entier. Et l'Europe en est encore le cœur économique, financier et sportif. Mais le football n'est pas le havre de paix sociale que les instances internationales ont l'habitude de célébrer à l'occasion des grandes messes qui ponctuent dorénavant le siècle.

Présenté comme un modèle d'intégration – du bas de l'échelle sociale, la pauvreté et la misère, vers le haut, la richesse et la renommée –, le football est atteint des mêmes maux que les sociétés qui lui permettent d'éclore. Activité de plus en plus partagée comme joueur (par les deux sexes) ou comme supporter par deux milliards d'êtres humains dans le monde, le football est un phénomène social, qui adopte de manière de plus en plus flagrante les modes de fonctionnement de la

société moderne dans toutes ses dimensions, qu'elles soient positives et légales ou négatives et illégales.

La société du football est malade

À cet égard, la société du football – c'est-à-dire son organisation et les règles de fonctionnement qui le gèrent – est affectée par les scandales qui touchent les paris – le sport et le jeu d'argent étant intimement liés dans l'apparition du premier –, les délits d'initiés – dans le cadre des



Les actions de la FIFA

La FIFA possède un coffre-fort très généreusement rempli par les recettes générées par l'organisation de plusieurs épreuves sportives tous les quatre ans, comme les Coupes du monde masculine et féminine, la Coupe des Confédérations ou le Championnat mondial des clubs. Ses recettes proviennent principalement des droits télévisés. En dix ans, de 1998 à 2006, elles ont sensiblement augmenté, passant par exemple de 175 millions à 1,9 milliard d'euros. Que fait la FIFA de son argent ? Certes elle récompense les vainqueurs par des dotations généreuses (la fédération italienne recevra 15,6 millions d'euros pour sa victoire de 2006, et la FFF pour sa présence en finale 14,6 millions). Son principal poste est donc consacré à la Coupe du monde (40 % de son budget), mais aussi au développement (26 %). Il s'agit de promouvoir la pratique du football sous toutes les latitudes (projet « Goal ») et la lutte contre le dopage ou contre le racisme (à ce propos, les capitaines de toutes les équipes participant aux quarts de finale de l'épreuve en 2006 ont lu chacun dans leur langue un discours dénonçant ce fléau qui empoisonne les relations entre joueurs et supporters).

Michel Platini se veut le champion d'un football propre, qui serait rendu aux footballeurs et qui ne serait pas l'otage de puissants intérêts privés. Le football de son époque ?



Champion du monde pour la quatrième fois, le football italien est également pris dans la tourmente de l'affaire Moggi (en civil, au centre), le directeur de la Juve, coupable d'avoir mis en place un système de pressions pour obtenir un arbitrage favorable.

L'environnement du football est également atteint

Si le jeu s'améliore grâce à la qualité technique et tactique des joueurs et des entraîneurs, il ne fait pas de doute que le football cristallise dans certaines tribunes les sentiments de haine les plus inadmissibles. Le racisme continue à être une plaie béante dont il est difficile d'effacer la trace. Il tend à se déplacer sur de nouveaux territoires, dans des pays où les clubs recrutent depuis peu les joueurs africains, en Italie, en Espagne et dans les pays d'Europe centrale et orientale. Il en est de même des activités peu légales de certains agents de joueurs dont certains ont des accointances avec les différentes organisations criminelles.

Les voies du renouveau

Conscient des problèmes générés par ce tableau fort peu brillant du football, la présidence britannique de l'Union européenne a voulu proposer les termes d'une collaboration avec l'UEFA et la FIFA afin que le football ne soit pas pris de court par les dispositions européennes, comme ce fut le cas dans l'affaire Bosman. Les dispositions proposées par l'*Independent European Sport Review* se fondent sur le respect d'une caractéristique propre au sport européen : le principe de la redistribution aux clubs formateurs d'une partie des gains fournis par les opérations de transfert.

contrats de joueur –, les malversations – faux contrats et trafics en tous genres –, les arrangements fiscaux et bien sûr, comme de nombreux autres sports, le dopage. La société du football souffre également de situations économiques de nombreux clubs importants que l'économie de marché réprouve, c'est aussi le secteur idéal où des richesses rapidement acquises se refont une virginité bien pratique. Il souffre en plus d'influences et de manipulations politiques qui gâchent ce qui a été acquis sur le terrain (nombreux exemples d'incurie administrative au niveau des fédérations nationales ou de clubs). En outre, son fonctionnement est mis en danger par la situation financière périlleuse de nombreux grands clubs.

Le football, comme jeu, est-il lui aussi affecté ?

Le bon football est devenu celui qui gagne. Le romantisme à la française semble avoir vécu depuis longtemps, même en France. Il reste toutefois quelques adeptes parmi les joueurs ou les équipes d'un football de panache ou bien léché, mais ils ne sont plus légion, surtout lorsque le résultat n'est pas au rendez-vous. Pourtant, l'évolution des lois du jeu a permis au football de dire adieu aux années tristes de la Coupe du monde 1990 : les attaquants sont un peu mieux protégés, le rythme du jeu est plus alerte ; les astuces pour pourrir les matchs, moins fréquentes – il en reste toutefois.

L'Union européenne s'intéresse au football

Sur l'initiative de l'Union européenne, de la FIFA et de l'UEFA, l'*Independent European Sport Review* a publié en 2006 un long rapport d'environ 160 pages qui trace d'un point de vue politique et juridique la spécificité du football dans le sport mondial. Faisant la part de ce qui est du ressort des organisations statutaires du football et du ressort de la puissance publique – en l'occurrence, l'Union européenne –, le rapporteur espagnol José Luis Arnaut présente un certain nombre de recommandations destinées tant aux pays de l'Union qu'aux dirigeants de l'UEFA. Ces recommandations sont de plusieurs types. Certaines ont pour but de garantir l'égalité des chances... financières avec l'introduction d'un *salary cap* en vigueur aux États-Unis (fixation d'une limite maximale aux salaires distribués dans chacune des équipes), de mettre un terme à l'actuel statut des agents et de contrôler les transferts dans le cadre des directives de l'Union européenne, de défendre la formation basique dans le pays où elle est assurée (*home grown players*), etc.

noms de trois hommes qui ont marqué le club de façon indélébile : Henri Germain, Albert Batteux et Raymond Kopa. Quand ils s'entraînaient sous les frondaisons du parc Pommery (propriété du marquis de Polignac, patron des champagnes du même nom), les footballeurs rémois ne se sont jamais doutés qu'ils se trouvaient sur le lieu de naissance de leur club. C'est en effet à partir de la Société du parc Pommery, fondée en 1911, qu'est né le Stade de Reims première édition – dont l'équipe première participa au Championnat de 2^e division professionnelle de 1935 à 1939.

En septembre 1938, ce même Stade de Reims est obligé de fusionner avec un autre club de la ville, le Sporting Club de Reims, dont les dirigeants se nomment MM. Hiltgen, Canard et Germain. L'un offre son nom, l'autre ses couleurs, rouge et blanc, qui vont devenir célèbres. Le vrai Stade de Reims est né, qui, en une dizaine d'années, va atteindre les sommets du football national et international.

Sous l'Occupation, de 1940 à 1944, le club occupe les premières places (zone Nord) d'un Championnat coupé en deux. Les vedettes de l'équipe ont pour noms Jules Vandooren, Jacques Favre, Brembilla, Ignace, Szego, Perpère, Petitfils.

Les figures du passé

Les joueurs

Szego, Jules Vandooren, Petitfils, Perpère, Batteux, Jacowski, Flamion, Appel, Jacques Favre, Paul et Pierre Sinibaldi, Prouff, Meano, Jonquet, Penverne, Leblond, Zimny, Giraudo, Hidalgo, Siatka, Kopa, Glovacki, Bliard, Fontaine, Piantoni, Vincent, Colonna, Akeshi, Wendling, Muller, Rodzik, Sauvage, Bianchi, Onnis, Georges Lech et Aubour.

Les entraîneurs

Aitken, Jules Vandooren, Garabédian, Roessler, Batteux, Cottin, Jonquet, Rummelhardt, Fruchart, Célestin Oliver, Leduc, Desmenez, Flamion, D'Arménia, Vernier, Phelipon, Bianchi et Bathenay.



L'équipe de Reims quelques instants avant la première finale de la Coupe d'Europe des clubs champions en 1956.

La Libération semble alors propulser Reims vers un premier titre de champion, remporté en 1949, qui précède d'une année la conquête de la première Coupe de France. L'équipe a été bâtie grâce à un recrutement judicieux effectué par l'habile directeur sportif Pierre Perchat, et basé sur une politique de jeunes. Ainsi sont arrivés en Champagne les Marche, Jonquet, Penverne, Flamion dénichés aux quatre coins de l'Île-de-France et des Ardennes.

L'ère Batteux. En 1950, au soir de la finale de Coupe gagnée contre le Racing Club de Paris, un changement d'entraîneur inattendu et spectaculaire ouvre une ère nouvelle dans le roman du Stade de Reims. L'enfant du club, Albert Batteux, capitaine de l'équipe victorieuse, prend le soir même du match la succession de son ancien patron technique Henri Roessler, en plein accord avec ce dernier. Attaquant à la technique fine et brillante, inter très créatif à l'intelligence de jeu remarquable, Batteux entraîneur va donc transmettre ses dons et ses idées à ses joueurs, avec une belle réussite.

Le club est alors dirigé par le tandem présidentiel Henri Germain - Victor Canard, deux vieux amis, tous deux négociants en champagne, qu'une regrettable affaire commerciale va définitivement fâcher et dissocier, Germain restant ensuite seul maître à bord pendant plus de trente ans. Deux périodes Batteux vont donc se succéder : la première s'étend de 1950 à 1956. Elle coïncide avec l'arrivée d'un footballeur exceptionnel que Batteux adopte tout de suite et encourage comme

son propre fils, car il sera l'interprète idéal de sa méthode et de son œuvre : Raymond Kopa débarque à Reims en 1951. Et, sous la double influence tactique de Batteux et de Kopa, l'équipe rémoise devient la copie presque conforme de la grande formation hongroise 1952-1955. Football offensif, priorité aux attaquants, jeu court et précis, souci de construire harmonieusement ses assauts, recherche du spectacle. L'école rémoise enchante les Français, remporte le Championnat en 1953 et en 1955, triomphe en Coupe latine en 1953, avant d'échouer d'un rien en finale de la première Coupe d'Europe des clubs champions en 1956, devant le grand Real Madrid d'Alfredo Di Stefano. Au lendemain de cette finale qui a enflammé une fois encore le Parc des Princes et un public parisien follement amoureux de ce Reims flamboyant et conquérant, Kopa s'en va en Espagne pour y porter le maillot du Real. Le Stade de Reims entame alors un nouveau chapitre, illustré de 1957 à 1963 par la conquête de trois autres couronnes de champion, d'une Coupe de France et d'une deuxième finale de Coupe d'Europe, perdue celle-là aussi contre le Real... de Kopa. Ce Reims-là, c'est celui des Jonquet, Penverne, Fontaine, Piantoni, Vincent ; celui aussi d'une magnifique équipe de France, 3^e de la Coupe du monde suédoise en 1958, dont l'entraîneur se nomme Batteux et le meneur de jeu Kopa. Le retour de ce dernier au bercail en 1960 renforce un peu plus encore l'hégémonie rémoise sur le football français.

La décadence. En 1963, Reims est encore vice-champion, derrière l'AS Monaco. Mais son élimination en Coupe d'Europe contre Feyenoord Rotterdam est mal digérée par les dirigeants rémois. C'est alors qu'un orage éclate dans le ciel champenois : Batteux quitte le club. Un an plus tard, Reims descend en 2^e division. La décadence est entamée. Un séjour chaotique en division 1 est un peu éclairé en 1977 par une finale de Coupe perdue contre le grand Saint-Étienne – dirigé par un certain Batteux. Et, deux ans plus tard, c'est la dégringolade jusqu'à la Division d'honneur régionale, en attendant des jours meilleurs... et en vivant sur un passé glorieux. En 2002, onze ans après avoir quitté la D2 pour des raisons financières, le Stade de Reims retrouve la Ligue 2 (nouvelle dénomination de la D2) après avoir connu le CFA2. La patience a porté ses fruits. Depuis, le Stade de Reims n'a pas retrouvé la stabilité tant recherchée. Redescendu en 2003 en National, il remonte l'année suivante sous la houlette de l'ancien entraîneur de Calais Ladislav Lozano, qui doit pourtant quitter le club en 2005, remplacé par Thierry Froger. Le club termine la saison 2005-2006 à une modeste 14^e place en L2 et ne fait guère mieux les saisons suivantes, jusqu'à l'inévitable relégation en National en 2009. Celle-ci toutefois ne dure qu'un an et quand Reims retrouve la L2, tous les espoirs semblent permis, surtout après une place en quart de finale de la Coupe de France en 2011. En 2012, enfin, c'est le grand retour dans l'élite après 33 ans d'absence.

ment en vigueur dans le pays) descend systématiquement dans la catégorie inférieure. En cas d'égalité de points au classement sera relégué le club qui aura le plus petit nombre de victoires, puis le plus faible goal-average, et, enfin, le plus petit nombre de buts marqués durant la saison. En cas d'égalité parfaite, un match de barrage (ou plusieurs) peut être organisé pour désigner l'équipe qui subira la relégation.

Remplaçant

Le football s'est longtemps joué à onze joueurs, ou moins, jusqu'à concurrence de huit. Le remplacement d'un ou de plusieurs joueurs blessés est prohibé jusqu'en 1958, date à laquelle l'International Board lève l'interdit et admet le remplacement. En 1976, deux remplacements sont autorisés, puis trois à partir de 1995. Le nombre de remplaçants est porté ensuite à cinq, dont un gardien de but. Le remplacement de deux joueurs de champ et du gardien (ou de trois joueurs de champ) est finalement autorisé à l'heure actuelle. Lors des compétitions internationales, tous les joueurs se trouvant sur le banc de touche, soit actuellement 12 – à l'exclusion de ceux qui sont suspendus pour la rencontre pour cause de cartons jaunes ou rouge –, sont susceptibles de faire leur entrée sur la pelouse. Dans les épreuves nationales, le nombre de joueurs inscrits sur la feuille de match est de seize. D'autre part, le remplacement est devenu également un procédé tactique pour un entraîneur qui décide d'exploiter les changements de joueurs pour modifier l'organisation de son équipe en cours de match.

britannique (dès la fin du XIX^e siècle), a nécessité de la part des joueurs plus d'efforts, plus d'entraînement, et par conséquent plus d'heures consacrées à la pratique de leur sport. La majorité d'entre eux, d'origine ouvrière, ne pouvaient accepter ces sacrifices sans compensation financière. Ainsi naquit le professionnalisme. Avant 1900, dans le football anglais, existaient des systèmes de rémunération très sophistiqués, pour un millier de joueurs professionnels répertoriés : ils touchaient un fixe, auquel s'ajoutaient des primes d'entraînement, de résultat, parfois même un intéressement aux recettes !

En France, le professionnalisme a été instauré en 1932. Mais, dès avant la Première Guerre mondiale, les meilleurs joueurs recevaient des sommes d'argent et des avantages en nature pour les attirer dans un club ou pour continuer de bénéficier de leurs talents. La surenchère existait déjà, entre les clubs, dont profitaient les vedettes. C'était l'époque de l'amateurisme marron, où les joueurs étaient rémunérés

La fortune pour Zidane

En 2006, date de son départ à la retraite, Zinédine Zidane vaut 27 millions d'euros (salaires et contrats publicitaires inclus). Le meilleur joueur de la Coupe du monde 2006 n'est que le 13^e dans une liste dominée par le génial Brésilien Ronaldinho, qui culmine à 47 millions d'euros. Aux salaires royaux versés par son club s'ajoutent les primes diverses obtenues lors des compétitions nationales ou internationales, dont les montants ont été fixés avec les fédérations. Mais ce sont bien sûr les contrats publicitaires avec les grandes marques qui gonflent les recettes du joueur. L'agent de Zidane négocie les contrats du champion du monde 1998 et d'Europe 2000 autour d'un million de dollars. Zidane a été ou est l'image de marque qu'ont voulu se donner hier Adidas, Ford, Volvic, CanalSatellite, Lego, Generali ou Danone.

Relégation

Vient de reléguer (du latin *relegare*, « bannir, éloigner, mettre à l'écart »). Le mot est donc suffisamment clair et précis pour angoisser tout joueur, tout président et, plus encore, tout entraîneur d'une équipe. La relégation est inexorable : le club classé aux deux ou trois dernières places du Championnat (en fonction du règle-

Rémunérations

Très tôt, le football a attiré du public. Dès que les matchs ont généré des recettes, les participants ont réclamé leur part, ce qui était la moindre des choses. En outre, l'exigence de résultats, très précoce dans le football

en notes de frais, se voyaient offrir des situations fictives dans l'entreprise du président du club, ou un fonds de commerce bien placé dans la ville. Dès cette époque, l'injure qui venait facilement à la bouche du supporter déçu après une défaite était de lancer au champion « Trop payé ! »

Une hiérarchie impitoyable. En ce début de ^{xxi}^e siècle, les conditions d'exercice du métier de footballeur ont sensiblement évolué. Le public comprend souvent difficilement qu'un joueur soit mieux payé qu'un grand chirurgien ou un patron d'entreprise. Mais les footballeurs répondent, à juste titre, qu'ils sont l'élément essentiel d'un spectacle qui fait circuler des sommes d'argent importantes, et surtout que leur carrière est très courte (huit ans en moyenne, la période la plus intéressante sur le plan lucratif ne durant pas plus de cinq ans). À 30 ans, un joueur est déjà près de la retraite ; à 35 ans, ils le sont presque tous.

Un gros écart existe entre les revenus des joueurs exerçant le même métier, et évoluant parfois dans la même équipe. À la grande disparité des salaires s'ajoute le fait que les principaux contrats publicitaires, les retombées particulières des produits dérivés sont aspirés par les seules stars.

Comme dans tous les métiers de spectacle, il y a la tête d'affiche, les grands seconds rôles, les figurants. Mais, sur le terrain, les uns et les autres doivent retrouver l'unité et la cohésion nécessaires pour atteindre l'objectif commun. C'est un des paradoxes de ce sport d'équipe évoluant dans un monde qui favorise l'émergence des individus exceptionnels.

Rennes (Stade rennais Football Club)

Club fondé en 1901

Couleurs Maillot rouge, short et bas noirs.

Palmarès Coupe de France 1965, 1971 (finaliste 1922, 1935) ; **Championnat de France de D2** 1956, 1983.



D'abord appelé Stade rennais Université Club, club omnisports fondé en 1901, aux couleurs rouge et noir, Rennes a pour premiers présidents MM. Folliard et Odorico. Jusqu'en 1932, le Stade rennais refuse d'adhérer à la Fédération française, car il entend utiliser un maximum de joueurs étrangers (4 Tchèques et 2 Allemands). En 1922, il joue et perd une finale de Coupe contre le grand Red Star de Gamblin et Paul Nicolas. Ayant adhéré au professionnalisme dès 1932, le club breton termine 6^e du groupe B de la 2^e division, son attaquant Kaiser finissant meilleur buteur.

Finaliste de la Coupe en 1935 (battu par l'OM), le club de Rennes tient honorablement sa place en division 1 mais descend en 1937 avant de remonter en 1939. Pendant la guerre, le club survit en division 1, cédant en 1943-1944 sa place à l'équipe fédérale de Rennes-Bretagne. Le Stade rennais redémarre en 1945 au sein de la division 1, avec une équipe où évoluent Prouff, Rabstjnek, Artigas, Guérin, Jean Combet. Ce dernier forme bientôt un tandem d'attaque redoutable avec Grumellon, roi des buteurs en 1949-1950. Mais, à partir de 1953, le club va vivre une série incessante d'allers et retours entre les deux divisions, remontant aussi vite qu'il était descendu.

Les fidèles du stade de la Route-de-Lorient n'ont tout de même pas oublié les deux « glorieuses » au cours desquelles la Coupe de France est venue à Rennes. En 1965, il faut deux matchs pour venir à bout de Sedan. Le Stade, entraîné par Jean Prouff, pratique un football très offensif, à la manière des Belges d'Anderlecht. Devant le gardien Lamia se tiennent quatre arrières : Lavaud, Cédolin ou Brucato, Boutet et Cardiet. Le milieu de terrain est tenu par Ascensio et Loncle. L'attaque à quatre éléments aligne Prigent, Rodighiero, Dubaële et Pellegrini. Au cours du deuxième match, deux buts de Rodighiero et un de Pellegrini finissent par avoir raison des Sedanais. Six ans plus tard, René Cédolin devenu entraîneur tient toujours sa place d'arrière central. Il est le

seul rescapé, avec Cardiet, de la victoire de 1965. Pour vaincre il faut aligner deux anciens Lyonnais, Marcel Aubour dans les buts et André Guy en attaque. Ce dernier marque sur penalty le but d'une petite victoire (1-0). Aubour a joué derrière Cosnard, Cédolin, Chlosta, Cardiet, Garcia, Naumovic, Guy, Keruzoré, Betta et Rico. Le ciel de Bretagne s'obscurcit ensuite, le Stade rennais ne parvenant plus à revivre des heures aussi brillantes et jouant au yo-yo (descentes en 1975, 1977, 1984, 1987, 1992 remontées en 1976, 1983, 1985, 1990, 1994). Le rachat du club par François Pinault en 1998 et l'arrivée aux commandes de Paul Le Guen sont immédiatement sanctionnés par une bonne saison en 1999, un résultat qui n'est pas confirmé la suivante malgré le talent de Shabani Nonda. En dépit des largesses de Pinault, les résultats ne sont pas meilleurs en 2001. Exit alors Le Guen, puis Gourcuff, qui ne parvient pas à imposer ses vues à son groupe. En 2002, la valse des entraîneurs continue avec le passage de Philippe Bergeroo. Le club se stabilise avec l'arrivée aux manettes de l'entraîneur roumain Laszlo Bölöni, qui constitue une attaque brillante en 2005, composée d'Olivier Monterrubio, au club depuis 2001, passeur inspiré, et Alexander Frei, buteur suisse efficace. En terminant à une bonne 5^e place, le club retrouve l'Europe – la Coupe

Les figures du passé

Les joueurs

Touffait, Hugues, Batmale, Kaiser, Pleyer, Prouff, Guérin, Grumellon, Jean Combet, Artigas, Cuissard, Rouxel, Pinat, Lemaître, Théo, Goujon, Rodighiero, Caeiro, Loncle, Cardiet, Floch, Keruzoré, Cédolin, Boutet, Mahi, Redon, Pellegrini, Aubour et Guy.

Les entraîneurs

Kaiser, Pleyer, Artigas, Guérin, Cuissard, Prouff, Cédolin, Keruzoré et Le Milinaire. Plus récemment Christian Gourcuff, Paul Le Guen et Laszlo Bölöni.

de l'UEFA –, toutefois sans les joies, car les Bretons sont éliminés en phase de groupe : quatre matchs, quatre défaites.

La saison 2005-2006 s'achève sur un certain recul, une 7^e place. Alors que Frei veut partir en Allemagne, Bölöni, désabusé, répond aux sollicitations de Monaco. Il sera remplacé par un homme du sérail, Pierre Dréossi, qui relance la machine rennaise et la hisse à la 4^e place du championnat, lui ouvrant une nouvelle fois les portes de l'UEFA. Guy Lacombe lui succède en 2007 mais l'élan déjà est stoppé. Depuis, le Stade Rennais poursuit une histoire à la fois discrète et exemplaire. Le podium lui échappe toujours, mais le club breton est chaque fois présent dans le haut du tableau, s'offrant un sursaut d'orgueil en 2009 en disputant une finale de la Coupe de France, perdue contre ses voisins de Guingamp.

Rensenbrink

Pieter Robert (dit Rob)
né à Amsterdam (Pays-Bas), 1947
Défenseur

Palmarès

46 sélections en équipe nationale (14 buts) ; **Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe** 1976, 1978 (RSC Anderlecht) ; **Super-Coupe d'Europe** 1976, 1978 ; **Championnat de Belgique** 1972, 1974 ; **Coupe de Belgique** 1970 (FC Bruges), 1972, 1973, 1975, 1976 (RSC Anderlecht).

Distinctions

Meilleur buteur du Championnat de Belgique 1973, 1976 ; Soulier d'or 1976 ; Onze d'or 1976.

L'ailier gauche Rob Rensenbrink est un joueur atypique. Il est le seul des titulaires de la légendaire équipe néerlandaise des années 1974 et 1978 à n'avoir pas joué dans un des grands clubs de son pays. Natif d'Amsterdam, il a porté durant ses deux premières saisons professionnelles les couleurs du DWS (Door Wilskracht Sterk), ancêtre

du FC Amsterdam, puis il s'est expatrié en Belgique pour renforcer un des deux clubs de Bruges, le FC Bruges, pendant deux saisons, puis celui de la capitale belge, le RSC Anderlecht. C'est à Bruges qu'il remporte son premier titre, une Coupe de Belgique. Mais c'est à Bruxelles qu'il passe ses meilleures saisons sous la direction de Raymond Goethals en compagnie de l'attaquant Frankie Vercauteren et du meneur de jeu Leo Van der Elst : joueur polyvalent, il endosse même la tunique de buteur en 1976, remportant le Soulier d'or (meilleur buteur européen). À deux reprises, il marque 20 buts et plus (1974 et 1976), mais c'est en 1978 qu'il se montre le plus performant avec 18 buts en 24 rencontres. À partir de la saison 1979-1980, Rensenbrink commence à accuser son âge. À 34 ans, il finit sa carrière aux États-Unis, puis en France, à Toulouse. Son talent lui a valu à deux reprises d'être sur le podium du Ballon d'or, en 1976, lors de sa grande année, et en 1978. Rensenbrink est également entré dans l'histoire de la Coupe du monde en marquant le 1 000^e but de la compétition en 1978, contre l'Écosse, sur penalty, un but qui n'empêcha pas les Orange de perdre 3-2. À tout prendre, il aurait sans doute préféré que son tir en finale contre l'Argentine à quelques secondes de la fin du temps réglementaire ne heurte pas la barre transversale et offre la victoire aux siens dans un stade Monumental pétrifié.



L'attaquant néerlandais Pieter Rensenbrink fut un des grands talents qui se sont affirmés dans l'équipe de Johan Cruyff. Il a fait toute sa carrière en Belgique.

Reprise de volée

L'a volée est un geste technique qui permet de frapper le ballon lorsqu'il est en l'air et avant qu'il n'ait touché le sol. Les défenseurs se servent de la reprise de volée pour écarter le danger en toute hâte, et les attaquants peuvent tenter un tir instantané avant toute intervention de l'adversaire. Cette technique nécessite un sens parfait de l'équilibre et des appuis, l'habileté et une excellente appréciation des distances et de la vitesse du ballon. Un but marqué sur une reprise de volée est un des gestes offensifs les plus difficiles à réussir, un des plus brillants, un des plus spectaculaires, donc un des plus appréciés du public. Depuis mai 2002, les apprentis footballeurs ont pu apprécier le modèle parfait de reprise de volée en voyant celle de Zinédine Zidane – sur service de Roberto Carlos – en finale de la Ligue des champions.

République tchèque

Couleurs Maillot rouge, short blanc, bas bleus.

Palmarès Championnat d'Europe des nations 1976 ; 9 participations à la Coupe du monde 1934, 1938, 1954, 1958, 1962, 1970, 1982, 1990, 2006.

Héritière de la Tchécoslovaquie, la fédération de la République tchèque est née à la suite de la scission pacifique de la Tchécoslovaquie entre d'un côté, à l'ouest, la Tchéquie et de l'autre, à l'est, la Slovaquie. Habitants de la partie la plus riche de l'ancien territoire, les Tchèques ont une grande tradition de football, et les clubs de la capitale ont de tout temps dominé le paysage sportif du pays. Tant le Sparta que le Slavia ont trusté les titres en championnat et en coupe nationale, respectivement 46 pour le premier et 29 pour le second. Au niveau international, la Tchécoslovaquie a donné au football européen deux Ballons d'or en la personne de Josef Masopust, un attaquant et meneur de jeu de grande lignée, qui à son talent propre a ajouté une finale de Coupe du monde. Un plaisir que n'aura pas ressenti Pavel Nedved, autre meneur de jeu aux déboulés et à la puissance de tir impressionnants qui a mené son équipe nationale en haut de l'affiche – depuis 1996 grâce à une première génération comprenant Patrick Berger, Karel Poborsky – sans pour autant gagner de titre, en dépit du jeu proposé. En 2004, lors de l'Euro, les Tchèques – diminués par la sortie sur blessure de Nedved – tombent après les Français face aux Grecs en demi-finale. En 2006, privés sur blessure dès le premier match de leur grand avant-centre Jan Koller, ils sont victimes des Ghanéens et sortent par la petite porte. Sous la houlette de Karel Brückner, les Poborsky, Rosicky – successeur de Nedved – et Milan Baros se présentent avec de grandes ambitions à l'Euro 2008, mais ils quittent le tournoi par la petite porte après une défaite inattendue contre la Turquie. Laborieusement qualifiés pour l'édition 2012, les Tchèques, désormais conduits par Michal Bilck, entament la compétition par une cuisante défaite face aux Russes (4-1) avant de se reprendre et de disputer les quarts de finale contre des Portugais qui ne l'emportent que d'un petit but.



Revelli Hervé

né à Verdun (Meuse), 1946
Avant-centre

Palmarès

30 sélections en équipe nationale (15 buts); **Championnat de France** 1967, 1968, 1969, 1970, 1974, 1975, 1976 (AS Saint-Étienne); **Coupe de France** 1968, 1969, 1970, 1975, 1977.

Le buteur des Verts par excellence a été des deux grandes épopées stéphanoises durant les années 1970. Renard des surfaces, Hervé Revelli est un buteur régulier qui dépassa la barre des 30 buts pendant la saison 1966-1967, l'année qui vit le club du président Roger Rocher remporter le premier des sept titres que l'aîné des Revelli s'adjugea (marquant 175 buts pour les Verts en onze saisons). Durant son escapade niçoise qui dura de 1971 à 1973, Hervé Revelli ne remporta pas de titre mais apporta son lot de buts en s'adaptant sans grande difficulté à son nouvel environnement. En équipe nationale, s'il peut être crédité d'une honnête moyenne, il a eu la malchance de jouer à une période noire des Bleus.

Ribéry Franck

né à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), 1983
Milieu offensif

Palmarès

Ligue des Champions 2013 (Bayern Munich); **Championnat d'Allemagne** 2008, 2010, 2013 (Bayern Munich); **Coupe d'Allemagne** 2008, 2010, 2013 (Bayern Munich).

Trois ans en National et deux saisons en Ligue 1 (20 matchs à Metz, 35 à Marseille) ou assimilée (14 matchs à Galatasaray, en Turquie) et 9 buts à son actif, dont un majestueux contre Nantes au Stade-Vélodrome d'un tir de 30 mètres en pleine lucarne, et voilà Franck Ribéry devenu la nouvelle coqueluche des Français ! Un par-

cours ultrarapide pour ce joueur marqué par la vie et révélé en 2004-2005, devenu le poumon de la formation Espoirs de René Girard puis de l'OM de Jean Fernandez, qui avait décelé son talent lorsqu'il l'a vu à Alès, puis à Brest. Par son culot, son sens du combat, du dribble et de la provocation, il affole les meilleures défenses et enthousiasme les foules. Balayant tout l'axe de l'attaque avec une prédilection pour le côté droit, Franck Ribéry apporte un sang neuf aux Bleus. Appelé par Raymond Domenech pour renforcer l'équipe nationale, il entre de plain-pied lors des deux matchs de préparation contre le Mexique et le Danemark, obtenant un penalty qu'il refuse de tirer par respect pour les anciens. Tout le personnage ! Adopté par l'ensemble des 22 et du staff pour sa gentillesse, son sens du combat et du jeu, adoubé par Zidane et Henry, Franck Ribéry répond aux attentes du sélectionneur par sa disponibilité. Titularisé six fois sur sept matchs en Allemagne, il marque le but décisif qui replace les Bleus dans le match contre l'Espagne : une égalisation faite de volonté et de technique. Attentif aux conseils des anciens pour son remplacement en défense, courageux et batailleur, Franck Ribéry, grande révélation du tournoi, incarne alors l'avenir de l'équipe de France après le départ de son maître à jouer, Zinédine Zidane. Courtisé par les plus grands clubs français (Lyon) et européens, il choisit en 2007 le Bayern Munich. Franck Ribéry trouve aussitôt sa place dans la nouvelle équipe constituée par Jürgen Klinsmann, pour en devenir bientôt la pièce maîtresse qui permettra aux Bavarois de retrouver les sommets européens. Les blessures récurrentes ne l'empêchent pas d'être toujours présent au moment opportun et ses accélérations enchantent le public de l'Allianz Arena en même temps qu'elles affolent les défenses adverses. Passeur généreux, il sait faire la décision sans oublier d'être le buteur qui renverse le cours d'un match ; en pleine maturité, le minot de Boulogne-sur-Mer est devenu la coqueluche de la Bundesliga. Trois Coupes, trois championnats... trois doublés ! On ne saurait



Franck Ribéry, en action, sous les couleurs de l'équipe de France.

mieux faire en cinq saisons. Mais les ambitions de Ribéry sont aussi celles d'un Bayern revenu au plus haut niveau et qui vise le titre européen. Écarté de la finale en Ligue des champions 2010 après une expulsion, il joue la finale 2012, mais les Blues de Chelsea lui volent la victoire. Il lui faut attendre 2013 pour enfin brandir le titre. Si Ribéry séduit le public allemand, il en va autrement avec l'équipe de France. Il y a naturellement sa place, mais Ribéry n'appartient pas à la bonne génération pour connaître une brillante carrière internationale. Toutefois, il ne déçoit que rarement au sein d'un groupe qui n'en finit pas de désespérer son public... Même lors du Mondial 2010, il compte parmi les rares qui relèvent la tête et à l'Euro 2012 encore, malgré la piètre performance des Bleus, on lui sait gré de « mouiller le maillot » et de donner un peu d'énergie à un jeu qui en manque tant.

Ricardo

(Raimondo Ricardo Gomes, dit)

né à Rio de Janeiro (Brésil), 1964

Défenseur puis entraîneur

Palmarès en tant que joueur Copa

America 1989 ; 59 sélections en équipe nationale ; **Championnat du Brésil** 1984 (Fluminense) ; **Championnat du Portugal** 1989, 1991 (Benfica) ; **Championnat de France** 1994 (PSG) ; **Coupe de France** 1993 (PSG).

Palmarès en tant qu'entraîneur **Coupe de France** 1998 (PSG) ; **Coupe du Brésil** 2011 (Vasco de Gama).

Raimondo Ricardo Gomes est un monument. Pur défenseur, immense joueur de tête, il restera, avec Baresi, ou Mozer, comme l'une des plus belles tours de contrôle du football mondial. Dès l'âge de 18 ans, il effectue ses grands débuts, sous les couleurs de Fluminense, l'un des clubs phares du Brésil. Nous sommes en 1982 et Ricardo pose ses valises pendant cinq ans au sein de l'élite du football carioca. Il est champion du Brésil en 1984. Puis c'est la période portugaise, Benfica, avec son copain Valdo, sous la direction du technicien Artur Jorge. Épanouissement et rigueur : Benfica est sacré champion du Portugal dès son arrivée, en 1989. Défenseur rigoureux, mais exemplaire, homme d'une grande discrétion : une telle personnalité coïncidait à la perfection avec le projet novateur du Paris-Saint-Germain, soutenu par Canal Plus. D'ailleurs, dans son « grand projet », Bernard Brochand ne cachait pas que l'ambition des dirigeants parisiens serait d'approfondir la filière brésilienne, un peu à l'image de ce qu'avait réussi Nantes avec l'Argentine, à la fin des années 1970.

Arrivé en 1991, Ricardo connaît avec lui ses plus beaux combats. Champion de France dès 1993, Raimondo Ricardo Gomes affiche parfois comme un regret dans son regard triste et disant : celui sans doute de n'avoir pu disputer la phase finale de la Coupe du

[*Dictionnaire*] Revelli à Rijkaard

monde en Amérique, sous les couleurs du Brésil, tout simplement parce que ses genoux le faisaient trop souffrir. « Il y a quelque chose qui ne va pas dans mon corps », confiait avec amertume le joueur privé du choc Barcelone-PSG en Coupe d'Europe. Intelligent, et d'une grande lucidité, Ricardo, à l'aube de ses 32 ans, a préféré renoncer au terrain, pour rejoindre, en 1996, avec son ami Joël Bats, le banc des entraîneurs. Double vainqueur de coupes en 1996, Ricardo s'en retourne ensuite au Brésil de 1999 à 2004, allant de club en club – sauf de 2002 à 2004, où il prend en charge l'équipe olympique nationale – sans connaître de grands succès. De retour en France en 2005, il entraîne les Girondins de Bordeaux, auxquels il redonne un fonds de jeu plus défensif – une orientation un peu différente de celle d'Élie Baup, son prédécesseur –, et les mène à la 2^e place derrière Lyon. Bordeaux va connaître enfin les charmes de la Ligue des champions. En 2007, il conduit les Girondins à la victoire en Coupe de la Ligue, puis s'en va poursuivre sa carrière à l'AS Monaco pour deux saisons avant de retrouver le Brésil, à São Paulo, puis au Vasco de Gama.

Rijkaard Frank

né à Amsterdam (Pays-Bas), 1962

Milieu de terrain et entraîneur

Palmarès en tant que joueur

Championnat d'Europe des nations 1988 ; 73 sélections en équipe nationale (10 buts) ; **Coupe d'Europe des clubs champions** 1989, 1990 (Milan AC), 1995 (Ajax Amsterdam) ; **Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe** 1987 (Ajax Amsterdam) ; **Coupe intercontinentale** 1989, 1990 (Milan AC), 1995 (Ajax Amsterdam) ; **Super-Coupe d'Europe** 1989, 1990, 1995 ; **Championnat d'Italie** 1992, 1993 (Milan AC) ; **Super-Coupe d'Italie** 1989, 1992 ; **Championnat des Pays-Bas** 1982, 1983, 1985, 1994, 1995 (Ajax Amsterdam) ; **Coupe des Pays-Bas** 1983, 1986, 1987 (Ajax Amsterdam).

Palmarès en tant qu'entraîneur Ligue des champions 2006 (FC Barcelone) ; Championnat d'Espagne 2005, 2006 (FC Barcelone).

En quinze ans de carrière professionnelle, le milieu défensif néerlandais a tout gagné, sauf une Coupe du monde que les Pays-Bas recherchent toujours en dépit de la qualité des équipes bataves présentées dans les grandes compétitions mondiales. Frank Rijkaard fait partie de la deuxième génération dorée du football néerlandais, celle qu'il a symbolisée avec ses compères Ruud Gullit et Marco Van Basten. Durant les cinq années passées avec eux sous la houlette de l'entraîneur italien Arrigo Sacchi, il a rempli les tâches de relanceur vers ses deux compatriotes. De grande taille (1,90 m), Rijkaard est souverain dans les airs et difficile à passer en un contre un. Calme et introverti, le prototype du milieu défensif est un adepte du football offensif.

Après sa carrière de joueur, le meilleur élève de Johan Cruyff a démontré ses qualités de technicien en reprenant en 2004 le FC Barcelone, qu'il emmène à deux reprises à la tête de la Liga espagnole et en mai 2006 au triomphe de la Ligue des champions à Paris aux dépens d'Arsenal. Il est chargé par le président Laporta de pérenniser la présence du Barça au sommet du football européen mais en 2008, il cède sa place à Pep Guardiola. Frank Rijkaard ira ensuite entraîner l'équipe stambouliote du Galatasaray.

Rimet Jules

né à Theuley (France), 1873-1956
Dirigeant

Jules Rimet sent naître très tôt sa vocation de dirigeant. Il n'a que 23 ans lorsqu'il fonde à Paris, ou plutôt à Saint-Ouen, avec plusieurs amis et son frère Modeste, le Red Star Amical Club. Vers 1900, le football français a du mal à s'organiser. Plusieurs fédérations rivales ne parviennent pas à s'associer. Elles gèrent des compétitions encore

dispersées et concurrentes. En 1906, Jules Rimet, qui impose déjà sa forte personnalité, son sens de l'organisation et sa finesse d'expression, devient président du Comité français interfédéral. Quatre ans plus tard, il est président de la Ligue de football association. Et c'est le plus logiquement du monde qu'il est élu président de la nouvelle Fédération française de football association créée le 7 avril 1919. Il conservera cette charge de premier dirigeant de France jusqu'en 1949.

Mais, parallèlement à ces fonctions nationales, Jules Rimet ne cesse de s'activer dans le domaine international, au sein d'une Fédération internationale de football association (FIFA) qui a vu le jour en 1904. Après la Première Guerre mondiale, les Anglais, qui dominent le football mondial, refusent de pacifier avec les nations « ennemies ». Ils quittent la FIFA, mais celle-ci continue sans eux. Et, le 1^{er} mars 1921, au congrès d'Anvers, sur proposition des Scandinaves, Jules Rimet est élu président de la FIFA. Deux mois plus tard, comme par un fait exprès symbolique, l'équipe de France bat pour la première fois l'Angleterre, au stade Pershing, à Paris (2-1). Jules Rimet ne cesse ensuite d'œuvrer pour la création d'une Coupe du monde, dont la première édition voit le jour en 1930 en Uruguay, et qui est remportée par les joueurs de Montevideo. En 1946, à Luxembourg, les congressistes décident de fêter le 25^e anniversaire de son élection à la présidence, en donnant son nom à la Coupe du monde. Le 21 juin 1954, Rimet abandonne sa charge et devient président honoraire, ce qui lui permet de remettre la petite victoire en or à Fritz Walter, capitaine des nouveaux champions du monde allemands, à l'issue de l'étonnante finale de Berne. Deux ans plus tard, le 16 octobre 1956, Jules Rimet disparaît à l'âge de 83 ans. En hommage à ce glorieux ancêtre du football français et international, la Fédération française de football avait décidé de faire apposer sur la carrosserie du bus de l'équipe nationale en Allemagne la formule « Liberté, Égalité, Jules-Rimet ».

Riva Luigi

Né à Leggiuno (Italie), en 1944
Attaquant

Palmarès 42 sélections en équipe nationale (35 buts) ; **Championnat d'Europe des nations 1968** ; **Championnat d'Italie 1970** (Cagliari).

Originaire de Varèse, Luigi Riva débarque en Sardaigne en 1963 après une saison de joueur professionnel à Legnano. Jusqu'à la fin de sa carrière, il restera à Cagliari, qu'il amènera lors de la saison 1969-1970 à la conquête d'un titre historique de champion d'Italie. Depuis, la Sardaigne n'a plus remporté de titre. Puissant et combatif, Luigi Riva a marqué 155 buts durant toute sa carrière nationale, une carrière souvent entrecoupée par de graves blessures. Surnommé « Rombo di tuono », « la Foudre », pour la violence de son pied gauche par le grand journaliste sportif Gianni Brera, Luigi Riva est toujours considéré comme l'un des plus grands attaquants italiens : son record de 35 buts en équipe nationale tient depuis octobre 1973, date de sa dernière réalisation. Il avait commencé sa carrière sous le maillot bleu en 1965 et marqué son premier but en 1967 contre Chypre, réalisant à l'occasion un triplé. Mais il a fait mieux en mars 1973 en marquant 4 buts contre le Luxembourg. Après une carrière de dirigeant à Cagliari, Luigi Riva a fait office de manager général de la Squadra Azzurra en Allemagne.

Rivaldo

Vitor Borba Ferreira

né à Recife (Brésil), 1972

Attaquant

Palmarès Coupe du monde 2002 ; Coupe du monde des moins de 20 ans 1993 ; **Copa America 1999** ; 86 sélections en équipe nationale (36 buts) ; **Championnat du Brésil 1994** ; **Championnat de l'État de São Paulo 1994, 1996** (Palmeiras) ; **Super-Coupe d'Europe 1997, 2003** (Milan AC) ;

Ligue des champions 2003 (Milan AC);
Championnat d'Espagne 1998, 1999;
Coupe d'Espagne 1998 (FC Barcelone);
Coupe d'Italie 2003 (Milan AC);
Championnat de Grèce 2005, 2006
(Olympiakos); Coupe de Grèce 2005,
2006 (Olympiakos).
Distinctions Ballon d'or 1999; Onze
d'or 1999.

A l'instar de tous les grands joueurs
brésiliens, Rivaldo est né au foot-
ball sur les terrains vagues d'une des
grandes métropoles du pays. C'est à
Recife, dans l'État de Pernambouc, au
sud de l'équateur, que le jeune Ferreira
fait ses premières armes au club Paulista.
Remarqué très tôt, il change de club
tous les ans. Quittant sa Recife natale, il
est transféré à Mogi Mirim, qu'il conduit
de la D2 à la D1, puis aux Corinthians
(État de São Paulo). En 1993, à 21 ans,
il devient champion du monde des
moins de 20 ans, puis la même année il
intègre la Seleção. Buteur efficace, jon-
gleur aérien, Rivaldo possède un pied
gauche puissant et précis. Sa grande
taille (1,86 m) le rend très dangereux de
la tête, même s'il préfère lui-même tirer
les coups francs. Champion du Brésil en
1994, il ne se décide à faire le choix de
l'«exil» en Europe qu'en 1996, date à
laquelle il débarque à La Corogne
(Espagne). Il n'a pas besoin de période
d'acclimatation pour continuer sur sa
lancée : plus d'un but tous les deux

matches. L'année suivante, en 1997, il
traverse la péninsule Ibérique pour
rejoindre les Blaugrana, de Louis Van
Gaal. Commencent deux années excep-
tionnelles qui lui valent en décembre
1999 la récompense individuelle
suprême, le Ballon d'or. Après ce
triomphe, des blessures à répétition
l'empêchent de briller et affaiblissent le
potentiel du FC Barcelone. Début 2002,
comme le Brésil ne va pas mieux, c'est
avec circonspection que Rivaldo voit
son avenir. À 30 ans, il quitte Barcelone
pour le Milan AC. Auparavant, sélec-
tionné dans l'équipe auriverde pour le
Mondial 2002, il a reconquis le titre
mondial abandonné en 1998. Au bout
d'une saison au Milan AC et un court
passage au Brésil, Rivaldo revient en
Europe, plus particulièrement en Grèce,
dans l'équipe de l'Olympiakos du Pirée,
où il contribue aux deux doublés consé-
cutifs Coupe-Championnat, puis à l'AEK
Athènes. Incapable de rattracher les
crampons, l'attaquant brésilien signe en
2008 au club ouzbèque de Bunyodor,
retrouve ensuite le Brésil à São Paulo,
puis tente l'aventure africaine en Angola
au Kabuscorp de Luanda. En 2013, à
40 ans, Rivaldo est toujours sur les ter-
rains, ceux de la D2 brésilienne, sous les
couleurs de São Caetano.

Rivelino Roberto

né à São Paulo (Brésil), 1946
Attaquant

Palmarès Coupe du monde 1970;
122 sélections en équipe nationale
(43 buts); **Championnat de Rio** 1975,
1976 (Fluminense); **Championnat**
d'Arabie saoudite 1980, 1981 (Al-Hilal).

O n a découvert ce gaucher moustachu
à la frappe de balle terrifiante lors de
la Coupe du monde 1970. Au sein de la
meilleure équipe du Brésil de tous les
temps, il se distingue sur son aile gauche par
ses dribbles, ses contre-pieds et ses centres
d'excellente facture pour le roi Pelé,
Jairzinho ou Tostão. Mais Rivelino sait aussi
conclure lui-même ses actions. Il marque
trois buts, contre la Tchécoslovaquie au

premier tour, le Pérou en quart de finale et
l'Uruguay en demi-finale.

Au lendemain du titre de champion du
monde et de la retraite internationale du
roi Pelé, le sélectionneur Mario Zagallo
lui confie le brassard de capitaine. Hélas,
le Brésil n'est plus ce qu'il était. En 1974,
lors de la Coupe du monde en Allemagne,
Rivelino est à la tête d'une équipe brési-
lienne qui a perdu son âme et joue contre
nature, sombrant même parfois dans le
jeu dur et la violence. Il fait ce qu'il peut,
inscrit encore trois buts face au Zaïre,
la RDA et l'Argentine, mais demeure
impuissant devant l'ouragan néerlandais
emmené par Johan Cruyff.

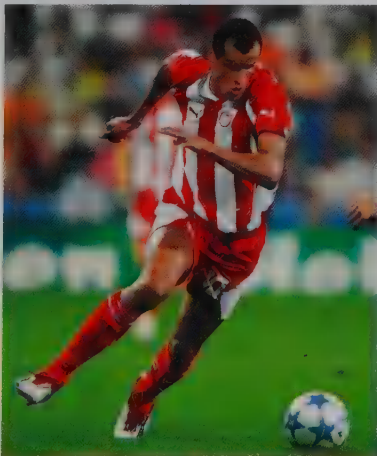
Quatre ans plus tard, Rivelino a vieilli. En
Argentine, il n'est plus que remplaçant. Le
Brésil, encore plus à la peine qu'en 1974,
décroche néanmoins la troisième place en
battant l'Italie (2-1). Entré à la 64^e minute
à la place de Cerezo, Rivelino effectue un
dernier tour de piste et puis s'en va.
Il ne lui restait plus qu'à répondre à l'ap-
pel des pétrodollars. Après dix ans aux
Corinthians de São Paulo et quatre ans à
Fluminense, où il remportera deux fois le
titre de champion de Rio, Rivelino achè-
vera sa carrière dans un club saoudien.
Pelé avait souhaité l'attirer au Cosmos de
New York, mais Rivelino dut renoncer à
ce transfert sous la pression des suppor-
ters de Fluminense. Quelques semaines
plus tard, ces derniers ne purent s'oppo-
ser à l'offre fastueuse des princes saou-
diens.

Rivera Gianni

né à Alessandria (Italie), 1943
Milieu de terrain offensif

Palmarès 60 sélections en équipe natio-
nale (14 buts); **Championnat d'Europe**
des nations 1968; **Coupe d'Europe des**
clubs champions 1963, 1969; **Coupe**
intercontinentale 1969; **Coupe d'Europe**
des vainqueurs de coupe 1968, 1973;
Championnat d'Italie 1962, 1968, 1970;
Coupe d'Italie 1967, 1972, 1973, 1977.
Distinction Ballon d'or 1969

P récoce (première apparition en
Serie A dans son club formateur



Rivaldo, un des cinq Ballons d'or brésiliens,
talentueux et nonchalant à la fois.

d'Alessandria), fidèle au Milan AC, dont il fut le *regista*, le meneur de jeu, durant dix-neuf saisons, Gianni Rivera a profondément marqué le football italien des années 1960 et 1970. Il a tout gagné, sauf une Coupe du monde, celle de 1970 au Mexique : buteur salvateur de la Squadra Azzurra en demi-finale lors d'une demi-finale d'anthologie contre la République fédérale d'Allemagne, il ne peut apporter tout son talent – élégance du geste, précision dans les passes et esprit perpétuellement porté vers l'attaque – en finale contre les Brésiliens. Symbole d'une magnifique carrière discontinuée (onze années de jachère dans la quête du scudetto entre 1969 et 1979), le Ballon d'or 1969 – le premier Italien à recevoir ce trophée – a subi le choix du sélectionneur Valcareggi, qui lui a préféré Sandro Mazzola, un de ses ennemis intimes comme le fut l'autre vedette adulée des *tifosi*, Gigi Riva. Sa carrière de joueur achevée, il entra dans le cercle dirigeant de son club de toujours, le Milan AC, jusqu'à la prise en main de l'équipe lombarde par Silvio Berlusconi.

River Plate

(Club Atletico River Plate)



Club argentin

Fondé en 1901

Couleurs Maillot blanc

avec une bande diagonale rouge, short noir et bas blancs.

Palmarès international Coupe intercontinentale 1986; Coupe interaméricaine 1986; Super Copa sud-américaine 1997; Copa Libertadores 1986, 1996.

Palmarès national Championnat d'Argentine 1932, 1936, 1937, 1941, 1942, 1945, 1947, 1952, 1953, 1955, 1956, 1957, 1975 (Metro et national), 1977 (Metro), 1979 (Metro et national), 1980 (national), 1981 (Metro), 1986, 1990, 1991 (ouverture), 1993 (ouverture), 1994 (ouverture); 1996 (ouverture), 1997

La flèche blonde

C'est à River Plate qu'Alfredo Di Stefano, l'un des plus grands footballeurs de tous les temps, a débuté vers la fin des années 1940. Avec lui, River s'apprêtait à dominer le football sud-américain et mondial pendant plusieurs années. Hélas, une grève interminable pousse Di Stefano à s'exiler en Colombie, chez d'autres « Millionarios », ceux de Bogotá. Lors d'un tournoi en Europe, il est repéré par le Real Madrid et Barcelone. On se l'arrache. Pendant que le Real se met d'accord avec Bogotá, Barcelone traite avec River. Durant plusieurs mois, les deux grands clubs espagnols vont s'arracher celui que l'on a surnommé la *Saeta Rubia* (« la flèche blonde »), avant que Barcelone ne cède ses droits. À considérer le palmarès du Real sous l'ère de Di Stefano, River Plate peut maudire les grévistes.

(clôture et ouverture), 1999 (ouverture), 2000 (clôture), 2002 (clôture), 2003 (clôture), 2004 (clôture), 2008 (clôture).

Folle de foot. Telle est Buenos Aires, cité de 12 millions d'habitants, dont la religion principale est le football. Chaque week-end, on célèbre le culte du ballon rond dans les onze clubs professionnels disséminés à travers la ville et sa banlieue. C'est au nord de Buenos Aires, dans le quartier des classes aisées, que le plus grand club d'Argentine a pris racine. Il s'appelle River Plate, du nom d'une mauvaise traduction de Rio de la Plata. Né au début du siècle dans un quartier pauvre, celui de Boca, il allait changer de standing après son déménagement au Monumental, le plus grand stade d'Argentine, à la fin des années 1930. Et, sous prétexte que le président de l'époque, Antonio Vespucio Liberti, acheta deux joueurs pour 55 000 dollars, on surnomma les footballeurs de River Plate les « Millionarios », c'est-à-dire les « Millionnaires », un terme toujours en vigueur.

Ce profil grand bourgeois, pour ne pas dire aristocrate, n'empêche pas River

d'être le club le plus aimé du pays, voire de toute l'Amérique du Sud. Plus de 50 000 « socios » (cotisants du club), une centaine de filiales à travers le pays, un stade de 80 000 places et des supporters célèbres, tels la joueuse de tennis Gabriela Sabatini et le président de la République Carlos Menem, qui occupe régulièrement l'une des loges du Monumental.

Si River Plate est aussi populaire, c'est parce qu'il incarne depuis des décennies la tradition du beau jeu. Les plus vieux supporters du club se souviennent avec émotion de la célèbre « Maquina », la « machine », référence suprême du football argentin des années 1940 et 1950. Et d'égrener les noms des cinq attaquants qui donnèrent à cette équipe ses lettres de noblesse : Muñoz, Pedernera (le « Beethoven du foot »), Labruna, Moreno, Loustau. Une machine à bien jouer, à faire rêver et à gagner. Pendant ce temps, un jeune débutant trépassait sur le banc. Son nom? Alfredo Di Stefano. L'histoire de River fourmille d'attaquants de talent, voire de génie. Sivori, Alonso, l'ex-Marseillais, Luque, Kempes ou encore Juan Gilberto Funes, un géant de 1,92 m qui, en 1986, offrit enfin la Copa Libertadores aux « Millionarios » en marquant le but de la victoire contre America Cali (2-1, 1-0). Quelques semaines plus tard, River Plate remportait la Coupe intercontinentale à Tokyo en venant à bout du Steaua Bucarest (1-0).

Dernière star en date, l'Uruguayen Enzo Francescoli est revenu finir sa carrière à River, là où il l'avait commencée avant de se rendre en Europe avec plus ou moins de bonheur. Depuis son retour en 1994, à 33 ans, le prince Enzo fait de nouveau battre le cœur des supporters de River. Avec lui, le club a reconquis le titre de champion d'Argentine et la Copa Libertadores, ressuscité le passé et perpétué la tradition. D'autant que sur le banc de touche veille un autre grand attaquant estampillé River : Ramon Diaz, qui a joué à Monaco et à l'Inter Milan. Comme quoi, on peut quitter River, mais on y revient toujours.

Roberto Carlos

(Roberto Carlos da Silva, dit)
né à Garça (Brésil), 1973

Défenseur

Palmarès Coupe du monde 2002 ; Copa America 1997, 1999 ; Coupe des nations 1997 ; 134 sélections en équipe nationale (10 buts) ; Coupe intercontinentale 1998, 2002 ; Ligue des champions 1998, 2000, 2002 (Real Madrid) ; Super-Coupe d'Europe 2002 ; Championnat d'Espagne 1996, 1997, 2001, 2003, 2007 (Real Madrid) ; Championnat de São Paulo 1993, 1994 ; Championnat du Brésil 1993, 1994 (SE Palmeiras).

Défenseur moderne, c'est-à-dire porté vers l'attaque et l'occupation des couloirs, se consacrant avec constance à son côté gauche, le petit (1,68 m) et puissant joueur de l'État de Rio (União São João, puis Palmeiras) fait connaissance avec le football européen à l'Inter Milan, où il passe une saison, en 1995-1996. Dérouté d'abord par la rigueur tactique en vigueur dans la péninsule, à 23 ans, le Brésilien est sollicité par le Real Madrid. Dix ans plus tard, Roberto Carlos da Silva est toujours dans la capitale espagnole, où il a formé avec Zinédine Zidane – de 2000 à 2006 – un flanc gauche très complémentaire. Doté d'une frappe surpuissante, d'une vélocité incomparable, il se prête avec bonheur aux redoublements de passe avec son meneur de jeu. Champion du monde 2002, il est l'auteur d'un des coups francs les plus extraordinaires de l'histoire du football, contre la France, en 1997. En 2002, il devient le défenseur le mieux classé dans la hiérarchie européenne que constitue le Ballon d'or (2^e à quelques points de son compatriote Ronaldo). Rarement blessé, titulaire incontesté de la Seleção, il est le joueur le plus capé des Auriverde. Candidat à un deuxième titre mondial, Roberto Carlos échoue en quart de finale contre la France. Il est même sans doute responsable sur le but de Thierry Henry qui achève de plonger les Brésiliens dans le désarroi. Après un 4^e titre de champion



Rocheteau à l'attaque contre le Brésil en quart de finale du Mondial 1986.

d'Espagne glané en 2007, il quitte Madrid pour rejoindre le club turc de Fenerbahce avant de signer aux Corinthians puis à l'Anji Makhatchkala, en Russie, où il met un terme à sa carrière en 2012.

Rocheteau Dominique

né à Saintes (Charente-Maritime), 1955

Attaquant

Palmarès Champion d'Europe des nations 1984 ; 49 sélections en équipe de France (15 buts) ; Championnat de France 1976 (Saint-Étienne) et 1983 (PSG) ; Coupe de France 1977 (Saint-Étienne), 1982, 1983 (PSG).

Riginaire des Charentes, il naît et grandit près des parcs à huîtres que cultive son ostréiculteur de père. Mais le petit Dominique cultive lui l'amour du football, qu'il pratique à Saintes. Les recruteurs de Saint-Étienne découvrent cet avant-centre rapide et opportuniste. Et, à 17 ans, il débarque au centre de formation stéphanois, où il va grandir avec ses camarades de promotion Janvion, Repellini, Lopez,

Merchadier, les frères Revelli, Bathenay, Santini, Sarra magna. Rocheteau devient international en 1975 contre l'Islande : il a 20 ans. Un an plus tard, il est champion de France avec les Verts, participe activement à la glorieuse campagne européenne 1975-1976, mais rate hélas la finale de Glasgow contre le Bayern Munich en raison d'une blessure. L'ailier droit spectaculaire aux courses folles, aux dribbles percutants et aux frappes de balle fulgurantes a séduit les foules. Surtout les jeunes, garçons et filles, qui aiment ce beau jeune homme aux boucles brunes, timide et réservé, toujours modeste et surpris par cette gloire soudaine. Il est devenu l'« Ange vert ». Mais, en 1980, il part de Saint-Étienne et passe au Paris-Saint-Germain, avec lequel il remporte de nouveau la Coupe de France en 1982 et 1983. Avec l'équipe de France « platinienne », il participe aux campagnes tricolores 1982 (Espagne) et 1986 (Mexique). Il disputera 49 matchs internationaux. Après avoir joué à Toulouse, il se consacre au management commercial et sportif. En 1996, une expérience de manager de Saint-Denis-Saint-Leu fait long feu. Il préfère se consacrer à l'édition (les Éditions de la Lucarne) et au cinéma (avec Pialat aux côtés de Depardieu).

Roland Thierry

né à Paris, 1937-2012
Journaliste

Il est le journaliste de football le plus populaire de la télévision française. Il aime raconter son enfance parisienne dans les années 1940 et ses premiers matchs au Parc des Princes quand, adolescent, il soutenait l'équipe du Racing Club de Paris. Très tôt, à tout juste 20 ans, il débute à la radio, où il apprend le métier avec une sommité du journalisme sportif, Georges Briquet. Il viendra plus tard à la télévision, qui le remerciera en mai 1968. Après une courte traversée du désert, il revient à la radio avant de passer de nouveau à la télévision : c'est Robert Chapatte qui, en 1975, l'appelle à Antenne 2 afin de suivre le football pour l'émission hebdomadaire *Stade 2* et assurer les commentaires des grandes rencontres de football, en duo d'abord avec Bernard Père puis avec Jean-Michel Larqué. Il suivra aussi les jeux Olympiques d'été, la boxe et l'athlétisme, ses autres sports préférés. En 1984, il quitte Antenne 2 pour rejoindre TF1. On ne lui demande rien d'autre que d'être Thierry Roland : il commente toujours les matchs de football, assure les directs de boxe et présente, le dimanche en fin de matinée, l'émission *Téléfoot* qui fête ses 35 ans en 2012, mais sans lui. Éjecté de l'antenne en raison de son grand âge par la direction de TF1, Thierry Roland est engagé par M6, qui depuis plusieurs années a choisi de s'investir dans le football. La petite chaîne qui monte lui offre la possibilité de commenter plusieurs matchs de la Coupe du monde en tandem avec Frank Lebœuf, un attelage efficace et dans la grande ligne populaire du commentateur. Il se définit d'abord comme un journaliste de passion plutôt que de compétence, une forme de modestie, toutefois, car sous ses allures légères et ses mots (plus ou moins réussis), il cache une grande connaissance des sports et des sportifs dont il parle. Pourtant, dans un reportage, il aime laisser parler sa gouaille naturelle, un tantinet franchouillarde. En mai 1976, lors d'un match Bulgarie-France à Sofia, il traite en direct l'arbitre,



Thierry Roland, à gauche, a formé avec le fidèle « Jean-Mimi » un duo de présentateurs sportifs sans équivalent en France.

M. Foote, de « salaud ». Il reçoit alors un avertissement... et des centaines de lettres d'encouragement. Il est également « président à vie » du Variétés Club de France, un club de football qu'il dirige avec son ami Jacques Vendroux. Certains considèrent cette institution comme le lobby le plus important du football français. Thierry Roland a aussi écrit une vingtaine de livres, dont l'indispensable *Fabuleuse Histoire de la Coupe du monde* et même un roman, *Penalty*, ainsi que deux ouvrages de référence, *Mes cent plus beaux matchs* et *Mes cent plus grands joueurs*. Alors qu'il achève deux autres livres chez Larousse et qu'il s'apprête à commenter l'Euro 2012, Thierry Roland meurt brutalement. Sa disparition soulève en France une grande émotion et suscite un hommage presque unanime. On lui reproche bien sûr quelques propos maladroits, mais tous doivent en convenir ; le football français aura eu pendant un demi-siècle la voix – passionnée – de Thierry Roland.

Romário

(Romário de Souza Faria, dit)
né à Rio de Janeiro (Brésil), 1966
Attaquant

Palmarès Coupe du monde 1994 ;
74 sélections en équipe nationale

(53 buts) ; Championnat des Pays-Bas 1989, 1991 (PSV Eindhoven) ; Coupe des Pays-Bas 1989, 1991 ; Championnat de l'État de Rio 2000 (Flamengo).
Distinction Ballon d'or FIFA 1994.

Génie ou mis au banc de son équipe, buteur ou passeur, aimé ou rejeté, Romário de Souza Faria a enchanté de son football l'année 1994, achevant même sa saison par un titre de champion du monde avec le Brésil en Amérique. Quel défenseur ayant croisé la route de ce petit attaquant râblé, mais ultrarapide, n'a-t-il pas été dépassé, déstabilisé par ses accélérations foudroyantes, ses dribbles courts qui lui donnent l'aspect d'une mygale échappée sur un terrain de football... ? « Son talent est trop grand », disent les uns, et « la tête ne suit pas toujours », ajoutent certains observateurs. Certes. Mais le public exigeant du PSV Eindhoven – et Romário a souvent fustigé les tendances racistes – ou les supporters du Camp Nou de Barcelone ne sont sûrement pas près d'oublier le spectacle d'un homme aussi à l'aise sur une pelouse, ballon au pied, qu'en maillot de bain sur les plages de Copacabana... En 1994, sous la direction de Cruyff, il est sacré meilleur buteur de la Liga espagnole avec 25 buts au compteur. Des buts inscrits dans toutes les situations, toutes les positions, bien que Romário se soit plaint à plusieurs reprises de son œil droit. Il sera d'ailleurs contraint de subir une opération l'éloignant des terrains durant plusieurs semaines. Son challenge est excitant. Car Romário, né en 1966 à Rio de Janeiro, revient à l'âge de 31 ans à la sélection brésilienne. L'enfant incorrigible du football brésilien donne en effet l'impression d'avoir assumé en quelque sorte sa traversée du désert, ses écarts en boîte de nuit, ses relations avec les marginaux de la pègre brésilienne. Après le FC Barcelone, Romário était rentré au pays, vers le club de ses premiers succès : Flamengo. De retour en Europe, au FC Valence, Romário a claqué la porte et pris de nouveau la direction du Brésil. On l'a vu impérial au tournoi de France marquant un but

superbe contre l'Italie en 1997. Associé à Ronaldo, il a très largement contribué à faire oublier Bebeto, son complice lors du Mondial de 1994.

En 2002, en dépit d'une intense campagne médiatique, le nouveau sélectionneur brésilien Luis Felipe Scolari décide de ne pas l'emmener en Corée et au Japon, bien que Romário ait été le meilleur buteur de la Seleção lors de la phase éliminatoire – huit buts à égalité avec Ronaldo. Le deuxième meilleur buteur brésilien de tous les temps est considéré comme trop vieux, mais surtout totalement incontrôlable hors de la pelouse.

À plus de 40 ans, Romário poursuit son rêve d'enfant, marquer plus de 1 000 buts officiels, un total que seuls deux Brésiliens ont réalisé avant lui, Friedenreich et Pelé. Le meilleur buteur de l'État de Rio (7 fois), des Pays-Bas (4 fois), d'Espagne (1 fois) et du Brésil (2 fois) réalise ce rêve en 2007 sous les couleurs du Vasco de Gama, le club où il a fait ses débuts, vingt-deux ans auparavant.

Ronaldinho

(Ronaldo de Assis Moreira, dit)

né à Porto Alegre (Brésil), 1980

Attaquant

Palmarès Coupe du monde 2002 ; Copa America 1999 ; Coupe des Confédérations 2005 ; Coupe Intertoto 2001 (PSG) ; Championnat do Estado do Rio Grande do Sul 1999 (Grêmio Porto Alegre) ; Copa Sul Brasileira 1999 (Grêmio Porto Alegre) ; Ligue des champions 2006 (FC Barcelone) ; Championnat d'Espagne 2005, 2006 ; Super-Coupe d'Espagne 2005 (FC Barcelone) ; Championnat d'Italie 2011 (Milan AC). **Distinctions** Ballon d'or 2005 ; Onze d'or 2005.

Le jeune prodige de Porto Alegre intégré dans une Seleção dès l'âge de 19 ans a confirmé son talent dès son arrivée en France, en 2001, au Paris-Saint-Germain, même s'il n'a pas donné toute sa mesure, ne remportant qu'un seul titre, mineur, celui de la Coupe

Intertoto lors de la première de ses deux saisons françaises. Doté d'une technique exceptionnelle et faisant étalage d'une joie de jouer incomparable, Ronaldinho est un brillant animateur d'attaque par sa qualité de passe et ses feintes, quand ce n'est pas par son sens du but. Irrésistible quand il est lancé – comme lors d'un classico espagnol opposant le Real Madrid au FC Barcelone, à Madrid, où il marqua deux buts en partant des quarante mètres adverses, ou bien quand il se lance dans une série de dribbles comme sous le maillot du PSG à Rennes en 2002. Un des acteurs principaux de la victoire en Coupe du monde 2002, Ronaldinho a marqué les pelouses européennes pendant la Ligue des champions 2005-2006 remportée par les Catalans en mai 2006. Consacré par un Ballon d'or en 2005, il rate toutefois sa Coupe du monde l'année suivante, s'inclinant devant les Bleus de son ami Zidane. Puis c'est le passage à vide. Sans doute grisé par son statut de star internationale, le prodige en a oublié la discipline et l'hygiène des grands compétiteurs. C'est au Milan AC qu'il va lentement retrouver son meilleur niveau à partir de 2008, inscrivant pas moins de 101 buts en trois saisons. En 2011 pourtant, les Rossoneri ne renouvellent pas leur confiance au trop fantasque attaquant qui retrouve alors le Brésil, au CR Flamengo tout d'abord, puis à l'Atlético Mineiro, loin de la scène européenne où il aura connu la gloire.

Ronaldo cristiano

(Cristiano Ronaldo dos Santos Aveiro, dit)

né à Funchal (Madère, Portugal)

en 1985

Attaquant

Palmarès Super-Coupe du Portugal 2002 (Sporting Clube Portugal) ; Coupe d'Europe des champions 2008 (Manchester United) ; Championnat d'Angleterre 2007, 2008, 2009 (Manchester United) ; Coupe d'Angleterre 2004 (Manchester United) ;

[**Dictionnaire**] Roland à Ronaldo

Championnat d'Espagne 2012 (Real Madrid) ; Coupe du Roi 2011 (Real Madrid) ; Supercoupe d'Espagne 2012 (Real Madrid).

Distinction Ballon d'or 2008 ; **Meilleur buteur de la Ligue des champions** 2008 ; **Meilleur buteur du championnat d'Angleterre** 2007-2008

Dans le cœur des Portugais, après Eusébio, après Luís Figo, il y a Cristiano Ronaldo. Joueur étonnamment précoce, il quitte son île natale de Madère pour le centre de formation du Sporting de Lisbonne. Dès ses débuts en équipe première, il est remarqué par les plus grands clubs et c'est sir Alex Ferguson qui l'engage dans les Red Devils de Manchester United en 2003.

Difficile pour ce gamin orgueilleux de s'imposer dans le chaudron d'Old



De par ses qualités techniques, ses capacités physiques et son sens du but, Cristiano Ronaldo, Ballon d'or 2008, est considéré comme l'un des meilleurs joueurs du monde.

Trafford, mais il s'accroche et redouble de travail. Son talent et ses qualités physiques font le reste et le jeune Portugais conquiert bientôt les supporters mancuniens. En 2008, Manchester est champion d'Europe, champion d'Angleterre et Cristiano Ronaldo meilleur buteur des deux compétitions. Un Ballon d'or consacre la même année le talent de Ronaldo qui entre dans la légende en devenant « CR7 ».

S'il offre en 2009 un troisième titre de champion consécutif à Manchester, Cristiano Ronaldo ne résiste pas aux sirènes sonnantes et trébuchantes du Real Madrid et Alex Ferguson ne peut retenir plus longtemps un attaquant que le Real Madrid se paie à prix d'or. L'investissement est à la hauteur des ambitions madrilènes et « CR » trouve sa place aux côtés de Raul, Kaká et Xavi Alonso. En 2011, c'est lui qui marque le but de la victoire en finale de la Coupe d'Espagne face au Barça.

Des buts, Cristiano Ronaldo en marque plus que quiconque sous le maillot des Merengues. Ses accélérations fulgurantes et élégantes comme ses somptueux coups-francs font vibrer les gradins de Barnabéu. Mais le palmarès du Real ne suit pas et pour une bonne raison : l'éternel rival, le Barça, est intouchable et le plus grand malheur de Cristiano Ronaldo, c'est d'être de la génération de Leo Messi !

Même désillusion au sein de la sélection portugaise. L'efficacité y fait défaut et « CR7 » ne peut empêcher une cruelle défaite à domicile en finale de l'Euro 2004 et une amère élimination de la Seleccão das Quinas en demi-finale du Mondial 2006.

Ronaldo

Luis Nazario de Lima

né à Rio de Janeiro (Brésil), 1976

Attaquant

Palmarès Coupe du monde (1994, 2002); **Copa America** 1997; 112 sélections en équipe nationale (74 buts); **Coupe des Pays-Bas** 1996

(PSV Eindhoven); **Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe** 1997 (FC Barcelone); **Coupe du Brésil** 2009 (Corinthians).

Distinctions Ballon d'or européen 1997, 2001.

Sauf sa robustesse précoce et sa façon de tripoter le ballon sur les terrains de son enfance, rien ne prédisposait Ronaldo à devenir celui que l'on considère comme le footballeur le plus cher et le plus complet de la planète. Né dans une banlieue populaire de Rio, fils de Nelio, employé de la compagnie régionale des téléphones, et de Sonia, c'est un garçon plutôt tranquille et réservé. À 11 ans, lorsque son père quitte le domicile conjugal et que sa mère doit travailler dans une pizzeria, il devient soudainement responsable et ambitieux. Faute d'argent pour se déplacer, il rate l'entrée au centre de formation de Flamengo. Dans l'équipe première de Sao Cristóvão, où sa mère l'a fait signer, il joue dès l'âge de 14 ans et se fait rapidement remarquer par Julio Cesar Leal, le sélectionneur national de l'équipe brésilienne des moins de 17 ans. Sélectionné, il remporte son premier titre au tournoi du Paraguay en mai 1991.

C'est l'ancienne star des Cariocas, Jairzinho, qui va prendre en charge le début de la carrière professionnelle de Ronaldo. Il le place à Cruzeiro, l'un des deux grands clubs de Belo Horizonte. La première saison, Ronaldo inscrit cinquante-six buts en cinquante-quatre rencontres. Il n'a que 17 ans lorsque, pressé par son adjoint Mario Zagallo, Carlos Alberto Parreira, le sélectionneur, l'inscrit dans la liste des 22 joueurs appelés à jouer la Coupe du monde 1994 aux États-Unis.

C'est le PSV Eindhoven, propriété de Philips, qui le premier en Europe le repère et le fait débarquer aux Pays-Bas pour la somme de 50 millions de francs. Ronaldo va grandir dans tous les sens du terme. Sous la toise, il passe de 1,79 m à 1,83 m. Il étoffe sa musculature. Dans le même temps, il se cultive, suit des cours, apprend l'anglais et un brin de néerlandais. Il marque trente buts pour sa première saison au PSV et rem-

porte la Coupe des Pays-Bas. En 1996, Barcelone met sur la table un chèque de 105 millions de francs pour obtenir la signature de la nouvelle coqueluche du football international. Le PSV cède et Ronaldo devient catalan.

Au Barça, sous les projecteurs des médias et sous les encouragements des 110 000 socios du club, il termine meilleur buteur de la Liga en marquant 34 buts. Le président Nuñez, craignant son départ, double son salaire annuel en le portant à 20 millions de francs. Et tout club voulant l'engager devra déboursier 400 millions de francs à Barcelone. Pourtant, après un excellent « Tournoi de France » avec le Brésil, Ronaldo va partir. Personne ne pourra résister aux « pétroliers » de Massimo Moratti, le président de l'Inter, fils du mythique patron des Nerazzuri des années 1960. Ronaldo relancera le grand club milanais tout en préparant sa première vraie Coupe du monde. Mais, affaibli par une crise d'épilepsie le jour de la finale 1998, il rate son rendez-vous avec l'histoire. Ensuite, fatigué par les matchs à



Ronaldo semant la panique dans les rangs du PSG lors de la finale de la Coupe des coupes.

répétition, il est victime de deux graves accidents au genou qui nécessitent une longue rééducation.

En 2002, « Il Fenomeno » renaît. Déclaré opérationnel à la fin de l'année 2001, il fait une rentrée progressive au sein de l'Inter, qui se battra jusqu'à la dernière journée du calcio avant de céder devant la Juventus. Ronaldo revient en forme – même s'il a plus gagné en puissance qu'en vélocité – et retrouve le chemin des filets. Arme du Brésil en Asie, il assure la victoire finale en marquant les deux buts de la « penta ». En 2006, il inscrit définitivement son nom dans la légende de la Coupe du monde en devenant, avec 15 buts, le meilleur buteur de l'épreuve, toutes éditions confondues. Éliminé par la France en quart de finale, Ronaldo voit son avenir bouché au Real Madrid qu'il a rejoint en 2002 et où il ne parvient pas à donner toute sa mesure. En 2007, le titre de champion a un goût amer pour un joueur resté sur le banc (on lui préfère van Nistelrooy); il choisit alors de rejoindre le Milan AC. Mais le colosse a des genoux d'argile. Gravement blessé en février 2008, sa carrière est suspendue au pronostic des médecins. En 2009, il retrouve le championnat brésilien sous les couleurs des Corinthians mais en 2011, il doit se résoudre à mettre un terme à sa carrière.

Rooney Wayne

Né à Liverpool (Angleterre), 1985
Attaquant

Palmarès Ligue des champions 2008 (Manchester United); **Championnat d'Angleterre** 2007, 2008, 2009, 2011, 2013 (Manchester United).

Wayne Rooney n'a pas 17 ans lorsqu'il inscrit déjà son premier but en Premier league sous les couleurs des Toffees d'Everton, club où il a été formé dès l'âge de onze ans. Une précocité telle que les grands clubs du « Big four » de la Ligue anglaise se disputent le jeune prodige qui, en juin 2003, a joué son premier match en sélection nationale. C'est Manchester United qui l'emporte et,

en 2004, voilà Rooney en rouge sur la pelouse du mythique Old Trafford. Il fallait sans doute toute l'autorité d'Alex Fergusson pour discipliner un buteur de talent dont le caractère emporté ne concorde pas toujours avec les valeurs du beau jeu... Wayne, qui, enfant, songeait à devenir boxeur comme son père, est d'un tempérament qui le classe dans la catégorie des « bad boys » du football. Impulsif, colérique parfois, il tente de canaliser son agressivité dans un jeu vif, rapide et... imprévisible. S'il n'a apparemment pas l'élégance des grands athlètes, il en a du moins la redoutable efficacité devant le but adverse. Au fil des saisons, le « wonderkid » enchante Old Trafford. Mais qu'on ne s'y trompe pas. Rooney n'est pas (seulement) un attaquant brutal jouant volontiers des coudes pour se frayer un chemin dans la défense adverse. Le Mancunien est d'abord un technicien de premier ordre, capable de dribbles somptueux en pleine vitesse. Ajoutez à cela des accélérations foudroyantes et vous obtenez un attaquant de très grande classe.

Dans les tabloïds anglais, il défraie volontiers la chronique à scandales par ses frasques; sur les terrains, il fait presque chaque fois sensation, capable de planter quatre buts contre Hull City en 2010 ou un triplé cinglant face à Arsenal lors d'un historique 8-2. Capable aussi des plus mauvais gestes... car « Roo » ne met pas d'eau dans son vin et accumule les cartons rouges, au point d'affoler jusqu'à ses sponsors. Le footballeur le mieux payé au monde, convoité par les plus grands clubs, se permet même l'insolence de faire chanter les dirigeants de MU, de fâcher sir Alex Fergusson et d'indigner les supporters... pour augmenter son salaire ! C'est le prix à payer pour conserver à Manchester l'enfant terrible du football !

Rosenborg Ballklub

Club norvégien
Fondé en 1927

Couleurs Maillot blanc, short noir et bas blancs.



[Dictionnaire] Ronaldo à Rossi

Palmarès Super-Coupe de Norvège 2002, 2010; **Championnat de Norvège** 1967, 1969, 1971, 1985, 1988, 1990, 1992, 1993, 1994, 1995, 1996, 1997, 1998, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2006, 2009, 2010; **Coupe de Norvège** 1960, 1964, 1971, 1988, 1990, 1992, 1995, 1999, 2003.

Héritier de l'Odd, fondé en 1917, vainqueur de 19 Championnats depuis 1967 et de 9 Coupes nationales depuis 1960, l'équipe de Trondheim (un port situé au centre de la Norvège) est le club le plus titré du pays. Son équipe presque entièrement formée de Norvégiens est renforcée par des Américains ou des Canadiens. Rosenborg a permis à des nationaux comme Rune Bratseth ou John Carew de montrer leurs talents une saison. En 2005, le club connaît une crise passagère qui s'achève avec une victoire dans le Championnat 2006, le vingtième de son histoire. Il en ajoutera deux autres par la suite (2009 et 2010) et domine toujours le football norvégien.

Rossi Paolo

Né à Prato (Italie), 1956
Attaquant

Palmarès Coupe du monde 1982 (meilleur buteur avec 6 buts); 48 sélections en équipe nationale (20 buts); **Coupe d'Europe C1 des clubs champions** 1985 (Juventus Turin); **Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe** 1984 (Juventus Turin); **Championnat d'Italie** 1982, 1984 (Juventus Turin); **Coupe d'Italie** 1983 (Juventus Turin). **Super-Coupe d'Europe** 1984 (Juventus Turin). **Distinctions** Ballon d'or 1982; Onze d'or 1982.

A deux ans d'intervalle, il a connu le pire et le meilleur de la carrière de footballeur. Révélé au niveau international par la Coupe du monde de 1978, qui a fait de lui une vedette du calcio, le jeune attaquant de Vicence et de Pérouse approche des sommets. 1980 : une affaire de paris clandestins sur les matchs du championnat, dite du



L'attaquant Paolo Rossi, l'acteur principal du miracle italien de 1982.

« totonero », éclate à la une des journaux italiens. On y apprend que plusieurs joueurs de premier plan sont compromis. Parmi eux, le beau Paolo. Le voilà condamné, suspendu trois ans. Coup d'arrêt définitif d'une carrière tellement prometteuse? Non, seulement une sévère halte. La fédération italienne réduit sa peine pour lui permettre de participer à la Coupe du monde espagnole de 1982. Quand celle-ci arrive, Rossi n'a disputé que trois matchs avec son nouveau club, la Juventus. Après un début de *Mundial* bien médiocre, il marque trois buts contre le Brésil. Époustouflant. Puis encore deux buts contre la Pologne en demi-finale. Et encore un but, le premier, qui conduit la Squadra vers le titre aux dépens de l'Allemagne. En trois matchs, Rossi devient meilleur buteur de la Coupe, et meilleur joueur de l'année. Avant de devenir une des stars de la Juventus renaissante des années 1980.

Roumanie

Couleurs Maillot, short et bas jaunes.

Palmarès 7 participations

à la Coupe du monde (1930, 1934, 1938, 1994, 1998, 2002, 2006);

Championnat d'Europe

juniors 1962; **Coupe d'Europe des clubs champions** 1986 (Steaua Bucarest).



Comme dans tous les pays de l'Est européen, l'histoire du football en Roumanie se scinde en deux périodes, l'une avant la guerre de 1940, l'autre après 1945. Dans la première, l'équipe nationale roumaine dispute les trois premières Coupes du monde. Elle est, avec la France, la Yougoslavie et la Belgique, l'une des quatre formations européennes présentes en Uruguay en 1930. En 1934, elle s'incline honorablement par 2 à 1 devant les futurs finalistes tchécoslovaques. Et, en 1938, elle vient en France pour y rater de peu les quarts de finale. L'un des meilleurs joueurs s'appelle Covaci, et il est l'oncle de Stefan Kovacs. Après 1947, les clubs roumains sont réorganisés à la façon socialiste, c'est-à-dire sous une apparence corporative qui cache un véritable professionnalisme : ainsi voit-on naître le Steaua Bucarest (club de l'armée), le Dinamo Bucarest (club de la police), l'Universitatea Craiova (club des étudiants). Ces trois clubs dominent en raison des appuis politico-sportifs qui leur offrent des facilités de recrute-

ment et la présence dans leurs rangs des meilleurs joueurs du pays.

Les années 1960 sont celles du Dinamo, sacré champion quatre fois de suite (de 1962 à 1965). Après une montée en puissance d'Universitatea en 1980 et 1981, le Dinamo reprend le commandement. Mais l'heure du Steaua, club favori du fils du dictateur stalinien Nicolae Ceausescu, sonne à partir de 1985 avec 5 titres consécutifs, et surtout une très étonnante victoire en finale de la Coupe des clubs champions 1986, à Séville, contre Barcelone. Les héros qui s'imposent au terme d'une dramatique séance de tirs au but se nomment, entre autres, Ducadam (un gardien miracle, invincible ce jour-là), Belodedici, Iordanescu, Bölöni, Lacatus. Ils sont aussi les pièces maîtresses d'une équipe nationale dont Iordanescu va devenir bientôt l'entraîneur.

Avant eux, les meilleurs joueurs roumains ont été le gardien Raducanu, Nunweiller, Dobrin, Dudu Georgescu (roi des buteurs européens en 1977 grâce à ses 47 buts), Lucescu, Pircalab, Dumitrache, Dinu. Les footballeurs roumains ont toujours démontré des qualités physiques et techniques correspondant à leurs origines mi-latines mi-slaves. Il leur a longtemps manqué d'avoir des contacts plus fréquents avec l'extérieur. Francophiles, ils ont souvent fait carrière en France, comme Pircalab (dribbleur diabolique, surnommé le « Garrincha des Carpates »), qui joua à Nîmes, ou Bölöni, devenu entraîneur en France, successivement à Nancy, Rennes puis Monaco. Sans oublier Stefan Kovacs – il avait connu la gloire avec l'Ajax – qui fut pendant plusieurs années le patron de l'équipe de France et également l'entraîneur de l'AS Monaco.

Depuis le lever du rideau de fer, les joueurs roumains sont allés chercher fortune en Europe occidentale, à l'image du plus talentueux d'entre eux, Gheorghe Hagi, qui détient le record de sélections en équipe nationale. Du même coup, la sélection roumaine a accompli de gros progrès. On a pu le constater aux États-Unis pendant la Coupe du monde 1994, qui la vit rater d'un tir au but

Records roumains

La plus large victoire de la sélection : 14-10-1973 (à Bucarest)

Roumanie-Finlande : 9-0

La plus large défaite de la sélection : 6-6-1948 (à Budapest)

Hongrie-Roumanie : 9-0

Record des sélections :

Munteanu : 126

Record des buts en sélection :

Hagi : 35

contre la Suède une place en demi-finale, après avoir atteint brillamment les quarts de finale, éliminant en particulier l'Argentine. Éliminée en 1998 en huitièmes de finale par la Croatie (1-0), elle fait une excellente poule qualificative à l'Euro 2000, mais cède en quarts de finale devant l'Italie. Devant faire face à la retraite de Hagi, la sélection nationale ne se qualifie pas pour le Mondial 2002 en échouant en barrages contre la Slovaquie. Nouvel échec en 2006. Elle est en effet devancée lors des éliminatoires par les Tchèques et les Néerlandais. L'Euro 2008 sera le dernier rendez-vous international des Roumains qui attendent toujours de revivre l'épopée de 1994.



Guy Roux a établi le record de longévité et de fidélité à un club de toute l'histoire du football français.

Roux Guy

né à Colmar (Bas-Rhin), 1938

Entraîneur

Palmarès Championnat de France 1996 (Auxerre); **Coupe de France 1994, 1996, 2003, 2005** (Auxerre).

Né en Alsace, Guy Roux grandit à Appoigny, petit village proche d'Auxerre, où sa famille trouve refuge en 1940 et où il vit encore aujourd'hui. C'est là, avec ses camarades, que naît sa passion pour le football. Plusieurs fois, il quitte en cachette le domicile familial pour aller à bicyclette assister à un match. C'est peut-être pour cela qu'il déjoue si habilement les tentatives d'escapades nocturnes des jeunes du centre de formation de l'AJ Auxerre, club dont il est l'entraîneur depuis 1961. Après son service militaire, il reprend l'équipe en 1964 en Division d'honneur. Depuis, il a toujours appliqué les mêmes méthodes, héritées de la morale stricte de son père et de son grand-père maternel, mais aussi de ses nombreux voyages. Il se débrouilla en effet pour assister (à moindres frais !) à toutes les Coupes du monde depuis 1966, où il ne manquait pas d'observer les entraînements des grandes équipes.

Ses principes (préparation rigoureuse et souveraineté de l'entraîneur pour

les choix tactiques) portent vite leurs fruits : accession en D2 en 1974 (avec une finale de Coupe de France en 1979) et enfin la D1 en 1980, date à laquelle le club se dote d'un centre de formation d'où sortiront quelques-uns des plus grands joueurs français (Éric Cantona, Basile Boli, entre autres), auxquels il impose une discipline stricte, source intarissable d'anecdotes, tout en restant proche d'eux, et qu'il vendra à prix d'or (ce qui donna à Guy Roux une réputation de maquignon avare, entretenue par *Les Guignols de l'info*, l'émission satirique de Canal Plus). Le coach d'Auxerre, dont l'équipe se qualifie régulièrement pour les Coupes européennes, est vite devenu une figure emblématique du football français à travers ses «coups de gueule» sur le banc de touche ou ses facéties au micro des journalistes (qu'il rejoint bientôt en tant que consultant sur TF1 et Europe 1, puis de Canal Plus en 2005) et connu la consécration en 1994 avec une victoire en Coupe de France, premier titre pour l'AJA, ensuite avec le doublé historique de 1996. Pas mal pour un entraîneur qui, chaque saison, n'avait pour objectif avoué que le maintien en première division ! Il a décidé une première fois d'arrêter d'entraîner en 2000. Après une année sabbatique durant la saison

[Dictionnaire] Roumanie à Rugby

2000-2001, Guy Roux tire un bilan personnel et collectif de sa retraite : il aime toujours autant le football et la gestion quotidienne de son groupe. Sans lui, la saison 2000-2001 s'est achevée sur une 13^e place et donc pas de Coupe d'Europe à l'horizon ! L'envie est plus forte, il décide de revenir... C'est un nouveau Guy Roux qui revient. Il abandonne la défense individuelle. Avec sa jeune génération, Boumsong, Mexès, Cissé et Kapo, il est autant armé en défense qu'en attaque. Le retour aurait été complet si le dirigeant entraîneur n'avait dû subir une sérieuse opération cardiaque à l'automne qui le tint éloigné des terrains pendant plusieurs mois. Il établit un nouveau record de présence sur le banc d'entraîneur en Ligue 1 en le portant au total impressionnant de 890 matchs en mai 2005 ; avec une quatrième Coupe de France il peut alors prendre sa retraite. Mais Guy Roux ne tient pas longtemps loin des stades et reprend du service au RC Lens en 2007. La Ligue ne l'y autorise pas avant de revenir sur sa décision, et c'est Guy Roux lui-même qui met fin à ce feuilleton tragi-comique en quittant Lens après quelques semaines seulement.

Rugby

Rugby et football sont frères. Les deux principaux sports de balle en plein air sont issus des mêmes parents, les différents jeux de football joués dans les collèges anglais. Au début du XIX^e siècle, il existe plusieurs footballs, ayant leurs propres règles, dans les prestigieux collèges anglais d'Eton, de Cambridge, de Harrow et de Rugby. Les règles édictées à Cambridge en 1848 sont encore communes aux différents jeux. La vraie séparation date de 1863 et de la création de la Football Association, qui édicte les lois du «jeu le plus simple». Dans ces premières lois du jeu, plusieurs règles sont encore très proches de celles du rugby. Par exemple, le partenaire du porteur du ballon n'a pas le droit d'être devant lui. Cette règle ne

sera modifiée qu'en 1873, c'est-à-dire après la création de la première compétition connue de «football association», la Coupe d'Angleterre (1871).

L'autre séparation entre les deux sports sera de nature sociale. Le rugby va rester dans le giron universitaire et se développer parmi les classes aisées, avec une volonté de maintenir les règles de l'amateurisme qui marquent une frontière sociale et idéologique. Le football, plus simple, va prospérer dans les grandes régions industrielles et dans les milieux ouvriers, en particulier dans le nord de l'Angleterre. C'est là que naîtra le professionnalisme dans les clubs de football, dont le premier championnat aura lieu en 1888. Le rugby rejettera – officiellement – cette notion pendant un siècle.

Rui Barros Gil

né à Lordelo (Portugal), 1965
Attaquant

Palmarès 36 sélections en équipe nationale (4 buts); **Coupe C3 de l'UEFA** 1990 (Juventus Turin); **Coupe intercontinentale** 1988 (Porto); **Championnat du Portugal** 1988, 1995, 1996, 1997; **Coupe du Portugal** 1988 (Porto); **Championnat d'Italie** 1990 (Juventus Turin); **Coupe de France** 1991 (Monaco).

Rui Barros fait partie d'une génération de joueurs portugais de grand talent, qui sont arrivés au premier plan dans les années 1980 et 1990. Sixième enfant d'une famille de huit, il a débuté à Covilha puis à Varzim, où il est découvert par l'entraîneur yougoslave Ivic. C'est à Porto que sa qualité est reconnue internationalement. Il y réussit le doublé Coupe-Championnat en 1988 et remporte la Coupe intercontinentale contre les Uruguayens de Peñarol en décembre 1987. On découvre alors ce petit bout de chou de 1,60 m d'une étonnante rapidité, sorte de «Speedy Gonzales» du ballon. Très vif de geste, bon dribbleur, il est un poison pour les défenseurs à cause de son centre de gravité très bas. Ainsi repéré au niveau européen, il revêt ensuite le prestigieux maillot de la

Juventus Turin, où il va enrichir un remarquable palmarès personnel. De même avec Monaco, où il passera trois saisons, avant de séjourner à Marseille en 1993-1994. Il retourne ensuite à Porto, où il participe à la conquête de cinq titres de champion consécutifs, avant de prendre sa retraite en 2000.

Rummenigge

Karl-Heinz

né à Lippstadt (Allemagne) 1955

Ailier

Palmarès Championnat d'Europe des nations 1980; 95 sélections en équipe nationale (45 buts); **Championnat d'Allemagne** 1980, 1981; **Coupe d'Allemagne** 1982, 1984 (Bayern Munich); **Coupe d'Europe C1 des clubs champions** 1976 (Bayern Munich).

Distinctions Ballon d'or 1980, 1981.



Karl-Heinz Rummenigge en action.

De la fameuse finale de Glasgow entre Saint-Étienne et le Bayern Munich, on a un peu oublié que ce jour-là, sur le flanc gauche de l'équipe allemande, un jeune attaquant blond, puissant, rapide, avait donné du fil à retordre à Gérard Janvion. Karl-Heinz Rummenigge venait de faire une entrée remarquée sur la scène internationale aux côtés de Franz Beckenbauer, Sepp Maier, Gerhard Müller, Uli Hoeness... Pas facile de percer au milieu d'une pareille constellation. «Au Bayern de cette époque, il y avait des castes, comme chez les Indiens », souligne K.-H. Rummenigge. « J'étais dans la caste du dernier dessous, vexé comme un pou quand les journalistes allaient voir les grands et que moi je portais les valises. »

Il ne restera pas longtemps dans l'ombre. Très vite, l'ailier de choc se transforme en un attaquant complet au champ d'action illimité et à l'efficacité redoutable. En 95 sélections, il totalisera 45 buts. «J'ai beaucoup appris au contact de Gerd Müller, avoue-t-il. Il avait, même dans ses dernières saisons, un enthousiasme de jeune homme, s'étonnant et s'amusant de gestes tentés et réussis de façon inattendue. Le secret du buteur est là : quand il n'y a plus de joie et d'étonnement, il faut s'arrêter.»

Champion d'Europe en 1980, il remporte cette année-là le Ballon d'or au terme d'un véritable plébiscite (122 points sur 125 possibles) et conserve son trophée l'année suivante. «C'est la récompense qui m'a procuré la plus grande joie, la plus intense fierté. Dire qu'un monument comme Uwe Seeler ne l'a jamais eue.» Devenu capitaine de la sélection allemande, il conduit celle-ci à deux reprises en finale de la Coupe du monde (1982, 1986). Sans succès, hélas. Après trois saisons plutôt décevantes à l'Inter Milan (il était souvent blessé), Karl-Heinz Rummenigge termine sa carrière en Suisse, au Servette Genève, en 1989, sur un dernier titre de meilleur buteur du Championnat. Depuis, il participe à la direction du Bayern Munich avec F. Beckenbauer.

Russie

Couleurs Maillot blanc, short bleu et bas blancs.



Palmarès Coupe d'Europe des nations 1960 ;

Coupe du monde des moins de vingt ans 1977 ; **jeux Olympique** 1956, 1988 ;

2 Coupes d'Europe des vainqueurs de coupe (Dynamo Kiev en 1975 et 1986) ;

8 participations à la Coupe du monde (Union soviétique 1958, 1962, 1966, 1970, 1982, 1986 ; Russie 1994, 2002).

Distinctions Ballons d'or : Lev Yachine (1963), Blokhine (1975), Belanov (1986).

A vant d'éclater au début des années 1990, l'URSS formait un bloc puissant, dont le football tirait un bon parti du talent des meilleurs joueurs, disséminés aux quatre coins de l'Union, mais rassemblés pour la bonne cause nationale et internationale.

Si la fédération a été fondée en 1912, elle n'a adhéré à la FIFA qu'en 1946, et à l'Union européenne (UEFA) qu'en 1960. Il était temps, puisque, cette même année, l'équipe nationale d'URSS participe à la première Coupe d'Europe des nations, qu'elle remporte à Paris.

Le football national, lui, est né en 1936, avec les débuts du Championnat et de la Coupe. Trois équipes se sont partagé les lauriers au cours des soixante années qui se sont écoulées avant la scission. Le Spartak Moscou a enlevé 16 titres de champion et 10 Coupes grâce aux remarquable joueurs qu'étaient les Netto, Simonian, Khusainov, Gavrilov, Dassaev. Son plus sérieux rival fut le club ukrainien de Dynamo Kiev (13 fois champion, 8 victoires en Coupe), seul club soviétique à conquérir une Coupe d'Europe, en l'occurrence deux Coupes des coupes, tout d'abord en 1975, contre Ferencvaros, et, en 1986, contre l'Atletico Madrid. Un joueur, Oleg Blokhine, participe aux deux triomphes (le premier lui valut d'ailleurs d'être élu meilleur joueur européen de l'année 1975) ; son coéquipier Belanov recevant à son tour le Ballon d'or en 1986. Troisième grand club de l'ère soviétique : le Dynamo Moscou, 11 fois

champion et 6 fois vainqueur de la Coupe d'URSS. Sa meilleure période s'étend de 1954 à 1969. Et il est incontestable que le rôle joué alors par son gardien Lev Yachine fut prépondérant. Yachine aura été pendant près de quinze ans le meilleur gardien du monde. Ce qu'il démontra dans les buts de l'équipe nationale soviétique, tout d'abord au cours du tournoi olympique de Melbourne, en 1956 (contre les Yougoslaves, battus en finale 1-0), pendant la Coupe d'Europe des nations 1960, à Paris (devant ces mêmes Yougoslaves, encore battus en finale), en 1964, à Madrid, au cours de la finale de la deuxième Coupe des nations perdue contre l'Espagne, et enfin dans la Coupe du monde 1966, en Angleterre, où l'URSS termina à la 4^e place, toujours grâce à Yachine. La sélection soviétique devait encore devenir championne olympique en 1988 à Melbourne. Mais la Coupe du monde – à laquelle l'URSS participa 6 fois (1958, 1962, 1966, 1970, 1982 et 1986) – ne lui sourit guère, sa meilleure performance se situant en 1966 en Angleterre, où elle termina 4^e. Les footballeurs et les équipes soviétiques, victimes de l'isolement de leur pays, sont sortis tardivement d'URSS. Les premières formations de club apparurent seulement vers 1954 (Spartak Moscou, à Londres, battu 4-0 par Wolverhampton). Quant aux joueurs, ils n'ont commencé à pouvoir émigrer à l'étranger que vers 1990, pour devenir de vrais professionnels à la façon occidentale, après avoir été de faux professionnels dans leur pays. Aujourd'hui, nombreux en Europe, ils sont devenus des footballeurs comme les autres. Absente en 1998 de la Coupe du monde, la Russie se présente avec une série de performances contrastées. Elle a réussi à surmonter la terrible déception produite par son échec dans la poule de qualification pour l'Euro 2000 à la dernière minute de son match contre l'Ukraine à la suite d'une erreur de son gardien de but Filimonov.

Sous la direction d'Oleg Romantsev, également entraîneur du Spartak Moscou, l'équipe menée par Alexandre Mostovoi et Valery Kharpine a réussi à terminer première de son groupe de

[**Dictionnaire**] Rui Barros à Russie

qualification pour le mondial 2002 en n'essayant qu'une seule défaite en Slovénie. Entre-temps, elle avait réussi à s'imposer une fois face aux champions du monde au Stade de France par 3 à 2 en juin 1999, et trois ans plus tard avait confirmé sa qualité en obtenant un nul en match amical (avril 2002). Placée dans un groupe très indécis, la sélection russe n'a pas réussi à se qualifier pour les huitièmes de finale, battue par la Belgique et le Japon. Si les clubs russes commencent à recueillir les fruits de la mondialisation du football (incorporation de joueurs étrangers dont plusieurs Brésiliens et victoire du CSKA Moscou en finale de la Coupe de l'UEFA), la sélection nationale connaît des résultats contrastés durant l'Euro 2004 : éliminée au premier tour après deux défaites face aux Espagnols et aux Portugais, elle est la seule équipe à avoir battu les Grecs, futurs champions surprises de l'épreuve, dans un match toutefois sans enjeu. Lors des éliminatoires pour la Coupe du monde 2006, elle fut devancée au goal-average par la Slovaquie et ne participa pas aux barrages. Pour redorer son blason, la Fédération confie le onze russe au Néerlandais Guus Hiddink, qui arrache la qualification à l'Euro 2008 après une victoire inattendue 3-2 contre l'Angleterre. Les Russes font bonne impression en terminant deuxièmes de leur groupe, mais c'est en quart de finale qu'ils créent la sensation en venant à bout, durant les prolongations, des robustes Pays-Bas (3-1). S'il leur faut ensuite admettre la domination espagnole en demi-finale (3-0), au moins ont-ils mis fin à une trop longue période d'impuissance. Mais les espoirs nés de cet Euro seront vite anéantis et la Russie ne participera pas à la Coupe du monde 2010. Aussi aborde-t-elle l'Euro 2012 avec l'envie d'en découdre. Emmenés désormais par Dick Advocaat, les Russes infligent d'entrée une lourde défaite (4-1) à la République Tchèque, ce qui laisse augurer le meilleur. Or la suite est une amère déception : match nul contre la Pologne, défaite contre la Grèce... Les Russes quittent la compétition la tête basse.



Sacchi Arrigo

né à Fusignano (Italie), 1946

Entraîneur italien

Palmarès

Coupe d'Europe des clubs champions 1989, 1990 ; Coupe intercontinentale 1989, 1990 ; Super-Coupe d'Europe 1989, 1990 ; Championnat d'Italie 1988 ; Super-Coupe d'Italie 1989. (Tous gagnés avec le Milan AC.)

Introducteur du 4-4-2 dans le football italien, l'entraîneur Arrigo Sacchi n'a jamais joué personnellement qu'à un niveau amateur. Mais ce passionné de football, fils d'un chausseur de Ravenne, féru de pédagogie et de système de jeu, révèle des qualités qui le mènent des jeunes de Cesena à Parme, en C3, en 1985 (équivalent du National en France). Repéré par Silvio Berlusconi lorsqu'il inflige au Milan une défaite en Coupe d'Italie alors que son équipe est en Serie B, Sacchi reçoit les clés du Milan AC en 1987. Dès sa première saison, il remporte le scudetto et, durant deux saisons, domine l'Italie et l'Europe. Adeptes du football total, il attend de ses joueurs qu'ils respectent, tant en phase défensive qu'offensive, les instructions – précises – demandées : défense haute, travail de récupération immédiat par tous et de concert. Une belle machine quasi invincible dans laquelle l'équipe prime sur les joueurs, même si ceux-ci s'appellent Marco Van Basten, Paolo Maldini ou Franco Baresi. Une formule gagnante avec un AC Milan à ossature italo-néerlandaise. Arrigo Sacchi se montre un peu moins efficace quand il prend en charge l'équipe nationale italienne de 1991 à 1996. Une place en finale de la Coupe du monde 1994 ne lui assure pas la quiétude indispensable, puisqu'il démissionne, deux ans plus tard, à la suite des polémiques suscitées par sa manière de conduire l'équipe. Il laisse les clés de la Squadra Azzurra à Cesare Maldini, qui entraînaient alors les Espoirs azzurri. Il a fini sa carrière d'entraîneur sur le banc de Parme, où il n'a officié que durant trois matchs, jetant ensuite l'éponge, épuisé par le stress de l'entraîneur.

Saccomano Eugène

né à Marseille

(Bouches-du-Rhône) 1936

Journaliste

La radio est chose sélective : il y a les journalistes que nous entendons, puis que nous oublions, avec une certaine indifférence. Il y a les autres, beaucoup plus rares, que nous écoutons, cherchons même parfois, avec tendresse. Eugène Saccomano, né à Marseille en 1936, commence sa carrière comme reporter au *Provençal*, à Nîmes, puis dans la capitale phocéenne. Il va devenir une voix de la radio, dont l'enthousiasme, depuis plus de trente ans, n'a jamais cédé un pouce à la rigueur de l'information. On ne se refait pas. Et naître avec le Front populaire vous donne peut-être le goût du changement : en 1970, Eugène monte à Paris, et présente durant deux ans les journaux sur Europe 1. Il ne vient pas, comme on dit, les mains vides. Dans cette ville blanche qu'il aime tant, il a écrit *Bandits à Marseille*, dont le texte va servir de scénario pour le film de Jacques Deray *Borsalino*, avec Alain Delon et Jean-Paul Belmondo. En 1972, il est le premier journaliste de l'audiovisuel au monde à décrire la tuerie des otages israéliens par les Palestiniens sur le tarmac de l'aéroport militaire de Munich. L'info est sa passion. Malin, il quitte alors l'information générale et fonce vers le sport, devinant sans doute la place que celui-ci, et le football en particulier, ne manquera pas de prendre quelques années plus tard. Il intègre le service des sports d'Europe 1



Eugène Saccomano dans son élément de prédilection : la cabine de reporter dans un stade de football.

en 1972 et s'empare « à la hussarde » de la rubrique football. À ce titre, il couvre bien évidemment tous les plus grands rendez-vous sportifs de ces vingt dernières années, notamment les Coupes du monde. En 1982, il parvient même à convaincre Michel Platini de rejoindre la station de la rue François-1^{er} comme consultant. Directeur des sports depuis 1996, il crée « Europe-Sports », une émission quotidienne de 2 heures et demie qui trouve rapidement sa place informative et conviviale sur l'antenne. Parallèlement, « Sacco » a mis en place, le samedi soir, ce qui est devenu au fil des ans le premier multiplex de France de football pour les matchs du Championnat de France. Passé à RTL, il élargit son audience avec l'émission *On refait le match*, dans laquelle il impose un nouveau style dans le genre. La diffusion télévisée sur LCI, le lundi soir, amène de nouveaux auditeurs. Certes, il y a le sport et ses « oh lala... » désormais célèbres, mais il y a aussi l'amour des livres (Céline, Giono, Modiano) et l'écriture, qui taraude l'homme de radio : en 1994, il publie *Berlusconi, le dossier vérité*. Le talent, l'obsession de bien informer et un goût certain pour la comédie font chez ce personnage bon ménage avec la récompense civile : depuis 1993 en effet, Eugène Saccomano est chevalier de la Légion d'honneur.

Sagnol willy

né à Saint-Étienne (Loire) 1977
Défenseur

Palmarès Coupe des Confédérations 2001, 2003 ; 45 sélections en équipe nationale ; **Coupe intercontinentale** 2001 (Bayern Munich) ; **Ligue des champions** 2001 (Bayern Munich) ; **Championnat de France** 2000 (Monaco), **Championnat d'Allemagne** 2001, 2003, 2005, 2006 (Bayern Munich) ; **Coupe d'Allemagne** 2003, 2005, 2006 (Bayern Munich).

Avec une personnalité tranchée qui n'a pas peur de mettre les pieds dans le plat, les Bleus ont trouvé un porte-parole aussi incisif dans les conférences de presse qu'il l'est sur la pelouse. Défenseur

latéral, placé à droite, Sagnol est un combattant, un vrai membre des Verts, parmi lesquels il a commencé sa carrière en 1995. Intraitable dans les duels, par ses remontées de balle, il devient très dangereux pour ses adversaires par ses centres millimétrés qui se transforment souvent en passes décisives. Ses qualités défensives sont reconnues par les recruteurs du Bayern Munich, qui se dotent d'une défense française aux ailes en engageant le défenseur français pour rejoindre Lizarazu. Il est un des grands acteurs des succès du Bayern, qui, fin 2005, obtient que le joueur ne rejoigne pas la Juventus. Bonne pioche, vu les années noires qui se profilent pour le club turinois. Chez les Bleus, le départ de Desailly et le retour de Thuram dans l'axe lui assurent une place de titulaire pour la Coupe du monde, où il accumule les performances. Proche de Zidane, il est devenu un des cadres privilégiés de l'équipe finaliste de la Coupe du monde 2006.

Saint-Étienne

(Association sportive de Saint-Étienne Loire)

Club fondé en 1920

Couleurs Maillot vert, short blanc et bas verts.

Palmarès

Championnat de France 1957, 1964, 1967, 1968, 1969, 1970, 1974, 1975, 1976, 1981 ; **Coupe de France** 1962, 1968, 1970, 1974, 1975, 1977 ; **Coupe de la ligue** 2013.



Lorsque le club qui a fourni 52 internationaux à l'équipe de France se retrouve en D2 et doit attendre l'ultime journée du Championnat pour savoir s'il ne va pas être relégué d'une division supplémentaire, c'est qu'il y a quelque chose qui cloche au royaume des Verts. Qui aurait pu imaginer voir cette équipe qui a tant fait rêver la France se débattre au milieu des années 1990 pour ne pas mourir ? Il est décidément loin ce beau mois



L'Ange vert Dominique Rocheteau, qui régala le public chaleureux de Geoffroy-Guichard dans les années 1970-1980. Il fut découvert par le « chercheur d'or » du club, Pierre Garonnaire.

de mai 1976 où toute la France s'était mise au vert, accompagnant de ses vœux les Stéphanois qui allaient défier le grand Bayern Munich en finale de la Coupe des champions. Il aura fallu ce jour-là que les poteaux de Hampden Park soient carrés pour empêcher à deux reprises le ballon d'entrer dans les buts de Sepp Maier. On a beaucoup pleuré ce 12 mai 1976 lorsque l'Allemand Roth a marqué sur coup franc le but vainqueur (57^e). Et puis, le lendemain, lorsque les Verts ont remonté les Champs-Élysées, tout Paris était venu acclamer les hommes de Robert Herbin. Preuve s'il en est que cette équipe appartenait à tout un pays.

L'année suivante, il y eut ce mémorable quart de finale retour à Anfield et cette défaite 3-1 qui allait éliminer les Verts. Vingt ans plus tard, on se demande encore pourquoi Christian Lopez a laissé échapper le remplaçant de luxe Fairclough vers le but de Curkovic à 2-1. On se le demandera toujours.

Certes, un peu plus tard, sous l'ère Platini, il y aura bien quelques exploits pour nous faire croire que les Verts pourraient renaître. On pense en particulier à ce 0-5 à Hambourg en 1980. Sans lendemain

hélas. D'ailleurs, en 1981, au lendemain de son dernier titre de champion de France, l'ASSE allait disparaître d'entrée en Coupe des champions, éliminée dès le tour préliminaire par le Dynamo Berlin. La suite, c'est l'histoire de la caisse noire qui éclate en 1982 et du procès qui allait suivre. Roger Rocher, le président de l'époque, sera bien évidemment déboulonné. Saint-Étienne voit alors tous ses meilleurs joueurs partir et, inexorablement, s'enfonce vers la D2. Les Verts y resteront deux saisons (de 1984 à 1986) avant d'y retomber à l'issue de la saison 1995-1996. Et, dans le stade Geoffroy-Guichard, qui s'est fait une toilette pour accueillir des matchs de la Coupe du monde 1998, les Verts remontent en D1 en 1999 et réussissent à s'y maintenir en développant un jeu spectaculaire et offensif grâce à deux Brésiliens talentueux et efficaces, Alex et Aloïsio, dénichés par Robert Nouzaret et son staff. Le bonheur vert ne durera pas longtemps. Affaibli par une affaire de faux passeports, l'ASSE redescend à la fin de

la saison 2001 et ne réussit pas à prendre l'ascenseur à quatre en mai 2002. La greffe Antonetti n'a pas encore pris. Retrouvant la L1 lors de la saison 2004-2005, les Janot, Hellebuyck, Sablé, Zokora et Feindouno échouent en demi-finale de la Coupe de la ligue et obtiennent une belle 6^e place qui leur permet de retrouver les compétitions européennes vingt ans après. Le travail de Frédéric Antonetti porte ses fruits. La saison suivante, l'équipe n'a pas digéré le passage d'Antonetti à Baup et recule à la 13^e place. Les Verts, qui jouissent toujours d'une formidable popularité remontant au passé ont du mal à maîtriser leur présent. Une cinquième place en championnat en 2008 redonne des couleurs aux Stéphanois, mais les deux saisons suivantes sont catastrophiques, les Verts frôlant chaque fois la relégation. Après de nombreux atterroissements, c'est Christophe Galtier qui est choisi pour redresser la barre. Les efforts consentis seront payants : le club remonte la pente jusqu'à atteindre la 7^e place, puis la 5^e en 2013. Surtout, cette même année 2013 est celle de l'euphorie puisque les Verts remportent – enfin – la Coupe de la Ligue et mettent fin à 32 années de disette.

Saison

La saison est l'unité de temps à l'intérieur de laquelle s'organisent les compétitions. Elle est déterminée principalement par des raisons climatiques. En Europe occidentale et en France, la saison commence généralement au début du mois d'août et s'achève début juin, avec quelques aménagements les années de grande compétition internationale, dont les phases finales se déroulent en juin-juillet. Il y a quelques années, le rythme avait été modifié par l'introduction d'une trêve hivernale. Dans les pays à hivers rigoureux d'Europe du Nord et de l'Est, les championnats commencent au printemps et se terminent en automne, avant une longue coupure hivernale. Dans l'hémisphère Sud, naturellement, les saisons de football sont inversées.

Sammer Matthias né à Dresde (Allemagne), 1967 Milieu de terrain

Palmarès 23 sélections en équipe nationale de RDA (6 buts) ; 51 sélections en équipe nationale d'Allemagne (8 buts) ; **Championnat d'Europe des nations** 1996 ; **Championnat d'Europe juniors** 1986 (RDA) ; **Ligue des champions** 1996 (Borussia Dortmund) ; **Championnat de RDA** 1989 (Dynamo Dresde) ; **Coupe de RDA** 1985, 1990 (Dynamo Dresde) ; **Championnat d'Allemagne** 1992 (VfB Stuttgart), 1995, 1996 (Borussia Dortmund).

Distinctions Ballon d'or 1996 ; Meilleur joueur d'Allemagne 1995, 1996.

L'athlétique (1,80 m et 78 kg) et combatif défenseur Matthias Sammer est le successeur de Franz Beckenbauer comme libéro de l'équipe nationale allemande après la réunification. Ce fils de footballeur international est-allemand est le premier joueur venu de l'ex-RDA à porter le maillot de la nouvelle Allemagne en 1990. Formé à Dresde, il remporte son premier titre à 18 ans lors de sa première année en équipe première. Animateur de l'équipe nationale juniors jusqu'en 1987, il devient international en A l'année suivante. En 1990, l'année du tournant, il honore sa dernière cape est-allemande et sa première allemande. Il s'impose vite



Matthias Sammer, capitaine de l'équipe nationale allemande réunifiée.

Un ange vert est passé

Les Verts sont très forts. Ils viennent de sortir le PSV Eindhoven, le Dynamo Kiev, les Glasgow Rangers. Dans cette équipe, Dominique Rocheteau avec sa tignasse bouclée éblabousse de son talent. Il n'y en a que pour lui. Déjà il a été surnommé l'« Ange vert ». Un disque est même sorti à sa gloire. Le merchandising n'existe pas encore, sauf à Saint-Étienne en 1976. Mais Rocheteau est blessé pour la finale. Il ne jouera pas. Les Verts sont malheureusement menés 1-0, et Herbin tente le tout pour le tout et lance son joker. L'« Ange vert » tente deux fois de passer sur son aile. Il déstabilise Hansen puis Horsmann, mais rien n'y fait. Entré à la 82^e minute de cette finale, Rocheteau n'a pu réaliser un miracle. Les anges, c'est bien connu, n'accomplissent pas de miracle.

L'équipe de la finale :

Curkovic – Janvion, Piazza, Lopez, Repellini, Bathenay, Larqué, Santini – H. Revelli, P. Revelli, Sarra magna (Rocheteau 82^e). Entr. : R. Herbin.

tant au Borussia Dortmund (deux Championnats de suite et une Ligue des champions), sous la conduite d'Ottmar Hitzfeld, qu'en Nationalmannschaft, sous Bertie Vogts. Meilleur joueur de l'Euro 1996, cette année-là, il gagne presque tout, en équipe ou à titre individuel, la Coupe d'Allemagne exceptée. Gravement blessé en 1997, il ne réapparaît que sporadiquement sur une pelouse et doit s'orienter vers la carrière d'entraîneur. Habile tacticien et meneur d'hommes exigeant, il prend en charge son équipe préférée en 2000, le Borussia Dortmund. Durant trois saisons et avec un égal bonheur que cinq ans plus tôt, il obtient deux places de 3^e et un titre de champion, ainsi qu'une finale de Coupe de l'UEFA.

Sanchez Marquez Hugo né à Mexico (Mexique), 1958 Attaquant

Palmarès 58 sélections en équipe nationale (29 buts); **Championnat du Mexique** 1977 (UNAM Pumas); **Championnat d'Espagne** 1986, 1987, 1988, 1989, 1990; **Coupe d'Espagne** 1985, 1989; **Coupe C3 de l'UEFA** 1986 (Real Madrid).
Distinctions Meilleur buteur du **Championnat d'Espagne** 1985, 1986, 1987, 1988, 1990.

S' il ne reste qu'un souvenir de l'attaquant mexicain Hugo Sanchez, ce sera sans doute celui des pirouettes qu'il effectuait pour célébrer les buts qu'il marquait. L'eût-il fait à chaque but qu'il aurait bondi 409 fois, en ne comptant que les championnats auxquels il a participé (au Mexique, aux États-Unis, en Espagne, en Autriche) et les matchs internationaux. Sanchez a été, en effet, un des meilleurs avants de pointe du football contemporain, avec pour qualités majeures sa vélocité et sa rapidité de gestes. Au milieu des années 1980, au meilleur de sa forme, il était un des plus efficaces buteurs évoluant en Europe, dans le très dur championnat espagnol (avec l'Atletico puis le Real Madrid) et en Coupe d'Europe. Il fut aussi l'idole de tout le peuple mexicain. Il avait 19 ans lorsqu'il débuta en équipe nationale, alors qu'il jouait pour l'univer-

sité de Mexico. À 20 ans, il participait à sa première Coupe du monde. Mais c'est huit ans plus tard que tout son peuple s'identifia à lui, quand, à la tête de la sélection nationale, il fit vibrer toute la mégapole mexicaine lors de la Coupe du monde organisée chez lui. Chaque match au stade Aztèque était l'occasion de gigantesques embouteillages et d'une fiesta phénoménale. En quart de finale, à Monterrey, contre l'Allemagne, tout le pays attendit en vain la pirouette du « Niño de Oro ». La fête était terminée.

Santos FC

Club brésilien

Fondé en 1912

Couleurs Maillot, short et bas blancs.



Palmarès international

Copa Libertadores 1962, 1963, 2011 ; **Mondial des clubs FIFA** 1962, 1963 ; **Recopa d'Amérique du Sud** 1968 ; **Coupe de la Conmebol** 1998.

Palmarès national Championnat de l'État de São Paulo 1935, 1955, 1956, 1958, 1960, 1961, 1962, 1964, 1965, 1967, 1968, 1969, 1973, 1978, 1984, 2006, 2007, 2010, 2011, 2012 ; **Tournoi Rio-São Paulo** 1959, 1963, 1964, 1966, 1996 ; **Coupe du Brésil** 1961, 1962, 1963, 1964, 1965 ; **Championnat du Brésil** 2002, 2004.

Le Santos FC a été durant les années 1960 la vitrine du football brésilien à travers le monde. Fondé en 1912, le club de la banlieue ouest de São Paulo a en effet vu jouer sous son maillot blanc quelques-uns des plus grands attaquants du monde, avec, en premier lieu, Pelé, qui a marqué de 1956 à 1974 1 091 buts, puis ses compères Pepe (405 buts) et Coutinho (370). En défense, pendant cette période dorée (seize titres de champion de l'État de São Paulo, cinq Coupes du Brésil et deux Copa Libertadores), le Santos FC avait dans ses rangs le défenseur central Carlos Alberto et le gardien de but Gilmar : une mini-Seleção ! Après une longue période de vaches maigres, le club est revenu au premier plan à partir

[Dictionnaire] Saison à São Paulo

de 2002, avec des joueurs comme Fabinho, Kléber ou Reinaldo. Toutefois, aucun joueur du Santos FC n'a été sélectionné par Carlos Alberto Parreira pour la Coupe du monde en Allemagne.

São Paulo Football Club

Club brésilien

Fondé en 1930

Couleurs Maillot blanc à deux bandes horizontales, rouge et noire, short et bas blancs.



Palmarès international **Copa Libertadores** 1992, 1993, 2005 ; **Copa Sudamericana** 2012 ; **Coupe intercontinentale** 1992, 1993 ; **Tournoi de Rio-São Paulo** 2001 ; **Super Copa Libertadores** 1993 ; **Coupe Conmebol** 1994.

Palmarès national **Championnat du Brésil** 1977, 1986, 1991, 2006, 2007, 2008 ; **Championnat de l'État de São Paulo** 1931, 1943, 1945, 1946, 1948, 1949, 1953, 1957, 1970, 1971, 1975, 1980, 1985, 1987, 1989, 1991, 1992, 1998, 2000, 2002 (**Superchampionnat**), 2005.

Le São Paulo Football Club est un des plus jeunes clubs brésiliens, puisqu'il a été créé en 1930, son nom actuel lui ayant été attribué en 1935. Il a commencé à dominer le football pauliste vers 1940, affirmant alors sa supériorité pendant une dizaine d'années. À l'origine, le club bénéficie des services d'un attaquant exceptionnel, le célèbre Leonidas, qui sera ensuite le roi des buteurs de la Coupe du monde 1938 en

Les grandes figures du passé

Les joueurs

Leonidas, Poy, Sastre, Remo, Ruy Campos, Noronha, Bauer, Amalfi, Mauro, Gerson, Sordi, Canhoteiro, Rai, Cafu, Leonardo.

Les entraîneurs

Flavio Costa, Minelli, Brandão, Tele Santana.

France. Mais la grande vedette du São Paulo FC aura été, dans les années 1950, l'incomparable demi et capitaine de la sélection brésilienne, Carlos Bauer. De père allemand et de mère brésilienne, ce superbe footballeur allie puissance physique, qualités athlétiques d'agilité et de souplesse, et technique typiquement sud-américaine. Il est à la base des nombreux titres conquis par le club auquel il aura consacré exclusivement sa grande carrière.

La troisième époque du São Paulo FC, très brillante, se situe entre 1989 et 1993. L'entraîneur se nomme alors Tele Santana. Il est l'un des meilleurs techniciens brésiliens, adepte d'un football offensif qui permet au club de remporter la couronne de champion pauliste en 1989 puis celle de champion du Brésil en 1991. Mais c'est surtout le double succès, triomphal, obtenu sur le plan sud-américain, d'une part, et sur le plan mondial, d'autre part, qui va faire la gloire de São Paulo en 1992 et 1993. La première année, les joueurs de Santana gagnent la Copa Libertadores (Coupe d'Amérique du Sud des clubs champions) contre les Argentins de Newell's Old Boys, avant de triompher ensuite en finale de la Coupe intercontinentale (Coupe du monde des clubs champions) contre Barcelone. L'exploit est renouvelé l'année suivante dans ces deux prestigieuses compétitions aux dépens des Chiliens de l'Université catholique et du Milan AC.

Un an plus tard, les Paulistes disputent leur troisième finale de la Copa Libertadores, mais ils doivent s'incliner face aux Argentins de Velez Sarsfield, entraînés par l'ex-Rémois et Parisien Carlos Bianchi. Il est vrai qu'entre-temps le club de São Paulo a perdu son buteur, meneur de jeu et capitaine, Rai, transféré au Paris-Saint-Germain, héros des deux premiers triomphes, fêtés comme il convient par les supporters du club le plus populaire de São Paulo, accourant régulièrement dans un stade Morumbi qui peut accueillir 100 000 d'entre eux. Avec un nouveau titre de champion du Brésil en 2008, puis une Copa Sudamericana en 2012, le São Paulo FC demeure l'un des meilleurs clubs brésiliens.



Fernand Sastre, un dirigeant exceptionnel du football français.

Sastre Fernand

né à Kouba (Algérie), 1923-1998
Dirigeant

Ce « grand monsieur » du football français est mort en juin 1998 des suites d'un cancer du poumon sans avoir pu savourer le titre mondial que les Bleus allaient offrir le 12 juillet à la nation. Injustice pour ce serviteur du sport en général et du football en particulier qui a occupé toutes les fonctions décisives au sein de la FFF ou du CNOSF de 1973 à 1984. Il a été avec Michel Platini le coprésident du comité d'organisation de la Coupe du monde après avoir montré son savoir-faire lors de l'organisation du Championnat d'Europe des nations en 1984.

Schuster Bernd

né à Augsbourg (Allemagne), 1959
Milieu de terrain

Palmarès 21 sélections en équipe nationale (4 buts); **Championnat d'Europe des nations** 1980; **Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe** 1982 (FC Barcelone); **Championnat d'Espagne** 1985 (FC Barcelone), 1989, 1990 (Real Madrid).

Sans doute le meilleur milieu de terrain allemand de tous les temps par sa technique individuelle exceptionnelle et son sens du jeu, Bernd Schuster était également doté d'un caractère si entier qu'il n'a jamais su composer avec les différents entraîneurs nationaux allemands. Cela explique qu'il ait effectué la majeure partie de sa carrière en Espagne (treize saisons au FC Barcelone, au Real Madrid puis à l'Atletico Madrid) avant de revenir en Allemagne en 1993, au Bayer Leverkusen, pour ses trois dernières saisons de joueur. Illuminant le jeu de l'équipe d'Allemagne lors de l'Euro 1980 remporté aux dépens de la Belgique, « l'Ange blond », du haut de ses 181 cm, ne revêt plus la tunique blanc et noir que de manière épisodique. Ce joueur si collectif sur le rectangle vert devenait insupportable pour ses coéquipiers dans le vestiaire et passa de ce fait à côté d'une plus grande carrière. Sitôt les crampons remisés, Schuster a entamé une carrière d'entraîneur peu convaincante jusqu'à son arrivée en 2003 à Getafe, le plus petit club de la Liga, qu'il maintient dans l'élite. Celui qui a été à trois reprises sur le podium du Ballon d'or (2^e en 1980, et deux fois 3^e en 1983 et 1985) a encore un rêve à accomplir : entraîner le Real Madrid, où il a joué plusieurs saisons. Un rêve qui se concrétise en juillet 2007 : Bernd Schuster succède à Fabio Capello aux commandes de la « Maison blanche » qu'il ne conservera qu'une saison. Il se verra ensuite confier les rênes du Besiktas d'Istanbul.

Scifo Enzo

né à La Louvière (Belgique), 1966
Milieu de terrain

Palmarès **Championnat de Belgique** 1985, 1986, 1987, 2000 (Anderlecht); **Championnat de France** 1997 (AS Monaco); **Coupe d'Italie** 1993 (Torino).

A 18 ans, Enzo Scifo avait le pied si agile que les défenseurs européens les plus rugueux en avaient le tournis : jeune joueur d'Anderlecht, où il fut couvé, Enzo Scifo « emballe » le Championnat

d'Europe des nations en 1984. Il est pourtant tout juste sorti de l'adolescence, il est fragile et mince, mais, sur un terrain, le Belge est intenable. Toute l'histoire de ce joueur élégant et discret est sans doute contenue dans ce début de carrière : repéré très rapidement par les dirigeants de l'Inter Milan, Enzo Scifo a le temps de fêter ses deux titres de champion de Belgique avec Anderlecht (1986 et 1987) avant d'enfiler la célèbre tenue bleu et noir des « interistes » de Milan ; et c'est l'échec... Le dur apprentissage d'un métier où il n'est guère question de se faire des cadeaux... Enzo Scifo a 21 ans lorsqu'il rejoint le club de Zenga et Bergomi. Nous sommes en 1987. Scifo l'affirme alors : « Je veux épater tout le monde, réussir une grande carrière en Italie. Je n'en partirai que lorsqu'on ne voudra plus de moi... » Plus dure fut la chute pour le jeune prodige, qui rejoint finalement les Girondins de Bordeaux et l'entraîneur Raymond Goethals. La trajectoire de Scifo continue de plonger en eaux troubles : Goethals a ses têtes, et Scifo passe l'essentiel de son temps à s'entraîner au Haillan, mais, hélas, sans avoir les honneurs du terrain. Certains observateurs privilégiés ont alors le bonheur d'assister à une bien étrange scène dans les vestiaires de Guy Roux, entraîneur d'Auxerre, malin et fin connaisseur du ballon : c'est un soir de novembre 1989, après une défaite à domicile (0-1) contre Zagreb en Coupe de l'UEFA. Pourtant, Guy Roux a le sourire ; il ne désespère pas de pouvoir jouer un vilain tour aux Yougoslaves, 15 jours plus tard en Croatie. Et Guy Roux de présenter sa dernière recrue : Enzo Scifo, en panne de ballon, dont la mise au vert du côté de l'AJA a des effets immédiats et salvateurs : 15 jours plus tard, en effet, Enzo Scifo contribue largement à la qualification d'Auxerre contre Zagreb, 3-1, et ça fait du pétard, du côté du club croate ! L'histoire d'une simple résurrection est en marche. Enzo Scifo, exsangue, oublié à Bordeaux, retrouve ses plus belles sensations sous la direction d'un homme, Guy Roux, qui a su le remettre en confiance. Le milieu de terrain passe deux saisons en Bourgogne, l'AJA terminant troisième du Championnat de France en 1991. Chose curieuse pour un jeune

homme dont le plan de carrière était au départ de demeurer un sédentaire du ballon, Scifo repart pour l'Italie et, cette fois, brille sous les couleurs du Torino, avant de revenir en France, en 1993, à Monaco. Certes, sa fin de parcours sur le Rocher sera difficile, perturbée par des blessures, et handicapée par la présence de Jean Tigana, qui ne l'apprécie guère. Il n'empêche : Scifo est directement à l'origine de l'exploit, en 1994, aux dépens de l'AS Roma, et pèse de tout son talent pour obtenir cette formidable qualification pour les demi-finales de la Ligue des champions. Enzo Scifo quitte Monaco, non sans avoir obtenu sur sa carte de visite un titre de champion de France, au terme de la saison 1996-1997. Retour aux sources, retour à l'enfance et à la formation : Scifo signe à Anderlecht et termine sa carrière en 2000 dans le club wallon de La Louvière, sa ville natale.

Sedan

Club sportif Sedan Ardennes

Club fondé en 1920

Couleurs Maillot
rouge à manches
vertes, short et bas
rouges.



Palmarès

Coupe de France 1956, 1961 ;
Championnat de France amateurs
1951 ; **Challenge des champions** 1966 ;
Championnat de France de D2 1955,
1972.

Né en 1920 de la fusion des clubs de Sedan et de Torcy, villes voisines situées près de Charleville, le nouveau club ardennais devient champion de la ligue du Nord-Est en 1941. Mais c'est à partir de 1949-1950 qu'on commence à parler de Sedan. L'équipe réalise un premier exploit en éliminant l'OGC Nice, futur champion de France, en trente-deuxième de finale de la Coupe de France. Un an plus tard, en 1951, le club est sacré champion de France amateurs. Le voilà parti pour une étonnante aventure. Le club a été relancé grâce à la rencontre de deux industriels du textile, les frères

L'âme de Sedan

Louis Dugauguez a été pendant près de vingt ans l'homme fort de l'UA Sedan-Torcy. D'abord instituteur dans l'enseignement libre, ce Nordiste né en 1921 joue à Bully avant de devenir professionnel à Lens en 1936. Il émigre à Toulouse de 1940 à 1945, puis revient dans le Nord pour être entraîneur-joueur à Carvin. Major de sa promotion à l'issue d'un stage fédéral d'entraîneurs, il s'installe à Sedan en 1948, devient directeur commercial des Draperies sedanaises appartenant aux frères Laurant et prend en main l'équipe de l'UA Sedan-Torcy. En 1967, il devient entraîneur-sélectionneur de l'équipe de France, mais démissionne en mars 1969, après une défaite peu glorieuse contre la Norvège, à Strasbourg. Revenu à Sedan, il quitte définitivement le club ardennais et le football.

Maurice et Lucien Laurant, avec un ancien instituteur nordiste, Louis Dugauguez, qui fut aussi un très bon footballeur lensois. Devenu entraîneur, ce dernier a choisi d'imposer à ses joueurs des principes de discipline, de courage et de combativité qui vont les mener haut et loin. Pour mieux les convaincre et pour les faire baigner dans une ambiance de travail, les dirigeants sedanais emploient leurs joueurs au sein de leur usine (les Draperies sedanaises).

La tradition ouvrière. Ainsi naissent les fameux footballeurs-ouvriers qui vont constituer un phénomène et un cas exceptionnels dans le professionnalisme, auquel l'UA Sedan-Torcy adhère en 1953. Chaque matin, à l'aube, Louis Dugauguez et ses hommes entament la journée par un footing et une séance d'entraînement sérieux avant d'aller à l'usine. Ainsi se forment les caractères et les battants. De plus, le recrutement n'a pas été réalisé au hasard : on a choisi des gaillards aussi solides dans leur tête que sur leurs jambes : du gardien Rozak, aux attaquants Brény et Célestin Oliver en passant par Éloy, Bochard, Daniel Carpentier, Pascal, Fulgenzy et Cuenca.

Les grandes figures du passé

Rozak, Éloy, Bochart, Daniel Carpentier, Fulgenzy, Célestin et Christian Oliver, Brény, Cuenca, Noah, Pierre Bernard, Polak, Hatchi, Salaber, Maryan, Lemerre, Mouchel, Salem, Herbet, Roy, Dahleb.

Louis Dugauguez et les Laurant n'ont pas manqué de puiser aussi dans l'équipe de France amateurs, ce qui va amener à Sedan les Normands Michel Lefebvre et Mouchel. Le Championnat et la Coupe de France en sont révolutionnés, tout comme les adversaires des Sedanais. En 1953-1954, les « ardents Ardennais », bien qu'évoluant en 2^e division, se hissent jusqu'aux demi-finales de la Coupe de France, ne s'inclinant que par 2 buts à 1 devant l'OM. La saison suivante, en 1954-1955, ils terminent premiers de 2^e division et prennent place dans l'élite de la division 1. Cette fulgurante ascension se poursuit dans l'apothéose d'une finale de Coupe de France gagnée en 1956 contre Troyes (3-1) après seulement trois saisons professionnelles. Les Sedanais se maintiennent ensuite en bonne place au classement de la division 1. En 1961, ils réapparaissent en finale de Coupe contre Nîmes, dont ils sortiront vainqueurs une seconde fois (3-1), grâce à un brillant maître à jouer, Marcel Mouchel, qui atteint ce jour-là le firmament d'une carrière trop courte et trop discrète. L'arrière droit de l'équipe sedanaise s'appelle Noah, prénom Zacharie. Son fils Yannick se fera connaître plus tard raquette de tennis en main. Sedan en division 1 continue à jouer les trouble-fête : 9^e en 1961, 5^e en 1962, avant de terminer 3^e en 1963 derrière Monaco et Reims. En 1965, c'est la troisième finale de Coupe de France jouée, mais perdue celle-là contre Rennes au terme de deux matchs très équilibrés (2-2 puis 3-1). De l'époque héroïque, il ne reste qu'un seul joueur, Fulgenzy. En 1966, une curieuse opération de fusion donne naissance l'espace d'une saison à un RC Paris-Sedan. En 1970, Sedan décroche de nouveau une 3^e place en D1. Mais, un an plus tard, c'est la des-

cente qui ouvre l'ère du déclin, aggravé en 1974 par le départ de Dugauguez et par une nouvelle relégation, jusqu'à la descente en National 1 en 1995. Depuis, Sedan a repris sa marche en avant grâce à un nouveau président, Pascal Urano : montée en D2 en 1998, retrouvailles avec la D1 en 1999 avec en sus une finale de la Coupe de France perdue dans les dernières minutes sur penalty devant le FC Nantes. Pour sa première saison en D1, Sedan est l'égal des meilleurs, obtenant une excellente 6^e place qui lui vaut de jouer pour la première fois une compétition européenne, en l'occurrence la coupe Intertoto qualificative pour la coupe UEFA. Cette progression rapide est due en grande partie au travail de l'entraîneur Patrick Rémy et à la nouvelle direction. Dommage que ce duo efficace n'ait pas été reconduit pour la saison 2000-2001. Dirigé par Henri Stambouli, Sedan redescend en 2003. Après trois saisons passées au sommet de la ligue 2 et une nouvelle finale de la Coupe (2005), les Sangliers retrouvent l'élite en 2006 pour une année seulement. La Ligue 1 décidément ne sourit pas à Sedan ! Sa place est donc en Ligue 2 où le club ardennais fait chaque fois bonne figure. 5^e en 2011, 4^e en 2012, tous les espoirs sont donc permis... jusqu'à la catastrophe qui survient à l'issue de la saison 2012-2013. Les Sangliers mordent la poussière et se voient relégués en National.

Sélectionneur

Pour composer une sélection quelle qu'elle soit, il est nécessaire de confier cette tâche à un ou plusieurs responsables qui choisissent les onze joueurs. L'équipe de France a d'abord été construite par des dirigeants bénévoles et qui échangeaient leurs idées en petit comité avant de fixer leur choix. Leur nombre variait entre deux et quatre ou cinq membres. En 1920, ils passent le relais à un sélectionneur unique, Gaston Barreau, qui devait rester en place jusqu'à sa mort, en 1958. Paul Nicolas et Alex Thépot prenaient le relais, remplacés ensuite par Georges Verriest de 1959 à

1964. Le poste fut alors confié à un technicien de terrain, un entraîneur de métier. D'abord, en 1964, Henri Guérin, qui resta en poste jusqu'en 1966. Après la Coupe du monde 1966, un intérim de courte durée fut assuré, d'abord par Just Fontaine (deux matchs), puis par le tandem José Arribas-Jean Snella (un match). En 1967, Louis Dugauguez prenait les rênes de la sélection tricolore jusqu'en 1969. Georges Boulogne, déjà à l'époque directeur technique national, devenait aussi sélectionneur avant de céder la place en 1973 à Stefan Kovacs. Le Roumain dirigea les tricolores jusqu'en 1975 et confia la succession à son adjoint Michel Hidalgo, lequel passa ensuite le relais à Henri Michel (1984-1988). Ce dernier était remplacé par Michel Platini, qui, après quatre ans de pouvoir, abandonnait son poste à Gérard Houllier (1992-1993). Un catastrophique match de qualification en Coupe du monde contre la Bulgarie à Paris provoquait le départ d'Houllier et l'arrivée aux commandes d'Aimé Jacquet, qui remportait le titre mondial (1998) et démissionnait au faîte de sa gloire. Son adjoint, Roger Lemerre, lui succédait et remportait l'Euro 2000. Mais l'échec asiatique en 2002 lui coûta son poste, et il fut remplacé par Jacques Santini, entraîneur de Lyon. N'ayant pas reçu de garantie sur



Raymond Domenech a réussi son pari : être présent le 9 juillet en finale de la Coupe du monde 2006. Il est le second sélectionneur français à mener les Bleus à ce niveau de la compétition. La suite sera moins glorieuse...

son avenir avant le début de l'Euro 2004, l'ancien Vert annonça avant le début de la compétition son départ pour Tottenham. Après le demi-échec français au Portugal, la FFF désigne Raymond Domenech, proche de la DTN et alors sélectionneur des Espoirs, avec lesquels il n'avait encore rien gagné. Le poste de sélectionneur est devenu très exposé, car très médiatisé. Lourd de responsabilité dans un football où l'enjeu financier a rejoint et même dépassé l'enjeu et le résultat sportifs, il est aujourd'hui aussi périlleux que celui d'entraîneur de club, voire plus. Car une équipe nationale ne dispute qu'une dizaine de matchs par saison et possède donc moins de chances de rattraper ses erreurs. L'entraîneur pas davantage, lui dont les choix sont constamment jugés et critiqués par l'opinion publique, c'est-à-dire par des millions de sélectionneurs amateurs qui se passionnent pour le football, chacun croyant détenir LA vérité.

Sénégal

Couleurs Maillot vert, short jaune et bas verts.



Palmarès

Coupe Cabral 1979, 1980, 1983, 1984, 1985, 1986, 1991, 2001; **1 participation à la Coupe du monde** 2002.

Fondée en 1962, la sélection sénégalaise a dominé le football de l'Afrique de l'Ouest pendant une douzaine d'années, de 1979 à 1986 à travers ses succès dans la coupe Cabral, avant, tout récemment, de s'imposer parmi les meilleures formations du continent. Son accession à la finale de la CAN 2002, après avoir terminé première d'un groupe très difficile comprenant l'Égypte et le Maroc, et sa qualification pour la première fois à la Coupe du monde témoignent de la valeur d'une équipe comprenant des joueurs évoluant dans le championnat de France (16 en D1 et 4 en D2), à l'exception des deux gardiens remplaçants. Le choix de l'entraîneur français

Bruno Metsu s'est révélé payant. De jeunes joueurs talentueux à l'instar de l'attaquant El-Hadji Diouf (RC Lens) encadré par Metsu et l'ancienne star sénégalaise du FC Metz Jules Bocandé ont eu la satisfaction de remporter le match d'ouverture contre la France (1-0), puis la première place de leur groupe et de se qualifier pour les quarts de finale, où ils cèdent face aux Turcs au but en or. Présentés comme la force montante en Afrique, les Lions de la Téranga ne confirment pas. Ils ne réussissent pas à se qualifier pour la Coupe du monde 2006 et sont défaits en demi-finale de la CAN 2006. Les années suivantes ne seront pas meilleures et le Sénégal ne participera qu'aux éditions 2008 et 2012 de la CAN sans jamais franchir le premier tour.

Serbie-et-Monténégro

Fondée en 1992

Couleurs Maillot bleu, short blanc et bas rouges.



Pour sa dernière apparition publique, l'équipe de Serbie-et-Monténégro, qui est l'héritière de jure de la Fédération de football de Serbie fondée en 1919, a réussi à se qualifier pour la phase finale de la Coupe du monde, ce que n'ont pas pu faire les sélections slovène, croate ou bosniaque. Adhérent à l'UEFA en 1993, son équipe nationale avait défendu ses nouvelles couleurs en 1998 (élimination en huitième de finale). Si, en 2002, elle n'avait pas réussi à se qualifier, en 2005, elle a devancé l'Espagne dans son groupe éliminatoire. Tombés dans « le groupe de la mort » avec l'Argentine, la Côte d'Ivoire et les Pays-Bas, les Serbo-Monténégrins emmenés par les attaquants Mateja Kezman, Savo Milosevic et le Serbo-Sochalien Danjel Ljuboja, sous la baguette du milieu de terrain Dejan Stankovic, ont pourtant réalisé la plus piètre prestation, en essuyant notamment un cinglant 0-6 face à l'Argentine. Après l'indépendance du Monténégro en 2006, la fédération

est scindée en deux entités distinctes. La fédération de Serbie est aussitôt affiliée à la FIFA, celle du Monténégro le sera peu après, mais trop tardivement pour participer aux éliminatoires de l'Euro 2008. De son côté, la Serbie se qualifiera pour le Mondial 2010. Elle échouera au premier tour non sans avoir remporté une surprenante victoire (1-0) contre l'Allemagne.

FC Sète 34

Club fondé en 1914

Couleurs Maillot à rayures vertes et blanches, short et bas noirs.



Palmarès Championnat de France

1934, 1939, 1942 (zone Sud); **Coupe de France** 1930, 1934.

Rebaptisé en 1989 FC Sète 34, le club de Sète (ou Cette comme on écrivait autrefois) est un club pionnier du football français dans les années 1930. Le FC Sète a participé au premier championnat professionnel et fourni un grand nombre d'internationaux, ainsi qu'un dirigeant dont le nom est désormais attaché aux compétitions de jeunes, Emmanuel Gambardella. Descendu en division 2 en 1954, le club abandonne le professionnalisme en 1960 et depuis alterne entre des montées en division 2 (1970, 1983) et des descentes en D3 ou National (1978, 1989 pour des raisons administratives). En 2006, le FC Sète ne réussit pas à se maintenir en D2, terminant dernier, et redescend en National avant de connaître les affres de la liquidation judiciaire qui l'envoie en division d'Honneur.



Séville FC

Club espagnol

Fondé en 1905

Couleurs Maillot, short et bas blancs.

Palmarès international

Coupe de l'UEFA 2006, 2007;

Super Coupe d'Europe 2006.

Palmarès national Championnat d'Espagne 1946; Coupe d'Espagne 1935, 1939, 1948, 2007, 2010.

Depuis plus d'un demi-siècle, la meilleure équipe de Séville rumina son glorieux passé de grande équipe dans les années 1920 et 1940. Depuis son retour dans l'élite après deux séjours en 2^e division au cours des années 1990, le FC Séville connaît une embellie dès sa remontée, après avoir remporté le titre de division 2 en 2001. Depuis quatre saisons, grâce à des attaquants comme Zalayeta (depuis passé à la Juve) ou Julio Baptista (passé au Real Madrid) et de jeunes Andalous comme José Antonio Reyes (depuis à Arsenal) ou Sergio Ramos (également passé au Real), le club se qualifie pour la Coupe de l'UEFA, qu'il remporte en 2006 – cent un ans après sa fondation ! Séville s'arroge la Super Coupe d'Europe peu après face au Barça (3-0). L'année suivante est tout aussi exceptionnelle avec – outre une Coupe d'Espagne – une seconde Coupe de l'UEFA. Année tragique également, avec la mort d'Antonio Puerta, terrassé sur la pelouse par une crise cardiaque. Dans le championnat espagnol, Séville est chaque fois au rendez-vous, presque toujours dans les cinq premiers, souvent sur le podium. Mais son dernier titre remonte... à 1946. Comment faire mieux dans une Ligue dominée par le Barça et le Real ?

Shilton Peter

né à Leicester (Angleterre), 1949
Gardien de but

Palmarès 125 sélections en équipe nationale; **Coupe d'Europe des clubs champions** 1979, 1980 (Nottingham Forest); **Super-Coupe d'Europe** 1980; **Championnat d'Angleterre** 1978 (Nottingham Forest); **Coupe de la League** 1978, 1979 (Nottingham Forest).

Lorsque Peter Shilton débute en équipe d'Angleterre, il a tout juste 20 ans. Vingt et une saisons plus tard,



Peter Shilton, le dernier grand gardien qu'ait connu l'Angleterre.

à près de 41 ans, Shilton connaît son ultime sélection internationale. Le compteur se bloque à 125 matchs pour l'Angleterre. Avec seulement 83 buts encaissés au total. La Coupe du monde 1990, où il atteint les demi-finales, constitue son ultime sortie.

Shilton, né à Leicester et successeur désigné du mythique Gordon Banks, a toujours eu la réputation d'être un perfectionniste. Pour lui, chaque but encaissé constituait un drame. Et ce fut le cas jusqu'à sa retraite professionnelle, qu'il prit à la fin des années 1990. Peu auparavant, il était à Hongkong et participait au championnat local. Quelques mois plus tôt, il jouait encore pour Leyton Orient, un club de D4 anglais. On l'a même vu figurer à plusieurs reprises en 1996 sur les feuilles de match de West Ham, club de D1. Il semble que Shilton ne sache pas faire autre chose que jouer au football, et des difficultés financières le poussent à prolonger au maximum son activité. La carrière en club de Shilton est avant tout marquée par son passage à Nottingham Forest, où il conquiert un titre de champion et deux Coupes des champions. Bref moment de gloire pour un joueur dont la stratégie personnelle a épousé de drôles de choix.

On dit souvent qu'il n'a jamais gardé les buts d'une grande équipe. Jugez plutôt : Leicester, Stoke, Nottingham, Southampton, Derby, Plymouth, Bolton, West Ham, Leyton Orient...

Simonet Claude

Né à Mortagne-au-Perche (Orne), 1930

Dirigeant

Président de la Fédération française de football de 1994 à 2005, Claude Simonet a recueilli les plus beaux lauriers jamais récoltés par le football français entre 1998 et 2001. Connu pour ses talents de dirigeant à la tête du FC Nantes, Claude Simonet a dû accuser les contrecoups de l'affaire OM-VA. Puis, les années suivantes, il a pu surfer sur les exploits répétés des sélections bleues (Espoirs, A et – 17 ans) jusqu'à ce que l'« accident » de 2002, totalement imprévu, ne refroidisse une gestion bon-homme, peu armée pour affronter les grands problèmes (entre autres, la violence dans les stades, l'arbitrage).

Simonsen Allan

Né à Vejle (Danemark), 1952

Ailier droit

Palmarès 56 sélections en équipe nationale (21 buts); **Coupe de l'UEFA** 1975, 1979 (Borussia Mönchengladbach); **Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe** 1982 (FC Barcelone); **Championnat du Danemark** 1971, 1972, 1984 (Vejle BK); **Coupe du Danemark** 1972 (Vejle BK); **Championnat d'Allemagne** 1975, 1976, 1977 (Borussia Mönchengladbach); **Super-Coupe d'Allemagne** 1977 (Borussia Mönchengladbach); **Coupe d'Allemagne** 1973 (Borussia Mönchengladbach); **Coupe du Roi** 1981 (FC Barcelone).
Distinction Ballon d'or 1977.

Le plus grand joueur de l'histoire du football danois n'en imposait pas par la taille (1,68 m seulement) mais par le talent. Il s'est révélé, à l'aile droite, un poison insaisissable pour toutes les défenses d'Europe pendant les dix-huit saisons qu'il a consacrées au football, de 1971 à 1989. International danois depuis 1972, il est

appelé en Allemagne pour rejoindre les rangs du Borussia Mönchengladbach, où il joue sous la houlette du grand entraîneur Hennes Weisweiler, en compagnie de Rainer Bonhof, Günter Netzer, Bertie Vogts et de son compatriote Henning Jensen, qui l'a fait venir auprès de lui.

Auteur de plusieurs buts décisifs, il est de la meilleure période de l'histoire du club de la Ruhr, avec trois titres de champion de suite, un niveau que celui-ci n'a plus retrouvé depuis (D2 de 2000 à 2002). En 1979, Simonsen est transféré à Barcelone, qu'il quitte en 1982, ne pouvant résister à la concurrence de Bernd Schuster et de Diego Maradona. Sur le plan international, son plus grand exploit est d'avoir éliminé l'équipe d'Angleterre lors des qualifications pour l'Euro 1984. Toutefois, il ne put achever son premier match contre la France, blessé dans un choc avec Le Roux. Retraité des terrains en 1989, il s'est lancé dans une carrière d'entraîneur qu'il a achevée en 2005 en prenant sa retraite à Barcelone.

Sivori Omar Enrique
né à Buenos Aires (Argentine),
1935-2005
Attaquant

Palmarès En Argentine, 18 sélections en équipe nationale (4 buts); **Championnat d'Argentine** 1952, 1953, 1955, 1956, 1957 (River Plate). En Italie, 9 sélections avec l'équipe nationale (8 buts); **Championnat d'Italie** 1958, 1960, 1961 (Juventus Turin); **Coupe d'Italie** 1959, 1960 (Juventus Turin). **Distinction** Meilleur buteur 1960; **Ballon d'or européen** 1961.

L'un des plus grands artistes qu'ait produit le football argentin. Omar Enrique Sivori aurait été une superstar mondiale si la télévision l'avait montré aux foules du petit écran. À 17 ans, Omar débute à River Plate, le grand club de Buenos Aires. Il contribue sérieusement à l'écrasante supériorité

de River Plate, cinq fois champion d'Argentine en six ans. En 1957, il fait ses débuts dans la sélection nationale, où il forme avec Maschio et Angelillo un trio irrésistible qui restera célèbre sous le nom des « Anges ».

Le calcio ne tarde pas à l'enrôler, lui qui est d'origine italienne, un « oriundo » comme on dit dans la péninsule d'un tel étranger très vite naturalisé. Sivori va alors constituer à la Juventus un tandem redoutable avec le géant gallois John Charles. Et il en profite pour multiplier les buts (140 en onze ans) et les couronnes de roi des buteurs. Mais son talent ne se limite pas à cela. Sa technique de gaucher est celle d'un artiste incomparable : ses dribbles, ses feintes sont diaboliques.

Sa grande spécialité, c'est le « petit pont », ce que les Italiens appellent le « tunnel ». Un brin provocateur, il n'aime pas qu'on le chatouille, même s'il a pour habitude de jouer tibias au vent, chaussettes baissées. En Argentine, on l'a surnommé « Cabezon » ; c'est une forte tête qui ne supporte pas les entraîneurs autoritaires, comme les deux Herrera (Helenio et Heriberto), par exemple. En 1969, il décide d'arrêter et devient commentateur à la télévision italienne avant de retourner s'installer en Argentine.

Skoblar Josip
né à Privlaka (Yougoslavie), 1941
Attaquant

Palmarès 32 sélections en équipe nationale (11 buts); **Coupe de Yougoslavie** 1962, 1966 (OFK Belgrade); **Championnat de France** 1971, 1972 (Marseille); **Coupe de France** 1972 (Marseille). **Distinctions** Meilleur buteur du **Championnat de France** 1971, 1972 et 1973; **Soulier d'or européen** 1971.

D'ès son apprentissage à Zadar, où il commence à jouer en 1956 et où il reste trois saisons, Skoblar fait parler la poudre en marquant but sur but. En 1959, il passe à l'OFK Belgrade, dont



Josip Skoblar, roi des buteurs des années 1970.

il porte le maillot pendant sept saisons et où il devient international yougoslave. Il dispute la Coupe du monde 1962 au Chili comme ailier gauche d'une sélection qui décroche la quatrième place. Transféré à Hanovre, il y marque 30 buts en 57 matchs et trois saisons, de 1967 à 1970. Un passage rapide à Marseille en 1966-1967, sous forme de prêt, ouvre la voie à un transfert à l'OM qui va faire de Josip le roi des buteurs du Championnat de France en 1971, 1972 et 1973.

Numéro un européen et Soulier d'or en 1971 avec 44 buts marqués, il est l'un des meilleurs avants-centres d'Europe. Sa frappe violente, son sens du but, sa technique en mouvement, sa combativité offrent à l'OM un potentiel offensif redoutable, que complète admirablement son compère Magnusson, ailier droit qui lui sert sur un plateau des centres parfaits.

Le tableau de chasse de Josip Skoblar est impressionnant : 151 buts en France, 244 au total durant sa carrière européenne. Après avoir terminé à Rijeka en 1976, il devient entraîneur en Yougoslavie, en Allemagne et bien sûr à Marseille, où personne ne l'a oublié, Bernard Tapie l'ayant appelé au chevet de l'OM comme conseiller (2002).

Slovénie

Fondée en 1992

Couleurs

Maillot blanc,
short vert et
bas blancs.



2 participations à la Coupe du monde
(2002, 2010).

Née en 1992 de l'éclatement de la Fédération yougoslave de football, la fédération slovène a confié six ans plus tard les rênes de l'équipe nationale à Srečko Katanec, l'ancien milieu défensif de la Sampdoria de Gênes. Depuis, le jeune entraîneur a réalisé avec une équipe compacte, mélange soigné de cadres d'expérience et d'espoirs confirmés, deux exploits coup sur coup : la qualification pour l'Euro 2000 (4^e de sa poule avec deux nuls) puis la Coupe du monde 2002 en écartant en poule sa rivale yougoslave, puis en barrages la Roumanie. Sortie invaincue de sa poule, la Slovénie encaisse peu mais ne marque pas non plus beaucoup. Elle comptait essentiellement sur un exploit de son attaquant Zlatko Zahovic (Benfica Lisbonne) pour débloquer les matchs (en sélection, cet attaquant au dribble court très efficace a marqué 31 buts en 64 sélections). Mais, affaiblie par les tensions entre Zahovic et Katanec, la Slovénie n'a pu accéder aux huitièmes de finale. Qualifiés pour le Mondial sud-africain en 2010, les Slovènes ne franchiront pas le premier tour.

Snella Jean

France, né à Dortmund-Mengede
(Allemagne), 1914-1970

Entraîneur

Palmarès Champion de France 1957,
1964, 1967 (Saint-Étienne).

La carrière du joueur Snella démarre dans le nord de la France, où son père, mineur polonais, est venu chercher du travail. Il porte successivement les

couleurs d'Hénin-Liétard, du RC Arras et de l'Olympique lillois, avant d'émigrer à Saint-Étienne de 1938 à 1940. Après la Libération, il devient entraîneur, fait ses premières armes au FC Lorient, puis arrive à Saint-Étienne en 1948. C'est le début d'un mariage d'amour entre Snella et le club forézien, qu'il va hisser au sommet du football français en quelques années. Précurseur de la politique de formation, il éduque une bande de gamins qu'il va conduire jusqu'au titre de champion de France 1957 : ils ont pour noms Tylinski, Herbin, Ferrier, Goujon, Peyroche, Mekloufi. Après deux années d'infidélité (Servette Genève), il revient en France pour offrir deux nouveaux titres de champion de France aux Stéphanois en 1964 et 1967. Snella cède alors sa place à son ami Batteux (dont il a été l'adjoint en Coupe du monde 1958) et il finit sa carrière de technicien à Nice et à Metz, avant de mourir en 1970, terrassé par un cancer. Snella, homme de devoir et d'honnêteté, passionné par son métier auquel il consacra toute sa vie, éducateur incomparable, restera comme l'un des entraîneurs les plus marquants de l'après-guerre.

Sochaux (Football Club Sochaux- Montbéliard)



Club fondé en 1928

Couleurs Maillot jaune à bandes bleues,
short et bas bleus.

Palmarès Championnat de France 1935,
1938; Championnat de France de D2
1947, 2001; Coupe de France 1937,
2007; Coupe de la Ligue 2004.

Al'instar de l'AS Monaco, qui ne vit que grâce aux subsides du prince, le FC Sochaux-Montbéliard n'existe que par la volonté de sa maison mère, le constructeur automobile Peugeot. Créé en 1928 par Jean-Pierre Peugeot, le club fait partie intégrante de l'entreprise. Un lien symbolisé par l'implantation du stade Bonal à l'intérieur même

Les années glorieuses

En 1938, le FC Sochaux était champion de France pour la deuxième fois de son histoire, après un premier titre obtenu en 1935. Depuis, plus rien, en division 1 tout au moins. À l'époque, une féroce rivalité opposait Sochaux à Marseille. En 1937, l'OM devenait champion de France devant Sochaux grâce à un goal-average supérieur : 1,77 (69 buts marqués, 39 buts encaissés) contre 1,31 (55-42). En guise de consolation, les Doubistes étaient tout de même allés battre les Marseillais chez eux lors de la dernière journée (0-1), tout en remportant la Coupe de France. Les rôles sont inversés la saison suivante : Marseille gagne la Coupe et Sochaux s'adjuge le Championnat en devançant l'OM de deux points. Cette année-là, les Doubistes font merveille et battent tous les records de recette lors de leurs déplacements. Point fort de cette équipe séduisante et spectaculaire qui fera référence, le trio défensif composé du gardien Laurent Di Lorto et des défenseurs Hector Cazenave et Étienne Mattler. Un trio si efficace qu'il avait gagné le surnom de « ligne Maginot ».

du périmètre des usines Peugeot, à Montbéliard.

Cette filiation se retrouve dans l'organigramme du club. Sochaux a longtemps été présidé par Jacques Thouzery, cadre chez Peugeot, avant que ce dernier ne cède sa place à Gilles Daget, directeur des relations extérieures. Les dirigeants doivent rendre compte à la direction des affaires sportives de Peugeot. Quant aux joueurs, ils sont tenus de respecter l'image de marque de la firme et de ne pas s'afficher, dans la mesure du possible, dans les véhicules de la concurrence. On n'est pas à Monaco, il n'est pas question ici de politique de vedettariat, qui serait assimilée à de la provocation. Du coup, il n'est pas aisé d'attirer des joueurs confirmés dans le Doubs, ce qui explique que Sochaux gagne peu depuis le titre de champion de France en 1938, à l'exception d'un titre de champion de D2 en 1947 et une

Coupe de la Ligue en 2004. Autant dire que le souvenir des Di Lorto, Mattler, Szabo ou Courtois, les vedettes de l'époque, a passablement jauni. Depuis cette époque, pas grand-chose ou presque... Si, quand même, une demi-finale de Coupe de l'UEFA en 1981 face aux Néerlandais d'AZ 67, avec une équipe où de vieux briscards, tels Patrick Revelli, Posca ou Durkalic, cohabitaient avec de jeunes loups comme Genghini, Stopyra ou Rust. Quelques années plus tard, Sochaux se surprendra de nouveau à tenir la France en haleine. Lors de la saison 1987-1988, alors qu'il vient de chuter en division 2, le FCSM réalise une saison de feu : 29 victoires en 34 matchs, 2 défaites seulement, 97 buts marqués et 17 encaissés. Sous l'impulsion de l'entraîneur Sylvester Takac, les Paille, Sauzée, Rousset, Silvestre, renforcés par deux internationaux yougoslaves (Hadzibegic et Bazdarevic), pratiquent pour ainsi dire le meilleur football de France. Ils se fraient un chemin jusqu'en finale de la Coupe de France en éliminant quatre formations de D1 (PSG, Montpellier, Lens, Nice). Au Parc des Princes, il faudra que Madar envoie son ballon dans les nuages lors des tirs au but pour que Metz s'impose. La formidable aventure demeurerait inachevée. Depuis, les supporters du FC Sochaux ont retrouvé des sensations fortes. La construction d'une enceinte neuve de 20 000 places sur l'emplacement du stade Bonal trop vétuste a relancé le club vers le haut. Tant que Peugeot le voudra, Sochaux vivra. Son centre de formation sort des perles, qui ont parfois du mal à s'imposer. On pense à Camel Meriem ou à Benoît Pedretti, deux milieux de terrain talentueux. Avec Guy Lacombe, Sochaux gagne la Coupe de la Ligue grâce aux exploits d'Isabey, Pagis et Santos. Pour leur retour sur les pelouses européennes, les Sochaliens sont éliminés en seizième de finale par les Grecs de l'Olympiakos en dépit d'une courte défaite à l'extérieur. Lacombe parti au PSG en cours de saison (début 2006), Dominique Bijotat le remplace avant de laisser la place à Alain Perrin, lequel devra vite s'effacer à son tour, non sans conduire les Sochaliens vers le sacre en Coupe de France en juin 2007.

La première et précédente datait de 1947 ! Une Coupe qui redonne des couleurs, mais qui ne suscite pas l'élan espéré. Sous la houlette de Francis Gillot, les saisons qui suivent sont laborieuses, voire périlleuses, et Sochaux s'accroche dans la deuxième moitié de tableau, attendant toujours de renouer avec un passé glorieux mais lointain.

Socrates

(Brasileiro Sampaio de Souza Vieira de Oliveira, dit)
né à Belem (Brésil), 1954
Milieu de terrain

Palmarès 63 sélections en équipe nationale (28 buts).

Distinctions Meilleur footballeur sud-américain de l'année 1983.

Avec sa taille gigantesque (1,92 m), sa barbe et, un certain temps, son bandeau dans les cheveux où s'inscrivaient quelques slogans politiques progressistes, principal animateur de l'équipes des Corinthians qui avait fait le pari de militer pour la démocratie en pleine dictature militaire, Socrates, d'entrée, ne passait pas inaperçu. Pourtant, il se révéla tardivement, devenant international brésilien à 27 ans. Il fut alors le patron naturel de l'équipe du Brésil, par son ascendant intellectuel et sa compréhension du jeu, son sens de la stratégie et sa grande aisance technique. La tournée européenne du Brésil, en 1981, permit de le découvrir sur le Vieux Continent et il fit un temps carrière en Italie, à Florence.

Il fut donc une des pièces maîtresses de la magnifique sélection brésilienne de Tele Santana. Magnifique mais sans couronne. Ni en 1982, où elle est éliminée par l'Italie, ni en 1986, où la France lui barra la route (Socrates fut le premier qui rata la cible, dans la fameuse épreuve des tirs au but), cette sélection ne parvint au bout du chemin. Et le grand Socrates fut lui aussi un champion sans titre, tant avec l'équipe nationale qu'avec ses clubs, Botafogo, Corinthians et Flamengo.



Le docteur Socrates, l'intellectuel du foot.

Malgré tout, il a laissé un grand souvenir de noblesse, dans le jeu et hors du terrain. Il est aujourd'hui médecin. Son frère, l'international brésilien Rai, joua comme milieu de terrain au Paris-Saint-Germain.

Soule

Jeu inspiré d'un rituel celte, la soule est pratiquée au ^{xiv}^e siècle d'abord en Bretagne puis dans le nord de la France. Il s'agit de déposer la soule (une balle remplie de foin) dans un lieu donné, le plus souvent sous le porche de l'église. Les équipes représentent des catégories de la société : par exemple, les célibataires contre les hommes mariés. Les parties ont lieu lors de fêtes religieuses et le gagnant est censé faire cette année-là une bonne récolte. Le succès de la soule la mena jusqu'à la cour du roi Henri II, qui disputa une partie contre l'équipe de Ronsard, le célèbre animateur du groupe de la Pléiade. Mais le jeu fut victime de sa violence et fut condamné par les autorités à la fin du ^{xvi}^e siècle.

Sparta Prague

Club tchèque

Fondé en 1893

Couleurs Maillot, short et bas bordeaux.



Palmarès international

Coupe Mitropa 1927, 1935 et 1964.

Palmarès national Championnat de République tchèque 1994, 1995, 1997, 1998, 1999, 2000, 2001, 2003, 2005, 2007, 2010, 2013 ;

Coupe de République tchèque 1996, 2004, 2006, 2007, 2008 ;

Championnat de Tchécoslovaquie 1919, 1920, 1921, 1922, 1923, 1926, 1927, 1932, 1936, 1938, 1946, 1948, 1952, 1954, 1965, 1967, 1984, 1985, 1987, 1988, 1989, 1990, 1991, 1993 ;

Coupe de Tchécoslovaquie 1964, 1972, 1976, 1980, 1984, 1988, 1989, 1992.

Depuis sa création en 1893, le Sparta, qui est un des trois grands clubs historiques de la capitale tchèque avec le Slavia et le Dukla, a changé huit fois de nom, au fil de l'évolution politique et sociale de la Bohême. Depuis 2003, son nom précis est « AC Sparta Praha fotbal a.s. ».

Détenteur du titre de champion à 34 reprises, le club domine tous ses rivaux depuis 1984 avec 18 succès en 23 saisons.

Même si le titre lui a échappé en 2006 (seulement 5^e), ce club – qui a vu éclore durant les années 1990 Pavel Nedved, Ian Koller, Karel Poborsky, Patrick Berger ou plus récemment Petr Cech et Tomas Rosicky, sans oublier, il y a vingt ans, Ivan Hasek, qui a pris en charge les destinées de l'AS Saint-Étienne – n'attendra pas autant d'années qu'entre 1967 et 1984 (17 saisons) pour réapparaître en haut de l'affiche. Ce qui est confirmé en 2007 avec le doublé Coupe-Championnat auquel s'ajouteront par la suite deux nouveaux titres et une cinquième Coupe.

Au niveau européen, en revanche, le succès se fait attendre.

Spartak Moscou

Club russe

Fondé en 1922

Couleurs Maillot

rouge à rayures

blanches, short et bas rouges.



Palmarès Championnat d'URSS

1936, 1938, 1939, 1952, 1953, 1956, 1958, 1962, 1969, 1979, 1987, 1989 ;

Championnat de Russie 1992, 1993, 1994, 1996, 1997, 1998, 1999, 2000, 2001 ; Coupe d'URSS 1938, 1939, 1946, 1947, 1950, 1958, 1963, 1969, 1971 ;

Coupe de Russie 1992, 1994, 1998, 2003.

L'année 1922 voit la création du Moskovski Klub Sparta, qui prend ensuite le nom de Krasnaja Presnja, de Piscevski, de Dukat, de Promkooperacija et, enfin, en 1935, de Spartak Moskva (Spartak Moscou). Les joueurs du Spartak, club des artisans, par opposition au club de l'armée, le Dynamo Moscou, vont connaître plusieurs périodes glorieuses. Vêtus du maillot rouge à bande horizontale blanche, ils dominent le Championnat et la Coupe d'URSS tout d'abord de 1936 à 1940, puis de 1950 à 1960. Leurs meilleurs joueurs s'appellent Simonian, buteur numéro un de l'histoire du club avec 133 buts marqués, et surtout Igor Netto, meneur de jeu et capitaine de l'équipe ainsi que de la sélection nationale d'URSS – sous le maillot de laquelle il disputera 37 matchs, remportant en particulier la première Coupe d'Europe des nations en 1960 à Paris. Netto aura joué 367 matchs sous le maillot rouge et blanc du Spartak.

Après une période de déclin, le club moscovite redevient le n° 1 soviétique, avant de demeurer le meilleur club de Russie, lorsque l'URSS éclate en morceaux. Déjà dominateur avant 1992, le Spartak domine outrageusement le championnat russe (neuf titres, de 1992 à 2001), sous les ordres de l'entraîneur Oleg Ivanovitch Romantsev. Le club est un habitué de la Coupe d'Europe des clubs champions et de

la Ligue des champions, qu'il dispute régulièrement depuis 1989 (éliminé cette année-là par les Roumains de Steaua Bucarest, futurs finalistes). Le Spartak Moscou a d'ailleurs joué souvent en France. Il y a affronté successivement Marseille en demi-finale 1991, Monaco en 1994, le Paris-Saint-Germain en 1995 et Nantes en 1996. Tous l'ont ainsi battu, devancé ou éliminé. À partir de la saison 2000-2001, il est passé sous la domination du CSKA et n'a remporté qu'une Coupe de Russie. Le Spartak n'en reste pas moins un club de valeur qui forme beaucoup de joueurs de talent. À Netto ont en effet succédé des vedettes comme le gardien international Dassaev, héros de la Coupe du monde 1982 en Espagne, Khusainov, Gavrilov, Kulkov, Cherchesov, Shalimov, et Mostovoi, qui fit les beaux jours de Caen et de Strasbourg puis du Celta Vigo.

Sponsors

Sponsor est un mot anglais signifiant « parrain ». Dans le domaine sportif, cet anglicisme désigne une personne ou un organisme qui soutient financièrement une compétition, un club, un champion et attend de cette aide des retombées publicitaires. La dernière partie de la définition souligne le fait que cette aide est intéressée, à la différence du mécénat.

Le football a eu tardivement un recours direct aux sponsors, alors que le cyclisme professionnel, par exemple, a dès l'origine eu partie liée avec des entreprises aidant directement des équipes. La contrepartie : l'inscription de la marque sur les maillots.

L'apparition de logos publicitaires sur des maillots d'équipes de football – signe extérieur de la sponsorship – eut lieu à la fin des années 1960. Cette époque est caractéristique de la médiatisation du sport, devenu spectacle télévisuel de première importance. Le sponsoring est lui-même directement lié à cette évolution : en 1970, il rapportait 400 000 francs à l'ensemble

Les sponsors et la Coupe du monde 2006

Le financement de la Coupe du monde 2006 est assuré, à parts égales, par deux sources, la billetterie (200 millions d'euros) et le partenariat commercial. Dès mois de septembre 2005, soit à huit mois du début de l'épreuve, et alors que les partenaires dits nationaux sont attendus, cette partie de budget s'élève déjà à 635 millions de dollars. Seuls les quinze sponsors de premier rang, tous partenaires de la FIFA, la Fédération internationale de football association (Adidas, Avaya, Budweiser, Coca-Cola, Continental, Deutsche Telekom, Emirates, Fujifilm, Gillette, Hyundai, Mastercard, McDonald's, Philips, Toshiba, Yahoo!), disposent de panneaux publicitaires bien placés (dans l'axe des caméras de télévision) dans les stades. Pour cela, ils ont déboursé 42,3 millions d'euros. Les partenaires des autres catégories apportent leur aide dans la logistique de l'épreuve. Cela va du savoir-faire informatique ou bancaire aux paris sportifs en passant par les transports ferroviaires. En retour, ces entreprises exploitent sur leurs produits la mascotte ou le logo de la Coupe du monde. Or un sondage réalisé plusieurs mois avant la Coupe du monde précisait que deux consommateurs sur trois étaient attirés par les produits portant ces labels.

des clubs professionnels français; en 1985, il leur permettait d'engranger 120 millions. Dans un premier temps, l'apparition de marques sur des maillots de clubs choqua les supporters traditionalistes pour qui l'amour du club (dit l'«amour du maillot») ne pouvait se satisfaire d'une compromission avec le monde de l'économie et de l'argent. Mais, bientôt, le public accepta ce lien nouveau, au point que certains clubs s'identifièrent parfois à leur sponsor, surtout lorsque celui-ci était une

entreprise fortement enracinée dans la culture locale. C'était le cas de la grande équipe de Saint-Étienne, qui, dans les années 1970, était sponsorisée par la grande firme stéphanoise Manufrance. Lors de la finale de la Coupe d'Europe de 1976, des milliers de supporters des Verts se rendirent à Glasgow, en Écosse, en portant fièrement le même maillot à la gloire de la Manufacture.

Élitiste par nature. Aujourd'hui, comme dans tous les sports à forte attraction médiatique, les sponsors sont devenus des partenaires financiers de première grandeur : dans les recettes de la Fédération française de football, les sponsors représentaient près de 40 % du budget prévisionnel pour l'année 2006-2007. Mais les retombées du partenariat d'une équipe, dépendantes des résultats sportifs, sont fluctuantes par nature. Engager une marque dans l'aventure sportive d'une équipe est assimilé à un pari. Il y a quinze ans, Matra s'engagea avec le Racing Club de Paris dans des proportions telles que l'entreprise de Jean-Luc Lagardère obtint que le nom officiel du club associe les deux entités. L'échec sportif fut cruellement ressenti, y compris à l'intérieur même de l'entreprise.

Ces dernières années, le football en France n'a pas toujours eu une image de marque très favorable, ce qui a pu rebuter d'éventuels partenaires. Cependant, le pouvoir attractif du premier des sports est tel que la source n'est pas

La guerre des chaussures

Les grandes marques d'équipements sportifs ont été les premiers partenaires, naturels, des clubs de football. Longtemps, la marque Adidas a occupé une position dominante. Ces dernières années, l'arrivée de concurrents a provoqué une véritable guerre commerciale et de nouvelles pratiques publicitaires. Jusque-là, les clubs ou les équipes nationales avaient des contrats collectifs avec les équipementiers. Mais le vedettariat a provoqué une individualisation des contrats. Déjà, en 1974, lors de la Coupe du monde, le Néerlandais Johan Cruyff ne jouait pas avec les mêmes chaussures ni le même maillot que ses coéquipiers de l'équipe des Pays-Bas. Récemment, en France, un conflit a mis aux prises Adidas, la Fédération française (liée depuis plusieurs décennies avec la marque aux trois bandes) et certains joueurs ayant signé des contrats particuliers avec d'autres marques, Nike notamment. Ici, l'outil de travail est aussi un sponsor.

tarie. Du moins lorsqu'il s'agit des clubs du plus haut niveau, là où on est assuré d'une forte couverture médiatique. Plus on descend dans la hiérarchie du football, là où la survie financière est la plus difficile, et plus dure est la recherche de soutiens d'entreprise.



Pour des fortunes, le footballeur devient une aide à la vente – ici, le Hollandais Dennis Bergkamp.

Sporting Clube Portugal

Club portugais
Fondé en 1906

Couleurs Maillot blanc
à rayures vertes, short
noir et bas vert et blanc.



Palmarès international

Coupe des vainqueurs de coupe 1964.

Palmarès national Championnat de Portugal 1941, 1944, 1947, 1948, 1949, 1951, 1952, 1953, 1954, 1958, 1962, 1966, 1970, 1974, 1980, 1982, 2000, 2002 ; Coupe du Portugal 1941, 1945, 1946, 1948, 1954, 1963, 1971, 1973, 1974, 1978, 1982, 1995, 2002, 2007, 2008 ; Super-Coupe 1982, 1987, 1995, 2000, 2002, 2007, 2008.

Le troisième club du Portugal et le second de Lisbonne est le club omnisports, de la capitale, dont le nom du fondateur José Alvalade est celui du deuxième stade de Lisbonne en termes de capacité. Détenteur de 18 titres de champion et de 15 Coupes de Portugal, le Sporting n'a remporté qu'une seule épreuve européenne, la Coupe des vainqueurs de coupe en 1964 avec Morais (buteur de la finale contre le MTK Budapest) et Mascarenhas (meilleur buteur de la compétition). En 2006, les Vert et Blanc du Sporting, qui subissent la domination du FC Porto, ont terminé 2^e de la Superliga, après une année 2005 marquée par une place de finaliste de la Coupe de l'UEFA. Deux victoires successives en Coupe (2007 et 2008) ont permis au Sporting de revenir sur le devant de la scène.

Stade français Football Club

Club fondé en 1883
Couleurs Bleu et rouge.

Palmarès Championnat de France de 2^e division 1952.



Le Stade français, né en 1883, est l'un des plus vieux clubs omni-



Le Stade de France, construit à Saint-Denis en 1998, contient 80 000 places.

sports français. Sa section football a vu le jour cinq ans plus tard. Mais c'est en 1942 que démarre le Stade français professionnel par une fusion – provisoire – avec le CA Paris. En 1944, le Stade est pris en main par Jacques Malaud, un président très dynamique qui a décidé de monter une grande équipe. Il engage en 1945 Marcel Domingo, Grillon, Grégoire, Luciano et surtout Ben Barek. Terminant 2^e du Championnat de 2^e division, le Stade accède à la 1^{re} division en 1946. L'arrivée d'Helenio Herrera comme entraîneur, celles de Louis Hon et surtout du Hongrois Nyers – qui va former avec Larbi Ben Barek un tandem d'attaque redoutable – permettent à cette équipe-là de se classer deux fois de suite 5^e de l'élite, disputant et perdant contre le Red Star une demi-finale de Coupe. Mais Helenio Herrera, qui part pour l'Espagne entraîner l'Atletico Madrid, y emmène avec lui plusieurs joueurs stadistes, Domingo et Ben Barek en particulier. L'équipe du Stade est démantelée. En 1948, le Red Star est relégué et fusionne avec le Stade. Mais le mariage ne dure que deux saisons. En 1950, le Stade français reprend son autonomie pour occuper une 18^e place sanctionnée par une descente en 2^e division.

La pénitence ne dure qu'une saison. En 1952, l'équipe stadiste finit première de division 2 et remonte aussitôt, grâce à Colonna, Guérin, Drouet, Dombeck, Brezniak, Gaulon, Sésia et Jonsson. Le club a été relancé par un gros industriel, Roger Pouchès (patron des Établissements de la Suze), qui y a beaucoup investi, au point de conduire quelques années plus tard ses entreprises vers la faillite commerciale et sportive, et vers de graves problèmes judiciaires.

Les grandes figures

Les joueurs

Domingo, Grillon, Grégoire, Hon, Luciano, Mandaluniz, Mathiesen, Arnaudeau, Sésia, Aston, Simonyi, Ben Barek, Carlsson, Nyers, Guérin, Colonna, Brezniak, Drouet, Gaulon, Dombeck, Van Rhijn, Roger Vandooren, Jonsson, Hnatow, Bollini, Lerond, Eschmann, Pottier, Bonifaci, Milutinovic, Peyroche, Maryan, Stako, Bellot, Carnus, Alba, Fefeu et Nagy.

Les entraîneurs

Helenio Herrera, Edmond Delfour, Léon Rossi, André Gérard, Henri Guérin, Joseph Mercier.

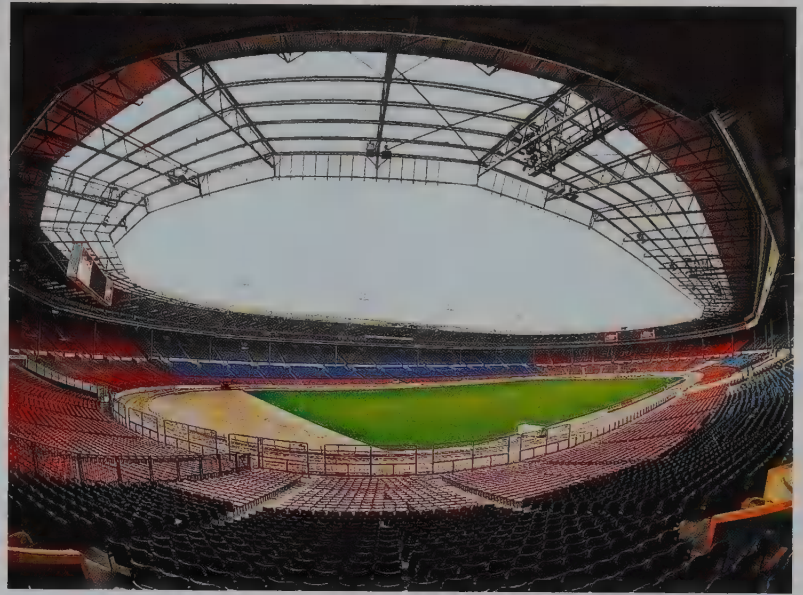
En 1954, après sa remontée, le club donne de nouvelles frayeurs à ses supporters. Deux matchs de barrage dramatiques contre le grand rival parisien, le RC Paris, débouchent sur une seconde relégation et un nouveau séjour en division 2, jusqu'en 1959. En 1964, c'est un nouveau barrage, favorable celui-là. Mais les jours du Stade français sont alors comptés. En 1966, après la chute de Pouchès, il devient Stade de Paris Football Club, ne peut échapper à la descente et disparaît en 1968.

Sa nouvelle naissance, en division 2, date de 1981, sous le nom de Stade français 92 (chiffre du département des Hauts-de-Seine). Hélas, il patauge dans les profondeurs de la D2, disparaît de nouveau en 1985 pour changer une onzième fois de nom et plonger dans l'anonymat du football amateur.

Stades

Sport populaire et universel par excellence, le football a fait pousser les stades partout dans le monde, du plus humble, à la campagne, au plus gigantesque, dans la grande ville. Entre les deux, il n'existe désormais que peu de points communs. Côté acteurs, un terrain réglementaire dont les dimensions varient selon le niveau du club et de la compétition qui y est disputée. Côté spectateurs, un espace réservé au public qui se groupe autour du terrain, plus ou moins isolé rigoureusement du champ de jeu ici par une main courante, là par un fossé ou des grilles de protection, ces dernières donnant lieu d'ailleurs depuis quelques années (surtout depuis le drame du Heysel en 1985) à de sérieuses controverses quant à leur opportunité. Tout le reste varie selon l'importance du stade.

Un tour d'horizon permet d'en faire l'inventaire. Les tribunes tout d'abord : petites et en bois dans un stade de campagne, elles font tout le tour du terrain dans une arène géante, se décomposant en deux lignes droites et en deux courbes ou virages. Le prix des



En haut, une vue de l'ancien stade de Wembley, à Londres, terrain de jeu favori du onze de la Rose. Ci-dessus, Maracanã à Rio de Janeiro (Brésil), le plus grand stade du monde avec 120 000 places.

places y change selon l'emplacement et la visibilité. Toute les places des grands stades sont désormais assises, depuis plusieurs catastrophes provoquées par le trop grand nombre de spectateurs installés à des places debout.

Les tribunes sont presque toujours couvertes, afin de protéger les spectateurs des intempéries. Il arrive même que le stade possède un système de toit mobile, déployé par mauvais temps afin de protéger également le terrain.

Les stades les plus luxueux comportent des emplacements réservés : tribunes présidentielle et officielle, tribune de presse pour les journalistes, plateforme pour la télévision, pour ses commentateurs et ses caméras, loges spécialement aménagées pour les firmes et entreprises qui paient un abonnement – très cher – à l'année dans le but de recevoir clients et relations d'affaires gratifiés ainsi d'un dîner au champagne et d'un spectacle original.

Les étoiles de demain

La détection des talents est une occupation difficile et aléatoire. Premier sport collectif mondial, le football est pourtant depuis des lustres à la recherche de talents capables de concentrer sur eux les regards admiratifs de la planète football et de rejoindre au panthéon la dizaine de héros du ballon rond dont le talent est reconnu par tous : Pelé, Cruyff, Maradona, Beckenbauer, Yachine, Platini, Zidane.

On dit que les vedettes de demain viendront d'Argentine et du Brésil. Elles s'appellent Carlos Tevez ou Lionel Messi (jeune Argentin passé par le centre de formation du FC Barcelone).

Dans tous les pays, des étoiles naissent, éclosent et sont attirées par les centres de formation des grands clubs, dont certains servent de pépinière à de jeunes talents afin de guider leur carrière et de ne pas acheter trop cher des joueurs confirmés. C'est le cas de grands clubs, comme l'Ajax Amsterdam (dont le projet s'appuie sur une philosophie du jeu propre au club, enseignée à toutes les équipes, des plus jeunes aux professionnels, et fondée sur le « football total » cher à Rinus Michels et à Johann

Cruyff) aux Pays-Bas. Seul en France le FC Nantes a développé, avec moins de succès, une pareille politique.

Cette alchimie de la formation complète, un homme avait cru pouvoir la créer en Afrique noire, où existent chez les jeunes à l'état brut le talent technique et la puissance physique. À l'ASEC Abidjan, Jean-Marc Guillou créa une école de football qui amena à maturité plusieurs joueurs dont certains sont désormais titulaires dans l'équipe de la Côte d'Ivoire, et d'autres dans plusieurs équipes d'Europe. Ces centres de formation, jouant également le rôle d'apprentissage scolaire, sont le meilleur moyen d'éviter la surexploitation des talents : en effet, celle-ci accompagne le plus souvent la migration à un très jeune âge de centaines, et même de milliers, de jeunes, qui deviennent alors de simples marchandises ballottées au gré d'intérêts qui les dépassent.

De la difficulté d'être une étoile

Lorsque la renommée d'un jeune joueur se répand hors de son milieu pour gagner celui des médias, on peut commencer à s'inquiéter. Être considéré comme un espoir à 16 ou 17 ans, voire plus jeune, n'est pas véritablement un cadeau, sinon en termes financiers. Une simple statistique à l'échelle française montre que, dans une génération de joueurs brillants comme l'équipe de France 1988 championne d'Europe des moins de 18 ans en 1996, quelques années plus tard seuls cinq d'entre eux sur dix-neuf ont connu la consécration internationale (Anelka, Gallas, Henry, Silvestre et Trezeguet). Treize ans plus tôt,

Considéré comme l'un des plus grands espoirs du football brésilien et mondial, Neymar da Silva Santos Júnior, couramment appelé « Neymar » et également surnommé « le nouveau Pelé », est un attaquant, buteur, dribbleur et un technicien hors norme. Avec la sélection brésilienne, Neymar a d'ores et déjà remporté à 21 ans le Championnat d'Amérique du Sud des moins de 20 ans en 2011, la médaille d'argent aux jeux Olympiques d'été 2012 et la Coupe des confédérations en 2013.





Lionel Messi, jeune prodige argentin, devenu à vingt ans la coqueluche de tout un peuple, et de Barcelone.

une autre génération, cette fois de dix-sept joueurs, n'a fourni aux Bleus que deux joueurs (Laurent Fournier et Stéphane Paille), qui, de plus, ont eu une carrière internationale de courte durée. D'autres histoires plus anecdotiques montrent qu'il est dur d'être un espoir. Un jeune

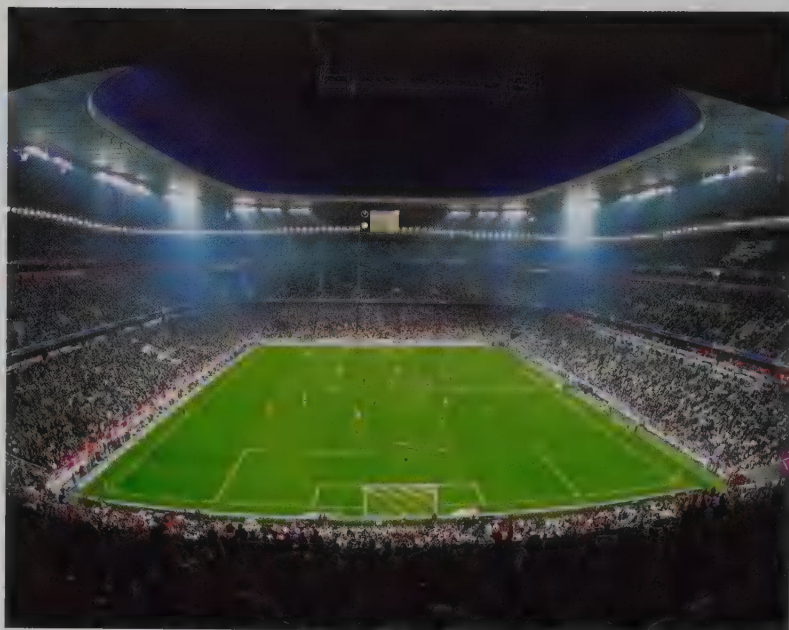
Ghanéen, Freddy Adu, né en 1989, devenu Américain, adoubé par le roi Pelé, qui a vu en lui la future star mondiale, et professionnel dès l'âge de 15 ans aux États-Unis, n'a pas été sélectionné par Bruce Arena pour la Coupe du monde 2006 en Allemagne.

Les étoiles de demain

Ils ont 18 ou 19 ans et ont surmonté les embûches placées sur le chemin de la notoriété. Ils ont déjà commencé à jouer parmi les clubs professionnels qui les ont formés et sont le plus souvent sélectionnés dans les équipes nationales des catégories de jeunes : moins de 15 ans, moins de 19 ans, espoirs (moins de 21 ans). Certains sont déjà connus ou leur renommée a dépassé les frontières, comme les Argentins Carlos Tevez et Lionel Messi, adoubés par Diego Maradona et qui ont fait leurs premiers pas en Coupe du monde en Allemagne. Il y a également eu de talentueux Brésiliens, comme Cicinho et Pato, ou de brillants Anglais comme Wayne Rooney. Chez les plus jeunes, parmi les Espoirs actuels, on peut citer le Brésilien Neymar (actuellement au FC Barcelone), l'Allemand Mario Götze (Bayern Munich), le Belge Romelu Lukaku (Chelsea FC), ou des Français, comme Mamadou Sakho (Paris Saint-Germain) et Emmanuel Rivière (AS Monaco).

Champion adolescent, vedette adulte

À la maturation technique s'ajoute la maturation psychologique. Dans les années 1980, chez les Verts, une jeune merveille devait ensoleiller les équipes de l'après-Platini, un nouveau petit Mozart, Laurent Paganelli. Une adolescence plus ludique que joueuse perdit le jeune artiste, qui ne retrouva la balle ronde que derrière les micros d'une chaîne de télévision – en ayant gardé le sens de l'humour. Car, derrière le talent, la passion du jeu et l'envie des enjeux, il y a la capacité de chaque nouvelle étoile à transcender les contingences quotidiennes, à accepter la discipline de groupe, à monter les échelons comme le font les meilleurs élèves des grandes écoles. Entrés dans le concert professionnel, ces jeunes joueurs sont alors confrontés sur le terrain à leurs aînés auxquels ils rendent parfois le double de leur âge, avec ce que cela signifie d'expérience et de maturité physique. La jeune étoile devra alors bénéficier de la protection de son entourage et veiller à respecter une discipline de vie afin que le corps ne donne pas prise à ces blessures qui ont souvent coupé les ailes de nombreux apprentis de la gloire.



L'Allianz Arena de Munich est une des plus belles enceintes sportives d'Europe, totalement consacrée au football, comme la Veltins-Arena de Gelsenkirchen.

Dans certains stades, d'ailleurs, un restaurant et un centre commercial sont à la disposition des spectateurs. La plupart des grands clubs professionnels ont, d'autre part, leurs abonnés, qui paient à l'année une place réservée pour chaque match que dis-

pute leur équipe sur son terrain. En Espagne, les « socios », comme on les appelle, sont ainsi véritablement des associés ou des sociétaires qui ont leur mot à dire dans les élections et la gestion du club. C'est le cas en particulier du Real Madrid et du



Le stade Giuseppe-Meazza (ex-San Siro), où alternent les deux équipes de la capitale lombarde : le Milan AC et l'Internazionale Milan.

FC Barcelone, que 100 à 120 000 « socios » soutiennent régulièrement.

Sport et confort. Un tableau d'affichage lumineux indique heure et score au fur et à mesure que le match se déroule. Tout autour du terrain, entre ce dernier et l'espace public, des panneaux publicitaires sont installés depuis plusieurs années, afin de toucher spectateurs et téléspectateurs, constituant pour les clubs un apport financier considérable.

Tous les stades de première catégorie sont pourvus d'une installation électrique et d'un éclairage, indispensable pour jouer des matchs en nocturne. Des normes sont imposées. Car la retransmission télévisée des matchs, désormais courante (et très fructueuse aussi, financièrement parlant), exige une luminosité parfaite, qui est homologuée selon des standards précis. Désormais des écrans géants permettent également au public de voir les retransmissions télévisées... et les ralentis.

Dans les coulisses de certains stades se trouvent le siège social et administratif du club (en Grande-Bretagne particulièrement), les vestiaires des joueurs du club, des équipes visiteuses et des arbitres, un département médical avec infirmerie, voire salle d'opération, et même une chapelle, comme au stade Santiago-Bernabeu du Real Madrid. À l'extérieur du stade, enfin, il est de plus en plus fréquent de voir aménagés des parkings pour les voitures, surtout lorsque le stade est loin du centre-ville. Au fil des années, les plus grands stades du monde se sont modernisés, reconstruits, adaptés aux exigences et habitudes de la vie moderne, et en particulier aux problèmes de sécurité que posent les grosses affluences de spectateurs. La capacité des plus spacieux a d'ailleurs été très souvent réduite et limitée.

Un tour du monde rapide des arènes de football les plus gigantesques réunit les stades suivants : Maracanã de Rio (120 000 places, mais qui connaît actuellement de graves problèmes de rentabilité du fait même de son énormité et de sa vétusté), Morumbi de São Paulo (120 000), stade de la

Luz de Benfica Lisbonne (120 000), Aztèque de Mexico (115 000), Camp Nou de Barcelone (112 000), Mineiro de Belo Horizonte (110 000), Santiago-Bernabeu du Real Madrid (107 000), Le Caire (100 000), Kiev (100 000), Rose Bowl de Pasadena (100 000), Alger (90 000), stade Olimpico de Rome (89 000), Wembley de Londres (88 000), San Siro de Milan (85 000), Chorzow (80 000), Monumental de River Plate à Buenos Aires (80 000), Riyad (80 000), Casablanca (80 000), Dos Antas de Porto (76 000), Alvalade du Sporting Lisbonne (75 000).

Le Stade de France construit pour la Coupe du monde 1998 permet enfin à la France de prendre une place honorable dans ce tour d'horizon des plus grandes arènes de football du monde qui appartiennent presque toujours aux clubs, sinon aux villes ou à des sociétés privées. En 2006, les stades allemands ont été profondément rénovés, voire complètement construits, tels l'Allianz Arena de Munich. L'ensemble des stades allemands ont contenté les spectateurs par la qualité de la vision du terrain offerte, le confort de déplacement et leur conception résolument moderne permettant de disposer des outils les plus performants.

Stoitchkov Hristo

Né à Plovdiv (Bulgarie), 1966
Attaquant

Palmarès 83 sélections en équipe nationale (37 buts); Ligue des champions 1992 (FC Barcelone); Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe 1997; Super-Coupe d'Europe 1992, 1997 (FC Barcelone); Coupe d'Asie des vainqueurs de coupe 1998 (Al Nasr Riyad); Championnat de Bulgarie 1987, 1989, 1990 (CSKA Sofia); Coupe de Bulgarie 1985, 1987, 1988, 1989; Championnat d'Espagne 1991, 1992, 1993, 1994, 1998 (FC Barcelone); Coupe d'Espagne 1990, 1997, 1998; Coupe de la MLS 2000 (Chicago Fire).

Distinctions Ballon d'or 1994; Soulier d'or européen 1990.

Détenteur du dernier Ballon d'or réservé aux joueurs européens, Hristo Stoitchkov est le plus célèbre joueur de football de la Bulgarie, qui n'est pourtant pas avare en talents, comme le meneur de jeu Dimitar Penev, coéquipier de Stoitchkov, ou, dans les années 1960, un autre meneur de jeu de classe mondiale, Ivan Kolev. Meilleur buteur de la Bulgarie dès 1988, Hristo Stoitchkov est transféré au FC Barcelone de Johan Cruyff en 1990, où il forme avec le Brésilien Romário un duo d'attaque exceptionnel. Sur le plan international, le taureau bulgare, par son charisme, sa hargne et son sens inné de la provocation (parfois verbale et alors toujours injurieuse) sur le terrain et en dehors, devient un animateur redoutable qui n'est pas étranger à l'élimination de la France en novembre 1993. Invitée surprise de la Coupe 1994, la Bulgarie termine 3^e et offre un Ballon d'or très convoité à son canonier (meilleur buteur du tournoi avec 6 buts en compagnie du Russe Salenko). Transféré à grands frais à Parme en 1995, Stoitchkov ne passe qu'une saison en Italie, avant de retourner en Catalogne, où il enrichit son palmarès. De retour en Bulgarie en 1998, il joue ensuite les globe-trotteurs avant de terminer sa carrière de joueur aux États-Unis. Sélectionneur de la Bulgarie de 2004 à 2007, il n'a pas réussi à qualifier son pays pour la Coupe du monde en Allemagne. Il entame par la suite une carrière d'entraîneur.

Stoppeur

Dans les systèmes tactiques modernes, où les défenseurs doivent parfois appliquer un marquage individuel sur les attaquants adverses, le stoppeur est un défenseur central chargé de surveiller de près un centre avant opposé. Actuellement, il est fréquent d'ailleurs que deux stoppeurs soient utilisés pour tenter de neutraliser les deux attaquants centraux d'un possible 4-4-2 adverse. Le stoppeur est surtout un joueur défensif et se doit d'être athlétique, mobile, rapide, bon tacleur et bon joueur de tête.

Strasbourg

(Racing Club de Strasbourg)

Club fondé en 1906

Couleurs Maillot bleu ciel, short blanc et bas bleu ciel.



Palmarès Championnat

de France 1979; **Championnat de France de D2** 1977, 1988; **Coupe de France** 1951, 1966, 2001; **Coupe de la Ligue** 1997.

«**C**e soir, on vous met le feu.» Aujourd'hui, tous les supporters de France reprennent dans les stades ce refrain. Les supporters strasbourgeois, eux, l'avaient pris au pied de la lettre bien avant qu'il ne devienne une chanson. En septembre 1980, ils avaient bel et bien mis le feu au stade de la Meinau. Quinze mois après le premier et seul titre de champion de France de l'histoire du Racing, qu'est-ce qui avait bien pu provoquer de tels débordements? Tout simplement le départ de l'entraîneur, Gilbert Gress. En général, on réclame plutôt sa tête; là, on réclamait son maintien. En vain. Le conflit larvé qui opposait l'idole des lieux à son président, André Bord, s'achevait dans les larmes et les cendres par le licenciement du subordonné.

Un titre 100 % français

Aujourd'hui, la chose est impensable. En 1979, elle était déjà exceptionnelle. Le seul titre de champion de France du RC Strasbourg a été obtenu avec une équipe uniquement composée de joueurs français. Il y avait bien dans l'effectif le Franco-Tchadien Nambatingue Toko, qui bénéficiait de la double nationalité. Mais il n'était que rarement titulaire. Pour le reste, le onze type de Gilbert Gress était le suivant : Dropsy – Marx, Specht, Novi (Duguépéroux), Domenech – Deutschmann, Ehrlicher (Jouve), Piasecki – Wagner, Tanter (Toko), Gemmrich.

C'est peu dire que Gilbert Gress a marqué le Racing Club de Strasbourg. Joueur d'abord, il remporta en 1966 la Coupe de France aux dépens de Nantes, flamboyant champion de France cette année-là. Milieu de terrain aux cheveux longs, Gress exaspérait parfois le public alsacien. En fait, sa véritable vocation était d'entraîner et il allait rapidement le démontrer. En 1977, il prend en main une équipe qui remonte tout juste de l'étage inférieur. Dès la première saison, le Racing termine 3^e du Championnat. La saison suivante, il s'adjuge carrément le titre avec une équipe qui, sur le papier, ne payait pourtant pas de mine. Et puis ce sera une honorable 5^e place agrémentée d'un quart de finale de C1 contre l'Ajax Amsterdam. Jamais la Meinau n'avait autant vibré, jamais la ville n'avait été pareillement à l'unisson de son équipe.

C'est pourquoi les supporters du Racing, qui n'avaient eu que deux Coupes de France (1951, 1966) à se mettre sous la dent, n'acceptèrent pas le départ de Gress. Durant plus de dix ans, ils vivront dans l'attente de son retour. Une attente entretenue par le défilé permanent des entraîneurs et des joueurs, les révolutions de palais, les querelles internes, les dérives financières de l'époque Daniel Hechter et deux descentes en D2. Une décennie durant laquelle Strasbourg justifia son surnom d'« OM de l'Est ».

Le retour du messie en 1991 se traduisit illico par la remontée en D1. Gress, néanmoins, ne parvient pas de ressusciter le passé. En 1994, c'est une autre brouille, avec un autre président (Roland Weller) qui le conduit vers la sortie et vers Neuchâtel, son port d'attache.

Comme par hasard, l'indice de performance du Racing s'infléchit de nouveau vers le haut avec l'arrivée de Jacky Duguépéroux, capitaine des champions de France 1979. Une finale de Coupe de France perdue contre le PSG en 1995, une finale de Coupe de la Ligue gagnée aux dépens de Bordeaux en 1997 ont redonné espoir aux fidèles de la Meinau. Dans le même temps, l'américain IMG McCormack a pris les

rênes du club avec l'ancien tennisman Patrick Proisy à la présidence. Le Racing redevient crédible. Toutefois, malgré la présence de la star paraguayenne José Luis Chilavert dans les buts, le bilan d'Yvon Pouliquen est partagé : en 2001, une victoire en Coupe mais une descente en D2, vite oubliée grâce à une remontée immédiate. Drivée par l'ancien as tchèque Ivan Hasek, qui avait enflammé la Meinau dans les années 1970, l'équipe passe durant trois saisons dans le ventre mou du Championnat de France, changeant d'entraîneur (Duguépéroux, Kombouaré, puis de nouveau Duguépéroux), de propriétaire (IMG et Patrick Proisy laissant la place après plusieurs mois à Ginestet). La saison 2005-2006 est particulièrement contrastée, le club effectuant un parcours brillant jusqu'en quart de finale de la Coupe de l'UEFA, mais ne parvenant pas à éviter la relégation. Jean-Pierre Papin, qui fait ses débuts d'entraîneur, arrive alors à la Meinau pour une saison, le temps de ramener Strasbourg en Ligue 1. Or les Strasbourgeois ne parviennent pas à se maintenir et la saison 2007-2008 s'achève sur une nouvelle relégation. Commence alors pour le RCS une inéluctable descente aux enfers accélérée par les difficultés financières du club qui est ensuite renvoyé en CFA, puis en CFA2, avant de retrouver le National en 2013.

Suarez Luis

né à La Corogne (Espagne), 1935
Attaquant

Palmarès 32 sélections en équipe nationale (14 buts) ; **Coupe d'Europe des villes de foire** 1958, 1960 (FC Barcelone) ; **Coupe d'Europe des clubs champions** 1964, 1965 (Inter Milan) ; **Coupe intercontinentale** 1964, 1965 (Inter Milan) ; **Coupe d'Espagne** 1959 ; **Championnat d'Italie** 1963, 1965, 1966. **Distinction Ballon d'or** 1959.

Ballon d'or 1959 sous le maillot du FC Barcelone après quatre saisons chez les Catalans, le meneur de jeu gali-

cien a appris à jouer à La Corogne. Remarqué par des dirigeants catalans, à l'âge de 19 ans, il rejoint la deuxième équipe d'Espagne. Joueur technique au physique peu impressionnant (1,72 m pour 70 kg), il est jugé dans un premier temps si peu combatif qu'il est prêté à un petit club pour se faire les crampons avant de pouvoir affronter correctement les duels de la Liga. L'impact de Luis Suarez sur le jeu barcelonais s'affirme sous l'influence de l'entraîneur franco-argentin Helenio Herrera, qui impose un style défensif très rigoureux, dans lequel Suarez est chargé de nourrir les contre-attaques rapides que HH affectionne. Le duo joueur-entraîneur fait merveille pendant trois saisons. En 1960-1961, Herrera part pour l'Inter Milan, et la réussite fuit les Barcelonais. Mais Herrera n'a pas oublié Suarez et convainc les dirigeants italiens d'acquiescer l'Espagnol. S'ouvre alors, à partir de 1963, après une saison d'adaptation, un cycle triomphal. Quatre années de succès dans la péninsule (trois scudetti) et au niveau européen font de Luis Suarez l'un des plus grands joueurs qui ont porté le maillot bleu et noir du second club milanais. Ce dernier disposait alors d'une garde de fer infranchissable avec les défenseurs Burgnich et Facchetti et une attaque de feu avec l'Italien Corso, le Brésilien Jair et l'alter ego de Suarez, Alessandro Mazzola.

Après une carrière de joueur terminée en 1973 à la Sampdoria de Gênes, Suarez est devenu entraîneur et sélectionneur de l'équipe nationale espagnole sans connaître de succès notables.

Suaudeau Jean-Claude

né à Cholet (Maine-et-Loire), 1938

Milieu, puis entraîneur

Palmarès en tant que joueur 4 sélections en équipe de France ; **Championnat de France** 1965, 1966 (Nantes) ; **Coupe de France** (demi-finale) 1966.

Palmarès en tant qu'entraîneur

Championnat de France 1983, 1995 ;
Coupe de France (finale) 1983, 1993
(Nantes).

Le personnage est paradoxal. Ses proches affirment que Jean-Claude Suaudeau est affable, attentionné et même souvent drôle. Les journalistes qui l'approchent redoutent ses réponses cassantes, ses grands airs (de dédain, affirment certains). Joueur hier, entraîneur durant seize saisons dans le même club, il a toujours refusé d'interpréter un rôle dans un jeu qu'il n'a pas décidé, dans une pièce qu'il n'a pas écrite. D'autres, encore, disent que Suaudeau est un fort en gueule ou « une pleureuse ». Depuis toujours, il répète : « Je refuse l'injustice. » Il pourrait ajouter qu'il veut mettre en avant en permanence la fidélité et la loyauté. Et même se citer en exemple : très jeune, il est arrivé à Nantes et y a effectué toute sa carrière de joueur. Milieu de terrain, il compensait sa petite taille par une technique complète et une rare intelligence de jeu. Au cœur des années 1960, avec

Ramon Muller et Jacky Simon, il animait une ligne de jeu qui fit la renommée de l'équipe entraînée par José Arribas et championne de France en 1965 et 1966. À l'époque, on vantait le « jeu à la nantaise ». Et Suaudeau connut à quatre reprises les honneurs de la sélection en équipe de France (1966-1967). Joueur, il pensait inlassablement à l'avenir. Il se voyait en éducateur. À la fin de sa carrière sportive, il devient le responsable du centre de formation du FC Nantes, une des plus belles écoles du football français. Là, dans l'ombre de José Arribas puis de Jean Vincent, il apprend le métier d'entraîneur. En juillet 1981, devenu responsable des professionnels, il déclare qu'il maintiendra l'esprit de la maison, c'est-à-dire l'amour du beau jeu. Nantes sera champion en 1983 et 1995. Jean-Claude Suaudeau a annoncé son départ à la retraite en août 1997.

Suède

Couleurs Maillot
jaune, short bleu et bas
jaunes.



Palmarès

jeux Olympiques 1948, 11 participations à la Coupe du monde (1934, 1938, 1950, 1958, 1970, 1974, 1978, 1990, 1994, 2002, 2006) ; **2 Coupes de l'UEFA** (IFK Göteborg, 1982, 1987).

En Suède, le football a une belle tradition et jouit d'une grande popularité. Son nom est présent dans toutes les mémoires autant par ses joueurs, dont les plus grands ont réalisé des carrières glorieuses à l'étranger (Gunnar Andersson et Roger Magnusson à l'Olympique de Marseille ; le fameux trio Gunnar Gren, Nils Liedholm et Gunnar Nordahl au Milan AC, à la fin des années 1950, ainsi que Kurt Hamrin à l'Inter Milan), que par les épreuves qu'elle a accueillies : la Coupe 1958, qui révéla Pelé et pour lequel le pays hôte servit de faire-valoir valeureux mais rapidement submergé (plus gros score dans une finale de

[Dictionnaire] Suarez à Suisse

Coupe du monde : 5 à 2), sans oublier l'Euro 1992, qui vit la victoire inattendue de l'invité surprise, le Danemark voisin. En dépit de l'attrait permanent des bons joueurs pour le Sud, les clubs suédois ont, dans les années 1980, obtenu d'excellents résultats, en particulier le Malmö FF, en éclairneur avec une place de finaliste de la Coupe des champions contre Nottingham Forest en 1979. L'autre grand club du pays, l'IFK Göteborg, remporta à deux reprises la coupe de l'UEFA (1982, 1987).

Absente en 1998 de la Coupe du monde, la Suède présente en Asie une équipe solide en défense qui n'a encaissé que trois buts durant les éliminatoires. Grâce à son buteur de calibre international Henrik Larsson, capable de faire oublier Dahlin, et à son milieu offensif F. Ljunberg (Arsenal), l'équipe aux trois couronnes a hérité du « groupe de la mort », dont elle a réussi à se sortir aux dépens de l'Argentine et du Nigeria. Mais le rêve s'arrêta en huitième de finale : élimination par les surprenants Sénégalais au but en or (1-2). Quatre ans plus tard, toujours avec Larsson et Ljunberg, la Suède connaît la même mésaventure, renvoyée dans ses foyers par l'Allemagne au même stade de la compétition. Les Suédois ne se qualifieront pas pour le Mondial sud-africain et leur prestation à l'Euro sera chaque fois modeste, malgré l'arrivée à l'édition 2012 de Zlatan Ibrahimović et une victoire 2-0 sur la France.

Suisse

Fédération fondée en 1895

Couleurs Maillot
rouge, short blanc et
bas rouges.



Depuis l'arrivée de Köbi Kuhn à la tête de l'équipe nationale suisse, les Helvètes sont emportés par une vague de succès à tous les niveaux de sélection. À une bonne place de finaliste du Championnat d'Europe des Espoirs



Jean-Claude Suaudeau, maître à penser du jeu à la nantaise – offensif et à une touche de balle, développé par le FC Nantes.

La culture supporter, entre puissance économique et hooliganisme

La Coupe du monde 2010 a confirmé l'enthousiasme et la passion que génère – avec parfois des excès tragiques – le grand rendez-vous planétaire des amoureux du ballon rond et de la ferveur patriotique sinon nationaliste. Des supporters de l'équipe des Pays-Bas – où, pour quelques heures, les individualistes néerlandais acceptent de se fondre dans la masse orange – aux masses rouges sud-coréennes, infatigables et sautillantes, les fans ont offert un spectacle haut en couleur et globalement pacifique. Désormais, la Coupe du monde cultive son image de spectacle total également dans les gradins.

Salués par la presse télévisée pour leurs performances esthétiques ou moqués pour leurs accoutrements vulgaires, les supporters continuent à jouer un rôle essentiel dans le spectacle sportif qu'est le football. Espace de fête, le stade de football est aussi un espace de haine, représenté depuis les années 1970 par le hooliganisme.

Un paysage contrasté

Le stade de football est le lieu d'expression de plusieurs types de supporters. À côté de la majorité, qui est venue pour assister à un spectacle, une minorité, plus ou moins importante selon les clubs, est organisée dans le cadre d'associations regroupant selon des modalités particulières (géographiques, professionnelles ou politiques) plusieurs centaines, voire plusieurs milliers, de supporters. Soutiens des joueurs et des clubs, ces associations sont parfois officielles, parrainées par les clubs et entretenant avec ceux-ci des relations économiques et représentatives particulières, tandis que d'autres sont totalement indépendantes structurellement ou politiquement. C'est dans cette frange que l'on retrouve les supporters qui se font appeler « ultras », expression similaire à celle d'extrémisme dans l'arène politique.

L'organisation de supporters, un lien et une activité sociale

Le plus ou moins grand nombre d'organisations de supporters révèle la diversité et l'ampleur du soutien populaire dont jouit un club. Inversement, la puissance dont

jouissent les associations de supporters à travers des avantages en nature et en argent – telles les ristournes dans la vente des billets – est également le signe d'un affaiblissement de la fonction présidentielle dans le club, et peut aboutir à la constitution d'un véritable « État dans l'État » au sein de celui-ci. L'activité de supporter est une activité de spectateur et de participant par défaut, qui, par ses encouragements et ses protestations, veut influencer sur le déroulement d'un match. À terme, dans les

Le gâchis parisien

En mai 2013, les supporters du Paris Saint-Germain exultent : le club décroche enfin un troisième titre de champion, espéré depuis 19 ans. C'est dire que, pour des supporters qui n'ont pas trente ans, la chose est nouvelle... Le trophée sera donc solennellement exhibé devant le public parisien invité à communier dans la ferveur et la liesse de la victoire sportive. Las, la fête tourne à l'émeute et au saccage aux abords des Champs-Élysées, et le PSG d'Ibrahimović et de Beckham offre au monde entier un visage pitoyable.

On s'interroge alors sur les raisons d'un tel comportement de la part de supporters aux agissements de voyous, et d'aucuns bien sûr d'évoquer la présence de quelques « ultras » parmi une foule de gens très bien... C'est un peu court. Il vaudrait mieux s'interroger sur la jeune histoire du club et sur ses liens avec les habitants de la Capitale. Tous les grands clubs européens sont nés à la fin du XIX^e siècle ou au tout début du XX^e. Ce sont de vieilles et honorables institutions. Le PSG, lui, a été créé en 1970. Jamais la greffe n'a pris avec la population parisienne et il n'y a pas de « culture historique » des supporters comme on peut la connaître à Lens ou à Saint-Étienne.



Au fil des Coupes du monde, les supporters néerlandais se distinguent par leurs accoutrements de plus en plus baroques tout en restant fidèles à leur couleur orange.

clubs où l'engouement populaire est puissant, l'association de supporters représente un véritable pouvoir non officiel, qui joue soit un rôle de régulateur social, soit celui d'accélérateur de désordres. Dérivatif socialisé, le « métier » de supporter s'accompagne de la production de comportements (*tifos*), de codes, d'images et de discours spécifiques destinés à faciliter la reconnaissance entre ses membres. Plus que producteurs de sens, les associations de supporters, par leur comportement et les messages qu'elles envoient, apparaissent comme un symptôme des problèmes qu'affrontent les villes dont elles supportent le ou les clubs.

Cultures de football

Tout autant que la manière de jouer des joueurs, la manière qu'ont les supporters de vivre le football révèle des relations particulières avec l'environnement urbain ou national. Ainsi, dans les grandes villes de football, des oppositions tranchées divisent les supporters des équipes : à Manchester, l'équipe de la *working class* n'est pas United, la rouge, mais City, la bleue ; à Rome, l'AS Roma – popu-

laire – s'oppose à la Lazio – classe moyenne et fortement marquée par les organisations fascistes. Si, en Angleterre, l'origine sociale joue un grand rôle dans la détermination des organisations de supporters, en Italie, la politique s'est imposée dans les stades, à la fois dans la dénomination des associations, les *Brigate* (brigades), et dans le choix de leurs icônes (le portrait romantique de Che Guevara). Cas extrême, les supporters de Livourne revendiquent leur appartenance à la gauche et leur hostilité aux puissants, les clubs de Berlusconi et de la Fiat. Dans les pays de culture footballistique ancienne et profonde s'ajoute une notion de tradition familiale. D'autre part, selon les pays, la place des supporters est plus ou moins reconnue dans les statuts des associations sportives. Ainsi, le rôle des abonnés à l'année en France et en Italie ne peut se comparer à l'Espagne, où ces derniers, les *socios*, participent à l'élection du président du club.

en 2002 organisé à domicile et à la perspective d'organiser en commun avec l'Autriche le prochain Euro en 2008 se sont ajoutés les bons résultats du meilleur club suisse, le FC Bâle, en Ligue des champions, ainsi que le parcours étonnant du FC Thoune en Ligue des champions puis en Coupe de l'UEFA en 2005. Pour la première fois de son histoire, la sélection suisse s'est qualifiée deux fois consécutivement pour la phase finale de l'Euro 2004 et de la Coupe du monde 2006. Terminant deuxième de son groupe éliminatoire derrière la France, elle a obtenu son ticket pour l'Allemagne aux dépens de la Turquie à l'issue d'un match houleux à Istanbul. Trouvant une troisième fois de suite la France sur son chemin, la sélection helvète obtient un match nul face aux Bleus et termine à la première place. Confrontés aux Ukrainiens, les Helvètes sont éliminés aux tirs au but à l'issue d'un match qu'ils auraient pu remporter. La Suisse conti-

nue sa progression en équipe sous la direction de Köbi Kuhn et avec des joueurs qui se hissent au plus haut niveau, que ce soit Alexander Frei l'attaquant ou Philippe Senderos le défenseur, sans oublier quelques espoirs de grande qualité comme Barnetta. En 2006, la Suisse n'a pas encaissé de but au cours de ses quatre matchs.

Supporters

Dès l'origine du sport, le football anglais a drainé de nombreuses foules de spectateurs : plus de 10 000 personnes assistaient à la finale de la Coupe d'Angleterre en 1884. Dès la fin du xix^e siècle, plus de 50 000 personnes affluaient pour l'événement. Le spectacle du football est un des principaux phénomènes de la culture ouvrière britannique. Le public s'est très vite

identifié à l'équipe de sa ville, portant des signes distinctifs de mêmes couleurs, entamant des hymnes à sa gloire, la suivant partout dans le royaume par trains entiers, participant à sa manière, debout dans des gradins inconfortables et chantant des heures sous la pluie, aux efforts de ses joueurs pour remporter la victoire. À une époque où, en Europe, le sport ne fait que balbutier, en Angleterre, tous les éléments constitutifs du sport comme spectacle de masse sont en place, y compris la participation des supporters.

Hors de Grande-Bretagne, cet attachement passionné à une équipe s'est développé avec plusieurs dizaines d'années de retard, et avec des mani-

Le phénomène des hooligans

Les hooligans sont apparus dans le paysage du football international à la fin des années 1960 dans les stades britanniques, puis en Europe lorsque des cohortes de supporters ont commencé à suivre leurs équipes dans les compétitions internationales. Le mot, d'origine irlandaise, apparaît à la fin du xix^e siècle. Il est employé en Russie à l'époque stalinienne pour désigner les jeunes hostiles au régime, accusés de comportements asociaux. Le football britannique a toujours véhiculé une certaine violence parmi les supporters. Le phénomène s'est accentué et répandu hors de Grande-Bretagne avec la démocratisation des transports aériens et la médiatisation du football, laquelle a servi de caisse de résonance à cette agressivité collective. Certains mouvements racistes ont même parfois pu infiltrer ces groupes. Le hooliganisme s'est internationalisé dans les années 1980 et a provoqué de nombreuses bagarres entre bandes de prétendus supporters, un peu partout dans le monde. Le paroxysme a été atteint en mai 1985 au stade du Heysel, à Bruxelles, faisant 39 morts et 600 blessés avant la finale de Coupe d'Europe entre la Juventus Turin et Liverpool.



Le football en fête se construit aussi bien dans les tribunes que sur la pelouse.



La surface de réparation, royaume et enfer du gardien de but.

festations passionnelles véritablement excessives et parfois démesurées. Ce fut le cas, notamment, dans les pays latins. En Espagne et en Italie, les grands clubs possèdent des clubs de supporters qui réunissent plusieurs dizaines de milliers de personnes. Les cartes de membre à vie se transmettent parfois de père en fils, et l'attachement d'un membre de la famille à un autre club serait considéré comme une véritable trahison !

La France est restée très longtemps à l'écart de ce mouvement. Certes, les grandes équipes ont toujours attiré quelques milliers de fidèles. Mais l'attachement aux couleurs d'un club n'a jamais été aussi profondément enraciné dans la population : il suffit que l'équipe rétrograde à la suite de mauvais résultats pour que le public soit moins nombreux et moins enthousiaste, au moment où l'équipe aurait sans doute le plus besoin d'encouragements. Au contraire, il y a trente ans, quand Manchester United était descendu en division 2 anglaise (1974-1975), le nombre et l'engouement des supporters n'avaient pratiquement pas baissé...

Une sociologie précise. Le folklore qui accompagne les supporters s'est enrichi depuis que les caméras de télévision se sont emparées du spectacle du stade dans sa totalité. Elles filment maintenant les tribunes, les micros d'ambiance retransmettent les chants et les cris. Les supporters sont devenus un élément à part entière du spectacle. Du coup, ils se sont organisés, et leurs manifestations bruyantes et colorées sont souvent mises en scène, à grand renfort de drapeaux gigantesques, de vêtements uniformes, de mouvements coordonnés. Ces expressions obéissent à des modes et à des rites. Les vagues d'écharpes balancées à bout de bras au-dessus de la tête des supporters sont venues de Liverpool. Le « kop », qui est une tribune particulière du stade d'Anfield Road, est devenu un terme générique qui désigne les tribunes les plus bruyantes : à Paris, le Parc des Princes possède son « kop ». L'hymne du club de Liverpool (« *You'll Never Walk Alone* ») est célèbre dans le monde entier. L'organisation, les gestes, les chants des supporters sont étudiés par

des sociologues qui font un véritable travail ethnologique pour comprendre leur fonctionnement et expliquer le sens d'expressions parfois mystérieuses pour ceux qui ne font pas partie du clan. Ce phénomène pose aujourd'hui d'importants problèmes d'organisation, de sécurité, d'architecture des stades et de leurs alentours. Lors des Coupes du monde, des centaines de milliers de supporters étrangers assistent aux matchs de leurs équipes. Plusieurs mois à l'avance, leur nombre, leurs déplacements seront prévus, organisés, encadrés. Les stades ont été conçus en fonction des problèmes qu'ils posent. Un débat a eu lieu au sujet de la présence de grilles de sécurité. Le mouvement des supporters a des répercussions sur la politique des clubs, sur la police des villes, sur la gestion des transports. Au-delà des cohortes d'individus soudés par une même passion, et qui peuvent parfois impressionner, voire inquiéter, le reste de la population, les supporters font partie des partenaires incontournables de l'activité économique du sport.

En 2006, comme au Portugal en 2004, pour l'Euro, la Coupe du monde en Allemagne s'est déroulée dans une atmosphère festive, hormis à l'occasion d'un nombre réduit de matchs (ceux de l'Angleterre ou pour Allemagne-Pologne).

Surface de réparation

A chaque extrémité du terrain, deux lignes perpendiculaires à la ligne de but sont tracées à 16,50 m de chaque montant de la cage. Elles s'étendent à l'intérieur du terrain sur une profondeur de 16,50 m également et sont réunies par une ligne parallèle à la ligne de but. L'ensemble de ces lignes délimitent un rectangle, appelé « surface de réparation », zone dans laquelle est situé, à 11 m du milieu de la ligne de but, le point de réparation, ou point de penalty. De ce point est tiré le coup de pied de réparation, ou penalty, sanctionnant une faute intentionnelle commise dans cette surface.

Susic safet né à Zavidovici (Yougoslavie), 1955

Milieu de terrain

Palmarès 59 sélections en équipe nationale (21 buts); **Championnat de France** 1986; **Coupe de France** 1983 (PSG).

Depuis le début des années 1930, le football français a accueilli de nombreux joueurs yougoslaves, et souvent de très talentueux. Safet Susic restera comme l'un des plus brillants d'entre eux. Il aura notamment laissé un souvenir impérissable parmi les supporters parisiens de la première période dorée du Paris-Saint-Germain, au milieu des années 1980. Il arrive dans la capitale à l'automne 1982, en droite ligne



Safet Susic, sous le maillot du Paris-Saint-Germain, a enchanté le public parisien pendant près de dix saisons. Il a remporté un Championnat et une Coupe de France.

de Sarajevo. Susic va rapidement devenir un héros avec ses solides jambes, ses gros mollets que découvrent ses bas baissés. Et, surtout, avec son sens de l'attaque, son dribble court, la qualité de sa dernière passe. Bien sûr, le Bosniaque ne défend pas beaucoup et son caractère est ombrageux. Mais, pendant dix ans, il sera le métronome du club parisien.

Quand Safet va, le PSG va. Quelques mois après son arrivée, il participe à l'une des plus belles finales de l'histoire de la Coupe de France, entre le PSG et Nantes. Il marque un but qui remet en selle le club parisien, alors mené au

score, et le conduit vers une superbe victoire (4-2). Trois ans plus tard, il joue un rôle prépondérant dans l'obtention par le PSG du premier titre de champion de France. Sa réussite internationale sera moins éclatante, mais, à près de 35 ans, il disputera néanmoins un quart de finale de Coupe du monde avec la dernière grande équipe de Yougoslavie avant l'éclatement du pays. Après avoir terminé sa carrière de joueur au Red Star en 1992, il devient entraîneur à Cannes, avant de s'installer en Turquie (Istanbulspor, Konyaspor et Ankaragücü) après un détour en Arabie saoudite (Al Hilal Riyad).

Tacle

C est un geste technique qui permet de capter le ballon ou de l'enlever à un adversaire, sans commettre de faute sur ce dernier. Il existe plusieurs sortes de tacles : le tacle debout, effectué avec l'intérieur du pied (appelé aussi « contre »), le tacle horizontal porté avec la semelle, le tacle glissé utilisant les deux semelles. Le tacle doit être porté de face ou de côté, mais jamais par derrière l'adversaire, sous peine de sanction grave (carton rouge depuis la Coupe du monde 1994).

Tactique

A u commencement était le jeu.

Un jeu de balle pratiqué par les hommes, à la manière des enfants dans les cours d'écoles ou dans les terrains vagues. C'est-à-dire avec deux soucis majeurs : prendre et garder le ballon, puis le mener dans le but adverse. Sport collectif, puisque joué par plusieurs individus réunis dans la même équipe,

il était avant tout une addition d'actions et d'efforts individuels.

Un certain ordre et une certaine méthode ne tardèrent pourtant pas à apparaître. Dans l'Antiquité, déjà, l'*harpastum* était joué par les soldats romains... comme une sorte de bataille pacifique que se livraient deux équipes pour la possession d'une balle qu'il fallait porter dans le camp adverse. Mais l'anarchie avait dès lors cédé la place à l'organisation. Chaque équipe se divisait en trois parties ou en trois lignes : trois hommes se tenaient en attaque (un centre et deux ailes) soutenus par des renforts, derrière lesquels veillait l'arrière-garde – la réserve chargée de surveiller la citadelle. Le système tactique romain annonçait déjà celui du football moderne.

Les Florentins du ^{xvi}^e siècle en firent un vrai jeu (*gioco del calcio*) pour un événement populaire ayant lieu une fois par an, sur la place du Marché, à Florence. Chaque équipe comporte 27 joueurs : 15 en première ligne (les attaquants, ou *innanzi*), 5 en deuxième ligne (les trouble-fêtes, ou *sconciatori*), 4 en troisième ligne (les arrières, ou *datori innanzi*) et 3 ultimes défenseurs



Le défenseur international français Laurent Blanc tacle le Brésilien Leonardo.

t

Tacle
à Turquie



(*datori indietro*). Les joueurs des deux équipes sont vêtus d'habits de couleurs différentes selon leur paroisse. Un but est réussi quand le ballon est expédié au-dessus de deux drapeaux déployés. Au cours de ces dernières années, cette forme de *calcio* florentin a été rejouée à Florence, une fois par an.

C'est en Angleterre que le football va prendre forme. L'exemple florentin a étonné et séduit des Anglais, partisans de leur roi Charles I^{er}. Réfugiés en Italie après la victoire de Cromwell, ils ont appris à connaître ce jeu curieux qu'ils ramènent dans leur pays en 1660, lors de l'accession au trône de Charles II. En 1681, un match de football oppose donc les domestiques du roi Charles II à ceux du comte d'Albermarle.

C'est la naissance du football moderne, qui va trouver sa voie et son indépendance quelque deux cents ans plus tard, lorsqu'il se séparera du rugby.

La «révolution» de 1870. À l'organisation encore anarchique de 1860 (dix joueurs et un onzième homme pour garder le but) succède vers 1870 un premier effort de renforcement défensif avec le recul d'un couvre-but (*goal cover*) placé devant le gardien originel, et avec le deuxième repli d'un arrière (*back*). Ainsi vient de se constituer le premier dispositif classique, qui, parti de Nottingham vers 1880, va se propager dans le monde entier, au point d'imposer longtemps sa marque dans la numérotation des joueurs : de 1 (gardien) à 11 (ailier gauche).

Devant le gardien se tiennent donc les deux arrières, soit côte à côte soit l'un (l'arrière fixe) derrière l'autre (l'arrière volant). Au milieu de l'équipe, les trois demis assurent la liaison avec les attaquants. Mais, bientôt, l'un d'entre eux, le demi-centre, va devenir par sa position et par son rôle un personnage important, le chef, l'organisateur du jeu, le patron de l'équipe, qu'il restera d'ailleurs très longtemps (en Autriche et en Suisse dans le verrou helvétique, en particulier). Enfin les cinq avants doivent se battre pour tenter de marquer des buts, les deux joueurs placés sur les côtés s'efforçant de s'approcher du but adverse en courant le long de la ligne de touche, et

en cherchant à ramener le ballon devant le but à destination de leurs trois partenaires. Mais, en 1925, la modification de la loi sur le hors-jeu (deux défenseurs adverses au lieu de trois entre l'attaquant et la ligne de but pour que ce dernier ne soit plus hors jeu) bouleverse les données tactiques du jeu, imposant un renforcement défensif qui commence par le décrochage d'un joueur quittant le milieu pour venir grossir le nombre des défenseurs.

L'invention du WM. C'est ainsi que, vers 1930, deux nouvelles organisations de jeu font leur apparition, révolutionnant le football en Angleterre, d'une part, en Autriche et en Suisse, d'autre part. Leur principe de base est qu'il faut resserrer l'approche de son propre but. L'entraîneur autrichien Karl Rappan choisit de tirer un verrou dans la défense de l'équipe qu'il dirige, le Servette de Genève. Pour cela, il place un arrière devant son gardien et derrière ses partenaires, arrière volant qui balaie les espaces défensifs de son équipe en couvrant ses trois coéquipiers arrières. Au milieu, un demi aide l'autre (le demi-centre) à récupérer le ballon et à organiser le jeu pour relancer l'attaque de ses quatre partenaires offensifs.

Mais, à Londres, une expérience tentée en Écosse est reprise et systématisée par le manager d'Arsenal, Herbert Chapman, qui va faire du WM une tactique universelle. Le W, ce sont les trois arrières et les deux demis du secteur défensif ; le M, les deux inters et les trois avants du compartiment offensif. Les cinq premiers étant astreints à pratiquer un marquage individuel serré et presque aveugle sur leurs adversaires respectifs. Ainsi l'ancien demi-centre de la méthode classique, joueur libre de créer et de prendre des initiatives, est-il devenu surtout un défenseur obéissant, un arrière central qu'on a tôt fait d'appeler « policeman ». Le WM va résister trente ans aux fluctuations du jeu. Jusqu'au jour où les Hongrois d'abord, entre 1950 et 1956, et les Brésiliens, à leur suite, le transforment en 4-2-4, signant son arrêt de mort. Pour troubler les défenseurs du WM et leur marquage individuel, ils renforcent leur attaque, portant le

nombre de leurs avants de trois à quatre. Les Magyars de Gusztav Sebes vont jusqu'à faire décrocher leur avant-centre Hidegkuti, qu'ils remplacent par deux hommes, leurs deux inters transformés en centres-avants (Kocsis et Puskas). À Wembley, en 1953, la défense anglaise, qui n'a rien changé depuis vingt ans, n'y comprend rien et vole en éclats.

Le 4-2-4. Le 4-2-4 devient officiel, si l'on peut dire, en 1958, avec le couronnement des Brésiliens lors de la Coupe du monde suédoise : avec deux arrières centraux dans la défense à quatre évoluant en zone, deux demis techniques et quatre attaquants, dont deux sont exceptionnels (Pelé et Garrincha), les nouveaux maîtres du monde dominant et montrent la voie. Un nouveau système est lancé qui devient rapidement plus prudent, les Brésiliens de 1962 au Chili ayant adopté un 4-3-3 où l'ex-ailier gauche Zagallo a décroché pour soutenir son milieu de terrain.

Mais la rivalité, voire la bataille, continue entre attaquants et défenseurs, qui, jusqu'à présent, n'ont cessé de prendre le dessus à tour de rôle. En ces années 1960, les talents offensifs, tels Pelé et Garrincha, ont de nouveau réagi et font des ravages. En Italie, un vent de révolte se lève dans un calcio qui est en train de prendre le contrepied des autres pays. Au Milan AC, où il a été lancé, et surtout à l'Inter, un système inspiré du verrou et du béton se met en place. L'Inter Milan entraîné par Helenio Herrera va faire triompher ce *catenaccio* (« cadenas » en italien) caractérisé par un renforcement défensif intense : un libéro, qui est un arrière volant en couverture des autres joueurs ; un marquage individuel sans restriction ; un regroupement volontaire de l'équipe dans sa propre moitié de terrain, un jeu offensif basé sur la contre-attaque ultrarapide, menée dans un camp adverse aux larges espaces libres. Les victoires européennes de l'Inter font des admirateurs et des émules. La méthode se propage à son tour un peu partout. Il faudra une réaction très vive des Anglo-Saxons pour faire sauter ce cadenas. L'Ajax, les Pays-Bas et Cruyff avec

leur 4-3-3 basé sur un football total, où toute l'équipe ne fait qu'un seul bloc, quelle que soit l'évolution du jeu, le Bayern Munich et l'Allemagne toujours généreuse de Beckenbauer, les Anglais de clubs toujours aussi combatifs y mettent du leur.

Entrejeu et polyvalence. Au fil des années, c'est le ventre de l'équipe qui s'est mis à gonfler, cet entrejeu qui compte aujourd'hui quatre voire cinq joueurs, dans un 4-4-2 ou un 3-5-2 de plus en plus courants. Il est vrai que toute tactique est devenue maintenant mouvante et souple, en raison de la polyvalence des joueurs, ces défenseurs qui attaquent et ces attaquants qui doivent défendre.

Malheureusement, tous ces progrès tactiques et individuels semblent affaiblir le potentiel offensif et diminuer le nombre de buts marqués dans le jeu en mouvement. L'importance des coups de pied arrêtés, des corners, du jeu de tête ayant, en revanche, augmenté considérablement.

Le football aurait-il atteint dans ce domaine stratégique une période de blocage que seuls des changements de règles pourraient peut-être libérer ? Les autres sports collectifs comme le rugby et le basket l'ont compris depuis longtemps.

Tapie Bernard

né à Paris, 1943

Dirigeant

Dans les années 1980, le football français se laissait prendre dans un drôle de jeu : le poker des capitalistes, comme l'avait défini un hebdomadaire en 1986. L'argent arrivait à flots continus dans les caisses des clubs. Des capitaines d'industrie comme Jean-Luc Lagardère, des experts financiers comme Claude Bez se disputaient les stars du Championnat. C'était à qui bâtirait la meilleure équipe. En ce printemps 1986, un nouveau président vient de prendre en main le club de Jean Carrieu. Il a pour nom Bernard Tapie. Né dans une famille modeste du Bourget, dans la banlieue parisienne, l'homme n'était pas réputé pour maîtriser le monde du football, les sportifs ne connaissaient que le patron d'une équipe cycliste professionnelle (Hinault et LeMond). En échange de salaires multipliés au moins par dix, comparés à leurs émoluments chez leurs précédents employeurs, Tapie exigeait deux choses : la victoire et une excellente image, afin de doper ses sociétés, Look, Wonder, La Vie Claire, etc.

L'antichambre du pouvoir. En octobre 1985, Mikhaïl Gorbatchev est en visite à Paris. Dans *l'Express Sport* (31 octobre 1986), Bernard Tapie se souvient : « Le dernier soir, grand dîner, grand tralala. Bien. Je suis invité, j'y vais. À table, je me trouve à côté de M^{me} Edmonde Charles-Roux, l'écrivain, la femme de Gaston Defferre. On papote comme ça, on ne se connaissait pas du tout. Soudain, elle me dit : « Qu'est-ce que vous attendez pour venir nous sauver l'OM ? » Dans la seconde, je me dis : c'est formidable ! Quel enjeu ! Le foot à Marseille... Et hop ! me voilà parti. Donc à la fois coup de folie, d'instinct mais aussi mécanisme et savoir [...]. Deux jours après, je rencontrais Defferre. »

Pour la saison 1986-1987, Tapie président de l'OM réussit son premier coup en recrutant Michel Hidalgo, alors directeur technique national et ancien sélectionneur français, et lui confie la direction sportive de l'Olympique de Marseille. L'entraîneur s'appelle Gérard Banide ; il a été champion de France avec l'AS Monaco, et le vice-président est Jean-Louis Levreau, le rédacteur en chef du journal le plus important de la ville, *le Provençal*. Rapidement, les résultats arrivent. À Marseille, autour du Stade-Vélodrome, on ne voit qu'une chose : l'OM gagne de nouveau. Et Tapie, jamais à court de formule pour entretenir le rêve, lance : « Marseille sera le premier club français à remporter une Coupe d'Europe... »

À l'issue de la saison 1988-1989, l'OM gagne le Championnat de France, un titre qui lui échappait depuis 1972. Le président confirme sa réputation de « sauveur » d'entreprises en difficulté. Durant ses quatre premières années de présidence, il n'aura pas hésité à bouleverser plusieurs fois l'effectif de l'équipe : de 1986 à 1990, par exemple, l'OM a acquis 36 joueurs ! Et il mettra en pratique un de ses grands principes : « Pour être le meilleur, il faut prendre le meilleur... En sport, les différences [entre les joueurs] sont flagrantes, ce sont des critères objectifs... »

Les dessous de la gloire. Sous la présidence de Tapie, l'OM a donc retrouvé



Bernard Tapie sous le feu des photographes, du temps de la splendeur de l'OM.

le plus haut niveau. Il y eut quatre titres de champion de France consécutifs (de 1989 à 1992), une Coupe de France en 1989, une finale de Coupe d'Europe à Bari perdue contre l'Étoile rouge Belgrade en mai 1991. Et surtout l'apothéose à Munich, en mai 1993, avec la première victoire d'un club français en Coupe d'Europe des clubs champions : ce jour-là, l'OM s'impose (1-0, but de Basile Boli) face au Milan AC. Bernard Tapie est un héros sur la Canebière. Il annonce que sa mission est accomplie et qu'il est prêt à quitter le club, ce qu'il fera durant la saison 1993-1994. Il est alors député, vise la mairie et sera un peu plus tard ministre (chargé du portefeuille de la Ville)...

Mais d'étranges rumeurs avaient surgi durant cette présidence : des joueurs d'équipes adverses auraient été approchés par des « intermédiaires » pour laisser gagner l'OM. D'autres prétendaient que les finances du club étaient dans un état catastrophique, ce qui sera confirmé, dès 1994, avec la révélation d'un déficit de 300 millions de francs. Enfin, quelques jours avant la finale victorieuse à Munich, un joueur de Valenciennes, Jacques Glassmann, explique que l'OM a tenté de le corrompre ainsi que deux de ses coéquipiers. L'un de ces joueurs avait même enterré une somme d'argent dans le jardin d'un membre de sa famille. Quatre ans plus tard, la justice s'est prononcée sur les faits : elle a conclu à la responsabilité de Bernard Tapie et l'a condamné à deux ans de prison, dont un ferme. Après avoir accompli sa peine, Bernard Tapie, que la passion pour le foot et l'OM n'a jamais quitté, reprend pied dans le club, dont il assume la seule direction sportive. Mais l'effet Tapie sera inexistant. Au contraire, son retour aiguise les contradictions. Ayant échoué à redresser le club phocéén, il passe la main à l'issue de la saison 2001-2002. Bernard Tapie n'est pourtant jamais loin du football. On lui prête bien évidemment de nouvelles reprises de clubs, toujours démenties sans franche conviction

Télévision

La télévision est devenue un partenaire privilégié du football mondial.

Des milliards de téléspectateurs. La télévision pèse d'un poids économique énorme dans la gestion de ce sport : lors de la Coupe du monde 1998, l'audience cumulée prévue était de 37 milliards de téléspectateurs dans le monde, soit pratiquement le double du chiffre atteint par les jeux Olympiques d'Atlanta ! En 1997-1998, les redevances TV, avec 106 millions de francs, entraînent pour 29 % dans les recettes globales de la Fédération française de football. Désormais, le football ne peut plus se passer de la télévision, et il n'est pas sûr que la télévision puisse se passer du football. Il n'en a pas toujours été ainsi. Dans les années 1960, à l'époque où la télévision commençait d'entrer dans tous les foyers, le football redoutait une intrusion des petites lucarnes qui vide-rait les tribunes des stades. Il n'avait pas compris que la télé serait au contraire un formidable moyen de promotion d'abord, de financement ensuite. À cette époque, on ne voyait du football que de manière très parcimonieuse à la télévision : en 1954, neuf matchs de la Coupe du monde avaient été retransmis, en toute confidentialité. En 1962, faute de satellites (la Coupe du monde avait lieu au Chili), la finale mondiale fut retransmise en France à 22 heures, et avec 48 heures de retard ! C'est à partir de 1966 et de 1970 (grâce au satellite Telstar III et à la couleur) que la Coupe du monde devint un phénomène télévisuel important. Cela allait avoir aussi des répercussions sur la manière de regarder le spectacle du football.

À la révolution technique succéda la révolution économique. Les années 1980 furent marquées par la multiplication des chaînes, la privatisation d'un certain nombre d'entre elles, l'arrivée sur le marché de chaînes cryptées et spécialisées dans le sport, et l'introduction du « pay per view », système qui permet de choisir ses matchs à la carte. Du coup, les revenus liés à la télévision ont été décuplés. En 1997, chaque

En bonne place à l'Audimat

Si les chaînes se battent à coup de milliards pour obtenir les droits de retransmission des matchs, même pour des compétitions de deuxième ordre, c'est qu'elles savent que ces émissions représentent toujours des parts de marché importantes. Elles sont, avec les retransmissions de patinage artistique, les seules à pouvoir rivaliser avec les émissions de variétés et les dramatiques les plus prisées, et générer par conséquent des recettes publicitaires extraordinaires (au moment des grands matchs, trente secondes de publicité sont vendues pour plus de 50 000 euros).

Au mois de mai 1997, la finale de la Coupe des vainqueurs de coupe entre Barcelone et le PSG, retransmise sur TF1, avait été suivie par 9 458 000 téléspectateurs, soit 44,8 % de parts de marché. Le 27 août 1997, TF1 décida de repousser la célèbre émission *Intervilles* pour diffuser les images d'un match de Coupe d'Europe entre le PSG et le Steaua Bucarest. Pari gagné : le match réalisa 44,4 % de parts, c'est-à-dire la meilleure audience de l'été pour TF1. En 1998, tous ces chiffres ont été pulvérisés sous l'effet de la vague bleue qui a déferlé sur la France. Plus de 20 millions de téléspectateurs ont vibré à la finale. Sans compter le succès du long métrage *les Yeux dans les Bleus* produit par Canal Plus. La finale de l'Euro 2000 a fait mieux. TF1 a rassemblé 21 440 860 personnes le 2 juillet 2000 (75,5 % des parts de marché). Quant à la Coupe du monde 2006, elle a permis de dépasser ces chiffres. La meilleure audience a été réalisée lors de la demi-finale contre le Portugal avec 22,2 millions de téléspectateurs. Pour la finale, Médiamétrie a mesuré 22,14 millions de téléspectateurs avec un pic à 25 millions à 22 h 28, lors du dénouement de la séance des tirs au but.

Des caméras pour tout voir

La technologie a permis des progrès considérables dans la réalisation des retransmissions de matchs. Au début des années 1970, les chaînes anglaises furent les premières à révolutionner la réalisation de ces émissions en direct, en plaçant des caméras au sol, en multipliant les ralentis et les gros plans, en suivant les joueurs depuis les vestiaires. Lors du Championnat d'Europe des nations de 1996, en Angleterre, dix-sept caméras étaient installées dans chaque stade :

- trois placées en haut des tribunes, au niveau du rond central, plus une dans la tribune opposée ;
- deux placées dans la partie inférieure de la tribune centrale ;
- deux placées dans le prolongement de la ligne des 16,50 m ;
- deux placées derrière chaque but, dans l'axe ;
- deux placées derrière chaque but, au ras du sol ;
- une caméra au ras du sol, le long de la ligne de touche ;
- une caméra tournée vers les bancs des remplaçants et entraîneurs ;
- deux caméras situées dans les buts.

La télévision et le sport en France. Le 16 septembre 1937, dans le stade de Highbury, à Londres, une caméra fixe sur pied filme les images d'un match de l'équipe d'Arsenal, et les retransmet en léger différé. C'est la première retransmission d'une rencontre de football, dans le monde. En France, il faut attendre le 29 mai 1955 pour voir du football en direct à la télévision : c'est la retransmission de la finale de la Coupe de France et, sur la pelouse du stade de Colombes, Lille va dominer (5-2) les Girondins de Bordeaux. Le football et la télévision signent, alors, un mariage plus de raison que d'amour. En effet, aujourd'hui, il est inconcevable de penser une programmation sans images de foot. Pis, une chaîne sans ballon rond, c'est un ballon sans oxygène.

Les booms des années 1970. Pourtant, Georges de Caunes, figure emblématique de la télévision française et chef du service des sports de la première chaîne dans les années 1970, se rappelle cette époque où « les gens du football ne comprenaient pas bien pourquoi nous souhaitions retransmettre certaines de leurs rencontres. Tout juste s'ils ne nous demandaient pas combien ils devaient payer pour la diffusion... » C'est de l'été 1970 que l'on peut dater

la grande révolution audiovisuelle. Cette année-là se joue la Coupe du monde au Mexique. On y découvre des matchs d'anthologie comme un quart de finale Angleterre-RFA ou la finale Brésil-Italie, avec des gestes et mouvements géniaux de Pelé et de ses équipiers. En Europe, les images parviennent sur les écrans, en couleurs. Une révolution : du triste noir et blanc, on passe au festif tout en couleurs... Certains hommes d'affaires et des dirigeants de la Fédération internationale de football (FIFA) comprennent qu'ils sont en possession d'un formidable spectacle. Mais un tel spectacle gratuit, c'est vraiment une situation anachronique. Pourquoi ne pas vendre ce spectacle à dimension continentale, planétaire même ? La FIFA crée une commission de réflexion pour commercialiser les images des compétitions qu'elle organise. Et elle va fixer ses tarifs. Conséquence : l'Union européenne (UEFA) et les fédérations nationales suivent l'exemple de la FIFA. Les tarifs s'emballent. Certaines chaînes sont obligées, par manque de ressources financières, de se retirer du grand marché. Bien sûr, en Europe, il y a encore l'Union européenne de radio-télévision (UER), mais son rôle va diminuer, puisque clubs et télévisions

club professionnel français avait reçu 14,5 millions de francs de la télévision, soit plus que la totalité de la somme donnée par TF1 en 1985 pour ses droits annuels de retransmission de l'émission *Téléfoot*. Malgré cela, la France est en train de prendre du retard par rapport aux droits de télévision des pays étrangers dont le montant a plus que doublé entre 1995 et 1998. De cette guerre économique le football profite amplement. Mais, à ce prix-là, les vrais patrons du foot sont devenus les patrons des chaînes. Et, si leur intérêt allait dans le sens d'une transformation des règles du jeu (en 1994, avant la Coupe du monde américaine, il y eut ainsi des velléités de transformation de la mi-temps en tiers-temps, plus propices à l'introduction des spots publicitaires), le football serait-il capable de s'y opposer durablement ?



Sur le plateau de *Téléfoot* (TF1), Thierry Roland et ses protégés d'alors, Frédéric Jaillant et Pascal Praud, dans les années 1990.

privées traitent directement avec des hommes d'affaires. Faut-il s'étonner d'une telle évolution ? À vrai dire, non... Les responsables du football, à quelque niveau qu'ils soient, savent que leur sport en Europe et en Amérique du Sud est le plus regardé et le plus suivi de toutes les disciplines sportives. Donc, si une chaîne télé veut l'exclusivité du spectacle, elle doit payer. On appelle cela une « logique de marché » !

À la carte. Ainsi, en France, les prix ont culbuté avec le match entre deux chaînes commerciales, TF1 et Canal Plus. Lors de sa création en 1984, Canal Plus, par les voix de son P-DG André Rousselet et de son directeur Pierre Lescure, définit clairement les deux domaines qu'il va privilégier à l'antenne : le cinéma et le sport, en particulier le football. Donc, la nouvelle venue achète l'exclusivité des retransmissions du Championnat de France et, quelque temps plus tard, devient même le sponsor officiel de l'équipe de France. À côté, TF1 ne reste pas inactif et investit dans les Coupes d'Europe une véritable fortune (208 millions de francs pour les droits de la Ligue des champions) ; l'Audimat suit, et la chaîne rentre dans ses frais, puisque les tarifs des publicités encadrant le match et à la mi-temps sont majorés. Mais le football à la télévision connaît une nouvelle

révolution dans les premières années 1990 : sur l'exemple du « pay per view » (payer pour voir, ou paiement à la séance) venu des États-Unis, l'Europe découvre la possibilité de voir, sur les chaînes du câble et du satellite, un match de foot à la demande... Avec l'apparition de la télévision numérique, on va encore plus loin : en France, par exemple, Canal-Satellite propose sur Kiosque, lors des soirées de championnat national, de suivre l'un des matchs du jour ou même la totalité en jouant avec la télécommande. S'il le désire, le téléspectateur se concocte son propre programme, passant en images d'un stade à l'autre. Des programmes semblables sont proposés en Espagne (Canal Plus et Antena 3), en Italie (Télé più) ainsi que dans d'autres pays.

Certains, toutefois, n'ont pas manqué de critiquer quand les « séances à paiement » ont débuté. Des entraîneurs ont refusé que les caméras pénètrent dans le stade où jouaient leurs équipes ; ils ont crié au fou, au loup dans la bergerie. Leur discours était simple (pour ne pas dire simpliste) : cette télévision allait vider les stades de leurs spectateurs. C'était parler un peu vite : ainsi, en France, la Ligue nationale de football et son président de l'époque Noël Le Graët avaient prévu l'interdiction de retransmission dans un périmètre allant jusqu'à 100 km autour du stade... Les résultats de la première saison du « foot à la carte » ont été prometteurs : les clubs ont trouvé une manne financière supplémentaire, les stades ne se sont pas vidés et les téléspectateurs-supporters ont pu voir leur équipe favorite jouer à l'extérieur sans se déplacer.

En 2008, la Ligue a cédé les droits de retransmission pour 668 millions d'euros à Canal + et l'opérateur téléphonique Orange, nouveau venu dans ce marché très convoité. Une seule ombre à ce tableau télévisé : la Direction générale de la concurrence de Bruxelles rappelle régulièrement qu'« il ne peut pas y avoir d'exclusivité pour les retransmissions sportives internationales de grande envergure, et la mise en commun de ces retransmissions est une obligation... »

Terrain

Le terrain de jeu est un rectangle d'une longueur de 120 mètres au maximum et de 90 mètres au minimum, d'une largeur de 90 mètres au plus et de 45 mètres au moins. Pour les matchs internationaux, ces dimensions sont fixées de 100 à 110 mètres de longueur, et de 64 à 75 mètres de largeur. Le marquage des lignes effectué à la chaux, au plâtre ou avec toute autre matière non dangereuse ne doit pas dépasser 12 centimètres de largeur. Un drapeau est planté à chaque coin du terrain, de l'endroit d'où sont tirés les corners. Les surfaces de but (5,50 m de large) et les surfaces de réparation (16,50 m) sont prévues à chaque extrémité du terrain. Au centre de chaque ligne de but est placé le but. Tout terrain appelé à accueillir des matchs de compétition doit d'abord être examiné, vérifié, homologué par les organismes compétents. La pelouse qui le recouvre est entretenue régulièrement afin d'offrir une surface de jeu parfaite. Le gazon en est semencé, tondu, roulé, arrosé. Le terrain et sa pelouse peuvent être pourvus d'un système de chauffage souterrain qui les protège du gel et de la neige, en hiver, et aussi d'une couverture mobile qui leur évitera d'être inondés et rendus marécageux en cas de pluies violentes. De nombreux clubs ont prévu ces moyens modernes de protection, Arsenal (pelouse chauffée) ou le Real Madrid (couverture roulante déployée par mauvais temps). Il existe également des terrains en matière synthétique qui résistent à toutes les intempéries et suppriment tout entretien. Et puis il y a désormais les stades à toit mobile mis en place en Allemagne pour la Coupe du monde en 2006.

Tête

La tête est sollicitée très souvent par le footballeur pour maîtriser ou frapper le ballon quand ce dernier

Canal Plus et le football

En décembre 2004, Canal Plus a renouvelé son deuxième contrat valable jusqu'en 2010 avec la Ligue nationale de football (LNF). Montant : 600 millions d'euros par an pendant trois saisons pour la diffusion d'un match par journée de Championnat de division 1 et deux émissions (*Jour de foot* et *L'Équipe du dimanche*), c'est-à-dire 1,8 milliard d'euros. La chaîne cryptée peut également diffuser un deuxième match de D1 sur Canal Plus numérique. Ainsi que les sept autres matchs de D1 sur Kiosque (chaîne de paiement à la carte).



Limites réglementaires d'un terrain de football.

est en l'air ou à mi-hauteur. Il l'utilise comme son pied pour la frappe, l'amorti, la déviation, la passe. Il se sert surtout du front. Le jeu de tête est la spécialité de joueurs particulièrement doués, défenseurs ou attaquants, possesseurs d'une détente verticale et, surtout, d'un timing (bon jugement de la trajectoire) supérieurs. Il faut signaler que, dans le football moderne, beaucoup de buts sont marqués de la tête, le plus souvent sur corner. Le plus grand joueur de tête de l'histoire fut sans doute le Hongrois Kocsis, surnommé « Tête d'or ».

Thiriez Frédéric

né en 1952

Dirigeant

Ancien alpiniste de haut niveau (il a fait partie de l'expédition Hidden Park en 1984), diplômé de sciences politiques et de droit, membre du Conseil d'État et de plusieurs cabinets ministériels de 1981 à 1984 et de 1988

à 1990, Frédéric Thiriez passe ensuite dans le privé comme avocat et devient parallèlement membre administrateur de la Ligue de football professionnel. Il est élu président de cette organisation en 2002. Au sein de la FFF, il a été membre du Conseil fédéral de 1992 à 1995 et en est désormais un vice-président délégué. Représentant le football professionnel, il doit concilier les intérêts des clubs avec ceux des Bleus, dont la FFF est la véritable tutrice. La LNF a pour tâche d'organiser et de gérer le football professionnel, dans le cadre de règlements adoptés par la FFF, et d'en assurer la promotion.

Thuram Lilian

né à Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), 1972

Défenseur

Palmarès Coupe du monde 1998 ;
Championnat d'Europe des nations 2000 ;
Coupe des Confédérations 2003 ;

Coupe de l'UEFA 1999 (Parme AC) ;
Championnat d'Italie 2002, 2005, 2006 (Juventus Turin) ;
Super-Coupe d'Italie 2002 (Juventus Turin) ;
Coupe d'Italie 1999 (Parme AC).

Le sauveur des Bleus en demi-finale du Mondial 1998 (un doublé historique pour un défenseur qui a inscrit ses deux seuls buts sous le maillot bleu) a toujours joué comme arrière droit en sélection et dans l'axe en Italie, que ce soit à Parme ou plus encore à la Juventus en 2001-2002. Mais, malgré ses préférences pour l'axe, Lilian Thuram n'est pas homme à se plaindre des choix de ses entraîneurs. Pour la collectivité, il est prêt au sacrifice permanent. Après plusieurs saisons à Monaco, il rejoint Parme en 1997, où il participe à l'ascension internationale du club avant d'être lassé du manque d'ambition de ses dirigeants. Son transfert à la Juventus s'accompagne de son premier titre de champion. Lors de la Coupe du monde 2002, la blessure de Leebœuf lors du deuxième match le propulse au

centre de la défense tricolore. Un nouveau long bail semble lui être promis à cette place. Déçu par le comportement de certains de ses coéquipiers bleus lors du quart de finale contre la Grèce, lors de l'Euro 2004, il annonce sa retraite internationale. Au centre de la défense de la Juventus, il fait une excellente saison 2004-2005 et une moins bonne l'année suivante, qui le voit retrouver le banc. «Sommé», ou plutôt répondant à la forte pression de Raymond Domenech, homme de devoir, il revient tenir sa place chez les Bleus dans le sillage de Zidane et de Makelele. Dès lors, Thuram, qui occupe enfin la défense centrale en compagnie de William Gallas, se montre impérial en demi-finale contre le Portugal. En finale, sa prestation est à la hauteur des attentes, mais c'est en pleurs qu'il quitte la pelouse de l'Olympiastadion de Berlin. Toujours aussi affûté, le meilleur défenseur des Bleus quitte en 2006 la Juventus, reléguée en Serie B, pour le FC Barcelone, où il restera deux saisons. Footballeur citoyen (il a été membre



Lilian Thuram, une condition physique exceptionnelle et une présence au plus haut niveau.

du Haut Conseil à l'intégration), Lilian Thuram est à l'écoute d'une société en crise, plus particulièrement des jeunes de banlieue, dont il porte haut les valeurs de liberté et d'égalité.

Tigana Jean

né à Bamako (Mali), 1955

Milieu défensif

Palmarès en tant que joueur

Championnat d'Europe des nations 1984; 52 sélections en équipe de France (14 buts); **Championnat de France** 1984, 1985, 1987 (Bordeaux), 1990, 1991 (Marseille); **Coupe de France** 1986, 1987 (Bordeaux).

Palmarès en tant qu'entraîneur

Championnat de France 1997 (Monaco).

Dans l'immensité du stade Lénine sur les hauteurs de Moscou, le 23 mai 1980, l'équipe de France affronte l'URSS. Le sélectionneur français Michel Hidalgo a longuement hésité puis a cédé à la rumeur des stades et à l'opinion de la presse, qui avançaient depuis quelques mois le nom d'un milieu de terrain évoluant à l'Olympique lyonnais, Jean Tigana. Né au Mali, Tigana a grandi dans un quartier de Marseille (les Caillols) et découvert le football à Toulon, puis il s'est rapidement imposé à Lyon. Mais voilà, à l'époque, avec son physique de poids léger (1,68 m pour 62 kg), il fait figure de plume dans un sport qui privilégie les costauds. N'empêche, ce 23 mai 1980, il réussit un match plein, dense, presque parfait, et lui qui découvre le football international assez tardivement (à 25 ans) signe alors un long contrat avec les Bleus de France : entre 1980 et 1988, il portera le maillot bleu à 52 reprises.

Bien sûr, avec l'équipe de France, il fit partie d'un carré magique, d'un milieu de terrain de légende : c'était le temps des Trois Mousquetaires (avec Platini, Giresse et Fernandez), une ligne de jeu que le monde entier envoyait aux tricolores. Mais Jean Tigana se révéla très vite aussi un grand joueur de club, fidèle et loyal tant à Bordeaux qu'à Marseille,

où il termina tristement sa carrière de footballeur professionnel sur un malentendu avec son entraîneur, le Belge Raymond Goethals.

Riche d'un palmarès impressionnant et amoureux de la vie et de ses plaisirs – il avait aussi profité de son séjour bordelais pour acheter un vignoble –, il reprend le collier en 1993 pour devenir l'entraîneur de Lyon puis de Monaco. Il a laissé le souvenir d'un milieu défensif immensément talentueux, formidable technicien en mouvement, joueur souple et en accélérations, adepte du beau jeu. Entraîneur, il réclame du panache et de la rigueur. Ayant emmené Monaco au succès, il démissionne de son poste en 1999. Après une année «sabbatique», il est engagé par le milliardaire britannique d'origine égyptienne Mohamed Al-Fayed pour entraîner à partir de la saison 2000-2001 le club de D2 Fulham (banlieue de Londres), que celui-ci possède depuis plusieurs années et qui n'a pas encore réussi à gagner sa place dans l'élite. Dès sa première année, il propulse le club à la tête de la division 2 anglaise en intégrant quelques jeunes talents hexagonaux (Louis Saha d'abord, puis Steve Malbranque et Steve Marlet) à des éléments britanniques rompus aux luttes anglaises. Pour son retour à la Premier League, Fulham termine à la 11^e place. Un résultat insuffisant aux yeux du milliardaire, qui le limoge en 2003 dans des conditions illégales – un long procès s'ensuivra, gagné par Tigana. Intéressé en 2004 par le poste de sélectionneur national, Tigana dénoncera une direction pusillanime qui lui a préféré Domenech. Après quelques mois sans fonction, le Marseillais décide de tenter sa chance en Turquie en 2005. Dès sa première année, il remporte la Coupe de Turquie avec Besiktas. En 2010, c'est Bordeaux qui fait appel à lui, mais Tigana n'y restera qu'une saison, le temps d'un championnat désastreux.

Tir au but

C'est le dernier geste offensif, celui qui met un terme à une action



Utilisée pour départager deux équipes à la suite d'un match nul, l'épreuve des tirs au but est autant technique que psychologique. Un final aussi excitant que cruel.

individuelle (dribble) ou à un mouvement collectif. Il est le bout de la chaîne. Il présente plusieurs formes : frappe du cou-de-pied, reprise de volée, demi-volée, ciseau retourné ou bicyclette, frappe de la tête. Il peut être déclenché à plus ou moins longue distance, et sous des angles différents.

On appelle aussi tir au but l'un des cinq (ou plus) coups de pied frappés du point de penalty par les joueurs de deux équipes qui n'ont pu se départager après 120 minutes d'un match de Coupe à élimination directe. L'épreuve fut instituée en Coupe d'Europe des clubs 1971. Toujours cruelle pour l'équipe perdante, elle est souvent l'occasion de performances étonnantes. En demi-finale de la CAN 2006, Ivoiriens et Camerounais ont tiré 23 tirs au but avant de se départager !

Togo

Couleurs Maillot jaune et vert, short vert et blanc, bas blanc et rouge.



Créée en 1960, la Fédération togolaise de football a adhéré à la FIFA en 1962. Jusqu'en 2002, la

sélection nationale n'avait pas réussi à se qualifier en phase finale de Coupe du monde. En 2005, les Éperviers du sélectionneur nigérian Stephen Keshi (remplacé par l'Allemand Otto Pfister après une CAN 2006 catastrophique qui se solde par trois défaites), disposant en Emmanuel Adebayor (formé à Monaco et transféré en janvier 2006 à Arsenal) d'un buteur efficace (10 buts en 8 matchs lors des éliminatoires), ont éliminé le Sénégal. Au niveau des clubs, la Fédération se trouve certaines années dans l'impossibilité matérielle d'organiser un Championnat, et les heures de gloire continentale remontent très loin, à 1968, quand l'Étoile filante de Lomé a perdu en finale de la Ligue des champions d'Afrique, un sort qu'a partagé, plus récemment, l'Agaza Lomé en Coupe des coupes d'Afrique (1983).

Sur la scène internationale, le Togo épreuve bien sûr la plus grande peine, ce qui ne l'empêche pas de décrocher en 2006 une qualification pour la phase finale de la Coupe du monde. L'amateurisme de l'encadrement et des dirigeants togolais transforme la préparation des joueurs en un feuilleton tragi-comique (primes de match non payées, volte-face du sélectionneur, etc.). Dans ce contexte,

[Dictionnaire] Tigana à Tottenham

les Togolais – sans doute l'équipe la plus faible du tournoi –, en dépit de trois défaites, ont fait mieux que se défendre face aux Suisses, puis aux Français. Leur parcours en CAN est lui aussi modeste mais non sans surprise comme lors de l'édition 2013 où, entraînés par le français Didier Six, ils se sont hissés jusqu'en quart de finale.

Tottenham Hotspurs

Club anglais

Fondé en 1882

Couleurs Maillot blanc, short noir et bas blancs.



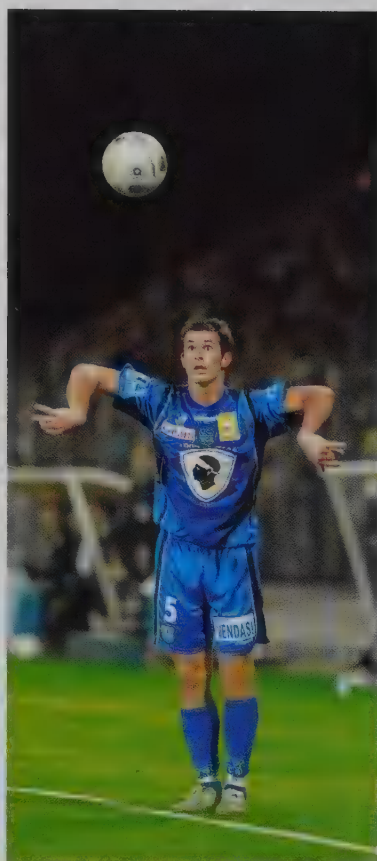
Palmarès international

Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe 1963 ; Coupe de l'UEFA 1972, 1984.

Palmarès national

Championnat d'Angleterre 1951, 1961 ; Coupe d'Angleterre 1901, 1921, 1961, 1962, 1967, 1981, 1982, 1991 ; Coupe de la League 1971, 1973, 1999.

Le deuxième club du nord de Londres après Arsenal, auquel l'oppose une rivalité exacerbée, a vu passer sous ses couleurs les plus grands joueurs anglais comme Danny Blanchflower (deux fois joueur de l'année, 1958, 1961), Jimmy Greaves, Gary Lineker (joueur de l'année 1992), Teddy Sheringham, Alf Ramsey (futur président de la Fédération anglaise), mais aussi étrangers comme l'Argentin Osvaldo Ardiles (comme joueur puis comme entraîneur), le Français David Ginola (joueur de l'année 1999) et l'Allemand Jürgen Klinsmann (joueur de l'année 1995). Sans jamais dominer durant une longue période le Championnat comme Manchester ou Arsenal, les Blanc et Noir de Tottenham, depuis 1947, date de la reprise du Championnat après la Seconde Guerre mondiale, figurent toujours aux places honorables en premier League. En 2011, les Spurs effectuent même un parcours remarquable en Ligue des champions qui les conduit jusqu'en quart de finale.



La touche est une remise en jeu du ballon effectuée avec les mains.

Touche

Lorsque le ballon a entièrement dépassé la ligne de touche, il est relancé dans le jeu par un joueur de l'équipe opposée à celle qui a expédié le ballon hors des limites du terrain.

La rentrée de touche doit être effectuée à deux mains, l'un des deux pieds maintenu collé au sol sur la ligne de touche, sans empiéter sur le terrain, le ballon étant lancé de derrière et par-dessus la tête.

Un but ne peut être marqué directement sur rentrée de touche.

La touche est devenue pourtant une arme offensive redoutable et efficace, car des lanceurs spécialisés parviennent à expédier le ballon devant le but adverse, transformant la rentrée de touche en un véritable corner ou coup franc indirect latéral.

Toulouse (Toulouse Football Club)

*Club fondé en
1937*

Couleurs Maillot
violet, short et bas
blancs.



**Palmarès Championnat de France de
D2 1953, 1982 ; Coupe de France 1957.**

Un soir d'automne 1986, le Stadium toulousain vibre de bonheur. Et la ville de Haute-Garonne, capitale des terres de rugby, tombe sous le charme des soirées européennes de football. En effet, ce jour-là, le Toulouse Football Club (TFC, ou encore le « TéFéCé », comme on dit) a réussi ce qui demeure la performance, l'exploit. Ce mercredi 1^{er} octobre 1986, dès le premier tour de la Coupe de l'UEFA, Toulouse éliminait tout simplement les Italiens de Naples à l'issue d'une homérique séance de tirs au but. Deux semaines auparavant, les « monstres » napolitains s'étaient imposés (1-0) sur leur terrain, grâce à un but de Carnevale. L'affaire semblait alors entendue. Mais, lors du match retour en Haute-Garonne, le TFC fait mieux que de la résistance. Dès la 15^e minute, l'attaquant international Yannick Stopyra réussit un but qui remet les deux équipes à égalité. À l'issue de la prolongation, Toulouse et Naples ne sont toujours pas départagés. Il faut donc en passer par la séance, toujours forte en suspense, des tirs au but. Et là, incroyable mais vrai, ce sont les Italiens qui craquent : Marcico, Durand, Marx et Tarantini réussissent leurs tirs pour Toulouse, Bagni et Maradona manquent les leurs pour Naples. L'immense Diego Maradona, capitaine de l'Argentine victorieuse de la Coupe du monde quelques mois plus tôt, quitte le Stadium, piteux. Ce soir-là, le TéFéCé a simplement écrit le plus bel exploit de toute son histoire, même s'il était éliminé dès le tour suivant de la Coupe de l'UEFA par le Spartak Moscou.

Une histoire qui a débuté en 1937, année de la création du club. À l'époque,

il fallait de l'abnégation, de l'inconsience et une sacrée dose de folie pour fonder un club de « manchots » au pays du rugby. Il fallut aussi attendre quelques saisons pour que les premiers beaux résultats arrivent. Ce fut, par exemple, en 1941, une victoire en Coupe de France (zone libre), gagnée face à Saint-Étienne, avant de perdre la « grande finale » contre les Girondins de Bordeaux (vainqueurs de la zone occupée). Dès le début de la Seconde Guerre mondiale et de l'occupation allemande, le TFC a reçu l'appoint d'un certain nombre de joueurs repliés en zone libre et pouvait aligner une équipe à fière allure avec, entre autres, Schmitt, Marek, Cros, Diagne, Bastien, Dupuis, Keller, Dolly, Zatelli, Luddens ou encore Cammarata. Pourtant, le club devra attendre presque dix ans pour accéder enfin au Championnat de France de division 1 : l'événement se produit en 1946. Il obtient une 4^e place en 1950 mais, à la fin de la saison suivante, descend en division 2. Il retrouve l'élite du football français en 1953, se classe 2^e en 1955 (son meilleur résultat dans l'épreuve). Et, le 26 mai 1957, c'est la fête dans la ville : le TéFéCé remporte la Coupe de France sur la pelouse de Colombes, en dominant (6-3) le SCO Angers. Un match fou. Les buteurs toulousains : Dereudde (2 fois), Bouchouk, Bocchi, Di Loreto et Brahimi. Pourtant, malgré cet exploit en Coupe de France, pendant quatorze saisons (de 1953 à 1967), Toulouse sera une équipe ordinaire du Championnat de France.

Une drôle de farce. Et puis il y eut, à l'issue de la saison 1966-1967, une « farce » qui laisse, aujourd'hui encore, douter de la compétence des dirigeants de l'époque : Toulouse et le Red Star de Saint-Ouen fusionnaient. Concrètement, le club toulousain disparaissait du championnat français... Il ne ressurgira qu'en 1970-1971 et en division 2. Neuf saisons pour tenter de revenir en division 1, ce qui est réalisé en 1982. Pendant douze saisons (jusqu'en 1994), Toulouse joue les utilités dans la compétition, même si des joueurs prestigieux viennent porter ses couleurs : le Néerlandais Rensenbrink, l'Argentin

Tarantini, les Français Christian Lopez, Gérard Soler ou encore Dominique Rocheteau. Ce qui n'empêche pas le plongeon, une nouvelle fois, en division 2 pendant trois saisons. L'année de son sixantième anniversaire et sous l'impulsion de son entraîneur Alain Giresse, le Toulouse FC retrouve le Championnat de France de division 1. Mais Giresse parti faire une courte et malheureuse expérience au PSG, le TFC redescend. Giresse revenu aux manettes pour la saison 1999-2000, le deuxième club du Sud-Ouest remonte aussi vite qu'il est descendu – après une seule saison de purgatoire – en obtenant une troisième place. Mais, en 2001, le club est rétrogradé en National pour des raisons financières. Il réussit à s'extirper immédiatement et remonte en L2 grâce à ses vieux grognards, Prunier et Revault en tête, avant de retrouver l'élite en 2003. Le maintien en L1 s'avère très difficile. Les hommes de d'Erick Mombaerts terminent successivement 16^{es} puis 13^{es}. En 2006, à l'issue d'une nouvelle saison terminée à la 16^e place, le TFC fait appel au local Élie Baup pour faire progresser les jeunes Bergougnoux, Ebonda ou Dieuze. Invité surprise de la Ligue des champions en 2007, Toulouse s'incline aussitôt devant Liverpool. En 2008, après un championnat calamiteux à l'issue duquel les Toulousains frôlent la relégation, Élie Baup est remercié. C'est Alain Casanova qui assure le renouveau avec une spectaculaire remontée à la 4^e place, puis le club s'installe les saisons suivantes en milieu de tableau.

Transfert

Les transferts (passages d'un joueur d'un club à un autre) sont apparus dans le football dès sa démocratisation, dans les années 1870. C'est d'ailleurs sous la forme d'indemnités de transfert que l'argent a commencé à pénétrer dans le football. Avant l'arrivée du professionnalisme, les fédérations voient les transferts d'un mauvais œil : dans les années 1920, la fédération française instaure par exemple la licence B qui

interdit aux joueurs transférés d'évoluer au sein de l'équipe première de leur nouveau club. Les industriels, souvent à la tête des clubs, attirent des joueurs en leur proposant des emplois peu astreignants, et les paient en fait pour leurs talents de footballeurs. Seule l'arrivée du professionnalisme permettra de stopper cette dérive... pour conduire à d'autres excès.

Au fil des ans, il devient de plus en plus rare qu'un joueur fasse toute sa carrière dans un seul club et surtout que les contrats des joueurs arrivent à leur terme. Certains clubs se spécialisent dans la formation de jeunes joueurs qu'ils peuvent ensuite revendre à prix d'or à des clubs qui mènent une politique de recrutement de vedettes. Les indemnités atteignent des sommes astronomiques (75 millions d'euros, en juillet 2001, pour le transfert du joueur français Zinédine Zidane de la Juventus Turin au Real Madrid), d'autant que des intermédiaires apparaissent, qui agissent parfois aux limites de la légalité. Au début des années 1990, cependant, seuls les meilleurs joueurs peuvent envisager une carrière hors de leur championnat. Survint alors Jean-Luc Bosman. Chômeur depuis un transfert raté à cause de la limitation du nombre de joueurs étrangers, il porta plainte devant la Cour de justice européenne, qui jugea ce règlement contraire à la libre circulation des travailleurs dans l'Union européenne. Seul le nombre de joueurs extra-communautaires peut désormais être limité (le Milan AC en 2005-2006 peut ainsi posséder 8 joueurs italiens et 14 étrangers ! Le même phénomène est fréquent en Angleterre, où, par exemple, Arsenal présente sur sa liste d'effectifs 6 Britanniques pour 27 non-Britanniques).

Trapattoni Giovanni
né à Cusano (Italie), 1939
Entraîneur italien

Palmarès Coupe d'Europe des clubs champions 1985 (Juventus Turin);
Coupe intercontinentale 1985 (Juventus

Turin); **Coupe de l'UEFA** 1977, 1993 (Juventus Turin), 1991 (Inter Milan); **Championnat d'Italie** 1977, 1978, 1981, 1982, 1984, 1986 (Juventus Turin), 1989 (Inter Milan); **Championnat d'Allemagne** 1997 (Bayern Munich); **Coupe d'Allemagne** 1997; **Coupe de la Ligue d'Allemagne** 1997; **Championnat du Portugal** 2005 (Benfica Lisbonne).

M lieu de terrain de la grande équipe du Milan AC durant les années 1960, Giovanni Trapattoni doit sa célébrité avant tout à ses talents d'entraîneur qu'il exerce depuis 1974 dans les meilleurs clubs d'Italie et d'Europe : deux saisons au Milan AC, onze puis trois à la Juventus, deux puis une au Bayern Munich, sans oublier quatre saisons à l'Inter. Pendant la première partie de sa carrière, il accumule les titres de champion d'Italie avec la Juventus de Platini, Rossi et Boniek, avec l'Inter Milan, à une reprise, et remporte la Coupe d'Europe des clubs champions, avec Platini, lors du drame du Heysel (1985). Adeptes d'un football rigoureux et plutôt défensif, Trapattoni est l'un des entraîneurs les plus titrés d'Europe. Depuis sa démission de la fonction – entamée en 2000 – de sélectionneur national de l'équipe d'Italie à la suite de l'échec de l'Euro portugais en 2004 (élimination au premier tour), Trapattoni a aidé le Benfica à renouer avec la victoire, mais a échoué au VfB Stuttgart dont il est écarté en février 2006. Après deux saisons à Salzbourg, il prend en 2008 les rênes de la sélection irlandaise.

Trésor Marius
né à Sainte-Anne (Guadeloupe), 1950
Défenseur

Palmarès 65 sélections en équipe de France (4 buts); **Championnat de France** 1984 (Bordeaux); **Coupe de France** 1976 (Marseille).

Le 5 octobre 1983, le Parc des Princes est en fête : l'équipe de

France affronte l'Espagne, mais, surtout, son capitaine, Marius Trésor, célèbre sa 64^e sélection. Ce jour, il améliore un vieux record établi vingt-trois ans plus tôt par Roger Marche (63 sélections). Les deux équipes quittent le terrain sur un score nul (1-1) et le public applaudit le nouveau recordman. Trésor jouera encore un match pour les Bleus et notera au compteur final 65 sélections de 1971 à 1983, et deux participations en phase finale de la Coupe du monde (1978 et 1982). Un beau bilan pour celui qui est encore considéré, avec Robert Jonquet, comme le meilleur défenseur central français depuis 1945. Il a tout juste 20 ans quand il arrive en Corse, à l'AC Ajaccio, en provenance des Antilles. Dans l'île de Beauté, on remarque immédiatement ses qualités athlétiques exceptionnelles. Voilà un joueur tout en souplesse, en détente, en jaillissement, remarquable dans le jeu de tête, difficilement franchissable au sol grâce à un art très sûr du tacle (toujours correct). Très vite aussi, les grands clubs du continent s'intéresseront à ce jeune homme élégant sur le terrain, simple et abordable dans la vie quotidienne. Il arrive en 1972 à l'Olympique de Marseille, un club où, chef d'une défense de fer, il va rester jusqu'en 1980.

C'est un autre grand club français, Bordeaux, qui lui fait signer un contrat en 1981; il y joue jusqu'en 1984. Il doit alors cesser le football professionnel, un genou trop fragile lui imposant la retraite sportive à 34 ans.

N'empêche! les amateurs de football n'oublieront jamais les longs raids d'un Marius Trésor remontant tout le terrain, ballon au pied. Ou encore la redoutable «garde noire» qu'il formait en équipe de France avec son ami Jean-Pierre Adams. Et encore moins son but «fou» en demi-finale du Mondial 1982 contre la RFA, qui n'empêcha pas l'élimination des Bleus mais le classa à jamais parmi les meilleurs libéros du monde...

Trezeguet David

né à Rouen (Seine-Maritime), 1976
Attaquant

Palmarès Coupe du monde 1998;
Championnat d'Europe des nations
2000; 65 sélections en équipe nationale
(32 buts); **Championnat d'Europe des**
moins de 18 ans 1996; Championnat
de D1 1997, 2000 (AS Monaco);
Championnat d'Italie 2002, 2003, 2005,
2006 (Juventus Turin).

Distinction Meilleur buteur du
Championnat d'Italie 2003.

Dès son plus jeune âge à Buenos Aires, tous ses amis l'appelaient «El Frances». Ses rêves se coloraient indifféremment en bleu d'Argentine ou en bleu de France. Né en France d'un joueur argentin qui y avait fait carrière dans les années 1970, le jeune Trezeguet joue les terreurs des surfaces à Platense, avant de rejoindre la France entouré de toute sa famille. Repéré par Tigana, il s'installe sur le rocher de Monaco et, après deux ans de rares apparitions, il est titulaire et meilleur buteur du club. Au niveau international, son coefficient d'efficacité est impressionnant et il devient héros national en parachevant le triomphe français à l'Euro 2000 d'une formidable reprise de volée du gauche au cours de la prolongation. Transféré à la Juventus Turin, le bourreau des Transalpins à Rotterdam connaît une première saison difficile mais réussit à pousser F. Inzaghi vers la porte de sortie. En 2002, son entente avec A. Del Piero le porte aux sommets : scudetto et capocannoniere. Mais en Asie, après un Trezegol contre la Corée du Sud, l'artificier bleu se tait au cours des trois matchs du premier tour, avec ou sans le maître à jouer Zidane. Un accident. À l'Euro 2004, le 3^e buteur de l'histoire des Bleus montre son sens du combat et arrache l'égalisation face à la Croatie. Dans les matchs de qualification pour l'Allemagne, il joue les Dr Jekyll et Mr Hyde en Israël : buteur, puis expulsé. Moins apprécié par Jacques Santini et Raymond Domenech que son ami Thierry Henry, il reste sur le banc en Allemagne, ne jouant comme titulaire que contre le Togo, en cours de match le sélectionneur lui préférant Govou et Saha. En finale, Saha suspendu, il entre à la 100^e minute de jeu. Deuxième sur la liste des tireurs de tirs au but, il échoue sur la barre qui renvoie son tir sur le terrain. L'Italie réussissant tous ses tirs, la France est battue. C'est pourtant l'Italie qui lui réussit le mieux, et malgré les déboires de la Juve, il choisit de rester fidèle à son club jusqu'en 2010, après y avoir inscrit 171 buts.



Marius Trésor forma avec Jean-Pierre Adams la célèbre garde noire de l'équipe de France.

Trinité-et-Tobago

Fédération fondée en 1908

Couleurs Maillot, short et bas rouges.



Affiliée à la FIFA en 1963, la Fédération trinitadienne de football fait partie de la CONCACAF, la fédération d'Amérique centrale et des Antilles. Elle a fait le bon choix en avril 2005 en chargeant le Néerlandais Leo Beenhakker – ancien entraîneur du Real Madrid et de l'Ajazz – de remplacer le précédent sélectionneur autochtone Bertille St Clair, qui n'avait pas réussi à mobiliser les Soca Warriors. Faisant appel aux anciens comme le gardien Hislop et l'attaquant Dwight Yorke, Beenhakker a réussi à dynamiser les énergies et à remonter la pente. Terminant 3^e du groupe final de la CONCACAF, les Trinitadiens ont, en barrage contre le Bahreïn, après un match nul à la maison, réussi à gagner 1-0 à l'extérieur. Comptant majoritairement des joueurs évoluant dans les championnats britanniques, les Trinitadiens ont fait une belle Coupe du monde. Après un match nul initial contre la Suède, les Trinitadiens ne cèdent qu'à la fin du match face aux Anglais.

Tunisie

Couleurs Maillot rouge, short blanc et bas rouges.



Palmarès

Coupe d'Afrique des nations 2004 ; Coupe arabe des nations 1972 ; 4 participations à la Coupe du monde (1978, 1998, 2002, 2006) ; 1 Coupe d'Afrique des vainqueurs de coupes (Espérance de Tunis, 1998) ; 1 Coupe de la CAF (CS Sfaxien, 1998) ; 1 Super-Coupe d'Afrique des clubs (Étoile sportive du Sahel, 1998) ; 1 Coupe des champions arabes (Espérance de Tunis, 1993) ; 2 Coupes des coupes arabes (Stade tunisien, 1989 ; Club africain, 1995).

Le football tunisien, comme les autres football d'Afrique du Nord, est un football plus technique que physique, quoique à ce niveau la Tunisie soit plus constante que les sélections algérienne ou marocaine. Au niveau africain, la Tunisie se distingue également par la force de ses clubs, plus particulièrement l'Espérance de Tunis, le CS Sfaxien et l'Étoile sportive du Sahel, qui ont trusté les titres continentaux en 1998. En 2002, la Tunisie est le seul pays d'Afrique qui compte une majorité de joueurs évoluant au pays. Certainement affaiblie par la démission du sélectionneur français Henri Michel, qui payait une mauvaise Coupe d'Afrique des nations (élimination au premier tour) et son remplacement par Ammar Souayah et Khemaies Laabidi, la sélection compte sur ses vétérans le milieu de terrain Zoubeir Beya et surtout Adel Sellimi (SC Fribourg, Allemagne), meilleur buteur de l'équipe. Tombée en Asie dans un groupe ouvert avec le pays organisateur, la Belgique et la Russie, la Tunisie termine dernière de son groupe sans succès. Organisatrice de la Coupe d'Afrique des nations 2004, la Tunisie s'impose en finale face au Maroc. Tenants du titre, deux ans plus tard, les Aigles de Carthage, entraînés par Roger Lemerre, sont éliminés en quart de finale par le Nigeria aux tirs au but. En Allemagne, après avoir déçu et concédé un nul face à l'Arabie saoudite, les coéquipiers de Zaïdi font un excellent match contre l'Espagne, puis répètent une belle performance face à l'Ukraine, mais, peu favorisés par le sort, ils sont éliminés dès le premier tour. La Tunisie connaît un nouvel échec dans la CAN 2008 en quart, face au Cameroun.

Turquie

Couleurs Maillot, short et bas rouges.



Palmarès 2 participations à la Coupe du monde (1954, 2002) ; 1 coupe de l'UEFA (2000, Galatasaray).

Le football turc est sans doute celui qui a fait le plus de progrès tant au

niveau des clubs qu'au niveau de la sélection nationale depuis une dizaine d'années. Le ballon rond y jouit d'un enthousiasme populaire indéniable et de l'apport de joueurs étrangers, hier en fin de parcours, aujourd'hui dans leur phase d'éclosion, attirés par des salaires incitateurs et des ambiances de feu. Certes, cet engouement s'accompagne d'excès générant des situations inquiétantes : un endettement massif de certains clubs, comme Galatasaray, et des affrontements violents entre supporters lors des rencontres européennes. Mais l'événement le plus symptomatique reste l'éclosion de jeunes talents turcs que les plus grands clubs européens s'arrachent, tel que le grand attaquant Hakan Sükür (Milan AC). La compétition est exacerbée entre les clubs d'Istanbul (Galatasaray, Fenerbahce, Besiktas). Après une première qualification à l'Euro 2000 et une place en quart de finale, l'équipe au croissant s'est invitée au Mondial asiatique en écartant l'Autriche en barrages après avoir terminé deuxième de son groupe. Tombée dans un groupe dominé par le Brésil, les Turcs de Senol Günes s'appuyant sur une défense de qualité (Bülent, Emre), un milieu très actif (Okan et Tugay) et des attaquants comme Bastürk ont terminé 3^e du tournoi. Un exploit pas si surprenant que cela en définitive. Mais l'un des défauts majeurs du football turc réside dans son incapacité à maîtriser ses passions. La Turquie terminant 2^e de son groupe lors des éliminatoires pour la Coupe du monde 2006, ses supporters, lors des matchs de barrage l'opposant à la Suisse, s'estimant injuriés par le public suisse au cours du match aller, s'adonnent à des manifestations antisportives dès l'arrivée des Helvètes à Istanbul. Sur le terrain, dans une rencontre spectaculaire et tendue, les joueurs turcs se livrent à des voies de fait à l'issue du match perdu. Lourdemment condamnée par la FIFA, la fédération turque doit organiser ses premiers matchs de qualification pour l'Euro 2008 à domicile sur terrain neutre et à huis clos. Nul ne prévoit alors que son parcours dans la compétition sera exemplaire, les Turcs ne s'inclinant qu'en demi-finale contre l'Allemagne.



UEFA

(Union des associations
européennes de football)

Date de fondation : 1954

Pays membres : 52

Clubs affiliés : 244 000

Joueurs licenciés : 18 500 000

Arbitres licenciés : 390 000

L' UEFA est le gouvernement du football européen, basé à Nyon, près de Genève. Fondée en 1954 durant la Coupe du monde en Suisse, elle rassemble à l'origine 25 pays. Un an plus tard, elle prend le contrôle de la Coupe d'Europe des clubs champions, sur une idée originale de Gabriel Hanot. En 1960, l'UEFA lance le Championnat d'Europe des nations, sur l'initiative d'Henri Delaunay, secrétaire général de la Fédération française. Depuis, si ces deux épreuves ont subi des modifications, elles n'en demeurent pas moins les plus prestigieuses et les plus convoitées du continent. Dès 1956, l'UEFA crée également la Coupe des villes de foire, une épreuve sur invitation qui deviendra, à partir de 1972, la Coupe de l'UEFA, organisée, elle, sur la base de critères sportifs. Quant à la Coupe des vainqueurs de coupe, elle est née en 1960. Mais les évolutions les plus remarquables concernent les deux épreuves reines. En 1991, l'UEFA décide de donner un nouvel éclat à la Coupe d'Europe des clubs champions, rebaptisée Ligue des champions. L'objectif est double : éviter que les grands clubs ne disparaissent lors des premiers tours et augmenter les profits. Depuis, la Ligue des champions a connu différentes versions jusqu'à l'intégration, à partir de la saison 1997-1998, des vice-champions des huit pays les mieux classés à l'indice UEFA. En 2002, on prévoit le rétablissement des huitièmes de finale par élimination directe. En 1996, le Championnat d'Europe des nations, désormais appelé « Euro », a



connu lui aussi sa révolution en passant de 8 à 16 équipes lors de la phase finale. Depuis sa création, les « effectifs » de l'UEFA ont doublé. Avec l'éclatement du bloc communiste, elle compte désormais 50 membres.

L'UEFA a traversé deux crises majeures. En 1985, le drame du Heysel (39 morts) lors de la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions l'a conduite à bannir les clubs anglais des Coupes d'Europe durant cinq ans. En 1995, la Commission européenne de Bruxelles, au nom de la libre circulation des travailleurs, a déclaré illégaux ses règlements sur la limitation du nombre d'étrangers et les indemnités de transfert. L'UEFA a dû se soumettre aux dispositions de l'arrêt Bosman. Souvent tiraillée par des dissensions internes, présidée jusqu'en 2007 par le Suédois Lennart Johansson, l'UEFA doit ménager les intérêts des grands clubs européens comme ceux des fédérations plus modestes, et plus encore ceux du football dont on peut craindre qu'il ne soit toujours plus inféodé aux enjeux financiers. Critiquant cette emprise des puissances d'argent sur la beauté et les valeurs du spectacle sportif, Michel Platini a été élu président de l'institution en janvier 2007 et réélu en 2011.

Ujlaki Joseph
né à Budapest (Hongrie),
1929-2006

Milieu de terrain

Palmarès 21 sélections en équipe de France (10 buts) ;

Championnat de France 1956 ;
Coupe de France 1954 (Nice).

A yant appartenu à l'équipe nationale juniors dans son pays natal, il aurait peut-être fait partie de la grande équipe de Hongrie si un transfert en France ne lui avait pas été proposé par le Stade français en 1948.

C'est cependant au FC Sète qu'il entame sa carrière professionnelle, avant de passer au Nîmes olympique dirigé par Pierre Pibarot. Appelé en

équipe de France en 1952, après avoir été naturalisé français, il s'impose comme l'un des meilleurs attaquants du Championnat, part pour l'OGC Nice en 1953, remporte avec le club azuréen le Championnat 1956 et la Coupe de France 1954. Sans doute aurait-il vécu la belle épopée tricolore de la Coupe du monde 1958 si ses rapports avec les Rémois n'avaient pas été tendus, son caractère ombrageux se heurtant à celui d'un certain Raymond Kopa, tout aussi susceptible. En 1960, il retrouve son ancien mentor Pierre Pibarot au RC Paris, rate d'un cheveu la conquête du titre de champion de France 1962, avant de se retirer. Ujlaki possédait la maîtrise technique de l'école hongroise, dans sa subtilité de touche de balle et sa force de frappe, doublée d'une étonnante vision du jeu.

Ukraine



Fédération fondée en 1991

Couleurs Maillot, short et bas jaunes.

Fondée à la suite de l'éclatement de l'Union soviétique, la Fédération de football d'Ukraine a hérité de la conception du football soviétique en vigueur auparavant, d'autant que le Dynamo Kiev fit partie de l'élite soviétique, surtout à partir de 1960, quand il commença à rivaliser avec les équipes de Moscou en remportant 13 titres et 7 deuxièmes places sur 33 saisons (de 1960 à 1992), sous l'égide de l'entraîneur Valeri Lobanovski et avec comme joueur vedette le talentueux buteur et meneur de jeu Oleg Blokhine. Depuis l'indépendance, le Dynamo Kiev laisse quelques miettes au Shakhtior Donetsk. En ce qui concerne la sélection nationale, emmenée par son buteur Andrei Shevchenko, l'Ukraine s'est qualifiée pour l'Allemagne en ne concédant qu'une seule défaite et en devançant la Turquie, le Danemark et la Grèce. Tombée dans un groupe facile avec l'Espagne, la Tunisie et l'Arabie saoudite, l'Ukraine a tout d'abord été sur-

classée par les Espagnols (0-4) pour leur première apparition en Coupe du monde, mais réussit à se qualifier pour les quarts, où elle est une nouvelle fois dominée par les Italiens (0-3). En éliminatoires de l'Euro 2008, les Ukrainiens rencontraient les deux finalistes de la Coupe du monde, les Français et les Italiens. Un sacré groupe, duquel ils ne purent tirer leur épingle du jeu. Co-organisatrice (avec la Pologne) de l'Euro 2012, l'Ukraine place tous ses espoirs dans son attaquant vedette Shevchenko, lequel ouvre le tournoi par un doublé victorieux contre la Suède. Mais la suite sera une terrible déception, les joueurs d'Oleg Blokhine finissant troisièmes de leur groupe après leurs défaites face à la France et à l'Angleterre.

Uruguay

Couleurs Maillot bleu, short noir et bas bleus.



Palmarès 2 Coupes du monde 1930, 1950 (11 participations 1930, 1950, 1954, 1962, 1966, 1970, 1974, 1986, 1990, 2002, 2010) ; **Copa America** (1916, 1917, 1920, 1923, 1924, 1926, 1935, 1942, 1956, 1959, 1967, 1983, 1987, 1995, 2011) ; **jeux Olympiques** (1924, 1928) ; **6 Coupes intercontinentales des clubs** (1961, 1966, 1982 Peñarol ; 1971, 1980, 1988 Nacional Montevideo) ; **8 Copas Libertadores** (1960, 1961, 1966, 1982, 1987 Peñarol, 1971, 1980, 1988 Nacional Montevideo) ; **1 Recopa d'Amérique du Sud** (1989 Nacional Montevideo) ; **1 Coupe interaméricaine** (1988 Nacional Montevideo).

Le football uruguayen a connu ses plus nombreuses heures de gloire durant la première moitié du xx^e siècle. Champion rarement contesté avant 1930 (six des douze titres mis en jeu de la Copa America entre 1917 et 1930), l'Uruguay a repris au bond l'idée de Jules Rimet et a voulu organiser la première Coupe du monde de l'histoire. Elle réussit son pari, et l'année du cen-

tenaire de son indépendance, le peuple uruguayen put fêter, aux dépens de son voisin argentin, son troisième succès footballistique mondial (après les deux titres olympiques). De cette génération, il faut retenir le buteur Cea. Déjà, à cette époque, le football uruguayen se faisait connaître par sa rigueur défensive. Après avoir refusé de participer aux éliminatoires des coupes disputées en Europe, l'Uruguay réapparaît en 1950, au Brésil, pour plonger le peuple *auriverde* dans la plus grande des tristesses et s'adjuger un deuxième titre. Depuis, la Celeste, nommée ainsi pour la couleur bleu ciel de son maillot traditionnel, a connu deux places de demi-finaliste (1954, 1970) et une de quart de finaliste (1966), se faisant remarquer par la dureté de son jeu (agressions répétées contre Pelé en 1966). Mais cette réputation sulfureuse ne saurait faire oublier que l'Uruguay a donné au football, en la personne d'Enzo Francescoli (né en 1961), un de ses plus grands artistes. Car, depuis les années soixante, l'Uruguay n'est plus que la cinquième nation sud-américaine après le Brésil, l'Argentine, la Colombie et le Paraguay. En 2002, les Uruguayens ne sont pas passés au premier tour à la suite d'un match sulfureux contre les Français. En novembre 2005, ils sont éliminés en barrages par les Australiens aux tirs au but. Le mondial sud-africain en 2010 sera l'occasion pour la Celeste d'Oscar Tabarez de renouer avec son glorieux passé. Si elle entame le tournoi par un modeste 0-0 face à la France, elle donne ensuite son meilleur jeu, disposant de la Corée du Sud en huitièmes, puis du Ghana en quart de finale, et retrouve enfin le dernier carré après plus d'un demi-siècle. Mais les Pays-Bas se montreront plus réalistes et enverront l'Uruguay vers la petite finale où les Allemands empêcheront les bleus et blancs de monter sur le podium. Ultime satisfaction : le capitaine de la Céleste, le flamboyant Diego Forlan, est désigné meilleur joueur de la compétition. En remportant l'année suivante la Copa America, l'Uruguay confirme son retour parmi les meilleurs sur la scène internationale.

G14 versus UEFA et FIFA

Dans les coulisses des stades se disputent d'autres matchs qui voient s'affronter les fédérations nationales et les grands clubs européens. Adversaires sur le terrain, ceux-ci sont capables de s'unir pour la défense de leurs intérêts économiques. Face à la FIFA et à l'UEFA, ils ont remporté une première victoire.

Avec la mondialisation du football, on assiste au renforcement d'un antagonisme ancien, celui qui oppose les clubs aux fédérations nationales. D'un côté, la diffusion du modèle professionnel et, de l'autre, l'extraordinaire succès du football et de ses compétitions continentales et planétaires à travers le support télévisuel ont complètement changé les réalités économiques du football mondial. Si l'on s'attarde le plus souvent à décrire l'impact du jeu sur les mentalités, cela ne saurait faire oublier que le football est devenu une branche importante du secteur sports, qui, selon les propos tenus en 2000 par le commissaire européen Mario Monti, a généré plus de 2 millions d'emplois sur le Vieux Continent. En moins de dix ans, les critères économiques ont fortement marqué l'évolution des compétitions européennes. Ainsi, à l'origine, au milieu des années 1950, les coupes d'Europe étaient-elles au nombre de trois ; avec l'amalgame en 1999 de la C2 (ex-Coupe des vainqueurs de coupe) et de la C3 (ex-Coupe des villes de foire, puis Coupe de l'UEFA), elles ne sont plus que deux – la Coupe Intertoto est une coupe au destin intermédiaire puisqu'elle permet à ses lauréats (trois) d'intégrer la C2. Cette Coupe de l'UEFA est elle-même en danger car elle ne génère pas assez d'argent en termes de contrats télévisés.

L'enjeu : des compensations financières pour pallier les risques de blessure et les absences

Confrontés à des investissements colossaux et, parfois, à un endettement abyssal, côtés en bourse pour certains d'entre eux, les grands clubs européens ne sont pas disposés à voir les instances internationales du football entraver la bonne marche de leurs affaires. C'est pourquoi 14, puis 18 de ces clubs se sont constitués en un puissant groupe de pression – le G14 – capable de tenir tête à l'UEFA et à la FIFA. Leur principale revendication : pouvoir empêcher un joueur de répondre aux convocations de sa fédération

pour jouer une compétition internationale sous les couleurs de son pays. Car ce sont les clubs qui pâtissent financièrement et sportivement des éventuelles blessures dont pourrait souffrir un joueur sélectionné, occasionnées lors d'un match officiel. La question a été portée devant les tribunaux belges dans le cadre de l'affaire Abdelmajid Oulmers, un joueur franco-marocain blessé en compétition internationale pour sa première cape et arrêté durant huit mois. Son club, le RCSC Charleroi, avait assigné la FIFA en justice pour obtenir un dédommagement. En France, le président de l'Olympique lyonnais, président du G14, avait envisagé de procéder à la même tactique lorsque son défenseur Abidal avait été blessé lors du voyage de la sélection nationale en Martinique. Autre bataille menée par le G14, le calendrier des compétitions internationales. Le nombre croissant de matchs éloigne toujours davantage les joueurs sélectionnés de

LES 18 du G14

Fondé en 2000, le G14 comprenait depuis 2002 dix-huit des plus puissants clubs européens. Aux quatorze fondateurs (deux espagnols : le Real Madrid et le FC Barcelone, trois italiens : le Milan AC, le FC Internazionale Milan et la Juventus Turin, deux néerlandais : l'Ajax Amsterdam et le PSV Eindhoven, deux anglais : Liverpool et Manchester United, deux allemands : le Bayern Munich et le Borussia Dortmund, un portugais : le Futebol Clube do Portugal, et deux français : l'Olympique de Marseille et le Paris-Saint-Germain) se sont ajoutés l'anglais d'Arsenal, le Bayer 04 Leverkusen (Allemagne), l'Olympique lyonnais (France) et Valence FC (Espagne). Le G14, qui affirmait être « la voix des clubs », aspirait à faire admettre le point de vue des grands clubs dans l'organisation du jeu et à tenir « un rôle dirigeant dans la gestion du jeu sur le plan international ». Ce qu'il a obtenu.

leur club. Ainsi, en 2007, peu après la fin de la Coupe du monde 2006, fallait-il reprendre les matchs de qualification de l'Euro 2008. Et celui-ci se déroulera quelques mois seulement après la Coupe d'Afrique des nations... Affaiblis par l'absence régulière de leurs meilleurs éléments, les clubs sont, sportivement et financièrement, sanctionnés. Et ils demandent réparation.

La FIFA et l'UEFA s'inclinent

La menace alors a plané de s'affranchir progressivement d'une tutelle trop pesante pour organiser un championnat européen puis mondial des clubs, qui pourrait « s'autonomiser » complètement par rapport au principe qui régit les compétitions en Europe. Pour la FIFA comme pour l'UEFA, le risque était trop grand de laisser les clubs du G14 organiser entre eux une « Superleague » qui aurait capter pour elle seule la plus grande part des

bénéfices du foot-business via les droit de retransmission, au détriment des championnats nationaux. C'est tout l'édifice du football européen qui se voyait mis en péril. Après huit années d'âpres négociations, des accords ont été trouvés, des compensations financières acceptées, et l'idée de réorganiser le calendrier des compétitions (en déplaçant notamment la CAN en été) fait sont chemin. Si bien qu'en février 2008, le G14 pouvait annoncer sa dissolution après avoir été entendu.

La Ligue des champions est la grande compétition de clubs de l'UEFA. Véritable championnat des clubs d'Europe, elle a déjà obtenu la suppression de la Coupe des vainqueurs de coupe et commencé à « phagocyter » la seule autre coupe européenne encore en compétition, la Coupe de l'UEFA. Ci-dessous, le vainqueur de l'édition 2005-2006, le FC Barcelone.





Valderrama Carlos

*né à Santa Marta (Colombie),
1961*

Milieu offensif

Si un passionné de football vous demande un jour pourquoi tant de Colombiens sont « toqués » de Valderrama, la réponse est toute simple : Valderrama, joueur adulé par plus de 30 millions de Colombiens, a inventé à lui seul le *toque*, jeu à une touche de balle, mais, surtout, ce créateur à la chevelure fluo est un modèle de renaissance. Lorsque le meneur de jeu de l'équipe nationale colombienne revient de Montpellier, puis de Valladolid en Espagne, la plupart des observateurs l'imaginent fini, usé par le football de haut niveau. Première erreur ! Valderrama est alors âgé de 32 ans, et signe un contrat avec le modeste club de Barranquilla, situé à une petite centaine de kilomètres de sa ville natale, Santa Marta, et des plages de son enfance. Et voilà le miracle : avec « Carlos le créateur », Junior Barranquilla remporte le Championnat de Colombie devant les plus grosses locomotives du pays, le Nacional de Medellín, les

Millonarios de Bogotá et l'América Cali. Le « vieux » est redevenu le « Dieu », et sur les murs de tous les bars du pays Valderrama est peint, dessiné dans toutes les positions, et de toutes les couleurs. L'engouement pour ce joueur est tel que le président de la République en personne, Cesar Gaviria, lui téléphone pour lui demander de ne pas prendre de risque avec un genou fragile, à quelques semaines de la Coupe du monde en Amérique ! Et c'est l'entraîneur de la sélection colombienne qui conclut : « Carlos est plus qu'un grand joueur, c'est le symbole parfait du football colombien. Un mélange d'intelligence, de spontanéité, de joie et de talent. » De courage aussi. Carlos Valderrama revient de la World Cup 1994 totalement déprimé. Son équipe n'a pas passé le premier tour. Mais, fait beaucoup plus atroce, son ami, Andres Escobar, qui a malheureusement marqué contre son camp, est assassiné à son retour en Colombie. Au terme de plusieurs mois d'hésitation, Valderrama reprend le chemin de l'entraînement, offre un nouveau titre à Barranquilla et

Carlos Valderrama, le roi du « toque » colombien, lors de la Coupe du monde 1998.



affirme, en toute simplicité : « Je veux une fin digne. » Le joueur sud-américain le plus populaire avec Maradona a participé à sa troisième et dernière Coupe du monde en 1998. Il a pu revenir en France, où il a toujours des amis et où l'on n'a pas oublié son passage à Montpellier. Mais le « roi de Barranquilla » ne s'est pas montré à son avantage : avec deux défaites et une seule victoire contre la Tunisie, les Colombiens n'ont pas franchi le premier tour. Il achève sa carrière aux États-Unis.

Valence CF



Club espagnol
Fondé en 1919

Couleurs Maillot blanc,
short noir et bas blancs.

Palmarès international Coupe de l'UEFA 1962, 1963, 2004; **Coupe des vainqueurs de coupe** 1980; **Coupe Intertoto** 1998; **Super-Coupe d'Europe** 1980, 2004.

Palmarès national Championnat d'Espagne 1942, 1944, 1947, 1971, 2002, 2004; **Coupe du Roi** 1941, 1949, 1954, 1967, 1979, 1999, 2008.

Cinquième club d'Espagne au nombre de titres de champion remportés, le Valence CF est depuis une décennie un des plus talentueux clubs d'Europe, comme l'atteste sa présence régulière à la 3^e place en Liga derrière le Barcelone FC et le Real Madrid. Une équipe qui, avec le gardien international Santiago Cañizares et l'attaquant David Villa, sélectionnés pour la Coupe du monde en Allemagne, compte deux des meilleurs joueurs de la Liga 2006. Club dominant le football espagnol à la fin de la guerre civile, Valence est connu pour ses séries courtes mais impressionnantes. Par exemple, dans les années 1960, trois finales consécutives en Coupe de l'UEFA (deux victoires et une défaite) et, en 2000 et en 2001, deux défaites également consécutives en finale de la Coupe des champions.

Valenciennes FC

Fondé en 1913

Couleurs Maillot rouge et blanc,
short et bas rouges.



Palmarès

Championnat de division 2 1972, 2006;
Championnat de France National 2005;
Championnat de France amateurs 1998.

Héritier de l'USVA, fondée en 1913, formation professionnelle dès 1933 et principale victime de la fameuse affaire OM-VA en 1993, le VAFC (fondé en 1996) a gagné son accession en L1 en avril 2006 en allant s'imposer nettement 3-0 sur le terrain de son principal rival, Sedan, grâce à deux buts de son avant-centre Savidan. L'équipe d'Antoine Kombouaré a pris le relais de celle de Daniel Leclercq, qui avait remonté le club de National en L2. Dans le passé, l'USVA a connu ses heures de gloire, une place de finaliste en Coupe de France (1951) et deux places de 3^e consécutives en Championnat (1965 et 1966), du temps du meneur de jeu Serge Masnaghetti et de l'avant-centre Paul Sauvage. En accédant à la L1, Valenciennes n'oublie pas que, lors de ces vingt dernières années, son club n'a joué au plus haut niveau qu'une seule saison, en 1992-1993, après avoir échoué de très près durant deux saisons. Ce n'est donc pas sans mérite que les joueurs du Hainaut se maintiennent depuis en milieu de tableau, non sans s'offrir une place en quart de finale de la Coupe de France (2012).

Van Basten Marco

né à Utrecht (Pays-Bas), 1964

Attaquant

Palmarès Championnat d'Europe des nations 1988 (vainqueur); 57 sélections en équipe nationale (25 buts); **Championnat des Pays-Bas** 1983, 1985 (Ajax Amsterdam); **Coupe des Pays-Bas** 1983 (Ajax Amsterdam); **Championnat d'Italie** 1988, 1992, 1993 (Milan AC);

Coupe d'Europe des clubs champions 1989, 1990 (Milan AC); **Coupe C2 des coupes** 1987 (Ajax Amsterdam); **Super-Coupe d'Europe** 1989 (Milan AC); **Coupe intercontinentale** 1989, 1990 (Milan AC).

Distinctions Ballon d'or 1988, 1989, 1992; **Onze d'or** 1988, 1989.

Quel joli symbole que celui du premier match de Marco Van Basten sous les couleurs de l'Ajax Amsterdam ! En ce 3 avril 1982, à l'occasion d'une banale rencontre de Championnat des Pays-Bas face au club de Nimègue, un grand jeune homme de 18 ans fait son entrée en cours de jeu à la place de... Johan Cruyff. Bien sûr, à cet instant, on ne se doute pas encore que cette scène figure une passation de pouvoir, que le maître vient de passer le relais à son plus digne héritier. Car de la même façon que Johan Cruyff avait marqué les années 1970, Marco Van Basten va dominer largement les années 1980. Le mimétisme entre les deux joueurs est évident. Même poste, même prestance physique, même capacité d'accélération, même efficacité devant le but, bref une panoplie à laquelle il ne manque rien. En 1987, Van Basten signe son premier succès international : il marque le seul but de la finale de la Coupe des coupes remportée par l'Ajax Amsterdam contre le Lokomotive Leipzig. Cette année-là, l'entraîneur des Néerlandais n'est autre que Johan Cruyff.

À partir de là, leurs routes vont se séparer. Johan Cruyff choisit l'option espagnole (Barcelone), alors que Van Basten se laisse séduire par Silvio Berlusconi (Milan AC) et ne tarde pas à donner à sa carrière une dimension exceptionnelle, celle des géants. Après avoir emmené les Pays-Bas vers la conquête du titre de champion d'Europe en 1988 (il marque cinq buts lors de la phase finale, dont une somptueuse reprise de volée en finale), il atteint les sommets avec le Milan AC en remportant à deux reprises la Coupe d'Europe des clubs champions (1989, 1990).

Hélas, une blessure à la cheville va briser sa trajectoire. Le 26 mai 1993, il dispute la finale de la C1 contre l'Olympique

de Marseille et il est remplacé à cinq minutes de la fin par Eranio. On ne reverra plus Van Basten sur un terrain. Le 17 août 1995, après de multiples opérations et thérapies, il convoque les journalistes à Milanello, le centre d'entraînement du Milan AC. « J'ai une nouvelle brève à vous annoncer. J'ai décidé d'arrêter ma carrière de footballeur. » Tiré de sa retraite sportive par les responsables de la fédération néerlandaise, l'avant-centre prend en charge la sélection nationale après l'échec d'Advokaat à l'Euro 2004. Rajeunissant ses cadres – il met sur la touche Patrick Kluivert et Clarence Seedorf –, il fait appel aux jeunes talents de l'Ajazz et du PSV Eindhoven – Van Persie, Van Bronckhorst, Robben. En dépit d'un bon début de Coupe du monde, les Pays-Bas sont éliminés par le Portugal à la suite d'une parodie de match. Soutenu par ses joueurs, il est conforté dans sa fonction par la Fédération et a prolongé jusqu'en 2008, avant qu'il ne prenne pour une saison les rênes de l'Ajazz.

Van Himst Paul

né à Bruxelles (Belgique), 1943
Attaquant

Palmarès 81 sélections en équipe nationale (30 buts); **Championnat de Belgique** 1962, 1964, 1965, 1966, 1967, 1968, 1972, 1974; **Coupe de Belgique** 1965, 1972, 1973, 1975 (Anderlecht).
Distinctions Meilleur buteur de Belgique 1964, 1966, 1968; Meilleur joueur belge 1960, 1961, 1965, 1974.

Le Sporting Club d'Anderlecht (banlieue de Bruxelles) domine le football belge pendant quinze ans (1960-1975). Il le doit en grande partie à Paul Van Himst. Dès l'âge de 17 ans, ce superbe athlète blond entre en équipe première pour y devenir aussitôt le meilleur joueur de l'année, récompensé par le Soulier d'or belge. La même saison, le 30 octobre 1960, il débute en équipe nationale. Il y connaîtra 81 sélections et y marquera 30 buts, s'avérant en particulier plusieurs fois le bourreau des

Français. Cet avant-centre à la fois puissant et agile, adroit balle au pied, est en effet un redoutable marqueur de buts, qui décroche trois fois la couronne de roi des buteurs du championnat belge : 26 buts en 1964, 25 buts en 1966, 20 buts en 1968. Son palmarès national (8 titres de champion de Belgique et 4 Coupes de Belgique) est exceptionnel. Malheureusement, Anderlecht et la sélection belge ne pourront pas offrir à ce garçon correct, doux et modeste la renommée internationale, les succès européens qu'il aurait mérités. Il n'en reste pas moins le plus brillant footballeur belge de l'histoire. Après sa retraite de joueur, il dirige l'équipe nationale (1991-1996), mais aussi Anderlecht, son club de toujours, avec lequel il est sacré en 1983 meilleur entraîneur belge de l'année. Il conduit son club à deux finales d'affilée de la Coupe de l'UEFA (1983-1984).

Van Nistelrooy

Rutgerus (dit Ruud)
né à Oss (Pays-Bas), 1976
Avant-centre

Palmarès **Championnat d'Angleterre** 2003 (Manchester United); **Championnat des Pays-Bas** 2001 (PSV Eindhoven); **Coupe d'Angleterre** 2004 (Manchester United); **Championnat d'Espagne** 2007, 2008 (Real Madrid); **Distinctions** Meilleur buteur de la Ligue des champions 2002, 2005 (Manchester United); Meilleur buteur du Championnat d'Angleterre 2003.

A 22 ans, l'athlétique et surpuissant (1,88 m pour 80 kg) avant-centre du PSV Eindhoven (formé au FC Den Bosch, puis titulaire en Division 1 à Heerenveen en 1997-1998) affole les compteurs de la Première Division néerlandaise en marquant pour sa première saison dans le club, en 1998-1999, 39 buts toutes compétitions confondues. C'est du reste toujours son record. À la fois taureau et renard des surfaces de réparation, doué d'un tir ravageur, ce droitier sait shooter dans toutes les positions. Celui que ses fans de Manchester United saluent d'un

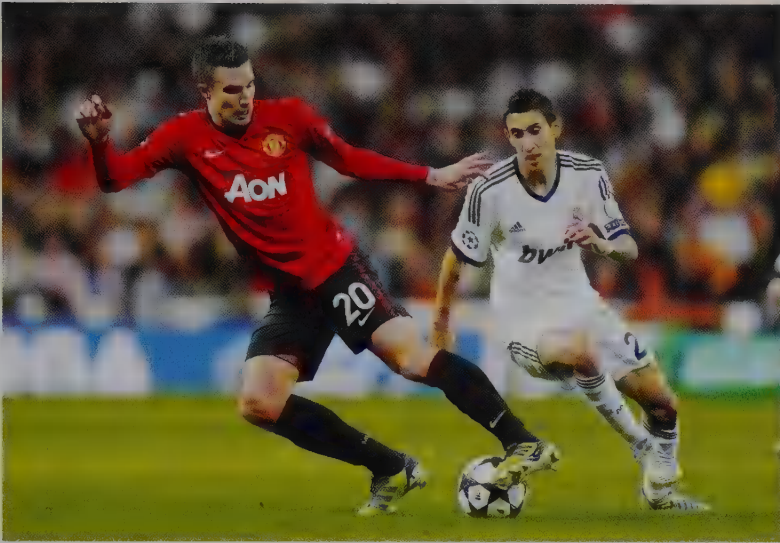
« Ruuuuud » appuyé à chacun de ses exploits est devenu le buteur préféré d'Alex Ferguson depuis 2001, date où celui-ci l'a engagé. En 2006, malgré ses 21 buts, sa fin de saison est plus difficile, car il a subi la concurrence du jeune Français Louis Saha. Seuls points noirs dans sa carrière : deux graves blessures aux ligaments croisés, en 2000-2001 et en 2004-2005. Avec 135 buts toutes compétitions confondues, Van Nistelrooy, deuxième meilleur buteur du club mancunien derrière George Best, semble devoir prendre une nouvelle destination après le Mondial, auquel l'a invité le sélectionneur batave Marco Van Basten. International depuis 1998, Van Nistelrooy participe aux trois matchs du premier tour (un but contre la Côte d'Ivoire). Remplacé à chaque fois au cours de la seconde mi-temps, il ne joue pas le huitième de finale perdu face au Portugal. Arrivé au Real Madrid en 2006, il décroche pour sa première saison, avec le titre de champion, celui de meilleur buteur (25 buts), puis ajoute à son palmarès un nouveau titre de champion en 2008. Mais il lui faut par la suite admettre la concurrence de joueurs plus jeunes, notamment de Cristiano Ronaldo, et Van Nistelrooy rejoint le Hambourg SV en 2010, puis le club espagnol de Malaga où il met un terme à sa carrière en 2012.

Van Persie Robin

né à Rotterdam (Pays-Bas), 1983
Attaquant

Palmarès **Coupe de l'UEFA** 2002 (Feyenoord Rotterdam); **Coupe d'Angleterre** 2005 (Arsenal), 2013 (Manchester United).

De Robin van Persie, il vaut mieux retenir son formidable pied gauche que son caractère impossible. Car s'il est l'un des meilleurs attaquants de sa génération, il est également, aux dires de ses entraîneurs et de certains de ses coéquipiers, l'un des plus insupportables ! Mais il est vrai qu'en sport, on pardonne aisément quand les résul-



Ici sous les couleurs de Manchester United, Robin Van Persie est considéré comme un des meilleurs attaquants du monde grâce à son excellent pied gauche, sa vitesse et sa capacité à marquer en dehors de la surface et dans des positions difficiles.

tats sont là. Et les siens sont éloquentes. À Feyenoord d'abord où, pour sa première saison, le meilleur espoir du championnat des Pays-Bas décroche une coupe de l'UEFA. Mais rapidement, les relations se tendent avec son entraîneur, Bert van Marwijk, et l'orgueilleux Hollandais s'impatiente de jouer dans la cour des grands. En 2004, il rejoint Arsenal où Arsène Wenger entend bien tirer le meilleur parti d'un jeune joueur prometteur. Mais le club a déjà deux héros : Thierry Henry et Denis Bergkamp ; Van Persie doit donc attendre son heure en perfectionnant sa technique. Malgré les trop nombreuses blessures, l'attaquant progresse à pas de géant et augmente son score à chaque saison. Son pied gauche est bientôt redouté des défenses de Premier League, comme ses tirs de loin. Il enchante le public anglais et, en 2011, avec 29 buts marqués en 28 matchs de championnat, il devient « Vantastic Persie » et permet à Arsenal de revenir au sommet. Les Gunners se sont trouvés un « serial buteur » avec cet attaquant d'une rare élégance, capable d'enchaîner les doublés, et qui n'est pas sans rappeler parfois un certain Johann Cruyff. Van Persie connaît cependant un succès plus mitigé en sélection nationale, alors qu'il appartient à cette génération

dorée du renouveau hollandais avec Robben, Sneijder ou Van den Vaart. En 2010, lors du Mondial sud-africain, il est à la tête de l'attaque néerlandaise ; mais c'est finalement Sneijder qui lui vole la vedette, ce que Van Persie ne goûte que très modérément... Reste qu'il anime l'attaque des Oranje qui parviennent jusqu'en finale contre l'Espagne. Il ne lui aura fallu que quelques saisons pour graver son nom dans les tablettes de la League anglaise, mais son palmarès est encore loin d'être à la hauteur de ses ambitions. C'est pourquoi, en 2012, il choisit de signer (au grand dam des supporters d'Arsenal qui crient à la trahison) à Manchester United dans l'espoir d'un titre en Ligue des champions. Sous les couleurs des Red Devils, l'ombrageux Van Persie retrouve l'irascible Wayne Rooney... Un duo explosif qui emmènera Man U. jusqu'au titre de champion.

Vendroux Jacques

né en 1948

Journaliste

La voix du football à Radio France. Rien ne se fait sur le football à France Inter ou à France Info sans l'ac-

cord de ce journaliste qui a débuté à la télévision en 1966 mais qui est arrivé très vite au service des sports de la radio à la Maison ronde.

Petit-neveu du général de Gaulle, il marquera, avec élégance, son territoire dans les années 1970 quand les Verts de l'AS Saint-Étienne partent à la conquête de l'Europe. Vendroux a compris que, pour avoir des informations sur le groupe qu'il suit, il ne doit pas le lâcher un instant. Donc, il devient un proche de chacun des acteurs de la « fabuleuse épopée des Verts ». Il sait où joindre le président Rocher, le directeur sportif Garonnaire, l'entraîneur Herbin ou n'importe lequel des joueurs à tout moment du jour... et de la nuit. Aucun fait ou geste (petit ou grand) du football français ne lui échappe. Il impose aussi un ton pour ses commentaires : l'enthousiasme, avant toute chose. Au fil des années, il suit toutes les grandes équipes du football français : après les Verts, il consacre une bonne partie de son activité et de son amitié aux Girondins de Bordeaux puis à l'Olympique de Marseille. Dans le même temps, malgré une courte infidélité (une demi-saison sur Canal Plus), il s'installe à Radio France : il devient chef des sports de France Inter, avec le titre de rédacteur en chef, et, lors des soirées du Championnat de France, il anime le multiplex en direct d'un stade de France. Mieux, pour la Coupe du monde 1998, il a réussi à convaincre les responsables de Radio France de transformer l'antenne des grandes ondes, le temps de la compétition, en une radio continue consacrée au football et à l'événement... Il anime le Variétés Club de France, escouade sympathique d'anciens joueurs professionnels jouant des matchs de gala ou de bienfaisance.

Vestiaires

C'est l'endroit le plus mystérieux d'un stade de football. Presque un lieu sacré, où le public ne pénètre pas, où les journalistes sont de moins en moins conviés. Un lieu où l'on partage



Balle au pied, Patrick Vieira est difficile à arrêter. Le Danois Laudrup s'en souvient.

les joies les plus exubérantes et les peines les plus profondes, où il se dit des choses d'une importance parfois capitale dans le déroulement d'une rencontre, mais où l'on peut aussi échanger les pires banalités. Cette part de mystère est tout entière contenue dans ces questions sans cesse posées aux joueurs : Que vous a dit l'entraîneur à la mi-temps ? Comment était l'atmosphère à la fin du match ? Que s'est-il passé dans les vestiaires ? Bien sûr, les caméras de télévision nous font désormais entrer dans ce saint des saints après le coup de sifflet final, afin de saisir quelques propos au vol. Mais c'est avant le match ou durant la pause qu'on aimerait être une petite souris pour entendre ce qui s'y dit.

Vieira Patrick
né à Dakar (Sénégal), 1976
Milieu défensif

Palmarès Coupe du monde 1998 ;
Championnat d'Europe des nations
2000 ; Coupe des Confédérations 2001 ;
Coupe Gambardella 1995 (AS Cannes) ;

Championnat d'Italie 1996 (Milan AC),
2007, 2008, 2009, 2010 (Inter Milan) ;
Championnat d'Angleterre 1998, 2002,
2004 (Arsenal FC), 2011 (Manchester
City) ; FA Cup 1998, 2002, 2003
(Arsenal FC) ; Charity Shield 1998, 1999,
2002

L Asie lui avait fait fête en juin 2001 lorsqu'il avait assuré la victoire en Coupe des Confédérations contre le Japon (1-0) par un lob précis sur un long centre dans l'axe de Frank Leboeuf. Un an plus tard, ce ne fut pas la même chanson. Fatigué par ses exploits répétés avec Arsenal, Vieira, le joueur favori des supporters des Gunners d'Arsène Wenger, n'a pas eu son abattage habituel. Le récupérateur infatigable aux longues jambes s'est montré parfois transparent. Un véritable accident pour ce joueur issu du centre de formation de l'AS Cannes, comme Zidane, et qui a fait sa première apparition en D1 à l'âge de 17 ans. Il n'a pas 20 ans qu'il quitte Cannes pour Milan, où il ne jouera que deux matchs. En novembre 1996, Arsène Wenger devenu manager d'Arsenal lui fait traverser la Manche. En

quelques mois, Pat devient le héros de Highbury, et un hymne à sa gloire « *He comes from Senegal* » résonne à chaque match dans les travées pour saluer ses exploits. En progression constante, il est arrivé à se discipliner et passe pour l'un des meilleurs milieux défensif du monde, que Manchester et le Real Madrid voudraient subtiliser au club londonien. Après avoir tout gagné en Angleterre, Patrick Vieira décide d'aller voir ailleurs. Ce sera en Italie, où il retourne, mais cette fois à Turin. Sous la direction de Capello, il occupe une place plus avancée, marque quelques buts avant de finir la saison très fatigué. Remis en selle par le préparateur physique des Bleus, il fait une superbe Coupe du monde, qui culmine contre le Togo (meilleur joueur du match) ainsi que contre l'Espagne, le Brésil et le Portugal. Blessé au cours de la seconde mi-temps de la finale, il quitte le terrain. Bien remplacé par Alou Diarra, il poursuit sa carrière comme capitaine de la nouvelle équipe de France – une fonction qu'il avait occupée avant le retour des anciens et dont il avait été un des acteurs. Ayant choisi de revenir en Italie, il refuse de rester à la Juventus, reléguée en Serie B, et signe à l'Inter Milan où il remporte pas moins de quatre titres de champion en quatre saisons. À trente-cinq ans, hésitant à remiser les crampons, l'ancien champion du monde signe pour une dernière saison – et une nouvelle Coupe d'Angleterre – à Manchester City.

Vignal René
né à Béziers (Hérault), 1926
Gardien de but

Palmarès 17 sélections en équipe de France ; Coupe de France 1949 (RC Paris).

L e gardien français le plus doué et le plus spectaculaire des années 1950. Méridional bon teint, il commence par bondir dans les buts de l'AS Béziers avant de venir à Paris confirmer ses exceptionnelles qualités athlétiques de détente. Dans les buts du RC Paris,

il gagne la Coupe de France 1949, avant de perdre la finale 1950 contre Reims. En 1949, il prend en équipe de France la succession de Julien Darui, son maître, dont il imite à la perfection les dégagements au pied en demi-volée. C'est à Glasgow, devant l'Écosse en 1949, qu'il remplace et supplée Darui. Il joue un match mémorable et devient pour les Britanniques « the Flying Frenchman » (le Français volant). Hélas, ses épaules sont fragiles comme du verre et vont perturber sa carrière, l'empêchant de disputer la Coupe du monde 1954. Il cesse toute activité en 1958.

Vincent Jean

*né à Labeuvrière
(Pas-de-Calais), 1930
Attaquant*

Palmarès en tant que joueur

46 sélections en équipe de France (22 buts) ; **Championnat de France** 1954 (Lille), 1958, 1960, 1962 (Reims) ; **Coupe de France** 1953 (Lille), 1958 (Reims).

Palmarès en tant qu'entraîneur

Championnat de France 1977, 1980 ; **Coupe de France** 1979 (Nantes).

Jean Vincent possède un palmarès impressionnant. Le joueur fut un ailier gauche élégant, perçant, rapide et efficace, un soutien d'attaque à l'activité débordante et à la générosité inlassable. Sorti de la pépinière nordiste d'Auchel, il est retenu dans l'équipe de France juniors 1949 avec Bonifaci, Meano, Jacques Foix. Il devient lillois et va conquérir avec le LOSC Championnat de France 1954, Coupe de France 1953 et 1955. Mais c'est en Champagne qu'il atteint son apogée, collectionnant les trophées avec le grand Reims et avec l'équipe de France d'Albert Batteux. Il est 46 fois l'inamovible ailier gauche de la sélection tricolore, participant bien sûr à la campagne suédoise 1958, marquant 22 buts de 1959 à 1961, ayant l'honneur de remporter en 1955, avec Jonquet et Kopa, dans la sélection du Continent une rencontre aux dépens

d'une sélection de Grande-Bretagne. Après le joueur, l'entraîneur Vincent prend en main un FC Nantes qu'il conduit jusqu'au titre de champion 1977 et 1980, avec une victoire en Coupe de France 1979. Ensuite, Vincent s'est consacré à son école de football en Loire-Atlantique.

Violence

La violence dans le football a pris depuis quelques années des proportions inquiétantes, pour des raisons faciles à comprendre. Violence sur le terrain et dans le jeu tout d'abord : comme tous les sportifs, les footballeurs ont accompli d'énormes progrès sur le plan de la condition physique et de la valeur athlétique, ainsi que dans un domaine technique où ils réussissent à exécuter les gestes les plus difficiles à très grande vitesse. Cette vigueur d'engagement se manifeste en particulier dans les interventions défensives, les détentés aériennes, les charges, les contres et les tacles qui sont réalisés ou portés avec une force et une puissance impressionnantes. Mais la force engendre souvent la violence. Et, si le football n'atteint pas en ce domaine le degré d'intensité et de danger du rugby

Morts dans les stades

23 mai 1967 à Lima (Pérou). Lors d'une rencontre de qualification pour les jeux Olympiques opposant le Pérou à l'Argentine, un but refusé au Pérou déclenche des bagarres qui tournent à l'émeute. Un incendie se déclare. Bilan : 320 morts et 1 000 blessés.

17 septembre 1967 à Kayseri (Turquie). Bagarre entre supporters locaux et supporters de Siwas pour un but contesté. 40 morts, dont 27 à coups de couteau.

1^{er} octobre 1982 à Moscou (URSS). Bagarre entre supporters du Spartak Moscou et supporters néerlandais de Haarlem : 100 victimes piétinées.

29 mai 1985 à Bruxelles (Belgique). 39 morts et plusieurs centaines de blessés à la suite de bagarres entre supporters lors de la finale européenne entre Liverpool et Turin.

15 avril 1989 à Sheffield (Grande-Bretagne). 4 000 supporters sans billet envahissent une tribune déjà saturée : 95 spectateurs meurent comprimés contre les grilles.

ou du football américain, il a beaucoup changé depuis vingt ans.

Par ailleurs, l'importance de l'enjeu et du résultat, l'accroissement des inté-



En Europe, la violence des hooligans a atteint le sommet de l'horreur au stade du Heysel à Bruxelles, en 1985.

rêts financiers et commerciaux (ceux des clubs comme ceux des joueurs), la multiplication des matchs et des compétitions n'ont pas arrangé les choses. Le jeu s'est accéléré, les duels se sont durcis. Du même coup, la violence a augmenté, une violence que les lois du jeu, trop immuables, et aussi des arbitres trop tolérants ne peuvent réprimer ou calmer.

Phénomène de société, la violence fait malheureusement partie de l'époque et elle ne peut échapper non plus à l'environnement du match et du jeu. Elle rôde également dans les tribunes et dans le public avec les risques énormes, les dangers graves qu'elle contient et qu'elle génère. Le problème des supporters est aujourd'hui crucial et difficile à résoudre. Il a pris naissance en Angleterre dans les années 1960, avec l'apparition des fameux hooligans, que l'amour de leur club, mais surtout leur détresse sociale et leur penchant pour l'alcool poussaient à la bagarre et aux débordements : affrontement brutal avec les supporters des autres clubs, démolition des gradins et des tribunes. On en arrive ainsi dans l'escalade jusqu'au terrible drame du Heysel, qui servit de révélateur et de leçon hélas payée trop cher.

Les Ultras, comme se nomment eux-mêmes les plus fanatiques de ces sup-

porters, sont aujourd'hui répandus dans le monde entier : en Italie, en Espagne, en Allemagne, aux Pays-Bas, en France (Paris-Saint-Germain, Marseille). Les clubs et les organismes dirigeants ont dû trouver les moyens de les contenir et de les surveiller (caméras ici, vigiles et policiers là). Mais la lutte contre la violence ne peut se limiter à des mesures de répression ou à des distributions de prix (challenge du fair-play). Elle ne peut que commencer hors du football, dans une société qui redeviendrait un peu plus humaine et raisonnable.

Völler Rudi

né à Hanau (Allemagne), 1960
Attaquant

Palmarès Coupe du monde 1990 ;
Championnat d'Europe des nations
1984 (phase finale), 1992 (finaliste) ;
90 sélections en équipe nationale
(47 buts) ; **Coupe d'Italie** 1991
(AS Rome) ; **Coupe d'Europe C1 des
clubs champions** 1993 (Marseille).

Il n'a pas la classe d'un Beckenbauer, ni les dons de buteur d'un Müller, ni le nombre de sélections d'un Matthäus, mais il est l'un des footballeurs allemands les plus populaires de tous les

temps avec Uwe Seeler. L'ancien attaquant de Hambourg était accompagné à chacune de ses sorties par des « U-we, U-we ». Völler, lui, sera soutenu par des « Ru-di, Ru-di ». Comment expliquer un tel courant de sympathie autour d'un joueur certes doué, mais qui ne compte pas parmi les légendes du football allemand ? Par la simplicité du personnage d'abord, toujours prêt à discuter avec les supporters et à signer des autographes. Par son esprit combatif ensuite, qui le poussait à se battre sur chaque ballon, même les plus désespérés. Par son dévouement à l'équipe nationale enfin, qui le vit sortir de sa retraite internationale pour la Coupe du monde 1994 alors que, quelques mois plus tôt, il avait fait ses adieux lors de son jubilé. Pourtant Rudi ne put résister à la pression populaire. Qu'importe, la nation reconnaissante lui organisera, fait rarissime, un second jubilé.

Il est vrai que Völler a eu plus de réussite avec l'équipe nationale qu'avec ses clubs. Ainsi, il a quitté le Werder Brême une saison avant que celui-ci ne remporte le titre de champion. Il a ensuite passé cinq saisons à l'AS Rome, qui n'avait pas les moyens de lutter avec les grands du Calcio. Heureusement, son passage à l'Olympique de Marseille lui apportera l'unique trophée européen de sa carrière : la Coupe d'Europe des clubs champions en 1993.

Sélectionneur de la Mannschaft depuis le 2 juillet 2002, il éprouve des difficultés à obtenir la qualification directe au Mondial 2002. En dépit d'une défaite humiliante devant l'Angleterre à domicile (1-5), il réussit à remobiliser son équipe, qui écarte l'Ukraine en barrages. Mieux, il réussit à emmener la Mannschaft en finale, où celle-ci échoue devant le Brésil bien qu'elle ait réalisé son meilleur match. Critiqué par la presse après un Euro 2004 calamiteux, Völler donne sa démission. Ensuite, il retourne au football de club et devient entraîneur (AS Roma), puis directeur sportif du Bayer Leverkusen.

Rudi Völler – ici sous les couleurs allemandes – attendit longtemps le sacre européen avec l'OM.



Waddle Chris

né à Gateshead (Angleterre), 1960
Attaquant

Palmarès 62 sélections en équipe nationale (6 buts); **Championnat de France** 1990, 1991, 1992 (Marseille).

Des années après son passage, Chris Waddle est encore considéré à Marseille comme un dieu. Avec lui, l'OM s'était enfin trouvé le digne successeur de Roger Magnusson. Roi du dribble et du contre-pied, il avait tout pour réussir sur la Canebière. Et ce d'autant plus qu'il savait ajouter le spectacle et l'humour à chacune de ses sorties. En Angleterre, l'image de Waddle a de tout temps été bien plus contrastée. Pour certains, il avait un inimitable talent. Pour d'autres, c'était un joueur manquant de réalisme. Ceux-là ont un argument de poids à faire valoir. Waddle, lors de ses 62 sélections, n'aura marqué que 6 buts. Une misère.

À l'image de John Barnes, international à la même époque, Chris n'aura finalement jamais convaincu chez lui. Sa carrière en club est également contrastée. Si avec Marseille il a brillé sur tous les stades d'Europe, il n'a jamais rien gagné en Angleterre. Que ce soit avec Newcastle, Tottenham (une défaite en finale de Cup en 1987 face à Coventry) ou plus tard à Sheffield Wednesday, Bradford, Sunderland...

Walter Fritz

né à Kaiserslautern (Allemagne), 1920-2002
Attaquant

Palmarès Coupe du monde 1954; 61 sélections en équipe nationale de 1940 à 1958; **Championnat d'Allemagne** 1951, 1953 (Kaiserslautern).

Il est et restera l'une des figures légendaires du football allemand depuis le 4 juillet 1954, jour où il a remporté la Coupe du monde en tant que capitaine et inter gauche de l'équipe de

la République fédérale d'Allemagne triomphant de la Hongrie. Deuxième des quatre fils Walter (le troisième, Ottmar, étant l'avant-centre des mêmes champions du monde 1954), Fritz ne connaîtra qu'un seul club, le Football Club Kaiserslautern, où il a débuté à l'âge de 16 ans. En 1940, il devient international et dispute 24 matchs en deux ans. La guerre interrompt son ascension. En 1951 pourtant, il reprend sa place en équipe nationale et la gardera jusqu'en 1958, totalisant 61 sélections pour 33 buts marqués. Mais le buteur est aussi et surtout un technicien fin et intelligent, le stratège de son équipe, le spécialiste des coups de pied arrêtés, corners et coups francs, une personnalité très forte qui aura été longtemps le lieutenant de l'entraîneur national Sepp Herberger, et l'artisan principal de l'exploit allemand de 1954.

Weah George

né à Monrovia (Liberia), 1966
Attaquant

Palmarès 84 sélections en équipe nationale; **Championnat du Cameroun** 1988 (Tonnerre de Yaoundé); **Coupe de France** 1991 (Monaco), 1993, 1995 (PSG); **Championnat de France** 1994 (PSG); **Championnat d'Italie** 1996 (Milan AC); **Distinctions** Ballon d'or africain (1989 et 1994); Ballon d'or unifié (1995); **Meilleur joueur étranger du Championnat de France** (1991); **Onze d'or** 1995.

Né à Monrovia, au Liberia, George Weah n'avait que le football pour échapper à l'ennui et à la misère. Il passait donc ses journées à pousser une balle de fortune dans les faubourgs de la capitale. Vite repéré par les recruteurs, il débute à 15 ans et, d'année en année, évolue dans les meilleurs clubs libériens. Sélectionné à 20 ans dans la modeste équipe nationale, le jeune avant-centre doit s'expatrier pour être reconnu au niveau international. Le Tonnerre de Yaoundé, qu'il rejoint en 1987, lui per-





George Weah a fait les beaux jours du PSG avant d'être transféré au Milan AC.

met de se faire remarquer par l'AS Monaco, qui l'engage durant l'été 1988. Sur le Rocher, au contact d'Arsène Wenger, il peut développer toutes ses qualités et devenir un attaquant complet : malgré sa stature athlétique, qui lui permet d'exceller dans le jeu aérien, Weah est un joueur aux dribbles déroutants et aux démarrages fulgurants, grâce auxquels il est sacré Ballon d'or africain en 1989. Cependant, il rêve d'une consécration européenne. Il croit pouvoir la trouver au PSG, après

l'échec monégasque en finale de la Coupe des coupes 1992. Mais le système de jeu défensif et ennuyeux de l'équipe d'Artur Jorge l'empêche de s'exprimer totalement. Il remporte tout de même quelques titres et un second Ballon d'or africain. Avec l'arrivée de Luis Fernandez, il peut enfin montrer tout son talent : meilleur buteur de la Coupe d'Europe des champions, il s'affirme comme le meilleur attaquant du monde, et séduit aussi la planète par son comportement hors du terrain.

L'ambassadeur de la paix de l'Unesco, véritable héros national du Liberia, rejoint donc la meilleure équipe du monde, le Milan AC, qu'il trouve hélas en déclin et qui ne lui offre toujours pas les titres qu'il mérite, si ce n'est le premier Ballon d'or unifié. Il y réalise toutefois de nouvelles prouesses, comme un but après avoir remonté tout le terrain balle au pied, et se voit récompensé du prix du fair-play de la FIFA, mais sa soif de victoires est encore loin d'être apaisée. En 1999, il gagne l'Angleterre et remporte avec Chelsea la Cup 2000 avant de rejoindre l'Olympique de Marseille, où il ne reste qu'une saison puis abandonne le football de haut niveau. Il effectue alors deux saisons aux Émirats arabes unis (Al Jazira Abu Dhabi). De retour au Liberia, il se lance dans la politique et est battu, en 2005, au second tour de l'élection présidentielle.

Wenger Arsène

né à Strasbourg (Bas-Rhin), 1949
Entraîneur

Palmarès Championnat de France

1988 (Monaco); **Coupe de France** 1991 (Monaco); **Coupe de l'Empereur** 1995 (Nagoya Grampus Eight); **Championnat d'Angleterre** 1998, 2002, 2004 (Arsenal FC); **Coupe d'Angleterre** 1999, 2002, 2003, 2005 (Arsenal).

En juin 1987, Jean-Louis Campora, président de l'AS Monaco, engage au poste d'entraîneur Arsène Wenger. Ce dernier présente pourtant deux défauts : il n'a pas été joueur professionnel et il reste sur une descente en D2 avec l'AS Nancy-Lorraine. Le scepticisme accompagne ce choix, Campora persiste. Dix mois plus tard, Monaco remporte son cinquième titre de champion de France. Ce coup d'essai est un coup de maître. Wenger impose sa patte, réorganise le club à tous les niveaux et lui inculque la culture du résultat. Alors que l'équipe avait la réputation de bâcler ses travaux internationaux, Wenger en fait

un ensemble capable de s'exporter. En 1989, Monaco dispute une demi-finale de C2 contre la Sampdoria de Gênes. En 1992, il va jusqu'en finale de la même épreuve, mais s'incline devant le Werder Brême (2-0).

Wenger fait l'année de trop. En 1994, il décline les propositions du Bayern Munich et rempile avec Monaco. Trois mois après le début du Championnat, il est licencié. Le temps a fait son œuvre. À la surprise générale, il part se ressourcer au Japon, à Nagoya, une équipe du bas de classement de la J-League dont il ne tarde pas à faire l'une des plus performantes du pays, et il est considéré comme le meilleur entraîneur du Japon. Quatre mois avant le terme de son contrat, il accepte les avances d'Arsenal. Wenger, une nouvelle fois, quitte son club de façon précipitée. Mais, cette fois, c'est lui qui l'a décidé. À Arsenal, il devient le premier entraîneur français en Angleterre. Nommé manager général, il dispose d'un budget considérable et « mondialise » son équipe avec de nombreux Français (Garde, Anelka, Petit, Vieira, puis Thierry Henry et Robert Pirès) et Néerlandais (Bergkamp et Overmars). Dès 1998-1999, il réalise le doublé Coupe-Championnat. En 1999-2000, il relance Thierry Henry mais échoue tant dans la conquête du titre contre Manchester que dans celle de la coupe de l'UEFA (défaite en finale face à Galatasaray). Après une saison vierge et une défaite injuste face à Liverpool en finale de FA Cup, Arsenal connaît enfin le succès en 2002 avec un second doublé. Il ne manque plus à Wenger que la consécration européenne... qu'il pense obtenir en 2006 face au Barcelone de Ronaldinho et Eto'o. Les Anglais, sans doute affaiblis dès le départ de la partie, succombent en seconde mi-temps. Arsène Wenger, qui a su faire progresser Arsenal, s'est impliqué également dans le projet du nouveau stade, l'Emirates Stadium, qui a été inauguré en août 2006. En dépit de nombreuses sollicitations, Wenger reste fidèle au club londonien et obtient de Thierry Henry qu'il renouvelle son contrat jusqu'en 2007.

En 2013, dix-sept ans après son arrivée à Londres, il est toujours l'indéboulonnable patron des Gunners, mais depuis huit ans, Arsenal n'a rien gagné même s'il est toujours dans le haut du tableau, alternant régulièrement la 3^e et 4^e place. La statue d'Arsène Wenger, elle, est bien en place devant l'Emirates Stadium.

Werder Brême

Club allemand
Fondé en 1899

Palmarès international
Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe 1992 ; **Coupe Intertoto** 1998.

Palmarès national
Championnat d'Allemagne 1965, 1988, 1993, 2004 ; **Coupe d'Allemagne** 1961, 1991, 1994, 1999, 2004, 2009 ; **Super-Coupe d'Allemagne** 1988, 1993, 1994.

Le Werder Brême, dauphin du Bayern Munich en 2006, est un des cinq clubs les plus constants du Championnat d'Allemagne depuis un quart de siècle (une seule place au-delà de la 10^e en 1998-1999, vice champion à sept reprises). À une première période euphorique au milieu des années 1980 (un titre et trois deuxièmes places) a succédé une seconde phase avec la présence de son meneur de jeu français Johan Micoud et de ses attaquants, l'Allemand Miroslav Klose et le Croate Ivan Klasnic. Managé par Klaus Allofs – qui a marqué un des buts de la victoire en finale de la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe aux dépens de Monaco en 1992 –, le Werder Brême est l'un des trois seuls clubs à avoir réalisé le doublé Coupe-Championnat avec le Bayern et le Borussia Dortmund. Vainqueur de la Coupe en 2009, finaliste en 2010, Brême demeure l'un des meilleurs clubs allemands, auquel il manque d'avoir brillé en Ligue des champions.



Wiltord sylvain

né à Neuilly-sur-Marne (Seine-Saint-Denis), 1974
Attaquant

Palmarès 92 sélections en équipe nationale (26 buts) ; **Championnat d'Europe des nations** 2000 ; **Coupe des Confédérations** 2001, 2003 ; **Championnat de France** 1999 (Girondins de Bordeaux), 2005, 2006, 2007 (Ol. lyonnais) ; **Championnat d'Angleterre** 2002, 2004 (Arsenal FC) ; **Coupe d'Angleterre** 2002, 2003 (Arsenal).

Prototype de l'attaquant moderne, polyvalent et collectif, doté d'une technique de conservation de la balle au-dessus de la moyenne et d'un courage sans faille, Sylvain Wiltord est un atout de choix dans toutes les équipes qu'il a pratiquées, que ce soit Rennes, son club formateur, qu'il a rejoint à 18 ans, ou Bordeaux, où il éclate en 1997-1998. Trop tendre pour être de la génération Jacquet, il est un des seuls Bleus à intégrer durablement le groupe des champions du monde avant l'Euro 2000. C'est lui qui, en finale, égalise à la dernière minute contre l'Italie après un travail sur l'aile gauche, lui qui joue le plus souvent à droite. Depuis, Wiltord accumule les buts, les sélections et les titres nationaux, en Angleterre (deux en quatre saisons à Londres avec Arsenal), puis en France (trois en trois saisons à Lyon). Appelé par Raymond Domenech dans l'équipe de France durant les matchs de la Coupe du monde, il entre le plus souvent en fin de match en remplacement de Ribéry pour tenir le résultat, effectuant surtout un travail défensif et de remplacement. En 2007, Sylvain Wiltord quitte Lyon pour retrouver le Stade Rennais de ses débuts. Il n'y reste que deux saisons et signe successivement à l'Olympique de Marseille, à Metz puis à Nantes, où il met fin à sa carrière en 2012.



Sylvain Wiltord, héros avec Trezeguet de la finale de l'Euro 2000, savoure l'instant.

WM

En 1925, la loi sur le hors-jeu est modifiée : désormais, un attaquant est hors jeu si deux défenseurs adverses, gardien compris, et non plus trois comme auparavant, se trouvent plus rapprochés que lui de leur ligne de but. Cette prime à l'offensive déclenche aussitôt le renforcement défensif indispensable. L'ancien demi-

centre qui était placé au milieu du terrain en plaque tournante de l'équipe décroche à hauteur des deux arrières latéraux et devient un troisième arrière, central celui-là. Abandonnés seuls dans le grand espace de l'entrejeu, les deux demis vont alors bénéficier du renfort de deux des cinq attaquants, qui deviennent les deux intérieurs et qui forment, avec les deux demis, le carré dit « magique » de l'équipe. Et, symé-

triquement par rapport au trio défensif, l'attaque est maintenant constituée par trois avants, les deux ailiers et l'avant-centre. En regardant comment est construit géométriquement ce nouveau dispositif tactique, on s'aperçoit qu'il dessine un W défensif auquel correspond un M offensif. Le WM est né qui impose, par son schéma, un marquage individuel très strict des trois avants par les trois arrières et des deux inters par les deux demis.

Son invention est attribuée en l'année 1928 à un entraîneur écossais de Motherwell, John Hunter. Mais la véritable naissance du WM date de 1930 en Angleterre, dans le club londonien d'Arsenal, dont le manager, Herbert Chapman, a repris l'idée et l'a imposée, avec l'aide de son joueur et capitaine Charles Buchan, à une équipe novatrice qui va en tirer le meilleur parti puisqu'elle devient championne d'Angleterre trois années de suite, en 1933, 1934 et 1935. Le WM sera ensuite importé en France, au Racing Club de Paris en particulier (toujours grâce à un technicien anglais, Mr Kimpton), avant de faire le tour du monde et de durer jusqu'aux années 1950, l'arrivée des Hongrois et des Brésiliens avec leur 4-2-4 annonçant sa mort ou tout au moins sa profonde transformation.

Xavi

(Xavi Hernandez i Creus, dit)
né à Terrassa (Espagne), 1980
Milieu de terrain

Palmarès Champion du monde 2010 ;
Champion d'Europe 2008, 2012 ; **Ligue
des champions** 2006, 2009, 2011 (FC
Barcelone) ; **Champion d'Espagne** 1999,
2005, 2006, 2009, 2010, 2011, 2013
(FC Barcelone) ; **Coupe du Roi** 2009,
2012 (FC Barcelone).

Le milieu de terrain espagnol n'a
qu'un rival : son compatriote et
coéquipier Iniesta. Mais plus âgé que ce
dernier, il peut inscrire à son palmarès
une Ligue des champions supplémen-
taire, ce qui lui permet d'afficher l'un
des plus beaux tableaux du football
mondial. Car le discret Xavi, parce qu'il
appartient à la génération dorée du
football espagnol, a tout gagné au cours
d'une carrière exemplaire ; seule la
Coupe des confédérations lui a échappé
en finale face au Brésil, en 2013.
Une carrière débutée tôt au centre
de formation du Barça, la Masia, où



Indissociable de son compère Iniesta,
Xavi est surtout reconnu pour sa qualité
technique ainsi que pour la qualité
de ses passes.

malgré son petit gabarit, Xavi fait déjà
preuve d'une belle assurance et d'une
grande intelligence de jeu. Ses débuts
en Liga en 1998 confirment aussitôt
l'exceptionnel talent d'un joueur pour-
tant effacé, qui met toute son énergie
au service de l'équipe.

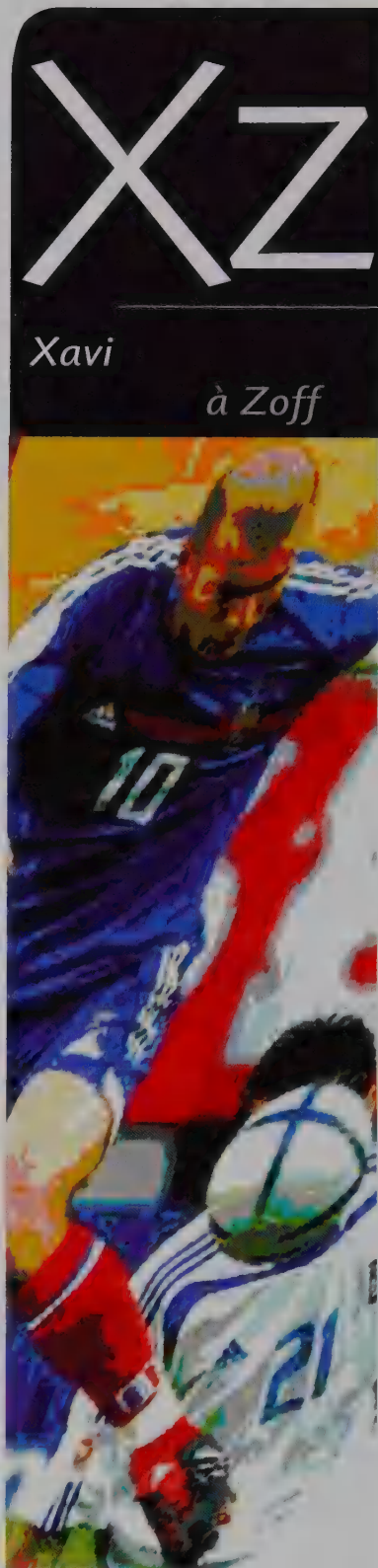
Le « lutin catalan » n'a pas son pareil
pour animer le milieu de terrain ; il
est, avec son complice Iniesta, le grand
ordonnateur du jeu barcelonais comme
de celui de la Roja. On compte donc sur
lui pour distribuer les ballons décisifs
– ce qu'il fait en finale de l'Euro 2008
en servant magistralement Fernando
Torres pour le but de la victoire, ce qui
lui vaut d'être élu meilleur joueur de
la compétition. Dès lors, la sélection
espagnole ne pourra se priver des bons
et loyaux services de Xavi. C'est encore
lui qui, au Mondial 2010, ajuste un cor-
ner millimétré sur la tête de Pujol pour
la qualification en finale. Une finale
qui va propulser l'Espagne sur le toit
du monde et dont il sera élu meilleur
joueur. Tout comme il sera l'un des
meilleurs lors de l'Euro 2012, distri-
buant là encore des ballons somptueux
qui gonflent le score.

Ses performances sont bien sûr les
mêmes sous le maillot blaugrana.
Quand, en octobre 2012, il fête son
150^e match disputé sous les couleurs
catalanes, il est alors le joueur espagnol
le plus titré et l'un des rares footballeurs
à avoir remporté trois Ligues des cham-
pions. Il lui manque toutefois le Ballon
d'or qui lui semblait pourtant promis
à plusieurs reprises (il finira trois fois
troisième en 2009, 2010 et 2011). Mais
Xavi n'est pas un attaquant ; aussi s'in-
cline-t-il devant son coéquipier Messi
qui lui doit tant !

Yachine Lev

né à Moscou (URSS), 1929-1990
Gardien de but

Palmarès Coupe d'Europe des
nations 1960 (finaliste en 1964) ; jeux
Olympiques 1956 ; 78 sélections en
équipe nationale de 1954 à 1967 ;



Championnat d'URSS 1954, 1955, 1957, 1959, 1963 ; **Coupe d'URSS** 1953, 1967, 1970 (Dynamo Moscou).
Distinction Ballon d'Or 1963.

Il est le plus célèbre footballeur soviétique de tous les temps. L'histoire commence en 1950 quand débute dans les buts du Dynamo Moscou, le club numéro un d'URSS, un grand gaillard maigre comme un chat écorché, que sa taille haute, ses bras et ses jambes d'une longueur impressionnante n'empêchent pas de bondir et de « voler » avec une rare agilité. Il s'appelle Yachine (ou Jaszin) et ne va pas tarder à devenir une vedette nationale et internationale, si les footballeurs et les équipes soviétiques se décident à sortir de l'isolement dans lequel les maintient un régime politique draconien. Ainsi, en 1956, la sélection d'URSS participe au tournoi olympique de Melbourne. Et, si elle le remporte, battant en finale la Yougoslavie 1 à 0, c'est déjà à Yachine qu'elle le doit. Quatre ans plus tard, grâce à leur extraordinaire gardien, les Soviétiques triomphent à Paris, enlevant la première Coupe d'Europe des nations, aux dépens des Yougoslaves, leurs éternels rivaux. En 1964, Yachine a beau multiplier les exploits à Madrid, il ne peut éviter la perte de cette Coupe d'Europe, conquise par les Espagnols devant leur public et sous les yeux du Caudillo Franco. La Coupe du monde 1966, en Angleterre, lui permet de faire oublier la précédente édition disputée au Chili en 1962, au cours de laquelle il a craqué de façon étonnante devant la Colombie à Arica, commettant des erreurs grossières et encaissant 4 buts. Mais il est l'un des héros de la *World Cup*, et seul l'irrésistible Eusebio l'empêche d'offrir la 3^e place à l'URSS. Ses titres de gloire sont nombreux : avec le Dynamo Moscou, il a collectionné les couronnes de champion d'URSS entre 1950 et 1971. Il a joué 78 fois en équipe nationale. Il termine sa carrière internationale en 1967. Sa notoriété lui a valu de garder plusieurs fois les buts d'une sélection mondiale : en 1963, 1964, en 1967 à Helsinki, en 1968 à Rio, en 1965 pour le jubilé de Stanley Matthews. Il a



Lev Yachine, l'Araignée noire, devenu une des légendes du football international.

bien mérité l'hommage qu'on lui a rendu en 1971 à Moscou, lorsqu'il arrête son activité de joueur pour se consacrer à son nouveau rôle de dirigeant (au Dynamo et au Comité national des sports). Sa fin sera hélas dramatique : gravement malade, amputé d'une jambe, il meurt en 1991, à l'âge de 62 ans. Le joueur mythique, toujours vêtu de noir de la tête aux pieds, surnommé pour cette raison l'« Araignée noire », aura donné au jeu et au rôle de goal de nouveaux titres de noblesse. Il a transformé le rôle du gardien en celui d'un véritable patron de défense, un deuxième libéro, doté d'un jeu au pied précis.

Zagallo

Mário Jorge Lobo

né à Maceió (Brésil), 1931
Attaquant

Palmarès en tant que joueur
Coupe du monde 1958, 1962 ; 37 sélections en équipe nationale (5 buts).

Palmarès en tant qu'entraîneur
Coupe du monde 1970, 1994 ;
Championnat de l'État de Rio de Janeiro 1967, 1968, 1971, 1972, 2001 ;
Coupe du Brésil 1968 ; Coupe de l'Indépendance du Brésil 1972.

Mário Zagallo est un phénomène de la Coupe du monde. Même s'il n'a pas été le meilleur attaquant brésilien de tous les temps, le discret et efficace ailier de gauche, le joueur de Flamengo, a été deux fois vainqueur de la Coupe du monde en 1958 (il marqua le 4^e but de la finale) et en 1962. Poursuivant sa carrière jusqu'en 1963 au Botafogo, il entame une carrière d'entraîneur et de sélectionneur national à treize reprises en club et à quatre reprises pour le Brésil (au total onze ans). Il a également été le sélectionneur du Koweït (1976-1978), de l'Arabie saoudite (1981-1984), des Émirats arabes unis (1989-1990). Il mène le Brésil à sa 3^e Coupe du monde en dirigeant ses anciens coéquipiers en 1970. Il a encore dirigé les Auriverde en 1974 et en 1998 (deux défaites), mais a joué un rôle de superviseur comme membre de la commission technique de la Seleção en 1994, participant ainsi à son quatrième succès. En 2002, il assiste Luis Felipe Scolari ; en 2006, il est une nouvelle fois présent sur le banc de la sélection en Allemagne auprès de Carlos Alberto Parreira avant de se retirer définitivement en 2008.

Zico

(Arthur Antunes Coimbra, dit)
né à Rio de Janeiro (Brésil), 1953
Milieu de terrain

Palmarès 82 sélections en équipe nationale (64 buts) ; **Championnat du Brésil** 1980, 1982 (Flamengo) ; **Copa Libertadores** 1981 (Flamengo) ; **Coupe intercontinentale** 1981.
Distinctions Meilleur joueur d'Amérique du Sud 1977, 1981, 1982.

Une des stars du football brésilien des vingt dernières années. Frère d'un autre joueur international du Brésil, Edu, Zico devient une vedette

sous les couleurs du fameux club rouge et noir de Rio, le Flamengo, avec lequel il disputera 508 matchs au cours de sa carrière. Le Brésil, qui se cherche un nouveau dieu depuis la retraite de Pelé, l'intronise sous le surnom de « Pelé blanc ». Sa vivacité et son dribble court sont phénoménaux. Sa frappe de balle est d'une terrible efficacité sur les coups francs. Ce remarquable artiste, deuxième meilleur buteur de la sélection brésilienne derrière Pelé, ne rejoindra pourtant pas le « Roi » dans la gloire. Bien que participant à trois Coupes du monde, il butera toujours au dernier moment, échouant d'un rien face à l'Argentine dans la course à la finale 78, puis se faisant prendre la place de finaliste en 1982 par l'Italie. Son ultime match mondial a lieu au Mexique, à Guadalajara, contre la France, un pays qu'il aura rencontré à trois reprises (1978, 1981, 1986). Dans ce quart de finale de légende, Zico restera symboliquement comme celui dont le penalty aurait pu conduire son équipe vers les sommets, s'il n'avait été détourné par Bats, obligeant le Brésil à en découdre dans la prolongation et l'épreuve des tirs au but, pour perdre finalement. Ce grand voyageur du football passa deux ans en Italie, à Udine, puis poursuivit sa carrière au Mexique et au Japon (dont il conduira la sélection en Coupe du monde en 2006), puis au club turc de Fenerbahce. Sa vivacité d'autrefois n'a d'égale que sa rapidité à changer de club : Bunyodkor (Ouzbékistan), CSKA Moscou, Olympiakos Le Pirée, et enfin, la sélection irakienne de 2011 à 2012.

Zidane Zinédine
né à Marseille
(Bouches-du-Rhône), 1972
Attaquant

Palmarès Coupe du monde 1998 ;
Championnat d'Europe 2000, 108
sélections en équipe nationale (31 buts),
Coupe intercontinentale 1996 ; Cham-
pionnat d'Italie 1997, 1998 (Juventus
Turin) ; Ligue des champions 2002 (Real
Madrid)

Distinctions

Ballon d'Or 1998 ; Meilleur joueur de la Coupe du monde 2006.

Le plus grand footballeur français après Michel Platini, et le Français le plus aimé de ses compatriotes depuis un soir d'apothéose en 1998, a raté sa sortie, tout du moins la sortie qu'on attendait de lui, c'est-à-dire d'un footballeur au talent incontesté, capable des plus belles arabesques avec le ballon et surtout, suprême don – bien supérieur aux milliers de jongleurs impressionnants –, de nourrir le jeu, d'alimenter en passes subtiles et dans le bon tempo la course de ses partenaires.

Un dernier rendez-vous raté. Pourtant, pour le dernier match de sa carrière, il avait donné rendez-vous à la planète football et au-delà lors d'une finale de la Coupe du monde. Même s'il fut moins brillant en ce soir du 9 juillet 2006 que quelques jours auparavant face à l'Espagne ou au Brésil, il marque un penalty en décidant de battre le meilleur gardien de but de la compétition d'une « frappe en rupture », d'une « Panenka », ce grand joueur tchèque qui, pour la première fois, aurait tenté ce type de frappe pour transformer un penalty. Il montra ainsi à tous qui était le maître. Durant tout le match et pendant la prolongation, Zidane se battit, prit des coups, distilla quelques bons ballons, remonta le terrain pour tenter de forcer le destin. Rien n'y fit, les Italiens, dominés, ne pliaient pas. Et puis advint le coup de tonnerre de la 117^e minute. Alors que le ballon repartait en direction du but français et que Makelele et Diarra arrêtaient irrégulièrement la progression italienne, un Italien était allongé sur la pelouse. Et les caméras retransmirent les images qui marqueront à jamais cette Coupe du monde 2006 et le destin de Zinédine Zidane. L'offense faite au sport par ce coup de tête porté contre le sternum du défenseur italien Materazzi a laissé dans l'ombre, tout du moins hors d'Italie et des Petites Italies qui parsèment la planète, le résultat de la Coupe du monde 2006 en Allemagne. Quatorze fois exclu durant sa carrière professionnelle – un total qui

dénote une impulsivité mal maîtrisée –, Zidane sort du football par les portes de l'enfer. Cette fois, alors qu'il voulait élever son action à la perfection, il est tombé dans le piège d'une provocation grossière engendrant par là même un séisme médiatique qui a occulté le final de l'épreuve. Sacré meilleur joueur de la compétition – les votes ont été recueillis avant la finale –, Zinédine Zidane finit sa carrière sur la 2^e marche du podium.

Un destin exceptionnel. Depuis la retraite de Michel Platini, la France recherche un grand meneur de jeu. Elle l'a trouvé en Zinédine Zidane. Ce fils de Kabyles, né le 23 juin 1972 à Marseille, capitale du football français, a disputé ses premières rencontres internationales avec l'équipe de France minimes, où il côtoya Pedros et Dugarry et fut repéré par des recruteurs de l'AS Cannes. Il rejoignit la Côte d'Azur à 13 ans et demi et partagea l'entraînement des professionnels dès l'année suivante, pour faire ses débuts en D1 au cours de la saison 1988-1989. Il devint régulièrement titulaire deux ans plus tard avec Jean Fernandez, qui avait su apprécier l'incroyable technique, l'excellente vision du jeu et la précision de la frappe de balle (dans le jeu comme sur les coups francs) du jeune milieu de terrain.

Quand, en 1992, le club descend en D2, Zidane part pour Bordeaux, club en reconstruction après un an de D2. Il devient la pièce centrale du système de jeu des Girondins et attire enfin l'attention du sélectionneur national. Il fait donc ses débuts en équipe de France A le 17 août 1994 contre la République tchèque, à Bordeaux justement. Il ne joue que les 17 dernières minutes... mais marque deux buts ! « Zizou » (surnom donné par Dugarry qu'il a retrouvé à Bordeaux) devient la star de la France qui, en l'absence de Cantona, compte sur lui pour l'Euro 96 après le fantastique parcours de Bordeaux en Coupe de l'UEFA. Hélas, prisonnier du système de jeu frileux d'un Aimé Jacquet hostile aux exploits individuels, fatigué par une longue saison et affaibli par les conséquences d'un accident de la circulation,



Zinédine Zidane restera à jamais le joueur clé des années 1990-2000.

il passe un mois anglais très discret, peu encourageant pour la saison qu'il doit disputer à la Juventus Turin.

Après un début de saison difficile, il redevient tout à coup le grand meneur de jeu qu'il était à Bordeaux, humiliant au passage le PSG au Parc des Princes (6-1 pour la Juve) et échouant de peu en Coupe d'Europe. S'appuyant sur l'expérience de Didier Deschamps, qui l'initie aux secrets de la tactique italienne, il forme avec Alessandro Del Piero et Pippo Inzaghi un trio d'attaque qui mène la Juventus deux ans de suite en finale des deux principales coupes européennes : Ligue des champions en 1997 et Coupe de l'UEFA en 1998. Pis, en 2000, la Vieille Dame perd le Scudetto lors de la dernière journée au profit de la Lazio Rome après avoir compté plusieurs points d'avance, malgré la présence dans ses rangs d'un des plus grands joueurs du monde. Un statut que Zidane a conquis sur les terrains de France en 1998 (il obtient à la fin de la saison la plus haute dis-

tingtion : le Ballon d'or décerné par *France Football*). En effet, depuis deux ans, lorsque Zidane n'est pas présent, l'équipe nationale tousse. Après avoir orienté le jeu durant la Coupe du monde et prouvé son réalisme en marquant deux des trois buts de la finale, « Zizou », devenu le sportif le plus populaire de France, a récidivé durant l'Euro 2000 en marquant deux buts décisifs (un coup franc contre l'Espagne en quart de finale et le penalty-but en or contre le Portugal en demi-finale). Durant la compétition, il s'est affirmé le meneur de jeu le plus brillant, dominant durant leur confrontation son rival, le Portugais de Barcelone Luis Figo. En finale, étroitement surveillé par plusieurs joueurs italiens dès qu'il était en possession de la balle, il réussit néanmoins à gratifier ses coéquipiers de passes au millimètre immédiatement exploitables par la jeune vague montante des attaquants français, Henry, Anelka et Wiltord. Par sa sérénité, son sens de la collectivité et son humilité, Zidane devient l'égal des plus grands.

Le meneur de jeu de la Juventus, après trois années sans trophée (de 1999 à 2001) et des échecs répétés en Coupe d'Europe, sent qu'il est au bout d'un cycle. En juillet 2001, il accepte les propositions du président du Real Madrid (75 millions d'euros sera le montant du transfert que le Real versera à la Juve), Florentino Perez, et rejoint l'« armée merengue », forte de Figo, Raúl et Roberto Carlos, où il trouve pour l'accueillir Claude Makelele. L'Espagne est prise à son tour par la zizoumanie. Quant au joueur, il débarque dans un univers qui le change de la quiétude turinoise.

Après quelques semaines d'adaptation à l'arène espagnole et d'hésitations de la part de l'entraîneur Del Bosque dans la manière de l'utiliser, Zidane lève toutes les ambiguïtés en sauvant le Real en finale de la Ligue des champions contre les Allemands de Leverkusen. Un but de légende assomme la révélation de la saison. L'année du centenaire du club, Zizou 1^{er} offre son neuvième trophée en C1. Quelques

jours après son exploit, il se blesse à la cuisse lors du match de préparation avec les Bleus contre la Corée du Sud et ne peut réintégrer sa place que lors du match contre le Danemark. En dépit de sa présence, il ne peut empêcher la défaite des Bleus et une élimination aussi cuisante qu'inattendue.

Depuis 2002, au niveau du club du Real, les résultats ne suivent pas. L'année du Centenaire du club, en 2003, s'achève sans trophée. Lorsque Zidane retrouve les Bleus en 2004 en meilleure forme qu'en 2002, le capitaine est Marcel Desailly. Les relations avec Jacques Santini ne sont pas aussi faciles qu'avec Roger Lemerre. Le premier match oppose les Madrilènes Zinédine Zidane et David Beckham. L'équipe anglaise domine son sujet et en début de deuxième mi-temps, Lampard ouvre le score. Le match arrive à sa fin quand, en deux minutes, Zidane réalise un de ses plus grands travaux d'Hercule. Deux buts, un penalty et un coup franc magistral clouent successivement le pauvre gardien anglais David James. La France reprend la main et on s'endort avec le rêve d'un nouvel Euro 2000. Ce ne sera pas le cas, en quart de finale les Grecs boutent les Français hors de la compétition.

Départ et retour gagnant. Zidane – comme Lizarazu, Thuram, Makelele – décide le 13 août 2004 de faire ses adieux à la sélection. Les raisons sont différentes : la lassitude physique et morale, pour les uns, ou l'incompréhension avec le nouveau sélectionneur national Raymond Domenech, pour les autres. Le meneur de jeu laisse également entendre au début de la saison 2004-2005 qu'il pourrait faire sa dernière année au Real Madrid, où les choses ne s'arrangent pas. En Ligue des Champions, déjà éliminés l'année précédente par Monaco, les Madrilènes subissent la loi des Turinois de la Juventus. Une nouvelle année sans grand exploit se profile à l'horizon. Pendant ce temps, les Bleus peinent, une épidémie de matchs nuls touche le groupe de qualification pour la Coupe du monde 2006. Au fil des matchs, peu de progression dans le jeu : à

domicile, on ne gagne pas, et seuls les plus faibles sont battus. Un match à quatre, puis à trois, va décider de la participation à la 18^e Coupe du monde. C'est alors que l'envie de contribuer à sauver le soldat bleu s'empare de Zidane. Le 3 août solennellement – c'est-à-dire sur Canal Plus, le Madrilène annonce son retour, ainsi que celui de Makelele et de Thuram. Quinze jours plus tard, il marque un but lors de la réception de la Côte d'Ivoire. Mais, si les Bleus gagnent en sérénité, leur jeu ne gagne pas en qualité. Ce sera le cas jusqu'au match contre le Togo. En guise de remerciement, il mène la révolte contre les Espagnols, qui se voyaient le mettre déjà à la retraite. Il est magistral face aux Brésiliens – les grands favoris de l'épreuve. Il porte l'estocade décisive au gardien de but portugais Ricardo lors de la première mi-temps de la demi-finale en marquant sur penalty. Tout était en place pour un sacre mondial... Mais le 9 juillet 2006 donna lieu à un scénario totalement imprévisible et il met alors un terme à sa carrière. En 2009, il rejoint l'équipe de direction du Real Madrid en tant que conseiller et y devient en 2013 entraîneur adjoint.

Zoff Dino

né à Mariano del Friuli (Italie), 1942

Gardien de but

Palmarès en tant que joueur Coupe du monde 1982; Coupe C3 de l'UEFA 1977 (Juventus Turin); Championnat d'Europe des nations 1968; 112 sélections en équipe nationale; Championnat d'Italie 1973, 1975, 1977, 1978, 1981, 1982; Coupe d'Italie 1979, 1983.

Palmarès en tant qu'entraîneur Coupe de l'UEFA 1990 (Juventus Turin); Coupe d'Italie 1990 (Juventus Turin).

Dino Zoff est, à lui seul, une salle des trophées ambulante. Gardien de but de la Juventus, pendant onze ans (après cinq saisons passées à Naples), il possède une des plus extraordinaires carrières de tous les temps, dont

quelques indices chiffrés suffisent à souligner le caractère phénoménal : champion d'Europe en 1968, il remportera la Coupe du monde quatorze ans plus tard, à plus de 40 ans. Il possède le record des sélections en équipe d'Italie, avec 112 rencontres internationales en quinze années. Entre le 20 septembre 1972 et le 15 juin 1974, il a passé, avec l'Italie, 1 143 minutes de jeu (c'est-à-dire plus de douze matchs) sans encaisser le moindre but. Entre 1972 et 1983, il n'a pas raté un seul des 332 matchs de championnat italien disputés par son club, la Juventus ! Un exploit sans doute inégalable. À l'issue de cette monumentale carrière, Dino Zoff est passé de l'autre côté de la barrière, d'abord comme entraîneur de l'équipe olympique italienne, de la Juventus et de la Lazio Rome, puis comme président de ce dernier club romain. Lassé des soucis de la présidence, il prend en charge la Squadra Azzurra en 1999 en remplacement de Cesare Maldini dont l'équipe a été éliminée par la France en quart de finale de la Coupe du monde aux tirs au but. Sans avoir convaincu dans les matchs de qualification, l'Italie aborde l'Euro 2000 avec scepticisme. Mais Dino Zoff réussit à discipliner les stars (Del Piero et Totti, Inzaghi et Delvecchio) et à insuffler un moral de fer à ses troupes. Adeptes de la rigueur en défense, c'est une équipe de contre-attaque qui s'impose dans sa poule de qualification (trois victoires pour trois matchs). Une marche triomphale (victoires sur la Roumanie puis les Pays-Bas aux tirs au but) qui s'achève en finale devant la France (1-2 en prolongation), après avoir cru à la victoire jusqu'à la dernière minute des arrêts de jeu... Il restera comme un des personnages de tout premier plan de l'histoire du football transalpin. Dino Zoff, déçu par le résultat, est tenté de continuer son travail à la tête de la Nazionale, mais la violence de certaines attaques (celle de S. Berlusconi en premier lieu) l'incite à démissionner le 5 juillet 2000. Il est remplacé par un autre monstre sacré du banc italien, Giovanni Trapattoni (ex-Juventus, Bayern, etc.).

1955 à 2013

Les coupes européennes





À l'issue des deux buts du Bayern Munich au stade allemand, Franck Ribéry réalise une performance remarquable, la plus belle des temps européens (10/10).

1955-1956	REAL MADRID	4 - 3 (1-1)	Reims
Di Stefano (14°), Rial (30°, 79°), Marquitos (67°)	buts	Leblond (6°), Templin (10°), Hidalgo (62°)	
Alonso – Atienza, Marquitos, Lesmes – Muñoz, Zarraga – Joseito, Marchal, Di Stefano, Rial, Gento	l'équipe	Jacquet – Zimny, Jonquet, Giraudo – Leblond, Siatka – Hidalgo, Glovacki, Kopa, Bliard, Templin	
Villalonga	entraîneur	Batteux	
Arbitre : M. Ellis (Angleterre) 13 juin 1956 à Paris, Parc des Princes; 38 239 spectateurs			
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : M. MILUTINOVIC (PARTIZAN BELGRADE) 8 BUTS			
1956-1957	REAL MADRID	2 - 0 (0-0)	Florentina
Di Stefano (70° s.p.), Gento (76°)	buts	Sarti – Magnini, Orzan, Cervato – Scaramucci, Segato – Julinho, Gratto, Virgili, Montuori, Bizzarri	
Alonso – M. Torres, Marquitos, Lesmes – Muñoz, Zarraga – Kopa, Mateos, Di Stefano, Rial, Gento	l'équipe	Bernardini	
Villalonga	entraîneur		
Arbitre : M. Horn (Pays-Bas) 30 mai 1957 à Madrid, stade Santiago-Bernabeu; 120 000 spectateurs			
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : VIOLET (MANCHESTER UNITED) 9 BUTS			
1957-1958	REAL MADRID	3 - 2 (1-1)	Milan AC
Di Stefano (74°), Rial (79°), Gento (107°)	buts	Schiaffino (60°), Grillo (78°)	
Alonso – Atienza, Santamaría, Lesmes – Santistebán, Zarraga – Joseito, Kopa, Di Stefano, Rial, Gento	l'équipe	Soldan – Fontana, Cesare Maldini, Beraldo – Bergamaschi, Radice – Danova, Liedholm, Schiaffino, Grillo, Cucchiaroni	
Carniglia	entraîneur	Viani	
Arbitre : M. Alsteen (Belgique) 28 mai 1958 à Bruxelles, stade du Heysel; 67 000 spectateurs			
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : DI STEFANO (REAL MADRID) 8 BUTS			
1958-1959	REAL MADRID	2 - 0 (1-0)	Reims
Mateos (2°), Di Stefano (47°)	buts	Colonna – Rodzik, Jonquet, Giraudo – Penverne, Leblond – Lamartine, Bliard, Fontaine, Plantion, Vincent	
Dominguez – Santamaría, Marquitos, Santistebán - Ruiz, Zarraga – Kopa, Mateos, Di Stefano, Rial, Gento	l'équipe	Batteux	
Carniglia	entraîneur		
Arbitre : M. Dush (Belgique) 3 juin 1959 à Stuttgart, Neckarstadion; 78 000 spectateurs			
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : FONTAINE (STADE DE REIMS) 10 BUTS			
1959-1960	REAL MADRID	7 - 3 (3-1)	Eintracht Frankfurt
Di Stefano (27°, 30°, 75°), Puskas (45°, 56°, 60°, 71°)	buts	Kress (10°), Stein (64°, 72°)	
Dominguez – Marquitos, Santamaría, Pachin – Vidal, Zarraga – Canario, Del Sol, Di Stefano, Puskas, Gento	l'équipe	Loy – Lutz, Eingenbrodt, Höfer – Weilbacher, Stinka – Kress, Lindner, E. Stein, Pfaff, Meier	
Muñoz	entraîneur	Oswald	
Arbitre : M. Mowat (Ecosse) 18 mai 1960 à Glasgow, Hampden Park; 127 621 spectateurs			
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : PUSKAS (REAL MADRID) 12 BUTS			
1960-1961	BENFICA	3 - 2 (2-1)	FC Barcelone
Aguas (30°), Ramallets (32° csc), Coluna (55°)	buts	Kocsis (20°), Czibor (75°)	
Costa Pereira – Joao, Germano, Angelo – Neto, Cruz – José Augusto, Santana, Aguas, Coluna, Cavem	l'équipe	Ramallets – Foncho, Garay, Gracia – Vergès, Gensana – Kubala, Suarez, Evaristo, Kocsis, Czibor	
Guttman	entraîneur	Orizaola	
Arbitre : M. Dienst (Suisse) 30 mai 1961 à Berne, Wankdorf Stadion; 26 732 spectateurs			
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : AGUAS (BENFICA) 11 BUTS			
1961-1962	BENFICA	5 - 3 (2-1)	Real Madrid
Aguas (25°), Cavem (34°), Coluna (51°), Eusebio (65°, 68°)	buts	Puskas (17°, 23°, 38°)	
Costa Pereira – Joao, Germano, Angelo – Cavem, Cruz – José Augusto, Eusebio, Aguas, Coluna, Simoes	l'équipe	Araquistain – Cassado, Santamaría, Miera – Felo, Pachin – Tejada, Del Sol, Di Stefano, Puskas, Gento	
Guttman	entraîneur	Muñoz	
Arbitre : M. Horn (Hollande) 2 mai 1962 à Amsterdam, stade Olympique; 61 257 spectateurs			
MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : DI STEFANO, PUSKAS ET TEJADA (REAL MADRID) 7 BUTS			
1962-1963	MILAN AC	2 - 1 (0-1)	Benfica
Altafini (58°, 70°)	buts	Eusebio (19°)	
Ghezzi – David, Maldini, Benítez, Trebbi – Sani, Trapattoni – Pivatelli, Altafini, Rivera, Mora	l'équipe	Costa Pereira – Cavem, Cruz, Coluna – Augusto, Santana, J. Torres, Eusebio, Machado, Fernandez, Simões	
Rocco	entraîneur	Riera	
Arbitre : M. Holland (Angleterre) 22 mai 1963 à Londres, stade de Wembley; 45 715 spectateurs			
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : ALTAFINI (MILAN AC) 14 BUTS			

1963-1964	INTER MILAN Mazzola (43*, 76*), Milani (61*) G. Sarti – Burgnich, Guarneri, Picchi, Facchetti – Tagnin, Suarez, Corso – Jair, Mazzola, Milani Herrera Arbitre : M. Stoll (Autriche) 27 mai 1964 à Vienne, stade du Prater; 71 333 spectateurs MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : KOVACEVIC (PARTIZAN BELGRADE), MAZZOLA (INTER MILAN), PUSKAS (REAL MADRID) 7 BUTS	3 - 1 buts l'équipe entraîneur	Real Madrid Felo (70*) Vicente – Sanchez, Santamariá, Zoco, Pachin – Felo, Muller – Amaro, Di Stefano, Puskas, Gento Muñoz
1964-1965	INTER MILAN Jair (43*) G. Sarti – Burgnich, Guarneri, Picchi, Facchetti – Bedin, Suarez, Corso – Jair, Mazzola, Peiro Herrera Arbitre : M. Dienst (Suisse) 27 mai 1965 à Milan, stade San Siro; 89 000 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : TORRES (BENFICA) 9 BUTS	1 - 0 (1 - 0) but l'équipe entraîneur	Benfica Costa Pereira (Germano, 65*) – Cavem, Germano, Machado, Cruz – Neto, Coluna – José Augusto, J. Torres, Eusebio, Simões Schwartz
1965-1966	REAL MADRID Amancio (70*), Serena (75*) Araquistain – Pachin, De Felipe, Zoco, Martinez – Pirri, Velazquez – Serena, Amaro, Grosso, Gento Muñoz Arbitre : M. Kreitlein (RFA) 11 mai 1966 à Bruxelles, stade du Heysel; 46 745 spectateurs MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : ALBERT (FERENCVAROS), EUSEBIO (BENFICA) 7 BUTS	2 - 1 (0 - 0) buts l'équipe entraîneur	Partizan Belgrade Vasovic (55*) Soskic – Jusufi, Vasovic, Rasovic, L. Mihajlovic – Kovacevic, Becejac – Bajic, Hasanagic, Galic, Pirmajer Gegic
1966-1967	CELTIC GLASGOW Gemmell (63*), Chalmers (84*) Simpson – Craig, W. McNeill, J. Clark, Gemmell, Murdoch, Auld – Johnstone, Wallace, Chalmers, Lennox Stein Arbitre : M. Tschenschner (RFA) 25 mai 1967 à Lisbonne, stade Nacional; 45 000 spectateurs MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : PIEPENBURG (VORWARTS FRANCFORT), VAN HIMST (ANDERLECHT) 6 BUTS	3 - 1 (0 - 1) buts l'équipe entraîneur	Inter Milan Mazzola (7e sp) G. Sarti – Burgnich, Guarneri, Picchi, Facchetti – Bedin, Mazzola, Bicicli – Domenghini, Cappellini, Corso Herrera
1967-1968	MANCHESTER UNITED Charlton (53*, 99*), Best (92*), Kidd (94*) Stepney – Brennan, Foulkes, Crerand, A. Dunne – R. Charlton, Stiles – Best, Kidd, Sadler, Aston Busby Arbitre : M. Lo Bello (Italie) 29 mai 1968 à Londres, stade de Wembley; 92 225 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : EUSEBIO (BENFICA) 6 BUTS	4 - 1 a.p. (1 - 1) buts l'équipe entraîneur	Benfica Graça (79*) Henrique – Calisto, Fernandez, Santos, Cruz – Graça, Coluna – José Augusto, Torres, Eusebio, Simões Gloria
1968-1969	MILAN AC Prati (7*, 40*, 75*), Sormani (67*) Cudicini – Anquilletti, Rosato, Schnellinger, Malatrasi – Trapattoni, Rivera, Lodetti – Hamrin, Sormani, Prati Rocco Arbitre : M. Ortiz de Mendibil (Espagne) 28 mai 1969 à Madrid, stade Santiago-Bernabeu; 31 782 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : LAW (MANCHESTER UNITED) 9 BUTS	4 - 1 (2 - 0) buts l'équipe entraîneur	Ajax Amsterdam Vasovic (60* s.p.) Bals – Suurbier (Muller, 46*), Vasovic, Hulshoff, Van Duivenbode – Swart, Groot (Nuninga, 46*), Pronk – Danielsson, Cruyff, Keizer Michels
1969-1970	FEYENOORD ROTTERDAM Israël (31*), Kindvall (117*) P. Graafland – Romeijn (Haak, 107*), Israël, Laseroms, Van Duivenbode – Hasil, Jansen, Van Hanegem – Wery, Kindvall, Moulijn Happel Arbitre : M. Lo Bello (Italie) 6 mai 1970 à Milan, stade San Siro; 53 187 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : JONES (LEEDS UNITED) 8 BUTS	2 - 1 (0 - 0) buts l'équipe entraîneur	Celtic Glasgow Gemmell (29*) E. Williams – Hay, W. McNeill, Brogan, Gemmell – Murdoch, Auld (Connelly, 77*), J. Hughes – Johnstone, Wallace, Lennox Stein
1970-1971	AJAX AMSTERDAM Van Dijk (5*), Haan (87*) Stuy – Neeskens, Vasovic, Hulshoff, Suurbier – Rinjders (Blankenburg, 46*), Swart (Haan, 46*), Gerry Mühren – Van Dijk, Cruyff, Keizer Michels Arbitre : M. Taylor (Angleterre) 2 juin 1971 à Londres, stade de Wembley; 83 179 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : ANTONIADIS (PANATHINAIKOS) 10 BUTS	2 - 0 (1 - 0) buts l'équipe entraîneur	Panathinaïkos Ekonomopoulos – Tomaras, Sourpis, Kamaras, Vlachos – Elefterakis, Domazos, Kapsis – Grammos, Antoniadis, Filakouris Puskas

1971-1972	AJAX AMSTERDAM Cruyff (47*, 76*) Stuy – Suurbier, Blankenburg, Hulshoff, Krol – Neeskens, Haan, Swart, Gerry Mühren – Cruyff, Keizer Kovacs Arbitre : M. Héliès (France) 31 mai 1972 à Rotterdam, stade De Kuip ; 61 354 spectateurs MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : MACARI (CELTIC GLASGOW), TAKAC (STANDARD LIÈGE) 5 BUTS	2 - 0 (1 - 0) buts l'équipe entraîneur	Inter Milan Bordon – Bellugi, Burgnich, Giubertoni (Bertini, 12*), Facchetti – Bedin, Oriali, Mazzola, Frustalupi – Jair (Pellizzaro, 58*), Boninsegna Invernizzi
1972-1973	AJAX AMSTERDAM Rep (5*) Stuy – Suurbier, Hulshoff, Blankenburg, Krol – Neeskens, Haan, Swart, Gerry Mühren – Rep, Cruyff, Keizer Kovacs Arbitre : M. Gugulovic (Yougoslavie) 30 mai 1973 à Belgrade, stade de l'Étoile Rouge ; 89 484 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : GERHARD MÜLLER (BAYERN MUNICH) 11 BUTS	1 - 0 (1 - 0) but l'équipe entraîneur	Juventus Turin Zoff – Marchetti, Morini, Salvatore, Longobucco – Causio (Cuccureddu, 78*), Furino, Capello – Altafini, Anastasi, Bettiga (Haller, 63*) Vycpalek
1973-1974	BAYERN MUNICH Schwarzenbeck (120*) Maier – J. Hansen, Schwarzenbeck, Beckenbauer, Breitner – Zobel, Roth, Kapellmann – Torstensson (Dürnberger, 76*), G. Müller, U. Hoeness Lattek Arbitre : M. Loraux (Belgique) 15 mai 1974 à Bruxelles, stade du Heysel ; 48 722 spectateurs	1 - 1 (0 - 0) buts l'équipe entraîneur	Atletico Madrid Luis (114*) Reina – Melo, Adelardo, Heredia, Capón – B. Eusebio, Luis, Irureta – Garate, Ufarte (Becerra, 69*), Salcedo (Alberto, 90*) Lorenzo
Finale rejouée	BAYERN MUNICH U. Hoeness (28*, 82*), G. Müller (56*, 69*) Maier – J. Hansen, Schwarzenbeck, Beckenbauer, Breitner – Zobel, Roth, Kapellmann – Torstensson, G. Müller, U. Hoeness Lattek Arbitre : M. Delcourt (Belgique) 17 mai 1974 à Bruxelles, stade du Heysel ; 23 325 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : GERHARD MÜLLER (BAYERN MUNICH) 8 BUTS	4 - 0 (1 - 0) buts l'équipe entraîneur	Atletico Madrid Reina – Melo, Adelardo (Benegas, 61*), Heredia, Capón – B. Eusebio, Luis, Becerra – Alberto (Ufarte, 65*), Garate, Salcedo Lorenzo
1974-1975	BAYERN MUNICH Roth (71*), G. Müller (83*) Maier – Dürnberger, Schwarzenbeck, Beckenbauer, B. Andersson (Weiss, 4*) – Zobel, Roth, Kapellmann – Torstensson, G. Müller, U. Hoeness (Wunder, 42*) Cramer Arbitre : M. Kitabdjian (France) 28 mai 1975 à Paris, Parc des Princes ; 48 000 spectateurs MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : ALMQVIST (ÅTVIDABERG SSF), MARKAROV (ARARAT EREVAN), GERHARD MÜLLER (BAYERN MUNICH) 5 BUTS	2 - 0 (1 - 0) buts l'équipe entraîneur	Leeds United Stewart – Reaney, Madeley, Hunter, Gray – Bremner, Giles, Yorath (Eddie Gray, 80*) – Lorimer, Jordan, Clarke Armfield
1975-1976	BAYERN MUNICH Roth (57*) Maier – J. Hansen, Schwarzenbeck, Beckenbauer, Horsmann – Dürnberger, Roth, Kapellmann – K.H. Rummenigge, G. Müller, U. Hoeness Cramer Arbitre : M. Palotai (Hongrie) 12 mai 1976 à Glasgow, Hampden Park ; 54 684 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : HEYNCKES (BORUSSIA MÖNCHENGLADBACH) 6 BUTS	1 - 0 (0 - 0) but l'équipe entraîneur	AS Saint-Étienne Curkovic – Janvion, Piazza, Lopez, Repellini – Bathenay, Larqué – Santini – H. Revelli, P. Revelli, Sarra magna (Rocheteau, 82*) Herbin
1976-1977	LIVERPOOL McDermott (28*), Smith (65*), Neal (83*) Clemence – Neal, Smith, E. Hughes, Jones – Case, McDermott, R. Kennedy – Keegan, Heighway, Callaghan Paisley Arbitre : M. Wurtz (France) 25 mai 1977 à Rome, stade Olympique ; 58 000 spectateurs MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : CUCINIOTTA (FC ZÜRICH), GERHARD MÜLLER (BAYERN MUNICH) 5 BUTS	3 - 1 (0 - 0) buts l'équipe entraîneur	Borussia Mönchengladbach Simonsen (51*) Kneib – Vogts, Wittkamp, F. Schäffer, Klinkhamer – Bonhof, Wohlers (Hannes, 79*), Stielike, Wimmer (Kulik, 24*) – Simonsen, Heynckes Lattek
1977-1978	LIVERPOOL Dalglish (64*) Clemence – Neal, Thompson, A. Hansen, E. Hughes – Case (Heighway, 63*), McDermott, R. Kennedy – Dalglish, Fairclough, Souness Paisley Arbitre : M. Corver (Hollande) 10 mai 1978 à Londres, stade de Wembley ; 92 000 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : SIMONSEN (BORUSSIA MÖNCHENGLADBACH) 5 BUTS	1 - 0 (0 - 0) but l'équipe entraîneur	FC Bruges Jensen – Bastijns, Leekens, Krieger, Maes (Volders, 70*) Cools, Van der Eycken, Kü (Sanders, 60*), De Cubber – Simoen, Sörensen Happel

1978-1979	NOTTINGHAM FOREST Francis (45°) Shilton – V. Anderson, Lloyd, Burns, F. Clark – McGovern, Francis, Bowyer – Birtles, Woodcock, Robertson Clough Arbitre : M. Linemayr (Autriche) 30 mai 1979 à Munich, stade Olympique ; 58 000 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : SULSER (GRASSHOPPERS ZÜRICH) 11 BUTS	1 - 0 (1 - 0) but l'équipe entraîneur Houghton	Malmö FF Möller – R. Andersson, M. Andersson, Jönsson, Erlandsson – Prytz, Tapper (Malmberg, 34°), Ljungberg, Kinnvall – Hansson (T. Andersson, 82°), Cervin
1979-1980	NOTTINGHAM FOREST Robertson (19°) Shilton – V. Anderson, Lloyd, Burns, F. Gray (Gunn, 84°) – O'Neill, McGovern, Mills (O'Hare, 68°), Bowyer – Birtles, Robertson Clough Arbitre : M. Garrido (Portugal) 28 mai 1980 à Madrid, stade Santiago-Bernabeu ; 51 000 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : LERBY (AJAX AMSTERDAM) 10 BUTS	1 - 0 (1 - 0) but l'équipe entraîneur Zebec	Handikung SV Kargus – Kaltz, Nogly, Jakobs, Buljan – Hieronymus (Hrubesch, 46°), Magath, Memering – Reimann, Keegan, Milewski
1980-1981	LIVERPOOL A. Kennedy (82°) Clemence – Neal, Thompson, A. Hansen, A. Kennedy – Lee, McDermott, Souness, R. Kennedy – Dalglish (Case, 87°), Johnson Paisley Arbitre : M. Palotai (Hongrie) 27 mai 1981 à Paris, Parc des Princes ; 48 300 spectateurs MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : KARL-HEINZ RUMMENIGGE (BAYERN MUNICH), SOUNESS (LIVERPOOL) 6 BUTS	1 - 0 (1 - 0) but l'équipe entraîneur Boskov	Real Madrid Rodriguez – Cortes (Pineda, 87°), Sabido, Garcia Navajas, Camacho – Angel de los Santos, del Bosque, Stielike – Juanito, Santillana, Cunningham
1981-1982	ASTON VILLA Withe (67°) Rimmer (Spink, 10°) – Swain, McNaught, Evans, G. Williams – Mortimer, Cowans, D. Bremner – Withe, Shaw, Morley Barton Arbitre : M. Konrath (France) 26 mai 1982 à Rotterdam, stade De Kuip ; 45 000 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : DIETER HOENESS (BAYERN MUNICH) 7 BUTS	1 - 0 (1 - 0) but l'équipe entraîneur Csernai	Bayern Munich M. Müller – Dremmler, Augenthaler, Weiner, Horsmann – Dürmberger, Kraus (Niedermayer, 79°), Breitner, Mathy (Güttler, 52°) – K.-H. Rummenigge, D. Hoeness
1982-1983	HAMBURG SV Magath (9°) Stein-Kaltz, Jakobs, Hieronymus, Wehmeyer – Groh, Rolff, Bastrup (Von Hessen 56°), Magath – Milewski, Hubresch Happel Arbitre : M. Rainea (Roumanie) 25 mai 1983 à Athènes, stade Olympique ; 73 500 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : PAOLO ROSSI (JUVENTUS) 6 BUTS	1 - 0 (1 - 0) but l'équipe entraîneur Trapattini	Juventus Turin Zoff – Gentile, Brio, Scirea, Cabrini – Bonini, Platini, Tardelli, Boniek – Bettega, Paolo Rossi (Marocchino, 56°)
1983-1984	LIVERPOOL Neal (15°) Nicol (m), Neal (r), Souness (r), Rush (r) et Alan Kennedy (r) Grobelaar – Neal, Lauwrenson, A. Hansen, A. Kennedy – Johnston (Nicol, 72°), Lee, Souness – Whelan – Dalglish (Robinson, 94°), Rush Fagan Arbitre : M. Fredriksson (Suède) 30 mai 1984 à Rome, stade Olympique ; 69 693 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : SOKOL (DINAMO MINSK) 6 BUTS.	1 - 1 (1 - 1) buts 4 tirs au but à 2 l'équipe entraîneur Liedholm	AS Roma Pruzzo (44°) Di Bartolomei (r), Conti (m), Righetti (r), Graziani (m) Tancredi – Nappi, Bonetti I, Righetti, Nela – Conti, Di Bartolomei, Cerezo (Strukelj, 115°), Falcão – Pruzzo (Chierico, 64°), Graziani
1984-1985	JUVENTUS TURIN Platini (58° s.p.) Tacconi – Favero, Brio, Scirea, Cabrini – Bonini, Platini, Tardelli – Briaschi (Prandelli, 84°), Paolo Rossi (Vignola, 89°), Boniek Trapattini Arbitre : M. Daina (Suisse) 29 mai 1985 à Bruxelles, stade du Heysel ; 60 000 spectateurs, 39 morts lors de bousculades MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : T. NILSSON (IFK GÖTEBORG), PLATINI (JUVENTUS TURIN) 7 BUTS	1 - 0 (1 - 0) but l'équipe entraîneur Fagan	Liverpool Grobelaar – Neal, A. Hansen, Lawrenson (Gillespie, 3°), Beglin – Nicol, Dalglish, Wark, Whelan – Walsh (Johnstone, 46°), Rush
1985-1986	STEAUA BUCAREST Majoru (m), Bölöni (m), Lacatus (r), Balint (r) Ducadam – Iovan, Bumbescu, Belodedici, Barbulescu – Majoru, Balan (Iordanescu, 72°), Bölöni, Balint – Lacatus, Pitura (Radu, 107°) Jenei Arbitre : M. Vautrot (France) 7 mai 1986 à Séville, stade Sanchez-Pizjuan ; 60 000 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : T. NILSSON (IFK GÖTEBORG) 6 BUTS	0 - 0 (0 - 0) 2 tirs au but à 0 l'équipe entraîneur Venables	FC Barcelone Alesanco (m), Pedraza (m), Alonso (m), Marcos (m) Urruticoechea – Gerardo, Miguell, Alesanco, Julio Alberto – Víctor, Schuster (Moratalla, 85°), Carrasco – Pedraza, Archibald (Pichi Alonso, 106°), Marcos

1986-1987	FC PORTO Madjer (78*), Juary (80*) Mlynarczyk – João Pinto, Celso, E. Luis, Inacio (Frasco, 66*) – Quim (Juary, 46*), J. Magalhães, Sousa, Andre – Madjer, Futre Jorge Arbitre : M. Ponnet (Belgique) 27 mai 1987 à Vienne, stade du Prater ; 62 000 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : CVETKOVIC (ÉTOILE ROUGE BELGRADE) 7 BUTS	2 - 1 (0-1) buts l'équipe entraîneur	Bayern Munich Kögl (25*) Pfaff – Winklhofer, Nachtwelch, Eder, Pfüglger – Flick (Lunde, 82*), Matthäus, Brehme – D. Hoeness, M. Rummenigge, Kögl Lattek
1987-1988	PSV EINDHOVEN R. Koeman (r), Kieft (r), I. Nielsen (r), Vanenburg (r), Lerby (r), Janssen (r) Van Breukelen – Gerets, I. Nielsen, R. Koeman, Heintze – Van Aerle, Vanenburg, Linskens, Lerby – Kieft, Gillhaus (Janssen, 107*) Hiddink Arbitre : M. Agnolin (Italie) 25 mai 1988 à Stuttgart, Neckarstadion ; 68 000 spectateurs MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : HAGI (STEUAU BUCAREST), MADJER (FC PORTO), MCCOIST (GLASGOW RANGERS), MICHEL (REAL MADRID), P. NOVAK (SPARTA PRAGUE), RUI AGUAS (BENFICA) 4 BUTS	0 - 0 a.p. (0-0) 6 tirs au but à 5 l'équipe entraîneur	Benfica Coelho (r), Dito (r), Hajry (r), Pacheco (r), Mozer (r), Veloso (m) Louro – Veloso, Mozer, Dito, Magalhães – Coelho, J. Pacheco, Sheu, Chiquinho – M. Magnusson (Hajry, 112*), Rui Aguas (Vando, 51*) Toni
1988-1989	MILAN AC Gullit (18*, 39*), Van Basten (28*, 47*) G. Galli – Tassotti, F. Baresi, Costacurta (F. Galli, 74*), P. Maldini – Colombo, Rijkaard, Donadoni, Ancelotti – Gullit (Virdis, 59*), Van Basten Sacchi Arbitre : M. Tritschler (RFA) 24 mai 1989 à Barcelone, Camp Nou ; 100 000 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : VAN BASTEN (MILAN AC) 10 BUTS	4 - 0 (1-0) buts l'équipe entraîneur	Steaua Bucarest Lung – Petrescu, Bumbescu, Iovan, Ungureanu – Minea, Hagi, Stoica, Rotariu (Balint, 46*) – Lacatus, Piturca Iordanescu
1989-1990	MILAN AC Rijkaard (68*) G. Galli – Tassotti, F. Baresi, Costacurta, P. Maldini – Colombo (F. Galli, 90*), Rijkaard, Ancelotti (Massaro, 74*), Evani – Gullit, Van Basten Sacchi Arbitre : M. Kohl (Autriche) 23 mai 1990 à Vienne, stade du Prater ; 58 000 spectateurs MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : PAPIN (OLYMPIQUE DE MARSEILLE), ROMARIO (PSV EINDHOVEN) 6 BUTS	1 - 0 (0-0) but l'équipe entraîneur	Benfica Louro – José Carlos, R. Gomes, Aldair, Samuel – V. Paneira (Vata, 78*), Hernani, Thern, J. Pacheco (C. Brito 59*), Valdo – M. Magnusson Eriksson
1990-1991	ÉTOILE ROUGE BELGRADE Prosinecki (r), Binic (r), Belodedici (r), S. Mihajlovic (r), Pancev (r) Stojanovic – Sabanadzovic, Jugovic, Belodedici, Najdoski, Marovic – Savicevic (Stosic, 84*), Prosinecki, S. Mihajlovic – Binic, Pancev Ljubomir Petrovic Arbitre : M. Lanese (Italie) 29 mai 1991 à Bari, stade San Nicola ; 58 000 spectateurs MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : PACULT (FC TIROL INNSBRUCK), PAPIN (OLYMPIQUE MARSEILLE) 6 BUTS	0 - 0 a.p. (0-0) 5 tirs au but à 3 l'équipe entraîneur	Olympique de Marseille Amoros (m), Casoni (r), Papin (r), Mozer (r) Olmata – B. Boli, Mozer, Casoni – Amoros, Fournier (Verccruysse, 75*), Germain, Di Meco (Stojkovic, 111*) – Waddle, Papin, Abedi Pelé Goethals
1991-1992	FC BARCELONE Ronald Koeman (112*) Zubizarreta – Nando, R. Koeman, Ferrer, Juan Carlos – Bakero, M. Laudrup, Guardiola (Alesanco, 113*) – Eusebio, J. Salinas (Goicoechea, 65*), Stoitchkov Cruyff Arbitre : M. Schmidhuber (Allemagne) 20 mai 1992 à Londres, stade de Wembley ; 70 827 spectateurs MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : PAPIN (OLYMPIQUE DE MARSEILLE), YOURAN (DINAMO KIEV) 7 BUTS	1 - 0 a.p. (0-0) but l'équipe entraîneur	Sampdoria Gênes Pagliuca – Mannini, Lanna, Vierchowod, Pari – Lombardo, Cerezo, Katanec, Ivano Bonetti (Invernizzi, 74*) – Vialli (Buso, 101*), Mancini Boskov
1992-1993	OLYMPIQUE DE MARSEILLE B. Boli (44*) Barthez – Angloma (Durand, 62*), B. Boli, Desailly, Di Meco – Eydelie, Sauzé, Deschamps – Boksic, Völler (Thomas, 79*), Abedi Pelé Goethals Arbitre : M. Röthlisberger (Suisse) 26 mai 1993 à Munich, stade Olympique ; 67 000 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : ROMARIO (PSV EINDHOVEN) 7 BUTS	1 - 0 (1-0) but l'équipe entraîneur	Milan AC Rossi – Tassotti, Costacurta, F. Baresi, P. Maldini – Donadoni (Papin, 58*), Rijkaard, Albertini, Lentini – Van Basten (Eranio, 86*), Massaro Capello
1993-1994	MILAN AC Massaro (22*, 45*), Savicevic (47*), Desailly (58*) Rossi – Tassotti, F. Galli, P. Maldini (Nava, 83*), Panucci – Donadoni, Desailly, Albertini, B. Savicevic, Massaro Capello Arbitre : M. Don (Angleterre) 18 mai 1994 à Athènes, stade olympique Spiros-Louis ; 76 000 spectateurs MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : RONALD KOEMAN (FC BARCELONE), RUER (WERDER BREME) 8 BUTS	4 - 0 (2-0) buts l'équipe entraîneur	FC Barcelone Zubizarreta – Ferrer, Nadal, R. Koeman, Sergi (Q. Estebanaraz, 72*) – Guardiola, Bakero, Amor – Stoitchkov, Romario, Beguiristain (E. Mena, 51*) Cruyff

1994-1995	AJAX AMSTERDAM	1 - 0 (1 - 0)	Milan AC
	Kluivert (84*)	but	
	Van der Sar – Reiziger, Blind, Rijkaard, F. De Boer – Finidi, Seedorf (Kanu, 53*), Davids, R. De Boer – Litmanen (Kluivert, 70*), Overmars	l'équipe	Rossi – Panucci, Costacurta, F. Baresi, P. Maldini, Donadoni, Desailly, Albertini, Boban (Lentini, 84*) Massaro (Eranio, 85*), Simone
	Van Gaal	entraîneur	Capello
	Arbitre : M. Craciunescu (Roumanie) 24 mai 1995 à Vienne, stade Ernst Happel ; 49 700 spectateurs		
	MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : WEAH (P SG) 7 BUTS		

1995-1996	JUVENTUS TURIN	1 - 1 (1 - 1)	Ajax Amsterdam
	Ravanelli (13*)	buts	Litmanen (41*)
	Ferrara (r), Pessotto (r), Padovano (r), Jugovic (r)	4 tirs au but à 2	Davids (m), Litmanen (r), Scholten (r), Silooy (m)
	Peruzzi – Torricelli, Ferrara, Vierchowod, Pessotto – Conte (Jugovic, 44*), Paulo Sousa (Di Livio, 57*), Deschamps – Ravanelli (Padovano, 77*), Vialli, Del Piero	l'équipe	Van der Sar – Silooy, Blind, F. De Boer (Scholten, 69*), Davids – R. De Boer (Wooter, 91*), Litmanen, Bogarde – Finidi, Kanu, Musampa (Kluivert, 46*)
	Lippi	entraîneur	Van Gaal
	Arbitre : M. Diaz Vega (Espagne) 22 mai 1996 à Rome, stade Olympique ; 67 000 spectateurs		
	MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : LITMANEN (AJAX AMSTERDAM) 9 BUTS		

1996-1997	BORUSSIA DORTMUND	3 - 1 (3 - 1)	Juventus Turin
	Riedle (29*, 34*), Ricken (71*)	buts	Del Piero (64*)
	Klos – Kohler, Sammer, Kree – Reuter, Lambert, Paulo Sousa, Möller (Zorc, 88*), Heinrich – Riedle (Herrlich, 67*), Chapuisat (Ricken, 70*)	l'équipe	Peruzzi – Porrini (Del Piero, 46*), Ferrara, Montero, Iuliano – Di Livio, Deschamps, Zidane, Jugovic – Vieri (Amoruso, 73*), Boksic (Tacchinardi, 77*)
	Hitzfeld	entraîneur	Lippi
	Arbitre : M. Puhl (Hongrie) 28 mai 1997 à Munich, Olympiastadion ; 55 500 spectateurs		
	MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : JARDEL (FC PORTO) ET PANTIC (ATLETICO MADRID) 5 BUTS		

1997-1998	REAL MADRID	1 - 0 (1 - 0)	Juventus Turin
	Mijatovic (66*)	but	
	Iligne – Panucci, Hierro, Sanchis, Roberto Carlos – Karembeu, Redondo, Seeford – Raul (Amavisca, 90*), Mijatovic (Suker, 89*), Morientes (Jaime, 81*)	l'équipe	Peruzzi – Torricelli, Montero, Iuliano, Di Livio, Deschamps (Conte 77*), Davids, Pessotto (Fonseca 70*), Zidane, Del Piero, Inzaghi
	Heynckes	entraîneur	Lippi
	Arbitre : M. Krug (Allemagne) 20 mai 1998 à Amsterdam, Arena ; 48 000 spectateurs		
	MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : DEL PIERO (JUVENTUS TURIN) 10 BUTS		

1998-1999	MANCHESTER UNITED	2 - 1 (2 - 1)	Bayern Munich
	Sheringham (91*), Solskjaer (93*)	buts	Basler (6*)
	Schmeichel – G. Neville, Stam, Johnsen, Irwin – Giggs, Beckham, Butt, Blomqvist, (Sheringham, 67*) – York, Cole (Solskjaer, 81*)	l'équipe	Kahn – Linke, Matthäus (Fink, 80*), Kuffour, Babel, Jeremies – Tamat, Effenberg, Basler (Salihamidzic, 90*) – Jancker, Zickler (Scholl, 71*)
	Ferguson	entraîneur	Hitzfeld
	Arbitre : M. Collina (Italie) 26 mai 1999 à Barcelone, Camp Nou ; 90 000 spectateurs		
	MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : CHEVCHENKO (DYNAMO KIEV) ET YORK (MANCHESTER UNITED) 8 BUTS		

1999-2000	REAL MADRID	3 - 0 (3 - 0)	FC Valence
	Morientes (39*), McManaman (67*), Raul (76*)	buts	
	Casillas – Salgado (Hiero, 86*), Karenka, Helguera Campo – McManaman, Redondo, Raúl, Anelka (Sanchis, 81*) – Morientes (Savio, 73*)	l'équipe	Canizares – Angloma, Djukic, Pellegrino, Gerardo (A. Ilie, 70*), Mendieta, Farinos, Kily Gonzalez, Gerard – Angulo, C. Lopez
	del Bosque	entraîneur	Cuper
	Arbitre : M. Braschi (Italie) 24 mai 2000 au Stade de France ; 80 000 spectateurs		
	MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : RIVALDO (BARCELONE), JARDEL (FC PORTO) ET RAUL (REAL MADRID) 10 BUTS		

2000-2001	BAYERN MUNICH	1 - 1 a.p. (1 - 0)	FC Valence
	Effenberg (50* s.p.)	buts	Mendieta (3* s.p.)
	Salihamidzic (r), Zickler (r), Effenberg (r), Lizarazu (r), Linke (r), P. Sergio (m), Andersson (m)	5 tirs au but à 4	Mendieta (r), Carew (r), Baraja (r), K. Gonzales (r), Zahovi (m), Carboni (m), Pellegrino (m)
	Kahn – Sagnol (Jancker, 46*), Kuffour, P. Andersson, Linke, Lizarazu – Scholl (Paulo Sergio, 108*), Hargreaves, Effenberg, Salihamidzic – Elber (Zickler, 100*)	l'équipe	Canizares – Angloma, Pellegrino, Ayala (Djukic, 90*) – Carboni – Mendieta, Baraja – Kily Gonzalez (Zahovi, 66*), Aimar (Abelda, 46*) – Carew, Juan Sanchez
	Hitzfeld	entraîneur	Cuper
	Arbitre : M. Jol (Pays-Bas) 23 mai 2001 à Milan, stade Giuseppe-Meazza ; 73 000 spectateurs		
	MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : RAUL (REAL MADRID) 7 BUTS		

Finale de la Ligue des champions (depuis 1992-1993, anc. Coupe d'Europe des clubs champions)

2001-2002	REAL MADRID	2 - 1 (1 - 1)	Bayer Leverkusen
César (I. Casillas, 68*) - M. Salguado, Hierro, I. Helguera, Roberto Carlos - Figo (McManaman, 61*), Makelele (Conceição, 73*), Zidane, Solari - Raúl, Morientes	Raul (9*), Zidane (45*)	buts l'équipe	Lucio (14*) Butt - Sebenscen (Kirsten, 65*), Lucio (Babic, 90* +1), - Zivkovic, Placente - Ramelow, Brdaric (Berbatov, 39*) - Schneider, Ballack - Neuville, Y. Bastürk
	del Bosque	entraîneur	Toppmoeller
Arbitre : M. U. Meier (Suisse) 15 mai 2002 à Glasgow, Hampden Park ; 52 000 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : RUUD VAN NISTELROOY (MANCHESTER UNITED) 10 BUTS			
2002-2003	MILAN AC	0 - 0 (0 - 0)	Liverpool de Turin
Serginho (r), Seedorf (m), Kaladze (m), Nesta (r), Chevtchenko (r) Dida, Costacurta (Roque Junior, 66*), Nesta, Maldini, Kaladze, Gattuso, Pirlo (Serginho, 71*), Costa (Ambrosini, 87*), Seedorf, Chevtchenko, Inzaghi	3 tirs au but à 2 l'équipe	Trezeguet (m), Birindelli (r), Zalayeta (m), Montero (m), Del Piero (r) Buffon, Thuram, Tudor (Birindelli, 42*), Ferrara, Montero, Tacchinardi, Davids (Zayaleta, 66*), Camoranesi (Conte, 45*), Zambrotta, Del Piero, Trezeguet	
	Ancelotti	entraîneur	Lippi
Arbitre : M. Merk (Allemagne) 28 mai 2003 à Manchester, stade Old Trafford ; 63 215 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : RUUD VAN NISTELROOY (MANCHESTER UNITED) 14 BUTS			
2003-2004	FC PORTO	3 - 0 (1 - 0)	AS Monaco
Carlos Alberto (39*), Deco (71*), Dmitri Alenichev (75*) Baia-Ferreira, Costa, Carvalho, Valente - Mendes, Costinha, Maniche - Deco (P. Emmanuel, 85*) - Alberto (D. Alenichev, 60*), Silva (McCarthy, 78*)	buts l'équipe	Roma - Ibarra, Rodriguez, Givet (Squillaci, 73*), Evra - Cissé (Nonda, 64*), Bernardi, Zikos - Giuly (Prso, 23*), Rothen - Morientes	
	Mourinho	entraîneur	Deschamps
Arbitre : K. M. Nielsen (Danemark) 26 mai 2004 à Gelsenkirchen, arena AufShake ; 52 000 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : FERNANDO MORRIENTES (AS MONACO) 9 BUTS			
2004-2005	LIVERPOOL	3 - 3 (0 - 1)	Milan AC
Gerrard (54*), Smicer (56*), Alonso (60*) Hamann (r), Cissé (r), Riise (m), Smicer (r) Dudek - Finnan (Hamann, 46*), Hyypiä, Carragher, Traoré - Kewell (Smicer, 23*), Alonso, Gerrard, J. A. Riise - Garcia, Baros (Cissé, 85*)	buts 3 tirs au but à 2 l'équipe	P. Maldini (1*), Crespo (30*, 43*) Serginho (m), Pirlo (m), Tomasson (r), Kaka (r), Chevtchenko (m) Dida - Cafu, Stam, Nesta, Maldini - Seedorf (Serginho, 85*), Gattuso (Costa, 111*), Pirlo, Kaka - Crespo (J. D. Tomasson, 85*), Chevtchenko	
	Benítez	entraîneur	Ancelotti
Arbitre : M. Gonzalez (Espagne) 25 mai 2005 à Istanbul, stade Atatürk ; 60 000 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : ADRIANO (INTER MILAN) 10 BUTS			
2005-2006	FC BARCELONE	2 - 1 (1 - 1)	Arsenal
Eto'o (75*), Belletti (80*) Valdes, Puyol, Marquez, Oleguer (Belletti, 72*), Van Bronckhorst, Edmilson (Inesta, 46*), Van Bommel (Larsson, 61*), Deco, Giuly, Eto'o, Ronaldinho	buts l'équipe	Campbell (36*) Lehmann, Kolo Touré, Campbell, Cole, Éboué, Fabregas (Flamini, 74*), Gilberto Silva, Pirès (Almunia, 18*), Hleb, Ljungberg, Henry	
	Rijkaard	entraîneur	Wenger
Arbitre : T. Hauge (Norvège) 17 mai 2006 au Stade de France ; 80 000 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : CHEVTCHENKO (MILAN AC) 9 BUTS			
2006-2007	MILAN AC	2 - 1 (1 - 0)	Liverpool FC
Inzaghi (45*, 82*) Dida - Oddo - Nesta - Maldini - Jankulovski (Kaladze, 79*) - Gattuso - Pirlo - Ambrosini - Seedorf (Favalli, 90*) - Kaka - Inzaghi (Gilardino, 88*)	buts l'équipe	Kuyt (89*) Reina - Finnan (Arbeloa, 88*), Carragher - Agger - Riise Alonso - Mascherano (Crouch, 76*) - Pennant - Zenden (Kewell, 59*) - Gerrard - Kuyt	
	Ancelotti	entraîneur	Benítez
Arbitre : H. Fandel (Allemagne) 23 mai 2007 à Athènes, Stade Olympique ; 63 500 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : KAKA (MILAN AC) 10 BUTS			
2007-2008	MANCHESTER UNITED	1 - 1 (1 - 1)	Chelsea FC
Cristiano Ronaldo (26*) Van der Sar, Ébra, Vidić, Ferdinand, Brown (Anderson, 120*), Ronaldo, Carrick, Scholes (Giggs, 87*), Hargraves, Rooney (Nani, 111*), Tévez	6 tirs au but à 5 l'équipe	Frank Lampard (44*) Čech, Essien, Terry, Carvalho, Cole, Makelele (Belletti, 120*), Lampard, Malouda (Kalou, 92*), Cole (Anelka, 99*), Ballack, Drogba	
	Ferguson	entraîneur	Grant
Arbitre : L. Michel' (Slovaquie) - 21 mai 2008 à Moscou, stade Loujniki ; 67 310 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : RONALDO (MANCHESTER UNITED), 8 BUTS			

2008-2009	FC BARCELONE	2 - 0	Manchester United
	Eto'o (10'), Messi (70')	Buts	Van der Sar, O'Shea, Ferdinand, Vidić, Éвра, Anderson (Tévez, 46'), Carrick, Giggs (Scholes, 75'), Ji-Sung (Berbatov, 66'), Ronaldo, Rooney
	Valdés, Puyol, Touré, Piqué, Sylvinho, Hernández, Busquets, Iniesta (Rodríguez, 92'), Messi, Eto'o, Henry (Keita, 72')	l'équipe	Ronaldo, Rooney
	Guardiola	entraîneur	Ferguson
	Arbitre : M. Busacca (Suisse), 27 mai 2009, à Rome, Stade Olympique ; 62 467 spectateurs		
	MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : MESSI (FC BARCELONE), 9 BUTS		
2009-2010	BAYERN MUNICH	0 - 1	Inter Milan
		Buts	Milito (35', 70')
	Butt, Lahm, Van Buyten, Demichelis, Badstuber, Van Bommel, Schweinsteiger, Robben, Müller, Altıntop (Klose, 67'), Olić (Gómez, 74')	l'équipe	César, Maicon, Lúcio, Samuel, Chivu (Stanković, 68'), Zanetti, Cambiasso, Sneijder, Eto'o, Milito (Materazzi, 90'), Pandev (Muntari, 79')
	Van Gaal	entraîneur	Mourinho
	Arbitre : H. Webb (Angleterre), 22 mai 2010, à Madrid, Stade Santiago Bernabeu ; 73 170 spectateurs		
	MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : MESSI (FC BARCELONE), 8 BUTS		
2010-2011	FC BARCELONE	3 - 1	Manchester United
	Pedro (27'), Messi (54'), Villa (69')	Buts	Rooney (34')
	Valdés, Alves (Puyol, 88'), Mascherano, Piqué, Abidal, Busquets, Xavi, Iniesta, Villa (Keita, 86'), Messi, Pedro (Afellay, 90')	l'équipe	Van der Sar, Fábio (Nani, 69'), Ferdinand, Vidić, Éвра, Valencia, Carrick (Scholes, 77'), Giggs, Ji-sung, Rooney, Hernández
	Guardiola	entraîneur	Ferguson
	Arbitre : V. Kassai (Hongrie), 28 mai 2011, à Londres, Wembley Stadium ; 87 695 spectateurs		
	MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : MESSI (FC BARCELONE), 12 BUTS		
2011-2012	BAYERN MUNICH	1 - 1	Chelsea
	Müller (83')	3 tirs au but à 4	Drogba (88')
	Neuer, Lahm, Boateng, Timchtchouk, Contento, Ribéry (Olić, 96'), Kroos, Schweinsteiger, Robben, Müller (Van Buyten, 87'), Gómez	l'équipe	Čech, Cole, Cahill, Luiz, Bosingwa, Bertrand (Malouda, 73'), Lampard, Obi Mikel, Kalou (Torres, 84'), Mata, Drogba
	Heynckes	entraîneur	Di Matteo
	Arbitre : P. Proença (Portugal), 19 mai 2012, à Munich, Allianz Arena München ; 66 000 spectateurs		
	MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : MESSI (FC BARCELONE), 14 BUTS		
2012-2013	BORUSSIA DORTMUND	2 (0 - 0)	Bayern Munich
	Gündogan (68')	Buts	Mandžukić (60'), Robben (89')
	Weidenfeller, Piszczek, Subotić, Hummels, Schmelzer, Bender (Šahin, 90'), Gündogan, Blaszczykowski (Schieber, 90'), Reus, Großkreutz, Lewandowski	l'équipe	Neuer, Lahm, Boateng, Dante, Alaba, Martínez, Schweinsteiger, Robben, Müller, Ribéry (Gustavo, 90'), Mandžukić (Gómez, 90')
	Klopp	entraîneur	Heynckes
	Arbitre : N. Rizzoli (Italie), 25 mai 2013, à Londres, Wembley Stadium ; 86 298 spectateurs		
	MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : RONALDO (REAL MADRID), 12 BUTS		

Finale de la Ligue des champions
(depuis 1992-1993, anc. Coupe d'Europe des clubs champions)



FIFA[®]
BALLON
D'OR[™]
2012

La plus prestigieuse des récompenses, créée par le magazine *France Football*, a été décernée pour la première fois en 1956. Jusqu'en 1994, le Ballon d'Or était attribué à un joueur européen évoluant dans un championnat européen, puis entre 1995 et 2006 à un joueur évoluant en championnat européen, quelque soit sa nationalité. Depuis 2007, il récompense le meilleur joueur au monde sans distinction de nationalité ni de championnat.

Le jury est composé de journalistes sportifs, un par pays affilié à l'UEFA et, depuis 2007, d'un représentant de chacune des fédérations ayant participé au moins une fois à la phase finale d'une Coupe du monde et affiliées à l'une des autres Confédérations (CAF, CONMEBOL, CONCACAF, OFC, AFC).

Chacun des jurés choisit cinq joueurs parmi une liste de 50 établie par la rédaction de *France Football*, en privilégiant quatre critères : les performances individuelles et collectives (palmarès) durant l'année ; la classe du joueur (talent et fair play) ; sa carrière ; sa personnalité et son rayonnement.

	Noms	Nationalités	Clubs	Pays	Postes
1956	Stanley Matthews	Angleterre	Blackpool	Angleterre	Milieu
1957	Alfredo Di Stefano	Espagne	Real Madrid	Espagne	Attaquant
1958	Raymond Kopa	France	Real Madrid	Espagne	Milieu
1959	Alfredo Di Stefano	Espagne	Real Madrid	Espagne	Attaquant
1960	Luis Suárez	Espagne	FC Barcelone	Espagne	Milieu
1961	Omar Sivori	Italie	Juventus	Italie	Attaquant
1962	Josef Masopust	Tchécoslovaquie	Dukla Prague	Tchécoslovaquie	Milieu
1963	Lev Yachine	Union soviétique	Dynamo Moscou	URSS	Gardien de but
1964	Denis Law	Écosse	Manchester United	Angleterre	Attaquant
1965	Eusebio	Portugal	Benfica	Portugal	Attaquant
1966	Bobby Charlton	Angleterre	Manchester United	Angleterre	Milieu
1967	Flórián Albert	Hongrie	Ferencváros	Hongrie	Attaquant
1968	George Best	Irlande du Nord	Manchester United	Angleterre	Milieu
1969	Giovanni Rivera	Italie	Milan AC	Italie	Milieu
1970	Gerhard Müller	RFA	Bayern Munich	RFA	Attaquant
1971	Johan Cruyff	Pays-Bas	Ajax Amsterdam	Pays-Bas	Attaquant
1972	Franz Beckenbauer	RFA	Bayern Munich	RFA	Défenseur
1973	Johan Cruyff	Pays-Bas	FC Barcelone	Espagne	Attaquant
1974	Johan Cruyff	Pays-Bas	FC Barcelone	Espagne	Attaquant
1975	Oleg Blokhine	Union soviétique	Dynamo Kiev	URSS	Attaquant
1976	Franz Beckenbauer	RFA	Bayern Munich	RFA	Défenseur
1977	Allan Simonsen	Danemark	Borussia Mönchengladbach	RFA	Attaquant
1978	Kevin Keegan	Angleterre	Hambourg SV	RFA	Attaquant
1979	Kevin Keegan	Angleterre	Hambourg SV	RFA	Attaquant
1980	Karl-Heinz Rummenigge	RFA	Bayern Munich	RFA	Attaquant
1981	Karl-Heinz Rummenigge	RFA	Bayern Munich	RFA	Attaquant
1982	Paolo Rossi	Italie	Juventus	Italie	Attaquant
1983	Michel Platini	France	Juventus	Italie	Milieu
1984	Michel Platini	France	Juventus	Italie	Milieu
1985	Michel Platini	France	Juventus	Italie	Milieu
1986	Igor Belanov	Union soviétique	Dynamo Kiev	URSS	Attaquant
1987	Ruud Gullit	Pays-Bas	Milan AC	Italie	Milieu
1988	Marco van Basten	Pays-Bas	Milan AC	Italie	Attaquant
1989	Marco van Basten	Pays-Bas	Milan AC	Italie	Attaquant
1990	Lothar Matthäus	RFA	Inter Milan	Italie	Milieu
1991	Jean-Pierre Papin	France	Olympique de Marseille	France	Attaquant
1992	Marco van Basten	Pays-Bas	Milan AC	Italie	Attaquant
1993	Roberto Baggio	Italie	Juventus	Italie	Milieu
1994	Hristo Stoitchkov	Bulgarie	FC Barcelone	Espagne	Attaquant
1995	George Weah	Liberia	Milan AC	Italie	Attaquant
1996	Matthias Sammer	Allemagne	Borussia Dortmund	Allemagne	Défenseur
1997	Ronaldo	Brésil	Inter Milan	Italie	Attaquant
1998	Zinédine Zidane	France	Juventus	Italie	Milieu
1999	Rivaldo	Brésil	FC Barcelone	Espagne	Milieu
2000	Luis Figo	Portugal	Real Madrid	Espagne	Milieu
2001	Michael Owen	Angleterre	Liverpool FC	Angleterre	Attaquant
2002	Ronaldo	Brésil	Real Madrid	Espagne	Attaquant
2003	Pavel Nedved	République tchèque	Juventus	Italie	Milieu
2004	Andrei Chevtchenko	Ukraine	Milan AC	Italie	Attaquant
2005	Ronaldinho	Brésil	FC Barcelone	Espagne	Milieu
2006	Fabio Cannavaro	Italie	Real Madrid	Espagne	Défenseur
2007	Kaká	Brésil	Milan AC	Italie	Attaquant
2008	Cristiano Ronaldo	Portugais	Manchester United	Angleterre	Milieu
2009	Lionel Messi	Argentin	FC Barcelone	Espagne	Attaquant
2010	Lionel Messi	Argentin	FC Barcelone	Espagne	Attaquant
2011	Lionel Messi	Argentin	FC Barcelone	Espagne	Attaquant
2012	Lionel Messi	Argentin	FC Barcelone	Espagne	Attaquant



Le FIFA Ballon d'Or, le seul et unique trophée individuel récompensant le meilleur joueur au monde.

1955-1958	Selection de Londres	2 - 2 (1-0)	FC Barcelone
	Greaves (5 ^e), Langley (83 ^e)		Tejada (4 ^e), Eulogio Martinez (43 ^e)
	5 mars 1958 à Londres, Stamford Bridge ; 45 000 spectateurs		
	FC BARCELONE	6 - 0 (2-0)	Selection de Londres
	Suarez (6 ^e , 8 ^e), Eulogio Martinez (44 ^e), Evaristo (54 ^e , 81 ^e), Verges (67 ^e)		
	1 ^{er} mai 1958 à Barcelone, Camp Nou ; 62 000 spectateurs		
1958-1960	Birmingham City	0 - 0	FC Barcelone
	29 mars 1960 à Birmingham, Saint-Andrew's ; 40 000 spectateurs		
	FC BARCELONE	4 - 1 (1-0)	Birmingham City
	Eulogio Martinez (3 ^e), Czibor (6 ^e , 48 ^e), Coll (78 ^e)		Hooper (82 ^e)
	4 mai 1960, Camp Nou ; 70 000 spectateurs		
1960-1961	Birmingham City	2 - 2 (0-1)	AS Roma
	Hellawell (78 ^e), Orritt (85 ^e)		Manfredini (30 ^e , 56 ^e)
	27 septembre 1961 à Birmingham, Saint Andrew's ; 21 000 spectateurs		
	AS ROMA	2 - 0 (0-0)	Birmingham City
	Farmer (56 ^e c.s.c.), Pestrin (90 ^e)		
	11 octobre 1961 à Rome, stade Olympique ; 60 000 spectateurs		
1961-1962	Valence CF	6 - 2 (2-2)	FC Barcelone
	Yosu (14 ^e , 42 ^e), Guillot (35 ^e , 54 ^e , 67 ^e), Nuñez (74 ^e)		Kocsis (4 ^e , 20 ^e)
	-8 septembre 1962 à Valence, stade Luis Casanova ; 65 000 spectateurs		
	FC Barcelone	1 - 1 (0-0)	VALENCE CF
	Kocsis (46 ^e)		Guillot (87 ^e)
	12 septembre 1962 à Barcelone, Camp Nou ; 60 000 spectateurs		
1962-1963	Dinamo Zagreb	1 - 2 (1-0)	Valence CF
	Zambata (13 ^e)		Waldo (64 ^e), Urriaga (67 ^e)
	12 juin 1963 à Zagreb, stade du Dinamo ; 40 000 spectateurs		
	VALENCE CF	2 - 0 (0-0)	Dinamo Zagreb
	Manio (68 ^e), Nunez (78 ^e)		
	26 juin 1963 à Valence, stade Luis-Casanova ; 65 000 spectateurs		
1963-1964 *	REAL SARAGOSSE		Valence CF
	Villa (40 ^e), Marcelino (83 ^e)		Urriaga (42 ^e)
	25 juin 1964 à Barcelone, Camp Nou ; 50 000 spectateurs		
1964-1965 *	FERENCVAROS	1 - 0 (0-0)	Juventus Turin
	Fenyvesi (74 ^e)		
	23 juin 1965 à Turin, Stadio Comunale ; 25 000 spectateurs		

* À la différence des autres finales de cette compétition, à l'issue des saisons 1963-1964 et 1964-1965, la finale s'est jouée sur un seul match.

1965-1966	FC Barcelone	Real Saragosse
		Canario (30')
	14 septembre 1966 à Barcelone, Camp Nou; 70 000 spectateurs	
	Real Saragosse	FC BARCELONE
	Marcelino (24', 87')	Pujol (3', 86', 120'), Zaballa (89')
	21 septembre 1966 à Saragosse, stade de la Romareda; 35 000 spectateurs	
1966-1967	Dinamo Zagreb	Leeds United
	Cercek (39', 59')	
	30 août 1967 à Zagreb, stade du Dinamo; 40 000 spectateurs	
	Leeds United	DINAMO ZAGREB
	0 - 0	
	6 septembre 1967 à Leeds, Elland Road; 35 600 spectateurs	
1967-1968	Leeds United	Ferencváros
	Jones (41')	
	7 août 1968 à Leeds, Elland Road; 25 000 spectateurs	
	Ferencváros	LEEDS UNITED
	0 - 0	
	Septembre 1968 à Budapest, Népstadion; 76 000 spectateurs	
1968-1969	Newcastle United	Ujpest Doros
	Moncur (63', 72'), Scott (83')	
	29 mai 1969 à Newcastle, St James' Park; 60 000 spectateurs	
	Ujpest Doros	NEWCASTLE UNITED
	Bene (31'), Gorocs (44')	Moncur (46'), Arentoft (50'), Foggon (74')
	11 juin 1969 à Budapest, Doros Stadium; 37 000 spectateurs	
1969-1970	Anderlecht	Arsenal
	Devrindt (25'), Mulder (30', 74')	Ray Kennedy (82')
	22 avril 1970 à Bruxelles, Parc Astrid; 37 000 spectateurs	
	ARSENAL	Anderlecht
	3 - 0 (1 - 0)	
	Kelley (25'), Radford (75'), Sammels (76')	
	28 avril 1970 à Londres, Highbury; 51 000 spectateurs	
1970-1971	Juventus Turin	Leeds United
	0 - 0	
	26 mai 1971 à Turin, Stadio Comunale; 65 000 spectateurs (match interrompu à la 51 ^e minute pour terrain devenu impraticable)	
	Juventus Turin	Leeds United
	Bettiga (27'), Capello (55')	Madeley (48'), Bates (77')
	28 mai 1971 à Turin, Stadio Comunale; 65 000 spectateurs	
	LEEDS UNITED	Juventus Turin
	1 - 1 (1 - 1)	
	Clarke (12')	Anastasi (20')
	3 juin 1971 à Leeds, Elland Road; 42 000 spectateurs	

1971-1972 **Wolverhampton Wanderers** **1 - 2** (0 - 0) **Tottenham Hotspur**

McCalliog (72')

Chivers (57', 87')

3 mai 1972 à Wolverhampton, Stade Molineux; 38 000 spectateurs

TOTTENHAM HOTSPUR **1 - 1** (1 - 1) **Wolverhampton Wanderers**

Mullery (30')

Wagstaffe (41')

17 mai 1972 à Londres, White Hart Lane; 54 000 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Bründl (Eintracht Brunswick) 10 buts

1972-1973 **Liverpool** **3 - 0** (2 - 0) **Borussia Mönchengladbach**

Keegan (21', 32'), Lloyd (61')

10 mai 1973 à Liverpool, Anfield Road; 41 000 spectateurs

Borussia Mönchengladbach **2 - 0** (0 - 0) **LIVERPOOL**

Heynckes (29', 40')

23 mai 1973 à Mönchengladbach, Bökelbergstadion; 35 000 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Jeuring (FC Twente Enschede) 12 buts

1973-1974 **Tottenham Hotspur** **2 - 2** (1 - 1) **Feyenoord Rotterdam**

England (39'), Israël (64' c.s.c.)

Van Hanegem (43'), De Jong (85')

21 mai 1974 à Londres, White Hart Lane; 46 000 spectateurs

FEYENOORD ROTTERDAM **2 - 0** (1 - 0) **Tottenham Hotspur**

Rijsbergen (43'), Ressel (84')

29 mai 1974 à Rotterdam, Feyenoord Stadion; 59 000 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Schoenmaker (Feyenoord Rotterdam) 10 buts

1974-1975 **Borussia Mönchengladbach** **0 - 0** (0 - 0) **FC Twente Enschede**

7 mai 1975 à Düsseldorf, Rheinstadion; 42 000 spectateurs

FC Twente Enschede **1 - 1** (0 - 0) **BORUSSIA MÖNCHEGLADBACH**

Drost (76')

Simonsen (2', 86'), Heynckes (9', 50', 60')

21 mai 1975 à Enschede, stade Diekman; 21 000 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Heynckes (Borussia Mönchengladbach) 11 buts

1975-1976 **Liverpool** **3 - 2** (0 - 1) **Club Bruges**

Kennedy (59'), Case (61'), Keegan (65')

Lambert (5'), Cools (15')

28 avril 1976 à Liverpool, Anfield Road; 49 000 spectateurs

Club Bruges **1 - 1** (1 - 1) **LIVERPOOL**

Lambert (11')

Keegan (15')

19 mai 1976 à Bruges, Olympiastadion; 32 000 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Geels (Ajax Amsterdam) 11 buts

1976-1977 **Juventus Turin** **1 - 0** (0 - 0) **Athletic Bilbao**

Tardelli (15')

5 mai 1977 à Turin, Stadio Comunale; 75 000 spectateurs

Athletic Bilbao **2 - 1** (0 - 1) **JUVENTUS TURIN**

Churruca (11'), Carlos (78')

Bettega (7')

18 mai 1977 à Bilbao, stade San Mamés; 43 000 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Bowles (Queen's Park Rangers) 11 buts

1977-1978	SEC Bastia	0 - 0	PSV Eindhoven
26 avril 1978 à Bastia, stade Furiani; 15 000 spectateurs			
	PSV EINDHOVEN	3 - 0 (1 - 0)	SEC Bastia
Willy Van de Kerkhof (24'), Deijkers (67'), Van der Kuylen (69')			
9 mai 1978 à Eindhoven, Philips Stadion; 27 000 spectateurs MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : Deijkers (PSV Eindhoven) et Ponte (Grasshoppers Zurich) 8 buts			
1978-1979	Étoile rouge Belgrade	1 - 1 (1 - 0)	Borussia Mönchengladbach
Sestic (22')			
Jurisic (60' c.s.c.)			
9 mai 1979 à Belgrade, stade de l'Étoile-Rouge; 87 000 spectateurs			
	BORUSSIA MÖNCHENGLADBACH	1 - 0 (1 - 0)	Étoile rouge Belgrade
Simonsen (15' s.p.)			
23 mai 1979 à Düsseldorf, Rheinstadion; 45 000 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Simonsen (Borussia Mönchengladbach) 9 buts			
1979-1980	Borussia Mönchengladbach	3 - 2 (1 - 1)	Eintracht Francfort
Kulik (44', 88'), Matthäus (76')			
Karger (37'), Hölzenbein (71')			
7 mai 1980 à Mönchengladbach, Bökelberg; 25 000 spectateurs			
	EINTRACHT FRANCFORT	1 - 0 (0 - 0)	Borussia Mönchengladbach
Schaub (81')			
21 mai 1980 à Francfort, Waldstadion; 59 000 spectateurs MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : Dieter Hoeness (Bayern Munich), Nickel (Borussia Mönchengladbach) 7 buts			
1980-1981	Ipswich Town	3 - 0 (1 - 0)	AZ 67 Alkmaar
Wark (28' s.p.), Thijssen (46'), Mariner (56')			
6 mai 1981 à Ipswich, Portman Road; 27 000 spectateurs			
	AZ 67 ALKMAAR	4 - 2 (1 - 2)	IPSWICH TOWN
Welzl (9'), Metgold (27'), Tol (43'), Jonkers (73')			
Thijssen (6'), Wark (35')			
20 mai 1981 à Amsterdam, stade Olympique; 25 000 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Wark (Ipswich Town) 14 buts			
1981-1982	IFK Göteborg	1 - 0 (0 - 0)	Hambourg SV
Tord Holmgren (87')			
5 mai 1982 à Göteborg, stade Nya Ullevi; 25 000 spectateurs			
	HAMBOURG SV	0 - 1 (0 - 1)	IFK GÖTEBORG
Corneliusson (26'), Nilsson (61'), Fredriksson (63' s.p.)			
21 mai 1980 à Francfort, Waldstadion; 59 000 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Nilsson (IFK Göteborg) 9 buts			
1982-1983	Anderlecht	1 - 0 (1 - 0)	Benfica Lisbonne
Brylle (30')			
4 mai 1983 à Bruxelles, stade du Heysel; 55 000 spectateurs			
	BENFICA LISBONNE	1 - 1 (1 - 1)	ANDERLECHT
Sheu (32')			
Lozano (38')			
18 mai 1983 à Lisbonne, Estadio da Luz; 80 000 spectateurs MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : Alain Giresse (Girondins de Bordeaux) et Vandenbergh (Anderlecht) 7 buts			

1983-1984	Anderlecht	1 - 1 (0 - 0)	Tottenham Hotspur
	Olsen (85')		Miller (56')
	9 mai 1984 à Bruxelles, Parc Astrid; 35 000 spectateurs		
	TOTTENHAM HOTSPUR	1 - 1 (0 - 1)	Anderlecht
	Roberts (83')	Tirs au but (vainqueur 4 tirs au but à 3)	Czerniatynski (61')
	Roberts (r), Falco (r), Stevens (r), Archibald (r), Thomas (m),		Olsen (m), Brylle (r), Sciffo (r), Vercauteren (r), Gudjohnsen (m)
	23 mai 1984 à Londres, White Hart Lane; 46 000 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Nyilasi (Austria Vienne) 9 buts		
1984-1985	Videoton	0 - 3 (0 - 1)	Real Madrid
			Michel (31'), Santillana (76'), Valdano (87')
	8 mai 1985 à Szekesfehervar, stade Sostoi; 30 000 spectateurs		
	REAL MADRID	0 - 1 (0 - 0)	Videoton
			Majer (86')
	22 mai 1985 à Madrid, stade Santiago-Bernabeu; 90 000 spectateurs MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : Bannister (Queen's Park Rangers), Bahtic (Zeljeznicar Sarajevo) 7 buts		
1985-1986	Real Madrid	5 - 1 (2 - 1)	FC Cologne
	Hugo Sanchez (37'), Gordillo (42'), Valdano (52', 85'), Santillana (89')		Klaus Allofs (29')
	30 avril 1986 à Madrid, stade Santiago-Bernabeu; 85 000 spectateurs		
	FC Cologne	2 - 0 (1 - 0)	REAL MADRID
	Bein (22'), Geilenkirchen (72')		
	6 mai 1986 à Berlin, Olympiastadion; 15 000 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Klaus Allofs (FC Cologne) 9 buts		
1986-1987	IFK Göteborg	1 - 0 (1 - 0)	Dundee United
	Pettersson (38')		
	6 mai 1987 à Göteborg, stade Nya-Ullevi; 50 000 spectateurs		
	Dundee United	1 - 1 (0 - 1)	IFK GÖTEBORG
	Clark (59')		Lennart Nilsson (23')
	20 mai 1987 à Dundee, Tannadice Park; 21 000 spectateurs MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : Cascavel (Vitória Guimarães), Houtman (Groningen), Kieft (Torino), Rantanen (IFK Göteborg) 5 buts		
1987-1988	Espanyol Barcelona	3 - 0 (1 - 0)	Bayer Leverkusen
	Losada (44', 57'), Soler (49')		
	4 mai 1988 à Barcelone, Sarria; 42 000 spectateurs		
	BAYER LEVERKUSEN	3 - 0 (0 - 0)	Espanyol Barcelona
	Tita (57'), Götz (63'), Cha Bum Kun (80')		
	Falkenmayer (m), Rolff (r), Waas (r), Täuber (r)	Tirs au but (vainqueur 3 tirs au but à 2)	Pichi Alonso (r), Job (r), Urquiga (m), Zuniga (m), Losada (m)
	18 mai 1988 à Leverkusen, Ulrich Haberland Stadion; 22 000 spectateurs MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : Brylle (FC Bruges), Saravakos (Panathinaïkos) 6 buts		
1988-1989	SSC Naples	2 - 1 (0 - 1)	VFB Stuttgart
	Maradona (68' s.p.), Careca (87')		Gaudino (17')
	3 mai 1989 à Naples, Stade Sao Paolo; 85 000 spectateurs		
	VFB Stuttgart	3 - 3 (1 - 2)	SSC NAPLES
	Klinsmann (29'), De Napoli (68' c.s.c.), Olaf Schmalzer (90')		Alemão (19'), Ferrara (40'), Careca (61')
	17 mai 1989 à Stuttgart, Neckarstadion; 67 000 spectateurs MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : Careca (SSC Naples), Gutschow (Dinamo Dresde) 6 buts		

1989-1990	Juventus Turin	3 - 1 (1 - 1)	Fiorentina
	Galia (3 ^e), Casiraghi (61 ^e), De Agostini (76 ^e)		Buso (11 ^e)
	2 mai 1990 à Turin, Stadio Comunale ; 47 519 spectateurs		
	Fiorentina	0 - 0	JUVENTUS TURIN
	16 mai 1990 à Avellino, Stadio Partenio ; 30 999 spectateurs		
	MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : Gotz (FC Cologne), Riedle (Werder Brême) 6 buts		

1990-1991	Inter Milan	2 - 0 (0 - 0)	AS Roma
	Matthäus (55 ^e s.p.), Berti (65 ^e)		
	8 mai 1991 à Milan, stade Giuseppe-Meazza ; 68 887 spectateurs		
	AS Roma	1 - 0 (0 - 0)	INTER MILAN
	Rizzitelli (80 ^e)		
	22 mai 1991 à Rome, stade Olympique ; 70 901 spectateurs		
	MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Völler (AS Roma) 10 buts		

1991-1992	Torino	2 - 2 (1 - 1)	Ajax Amsterdam
	Casagrande (62 ^e , 84 ^e)		Jonk (14 ^e), Petterson (75 ^e s.p.)
	29 avril 1992 à Turin, Stadio Delle Alpi ; 65 377 spectateurs		
	AJAX AMSTERDAM	0 - 0 (0 - 0)	Torino
	13 mai 1992 à Amsterdam, stade Olympique ; 45 000 spectateurs		
	MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Saunders (Liverpool) 9 buts		

1992-1993	Borussia Dortmund	1 - 3 (1 - 2)	Juventus Turin
	Michael Rummenigge (2 ^e)		Dino Baggio (26 ^e), Roberto Baggio (31 ^e , 74 ^e)
	5 mai 1993 à Dortmund, Westfalenstadion ; 37 000 spectateurs		
	JUVENTUS TURIN	3 - 0 (2 - 0)	Borussia Dortmund
	Dino Baggio (5 ^e , 42 ^e), Moller (64 ^e)		
	19 mai 1993 à Turin, Stadio Delle Alpi ; 62 781 spectateurs		
	MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Batlle (Auxerre) 8 buts.		

1993-1994	Austria Salzburg	0 - 1 (0 - 1)	Inter Milan
			Nicola Berti (35 ^e)
	26 avril 1994 à Vienne, Ernst Happel Stadion ; 50 000 spectateurs		
	INTER MILAN	0 - 0 (0 - 0)	Austria Salzburg
	Jonk (62 ^e)		
	11 mai 1994 à Milan, Stade Giuseppe-Meazza ; 80 326 spectateurs		
	MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : Bergkamp (Inter Milan), Schmitt (Karlsruhe) 8 buts		

1994-1995	Parma AC	1 - 0 (1 - 0)	Juventus Turin
	Dino Baggio (5 ^e)		
	3 mai 1995 à Parme, stade Ennio-Tardini ; 22 062 spectateurs		
	Juventus Turin	1 - 1 (1 - 0)	PARMA AC
	Vialli (35 ^e)		Dino Baggio (54 ^e)
	17 mai 1995 à Milan, Stade Giuseppe-Meazza ; 80 754 spectateurs		
	MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Kirsten (Bayer Leverkusen) 10 buts		

1995-1996	Bayern Munich	2 - 0 (1 - 0)	Girondins de Bordeaux
Helmer (34'), Scholl (60') Mercrèdi 1^{er} mai 1996 à Munich, stade Olympique ; 63 000 spectateurs			
	Girondins de Bordeaux	1 - 3 (0 - 0)	BAYERN MUNICH
Dutuel (76') Scholl (53'), Kostadinov (66'), Klinsmann (78') Mercrèdi 15 mai 1996 à Bordeaux, Parc Lescure ; 35 000 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Klinsmann (Bayern Munich) 15 buts			
1996-1997	Schalke 04	1 - 0 (0 - 0)	Inter Milan
Wilmots (69') Mercrèdi 7 mai 1997 à Gelsenkirchen, Parkstadion ; 50 000 spectateurs			
	Inter Milan	1 - 0 a.p. (0 - 0)	Schalke 04
Zamorano (84') Tirs au but Zamorano (m), Djorkaeff (r), Winter (m) (vainqueur 4 tirs au but à 1) Anderbrugge (r), Thon (r), Max (r), Wilmots (r) Mercrèdi 21 mai 1997 à Milan, San Siro ; 84 000 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Ganz (Inter Milan) 8 buts			
1997-1998*	INTER MILAN	3 - 0 (1 - 0)	Lazio Rome
Zamorano (5'), Zanetti (60'), Ronaldo (71') 6 mai 1998 à Paris, Parc des Princes ; 45 000 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Guivarch (Auxerre) 7 buts			
1998-1999	Olympique de Marseille	0 - 3 (0 - 0)	PARME AC
Crespo (26'), Vanoli (36'), Chiesa (55') 12 mai 1999 à Moscou, Stade Loujniki ; 61 000 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Chiesa (Parme AC) 8 buts			
1999-2000	GALATASARAY ISTANBUL	0 - 0 (0 - 0)	Arsenal
Ergün (r), Hakan Sükür (r), D. Ümit (r), G. Popescu (r) Tirs au but (vainqueur 4 tirs au but à 1) Suker (m), Parlour (r), Vieira (m) 17 mai 2000 à Copenhague, Parken Stadium ; 38 990 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Kovacevic (Juventus Turin) 10 buts			
2000-2001	LIVERPOOL FC	5 - 4 a.p. (3 - 4)	Alavés Vitoria
Babbel (4'), Gerrard (16'), McAllister (40'), Fowler (73'), Geli (118', c.s.c.) Alonso (27'), Javi Moreno (48', 51'), Jordi Cruyff (89') 23 mai 2001 à Dortmund, Westfalenstadion ; 52 000 spectateurs MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : Nikolaidis (AEK Athènes), Crulic (ER Belgrade), Kuzba (Lausanne Sports), Javi Moreo (Alavés Vitoria) 6 buts			
2001-2002	FEYENOORD ROTTERDAM	3 - 2 (2 - 0)	Borussia Dortmund
Van Hooijdonk (32^e s.p., 40'), Tomasson (51') Amoroso (48^e s.p.), Koller (59') 8 mai 2002 à Rotterdam, stade de Kuip ; 52 000 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Van Hooijdonk (Feyenoord Rotterdam) 8 buts			
2002-2003	FC PORTO	3 - 2 a.p. (1 - 1)	Celtic Glasgow
Derlei (46', 115'), Alenichev (57') Larsson (47', 57') 21 mai 2003 à Séville, stade Olympique ; 52 000 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Shearer 11 buts			

* À partir de la saison 1997-1998, la finale ne se joue plus que sur un seul match.

2003-2004

VALENCIA CF

2 - 0

Olympique de Marseille

Vicente (48^e s.p.), Mista (58^e)

19 mai 2004 à Ullevi, Göteborg ; 43 000 spectateurs - MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Didier Drogba (Olympique de Marseille) : 6 buts

2004-2005

CSKA MOSCOU

3 - 1

Sporting Portugal

Berezutski (56^e), Zhirkov (65^e), Love (75^e)

Rogério (29^e)

18 mai 2005 à Lisbonne, Estadio José-Alvalade ; 51 000 spectateurs - MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Alan Shirer (Newcastle) : 9 buts

2005-2006

FC SÉVILLE

4 - 0

Middlesbrough

Luis Fabiano (27^e), Maresca (78^e, 84^e), Kanouté (89^e)

Torres (60^e), Ivanović (90^e)

10 mai 2006 à Eindhoven, Philips Stadion ; 31 300 spectateurs - MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Kanouté (Séville) : 6 buts

2006-2007

FC SÉVILLE

2 - 2 (1-0)

Espanyol Barcelone

Adriano (18^e), Kanouté (105^e)

Riera (27^e), Jonatas (115^e)

Kanouté (r), Dragutinovic (r), Alves (m), Puerta (r)

Tirs au but
(vainqueur 3 tirs au but à 1)

Luis Garcia (m), Pandiani (r), Jonatas (m), Torrejon (m)

16 mai 2007 à Glasgow, Hampden Park ; 48 000 spectateurs - MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Pandiani (Espanyol Barcelone) : 11 buts

2007-2008

ZÉNITH SAINT-PÉTERSBOURG

2 - 0

Glasgow Rangers

Denisov (72^e), Zyranov (90^e)

14 mai 2008 à Manchester,
City of Manchester Stadium ;
47 726 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : ex aequo Pogrebnyak (Zénith Saint-Petersbourg), 10 buts, et Toni (Bayern Munich), 10 buts

2008-2009

CHAKTIOUR DONETSK

2 - 1 (1-1)

Werder Brême

Adriano (25^e), Jádson (97^e)

Naldo (35^e)

20 mai 2009 à Istanbul, Stade Şükrü
Saraçoğlu ; 37 357 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Love (CSKA Moscou), 11 buts

LIGUE EUROPA

2009-2010

ATLÉTICO MADRID

2 - 1 (1-1)

Fulham

Forlan (32^e et 116^e)

Davies (37^e)

12 mai 2012 à Hambourg,
Volksparkstadion ;
49 000 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Pizarro (Werder Brême), 9 buts

2010-2011

FC PORTO

1 - 0 (1-0)

Sporting Braga

Falcao (44^e)

18 mai 2011 à Dublin, Dublin
Stadium ; 45 391 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Falcao (FC Porto), 17 buts

2011-2012

ATLÉTICO MADRID

3 - 0 (2-0)

Athletic Bilbao

Falcao (7^e, 34^e), Diego (85^e)

9 mai 2012 à Bucarest, Arena
Natională ; 52 347 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Falcao (Atlético Madrid), 12 buts

2012-2013

BENFICA LISBONNE

1 - 2

Chelsea

Cardozo (68^e)

Torres (60^e), Ivanović (90^e)

15 mai 2013 à Amsterdam,
Amsterdam Arena ;
46 163 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Kozák (Lazio), 8 buts

Finales de la Coupe de l'UEFA

1960-1961*	Glasgow Rangers Ritchie – Shearer, Paterson, Caldwell – Davis, Baxter – Wilson, McMillan, Scott, Brand, Hume Symon Arbitre : M. Steiner (Autriche) ; 17 mai 1961 à Glasgow, Ibrox Park ; 80 000 spectateurs	0 – 2 (0 – 1) buts l'équipe entraîneur	FIORENTINA Milan (12*), Hamrin (86*) Albertosi – Robotti, Orzan, Castelletti – Gonfiantini, Rimbardo – Hamrin, Micheli, Da Costa, Milan, Petris Hidegkuti
	FIORENTINA Milan (12*), Hamrin (86*) Albertosi – Robotti, Orzan, Castelletti – Gonfiantini, Rimbardo – Hamrin, Micheli, Da Costa, Milan, Petris Hidegkuti	2 – 1 buts l'équipe entraîneur	Glasgow Rangers Scott (15*) Ritchie – Shearer, Paterson, Caldwell – Davis, Baxter – Scott, McMillan, Millar, Brand, Wilson Symon Arbitre : M. Hernady (Hongrie) ; 27 mai 1961 à Florence, Stadio Comunale ; 50 000 spectateurs MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : Brand (Glasgow Rangers), Hamrin (Fiorentina), Millar (Glasgow Rangers) 5 buts
1961-1962	Fiorentina Hamrin (27*) Sarti – Gonfiantini, Orzan, Castelletti – Ferretti, Rimbardo – Hamrin, Bartu, Milani, Dell'Angelo, Petris Hidegkuti Arbitre : M. Wharton (Écosse) ; 10 mai 1962 à Glasgow, Hampden Park ; 29 066 spectateurs	1 – 1 (0 – 1) buts l'équipe entraîneur	Atlético Madrid Peiro (11*) Madinabeyta – Rivilla, Chuzo, Calleja – Ramiro, Glaria – Jones, Adelardo, Mendoça, Peiro, Collar Villalonga
Finale rejouée	ATLETICO MADRID Jones (8*), Mendoça (27*), Peiro (59*) Madinabeyta – Rivilla, Griffa, Calleja – Ramiro, Glaria – Jones, Adelardo, Mendoça, Peiro, Collar Villalonga Arbitre : M. Tschenscher (RFA) ; 5 septembre 1962 à Stuttgart, Neckarstadion ; 38 120 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Göröcs (Ujpest Dosza) 7 buts	3 – 0 (2 – 0) buts l'équipe entraîneur	Fiorentina Albertosi – Robotti, Orzan, Castelletti – Malatras, Marchesi – Hamrin, Ferretti, Milani, Dell'Angelo, Petris Hidegkuti
1962-1963	TOTTENHAM HOTSPUR Greaves (16*, 80*), White (35*), Dyson (67*, 85*) Brown – Baker, Norman, Henry – Blanchflower, Marchi – Clifford William Jones, White, Smith, Greaves, Dyson Nicholson Arbitre : M. Van Leeuwen (Pays-Bas) ; 15 mai 1963 à Rotterdam, stade De Kuip ; 49 143 spectateurs MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : Asparoukov (Botev Plovdiv), Greaves (Tottenham Hotspur) 6 buts	5 – 1 (4 – 0) buts l'équipe entraîneur	Atlético Madrid Collar (47*) Madinabeyta – Rivilla, Griffa, Rodriguez – Ramiro, Chuzo, Glaria – Miguel Jones, Adelardo, Mendoça, Collar Villalonga
1963-1964	Sporting Lisbonne Mascarenhas (40*), Figueiredo (48*, 81*) Carvalho – Gomes, A. Baptista, José Carlos – Morais, Mendes – Osvaldo, Mascarenhas, Figueiredo, Géó Carvalho, Bê Bocaleri Anselmo Fernandes Arbitre : M. Van Nuffel (Belgique) ; 13 mai 1964 à Bruxelles, stade du Heysel ; 30 208 spectateurs	3 – 3 (0 – 1) buts l'équipe entraîneur	MTK Budapest Sandor (19*), Kuti (70*, 72*) Kovalik – Keszler, Danszky, Jeszensky – Nagy, Kovacs – Sandor, Vasas, Bódör, Kuti, Halapi A. Schaffer
Finale rejouée	SPORTING LISBONNE Morais (20*) Carvalho – Gomes, A. Baptista, José Carlos, Perides, Mendes – Osvaldo, Mascarenhas, Figueiredo, Géó Carvalho, Morais Anselmo Fernandes Arbitre : M. Versyp (Belgique) ; 15 mai 1964 à Anvers, Bosuilstadion-Deurne ; 13 924 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Mascarenhas (Sporting Lisbonne) 11 buts	1 – 0 (1 – 0) but l'équipe entraîneur	MTK Budapest Kovalik – Keszler, Danszky, Jeszensky – Nagy, Kovacs – Sandor, Vasas, Bódör, Kuti, Halapi A. Schaffer

* La finale s'est disputée par matches aller et retour seulement en 1960-1961.

1964-1965

WEST HAM UNITED

2 - 0 (0 - 0)

Munich 1860

Sealey (70*, 72*)
Standen - Kirkup, Brown, Burkett - Peters, Moore - Sealey, Boyce, Hurst, Dear, Sissons

buts
l'équipe

Radenkovic - Wagner, Reich, Kohlars - Bena, Luttrup - Heiss, Küppers, Brunnenmeier, Grösser, Rebele

Greenwood

entraîneur

Merkel

Arbitre : M. Zsolt (Hongrie) ; 19 mai 1965 à Londres, Empire Stadium/Wembley ; 97 974 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Masek et Maraz (Sparta Prague) 6 buts

1965-1966

BORUSSIA DORTMUND

2 - 1 (1 - 0)

Liverpool

Held (61*), Yeats (107* c.s.c.)
Tilkowski - Cyliak, Paul, Kurrat, Redder - Schmidt, Assauer - Libuda, Held, Sturm, Emmerich

buts
l'équipe

Hunt (68*)
Lawrence - Lawler, Milne, Yeats, Byrne - Stevenson, T. Smith - Callaghan, Hunt, St John, Thompson

Multhaupt

entraîneur

Shankly

Arbitre : M. Schwintz (France) ; 5 mai 1966 à Glasgow, Hampden Park ; 41 657 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Emmerich (Borussia Dortmund) 14 buts

1966-1967

BAYERN MUNICH

1 - 0 (0 - 0)

Glasgow Rangers

Roth (109*)
Maier - Nowak, Beckenbauer, Olk, Kupferschmidt - Roth, Koulmann - Nafziger, Ohlhauser, Gerd Müller, Brenninger

but
l'équipe

Martin - Johansen, Jardine, McKinnon, Provan - A. Smith, Greig - Henderson, Hynd, D. Smith, W. Johnston

Cajkovski

entraîneur

Symon

Arbitre : M. Lo Bello (Italie) ; 31 mai 1967 à Nuremberg, Stadion am Dutzendteich ; 69 480 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Claessen (Standard Liège) 10 buts

1967-1968

MILAN AC

2 - 0 (1 - 0)

Hambourg SV

Hamrin (3*, 19*)
Cudicini - Anquilletti, Rosato, Trapattoni, Schnellinger, Lodetti, Rivera, Scala - Hamrin, Sormani, Prati

buts
l'équipe

Özcan - Sandmann, W. Schulz, Dieckemann, Kurbjuhn, Krämer, Horst - B. Dörfel, Seeler, Hönig, G. Dörfel

Rocco

entraîneur

Koch

Arbitre : M. Ortiz de Mendibil (Espagne) ; 23 mai 1968 à Rotterdam, stade De Kuip ; 53 276 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Seeler (Hambourg SV) 8 buts

1968-1969

SLOVAN BRATISLAVA

3 - 2 (2 - 1)

FC Barcelone

Cvetler (1*), Hrivnak (29*), Jan Capkovic (42*)
Vencel - Fillo, Hrivnak, Horvath, J. Zlocha - Cvetler, Jozef Capkovic, Hrdlicka, Jokl - Moder (Hatar, 67*), Jan Capkovic

buts
l'équipe

Zaldúa (15*), Rexach (51*)
Sadurni - Franch (Pereda, 11*), Rife, Olivella, Eladio - Zabalza, Pellicer, Castro (Mendoça, 46*), Fusté - Zaldúa, Rexach

Vican

entraîneur

Artigas

Arbitre : M. Van Ravens (Pays-Bas) ; 21 mai 1969 à Bâle, Sankt Jakob-Stadion ; 19 478 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Rühl (FC Cologne) 6 buts

1969-1970

MANCHESTER CITY

2 - 1 (2 - 0)

Gornik Zabrze

Young (12*), Lee (43* s.p.)
Corrigan - Book, Booth, Heslop, Pardoe, Doyle (Bowyer, 23*), Oakes, Towers - Bell, Lee, Young

buts
l'équipe

Oslizlo (68*)
Kostka - Gorgon, Oslizlo, Florenski (Kuchta, 85*), Latocha - Olek, Szoltysik, Wilczek (Skowronek, 75*) - Banas, Lubanski, Szarynski

Mercer

entraîneur

Matyas

Arbitre : M. Schiller (Autriche) ; 29 avril 1970 à Vienne, Praterstadion ; 7 968 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Lubanski (Gornik Zabrze) 7 buts

1970-1971

Chelsea

1 - 1 (0 - 0)

Real Madrid

Osgood (56*)
Bonetti - Boyle, Dempsey, Hollins (Mulligan, 91*), Harris - Weller, Cooke, Webb - Hudson, Osgood (Baldwin, 86*), Houseman

buts
l'équipe

Zoco (90*)
Borja - José Luis, Benito, Zoco, Zunzunegui - Pirri, Velazquez, Perez (Fleitas, 65*) - Amancio, Grosso, Gento (Grande, 70*)

Sexton

entraîneur

Muñoz

Arbitre : M. Scheurer (Suisse) ; 19 mai 1971 à Athènes, stade Karaiskaki ; 42 000 spectateurs

Finale rejouée

Chelsea

2 - 1 (0 - 0)

Real Madrid

Dempsey (31*), Osgood (39*)
Bonetti - Boyle, Dempsey, Cooke, Harris - Weller, Baldwin, Webb - Hudson, Osgood (Smethurst, 73*), Houseman

buts
l'équipe

Fleitas (75*)
Borja - José Luis, Benito, Zoco, Zunzunegui - Pirri, Velazquez (Gento, 75*), Fleitas - Amancio, Grosso, Bueno (Grande, 60*)

Sexton

entraîneur

Muñoz

Arbitre : M. Buchelli (Suisse) ; 21 mai 1971 à Athènes, stade Karaiskaki ; 19 917 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Lubanski (Gornik Zabrze) 8 buts

1971-1972**GLASGOW RANGERS****3 - 2 (2 - 0)****Dynamo Moscou**

Stein (24*), D. Johnstone (40*, 49*)
McCloy - Jardine, Greig, D. Johnstone, Mathieson - Smith, Conn,
MacDonald - McLean, Stein, W. Johnston

Waddell

buts

l'équipe

entraîneur

Estrekov (60*), Makovikov (87*)

Pilguoi - Basaleiev, Sabo, Zukov, Dolbonosov (Gerschkovitch, 69*) - Zikov,
Dolmatov, Makovikov - Bajdaczniev, Yacoubik (Estrekov, 56*), Jevruzichin

Beskov

Arbitre : M. Ortiz de Mendibil (Espagne) ; 24 mai 1972 à Barcelone, stade du Camp Nou ; 24 701 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Osgood (Chelsea) 8 buts

1972-1973**MILAN AC****1 - 0 (1 - 0)****Leeds United**

Chiarugi (4*)
Vecchi - Sabadini, Anquilletti, Rosato (Dolci, 59*), Zignoli - Turone,
Sogliano (expulsé, 88*), Rivera, Benetti - Bigon, Chiarugi

Rocco

but

l'équipe

entraîneur

Harvey - Reaney, Madeley, Cherry, F. Gray, (McQueen, 54*) - Bates,
Hunter (expulsé, 88*), M. Jones, Yorath - Lorimer, Jordan

Revie

Arbitre : M. Michas (Grèce) ; 16 mai 1973 à Salonique, stade Kaftadzoglieo ; 40 454 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Chiarugi (Milan AC) 7 buts

1973-1974**MAGDEBOURG FC****2 - 0 (1 - 0)****Milan AC**

Lanzi (40* c.s.c.), Seguin (75*)
Schulze - Zapf, Tyll, Abraham, Enge - Gaube, Seguin,
Pommerenke, Raugust - Sparwasser, Hoffmann

Krügel

buts

l'équipe

entraîneur

Pizzaballa - Anquilletti, Maldera, Schnellinger, Lanzi - Sabadini,
Tresoldi, Rivera, Benetti - Bigon, Bergamaschi (Turini, 60*)

Rocco

Arbitre : M. Van Gemert (Pays-Bas) ; 8 mai 1974 à Rotterdam, stade De Kuip ; 4 641 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Heynckes (Borussia Mönchengladbach) 8 buts

1974-1975**DYNAMO KIEV****3 - 0 (1 - 0)****Ferencváros**

Onitchenko (18*, 39*), Blokhine (67*)
Rudakov - Konkov, Reschko, Fomienko, Matvienko, Trochkine, Muntian,
Kolotov - Onitchenko, Burjak, Blokhine

Lobanovski

buts

l'équipe

entraîneur

Geczi - Martos, Pataki, Rab, Megyesi - Juhasz, Szabo, Nyilasi
(Ohnhaus, 60*), Mucha - Mate, Magyar

Dalnoki

Arbitre : M. Davidsson (Écosse) ; 14 mai 1975 à Bâle, Sankt Jakob-Stadion ; 10 897 spectateurs
MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : Onitchenko (Dynamo Kiev), Van der Kuylen (PSV Eindhoven) 7 buts

1975-1976**ANDERLECHT****4 - 2 (1 - 1)****West Ham United**

Rensenbrink (43*, 73* s.p.), Van der Elst (48*, 88*)
Ruiter - Lomme, Van Binst, Broos, Thissen - François, Van der Elst,
Haan, Coeck (Vercauteren, 32*), Dockx - Ressel, Rensenbrink

Croon

buts

l'équipe

entraîneur

Holland (28*), Robson (69*)

Day - Coleman, T. Taylor, Bonds, Lampard (Allan Taylor, 47*) -
Holland, McDowell, Paddon, Brooking - W. Jennings, K. Robson

Greenwood

Arbitre : M. Wurtz (France) ; 5 mai 1976 à Bruxelles, stade du Heysel ; 51 296 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Rensenbrink (Anderlecht) 8 buts

1976-1977**HAMBourg SV****2 - 0 (1 - 0)****Anderlecht**

Volkert (80* s.p.), Magath (90*)
Kargus - Kaltz, Nogly, Hidien, Memering - Ripp, Keller,
Magath - Steffenhagen, Reimann, Volkert

Klötzer

buts

l'équipe

entraîneur

Ruiter - Van Binst, Broos, Van den Daele, Thissen - F. Van der Elst,
Haan, Coeck, Dockx (Van Poucke, 81*) - Ressel, Rensenbrink

Goethals

Arbitre : M. Partridge (Angleterre) ; 11 mai 1977 à Amsterdam, stade Olympique ; 58 000 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Milanov (Levski Sofia) 13 buts

1977-1978**ANDERLECHT****4 - 0 (1 - 0)****Austria Vienne**

Rensenbrink (13*, 44*), Van Binst (45*, 82*)
De Bree - Van Binst, Dusbaba, Broos, Thissen, F. Van der Elst, Haan,
Coeck, Vercauteren, (Dockx, 87*) - Nielsen, Rensenbrink

Goethals

buts

l'équipe

entraîneur

Baumgartner - R. Sara, J. Sara, Obermayer, Baumeister - Daxbacher
(Martinez, 60*), Prohaska, Gasselich, Morales (Dragan, 74*) - Parits, Pirkner

Stessl

Arbitre : M. Aldinger (RFA) ; 3 mai 1978 à Paris, Parc des Princes ; 48 679 spectateurs
MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : Gritter (Twente Enschede), Keller (Hambourg SV), François Van der Elst (Anderlecht) 6 buts

1978-1979

FC BARCELONE

4 - 3 a.p. (2-2)

Fortuna Düsseldorf

J. Sanchez (5*), Asensi (34*), Rexach (103*), Krankl (111*)
Artola - Zuviria, Migueli, Costas (F. Martinez, 66*), Albaladejo (De La Cruz, 57*) - J. Sanchez, Neeskens, Asensi - Rexach, Krankl, Carrasco

buts
l'équipe

Thomas Allofs (8*), Seel (41*, 114*)
Daniel - Brei (Weikl, 24*), Zewe, Gerd Zimmermann (Lund, 84*), Balte - Köhnen, Schmitz, Thomas Allofs - Bommer, Klaus Allofs, Seel

Rifé

entraîneur

Tippenhauer

Arbitre : M. Palotai (Hongrie) ; 16 mai 1979 à Bâle, Sankt Jakob-Stadion ; 58 500 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Altobelli (Inter Milan) 6 buts

1979-1980

VALENCE CF

0 - 0 (0-0)

Arsenal

Kempes (m), Solsona (r), Pablo (r), Castellanos (r), Bonhof (r), Arias (r)
C. Pereira - Carrete, M. Pereira, Penella, Tendillo - Solsona, Saura, Bonhof - Kempes, Subirats (Castellano, 112*), Pablo

5 tirs au buts à 4
l'équipe

Brady (m), Stapleton (r), Sunderland (r), Talbot (r), Hollins (r), Rix (m)
Jennings - Rice, Nelson, Talbot, O'Leary - Young, Brady, Sunderland - Stapleton, Price (Hollins, 105*), Rix

Di Stefano

entraîneur

Neil

Arbitre : M. Christov (Tchécoslovaquie) ; 14 mai 1980 à Bruxelles, stade du Heysel ; 40 000 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Kempes (Valence CF) 9 buts

1980-1981

DYNAMO TBILISSI

2 - 1 (0-0)

Carl Zeiss Jena

Gutsaiev (67*), Darasselia (87*)
Gabelia - Kostava, Chivadze, Chisanichvili, Sulakvelidze - Tavadze, Darasselia, Kipiani, Svanadze (Kakilashvili, 67*) - Gutsaiev, Chengelia

buts
l'équipe

Hoppe (63*)
Grapenthin - Brauer, Schnuphase, Kurbjuweit, Schilling - Hoppe (Övermann, 88*), Krause, Lindemann - Bielau (Töpfer, 76*), Raab, Vogel

Achalkaczi

entraîneur

Mayer

Arbitre : M. Lattanzi (Italie) ; 13 mai 1981 à Düsseldorf, Rheinstadion ; 4 750 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Cross (West Ham United) 6 buts

1981-1982

FC BARCELONE

2 - 1 (1-1)

Standard Liège

Simonsen (45*), Quini (62*)
Urruticoechea - Gerardo, Alexanko, Migueli, Manolo - J. Sanchez, Esteban, Moratalla - Simonsen, Quini, Carrasco

buts
l'équipe

Vandersmissen (6*)
Preud'homme - Gerets, Meeuws (expulsé, 89*), Poel, Plessers - Daerden, Vandersmissen, Haan, Botteron - Tahamata, Wendt

Lattek

entraîneur

Goethals

Arbitre : M. Eschweiler (RFA) ; 12 mai 1982 à Barcelone, stade du Camp Nou ; 110 000 spectateurs
MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : Chengelia (Dynamo Tbilissi), Voordeckers (Standard Liège) 6 buts

1982-1983

ABERDEEN

2 - 1 a.p. (1-1)

Real Madrid

Black (7*), Hewitt (112*)
Leighton - Rougvie, McLeish, Miller, McMaster - Cooper, Strachan, Simpson - McGhee, Black (Hewitt, 87*), Weir

buts
l'équipe

Juanito (14* s.p.)
Agustín - Juan José, Metgod, Bonet, Camacho, (San José, 91*) - Stielike, Gallego, Angel - Juanito, Santillana, Isidro (Salguero, 103*)

Ferguson

entraîneur

Di Stefano

Arbitre : M. Menegali (Italie) ; 11 mai 1983 à Göteborg, Nya Ullevi ; 17 804 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Santillana (Real Madrid) 8 buts

1983-1984

JUVENTUS TURIN

2 - 1 (2-0)

FC Porto

Vignola (13*), Boniek (41*)
Tacconi - Gentile, Brio, Scirea, Cabrini - Bonini, Tardelli, Platini, Vignola (Caricola, 89*) - Rossi, Boniek

buts
l'équipe

Sousa (29*)
Ze Beto - J. Pinto, Eurico, E. Luis (J. Costa, 82*), L. Pereira - J. Pacheco, J. Magalhães (Walsh, 65*), Sousa, Frasco - F. Gomes, Vermelinho

Trapattoni

entraîneur

Pedroto

Arbitre : M. Prokop (RDA) ; 16 mai 1984 à Bâle, Sankt Jakob-Stadion ; 55 000 spectateurs
MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : Graczev (Chaktior Donetsk), McGhee (Aberdeen), Morozov (Chaktior Donetsk) 5 buts

1984-1985

EVERTON

3 - 1 (0-0)

Rapid Vienne

A. Gray (58*), T. Steven (72*), Sheedy (85*)
Southall - Gary Stevens, Ratcliffe, Mountfield, Van den Hauwe - T. Steven, Reid, Bracewell, Sheedy - A. Gray, Sharp

buts
l'équipe

Krankl (84*)
Koncilia - Lainer, Weber, Garger, Brauner - Hrstic, Kienast, Kranjcar, Weinhofer (Panenka, 67*), Pacult (Gröss, 60*), Krankl

Kendall

entraîneur

Baric

Arbitre : M. Casarin (Italie) ; 15 mai 1985 à Rotterdam, stade De Kuip ; 38 500 spectateurs
MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : Gazzaiev (Dynamo Moscou), Andy Gray (Everton), Panenka (Rapid Vienne) 5 buts

1985-1986**DYNAMO KIEV****3 - 0 (1 - 0)****Atlético Madrid**

Zavarov (4*), Blokhine (85*), Yevtuchenko (87*)
 Chanov — Bessonov, Baltacha (Bal, 38*), Kusnetzov, Demianenko —
 Yaremchuk, Yacovenko, Zavarov, (Yevtuchenko, 70*), Rats — Belanov, Blokhine

Lobanovski

buts

l'équipe

entraîneur

Fillol — Tomas, Arteché, Ruiz, Clemente — Julio Prieto, Landaburu
 (Quique Setien, 61*), Marina, E. R. Quique, Da Silva, Cabrera

Luis Aragones

Arbitre : M. Wöhrer (Autriche) ; 2 mai 1986 à Lyon, stade Gerland ; 39 300 spectateurs

MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : Belanov, Blokhine et Zavarov (Dynamo Kiev), Lippmann (Dynamo Dresde) 5 buts

1986-1987**AJAX AMSTERDAM****1 - 0 (1 - 0)****Lokomotive Leipzig**

Van Basten (21*)
 Menzo — Silooy, Verlaat, Rijkaard, Boeve — Winter, Wouters, A. Mühren
 (Scholten, 83*), R. Witschge (Bergkamp, 66*) — Van't Schip, Van Basten

Cruyff

but

l'équipe

entraîneur

R. Müller — Kreer, Baum, Lindner, Zötzsche — Bredow, Scholz, Liebers
 (Kühn, 76*), Edmond (Leitzke, 55*) — Richter, Marschall

Thomale

Arbitre : M. Agnolin (Italie) ; 13 mai 1987 à Athènes, stade Olympique ; 35 017 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Johnny Bosman (Ajax Amsterdam) 8 buts

1987-1988**FC MALINES****1 - 0 (0 - 0)****Ajax Amsterdam**

Den Boer (53*)
 Preud'homme — Hofkens (Theunis, 73*), Clijsters, Rutjes, Deferm — Sanders,
 De Wilde (Demesmaeker, 60*), E. Koeman, Emmers — Den Boer, Ohana

De Mos

but

l'équipe

entraîneur

Menzo — Blind, P. Larsson, Wouters, Verlaat (Meijer, 73*) Winter,
 Scholten, A. Mühren — Van't Schip (Bergkamp, 57*), J. Bosman,
 R. Witschge

Hulshoff

Arbitre : M. Pauly (RFA) ; 11 mai 1988 à Strasbourg, stade de la Meinau ; 39 446 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Cascavel (Sporting Lisbonne) 6 buts

1988-1989**FC BARCELONE****2 - 0 (1 - 0)****Sampdoria Gênes**

Julio Salinas (4*), Lopez Rekarte (80*)
 Zubizarreta — Luis Milla (Soler, 61*), Aloisio, Alexanko, Urbano — Amor,
 Eusebio, Roberto — Lineker, Julio Salinas, Beguiristain (Lopez Rekarte, 74*)

Cruyff

buts

l'équipe

entraîneur

Pagliuca — Mannini (S. Pellegrini, 27*), Pari, L. Pellegrini (Bonomi, 54*),
 Salsano — Lanna, Victor, Cerezo, Dossena — Vialli, Mancini

Boskov

Arbitre : M. Courtney (Angleterre) ; 10 mai 1989 à Berne, Wankdorf-Stadion ; 62 000 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Stoitchkov (CSKA Sofia) 6 buts

1989-1990**SAMPDORIA GÈNES****2 - 0 (2 - 0)****Anderslecht**

Vialli (105*, 108*)
 Pagliuca — Mannini, Luca Pellegrini, Vierchowod, Carboni — Invernizzi
 (Lombardo, 55*), Pari, Katanec, (Salsano, 92*), Dossena — Vialli, Mancini

Boskov

buts

l'équipe

entraîneur

De Wilde — Grun, Keshi, Marchoul, Kooiman — Musonda, Gudjohnsen,
 Jankovic (Oliveira, 116*), Vervoort — Degryse (Nils, 104*), Vanderlinden

De Mos

Arbitre : M. Galler (Suisse) ; 9 mai 1990 à Göteborg, Nya Ullevi ; 20 103 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Vialli (Sampdoria Gênes) 7 buts

1990-1991**MANCHESTER UNITED****2 - 1 (0 - 0)****FC Barcelone**

Hughes (68*, 75*)
 Sealey — Irwin, Bruce, Pallister, Blackmore — Phelan, Robson,
 Ince, McClair — Hughes, Sharpe

Goethals

buts

l'équipe

entraîneur

Ronald Koeman (79*)

Busquets — Nando (expulsé, 84*), Alexanko (Pinilla, 72*), R. Koeman,
 Ferrer — Eusebio, Bakero, M. Laudrup, Goicoechea — Julio Salinas,
 Beguiristain

Cruyff

Arbitre : M. Karlsson (Suède) ; 15 mai 1991 à Rotterdam, stade De Kuip ; 48 000 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Roberto Baggio (Juventus Turin) 8 buts

1991-1992**WERDER BRÈME****2 - 0 (1 - 0)****AS Monaco**

K. Allofs (41*), Rufer (54*)
 Rollmann — Bockenfeld, Borowka, Bratseth, Wolter,
 (Schaaf, 34*) — Eilts, Votava, Bode, Neubarth, (Kohn, 75*), Rufer, K. Allofs

Rehnhage

buts

l'équipe

entraîneur

Ettori — Valéry (Djorkaeff, 62*), Petit, Mendy, Sonor — Gnako, Rui
 Barros, Dib, Passi — Fofana (Clément, 59*), Weah

Wenger

Arbitre : M. D'Elia (Italie) ; 6 mai 1992 à Lisbonne, Estadio da Luz ; 15 000 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Lipcsei (Ferencváros) 6 buts

1992-1993	L'ARME AC Minotti (10*), Melli (30*), Cuoghi (83*) Ballotta – Bennarivo, Di Chiara, Minotti, Apolloni – Grun, Zoratto (Pin, 25*), Osio (Pizzi, 65*) – Cuoghi, Melli, Brolin Scala Arbitre : M. Assenmacher (Allemagne) ; 12 mai 1993 à Londres, stade de Wembley ; 37 393 spectateurs MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : Czerniatynski (Royal Antwerp FC), Piatnicki (Spartak Moscou), Rush (Liverpool) 5 buts	3 - 1 (2 - 1) buts l'équipe entraîneur	Royal Antwerp FC Severeys (13*) Stojanovic – Kiekens, Broeckeaert, Taeymans, Smids – Jakovljevic (Van Veirdeghe, 57*), Van Rethy, Severeys, Segers (Moukrim, 85*) – Lehnhoff, Czerniatynski Meeuws
1993-1994	ARSENAL Smith (20*) Seaman – Dixon, Bould, T. Adams, Winterburn – Davis, Morrow, Selley, Merson (McGouldrick, 87*) – Campbell, Smith Graham Arbitre : M. Krondl (République tchèque) ; 4 mai 1994 à Copenhague, Idraetspark ; 33 765 spectateurs MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : Andona (CSKA Sofia), Kirsten (Bayer Leverkusen) 5 buts	1 - 0 (1 - 0) but l'équipe entraîneur	L'ARME AC Bucci – Benarrivo, Sensini, Minotti, Apolloni, Di Chiara – Brolin, Pin (Melli, 71*), Crippa – Zola, Asprilla Scala
1994-1995	REAL SARAGOSSE Esnaider (68*), Nayim (119*) Cedrun – Belsué, Solana, Caceres, Nayim – Aguado, Aragon, Higuera (Garcia Sanjuan, 68*) (Geli, 114*), Poyet – Pardeza, Esnaider Victor Fernandez Arbitre : M. Ceccarini (Italie) ; 10 mai 1995 à Paris, Parc des Princes ; 42 242 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Wright (Arsenal) 9 buts	2 - 1 (1 - 0) buts l'équipe entraîneur	Arsenal Hartson (77*) Seaman – Dixon, Winterburn (Morrow, 47*), Linighan, Adams – Keown (Hillier, 46*), Hartson, Schwarz, Parlour – Wright, Merson Graham
1995-1996	PSG Ngotty (29*) Lama – Roche, Le Guen, Ngotty – Fournier (Llacer, 77*), Bravo, Guérin, Colleter – Loko, Rai (Dely Valdes, 11*), Djorkaeff Luis Fernandez Arbitre : M. Pairetto (Italie) ; 8 mai 1996 à Bruxelles, stade du Roi-Baudouin ; 37 500 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Jancker (Rapid Vienne) 6 buts	1 - 0 (1 - 0) but l'équipe entraîneur	Rapid Vienne Konsel – Schöttel, T. Ivanov, Hatz – Heraf, Kühbauer, Stöger, Guggi, Marasek – Stumpf (Barisic, 46*), Jancker Dokupil
1996-1997	FC BARCELONE Ronaldo (36* s.p.) Vitor Baia – Ferrer, Abelardo, F. Couto, Sergi – Guardiola, Popescu (Amor, 46*), Figo, De La Pena (Stoichkov, 84*) – Luis Enrique (Pizzi, 88*), Ronaldo Robson Arbitre : M. Merk (Allemagne) ; 14 mai 1997 à Rotterdam, Feyenoordstadion ; 45 000 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Fowler (Liverpool) 7 buts	1 - 0 (1 - 0) but l'équipe entraîneur	PSG Lama – L. Fournier (Algérino, 57*), Ngotty, Le Guen, Domi – J. Leroy, Guérin (Dely Valdes, 68*), Rai, Cauet – Loko (Pouget, 77*), Leonardo Ricardo
1997-1998	CHELSEA Zola (71*) De Goey – Clark, Lebœuf, Duberry, Granville – Petrescu, Wise, Di Matteo, Poyet (Newton, 81*) – Vialli, Flo (Zola, 71*) Vialli Arbitre : M. Braschi (Italie) ; 13 mai 1998 à Stockholm, (Rasunda Stadion) ; 30 216 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Luiso (Vicenza) 8 buts	1 - 0 (1 - 0) but l'équipe entraîneur	VfB Stuttgart Wohlfahrt – Schneider (Endress, 55*), Yakin, Berthold – Haber, (Ristic, 79*), Djordjevic, Soldo, Poschner, Hagner – Balakov, Bobic, Akpoborie Löw
1998-1999	LAZIO ROMÉ Vieri (7*), Nedved (81*) Marchegiani – Pancaro, Nesta, Mihajlovic, Favalli – D. Stankovic (S. Conceição, 56*), Mancini (Fernando Couto, 90*), Almeida, Nedved (Lambardo, 83*) – Salas, Vieri Eriksson Arbitre : M. Benkö (Autriche) ; 19 mai 1999 à Birmingham, (Villa Park) ; 33 021 spectateurs MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : Dzanatchia (Lokomotiv Moscou) 6 buts	2 - 1 (1 - 1) buts l'équipe entraîneur	Royal Majorque Dani (9*) Roa – Olaizola, Marcelino, Siviero, Miquel Soler – Lauren, Engonga, Ibagaza, Stankovic – Dani, Biagini (Paunovic, 72*) Cuper

À partir de la saison 1999-2000, la Coupe des coupes disparaît au profit de la coupe de l'UEFA, qui regroupe les vainqueurs des coupes des différentes fédérations inscrites à l'UEFA ainsi que les équipes placées aux premières places de leur championnat respectif selon un quota attribué par l'UEFA à chaque pays et déterminé par les résultats des différents clubs inscrits par leur fédération dans les trois (et désormais deux) compétitions européennes.

1960**URSS 2 - 1 Yougoslavie**
a.p.

Metreveli (49*), Ponedelnik (113*)

Galic (41*)

L'équipe championne

Bouboukine, Ivanov, Kroutikov, Maslenkine, Meshki, Metreveli, Netto, Ponedelnik, Tchekeli, Voinov, Yachine, (entraîneur : Kachalin)

Phase finale disputée en France (à partir des demi-finales) du 6 au 10 juillet.
Finale le 10 juillet, à Paris (Parc des Princes)**1964****Espagne 2 - 1 URSS**

Pereda (6*), Marcelino Martínez (84*)

Husainov (8*)

L'équipe championne

Amancio, Calleja, Fuste, Iribar, Lapetra, Marcelino Martínez, Olivella, Pereda, Rivilla, Suarez, Zocco, (entraîneur : Villalonga)

Phase finale disputée en Espagne (depuis les demi-finales) du 17 au 21 juin.
Finale le 21 juin, à Madrid (Stade Santiago-Bernabeu)**1968****Italie 2 - 0 Yougoslavie**

Riva (12*), Anastasi (31*)

L'équipe championne

Anastasi, Burgnich, De Sisti, Domenghini, Facchetti, Guarneri, Mazzola, Riva, Rosato, Salvatore, Zoff, (entraîneur : Valcareggi)

Phase finale disputée en Italie (depuis les demi-finales) du 5 au 10 juin.
Finale le 10 juin, à Rome (Stade Olympique)**1972****RFA 3 - 0 URSS**

Müller (27*, 58*), Wimmer (52*)

L'équipe championne

Beckenbauer, Breitner, Heynckes, Hoetges, Kremers, Maier, G. Müller, Netzer, Hoeness, Schwarzenbeck, Wimmer, (entraîneur : Schön)

Phase finale disputée en Belgique (depuis les demi-finales) du 14 au 18 juin.
Finale le 18 juin à Bruxelles (Stade du Heysel)**1976****Tchécoslovaquie 2 - 2 RFA**
a.p.

Tchécoslovaquie vainqueur 5 t.a.b. à 3

Svehlik (8*), Dobias (25*)

Müller (28*), Hölzeinbein (89*)

L'équipe championne

Capkovic, Dobias, Gögh, Masny, Moder, Nehoda, Ondrus, Panenka, Pivarnik, Svehlik (Jurkemik, 79*), Viktor, (entraîneur : Vycpalek)

Phase finale disputée en Yougoslavie (depuis les demi-finales) du 16 au 20 juin.
Finale le 20 juin à Belgrade (Crvena Zvezda)**1980****Hrubesch (10*, 89*) 2 - 1 Belgique**

Hrubesch (10*, 89*)

Van Der Eycken (72* s.p.)

L'équipe championne

Schumacher, Laitz, K.H. Förster, Stielicke, Dietz, Briegel (Cullmann 53e), Schuster, Müller, K.-H. Rummenigge, Hrubesch, Allofs (entraîneur : Derwall)

Phase finale disputée en Italie (depuis les demi-finales) du 11 au 22 juin.
Finale le 22 juin, à Rome (Stade Olympique)**1984****France 2 - 0 Espagne**

Platini (57*), Bellone (90*)

L'équipe championne

Bats, Amoros (Battiston, 73*), Bossis, Domergue, Le Roux, Fernandez, Genghini (Lacombe, 80*), Giresse, Platini, Bellone, Tigana (entraîneur : Hidalgo)

Phase finale disputée en France du 12 au 27 juin.
Finale le 27 juin à Paris (Parc des Princes)**1988****Pays-Bas 2 - 0 URSS**

Gullit (32*), Van Basten (54*)

L'équipe championne

Van Breukelen, Van Aarle, Rijkaard, R. Koeman, Van Tiggelen, Wouters, Vanenburg, Mühren, E. Koeman, Gullit, Van Basten (entraîneur : Michels)

Phase finale disputée en RFA du 10 au 25 juin.
Finale le 25 juin à Munich (Stade Olympique)**1992****Danemark 2 - 0 Allemagne**

Jensen (32*), Vilfort (54*)

L'équipe championne

Schmeichel, Olsen, Sivebaek (Christiansen, 66*), Nielsen, Piechnik, Christofte, Jensen, Vilfort, Larsen, Laudrup, Povlsen (entraîneur : Möller-Nielsen)

Phase finale disputée en Suède du 10 au 26 juin.
Finale le 26 juin à Göteborg (Nya Ullevi)**1996****Allemagne 2 - 1 Rép. tchèque**
but en or

Bierhoff (73*, 95*)

Berger (59* s.p.)

L'équipe championne

Köpke, Strunz, Babel, Sammer, Ziege, Scholl (Bierhoff, 69*), Elts (Bode, 46*), Helmer, Hässler, Klinsmann, Kuntz (entraîneur : Vogts)

Phase finale disputée en Angleterre du 8 au 30 juin.
Finale le 30 juin à Londres (Stade de Wembley)**2000****France 2 - 1 Italie**
but en or

Wiltord (90*), Trezeguet (103*)

Delvecchio (55*)

L'équipe championne

Barthez, Thuram, Desailly, Blanc, Lizarazu (Pires, 85*), Vieira, Deschamps, Djorkaeff (Trezeguet, 76*), Fyssas, Kapsis, Nikopolidis, (entraîneur : Rehagel)

Phase finale disputée aux Pays-Bas et en Belgique du 10 juin au 2 juillet.
Finale le 2 juillet à Rotterdam (Stade De Kuip)**2004****Grèce 1 - 0 Portugal**

Charisteas (57*)

L'équipe championne

Charisteas, Katsouranis, Dellas, Seitaridis, Vryzas (Papadopoulos, 81*), Zagorakis, Basinas, Giannakopoulos (Venetidis, 76*), Fyssas, Kapsis, Nikopolidis, (entraîneur : Rehagel)

Phase finale disputée au Portugal (à partir des demi-finales) du 30 juin au 4 juillet.
Finale le 4 juillet à Lisbonne (Estadio de la Luz)**2008****Allemagne 0 - 1 Espagne**

Torres (33*)

L'équipe championne

Casillas, Ramos, Marchena, Puyol, Capdevilla, Senna, Iniesta, Xavi, Fàbregas (Alonso, 63*), Silva (Cazorla, 66*), Torres (Güiza, 78*) (entraîneur : Aragones)

Phase finale disputée en Suisse et en Autriche (à partir des demi-finales) du 7 au 29 juin.
Finale le 29 juin à Vienne (Stade Ernst Happel)**2012****Espagne 4 - 0 Italie**Silva (14*), Alba (41*), Torres (84*),
Mata (88*)**L'équipe championne**

Casillas, Piqué, Iniesta, Xavi, Fàbregas, Alonso, Ramos, Busquets, Arebeloa, Alba, Silva (entraîneur : Del Bosque)

Phase finale disputée en Ukraine et en Pologne du 8 juin au 1^{er} juillet.
Finale le 1^{er} juillet à Kiev (Stade Olympique)

1957		
Égypte	4 - 0	Éthiopie
16 février 1957, Khartoum (Soudan)		
1959		
Égypte	2 - 1	Soudan
29 mai 1959, Le Caire (Égypte)		
1962		
Éthiopie	4 - 2	Égypte
21 janvier 1962, Addis-Abeba (Éthiopie)		
1963		
Ghana	3 - 0	Soudan
1 ^{er} décembre 1963, Accra (Ghana)		
1965		
Ghana	3 - 2	Tunisie
21 novembre 1965, Tunis (Tunisie)		
1968		
Congo-Kinshasa	1 - 0	Ghana
21 janvier, Addis-Abeba (Éthiopie)		
1970		
Soudan	1 - 0	Ghana
16 février 1970, Khartoum (Soudan)		
1972		
Congo	3 - 2	Mali
5 mars 1972, Yaoundé (Cameroun)		
1974		
Zaïre	2 - 0	Zambie
12 mars 1974, Le Caire (Égypte)		
1976		
Jouée comme un championnat		
1 ^{er} : Maroc - 5 points		
Addis-Abeba (Éthiopie)		
1978		
Ghana	2 - 0	Ouganda
18 mars 1978, Accra (Ghana)		
1980		
Nigeria	3 - 0	Algérie
22 mars 1980, Surulere (Nigeria)		
1982		
Ghana	1 - 1	Libye
7 t.a.b. à 6		
19 mars 1982, Tripoli (Libye)		
1984		
Cameroun	3 - 1	Nigeria
xxxxxxxxx 18 mars 1984, Abidjan (Côte d'Ivoire) xxxxxxxx		
1986		
Égypte	0 - 0	Cameroun
5 t.a.b. à 4		
21 mars 1986, Le Caire (Égypte)		

1988		
Cameroun	1 - 0	Nigeria
27 mars 1988, Casablanca (Maroc)		
1990		
Algérie	1 - 0	Nigeria
16 mars 1990, Alger (Algérie)		
1992		
Côte d'Ivoire	0 - 0	Ghana
11 t.a.b. à 10		
26 janvier 1992, Dakar (Sénégal)		
1994		
Nigeria	2 - 1	Zambie
10 avril 1994, Tunis (Tunisie)		
1996		
Afrique du Sud	2 - 0	Tunisie
3 février 1996, Johannesburg (Afrique du Sud)		
1998		
Égypte	2 - 0	Afrique du Sud
28 février 1998, Ouagadougou (Burkina-Faso)		
2000		
Cameroun	2 - 2	Nigeria
4 t.a.b. à 3		
12 février 2000, Lagos (Nigeria)		
2002		
Cameroun	0 - 0	Sénégal
3 t.a.b. à 2		
10 février 2002, Bamako (Mali)		
2004		
Tunisie	2 - 1	Maroc
14 février 2004, Tunis (Tunisie)		
2006		
Égypte	0 - 0	Côte d'Ivoire
4 t.a.b. à 2		
10 février 2006, Le Caire (Égypte)		
2008		
Égypte	1 - 0	Cameroun
10 février 2008, à Accra (Ghana)		
2010		
Égypte	1 - 0	Ghana
31 janvier 2010, à Luanda (Angola)		
2012		
Zambie	0 - 0	Côte d'Ivoire
8 t.a.b. à 7		
12 février 2012 à Libreville (Gabon)		
2013		
Nigeria	1 - 0	Burkina Faso
10 février 2013 à Johannesburg (Afrique du Sud)		

1904 à 2013

Les résultats français





Les Bleus savoureront leur succès dans le Championnat d'Europe des nations en 2000. Sur la pelouse du stade De Kuip de Rotterdam, une adaptation sportive du célèbre Déjeuner sur l'herbe.

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
GROUPE A								
1. O. lillois	28	18	14	0	4	41	23	18
2. Marseille	23	18	10	3	5	40	24	16
3. RC Paris	21	18	8	5	5	40	36	4
4. Sète	20	18	8	4	6	32	32	0
5. SC Nîmes	19	18	8	3	7	37	38	-1
6. Excelsior	18	18	5	8	5	32	37	-5
7. Nice	15	18	5	5	8	26	32	-6
8. Club français	13	18	5	3	10	43	50	-7
9. Hyères	12	18	4	4	10	22	29	-7
10. Mulhouse	11	18	4	3	11	36	48	-12
GROUPE B								
1. Antibes	24	18	10	4	4	39	21	18
2. Cannes	22	18	8	6	4	37	24	13
3. Sochaux	22	18	9	4	5	40	31	9
4. SO Montpellier	21	18	9	3	6	37	36	1
5. CA Paris	20	18	8	4	6	38	37	1
6. Rennes	18	18	7	4	7	41	36	5
7. Fives	17	18	6	5	7	42	48	-6
8. Red Star	14	18	4	6	8	38	29	9
9. Metz	13	18	5	3	10	25	51	-26
10. Alès	9	18	2	5	11	25	49	-24

L'effectif du champion O. lillois : Amard, Beaucourt, Barrett, Bigot, Défossé, Delannoy, Delassus, De Loose, Laurent, Lutterlock, McGowan, Meuriss, Simonyi, Thery, Vandooren J., Verga, Wattrelos, Winckelmans.

Finale : Olympique lillois - AS Cannes 4-3.

Buts : Barrett, Varga, Fecchino (59*), Winckelmans (75*), Calecca (78*), Tourniaire (82*), Winckelmans (86*).

O. lillois : Défossé - Vandooren, Théry - Meuris, McGowan, Beaucourt - Decottignies, Varga, Delannoy, Amard, Winckelmans.

AS Cannes : Roux - Tourniaire, Nagy - Béraudo, Kvasz, Cler - Calecca, Fecchino, Bardot, Hilier, Cornelli.

Les buteurs

1. Mercier (Club français), Kaiser (Rennes) : 15 buts ; 3. Alcazar (Marseille), Fecchino (Cannes) : 14 buts ; 5. Klima (Antibes), Fenamore (Red Star) : 13 buts ; 7. Saint-Pé (Fives), Zavadsky (Montpellier), Bertrand (Red Star) : 12 buts ; 10. Cheuva, Liberati (Fives), Dominique (Rennes) : 11 buts ; 13. Wilson (SC Nîmes), Delesse (RC Paris) : 10 buts ; 15. Barrett (O. lillois), Kaufmann (Mulhouse), Beck (Sète) : 9 buts ; 18. Laurent (Club français), Caiels (Marseille), Polge (SC Nîmes), Gallay, Veinante (RC Paris) : 8 buts ; 23. Winckelmans (O. lillois), Tomasi (Nice), Chalvidan (SC Nîmes) : 7 buts ; 26. Langiller, Lietaer (Excelsior), Wetzter (Hyères), Casy (Mulhouse), Denegri (Nice), Cabanne, Mc Dougall (Sète) : 6 buts.

Au cours de ce premier championnat professionnel et pour cause de corruption (déjà), Antibes fut déclassé et remplacé par l'AS Cannes pour jouer la finale contre Lille, le vainqueur du groupe A.

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Sète	34	26	14	6	6	69	52	17
2. Fives	33	26	13	7	6	57	31	26
3. Marseille	33	26	15	3	8	69	46	23
4. O. lillois	32	26	14	4	8	70	40	30
5. Excelsior	30	26	13	4	9	65	59	6
6. Rennes	27	26	11	5	10	67	75	-8
7. Antibes	27	26	11	5	10	52	60	-8
8. SO Montpellier	26	26	10	6	10	53	55	-2
9. SC Nîmes	25	26	11	3	12	68	72	-4
10. Cannes	25	26	9	7	10	42	52	-10
11. RC Paris	23	26	9	5	12	51	49	2
12. Sochaux	22	26	9	4	13	60	70	-10
13. Nice	17	26	6	5	15	42	69	-27
14. CA Paris	10	26	5	0	21	55	90	-35

L'effectif du champion Sète : Balinforth, Beck, Benouna, Bukovi, Cabanes, Capelle, Cazal, Chardar, Cleron, Cros, Dougali, Dupont, Edwards, Franques R., Gabrillargues, Gasco, Haussaire, Hillier, Leitner, Ilense, Lopez, Lucibello, Lukacs, Miquel, Mitrovic, Monsallier, Prega, Rivera, Sagnier.

L'effectif du vice-champion Fives : Aoued, Aupert, Bara, Berry, Carette, Carpin, Cernicky I, Cernicky II, Cheuva, Dalheimer, De Loose, Dubus, Eastmann, Gonzales, Lalande, Lalloué, Liberati, Meuth, Redel, Saint-Pé, Vaillant, Vandenabaele, Vincent.

Les buteurs

1. Lukacs (Sète) : 28 buts ; 2. Wolweiller (Rennes) : 25 buts ; 3. Courtois (Sochaux) : 22 buts ; 4. Bara (Fives), Simonyi (O. lillois), Alcazar (Marseille) : 19 buts ; 7. Kovacs (Antibes) : 17 buts.

Relégué : CA Paris

Promus : Red Star, Alès

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Sochaux	48	30	22	4	4	94	36	58
2. Strasbourg	47	30	21	5	4	73	33	40
3. RC Paris	37	30	16	5	9	77	57	20
4. Sète	36	30	13	10	7	52	45	7
5. Cannes	33	30	14	5	11	62	48	14
6. Mulhouse	33	30	14	5	11	66	67	-1
7. O. Lille	31	30	14	3	13	56	46	10
8. Excelsior	31	30	13	5	12	51	48	3
9. Marseille	31	30	13	5	12	76	72	4
10. Rennes	27	30	11	5	14	57	49	8
11. Fives	25	30	12	1	17	45	61	-16
12. Red Star	23	30	8	7	15	58	72	-14
13. Alès	23	30	10	3	17	52	73	-21
14. Antibes	23	30	8	7	15	49	80	-31
15. SO Montpellier	17	30	7	3	20	37	86	-49
16. SC Nîmes	15	30	5	5	20	35	67	-32

L'effectif du champion Sochaux : Abegglen, Courtois, Duhart, Dumas, Finot, Germain, Gougain, Hug, Jacquier, Lalloué, Lehmann, Leslie, Magnien, Maschinot, Mattler, Ross, Saint-Maurice, Sarrieux, Szabo, Wagner, William.

L'effectif du vice-champion Strasbourg : Bauer, Freyemuth, Halter, Harthong, Hawlicek, Haisserey, Hummel, Keller C., Keller F., Papas, Pawlak, Rohr, Sattler, Schaden, Vieillard.

Les buteurs

1. Abegglen (Sochaux) : 30 buts ; 2. Courtois (Sochaux) : 29 buts ; 3. Wesselik (Mulhouse) : 24 buts ; 4. Alcazar (Marseille), Secember (Excelsior) : 22 buts ; 6. Mercier (RC Paris), Keller (Strasbourg) : 21 buts ; 8. Rohr (Strasbourg) : 20 buts ; 9. Simonyi (Lille) : 18 buts ; 10. Guimbert (Cannes) : 17 buts ; 11. Kennedy (RC Paris) : 16 buts ; 12. Pybert (Alès) : 15 buts ; 13. Kohut (Marseille), Veinante (RC Paris) et Aston (Red Star) : 14 buts ; 16. Belko (Antibes) : 13 buts.

Relégués : SO Montpellier, SC Nîmes

Promus : Metz, Valenciennes

1935-1936

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. RC Paris	44	30	20	4	6	81	45	36
2. O. lillois	41	30	17	7	6	62	32	30
3. Strasbourg	39	30	18	3	9	67	37	30
4. Sochaux	35	30	12	11	7	81	38	43
5. Cannes	35	30	15	5	10	53	46	7
6. Marseille	33	30	14	5	11	61	55	6
7. Sète	32	30	14	4	12	49	48	1
8. Fives	31	30	14	3	13	51	41	10
9. Excelsior	31	30	13	5	12	65	56	9
10. Rennes	28	30	10	8	12	44	62	-18
11. Metz	27	30	12	3	15	54	69	-15
12. Antibes	25	30	10	5	15	47	68	-21
13. Mulhouse	22	30	8	6	16	53	89	-36
14. Red Star	19	30	8	3	19	49	68	-19
15. Valenciennes	19	30	7	5	18	57	87	-30
16. Alès	19	30	5	9	16	39	72	-33

L'effectif du champion **RC Paris** : Banide, Branca, Bohé, Couard, Couard R., Delfour, Diagne, Dupuis, Fournis, Galey, Gautheroux, Hiden, Jordan, Kennedy, Mathé, Mercier, Ozenne, Roux, Schmidt, Veinante, Ziskovic.

L'effectif du vice-champion **O. lillois** : Barisseau, Beaucourt, Bigot, Cahours, Cantegrit, Cléau, Decottignies, Défossé, Delannoy, Grauby, Higgins, Laurent, Leblanc, Lukacs, Muller, Vandooren, Volante, Windner.

Les buteurs

1. Courtois (Sochaux) : 34 buts ; 2. Rohr (Strasbourg) : 28 buts ; 3. Franceschetti (Cannes) et Couard (RC Paris) : 23 buts ; 5. Kennedy (RC Paris) : 19 buts ; 6. Lauer (Fives) : 18 buts ; 7. Secember (Excelsior) : 17 buts ; 8. Abegglen (Sochaux) : 16 buts ; 9. Hiltl (Excelsior) et Zatelli (Marseille) : 15 buts ; 11. Bigot (O. lillois), Alcazar (Marseille), Wesselik (Mulhouse), Iriondo (Sète) et Pinteau (Valenciennes) : 14 buts ; 16. Planques (Antibes) et Heisserer (Strasbourg) : 13 buts ; 18. Higgins (O. lillois) et Sas (Red Star) : 12 buts.

Relégués : Valenciennes, Alès

Promus : Rouen, RC Roubaix

1936-1937

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Marseille	38	30	17	4	9	69	39	30
2. Sochaux	38	30	16	6	8	56	42	14
3. RC Paris	37	30	17	3	10	57	47	10
4. Rouen	35	30	15	5	10	62	48	14
5. O. lillois	34	30	14	6	10	51	43	8
6. Strasbourg	33	30	12	9	9	62	39	23
7. Metz	32	30	13	6	11	60	61	-1
8. Excelsior	31	30	13	5	12	72	60	12
9. Red Star	31	30	12	7	11	47	58	-11
10. Sète	30	30	11	8	11	46	48	-2
11. Fives	28	30	12	4	14	54	45	-9
12. RC Roubaix	27	30	11	5	14	50	61	-11
13. Antibes	26	30	11	4	15	50	64	-14
14. Cannes	25	30	8	9	13	48	55	-7
15. Rennes	20	30	8	4	18	38	58	-20
16. Mulhouse	15	30	8	3	21	48	102	-54

L'effectif du champion **Marseille** Aznar, Bastien, Ben Bouali, Bistolfi, Bruhin, Conchy H., Dard, Durand, Erevanian, Gonzalès, Gorelli, Granier, Ignace, Kohut, Mester, Miquel, Olej, Rebido, Sas, Vasconcellos, Waggi, Weiskopf, Zatelli, Zermani.

L'effectif du vice-champion **Sochaux** Abegglen, Belko, Bradac, Cazenave, Courtois, Di Lorto, Duhart, Germain, Harthong, Hug, Jacquin, Lalloué, Lauri, Lehmann, Magnin, Maschinot, Mattler, Pretto, Sarrieu, Sbarra, Sehaden, Szabo, Telechea, William.

Les buteurs

1. Rohr (Strasbourg) : 30 buts ; 2. Zatelli (Marseille) : 28 buts ; 3. Nicolas J. (Rouen) : 27 buts ; 4. Hiltl (Excelsior), Couard (RC Paris) : 22 buts ; 6. Planques (Antibes), Koranyi (Sète) : 18 buts ; 8. Bigot (O. lillois) : 17 buts ; 9. Franceschetti (Cannes), Simonyi (Red Star), Courtois (Sochaux) : 16 buts ; 12. Kaburek (Metz) : 15 buts.

Relégués : Rennes, Mulhouse

Promus : Lens, Valenciennes

1937-1938

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Sochaux	44	30	18	8	4	69	26	43
2. Marseille	42	30	15	12	3	61	35	26
3. Sète	41	30	16	9	5	52	28	24
4. Rouen	36	30	14	8	8	57	44	13
5. Strasbourg	33	30	12	9	9	66	54	12
6. Excelsior	31	30	10	11	9	59	57	2
7. O. lillois	29	30	10	9	11	39	33	6
8. RC Roubaix	28	30	11	13	6	39	60	-21
9. Cannes	27	30	8	11	11	56	47	9
10. Antibes	27	30	9	9	12	38	40	-2
11. Metz	27	30	8	11	11	45	56	-11
12. Fives	26	30	7	12	11	42	43	-1
13. RC Paris	26	30	9	8	13	48	59	-11
14. Lens	26	30	9	8	13	45	63	-18
15. Red Star	19	30	6	7	17	47	71	-24
16. Valenciennes	18	30	6	6	18	30	77	-47

L'effectif du champion **Sochaux** : Abegglen, Belko, Cazenave, Courtois, Di Lorto, Duhart, Fascinek, Germain, Gougain, Hoffmann, Hug, Ithurbide, Keller C., Korb, Lalloué, Lauri, Lehmann, Mattler, Padron, Pretto, Sarrieu, Szabo, William.

L'effectif du vice-champion **Marseille** : Aznar, Bastien, Ben Bouali, Bruhin, Conchy H., Eisenhoffer, Donnenfeld, Gallice, Gonzalès, Granier, Hadidji, Heiss, Kohut, Olej, Pardigon, Vasconcellos, Weiskopf, Zatelli, Zermani.

Les buteurs

1. Nicolas J. (Rouen) : 26 buts ; 2. Rohrt (Strasbourg) : 25 buts ; 3. Koranyi (Sète) : 24 buts ; 4. Petrak (Cannes) : 23 buts ; 5. Courtois (Sochaux) : 22 buts ; 6. Simonyi (Red Star) : 21 buts ; 7. Zatelli (Marseille) : 20 buts ; 8. Moselli (Antibes), Herrera (Excelsior), Faczinek (Sochaux) : 15 buts ; 11. Stanis (Lens), Heisserer (Strasbourg) : 14 buts.

Relégués : Red Star, Valenciennes

Promus : Le Havre, Saint-Étienne

Championnat de France

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Sète	42	30	19	4	7	65	36	29
2. Marseille	40	30	18	4	8	56	34	22
3. RC Paris	38	30	15	8	7	58	43	15
4. Saint-Étienne	35	30	14	7	9	46	30	16
5. O. lillois	34	30	14	6	10	42	38	4
6. Sochaux	32	30	14	4	12	65	39	26
7. Lens	31	30	11	9	10	51	42	9
8. Metz	31	30	12	7	11	49	46	3
9. Fives	31	30	13	5	12	57	54	3
10. Strasbourg	28	30	10	8	12	39	43	-4
11. Le Havre	28	30	11	6	13	48	59	-11
12. Cannes	27	30	11	5	14	47	62	-15
13. Excelsior	24	30	8	8	14	60	71	-11
14. Rouen	21	30	6	9	15	31	48	-17
15. Antibes	21	30	6	9	15	21	54	-33
16. RC Roubaix	17	30	4	9	17	31	67	-36

L'effectif du champion **Sète** : Balmaya, Bertrand, Brusseaux, Charles, Clarenc, Daho, Danzelle, Darmon, Escola, François, Franques, Koranyi, Laurent, Mercier, Pellegrino, Salhi, Schmitt, Simon, Teyssonier, Vassas.

L'effectif du vice-champion **Marseille** : Angles, Aznar, Beltramo, Ben Barek, Bruhin, Brusset, Carasco, Conchy H., Conchy M., Dard G., Dard R., Gonzalès, Heiss, Kohut, Olej, Pardigon, Patrone, Vasconcellos, Zermani.

Les buteurs

1. Courtois (Sochaux), Koranyi (Sète) : 27 buts ; 3. Van Caeneghem (Fives) : 21 buts ; 4. Hiltl (Excelsior) : 18 buts ; 5. Franceschetti (Cannes), Frigerio (Le Havre), Aznar (Marseille), Tax (Saint-Étienne) : 16 buts ; 9. Specht (Lens) : 14 buts ; 10. Kalocsai (O. Lillois), Pellegrino (Saint-Étienne), Ben Barek (Marseille) : 12 buts.

Relégués : **Antibes, RC Roubaix**

Promus : **Red Star, Rennes**

ZONE NORD

Class	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Rouen	22	13	10	2	1	48	22	26
2. Le Havre	20	14	10	0	4	28	19	9
3. Reims	19	14	9	1	4	54	30	24
4. Lens	16	13	7	2	4	36	29	7
5. Arras	13	15	6	1	8	35	31	4
6. CA Paris	12	12	4	4	4	28	28	0
7. Excelsior	9	12	4	1	7	18	36	-18
8. Red Star	6	13	2	2	9	16	33	-17
9. RC Paris	6	9	2	2	5	17	24	-7
10. Boulogne	3	11	1	1	9	11	39	-28

L'effectif du champion **Rouen** : Allais, Besse, Bessero, Bledowski, Blondel, Boudet, Castel, Damiens, Delfour, Demorgny, Duhazé, Feiler, Mandaluniz, Rio, Rose.

L'effectif du vice-champion **Le Havre** : Azema, Blaschek, Cleron, Decorde, Deshaies, García, Hebert, Jacquet, Jasseron, Jugold, Lecomte, Létée, Nemeur, Varnier, Vassegue.

ZONE SUD-EST

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Nice	13	8	5	3	0	7	5	22
2. Marseille	11	8	5	1	2	22	12	10
3. Cannes	10	8	4	2	2	27	16	11
4. Saint-Étienne	6	8	3	0	5	21	26	-5
5. Antibes	0	8	0	0	8	4	42	-38

ZONE SUD-OUEST

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Bordeaux	16	10	8	0	2	40	18	22
2. Sète	12	10	5	2	3	30	18	12
3. SO Montpellier	12	10	5	2	3	31	18	13
4. SC Nîmes	9	10	3	3	4	24	28	-4
5. Toulouse	6	10	2	2	6	19	40	-21
6. Alès	5	10	1	3	6	16	38	-22

ZONE NORD

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Red Star	20	12	9	2	1	28	8	20
2. Rouen	15	12	7	1	4	29	28	1
3. Bordeaux	13	12	6	1	5	21	20	1
4. Reims	11	12	4	3	5	20	17	3
5. Le Havre	9	12	4	1	7	27	27	0
6. CA Paris	8	12	3	2	7	12	25	-13
7. RC Paris	8	12	4	0	8	23	35	-12

L'effectif du champion **Red Star** : Alleaume, Aston, Bersoullé, Da Rui, Hatz, Herrera, Meurisse, Padron, Roessler, Séfélin, Sergent, Simonyi, Thévenot, Vandevelde, Vandooren, Vastag.

L'effectif du vice-champion **Rouen** : Besse, Biedowski, Blondel, Boudet, Delfour, Demorgny, Duhazé, Feiler, Lenfant, Mandaluniz, Rio.

ZONE SUD

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Marseille	24	16	10	4	2	44	16	28
2. Toulouse	24	16	11	2	3	37	17	20
3. Sète	18	16	7	4	5	15	11	4
4. Cannes	18	16	7	4	5	25	23	2
5. Nice	16	16	6	4	6	26	19	7
6. SC Nîmes	16	16	8	0	8	24	35	-11
7. SO Montpellier	12	16	4	4	8	28	36	-8
8. Alès	9	16	3	3	10	11	36	-25
9. Saint-Étienne	7	16	3	1	12	17	34	-17

L'effectif du champion **Marseille** : Acht, Alcazar, Andreis, Aznar, Ben Arab, Bigot, Bruhin, Conchy M., Dard, Delachet, De Nicolas, Eisenhoffer, Ferrigno, Gonzales, Malvy, Olej, Patrone, Pironti, Pradel, Robin, Salson, Subreville, Troupel, Weiskopf.

L'effectif du vice-champion **Toulouse** : Bastien, Camarata, Cros, Diagne, Dupuis, Dolly, Keller C., Marek, Luddens, Schmidt, Zatelli.

ZONE NORD

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Reims	24	16	10	4	2	34	14	20
2. Rouen	23	16	9	5	2	34	20	14
3. Red Star	22	16	10	2	4	38	21	17
4. RC Paris	17	16	7	3	6	32	35	-3
5. Bordeaux	16	16	6	4	6	28	24	4
6. CA Paris	13	16	5	3	8	20	24	-4
7. Rennes	13	16	4	5	7	22	28	-6
8. Le Havre	13	16	6	1	9	32	39	-7
9. Amiens	3	16	0	3	13	18	53	-35

L'effectif du champion **Reims** : Brembilla, Carrara, Deligny, Favre, Frelin, Gillis, Hanus, Ignace, Olivier, Padron, Perpère, Petitfils, Szego, Tobia, Vandooren, Vernay.

L'effectif du vice-champion **Rouen** : Allais, Besse, Bledowski, Blondel, Boegli, Boudet, Delfour, Demorgny, Duhamel, Feiler, Lauze, Lenfant, Lherminé, Mandaluniz, Pignault, Piguët, Rio, Taillis, Talairach.

ZONE SUD

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Sète	25	16	11	3	2	26	11	15
2. Toulouse	20	16	8	4	4	31	11	20
3. Alès	16	16	6	4	6	21	25	-4
4. Saint-étienne	16	16	7	2	7	22	30	-8
5. Marseille	15	16	5	5	6	31	25	6
6. Cannes	14	16	4	6	6	22	21	1
7. Nice	14	16	5	4	7	19	27	-8
8. SC Nîmes	14	16	5	4	7	12	21	-9
9. SO Montpellier	10	16	4	2	10	14	27	-13

L'effectif du champion **Sète** : Charles, Danzelle, Erevanian, Franques, Koranyi, Laid, Laurent, Leduc, Mainguet, Mathieu, Mercier, Miramond, Novicki, Pruss, Robisco, Sisco, Thomazover.

L'effectif du vice-champion **Toulouse** : Ben Bouali, Camarata, Cros, Daho, Dambach, Deroesch, Diagne, Frey, Granier, Jelinek, Keller, Schmidt, Zatelli.

Meilleur buteur du Championnat : Mandaluniz (Rouen) : 17 buts

ZONE NORD

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Lens	50	30	23	4	3	98	39	59
2. Rouen	37	30	13	11	6	55	36	19
3. Fives	37	30	15	7	8	74	52	22
4. Bordeaux	36	30	15	6	9	69	47	22
5. Reims	35	30	14	7	9	62	39	23
6. Le Havre	35	30	15	5	10	47	42	5
7. RC Paris	33	30	14	5	11	64	53	11
8. Sochaux	31	30	14	3	13	66	63	3
9. O. lillois	29	30	12	5	13	58	56	2
10. Red Star	28	30	12	4	14	58	63	-5
11. Le Mans	27	30	11	5	14	51	56	-5
12. Excelsior	24	30	9	6	15	53	74	-21
13. Amiens	24	30	8	8	14	30	50	-20
14. CA Paris	23	30	10	3	17	51	71	-20
15. Rennes	17	30	5	7	18	48	95	-47
16. Troyes	14	30	5	4	21	41	89	-48

L'effectif du champion **Lens** : Battut, Beaucourt, Creteur, Dabrowski, Evin, Fougny, François, Fruleux, Gouillard, Gruchala, Levandowski, Marek, Mathieu, Michiels, Ourdouillé, Piatkowski, Siklo, Stanis, Strozky.

Meilleur buteur du Championnat : Stanis (Lens) : 43 buts.

ZONE SUD

Class.	Pts	J	G	N	P	Bp	Bc	Diff
1. Toulouse	47	30	21	5	4	93	31	62
2. Grenoble	41	30	17	7	6	51	38	13
3. Marseille	40	30	16	8	6	100	43	57
4. Sète	40	30	17	6	7	62	31	31
5. Saint-Étienne	31	30	13	5	12	50	49	1
6. Nice	30	30	13	4	13	45	55	-10
7. Brive	29	30	13	3	14	58	61	-3
8. Cannes	29	30	12	5	13	52	51	1
9. SC Nîmes	29	30	11	7	12	42	47	-5
10. Annecy	28	30	9	10	11	42	55	-13
11. FC Lyon	26	30	10	6	14	42	55	-13
12. Perpignan	25	30	9	7	14	41	46	-5
13. Clermont	24	30	9	6	15	44	61	-17
14. Alès	21	30	8	5	17	32	56	-24
15. SO Montpellier	20	30	7	6	17	34	61	-27
16. Avignon	20	30	7	6	17	37	85	-48

L'effectif du champion **Toulouse** : Azza, Benezech, Camarata, Cros, Daho, Enée, Fascinati, Frey, Hoffmann, Jelinek, Keller C., Riou, Zatelli.

Meilleur buteur du Championnat : Aznar (Marseille) : 45 buts.

GROUPE NORD

Class.	Pts	J	G	N	P	Bp	Bc	Diff
1. Rouen	35	22	16	3	3	54	23	31
2. Lens	30	22	14	2	6	58	32	26
3. Red Star	30	21	13	4	4	54	33	21
4. Reims	28	22	12	4	6	70	30	40
5. Lille	28	22	14	0	8	69	37	32
6. RC Paris	24	22	10	4	8	55	45	10
7. Valenciennes	23	21	11	1	9	48	45	3
8. Rennes	17	22	6	5	11	36	65	-29
9. Stade français	14	22	4	6	12	30	51	-21
10. Le Mans	13	22	5	3	14	29	64	-35
11. Excelsior	11	22	2	7	13	32	65	-33
12. Le Havre	9	22	3	3	16	26	71	-45

L'effectif du champion **Rouen** : Besse, Blondel, Castel, Dambach, Delfour, Duhamel, Feiler, Jacques, Leprevost, Leroux, Magnin, Mandaluniz, Matussièrre, Pignault, Rio, Rivière, Taillis, Taurin, Vêlin.

Les buteurs

1. Bihel (O. lillois), Sinibaldi (Reims) : 30 buts ; 3. Simonyi (Red Star) : 29 buts ; 4. Lélglise (Valenciennes) : 22 buts ; 5. Stanis (Lens) : 17 buts.

GROUPE SUD

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. FC Lyon	34	22	14	6	2	62	22	40
2. Bordeaux	34	22	16	2	4	74	35	39
3. Sète	26	22	10	6	6	44	34	10
4. Clermont	26	22	11	4	7	48	39	9
5. Marseille	24	22	11	2	9	58	47	11
6. Toulouse	22	22	9	4	9	57	56	1
7. SO Montpellier	21	22	9	3	10	41	58	-17
8. Saint-Étienne	17	22	6	5	11	45	54	-9
9. Nice	17	22	7	3	12	34	45	-11
10. Nîmes	15	22	5	5	12	42	65	-23
11. Alès	15	22	6	3	13	34	61	-27
12. Cannes	13	22	5	3	14	27	50	-23

L'effectif du champion FC Lyon : Aylagas, Belver, Cionini, Deléglise, Deville, Flamang, Gérard, Jarrett, Kauczar, Lorius, Lorrain, Schmitt, Suprina, Tamini, Zocca.

Les buteurs

1. Planté (Bordeaux) : 25 buts ; 2. Koranyi (Sète) : 22 buts ; 3. Urtizberea (Bordeaux), Gérard (FC Lyon), De Maréville (Marseille) : 18 buts.

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Lille	45	34	19	7	8	89	44	45
2. Saint-Étienne	44	34	20	4	10	86	68	18
3. CO Roubaix	41	34	15	11	8	60	38	22
4. Reims	40	34	15	10	9	68	48	20
5. Rennes	37	34	13	11	10	57	52	5
6. Lens	36	34	14	8	12	72	57	15
7. Rouen	36	34	14	8	12	53	47	6
8. RC Paris	35	34	16	3	15	56	52	4
9. Marseille	34	34	12	10	12	70	65	5
10. Cannes	34	34	12	10	12	52	56	-4
11. Red Star	33	34	12	9	13	63	60	3
12. Strasbourg	33	34	13	7	14	53	62	-9
13. Sète	32	34	13	6	15	63	65	-2
14. Bordeaux	31	34	11	9	14	65	66	-1
15. Lyon	31	34	11	9	14	52	78	-26
16. Le Havre	30	34	13	4	17	48	68	-20
17. Metz	25	34	10	5	19	40	77	-37
18. Sochaux	15	34	4	7	23	35	79	-44

L'effectif du champion Lille : Baratte, Bigot, Bihel, Bourbotte, Carré, Dietrich, Dubreucq, Grimonpont, Hatz, Jadrejak, Kretschmar, Lacaze, Lechantre, Mathieu, Meresse, Prévost, Sommerlynck, Stepaniak, Teixier, Tempowski, Vandooren, Walter, Wittkowski.

L'équipe type : Hatz – Jadrejak, Prévost, Sommerlynck – Bourbotte, Carré – Baratte, Tempowski – Vandooren, Bihel, Lechantre.

L'effectif du vice-champion Saint-Étienne : Davin, Casy, Calligaris, Amar, Cuissard, Riche, Alpsteg, Lauer, Huguet, Siroud, Rodriguez.

Les buteurs

1. Bihel (Lille) : 28 buts ; 2. Sinibaldi (Reims) : 26 buts ; 3. Rodriguez (Saint-Étienne) : 22 buts ; 4. De Maréville (Marseille) : 21 buts ; 5. Koranyi (Sète) : 20 buts ; 6. Baratte (Lille) : 19 buts ; 7. Stanis (Lens), Lozia (Red Star), Rabstjek (Rennes), Alpsteg (Saint-Étienne) : 18 buts.

Relégués : Lyon, Sochaux

Promus : FC Nancy, Stade français, SO Montpellier, Toulouse

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. CO Roubaix-T.	53	38	24	5	9	71	47	24
2. Reims	49	38	22	5	11	72	40	32
3. Strasbourg	49	38	21	7	10	79	50	29
4. Lille	47	38	20	7	11	89	52	37
5. Stade français	46	38	19	8	11	72	58	14
6. Marseille	45	38	17	11	10	69	55	14
7. Red Star	39	38	15	9	14	56	61	-5
8. Cannes	38	38	17	4	17	57	66	-9
9. Rennes	38	38	16	6	16	67	78	-11
10. Metz	37	38	12	13	13	93	75	18
11. Saint-Étienne	37	38	13	11	14	71	84	-13
12. FC Nancy	36	38	13	10	15	62	59	3
13. Sète	35	38	12	11	15	65	79	-14
14. Toulouse	34	38	15	4	19	70	80	-10
15. RC Paris	33	38	14	5	19	76	80	-4
16. SO Montpellier	33	38	14	5	19	59	71	-12
17. Lens	31	38	12	7	19	67	72	-5
18. Bordeaux	31	38	12	7	19	58	81	-23
19. Le Havre	25	38	9	7	22	44	83	-39
20. Rouen	24	38	7	10	21	37	63	-26

L'effectif du champion CO Roubaix-Tourcoing : Da Rui, Deruelle, Frutoso, Grava, Henry, Hiltl, Jerusalem, Kreitschmar, Leduc, Leenaert, Levandowski, Maes, Staho, Stricanne, Sumera, Urbaniak.

L'équipe type : Darui – Deruelle, Staho, Urbaniak – Levandowski, Leduc – Frutoso, Sumera – Hiltl, Leenaert, Stricane.

L'effectif du vice-champion Reims : Batteux, Bini, Broca, Favre, Flamion, Jacowski, Jonquet, Kuta, Marche, Petitfils, Pradel, Prince, Ranzoni, Roessler, Sinibaldi Pierre, Staho.

Les buteurs

1. Sinibaldi Pierre (Reims) : 33 buts ; 2. Kemp (Metz) : 30 buts ; 3. Baratte (Lille) : 28 buts ; 4. Poblome (FC Nancy) : 26 buts ; 5. Planté (Bordeaux) : 25 buts ; 6. Koranyi (Sète) : 24 buts ; 7. Hiltl (CO Roubaix T.) : 23 buts ; 8. Baillot (Metz), Nyers (Stade français), Keller (Toulouse) : 21 buts ; 11. Woehl (Strasbourg), Cammarata (Toulouse) : 20 buts ; 13. Zatelli (Marseille), Vaast (RC Paris), Lozia (Red Star) : 18 buts ; 16. Hoffman (Metz) : 17 buts ; 17. Rodriguez (Saint-Étienne) : 16 buts.

Relégués : Lens, Bordeaux, Le Havre, Rouen

Promus : Sochaux, Alès

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Marseille	48	34	20	8	6	83	43	40
2. Lille	47	34	20	7	7	82	51	31
3. Reims	46	34	20	6	8	73	34	39
4. Saint-Étienne	41	34	16	9	9	72	58	14
5. Stade français	38	34	15	8	11	68	58	10
6. Strasbourg	37	34	13	11	10	82	58	24
7. RC Paris	37	34	16	5	13	79	64	15
8. CO Roubaix T.	37	34	15	7	12	62	60	2
9. Sochaux	34	34	13	8	13	63	59	4
10. Rennes	34	34	13	8	13	56	59	-3
11. Metz	30	34	13	4	17	70	82	-12
12. FC Nancy	30	34	11	8	15	49	64	-15
13. Toulouse	29	34	13	3	18	50	62	-12
14. Cannes	29	34	10	9	15	47	66	-19
15. SO Montpellier	28	34	10	8	16	52	67	-15
16. Sète	26	34	11	4	19	59	85	-26
17. Alès	25	34	7	11	16	49	79	-30
18. Red Star	16	34	6	4	24	30	77	-47

L'effectif du champion Marseille : Amar, Aznar, Bastien, Bihel, Bouchaib, Dahan, Dard, Fontaine, Franceschi, Gallian, Hadidji, Latrille, Libérati, Martin, Nagy, Pironti, Robin, Rodriguez, Salem, Scotti, Trskan, Villa, Vratil, Zatelli.

L'équipe type : Libérati – Dahan, Rodriguez, Salem – Bastien, Scotti – Aznar, Robin – Nagy, Bihel, Pironti.

L'effectif du vice-champion Lille : Baratte, Bigot, Capelle, Carré, Dubreucq, Garcia, Germain, Isydorczyk, Jadrejak, Kretschmar, Lechantre, Prévost, Roeder, Sommerlyncq, Tempowski, Vandooren, Vuye, Walter, Wittkowski.

Les buteurs

1. Baratte (Lille) : 31 buts ; 2. Sinibaldi (Reims) : 25 buts ; 3. Tempowski (Lille) : 23 buts ; 4. Grumellon (Rennes) : 22 buts ; 5. Ben Barek (Stade français), Koranyi (Sète), Humpal (Sochaux) : 20 buts ; 8. Moreel (RC Paris) : 18 buts ; 9. Rolland (Strasbourg) : 17 buts ; 10. Bongiorno, Vaast (RC Paris) : 16 buts.

Relégués : Alès, Red Star

Promus : Nice, Colmar

Fusion entre le Stade français et le Red Star.

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Reims	48	34	22	4	8	90	54	36
2. Lille	47	34	21	5	8	102	40	62
3. Marseille	42	34	18	6	10	95	58	37
4. Rennes	41	34	16	9	9	61	49	12
5. Sochaux	38	34	16	6	12	74	52	22
6. RC Paris	36	34	14	8	12	71	56	15
7. Nice	36	34	13	10	11	60	58	2
8. Saint-Étienne	35	34	13	9	12	68	72	-4
9. Toulouse	34	34	16	2	16	56	53	3
10. Stade français	32	34	10	12	12	59	72	-13
11. Colmar	31	34	12	7	15	61	78	-17
12. SO Montpellier	29	34	12	5	17	57	71	-14
13. CO Roubaix T.	29	34	11	7	16	55	89	-34
14. Sète	29	34	10	9	15	34	58	-24
15. FC Nancy	28	34	11	6	17	53	69	-16
16. Metz	26	34	10	6	18	60	79	-19
17. Strasbourg	26	34	10	6	18	40	68	-28
18. Cannes	25	34	10	5	19	42	62	-20

L'effectif du champion Reims : Abenoza, Batteux, Bini, Flamion, Jacowski, Jonquet, Marche, Palluch, Penverne, Petitfils, Prince, Prouff, Sinibaldi Noël, Sinibaldi Paul, Sinibaldi Pierre.

L'équipe type : Paul Sinibaldi – Jacowski, Jonquet, Marche – Penverne, Petitfils – Batteux, Prouff – Bini, Pierre Sinibaldi, Flamion.

L'effectif du vice-champion Lille : Baratte, Carré, Dubreucq, Germain, Jadrejak, Lechantre, Nuevo, Prévost, Sommerlyncq, Strappe, Tempowski, Vandooren, Vuye, Walter, Wittkowski.

Les buteurs

1. Baratte (Lille), Humpal (Sochaux) : 26 buts ; 3. Baillot (Metz) : 25 buts ; 4. Grumellon (Rennes) : 24 buts ; 5. Bini (Reims) : 22 buts ; 6. Strappe (Lille) : 20 buts ; 7. Moreel (RC Paris) : 19 buts ; 8. Kretschmar (CO Roubaix) : 18 buts ; 9. Walter (Lille), Bihel (Marseille), Quenolle (RC Paris), Rodriguez (Saint-Étienne) : 17 buts ; 13. Flamion (Reims), Sésia (Stade français), Cammarata (Toulouse) : 16 buts ; 16. Dupraz (Colmar), Robin (Marseille), Cisowski (Metz), Deladerrière (FC Nancy) : 15 buts.

Relégué : Cannes

Promus : Lens, Bordeaux

Abandon de Colmar.

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Bordeaux	51	34	21	9	4	88	40	48
2. Lille	45	34	20	5	9	79	44	35
3. Reims	44	34	18	8	8	62	47	15
4. Toulouse	42	34	16	10	8	65	41	24
5. Nice	39	34	16	7	11	67	52	15
6. Sochaux	38	34	16	6	12	65	51	14
7. RC Paris	36	34	14	8	12	67	56	11
8. Marseille	35	34	13	9	12	56	60	-4
9. Rennes	34	34	12	10	12	64	58	6
10. CO Roubaix T.	33	34	9	15	10	49	46	3
11. Saint-Étienne	32	34	12	8	14	60	58	2
12. FC Nancy	31	34	12	7	15	52	58	-6
13. Strasbourg	31	34	11	9	14	46	73	-27
14. Sète	29	34	12	5	17	59	72	-13
15. Lens	26	34	9	8	17	49	68	-19
16. Stade français	26	34	9	8	17	51	71	-20
17. SO Montpellier	23	34	10	3	21	50	87	-37
18. Metz	17	34	5	7	22	53	100	-47

L'effectif du champion Bordeaux : De Harder, Depoorter, Doye, Gallice, Garriga, Kargu, Libar, M'Barek, Mérignac, Meynieu, Mustapha, Persillon, Rodriguez, Swiatek, Villenave, Voisembert.

L'équipe type : Depoorter – Garriga, Swiatek, Mérignac – M'Barek, Gallice – Libar, Mustapha – Persillon, Kargu, De Harder.

L'effectif du vice-champion Lille : Angel, Baratte, Carré, D'Archangelo, Dubreucq, Jadrejak, Lechantre, Meerseman, Nuevo, Parsik, Prévost, Sommerlyncq, Strappe, Tempowski, Van Cappelen, Vandooren, Van Lent, Vuye, Walter, Wassmer.

Les buteurs

1. Grumellon (Rennes) : 25 buts ; 2. Baratte (Lille) : 22 buts ; 3. De Harder (Bordeaux) : 21 buts ; 4. Botollier (FC Nancy) : 19 buts ; 5. Carré (Nice), Fontaine (Sète) : 18 buts ; 7. Kargu (Bordeaux), Strappe (Lille), Cisowski (Metz), Lanfranchi M. (Toulouse) : 17 buts ; 11. Michlowsky (Saint-Étienne) : 16 buts ; 12. Jacques (Sochaux) : 15 buts ; 13. Baillot (Metz), Moreel (RC Paris) : 14 buts ; 15. Libar (Bordeaux), Sboralski (SO Montpellier), Singer (CO Roubaix) : 13 buts.

Relégués : SO Montpellier, Metz

Promus : Nîmes, Le Havre

1950-1951

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Nice	41	34	18	5	11	73	46	27
2. Lille	41	34	17	7	10	57	43	14
3. Le Havre	40	34	18	4	12	59	43	16
4. Reims	40	34	15	10	9	61	50	11
5. Nîmes	40	34	16	8	10	64	53	11
6. Bordeaux	37	34	14	9	11	58	49	9
7. Saint-Étienne	37	34	15	7	12	63	59	4
8. Marseille	36	34	11	14	9	60	46	14
9. Strasbourg	34	34	14	6	14	49	58	-9
10. CO Roubaix T.	32	34	12	8	14	55	53	2
11. FC Nancy	32	34	13	6	15	66	66	0
12. Sochaux	32	34	13	6	15	52	56	-4
13. RC Paris	32	34	12	8	14	53	59	-6
14. Rennes	31	34	13	5	16	63	69	-6
15. Sète	30	34	12	6	16	47	53	-6
16. Lens	29	34	10	9	15	59	77	-18
17. Toulouse	27	34	10	7	17	39	64	-25
18. Stade français	21	34	7	7	20	38	72	-34

L'effectif du champion Nice : Amalfi, Belver, Bengtsson, Ben Nacef, Ben Tifour, Bonifaci, Broccoli, Carré, Courteaux, Fassonne, Firoud, Gallard, Germain, Grange, Hjalmarsson, Mindonnet, M'Jid, Pédini, Rossi, Samuelsson.

L'équipe type : Germain – Rossi, Mindonnet, Firoud – Pedini, Belver – Bonifaci, Carré – Amalfi, Bengtsson, Courteaux.

L'effectif du vice-champion Lille : Angel, Baratte, D'Archangelo, Dubreucq, Jensen, Lenfant, Lechantre, Meerseman, Poitevin, Prévost, Sommerlynck, Strappe, Tempowski, Van Cappelen, Van der Hart, Van Lent, Verdeal, Vincent, Vuyé, Walter, Wassmer.

Les buteurs

1. Plantoni (FC Nancy) : 28 buts ; 2. Courteaux (Nice) : 27 buts ; 3. Baillo (Bordeaux) : 22 buts ; 4. Levandowski (Lens), Grumellon (Rennes) : 21 buts ; 6. Saunier (Le Havre), Appel (Reims) : 20 buts ; 8. Baratte (Lille) : 19 buts ; 9. Rouvière (Nîmes) : 18 buts ; 10. Deladerrière (FC Nancy), Bengtsson (Nice), Kretschmar (CO Roubaix T.) : 15 buts.

Relégués : Toulouse, Stade français

Promus : Lyon, Metz

Après barrages, Lens et Sète restent en D1.

1951-1952

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Nice	46	34	21	4	9	65	42	23
2. Bordeaux	45	34	20	5	9	88	49	39
3. Lille	44	34	19	6	9	85	50	35
4. Reims	38	34	16	6	12	64	48	16
5. Metz	38	34	14	10	10	48	45	3
6. Nîmes	37	34	16	5	13	63	47	16
7. Le Havre	37	34	15	7	12	55	44	11
8. CO Roubaix T.	36	34	14	8	12	57	44	13
9. Saint-Étienne	36	34	15	6	13	69	68	1
10. Sète	36	34	14	8	12	54	56	-2
11. FC Nancy	35	34	12	11	11	59	53	6
12. Sochaux	31	34	12	7	15	51	54	-3
13. Lens	31	34	12	7	15	54	61	-7
14. RC Paris	31	34	13	5	16	60	71	-11
15. Rennes	28	34	10	8	16	51	85	-34
16. Marseille	27	34	9	9	16	52	76	-24
17. Lyon	20	34	7	6	21	38	78	-40
18. Strasbourg	16	34	4	8	22	38	80	-42

L'effectif du champion Nice : Belver, Bengtsson, Ben Tifour, Bonifaci, Camiglia, Carré, Cesari, Courteaux, Domingo, Firoud, Gonzales, Lupi, Martinez, Nuremberg, Pedini, Poitevin, Rossi.

L'équipe type : Domingo – Firoud, Poitevin, Gonzales – Bonifaci, Belver – Nuremberg, Carré – Courteaux, Bengtsson, Ben Tifour.

L'effectif du vice-champion Bordeaux : Astresses, Baillo, De Harder, De Kubber, Doye, Gallice, Garriga, Kargu, Lukacs, M'Barek, Meynieu, Mérignac, Perez, Persillon, Swiatek, Villenave.

Les buteurs

1. Andersson (Marseille) : 31 buts ; 2. De Harder (Bordeaux), Rouvière (Nîmes) : 25 buts ; 4. Saunier (Le Havre), Strappe (Lille) : 20 buts ; 6. Singier (Sète) : 19 buts ; 7. Van Lent (Lens) : 18 buts ; 8. Deladerrière (FC Nancy) : 17 buts ; 9. Kretschmar, Lukacs (Bordeaux) : 16 buts ; 11. Foix (RC Paris) : 15 buts ; 12. Jensen (Lille), Plewa (FC Nancy), Grumellon (Rennes) : 14 buts ; 15. Appel, Méano (Reims), Vincent (Lille), Ujlaki (Nîmes) : 13 buts.

Relégués : Lyon, Strasbourg

Promus : Stade français, SO Montpellier

Après barrages, Marseille reste en D1.

1952-1953

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Reims	48	34	22	4	8	86	36	50
2. Sochaux	44	34	18	8	8	72	58	14
3. Bordeaux	43	34	19	5	10	79	56	23
4. Lille	40	34	15	10	9	61	43	18
5. Nîmes	40	34	17	6	11	62	47	15
6. Marseille	37	34	15	7	12	62	53	9
7. Lens	34	34	13	8	13	50	48	2
8. FC Nancy	34	34	16	2	16	48	58	-10
9. Stade français	33	34	12	9	13	54	51	3
10. Sète	33	34	13	7	14	42	49	-7
11. Saint-Étienne	30	34	11	8	15	44	59	-15
12. Metz	29	34	11	7	16	44	48	-4
13. Nice	29	34	12	5	17	49	57	-8
14. Le Havre	29	34	11	7	16	47	63	-16
15. CO Roubaix T.	28	34	9	10	15	42	49	-7
16. Rennes	28	34	10	8	16	37	56	-19
17. RC Paris	28	34	11	6	17	40	64	-24
18. SO Montpellier	25	34	8	9	17	43	67	-24

L'effectif du champion Reims : Appel, Cicci, Glovacki, Jacowski, Jonquet, Kopa, Leblond, Marche, Méano, Penverne, Sinibaldi Paul, Sinibaldi Pierre, Templin, Zimny.

L'effectif du vice-champion Sochaux : Barret, Bernadet, Biancheri, Bravo, Bruat, Fragassi, Gaffanesh, Gardien, Hédiart, Janczewski, Klemenjak, Labalette, Lorus, Marcel, Martinez, Montagnoli, Muro Nungesser, Pardo, Reignier, Salzborn, Tellechea J., Tellechea R., Teyssyre, Zéglio.

Les buteurs

1. Andersson (Marseille) : 35 buts ; 2. Appel (Reims) : 30 buts ; 3. Abdesslem (Bordeaux) : 22 buts ; 4. Saunier (Le Havre) : 19 buts ; 5. Kargu (Bordeaux) : 18 buts ; 6. Dupraz (SO Montpellier), Gardien, Muro (Sochaux) : 17 buts ; 9. Belaid (Toulouse puis FC Nancy) : 16 buts ; 10. Jonsson (Stade français), Fontaine H. (Sète) : 14 buts ; 12. Lefebvre (Lille), Ujlaki (Nîmes), Nino (Rouen puis CO Roubaix T.), Cisowski (RC Paris), Kopa (Reims) : 13 buts ; 17. De Harder (Bordeaux), Cuissard (Nice), Sinibaldi P. (Reims), Le Gall (Rennes), Vandooren (Stade français) : 12 buts ; 22. Constantino (Nîmes), Glovacki, Méano (Reims), Salzborn (Sochaux), Beaumont (Stade français) : 11 buts ; 27. Martins (Lens), Baratte (Lille), Reignier (Sochaux) : 10 buts.

Relégués : RC Paris, SO Montpellier, Rennes (barrages)

Promus : Toulouse, Monaco, Strasbourg (barrages)

Championnat de France

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Lille	47	34	17	13	4	49	22	27
2. Reims	46	34	18	10	6	62	36	26
3. Bordeaux	46	34	20	6	8	69	44	25
4. Toulouse	44	34	15	14	5	55	39	16
5. Saint-Étienne	38	34	16	6	12	48	47	1
6. Strasbourg	36	34	15	6	13	60	61	-1
7. Lens	35	34	13	9	12	58	56	2
8. Nice	34	34	12	10	12	73	59	14
9. Nîmes	33	34	14	5	15	49	46	3
10. Monaco	31	34	11	9	14	44	48	-4
11. Sochaux	30	34	9	12	13	55	57	-2
12. FC Nancy	30	34	12	6	16	50	65	-15
13. Metz	30	34	10	10	14	45	59	-14
14. Marseille	29	34	10	9	15	49	56	-7
15. CO Roubaix T.	28	34	11	6	17	47	65	-18
16. Stade français	27	34	8	11	15	44	49	-5
17. Le Havre	26	34	10	6	18	54	69	-15
18. Sète	22	34	6	10	18	38	71	-33

L'effectif du champion Lille : Baratte, Bieganski, Bourbotte, Clauws, Derousseau, Douis, Knayer, Lagon, Lefebvre, Lemaître, Pazur, Plewa, Pottier, Ruminski, Sommerlynck, Strappe, Van Cappelen, Van der Hart, Vincent, Wesolek.

L'équipe type : Ruminski – Pazur, Van der Hart, Lemaître – Bieganski, Sommerlynck – Douis, Vincent – Derousseau, Strappe, Lefèvre.

L'effectif du vice-champion Reims : Appel, Beraudo, Bliard, Cicci, Glovacki, Jonquet, Kopa, Leblond, Lundqvist, Marche, Penverne, Prodocimi, Siatka, Sinibaldi Paul, Templin, Tholon, Zimny.

Les buteurs

1. Kargu (Bordeaux) : 27 buts ; 2. Appel (Reims) : 23 buts ; 3. Andersson (Marseille) : 19 buts ; 4. Bahi (Angers puis CO Roubaix T.) : 18 buts ; 5. Stopyra (Lens), Fontaine, Ujlaki (Nice) : 17 buts ; 8. Abdesslem (Bordeaux), Grumellon (Le Havre), Skiba (Monaco) : 14 buts ; 11. Wozniesko (Bordeaux), Strappe (Lille), Hertrich (Strasbourg) : 13 buts ; 14. Prunelle (CA Paris puis Stade français), Di Loreto (Le Havre), Acosta (Metz), Nuremberg (Nice), Muro (Sochaux) : 12 buts.

Relégués : Le Havre, Sète, Stade français (barrages)

Promus : Lyon, Troyes, RC Paris (barrages)

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Reims	44	34	19	6	9	78	53	25
2. Toulouse	40	34	15	10	9	57	45	12
3. Lens	38	34	13	12	9	56	55	1
4. Strasbourg	37	34	15	7	12	74	55	19
5. Sochaux	36	34	15	6	13	64	53	11
6. Bordeaux	35	34	14	7	13	63	51	12
7. Saint-Étienne	35	34	15	5	14	58	51	7
8. RC Paris	34	34	13	8	13	62	57	5
9. Nice	34	34	13	8	13	75	81	-6
10. Marseille	33	34	13	7	14	58	51	7
11. Nîmes	33	34	14	5	15	48	52	-4
12. Lyon	33	34	12	9	13	54	63	-9
13. FC Nancy	32	34	12	8	14	59	54	5
14. Monaco	31	34	10	11	13	43	45	-2
15. Metz	31	34	12	7	15	42	72	-30
16. Lille	30	34	11	8	15	61	58	3
17. Troyes	30	34	12	6	16	48	66	-18
18. CO Roubaix T.	26	34	10	6	18	52	90	-38

L'effectif du champion Reims : Bliard, Cicci, Gavron, Giraudo, Glovacki, Hidalgo, Jonquet, Kopa, Leblond, Lundqvist, Penverne, Prodocimi, Siatka, Sinibaldi Paul, Templin, Zimny.

L'équipe type : Paul Sinibaldi – Zimny, Jonquet, Giraudo – Penverne, Cicci – Glovacki, Leblond – Kopa, Bliard, Templin.

L'effectif du vice-champion Toulouse : Bellot, Bernard, Boucher, Bouchouk, Brodd, Cahuzac, Combet, Dereudde, Eriksson, Gondouin, Haddad, Kasmarek, Kautzmann, Leandri, Meftah, Pleimelding, Rouxel, Rytkenon, Walorisek, Yague.

Les buteurs

1. Bliard (Reims) : 30 buts ; 2. Stojaspal (Strasbourg) : 23 buts ; 3. Andersson (Marseille) : 21 buts ; 4. Fontaine (Nice) : 20 buts ; 5. Kargu (Bordeaux), Liron (Nîmes), Foix (Saint-Étienne), Flamion (Troyes) : 17 buts ; 9. Abdesslem (Bordeaux), Vincent (Lille) : 15 buts ; 11. Wisnieski (Lens), Bottolier (FC Nancy), Valorizek (Toulouse) : 14 buts.

Relégué : CO Roubaix T.

Promus : Sedan

Après barrages, Lille et Troyes restent en D1.

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Nice	43	34	18	7	9	60	43	17
2. Lens	42	34	19	4	11	65	49	16
3. Monaco	41	34	17	7	10	63	45	18
4. Saint-Étienne	41	34	15	11	8	68	53	15
5. Marseille	40	34	16	8	10	54	49	5
6. RC Paris	39	34	17	5	12	74	58	16
7. Toulouse	38	34	14	10	10	51	46	5
8. Lyon	37	34	15	7	12	50	49	1
9. Sedan	36	34	14	8	12	53	56	-3
10. Reims	34	34	13	8	13	61	50	11
11. Sochaux	32	34	12	8	14	47	50	-3
12. FC Nancy	32	34	13	6	15	51	60	-9
13. Nîmes	31	34	11	9	14	64	56	8
14. Strasbourg	30	34	12	6	16	54	66	-12
15. Metz	29	34	11	7	16	49	68	-19
16. Lille	24	34	10	4	20	58	65	-7
17. Bordeaux	24	34	9	6	19	45	69	-24
18. Troyes	19	34	5	9	20	43	78	-35

L'effectif du champion Nice : Abderrazak, Alba, Bonvin, Brandãozinho, Bravo, Brun, Colonna, Fontaine, Fronzoni, Gonzalès, Hairabedian, Luciano, Martinez, Milazzo, Nani, Nuremberg, Poitevin, Ujlaki.

L'équipe type : Colonna – Martinez, Gonzalès, Bonvin – Poitevin, Fronzoni – Ujlaki, Milazzo, Bravo, Fontaine, Nuremberg.

L'effectif du vice-champion Lens : Aurednik, Boury, Courtin, Duffuler, Grevin, Habitzl, Hassoua, Jonsson, Kowalkowski, Koza, Louis, Marresch, Owczarczak, Polak, Sowinski, Stievenart, Théo, Trache, Wattecamps, Wisnieski, Wronkowski, Ziemczak.

Les buteurs

1. Cisowski (RC Paris) : 31 buts ; 2. Mekloufi (Saint-Étienne) : 21 buts ; 3. Andersson (Marseille), Foix (Saint-Étienne) : 20 buts ; 5. Bliard (Reims) : 19 buts ; 6. Stojaspal (Strasbourg) : 18 buts ; 7. Piantoni (FC Nancy), Akasbi (Nîmes) : 17 buts ; 9. Jonsson (Lens), Conti (Monaco) : 16 buts ; 11. Schultz (Lyon), Ujlaki (Nice), Rahis (Nîmes) : 15 buts ; 14. Tillon (Sedan), Di Loreto (Toulouse) : 14 buts ; 16. Wisnieski (Lens), Lefebvre (Lille), Nuremberg (Nice), Devlaeminck (Troyes) : 13 buts.

Relégués : Bordeaux, Troyes, Lille (barrages)

Promus : Rennes, Angers, Valenciennes (barrages)

1956-1957

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Saint-Étienne	49	34	20	9	5	88	45	43
2. Lens	45	34	21	3	10	77	49	28
3. Reims	43	34	18	7	9	73	47	26
4. RC Paris	42	34	17	8	9	86	55	31
5. Monaco	40	34	17	6	11	57	44	13
6. Marseille	39	34	16	7	11	60	53	7
7. Sochaux	33	34	14	5	15	63	62	1
8. Toulouse	32	34	12	8	14	61	49	12
9. Sedan	32	34	9	14	11	51	59	-8
10. Nîmes	31	34	13	5	16	52	56	-4
11. Angers	31	34	10	11	13	42	51	-9
12. Lyon	30	34	13	4	17	45	53	-8
13. Nice	30	34	11	8	15	59	72	-13
14. Valenciennes	29	34	10	9	15	43	72	-29
15. Metz	28	34	9	10	15	51	58	-7
16. Rennes	27	34	11	5	18	36	63	-27
17. Strasbourg	26	34	9	8	17	43	66	-23
18. FC Nancy	25	34	8	9	17	43	76	-33

L'effectif du champion Saint-Étienne : Abbes, Cassado, Domingo, Ferrier, Fouillen, Goujon, Lefèvre, Mekloufi, N'Jo Léa, Oleksiak, Peyroche, Rijvers, Tylnski M., Tylnski R., Wassmer, Wicart.

L'équipe type : Abbes – Michel Tylnski, Richard Tylnski, Wicart – Domingo, Ferrier – Oleksiak, Mekloufi, N'Jo Léa, Rijvers, Lefèvre.

L'effectif du vice-champion Lens : Bigor, Boury, Carlier, Courtin, Duffler, Fiori, Owczarczak, Polak, Sowinski, Stievenart, Templin, Théo, Wisnieski, Ziernczak.

Les buteurs

1. Cisowski (RC Paris) : 33 buts ; 2. Fontaine (Reims) : 30 buts ; 3. Jonsson (Lens), N'Jo Léa (Saint-Étienne) : 29 buts ; 5. Mekloufi (Saint-Étienne) : 25 buts ; 6. Andersson (Marseille) : 23 buts ; 7. Akesbi (Nîmes) : 20 buts ; 8. Wisnieski (Lens), Grillet (RC Paris), Gardien (Sochaux) : 17 buts ; 11. Di Loreto (Toulouse) : 16 buts ; 12. Oliver C. (Sedan), Liron (Sochaux) : 15 buts ; 14. Keller (Monaco), Faivre (Nice), Rahis (Nîmes), Pillard (RC Paris), Glovacki (Reims), Dereudde (Toulouse) : 13 buts ; 20. Bouchouk (Toulouse) : 12 buts.

Relégués : Strasbourg, FC Nancy, Rennes (barrages)
Promus : Alès, Béziers, Lille (barrages)

1957-1958

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Reims	48	34	22	4	8	89	42	47
2. Nîmes	41	34	16	9	9	61	39	22
3. Monaco	41	34	15	11	8	50	35	5
4. Angers	41	34	16	9	9	65	46	19
5. Sedan	38	34	16	6	12	74	70	4
6. Lille	37	34	17	3	14	71	59	12
7. Saint-Étienne	37	34	10	17	7	55	52	3
8. Lyon	35	34	13	9	2	51	53	-2
9. RC Paris	33	34	13	7	14	61	62	-1
10. Toulouse	33	34	13	7	14	53	57	-4
11. Lens	33	34	13	7	14	55	62	-7
12. Sochaux	32	34	13	6	15	61	61	0
13. Nice	31	34	10	11	13	71	53	18
14. Alès	28	34	10	8	16	41	59	-18
15. Valenciennes	28	34	8	12	14	37	64	-27
16. Marseille	26	34	8	10	16	46	65	-19
17. Metz	26	34	9	8	17	45	68	-23
18. Béziers	24	34	9	6	19	38	77	-39

L'effectif du champion Reims : Batteux, Biernat, Bliard, Colonna, Davannes, Desruisseaux, Dubaële, Fontaine, Giraudo, Gouttes, Jacquet, Jonquet, Lamartine, Leblond, Maouche, Penverne, Piantoni, Rodzik, Siatka, Vincent, Zimny.

L'équipe type : Colonna – Zimny, Jonquet, Giraudo – Penverne, Siatka – Lamartine, Bliard, Fontaine, Piantoni, Vincent.

L'effectif du vice-champion Nîmes : Akesbi, Bandera, Barlaguet, Bettache, Djebaili, Duc, Ferrand, Golinski, Laffond, Mazzouz, Mehdi, Rahis, Roszak, Salaber, Schwager, Skiba, Venturi.

Les buteurs

1. Fontaine (Reims) : 34 buts ; 2. Devlaeminck (Lille) : 23 buts ; 3. Schultz (Toulouse), Muro (Nice) : 21 buts ; 5. Brodd (Sochaux) : 18 buts ; 6. Piantoni (Reims) : 17 buts ; 7. Topka (Alès), Bruey (Angers) : 16 buts ; 9. Akesbi, Skiba (Nîmes), Bliard (Reims) : 15 buts ; 12. Courtin (Lens), Rahis (Nîmes), Guillot, Pillard (RC Paris), N'Jo Léa (Saint-Étienne), C. Oliver (Sedan) : 14 buts ; 18. Douis (Lille) : 13 buts.

Relégués : Metz, Béziers
Promus : FC Nancy, Rennes, Limoges, Strasbourg

1958-1959

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Nice	56	38	24	8	6	80	38	42
2. Nîmes	53	38	21	11	6	75	40	35
3. RC Paris	49	38	18	13	7	84	47	37
4. Reims	48	38	19	10	9	84	59	25
5. Sochaux	43	38	17	9	12	72	66	6
6. Saint-Étienne	40	38	16	8	14	68	73	-5
7. Angers	39	38	13	13	12	66	58	8
8. Monaco	39	38	14	11	13	52	51	1
9. Lyon	39	38	16	7	15	62	68	-6
10. Sedan	38	38	12	14	12	65	53	12
11. Strasbourg	38	38	14	10	14	65	76	-11
12. Rennes	36	38	13	10	15	63	63	0
13. Valenciennes	36	38	13	10	15	53	63	-10
14. Toulouse	35	38	12	11	15	59	59	0
15. Limoges	34	38	12	10	16	48	57	-9
16. Lens	32	38	12	8	18	56	66	-10
17. FC Nancy	29	38	10	9	19	58	79	-21
18. Lille	29	38	9	11	18	56	78	-22
19. Alès	24	38	8	8	22	45	83	-38
20. Marseille	23	38	6	11	21	50	84	-34

L'effectif du champion Nice : Alba, Barrou, Chorda, Cornu, Faivre, Ferry, Foix, Gonzalès, Lamia, Martinez, Milazzo, Muro, Nuremberg, Scarella, Vergé.

L'équipe type : Lamia – Ferry, Gonzalès, Chorda – Cornu, Milazzo – Foix, Muro, Barrou, Alba, Nuremberg.

L'effectif du vice-champion Nîmes : Akesbi, Bandera, Barlaguet, Bettache, Charles-Alfred, Djebaili, Duc, Lafont, Mehdi, Noua, Oualiken, Rahis, Roszak, Salaber, Schwager, Skiba, Venturi.

Les buteurs

1. Cisowski (RC Paris) : 30 buts ; 2. Akesbi (Nîmes), Fontaine (Reims) : 24 buts ; 4. Mahi (Rennes) : 23 buts ; 5. Piantoni (Reims) : 20 buts ; 6. Skiba (Nîmes), Edimo (Sochaux), Groschulski (Strasbourg) : 19 buts ; 9. Bruey (Angers), Foix (Nice), N'Jo Léa (Saint-Étienne), Liron (Valenciennes) : 18 buts ; 13. Fatoux (Lille) : 17 buts ; 14. Cossou (Lyon), Muro, Nuremberg (Nice) : 16 buts ; 17. Topka (Alès), Oudjani (Lens), Jubert (FC Nancy) : 15 buts ; 20. Schultz (Toulouse) : 14 buts ; 21. Wognin (Angers), Devlaeminck (Lille), Pillard (RC Paris), Fulgenzy (Sedan), Bourbotte (Strasbourg), Muller (Toulouse) : 13 buts.

Relégués : FC Nancy, Lille, Alès, Marseille
Promus : Le Havre, Stade français, Toulon, Bordeaux

Championnat de France

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Reims	60	38	26	8	4	109	46	63
2. Nîmes	53	38	22	9	7	78	43	35
3. RC Paris	49	38	19	11	8	118	56	62
4. Monaco	45	38	19	7	12	70	45	25
5. Toulouse	44	38	19	6	13	74	61	13
6. Lens	44	38	18	8	12	55	57	-2
7. Le Havre	42	38	15	12	11	63	68	-5
8. Valenciennes	40	38	16	8	14	65	60	5
9. Nice	40	38	17	6	15	71	74	-3
10. Limoges	38	38	14	10	14	46	46	0
11. Sedan	37	38	12	13	13	62	62	0
12. Saint-Étienne	36	38	12	12	14	62	65	-3
13. Angers	36	38	13	10	15	60	67	-7
14. Stade français	34	38	14	6	18	59	70	-11
15. Rennes	33	38	13	7	18	47	59	-12
16. Lyon	31	38	10	11	17	41	52	-11
17. Sochaux	27	38	8	11	19	40	67	-27
18. Strasbourg	25	38	9	7	22	55	92	-37
19. Toulon	25	38	9	7	22	50	85	-35
20. Bordeaux	21	38	7	7	24	52	102	-50

L'effectif du champion Reims : Azhar (1), Baratto (9), Bérard (21), Biernat (6), Colonna (32), Dubaële (3), Fontaine (28), Giraudo (7), Jacquet (6), Jonquet (34), Kopa (36), Leblond (34), Muller (38), Piantoni (26), Rodzik (31), Siatka (35), Vincent (37), Wendling (34).

L'équipe type : Colonna – Wendling, Jonquet, Rodzik – Leblond, Siatka – Fontaine, Muller, Kopa, Piantoni, Vincent.

L'effectif du vice-champion Nîmes : Akesbi (36), Bandera (31), Barlaguet (38), Ben Driss (4), Bettache (36), Bourricha (2), Busto (1), Charles-Alfred (32), Chilan (2), Constantino (29), Djebaili (7), Landi (1), Noël (4), Oualiken (9), Rahis (36), Roszak (37), Salaber (33), Schwager (13), Skiba (36), Venturi (31).

Les buteurs

1. Fontaine (Reims) : 28 buts ; 2. Cisowski (RC Paris) : 27 buts ; 3. Liron (Saint-Étienne) : 23 buts ; 4. Akesbi, Rahis (Nîmes), Van Rhijn (Stade français), Ujlaki (RC Paris) : 22 buts ; 8. Robuschi (Bordeaux) : 20 buts ; 9. Piantoni (Reims) : 18 buts ; 10. Topka (RC Paris), Schultz (Toulouse) : 17 buts ; 12. Wognin (Angers), Oudjani (Lens) : 16 buts ; 14. Groschulski (Strasbourg puis Sedan) : 15 buts ; 15. Bouchache (Le Havre), Kopa, Vincent (Reims) : 14 buts.

Relégués : Sochaux, Strasbourg, Toulon, Bordeaux

Promus : Grenoble, FC Nancy, Rouen, Troyes

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Monaco	57	38	26	5	7	77	42	35
2. RC Paris	56	38	23	10	5	93	57	36
3. Reims	50	38	23	4	11	78	44	34
4. Rouen	46	38	21	4	13	56	42	14
5. Saint-Étienne	43	38	16	11	11	60	54	6
6. Nîmes	42	38	17	8	13	70	61	9
7. Angers	40	38	16	8	14	64	56	8
8. FC Nancy	39	38	13	13	12	55	52	3
9. Sedan	38	38	15	8	15	64	63	1
10. Lens	37	38	14	9	15	50	54	-4
11. Le Havre	36	38	13	10	15	61	62	-1
12. Toulouse	36	38	13	10	15	49	58	-9
13. Nice	34	38	13	8	17	66	73	-7
14. Rennes	34	38	12	10	16	52	59	-7
15. Lyon	34	38	13	8	17	60	71	-11
16. Stade français	32	38	12	8	18	52	59	-7
17. Grenoble	31	38	8	15	15	47	55	-8
18. Limoges	30	38	11	8	19	55	69	-14
19. Valenciennes	30	38	12	6	20	35	57	-22
20. Troyes	15	38	5	5	28	52	108	-56

L'effectif du champion Monaco : Alberto (5), Biancheri (37), Carlier (33), Casolari (10), Cossou (24), Djibril (27), Garofalo (31), Hernandez (2), Hess (27), Hidalgo (33), Kaelbel (26), Ludo (37), Novak (34), Roy (32), Théo (37), Thomas (23).

L'équipe type : Garofalo – Novak, Ludo, Thomas – Hidalgo, Biancheri – Hess, Cossou, Roy, Théo, Carlier.

L'effectif du vice-champion RC Paris : Béreau (5), Bodin (28), Bollini (33), Dusseau (7), Grillet (16), Guillot (36), Heutte (27), Lelong (38), Mardel (38), Marche (36), Melloni (1), Quebec (3), Sénac (36), Taillandier (30), Tibari (2), Topka (28), Ugorenko (3), Ujlaki (32), Van Sam (11), Varini (8).

Les buteurs

1. Piantoni (Reims) : 28 buts ; 2. Keller (Troyes) : 23 buts ; 3. Akesbi (Nîmes), Ujlaki (RC Paris) : 21 buts ; 5. De Bourgoing (Nice), Faivre (Rennes) : 20 buts ; 7. Cossou (Monaco) : 18 buts ; 8. Douis (Le Havre) : 17 buts ; 9. Salem (Sedan) : 16 buts ; 10. Combin (Lyon), Muro (FC Nancy), Marcel (RC Paris), Eschmann (Stade français) : 15 buts ; 14. N'Jo Léa (Lyon), Roy (Monaco), Jubert (Toulouse) : 14 buts ; 17. Bruey (Angers) : 13 buts.

Relégués : Grenoble, Limoges, Valenciennes, Troyes

Promus : SO Montpellier, Metz, Sochaux, Strasbourg

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Reims	48	38	21	6	11	83	60	23
2. RC Paris	48	38	21	6	11	86	63	23
3. Nîmes	47	38	21	5	12	68	60	8
4. FC Nancy	44	38	16	12	10	52	46	6
5. Sedan	43	38	16	11	11	63	49	14
6. Monaco	43	38	17	9	12	65	57	8
7. Lens	42	38	19	4	15	67	52	15
8. SO Montpellier	39	38	15	9	14	69	64	5
9. Rouen	38	38	14	10	14	57	56	1
10. Stade français	38	38	13	12	13	58	57	1
11. Toulouse	38	38	16	6	16	62	61	1
12. Rennes	38	38	13	12	13	58	63	-5
13. Nice	38	38	16	6	16	53	64	-11
14. Angers	36	38	13	10	15	56	59	-3
15. Strasbourg	34	38	12	10	16	45	54	-9
16. Lyon	33	38	13	7	18	57	62	-5
17. Saint-Étienne	30	38	10	10	18	55	60	-5
18. Sochaux	28	38	8	12	18	55	69	-14
19. Le Havre	28	38	7	14	17	34	57	-23
20. Metz	27	38	9	9	20	49	79	-30

L'effectif du champion Reims : Akesbi (36), Azhar (18), Barreau (10), Bruant (3), Colonna (27), Danthény (1), Dubaële (4), Fontaine (7), Glovacki (11), Hiegel (7), Kopa (30), Moreau (24), Muller (32), Piantoni (18), Robin (6), Rodzik (38), Sauvage (24), Siatka (34), Soltys (16), Vincent (37), Wendling (35).

L'équipe type : Colonna – Wendling, Siatka, Rodzik – Muller, Vincent – Soltys, Akesbi, Kopa, Piantoni, Sauvage.

L'effectif du vice-champion RC Paris : Bodin (14), Bollini (34), Brahim (1), Gorokoff (24), Grillet (2), Heutte (35), Lagadec (37), Lelong (35), Magny (12), Marcel (35), Marche (2), Melloni (12), Milutinovic (32), Miredin (5), N'Jo Léa (2), Sadat (1), Samper (11), Sénac (34), Taillandier (13), Tall (5), Topka (4), Ujlaki (24), Van Sam (24), Varini (20).

Les buteurs

1. Sékou (SO Montpellier) : 25 buts ; 2. Akesbi (Reims) : 23 buts ; 3. Lafranceschina (Lens) : 20 buts ; 4. Koza (Strasbourg) : 19 buts ; 5. Di Nallo (Lyon), Parodi (Nîmes), Mahi (Rennes) : 18 buts ; 8. Piantoni (Reims) : 16 buts ; 9. Stievenart (Angers), Marcel (RC Paris) : 15 buts ; 11. Liron (Saint-Étienne), Heutte, Ujlaki (RC Paris) : 14 buts.

Relégués : Saint-Étienne, Sochaux, Le Havre, Metz

Promus : Grenoble, Valenciennes, Bordeaux, Marseille

1962-1963

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff.
1. Monaco	50	38	20	10	8	77	44	33
2. Reims	47	38	19	9	10	79	52	27
3. Sedan	46	38	19	8	11	68	46	22
4. Bordeaux	45	38	15	15	8	63	38	25
5. Lyon	43	38	15	13	10	52	41	11
6. Nîmes	42	38	16	10	12	67	47	20
7. Toulouse	42	38	16	10	12	64	52	12
8. Rouen	42	38	18	6	14	59	57	2
9. Valenciennes	41	38	13	15	10	60	45	15
10. RC Paris	41	38	14	13	11	80	71	9
11. Rennes	41	38	14	13	11	69	71	-2
12. Nice	38	38	14	10	14	64	79	-15
13. Angers	37	38	13	11	14	51	64	-13
14. Strasbourg	34	38	9	16	13	54	63	-9
15. Stade français	32	38	11	10	17	54	70	-16
16. Lens	30	38	10	10	18	60	67	-7
17. Grenoble	28	38	7	14	17	36	61	-25
18. FC Nancy	28	38	9	10	19	37	66	-29
19. SO Montpellier	27	38	9	9	20	50	77	-27
20. Marseille	26	38	9	8	21	42	75	-33

L'effectif du champion **Monaco** : Artelesa (38), Biancheri (34), Carlier (17), Casolari (9), Cossou (33), Courtin J. M. (17), Djibrill (33), Douis (36), Forcherio (26), Girod (5), Hernandez (37), Hess (16), Hidalgo (38), Peretti (1), Sottimano (1), Taberner (16), Théo (32), Thomas (29).

L'équipe type : Hernandez – Casolari, Artéles, Thomas – Hidalgo, Biancheri – Djibrill, Cossou, Théo, Taberner, Douis.

L'effectif du vice-champion **Reims** : Akesbi (31), Barreau (11), Colonna (26), Dubaele (28), Hiegel (10), Jacques (1), Kaelbel (37), Kopa (34), Moreau (30), Plantoni (5), Rémy (1), Robin (11), Rodzik (37), Sauvage (35), Siatka (33), Soltys (15), Sparza (14), Vincent (28), Wendling (33).

Les buteurs

1. Masnaghetti (Valenciennes) : 35 buts ; 2. Cossou (Monaco) : 28 buts ; 3. Akesbi (Reims) : 24 buts ; 4. Gori (Bordeaux), Mahi (Toulouse) : 22 buts ; 6. Salem (Sedan) : 21 buts ; 7. Groschulski (FC Nancy), De Bourgoing (Nice), Djebaili (Nîmes) : 20 buts ; 10. Van Sam (RC Paris) : 18 buts ; 11. Oudjani (Lens), Milutinovic (RC Paris) : 17 buts ; 13. Combin (Lyon), Jubert (Rennes), Lachot (Rouen) : 16 buts ; 16. Edimo (Toulouse) : 15 buts ; 17. Douis (Monaco), Skiba (Stade français), Koza (Strasbourg) : 14 buts.

Relégués : **Grenoble, FC Nancy, SO Montpellier, Marseille**
Promus : **Saint-Étienne, Nantes.**

1963-1964

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff.
1. Saint-Étienne	44	34	18	8	8	71	48	23
2. Monaco	41	34	17	7	10	62	45	17
3. Lens	40	34	17	6	11	71	46	25
4. Lyon	39	34	15	9	10	58	53	5
5. Toulouse	37	34	13	11	10	56	54	2
6. Valenciennes	35	34	14	7	13	49	39	10
7. Bordeaux	34	34	13	8	13	55	58	-3
8. Nantes	34	34	13	8	13	51	59	-8
9. Strasbourg	33	34	11	11	12	43	41	2
10. Angers	33	34	11	11	12	54	62	-8
11. Rennes	33	34	12	9	13	54	65	-11
12. Sedan	32	34	14	4	16	62	52	10
13. Nîmes	32	34	12	8	14	45	45	0
14. Rouen	32	34	12	8	14	50	51	-1
15. Stade français	32	34	13	6	15	48	53	-5
16. RC Paris	31	34	12	7	15	66	76	-10
17. Reims	27	34	8	11	15	37	56	-19
18. Nice	23	34	7	9	18	45	74	-29

L'effectif du champion **Saint-Étienne** : Baulu (8), Bernard (32), Cassado (31), Courbon (5), Domingo (17), Donoyan (2), Épalle (2), Ferrier (14), Foix (32), Guy (32), Hartmann (3), Herbin (33), Jacquet (2), Masson (2), Mekloufi (34), Mitoraj (10), N'Doumbé (14), Polny (23), Salem (17), Sbaiz (23), Tyllinski R. (31), Veggia (7).

L'équipe type : Bernard – Cassado, Tyllinski R., Polny – Foix, Ferrier – Salem, Herbin, Guy, Mekloufi, N'Doumbé.

L'effectif du vice-champion **Monaco** : Akesbi (11), Artelesa (31), Baillet (1), Barthélemy (1), Biancheri (30), Carlier (29), Casolari (32), Cossou (30), Djibrill (31), Douis (29), Forcherio (11), Fouques (1), Guillas (2), Hernandez (32), Hess (3), Hidalgo (20), Novak (21), Pietri (1), Robin (4), Sottimano (2), Tabernier (1), Théo (32), Thomas (19).

Les buteurs

1. Oudjani (Lens) : 30 buts ; 2. Guy (Saint-Étienne) : 28 buts ; 3. Combin (Lyon) : 23 buts ; 4. Cossou (Monaco) : 21 buts ; 5. Deloffre (Lens), Salem (Sedan) : 18 buts ; 7. Mekloufi (Saint-Étienne) : 16 buts.

Relégués : **Reims, Nice, RC Paris (barrages)**
Promus : **Lille, Sochaux, Toulon (barrages)**

Après barrages, le **Stade Français** reste en D1.

1964-1965

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff.
1. Nantes	43	34	16	11	7	66	45	21
2. Bordeaux	41	34	16	9	9	43	32	11
3. Valenciennes	40	34	14	12	8	52	30	22
4. Rennes	38	34	15	8	11	67	48	19
5. Strasbourg	38	34	13	12	9	56	46	10
6. Lyon	36	34	13	10	11	46	50	-4
7. Saint-Étienne	35	34	13	9	12	48	43	5
8. Lens	35	34	12	11	11	55	61	-6
9. Lille	34	34	10	14	10	57	48	9
10. Sochaux	34	34	13	8	13	49	45	4
11. Toulouse	33	34	12	9	13	50	52	-2
12. Monaco	33	34	13	7	14	41	45	-4
13. Angers	31	34	12	7	15	44	51	-7
14. Sedan	30	34	11	8	15	51	58	-7
15. Stade français	30	34	9	12	13	40	52	-12
16. Rouen	30	34	12	6	16	31	48	-17
17. Nîmes	29	34	13	3	18	42	58	-16
18. Toulon	22	34	9	4	21	31	57	-26

L'effectif du champion **Nantes** : Blanchet (32), Boukhalfa (26), Bout (15), Budzinski (33), Castel (1), De Michèle (27), Éon (33), Gondet (16), Grabowski (2), Guillot (5), Jort (4), Lamy (4), Le Chenadec (33), Muller (29), Prou (4), Santos (27), Siatka (22), Simon (32), Suaudeau (29).

L'équipe type : Éon – Bout, Le Chenadec, Budzinski, Jort – Suaudeau, Simon – Blanchet, Gondet, Muller, Guillot.

L'effectif du vice-champion **Bordeaux** : Abossolo (23), Baudet (24), Bidegaray (1), Callejas (33), Chorda (25), Couécou (22), De Bourgoing (31), Gori (8), Guillas (26), Keita (16), Léonetti (12), Masse (2), Moevi (30), Montes (1), Navarro (20), Ranouilh (33), Rey (33), Robuschi (28), Teixier (5), Wolnin (1).

Les buteurs

Simon (Nantes) : 24 buts ; 2. Rodighiero (Rennes) : 20 buts ; 3. Perrin (Sedan) : 18 buts ; 4. Guy (Saint-Étienne) : 17 buts ; 5. Farias (Strasbourg), Masnaghetti (Valenciennes) : 16 buts ; 7. Oudjani (Lens), Lachot (Lille), Dorsini (Toulouse), Sauvage (Valenciennes) : 15 buts.

Relégué : **Toulon**
Promus : **Nice, Red Star, Cannes**

Après barrages, **Nîmes** et **Rouen** restent en D1.

Championnat de France

Class.	Pts	J	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Nantes	60	38	26	8	4	84	36	48
2. Bordeaux	53	38	22	9	7	84	36	48
3. Valenciennes	52	38	19	14	5	58	44	14
4. Toulouse	46	38	19	8	11	61	46	15
5. Saint-Étienne	45	38	19	7	12	85	62	23
6. Rennes	42	38	18	6	14	80	70	10
7. Sochaux	39	38	15	9	14	61	56	5
8. Strasbourg	38	38	13	12	13	59	47	12
9. Sedan	38	38	13	12	13	68	58	10
10. Nice	36	38	16	4	18	66	59	7
11. Angers	36	38	13	10	15	68	66	2
12. Lens	36	38	13	10	15	55	57	-2
13. Monaco	35	38	13	9	16	48	54	-6
14. Rouen	34	38	10	14	14	41	62	-21
15. Stade français	33	38	10	13	15	45	57	-12
16. Lyon	33	38	12	9	17	43	56	-13
17. Nîmes	33	38	12	9	17	52	67	-15
18. Lille	30	38	12	6	20	51	71	-20
19. Cannes	21	38	6	9	23	37	86	-49
20. Red Star	20	38	5	10	23	44	100	-56

L'effectif du champion Nantes : Blanchet (37), Budzinski (34), Castel (1), De Michèle (35), Éon (37), Georgin (7), Gondet (37), Grabowski (29), Jort (1), Le Chenadec (32), Magny (18), Mourier (3), R. Muller (30), Prou (15), Robin (28), Santos (2), Simon (30), Suaudeau (31), Touré (11).

L'équipe type : Éon - Grabowski, Budzinski, Le Chenadec, De Michèle - Suaudeau, Simon - Blanchet, Gondet, Muller, Touré.

L'effectif du vice-champion Bordeaux : Abossolo (23), Baudet (32), Calleja (38), Chorda (38), Couécou (23), Coustou (1), De Bourgoing (27), Duhayot (2), Guillas (36), Keita (20), Léonetti (20), Michelena (3), Moevi (25), Navarro (8), Othily (2), Péri (12), Ranouilh (35), Rey (38), Robuschi (35).

Les buteurs

1. Gondet (Nantes) : 36 buts ; 2. Herbin (Saint-Étienne) : 26 buts ; 3. Guy (Lille), Lafranceschina (Sochaux) : 22 buts ; 5. De Bourgoing (Bordeaux), Mekloufi (Saint-Étienne) : 21 buts ; 7. Rodighiero (Rennes) : 20 buts ; 8. Robuschi (Bordeaux) : 18 buts ; 9. Cossou (Bordeaux), Lech (Lens) : 17 buts ; 11. Lekak (Rouen) : 16 buts ; 12. Deloffre (Angers), Di Nallo (Lyon), Masnaghetti (Valenciennes) : 15 buts.

Relégués : Cannes, Red Star

Promus : Reims, Marseille

Après barrages, Lille et Nîmes restent en D1.

Class.	Pts	J	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Saint-Étienne	54	38	24	6	8	82	37	45
2. Nantes	50	38	17	16	5	81	51	30
3. Angers	44	38	14	16	8	66	46	20
4. Bordeaux	43	38	16	11	11	53	43	10
5. Sedan	42	38	13	16	9	58	50	8
6. Nice	41	38	17	7	14	53	55	-2
7. Valenciennes	40	38	15	10	13	42	37	5
8. Lens	40	38	15	10	13	58	55	3
9. Marseille	39	38	13	13	12	44	45	-1
10. Lille	38	38	15	8	15	48	50	-2
11. Rennes	37	38	14	9	15	59	56	3
12. Strasbourg	36	38	14	8	16	54	52	2
13. Sochaux	35	38	11	13	14	43	53	-10
14. Monaco	34	38	10	14	14	44	44	0
15. Lyon	34	38	10	14	14	40	56	-16
16. Rouen	33	38	11	11	16	37	44	-7
17. Toulouse	32	38	10	12	16	40	52	-12
18. Nîmes	32	38	12	8	18	43	64	-21
19. Reims	30	38	11	8	19	40	66	-26
20. Stade français	26	38	6	14	18	18	47	-29

L'effectif du champion Saint-Étienne : Barek (4), Bereta (20), Bernard P. (36), Bosquier (37), Camerini (5), Fefeu (33), Gonzales (17), Herbin (20), Jacquet (36), Larqué (22), Mekloufi (38), Mitoraj (24), N'Doumbé (22), Philippe (2), Polny (38), H. Revelli (34), Sbaiz (29), Triantafilos (1).

L'équipe type : Bernard - Mitoraj, Bosquier, Polny - Jacquet, Herbin - Fefeu, Larqué, H. Revelli, Mekloufi, Bereta.

L'effectif du vice-champion Nantes : Berret (19), Blanchet (38), Budzinski (35), Castel (20), De Michèle (37), Drouet (1), Éon (17), Georgin (2), Gondet (25), Grabowski (13), Kovacevic (29), Le Chenadec (37), Le Lamer (13), Magny (20), Michel (15), Prou (10), Robin (24), Simon (31), Suaudeau (31), Teigner (1).

Les buteurs

1. Revelli (Saint-Étienne) : 31 buts ; 2. Lech (Lens) : 25 buts ; 3. Guy (Lille), Rodighiero (Rennes) : 20 buts ; 5. Levavasseur (RC Paris-Sedan) : 17 buts ; 6. Margottin (Angers), Piat (Monaco), Serra (Nice) : 16 buts.

Relégués : Reims, Stade français, Nîmes (barrages)

Promus : Ajaccio, Metz, Aix (barrages)

Après barrages, Toulouse reste en D1 (fusion avec le Red Star) ; Sedan (5^e) a fusionné avec Paris (RCP).

Class.	Pts	J	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Saint-Étienne	57	38	24	9	5	78	30	48
2. Nice	46	38	18	10	10	49	41	8
3. Sochaux	43	38	16	11	11	48	39	9
4. Marseille	43	38	17	9	12	49	46	3
5. Valenciennes	42	38	17	8	13	42	34	8
6. Metz	42	38	18	6	14	49	44	5
7. Nantes	41	38	15	11	12	55	50	5
8. Bordeaux	40	38	18	4	16	57	44	13
9. Ajaccio	39	38	16	7	15	59	59	0
10. Sedan	38	38	15	8	15	56	47	9
11. Monaco	37	38	15	7	16	45	48	-3
12. Lyon	36	38	12	12	14	53	51	2
13. Red Star	36	38	12	12	14	44	43	1
14. Rennes	36	38	13	10	15	49	57	-8
15. Rouen	35	38	15	5	18	48	51	-3
16. Strasbourg	34	38	13	8	17	34	40	-6
17. Lens	34	38	13	8	17	48	61	-13
18. Angers	34	38	12	10	16	56	70	-14
19. Lille	27	38	9	9	20	35	52	-17
20. Aix	20	38	6	8	24	48	95	-47

L'effectif du champion Saint-Étienne : Bereta (36), Bosquier (36), Camerini (8), Carnus (38), Durkovic (34), Fefeu (27), Herbin (27), Jacquet (35), Keita (18), Larqué (21), Mekloufi (30), Mitoraj (37), N'Doumbé (11), Parizon (2), Pelletier (2), Polny (36), H. Revelli (32).

L'équipe type : Carnus - Durkovic, Mitoraj, Bosquier, Polny - Herbin, Jacquet - Fefeu, Revelli, Mekloufi, Bereta.

L'effectif du vice-champion Nice : Albert (24), Aubour (38), Barthélemy (7), Brunetton (20), Cauvin (20), Fiorini (18), Isnard (36), Issembé (33), Jouve (4), Léandri (3), Loubet (36), Moussu (3), Rizzo (6), Robin (20), Rodzik (33), Santos (27), Segarra (37), Serra (32), Serrus (32), Suarez (4).

Les buteurs

1. Sansonetti (Ajaccio) : 26 buts ; 2. H. Revelli (Saint-Étienne) : 23 buts ; 3. Di Nallo (Lyon), Joseph (Marseille) : 18 buts ; 5. Cossou (Aix) : 17 buts ; 6. Lech (Lens), Guy (Lyon), Léonard (Metz) : 16 buts ; 9. Couécou (Bordeaux), Takac (Rennes), Lassalette (Sochaux) : 15 buts.

Relégués : Angers, Lille, Aix, Lens (barrages)

Promus : Bastia, Nîmes (barrages)

Après barrages, Strasbourg reste en D1. Le Red Star a fusionné avec Toulouse.

Classe.	Pts	J.	G.	N.	P.	Buts	Buts	Diff.
1. Saint-Étienne	53	34	24	5	5	70	26	44
2. Bordeaux	51	34	22	7	5	77	34	43
3. Metz	42	34	16	10	8	41	27	14
4. Rouen	40	34	16	8	10	44	43	1
5. Sedan	39	34	15	9	10	49	35	14
6. Bastia	34	34	13	8	13	50	66	-16
7. Marseille	33	34	12	9	13	51	48	3
8. Valenciennes	33	34	10	13	11	38	37	1
9. Lyon	32	34	13	6	15	53	51	2
10. Nantes	32	34	13	6	15	44	45	-1
11. Rennes	31	34	12	7	15	50	57	-7
12. Sochaux	29	34	11	7	16	49	55	-6
13. Nîmes	29	34	8	13	13	32	39	-7
14. Strasbourg	29	34	10	9	15	34	41	-7
15. Red Star	29	34	8	13	13	35	48	-13
16. Ajaccio	28	34	10	8	16	36	53	-17
17. Monaco	27	34	7	13	14	33	50	-17
18. Nice	21	34	6	9	19	30	61	-31

L'effectif du champion Saint-Étienne : Bereta (33), Bosquier (33), Camerini (23), Carnus (32), Durkovic (29), Fefeou (22), Herbin (26), Jacquet (31), Keita (33), Larqué (19), Migeon (2), Mitoraj (34), N'Doumbé (8), Polny (29), Revelli (31).

L'équipe type : Carnus – Durkovic, Mitoraj, Bosquier, Polny – Larqué, Herbin – Fefeou, Revelli, Keita, Bereta.

L'effectif du vice-champion Bordeaux : Abossolo (8), Baudet (17), Burdino (24), Calleja (32), Chorda (33), Couécou (29), De Bourgoing (7), Desremeaux (22), Keita (4), Masse (14), Montes (34), Papin (32), Péri (23), Petyt (23), Ruiter (21), Simon (31), Texier (16), Wojciak (23).

Les buteurs

1. Guy (Lyon) : 25 buts ; 2. H. Revelli (Saint-Étienne) : 22 buts ; 3. Joseph (Marseille), Keita (Saint-Étienne) : 21 buts ; 5. Levavasseur (Sedan) : 18 buts ; 6. Lassalette (Sochaux) : 15 buts ; 7. Serra (Bastia), Simon (Bordeaux) : 12 buts ; 9. Sansonetti (Ajaccio), Mekloufi (Bastia), Couécou, Ruiter (Bordeaux), Léonard (Metz), Blanchet (Nantes), Takac (Rennes), Rustichelli (Rouen) : 13 buts ; 17. Lekkak (Lyon) : 12 buts.

Relégués : Nice, Monaco (barrages)

Promus : Angers, Angoulême (barrages)

Classe.	Pts	J.	G.	N.	P.	Buts	Buts	Diff.
1. Saint-Étienne	56	34	25	6	3	88	30	58
2. Marseille	45	34	18	9	7	75	41	34
3. Sedan	42	34	17	8	9	54	42	12
4. Angoulême	38	34	12	14	8	53	43	10
5. Strasbourg	36	34	15	6	13	65	55	10
6. Bordeaux	36	34	13	10	11	54	48	6
7. Angers	35	34	13	9	12	53	53	0
8. Metz	34	34	13	8	13	50	44	6
9. Sochaux	34	34	12	10	12	48	55	-7
10. Nantes	33	34	13	7	14	62	56	6
11. Nîmes	32	34	13	6	15	60	55	5
12. Rouen	32	34	10	12	12	41	45	-4
13. Red Star	30	34	11	8	15	45	67	-22
14. Rennes	29	34	9	11	14	52	73	-21
15. Lyon	28	34	12	4	18	57	78	-21
16. Ajaccio	26	34	11	4	19	34	51	-17
17. Bastia	24	34	10	4	20	50	74	-24
18. Valenciennes	22	34	8	6	20	32	63	-31

L'effectif du champion Saint-Étienne : Bereta (33), Bosquier (34), Broissart (15), Camerini (21), Carnus (30), Durkovic (24), Farison (10), Herbin (18), Jacquet (23), Keita (31), Larqué (28), Migeon (4), Mitoraj (20), Parizon (12), Pelletier (3), Polny (28), H. Revelli (31), P. Revelli (1), Samardzic (15).

L'équipe type : Carnus – Durkovic, Herbin, Bosquier, Polny – Larqué, Jacquet – Parizon, H. Revelli, Keita, Bereta.

L'effectif du vice-champion Marseille : Bertelone (1), Bodji (1), Bonnel (30), Bracci (1), Carillo (1), Casolari (1), Chaumeton (1), Couécou (3), Delachet (2), Destrumelle (10), Di Caro (3), J. Djorkaeff (31), Escalé (32), Galli (1), Hodoul (33), Joseph (27), J.-P. Lopez (34), Loubet (33), Magnusson (30), Merschel (15), Mitic (6), Novi (33), Piatti (1), Scotti (1), Skoblar (17), Zvunka (33).

Les buteurs

1. H. Revelli (Saint-Étienne) : 28 buts ; 2. Joseph (Marseille) : 24 buts ; 3. Keita (Saint-Étienne) : 21 buts ; 4. Scherer (Nîmes), Kamber, Piat (Strasbourg) : 20 buts.

Relégués : Nice, Nancy (barrages)

Repêché : Reims

Après barrages, Bastia reste en D1, Valenciennes et Ajaccio sont repêchés. Rouen abandonne le professionnalisme.

Classe.	Pts	J.	G.	N.	P.	Buts	Buts	Diff.
1. Marseille	55	38	23	9	6	94	48	46
2. Saint-Étienne	51	38	20	11	7	83	45	38
3. Nantes	46	38	17	12	9	61	41	20
4. Nîmes	45	38	17	11	10	68	54	14
5. Bordeaux	40	38	16	8	14	58	51	7
6. Ajaccio	40	38	16	8	14	54	52	2
7. Lyon	40	38	14	12	12	51	51	0
8. Metz	40	38	13	14	11	46	56	-10
9. Reims	39	38	14	11	13	64	54	10
10. Sochaux	38	38	14	10	14	58	55	3
11. Rennes	37	38	14	9	15	56	53	3
12. Angers	35	38	15	5	18	61	66	-5
13. Nancy	35	38	12	11	15	45	56	-11
14. Nice	34	38	12	10	16	48	55	-7
15. Red Star	33	38	11	11	16	46	65	-19
16. Angoulême	32	38	10	12	16	30	47	-17
17. Bastia	32	38	12	8	18	52	83	-31
18. Strasbourg	31	38	13	5	20	54	63	-9
19. Valenciennes	29	38	10	9	19	47	59	-12
20. Sedan	28	38	10	8	20	42	64	-22

L'effectif du champion Marseille : Bonnel (37), Couécou (28), Delachet (1), Di Caro (2), Escalé (35), Gress (19), Hodoul (38), Kula (35), Leclercq (17), J.-P. Lopez (38), Loubet (32), Magnusson (35), Novi (38), Pantelic (2), Skoblar (36), J. Zvunka (38).

L'équipe type : Escalé – Lopez, Hodoul, J. Zvunka, Kula – Novi, Gress – Magnusson, Bonnel, Skoblar, Loubet.

L'effectif du vice-champion Saint-Étienne : Bereta (34), Bosquier (27), Broissart (19), Camerini (36), Camus (31), Durkovic (29), Farison (35), Herbin (35), Keita (38), Larqué (33), Merchadier (2), Migeon (8), Parizon (28), Polny (7), Repellini (9), H. Revelli (36), P. Revelli (1), Samardzic (16), Sarraïmagna (7), Synaeghel (2).

Les buteurs

1. Skoblar (Marseille) : 44 buts ; 2. Keita (Saint-Étienne) : 42 buts ; 3. Vergnes (Nîmes) : 27 buts ; 4. Joseph (Valenciennes) : 22 buts ; 5. Di Nallo (Lyon), Piat (Sochaux) : 21 buts ; 7. Kovacevic (Angers) : 20 buts ; 8. Molitor (Strasbourg) : 17 buts ; 9. Lenoir (Rennes) : 16 buts ; 10. Dortomb (Ajaccio), Blanchet (Nantes) : 15 buts ; 12. Kanyan (Bastia), Burdino, Ruiter (Bordeaux), Loubet (Marseille), Galic (Reims) : 14 buts ; 17. M'Pelé (Ajaccio), Jensen (Bordeaux), Wiberg (Nancy) : 13 buts.

Relégués : Strasbourg, Valenciennes, Sedan

Promus : Lille, Paris-SG, Monaco

1971-1972

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Marseille	56	38	24	8	6	78	37	41
2. Nîmes	51	38	21	9	8	76	37	39
3. Sochaux	47	38	21	5	12	57	42	15
4. Angers	45	38	19	7	12	57	42	15
5. Lyon	45	38	18	9	11	58	45	13
6. Saint-Étienne	44	38	20	4	14	81	59	22
7. Nantes	43	38	17	9	12	70	48	22
8. Nice	42	38	15	12	11	58	43	15
9. Bastia	42	38	20	2	16	58	57	1
10. Nancy	40	38	14	12	12	56	49	7
11. Rennes	38	38	13	12	13	53	54	-1
12. Bordeaux	35	38	12	11	15	39	52	-13
13. Ajaccio	33	38	12	9	17	49	53	-4
14. Metz	33	38	13	7	18	44	49	-5
15. Reims	31	38	9	13	16	46	69	-23
16. Paris-SG	30	38	10	10	18	51	67	-16
17. Red Star	30	38	10	10	18	34	64	-30
18. Lille	26	38	8	10	20	43	68	-25
19. Monaco	26	38	8	10	20	41	68	-27
20. Angoulême	23	38	8	7	23	39	85	-46

L'effectif du champion Marseille : Bonnel (30), Bosquier (35), Bracci (3), Carnus (38), Couécou (32), Courbis (2), Di Caro (15), Emon (1), Gress (36), Hodoul (27), Kula (36), Leclercq (2), J.-P. Lopez (29), Magnusson (32), Novi (37), Skoblar (31), Tokoto (1), Verdonk (8), J. Zvunka (37).

L'équipe type : Carnus - J.-P. Lopez, Bosquier, J. Zvunka, Kula - Novi, Gress - Magnusson, Bonnel, Skoblar, Couécou.

L'effectif du vice-champion Nîmes : Adams (38), Augé (38), Betton (28), Bonnet (36), Boyron (1), Canetti (22), Combettes (6), Dell'Oste (3), Iniesta (3), Kabyle (37), Landi (7), Maaroufi (6), Malabave (1), Marcellin (8), Martinelli (28), Mathieu (1), Mézy (37), Moretti (6), Odasso (38), Pircalab (34), Ruelle (2), Vergnes (34), Voinea (29).

Les buteurs

1. Skoblar (Marseille) : 30 buts ; 2. Keita (Saint-Étienne) : 29 buts ; 3. Vergnes (Nîmes) : 26 buts ; 4. Onnis (Reims) : 22 buts ; 5. Marcos (Nantes) : 20 buts ; 6. Lacombe (Lyon), Revelli H. (Nice) : 19 buts ; 8. M'Pelé (Ajaccio), Di Nallo (Lyon), Bonnet (Nîmes), Piat (Sochaux) : 17 buts ; 12. Combin (Metz), Maas (Nantes), Kuzowski (Nancy) : 16 buts ; 15. Dogliani, Félix (Bastia), Revelli P. (Saint-Étienne) : 14 buts ; 18. Couécou (Marseille), Eriksson (Nice), Gonzalès (Red Star) : 13 buts.

Relégués : Lille, Monaco, Angoulême

Promus : Sedan, Valenciennes, Strasbourg

1972-1973

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Nantes	55	38	23	9	6	67	31	36
2. Nice	50	38	20	10	8	70	44	26
3. Marseille	48	38	19	10	9	64	37	27
4. Saint-Étienne	46	38	18	10	10	64	47	17
5. Angers	43	38	16	11	11	52	47	5
6. Nancy	42	38	16	10	12	59	47	12
7. Nîmes	42	38	16	10	12	48	39	9
8. Reims	41	38	15	11	12	50	47	3
9. Bastia	38	38	15	8	15	59	41	18
10. Rennes	38	38	14	10	14	46	53	-7
11. Sochaux	37	38	12	13	13	56	54	2
12. Paris-SG	36	38	13	10	15	54	58	-4
13. Lyon	35	38	14	7	17	62	67	-5
14. Bordeaux	35	38	12	11	15	49	55	-6
15. Metz	35	38	13	9	16	42	52	-10
16. Strasbourg	30	38	9	12	17	44	62	-18
17. Sedan	30	38	11	8	19	49	71	-22
18. Valenciennes	28	38	9	10	19	37	51	-14
19. Red Star	28	38	7	14	17	38	58	-20
20. Ajaccio	23	38	7	9	22	40	89	-49

L'effectif du champion Nantes : Arribas (19), Bargas (15), Bertrand-Demanes (34), Blanchet (35), Couécou (31), De Michèle (38), Denoueix (7), Donoyan (4), Gardon (34), Hamon (3), Maas (34), Marcos (24), Michel (38), Osman (38), Pech (34), Rampillon (30), Rio (9), Sahnoun (3).

L'équipe type : Bertrand-Demanes - Osman, Bargas, Gardon, De Michèle - Michel, Pech - Blanchet, Couécou, Rampillon, Maas.

L'effectif du vice-champion Nice : Ascery (5), Baratelli (38), Camerini (36), Castellani (9), Chorda (37), Douis (7), Eriksson (35), Huck (37), Isnard (38), Jouve (32), Loubet (38), Montagnoli (3), Quittet (35), H. Revelli (37), Sanchez (2), Van Dijk (27), Vandini (14).

Les buteurs

1. Skoblar (Marseille) : 26 buts ; 2. Lacombe (Lyon) : 23 buts ; 3. H. Revelli (Nice) : 22 buts ; 4. Van Dijk (Nice) : 20 buts ; 5. Combin (Metz) : 18 buts ; 6. M'Pelé (Ajaccio), Félix (Bastia), Di Nallo (Lyon), Onnis (Reims) : 17 buts ; 10. Floch (Paris FC), Kuzowski (Nancy), P. Revelli (Saint-Étienne) : 16 buts ; 13. Flores (Nancy), Vergnes (Nîmes) : 15 buts ; 15. Edwige (Angers), Gallice (Bordeaux) : 14 buts ; 17. Kanyan (Bastia), Larqué (Saint-Étienne), Le Bihan (Bastia) : 12 buts.

Relégués : Valenciennes (barrages), Red Star, Ajaccio

Promus : Lens, Troyes, Monaco (barrages)

1973-1974

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff	Bon*
1. Saint-Étienne	66	38	23	9	6	74	40	34	11
2. Nantes	58	38	19	9	10	63	41	22	11
3. Lyon	55	38	18	11	9	64	51	13	8
4. Angers	54	38	17	9	12	77	57	20	11
5. Nice	54	38	16	10	12	71	55	16	12
6. Reims	50	38	16	7	15	67	62	5	11
7. Sochaux	49	38	17	8	13	59	46	13	7
8. Strasbourg	45	38	13	11	14	62	67	-5	8
9. Nîmes	44	38	13	15	10	41	37	4	3
10. Lens	44	38	14	8	16	58	65	-7	8
11. Metz	43	38	14	7	17	53	53	0	8
12. Marseille	43	38	13	9	16	58	62	-4	8
13. Rennes	43	38	16	8	14	42	47	-5	3
14. Bordeaux	42	38	11	12	15	55	57	-2	8
15. Bastia	41	38	14	8	16	44	49	-5	5
16. Monaco	41	38	11	11	16	64	73	-9	8
17. Troyes	41	38	11	11	16	52	63	-11	8
18. Nancy	41	38	10	13	15	51	67	-16	8
19. Paris-SG	36	38	9	9	20	54	79	-25	9
20. Sedan	28	38	8	9	21	42	80	-38	3

* Bonus d'un point accordé aux équipes vainqueurs par trois buts d'écart

L'effectif du champion Saint-Étienne : Bathenay (29), Bereta (36), Broissart (1), Curkovic (38), Farison (34), Janvion (9), Larqué (33), C. Lopez (23), Merchadier (30), Piazza (32), Repellini (34), H. Revelli (34), P. Revelli (35), Rocheteau (3), Rouquette (3), Santini (2), Sarra magna (17), Synaeghel (36).

L'équipe type : Curkovic - Repellini, Lopez, Piazza, Farison - Bathenay, Larqué, Synaeghel - P. Revelli, H. Revelli, Bereta.

L'effectif du vice-champion Nantes : Amisse (7), Arribas (6), Bargas (22), Bertrand-Demanes (37), Blanchet (30), Bossis (12), Couécou (10), Curioni (19), De Michèle (28), Denoueix (22), Donoyan (1), Gardon (19), Hamon (1), Maas (36), Marcos (6), Michel (35), Morinière (1), Osman (20), Pech (38), Rampillon (38), Rio (37), Vendrely (11).

Les buteurs

1. Bianchi (Reims) : 30 buts ; 2. Berdoll (Angers) : 29 buts ; 3. Braun (Metz) : 28 buts ; 4. Onnis (Monaco) : 26 buts ; 5. Tonnel (Troyes) : 21 buts ; 6. Skoblar (Marseille), H. Revelli (Saint-Étienne) : 20 buts ; 8. Antic, Edwige (Angers), Félix (Paris FC) : 18 buts ; 11. Dahleb (Sedan) : 17 buts ; 12. Molitor (Nice), Soler (Sochaux) : 16 buts ; 14. Chiesa (Lyon) : 15 buts ; 15. Arghiridis (Lens), Floch (Paris FC), Revelli P. (Saint-Étienne) : 14 buts.

Relégués : Nancy (barrages), Sedan

Promus : Lille, Red Star

1974-1975

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff	Bon*
1. Saint-Étienne	58	38	23	6	9	70	39	31	6
2. Marseille	49	38	18	9	11	65	45	20	4
3. Lyon	48	38	16	11	11	64	53	11	5
4. Nîmes	47	38	16	11	11	56	49	7	4
5. Nantes	45	38	16	11	11	50	42	8	2
6. Bastia	45	38	15	11	12	54	47	7	4
7. Lens	44	38	16	8	14	59	59	0	4
8. Metz	44	38	15	10	13	54	56	-2	4
9. Strasbourg	43	38	16	8	14	49	56	-7	3
10. Monaco	42	38	18	4	16	64	68	-4	2
11. Reims	41	38	15	8	15	57	57	0	3
12. Bordeaux	39	38	15	7	16	48	49	-1	2
13. Lille	39	38	15	5	18	53	56	-3	4
14. Nice	39	38	13	10	15	59	63	-4	3
15. Paris-SG	37	38	12	12	14	57	65	-8	1
16. Troyes	37	38	12	10	16	46	55	-9	3
17. Sochaux	34	38	11	10	17	41	49	-8	2
18. Angers	33	38	9	10	19	48	60	-12	5
19. Rennes	33	38	10	11	17	38	52	-14	2
20. Red Star	29	38	7	12	19	43	55	-12	3

* Bonus d'un point accordé aux équipes vainqueurs par trois buts d'écart.

L'effectif du champion **Saint-Étienne** : Bathenay (32), Bereta (19), Cazes (1), Curkovic (38), Farison (27), Herbin (1), Janvion (22), Lacuesta (1), Larios (1), Larqué (33), Lopez (37), Merchadier (17), Piazza (36), Repellini (19), Revelli H. (35), Revelli P. (28), Rocheteau (4), Santini (19), Sarra magna (10), Synaeghel (28), Triantafilos (29).

L'équipe type : Curkovic – Janvion, Piazza, C. Lopez, Farison – Larqué, Bathenay, Synaeghel – P. Revelli, H. Revelli, Triantafilos.

L'effectif du vice-champion **Marseille** : Albaladejo (19), Bereta (16), Bouze (2), Bracci (36), Buigues (34), Charrier (37), Emon (37), Eo (24), Gransart (1), Jairzinho (18), Leclercq (2), Lemée (31), Lendo (3), Mathieu (1), Migeon (1), Noguès (22), Paulo Cesar (31), Roperio (2), Sikely (5), Skoblar (10), Trésor (37), Troisi (8), Vanucci (24), V. Zvunka (38).

Les buteurs

1. Onnis (Monaco) : 30 buts ; 2. M'Pelé (Paris-SG) : 21 buts ; 3. Curioni (Metz) : 19 buts ; 4. Berdoll (Angers), Braun (Metz), Lacombe (Lyon), Tonnel (Troyes) : 17 buts ; 8. Antic (Angers), Coste (Lille), Paulo Cesar (Marseille) : 16 buts ; 11. Combin (Red Star), Bianchi (Reims) : 15 buts ; 13. Chiesa (Lyon), Revelli H. (Saint-Étienne), Pokou (Rennes) : 14 buts.

Relégués : **Angers, Rennes, Red Star**
Promus : **Valenciennes, Nancy, Avignon**

1975-1976

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff	Bon*
1. Saint-Étienne	57	38	18	15	5	68	39	29	6
2. Nice	54	38	17	13	8	67	40	27	7
3. Sochaux	52	38	16	14	8	59	50	9	6
4. Nantes	50	38	15	14	9	67	44	23	6
5. Reims	47	38	17	8	13	68	49	19	5
6. Metz	47	38	18	4	16	72	62	10	7
7. Nancy	45	38	14	10	14	67	59	8	7
8. Bastia	45	38	14	13	11	59	53	6	4
9. Marseille	42	38	20	1	17	60	60	0	1
10. Bordeaux	40	38	15	9	14	59	59	0	1
11. Nîmes	40	38	14	9	15	50	53	-3	3
12. Valenciennes	40	38	13	10	15	44	54	-10	4
13. Lille	40	38	14	8	16	59	73	-14	4
14. Paris-SG	39	38	13	11	14	63	60	3	2
15. Lens	38	38	10	16	12	58	66	-8	2
16. Lyon	37	38	13	7	18	55	61	-6	4
17. Troyes	37	38	9	16	13	48	54	-6	3
18. Monaco	35	38	12	9	17	53	73	-20	2
19. Strasbourg	32	38	9	11	18	39	56	-17	3
20. Avignon	20	38	7	6	25	30	80	-50	

* Bonus d'un point accordé aux équipes vainqueurs par trois buts d'écart.

L'effectif du champion **Saint-Étienne** : Bathenay (34), Boury (1), Curkovic (38), Farison (28), Janvion (32), Lacuesta (8), Larios (3), Larqué (32), Lopez (38), Merchadier (4), Piazza (35), Repellini (19), H. Revelli (29), P. Revelli (24), Rocheteau (22), Santini (34), Sarra magna (11), Schaer (17), Synaeghel (20), Triantafilos (6), Vésir (2).

L'équipe type : Curkovic – Janvion, Piazza, C. Lopez, Farison – Larqué, Bathenay, Santini – Rocheteau, H. Revelli, P. Revelli.

L'effectif du vice-champion **Nice** : Adams (19), Ascery (24), Baratelli (38), Bocchi (11), Castellani (2), Collina (1), Douis (32), Grava (28), Guillo (28), Huck (35), R. Jouve (32), Katalinski (33), Massa (32), Molitor (22), Musemic (21), D. Sanchez (37), Toko (12), Zambelli (35).

Les buteurs

1. Bianchi (Reims) : 34 buts ; 2. Onnis (Monaco) : 29 buts ; 3. Curioni (Metz) : 25 buts ; 4. Platini (Nancy) : 22 buts ; 5. Pintenat (Sochaux) : 21 buts ; 6. Coste (Lille), Yazalde (Marseille) : 19 buts ; 8. Chiesa (Lyon) : 18 buts ; 9. Braun (Metz), Rampillon (Nantes) : 16 buts ; 11. Zimako (Bastia), Marx (Lens), Soler (Sochaux) : 15 buts ; 14. Giresse (Bordeaux) : 13 buts ; 15. Castellan (Avignon), Karasi (Lille), Michel (Nantes), D. Sanchez (Nice), Dahleb, M'Pelé (Paris-SG), H. Revelli (Saint-Étienne), Diallo (Troyes) : 12 buts.

Relégués : **Avignon, Strasbourg, Monaco**
Promus : **Rennes, Angers, Laval (barrages)**

1976-1977

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Nantes	58	38	25	8	5	80	40	40
2. Lens	49	38	19	11	8	73	53	20
3. Bastia	47	38	20	7	11	82	53	29
4. Nancy	45	38	18	9	11	78	53	25
5. Saint-Étienne	45	38	17	11	10	55	36	19
6. Lyon	44	38	17	10	11	54	47	7
7. Nice	44	38	19	6	13	60	54	6
8. Metz	43	38	17	9	12	67	54	13
9. Paris-SG	42	38	17	8	13	65	55	10
10. Bordeaux	38	38	15	8	15	66	57	9
11. Reims	36	38	12	12	14	53	60	-7
12. Marseille	36	38	14	8	16	48	63	-15
13. Nîmes	34	38	12	10	16	45	56	-11
14. Sochaux	34	38	12	10	16	44	56	-12
15. Troyes	33	38	13	7	18	41	59	-18
16. Laval	32	38	11	10	17	46	62	-16
17. Valenciennes	31	38	9	13	16	41	56	-15
18. Angers	27	38	8	11	19	44	65	-21
19. Lille	21	38	7	7	24	40	67	-27
20. Rennes	21	38	6	9	23	43	79	-36

L'effectif du champion **Nantes** : Amisse (38), Bargas (29), Baronchelli (37), Bertrand-Demanès (34), Bibard (1), Bossis (24), Denoueix (20), Desrousseaux (4), Gadocha (9), Lacombe (1), Michel (38), Muller (15), Osman (20), Pécourt (29), Rampillon (26), Rio (34), Sahnoun (31), Steck (2), Triantafilos (5), Tusseau (26), Van Straelen (12), Vendrely (4).

L'équipe type : Bertrand-Demanès – Osman ou Denoueix, Rio, Bargas, Tusseau – Michel, Sahnoun ou Muller, Rampillon – Baronchelli, Pécourt, Amisse.

L'effectif du vice-champion **Lens** : Bourloton (2), Bousdira (36), Élie (37), Flak (38), Françoise (31), Gallou (2), Hopquin (17), Jankovic (11), Kaiser (23), Krawczyk (28), Da. Leclercq (38), Do. Leclercq (17), Lhote (32), Llorens (9), Locatelli (2), Marx (35), Monchiet (9), Mujica (3), Sab (28), Stassievitch (24), Tempet (21).

Les buteurs

1. Bianchi (Reims) : 28 buts ; 2. Platini (Nancy) : 25 buts ; 3. Braun (Metz) : 23 buts ; 4. Curioni (Metz), Dahleb (Paris-SG) : 22 buts ; 6. Dzajic, Félix (Bastia), Lacombe (Lyon) : 21 buts ; 9. Vergnes (Laval), Bjekovic (Nice) : 19 buts ; 11. Barthélémy (Angers) : 18 buts ; 12. Giresse (Bordeaux) : 16 buts.

Relégués : **Angers (barrages), Lille, Rennes**
Promus : **Strasbourg, Monaco, Rouen (barrages)**

Championnat de France

1977-1978

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Monaco	53	38	22	9	7	79	46	33
2. Nantes	52	38	21	10	7	60	26	34
3. Strasbourg	50	38	19	12	7	70	40	30
4. Marseille	47	38	20	7	11	70	41	29
5. Bastia	44	38	19	6	13	62	44	18
6. Nancy	43	38	17	9	12	63	49	14
7. Saint-Étienne	42	38	18	6	14	50	49	1
8. Nice	41	38	17	7	14	72	70	2
9. Sochaux	40	38	15	10	13	65	54	11
10. Laval	37	38	15	7	16	50	58	-8
11. Paris-SG	36	38	14	8	16	75	66	9
12. Metz	35	38	13	9	16	41	57	-16
13. Nîmes	33	38	11	11	16	49	63	-14
14. Valenciennes	32	38	11	10	17	48	58	-10
15. Reims	32	38	11	10	17	42	55	-13
16. Bordeaux	32	38	12	8	18	46	69	-23
17. Lyon	31	38	12	7	19	56	59	-3
18. Lens	31	38	12	7	19	56	71	-15
19. Troyes	31	38	11	9	18	41	69	-28
20. Rouen	18	38	6	6	26	40	91	-51

L'effectif du champion Monaco : Chaussin (16), Chauveau (4), Correa (29), Courbis (27), Dalger (36), Ettori (34), Fages (2), D. François (13), Gardon (34), Gudimard (3), Luccioni (1), Moizan (38), Noguès (36), Onnis (35), Perruchini (1), Petit (38), Ricort (3), Rouquette (25), Tuybens (2), Vanucci (30), Vitalis (38).

L'équipe type : Ettori – Vanucci, Gardon, Courbis, Vitalis – Moizan, Petit, Chaussin – Dalger, Onnis, Noguès.

L'effectif du vice-champion Nantes : Amissé (33), Aniol (3), Bargas (36), Baronchelli (32), Bertrand-Demanès (38), Bibard (6), Bossis (37), Denoueix (2), G. Lacombe (24), Mérigot (1), Michel (37), O. Muller (6), Osman (12), Pécourt (32), Rampillon (28), Rio (36), Sahnoun (18), Triantafilos (2), Tusseau (30), Van Straelen (29).

Les buteurs

1. Bianchi (Paris-SG) : 37 buts ; 2. Onnis (Monaco), Bjekovic (Nice) : 29 buts ; 4. Lacombe (Lyon) : 24 buts ; 5. Boubacar (Marseille), Gemmrich (Strasbourg) : 21 buts ; 7. Berdoli (Marseille) : 20 buts ; 8. Rep (Bastia), Dalger (Monaco), Platini (Nancy) : 18 buts ; 11. Rouyer (Nancy) : 16 buts ; 12. Papi (Bastia), Pintenat (Sochaux) : 15 buts.

Relégués : Lens (barrages), Troyes, Rouen
Promus : Angers, Lille, Paris FC (barrages)

1978-1979

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Strasbourg	56	38	22	12	4	68	28	40
2. Nantes	54	38	23	8	7	85	33	52
3. Saint-Étienne	54	38	24	6	8	77	34	43
4. Monaco	44	38	18	8	12	70	51	19
5. Metz	44	38	19	6	13	61	56	5
6. Lille	40	38	11	18	9	67	62	5
7. Lyon	40	38	15	10	13	53	56	-3
8. Nîmes	39	38	15	9	14	61	50	11
9. Sochaux	39	38	15	9	14	63	53	10
10. Bordeaux	39	38	12	15	11	45	42	3
11. Nancy	38	38	15	8	15	77	61	16
12. Marseille	37	38	12	13	13	50	55	-5
13. Paris-SG	36	38	14	8	16	59	66	-7
14. Bastia	35	38	13	9	16	53	65	-12
15. Nice	32	38	11	10	17	58	75	-17
16. Laval	30	38	8	14	16	53	73	-20
17. Angers	30	38	8	14	16	37	68	-31
18. Valenciennes	28	38	9	10	19	36	65	-29
19. Paris FC	28	38	9	10	19	42	77	-35
20. Reims	17	38	3	11	24	26	71	-45

L'effectif du champion Strasbourg : Deutchmann (28), R. Domenech (37), Dropsy (38), Duguépéroux (25), Ehrlacher (18), Gemmrich (37), Glassmann (1), R. Jouve (21), Marx (29), Mosser (1), Novi (28), Piasecki (38), Specht (38), Tanter (31), Tischner (1), Toko (11), Vergnes (2), Vogel (1), Wagner (33), Wenger (2), Wiss (2).

L'équipe type : Dropsy – Marx, Specht, Novi, Domenech – Piasecki, Jouve, Deutchmann ou Duguépéroux, – Tanter, Wagner, Gemmrich.

L'effectif du vice-champion Nantes : Amissé (33), Bargas (25), Baronchelli (33), Bertrand-Demanès (38), Bibard (7), Bossis (35), Denoueix (1), G. Lacombe (15), Michel (37), O. Muller (25), Pécourt (28), Picot (1), Rampillon (34), Rio (36), Sahnoun (21), Steck (1), Trossero (14), Tusseau (35).

Les buteurs

1. Bianchi (Paris-SG) : 27 buts ; 2. Onnis (Monaco), Pécourt (Nantes) : 22 buts ; 4. Pleimelding (Lille), Marguerite (Nîmes), Rocheteau (Saint-Étienne) : 21 buts ; 7. Bjekovic (Nice), Gemmrich (Strasbourg) : 17 buts ; 9. Cabral (Lille) : 16 buts ; 10. Rep (Bastia), Olarevic (Lille), Zénier (Nancy), Ivezić (Sochaux) : 15 buts.

Relégués : Reims, Paris FC (barrages)
Promus : Brest, Lens (barrages)

1979-1980

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Nantes	57	38	26	5	7	76	30	46
2. Sochaux	54	38	24	6	8	77	36	41
3. Saint-Étienne	54	38	23	8	7	73	50	23
4. Monaco	50	38	21	8	9	61	30	31
5. Strasbourg	43	38	17	9	12	58	50	8
6. Bordeaux	40	38	16	8	14	64	53	11
7. Paris-SG	40	38	15	10	13	59	52	7
8. Valenciennes	40	38	14	12	12	47	47	0
9. Lens	38	38	14	10	14	51	52	-1
10. Nîmes	38	38	15	8	15	45	50	-5
11. Nancy	37	38	15	7	16	55	61	-6
12. Laval	35	38	15	5	18	57	55	2
13. Lille	35	38	12	11	15	45	49	-4
14. Angers	35	38	14	7	17	45	55	-10
15. Nice	32	38	13	6	19	53	62	-9
16. Bastia	32	38	14	4	20	39	51	-12
17. Metz	32	38	12	8	18	45	60	-15
18. Lyon	29	38	10	9	19	43	65	-22
19. Marseille	24	38	9	6	23	45	78	-33
20. Brest	15	38	4	7	27	35	87	-52

L'effectif du champion Nantes : Amissé (34), Aniol (1), Ayache (21), Baronchelli (29), Bertrand-Demanès (35), Bibard (4), Bossis (33), Desrousseaux (3), Michel (34), Muller (36), Pécourt (33), E. Trossero (35), V. Trossero (32), Tusseau (34).

L'équipe type : Bertrand-Demanès – Bossis, Rio, Michel, Tusseau – E. Trossero, Muller, Rampillon – V. Trossero ou Baronchelli, Pécourt, Amissé.

L'effectif du vice-champion Sochaux : Anziani (15), Bats (13), Baulier (7), Benoît (38), Bezaz (35), Bonnevey (4), Djadaoui (37), Durkalic (31), Genghini (38), Gueye (2), Ivezić (38), Jeskowiak (4), Khirat (2), Parizon (35), Posca (36), H. Revelli (37), Rust (25), Ruty (35), Stopyra (34), Zandonna (8).

Les buteurs

1. Kostedde (Laval), Onnis (Monaco) : 21 buts ; 3. Pleimelding (Lille) : 18 buts ; 4. Vabec (Brest) : 17 buts ; 5. Platini (Saint-Étienne) : 16 buts ; 6. Ehrlacher (Lens), Bjekovic (Nice), Rep (Saint-Étienne), Genghini (Sochaux) : 15 buts ; 10. Stopyra (Sochaux) : 14 buts ; 11. Pécourt, V. Trossero (Nantes), Beltrami (Paris-SG) : 13 buts.

Relégués : Marseille, Brest
Promus : Tours, Auxerre

Après barrages, Lyon reste en D1.

1980-1981

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Saint-Étienne	57	38	23	11	4	68	26	42
2. Nantes	55	38	22	11	5	74	36	38
3. Bordeaux	49	38	18	13	7	57	34	23
4. Monaco	49	38	19	11	8	58	41	17
5. Paris-SG	46	38	17	12	9	62	50	12
6. Lyon	41	38	14	13	11	70	54	16
7. Strasbourg	40	38	14	12	12	44	47	-3
8. Nancy	37	38	15	7	16	55	49	6
9. Metz	36	38	10	16	12	48	53	-5
10. Auxerre	36	38	10	16	12	46	52	-6
11. Valenciennes	36	38	12	12	14	51	70	-19
12. Bastia	35	38	13	9	16	50	55	-5
13. Lens	34	38	10	14	14	46	48	-2
14. Sochaux	34	38	10	14	14	51	59	-8
15. Nice	32	38	10	12	16	47	61	-14
16. Laval	31	38	10	11	17	49	55	-6
17. Lille	31	38	10	11	17	55	71	-16
18. Tours	31	38	9	13	16	54	71	-17
19. Nîmes	26	38	6	14	18	46	66	-20
20. Angers	24	38	5	14	19	33	66	-33

L'effectif du champion Saint-Étienne : Battiston (38), Bellus (5), Castaneda (35), Curkovic (3), Elie (15), Gardon (37), Janvion (37), Larios (31), C. Lopez (38), Oleksiak (1), Paganelli (25), Platini (35), Rep (32), Roussey (36), Santini (21), Zanon (22), Zimako (30).

L'équipe type : Castaneda – Battiston, Gardon, C. Lopez, Janvion – Zanon, Larios, Platini – Rep, Roussey, Zimako.

L'effectif du vice-champion Nantes : Adonkor (6), Agerbeck (19), Amisse (34), Ayache (9), Baronchelli (29), Bertrand-Demanes (20), Bibard (5), Bossis (37), Furic (1), Leclercq (18), Michel (37), Morice (5), Muller (32), Pécout (15), Picot (21), Poullain (10), Rampillon (36), Rio (32), Touré (18), E. Trossero (34), Tusseau (33).

Les buteurs

1. Onnis (Tours) : 24 buts ; 2. Krause (Laval) : 23 buts ; 3. Nikolic (Lyon) : 21 buts ; 4. Platini (Saint-Étienne) : 20 buts ; 5. Lacombe (Bordeaux), Trossero V. (Monaco) : 18 buts ; 7. Szarmach (Auxerre), Zénier (Nancy), Rocheteau (Paris-SG) : 16 buts ; 10. Gemmrich (Bordeaux), Rouyer (Nancy), Rep (Saint-Étienne), Peretz (Strasbourg) : 14 buts ; 14. Pleimelding (Lille), Genghini (Sochaux) : 13 buts.

Relégués : Nîmes, Angers

Promus : Montpellier, Brest

Après barrages, Tours reste en D1.

1981-1982

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Monaco	55	38	24	7	7	70	29	41
2. Saint-Étienne	54	38	22	10	6	74	31	43
3. Sochaux	49	38	20	9	9	59	43	16
4. Bordeaux	48	38	19	10	9	55	45	10
5. Laval	44	38	16	12	10	49	40	9
6. Nantes	43	38	19	5	14	64	34	30
7. Paris-SG	43	38	17	9	12	58	45	13
8. Nancy	39	38	13	13	12	50	52	-2
9. Brest	38	38	14	10	14	48	57	-9
10. Strasbourg	36	38	12	12	14	41	41	0
11. Tours	35	38	14	7	17	61	59	2
12. Bastia	35	38	12	11	15	43	65	-22
13. Lens	34	38	12	10	16	44	51	-7
14. Lille	34	38	13	8	17	46	54	-8
15. Auxerre	34	38	11	12	15	43	58	-15
16. Lyon	32	38	13	6	19	38	46	-8
17. Metz	32	38	8	16	14	35	49	-14
18. Valenciennes	30	38	10	10	18	40	59	-19
19. Nice	23	38	7	9	22	34	57	-23
20. Montpellier	22	38	7	8	23	30	67	-37

L'effectif du champion Monaco : Amitrano (1), Amoros (30), Barberis (36), Bellone (30), Bijotat (26), Christophe (29), Courbis (12), Couriol (34), Edström (35), Ettori (37), Liégeois (27), Mengual (3), Ninot (27), Pécout (20), Pérais (29), Petit (2), Puel (11), Recordier (10), Valadier (21), Vitalis (35).

L'équipe type : Ettori – Amoros, Pérais, Vitalis, Ninot – Christophe, Barberis, Bijotat – Couriol, Edström, Bellone.

L'effectif du vice-champion Saint-Étienne : Battiston (35), Bellus (6), Castaneda (36), Collet (1), Gardon (27), Janvion (34), Larios (37), Lestage (24), Lopez (38), Millot (10), B. Nielsen (22), Noguès (29), Oleksiak (10), Paganelli (18), Platini (36), Primard (1), Rep (34), Roussey (13), Solignac (2), Zanon (37).

Les buteurs

1. Onnis (Tours) : 29 buts ; 2. Szarmach (Auxerre) : 24 buts ; 3. Platini (Saint-Étienne) : 22 buts ; 4. Thordarsson (Lens) : 19 buts ; 5. Vabec (Brest), Krause (Laval) : 18 buts ; 7. Lacombe (Bordeaux) : 17 buts ; 8. Edström (Monaco), Stopyra (Sochaux) : 15 buts ; 10. Gresse (Bordeaux), Nikolic (Lyon) : 14 buts.

Relégués : Nice, Montpellier, Valenciennes (barrages)

Promus : Toulouse, Rouen, Mulhouse (barrages)

1982-1983

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Nantes	58	38	24	10	4	77	29	48
2. Bordeaux	48	38	20	8	10	67	48	19
3. Paris-SG	47	38	20	7	11	66	49	17
4. Lens	44	38	18	8	12	64	55	9
5. Laval	44	38	15	14	9	42	41	1
6. Monaco	43	38	14	15	9	55	35	20
7. Nancy	41	38	17	7	14	74	61	13
8. Auxerre	38	38	12	14	12	56	48	8
9. Metz	37	38	13	11	14	66	67	-1
10. Brest	37	38	11	15	12	53	63	-10
11. Toulouse	36	38	15	6	17	52	66	-14
12. Sochaux	35	38	9	17	12	52	53	-1
13. Lille	34	38	13	8	17	38	45	-7
14. Saint-Étienne	34	38	11	12	15	41	52	-11
15. Strasbourg	33	38	11	11	16	40	51	-11
16. Rouen	32	38	11	10	17	45	54	-9
17. Bastia	32	38	9	14	15	41	52	-11
18. Tours	31	38	12	7	19	58	68	-10
19. Lyon	28	38	11	6	21	57	77	-20
20. Mulhouse	28	38	10	8	20	46	76	-30

L'effectif du champion Nantes : Adonkor (37), Agerbeck (9), Amisse (35), Ayache (35), Baronchelli (35), Bertrand-Demanes (38), Bibard (22), Bossis (37), Der Zakarian (1), Halilhodzic (36), Morice (4), Muller (29), Picot (30), Poullain (21), Rio (36), Touré (37), Tusseau (37).

L'équipe type : Bertrand-Demanes – Bibard, Rio, Bossis, Ayache ou Tusseau – Baronchelli, Adonkor, Touré – Picot, Halilhodzic, Amisse.

L'effectif du vice-champion Bordeaux : Audrain (23), Boucher (3), Boudoncle (3), Bracci (37), Dalsson (1), Delachet (13), Domenech (18), Fourrier (1), Gandolfi (2), Garraud (9), Gimenez (1), Girard (20), Gresse (35), Ichas (3), Lacombe (33), Lippini (4), Martinez (29), Memering (17), D. Müller (29), Pantelic (4), G. Rohr (32), Ruffier (21), Specht (34), Thouvenel (37), Tigana (32), Trésor (19).

Les buteurs

1. Halilhodzic (Nantes) : 27 buts ; 2. Szarmach (Auxerre) : 24 buts ; 3. Krimau (Metz) : 23 buts ; 4. Lacombe (Bordeaux) : 20 buts ; 5. Beltrami (Rouen) : 19 buts ; 6. D. Müller (Bordeaux), Kurbos (Metz) : 17 buts ; 8. Stopyra (Sochaux) : 16 buts ; 9. Ferreri (Auxerre), Krause (Laval), Xuereb (Lens), Meyer (Nancy) : 14 buts ; 13. Milla (Bastia), Assad (Mulhouse), Umpierrez (Nancy), Touré (Nantes) : 13 buts.

Relégués : Lyon, Mulhouse, Tours (barrages)

Promus : Rennes, Toulon, Nîmes (barrages)

Championnat de France

1983-1984

Class	Pts	J	G	N	P	Bp	Bc	Diff
1. Bordeaux	54	38	23	8	7	72	33	39
2. Monaco	54	38	22	10	6	58	29	29
3. Auxerre	49	38	21	7	10	59	33	26
4. Paris-SG	47	38	18	11	9	56	37	19
5. Toulouse	45	38	19	7	12	57	41	16
6. Nantes	45	38	18	9	11	46	32	14
7. Sochaux	41	38	14	13	11	46	34	12
8. Strasbourg	39	38	11	17	10	36	38	-2
9. Lille	37	38	13	11	14	49	49	0
10. Bastia	36	38	14	8	16	36	43	-7
11. Laval	36	38	12	12	14	29	36	-7
12. Metz	35	38	13	9	16	49	53	-4
13. Lens	35	38	14	7	17	57	66	-9
14. Rouen	34	38	13	8	17	42	40	2
15. Nancy	32	38	10	12	16	38	53	-15
16. Toulon	32	38	12	8	18	39	60	-21
17. Brest	31	38	9	13	16	36	47	-11
18. Saint-Étienne	30	38	11	8	19	31	52	-21
19. Nîmes	25	38	6	13	19	36	70	-34
20. Rennes	23	38	8	7	23	39	65	-26

L'effectif du champion **Bordeaux** : Audrain (9), Battiston (36), Delachet (38), Domenech (22), Girard (29), Giresse (3), Hanini (3), Lacombe (35), Martinez (25), Memering (10), D. Müller (27), G. Rohr (32), Specht (35), Thouvenel (22), Tigana (32), Trésor (12), Tusseau (24), Zénier (25).

L'équipe type : Delachet – Domenech ou Thouvenel, Specht, Battiston ou Trésor, Tusseau ou G. Rohr – Girard, Tigana, Zénier, Giresse – D. Müller, Lacombe.

L'effectif du vice-champion **Monaco** : Amoros (35), Bellone (33), Benoit (26), Bijotat (32), Bravo (24), Da Silva (4), Delamontagne (20), Etti (38), Genghini (38), Krause (38), Le Roux (35), Liégeon (4), Ninot (13), Perais (4), Puel (34), Recordier (5), Simon (36).

Les buteurs

1. Garande (Auxerre), Onnis (Toulon) : 21 buts ; 3. Szarmach (Auxerre) : 20 buts ; 4. Lacombe (Bordeaux), Genghini (Monaco), Anziani (Sochaux) : 18 buts ; 7. Giresse (Bordeaux), Brissou (Lens) : 16 buts ; 9. Kurbos (Metz) : 15 buts ; 10. D. Müller (Bordeaux), Beltramini (Rouen) : 14 buts ; 12. Halilhodzic (Nantes) : 13 buts.

Relégués : **Nîmes, Rennes, Saint-Étienne (barrages)**
Promus : **Marseille, Tours, RC Paris (barrages)**

1984-1985

Class.	Pts	J	G	N	P	Bp	Bc	Diff
1. Bordeaux	59	38	25	9	4	70	27	43
2. Nantes	56	38	24	8	6	62	32	30
3. Monaco	48	38	18	12	8	65	28	37
4. Auxerre	47	38	18	11	9	53	39	14
5. Metz	45	38	18	9	11	50	46	4
6. Toulon	44	38	19	6	13	46	37	9
7. Lens	40	38	16	8	14	57	43	14
8. Sochaux	38	38	12	14	12	56	43	13
9. Brest	36	38	11	14	13	50	51	-1
10. Laval	36	38	12	12	14	39	52	-13
11. Toulouse	35	38	11	13	14	43	49	-6
12. Nancy	34	38	12	10	16	52	54	-2
13. Paris-SG	33	38	13	7	18	58	73	-15
14. Bastia	32	38	11	10	17	39	68	-29
15. Lille	31	38	9	13	16	37	45	-8
16. Strasbourg	31	38	9	13	16	47	57	-10
17. Marseille	31	38	13	5	20	51	67	-16
18. Rouen	29	38	8	13	17	28	46	-18
19. Tours	29	38	9	11	18	44	66	-22
20. Racing CP	26	38	9	8	21	32	56	-24

L'effectif du champion **Bordeaux** : Audrain (20), Battiston (33), Chalan (10), Dropsy (38), Gimenez (9), Girard (32), Giresse (36), Hanini (1), B. Lacombe (36), Lassagne (11), Lopez (2), Martinez (27), D. Müller (36), G. Rohr (32), Specht (38), Thouvenel (32), Tigana (28), Tusseau (35).

L'équipe type : Dropsy – Thouvenel, Specht, Battiston, G. Rohr – Girard, Tusseau, Tigana, Giresse – Lacombe, D. Müller.

L'effectif du vice-champion **Nantes** : Adonkor (17), Amisse (32), Ayache (34), Barouchelli (23), Bertrand-Demanes (37), Bibard (37), Bossis (34), Debotté (34), Delanoé (3), Der Zakarian (33), Eydelie (19), Frankowski (9), Furic (1), Halilhodzic (34), Kombouaré (18), Leclercq (1), Morice (36), Obry (2), Poullain (29), Ramos (24), Robert (27), Touré (27).

Les buteurs

1. Halilhodzic (Nantes) : 28 buts ; 2. Lacombe (Bordeaux) : 22 buts ; 3. Buscher (Brest) : 19 buts ; 4. Onnis (Toulon), Stopyra (Toulouse) : 17 buts ; 6. Genghini (Monaco), Rocheteau (Paris-SG), Paille (Sochaux) : 15 buts ; 9. Anziani (Monaco), Da Fonseca (Tours) : 14 buts ; 11. Garande (Auxerre), Meyer (Bastia), Savic (Lille), Bellone (Monaco), Umpierrez (Nancy) : 13 buts.

Relégués : **Tours, Racing CP, Rouen (barrages)**
Promus : **Le Havre, Nice, Rennes (barrages)**

1985-1986

Class.	Pts	J	G	N	P	Bp	Bc	Diff
1. Paris-SG	56	38	23	10	5	66	33	33
2. Nantes	53	38	20	13	5	53	27	26
3. Bordeaux	49	38	18	13	7	55	46	9
4. Toulouse	43	38	18	7	13	59	44	15
5. Lens	43	38	15	13	10	51	43	8
6. Metz	42	38	15	12	11	53	34	19
7. Auxerre	41	38	16	9	13	45	39	6
8. Nice	39	38	14	11	13	39	44	-5
9. Monaco	37	38	9	19	10	49	42	7
10. Lille	36	38	13	10	15	40	49	-9
11. Laval	35	38	11	13	14	39	47	-8
12. Marseille	34	38	11	12	15	43	39	4
13. Rennes	34	38	12	10	16	36	41	-5
14. Brest	34	38	13	8	17	53	63	-10
15. Sochaux	34	38	11	12	15	47	57	-10
16. Toulon	33	38	9	15	14	43	46	-3
17. Le Havre	33	38	11	11	16	49	53	-4
18. Nancy	33	38	13	7	18	45	51	-6
19. Strasbourg	31	38	10	11	17	36	54	-18
20. Bastia	20	38	5	10	23	30	79	-49

L'effectif du champion **Paris-SG** : Bacconnier (26), Bats (38), Bibard (31), Charbonnier (16), Couriol (1), Da Fonseca (17), Fernandez (37), Jacques (27), Jeannol (37), Lemoult (7), Lowitz (14), Morin (2), Pilorget (38), Pimond (1), Poullain (30), Rocheteau (35), Sène (27), Susic (37), Tanasi (14), Vermeulen (30).

L'équipe type : Bats – Bibard, Pilorget, Jeannol, Bacconnier – Jacques ou Sène, Poullain, Fernandez, Vermeulen – Rocheteau, Susic.

L'effectif du vice-champion **Nantes** : Amisse (36), Ayache (37), Barouchelli (9), Bertrand-Demanes (35), Bracigliano (35), Burruchaga (36), Debotté (30), Delanoé (2), Der Zakarian (36), Deschamps (7), Eydelie (5), Frankowski (25), Halilhodzic (36), Kombouaré (23), Le Roux (37), Marraud (3), Morice (33), Obry (7), Robert (24), Touré (27).

Les buteurs

1. Bocandé (Metz) : 23 buts ; 2. Rocheteau (Paris-SG), Ramos (Toulon) : 19 buts ; 4. Halilhodzic (Nantes) : 18 buts ; 5. Krimau (Le Havre) : 17 buts ; 6. Reinders (Bordeaux) : 15 buts ; 7. Buscher, Marini (Brest), Oudjani (Laval) : 14 buts ; 10. Bureau (Lille), Genghini (Monaco) : 13 buts.

Relégués : **Bastia, Strasbourg**
Promus : **Racing CP, Saint-Étienne**

Après barrages, Nancy reste en D1.

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Bordeaux	53	38	20	13	5	57	27	30
2. Marseille	49	38	18	13	7	52	33	19
3. Toulouse	48	38	18	12	8	54	32	22
4. Auxerre	47	38	17	13	8	45	32	13
5. Monaco	45	38	15	15	8	41	33	8
6. Metz	43	38	14	15	9	54	32	22
7. Paris-SG	41	38	14	13	11	35	33	2
8. Brest	40	38	14	12	12	43	41	2
9. Laval	38	38	12	14	12	40	46	-6
10. Lens	37	38	11	15	12	37	40	-3
11. Nice	37	38	15	7	16	38	49	-11
12. Nantes	36	38	12	12	14	35	38	-3
13. Racing CP	36	38	14	8	16	41	45	-4
14. Lille	34	38	12	10	16	39	38	1
15. Toulon	34	38	10	14	14	36	46	-10
16. Saint-Étienne	33	38	9	15	14	27	32	-5
17. Le Havre	32	38	8	16	14	39	50	-11
18. Sochaux	31	38	9	13	16	35	51	-16
19. Nancy	29	38	8	13	17	28	40	-12
20. Rennes	17	38	5	7	26	20	58	-38

L'effectif du champion **Bordeaux** : Battiston (32), Dropsy (38), Fargeon (18), Ferreri (33), Gimenez (3), Girard (34), Gnako (1), Lacombe (16), Lassagne (5), Reinders (1), A. Roche (28), G. Rohr (27), Specht (33), Thouvenel (33), Tigana (37), Touré (13), Vercruysse (26), Zlatko Vujovic (35), Zoran Vujovic (37).

L'équipe type : Dropsy – Thouvenel, Specht ou A. Roche, Battiston, Zoran Vujovic – Girard, Tigana, Ferreri, Vercruysse – Lacombe ou Fargeon, Zlatko Vujovic.

L'effectif du vice-champion **Marseille** : Anigo (13), Bade (33), Bell (38), Benoit (2), Bonnevey (26), Brisson (27), Cubaynes (35), Diallo (32), Domergue (38), Flos (5), Förster (27), Francini (4), Galtier (21), Genghini (8), Giresse (34), Laurey (27), Martinez (1), Meyrieu (11), Papin (33), Passi (25), Régina (1), Sliskovic (29), Zanon (13).

Les buteurs

1. Zénier (Metz) : 18 buts ; 2. Fargeon (Bordeaux), Buscher (Brest) : 15 buts ; 4. Micciche (Metz), Francescoli (Racing CP), Marcico (Toulouse) : 14 buts ; 7. Cantona (Auxerre), Desmet (Lille), Papin (Marseille), Oudjani (Racing CP), Ramos (Toulon) : 13 buts.

Relégués : **Rennes, Nancy, Sochaux (barrages)**

Promus : **Niort, Montpellier, Cannes (barrages)**

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Monaco	52	38	20	12	6	53	29	24
2. Bordeaux	46	38	18	10	10	46	30	16
3. Montpellier	45	38	18	9	11	68	38	30
4. Saint-Étienne	42	38	18	6	14	54	56	-2
5. Toulon	41	38	14	13	11	41	26	15
6. Marseille	41	38	18	5	15	49	43	6
7. Matra Racing	41	38	12	17	9	35	42	-7
8. Metz	40	38	16	8	14	46	40	6
9. Auxerre	39	38	12	15	11	37	29	8
10. Nantes	39	38	13	13	12	46	41	5
11. Lille	37	38	14	9	15	45	39	6
12. Cannes	37	38	13	11	14	42	52	-10
13. Toulouse	35	38	14	7	17	35	47	-12
14. Laval	34	38	12	10	16	38	38	0
15. Paris-SG	34	38	12	10	16	36	45	-9
16. Nice	33	38	15	3	20	42	47	-5
17. Lens	33	38	13	7	18	40	62	-22
18. Niort	32	38	11	10	17	34	42	-8
19. Brest	32	38	11	10	17	32	52	-20
20. Le Havre	27	38	8	11	19	35	56	-21

L'effectif du champion **Monaco** : Amoros (37), Battiston (33), Da Fonseca (19), Deletang (2), Dib (33), Ettori (37), Ferratge (36), Fofana (23), Hateley (28), Hoddle (34), Hugues (1), Mège (32), Métais (17), Puel (33), Revelli (2), Rohr (33), Salomon (3), Sonor (31), Valéry (2), Vogel (34).

L'équipe type : Ettori – Sonor, Vogel, Battiston, Amoros – Puel, Dib, Rohr (Mège), Hoddle – Hateley, Ferratge.

L'effectif du vice-champion **Bordeaux** : Bijotat (37), Dropsy (38), Fargeon (36), Ferreri (34), Gimenez (3), Girard (38), Gnako (1), Lassagne (3), O'Boyle (3), Péan (26), Roche (33), Rohr (10), Sénac (25), Thouvenel (37), Tigana (30), Touré (32), Vercruysse (3), Zl. Vujovic (30), Z. Vujovic (31).

Les buteurs

1. Papin (Marseille) : 19 buts ; 2. Garande (Saint-Étienne) : 17 buts ; 3. Hateley (Monaco) : 14 buts ; 4. Allofs (Marseille), Fargeon (Bordeaux), Oudjani (Lens), Johnston (Nantes) : 13 buts ; 8. Milla (Montpellier), Tibeuf (Saint-Étienne) : 12 buts ; 10. Savic (Cannes), Omam-Biyik (Laval), Vandenbergh (Lille), Perez (Montpellier) : 11 buts.

Relégués : **Brest, Le Havre, Niort (barrages)**

Promus : **Sochaux, Strasbourg, Caen (barrages)**

Le RCP est devenu le Matra Racing.

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Marseille	73	38	20	13	5	56	35	21
2. Paris-SG	70	38	19	13	6	45	26	19
3. Monaco	68	38	18	14	6	62	38	24
4. Sochaux	68	38	19	11	8	50	28	22
5. Auxerre	63	38	18	9	11	41	32	9
6. Nice	57	38	16	9	13	45	40	5
7. Nantes	57	38	15	12	11	41	40	1
8. Lille	56	38	15	11	12	50	38	12
9. Montpellier	52	38	14	10	14	51	53	-2
10. Toulouse	51	38	12	15	11	44	46	-2
11. Toulon	50	38	12	14	12	30	29	1
12. Cannes	50	38	14	8	16	45	47	-2
13. Bordeaux	49	38	12	13	13	54	46	8
14. Saint-Étienne	48	38	12	12	14	39	50	-11
15. Metz	47	38	12	11	15	47	49	-2
16. Caen	40	38	10	10	18	39	60	-21
17. Matra Racing	39	38	10	9	19	49	56	-7
18. Strasbourg	39	38	10	9	19	47	59	-12
19. Laval	35	38	8	11	19	33	55	-22
20. Lens	17	38	3	8	27	32	73	-41

L'effectif du champion **Marseille** : Allofs (22), Basile (1), Bernadet (5), Cantona (22), Cauet (14), Diallo (23), Di Meco (33), Durand (2), Eyraud (24), K.-H. Förster (35), Gastien (18), Germain (21), Huard (38), Le Roux (32), Meyrieu (16), Mura (13), Papin (36), Pastinelli (6), A. Pelé (4), Santini (1), Sauzée (32), Thys (37), Vercruysse (35).

L'équipe type : Huard – Thys, Förster, Le Roux, Di Meco – Germain, Eyraud, Vercruysse, Sauzée – Papin, Cantona, Allofs.

L'effectif du vice-champion **Paris-Saint-Germain** : Bats (38), Bibard (30), Calderon (38), Charbonnier (31), Couriol (1), Dréossi (18), Jeannol (26), Marquet (1), Perez (35), Pilorget (35), Polaniok (33), Rico (22), Sandjak (6), Sène (36), Simba (8), Susic (34), Tanasi (32), Xuereb (38).

Les buteurs

1. Papin (Marseille) : 22 buts ; 2. Zoran Vujovic (Cannes), Hoddle (Monaco) : 18 buts ; 4. Blanc (Montpellier), Bravo (Nice), Xuereb (Paris-SG), Paille (Sochaux) : 15 buts ; 8. Divert (Caen), Vandenbergh (Lille), Weah (Monaco) : 14 buts ; 11. Allen (Bordeaux) : 13 buts ; 12. Oudjani (Lens), Reichert (Strasbourg) : 12 buts.

Relégués : **Laval, Lens, Strasbourg (barrages)**

Promus : **Mulhouse, Lyon, Brest (barrages)**

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Marseille	53	38	22	9	7	75	34	41
2. Bordeaux	51	38	22	7	9	51	25	26
3. Monaco	46	38	15	16	7	38	24	14
4. Sochaux	43	38	17	9	12	46	39	7
5. Paris-SG	42	38	18	6	14	50	48	2
6. Auxerre	41	38	14	13	11	49	40	9
7. Nantes	40	38	13	14	11	42	34	8
8. Lyon	39	38	14	11	13	43	41	2
9. Toulouse	38	38	13	12	13	39	39	0
10. Brest	38	38	15	8	15	39	44	-5
11. Cannes	36	38	12	12	14	44	50	-6
12. Toulon	35	38	12	11	15	35	50	-15
13. Montpellier	34	38	12	10	16	49	48	1
14. Metz	34	38	8	18	12	33	36	-3
15. Saint-Étienne	34	38	11	12	15	38	46	-8
16. Caen	34	38	12	10	16	34	48	-14
17. Lille	33	38	12	9	17	43	52	-9
18. Nice	31	38	9	13	16	34	48	-14
19. Racing Paris 1	30	38	10	10	18	39	59	-20
20. Mulhouse	28	38	9	10	19	42	58	-16

L'effectif du champion Marseille : Amoros (34), Basile (1), Bernardet (3), Castaneda (6), Cauet (1), Deschamps (17), Diallo (13), Di Meco (33), Eyraud (13), K.-H. Förster (4), Francescoli (28), Germain (27), Huard (25), Micciche (4), Mozer (27), Mura (6), Papin (36), A. Roche (25), Rousseau (7), Sauzée (36), Thys (12), Tigana (37), Vercruysse (36), Waddle (37).

L'équipe type : Huard - Germain, A. Roche, Mozer, Amoros - Tigana, Vercruysse, Sauzée - Francescoli, Papin, Waddle.

L'effectif du vice-champion Bordeaux : Allofs (37), Ayache (1), Battiston (38), Bell (38), Den Boer (37), Dogon (32), Durand (30), Ferreri (36), Gimenez (3), Kaltz (1), Lizarazu (38), Meyrieu (7), Olsen (36), Paille (16), Pardo (36), Sénac (38), Stopyra (1), Thouvenel (37).

Les buteurs

1. Papin (Marseille) : 30 buts ; 2. Kovacs (Auxerre) : 18 buts ; 3. Langers (Nice) : 17 buts ; 4. Bursac (Toulon) : 16 buts ; 5. Divert (Caen), Diaz (Monaco) : 15 buts ; 7. Allofs, Den Boer, Ferreri (Bordeaux), Bouderbala (Racing Paris 1) : 14 buts.

Relégués : Racing Paris 1 (ancien Matra Racing), Mulhouse
Promus : Nancy, Rennes

Après barrages, Nice reste en D1.

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Marseille	55	38	22	11	5	67	28	39
2. Monaco	51	38	20	11	7	51	30	21
3. Auxerre	48	38	19	10	9	63	36	27
4. Cannes	41	38	12	17	9	32	28	4
5. Lyon	41	38	15	11	12	39	44	-5
6. Lille	39	38	11	17	10	39	37	2
7. Montpellier	38	38	12	14	12	44	35	9
8. Caen	38	38	13	12	13	38	36	2
9. Paris-SG	38	38	13	12	13	40	42	-2
10. Bordeaux	37	38	11	15	12	34	32	2
11. Brest	37	38	11	15	12	45	46	-1
12. Metz	36	38	12	12	14	44	51	-7
13. Saint-Étienne	35	38	13	9	16	40	46	-6
14. Nice	34	38	10	14	14	40	42	-2
15. Nantes	34	38	9	16	13	34	44	-10
16. Toulon	34	38	9	16	13	31	41	-10
17. Nancy	33	38	11	11	16	38	58	-20
18. Sochaux	32	38	8	16	14	24	33	-9
19. Toulouse	31	38	8	15	15	33	45	-12
20. Rennes	28	38	7	14	17	29	51	-22

L'effectif du champion Marseille : Amoros (29), Boli (38), Cantona (18), Casoni (35), Di Meco (20), Fournier (17), Germain (32), Lada (9), Mozer (31), Mura (4), Olmeta (38), Papin (36), Pardo (26), A. Pelé (32), Stojkovic (11), Tigana (19), Vercruysse (28), Waddle (35).

L'équipe type : Olmeta - Germain, Casoni, Mozer, Amoros - Pardo, Vercruysse, Boli - A. Pelé, Papin, Waddle.

L'effectif du vice-champion Monaco : Bijotat (20), Blondeau (16), Clément (13), Diaz (32), Dib (35), Y. Djorkaeff (20), Ettori (38), Ferratge (2), Fofana (20), Granon (1), R. Mendy (31), Métails (2), G. Passi (29), Petit (27), Puel (36), Raschke (1), Rui Barros (34), Sauzée (28), Sonor (29), Thuram (1), Valéry (32), Weah (29).

Les buteurs

1. Papin (Marseille) : 23 buts ; 2. Kovacs (Auxerre) : 16 buts ; 3. Scifo (Auxerre), Blanc (Montpellier), Omam-Biyik (Rennes) : 14 buts ; 6. Asanovic (Metz) : 13 buts ; 7. Ferrer (Brest), Xuereb (Montpellier) : 12 buts ; 9. Divert (Caen) : 11 buts.

Rétrogradés : Bordeaux, Brest et Nice (sanction sportive après dépôt de bilan)

Promus : Nîmes et Le Havre

Repêchés : Lens, Rennes et Toulouse

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Marseille	58	38	23	12	3	67	21	46
2. Monaco	52	38	22	8	8	55	33	22
3. Paris-SG	47	38	15	17	6	43	27	16
4. Auxerre	44	38	16	12	10	55	32	23
5. Caen	44	38	17	10	11	46	45	1
6. Montpellier	42	38	12	18	8	40	32	8
7. Le Havre	42	38	13	16	9	35	32	3
8. Lens	39	38	11	17	10	36	30	6
9. Nantes	38	38	12	14	12	37	39	-2
10. Saint-Étienne	37	38	13	11	14	42	37	5
11. Toulouse	36	38	11	14	13	33	40	-7
12. Metz	35	38	12	11	15	42	43	-1
13. Lille	35	38	11	13	14	31	34	-3
14. Toulon	32	38	13	6	19	41	55	-14
15. Nîmes	32	38	9	14	15	31	50	-19
16. Lyon	31	38	10	11	17	25	39	-14
17. Sochaux	31	38	9	13	16	35	50	-15
18. Rennes	29	38	6	17	15	25	42	-17
19. Cannes	28	38	8	12	18	34	48	-14
20. Nancy	28	38	10	8	20	43	67	-24

L'effectif du champion Marseille : Amoros (33), Angloma (32), Baills (17), B. Boli (34), Casoni (31), Deschamps (36), Di Meco (4), Durand (27), Eyraud (4), Libbra (1), Mozer (31), Olmeta (38), Papin (37), A. Pelé (36), Sauzée (22), Steven (28), Waddle (35), Xuereb (17).

L'équipe type : Olmeta - Angloma, Casoni, Mozer, Amoros - Steven, B. Boli, Deschamps - A. Pelé, Papin, Waddle.

L'effectif du vice-champion Monaco : Algérino (3), Blondeau (4), Clément (3), Dib (32), Debbah (12), Delaroche (2), Y. Djorkaeff (35), Etti (34), Fofana (27), Garcia (1), Gnako (21), Grimandi (5), Hughes (2), Manach (3), Mendy (32), Métails (1), G. Passi (30), Petit (28), Puel (33), Revelles (1), Robert (21), Rui Barros (34), Sivaebaek (23), Sonor (32), Thuram (19), Valéry (14), Weah (34).

Les buteurs

1. Papin (Marseille) : 27 buts ; 2. Calderaro (Metz) : 19 buts ; 3. Weah (Monaco) : 18 buts ; 4. Paille (Caen), Divert (Montpellier) : 14 buts ; 6. A. Pelé (Marseille), Perez (Paris-SG), Rodriguez (Toulon) : 12 buts ; 9. Cocard (Auxerre) : 11 buts ; 10. Ferreri (Auxerre), Y. Djorkaeff (Monaco), Séchet, Zitelli (Nancy) : 9 buts.

Relégués : Cannes, Nancy, Rennes (barrages)

Promus : Valenciennes, Bordeaux, Strasbourg (barrages)

1992-1993

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Marseille	53	38	22	9	7	71	36	35
2. Paris-SG	51	38	20	11	7	61	29	32
3. Monaco	51	38	21	9	8	56	29	27
4. Bordeaux	48	38	18	12	8	42	25	17
5. Nantes	45	38	17	11	10	54	39	15
6. Auxerre	43	38	18	7	13	57	44	13
7. Saint-Étienne	43	38	13	17	8	34	26	8
8. Strasbourg	40	38	12	16	10	58	57	1
9. Lens	40	38	12	16	10	36	41	-5
10. Montpellier	36	38	12	12	14	36	41	-5
11. Caen	35	38	13	9	16	55	54	1
12. Metz	35	38	11	13	14	44	45	-1
13. Toulouse	34	38	9	16	13	36	45	-9
14. Lyon	33	38	9	15	14	40	45	-5
15. Le Havre	33	38	11	11	16	42	53	-11
16. Sochaux	32	38	11	10	17	33	50	-17
17. Lille	30	38	7	16	15	26	48	-22
18. Valenciennes	29	38	9	11	18	42	56	-14
19. Toulon	25	38	6	13	19	31	57	-26
20. Nîmes	22	38	3	16	19	32	66	-34

L'effectif du premier* : Marseille : Amoros (12), Angloma (31), Barthez (30), Boli (32), Boksic (37), Casoni (24), Desailly (31), Deschamps (36), Di Meco (31), Dobrovolski (8), Durand (30), Eydelie (27), Ferreri (19), Marquet (1), Martin Vasquez (7), Olmeta (8), Omam-Biyik (1), A. Pelé (35), Sauzée (35), Thomas (17), Völler (33).

L'équipe type : Barthez – Angloma, B. Boli, Casoni, Di Meco – Durand, Sauzée, Desailly – A. Pelé, Völler, Boksic.

*Titre non attribué, à la suite des conséquences du match Valenciennes-Marseille.

L'effectif du vice-champion Paris Saint-Germain : Bravo (30), Caldéraro (23), Cloarec (1), Colleter (36), Fournier (33), Germain (9), Ginola (34), Guérin (31), Kombouaré (19), Lama (38), Le Guen (38), Llacer (9), Reynaud (9), Ricardo (36), Roche (34), Sassus (28), Simba (13), Valdo (28), Weah (30).

Les buteurs

1. Boksic (Marseille) : 22 buts ; 2. Gravelaine (Caen) : 20 buts ; 3. Klinsmann (Monaco) : 19 buts ; 4. Völler (Marseille) : 18 buts ; 5. Tiéhi (Le Havre), Weah (Paris-SG) : 14 buts.

Relégués : Nîmes, Toulon, Valenciennes (barrages)

Promus : Angers, Martigues, Cannes (barrages)

1993-1994

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Paris-SG	59	38	24	11	3	54	22	32
2. Marseille	51	38	19	13	6	56	33	23
3. Auxerre	46	38	18	10	10	54	29	25
4. Bordeaux	46	38	19	8	11	54	37	17
5. Nantes	45	38	17	11	10	47	32	13
6. Cannes	44	38	16	12	10	50	43	7
7. Montpellier	43	38	15	13	10	41	37	4
8. Lyon	42	38	17	8	13	38	40	-2
9. Monaco	41	38	14	13	11	52	36	18
10. Lens	39	38	13	13	12	49	40	9
11. Saint-Étienne	37	38	12	13	13	38	36	2
12. Metz	37	38	12	13	13	36	35	1
13. Strasbourg	34	38	10	14	14	43	47	-4
14. Sochaux	33	38	10	13	15	39	48	-9
15. Lille	32	38	8	16	14	41	52	-11
16. Caen	31	38	12	7	19	29	54	-25
17. Le Havre	29	38	7	15	16	29	48	-19
18. Martigues	27	38	5	17	16	37	58	-21
19. Toulouse	23	38	4	15	19	26	60	-34
20. Angers	21	38	4	13	21	37	63	-26

L'effectif du champion Paris-SG : Borrelli (2), Bravo (22), Calderaro (7), Calenda (1), Cobos (14), Colleter (32), Fernandes (1), Fournier (26), Ginola (38), Gravelaine (21), Guérin (35), Kombouaré (9), Lama (37), Le Guen (37), Llacer (23), Rai (28), Ricardo (26), A. Roche (30), Sassus (29), Valdo (30), Weah (32).

L'équipe type : Lama – Sassus, Roche, Ricardo, Colleter – Fournier, Valdo, Guérin, Le Guen – Weah, Ginola.

L'effectif du vice-champion Marseille : Anderson (20), Angloma (23), Barthez (37), Boghossian (28), Boksic (12), B. Boli (27), Casoni (8), De Azevedo (1), Desailly (16), Deschamps (34), Di Meco (32), Durand (31), Dutuel (30), Fugier (21), Futre (8), J. Henry (18), Jambay (1), Libbra (13), Prunier (35), Revillet (3), Rui Barros (17), Stojkovic (18), Thomas (18), Videau (2), Völler (25).

Les buteurs

1. Roger Boli (Lens), Djorkaeff (Monaco), Ouédéc (Nantes) : 20 buts ; 2. Priou (Cannes) : 18 buts ; 5. Anderson (Marseille) : 16 buts ; 6. Caveglia (Sochaux) : 14 buts ; 7. Tholot (Martigues), Zitelli (Metz), Ginola (Paris-SG) : 13 buts ; 10. Lagrange (Angers), Cocard (Auxerre), Wohlfarth (Saint-Étienne), Vos (Sochaux) : 12 buts.

Relégués : Toulouse, Angers et (à la suite de l'affaire OM-VA) Marseille
Promus : Nice, Rennes et Bastia

1994-1995

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Nantes	79	38	21	16	1	71	34	37
2. Lyon	69	38	19	12	7	56	38	18
3. Paris-SG	67	38	20	7	11	58	41	17
4. Auxerre	62	38	15	17	6	59	34	25
5. Lens	59	38	15	14	9	48	44	4
6. Monaco	57	38	15	12	11	60	39	21
7. Bordeaux	57	38	16	9	13	52	47	5
8. Metz	56	38	16	8	14	50	44	6
9. Cannes	53	38	15	8	15	56	48	8
10. Strasbourg	51	38	13	12	13	43	43	0
11. Martigues	51	38	13	12	13	37	49	-12
12. Le Havre	49	38	12	13	13	46	49	-3
13. Rennes	48	38	12	12	14	53	55	-2
14. Lille	48	38	13	9	16	29	44	-15
15. Bastia	44	38	11	11	16	44	56	-12
16. Nice	43	38	11	10	17	39	52	-13
17. Montpellier	41	38	9	14	15	38	53	-15
18. Saint-Étienne	38	38	9	11	18	45	55	-10
19. Caen	36	38	10	6	22	38	58	-20
20. Sochaux	23	38	6	5	27	29	68	-39

L'effectif du champion Nantes : Le Dizet (37), Loko (37), Makelele (36), Decroix (35), Karembeu (34), Ouédéc (33), Ferri (33), N'Doram (32), Pedros (32), Capron (30), Pignol (30), Cauet (25), Casagrande (20), L. Guyot (15), Marraud (14), Siasia (13), Renou (11), Moreau (9), Loussouarn (5), Garcion (3), Garcia (1).

L'équipe type : Casagrande – Le Dizet, Decroix, Ferri, Capron (Pignol) – Karembeu, Makelele, N'Doram, Pedros – Ouédéc, Loko.

L'effectif du vice-champion Lyon : Abou (7), Amoros (32), Anselmini (9), Bardon (12), Billong (5), Breton (1), Debbah (29), Delamontagne (23), Deplace (36), Flachez (8), Gava (35), Genesio (1), Giuly (8), Laville (28), Marcelo (19), Maurice (34), N'Gotty (35), Olmeta (37), Paille (16), Rivenet (14), Roche (30), Roy (37), Sassus (33).

Les buteurs

1. Loko (Nantes) : 22 buts ; 2. Caveglia (Le Havre) : 20 buts ; 3. Ouédéc (Nantes) : 18 buts ; 4. Maurice (Lyon), Grassi (Rennes) : 15 buts ; 6. Tiehi (Lens), Y. Djorkaeff (Monaco) : 14 buts ; 8. Kozniku (Cannes), Tholot (Martigues), L. Blanc (Saint-Étienne) : 13 buts ; 11. Drobnjak (Bastia), Simba (Caen), N'Doram (Nantes), Chaouch (Nice), Rai (Paris SG) : 12 buts.

Relégués : Caen, Sochaux. **Promus** : Guingamp, Gueugnon

Repêché : Saint-Étienne, à la suite de la décision prise par la Ligue d'empêcher la montée de Marseille.

Championnat de France

1995-1996

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Auxerre	72	38	22	6	10	66	30	36
2. Paris-SG	68	38	19	11	8	65	36	29
3. Monaco	68	38	19	11	8	64	39	25
4. Metz	65	38	18	11	9	42	30	12
5. Lens	63	38	16	15	7	45	31	14
6. Montpellier	60	38	17	9	12	51	40	11
7. Nantes	55	38	14	13	11	44	42	2
8. Rennes	54	38	13	15	10	44	41	3
9. Strasbourg	54	38	14	12	12	46	44	2
10. Guingamp	53	38	13	14	11	34	33	1
11. Lyon	48	38	10	18	10	41	41	0
12. Nice	45	38	12	9	17	37	44	-7
13. Le Havre	45	38	11	12	15	33	45	-12
14. Cannes	44	38	12	8	18	45	51	-6
15. Bastia	44	38	12	8	18	45	55	-10
16. Bordeaux	42	38	11	9	18	44	52	-8
17. Lille	39	38	9	12	17	27	50	-23
18. Gueugnon	38	38	8	14	16	27	46	-19
19. Saint-Étienne	34	38	6	16	16	36	59	-23
20. Martigues	34	38	9	7	22	31	58	-27

L'effectif du champion **Auxerre** : Silvestre (37), Lamouchi (36), C. Martins (36), Laslandes (34), Diomède (33), Saïb (33), Goma (32), Cocard (32), Rabarivony (32), Violeau (30), Charbonnier (23), Guivarc'h (23), L. Blanc (23), West (22), Tasfaout (18), Cool (16), C. Remy (13), Danjou (7), Henna (4), Deniaud (4), Lepaul (3), Lachuer (1), A. Gonzales (1).

L'équipe type : Charbonnier (Cool) – Goma (West), F. Silvestre, L. Blanc, Rabarivony – Violeau (Saïb), Lamouchi, C. Martins – Cocard, Laslandes, Diomède.

L'effectif du vice-champion **Paris-Saint-Germain** : Allou (29), Anelka (2), Belmadi (1), Bravo (32), Cobos (28), Colleter (33), Dely Valdes (33), Dieng (13), Djorkaeff (35), Domi (1), Ducrocq (1), Dutruel (13), Fournier (34), Gravelaine (5), Guérin (31), Lama (34), Le Guen (36), Llacer (28), Loko (27), Mahé (23), N'Gotty (24), Nouma (27), Pardeilhac (1), Raï (27), Roche (14).

Les buteurs

1. Anderson (Monaco) : 21 buts ; 2. Drobjnak (Bastia) : 20 buts ; 3. F. Maurice (Lyon) : 18 buts ; 4. N'Doram (Nantes), Dely Valdes (Paris-SG), Wiltord (Rennes) : 15 buts ; 7. Raï (Paris-SG) : 14 buts ; 8. C. Martins (Auxerre), Y. Djorkaeff (Paris-SG) : 13 buts.

Relégués : **Gueugnon, Martigues, Saint-Étienne**
Promus : **Caen, Marseille, Nancy.**

1996-1997

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Monaco	79	38	23	10	5	69	30	39
2. Paris-SG	67	38	18	13	7	57	31	26
3. Nantes	64	38	16	16	6	61	32	29
4. Bordeaux	63	38	16	15	7	59	42	17
5. Metz	62	38	17	11	10	40	30	10
6. Auxerre	61	38	17	10	11	49	32	17
7. Bastia	61	38	17	10	11	54	47	7
8. Lyon	60	38	16	12	10	59	50	9
9. Strasbourg	60	38	19	3	16	52	49	1
10. Montpellier	51	38	12	15	11	40	40	0
11. Marseille	49	38	12	13	13	43	48	-5
12. Guingamp	46	38	11	13	14	32	36	-4
13. Lens	45	38	12	9	17	40	52	-12
14. Le Havre	43	38	10	13	15	34	43	-9
15. Cannes	41	38	9	14	15	25	41	-16
16. Rennes	40	38	10	10	18	40	58	-18
17. Caen	37	38	7	16	15	35	46	-11
18. Nancy	37	38	9	10	19	33	51	-18
19. Lille	35	38	8	11	19	32	58	-26
20. Nice	23	38	5	8	25	30	68	-38

L'effectif du champion **Monaco** : Legwinski (37), T. Henry (36), Barthez (36), Dumas (36), Benarbia (35), Anderson (34), Ikpeba (31), P. Blondeau (31), E. Petit (29), Collins (28), Djétou (26), L. Martin (26), Grimandi (24), Viaud (24), Léonard (19), Scifo (15), Grassi (12), Irlès (11), Petersen (10), Trezeguet (5), Di Meco (2), Dos Santos (2), Porato (2).

L'équipe type : Barthez – P. Blondeau, Grimandi, Dumas, E. Petit – Legwinski, Djétou, Collins, Benarbia – Ikpeba, Anderson (T. Henry).

L'effectif du vice-champion **Paris-Saint-Germain** : Algérino (27), Allou (12), Anelka (8), Cauet (35), Cobos (11), Dely Valdes (31), Domi (12), Fernandez (7), Fournier (31), Guérin (34), Kenedy (29), Lama (32), Le Guen (38), Leonardo (32), Leroy (21), Loko (38), M'Boma (8), N'Gotty (30), Pouget (14), Raï (35), Roche (21).

Les buteurs

1. Guivarc'h (Rennes) : 22 buts ; 2. N'Doram (Nantes) : 21 buts ; 3. Cavaglia (Lyon), Anderson (Monaco), Zitelli (Strasbourg) : 19 buts ; 6. Drobjnak (Bastia) : 18 buts ; 7. Papin (Bordeaux), Giuly (Lyon) : 16 buts ; 9. Gravelaine (Marseille), Loko (Paris-SG) : 15 buts.

Promus : **Toulouse, Châteauroux**
Relégués : **Caen, Nancy, Lille, Nice**

1997-1998

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Lens	68	34	21	5	8	55	30	25
2. Metz	68	34	20	8	6	48	28	20
3. Monaco	59	34	18	5	11	51	33	18
4. Marseille	57	34	16	9	9	47	27	20
5. Bordeaux	56	34	15	11	8	49	41	8
6. Lyon	53	34	16	5	13	39	37	2
7. Auxerre	51	34	14	9	11	55	45	10
8. Paris-SG	50	34	14	8	12	43	35	8
9. Bastia	50	34	13	11	10	36	31	5
10. Le Havre	44	34	10	14	10	38	35	3
11. Nantes	41	34	11	8	15	35	41	-6
12. Montpellier	41	34	10	11	13	32	42	-10
13. Strasbourg	37	34	9	10	15	39	43	-4
14. Rennes	36	34	9	9	16	36	48	-12
15. Toulouse	36	34	9	9	16	26	46	-20
16. Guingamp	35	34	9	8	17	30	42	-12
17. Châteauroux	31	34	8	7	19	31	59	-28
18. Cannes	28	34	7	7	20	32	59	-27

L'effectif du champion **Lens** : Chabbert (16), Sikora (2), Barul (19), Pierre-Fanfan (24), Coridon (26), Ismaël (25), Queudrue (28), Collet (8), Coly (14), Dacourt (4), Brunel (18), Moreira (10), Sakho (20), Job (11).

L'effectif du vice-champion **Metz** : Letizi (1), Schemmel (4), Kastendeuch (5), Pierre (2), Toyès, Van Handenhoven (13), Goussé (14), Proment (12), Morisot (18), Meyrieu (10), Saha (20), Baticle (27).

Les buteurs

1. Guivarc'h (Auxerre) : 21 buts ; 2. Trezeguet (Monaco) : 18 buts ; 3. Ikpeba Nosa (Monaco) : 16 buts ; 4. Laslandes (Bordeaux), Drobjnak (Lens) : 14 buts ; 6. Rodriguez (Metz), Simone (Paris-SG) : 13 buts ; 8. Gourvennec (Nantes) : 12 buts ; 9. Wiltord (Bordeaux), Ziani (Lens), L. Blanc (Marseille), Pirès (Metz) : 11 buts.

Promus : **Lorient, Nancy, Sochaux**
Relégués : **Guingamp, Châteauroux, Cannes**

Class.	Pts	J	G	N	P	Bp	Bc	Diff
1. Bordeaux	72	34	22	6	6	66	29	37
2. Marseille	71	34	21	8	5	56	28	28
3. Lyon	63	34	18	9	7	51	31	20
4. Monaco	62	34	18	8	8	52	32	20
5. Rennes	59	34	17	8	9	45	38	7
6. Lens	49	34	14	7	13	46	43	3
7. Nantes	48	34	12	12	10	40	34	6
8. Montpellier	43	34	11	10	13	53	50	3
9. Paris-SG	39	34	10	9	15	34	35	-1
10. Metz	39	34	9	12	13	28	37	-9
11. Nancy	39	34	10	9	15	35	45	-10
12. Strasbourg	38	34	8	14	12	30	36	-6
13. Bastia	38	34	10	8	16	37	46	-9
14. Auxerre	37	34	9	10	15	40	45	-5
15. Le Havre	35	34	8	11	15	23	38	-15
16. Lorient	35	34	8	11	15	33	49	-16
17. Sochaux	33	34	6	15	13	30	54	-24
18. Toulouse	29	34	6	11	17	24	53	-29

L'effectif du champion **Bordeaux** : Laslandes (33), Wiltord (33), Ramé (32), Micoud (31), Diabaté (30), Alicarte (29), Pavon (29), Benarbia (25), Saveljic (25), Torres Mestre (24), Grenet (23), Ferrier (22), Afanou (19), B. Da Rocha (19), Diawara (17), Musampa (17), Jemmali (13), Ivan (10), Vukomanovic (8), Feinoudo (3), Delaroche (2), Anselin (1), Philippe (1).

L'effectif du vice-champion **Marseille** : Pirès (34), L. Blanc (32), Maurice (32), Brando (30), Camara (30), Gallas (30), Porato (30), Ravanelli (29), Domeraud (28), Dugarry (28), Roy (24), Blondeau (23), Gourvennec (23), Luccin (23), Bravo (20), Issa (16), Colleter (10), Edson Da Silva (8), Köpke (4), Mouret (4), Jambay (3), Moses (3), Abardonado (2), Guel (2), Robin (2).

Les buteurs

1. Wiltord (Bordeaux) : 22 buts ; 2. Caveglia (Lyon) : 17 buts ; 3. Laslandes (Bordeaux), Nonda (Rennes) : 15 buts ; 5. Maurice (Marseille) : 14 buts ; 6. Ravanelli (Marseille) : 13 buts ; 7. Trezeguet (Monaco), Cascarino (Nancy) : 12 buts ; 9. Née (Bastia), Ikpeba Nosa (Monaco), Ch. Robert (Montpellier), B. Rodriguez (Metz, Paris-SG) : 11 buts.

Relégués : **Lorient, Sochaux, Toulouse**

Promus : **Saint-Étienne, Sedan, Troyes**

Class.	Pts	J	G	N	P	Bp	Bc	Diff
1. Monaco	65	34	20	5	9	69	38	31
2. Paris-SG	58	34	16	10	8	54	40	14
3. Lyon	56	34	16	8	10	45	42	3
4. Bordeaux	54	34	15	9	10	52	40	12
5. Lens	49	34	14	7	13	42	41	1
6. Saint-Étienne	48	34	13	9	12	46	47	-1
7. Sedan	48	34	13	9	12	43	44	-1
8. Auxerre	47	34	13	8	13	37	39	-2
9. Strasbourg	46	34	13	7	14	42	52	-10
10. Bastia	45	34	11	12	11	43	39	4
11. Metz	44	34	9	17	8	38	33	5
12. Nantes	43	34	12	7	15	39	40	-1
13. Rennes	43	34	12	7	15	44	48	-4
14. Troyes	43	34	13	4	17	36	52	-16
15. Marseille	42	34	9	15	10	45	45	0
16. Nancy	42	34	11	9	14	43	45	-2
17. Le Havre	34	34	9	7	18	30	52	-22
18. Montpellier	31	34	7	10	17	39	50	-11

L'effectif du champion **Monaco** : Giuly (32), Simone (32), Lamouchi (31), Trezeguet (29), Da Costa (28), Gallardo (27), Sagnol (25), Barthez (23), Christanval (24), Marquez (21), Djetou (21), Riise (21), Léonard (19), Prso (18), Contreras (16), Farnerud (15), N'Diaye (11), Legwinski (11), Éloi (9), Di Tommaso (6), Silva (5), Irlès (5), Aubry (4), Piguoi (5), Diao (1), G. Lacombe (1), Luzzi (1), Rodriguez (2), Sylva, (1).

L'effectif du vice-champion **Paris-Saint-Germain** : Ducrocq (33), Lama (33), Rabesandratana (33), Christian (29), Benarbia (27), E. Cissé (28), L. Leroy (26), Robert (28), A. Cissé (25), Yanovski (23), Okocha (23), Madar (21), Algérino (20), Laspalles (21), Murati (15), Okpara (15), César (10), El-Karkouri (10), Diawara (10), J. Leroy (8), Rodriguez (5), Casagrande (2), Abriel (1), Carotti (1).

Les buteurs

1. Anderson (Lyon) : 23 buts ; 2. Trezeguet (Monaco) : 22 buts ; 3. Simone (Monaco) : 21 buts ; 4. Christian (Paris-SG), Nonda (Rennes) : 16 buts ; 6. Cascarino (Nancy), Alex Dias (Saint-Étienne) : 15 buts ; 8. Guivarc'h (Auxerre), Laslandes (Bordeaux) : 14 buts ; 10. Sibierski (Nantes), Wiltord (Bordeaux) : 13 buts.

Relégués : **Nancy, Le Havre, Montpellier**

Promus : **Lille, Guingamp, Toulouse**

Class.	Pts	J	G	N	P	Bp	Bc	Diff
1. Nantes	68	34	21	5	8	58	36	27
2. Lyon	64	34	17	13	4	57	30	27
3. Lille	59	34	16	11	7	43	27	16
4. Bordeaux	57	34	15	12	7	48	33	15
5. Sedan	52	34	14	10	10	47	40	7
6. Rennes	50	34	15	5	14	46	37	9
7. Troyes	46	34	11	13	14	45	47	-2
8. Bastia	45	34	13	6	15	45	41	4
9. Paris-SG	44	34	12	8	14	44	45	-1
10. Guingamp	44	34	11	11	12	40	48	-8
11. Monaco	43	34	12	7	15	53	50	3
12. Metz	42	34	11	9	14	35	44	-9
13. Auxerre	41	34	11	8	15	31	41	-10
14. Lens	40	34	9	13	12	37	39	-2
15. Marseille	40	34	11	7	16	31	40	-9
16. Toulouse	37	34	9	10	15	34	49	-15
17. Saint-Étienne	34	34	8	10	16	42	56	-14
18. Strasbourg	29	34	7	8	19	28	61	-33

L'effectif du champion **Nantes** : Landreau (33), Carrière (33), F. Da Rocha (31), Ziani (31), Laspalles (30), Olembe (30), Fabbri (29), Berson (28), Gillet (27), Savinaud (25), Armand (23), Moldovan (23), Monterrubio (22), Mario Silva (20), A. Touré (15), M. Vahirua (15), Ahamada (12).

L'effectif du vice-champion **Lyon** : Coupet (32), Violeau (32), Marlet (31), Müller (30), Anderson (29), Govou (28), Bréchet (27), Dhorasoo (27), Chanelet (26), Malbrancque (26), Foé (25), Laigle (25), Edmilson (24), Linarès (23), Deflandre (20), Delmotte (18), Vairrelles (15), Laville (9), etc.

Les buteurs

1. Anderson (Lyon) : 22 buts ; 2. Pauleta (Bordeaux) : 20 buts ; 3. Née (Bastia) : 16 buts ; 4. Baticle (Metz), Bonilla (Toulouse) : 15 buts ; 6. Robert (Paris-SG) : 14 buts ; 7. Alex (Saint-Étienne) : 13 buts ; 8. Rodriguez (Guingamp), Marlet (Lyon), Nonda (Monaco), Monterrubio (Nantes), Djukic (Troyes) : 12 buts ; Guivarc'h (Auxerre), Moldovan (Nantes) : 11 buts.

Promus : **Sochaux, Lorient, Montpellier**

Relégués : **Toulouse, Saint-Étienne, Strasbourg**

2001-2002

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Lyon	66	34	20	6	8	62	32	30
2. Lens	64	34	18	10	6	55	30	25
3. Auxerre	59	34	16	11	7	48	38	10
4. Paris-SG	58	34	15	13	6	43	24	19
5. Lille	56	34	15	11	8	39	32	7
6. Bordeaux	50	34	14	8	12	34	31	3
7. Troyes	47	34	13	8	13	40	35	5
8. Sochaux	46	34	12	10	12	41	40	1
9. Marseille	44	34	11	11	12	34	39	-5
10. Nantes	43	34	12	7	15	35	41	-6
11. Bastia	41	34	12	5	17	38	44	-6
12. Rennes	41	34	11	8	15	40	51	-11
13. Montpellier	40	34	9	13	12	28	31	-3
14. Sedan	39	34	8	15	11	35	39	-4
15. Monaco	39	34	9	12	13	36	41	-5
16. Guingamp	35	34	9	8	17	34	57	-23
17. Metz	33	34	9	6	19	31	47	-16
18. Lorient	31	34	7	10	17	43	64	-21

L'effectif du champion **Lyon** : Coupet (34), Violeau (30), P. Müller (30), Govou (29), Juninho (29), Bréchet (28), Carrière (27), Laigle (27), Linarès (27), Delmotte (26), Anderson (25), Deflandre (21), Luyindula (21), Chanelet (19), Foé (18), Edmilson (18), Laville (13), Née (18), Caçapa (15), Marlet (5), Bak (1), Bergougnoux (1), Hauw (1).

L'effectif du vice-champion **Lens** : Warmuz (34), Blanchard (34), Ismaël (33), Pédrón (33), Wallemme (32), Moreira (31), Coridon (27), Coly (26), Diouf (26), Sibierski (25), Sikora (23), Ad. Coulibaly (22), Lachor (21), D. Traoré (19), Sakho (16), Sarr (16), Bak (13), B. Rodríguez (8), Debève (6), Boubou Diop (5), Bucher (5), Jabi (2), Queudrue (2), Bejbi (1).

Les buteurs

1. Cissé (Auxerre), Pauleta (Bordeaux) : 22 buts ; 3. Darcheville (Lorient) : 19 buts ; 4. Goussé (Troyes) : 15 buts ; 5. Vairrelles (Bastia), Anderson (Lyon), Nonda (Monaco), Frau (Sochaux) : 14 buts ; 9. Moreira (Lens), Br. Cheyrou (Lille) : 11 buts ; 11. Diouf (Lens), Govou (Lyon) : 10 buts.

Relégués : Metz, Lorient

Promus : Ajaccio, Strasbourg, Nice, Le Havre

2002-2003

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Lyon	68	38	19	11	8	63	41	22
2. Monaco	67	38	19	10	9	66	33	33
3. Marseille	65	38	19	8	11	41	36	5
4. Bordeaux	64	38	18	10	10	57	36	21
5. Sochaux	64	38	17	13	8	46	31	15
6. Auxerre	64	38	18	10	10	38	29	9
7. Guingamp	62	38	19	5	14	59	46	13
8. Lens	57	38	14	15	9	43	31	12
9. Nantes	56	38	16	8	14	37	39	-2
10. Nice	55	38	13	16	9	39	31	8
11. Paris-SG	54	38	14	12	12	47	36	-11
12. Bastia	47	38	12	11	15	40	48	-8
13. Strasbourg	45	38	11	12	15	40	54	-14
14. Lille	42	38	10	12	16	29	44	-15
15. Rennes	40	38	10	10	18	35	45	-10
16. Montpellier	40	38	10	10	18	37	54	-17
17. AC Ajaccio	39	38	9	12	17	29	49	-20
18. Le Havre	38	38	10	8	20	27	47	-20
19. Sedan	36	38	9	9	20	41	59	-18
20. Troyes	31	38	7	10	21	23	48	-25

L'effectif du champion **Lyon** : Coupet, Puydebois, Vercoutre, Bréchet, Chanelet, Caçapa, Deflandre, Edmilson, Müller, Laville, Montoya, Balmont, Carrière, Delmotte, Diarra, Dhorasoo, Juninho, Violeau, Anderson, Govou, Hauw, Luyindula, Née, Vairrelles.

L'effectif du vice-champion **Monaco** : Biancarelli, Luzi, Porta, Roma, Sylva, Abidal, Cubiller, Domoraud, Evra, Gillet, Irlès, Jurietti, Léonard, Marquez, Pierre-Fanfan, Plestan, Rodriguez, Squillacci, Bernardi, Carole, Courville, El-Fakhiri, Farnerud, Gallardo, Giuly, Grax, Jugovic, Rothen, Sidibe, Zikos, Camara, Eloi, Mazhar, Nonda, Plasil, Prso, Quintero, Simone.

Les buteurs

1. Nonda (Monaco) : 26 buts ; 2. Pauleta (Paris-SG) : 23 buts ; 3. Drogba (Guingamp) : 18 buts ; 4. Cissé (Auxerre) et Camara (Sedan) : 14 buts ; 6. Juninho (Lyon) : 13 buts ; 7. Anderson (Lyon), Prso (Monaco), Diawara (Nice) et Sibierski (Lens) : 12 buts.

Relégués : Le Havre, Sedan, Troyes

Promus : Metz, Toulouse, Le Mans

2003-2004

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Lyon	79	38	24	7	7	64	26	38
2. Paris-SG	76	38	22	10	6	50	28	22
3. Monaco	75	38	21	12	5	59	30	29
4. Auxerre	65	38	19	8	11	60	34	26
5. Sochaux	63	38	18	9	11	54	42	12
6. Nantes	60	38	17	9	12	47	35	12
7. Marseille	57	38	17	6	15	51	45	6
8. Lens	53	38	15	8	15	34	48	-14
9. Rennes	52	38	14	10	14	56	44	12
10. Lille	51	38	14	9	15	41	41	0
11. Nice	50	38	11	17	10	42	39	3
12. Bordeaux	50	38	13	11	14	40	43	-3
13. Strasbourg	43	38	10	13	15	43	50	-7
14. Metz	42	38	11	9	18	34	42	-8
15. AC Ajaccio	40	38	10	10	18	33	55	-22
16. Toulouse	39	38	9	12	17	31	44	-13
17. Bastia	39	38	9	12	17	33	49	-16
18. Guingamp	38	38	10	8	20	36	58	-16
19. Le Mans	38	38	9	11	18	35	57	-22
20. Montpellier	31	38	8	7	23	41	74	-33

L'effectif du champion **Lyon** : Coupet (35), Puydebois (2), Vercoutre (2), Berthod (26), Caçapa (15), Deflandre (27), Edmilson (36), Gomez (6), Müller (36), Réveillère (31), Sartre (3), Bergougnoux (11), Carrière (28), Clément (2), Dhorasoo (31), Diarra (27), Essien (34), Juninho Pernambucano (32), Malouda (35), Elber (27), Govou (26), Luyindula (37), Viale (12), Violeau (2).

L'effectif du vice-champion **Paris-Saint-Germain** : Pauleta (37), Déhu (36), Alonzo (34), Fiorèse (34), Pierre-Fanfan (34), Heinze (33), Mendy (33), Reinaldo (33), Cana (32), M'Bami (30), El-Karkouri (37), Boskovic (24), Sorin (21), Rocchi (18), Ljuboja (17), Cubilier (15), Hugo Leal (14), Ogbeche (13), Benachour (9), Paulo César (9), Touré (9), Letizi (6), Leroy (4), Diawara (3), Dja Djedje (2), Potillon (2).

Les buteurs

1. Cissé (Auxerre) : 26 buts ; 2. Frei (Rennes) : 20 buts ; 3. Drogba (Marseille) et Pauleta (Paris-SG) : 18 buts ; 5. Frau (Sochaux) : 17 buts ; 6. Bamogo (Montpellier) et Luyindula (Lyon) : 16 buts ; 8. Santos (Sochaux) : 14 buts ; 9. Manchev (Lille) et Giuly (Monaco) : 13 buts.

Relégués : Guingamp, Le Mans, Montpellier

Promus : Saint-Étienne, Caen, Istres

2004-2005

Classe	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff.
1. Lyon	79	38	22	13	3	56	22	34
2. Lille	67	38	18	13	7	52	29	23
3. Monaco	63	38	15	18	5	52	35	17
4. Rennes	55	38	15	10	13	49	42	7
5. Marseille	55	38	15	10	13	47	42	5
6. Saint-Étienne	53	38	12	17	9	47	34	13
7. Lens	52	38	13	13	12	45	39	6
8. Auxerre	52	38	14	10	14	48	47	1
9. Paris-SG	51	38	12	11	11	40	41	-1
10. Sochaux	50	38	13	13	14	42	41	1
11. Strasbourg	48	38	12	12	14	42	43	-1
12. Nice	46	38	10	16	12	38	45	-7
13. Toulouse	46	38	12	10	16	36	43	-7
14. AC Ajaccio	45	38	10	15	13	36	40	-4
15. Bordeaux	44	38	8	20	10	37	41	-4
16. Metz	44	38	10	14	14	33	45	-12
17. Nantes	43	38	10	13	15	33	38	-5
18. Caen	42	38	10	12	16	36	60	-24
19. Bastia	41	38	11	8	19	32	48	-16
20. Istres	32	38	6	14	18	25	51	-26

L'effectif du champion Lyon : Coupet (31), Puydebois (7), Abidal (29), Berthod (22), Caçapa (21), Réveillère (33), Balmont (2), Clément (18), Diarra (33), Essien (37), Juninho (32), Malouda (37), Ben Arfa (9), Bergougnoux (24), Elber (3), Frau (32), Govou (36), Viale (2), Benzema (6), Nilmar (32), Wiltord (25), Cris (33), Diatta (19).

L'effectif du vice-champion Lille : Sylva (38), Brunel (37), Bodmer (35), Moussilou (34), Makou (33), Dumont (32), Tavlaridis (30), Landrin (29), Chalmé (28), Schmitz (27), Vitakic (26), Tafforeau (25), Dernis (24), Angbwa (20), Odemwingie (20), Acimovic (19), Debuchy (19), Audel (15), Plestan (13), Cabaye (6), Fauvergue (5), Mirallas (3), Dante (2), Malicki (1), Manchev (1).

Les buteurs

1. Frei (Rennes) : 20 buts ; 2. Pagis (Strasbourg) : 15 buts ; 3. Pauleta (Paris SG) : 14 buts ; 4. Mazure (Caen), Juninho (Lyon) et Feindouno (Saint-Étienne) : 13 buts ; 7. Moussilou (Lille), Niang (Strasbourg), Utaka (Lens) et Ilan (Sochaux) : 12 buts ; 11. Lucas (Ajaccio), Moreira (Toulouse), Benjani (Auxerre), Kallon (Monaco) Piquionne (Saint-Étienne) : 11 buts.

Relégués : Caen, Bastia, Istres

Promus : Le Mans, Nancy, Troyes

2005-2006

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff.
1. Lyon	84	38	25	9	4	73	31	42
2. Bordeaux	69	38	18	15	5	43	25	18
3. Lille	62	38	16	14	8	56	31	25
4. Lens	60	38	14	18	6	48	34	14
5. Marseille	60	38	16	12	10	44	35	9
6. Auxerre	59	38	17	8	13	50	39	11
7. Rennes	59	38	18	5	15	48	49	-1
8. Nice	58	38	16	10	12	36	31	5
9. Paris-SG	52	38	13	13	12	44	38	6
10. Monaco	52	38	13	13	12	42	36	6
11. Le Mans	52	38	13	13	12	33	36	-3
12. Nancy	48	38	12	12	14	35	37	-2
13. Saint-Étienne	47	38	11	14	13	29	39	-10
14. Nantes	45	38	11	12	15	37	41	-4
15. Sochaux	44	38	11	11	16	34	47	-13
16. Toulouse	41	38	10	11	17	36	47	-11
17. Troyes	39	38	9	12	17	37	47	-10
18. Ajaccio	33	38	8	9	21	27	53	-26
19. Strasbourg	29	38	5	14	19	33	56	-23
20. Metz	29	38	6	11	21	26	59	-33

L'effectif du champion Lyon : Coupet (37), Cris (36), Govou (35), Wiltord (35), Juninho (32), Diarra (31), Fred (31), Malouda (31), Tiago (29), Caçapa (26), Carew (26), Pedretti (21), Réveillère (20), Monsoreau (19), Berthod (16), Clément (15), Abidal (14), Cler (14), Benzema (13), Diatta (13), Ben Arfa (12), Müller (12), Frau (4), Vercoutre (2).

L'effectif du vice-champion Bordeaux : Mavuba (37), Ramé (35), Darcheville (34), Faubert (34), Jemmal (33), Planus (32), Denilson (31), Fernando (31), Chamakh (29), Laslandes (28), Cheyrou (26), Juriatti (26), Smicer (25), Alonso (21), Perea (21), Afanou (18), Henrique (18), Francia (17), Marange (14), Ducasse (6), Beto (4), Roux (4), Lavie (2), Leroy (2), Traoré (1).

Les buteurs

1. Pauleta (Paris-SG) 21 buts ; 2. Odemwingie (Lille) et Fred (Lyon) 14 buts ; 4. Cousin (Lens) 13 buts ; 5. Pieroni (Auxerre) et Wiltord (Lyon) 12 buts ; 7. Utaka (Rennes) 11 buts ; 8. Luyindula (Auxerre), Niang (Marseille), Pagis (Strasbourg 4 et Marseille 6), Chevanton (Monaco), Diallo (Nantes), Ilan (Sochaux) et Moreira (Toulouse) 10 buts.

Relégués : Ajaccio, Strasbourg, Metz

Promus : Valenciennes, Sedan, Lorient

2006-2007

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff.
1. Lyon	81	38	24	9	5	64	27	37
2. Marseille	64	38	19	7	12	53	38	15
3. Toulouse	58	38	17	7	14	44	43	1
4. Rennes	57	38	14	15	9	38	30	8
5. Lens	57	38	15	12	11	47	41	6
6. Bordeaux	57	38	16	9	13	39	35	4
7. Sochaux	57	38	15	12	11	46	48	-2
8. Auxerre	54	38	13	15	10	41	41	0
9. Monaco	51	38	13	12	13	45	38	7
10. Lille	50	38	13	11	14	45	43	2
11. Saint-Étienne	49	38	14	7	17	52	50	2
12. Le Mans	49	38	11	16	11	45	46	-1
13. Nancy	49	38	13	10	15	37	44	-7
14. Lorient	49	38	12	13	13	33	40	-7
15. Paris SG	48	38	12	12	14	42	42	0
16. Nice	43	38	9	16	13	34	40	-6
17. Valenciennes	43	38	11	10	17	36	48	-12
18. Troyes	39	38	9	12	17	39	54	-15
19. Sedan	35	38	7	14	17	46	58	-12
20. Nantes	35	38	7	13	18	29	49	-20

L'effectif du champion Lyon : Coupet (1), Hartock (25), Vercoutre (30), Clerc (2), Cris (3), Müller (4), Caçapa (5), Réveillère (12), Abidal (20), Berthod (23), Squillaci (29), Benhamida (38), Källström (6), Juninho (8), Malouda (10), Govou (14), Alou Diarra (15), Ben Arfa (18), Mendes (21), Beynié (24), dos Santos Barbosa (26), Toulalan (28), Baros (7), Fred (11), Benzema (19), Wiltord (22), Rémy (34), Bettiol (39)

L'effectif du vice-champion Marseille : Carrasso (1), Hamel (16) Beye (23), Bocaly (6), Camara (20), Cantarel (5), César (21), Civelli (2), Rodriguez (4), Taiwo (3), Zubar (15), Cana (19), Arrache (14), Deruda (32), Lamouchi (14), Mbami (17), Nasri (22), Olembe (27), Oruma (8), Ribery (7), Valbuena (28), Cissé (9), Maoulida (13), Niang (11), Pagis (25)

Les buteurs

1. Pauleta (Paris SG) : 15 buts ; 2. Steve Savidan (Valenciennes) : 13 buts ; 3. Mamadou Niang (Marseille), Grafite (Le Mans) et Ismaël Bangoura (Le Mans) : 12 buts ; 6. Fred (Lyon), John Utaka (Rennes), Johan Elmander (Toulouse), Frédéric Piquionne (Monaco), Seydou Keita (Lens) et Aruna Dindane (Lens) : 11 buts.

Relégués : Nantes, Sedan, Troyes

Promus : Metz, Caen, Strasbourg

Championnat de France

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Lyon	79	38	24	7	7	74	37	+37
2. Bordeaux	75	38	22	9	7	65	38	+27
3. Marseille	62	38	17	11	10	58	45	+13
4. Nancy	60	38	15	15	8	44	30	+14
5. Saint-Étienne	58	38	16	10	12	47	34	+13
6. Rennes	58	38	16	10	12	47	44	+3
7. Lille	57	38	13	18	7	45	32	+13
8. Nice	55	38	13	16	9	35	30	+5
9. Le Mans	53	38	14	11	13	46	49	-3
10. Lorient	52	38	12	16	10	32	35	-3
11. Caen	51	38	13	12	13	48	53	-5
12. Monaco	47	38	13	8	17	40	48	-8
13. Valenciennes	45	38	12	9	17	42	40	+2
14. Sochaux	44	38	10	14	14	34	43	-9
15. Auxerre	44	38	12	8	18	33	52	-19
16. Paris SG	43	38	10	13	15	37	45	-8
17. Toulouse	42	38	9	15	14	36	42	-6
18. Lens	40	38	9	13	16	43	52	-9
19. Strasbourg	35	38	9	8	21	34	55	-21
20. Metz	24	38	5	9	24	28	64	-36

L'effectif du champion Lyon : Coupet (1), Hartock (25), Vercoutre (30), Roux (35), Clerc (2), Cris (3), Müller (4), Grosso (11), Paillet (15), Réveillère (20), Belhadj (21), Anderson (22), Squillaci (29), Boumsong (32), Charvet (33), Bodmer (5), Källström (6), Juninho (8), Malouda (10), Govou (14), Ben Arfa (18), Delgado (19), Crosas (21), Beynié (24), Santos (26), Toulalan (28), Ederson, Baros (7), Fred (9), Benzema (10), Rémy (12), Keita (23), Mounier (27).

L'effectif du vice-champion Bordeaux : Ramé (16), Valverde (30), Olimpa (1), Juriotti (6), Jemali (13), Chalmé (21), Marange (23), Trémoulinas (28), Henrique (3), Diawara (14), Brégerie (18), Planus (27), Ecuele Manga (27), Diarra (4), Menegazzo (5), Ducasse (19), Lavie (22), Micoud (7), Alonso (8), Wendel (17), Traoré, Moimbé, Peruchini (20), Cavenaghi (9), Bellion (11), Perea (12), Jussié (15), Saivet (25), Obertan (26), Chamakh (29).

Les buteurs : 1. Benzema (Lyon) : 20 buts ; 2. Niang (Marseille) : 18 buts ; 3. Cissé (Marseille) et 4. Gomis (Saint-Étienne) : 16 buts ; 5. Cavenaghi (Bordeaux) : 15 buts ; 6. Koné (Nice) et 7. Saifi (Lorient) : 14 buts ; 8. Savidan (Valenciennes) et 9. De Melo (Le Mans) : 13 buts ; 10. Wendel et 11. Bellion (Bordeaux), 12. Pagis (Rennes) : 12 buts ; 13. Erding (Sochaux), 14. Niculae (Auxerre), 15. Elmander (Toulouse) et 16. Diané (Paris) : 11 buts.

Relégués : Lens, Strasbourg, Metz

Promus : Le Havre, Nantes, Grenoble

L'effectif du champion Bordeaux : Olimpa (1), Henrique (3), Diarra (4), Fernando (5), Juriotti (6), Gouffran (7), Jussié (10), Cavenaghi (9), Bellion (11), Placette (13), Diawara (14), Ramé (16), Wendel (17), Ducasse (19), Gourcuff (8), Chalmé (21), Traoré (24), Saivet (25), Obertan (26), Planus (27), Trémoulinas (28), Chamakh (29), Valverde (30).

L'effectif du vice-champion Marseille : Riou (1), Muñoz (16), Mandanda (30), Nepogodov (40), Civelli (2), Taiwo (3), Rodriguez (4), Hilton (5), Mears (8), Zubar (15), Bonnart (24), Ziani (6), Cheyrou (7), Zenden (10), Kaboré (12), Cana (19), Ben Arfa (20), M'Bami (23), Dennoun (26), Valbuena (28), Brandão (9), Niang (11), Koné (14), Samassa (17), Wiltord (22), Gnabouyou (31).

Les buteurs

1. Gignac (Toulouse) : 24 buts ; 2. Benzema (Lyon) et 3. Hoarau (Paris SG) : 17 buts ; 4. Jelén (Auxerre), 5. Savidan (Caen) et 6. Bastos (Lille) : 14 buts ; 7. Chamakh, 8. Cavenaghi (Bordeaux) et 9. Niang (Marseille) : 13 buts ; 10. Gourcuff (Bordeaux) : 12 buts.

Relégués : Caen, Nantes, Le Havre

Promus : Lens, Montpellier, Boulogne

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Bordeaux	80	38	24	8	6	64	34	+30
2. Marseille	77	38	22	11	5	67	35	+32
3. Lyon	71	38	20	11	7	52	29	+23
4. Toulouse	64	38	16	16	6	45	27	+18
5. Lille	64	38	17	13	8	51	39	+12
6. Paris SG	64	38	19	7	12	49	38	+11
7. Rennes	61	38	15	16	7	42	34	+8
8. Auxerre	55	38	16	7	15	35	35	0
9. Nice	50	38	13	11	14	40	41	-1
10. Lorient	45	38	10	15	13	47	47	0
11. Monaco	45	38	11	12	15	41	45	-4
12. Valenciennes	44	38	10	14	14	35	42	-7
13. Grenoble	44	38	10	14	14	24	37	-13
14. Sochaux	42	38	10	12	16	40	48	-8
15. Nancy	42	38	10	12	16	38	47	-9
16. Le Mans	40	38	10	10	18	43	54	-11
17. Saint-Étienne	40	38	11	7	20	40	56	-16
18. Caen	37	38	8	13	17	42	49	-7
19. Nantes	37	38	9	10	19	33	54	-21
20. Le Havre	26	38	7	5	26	30	67	-37

L'effectif du champion Marseille : Riou (1), Mandanda (30), Andrade (40), Taiwo (3), Rodriguez (4), Hilton (5), Heinze (19), Formen (20), Rool (22), Bonnart (24), M'Bow (27), Cissé (6), Cheyrou (7), González (8), Ben Arfa (10), Kaboré (12), Mbía (17), Abriel (18), Valbuena (28), Osei (34), N'Doumbou (32), Brandão (9), Niang (11), Koné (14), Ayew (15), Morientes (23), Gnabouyou (31).

L'effectif du vice-champion Lyon : Lloris (1), Vercoutre (30), Lopes (40), Clerc (2), Cris (3), Boumsong (4), Bodmer (5), Kolodziejczak (12), Réveillère (13), Cissokho (20), Anderson (23), Lovren (26), Gassama (32), Seguin (35), Källström (6), Bastos (7), Pjanic (8), Ederson (10), Makoun (17), Delgado (19), Grenier (22), Toulalan (28), Mehahha (31), Gonalons (41), López (9), Govou (14), Gomis (18), Tafer (29), Lacazette (38), Belfodil (39).

Les buteurs

1. Niang (Marseille) : 18 buts ; 2. Gameiro (Lorient) : 17 buts ; 3. Erding (Paris SG), 4. López (Lyon) : 15 buts ; 5. Jelen (Auxerre), 6. Rémy (Nice), 7. Nenê (Monaco) : 14 buts ; 8. Gervinho (Lille), 9. Frau (Lille), 10. Gyan (Rennes), 11. Cabaye (Lille) : 13 buts.

Relégués : Le Mans, Boulogne, Grenoble

Promus : Caen, Brest, Arles-Avignon

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Marseille	78	38	23	9	6	69	36	+33
2. Lyon	72	38	20	12	6	64	38	+26
3. Auxerre	71	38	20	11	7	42	29	+13
4. Lille	70	38	21	7	10	72	40	+32
5. Montpellier	69	38	20	9	9	50	40	+10
6. Bordeaux	64	38	19	7	12	58	40	+18
7. Lorient	58	38	16	10	12	54	42	+12
8. Monaco	55	38	15	10	13	39	45	-6
9. Rennes	53	38	14	11	13	52	41	+11
10. Valenciennes	52	38	14	10	14	50	50	0
11. Lens	48	38	12	12	14	40	44	-4
12. Nancy	48	38	13	9	16	46	53	-7
13. Paris SG	47	38	12	11	15	50	46	+4
14. Toulouse	47	38	12	11	15	36	36	0
15. Nice	44	38	11	11	16	41	57	-16
16. Sochaux	41	38	11	8	19	28	52	-24
17. Saint-Étienne	40	38	10	10	18	27	45	-18
18. Le Mans	32	38	8	8	22	36	59	-23
19. Boulogne	31	38	7	10	21	31	62	-31
20. Grenoble	23	38	5	8	25	31	61	-30

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Ep.	Bc.	Diff.
1. Lille	76	38	21	13	4	68	36	+32
2. Marseille	68	38	18	14	6	62	39	+23
3. Lyon	64	38	17	13	8	61	40	+21
4. Paris SG	60	38	15	15	8	56	41	+15
5. Sochaux	58	38	17	7	14	60	43	+17
6. Rennes	56	38	15	11	12	38	35	+3
7. Bordeaux	51	38	12	15	11	43	42	+1
8. Toulouse	50	38	14	8	16	38	36	+2
9. Auxerre	49	38	10	19	9	45	41	+4
10. Saint-Étienne	49	38	12	13	13	46	47	-1
11. Lorient	49	38	12	13	13	46	48	-2
12. Valenciennes	48	38	10	18	10	45	41	+4
13. Nancy	48	38	13	9	16	43	48	-5
14. Montpellier	47	38	12	11	15	32	43	-11
15. Caen	46	38	11	13	14	46	51	-5
16. Brest	46	38	11	13	14	36	43	-7
17. Nice	46	38	11	13	14	33	48	-15
18. Monaco	44	38	9	17	12	36	40	-4
19. Lens	35	38	7	14	17	35	58	-23
20. Arles-Avignon	20	38	3	11	24	21	70	-49

L'effectif du champion Lille : Landreau (1), Mouko (16), Oukidja (30), Debuchy (2), Vandam (3), Souaré (6), Rozehnal (14), Emerson (15), Béria (18), Chedjou (22), Rami (23), Balmont (4), Gueye (5), Cabaye (7), Obraniak (10), Souquet (21), Mavuba (24), Hazard (26), Dumont (29), Sow (8), Melo (9), Baseya (12), Frau (17), Gervinho (27), Lyng (28), Wade (34).

L'effectif du vice-champion Marseille : Andrade (16), Mandanda (30), Azpilicueta (2), Taiwo (3), Rodriguez (4), Hilton (5), Mango (13), N'Diaye (14), Heinze (19), Diawara (21), Fanni (24), Sabo (26), Cissé (6), Cheyrou (7), González (8), Kaboré (12), Mbia (17), Abriel (18), N'Doumbou (23), Valbuena (28), Osei (34), Gignac (10), Rémy (11), Ayew (J.) (15), Ayew (A.) (20).

Les buteurs

1. Sow (Lille) : 25 buts ; 2. Gameiro (Lorient) : 22 buts ; 3. Pujol (Valenciennes), 4. El-Arabi (Caen), 5. López (Lyon) : 17 buts ; 6. Rémy (Marseille) : 16 buts ; 7. Gervinho (Lille), 8. Ideye (Sochaux), 9. Maïga (Sochaux) : 15 buts ; 10. Nenê (Paris SG) : 14 buts ; 11. Payet (Saint-Étienne) : 13 buts ; 12. Giroud (Montpellier), 13. Park (Monaco) : 12 buts ; 14. Ayew (A.) (Marseille) : 11 buts ; 15. Gomis (Lyon), 16. Modeste (Bordeaux) : 10 buts ; 17. Danic (Valenciennes), 18. Hamouma (Caen), 19. Hoarau (Paris SG), 20. Montaño (Rennes), Grougi (Brest) : 9 buts.

Relégués : Monaco, Lens, Arles-Avignon

Promus : Évian Thonon Gaillard, Ajaccio, Dijon

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff.
1. Montpellier	82	38	25	7	6	68	34	+34
2. Paris SG	79	38	23	10	5	75	41	+34
3. Lille	74	38	21	11	6	72	39	+33
4. Lyon	64	38	19	7	12	64	51	+13
5. Bordeaux	61	38	16	13	9	53	41	+12
6. Rennes	60	38	17	9	12	53	44	+9
7. Saint-Étienne	57	38	16	9	13	49	45	+4
8. Toulouse	56	38	15	11	12	37	34	+3
9. Évian-Thonon Gaillard	50	38	13	11	14	54	55	-1
10. Marseille	48	38	12	12	14	45	41	+4
11. Nancy	45	38	11	12	15	38	48	-10
12. Valenciennes	43	38	12	7	19	40	50	-10
13. Nice	42	38	10	12	16	39	46	-7
14. Sochaux	42	38	11	9	18	40	60	-20
15. Brest	41	38	8	17	13	31	38	-7
16. Ajaccio	41	38	9	14	15	40	61	-21
17. Lorient	39	38	9	12	17	35	49	-14
18. Caen	38	38	9	11	18	39	59	-20
19. Dijon	36	38	9	9	20	38	63	-25
20. Auxerre	34	38	7	13	18	46	57	-11

L'effectif du champion Montpellier : Pionnier (1), Jourden (16), Ligali (30), Valette (40), Bocaly (2), Yanga-Mbiwa (3), Hilton (4), Bedimo (5), El-Kaoutari (21), Stambouli (22), Deplagne (25), Jeunechamp (27), Marveaux (6), Belhanda (10), Lacombe (11), Estrada (13), Pitau (14), Tinhan (15), Cabella (20), Saihi (23), Utaka (7), Dernis (12), Giroud (17), Ait-Fana (18), Camara (19).

L'effectif du vice-champion Paris SG : Douchez (1), Areola (16), Sirigu (30), Le Crom (40), Ceará (2), Sakho (3), Biševac (4), Tiéni (5), Camara (6), Alex (13), Lugano (15), Maxwell (17), Armand (22), Jallet (26), Landre (28), Ménéz (7), Nenê (10), Bodmer (12), Matuidi (14), Chantôme (20), Sissoko (23), Pastore (27), Motta (28), Kebano (29), Luyindula (8), Hoarau (9), Erding (11), Arnaud (18), Gameiro (19), Bahebeck (25).

Les buteurs 1. Giroud (Montpellier), 2. Nenê (Paris SG) : 21 buts ; 3. Hazard (Lille) : 20 buts ; 4. Aubameyang (Saint-Étienne), 5. López (Lyon) : 16 buts ; 6. Gomis (Lyon), 7. Gouffran (Bordeaux) : 14 buts ; 8. Pastore (Paris SG) : 13 buts ; 9. Rémy (Marseille), 10. Belhanda (Montpellier) : 12 buts ; 11. Gameiro (Paris SG) : 11 buts ; 12. Oliach (Auxerre), 13. Kembo-Ekoko (Rennes), 14. Sagbo (Évian TG) : 10 buts ; 15. Camara (Montpellier), 16. Briand (Lyon), 17. Jovial (Dijon), 18. Traoré (Auxerre), 19. Roux (Lille), 20. Maïga (Sochaux), 21. Grougi (Brest) : 9 buts ; 22. Barbosa (Évian TG), 23. Corgnet (Dijon), 24. Mounier (Nice), 25. Ayew (A.) (Marseille), 26. Diabaté (Bordeaux), 27. Férét (Rennes), 28. Monzón (Nice) : 8 buts.

Relégués : Caen, Dijon, Auxerre

Promus : Bastia, Reims, Troyes

Class.	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff.
1. Paris SG	83	38	25	8	5	69	23	+46
2. Marseille	71	38	21	8	9	42	36	+6
3. Lyon	67	38	19	10	9	61	38	+23
4. Nice	64	38	18	10	10	57	46	+11
5. Saint-Étienne	63	38	16	15	7	60	32	+28
6. Lille	62	38	16	14	8	59	40	+19
7. Bordeaux	55	38	13	16	9	40	34	+6
8. Lorient	53	38	14	11	13	57	58	-1
9. Montpellier	52	38	15	7	16	54	51	+3
10. Toulouse	51	38	13	12	13	49	47	+2
11. Valenciennes	48	38	12	12	14	49	53	-4
12. Bastia	47	38	13	8	17	50	66	-16
13. Rennes	46	38	13	7	18	48	59	-11
14. Reims	43	38	10	13	15	33	42	-9
15. Sochaux	41	38	10	11	17	41	57	-16
16. Évian TG	40	38	10	10	18	46	53	-7
17. Ajaccio	40	38	9	15	14	39	51	-12
18. Nancy	38	38	9	11	18	38	58	-20
19. Troyes	37	38	8	13	17	43	61	-18
20. Brest	29	38	8	5	25	32	62	-30

L'effectif du champion Paris SG : Douchez (1), Areola (16), Sirigu (30), Le Crom (40), Silva (2), Sakho (3), Tiéni (5), Camara (6), Alex (13), Lugano (15), Maxwell (17), Armand (22), Van der Wiel (23), Jallet (26), Sissoko (4), Ménéz (7), Nenê (10), Bodmer (12), Matuidi (14), Chantôme (20), Verratti (24), Rabiot (25), Pastore (27), Motta (28), Lucas (29), Beckham (32), Luyindula (8), Hoarau (9), Ibrahimović (10), Lavezzi (11), Gameiro (19).

L'effectif du vice-champion Marseille : Bracigliano (1), Samba (16), Mandanda (30), Abdallah (2), Nkoulou (3), Mendes (4), N'Diaye (5), Morel (15), Diawara (21), Fanni (24), Barton (6), Cheyrou (7), Osei (12), Abdullah (13), Kadir (14), Almalifano (18), Romao (20), Valbuena (28), Ayew (J.) (8), Gignac (9), Ayew (A.) (10), Omrani (25), Sougou (27).

Les buteurs : 1. Ibrahimović (Paris SG) : 30 buts ; 2. Aubameyang (Saint-Étienne), 3. Cvitanich (Nice) : 19 buts ; 4. Gomis (Lyon) : 16 buts ; 5. Ben Yedder (Toulouse), 6. Aliadière (Lorient), 7. Modeste (Bastia) : 15 buts ; 8. Gignac (Marseille), 9. Khelifa (Évian TG) : 13 buts ; 10. Payet (Lille), 11. Ben Basat (Toulouse) : 12 buts ; 12. Brandão (Saint-Étienne), 13. Férét (Rennes), 14. López (Lyon), 15. Mutu (Ajaccio) : 11 buts ; 16. Alessandrini (Rennes), 17. Erding (Rennes), 18. Nivet (Troyes), 19. Camara (Montpellier), 20. Thauvin (Bastia), 21. Belhanda (Montpellier) : 10 buts ; 22. Bauthéac (Nice), 23. Privat (Sochaux), 24. Courtet (Reims), 25. Ayew (A.) (Marseille) : 9 buts ; 26. Saivet (Bordeaux), 27. Pujol (Valenciennes), 28. Roux (Lille), 29. Bakambu (Sochaux) : 8 buts.

Relégués : Nancy, Troyes, Brest

Promus : Monaco, Nantes, Guingamp

1918

Olympique de Pantin 3 - 0 FC Lyon

Fiévet (2), Darques

-5 mai 1918, Paris, rue Olivier-de-Serres (Légion Saint-Michel); 2 000 spectateurs

1919

CA Société Générale Paris 3 - 2 Olympique de Paris

Émilien Devic, Hatzfeld (2) a.p. Darques, Dewaquez

6 avril 1919, Paris (Parc des Princes); 10 000 spectateurs

1920

CA Paris 2 - 1 Le Havre AC

Bard (2) Thorel

9 mai 1920, Paris (Stade Bergeyre); 7 000 spectateurs

1921

Red Star Club 2 - 1 Olympique de Paris

Clavel (53*), Naudir (77*) Landauer (78*)

24 avril 1921, Paris (stade Pershing); 18 000 spectateurs

1922

Red Star Club 2 - 0 Stade rennais UC

Paul Nicolas (14*), Sentubéry (87*)

7 mai 1922, Paris (stade Pershing); 25 000 spectateurs

1923

Red Star Club 4 - 2 FC Sète

Naudin (2*, 7*), Cordon (11*), Joyaut (17*) Cornelius (16*), Georges Kramer (27*)

6 mai 1923, Paris (stade Pershing); 20 000 spectateurs

1924

Olympique de Marseille 3 - 2 FC Sète

Crut (3*, 10*), Boyer (42*) a.p. Casal (15*), Torta (67* c.s.c.)

13 avril 1924, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 29 000 spectateurs

1925

CA Sports généraux 1 - 1 FC Rouen

Auger (70*) a.p. Boulanger (3*)

26 avril 1925, Colombes (stade Yves-du-Manoir)

Finale rejouée

CA Sports généraux 3 - 2 FC Rouen

Soila (3*), Banville (15*), Liénert (58* s.p.) Boulanger (11*, 20*)

10 mai 1925, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 18 000 spectateurs

1926

Olympique de Marseille 4 - 1 AS Valentigney

Dewaquez (10*, 80*), Douglas De Chavey (40*)

9 mai 1926, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 30 000 spectateurs

1927

Olympique de Marseille 3 - 0 US Quevilly

Raymond Durand (34*), Gallay (36*), Dewaquez (89*)

6 mai 1927, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 23 800 spectateurs

1928

Red Star Olympique 3 - 1 CA Paris

Wartel (8*), Lund (33*), Brouzes (61*) Bertrand (45*)

8 mai 1928, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 30 000 spectateurs

1929

SO Montpellier 2 - 0 FC Sète

Auguste Kramer (40*), Edmond Kramer (89*)

5 mai 1929, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 25 000 spectateurs

1930

FC Sète 3 - 1 RC France

Friedmann (88*), Bek (94*, 111*) a.p. Lhottka (80*)

27 avril 1930, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 35 000 spectateurs

1931

Club français 3 - 0 SO Montpellier

Boros (14*), Parkes (18* s.p.), Mercier (32*)

3 mai 1931, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 30 000 spectateurs

1932

AS Cannes 1 - 0 RC Roubaix

Cler (83*)

24 avril 1932, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 36 143 spectateurs

1933

Excelsior AC Roubaix 3 - 1 RC Roubaix

Langillier (3*), Bigé (23*), Robert Van Vooren (72*)

Van Caeneghem (26*)

7 mai 1933, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 38 000 spectateurs

1934

FC Sète 2 - 1 Olympique de Marseille

Lukacs (22*, 75*) Zermani (2*)

6 mai 1934, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 40 600 spectateurs

1935

Olympique de Marseille 3 - 0 Stade rennais UC

Roviglione (34*), Kohut (38*), Jean Laurent (43* c.s.c.)

5 mai 1935, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 40 008 spectateurs

1936

RC Paris 1 - 0 FCO Charleville

Couard (67*)

3 mai 1936, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 39 725 spectateurs

1937

FC Sochaux-Montbéliard 2 - 1 RC Strasbourg

Lauri (40*), Williams (88*) Ossi Rohr (32*)

9 mai 1937, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 39 538 spectateurs

1938

Olympique de Marseille 2 - 1 FC Metz

Kohut (49*), Aznar (118*) a.p. Rohrbacher (84*)

8 mai 1938, Paris (Parc des Princes); 33 044 spectateurs

1939

RC Paris 3 - 1 Olympique lillois

José Perez (4*), Veinante (25*), Mathé (40*) Kalocsai (19*)

14 mai 1939, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 52 431 spectateurs

1940

RC Paris 2 - 1 Olympique de Marseille

Roulier (25*), Mathé (70*) Aznar (16*)

5 mai 1940, Paris (Parc des Princes); 25 969 spectateurs

1941

Girondins-ASP 2 - 0 SC Fives

Urtizberea (60*, 84*)

25 mai 1941, Saint-Ouen (Stade municipal); 15 230 spectateurs

1942

Red Star Olympique 2 - 0 FC Sète

Vandeveld (45*), Aston (72*)

17 mai 1942, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 40 000 spectateurs

1943

Olympique de Marseille 2 – 2 Girondins-ASP
Pironti (45*), Robin (55*) a.p. Patrone (56° c.s.c.), Persillon (82°)
9 mai 1943, Colombes (stade Yves-du-Manoir)

Finale rejouée

Olympique de Marseille 4 – 0 Girondins-ASP
Aznar (32*), Dard (56*), Pironti (78°)
22 mai 1943, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 32 212 spectateurs

1944

ÉF Nancy-Lorraine 4 – 0 ÉF Reims-Champagne
Parmeggiani (21°), Poblomme (54*, 74°), M. Jacques (66°)
7 mai 1944, Paris (Parc des Princes); 31 995 spectateurs

1945

RC Paris 3 – 0 Lille OSC
Philippot (30°), Ponsetti (40°), Heisserer (65°)
6 mai 1945, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 49 983 spectateurs

1946

Lille OSC 4 – 2 Red Star OA
Tempowski (13°), Bihel (24°), R. Vandooren (51*, 85°) Moulet (47°), Leduc (69°)
26 mai 1946, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 59 692 spectateurs

1947

Lille OSC 2 – 0 RC Strasbourg
Roger Vandooren (1°), Lang (70° c.s.c.)
11 mai 1947, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 59 852 spectateurs

1948

Lille OSC 3 – 2 RC Lens
Roger Vandooren (23°), Baratte (52*, 86°) Stanis (39°, 77°)
10 mai 1948, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 60 700 spectateurs

1949

RC Paris 5 – 2 Lille OSC
Gabet (28°, 35°), Quenolle (30°), Vaast (52°), Jadrejak (59°) Lechante (74°), Strappe (83°)
8 mai 1949, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 61 473 spectateurs

1950

Stade de Reims 2 – 0 RC Paris
Meano (81°), Petitfils (83°)
14 mai 1950, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 61 722 spectateurs

1951

RC Strasbourg 3 – 0 US Valenciennes
Bihel (24°), Roger (34°), André Nagy (87°)
8 mai 1951, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 61 492 spectateurs

1952

OGC Nice 5 – 3 Girondins de Bordeaux
Nuremberg (10°), Carniglia (12°), Belver (32°), Ben Tifour (61°), Césari (65°) Baillot (11°, 55°), Kargu (40°)
4 mai 1952, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 61 485 spectateurs

1953

Lille OSC 2 – 1 FC Nancy
Vincent (17°), Lefèvre (81°) Belaid (41°)
31 mai 1953, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 58 993 spectateurs

1954

OGC Nice 2 – 1 Olympique de Marseille
Nuremberg (6°), Carniglia (11°) Andersson (55°)
23 mai 1954, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 56 803 spectateurs

1955

Lille OSC 5 – 2 FC Girondins de Bordeaux
Vincent (7°), Y. Douis (28°, 31°), Bourbotte (35°, 75°) Wozniesko (41°), Skander (64°)
29 mai 1955, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 49 411 spectateurs

1956

UA Sedan-Torcy 3 – 1 AS Troyes
Cuenca (13°), Thuane (34°), Tillon (57°) De Vlaeminck (62°)
27 mai 1956, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 47 258 spectateurs

1957

Toulouse FC 6 – 3 SCO Angers
Dereudde (11°, 24°), Bouchouk (28°), Bocchi (61°), Di Loreto (85°), Brahimi (89°) Biancheri (35°), Boucher (83° c.s.c.), Bourrigault (88°)
26 mai 1957, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 43 125 spectateurs

1958

Stade de Reims 3 – 1 Nîmes Olympique
Bliard (42°, 89°), Fontaine (56°) Mazzouz (49°)
18 mai 1958, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 56 523 spectateurs

1959

FC Sochaux 2 – 2 Le Havre AC
Eloy (45°), Gardien (109°) a.p. Ferrari (1°), Bouchache (113°)
3 mai 1959, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 50 778 spectateurs

Finale rejouée

Le Havre AC 3 – 0 FC Sochaux
Meyer (21°), N'Doumbé (31°), Navarro (87°)
18 mai 1959, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 36 655 spectateurs

1960

AS Monaco 4 – 2 AS Saint-Étienne
Serge Roy (5°, 114°), Biancheri (88°), Ludo (103°) a.p. Liron (43°), René Domingo (86°)
15 mai 1960, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 38 298 spectateurs

1961

UA Sedan-Torcy 3 – 1 Nîmes Olympique
Fullgenzy (16°), Brény (74°), Salem (82°) Constantino (86°)
13 mai 1961, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 39 070 spectateurs

1962

AS Saint-Étienne 1 – 0 FC Nancy
Baulu (86°)
13 mai 1962, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 30 654 spectateurs

1963

AS Monaco 0 – 0 Olympique Lyonnais
a.p.
12 mai 1963, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 32 923 spectateurs

Finale rejouée

AS Monaco 2 – 0 Olympique Lyonnais
Cossou (56°), Casolari (84°)
23 mai 1963, Paris (Parc des Princes); 24 910 spectateurs

1964

Olympique lyonnais 2 – 0 FC Girondins de Bordeaux
Combin (12°, 26°)
10 mai 1964, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 32 777 spectateurs

Suite des résultats, page suivante

Finales de la Coupe de France

1965

Stade Rennais UC 2 - 2 UA Sedan-Torcy
Ascencio (44°), Rodighiero (61°) **a.p.** Marie (11°), André Perrin (15°)
23 mai 1965, Paris (Parc des Princes); 36 789 spectateurs

Finale rejouée

Stade Rennais UC 3 - 1 UA Sedan-Torcy
Rodighiero (47°, 86° s.p.), Loncle (77°) Herbert (20° s.p.)
26 mai 1965, Paris (Parc des Princes); 26 792 spectateurs

1966

RC Strasbourg 1 - 0 FC Nantes
Pierre Sbaiz (51°)
22 mai 1966, Paris (Parc des Princes); 36 285 spectateurs

1967

Olympique Lyonnais 3 - 1 FC Sochaux-Montbéliard
Angel Rambert (22°), Perrin (81°), Di Nallo (89°) Louis Leclerc (33°)
21 mai 1967, Paris (Parc des Princes); 32 523 spectateurs

1968

AS Saint-Étienne 2 - 1 FC Girondins de Bordeaux
Mekloufi (30°, 78° s.p.) Wojciak (5°)
12 mai 1968, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 33 959 spectateurs

1969

Olympique de Marseille 2 - 0 FC Girondins de Bordeaux
Gérard Papin (82° c.s.c.), Joseph (89°)
18 mai 1969, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 39 460 spectateurs

1970

AS Saint-Étienne 5 - 0 FC Nantes
Parizon (26°), Bereta (40°), Herbin (81°), Hervé Revelli (74°, 87°)
31 mai 1970, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 32 894 spectateurs

1971

Stade Rennais UC 1 - 0 Olympique Lyonnais
Guy (63° s.p.)
20 juin 1971, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 46 801 spectateurs

1972

Olympique de Marseille 2 - 1 SEC Bastia
Couécou (15°), Skoblar (73°) Franceschetti (85°)
4 juin 1972, Paris (Parc des Princes); 44 069 spectateurs

1973

Olympique lyonnais 2 - 1 FC Nantes
Trivic (29° s.p.), Lacombe (63°) Couécou (85°)
17 juin 1973, Paris (Parc des Princes); 45 734 spectateurs

1974

AS Saint-Étienne 2 - 1 AS Monaco
Synaeghel (44°), Merchadier (61°) Onnis (65°)
8 juin 1974, Paris (Parc des Princes); 45 813 spectateurs

1975

AS Saint-Étienne 2 - 0 RC Lens
Piazza (68°), Larqué (79°)
14 juin 1975, Paris (Parc des Princes); 44 275 spectateurs

1976

Olympique de Marseille 2 - 0 Olympique lyonnais
Noguès (67°), Boubacar (84°)
12 juin 1976, Paris (Parc des Princes); 45 661 spectateurs

1977

AS Saint-Étienne 2 - 1 Stade de Reims
Bathenay (85° s.p.), Merchadier (89°) Santamaria (63°)
18 juin 1977, Paris (Parc des Princes); 45 454 spectateurs

1978

AS Nancy-Lorraine 1 - 0 OGC Nice
Platini (57°)
13 mai 1978, Paris (Parc des Princes); 45 998 spectateurs

1979

FC Nantes 4 - 1 AJ Auxerre
Pécourt (11°, 104°, 120°), Oscar Müller (113°) Mesonès (49°)
(1-1)
16 juin 1979, Paris (Parc des Princes); 46 070 spectateurs

1980

AS Monaco 2 - 1 US Orléans Football
Marette (6° c.s.c.), Emon (47°), Onnis (66°) Marette (24°)
7 juin 1980, Paris (Parc des Princes); 46 136 spectateurs

1981

SEC Bastia 2 - 1 AS Saint-Étienne
Louis Marcialis (50°), Milla (58°) Santini (72° s.p.)
13 juin 1981, Paris (Parc des Princes); 46 155 spectateurs

1982

Paris-Saint-Germain FC 6 tirs au but à 5 AS Saint-Étienne
Toko (58°), Rocheteau (120°) Platini (76°, 99°)
(a.p. 2-2) Bathenay (r), Renaut (r), Rocheteau (r), Surjak (r), Luis Fernandez (r), Pilorget (r) Battiston (r), Zanon (r), Rep (r), Larios (r), Platini (r), Christian Lopez (m)
15 mai 1982, Paris (Parc des Princes); 46 160 spectateurs

1983

Paris-Saint-Germain FC 3 - 2 FC Nantes
Zaremba (3°), Susic (65°), Toko (82°) Baronchelli (17°), José Touré (40°)
11 juin 1983, Paris (Parc des Princes); 46 203 spectateurs

1984

FC Metz 2 - 0 AS Monaco
Hinschberger (102°), Kurbos (108°) **a.p.**
11 mai 1984, Paris (Parc des Princes); 45 384 spectateurs

1985

AS Monaco 1 - 0 Paris-Saint-Germain FC
Genghini (14°)
8 juin 1985, Paris (Parc des Princes); 45 711 spectateurs

1986

FC Girondins de Bordeaux 2 - 1 Olympique de Marseille
Tigana (52°), Giresse (116°) **a.p.** Diallo (45° s.p.)
30 avril 1986, Paris (Parc des Princes); 45 429 spectateurs

1987

FC Girondins de Bordeaux 2 - 0 Olympique de Marseille
Fargeon (14°), Zlatko Vujovic (88°)
10 juin 1987, Paris (Parc des Princes); 45 145 spectateurs

1988

FC Metz 5 tirs au but à 4 FC Sochaux-Montbéliard
Black (45°) Paille (36°)
(a.p. 1-1) Zénier (r), Hinschberger (r), Zanon (r), Bracconi (r), Kastendeuch (r) Hadzibegic (r), Sauzée (r), Paille (r), Rousset (r), Madar (m)
11 juin 1988, Paris (Parc des Princes); 44 531 spectateurs

1989

Olympique de Marseille 4 - 3 AS Monaco
Jean-Pierre Papin (12*, 22*, 47*), Klaus Allofs (65*)
19 juin 1989, Paris (Parc des Princes); 44 448 spectateurs

1990

Montpellier Hérault SC 2 - 1 Racing Paris 1 a.p.
Laurent Blanc (103*), Ferhaoui (108*)
2 juin 1990, Paris (Parc des Princes); 44 067 spectateurs

1991

AS Monaco 1 - 0 Olympique de Marseille
Gérald Passi (90*)
8 juin 1991, Paris (Parc des Princes); 44 123 spectateurs

1992

À la suite de la catastrophe du stade Furiani et de l'annulation de la demi-finale Bastia-Marseille, il n'y eut pas de finale de la Coupe de France malgré la qualification de Monaco pour cette dernière.

1993

Paris-Saint-Germain FC 3 - 0 FC Nantes
Kombouaré (49* s.p.), Ginola (55*), Roche (59*)
12 juin 1993, Paris (Parc des Princes); 38 789 spectateurs

1994

AJ Auxerre 3 - 0 Montpellier-Hérault SC
Saïb (17*), Baticle (48*), Martins (86*)
14 juin 1994, Paris (Parc des Princes); 45 189 spectateurs

1995

Paris-Saint-Germain FC 1 - 0 RC Strasbourg
Le Guen (48*)
13 mai 1995, Paris (Parc des Princes); 46 698 spectateurs

1996

AJ Auxerre 2 - 1 Nîmes Olympique
Laurent Blanc (53*), Laslandes (88*)
4 mai 1996, Paris (Parc des Princes); 44 921 spectateurs

1997

OGC Nice 4 tirs au but à 3 En Avant Guingamp
Saïmi (21*) (a.p. 1-1)
Onorati (r), De Neef (r), Tatarian (r), Gomis (m), Vermeulen (r)
Carnot (m), Barret (r), Horlaville (r), Vannucchi (r), Michel (m)
10 mai 1997, Paris (Parc des Princes); 44 131 spectateurs

1998

Paris-Saint-Germain FC 2 - 1 RC Lens
Rai (24*), Simone (53*)
2 mai 1998, Saint-Denis (Stade de France); 77 000 spectateurs

1999

FC Nantes 1 - 0 CS Sedan-Ardenne
Monterrubio (57* s.p.)
15 mai 1999, Saint-Denis (Stade de France); 78 586 spectateurs

2000

FC Nantes 2 - 1 Calais RUFC
Sibierski (49*, 90*)
Dutire (34*)
7 mai 2000, Saint-Denis (Stade de France); 78 717 spectateurs

2001

RC Strasbourg 5 tirs au but à 4 Amiens SC
(a.p. 0-0)
Bertin (m), Rémy (m), Luyindula (m), Ismaïl (m), Chilavert (m)
Sampil (m), Darbelet (m), Chalier (m), Abalo (r), Strzelczak (m)
26 mai 2001, Saint-Denis (Stade de France); 78 641 spectateurs

2002

FC Lorient 1 - 0 SC Bastia
Darcheville (41*)

11 mai 2002, Saint-Denis (Stade de France); 60 000 spectateurs

2003

AJ Auxerre 2 - 1 Paris-Saint-Germain FC
Cissé (76*), Boumsong (89*)
Hugo Leal (21*)
31 mai 2003, Saint-Denis (Stade de France); 78 000 spectateurs

2004

Paris-Saint-Germain FC 1 - 0 Berrichonne de Châteauroux
Pauleta (65*)
29 mai 2004, Saint-Denis (Stade de France); 78 341 spectateurs

2005

AJ Auxerre 2 - 1 CS Sedan-Ardenne
Noro (63*), Kalou (90*)
Benjani (37*)
4 juin 2005, Saint-Denis (Stade de France); 78 721 spectateurs

2006

Paris-Saint-Germain FC 2 - 1 Olympique de Marseille
Kalou (6*), Dhorassou (49*)
Maoulida (67*)
29 avril 2006, Saint-Denis (Stade de France); 79 061 spectateurs

2007

FC Sochaux-Montbéliard 5 tirs au but à 4 Olympique de Marseille
Dagano (67*), Le Tallec (115*)
Cissé (5*, 98*)
Ziani (r), Birsà (r), Le Tallec (r), Leroy (r), (a.p. 2-2)
Brunel (r), Bréchet (m)
Taiwo (r), Cana (r), Cissé (r), Nasri (r), Maoulida (m), Zubar (m)
12 mai 2007, Saint-Denis (Stade de France); 79 000 spectateurs

2008

Olympique lyonnais 1 - 0 Paris Saint-Germain
Govou (102*)
a.p.
24 mai 2008, Saint-Denis (Stade de France); 79 204 spectateurs

2009

Stade rennais 1 - 2 EA Guingamp
Bocanegra (69*)
(0 - 0)
Eduardo (72*, 83*)
9 mai 2009, Saint-Denis (Stade de France); 80 056 spectateurs

2010

A.S. Monaco 0 - 1 Paris Saint-Germain
a.p.
Hoarau (105*)
1^{er} mai 2010, Saint-Denis (Stade de France); 75 000 spectateurs

2011

Paris Saint-Germain 0 - 1 LOSC Lille Métropole
(0 - 0)
Obraniak (89*)
14 mai 2011, Saint-Denis (Stade de France); 80 000 spectateurs

2012

Olympique lyonnais 1 - 0 US Quevilly
Lisandro (28*)
(1 - 0)
28 avril 2012, Saint-Denis (Stade de France); 76 229 spectateurs

2013

Girondins de Bordeaux 3 - 2 Évian Thonon Gaillard FC
Diabaté (39*), Saivet (53*), Daibaté (89*)
(1 - 0)
Sagbo (51*), Djédjé (70*)
31 mai 2013, Saint-Denis (Stade de France); 77 000 spectateurs



1995		
Paris-Saint-Germain FC	2 – 0	SC Bastia
Roche (21'), Rai (84')		
3 mai 1995, Paris (Parc des Princes); 24 6633 spectateurs		
1996		
FC Metz	5 tirs au but à 4	Olympique lyonnais
Kasttendeuch (m), Gaillot (r), Isaias (r), Pires (r), Adam (r), Pouget (r)	(a.p. 0-0)	Roche (m), Assadourian (r), Maurice (r), Roy (r), Olmeta (r), Marcelo (m)
6 avril 1996, Paris (Parc des Princes); 42 368 spectateurs		
1997		
RC Strasbourg	6 tirs au but à 5	FC Girondins de Bordeaux
Baticle (m), Nouma (r), Suchoparek (r), Ismaël (r), M'Ghoghi (r), Raschke (m), Rott (r), V. Petit (m), Collet (r)	(a.p. 0-0)	Tholot (r), Gralak (r), Grenet (m), Pavon (r), Colleter (r), Domoraud (m), Luccin (r), Lambourde (m), K. Diawara (m)
12 avril 1997, Paris (Parc des Princes); 39 878 spectateurs		
1998		
Paris-Saint-Germain FC	4 tirs au but à 2	FC Girondins de Bordeaux
Simone (74'), Rai (106')		Micoud (30'), Papin (114')
Rabesandratana (r), Simone (r), Rai (r), Loko (r)	(a.p. 2-2)	
4 avril 1998, Saint-Denis (Stade de France); 77 700 spectateurs		
1999		
RC Lens	1 – 0	FC Metz
Moreira (56')		
4 avril 1998, Saint-Denis (Stade de France); 77 700 spectateurs		
2000		
FC Gueugnon	2 – 0	Paris-Saint-Germain FC
Trapano (66'), Flauto (90' + 2)		
4 avril 1998, Saint-Denis (Stade de France); 77 700 spectateurs		
2001		
Olympique lyonnais	2 – 1	AS Monaco
Caçapa (64'), Müller (118')	a.p.	Nonda (64')
5 mai 2001, Saint-Denis (Stade de France); 78 010 spectateurs		
2002		
FC Girondins de Bordeaux	3 – 0	FC Lorient
Pauleta (5', 60'), Meriem (42')		
20 avril 2002, Saint-Denis (Stade de France); 75 923 spectateurs		
2003		
AS Monaco	4 – 1	FC Sochaux-Montbéliard
Giuly (57', 78'), Squillaci (61'), Prso (67')		Saveljic (88's.p.)
17 mai 2003, Saint-Denis (Stade de France); 72 000 spectateurs		
2004		
FC Sochaux-Montbéliard	5 tirs au but à 4	FC Nantes
Monsoreau (19')		Pujol (14')
Frau (r), Isabey (m), Mathieu (r), Pagis (r), Lonfat (m), Diawara (r), Flachez (m), Pedretti (r)	(a.p. 1-1)	
17 avril 2004, Saint-Denis (Stade de France); 78 341 spectateurs		

2005		
RC Strasbourg	2 – 1	SM Caen
Niang (39'), Devaux (79')		Mazure (43')
30 avril 2005, Saint-Denis (Stade de France); 78 721 spectateurs		
2006		
AS Nancy-Lorraine	2 – 1	OGC Nice
Zerka (22'), Kim (66')		Vahirua (49')
22 avril 2006, Saint-Denis (Stade de France); 76 830 spectateurs		
2007		
FC Girondins de Bordeaux	1 – 0	Olympique lyonnais
Henrique (89')		
31 mars 2007, Saint-Denis (Stade de France); 75 000 spectateurs		
2008		
RC Lens	1 – 2	Paris Saint-Germain
Carrière (51')	(0-1)	Pauleta (19') - Mendy (90'°)
29 mars 2008, Saint-Denis (Stade de France); 78 741 spectateurs		
2009		
FC Girondins de Bordeaux	4 – 0	Vannes OC
Wendel (3'), Planus (11'), Gouffran (12'), Gourcuff (40')	(4-0)	
25 avril 2009, Saint-Denis (Stade de France); 75 822 spectateurs		
2010		
Olympique de Marseille	3 – 1	FC Girondins de Bordeaux
Diawara (61'), Valbuena (67'), Chalmé (77')	(0-0)	Sané (83')
27 mars 2010, Saint-Denis (Stade de France); 72 749 spectateurs		
2011		
Olympique de Marseille	1 – 0	Montpellier HSC
Taiwo (80')	(0-0)	
23 avril 2011, Saint-Denis (Stade de France); 74 259 spectateurs		
2012		
Olympique lyonnais	0-1 a.p.	Olympique de Marseille
	(0-0)	Brandão (104')
14 avril 2012, Saint-Denis (Stade de France); 78 877 spectateurs		
2013		
AS Saint-Étienne	1-0	Stade rennais
Brandão (18')	(0-0)	
20 avril 2013, Saint-Denis (Stade de France); 79 087 spectateurs		

← Après 32 ans de disette (leur dernier titre de champion remonte à 1981), les Verts remportent la Coupe de la Ligue 2013 en s'imposant 1-0 contre Rennes au Stade de France.

1904

Belgique 3 – 3 France

1^{er} mai 1904, Bruxelles (stade du Vivier d'Oie) ; amical

1905

France 1 – 0 Suisse

12 février 1905, Paris (Parc des Princes) ; amical

Belgique 7 – 0 France

7 mai 1905, Bruxelles (stade du Vivier d'Oie) ; amical

1906

Belgique 5 – 0 France

22 avril 1906, Saint-Cloud (parc de la Faisanderie) ; amical

Angleterre amat. 15 – 0 France

1^{er} novembre 1906, Paris (Parc des Princes) ; amical

1907

France 2 – 1 Belgique

21 avril 1907, Bruxelles (stade du Vivier d'Oie) ; amical

1908

France 2 – 1 Suisse

8 mars 1908, Genève (stade des Charmilles) ; amical

Angleterre amat. 12 – 0 France

23 mars 1908, Londres (Royal Park) ; amical

Belgique 2 – 1 France

12 avril 1908, Colombes (stade du Matin) ; amical

Pays-Bas 4 – 1 France

10 mai 1908, Rotterdam (stade De Kuip) ; amical

Danemark 9 – 0 France B

19 octobre 1908, Londres (Shepherd's Bush) ; jeux Olympiques

Danemark 17 – 1 France

22 octobre 1908, Londres (Shepherd's Bush) ; jeux Olympiques

1909

Belgique 5 – 2 France

9 mai 1909, Bruxelles (stade du Vivier d'Oie) ; amical

Angleterre amat. 11 – 0 France

22 mai 1909, Gentilly (stade de la FGSPF) ; amical

1910

Belgique 4 – 0 France

3 avril 1910, Gentilly (stade de la FGSPF) ; amical

Angleterre amat. 10 – 1 France

16 avril 1910, Brighton (Goldstone Ground) ; amical

Italie 6 – 2 France

15 mai 1910, Milan (Civico Arena) ; amical

1911

Hongrie 3 – 0 France

1^{er} janvier 1911, Charentonneau (stade du CAP) ; amical

Angleterre amat. 3 – 0 France

23 mars 1911, Saint-Ouen (stade de Paris) ; amical

France 2 – 2 Italie

9 avril 1911, Saint-Ouen (stade de Paris) ; amical

Suisse 5 – 2 France

23 avril 1911, Genève (stade des Charmilles) ; amical

Belgique 7 – 1 France

30 avril 1911, Bruxelles (stade du Vivier d'Oie) ; amical

France 4 – 1 Luxembourg

29 octobre 1911, Luxembourg (Racing Club) ; amical

1912

France 1 – 1 Belgique

28 janvier 1912, Saint-Ouen (stade de Paris) ; amical

France 4 – 1 Suisse

18 février 1912, Saint-Ouen (stade de Paris) ; amical

France 4 – 3 Italie

17 mars 1912, Turin (Campo Torino) ; amical

1913

France 1 – 0 Italie

12 janvier 1913, Saint-Ouen (stade de Paris) ; amical

Belgique 3 – 0 France

16 février 1913, Bruxelles (Stade du Vivier d'Oie) ; amical

Angleterre amat. 4 – 1 France

27 février 1913, Colombes (stade Olympique) ; amical

France 4 – 1 Suisse

9 mars 1913, Genève (stade des Charmilles) ; amical

France 8 – 0 Luxembourg

20 avril 1913, Saint-Ouen (stade de Paris) ; amical

1914

France 4 – 3 Belgique

25 janvier 1914, Lille (stade Victor-Boucquey) ; amical

Luxembourg 5 – 4 France

8 février 1914, Luxembourg (Racing Club) ; amical

France 2 – 2 Suisse

8 mars 1914, Saint-Ouen (stade de Paris) ; amical

Italie 2 – 0 France

29 mars 1914, Turin (Piazza d'Armi) ; amical

Hongrie 5 – 1 France

31 mai 1914, Budapest (Nepstadion) ; amical

1914-1918

Pas de compétitions internationales à partir d'août 1914 jusqu'en 1918
pour cause de guerre mondiale

1919

Belgique 2 – 2 France

9 mars 1919, Bruxelles (stade du Vivier d'Oie) ; amical

1920

Italie 9 – 4 France

18 janvier 1920, Milan (Velodromo Smpione) ; amical

France 2 – 0 Suisse

29 février 1920, Genève (stade des Charmilles) ; amical

France 2 – 1 Belgique

28 mars 1920, Paris (Parc des Princes); amical

Angleterre amat. 5 – 0 France

5 avril 1920, Rouen (stade des Bruyères); amical

France 3 – 1 Italie

29 août 1920, Anvers (stade Olympique); jeux Olympiques

Tchécoslovaquie 4 – 1 France

31 août 1920, Anvers (stade Olympique); jeux Olympiques

1921

Irlande amateur 2 – 1 France

8 février 1921, Paris (Parc des Princes); amical

Italie 2 – 1 France

20 février 1921, Marseille (stade de l'Huveaune); amical

Belgique 3 – 1 France

6 mars 1921, Bruxelles (Parc Duden); amical

France 2 – 1 Angleterre amat.

5 mai 1921, Paris (stade Pershing); amical

Pays-Bas 5 – 0 France

13 novembre 1921, Paris (stade Pershing); amical

1922

France 2 – 1 Belgique

15 janvier 1922, Colombes (stade Olympique); amical

Espagne 4 – 0 France

30 avril 1922, Bordeaux (stade du Bouscat); amical

1923

Espagne 3 – 0 France

28 janvier 1923, San-Sebastian (stade d'Atocha); amical

Belgique 4 – 1 France

25 février 1923, Bruxelles (Parc Duden); amical

Pays-Bas 8 – 1 France

2 avril 1923, Amsterdam (Olympisch); amical

France 2 – 2 Suisse

22 avril 1923, Paris (stade Pershing); amical

Angleterre 4 – 1 France

10 mai 1923, Paris (stade Pershing); amical

Norvège 2 – 0 France

28 octobre 1923, Paris (Parc des Princes); amical

1924

France 2 – 0 Belgique

13 janvier 1924, Paris (stade Buffalo); amical

Suisse 3 – 0 France

23 mars 1924, Genève (stade des Charmilles); amical

Angleterre 3 – 1 France

17 mai 1924, Paris (stade Pershing); amical

France 7 – 0 Lettonie

27 mai 1924, Saint-Ouen (stade de Paris); jeux Olympiques

Uruguay 5 – 1 France

1^{er} juin 1924, Colombes (stade Olympique); jeux Olympiques

Hongrie 1 – 0 France

4 juin 1924, Le Havre (stade de la Cavée verte); amical

Belgique 3 – 0 France

11 novembre 1924, Molenbeek (Daring Club); amical

1925

Italie 7 – 0 France

22 mars 1925, Turin (Campo Juventus); amical

Autriche 4 – 0 France

19 avril 1925, Paris (stade Pershing); amical

Angleterre 3 – 2 France

21 mai 1925, Colombes (stade Olympique); amical

1926

France 4 – 3 Belgique

11 avril 1926, Paris (stade Pershing); amical

France 4 – 2 Portugal

18 avril 1926, Toulouse (stade de Ponts-Jumeaux); amical

France 1 – 0 Suisse

25 avril 1926, Colombes (stade Olympique); amical

Autriche 4 – 1 France

30 mai 1926, Vienne (Simmering); amical

France 4 – 1 Yougoslavie

13 juin 1926, Colombes (stade Olympique); amical

Belgique 2 – 2 France

20 juin 1926, Molenbeek (Daring Club); amical

1927

Portugal 4 – 0 France

16 mars 1927, Lisbonne (stade Lumiar); amical

France 3 – 3 Italie

24 avril 1927, Colombes (stade Olympique); amical

Espagne 4 – 1 France

22 mai 1927, Colombes (stade Olympique); amical

Angleterre 6 – 0 France

26 mai 1927, Colombes (stade Olympique); amical

Hongrie 13 – 1 France

12 juin 1927, Budapest (Nepstadium); amical

1928

France 4 – 0 Irlande

21 février 1928, Paris (stade Buffalo); amical

Suisse 4 – 3 France

11 mars 1928, Lausanne (stade de La Pontaise); amical

Belgique 3 – 2 France

15 avril 1928, Colombes (stade Olympique); amical

France 1 – 1 Portugal

29 avril 1928, Paris (Parc des Princes); amical

Tchécoslovaquie 2 – 0 France

13 mai 1928, Colombes (stade Olympique); amical

Angleterre 5 – 1 France

17 mai 1928, Colombes (stade Olympique); amical

Italie 4 – 3 France

29 mai 1928, Amsterdam (stade Olympique); jeux Olympiques

1929

France 3 - 0 Hongrie

24 février 1929, Colombes (stade Olympique); amical

France 2 - 0 Portugal

24 mars 1929, Colombes (stade Olympique); amical

Espagne 8 - 1 France

14 avril 1929, Saragosse (Torrero); amical

Angleterre 4 - 1 France

9 mai 1929, Colombes (stade Olympique); amical

Yougoslavie 3 - 1 France

19 mai 1929, Colombes (stade Olympique); amical

Belgique 4 - 1 France

26 mai 1929, Rocourt (stade Municipal); amical

1930

Portugal 2 - 0 France

23 février 1930, Porto (Campo do Ameal); amical

France 3 - 3 Suisse

23 mars 1930, Colombes (stade Olympique); amical

Belgique 6 - 1 France

13 avril 1930, Colombes (stade Olympique); amical

Tchécoslovaquie 3 - 2 France

11 mai 1930, Colombes (stade Olympique); amical

Écosse 2 - 0 France

18 mai 1930, Colombes (stade Olympique); amical

France 2 - 1 Belgique

25 mai 1930, Liège (stade du Pont-d'Ougrée); amical

France 4 - 1 Mexique

13 juillet 1930, Montevideo (estadio Pocitos); Coupe du monde

Argentine 1 - 0 France

15 juillet 1930, Montevideo (Parque Central); Coupe du monde

Chili 1 - 0 France

19 juillet 1930, Montevideo (stade du Centenaire); Coupe du monde

France 2 - 2 Belgique

7 décembre 1930, Paris (stade Buffalo); amical

1931

Italie 5 - 0 France

25 janvier 1931, Bologne (stadio Littoriale); amical

Tchécoslovaquie 2 - 1 France

15 février 1931, Colombes (stade Olympique); amical

France 5 - 2 Angleterre

14 mai 1931, Colombes (stade Olympique); amical

France 1 - 0 Allemagne

15 mars 1931, Colombes (stade Olympique); amical

Pays-Bas 4 - 3 France

29 novembre 1931, Colombes (stade Olympique); amical

1932

France 3 - 3 Suisse

20 mars 1932, Berne (stade Neufeld); amical

Italie 2 - 1 France

10 avril 1932, Colombes (stade Olympique); amical

Belgique 5 - 2 France

1^{er} mai 1932, Bruxelles (stade du Heysel); amical

Écosse 3 - 1 France

8 mai 1932, Colombes (stade Olympique); amical

Yougoslavie 2 - 1 France

5 juin 1932, Belgrade (BSK); amical

France 5 - 3 Bulgarie

9 juin 1932, Sofia (stade Younak); amical

Roumanie 6 - 3 France

12 juin 1932, Bucarest; amical

1933

Autriche 4 - 0 France

12 février 1933, Paris (Parc des Princes); amical

Allemagne 3 - 3 France

19 mars 1933, Berlin (Grünwald); amical

France 3 - 0 Belgique

26 mars 1933, Colombes (stade Olympique); amical

France 1 - 0 Espagne

23 avril 1933, Colombes (stade Olympique); amical

France 1 - 1 Galles

25 mai 1933, Colombes (stade Olympique); amical

Tchécoslovaquie 4 - 0 France

10 juin 1933, Prague (AC Sparta); amical

Angleterre 4 - 1 France

6 décembre 1933, Londres (White Hart Lane); amical

1934

France 3 - 2 Belgique

21 janvier 1934, Bruxelles (stade du Heysel); amical

Suisse 1 - 0 France

11 mars 1934, Paris (Parc des Princes); amical

Tchécoslovaquie 2 - 1 France

25 mars 1934, Colombes (stade Olympique); amical

France 6 - 1 Luxembourg

15 avril 1934, Luxembourg (stade Municipal); éliminatoires de la Coupe du monde

France 5 - 4 Pays-Bas

10 mai 1934, Amsterdam (stade Olympique); amical

Autriche 3 - 1 France

27 mai 1934, Turin (Stadio Mussolini); Coupe du monde

France 3 - 2 Yougoslavie

16 décembre 1934, Paris (Parc des Princes); amical

1935

Espagne 2 – 0 France

24 janvier 1935, Madrid (stade Chamartin); amical

Italie 2 – 1 France

17 février 1935, Rome (Nazionale del PNF); amical

Allemagne 3 – 1 France

17 mars 1935, Paris (Parc des Princes); amical

Belgique 1 – 1 France

14 avril 1935, Bruxelles (stade du Heysel); amical

France 2 – 0 Hongrie

19 mai 1935, Colombes (stade Olympique); amical

Suisse 2 – 1 France

27 octobre 1935, Genève (stade des Charmilles); amical

France 2 – 0 Suède

10 novembre 1935, Paris (Parc des Princes); amical

1936

Pays-Bas 6 – 1 France

12 janvier 1936, Paris (Parc des Princes); amical

Tchécoslovaquie 3 – 0 France

9 février 1936, Paris (Parc des Princes); amical

France 3 – 0 Belgique

8 mars 1936, Colombes (Stade Olympique); amical

France 1 – 0 Yougoslavie

13 décembre 1936, Paris (Parc des Princes); amical

1937

Autriche 2 – 1 France

24 janvier 1937, Paris (Parc des Princes); amical

Belgique 3 – 1 France

21 février 1937, Bruxelles (stade du Heysel); amical

Allemagne 4 – 0 France

21 mars 1937, Stuttgart (stade Adolf-Hitler); amical

Éire 2 – 0 France

23 mai 1937, Colombes (stade Olympique); amical

France 2 – 1 Suisse

10 octobre 1937, Paris (Parc des Princes); amical

France 3 – 2 Pays-Bas

31 octobre 1937, Amsterdam (Olympisch Stadion); amical

France 0 – 0 Italie

5 décembre 1937, Paris (Parc des Princes); amical

1938

France 5 – 3 Belgique

30 janvier 1938, Paris (Parc des Princes); amical

France 6 – 1 Bulgarie

24 mars 1938, Paris (Parc des Princes); amical

Angleterre 4 – 2 France

26 mai 1938, Colombes (stade Olympique); amical

France 3 – 1 Belgique

5 juin 1938, Colombes (stade Olympique); Coupe du monde

Italie 3 – 1 France

12 juin 1938, Colombes (stade Olympique); Coupe du monde

Italie 1 – 0 France

4 décembre 1938, Naples (stadio Partenopeo); amical

1939

France 4 – 0 Pologne

22 janvier 1939, Paris (Parc des Princes); amical

France 2 – 2 Hongrie

16 mars 1939, Paris (Parc des Princes); amical

France 3 – 1 Belgique

18 mai 1939, Bruxelles (stade du Heysel); amical

France 2 – 1 Galles

21 mai 1939, Colombes (stade Olympique); amical

1940

France 3 – 2 Portugal

28 janvier 1940, Paris (Parc des Princes); amical

1942

Suisse 2 – 0 France

8 mars 1942, Marseille (Stade-Vélodrome); amical

Espagne 4 – 0 France

15 mars 1942, Séville (Campo Sevilla); amical

1944

France 3 – 1 Belgique

24 décembre 1944, Paris (Parc des Princes); amical

1945

Suisse 1 – 0 France

8 avril 1945, Lausanne (stade de La Pontaise); amical

Angleterre 2 – 2 France

26 mai 1945, Londres (Wembley); amical

Autriche 4 – 1 France

6 décembre 1945, Vienne (Prater); amical

Belgique 2 – 1 France

15 décembre 1945, Bruxelles (Molenbeek); amical

1946

France 3 – 0 Tchécoslovaquie

7 avril 1946, Colombes (stade Olympique); amical

Portugal 2 – 1 France

14 avril 1946, Lisbonne (Estadio Nacional); amical

France 3 – 1 Autriche

5 mai 1946, Colombes (stade Olympique); amical

France 2 – 1 Angleterre

19 mai 1946, Colombes (stade Olympique); amical

1947

France 1 – 0 Portugal

23 mars 1947, Colombes (stade Olympique); amical

Angleterre 3 – 0 France

3 mai 1947, Londres (Highbury); amical

France 4 – 0 Pays-Bas

26 mai 1947, Colombes (stade Olympique); amical

France 4 – 2 Belgique

1^{er} juin 1947, Colombes (stade Olympique); amical

France 2 – 1 Suisse

8 juin 1947, Lausanne (stade de La Pontaise); amical

France 4 – 2 Portugal

23 novembre 1947, Lisbonne (Estadio Nacional); amical

1948**Italie 3 – 1 France**

4 avril 1948, Colombes (stade Olympique); amical

France 3 – 0 Écosse

23 mai 1948, Colombes (stade Olympique); amical

Belgique 4 – 2 France

6 juin 1948, Bruxelles (Heysel); amical

France 4 – 0 Tchécoslovaquie

12 juin 1948, Prague (Sparta); amical

France 3 – 3 Belgique

17 octobre 1948, Colombes (stade Olympique); amical

1949**Pays-Bas 4 – 1 France**

23 avril 1949, Rotterdam (Feyenoord); amical

Écosse 2 – 0 France

27 avril 1949, Glasgow (Hampden Park); amical

Angleterre 3 – 1 France

22 mai 1949, Colombes (stade Olympique); amical

France 4 – 2 Suisse

4 juin 1949, Colombes (stade Olympique); amical

Espagne 5 – 1 France

19 juin 1949, Colombes (stade Olympique); amical

France 1 – 1 Yougoslavie

9 octobre 1949, Belgrade (JNA); éliminatoires de la Coupe du monde 1950

France 1 – 1 Yougoslavie

30 octobre 1949, Colombes (stade Olympique); éliminatoires de la Coupe du monde 1950

France 1 – 0 Tchécoslovaquie

13 novembre 1949, Colombes (stade Olympique); amical

Yougoslavie 3 – 2 France

11 décembre 1949, Florence (G.-Berta); éliminatoires de la Coupe du monde 1950

1950**Écosse 1 – 0 France**

27 mai 1950, Colombes (stade Olympique); amical

Belgique 4 – 1 France

4 juin 1950, Bruxelles (stade du Heysel); amical

France 3 – 3 Belgique1^{er} novembre 1950, Colombes (stade Olympique); amical**Écosse 5 – 2 France**

10 décembre 1950, Colombes (stade Olympique); amical

1951**France 2 – 1 Yougoslavie**

6 février 1951, Paris (Parc des Princes); amical

Irlande du Nord 2 – 2 France

12 mai 1951, Belfast (Windsor Park); amical

Écosse 1 – 0 France

16 mai 1951, Glasgow (Hampden Park); amical

Italie 4 – 1 France

3 juin 1951, Gênes (stade Luigi-Ferraris); amical

Angleterre 2 – 2 France

3 octobre 1951, Londres (Highbury); amical

France 2 – 1 Suisse

14 octobre 1951, Genève (stade des Charmilles); amical

France 2 – 2 Autriche1^{er} novembre 1951, Colombes (stade Olympique); amical**1952****Suède 1 – 0 France**

26 mars 1952, Paris (Parc des Princes); amical

France 3 – 0 Portugal

20 avril 1952, Colombes (stade Olympique); amical

France 2 – 1 Belgique

22 mai 1952, Bruxelles (stade du Heysel); amical

France 3 – 1 RF Allemagne

5 octobre 1952, Colombes (stade Olympique); amical

France 2 – 1 Autriche

19 octobre 1952, Vienne (Prater); amical

France 3 – 1 Irlande du Nord

11 novembre 1952, Colombes (stade Olympique); amical

Éire 1 – 1 France

16 novembre 1952, Dublin (Dalymount Park); amical

Belgique 1 – 0 France

25 décembre 1952, Colombes (stade Olympique); amical

1953**France 6 – 1 Galles**

14 mai 1953, Colombes (stade Olympique); amical

Suède 1 – 0 France

11 juin 1953, Solna (Rasunda Stadium); amical

France 6 – 1 Luxembourg

20 septembre 1953, Luxembourg; éliminatoires de la Coupe du monde

France 5 – 3 Éire

4 octobre 1953, Dublin (Dalymount Park); éliminatoires de la Coupe du monde

Yougoslavie 3 – 1 France

18 octobre 1953, Zagreb (Dynamo); amical

Suisse 4 – 2 France

11 novembre 1953, Colombes (stade Olympique); amical

France 1 – 0 Éire

25 novembre 1953, Paris (Parc des Princes); éliminatoires de la Coupe du monde

France 8 – 0 Luxembourg

17 décembre 1953, Paris (Parc des Princes); éliminatoires de la Coupe du monde

1954**Italie 3 – 1 France**

11 avril 1954, Colombes (stade Olympique); amical

Belgique 3 – 3 France

30 mai 1954, Bruxelles (stade du Heysel); amical

Yougoslavie 1 – 0 France

16 juin 1954, Lausanne (stade de La Pontaise); Coupe du monde

France 3 – 2 Mexique

19 juin 1954, Genève (stade des Charmilles); Coupe du monde

France 3 – 1 RF Allemagne

16 octobre 1954, Hanovre (Niedersachsen St.); amical

France 2 – 2 Belgique

11 novembre 1954, Colombes (stade Olympique); amical

1955

France 2 – 1 Espagne

17 mars 1955, Madrid (stade Chamartin); amical

France 2 – 0 Suède

3 avril 1955, Colombes (stade Olympique); amical

France 1 – 0 Angleterre

15 mai 1955, Colombes (stade Olympique); amical

France 2 – 1 Suisse

9 octobre 1955, Bâle (stade Saint-Jacob); amical

URSS 2 – 2 France

23 octobre 1955, Moscou (Dynamo); amical

France 1 – 1 Yougoslavie

11 novembre 1955, Colombes (stade Olympique); amical

Belgique 2 – 1 France

25 décembre 1955, Bruxelles (stade du Heysel); amical

1956

Italie 2 – 0 France

15 février 1956, Bologne (stadio Comunale); amical

France 3 – 1 Autriche

25 mars 1956, Colombes (stade Olympique); amical

Hongrie 2 – 1 France

7 octobre 1956, Colombes (stade Olympique); amical

France 2 – 1 URSS

21 octobre 1956, Colombes (stade Olympique); amical

France 6 – 3 Belgique

11 novembre 1956, Colombes (stade Olympique); amical

1957

France 1 – 0 Portugal

24 mars 1957, Lisbonne (Estadio Nacional); amical

France 8 – 0 Islande

2 juin 1957, Nantes (stade Marcel-Saupin); éliminatoires de la Coupe du Monde

France 5 – 1 Islande

1^{er} septembre 1957, Reykjavik (Laugardalsvöllur); amical

Hongrie 2 – 0 France

6 octobre 1957, Budapest (Nepstadion); amical

Belgique 0 – 0 France

27 octobre 1957, Bruxelles (stade du Heysel); éliminatoires de la Coupe du monde

Angleterre 4 – 0 France

27 novembre 1957, Londres (Wembley); amical

France 2 – 2 Bulgarie

25 décembre 1957, Paris (Parc des Princes); amical

1958

France 2 – 2 Espagne

13 mars 1958, Paris (Parc des Princes); amical

France 0 – 0 Suisse

16 avril 1958, Paris (Parc des Princes); amical

France 7 – 3 Paraguay

8 juin 1958, Norrköping (Idrottsparken); Coupe du monde

Yougoslavie 3 – 2 France

11 juin 1958, Västerås (Arosvallen); Coupe du monde

France 2 – 1 Écosse

15 juin 1958, Örebro (Eyravallen); Coupe du monde

France 4 – 0 Irlande du Nord

19 juin 1958, Norrköping (Idrottsparken); Coupe du monde

Brésil 5 – 2 France

24 juin 1958, Solna (Rasunda Stadium); Coupe du monde

France 6 – 3 RF Allemagne

28 juin 1958, Göteborg (Nya Ullevi); Coupe du monde

France 7 – 1 Grèce

1^{er} octobre 1958, Paris (Parc des Princes); éliminatoires du Championnat d'Europe des nations (ECEN)

France 2 – 1 Autriche

5 octobre 1958, Vienne (Prater); amical

France 2 – 2 RF Allemagne

26 octobre 1958, Colombes (stade Olympique); amical

France 2 – 2 Italie

9 novembre 1958, Colombes (stade Olympique); amical

Grèce 1 – 1 France

3 décembre 1958, Athènes (Panathinaikos); ECEN

1959

France 2 – 2 Belgique

1^{er} mars 1959, Colombes (stade Olympique); amical

Bulgarie 1 – 0 France

11 octobre 1959, Sofia (Vassil-Levski); amical

France 5 – 3 Portugal

11 novembre 1959, Colombes (stade Olympique); amical

France 5 – 2 Autriche

13 décembre 1959, Colombes (stade Olympique); ECEN

France 4 – 3 Espagne

17 décembre 1959, Paris (Parc des Princes); amical

1960

Belgique 1 – 0 France

28 février 1960, Bruxelles (stade du Heysel); amical

France 6 – 0 Chili

16 mars 1960, Paris (Parc des Princes); amical

France 4 – 2 Autriche

27 mars 1960, Vienne (Prater); ECEN

Yougoslavie 5 – 4 France

6 juillet 1960, Paris (Parc des Princes); Championnat d'Europe des nations (CEN)

Tchécoslovaquie 2 – 0 France

9 juillet 1960, Marseille (Stade-Vélodrome); CEN

France 2 – 1 Finlande

25 septembre 1960, Helsinki (Olympiastadion); ECM

Pologne 2 – 2 France

28 septembre 1960, Varsovie (stade du X^e Anniversaire); amical

Suisse 6 – 2 France

12 octobre 1960, Bâle (stade Saint-Jacob); amical

Suède 1 – 0 France

30 octobre 1960, Solna (Rasunda); amical

France 3 – 0 Bulgarie

11 décembre 1960, Colombes (stade Olympique); ECM

1961

France 1 – 1 Belgique

15 mars 1961, Paris (Parc des Princes); amical

Espagne 2 – 0 France

2 avril 1961, Madrid (Santiago-Bernabeu); amical

France 5 – 1 Finlande

28 septembre 1961, Paris (Parc des Princes); ECM

Belgique 3 – 0 France

18 octobre 1961, Bruxelles (stade du Heysel); amical

Bulgarie 1 – 0 France

12 novembre 1961, Sofia (Vassil-Levski); ECM

France 1 – 1 Espagne

10 décembre 1961, Colombes (stade Olympique); amical

Bulgarie 1 – 0 France

16 décembre 1961, Milan (San Siro); ECM

1962**Pologne 3 – 1 France**

11 avril 1962, Paris (Parc des Princes); amical

Italie 2 – 1 France

5 mai 1962, Florence (Stadio Comunale); amical

Angleterre 1 – 1 France

3 octobre 1962, Sheffield (Hillsborough); ECEN

RF Allemagne 2 – 2 France

24 octobre 1962, Stuttgart (Neckarstadion); amical

Hongrie 3 – 2 France

11 novembre 1962, Colombes (stade Olympique); amical

1963**Espagne 0 – 0 France**

9 janvier 1963, Barcelone (Camp Nou); amical

France 5 – 2 Angleterre

27 février 1963, Paris (Parc des Princes); ECEN

Hollande 1 – 0 France

17 avril 1963, Rotterdam (Feyenoord Stad.); amical

Brésil 3 – 2 France

28 avril 1963, Colombes (stade Olympique); amical

Bulgarie 1 – 0 France

29 septembre 1963, Sofia (Vassil-Levski); ECEN

France 3 – 1 Bulgarie

26 octobre 1963, Paris (Parc des Princes); ECEN

France 2 – 2 Suisse

11 novembre 1963, Paris (Parc des Princes); amical

Belgique 2 – 1 France

25 décembre 1963, Paris (Parc des Princes); amical

1964**Hongrie 3 – 1 France**

25 avril 1964, Colombes (stade Olympique); ECEN

Hongrie 2 – 1 France

23 mai 1964, Budapest (Nepstadion); ECEN

France 2 – 0 Luxembourg

4 octobre 1964, Luxembourg (Stade municipal); ECM

France 1 – 0 Norvège

11 novembre 1964, Paris (Parc des Princes); ECM

Belgique 3 – 0 France

2 décembre 1964, Bruxelles (stade du Heysel); amical

1965**Autriche 2 – 1 France**

24 mars 1965, Paris (Parc des Princes); amical

Yougoslavie 1 – 0 France

18 avril 1965, Belgrade (Étoile-Rouge); ECM

France 0 – 0 Argentine

3 juin 1965, Paris (Parc des Princes); amical

France 1 – 0 Norvège

15 septembre 1965, Oslo (Ullevål); ECM

France 1 – 0 Yougoslavie

9 octobre 1965, Paris (Parc des Princes); ECM

France 4 – 1 Luxembourg

6 novembre 1965, Marseille (Stade-Vélodrome); ECM

1966**Italie 0 – 0 France**

19 mars 1966, Paris (Parc des Princes); amical

Belgique 3 – 0 France

20 avril 1966, Paris (Parc des Princes); amical

URSS 3 – 3 France

5 juin 1966, Moscou (stade Lénine); amical

France 1 – 1 Mexique

13 juillet 1966, Londres (Wembley); CM

Uruguay 2 – 1 France

15 juillet 1966, Londres (White-City); CM

Angleterre 2 – 0 France

20 juillet 1966, Londres (Wembley); CM

Hongrie 4 – 2 France

28 septembre 1966, Budapest (Nepstadion); amical

France 2 – 1 Pologne

22 octobre 1966, Paris (Parc des Princes); ECEN

Belgique 2 – 1 France

11 novembre 1966, Bruxelles (stade du Heysel); ECEN

France 3 – 0 Luxembourg

26 novembre 1966, Luxembourg (Stade municipal); ECEN

1967**Roumanie 2 – 1 France**

22 mars 1967, Paris (Parc des Princes); amical

URSS 4 – 2 France

3 juin 1967, Paris (Parc des Princes); amical

France 4 – 1 Pologne19 septembre 1967, Varsovie (X^e Anniversaire); ECEN**RF Allemagne 5 – 1 France**

27 septembre 1967, Berlin (stade Olympique); amical

France 1 – 1 Belgique

28 octobre 1967, Nantes (stade Marcel-Saupin); ECEN

France 3 – 1 Luxembourg

23 décembre 1967, Paris (Parc des Princes); amical

1968**France 1 – 1 Yougoslavie**

6 avril 1968, Marseille (Stade-Vélodrome); ECEN

Yougoslavie 5 – 1 France

24 avril 1968, Belgrade (Étoile-Rouge); ECEN

France 1 – 1 RF Allemagne
25 septembre 1968, Marseille (Stade-Vélodrome); amical

Espagne 3 – 1 France
17 octobre 1968, Lyon (stade de Gerland); amical

Norvège 1 – 0 France
6 novembre 1968, Strasbourg (stade de la Meinau); ECM

1969

Angleterre 5 – 0 France
12 mars 1969, Londres (Wembley); amical

France 1 – 0 Roumanie
30 avril 1969, Paris (Parc des Princes); amical

France 3 – 1 Norvège
10 septembre 1969, Oslo (Ullevål); ECM

Suède 2 – 0 France
15 octobre 1969, Solna (Rasunda); ECM

France 3 – 0 Suède
1 novembre 1969, Paris (Parc des Princes); ECM

1970

France 1 – 1 Bulgarie
8 avril 1970, Rouen (stade Robert-Diochon); amical

France 2 – 0 Roumanie
28 avril 1970, Reims (stade Auguste-Delaune); amical

Suisse 2 – 1 France
3 mai 1970, Bâle (stade Saint-Jacob); amical

France 3 – 0 Tchécoslovaquie
5 septembre 1970, Nice (stade Léo-Lagrange); amical

Autriche 1 – 0 France
7 octobre 1970, Vienne (Prater); amical

France 3 – 1 Norvège
11 novembre 1970, Lyon (stade de Gerland); ECEN

France 2 – 1 Belgique
15 novembre 1970, Bruxelles (stade du Heysel); amical

1971

France 4 – 3 Argentine
8 janvier 1971, Buenos Aires (Boca); amical

Argentine 2 – 0 France
13 janvier 1971, Mar del Plata (Municipal); amical

Espagne 2 – 2 France
17 mars 1971, Valence (Luis-Casanova); amical

Hongrie 1 – 1 France
24 avril 1971, Budapest (Nepstadion); ECEN

France 3 – 1 Norvège
8 septembre 1971, Oslo (Ullevål); ECEN

Hongrie 2 – 0 France
9 octobre 1971, Colombes (stade Olympique); ECEN

France 2 – 1 Bulgarie
10 novembre 1971, Nantes (stade Marcel-Saupin); ECEN

Bulgarie 2 – 1 France
4 décembre 1971, Sofia (Vassil-Levski); ECM

1972

Roumanie 2 – 0 France
8 avril 1972, Bucarest (23-Août); amical

France 5 – 0 Amérique centrale
11 juin 1972, Salvador de Bahia, Brésil (Fonte-Nova); amical

France 2 – 0 Afrique
15 juin 1972, Maceio, Brésil (Rei-Pelé); amical

France 3 – 2 Colombie
18 juin 1972, Salvador de B. (Fonte-Nova); amical

France 0 – 0 Argentine
25 juin 1972, Salvador de B. (Fonte-Nova); amical

France 3 – 1 Grèce
2 septembre 1972, Athènes (Karaiskaki); amical

France 1 – 0 URSS
13 octobre 1972, Paris (Parc des Princes); ECM

Éire 2 – 1 France
15 novembre 1972, Dublin (Dalymount Park); ECM

1973

Portugal 2 – 1 France
3 mars 1973, Paris (Parc des Princes); amical

France 1 – 1 Éire
19 mai 1973, Paris (Parc des Princes); ECM

URSS 2 – 0 France
26 mai 1973, Moscou (stade Lénine); ECM

France 3 – 1 Grèce
8 septembre 1973, Paris (Parc des Princes); amical

RF Allemagne 2 – 1 France
13 octobre 1973, Gelsenkirchen (Parkstadion); amical

France 3 – 0 Danemark
21 novembre 1973, Paris (Parc des Princes); amical

1974

France 1 – 0 Roumanie
23 mars 1974, Paris (Parc des Princes); amical

Tchécoslovaquie 3 – 3 France
27 avril 1974, Prague (Na Letné); amical

Argentine 1 – 0 France
18 mai 1974, Paris (Parc des Princes); amical

France 2 – 0 Pologne
7 septembre 1974, Wrocław (Olimpijski); amical

Belgique 2 – 1 France
12 octobre 1974, Bruxelles (stade du Heysel); ECEN

France 2 – 2 RD Allemagne
16 novembre 1974, Paris (Parc des Princes); ECEN

1975

France 2 – 0 Hongrie
26 mars 1975, Paris (Parc des Princes); amical

Portugal 2 – 0 France
26 avril 1975, Colombes (stade Olympique); amical

Islande 0 – 0 France
25 mai 1975, Reykjavik (Laugardalsvöllur); ECEN

France 3 – 0 Islande
3 septembre 1975, Nantes (stade Marcel-Saupin); ECEN

RD Allemagne 2 – 1 France

12 septembre 1975, Leipzig (Zentralstadion); ECEN

France 0 – 0 Belgique

15 novembre 1975, Paris (Parc des Princes); ECEN

1976

France 2 – 2 Tchécoslovaquie

27 mars 1976, Paris (Parc des Princes); amical

France 2 – 0 Pologne

24 avril 1976, Lens (stade Félix-Bollaert); amical

Hongrie 1 – 0 France

22 mai 1976, Budapest (Nepstadion); amical

Danemark 1 – 1 France

1^{er} septembre 1976, Copenhague (Ildrøtsparken); amical

Bulgarie 2 – 2 France

9 octobre 1976, Sofia (Vassil-Levski); ECM

France 2 – 0 Éire

17 novembre 1976, Paris (Parc des Princes); CM

1977

France 1 – 0 RF Allemagne

23 février 1977, Paris (Parc des Princes); amical

Éire 1 – 0 France

30 mars 1977, Dublin (Lansdowne Road); ECM

France 4 – 0 Suisse

23 avril 1977, Genève (stade des Charmilles); amical

Argentine 0 – 0 France

26 juin 1977, Buenos Aires (Boca Juniors); amical

Brésil 2 – 2 France

30 juin 1977, Rio de Janeiro (Maracanã); amical

France 0 – 0 URSS

8 octobre 1977, Paris (Parc des Princes); amical

France 3 – 1 Bulgarie

16 novembre 1977, Paris (Parc des Princes); ECM

1978

Italie 2 – 2 France

■ février 1978, Naples (San Paolo); amical

France 2 – 0 Portugal

8 mars 1978, Paris (Parc des Princes); amical

France 1 – 0 Brésil

1^{er} avril 1978, Paris (Parc des Princes); amical

France 2 – 1 Iran

11 mai 1978, Toulouse (stade municipal); ECEN

France 2 – 0 Tunisie

19 mai 1978, Villeneuve d'Ascq (Stadium Nord); amical

France 1 – 2 Italie

2 juin 1978, Mar del Plata (Municipal); CM

Argentine 2 – 1 France

6 juin 1978, Buenos Aires (River-Plate); CM

France 3 – 1 Hongrie

10 juin 1978, Mar del Plata (Municipal); CM

France 2 – 2 Suède

1^{er} septembre 1978, Paris (Parc des Princes); ECEN

France 3 – 1 Luxembourg

7 octobre 1978, Luxembourg (Municipal); ECEN

France 1 – 0 Espagne

8 novembre 1978, Paris (Parc des Princes); amical

1979

France 3 – 0 Luxembourg

25 février 1979, Paris (Parc des Princes); ECEN

Tchécoslovaquie 2 – 0 France

4 avril 1979, Bratislava (Tchelné Pole); ECEN

États-Unis 0 – 6 France

2 mai 1979, East Rutherford (Giants Stadium); amical

Suède 1 – 3 France

5 septembre 1979, Stockholm (Rasunda); ECEN

France 3 – 0 États-Unis

10 octobre 1979, Paris (Parc des Princes); amical

France 2 – 1 Tchécoslovaquie

17 novembre 1979, Paris (Parc des Princes); ECEN

1980

France 5 – 1 Grèce

27 février 1980, Paris (Parc des Princes); amical

France 0 – 0 Pays-Bas

26 mars 1980, Paris (Parc des Princes); amical

URSS 1 – 0 France

23 mai 1980, Moscou (stade Lénine); amical

Chypre 0 – 7 France

11 octobre 1980, Limassol (Tsirion); ECM

France 2 – 0 Éire

28 octobre 1980, Paris (Parc des Princes); ECM

RF Allemagne 4 – 1 France

19 novembre 1980, Hanovre (Niedersachsenstadion); amical

1981

Espagne 1 – 0 France

18 février 1981, Madrid (Vicente-Calderon); amical

Pays-Bas 1 – 0 France

25 mars 1981, Rotterdam (Feyenoord); ECM

France 3 – 2 Belgique

29 avril 1981, Paris (Parc des Princes); ECM

France 1 – 3 Brésil

15 mai 1981, Paris (Parc des Princes); amical

Belgique 2 – 0 France

9 septembre 1981, Bruxelles (stade du Heysel); ECM

Éire 3 – 2 France

14 octobre 1981, Dublin (Lansdowne Road); ECM

France 2 – 0 Pays-Bas

18 novembre 1981, Paris (Parc des Princes); ECM

France 4 – 0 Chypre

5 décembre 1981, Paris (Parc des Princes); ECM

1982

- France 2 - 0 Italie**
23 février 1982, Paris (Parc des Princes); amical
- France 4 - 0 Irlande du Nord**
24 mars 1982, Paris (Parc des Princes); amical
- France 0 - 1 Pérou**
28 avril 1982, Paris (Parc des Princes); amical
- France 0 - 0 Bulgarie**
15 mai 1982, Lyon (stade de Gerland); amical
- France 0 - 1 Pays de Galles**
2 juin 1982, Toulouse (stade municipal); amical
- France 1 - 3 Angleterre**
16 juin 1982, Bilbao (San Mames); CM
- France 4 - 1 Koweït**
21 juin 1982, Valladolid (José-Zorrilla); CM
- France 1 - 1 Tchécoslovaquie**
24 juin 1982, Valladolid (José-Zorrilla); CM
- France 1 - 0 Autriche**
28 juin 1982, Madrid (Vicente-Calderon); CM
- France 4 - 1 Irlande du Nord**
4 juillet 1982, Madrid (Vicente-Calderon); CM
- France 3 - 3 RF Allemagne**
a.p. 5 tirs au but à 3
8 juillet 1982, Séville (Sanchez-Pizjuan); CM
- France 2 - 3 Pologne**
10 juillet 1982, Alicante (José-Rico-Perez); CM
- France 0 - 4 Pologne**
31 août 1982, Paris (Parc des Princes); amical
- France 1 - 0 Hongrie**
6 octobre 1982, Paris (Parc des Princes); amical
- Pays-Bas 1 - 2 France**
10 novembre 1982, Rotterdam (Feyenoord); amical

1983

- France 3 - 0 Portugal**
16 février 1983, Guimares (Municipal); amical
- France 1 - 1 URSS**
23 mars 1983, Paris (Parc des Princes); amical
- France 4 - 0 Yougoslavie**
23 avril 1983, Paris (Parc des Princes); amical
- France 1 - 1 Belgique**
31 mai 1983, Luxembourg (Municipal); amical
- Danemark 3 - 1 France**
7 septembre 1983, Copenhague (Idraespark); amical
- France 1 - 1 Espagne**
5 octobre 1983, Paris (Parc des Princes); amical
- Yougoslavie 0 - 0 France**
12 novembre 1983, Zagreb (Dinamo); amical

1984

- France 2 - 0 Angleterre**
29 février 1984, Paris (Parc des Princes); amical
- France 1 - 0 Autriche**
28 mars 1984, Bordeaux; amical
- France 1 - 0 RF Allemagne**
18 avril 1984, Strasbourg (stade de la Meinau); amical
- France 2 - 0 Écosse**
3 juin 1984, Marseille (Stade-Vélodrome); amical
- France 1 - 0 Danemark**
12 juin 1984, Paris (Parc des Princes); Championnat d'Europe (CE)
- France 5 - 0 Belgique**
16 juin 1984, Nantes (stade de la Beaujoire); CE
- France 3 - 2 Yougoslavie**
19 juin 1984, Saint-Étienne (stade Geoffroy-Guichard); CE
- France 3 - 2 Portugal**
a.p.
23 juin 1984, Marseille (Stade-Vélodrome); CE
- France 2 - 0 Espagne**
27 juin 1984, Paris (Parc des Princes); CE
- Luxembourg 0 - 4 France**
13 octobre 1984, Luxembourg (Municipal); ECM
- France 1 - 0 Bulgarie**
21 novembre 1984, Paris (Parc des Princes); ECM
- France 2 - 0 RD Allemagne**
8 décembre 1984, Paris (Parc des Princes); ECM

1985

- Yougoslavie 0 - 0 France**
3 avril 1985, Sarajevo (Kosevo); ECM
- Bulgarie 2 - 0 France**
2 mai 1985, Sofia (Vassil-Levski); ECM
- France 2 - 0 Uruguay**
21 août 1985, Paris (Parc des Princes); Coupe intercontinentale (CI)
- RD Allemagne 2 - 0 France**
11 septembre 1985, Leipzig (Zentralstadion); ECM
- France 6 - 0 Luxembourg**
30 octobre 1985, Paris (Parc des Princes); ECM
- France 2 - 0 Yougoslavie**
16 novembre 1985, Paris (Parc des Princes); ECM

1986

- France 0 - 0 Irlande du Nord**
26 février 1986, Paris (Parc des Princes); amical
- France 2 - 0 Argentine**
26 mai 1986, Paris (Parc des Princes); amical
- France 1 - 0 Canada**
1^{er} juin 1986, Leon (Campo Nuevo); CM
- France 1 - 1 URSS**
6 juin 1986, Leon (Campo Nuevo); CM
- France 3 - 0 Hongrie**
10 juin 1986, Leon (Campo Nuevo); CM

France 2 – 0 Italie

17 juin 1986, Mexico (Olimpico) ; CM

France 1 – 1 Brésil

a.p. 4 tirs
au but à 3

21 juin 1986, Guadalajara (Jalisco) ; CM

France 0 – 2 RF Allemagne

25 juin 1986, Guadalajara (Jalisco) ; CM

France 4 – 2 a.p. Belgique

28 juin 1986, Puebla (Cuauhtemoc) ; CM

Suisse 2 – 0 France

19 août 1986, Lausanne (stade de La Pontaise) ; amical

Islande 0 – 0 France

10 septembre 1986, Reykjavik (Laugardalsvöllur) ; ECEN

France 0 – 2 URSS

11 octobre 1986, Paris (Parc des Princes) ; ECEN

RD Allemagne 0 – 0 France

19 novembre 1986, Leipzig (Zentralstadion) ; ECEN

1987

France 2 – 0 Islande

29 avril 1987, Paris (Parc des Princes) ; ECEN

Norvège 2 – 0 France

16 juin 1987, Oslo (Ullevål) ; ECEN

RF Allemagne 2 – 1 France

12 août 1987, Berlin (Olympia) ; amical

URSS 1 – 1 France

9 septembre 1987, Moscou (stade Lénine) ; ECEN

France 1 – 1 Norvège

14 octobre 1987, Paris (Parc des Princes) ; ECEN

France 0 – 1 RD Allemagne

18 novembre 1987, Paris (Parc des Princes) ; ECEN

1988

Israël 1 – 1 France

27 janvier 1988, Tel-Aviv (Ramat-Gan) ; amical

France 2 – 1 Suisse

2 février 1988, Toulouse (Stadium municipal) ; amical

France 2 – 1 Maroc

5 février 1988, Monaco (stade Louis-II) ; amical

France 2 – 1 Espagne

23 mars 1988, Bordeaux (Parc Lescure) ; amical

Irlande 0 – 0 France

27 avril 1988, Belfast (Windsor Park) ; amical

France 1 – 1 Tchécoslovaquie

24 août 1988, Paris (Parc des Princes) ; amical

France 1 – 0 Norvège

28 septembre 1988, Paris (Parc des Princes) ; ECM

Chypre 1 – 1 France

22 octobre 1988, Nicosie (Makarion) ; ECM

Yougoslavie 3 – 2 France

19 novembre 1988, Belgrade (JNA) ; ECM

1989

Éire 0 – 0 France

8 février 1989, Dublin (Dalymount Park) ; amical

Écosse 2 – 0 France

8 mars 1989, Glasgow (Hampden Park) ; ECM

France 0 – 0 Yougoslavie

29 avril 1989, Paris (Parc des Princes) ; ECM

Suède 2 – 4 France

16 août 1989, Malmö (Malmö Stadion) ; amical

Norvège 1 – 1 France

5 septembre 1989, Oslo (Ullevål) ; ECM

France 3 – 0 Écosse

11 octobre 1989, Paris (Parc des Princes) ; ECM

France 2 – 0 Chypre

18 novembre 1989, Toulouse (Stadium municipal) ; ECM

1990

Koweït 0 – 1 France

21 janvier 1990, Koweït City (Kazma) ; amical

France 3 – 0 RD Allemagne

24 janvier 1990, Koweït City (Kazma) ; amical

France 2 – 1 RF Allemagne

28 février 1990, Montpellier (stade de La Mosson) ; amical

Hongrie 1 – 3 France

28 mars 1990, Budapest (Nepstadion) ; amical

France 0 – 0 Pologne

15 août 1990, Paris (Parc des Princes) ; amical

Islande 1 – 2 France

5 septembre 1990, Reykjavik (Laugardalsvöllur) ; ECEN

France 2 – 1 Tchécoslovaquie

13 octobre 1990, Paris (Parc des Princes) ; ECEN

Albanie 0 – 1 France

17 novembre 1990, Tirana (Qemal Stafa) ; ECEN

1991

France 3 – 1 Espagne

20 février 1991, Paris (Parc des Princes) ; ECEN

France 5 – 0 Albanie

30 mars 1991, Paris (Parc des Princes) ; ECEN

Pologne 1 – 5 France

14 août 1991, Poznan (KKS Lech) ; amical

Tchécoslovaquie 1 – 2 France

3 septembre 1991, Bratislava (Tehelné Pole) ; ECEN

Espagne 1 – 2 France

12 octobre 1991, Séville (B. Villamarín) ; ECEN

France 3 – 1 Islande

20 novembre 1991, Paris (Parc des Princes) ; ECEN

1992

Angleterre 2 – 0 France

19 février 1992, Londres (Wembley) ; amical

France 3 – 3 Belgique

25 mars 1992, Paris (Parc des Princes) ; amical

Suisse 2 – 1 France

27 mai 1992, Lausanne (Olympique) ; amical

France 1 – 1 Hollande

5 juin 1992, Lens (stade Félix-Bollaert) ; amical

Suède 1 – 1 France

10 juin 1992, Stockholm (Rasunda Stadion); Championnat d'Europe (CEN)

France 0 – 0 Angleterre

14 juin 1992, Malmö (Stadion); CEN

France 1 – 2 Danemark

17 juin 1992, Malmö (Stadion); CEN

France 0 – 2 Brésil

26 août 1992, Paris (Parc des Princes); amical

Bulgarie 2 – 0 France

9 septembre 1992, Sofia (Vassil-Levski); ECM

France 2 – 0 Autriche

14 octobre 1992, Paris (Parc des Princes); ECM

France 2 – 1 Finlande

14 novembre 1992, Paris (Parc des Princes); ECM

1993

Israël 0 – 4 France

17 février 1993, Tel-Aviv (Ramat-Gan); amical

Autriche 0 – 1 France

27 mars 1993, Vienne (Ernst-Happel); ECM

France 2 – 1 Suède

28 avril 1993, Paris (Parc des Princes); ECM

France 3 – 1 Russie

28 juillet 1993, Caen (stade Michel-d'Ornano); amical

Suède 1 – 1 France

22 août 1993, Stockholm (Rasunda Stadion); ECM

Finlande 0 – 2 France

8 septembre 1993, Tampere (Ratina); ECM

France 2 – 3 Israël

13 octobre 1993, Paris (Parc des Princes); ECM

France 1 – 2 Bulgarie

17 novembre 1993, Paris (Parc des Princes); ECM

1994

France 1 – 0 Italie

16 février 1994, Naples (San Paolo); amical

France 3 – 1 Chili

3 avril 1985, Sarajevo (Kosevo); ECM

France 1 – 0 Australie

26 mai 1994, Kôbé (Universiade); Coupe Kirin (CK)

France 4 – 1 Japon

29 mai 1994, Tokyo (National); CK

France 2 – 2 République tchèque

17 août 1994, Bordeaux (Parc Lescure); amical

Slovaquie 0 – 0 France

7 septembre 1994, Bratislava (Slovan); ECEN

France 0 – 0 Roumanie

8 octobre 1994, Saint-Étienne (stade Geoffroy-Guichard); ECEN

Pologne 0 – 0 France

16 novembre 1994, Zabrze (Gornik); ECEN

Azerbaïdjan 2 – 0 France

13 décembre 1994, Trébizonde (Avni-Aker); ECEN

1995

Pays-Bas 0 – 1 France

18 janvier 1995, Utrecht (Nieuw Galgenwaard); amical

Israël 0 – 0 France

29 mars 1995, Tel-Aviv (Ramat-Gan); ECEN

France 4 – 0 Slovaquie

26 avril 1995, Nantes (stade de la Beaujoire); CM

Norvège 0 – 0 France

22 juillet 1995, Oslo (Ullevaal Stadium); amical

France 1 – 1 Pologne

16 août 1995, Paris (Parc des Princes); ECEN

France 10 – 0 Azerbaïdjan

6 septembre 1995, Auxerre (stade de l'Abbé-Deschamps); ECEN

Roumanie 1 – 3 France

11 octobre 1995, Bucarest (Ghencea); ECEN

France 2 – 0 Israël

15 novembre 1995, Caen (stade Michel-d'Ornano); ECEN

1996

France 3 – 2 Portugal

24 janvier 1996, Paris (Parc des Princes); amical

France 3 – 1 Grèce

21 février 1996, Nîmes (stade des Costières); amical

Belgique 0 – 2 France

27 mars 1996, Bruxelles (stade du Roi-Baudouin); amical

France 2 – 0 Finlande

29 mai 1996, Strasbourg (stade de la Meinau); amical

Allemagne 0 – 1 France

1^{er} juin 1996, Stuttgart (Gottlieb-Daimler Stadion); amical

France 2 – 0 Arménie

5 juin 1996, Villeneuve-d'Ascq (Stadium); amical

France 1 – 0 Roumanie

10 juin 1996, Newcastle (St. James Park); CEN (1^{er} tour)

France 1 – 1 Espagne

5 juin 1996, Leeds (Elland Road); CEN (1^{er} tour)

France 3 – 1 Bulgarie

18 juin 1996, Newcastle (St. James Park); CEN (1^{er} tour)

France 0 – 0 Pays-Bas

Qualifiée par 5 tirs au but à 4

22 juin 1996, Liverpool (Anfield Road); CEN (quart de finale)

France 0 – 0 Rép. tchèque

Éliminée par 5 tirs au but à 6

26 juin 1996, Manchester (Old-Trafford); CEN (demi-finale)

France 2 – 0 Mexique

31 août 1996, Paris (Parc des Princes); amical

France 4 – 0 Turquie

9 octobre 1996, Paris (Parc des Princes); amical

Danemark 1 – 0 France

9 novembre 1996, Copenhague (Idraetspark); amical

1997

France 2 - 0 Portugal

22 janvier 1997, Braga (Stade-du-1^{er}-mai) ; amical

France 2 - 1 Pays-Bas

26 février 1997, Paris (Parc des Princes) ; amical

France 1 - 0 Suède

2 avril 1997, Paris (Parc des Princes) ; amical

France 1 - 1 Brésil

3 juin 1997, Lyon (stade de Gerland) ; tournoi de France

France 0 - 1 Angleterre

7 juin 1997, Montpellier (stade de la Mosson) ; Tournoi de France

France 2 - 2 Italie

11 juin 1997, Paris (Parc des Princes) ; Tournoi de France

France 2 - 1 Afrique du Sud

11 octobre 1997, Lens (stade Félix-Bollaert) ; amical

France 2 - 1 Écosse

12 novembre 1997, Saint-Étienne (stade Geoffroy-Guichard) ; amical

1998

France 1 - 0 Espagne

28 janvier 1998, Saint-Denis (Stade de France) ; amical.

Premier match officiel au Stade de France
(premier but réalisé par Zinédine Zidane pour la France)

France 3 - 3 Norvège

25 février 1998, Marseille (Stade-Vélodrome) ; amical.

Russie 1 - 0 France

25 mars 1998, Moscou (stade du Dinamo) ; CM.

Suède 0 - 0 France

22 avril 1998, Solna (Rasunda Stadium) ; amical.

France 1 - 0 Belgique

27 mai 1998, Casablanca (stade Mohammed-V) ; Tournoi Hassan-II

Maroc 2 - 2 France

a.p. 6 tirs
au but à 5

29 mai 1998, Casablanca (stade Mohammed-V) ; Tournoi Hassan-II

France 1 - 0 Finlande

5 juin 1998, Helsinki (stade Olympique) ; amical

France 3 - 0 Afrique du Sud

12 juin 1998, Marseille (Stade-Vélodrome) ; CM

France 4 - 0 Arabie saoudite

18 juin 1998, Saint-Denis (Stade de France) ; CM

Danemark 1 - 2 France

24 juin 1998, Lyon (stade de Gerland) ; CM

France 1 - 0 Paraguay

28 juin 1998, Lens (stade Félix-Bollaert) ; CM

France 0 - 0 Italie

a.p. 4 tirs
au but à 3

3 juillet 1998, Saint-Denis (Stade de France) ; CM

France 2 - 1 Croatie

8 juillet 1998, Saint-Denis (Stade de France) ; CM

France 3 - 0 Brésil

12 juillet 1998, Saint-Denis (Stade de France) ; CM

Autriche 2 - 2 France

19 août 1998, Vienne (stade Ernst-Happel) ; amical

Islande 1 - 1 France

5 septembre 1998, Reykjavik (stade Laugardalsvöllur) ; CEN

Russie 2 - 3 France

10 octobre 1998, Moscou (stade Loujniki) ; amical

France 2 - 0 Andorre

14 octobre 1998, Saint-Denis (Stade de France) ; CEN

1999

France 1 - 0 Maroc

20 janvier 1999, Marseille (Stade-Vélodrome) ; amical

Angleterre 0 - 2 France

10 février 1999, Londres (stade Wembley) ; amical

France 0 - 0 Ukraine

27 mars 1999, Saint-Denis (Stade de France) ; CEN

France 2 - 0 Arménie

31 mars 1999, Saint-Denis (Stade de France) ; CEN

France 2 - 3 Russie

5 juin 1999, Saint-Denis (Stade de France) ; CEN

Andorre 0 - 1 France

9 juin 1999, Barcelone (stade Montjuich) ; CEN

Irlande du Nord 0 - 1 France

18 août 1999, Belfast (Windsor Park) ; amical

Ukraine 0 - 0 France

4 septembre 1999, Kiev (stade Olympique) ; CEN

Arménie 2 - 3 France

8 septembre 1999, Erevan (stade Hrazdan) ; CEN

France 3 - 2 Islande

9 octobre 1999, Saint-Denis (Stade de France) ; CEN

France 3 - 0 Croatie

13 novembre 1999, Saint-Denis (Stade de France) ; amical

2000

France 1 - 0 Pologne

23 février 2000, Saint-Denis (Stade de France) ; amical

Écosse 0 - 2 France

29 mars 2000, Glasgow (Hampden Park) ; amical

Croatie 0 - 2 France

28 mai 2000, Zagreb (stade Maksimir) ; amical

France 2 - 2 Japon

4 juin 2000, Casablanca (stade Mohammed-V) ; Tournoi Hassan-II

France 5 - 1 Maroc

6 juin 2000, Casablanca (stade Mohammed-V) ; Tournoi Hassan-II

France 3 - 0 Danemark

11 juin 2000, Bruges (stade Jan-Breydel) ; CEN

France 2 - 1 Rép. tchèque

16 juin 2000, Bruges (stade Jan-Breydel) ; CEN

France 2 - 3 Pays-Bas

21 juin 2000, Amsterdam (Arena) ; CEN

France 2 - 1 Espagne

25 juin 2000, Bruges (stade Jan-Breydel) ; CEN

France 2 – 1 Portugal

28 juin 2000, Bruxelles (stade du Roi-Baudouin); CEN

France 2 – 1 a.p. Italie

2 juillet 2000, Rotterdam (stade De Kuip); CEN

France 5 – 1 FIFA World Star

16 août 2000, Marseille (Stade-Vélodrome); amical

France 1 – 1 Angleterre

2 septembre 2000, Saint-Denis (Stade de France); amical

France 1 – 1 Cameroun

4 octobre 2000, Saint-Denis (Stade de France); amical

Afrique du Sud 0 – 0 France

7 octobre 2000, Johannesburg (stade Ellis-Park); amical

Turquie 0 – 4 France

15 novembre 2000, Istanbul (Inönü Stadium); amical

2001

France 1 – 0 Allemagne

27 février 2001, Saint-Denis (Stade de France); amical

France 5 – 0 Japon

24 mars 2001, Saint-Denis (Stade de France); amical

Espagne 2 – 1 France

28 mars 2001, Valence (stade Mestalla); amical

France 4 – 0 Portugal

25 avril 2001, Saint-Denis (Stade de France); amical

France 5 – 0 Corée du Sud

30 mai 2001, Daegu (stade de Daegu); CCo

France 0 – 1 Australie

1^{er} juin 2001, Daegu (stade de Daegu); CCo

France 4 – 0 Mexique

3 juin 2001, Ulsan (stade Munsu); CCo

France 2 – 1 Brésil

7 juin 2001, Suwon (stade de Suwon); CCo

France 1 – 0 Japon

10 juin 2001, Yokohama (stade International); CCo

France 1 – 0 Danemark

15 août 2001, Nantes (stade de la Beaujoire); amical

Chili 2 – 1 France

1^{er} septembre 2001, Santiago; amical

France 4 – 1 Algérie

6 octobre 2001, Saint-Denis (Stade de France); amical

Australie 1 – 1 France

11 novembre 2001, Melbourne; amical

2002

France 2 – 1 Roumanie

13 février 2002, Saint-Denis (Stade de France); amical

France 5 – 0 Écosse

27 mars 2002, Saint-Denis (Stade de France); amical

France 0 – 0 Russie

17 avril 2002, Saint-Denis (Stade de France); amical

France 1 – 2 Belgique

18 mai 2002, Saint-Denis (Stade de France); amical

Corée du Sud 2 – 3 France

26 mai 2002, Séoul (Séoul World Cup Stadium); amical

France 0 – 1 Sénégal

31 mai 2002, Séoul (Séoul World Cup Stadium); CM

France 0 – 0 Uruguay

6 juin 2002, Busan (Asiad Main Stadium); CM

Danemark 2 – 0 France

11 juin 2002, Incheon (Munhak stadium); CM

Tunisie 1 – 1 France

21 août 2002, Radès (stade du 7-Novembre); amical

Chypre 1 – 2 France

7 septembre 2002, Nicosie (Neo GSP); CEN

France 5 – 0 Slovénie

12 octobre 2002, Saint-Denis (Stade de France); CEN

Malte 0 – 4 France

16 octobre 2002, La Valette; CEN

France 2 – 0 Yougoslavie

20 novembre 2002, Saint-Denis (Stade de France); amical

2003

France 0 – 2 Rép. tchèque

12 février 2003, Saint-Denis (Stade de France); amical

France 6 – 0 Malte

29 mars 2003, Lens (stade Félix-Bollaert); QCEN.

Israël 1 – 2 France

2 avril 2003, Palerme (Stadio Comunale Renzo-Barbera); QCEN

France 5 – 0 Égypte

30 avril 2003, Saint-Denis (Stade de France); amical

France 1 – 0 Colombie

18 juin 2003, Lyon (stade de Gerland); CC

France 2 – 1 Japon

20 juin 2003, Saint-Étienne (stade Geoffroy-Guichard); CC

France 5 – 0 Nouvelle-Zélande

22 juin 2003, Saint-Denis (Stade de France); CC

France 3 – 2 Turquie

25 juin 2003, Saint-Denis (Stade de France); CC

France 1 – 0 Cameroun

29 juin 2003, Saint-Denis (Stade de France); CC

Suisse 0 – 2 France

20 août 2003, Genève (Stade de Genève); amical

France 5 – 0 Chypre

6 septembre 2003, Saint-Denis (Stade de France); QCEN

Slovénie 0 – 2 France

10 septembre 2003, Ljubljana (stade Central); QCEN

France 3 – 0 Israël

11 octobre 2003, Saint-Denis (Stade de France); QCEN

Allemagne 0 – 3 France

15 octobre 2003, Gelsenkirchen (Veltins-Arena); amical

2004

- Belgique 0 – 2 France**
18 février 2004, Bruxelles (stade du Roi-Baudouin) ; amical
- Pays-Bas 0 – 0 France**
31 mars 2004, Rotterdam (stade De Kuip) ; amical
- France 0 – 0 Brésil**
20 mai 2004, Saint-Denis (Stade de France) ; CF
- France 4 – 0 Andorre**
28 mai 2004, Montpellier (stade de la Mosson) ; amical
- France 1 – 0 Ukraine**
6 juin 2004, Saint-Denis (Stade de France) ; amical
- France 2 – 1 Angleterre**
13 juin 2004, Lisbonne (Estadio da Luz) ; CEN
- Croatie 2 – 2 France**
17 juin 2004, Lisbonne (stade Magalhães-Pessoa) ; CEN
- Suisse 1 – 3 France**
21 juin 2004, Coimbra (Stade municipal) ; CEN
- Grèce 1 – 0 France**
25 juin 2004, Lisbonne (Estadio da Luz) ; CEN
- France 1 – 1 Bosnie-Herzégovine**
18 août 2004, Rennes (stade de la Route-de-Lorient) ; amical
- France 0 – 0 Israël**
4 septembre 2004, Saint-Denis (Stade de France) ; QCM
- Îles Féroé 0 – 2 France**
8 septembre 2004, Torshavn (Torsvollur Stadium) ; QCM
- France 0 – 0 Éire**
9 octobre 2004, Saint-Denis (Stade de France) ; QCM
- Chypre 0 – 2 France**
13 octobre 2004, Nicosie (Neo GSP) ; QCM
- France 0 – 0 Pologne**
17 novembre 2004, Saint-Denis (Stade de France) ; amical

2005

- France 1 – 1 Suède**
9 février 2005, Saint-Denis (Stade de France) ; amical
- France 0 – 0 Suisse**
25 mars 2005, Saint-Denis (Stade de France) ; QCM
- Israël 1 – 1 France**
30 mars 2005, Tel-Aviv (stade de Ramat-Gan) ; QCM
- France 2 – 1 Hongrie**
31 mai 2005, Metz (stade Saint-Symphorien) ; amical
- France 3 – 0 Côte d'Ivoire**
17 août 2005, Montpellier (stade de la Mosson) ; amical
- France 3 – 0 Îles Féroé**
3 septembre 2005, Lens (stade Félix-Bollaert) ; QCM
- Éire 0 – 1 France**
7 septembre 2005, Dublin (Lansdowne-Road) ; QCM
- Suisse 1 – 1 France**
8 octobre 2005, Berne (Wankdorf Stadium) ; QCM
- France 4 – 0 Chypre**
12 octobre 2005, Saint-Denis (Stade de France) ; QCM
- France 3 – 2 Costa Rica**
9 novembre 2005, Fort-de-France (stade de Dillon) ; amical
- France 0 – 0 Allemagne**
12 novembre 2005, Saint-Denis (Stade de France) ; amical

2006

- France 1 – 2 Slovaquie**
1^{er} mars 2006, Saint-Denis (Stade de France) ; amical
- France 1 – 0 Mexique**
27 mai 2006, Saint-Denis (Stade de France) ; amical
- France 2 – 0 Danemark**
31 mai 2006, Lens (stade Félix-Bollaert) ; amical
- France 3 – 1 Chine**
7 juin 2006, Saint-Étienne (stade Geoffroy-Guichard) ; amical
- France 0 – 0 Suisse**
13 juin 2006, Stuttgart (Gottlieb-Daimler-Stadion) ; CM
- France 1 – 1 Corée du Sud**
18 juin 2006, Leipzig (Zentralstadion) ; CM
- France 2 – 0 Togo**
23 juin 2006, Cologne (RheinEnergie-Stadion) ; CM
- Espagne 1 – 3 France**
27 juin 2006, Hanovre (AWD-Arena) ; CM
- Brésil 0 – 1 France**
1^{er} juillet 2006, Francfort (Waldstadion) ; CM
- Portugal 0 – 1 France**
5 juillet 2006, Munich (Allianz-Arena) ; CM
- Italie 1 – 1 France**
5 t.a.b. à 3
9 juillet 2006, Berlin (Olympiastadion) ; CM
- Bosnie-Herzégovine 1 – 2 France**
16 août 2006, Sarajevo (Stade Olympique Kosevo) ; amical
- Géorgie 0 – 3 France**
2 septembre 2006, Tbilissi (Stade Boris Paichadze) ; QCEN
- France 3 – 1 Italie**
6 septembre 2006, Saint-Denis (Stade de France) ; QCEN
- Écosse 1 – 0 France**
7 octobre 2006, Glasgow (Hampden Park) ; QCEN
- France 5 – 0 Îles Féroé**
11 octobre 2006, Sochaux-Montbéliard (Stade Bonal) ; QCEN
- France 1 – 0 Grèce**
15 novembre 2006, Saint-Denis (Stade de France) ; amical

2007

- France 0 – 1 Argentine**
7 février 2007, Saint-Denis (Stade de France) ; amical
- Lituanie 0 – 1 France**
24 mars 2007, Kaunas (Stade Darius-Girenas) ; QCEN
- France 1 – 0 Autriche**
28 mars 2007, Saint-Denis (Stade de France) ; amical
- France 2 – 0 Ukraine**
2 juin 2007, Saint-Denis (Stade de France) ; QCEN
- France 1 – 0 Géorgie**
6 juin 2007, Auxerre (Stade de l'Abbé Deschamps) ; QCEN
- Slovaquie 0 – 1 France**
22 août 2007, Trnava (Stade Malatinského) ; amical
- Italie 0 – 0 France**
8 septembre 2007, Milan (Stade San Siro) ; QCEN
- France 0 – 1 Écosse**
12 septembre 2007, Paris (Parc des Princes) ; QCEN

Îles Féroé 0 - 6 France

13 octobre 2007, Tórshavn (Tórsvøllur International Stadium) ; QCEN

France 2 - 0 Lituanie

17 octobre 2007, Nantes (Stade de la Beaujoire) ; QCEN

France 2 - 2 Maroc

16 novembre 2007, Saint-Denis (Stade de France) ; amical

Ukraine 2 - 2 France

21 novembre 2007, Kiev (Olimpiyskiy) ; QCEN

2008

Espagne 1 - 0 France

6 février 2008, Malaga (stade de la Rosaleda) ; amical

France 1 - 0 Angleterre

26 mars 2008, Saint-Denis (stade de France) ; amical

France 2 - 0 Équateur

27 mai 2008, Grenoble (stade des Alpes) ; amical

France 0 - 0 Paraguay

31 mai 2008, Toulouse (stadium municipal) ; amical

France 1 - 0 Colombie

3 juin 2008, Saint-Denis (stade de France) ; amical

Roumanie 0 - 0 France

9 juin 2008, Zurich (stade du Letzigrund) ; E

Pays-Bas 4 - 1 France

13 juin 2008, Berne (stade du Wankdorf) ; E

Italie 0 - 2 France

17 juin 2008, Zurich (stade du Letzigrund) ; E

Suède 3 - 2 France

20 août 2008, Göteborg (Ullevi) ; amical

Autriche 3 - 1 France

6 septembre 2008, Vienne (stade Ernst Happel) ; QCM

France 2 - 1 Serbie

10 septembre 2008, Saint-Denis (stade de France) ; QCM

Roumanie 2 - 2 France

11 octobre 2008, Constanta (stade Gheorghe Hagi) ; QCM

France 3 - 1 Tunisie

14 octobre 2008, Saint-Denis (stade de France) ; amical

France 0 - 0 Uruguay

19 novembre 2008, Saint-Denis (stade de France) ; amical

2009

France 0 - 2 Argentine

11 février 2009, Marseille (stade Vélodrome) ; amical

Lituanie 0 - 1 France

28 mars 2009, Kaunas (S. Darius and S. Girėnas Stadium) ; QCM

France 1 - 0 Lituanie

1^{er} avril 2009, Saint-Denis (stade de France) ; QCM

France 0 - 1 Nigeria

2 juin 2009, Saint-Étienne (stade Geoffroy-Guichard) ; amical

France 1 - 0 Turquie

6 juin 2009, Lyon (stade de Gerland) ; amical

Îles Féroé 0 - 1 France

12 août 2009, Tórshavn (Tórsvøllur) ; QCM

France 1 - 1 Roumanie

5 septembre 2009, Saint-Denis (stade de France) ; QCM

Serbie 1 - 1 France

9 septembre 2009, Belgrade (stade de l'Étoile rouge) ; QCM

France 5 - 0 Îles Féroé

10 octobre 2009, Guingamp (stade du Roudourou) ; QCM

France 3 - 1 Autriche

14 octobre 2009, Saint-Denis (stade de France) ; QCM

République d'Irlande 0 - 1 France

14 novembre 2009, Dublin (Croke Park) ; barrages CM

France 1 - 1 République d'Irlande

18 novembre 2009, Saint-Denis (stade de France) ; barrages CM

2010

France 0 - 2 Espagne

3 mars 2010, Saint-Denis (stade de France) ; amical

France 2 - 1 Costa Rica

26 mai 2010, Lens (stade Félix-Bollaert) ; amical

Tunisie 1 - 1 France

30 mai 2010, Radès (stade du 7 novembre) ; amical

France 0 - 1 Chine

4 juin 2010, Saint-Pierre, La Réunion (stade Michel-Volnay) ; amical

Uruguay 0 - 0 France

11 juin 2010, Le Cap (Green Point Stadium) ; QCM

France 0 - 2 Mexique

17 juin 2010, Polokwane (Peter Mokaba Stadium) ; QCM

France 1 - 2 Afrique du Sud

22 juin 2010, Bloemfontein (Free State Stadium) ; QCM

Norvège 2 - 1 France

11 août 2010, Oslo (Ullevaal Stadion) ; amical

France 0 - 1 Biélorussie

3 septembre 2010, Saint-Denis (stade de France) ; QE

Bosnie-Herzégovine 0 - 2 France

7 septembre 2010, Sarajevo (stade Asim Ferhatović Hase) ; QE

France 2 - 0 Roumanie

9 octobre 2010, Saint-Denis (stade de France) ; QE

France 2 - 0 Luxembourg

12 octobre 2010, Metz (stade Saint-Symphorien) ; QE

Angleterre 1 - 2 France

17 novembre 2010, Londres (Wembley Stadium) ; amical

2011

France 1 - 0 Brésil

9 février 2011, Saint-Denis (stade de France) ; amical

Luxembourg 0 - 2 France

25 mars 2011, Luxembourg (stade Josy-Barthel) ; QE

France 0 - 0 Croatie

29 mars 2011, Saint-Denis (stade de France) ; amical

Biélorussie 1 - 1 France

3 juin 2011, Minsk (stade Dinamo) ; QE

Ukraine 1 - 4 France

6 juin 2011, Donetsk (Donbass Arena) ; amical

Pologne 0 - 1 France

9 juin 2011, Varsovie (stade de l'armée polonaise) ; amical

France 1 - 1 Chili

10 août 2011, Montpellier (stade de la Mosson) ; amical

Albanie 1 – 2 France

2 septembre 2011, Tirana (stade Qemal Stafa) ; QE

Roumanie 0 – 0 France

6 septembre 2011, Bucarest (Stadionul National) ; QE

France 3 – 0 Albanie

7 octobre 2011, Saint-Denis (stade de France) ; QE

France 1 – 1 Bosnie-Herzégovine

11 octobre 2011, Saint-Denis (stade de France) ; QE

France 1 – 0 États-Unis

11 novembre 2011, Saint-Denis (stade de France) ; amical

France 0 – 0 Belgique

15 novembre 2011, Saint-Denis (stade de France) ; amical

2012

Allemagne 1 – 2 France

29 février 2012, Brême (Weserstadion) ; amical

France 3 – 2 Islande

27 mai 2012, Valenciennes (stade du Hainaut) ; amical

France 2 – 0 Serbie

31 mai 2012, Reims (stade Auguste-Delaune) ; amical

France 4 – 0 Estonie

5 juin 2012, Le Mans (MMArena) ; amical

France 1 – 1 Angleterre

11 juin 2012, Donetsk (Donbass Arena) ; E

Ukraine 0 – 2 France

15 juin 2012, Donetsk (Donbass Arena) ; E

Suède 2 – 0 France

19 juin 2012, Kiev (stade Olympique) ; E

Espagne 2 – 0 France

23 juin 2012, Donetsk (Donbass Arena) ; E

France 0 – 0 Uruguay

15 août 2012, Le Havre (stade Océane) ; amical

Finlande 0 – 1 France

7 septembre 2012, Helsinki (stade Olympique) ; QCM

France 3 – 1 Biélorussie

11 septembre 2012, Saint-Denis (stade de France) ; QCM

France 0 – 1 Japon

12 octobre 2012, Saint-Denis (stade de France) ; amical

Espagne 1 – 1 France

16 octobre 2012, Madrid (stade Vicente-Calderón) ; QCM

Italie 1 – 2 France

14 novembre 2012, Parme (stade Ennio Tardini) ; amical

2013

France 1 – 2 Allemagne

6 février 2013, Saint-Denis (stade de France) ; amical

France 3 – 1 Géorgie

22 mars 2013, Saint-Denis (stade de France) ; QCM

France 0 – 1 Espagne

26 mars 2013, Saint-Denis (stade de France) ; QCM

Uruguay 1 – 0 France

5 juin 2013, Montevideo (stade Centenario) ; amical

Brésil 3 – 0 France

9 juin 2013, Porto Alegre (Gremio Arena) ; amical

CM : Coupe du Monde

QCM : Qualifications Coupe du Monde

E : Euro

QE : Qualifications Euro

Crédits photographiques

6-7 Ph. © Presse-Sports; 10-11 Ph. © Presse-Sports; 12 b Extr. du film *La Soule* de M. Sibra (1988) Ph. © Coll. Christophe L; 13 h Ph. © PPCM; 13 b Ph. © M.S. Yamashita/Rapho; 14 h Ph. © D. Leeson/Rapho; 14 b Ph. © Laget/Presse-Sports; 16 Ph. © B. Thomas/TempSport; 17 h Ph. © Serrailier/Rapho; 17 b Ph. © H. Josse; 18 Ph. © Presse-Sports; 19 h Ph. © JSS/Keystone; 19 b Ph. © JSS/Keystone; 20 Ph. © Keystone; 21 h Ph. © Presse-Sports; 21 b Ph. © Presse-Sports; 22 Ph. © Presse-Sports; 23 Ph. © Keystone; 24 Ph. © Empics/Presse-Sports; 25 h Ph. © L. Alberto/P.S./Presse-Sports; 25 b Ph. © D.R.; 26 Ph. © A. de Martignac/Onze Mondial; 27 h Ph. © A. de Martignac/Onze Mondial; 28 Ph. © B. Thomas/TempSport; 29 h Ph. © M. Barrault/Onze Mondial; 29 b Ph. © TempSport; 30 Ph. © S. Philippot/Onze Mondial; 31 h Ph. © S. Philippot/Onze Mondial; 31 b Ph. © Landrin/Presse-Sports; 32 Ph. © Havre Athletic Club; 33 Ph. © Presse-Sports; 34 Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 35 h Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 35 b Ph. © G. Beutter/Onze Mondial; 36 Ph. © Archives FFF/TempSport; 37 h Ph. © Archives FFF/TempSport; 37 b Ph. © Archives FFF/TempSport; 38 Ph. © Keystone; 39 h Ph. © Presse-Sports; 39 b Ph. © Presse-Sports; 40 Ph. © Joch/Onze Mondial; 41 h Ph. © M. Plastre/Onze Mondial; 41 b Ph. © M. Plastre/Onze Mondial; 42 Ph. © M. Barrault/Onze Mondial; 43 h Ph. © G. Bedeau/Onze Mondial; 43 b Ph. © G. Bedeau/Onze Mondial; 44 Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 45 Ph. © G. Bedeau/Onze Mondial; 46 Ph. © G. Bedeau/Onze Mondial; 47 h Ph. © M. Barrault/Onze Mondial; 47 b Ph. © M. Barrault/Onze Mondial; 48 Ph. © G. Bedeau/Onze Mondial; 49 h Ph. © M. Barrault/Onze Mondial; 49 b Ph. © A. de Martignac/Onze Mondial; 50 Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 51 h Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 51 b Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 52 Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 53 h Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 53 b Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 54 Ph. © Presse-Sports; 55 Ph. © Presse-Sports; 56 Ph. © Presse-Sports; 57 Ph. © Presse-Sports; 58-59 Ph. © Fuddy-SIPA Press; 60 Ph. © FIFA/AFP; 61 Ph. © Presse-Sports; 62 Ph. © AFP; 64 Ph. © TempSport; 65 h Ph. © L'illustration/Sigma; 65 b Ph. © AFP; 66 Ph. © FIFA/AFP; 67 Ph. © D.R.; 68 Ph. © AFP; 70 h Ph. © Presse-Sports; 70 b Ph. © AFP; 71 Ph. © Keystone; 72 Ph. © FIFA/AFP; 73 Ph. © Presse-Sports; 74 Ph. © Keystone; 76 Ph. © TempSport; 77 h Ph. © Keystone; 77 b Ph. © TempSport; 78 Ph. © FIFA/AFP; 79 Ph. © Presse-Sports; 80 Ph. © Presse-Sports; 82 Ph. © Keystone; 83 h Ph. © AFP; 83 b Ph. © Presse-Sports; 84 Ph. © FIFA/AFP; 85 Ph. © Presse-Sports; 87 Ph. © Keystone; 88 Ph. © E. Lucas/TempSport; 89 h Ph. © Keystone; 89 b Ph. © Keystone; 90 Ph. © FIFA/AFP; 91 Ph. © Presse-Sports; 93 Ph. © Presse-Sports; 94 Ph. © Presse-Sports; 95 Ph. © Presse-Sports; 96 Ph. © FIFA/AFP; 97 Ph. © Presse-Sports; 99 Ph. © Presse-Sports; 100 Ph. © TempSport; 101 Ph. © Presse-Sports; 102 Ph. © FIFA/AFP; 103 Ph. © Presse-Sports; 105 Ph. © Presse-Sports; 106 Ph. © Popper foto/TempSport; 107 Ph. © AFP; 108 Ph. © FIFA/AFP; 109 Ph. © Presse-Sports; 111 Ph. © Olympia/Presse-Sports; 112 Ph. © AFP; 113 Ph. © Presse-Sports; 114 Ph. © FIFA/AFP; 115 Ph. © Presse-Sports; 117 Ph. © Presse-Sports; 118 h Ph. © Fablet/Presse-Sports; 118 b Ph. © TempSport; 119 Ph. © ASL/TempSport; 120 Ph. © FIFA/AFP; 121 Ph. © M. Barrault/Onze Mondial; 123 Ph. © M. Barrault/Onze Mondial; 124 Ph. © M. Barrault/Onze Mondial; 125 Ph. © M. Piquemal/Onze Mondial; 126 Ph. © FIFA/AFP; 129 Ph. © M. Barrault/Onze Mondial; 130 Ph. © Onze Mondial; 131 Ph. © M. Barrault/Onze Mondial; 132 Ph. © FIFA/AFP; 136 Ph. © G. Bedeau/Onze Mondial; 137 h Ph. © A. de Martignac/Onze Mondial; 137 bg Ph. © G. Bedeau/Onze Mondial; 137 bd Ph. © G. Bedeau/Onze Mondial; 138 Ph. © FIFA/AFP; 141 Ph. © S. Philippot/Onze Mondial; 142 -143 Ph. © S. Philippot/Onze Mondial; 143 Ph. © S. Philippot/Onze Mondial; 144 Ph. © FIFA/AFP; 147 Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 148 h Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 149 Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 150 FIFA/AFP; 154 Ph. © R. Martin/Vandystadt; 155 Ph. © Fuddy-SIPA Press; 156 Ph. © FIFA/AFP; 160 Ph. © Presse-Sports; 161 h Ph. © Presse-Sports; 161 b Ph. © Presse-Sports; 162 Ph. © FIFA/AFP; 163 Ph. © Presse-Sports; 166 Ph. © Presse-Sports; 167 h Ph. © Presse-Sports; 167 b Ph. © Presse-Sports; 168 Ph. © FIFA/AFP; 172 Ph. © E. Van Zandvoort/Pics United/Presse-Sports; 173 Ph. © Mantey/Presse-Sports; 174-175 Ph. © Presse-Sports; 176 © E. Renard/Onze Mondial; 177 Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 179 Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 181 Ph. © Popper foto/TempSport; 182 Ph. © G. Bedeau/Onze Mondial; 184 Ph. © Onze Mondial; 186 © A. Gadoffre/Onze Mondial; 189 Ph. © D.R.; 190 Ph. © Presse-Sports; 192 Ph. © M. Barrault/Onze Mondial; 193 Ph. © Onze Mondial; 195 Ph. © Presse-Sports; 197 Ph. © J. Prévost/TempSport; 198 Ph. © Olympia/Presse-Sports; 202 h Ph. © Presse-Sports; 202 b © Presse-Sports; 205 Ph. © G. Bedeau/Onze Mondial; 207 Ph. © Presse-Sports; 208 Ph. © S. Philippot/Onze Mondial; 212 h Ph. © E. Renard/Onze Mondial; 212 b © Presse-Sports; 213 Ph. © E. Renard/Onze Mondial; 215 Ph. © Presse-Sports; 220 Ph. © Presse-Sports; 221 Ph. © Onze Mondial; 222 Ph. © Presse-Sports; 224 Ph. © Richiardi/Presse-Sports; 225 Ph. © Onze Mondial; 226 g Ph. © Presse-Sports; 226 d Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 227 Ph. © Presse-Sports; 228 Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 230 Ph. © Presse-Sports; 232 Ph. © Presse-Sports; 235 h Ph. © A. Borrel/Sigma; 235 b Ph. © E. Renard/Onze Mondial; 237 Ph. © Presse-Sports; 241 Ph. © E. Renard/Onze Mondial; 243 Ph. © Presse-Sports; 244 Ph. © Presse-Sports; 247 Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 249 Ph. © Onze Mondial; 251 Ph. © Presse-Sports; 252 Ph. © Onze Mondial; 254 Ph. © Presse-Sports; 255 Ph. © Vandystadt; 259 Ph. © Mantey/Presse-Sports; 262 b Ph. © Presse-Sports; 262 h Ph. © Sykes/Network/Rapho; 265 Ph. © Presse-Sports; 266 g Ph. © Presse-Sports; 267 Ph. © M. Barrault/Onze Mondial; 268 Ph. © Presse-Sports; 269 Ph. © A. Martin/Network/Rapho; 271 Ph. © Presse-Sports; 272 Ph. © M. Barrault/Onze Mondial; 274 Ph. © Presse-Sports; 275 Ph. © A. de Martignac/Onze Mondial; 277 Ph. © Presse-Sports; 282 Ph. © M. Barrault/Onze Mondial; 283 Ph. © Couvercelle/Onze Mondial; 284 Ph. © Presse-Sports; 285 Ph. © M. Barrault/Onze Mondial; 286 Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 290 Ph. © E. Renard/Onze Mondial; 291 Ph. © Presse-Sports; 292 Ph. © Presse-Sports; 294 Ph. © Presse-Sports; 295 Ph. © M. Colin/Onze Mondial; 297 Ph. © E. Renard/Onze Mondial; 297 b Ph. © Rondeau/Presse-Sports; 299 Ph. © Pics United/Presse-Sports; 303 d Ph. © Presse-Sports; 303 g Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 304 Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 306 Ph. © Presse-Sports; 307 Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 308 Ph. © Presse-Sports; 309 Ph. © M. Barrault/Onze Mondial; 311 Ph. © Presse-Sports; 313 Ph. © Presse-Sports; 314 Ph. © Presse-Sports; 315 Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 316 Ph. © Presse-Sports; 318 Ph. © Presse-Sports; 321 Ph. © Presse-Sports; 323 Ph. © Presse-Sports; 325 Ph. © B. Thomas/TempSport; 326 Ph. © Presse-Sports; 328 h Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 328 b Ph. © E. Renard/Onze Mondial; 330 Ph. © Presse-Sports; 332 Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 333 Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 335 Ph. © V. Salgado/Cordon/Presse-Sports; 339 Ph. © S. Philippot/Onze Mondial; 341 Ph. © E. Renard/Onze Mondial; 343 Ph. © Presse-Sports; 344 h Ph. © Presse-Sports; 344 b Ph. © Presse-Sports; 346 Ph. © Presse-Sports; 347 Ph. © E. Renard/Onze Mondial; 348 Ph. © Presse-Sports; 352 Ph. © Presse-Sports; 353 Ph. © Presse-Sports; 355 © Presse-Sports; 356 Ph. © Presse-Sports; 357 Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 359 Ph. © F. Faugère/Presse-Sports; 360 Ph. © E. Renard/Onze Mondial; 363 Ph. © E. Renard/Onze Mondial; 364 Ph. © Presse-Sports; 366 Ph. © Presse-Sports; 367 Ph. © Vandystadt; 369 Ph. © A/Gadoffre/Onze Mondial; 371 Ph. © Onze Mondial; 373 Ph. © Presse-Sports; 374 Ph. © Presse-Sports; 375 g Ph. © E. Renard/Onze Mondial; 376 Ph. © Vandystadt; 380 Ph. © Presse-Sports; 381 Ph. © Presse-Sports; 382 Ph. © Presse-Sports; 385 Ph. © Presse-Sports; 387 Ph. © Presse-Sports; 389 Ph. © Presse-Sports; 391 h Ph. © A. de Martignac/Onze Mondial; 392 Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 393 Ph. © Acero/EXPA/Presse-Sports; 394 Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 396 Ph. © Presse-Sports; 397 Ph. © TempSport; 398 Ph. © M. Barrault/Onze Mondial; 400 g Ph. © Presse-Sports; 400 d Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 401 Ph. © Presse-Sports; 402 Ph. © Presse-Sports; 404 Ph. © Presse-Sports; 406 Ph. © Presse-Sports; 408 Ph. © Presse-Sports; 409 Ph. © Presse-Sports; 411 Ph. © A. de Martignac/Onze Mondial; 413 Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 414 Le Stade de France/M.Z.R.C. © ADAGP Paris 1998; 415 h Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 415 b Ph. © M. Barrault/Onze Mondial; 416 Ph. © Martin/Presse-Sports; 417 Ph. © Presse-Sports; 418 Ph. © Presse-Sports; 421 Ph. © E. Renard/Onze Mondial; 423 Ph. © Presse-Sports; 424 Ph. © E. Renard/Onze Mondial; 425 © Presse-Sports; 426 © Presse-Sports; 427 g Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 427 d Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 429 Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 431 Ph. © G. Bedeau/TF1; 433 h Ph. © S. Philippot/Onze Mondial; 435 Ph. © V. Michel/Presse-Sports; 436 © Presse-Sports; 438 Ph. © M. Barrault/Onze Mondial; 440 Ph. © Presse-Sports; 443 Ph. © Presse-Sports; 444 g Ph. © Presse-Sports; 444 d Ph. © Presse-Sports; 447 Ph. © S. Stacpoole/Offside/Presse-Sports; 448 Ph. © A. Gadoffre/Onze Mondial; 449 Ph. © A. de Martignac/Onze Mondial; 450 Ph. © E. Renard/Onze Mondial; 451 Ph. © Presse-Sports; 452 Ph. © C. Liewig/Onze Mondial; 454 Ph. © Presse-Sports; 455 Ph. © W. Stuetzle/Expa/Presse-Sports; 455 d Ph. © Presse-Sports; 456 d Ph. © Presse-Sports; 458 Ph. © Presse-Sports; 460-461 Ph. © Mounic/Presse-Sports; 470 Ph. © Mantey/Presse-Sports; 488-489 Ph. © Presse-Sports; 521 Ph. © Mantey/Presse-Sports.

111-114

111-114

111-114

111-114

Imprimé en Espagne par Graficas Estella (Estella)
Dépôt légal : septembre 2013
309950/01 - 11020005 - septembre 2013

LAROUSSE du FOOT

L'ouvrage indispensable pour tous ceux qui aiment le foot et veulent tout savoir sur leur sport favori.



- **Une histoire du football**, de sa création en 1863 à son succès planétaire d'aujourd'hui, en passant par les événements marquants en France comme dans le reste du monde.

- **Un récapitulatif de toutes les Coupes du monde**, avec les moments forts, les résultats et les statistiques, depuis les origines en 1930 jusqu'au Mondial 2010.

- **Un dictionnaire de plus de 300 entrées** pour découvrir les règles, les mots techniques, les plus grands joueurs français et étrangers, les entraîneurs de légende, les clubs mythiques d'Europe et d'Amérique latine, ainsi que tous les clubs professionnels français.

- **De nombreux dossiers sur le foot contemporain**: la valeur réelle du Championnat de France, le rôle des arbitres, les étoiles de demain, le football féminin...

- **Tous les résultats français et européens**, ainsi que ceux de toutes les coupes continentales. Une mine de références destinée aux amateurs et aux passionnés.

- **Plus de 400 photographies** des plus beaux matchs et des plus grands joueurs.

- **Une nouvelle édition enrichie** de nombreuses mises à jour.

Un ouvrage de référence pour tous les passionnés, pour qui aucun détail, aucune date, aucune anecdote n'est inutile !



Prix France TTC 29,90 €

ISBN 978-2-03-588790-0



9 782035 887900

5932835

Crédits photographiques :

© Allo Sport/Masterfile.com ; © Rondeau/ Presse Sports ;
© Pichon/ Presse Sports ; © Moumic/ Presse Sports ; © Martin
Alex/ Presse Sports ; Pics United/ Presse Sports ; © Victor
Salgado/ CORDON/ Presse Sports.


LAROUSSE
ESSAIS ET DOCUMENTS